Alain
Propos

II

TEXTE ÉTABLI, PRÉSENTÉ
ET ANNOTÉ
PAR SAMUEL S. DE SACY

BIBLIOTHÈQUE DE LA PLÉIADE

nrf

BIBLIOTHÈQUE

DE LA PLÉIADE

ALAIN

Propos

II

TEXTE ÉTABLI, PRÉSENTÉ
ET ANNOTÉ PAR SAMUEL S. DE SACY

GALLIMARD

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés pour tous les pays.

© *Éditions Gallimard, 1970.*

« Les hommes qui veulent sincèrement penser ressemblent souvent au ver à soie, qui accroche son fil à toutes choses autour de lui, et ne s'aperçoit pas que cette toile brillante devient bientôt solide, et sèche, et opaque, qu'elle voile les choses, et que, bientôt, elle les cache; que cette sécrétion pleine de riche lumière fait pourtant la nuit et la prison autour de lui; qu'il tisse en fils d'or son propre tombeau, et qu'il n'a plus qu'à dormir, chrysalide inerte, amusement et parure pour d'autres, inutile à lui-même. Ainsi les hommes qui pensent, s'endorment souvent dans leurs systèmes nécropoles; ainsi dorment-ils, séparés du monde et des hommes; ainsi dorment-ils pendant que d'autres déroulent leur fil d'or, pour s'en parer.

« Ils ont un système, comme on a des pièges pour saisir et emprisonner. Toute pensée ainsi est mise en cage, et on peut la venir voir; spectacle admirable; spectacle instructif pour les enfants; tout est mis en ordre dans des cages préparées; le système a tout réglé d'avance. Seulement, le vrai se moque de cela. Le vrai est, d'une chose particulière, à tel moment, l'universel de nul moment. À le chercher, on perd tout système, on devient homme; on se garde à soi, on se tient libre, puissant, toujours prêt à saisir chaque chose comme elle est, à traiter chaque question comme si elle était seule, comme si elle était la première, comme si le monde était né d'hier. Boire le Léthé, pour revivre. »

ALAIN, *Les Marchands de sommeil* (1904), texte repris comme avant-propos du recueil *Vigiles de l'esprit* (1942).

INTRODUCTION

I

« Voici, à mon jugement, l'un des plus beaux livres du monde », écrivait André Maurois en tête du premier recueil de Propos *publié dans la Bibliothèque de la Pléiade. C'était en 1956, cinq ans après la mort d'Alain ; les textes avaient été choisis et présentés par les soins, particulièrement éclairés et quasi filiaux, de M. Maurice M.-L. Savin. « Je le mets, poursuivait Maurois, au rang de Montaigne et de Montesquieu. »*

Bientôt lui faisait écho une voix venue d'un point bien éloigné, voire opposé, de l'horizon. M. Gaëtan Picon, resté jusqu'alors allergique à l'auteur des Propos, *commença par sursauter devant la préface d'André Maurois ; puis il lut le reste du volume : et il finit par reconnaître n'avoir « plus envie de sourire » de comparaisons aussi audacieuses et se trouver maintenant « plutôt enclin à les ratifier*[1] *».*

Quelque cinq mille billets, bulletins, chroniques, ou comme on voudra dire — mais on ne peut dire que Propos, *aucun autre mot ne convient —, composés de 1906 à 1914 puis de 1921 à 1936, et les deux tiers d'entre eux écrits et publiés quotidiennement : voilà déjà une performance. Une performance ; non sans doute un record : l'histoire du journalisme, puisque Alain a toujours revendiqué la qualité de journaliste, offre certainement des exemples plus confondants de fécondité et d'assiduité. Mais...*

Mais un tel effort allait de pair avec un exercice loyal de l'épuisant métier de professeur. De pair aussi, pendant longtemps, avec l'élaboration de toute une œuvre assise sur d'autres structures. Et puis ces commentaires au jour le jour étaient voués

1. *L'Usage de la lecture*, t. II (1961). Cet essai avait paru dès le mois de septembre 1956 dans la revue *Mercure de France*.

par nature à s'effondrer dans l'oubli ; journalier, éphémère, mots de même sang ; c'est la loi sévèrement héraclitéenne du journalisme, dont l'ouvrage du soir au matin se défait : *comment peuvent survivre des mots attachés à des êtres et à des choses* dans la nuit éternelle emportés sans retour ? *Il se trouve cependant que, vieux d'un ou deux tiers de siècle, la plupart des* Propos *gardent aujourd'hui toute la vigoureuse fraîcheur de leur vertu.*

Nous aurons à en observer la préhistoire et l'histoire, et la signification dans l'ordre de la création littéraire, et les implications dans l'ordre des recherches d'un philosophe. Mais un peu plus tard. Commençons par le commencement. Alain avait pour doctrine (nous y reviendrons) qu'on ne doit rien changer, ou le moins possible, au langage des grands auteurs, qui enregistre, qui illustre, qui conduit la dure peine des hommes en quête d'eux-mêmes à travers les âges. Or, il a donné au mot Propos *un sens que ne connaît aucun dictionnaire, et qu'en particulier ignore ce Littré qui à ses yeux disait la loi. Commençons donc par examiner le nom ; première et nécessaire approche de la chose.*

Le mot « propos », pris selon l'usage commun, convient à notre climat de conversations modérément mesurées où la fantaisie à la fois se libère et se surveille. Intermédiaire entre les silences du colonel Bramble et les volubilités méditerranéennes, il garde un sens incertain, et, dirait-on, une imprécision calculée. Au-dessous de l'entretien, dont la feinte spontanéité est apprêtée ; au-dessous du dialogue et du monologue, où la parole engage. Il y a plus de nonchalance dans des propos ; on les « prête » à Pierre ou à Paul, lequel n'est nullement gêné, au besoin, de les démentir ou rectifier. À la limite, l'expression « à propos de » (ou même, au-delà de la limite, « à propos de bottes ») signifie, au vrai, « hors de propos » ; hypocrite et courtois hommage à la logique qu'elle bafoue.

Dans les titres des journaux, le mot est traditionnel, commode et vague : on ne sait guère ce qu'il veut dire, mais il le dit très bien. Dès les débuts de La Dépêche de Rouen, *fondée en 1903 et qui allait bientôt devenir le milieu d'enfance et de jeunesse des* Propos *d'Alain, Henri Texcier tint quelque temps une rubrique de* Propos en l'air[1]. *Alain lui-même donna à ce journal, de juillet 1903 au début de 1906, de longs articles*

1. Association des Amis d'Alain, *Bulletin* nº 22, novembre 1965.

hebdomadaires qu'il appelait Propos du dimanche, *puis* Propos du lundi; *le titre ne doit pas abuser : ces « propos »-là n'annonçaient nullement les* Propos. *Quant aux* Propos d'un Normand, *qui ouvrent en février 1906 la série des vrais* Propos, *nul doute que le mot, au début du moins, n'y ait gardé la même signification où s'enveloppe de pudeur un refus de signification.*

Mais « propos » est aussi — que Gaffiot vienne relayer Littré ! — propositum, *l'objet que je pose devant moi ; non plus pour en bavarder : pour le considérer intensivement. Et encore le but que je me suis fixé. Et encore le plan que j'ai dressé. Non plus un souple jeu de méandres et de caprices : une intervention directe, rigoureusement dirigée, précisément centrée, et où tous les moyens concourent à une certaine sorte d'efficacité.*

Du premier sens du mot « propos » il reste quelque chose dans les Propos, *délibérément laissés sous les influences des choses, de l'instant et de l'humeur, systématiquement libérés d'une organisation systématique, méthodiquement tenus à l'écart de toute méthode d'enchaînement, de succession ou d'ordre quelconque. Chaque* Propos, *en revanche, pris séparément, a un but bien déterminé, où il va suivant l'ordre d'une ferme et lucide résolution.*

Conçu comme une unité indépendante, isolée de toutes autres et fermée sur soi, tout y fait foi. Jusqu'aux apparentes digressions, qui, en réalité, confirment la sûreté de la démarche. Jusqu'à l'ornement, qui atteste autour de l'esprit en acte la présence et la sanction du monde. Jusqu'aux fusées de la fantaisie, c'est-à-dire jusqu'aux trouvailles de l'inspiration, c'est-à-dire jusqu'à ce qu'Alain avait du bonheur à appeler, selon une vieille tradition, les bonheurs d'expression. Et donc jusqu'à la poésie. « L'homme est d'eau et de roc. Par l'eau il rajeunit, par le roc il vieillit. Or il choisit trop de vieillir[1]*. » La preuve par la poésie est une sorte de preuve qu'il admettait ; on la nommerait mieux épreuve (et peut-être, en suivant Michaux, exorcisme).*

Ce qui explique qu'on ait pu voir dans la création des Propos *l'invention d'un genre littéraire nouveau ; et que leur déno-*

1. Avant-propos, daté du 16 mai 1926, de *Sentiments, passions et signes* (Paris, Gallimard, 1935, p. 7). À certains égards, on peut voir dans cet avant-propos un premier crayon de celui des *Idées et les Âges* (1927).

mination ait introduit un nouveau terme dans la nomenclature des arts littéraires. Nous disons maintenant « les Propos *d'Alain » ou « un* Propos » *comme on dirait « un sonnet » ou « les sonnets de Baudelaire ». L'apparition même des premiers* Propos *et leur retentissante nouveauté imposèrent sans tarder ce nouvel usage, manifeste dès 1908, à Rouen, sur le titre du premier recueil :* Les Cent un Propos d'Alain.

II

Il y a une préhistoire des Propos. *Elle est en même temps celle de toute une vie d'écrivain ; mais nous n'y chercherons ici que ce qui prépare les* Propos. *Une longue préhistoire de treize ou quatorze ans, 1893-1906, qui poussa encore quelques prolongements jusque dans les débuts de l'ère historique. Pour clarifier l'exposé, nous y distinguerons non pas quatre moments, car les époques se chevauchent, mais quatre chapitres*[1].

Premier chapitre : un spécialiste.

Passons vite sur divers travaux du professeur Émile Chartier, qui relevaient plus ou moins de la fonction : sur trois discours de distribution des prix, prononcés en 1895, en 1902, en 1904, et même sur un livre, son premier livre, un Spinoza *publié en 1901 dans une collection pédagogique*[2]. *Arrêtons-*

1. Voir *Alain, essai de bibliographie, 1893-juin 1961,* par Suzanne Dewit (Bruxelles, 1961). Malgré un petit nombre d'erreurs de détail, ce travail demeure précieux; nous y recourrons souvent dans les pages qui suivent.

2. Toutefois le dernier des trois discours, celui de 1904, au lycée Condorcet, fit en 1919 l'objet d'une plaquette signée non plus Émile Chartier, mais Alain, ce qui la faisait passer dans la catégorie d'écrits que l'écrivain acceptait d'inclure dans son œuvre; elle était intitulée *Les Marchands de sommeil ;* depuis 1942, ce texte forme l'Avant-propos du recueil *Vigiles de l'esprit,* où il a perdu son titre. Le *Spinoza* a été réédité assez constamment depuis 1901, d'abord sous sa signature originale, qui était Émile Chartier, puis sous celle d'É. Chartier-Alain, enfin sous celle d'Alain; il faut observer à ce sujet qu'Alain regardait l'ouvrage comme bien fait, mais ne s'y sentait pas engagé; il ne l'a jamais incorporé à *Idées ;* c'était bien un livre d'Émile Chartier, non un livre d'Alain : « Il date d'un temps où j'écrivais comme un professeur. Cette réserve faite, il n'est pas mauvais.[...] En prenant phrase après phrase, je pourrais sur ces exemples écrire une

nous aux six Dialogues entre Eudoxe et Ariste *et aux quelques articles que le jeune philosophe donna de 1893 à 1907 dans la jeune* Revue de métaphysique et de morale, *soit sous le pseudonyme de Criton, soit sous son nom véritable.*

Il ne reniera pas cette collaboration lorsqu'il aura rompu avec la revue[1]. *Il continuera à en parler avec un certain attachement, dans* Histoire de mes pensées *par exemple. Avec un certain attachement, oui ; mais aussi avec une réserve certaine. En 1933, comme Mme Morre-Lambelin lui en avait donné à relire les textes rassemblés : « [...] Ce recueil, note-t-il au terme d'un long commentaire, exprime assez bien une jeunesse abstraite et un métier séparé*[2]. *» Et treize ans plus tard : « Mes premiers essais de philosophe étaient abstraits, difficiles, souvent ennuyeux, et n'avançaient guère pour la connaissance de soi*[3]. *»*

Ce verdict tardif procédait d'attendus lointains. « La philosophie, écrivait-il dès 1905[4], *est une mauvaise occupation pour un jeune homme ; comme il ne sait pas encore considérer avec attention la nature des choses, il en est réduit à une espèce d'algèbre, pleine de notations équivoques. » Même indication, mais plus élaborée, quatre ans plus tard : « Quand j'écrivais de cette manière-là, je ne voyais pas comment la forme entrouvrait le domaine des idées ; bien plutôt, je réfléchissais selon une sorte d'algèbre, que je traduisais ensuite en français. Je sentais que ce n'était pas écrire*[5]. *»*

grammaire du style plat. Et comme, au surplus, je ne suis pas spinoziste]...] » (dédicace à Mme Morre-Lambelin, datée de 1935 et citée dans le premier recueil de *Propos* publié dans la Bibliothèque de la Pléiade, p. XXIV).

1. Il lui arrivera en 1911 de revenir à la signature de Criton, pour des *Lettres sur la philosophie première* et pour un *Traité de morale* qu'il laissera d'ailleurs inédits, sans du moins les détruire comme il avait fait en 1905 des trois cents pages d'une *Analytique générale*. Les deux essais ont été publiés après sa mort, respectivement en 1955 et en 1956.

2. Inédit, semble-t-il.

3. Avant-propos écrit en 1946 pour les *Morceaux choisis*, qui ne devaient paraître qu'en 1960 (Paris, Gallimard, p. 11).

4. Exactement le 11 septembre, le jour même où il avait jeté au feu son *Analytique générale*, et cinq mois avant le premier *Propos*. Ces rencontres de dates ne sont pas fortuites. La citation est tirée des *Cahiers de Lorient*, Paris, Gallimard, 1964, t. II, p. 231.

5. Dédicace, datée de Noël 1909, à Mme Morre-Lambelin, sur un exemplaire de la deuxième série des *Cent un Propos*.

On ne peut se défendre d'évoquer au sujet de ce faux départ certain Propos *de 1923 où il s'adresse à son propre esprit, qu'il interpelle pour le houspiller : « Avez-vous assez honoré les Muses ? Non pas, à ce que je crois. Mais plutôt, dans le feu de la jeunesse, et vous livrant à cette facilité qui est de vous, vous avez fait sonner ces clefs abstraites du savoir, qui en effet ouvrent toutes les portes. Vous avez donc choisi de philosopher quand c'était le temps de chanter*[1]. »

Deuxième chapitre : préliminaires au journalisme.

Sorti de Normale en 1892, et après avoir accompli à Pontivy sa première année d'enseignement, Alain est nommé à Lorient pour la rentrée scolaire de 1893. Les radicaux, qui en ce temps-là sont tout à fait des hommes de gauche, viennent d'y fonder un journal, La Dépêche de Lorient : *ils lui demandent de seconder leur action ; ardent comme il est, il se range aussitôt à leurs côtés.*

C'est là chez lui un trait important, et qu'il faut souligner tout de suite, une fois pour toutes. « Notre auteur, devait-il raconter en parlant de lui-même à la troisième personne, dit souvent qu'il n'aurait jamais pensé à écrire pour le public s'il n'avait rencontré sur son chemin des journaux radicaux en quête de collaborateurs bénévoles. Des passions assez vives, au service d'opinions en somme modérées, le conduisirent à soutenir, par la plume et aussi pendant plus de vingt ans par la parole, la politique des gauches[2] *» (sans d'ailleurs accepter jamais de se plier à une discipline).*

À Lorient, La Dépêche *ne tarda guère à manquer non seulement d'argent, mais de rédacteurs ; et, en dehors de longs articles sérieux que nous laissons à part pour un petit moment, Alain ne tarda guère à s'y occuper de tout, — même de la chronique locale.*

La relation des faits divers, incendies, enterrements, etc., fut pour lui l'occasion de découvertes délicieuses. Le « gamin » qui en était chargé « n'avançait guère » : « [...] dans les grandes circonstances, je fis le travail moi-même, au galop [...] » (remar-

Elle est citée dans le premier recueil de *Propos* publié dans la Bibliothèque de la Pléiade, p. XXVIII. Près de 1 400 *Propos* séparent cette citation de la précédente.

1. Ce *Propos* figure, à la date du 11 juin 1923, dans le premier recueil de *Propos* publié dans la Bibliothèque de la Pléiade, p. 496.

2. « Notes autobiographiques de 1925 », dans *Portraits de famille,* Paris, Mercure de France, 1961, pp. 174-175.

quons ce galop, *qui restera pour lui un point de doctrine en stylistique). « Au diable le style! Mais voici que le style se montra de lui-même dans ces improvisations » (autre mot clef). « Je bondis sous cet aiguillon; [...] j'arrivai presque à me plaire*[1]. »

Le secrétaire de la rédaction, praticien pourtant, et sans doute désabusé comme sont à l'ordinaire les vieux praticiens, étudiait ces articles comme des modèles. Alain, pour un peu, lancé comme il était, eût entrepris des romans-feuilletons. Quelques indices, relevés au long des années, laissent imaginer chez lui une sorte de regret de ne l'avoir point fait : la technique du feuilleton n'était-elle pas au siècle dernier l'un des supports de l'art romanesque ?

Troisième chapitre : les Cahiers de Lorient.

Pour poursuivre cette expérience heureuse, pour en développer les leçons en la portant sur un autre plan, il acheta un gros cahier relié d'écolier, et se mit à s'y exercer chaque jour, — « manquant la vague souvent, dit-il, m'élevant quelquefois; m'appliquant [notons l'expression] à être naturel, guettant l'inspiration subite, et la fixant. Je connus alors le bonheur d'écrire. [...] Avec quel ravissement je trouvai ensuite dans Stendhal cette espèce de maxime, qu'il avouait avoir connue trop tard : Écrire tous les jours, génie ou non[2]. » *Et encore : « [...] je fixais les images du monde, et en même temps les idées qui s'y trouvaient prises. [...] J'espérais ainsi développer quelques promesses bien différentes de celles que l'on pouvait trouver soit dans mes articles pour la* Revue de métaphysique, *soit dans mes chroniques de deux colonnes*[3]. »

Le cahier, précieux témoin d'une aurore, existe toujours, ainsi que deux autres qui lui font suite[4]. *Seules les pages de*

1. *Histoire de mes pensées,* chapitre « Politique » (*Les Arts et les Dieux,* Bibl. de la Pléiade, p. 41-42). Voir aussi le *Propos* du 15 octobre 1924 auquel notre recueil attribue le numéro 421 (p. 656).

2. *Histoire de mes pensées,* chapitre « Politique » (*Les Arts et les Dieux,* Bibl. de la Pléiade, p. 42).

3. Dédicace à Mme Morre-Lambelin sur un exemplaire de *Cent un Propos,* deuxième série. Datée de Noël 1909, elle est citée dans le premier recueil de *Propos* publié dans la Bibliothèque de la Pléiade, p. xxiv.

4. Ils ont été publiés par les soins de M. Maurice M.-L. Savin sous le titre *Cahiers de Lorient.* Ce titre n'est d'ailleurs pas strictement exact, Alain ayant continué à écrire dans ces

droite sont couvertes, celles de gauche restant blanches. De petits dessins, tracés avec simplicité, souvent avec humour, séparent des textes qui se succèdent sans lien, longs parfois de deux ou trois pages, en général de trois quarts de page, d'une demi-page, ou moins encore. Parfois des lignes barrées, ou des textes entiers ; après coup, semble-t-il : soit qu'Alain les ait condamnés en les relisant, soit plutôt afin de cocher des thèmes déjà repris dans quelque Propos *ou dans quelque discours ; à peine y relève-t-on par-ci par-là une rature ou correction.*

Déjà des Propos ? *Non ; pas tout à fait. Une sorte de journal sans date ? Non ; davantage. Disons plutôt de simples propos avant les* Propos *(ou en marge des* Propos, *pour certaines pages tardives). Ce n'était encore qu'une exploration tâtonnante, dont l'écrivain ne savait pas où elle le conduirait. Une exploration des moyens. Une exploration de quelques-unes des conditions qu'il s'imposerait plus tard, assiduité, intensité, spontanéité ; de quelques-unes seulement, non pas de toutes.*

Du moins y discernons-nous déjà des signes, et beaucoup plus que des signes : mordant de l'attaque, vigueur de la prise, rapidité du trait, vivacité de l'allure, jaillissement de la trouvaille. Et la lumineuse allégresse qu'apporte la réussite, — le « bonheur d'écrire » traduisant une forme exaltante de l'expérience de soi.

Cependant la réconciliation de soi avec soi, malgré les réussites, n'est pas encore accomplie ; c'est l'expression, cette fois, dont on dirait qu'elle se détache en tête, comme devançant la chose dite ; brillante, mais comme infécondée. Tout à l'heure la pensée rebutait la nature ; ce serait maintenant la nature qui, enivrée un peu, empiéterait sur la pensée.

Quatrième et dernier chapitre : nouvelle approche du journalisme, première et trompeuse apparition d'Alain.

Donner à La Dépêche de Lorient *non plus seulement de l'allure mais du poids, la lester de solides articles où la puissance d'impact du journalisme servît la rigueur des analyses et la fermeté des convictions, et inversement s'en trouvât renouvelée : voilà ce que ses amis de* Lorient *attendaient de son talent jeune, cha-*

cahiers bien après avoir quitté Lorient; mais lui-même les appelait de ce nom : Lorient était effectivement le lieu des découvertes qu'ils lui avaient donné l'occasion de faire. On peut voir des fac-similés du manuscrit dans l'édition de 1964; d'autres fac-similés avaient figuré dix ans plus tôt parmi les annexes de l'édition du Club du meilleur livre des *Propos de littérature* (Paris, 1954).

leureux et manifeſtement magiſtral ; voilà auſſi ce qu'il en attendait lui-même. Et c'était raiſon ; mais l'expérience n'allait pas s'accorder à la raiſon.

À vrai dire, nous demeurons aſſez mal renſeignés ſur les débuts de cet autre genre de collaboration. De bons chercheurs nous diront bientôt ſans doute ſi elle commença diſcrètement — anonyme ou pſeudonyme — et quand. Ce qui eſt établi, c'eſt que la première chronique ſignée Alain parut le 14 mai 1900, et que vingt-trois autres la ſuivirent dans les ſix mois (c'eſt-à-dire au-delà du ſéjour effectif à Lorient).

Pourquoi un pſeudonyme ? « Si mon pſeudonyme était tout à fait découvert, et ſi j'écrivais devant l'opinion, je n'aurais plus aucune liberté. [...] Moins on parlera d'Alain, plus Alain ſera intelligent et libre[1]*. » Mais pourquoi ce pſeudonyme-là ? Les lecteurs ſongent tout naturellement au poète du* XV^e^ *ſiècle Alain Chartier ; il ſemble qu'ils ſe trompent. Alain, prénom breton, ſervait, nous a-t-on dit, à déſigner populairement un bon garçon un peu ruſtaud, un peu ſimplet (il y a auſſi des Alain dans Molière) ; et juſtement l'écrivain s'efforçait de retrouver en ſes jugements la naïveté du « bon ſens » tel que l'entend Deſcartes. Peut-être eſt-ce encore pouſſer l'intention un peu trop. « [...] Autant dire : le premier nom venu lorſqu'on eſt à Pontivy ou à Lorient et que c'eſt un prénom que l'on appelle, à qui l'on répond, duc ou vilain, du champ de foire juſqu'au château*[2]*. » Explications ou ſuppoſitions, au ſurplus, qui ne s'excluent pas entre elles.*

Rouen après Lorient. Temps d'arrêt (du moins à notre connaiſſance). Puis, pour renouer avec le journaliſme, une campagne électorale, au printemps de 1902 : « Ce que je fis de mieux, ce fut un petit journal éphémère, dont j'ai oublié le titre, et qui était aſſez amuſant. L'affaire était bonne, car nos adverſaires achetaient notre journal par ballots[3]*. » En jan-*

1. Dédicace à Mme Morre-Lambelin ſur un exemplaire de *Cent un Propos,* deuxième série. Datée de mai 1909 et citée dans le premier recueil de *Propos* publié dans la Bibliothèque de la Pléiade, p. XXVIII, elle diffère de celle qui fait l'objet de notes précédentes.

2. *Cahiers de Lorient,* avertiſſement de Maurice Savin (éd. cit., t. I, p. X).

3. *Hiſtoire de mes penſées,* chapitre « Rouen » (*Les Arts et les Dieux,* Bibl. de la Pléiade, p. 60); Aſſociation des Amis d'Alain, *Bulletin* n° 22, novembre 1965. Le journal s'appelait

vier 1903 Alain est nommé à Paris. Mais il reste lié à ses amis et compagnons de Rouen, qui fondent La Dépêche de Rouen et de Normandie, *« organe de la démocratie républicaine », et aussitôt lui demandent de les aider de loin.*

« Je répondis par des articles hebdomadaires de deux colonnes, qui eurent pour titre successivement Propos du dimanche *et* Propos du lundi[1] », — *ceux-là mêmes auxquels nous avons déjà fait allusion pour dire qu'ils n'avaient encore en commun avec les vrais* Propos *qu'une rencontre de mots. Le premier numéro du journal parut le 1er juillet 1903 ; dès le 19 juillet*[2] *il insérait le premier des* Propos du dimanche. *Les autres se succédèrent chaque semaine, sans en manquer une seule, jusqu'au 16 avril 1905 inclus, puis, du 24 avril 1905 au 5 février 1906 inclus, les* Propos du lundi. *Cent trente-quatre articles au total, toujours signés Alain.*

Un tel effort et si constant : et pourtant une déception persistante. Aucun des vingt-quatre grands articles de Lorient, des cent trente-quatre grands articles de Rouen ne lui apporta les mêmes plaisirs que ses faits divers, les mêmes joies que ses cahiers, le même sentiment de cette plénitude où se reconnaît l'accord de soi avec soi.

À Lorient : « [...] Je voulais du sérieux et du brillant. Or je trouvai aussitôt des difficultés qui m'étonnèrent beaucoup. C'est alors que j'écrivis des chroniques, à l'applaudissement de tous ; et en effet c'était raisonnable et plat. [...] Alain, qui entra alors en scène, commença très mal. Il écrivait comme un professeur. [...] Mais il fallait écrire et j'écrivais, toujours sans rature, bien entendu, toutefois de façon à me guérir à jamais de toute ambition littéraire. » Et la même « maladie du style » le poursuit à Rouen : « Ne cherchez pas ces articles; ils sont nuls. Je n'en étais pas le moins étonné. Cet article hebdomadaire empoisonnait toute ma semaine ; je cherchais deux

La Démocratie rouennaise; il donna, semble-t-il, dix-sept chroniques d'Alain.

1. *Histoire de mes pensées,* chapitre « Les Propos » (*Les Arts et les Dieux,* Bibl. de la Pléiade, p. 67). Les articles, même lorsqu'ils étaient bien titrés sur deux colonnes, en général ne remplissaient pas tout à fait ces colonnes, larges et massives comme on les faisait alors. Observation qui surprendra peut-être : c'est à peu près la dimension que devaient retrouver, au terme de leur évolution, les derniers *Propos.*

2. Et non le 9, comme il est écrit quelquefois.

ou trois idées ; je rédigeais en une forme convenable ; tout était plat. Qu'y faire ? C'était encore mieux que rien[1]. »

Malgré ce dépit (dirons-nous cette humiliation ?), il s'obstinait. Sans se décourager. Sans se laisser aller à l'insupportable rumination de l'échec qui épuise tant d'écrivains. Rien dans son tempérament et encore moins dans ses cartésiennes pensées n'inclinait aux abandons. Partout ailleurs, dans le métier, dans l'existence, il était accoutumé à réussir ; vigoureux, gonflé de sève, ardent, puissant, et d'une allégresse conquérante ; surprise, donc; mais non désespoir, et nulle envie de renoncer : il devait suffire de trouver un autre passage.

Chercher deux ou trois idées, comme il raconte, puis entreprendre de rédiger, — non, la méthode ne convenait pas à sa nature. Ce qui lui donnerait son cap et sa route, il fallait que ce fût l'expérience du « bonheur d'écrire » qu'il poursuivait parallèlement. Il fallait amener les deux voies parallèles à se confondre ; et que le bonheur fît loi. Cesser de se raidir, demander moins de rigueur à la construction ; en revanche, obéir davantage à la simple nature, au rythme respiratoire de la pensée, à la physiologie de l'invention ; se rapprocher du point où l'esprit avec le physique forme un ménage heureux ; et se délier du concerté pour se fier à l'aventure.

Le 12 février 1906 — dans quelques jours Alain allait voir s'ouvrir sa trente-neuvième année — La Dépêche de Rouen *ne publia pas de* Propos du lundi; *premier manquement depuis une trentaine de mois. Aucune autre explication que cette simple note, en tête de la première colonne et en caractères gras : « À la suite d'une indisposition de notre collaborateur Alain, les* Propos du lundi *ne paraîtront pas cette semaine. » Indisposition ? En effet : le premier Alain n'était plus disposé, puisqu'un nouvel Alain allait naître.*

III

Non pas seulement accepter le risque, mais choisir le risque ; aller délibérément chercher le plus audacieux des risques que l'on puisse courir en l'art d'écrire. Amuser la difficulté en

1. Les deux citations sont tirées d'*Histoire de mes pensées*, la première du chapitre « Politique » (*Les Arts et les Dieux*, Bibl. de la Pléiade, p. 41), la seconde du chapitre « Les Propos » (*ibid.*, p. 67).

l'émiettant, et aussitôt la multiplier sans mesure. Il n'inventait pas la formule, qui était déjà « à la mode », dit-il[1] *; pour lui-même, cependant, quelle mutation ! Au lieu des apparentes et trompeuses commodités d'un article qui s'écrit à loisir, dispose d'un large espace et se construit selon les bons vieux principes professionnels de la dissertation, — quelques lignes seulement, d'une seule coulée, chaque jour rigoureusement ; la durée de l'effort réduite à une extrême brièveté, l'effort porté, en revanche, « à toute puissance*[2] *».*

Le vendredi 16 février 1906, onze jours après le dernier des Propos du lundi, *voici dans* La Dépêche de Rouen, *première page, deuxième colonne, sans avertissement ni explication, le premier des* Propos d'un Normand. *Trente lignes d'une quarantaine de signes. La mesure, un peu étriquée, le gêne encore ; elle passe à trente-trois lignes le surlendemain, à trente-neuf le 20 février, à quarante-trois le 24. Elle va bientôt se stabiliser à peu près*[3] *; quelques semaines suffisent pour qu'il s'accorde à la cadence de son souffle et, en même temps, pour qu'il ressente la joie de retrouver, mais avec une intention mieux centrée, le ton, le style, l'allure des* Cahiers. *« Cette fois-ci ce fut le succès*[4]*. »*

Divers traits qu'on relève dans ses lettres à Henri Texcier[5] *animent l'histoire de ces nouveaux débuts, de ces débuts véritables. « Le besoin d'écrire existe. Gardez-vous donc de me plaindre » (2 mars 1906). « Les* Propos *m'amusent ; et puisqu'il faut se donner des manies, je choisis celle-là. Mon opinion vraie est qu'il y en a un sur dix*[6] *qui justifie les autres ; c'est un rendement suffisant » (9 juillet 1907). On voit encore*

1. « Notes autobiographiques de 1925 », dans *Portraits de famille,* éd. cit., p. 176.

2. *Histoire de mes pensées,* chapitre « Les Propos » (*Les Arts et les Dieux,* Bibl. de la Pléiade, p. 70).

3. Du moins pour de longues années, comme nous verrons plus loin.

4. *Histoire de mes pensées,* chapitre « Les Propos » (*Les Arts et les Dieux,* Bibl. de la Pléiade, p. 71).

5. Association des Amis d'Alain, *Bulletin* nº 22, novembre 1965.

6. Un sur cent, dira-t-il dans le chapitre « Les Propos » d'*Histoire de mes pensées* (*Les Arts et les Dieux,* Bibl. de la Pléiade, p. 70). Et dans une dédicace à Mme Morre-Lambelin du 28 mars 1908 (premier recueil de *Propos,* Bibl. de la Pléiade, p. xxviii) : un sur six.

dans cette correspondance qu'il prenait soin d'entretenir au journal une petite provision de Propos *« passe-partout », c'est-à-dire détachés de l'actualité, pour parer aux imprévus : ce qui pouvait parfois lui laisser un peu de répit, mais parfois aussi l'obliger en contrepartie à écrire plus d'un texte en un jour.*

Les rares « jours sans Propos *» n'étaient guère ou n'étaient pas de son fait. Ou bien la place avait manqué au moment de la mise en pages ; ou bien, circonstance plus fâcheuse, la rédaction de* La Dépêche *s'était mêlée d'apprécier l'opportunité ou même la qualité d'un* Propos. *Là-dessus Alain se montrait déjà l'homme intraitable qu'il restera toujours : « La rédaction n'a pas à juger. Dites-leur bien que je réclame le droit d'être idiot et nul quand cela me plaît*[1]*. »*

Pourquoi d'un Normand ? *On a été chercher une explication bien subtile ; les Normands sont réputés suspendre leur opinion le plus longtemps possible, comme faisait le Gascon Montaigne, et se résigner malaisément à abandonner tout le contre en faveur du pour, tout le oui en faveur du non ; de fait, les* Propos *sont souvent bâtis sur le parti pris d'affermir une opinion par son contraire. Peut-être, peut-être, comme justement disent les Normands... Tenons-nous-en à des vraisemblances plus simples : il était naturel qu'un collaborateur de* La Dépêche de Rouen et de Normandie *y affichât la qualité de Normand qu'il a tant de fois revendiquée*[2]*.*

Oui, nous le savons bien : « Je suis Percheron, a-t-il déclaré, c'est-à-dire autre que Normand. [...] C'est mon pays. [...] Non seulement je suis de ce pays, mais je ressemble au type percheron comme les chevaux aux chevaux. On m'a dit souvent que beaucoup de Percherons, fermiers, palefreniers, etc., me ressemblaient[3]*. » Et encore : « D'où je viens matériellement ? De l'ancienne province du Perche, et, toutefois, mélange de*

1. Lettre à Henri Texcier, non datée.

2. Cette « appellation d'origine » ne fut pas conservée hors du journal : dès 1908 elle avait disparu du titre du premier recueil, *Les Cent un Propos d'Alain,* édité pourtant, lui aussi, à l'intention du public local. Il est vrai qu'elle se trouva reprise dans les cinq tomes posthumes de *Propos d'un Normand* (1952-1960) : il s'agissait alors de marquer que les textes de cette collection appartenaient exclusivement à la période 1906-1914.

3. *Portraits de famille,* chapitre « Le Perche », éd. cit., pp. 59-60.

Percheron et de Manceau. Extérieurement, j'ai la forme percheronne[1]. »

Mais Mortagne-au-Perche, où il était né, et qui s'appelait alors Mortagne-sur-Huisne bien que l'Huisne n'y passe point, se situe tout au bord de la Normandie, c'est-à-dire, à la normande, dans un pays normand sans l'être. Pays aux limites imprécises, dit le Larousse avec circonspection. Aussi Alain a-t-il pu déclarer également que le titre des Propos d'un Normand *« n'est point trompeur ; Alain est réellement un Normand et représente exactement un des types de cette race par la haute taille, la carrure, le visage régulier à grands traits, les yeux clairs ». À propos de la nomination à Rouen, après Lorient : « Il revenait en Normandie, dans son pays. » « Chacun sait par expérience que ses vraies pensées ont d'abord l'accent de sa province ; pour mon compte je médite en paysan de Normandie, non en citadin*[2]. »

Les Propos d'un Normand *se continuèrent sans relâche, ou presque, jusqu'au 1er septembre 1914, jour où* La Dépêche de Rouen *publia le dernier d'entre eux ; il avait été écrit le 27 août au soir dans le train qui emmenait le canonnier Chartier Émile, engagé volontaire à quarante-six ans, rejoindre à Joigny (Yonne) le 3e régiment d'artillerie lourde. Du 16 février 1906 au 1er septembre 1914, cela fait 3 120 jours — les journaux paraissaient même le dimanche —, et cela fait 3 078* Propos : *quarante-deux jours seulement sans* Propos *sur huit ans et demi*[3].

1. Avant-propos des *Morceaux choisis* (Paris, Gallimard, 1960, p. 15).

2. De ces trois citations, les deux premières sont tirées de *Portraits de famille* (« Notes autobiographiques de 1925 », « Notes autobiographiques de 1946 », éd. cit., pp. 176 et 187); la dernière est tirée d'un *Propos* du 8 juillet 1922 auquel est attribué dans le présent recueil le numéro 324 (p. 489).

3. Mme Morre-Lambelin a dressé un Répertoire minutieusement précis et détaillé des *Propos du dimanche,* des *Propos du lundi* et des *Propos d'un Normand.* C'est de lui que provient le chiffre total de 3 078. On avance souvent celui de 3 098, probablement d'après l'avertissement, lequel paraît erroné sur ce point, du tome I des *Propos d'Alain* de 1920. La moitié des « jours sans *Propos* » est concentrée sur les deux premières années : 12 en 1906, 9 en 1907, 7 en 1908, 5 en 1909, 1 en 1911, 2 en 1912, 3 en 1913, 3 en 1914.

La guerre, directement ou non, interrompit les Propos *durant six ans et demi ; et ce hiatus en sépare l'histoire en deux périodes d'autant plus nettement tranchées qu'un changement essentiel dans les circonstances de la publication entraîna un changement profond dans la destination ou intention des textes. Après la guerre, la presse, si elle n'était plus asservie selon la loi et selon la nécessité, demeurait serve ; serve du pouvoir, serve de l'opposition au pouvoir, c'est toujours servitude ; Alain entendait rester libre absolument, fût-ce pour déplaire, fût-ce pour indigner ; libre d'exercer sa pensée sans aucun contrôle d'aucune sorte. « La tyrannie d'opinion était telle encore en 1921 que pas un* Propos *n'aurait pu trouver libre place dans la presse de Paris ou de province*[1]. »

Autre chose encore, peut-être. Dans la « boue militaire », pour se défendre de l'avilissement de l'esprit, pour remédier aux passions tristes qu'inspirent l'indignation et la souffrance impuissantes, Alain avait composé, sans les publier tout de suite, des ouvrages organisés, comme la première version de Mars, *comme* Quatre-vingt-un chapitres, *comme* Système des beaux-arts. *Ouvrages formés de courts chapitres dont la structure sans doute rappelait celle des* Propos; *mais ils introduisaient dans la méthode de la discontinuité un principe nou-*

Il convient de signaler ici une récente découverte de M. Marius Dargaud, des Archives départementales de l'Orne : « Ce qui ne paraît pas avoir été relevé par les bibliographes d'Alain, c'est que ces articles aient pu être reproduits par d'autres périodiques républicains. Ainsi, *Le Patriote normand, journal démocratique des arrondissements d'Argentan et de Domfront,* publié à Flers, les reprend à partir du 15 mai 1910 et jusqu'au 13 septembre 1914, en même temps qu'il les diffuse, sous la même présentation, dans ses éditions cantonales... » (*Catalogue* de l'exposition « Centenaire d'Alain » inaugurée à Mortagne le 27 octobre 1968). M. M. Dargaud a repéré environ 220 *Propos* reproduits dans ces conditions, à la suite apparemment d'un accord intervenu entre *Le Patriote normand* et *La Dépêche de Rouen ;* le premier de ces deux journaux était également d'orientation radicale et choisissait spécialement dans le second les *Propos* politiques, nous a indiqué M. Dargaud, qui poursuit ses recherches; il les insérait après un décalage d'une huitaine ou d'une dizaine de jours en général.

1. Michel Alexandre, « Note concernant les *Libres Propos* », dans le numéro d'hommage de *La Nouvelle Revue française,* septembre 1952.

veau de continuité et de progression[1] *; et surtout ils montraient beaucoup plus d'exigence à l'égard de lecteurs qui cessaient d'être supposés quelconques. Et certes « les vicissitudes de la politique » poussaient l'auteur « plus que jamais à écrire de nouveau pour tous » ; mais si « les portes du journalisme ne s'ouvrirent point », c'est aussi parce qu'il « ne pouvait plus ou ne voulait plus mettre un peu plus d'air dans ses analyses, ni renoncer à une forme, trop serrée peut-être et parfois énigmatique, faite pour décourager le lecteur pressé*[2] *».*

Le parti est pris ; il le faut bien. Ce n'est pas sans regret, du moins au début. Un regret murmuré plutôt qu'exprimé. « [...] Il ne m'arriva plus jamais d'écrire quotidiennement pour un quotidien[3]*. » Quotidiennement, si ; et avec une constance assez rare. Mais non plus pour un lecteur (reprenons le mot) exactement quelconque ; et souvent distrait ; et volontiers indifférent. Non plus pour un quotidien, où la règle est absolument d'ignorer qu'il y a plusieurs publics, et de communiquer de plain-pied avec les représentants les plus variés de l'humanité même. « Les temps ont changé.* Les Propos *aussi ont changé. Un genre littéraire est déterminé par les conditions de l'écriture, de l'édition, du public. J'étais journaliste, je ne le suis plus. Je ne trouve plus imprimé le lendemain ce que j'ai composé la veille. Je ne me fie plus à l'événement du jour, qui peut-être sera profondément oublié le jour où mon article paraîtra. Disons aussi que ce n'est pas la même chose d'être assuré de vingt mille lecteurs pour un jour, ou de compter sur mille fidèles, et fidèles pour des années. De tels changements appuient sur le style*[4]*. »*

1. Sur cette adaptation de la technique d'Alain, voir les introductions aux *Idées et les Ages* dans l'édition du Club du meilleur livre (1961) et à *Études* (coll. « Idées », Paris, Gallimard, 1968).

2. « Notes autobiographiques de 1925 », dans *Portraits de famille,* éd. cit., p. 177.

3. *Histoire de mes pensées,* chapitre « Les Propos » (*Les Arts et les Dieux,* Bibl. de la Pléiade, p. 71).

4. Dédicace à Mme Morre-Lambelin, datée du 1er janvier 1929, sur un exemplaire de *Cent un Propos,* cinquième série. Les quatre premières phrases sont citées dans le premier recueil de *Propos* publié dans la Bibliothèque de la Pléiade, p. XXXVII; les autres sont, semble-t-il, inédites. Alain, quelques années plus tard, dans le chapitre « Les Idées et les Âges » d'*Histoire de mes pensées,* reviendra sur les conséquences qu'eut pour les *Propos* ce changement qui, dit-il, le conduisit « à

Jugement rétrospectif. Revenons de huit années en arrière, c'est-à-dire au début de l'année 1921, où intervinrent Michel et Jeanne Alexandre[1]. *Un héritage leur étant échu, ils l'employèrent à relancer l'aventure, en fondant pour Alain une petite revue. Il avait voulu que ses textes y fussent accompagnés de documents et de commentaires d'actualité ; ceux-ci imposèrent aux fondateurs un labeur souvent écrasant. Titre, en deux mots pesés avec soin :* Libres propos. *Sous-titre :* Journal d'Alain.

Hebdomadaire durant la première année, la revue inséra 365 Propos, tous inédits, d'avril 1921 à avril 1922. Puis la cadence, celle de la revue comme celle des Propos, *diminua de moitié : 182 textes en 26 numéros d'avril 1922 à la fin de mars 1923, 182 encore d'avril 1923 à avril 1924. La quatrième année ne fut qu'une demi-année, et la revue, devenue mensuelle, ne publia plus, en six fois, du 15 mai au 15 octobre, que 60* Propos, *portant le total, exactement, à 789. L'interruption était due à plusieurs causes. Les élections de 1924, où la gauche triompha, rendaient moins pressante l'action politique. D'autre part, il n'y avait alors que cinq cents abonnés*[2] *; la vente au numéro, pratiquement nulle, n'atténuait guère le déficit. Et puis le dévouement des Alexandre était sans limite, mais non pas leurs forces.*

Dès lors, et jusqu'au 25 février 1927, Alain donne chaque mois trois Propos *inédits à* L'Émancipation *de Charles Gide, petite revue coopérative publiée à Nîmes. En mars 1927 reparaissent les* Libres propos, *« nouvelle série », mensuellement ; la publication se poursuit jusqu'en septembre 1935, puis fait place à un recueil trimestriel,* Feuilles libres, *qui termine l'année 1935, fournit en 1936 ses quatre numéros, et s'arrête définitivement. Dans la deuxième série de* Libres propos, *dans* Feuilles libres *les inédits se raréfient, de plus*

craindre moins les difficultés, assuré que mon millier de fidèles me suivrait toujours » (*Les Arts et les Dieux,* Bibl. de la Pléiade, p. 165). Dans le chapitre « Les Propos » du même livre il estimera à vingt-cinq mille le nombre des lecteurs qu'il avait jadis à *La Dépêche de Rouen* (*ibid.*, p. 70).

1. Voir : Michel Alexandre, article cité; Jeanne Michel-Alexandre, *Alain, esquisse d'une histoire des Libres propos (journal d'Alain)*, Association des Amis d'Alain, *Bulletin* n° 25, décembre 1967. Cet épais et dense fascicule du *Bulletin* forme, en fait, tout un livre. Voir aussi la *Bibliographie* Dewit.

2. Chiffre donné dans un encart du numéro du 20 janvier 1928.

en plus, et finissent par disparaître tout à fait : les fascicules en arrivent à ne plus faire que regrouper et reproduire l'ensemble des Propos *distribués d'abord à divers autres périodiques.*

Car, depuis L'Émancipation, *un nombre croissant d'entre eux, grands et petits, demandent des textes à Alain, comme* La Lumière *surtout, comme* L'École libératrice, *comme* La Psychologie et la vie. *À partir du printemps de 1927, donc de l'époque où se prépare en librairie l'édition des* Idées et les Ages, La Nouvelle Revue française *fait figurer chaque mois un* Propos *inédit parmi ses chroniques ; et le dernier d'entre eux, « Le faune barbouillé de mûres... », 1er novembre 1936, qui termine le présent volume, paraît bien être le dernier aussi qui ait été écrit, — plus de trente ans après le premier. Presque le cinq millième du total ; presque le deux millième d'après guerre*[1].

Ainsi la périodicité s'était espacée, d'abord en 1922, puis encore en 1924, pour se stabiliser durant les quelque dix dernières années aux alentours d'une moyenne de sept ou huit Propos *par mois*[2]. *Pourquoi ce ralentissement, et l'arrêt enfin ? Les obligations de l'enseignement, dont Alain au surplus s'est trouvé libéré en 1933, à l'âge de soixante-cinq ans, semblent n'avoir jamais eu d'influence sur son rythme.*

On doit songer davantage aux livres multiples qu'il publiait dans le même temps. Non pas seulement aux recueils de Propos : *son entourage s'en occupait pour lui, et il en contrôlait la construction plutôt qu'il ne les construisait ; mais surtout à tous ses grands ouvrages originaux : ils auraient suffi à occuper tout l'effort d'un autre que lui. Et peut-être, qui sait, commençait-il à se lasser d'un genre qu'il avait inventé ; et à craindre de ne plus rien y faire désormais que de se répéter ; et, un peu, à s'y ennuyer*[3].

1. « Presque » : car les *Propos* d'après guerre (à la différence de ceux de l'époque 1906-1914) n'ont pas encore été répertoriés avec une précision tout à fait satisfaisante. Leur nombre semble être de l'ordre de 1 800 à 1 900. La *Bibliographie* Dewit laisse là-dessus quelque incertitude.

2. Le *Propos* paru le 1er novembre 1936 était le quatre-vingt-unième de l'année.

3. En sens inverse, Mme Jeanne Alexandre, dans son *Esquisse d'une histoire des Libres propos,* révèle qu'en 1946 Alain s'était déclaré prêt à reprendre les *Libres propos.* Était-ce une boutade, ou une velléité, ou une disposition réelle ?

Dans ses écrits des années trente l'observateur croit apercevoir un assouplissement de la technique ; comme un nouvel affranchissement ; comme si, après avoir choisi jadis certaines contraintes pour se libérer de servitude, il choisissait maintenant de se libérer des contraintes elles-mêmes, pour se confier avec plus d'abandon aux incitations de la nature, de l'humeur et du hasard[1]. *Et probablement sa santé très compromise, jusqu'à la lucidité tragiquement menacée, contribua à le détacher de règles dont il ne pouvait plus assumer la rigueur*[2].

D'autre part, l'angoissante évolution des choses politiques, l'agitation du fascisme français et de ses ligues, la montée des périls en Europe, le vertige de tous les fatalismes, toutes les déraisons portées au délire, mille circonstances affreusement urgentes le dirigeaient vers des genres de l'action où l'analyse s'effaçât devant la nécessité d'affirmations et de refus plus véhémentement directs. Il s'était toujours et résolument conduit en franc-tireur, il se résignait maintenant à accepter les conditions de l'effort collectif, à diriger en nom avec Rivet *et* Langevin *le Comité de vigilance des intellectuels antifascistes.*

Depuis 1934 il mettait sa signature au bas de messages et de manifestes ; et — revenons à la pratique du journalisme — il apportait à Vendredi, *à* Vigilance, *à* Marianne *une contribution faite d'articles et non plus de* Propos : « *Lucien Herr m'avait bien averti que tout cela finirait. En réalité cela s'est fait par le changement du monde littéraire, caractérisé par le triomphe des hebdomadaires. J'ai commencé à écrire dans* Marianne. *Cela a tout changé, le fond et la forme. Nous sommes des résultats de l'*Intran *et de* Marie-Claire[3]. »

IV

En marge — à moins que ce ne soit, d'une manière plus secrète, au cœur — des grandes analyses esthétiques du Sys-

1. Voir « Diverses méthodes d'Alain », dans la revue *Les Lettres nouvelles,* mai 1953.

2. Nous suivons ici l'*Esquisse d'une histoire des Libres propos* de Mme J. Alexandre. Sur la dégradation de la santé d'Alain, voir H. Mondor, *Alain,* chapitre « L'empêcher de mourir... », où manquent des dates précises (Paris, Gallimard, 1953).

3. Ces lignes, inédites, sont tirées d'une note ou d'une sorte de préface mise par Alain en tête du Répertoire de Mme Morre-Lambelin; elles y sont datées du 30 septembre 1937.

tème des beaux-arts, *des* Vingt leçons sur les beaux-arts *et des recueils de* Propos *qui font cortège aux deux ouvrages, on trouve dans divers écrits d'Alain les éléments d'une sorte de monographie sur l'art du* Propos; *ou, si l'on veut, sur le journalisme considéré comme un des beaux-arts. Surtout, mais non pas exclusivement, dans plusieurs chapitres d'*Histoire de mes pensées[1].

Au moment où il composa ce livre, Alain écrivait encore des Propos, *mais il était près de cesser*[2] *: le regard rétrospectif qu'il jette sur eux, comme sur une aventure déjà dépassée, couvre, en fait, tout ce domaine-là de son œuvre. Et s'il lui arrive d'y distinguer, comme nous avons vu, en historien de soi-même, la série 1906-1914 de la série d'après guerre, en revanche sa réflexion de technicien et de praticien porte en général sur tout l'ensemble ; car, s'il avait modulé le ton pour passer de* La Dépêche de Rouen *aux* Libres propos, *il n'avait rien changé à la méthode*[3].

Tous les arts, à ses yeux, se déterminent par la physique de la matière sur laquelle ils s'exercent ; y compris les arts littéraires. « Ceux qui sont curieux de littérature à proprement parler, aimeront peut-être savoir que c'est le travail du journaliste qui m'a formé véritablement[4]*. » Il n'avait pas attendu de rencontrer la pensée de Valéry pour apercevoir la vertu des contraintes et des gênes comme excitatrices, comme libératrices de l'esprit créateur. Et tant d'années d'une pratique aussi assidue ne pouvaient absolument pas aller chez lui, si attentif*

1. Surtout dans le chapitre « Les Propos ». Sauf indications particulières, les citations de ce paragraphe sont tirées du même chapitre d'*Histoire de mes pensées,* ou, subsidiairement, d'autres chapitres déjà donnés ci-dessus en référence.

2. L'achevé d'imprimer d'*Histoire de mes pensées* est daté du 3 juin 1936. Une telle précision, on le sait, est toujours plus apparente que réelle; elle garde néanmoins une valeur indicative.

3. Nous avons déjà cité (p.XXIV) un passage de la dédicace du 1er janvier 1929 à Mme Morre-Lambelin, sur un exemplaire des *Cent un Propos,* cinquième série. Ce passage se continue par les lignes suivantes, également inédites : « [...] De tels changements appuient sur le style. On trouvera peut-être qu'ils n'appuient pas trop et que j'ai gardé presque tout du métier que j'ai appris. Il n'est de style que par le métier. »

4. Dédicace, datée de Noël 1909, à Mme Morre-Lambelin, sur un exemplaire de la deuxième série des *Cent un Propos.* Ce passage semble être inédit.

par nature et par doctrine aux formes de l'acte de l'esprit, sans un examen permanent des circonstances et significations d'un tel exercice. (Nous nous limiterons ici à un simple sommaire, puisque les textes eux-mêmes sont reproduits plus loin tout au long[1]*.)*

Circonstances de temps. Tous les jours ; et donc un travail « audacieux, rapide et sans retouche », envoyé au journal sans aucune possibilité de revenir en arrière, imprimé « aussitôt vaille que vaille », sans relecture sur épreuves, sans aucune marge de loisir pour l'hésitation, le scrupule, le nuancement, le repentir. La règle qu'on a choisie, la prendre pour obligation ; et cette obligation, pour nécessité. L'heure fait loi, et elle presse : livrer son papier quoi qu'il arrive, quoi qu'on en pense, que le cœur y soit ou non, qu'il pleuve, grêle ou vente, malgré les chagrins et malgré les joies, malgré soucis et maladies, malgré le soleil qui brille et le parfum des prairies alpestres durant les vacances d'été. Tous les jours ; et la petite provision pour imprévus, que conserve le journal, n'atténue qu'à peine la rigueur inexorable.

« Court effort, mais à toute puissance », « Course au galop, et avec obstacles » : c'est cette puissance qui compte, et ce galop. « Je n'ai jamais rien trouvé qu'en tout élan et toute force. » Toute prétention écartée, l'important est d'aller « lestement ». « On arrive au trait final ou bien on n'y arrive pas. Si l'on manque la pointe ce n'est qu'un petit malheur. » La contrepartie est que ce temps si impérieux est aussi, d'une autre manière, accommodant : un article est-il médiocre, on l'a déjà loin derrière soi lorsqu'on s'en aperçoit ; il se dilue dans la durée fugitive des éphémères ; on reprendra le thème à la prochaine occasion, et voilà tout.

Seulement l'apprenti écrivain ne doit pas se tromper sur cette doctrine de l'improvisation ; ni imaginer que n'importe qui puisse et doive écrire n'importe quoi, n'importe comment, et n'importe quand, sur n'importe quoi. « Tout métier veut apprentissage. » Stendhal, c'est vrai, écrivit toute la Chartreuse *— ou la dicta, la plume ne courant pas assez vite — en cinquante-deux ou cinquante-trois jours : c'est qu'il avait derrière lui un entraînement de je ne sais combien de milliers de pages. Si l'on veut se servir de l'outil sans avoir à se préoccuper du maniement de l'outil, il faut que l'outil soit bien rodé, affiné, mis à la main ; et que la main qui le tient soit bien pliée*

1. Voir p. LXIII et suiv.

à lui, et assouplie. C'est pourquoi nous avons tenu à insister sur la préhistoire des Propos : *l'éclat de l'improvisation n'est pas simplement un effet spontané et fulgurant du génie.*

Circonstances d'espace. Alain s'était donné comme règle de remplir et de ne pas dépasser deux pages de papier à lettres. (Soit un feuillet du format que nous appelons commercial, 21 sur 27 centimètres environ, plié en deux. Pas de marges.) À vrai dire, les tout premiers Propos *étaient beaucoup plus courts ; quant à ceux de la fin, nous avons déjà noté qu'ils atteignent parfois à une longueur triple de ceux-ci, et à peu près égale aux massifs* Propos du dimanche *ou* du lundi : *l'écriture au cours des années a dû se serrer et les lignes se tasser ; mais enfin il est tout à fait exact que de 1906 à 1914 les* Propos d'un Normand, *une fois passé le réglage initial, n'ont plus guère varié en étendue*[1].

Ne croyez pas que cette petite comptabilité soit tellement ridicule : elle contribue à éclairer la méthode. C'est la mise en œuvre d'un espace blanc défini d'avance. Car il ne s'agit pas d'ajuster après coup, rabotant ici, rembourrant là : l'espace blanc est considéré d'abord dans son ensemble, et l'ensemble tout de suite commande le détail et l'organisation de ce qui va occuper l'espace blanc. Improviser n'est pas un jeu, une gageure, un parti pris ; c'est la technique même. L'ensemble détermine le projet, le dispose, en rythme la cadence, suscite l'invention, provoque l'inspiration.

1. Il sera facile de contrôler ces indications dans le présent volume, où des *Propos* de toutes les époques sont imprimés selon une typographie constante : il suffira de comparer les « lignages » de ceux qu'on retiendra comme échantillons. Quand on dit que les règles du *Propos* étaient aussi strictes que celles du sonnet, ce n'est qu'une image; une image assez juste, mais qu'on ne doit pas prendre au pied de la lettre. Il existe des manuscrits de *Propos* dans beaucoup de collections particulières; diverses publications en ont donné des fac-similés; toutes les expositions en ont présenté. À celle de Mortagne, inaugurée le 27 octobre 1968, on a pu voir un cas assez rare (de la collection du Dr H. Mutricy, d'Alençon) : une seconde page qui, se trouvant trop courte, a été pourvue d'une rallonge fixée à l'aide de papier collant. Il faut observer encore qu'un certain nombre de textes dont la dimension primitive était normale se sont allongés d'additions tardives, opérées par Alain au moment où il les a repris dans des recueils; ce dont on trouvera maints exemples parmi nos variantes en fin de volume.

« Il fallait plus de naturel et plus de hardiesse aussi » que dans les tentatives décevantes de ce que nous avons appelé la préhistoire des Propos *« pour essayer franchement d'une manière de développer qui fait naître ce qui suit de ce qui précède, la réflexion ne portant jamais que sur ce qu'on vient d'écrire. Et cela ne me semble possible, quant à présent, que dans un espace de blanc limité et toujours le même, de façon que l'exécution s'élance comme il faut, et avec la condition sévère de ne pas raturer, c'est-à-dire de ne pas briser la trajectoire*[1]*. »*

Cela, qui date de 1909, c'est la première réflexion sur l'acte même ; sur l'invention de l'acte. Et ceci, un quart de siècle plus tard, c'est la considération rétrospective de l'exécution : « Je voyais le terme, je l'acceptais, comme un poète qui fait un sonnet. Bien rarement il fallait étendre le développement ; souvent il fallait le resserrer, et cela sans espoir de rature. [...] Peut-être l'improvisation libre et sans retouche exige-t-elle un espace qu'on saisit d'un coup d'œil, que l'on divise d'avance, et une sorte d'estimation, comme d'un saut à faire. Cette précaution revient sur le style, et forme une sorte d'équivalent des règles de la versification[2]*. »*

Voici où il faut peut-être voir un souvenir des « deux ou trois idées » que l'auteur des Propos du dimanche *et* du lundi *se croyait tenu autrefois, dans la peine, de chercher, de mettre ensemble et d'ajuster les unes aux autres : « Les conditions que je m'imposais me détournaient [...] d'ajouter une idée et encore une idée, comme on fait si naturellement quand on développe sans craindre de manquer de papier. Et j'étais assez disposé par l'enseignement même, à ouvrir des parenthèses dans les parenthèses*[3]*. » Maintenant, au contraire : « La barrière terminale se rapprochait à mesure que d'autres idées se*

1. Dédicace, datée de Noël 1909, à Mme Morre-Lambelin, sur un exemplaire des *Cent un Propos,* deuxième série. Ces lignes semblent être inédites.

2. *Les Arts et les Dieux,* Bibl. de la Pléiade, p. 69.

3. *Ibid.,* p. 70. Les notes des *Cahiers de Lorient* sont rarement plus longues qu'un *Propos* moyen, elles sont souvent plus courtes. Les quelques pages du Journal (jusqu'à présent inédit dans son ensemble) qui ont paru ici ou là se trouvaient tout à fait affranchies de la crainte de « manquer de papier ». Et cette notion d'un espace limité ou libre, pris ou non pris en considération, contribue certainement à expliquer de très amples variations de tonalité.

montraient ; elles se trouvaient refoulées, et, je ne sais comment, venaient gonfler l'idée principale. Il se peut que les métaphores soient une manière d'ajourner un autre problème. Certainement il y a dans le trait, quand il porte bien, un poids de choses non dites et pourtant annexées à l'expression. De là une sorte de poésie et de force[1]. »

Quant à la chasse aux sujets, la seule chose à en dire, paradoxalement, est qu'il n'y a rien à en dire. À peine Alain lui-même y fait-il allusion : « [...] On ne peut s'empêcher de chercher les occasions les plus variées de dire quelque chose. Je m'égarai souvent fort loin du journalisme traditionnel[2]. » *Non pas* on est obligé, *mais* on ne peut s'empêcher, *ce qui n'est pas précisément d'un homme empêché; non pas* chercher des occasions, *mais chercher les moyens de mettre dans les occasions le plus possible de variété. C'est tout. Comme si rien n'importait que le procédé le plus propre, chaque fois et à chaque reprise, à provoquer chez le lecteur l'éveil. Comme si les seules difficultés réelles étaient dans les conditions artisanales et ouvrières de l'exécution. « Comme si » ? Non, nous ne pouvons pas dire « comme si » ; car les choses, pour lui, étaient exactement telles. « [...] Je crois qu'en toute chose il faut se défier des fins et s'attacher aux moyens*[3]. »

Alain a publié, ou on a publié de lui, beaucoup de recueils de Propos *classés par thèmes : sur les beaux-arts, sur la littérature, sur la politique, sur l'économique, sur la religion, sur la philosophie, sur la morale... Nous aurons tout à l'heure à en reparler : dès maintenant il faut dire que cette classification, dont d'ailleurs on n'a jamais prétendu qu'elle fût exhaustive, épouse mal la réalité. Elle laisse de côté forcément des centaines de textes inclassables. Inclassables parce qu'ils ne traitent pas d'un sujet (qu'on appellerait mieux objet), mais traduisent ou plutôt expriment — quelle qu'en soit l'occasion — un élan, une force, une puissance.*

Seuls les débutants et les amateurs s'inquiètent de concevoir d'abord des sujets, et tremblent d'en manquer, et en manquent en effet. Ils ne savent pas qu'il faut commencer par faire. Faire quoi ? demandent-ils avec une logique naïve. Une seule réponse, qui d'ailleurs les déconcerte : faire d'abord. Le sujet naîtra de

1. *Histoire de mes pensées,* chapitre « Les Propos ». (*Les Arts et les Dieux,* Bibl. de la Pléiade, p. 70).
2. *Ibid.,* p. 68.
3. *Histoire de mes pensées,* chapitre « Retour », *ibid.,* p. 146.

l'œuvre ; laquelle se déterminera elle-même. Ne dites pas que la fin justifie les moyens ; ce sont les moyens qui forment la fin. Il s'agit moins de dire ce qu'on pense que de penser ce qu'on dit.

Quand se termine l'apprentissage, le problème des sujets ne se trouve plus jamais posé : l'écrivain sait avoir dix fois plus à dire qu'il n'a le temps de dire ; alors l'action secrète des choses tues nourrit la chair et le sang de son style. Si la circulation se fait fluide de la tête au papier, du papier à la tête, par un entraînement constant de la main et de la plume, les sujets se pressent et se bousculent, on a plutôt besoin de les écarter, comme Ulysse les ombres à la pointe de l'épée.

Mais il faut être Ulysse, et capable de l'épreuve odysséenne. « J'aimerais signer Ulysse *ou bien* Télémaque; *je n'ose ni l'un ni l'autre. Le premier me paraît trop important. Et je n'ai pas la naïveté puissante du second, qui fait de lui le parfait exécutant de Minerve. Je garde mon être entre deux âges et mon hésitation essentielle entre le profond savoir et la toute-puissante ignorance*[1]. »

V

« J'étais destiné à devenir journaliste, et à relever l'entrefilet au niveau de la métaphysique[2]. *» Cela, c'est la formule percutante ; et ceci est la formule qu'on pourrait croire provocatrice, et qui en réalité ne l'est aucunement : « [...] Les lieux communs du journalisme me lançaient dans la philosophie la plus difficile, qui, dans le fait, est celle de tout le monde. » Non, aucune provocation : ce qu'il pensait, simplement ; et qui se laisse malaisément pénétrer. Il serait bien cuistre, et fort ridicule, de dire que le plus difficile, dans cette littérature heureuse, est d'en apercevoir la difficulté ; pourtant... Essayons du moins de furtives incursions frontalières*[3].

1. Dédicace à Mme Morre-Lambelin, datée du 23 mars 1939, sur un exemplaire de *Minerve ou De la sagesse*. Ces lignes sont citées dans le premier recueil de *Propos* de la Bibliothèque de la Pléiade, p. XXXIX, XL; la dédicace a été reproduite en fac-similé dans une édition de *Minerve* publiée en 1956 au Club du meilleur livre.

2. Cette citation et la suivante sont tirées d'*Histoire de mes pensées,* la première du chapitre « Abstractions » (*Les Arts et les Dieux,* Bibl. de la Pléiade, p. 55), la seconde du chapitre « Les Propos » (*ibid.,* p. 74).

3. Observons que toutes ces réflexions sur la philosophie des *Propos* se sont échelonnées de 1936 à 1946; elles concernent

« Il me semble que je puis me dire que j'ai suivi ma nature, et que je l'ai même relevée en ne distinguant point le frivole et le sérieux. Et selon mon opinion j'entrais ainsi dans la grande famille des écrivains, qui en effet doivent toujours leur succès à quelque mélange des genres, et à quelque refus de mettre d'un côté les idées ennuyeuses et difficiles, et de l'autre les faciles bavardages. C'est par un souci de ce genre qu'après avoir choisi le nom d'Alain pour me cacher, je vins peu à peu à couvrir de ce pavillon toute la philosophie dont j'étais capable[1]*. »*

Ceci encore, où il s'agit spécialement des textes d'après guerre, destinés à des lecteurs — élèves et anciens élèves surtout — plus rares mais aussi plus résolument avides de difficulté : « [...] L'enseignement passait dans les Propos *et les* Propos *dans l'enseignement. Autant dire, car c'est la même chose, [le voilà bien, dédaignant de s'expliquer !] que l'imagination ouvrait le chemin aux idées et que les idées vivifiaient et orientaient l'imagination, qui sans cette lumière est sujette à se heurter à elle-même comme l'âne à l'ombre de ses oreilles. » L'imagination ici, « ma nature » auparavant : vous reconnaissez ce thème de la pensée ne développant librement ses puissances que dans la mesure où d'abord elle reconnaît et accepte ses chaînes.*

Parmi les souvenirs, les confidences, les retours sur soi rassemblés dans le livre posthume Portraits de famille, *un essai daté du 3 décembre 1938 est intitulé « Rapports de la philosophie et des Propos d'Alain ». On y voit quel courant vif et fluide, encore que souterrain, circulait entre les* Propos *et une connaissance familière d'Aristote, de Hegel, de Platon surtout, de Marx aussi ; et on y lit : « Ce que j'ai eu de philosophie, je le sais et je puis le dire, d'où les* Propos *tireront un peu de lumière ; car, aux yeux des meilleurs lecteurs, ils sont extrêmement obscurs. Au temps où j'inventais les* Propos, *j'enseignais une philosophie assez obscure, mais pleine de force et de grandes clartés. [...] Ayant au fond de moi la grande philosophie, je me suis bien gardé de la trouver trop belle pour le journalisme,*

donc une œuvre et une action considérées, avec plus ou moins de recul, comme achevées.

1. *Histoire de mes pensées,* chapitre « Abstractions » (*Les Arts et les Dieux,* Bibl. de la Pléiade, p. 55, 56). La citation suivante est tirée du même livre, chapitre « Les Idées et les Âges » (*ibid.,* p. 165).

en quoi j'ai inventé un genre de journalisme. Les hommes ne s'y sont pas trompés. Ils ont reconnu leur ami véritable[1]. »

Quelques semaines plus tard, le 23 mars 1939, dans une dédicace à Mme Morre-Lambelin sur un exemplaire de Minerve ou de la sagesse, *qui venait de paraître, il insistait : « [...] Les* Propos *qui figurent dans ce livre sont à proprement parler philosophiques. Ainsi voilà une* Introduction à la philosophie. *[...] J'avais cru écrire une telle introduction sous le titre* 81 chapitres; *mais il n'en est rien. L'introduction la plus facile c'est* Idées, *et l'*Introduction *difficile c'est ce livre-ci qui convient tout à fait aux étudiants et aux véritables amateurs. [...] Il s'y trouve de ces difficultés qu'on aimerait mieux ne pas voir ; non pas des conseils de sagesse, mais plutôt un examen des notions qui importent, et qui ouvrira des chemins à la réflexion. Ceux qui disent, et même écrivent, que je ne suis point philosophe, se trompent. Ils sont trompés par la précaution que j'ai eue de rester dans le bon sens et de le discipliner*[2]. »

D'une note retrouvée dans les papiers d'Alain après sa mort, et qui semble dater de la même époque[3] : « *Ceux qui disent pour commencer qu'Alain n'est pas un philosophe disent une chose fausse. [...] Au fait Alain fut et est encore un technicien de la philosophie. [...] Il peut être intéressant, au lieu de s'arrêter à contredire, de comprendre que les célèbres* Propos *sont nés de la philosophie, j'entends du métier de professeur de philosophie. [...] Jamais Alain n'aurait formé les idées qu'il a exposées dans ses articles s'il n'avait été nourri de Platon, d'Aristote, de Hegel. [...] »*

En 1940, comme il prépare une nouvelle édition de Quatre-vingt-un chapitres sur l'esprit et les passions, *dont le titre va devenir désormais* Éléments de philosophie[4], *il ajoute un avertissement où, reprenant le même thème sous une forme plus enveloppée, il recommande, pour prolonger* Éléments *et* Idées, *de lire cinq recueils de* Propos, *à savoir* Minerve,

1. Éd. cit., pp. 141-142 et 153.

2. Texte, jusqu'alors inédit, et fac-similé dans l'édition de *Minerve* publiée en 1956 au Club du meilleur livre (voir plus haut p. xxxiii, n. 1).

3. Reproduite dans le premier recueil de *Propos* publié dans la Bibliothèque de la Pléiade, p. xliii. Cf. *Documents*, p. lxxvii.

4. Écrit en 1916, l'ouvrage avait paru pour la première fois en 1917, sans visa de la censure. Un tel ouvrage apparemment n'avait rien à redouter de cette institution du temps de

Vigiles de l'esprit, Esquisses de l'homme, Sentiments, passions et signes, *enfin* Les Saisons de l'esprit[1].

En 1946 enfin, ce rappel : « Ceux qui s'intéressent aux biographies d'esprit remarqueront comment, pour commencer, le métier de professeur de philosophie passa dans les essais du journaliste, et leur donna du poids ; et comment dans la suite la légèreté et le trait propres au métier de journaliste allégèrent les livres de doctrine et en firent vraiment des livres[2]*. »*

Il fallait accumuler ici toutes ces déclarations. On croit deviner de l'une à l'autre une sorte d'endurcissement ; une obstination qui tient à s'affirmer ; et, en même temps, un désenchantement qui s'aggrave[3]*. La philosophie aussi est sujette à la mode ; et la mode prenait sa revanche sur un homme qui ne lui avait jamais rien concédé. Et puis trop longtemps, et d'une manière trop mordante, il avait regardé la philosophie comme une chose trop sérieuse pour qu'on l'abandonnât à des commis ; depuis qu'il était retiré de l'enseignement, les commis, débarrassés de son incommode et puissante présence, tissaient autour de lui le réseau de l'oubli. Pour tout ce monde-là, quel alibi que les* Propos, *que cette littérature, que cette fragmentation, que cette fantaisie, que ce journalisme*[4] *!*

Fallacieux alibi. Dès le début des Cahiers de Lorient : *« L'immédiat est le vrai. Cette formule est de Hegel je crois,*

guerre; mais Alain en avait une horreur farouche, et refusait par principe de s'y soumettre. Sous le titre changé, l'édition de 1941 comporte des textes nouveaux : quatorze chapitres et diverses notes. Le titre prévu tout d'abord, en mars 1916, était *Idée élémentaire des connaissances philosophiques.*

1. Le recueil *Vigiles de l'esprit* parut un peu plus tard, en 1942; dans l'avertissement d'*Éléments de philosophie* il est désigné sous le titre de *Suite à Minerve,* qui sera changé. Le recueil *Propos sur des Philosophes* ne devait paraître qu'une vingtaine d'années plus tard et dix ans après la mort d'Alain, en 1961.

2. Avant-propos des *Morceaux choisis* (éd. cit., p. 11).

3. Jusqu'aux aveux, qui serrent le cœur, des « Notes autobiographiques de 1946 » (dans *Portraits de famille*) : « A partir de ce moment » (la retraite, en 1933), « l'existence d'Alain fut celle d'un homme de lettres, malheureusement poursuivi par la goutte. Il fut promptement oublié, comme il arrive aux plus brillants professeurs. [...] Dans les crises de goutte l'existence était morose. » (Éd. cit., p. 192.)

4. « Les gros livres, et encore ne furent-ils jamais très gros, devaient venir à la suite des *Propos,* et ne remédièrent nulle-

et il convient de la méditer pendant des années[1]. » *Ce qu'Alain fit en effet. Et l'on ne peut se défendre de rapprocher le mot du théorème de Kant que « la conscience de soi, mais empiriquement déterminée, suffit à démontrer l'existence des choses hors de moi » ; théorème « monumental », dit-il ; ou, plus explicitement : « La connaissance de soi, pourvu que l'on n'oublie pas qu'elle est empiriquement déterminée*[2] *», etc.*

On a fait et on fait grief à Alain de n'avoir pas échafaudé de système ; c'est qu'il ne reconnaissait d'autre système que de penser l'esprit de système, c'est-à-dire de démailloter tout système pour dénuder, sous les bandelettes, l'esprit. « J'espère moins des doctrines que d'une manière énergique de penser les doctrines[3]. » *Au demeurant tout cela était dit, ou indiqué, dès 1904, dans le discours qui devait s'appeler* Les Marchands de sommeil, *préambule à toute l'œuvre, et qui fait songer parfois à l'impénétrable limpidité du cristal.*

En suivant Comte d'abord (et bientôt en courant loin devant lui), il se faisait du langage une idée qui n'a pas fini d'étonner. Toute réflexion, selon lui, consiste pour un homme à savoir ce qu'il dit. À s'efforcer de répondre à la question « Qu'est-ce que je pense quand je dis que... ? » Et non pas à inventer du neuf, non pas même à réinventer pour son propre compte, mais à comprendre aussi docilement, aussi modestement, aussi profondément que possible tout ce qui a été dit depuis qu'il y a des hommes,

ment à la réputation que j'eus désormais d'improviser et de m'amuser. Je n'ai rien fait pour vaincre ce préjugé; j'étais bien plus pressé de défricher mon propre terrain. » (*Histoire de mes pensées,* chapitre « Les Propos », *Les Arts et les Dieux,* Bibl. de la Pléiade, p. 74.)

1. Éd. cit., p. 18.

2. Première version : *Histoire de mes pensées,* chapitre « Kant » (*Les Arts et les Dieux,* Bibl. de la Pléiade, p. 93); seconde version : *Lettres à Sergio Solmi sur la philosophie de Kant* (Hartmann, 1946, p. 19). Alain disait volontiers ne connaître qu'un manuel acceptable de philosophie : la *Critique de la raison pure.* Ce qui ne lui conciliait pas les auteurs de manuels qui tenaient de hautes places dans l'administration et le contrôle de l'enseignement. Et il ne se refusait pas le plaisir de répéter de telles boutades devant les inspecteurs qui venaient réglementairement visiter ses classes. Dans la mémoire de ses anciens élèves subsiste tout un folklore de ses insolences ravissantes. Il tolérait les inspections à peu près aussi mal que la censure pendant la guerre.

3. Avant-propos des *Morceaux choisis* (éd. cit., p. 13).

et qui pensent ; depuis que les générations humaines s'expriment, enregistrent leur parole, considèrent leur langage, et s'en transmettent le trésor éblouissant, énigmatique et sacré.

« Réellement, je crois que dans mes écrits on ne trouvera presque point d'idée qui ne soit aussi vieille que le monde des hommes. Je dis presque point, parce que je puis bien avoir laissé passer quelque idée neuve, mais si l'on y en trouve une, je la désavoue ici solennellement[1]*. » Cela est dit sous la forme d'une boutade. Les présocratiques aussi avaient leurs boutades, — inaltérables. Et certainement on ne comprendra jamais rien à Alain si l'on n'admet point pour commencer que cette répudiation du modernisme était pour lui la forme la plus avancée de la modernité : épurer l'esprit par la multiplicité des épreuves, afin de le rendre plus purement disponible à toutes les imprévisibles occurrences d'aujourd'hui et de demain.*

Comment un tel jugement s'accordait avec le principe et la pratique des Propos, *et même comment il les fondait, cela maintenant apparaît mieux*[2]*. « Car si le langage était de convention, comme est une algèbre*[3]*, on n'aurait aucun espoir de tomber sur la convention juste, et l'on vivrait de possibles maigres. Au contraire, si le commun langage communique avec la nature [derechef la nature] par des fils secrets, on peut se fier au langage, et réduire toute recherche à savoir ce qu'on dit. Or cette preuve des preuves est révélée par le beau langage, vrai parce qu'il est beau. L'homme pense son propre chant, et ne pense rien d'autre*[4]*. » Les conditions du journalisme — et cette fois il faut bien dire conditions et non plus servitudes — assurent par excellence une participation à la communauté du langage.*

Participation du lecteur, participation de l'auteur, — c'est tout un, pourvu qu'on fasse à l'homme quelconque la confiance que lui faisait Alain. « Mon semblable, mon frère », oui certes,

1. Avant-propos des *Morceaux choisis* (éd. cit., p. 9).

2. Voir aussi le *Propos* 513 (p. 831) du présent recueil : « [...] cette étrange méthode qui voudrait prouver l'existence, au lieu d'aller voir ce qui en est. »

3. Le mot est celui-là même dont en 1905 puis en 1909, comme nous l'avons vu plus haut, Alain avait usé pour désigner le type de style dont il voulait se défaire.

4. *Propos* paru le 1er septembre 1933 dans *La Nouvelle Revue française,* et repris dans *Propos de littérature* (nº 14) puis, sous le titre « La poésie comme pensée », dans le premier recueil de la Bibliothèque de la Pléiade (p. 1174).

mais non pas du tout « hypocrite lecteur » comme dit le même vers de Baudelaire[1]. *Et au contraire. Alain a repris à son compte sans l'ombre d'une réserve la déclaration hautainement démocratique qui ouvre le* Discours de la méthode. *Le bon sens, c'est-à-dire la faculté, appartenant à la nature même de l'homme, de bien juger et de distinguer le vrai d'avec le faux, est la chose du monde la mieux partagée. Cela veut dire (brûlons les étapes) qu'il n'y a point de prédestinés de l'esprit ; que, si nul n'est sauvé d'avance, nul non plus n'est damné d'avance ; qu'entre la raison d'un maître qui enseigne la philosophie, qui écrit dans la* Revue de métaphysique et de morale, *qui donnera plus tard* Système des beaux-arts *ou* Entretiens au bord de la mer *ou* Les Dieux, *et la raison du premier venu des vingt ou vingt-cinq mille Normands qui lisent chaque jour* La Dépêche de Rouen *il n'y a aucune différence essentielle.*

Scandaleusement peut-être, cela veut dire encore qu'aucun rideau de fer n'est abaissé entre l'action du philosophe et celle du publiciste, celui-ci se refusant d'une manière absolue à se tenir en deçà de celui-là, celui-là n'acceptant ni n'envisageant de juger que sa propre pensée soit trop bonne pour de telles gens. Qu'il puisse y avoir une pensée pour les penseurs et une pensée pour le peuple, c'est une proposition qu'il balaie avec les balayures du seuil. « Nul ne pense pour soi ; cela ne peut aller. La moindre pensée, même à soi-même en solitude, est pour tous, et reçoit l'approbation comme un écho, comme une résonance. [...] L'universel est le lieu des pensées. Je pense pour tout esprit. Le premier venu est un bon témoin. Je ne choisis point ; les marques de la stupidité, du refus, de l'invincible différence, je ne les vois point. Je ne cherche point l'entrée, ni le faible, ni ce qui pourrait séduire le rétif animal[2]. »

Et encore : « Obscur ou clair, tout passe ; et il le faut bien. Ce n'est pas communiquer que communiquer seulement ce qui est clair. Ce choix est injurieux. Et c'est par là que ce qui est mis à la portée de l'enfant ne touche jamais l'enfant. Moi aussi je suis enfant. J'ai besoin d'un auteur qui croie en moi autant qu'en lui-même. Au moins autant. Dans le trait de génie il y a une grande espérance ; presque tout est laissé au lecteur. »

1. *Les Fleurs du Mal*, « Au lecteur » (*Œuvres complètes*, Bibl. de la Pléiade, p. 6).

2. Cette citation et les deux suivantes sont tirées d'un *Propos* paru le 20 juin 1929 dans les *Libres propos*, et repris dans *Propos de littérature* (nº 17), puis dans le premier recueil de *Propos* de la Bibliothèque de la Pléiade, pp. 852-853 (« Communiquer »).

Ceci enfin, qui fait apparaître mieux encore les vifs, rapides et profonds échanges qui se faisaient dans la nature et la pensée d'Alain entre la technique des Propos, *la philosophie et une générosité véritablement démocratique : « Avez-vous remarqué cette grande politesse du génie, qui me parle à moi comme à son frère et comme à son égal ? Il ne me connaît pas ; il ne m'a jamais vu. J'ouvre son livre ; le voilà chez moi. Selon lui, non selon moi ; mais il n'y pense point et je n'y pense point ; plutôt nous sommes ensemble dans la maison de l'homme. »*

Nous avons déjà cité ces mots : « Les hommes ne s'y sont pas trompés. Ils ont reconnu leur ami véritable[1]*. » Auxquels il importe d'ajouter ceux-ci, où sans aucun doute il y a faiblesse de notre part à voir de l'énigmatique : « [...]* a priori *je pense les lois de la nature, et voilà qui prouve que penser c'est être en rapport avec Dieu. Cette preuve est extrêmement forte pour celui qui enseigne, et qui sent vivement et presque violemment que tout homme est son semblable et participe à l'esprit. Si Alain est fanatique, il l'est ainsi, par un amour de Dieu tout Spinoziste*[2]*. »*

VI

On croit communément que presque tous les Propos *— sauf ceux qui se trouvaient liés trop étroitement à des circonstances passagères de la politique — ont été repris et figurent aujourd'hui dans les recueils de librairie, et qu'ils sont accessibles aux lecteurs. C'est une erreur. Il nous faut maintenant analyser et commenter, non sans doute sans quelque abus des chiffres pour commencer, la bibliographie des recueils que nous avons placée à la fin du présent volume, en tête des notes et variantes.*

Dans cette liste, on ne dénombre pas moins de quarante volumes, publiés de 1908, deux ans après l'apparition des Propos d'un Normand, *à 1961, dix ans après la mort d'Alain. Le plus mince ne réunit que sept textes, le plus massif en rassemble sept cent trente. Si l'on en additionne les contenus, on obtient un total de 4 767* Propos, *à peine inférieur à celui de la collection complète. Or ces deux sommes, celle des volumes, celle des textes, sont trompeuses.*

Certains titres, en effet, sont cités deux fois dans la liste.

1. Voir plus haut, p. XXXV, n. 1.

2. Note datant probablement de 1939 et publiée dans le premier recueil de *Propos* de la Bibliothèque de la Pléiade, p. XLIII. Cf. *Documents*, p. LXXVIII.

C'est qu'ils ont été réédités d'une manière qui, légèrement ou profondément, diffère de la première édition : celle-ci doit être regardée comme annulée et remplacée par la réimpression. Ainsi les Propos sur le bonheur *comptaient 60 textes en 1925, ils en comptent 93 depuis 1928, et il n'est évidemment pas question de revenir jamais à la version primitive du recueil ; on doit la citer puisqu'elle a existé, mais elle est supprimée définitivement. D'autre part, les cinq recueils anciens des* Cent un Propos, *tirés à petit nombre, ont été, en quelque sorte, émiettés, et leurs éléments répartis, en général, ici ou là, sous différents titres. Il en est de même de plusieurs recueils politiques, comme* Éléments d'une doctrine radicale *ou* Le Citoyen contre les pouvoirs, *que remplacent d'autres livres et qui ne reparaîtront plus. Bref, après ventilation, nos quarante volumes se réduisent à vingt-deux.*

Et ces vingt-deux volumes, au lieu de 4 767 Propos, *ne se trouvent plus en regrouper que 3 139. L'abattement d'un tiers provient d'abord, cela va de soi, de l'élimination des doubles emplois ; par exemple, nous cessons de compter deux fois les 60 textes des premiers* Propos sur le bonheur, *ou ceux des* Cent un Propos *que reprennent les* Propos d'un Normand *de 1952-1960, etc. En outre, bon nombre de textes des anciens recueils supprimés sont tombés au cours des remaniements ultérieurs ou des nouvelles organisations ; non pas qu'on ait jugé qu'ils déméritassent : simplement ils ne retrouvaient plus une place. Ce n'est pas tout : souvent encore il arrive qu'un même* Propos *apparaisse dans deux ou plusieurs des vingt-deux volumes. Si bien qu'il faut réduire de près d'un nouveau tiers le nouveau total, et ramener à 2 127 celui dont les lecteurs disposent aujourd'hui*[1].

Pourquoi ces flottements ? Parce que, peut-être, l'auteur et son entourage tendaient à considérer la collection complète non pas comme formant en elle-même, dans son ensemble, l'œuvre unique qu'elle est en effet, mais comme un simple vivier où puiser selon les occasions, selon les demandes des éditeurs, selon le goût et le plaisir. Quoi qu'il en soit, les recueils sont composés et classés plus souvent selon un ordre de thèmes que selon l'ordre des dates[2] ;

1. Total qu'élèvent à 2 283 les apports du présent et vingt-troisième volume.

2. Sur les vingt-deux volumes actuels, dix-sept sont thématiques; cinq seulement, tous posthumes, sont chronologiques : le premier recueil de la Pléiade et les tomes II et suivants des *Propos d'un Normand* (le tome I reproduit, à très

comme s'ils avaient pour objet de faire apparaître une organisation de la pensée plutôt que d'en traduire l'exercice même.

C'est une orientation dont les premiers signes connus sont bien anciens : ils remontent à une époque où il se peut qu'Alain n'eût pas encore pris conscience de tout ce qu'allaient signifier ce qu'il devait appeler ses « petites feuilles ». La première série des Cent un Propos *est préparée mais n'a pas encore paru que déjà, le 14 décembre 1907, intrépide et gaillard, il propose « qu'on publie coup sur coup ensuite » huit autres recueils composés chacun de cent un* Propos *également, et qui porteraient comme titres les noms de divinités antiques :* Jupiter, *« sur les pouvoirs, rois, bureaux, etc. » ;* Mars, *« sur la guerre, les armes, la police, la paix » ;* Vulcain, *« sur le travail, le salaire, l'industrie » ;* Minerve, *« sur la science, la raison, la sagesse » ;* Neptune, *« sur l'eau et les forces naturelles » ;* Pluton, *« sur le feu, la chimie, la vie » ;* Vénus, *« sur les passions » ; enfin* Plutus *« sur l'or, le luxe, l'oisiveté*[1] *».*

peu de chose près, le premier tome des *Propos d'Alain* de 1920, recueil thématique). Les recueils thématiques, à leur tour, peuvent se subdiviser en deux classes; les uns alignent les textes chronologiquement, sans articulation intérieure, comme si d'eux-mêmes ils avaient résisté à une organisation plus poussée; les autres les disposent, en mélangeant les dates, soit d'après une armature logique forte et apparente, soit, le plus souvent, suivant l'énigmatique méthode des « séries » qu'Alain préférait à toute autre méthode rhétorique. « [...] Une analyse directe des mots usuels, écrit-il, permet toujours de traiter honorablement n'importe quelle question. Ce problème de vocabulaire, qui est tout dans l'enseignement, sera beaucoup éclairé dans les futurs *Exercices d'analyse,* où je compte expliquer l'usage du tableau noir et des *Séries,* sujet très obscur, mais qui forme aussitôt l'esprit; tout problème consiste alors à écrire la série pleine qui y correspond » (*Éléments de philosophie,* Avertissement de 1940, Gallimard, coll. « Idées », p. 11). L'ouvrage ainsi annoncé sous le titre d'*Exercices d'analyse* ne fut jamais composé.

1. Lettre à Henri Texcier parue dans le *Bulletin* n° 22 (novembre 1965) de l'Association des Amis d'Alain. Alain ajoutait dans la même lettre : « Cette forme de chapitres coupés m'est naturelle. Et il sera bon d'être limité quant à la longueur et au nombre. » Noter que les huit volumes, ajoutés à celui qui s'imprimait, auraient formé un total de 909 *Propos* choisis; or, ce même 14 décembre 1907, la *Dépêche de Rouen* n'en était encore qu'à insérer le 644e *Propos d'un Normand.*

Ce projet-là, qui n'aboutit pas, eut néanmoins des suites lointaines. On en reconnaît la trace dans les titres de Mars ou la guerre jugée *(1916-1921-1936), de* Minerve ou De la sagesse *(1939). Et surtout dans les marges du Répertoire de Mme Morre-Lambelin*[1]. *Vers 1938-1939, semble-t-il, elle s'efforça de ranger la totalité des 3 078* Propos d'un Normand *sous douze rubriques toujours mythologiques. Voici le détail de cette répartition, écrit de sa main à la dernière page du registre*[2] *(on suppose que cette fois les définitions sont d'elle-même).* Jupiter, *« le problème politique », arrive en tête avec 1 019* Propos. *Ensuite viennent « métaphysique, morale, passions », avec, ensemble, 809* Propos, *dont 381 pour* Minerve, *169 pour* Vénus, *259 pour* Prométhée. *Puis « le problème de la guerre » qui « tient aux deux précédents » :* Mars, *375. Ensuite « l'Économique, travail, richesse, peine des hommes » :* Plutus, *292*; Vulcain, *138*; Pluton, *9; ensemble 439. Puis « l'enseignement » :* Cérès, *237;* Neptune, *38; ensemble 275. Enfin l' « esthétique » :* Apollon, *152;* Les Titans, *9; ensemble, 161.*

Douze aires de la réflexion personnifiées par douze mythes dont tant de générations se sont nourries durant tant de siècles, — le projet devait séduire Alain et les siens. C'était encore une libation à la poésie. Par malheur la réalité, cette fois, se refusait tout à fait à prendre le pas de la poésie. (N'oublions pas cependant qu'il ne s'agit ici que des Propos *de 1906-1914; ceux de 1921-1936, si on les y eût ajoutés, auraient sans doute modifié les proportions : mais apparemment sans les bouleverser.) Recentrer les douze rubriques sur six chapitres, c'était déjà, pour atténuer la prééminence de Jupiter, céder sur le principe, — et néanmoins ne rien arranger : le premier chapitre n'en eût pas moins, à lui seul, représenté une fois et demie l'épaisseur du présent volume, et le dernier n'en aurait fourni qu'un maigre quart; le rapport est de 6 à 1.*

Ce mécompte illustre bien les difficultés d'un tel classement. Certes, les dix-sept recueils thématiques existants ne couvrent pas mal les principaux secteurs sur lesquels s'est exercée la pensée d'Alain : il suffit pour s'en assurer de parcourir la liste. Mais ils laissent entre eux trop de déperditions, trop d'hiatus,

1. Voir plus haut, p. XXII, n. 3.

2. Du moins à la dernière page écrite qui subsiste. La table des matières fait état d'une « Note concernant la publication des quatre séries des *Cent un* » occupant les pages 266-270; ces pages ont été retirées.

et trop de ces marges, précisément, auxquelles nous faisions allusion tout à l'heure, où tant de Propos *de la meilleure veine sont restés égarés pour la simple raison qu'ils ne trouvaient pas ou ne retrouvaient plus leur place.*

Si nous admettons qu'il y a dans la méthode, dans le procédé, dans la technique des Propos *quelque chose de dialectique qui affranchit et affermit la rigueur de la pensée par les moyens de la fragmentation et de la dispersion, admettons aussi que le classement chronologique convient mieux à la nature de l'objet ; qu'il est plus naturel. L'inorganisation comme seul principe d'organisation ; et, comme seul système, le refus de toute espèce de système ; la multiplication des prises concourant à la purification de l'esprit.*

Les quatre premières séries des Cent un Propos *étaient conçues ainsi ; Alain simplement choisissait, en suivant les dates, ce qu'il jugeait le mieux venu, sans autre projet que peut-être de varier les sujets et les tonalités. Ne nous arrêtons pas à la cinquième série, en 1928 : c'était une composition épisodique de bibliophilie, et elle répondait moins à une intention qu'aux charmes du souvenir. Or, à cette exception près, on ne vit plus paraître de son vivant aucun autre recueil purement chronologique ; pour en retrouver, il fallut attendre les publications posthumes. Cela est curieux.*

Nous pouvons imaginer des explications diverses (mais trop d'explications n'expliquent plus rien). D'abord celle du reproche qu'on lui faisait d'éparpiller son effort en brindilles, sans rien construire ; nous avons vu qu'il y était sensible ; et peut-être ceux qui se dévouaient à lui l'étaient-ils davantage. Et puis de plus en plus il se plaisait à souligner des correspondances entre les grandes lignes de son enseignement et les grandes masses de son œuvre d'écrivain ; Alain se rapprochait d'Émile Chartier. Et puis l'ordre chronologique ne prend signification que s'il joue sur un nombre de textes assez élevé pour en faire valoir l'opulente diversité : les grands recueils massifs, Pléiade *et* Propos d'un Normand, *dont on peut assurer qu'il aurait été non seulement joyeux mais heureux, n'ont pu se faire qu'après sa mort. Et puis enfin il ne s'est jamais posé en administrateur de ses propres biens : l'intendance, avec une fidélité exemplaire, suivait ; ou proposait ; il répondait oui, il répondait non ; si oui, il laissait faire, quitte d'ailleurs à contrôler le travail de près, et, raconte-t-on, avec une exigence parfois grondeuse ; son rôle à lui n'était que d'écrire ; il ne prenait guère d'autre initiative : il gouvernait dans le courant.*

En réalité, nous ne pouvons guère douter qu'il n'ait toujours songé à une édition intégrale des Propos; *selon le flux et le reflux de l'humeur, bien sûr, et selon les intermittences de la rêverie. Du coup, toutes les questions de recueils et de classement seraient devenues subalternes. Et la façon qu'il avait par moments d'y renoncer laisse assez deviner combien il y était attaché au fond.*

Le 30 septembre 1937, en tête du Répertoire de Mme Morre-Lambelin, il inscrivit de sa main une longue note que nous croyons inédite, et à laquelle nous avons déjà emprunté. Relevons-y d'abord cette référence à l'époque où Marcel Drouin, qui signait Michel Arnaud, choisissait les Propos d'Alain *dont les deux tomes devaient paraître en 1920. Il « fit bien, dit Alain ; il choisit comme j'aurais fait [...]. Dès ce temps-là Gallimard pensait à une espèce de* Somme *en deux colonnes, où il aurait mis tous les* Propos. *» Qu'était « ce temps-là » ? Juste avant la guerre, ou juste après*[1] *? Il ne pouvait s'agir en tout cas, à cette date, que des 3 078* Propos *de Rouen.*

Si le projet tomba alors, il ne se perdit pas, et c'est précisément à l'occasion d'une de ses résurgences qu'Alain écrivit notre note du 30 septembre 1937. Onze mois après qu'il eut vu paraître le dernier des Propos, *un an environ après qu'il l'eut composé ; il souffrait de se voir durement atteint dans sa santé, il s'en irritait, et il songeait avec tendresse et regret à ces témoins d'un âge plus aimable. Ce jour-là, déclare-t-il, « j'ai dû prendre une décision sur le projet bien ancien de publier la collection complète des* Propos. *Ce projet approchait de la réalisation [...] ».*

Mais il eut l'imprudente prudence de vouloir se relire, et, plus imprudemment encore, de commencer par la première liasse de ses « petites feuilles », la liasse de l'année 1906 :

1. Marcel Drouin enseignait aussi à Henri-IV; il était beau-frère d'André Gide. « Michel Arnaud, dès avant la guerre, m'avait entretenu d'un projet qu'il avait de publier un ample choix de *Propos,* pris dans *La Dépêche de Rouen* [...] [Il] pouvait tout à la N.R.F.; et ce pseudonyme était celui d'un collègue excellent, que je voyais presque tous les jours. Ce hasard m'épargna toute démarche chez les éditeurs. Mais il faut dire aussi que le maître de cette maison déjà puissante était un de mes lecteurs de Rouen. La guerre interrompit tout. Dès l'armistice Michel Arnaud se remit à son travail, et l'acheva très vite; je n'y ai fait que la table, et je ne donnai aucun conseil. » (*Histoire de mes pensées,* chapitre « Beaux-arts », *Les Arts et les Dieux,* Bibl. de la Pléiade, p. 143.)

« À ma grande surprise, je les ai trouvées très mauvaises, conçues n'importe comment, écrites sèchement et très certainement indignes d'être conservées. Les recueils des Cent un *ont, à n'en pas douter, conservé tout ce qui méritait d'être relu. » La conclusion est brutale : « Ainsi je décide aujourd'hui qu'aucune publication complète des* Propos *ne sera faite. Ma grande raison, c'est que la collection de mes livres vaut cent fois mieux. Tout ce qui importe dans les* Propos *est dans mes livres, mais alors en place et en nuance, comme il faut*[1]. *»*

Il paraît peu croyable cependant que cette renonciation si solennelle ait été irrévocable. Ah, qu'on l'imagine bien en l'un de ses mauvais jours, balayant de la main, sans vouloir rien examiner davantage, ce qui commençait à lui donner de l'humeur ! Sa décision, cela est évident, fut prise à la légère. Il ne s'était donné qu'une journée, autant dire en pratique quelques heures, pour parcourir les 309 textes de 1906 ; ou peut-être quelques-uns seulement d'entre eux. Car, en relatant la fâcheuse expérience, il dit s'être fait donner non pas « le paquet des Propos *de 1906 », mais « un paquet de* Propos *de 1906 » : si cette poignée, ou cette pincée, était celle du début, sa déception s'explique ; et vraiment elle ne tire guère à conséquence.*

Au surplus, Mme Morre-Lambelin n'était pas sans arrière-pensée ni sans espoir lorsqu'en 1939 elle se livrait — et, comme il va de soi, non pas en cachette — à ses essais de classification et à ses statistiques. Elle allait même jusqu'à préciser qu'à cette date 792 seulement des 3 078 textes de Rouen avaient été repris en volumes et que 2 286 n'avaient encore jamais reparu ; elle savait bien qu'elle tenait là le meilleur moyen d'allécher Alain. Et celui-ci ne tardait pas à lui donner raison : dès l'année suivante, en 1940, et non plus dans un écrit privé mais dans une page destinée à la publication, il annonçait en parlant des Propos *qu'ils seraient « bientôt tous mis en recueil*[2] *» (le mot « recueil » au singulier).*

Revenons une dernière fois à la note du 30 septembre 1937. Il tente de se consoler de son propre refus, qu'il veut alors croire définitif, en disant qu'une édition intégrale ne servirait qu'à

1. « En place et en nuance » : la préférence pour l'ordre thématique est ici nettement marquée; elle est plus douteuse quelques lignes plus bas, dans le passage que nous allons citer en terminant.

2. Avertissement des *Éléments de philosophie* (Gallimard, coll. « Idées », p. 10).

satisfaire les curieux. Là-dessus, un virage serré débouche sur un examen de conscience qui pourrait aussi bien conduire à la décision opposée :

« [...] Car cette suite des Propos *peut intéresser les curieux. On y voit le premier état d'une idée ; on peut mesurer le travail qui suivit et qui fut immense. [...] L'élaboration fut continuelle pendant trente ans, sans fatigue, sans faiblesse. Évidemment un littérateur aimerait à suivre tout ce travail. Il en tirerait cette conclusion que j'ai toujours parlé avant de savoir. C'est à mes yeux la vraie méthode, et c'est la forme qui fait voir si l'idée est assez éclaircie. Mais cette idée même je n'ai cessé de l'exposer ; partant toujours du poète, qui est le vrai inventeur d'idées ; car la prose n'est jamais que le commentaire d'un poème. On voit que je recommence à répéter sans expliquer, ce qui est ce que j'ai fait de mieux. [...] Tout compté, j'approuve ce développement et cet enrichissement. Je n'ai pas perdu mon temps ni celui de mes lecteurs. »*

AVERTISSEMENT

Le premier choix de Propos *publié dans la Bibliothèque de la Pléiade (1956) rassemblait 730 textes ; ce recueil-ci en présente un peu moins — 650 seulement —, mais la partie documentaire y est sensiblement plus développée. Notre volume a été conçu de manière à ne faire en aucune de ses parties double emploi avec le premier.*

Bien entendu, aucun des Propos *reproduits ici ne figure déjà, sauf erreur, dans le livre de 1956. Les deux tomes ne représentent ensemble qu'à peine les deux septièmes de la collection complète ; ainsi le difficile était moins de choisir que d'écarter.*

Nous avons tenu à faire figurer dans notre anthologie quelques-uns des tout premiers Propos *de 1906 ; il nous a paru instructif de montrer la modestie des débuts d'une grande œuvre et de rendre apparent le travail de soi sur soi par lequel celle-ci a cherché et trouvé sa forme. Et nous nous sommes refusé à éliminer certaines analyses politiques ou économiques capables aujourd'hui de surprendre ; elles appartiennent à la physionomie d'un auteur qui mérite tout respect : nous avons à comprendre, non à juger ; et sans aucun doute il reste des enseignements à tirer avec bonne foi d'attitudes qui heurtent au premier abord.*

L'ordre de classement que nous avons suivi est l'ordre chronologique ; la sixième et dernière section de notre introduction explique assez les raisons de ce parti. Chaque Propos *est daté du jour de la première publication uniformément (les dates de rédaction étant inégalement connues, et différant d'ailleurs fort peu des autres) ; aussi plusieurs* Propos *peuvent-ils porter la même date, lorsqu'ils ont paru pour la première fois dans un même fascicule des* Libres Propos. *Quand il existe d'un même* Propos *plusieurs versions, nous avons retenu la dernière qui ait été publiée du vivant de l'auteur ; nous nous*

expliquerons là-dessus un peu plus loin, en parlant des variantes. Reste la question des titres.

Que ce fût dans La Dépêche de Rouen *ou dans les* Libres propos, *Alain n'intitulait pas la première publication. Cela se conçoit ; car, s'il arrivait souvent que le* Propos *s'organisât autour d'une idée centrale, souvent aussi il naissait et se formait à partir d'un hasard, d'une rencontre, de l'équivalent en prose de ce qu'était pour Valéry le « vers donné », et l'esprit se lançait alors dans ses explorations improvisées, — en côtoyant toutes sortes de domaines, puisqu'il s'agissait alors de l'exercer et non pas de traiter un sujet déterminé. Et lui donner un titre, dans ce second cas, eût été refuser plusieurs autres titres également justifiables, et lui dénier ses droits essentiels à l'ambiguïté.*

Dans les recueils publiés du vivant d'Alain, tantôt les textes sont titrés, tantôt ils ne portent qu'un numéro d'ordre. Et il arrive qu'un même texte, repris dans plusieurs recueils à la fois, change de titre d'un recueil à l'autre ; ce qui s'explique : quand les recueils sont constitués en fonction d'un thème, c'est ce thème-là qui commande l'interprétation particulière d'un texte plurivalent.

Nous ne pouvions donc pas nous en tenir aux seuls titres approuvés par l'auteur, puisqu'ils n'existent pas toujours ou qu'ils varient. Nous ne pouvions pas adopter une solution hybride : elle aurait comporté un mélange peu supportable d'authenticité et d'arbitraire. Inventer systématiquement des titres nouveaux ? M. Maurice M.-L. Savin l'a fait pour le premier volume de la Pléiade ; il était fondé à le faire, ayant assez vécu dans la familiarité d'Alain, de son œuvre, de sa pensée, de ses humeurs : nous n'y étions pas qualifié comme lui. Aussi nous en sommes-nous tenu à une simple numérotation, formule qui a pour excuse de laisser le lecteur naviguer à sa guise, et, comme l'ordre chronologique, de conserver aux Propos *le caractère en quelque sorte aventureux, pour ne pas dire aléatoire, qu'ils avaient à l'état naissant.*

Quant aux commentaires, commençons par rappeler qu'Alain disait ne vouloir lire que des livres nus[1] *: sans préfaces, sans biographies, sans notes, sans variantes. Le texte tout seul ; absolument seul. Ce n'était pas, de sa part, une simple préférence, c'était toute une doctrine ; une doctrine de la lecture,*

1. Voir plus loin le *Propos* 58 du 1er juin 1908 (p. 74).

de la littérature, de la culture vraie, de la communication par le plus haut. Un tel dépouillement, dans la Bibliothèque de la Pléiade, n'a paru aujourd'hui ni possible ni même souhaitable. Néanmoins il reste parfaitement loisible au lecteur de s'en tenir ici aux Propos, *en négligeant tous les commentaires qui les accompagnent.*

Ceux-ci consistent en un préambule au début du volume et, à la fin, en éclaircissements.

Le préambule est fait de généralités. Outre l'introduction et le présent avertissement, il comprend une notice chronologique et des documents. La notice, moins développée et plus sèche que celle du recueil de 1956, est à la fois biographique et bibliographique. Les documents rassemblent un ensemble de pages écrites par Alain lui-même sur les Propos.

Les éclaircissements concernent plus spécialement les textes dont la réunion forme le corps de notre volume.

En tête vient une liste détaillée de tous les recueils de Propos *existant ou ayant existé. Elle ne fait pas double emploi avec la notice chronologique du début : en effet elle est limitée à la bibliographie des* Propos, *exclusion faite de tout le reste de l'œuvre, mais en contre-partie elle est complète et non plus abrégée, et beaucoup plus explicite.*

Les notes et les variantes sont disposées de telle sorte que leur ordre correspond simultanément à la numérotation des Propos *et à la pagination.*

Pour chaque Propos *sont données d'abord :*

1° *les indications relatives à la première publication (titre du périodique et date) ;*

2° *quand il y a lieu, la référence au recueil ou aux recueils où le* Propos *a été repris. Cette référence, présentée d'une manière sommaire, renvoie implicitement à la liste détaillée des recueils. Le titre du recueil est suivi éventuellement, entre guillemets, de celui qu'y portait le* Propos.

Viennent ensuite, et cette fois page par page et non plus texte par texte :

1° *s'il y a lieu, les variantes, signalées par des lettres de l'alphabet et non pas par des chiffres ;*

2° *les notes explicatives, signalées par des chiffres (et d'autant moins nombreuses que notre choix comporte assez peu de* Propos *concernant une actualité immédiate qui serait aujourd'hui oubliée).*

La question des variantes appelle un complément d'explication. Nous n'avons retenu que les variantes dites « significa-

tives », c'est-à-dire marquant un changement de rédaction de quelque importance, sans tenir compte des corrections de ponctuation, des « mais » remplacés par « toutefois » ou « néanmoins » pour éviter une répétition, etc. Malgré quoi elles dépassent en nombre et souvent en étendue toutes prévisions.

Alain, en effet, faisait profession d'écrire sans ratures. Ce que confirme tout ce qu'on peut rencontrer de ses manuscrits dans des collections privées et dans des expositions. Mais sur les épreuves de ses livres il lui arrivait d'apporter des remaniements parfois importants.

Longtemps on a pu croire que ceux-ci découlaient uniquement d'un souci esthétique de la typographie et de la mise en pages, et n'avaient d'autre objet que de remédier à des « blancs » d'imprimeur qui tombaient mal. C'était là un nouvel aspect de la confiance qu'il faisait aux « contraintes » forçant l'esprit et l'expression dans le secret de leurs retraites. Ce qui est vrai fréquemment, comme le montre un examen attentif de certaines épreuves corrigées.

Mais il y a de nombreux cas aussi où cette interprétation ne suffit plus. C'est ce qu'a permis de découvrir le collationnement systématique auquel a donné lieu l'établissement de ce volume-ci : si beaucoup de recueils sont strictement conformes aux premières publications reproduisant elles-mêmes des manuscrits sans ratures, d'autres, en revanche, enregistrent des changements parfois considérables, — presque toujours des additions.

Bien entendu, c'est la version la plus récente, authentifiée par l'auteur lui-même en son vivant, que nous avons gardée comme base, en indiquant dans nos variantes les états antérieurs du texte.

Le volume se termine sur un index des noms de personnes, des noms de lieux, des titres d'ouvrages, des thèmes et mots clefs ; sur une table alphabétique des Propos *rangés selon leurs « incipit » ; sur une table chronologique des mêmes textes ; enfin sur la table générale.*

NOTICE CHRONOLOGIQUE

Cette notice biographique et bibliographique a été établie principalement d'après les documents suivants :

— *Catalogue* de l'Exposition Alain à la Bibliothèque nationale (1955);

— *Eléments pour une biographie et une bibliographie d'Alain,* par Maurice M.-L. Savin, en tête du premier choix de *Propos* dans la Bibliothèque de la Pléiade (1956);

— Notes du docteur Mutricy dans *Alain au lycée d'Alençon* (1958);

— Alain : *Portraits de famille* (1961);

— Suzanne Dewit : *Alain, essai de bibliographie* (1961);

— *Bulletin* de l'Association des Amis d'Alain (surtout *Biobibliographie d'Alain,* en tête de l'annuaire);

— *Catalogue* de l'Exposition Alain à Mortagne-au-Perche (1968).

Dans les pages qui suivent, les indications biographiques sont disposées sur toute la longueur de la ligne, et les indications bibliographiques en retrait.

La bibliographie est extrêmement simplifiée. On en a écarté, en général, et sauf cas particuliers, les publications dans des journaux et revues, les plaquettes et les éditions à tirage trop restreint, les rééditions, même quand elles présentent quelque différence avec l'édition originale, etc.

En ce qui concerne spécialement les recueils de *Propos* (reconnaissables ici soit par leur titre même, soit par une mention entre parenthèses à la suite du titre), on en trouvera une bibliographie plus complète et détaillée à la fin du présent volume, en tête des notes et variantes (p. 1135 et suiv.).

I. 1868-1892. JEUNESSE

1868. *3 mars :* Naissance à Mortagne-sur-Huisne, aujourd'hui Mortagne-au-Perche, chef-lieu d'arrondissement de l'Orne, d'Émile-Auguste Chartier. Il était le deuxième enfant d'Étienne Chartier (1835-1893), d'origine mancelle, fils d'un cultivateur, médecin vétérinaire d'Alfort, et de son épouse Juliette-Clémence Chaline (1844-1910), fille d'un cafetier. Le premier enfant du ménage, marié en 1861, était une fille, Louise.

1874. Il commence ses études au collège de Mortagne (institution Sainte-Marie), tenu par des prêtres, à qui il sert la messe. L'établissement n'existe plus; à son emplacement s'élève l'abattoir municipal.

1881. Il entre en quatrième comme boursier interne au lycée d'Alençon, ville distante de Mortagne d'une quarantaine de kilomètres; l'établissement s'appelle aujourd'hui lycée Alain. Il y poursuit ses études jusqu'en 1886, où il est reçu bachelier ès lettres. Il travaille avec facilité, et très brillamment; comme il réussit aussi bien en sciences qu'en lettres, ses maîtres voudraient l'orienter sur Polytechnique; il préfère Normale lettres et la philosophie, qui lui paraissent plus faciles.

1886-1889. Il prépare au lycée Michelet, à Vanves, en bordure de Paris, le concours d'entrée à l'École normale; il y est, en philosophie, l'élève de Jules Lagneau, dont il devait déclarer que c'était le seul maître qu'il eût jamais respecté; grande ombre envers laquelle il ne parviendra à prendre quelque distance qu'après plusieurs décennies.

1889-1892. Reçu à l'École normale supérieure, il en sort en 1892 comme agrégé de philosophie, troisième au classement. En 1891 il avait passé avec succès les épreuves du baccalauréat ès sciences.

II. 1892-1914. PROFESSEUR ET ÉCRIVAIN (première période)

1892. Le jeune agrégé, que la loi militaire de l'époque dispense de service, est nommé au collège de Pontivy; toutes classes réunies, il y compte trois élèves. Il ne demeure dans ce poste que durant une année scolaire.

1893-1900. Nommé à Lorient, il va y rester sept ans, menant à la fois une triple vie de labeur, d'action politique et sociale, et de plaisirs. Il commence à collaborer à la *Revue de métaphysique et de morale,* où il écrira tantôt sous le pseudonyme de Criton, tantôt sous son propre nom. Il fonde une université populaire (Société républicaine d'instruction), écrit beaucoup dans *La Dépêche de Lorient,* seconde de toutes manières la lutte de ses amis radicaux. En 1897, ayant soutenu dans une conférence que la « théologie rationnelle » elle-même tend à prouver que le diable n'existe pas, il est attaqué avec véhémence par la presse catholique locale.

1900-1902. Professeur au lycée Corneille de Rouen, où il a comme élève André Maurois, qui toute sa vie demeurera un disciple et un ami parfaitement fidèle. C'est alors qu'il fait la connaissance de Mme Morre-Lambelin. Conférences et débats dans le cadre des universités populaires. Participation active à la campagne électorale de 1902 (diverses chroniques dans *La Démocratie rouennaise*). En 1901 il publie son premier livre, signé Émile Chartier :

Spinoza.

1903. Nommé en janvier au lycée Condorcet à Paris, il s'occupe aussitôt d'universités populaires, à Montmartre puis place d'Italie. Le 19 juillet, Alain publie dans *La Dépêche de Rouen* le premier des 134 articles hebdomadaires qu'il va donner au journal, sans interruption, jusqu'au 5 février 1906 inclus, sous la rubrique *Propos du dimanche* puis *Propos du lundi.*

1904. Il prononce à Condorcet, en juillet, un discours de distribution des prix qui lui vaut, de la part de Barrès, des avances auxquelles il ne répond pas; ce texte sera publié quinze ans plus tard sous le titre *Les Marchands de sommeil,* puis en 1942 formera l'avant-propos du recueil *Vigiles de l'esprit.* La même année, Alain prend

part à un congrès de philosophie qui se tient à Genève (à cette époque il assistait encore aux congrès de philosophie); il y prend parti en faveur d'une communication de Bergson sur le parallélisme psycho-physiologique.

1905. Le 11 septembre, il brûle quelque trois cents pages d'une *Analytique générale* qu'il avait écrite, raconte-t-il, « depuis longtemps ».

1906. Le 16 février paraît dans *La Dépêche de Rouen* le premier des *Propos d'un Normand,* c'est-à-dire le premier des véritables *Propos ;* 3 077 autres textes lui feront suite jusqu'à l'interruption de la guerre. Pour la rentrée scolaire d'octobre, Alain est nommé au lycée Michelet de Vanves, dans la classe même où il avait jadis suivi les cours de Jules Lagneau (lequel était mort en 1894, âgé de quarante-trois ans).

1908. *Les Cent un Propos d'Alain.*

1909. Alain achète à Paissy, dans l'Aisne, une maison rustique où, pendant les vacances d'été, il vit avec bonheur en paysan, au milieu d'un jardin « fleuri de capucines et de roses »; elle sera détruite pendant la guerre. Pour la rentrée scolaire d'octobre, il est nommé professeur de rhétorique supérieure au lycée Henri-IV; il conservera ce poste jusqu'à sa retraite en 1933.

Les Cent un Propos d'Alain, deuxième série (il se peut que le volume n'ait paru effectivement qu'en 1910).

1911. *Les Cent un Propos d'Alain,* troisième série.

1912. Lecture de Hegel, puis d'Auguste Comte.

1913. Alain intensifie la lutte politique qu'il mène déjà depuis plusieurs années contre la loi instituant le service militaire de trois ans et contre l'entraînement fatal qu'annonce à ses yeux l'alliance russe.

1914. *Les Cent un Propos d'Alain,* quatrième série.

III. 1914-1917. LA GUERRE

1914. *2 août :* Déclaration de guerre.

4 août : Alain dépose une demande d'engagement volontaire.

23 août : Il est reconnu médicalement apte au service, et choisit de servir dans l'artillerie lourde.

27 août : Départ pour le 3e régiment d'artillerie lourde à Joigny (Yonne). Durant le trajet, dans le train, il écrit le dernier *Propos d'un Normand,* qui paraîtra le 1er septembre.

7 octobre : Départ pour la zone de combat; le 13 octobre : téléphoniste.

1916. Alain est blessé accidentellement à la cheville le 23 mai (entorse et fracture, dont lui resteront toujours des traces). Hôpital jusqu'au 17 août, puis permission de convalescence jusqu'au 27 août. Il écrit divers ouvrages qui ne paraîtront que plus tard ou après sa mort : *Mars* (première version, du 14 janvier au 17 avril), *Quatre-vingt-un chapitres sur l'esprit et les passions* (du 8 avril au 1er août), *Vingt et une scènes de comédie* (du 2 au 17 août), *Le Roi Pot* (du 21 août au 20 décembre).

1917. Il entreprend le 8 janvier *Système des Beaux-Arts,* qu'il achève d'écrire le 16 octobre. A la fin de janvier il est affecté aux « besognes moins rudes » du service météorologique du Bourget. Il est démobilisé le 14 octobre.

IV. 1917-1933. PROFESSEUR ET ÉCRIVAIN (deuxième période)

1917. Alain reprend son enseignement au lycée Henri-IV et au collège Sévigné. Il le poursuivra dorénavant avec régularité jusqu'à la retraite.
Il achète au Vésinet une petite maison qu'il va maintenant habiter concurremment avec un appartement du haut de la rue de Rennes; il s'y retirera ensuite tout à fait, et y mourra.
C'est en 1917 qu'il écrit *Abrégés pour les aveugles :* composé alors en braille, cet ouvrage n'aura d'édition typographique qu'en 1942.

Publication de *Quatre-vingt-un chapitres sur l'esprit et les passions.*

1919. Élections législatives où triomphe le « bloc national », et qui envoient au Palais-Bourbon la « chambre bleu horizon ».

1920. Publication de *Système des Beaux-Arts.*

Les Propos d'Alain, choix en deux volumes de

Propos d'un Normand, préparé dès avant la guerre par Michel Arnaud.

1921. *9 avril :* Michel et Jeanne Alexandre font paraître le numéro 1 de la revue *Libres propos (Journal d'Alain).*

Mars ou la guerre jugée.

1923. *Propos sur l'esthétique.*

1924. Élections législatives où triomphe le « bloc des gauches » ou « cartel des gauches ».

Propos sur le christianisme.

15 octobre : Les *Libres propos* interrompent leur publication; des *Propos* continuent à paraître dans *L'Émancipation* (de Nîmes).

1925. *Propos sur le bonheur.*
Souvenirs concernant Jules Lagneau.
Éléments d'une doctrine radicale (Propos).

1926. *Le Citoyen contre les pouvoirs* (Propos).
Sentiments, passions et signes (Propos).

1927. Reprise, le 20 mars, de la publication des *Libres propos.*
Les Idées et les Âges.
Esquisses de l'homme (Propos).

1928. Le chirurgien Henri Mondor ménage la première rencontre entre Alain et Valéry, qu'il convie ensemble le 23 juin à un déjeuner au restaurant Lapérouse.

Les Cent un Propos d'Alain, cinquième série.

1929. *Charmes, poèmes de Paul Valéry commentés par Alain.*

1931. *Entretiens au bord de la mer.*
Vingt leçons sur les beaux-arts.

1932. *Idées.*
Propos sur l'éducation.

1933. Alain, qui prend sa retraite, fait à Henri-IV sa dernière classe le 3 juillet. Le ministre, Anatole de Monzie, et le recteur de l'Université étaient venus assister à l'avant-dernière classe.

V. 1933-1951. LA RETRAITE

1933. *Propos de littérature.*

1934. L'émeute parisienne du 6 Février suscite par réaction de défense la création du Comité de vigilance des intellectuels antifascistes, dirigé par Paul Rivet, président, Alain et Paul Langevin. Alain, en effet, malgré sa répugnance naturelle et réfléchie à l'égard de toute action de groupe, jugeait le danger politique trop grave pour se borner au rôle d'un franc-tireur. Déjà atteint de troubles de santé qui vont de plus en plus l'immobiliser, il n'assistera guère aux réunions, où il se fera représenter par Michel Alexandre.

Les Dieux.
Propos de politique.

1935. *En lisant Balzac* (titre ultérieur : *Avec Balzac*).
Stendhal.
Propos d'économique.

1936. Avènement du Front populaire aux élections législatives de mai. Arrêt définitif des *Libres propos* auxquels ont succédé *Feuilles libres.*

La Jeune Parque, poème de Paul Valéry commenté par Alain.
Histoire de mes pensées.

1937. *Souvenirs de guerre.*
Entretiens chez le sculpteur.
Les Saisons de l'esprit (Propos).

1938. *Propos sur la religion.*

1939. *Minerve ou De la sagesse* (Propos).
Suite à Mars, I : *Convulsions de la force* (Propos).
Suite à Mars, II : *Échec de la force* (Propos).
Préliminaires à l'esthétique (Propos).

1941. Mort de Mme Morre-Lambelin.

1942. *Vigiles de l'esprit* (Propos).
Préliminaires à la mythologie.
Abrégés pour les aveugles.

1945. *Les Aventures du cœur.*
En lisant Dickens.

En décembre Alain épouse au Vésinet « une femme autrefois aimée, à laquelle il a dédié une quantité de poèmes » : Gabrielle Landormy, nièce de son ancien condisciple de Normale. De ces poèmes on connaît ceux qu'a publiés Henri Mondor dans son livre *Alain* (1953).

1946. *Humanités* (ce recueil d'essais est composé d'une manière très différente de celui qui paraîtra sous le même titre en 1960).

Lettres à Sergio Solmi sur la philosophie de Kant.

1951. Alain, le 10 mai, reçoit le Prix national des lettres, décerné pour la première fois.

Il meurt au Vésinet le 2 juin, peu avant minuit.

VI. APRÈS LA MORT D'ALAIN

1951. *6 juin :* Enterrement d'Alain au Père-Lachaise.

Décembre : numéro spécial d'hommage du *Mercure de France.*

1952. *Politique* (Propos).

Septembre : numéro spécial d'hommage de *La Nouvelle Revue française.*

1952-1960. *Propos d'un Normand,* en cinq tomes.

1953. Le *Journal officiel* insère le 14 juin l'annonce donnant une existence réglementaire à l'Association des Amis d'Alain, fondée en fait dès le 22 juin 1951.

Définitions.

1954. L'Association des Amis d'Alain publie en décembre le numéro 1 de son *Bulletin.*

1955. Une Exposition Alain est inaugurée le 25 février à la Bibliothèque nationale.

Lettres sur la philosophie première.

Vingt et une scènes de comédie.

1956. Un arrêté du ministre de l'Éducation nationale confère au lycée d'Alençon le nom de lycée Alain.

Un premier choix de *Propos,* au nombre de 730, paraît dans la Bibliothèque de la Pléiade.

1958. *Correspondance avec Élie et Florence Halévy.*

Publication dans la Bibliothèque de la Pléiade des *Arts et les Dieux,* recueil de diverses œuvres autres que les *Propos.*

1959. *Le Roi Pot.*

1960. *Morceaux choisis* (avec un avant-propos écrit par Alain dès 1946).
Humanités (ce recueil diffère de celui de 1946).
Publication dans la Bibliothèque de la Pléiade des *Passions et la Sagesse,* deuxième et dernier recueil des œuvres diverses.

1961. *Portraits de famille.*
Propos sur des philosophes.

1964. *Cahiers de Lorient.*

1968. *Études.*
Commémoration du centenaire de la naissance d'Alain.

1969. *Septembre.* Mort à Morgat (Finistère) de Mme Chartier-Alain, née Gabrielle Landormy.

DOCUMENTS

« HISTOIRE DE MES PENSÉES »

1936 (extraits)

Il se fonda [*à Lorient*] un journal radical, qui aussitôt manqua d'argent et de rédacteurs ; il ne mourut pourtant qu'après que j'eus quitté la ville. C'est peu de dire que je l'aidai ; j'arrivai bientôt à y faire le principal. Le rédacteur en chef était un homme de café. De temps en temps il pleurait sur sa propre paresse et me jurait une gratitude éternelle. Il me paya pourtant d'un bon conseil. Quand je le quittai il me dit : « Vous collaborerez à plus d'un journal. Eh bien, croyez-moi, n'allez jamais au journal. »

Le fait est que j'y passais mes soirées, souvent jusqu'au matin. Le travail courant était fait par un homme de métier. Mais je voulais du sérieux et du brillant. Or je trouvai aussitôt des difficultés qui m'étonnèrent beaucoup. C'est alors que j'écrivis des chroniques, à l'applaudissement de tous ; et en effet c'était raisonnable et plat. Je le voyais bien. Alain, qui entra alors en scène, commença très mal. Il écrivait comme un professeur. Cette maladie du style me poursuivit jusqu'à Rouen. Mais il fallait écrire et j'écrivais, toujours sans rature, bien entendu, toutefois de façon à me guérir à jamais de toute ambition littéraire. Tout métier veut apprentissage.

Cependant j'avais occasion de conseiller le gamin qui était chargé des faits divers. Je lui appris comment on fait un incendie, une fête publique, un bel enterrement, un lancement de vaisseau. Il n'avançait guère, et, dans les grandes circonstances, je fis le travail moi-même, au galop, et sans signer. Au diable le style ! Mais voici que le style se montra de lui-même dans ces improvisations. C'est alors que je connus le succès ; car je sus que le secrétaire de la rédaction, qui était un praticien, copiait ces articles non signés et les apprenait, comme des modèles, disait-il, supérieurs à tout ce qu'il avait lu. Je bondis sous cet aiguillon ; je revins ; je cherchai le secret de cette éloquence ; je galopai avec la foule ; j'imitai la rumeur et le mouvement ; j'arrivai presque à me plaire. On comprend que ces travaux furent profondément secrets... C'est alors que j'achetai le premier de trois cahiers que j'ai encore, où je

m'exerçais tous les jours, manquant la vague souvent, m'élevant quelquefois ; m'appliquant à être naturel, guettant l'inspiration subite, et la fixant. Je connus alors le bonheur d'écrire. Et ce travail fut continué jusqu'aux *Propos*. Avec quel ravissement je trouvai ensuite dans Stendhal cette espèce de maxime, qu'il avouait avoir connue trop tard : « Écrire tous les jours, génie ou non. » En suivant cette idée je me persuade que si le journal radical de Lorient avait eu besoin de romans-feuilletons, j'aurais appris à faire des romans, après en avoir manqué une dizaine et peut-être plus.

En tous ces exercices, de parler et d'écrire, je tirais les idées comme les chevaux tirent le foin[1].

J'étais destiné à devenir journaliste, et à relever l'entrefilet au niveau de la métaphysique ; c'est cette tâche, à présent, qui va s'offrir à moi, pleine d'obstacles et de risques, et que Lagneau sans aucun doute aurait désapprouvée. Il me semble que je puis me dire que j'ai suivi ma nature, et que je l'ai même relevée en ne distinguant point le frivole et le sérieux. Et selon mon opinion j'entrais ainsi dans la grande famille des écrivains, qui en effet doivent toujours leur succès à quelque mélange des genres, et à quelque refus de mettre d'un côté les idées ennuyeuses et difficiles, et de l'autre les faciles bavardages. C'est par un souci de ce genre qu'après avoir choisi le nom d'Alain pour me cacher, je vins peu à peu à couvrir de ce pavillon toute la philosophie dont j'étais capable. Et toutefois cela se fit peu à peu, autant par mes lecteurs que par moi comme on comprendra[2].

[Les *Propos*] naquirent seulement en 1906, c'est-à-dire quatre ans après que j'eus quitté Rouen. Le journal *La Dépêche de Rouen,* où je les écrivis, n'était encore qu'en projet quand je vins à Paris. Il ne se passa pas beaucoup de temps avant que mes amis de là-bas me demandassent secours. Je répondis par des articles hebdomadaires de deux colonnes, qui eurent pour titre successivement *Propos du dimanche* et *Propos du lundi*. Ne cherchez pas ces articles ; ils sont nuls. Je n'en étais pas le moins étonné. Cet article hebdomadaire

---

1. Chapitre « Politique » (*Les Arts et les Dieux,* Bibl. de la Pléiade, p. 41-42).

2. Chapitre « Abstractions » (*Les Arts et les Dieux,* Bibl. de la Pléiade, p. 55-56).

empoisonnait toute ma semaine; je cherchais deux ou trois idées; je rédigeais en une forme convenable; tout était plat. Qu'y faire ? C'était encore mieux que rien.

Une expérience me fit comprendre que les lecteurs sont de bons juges. [...] [Ces fidèles amis] avaient obtenu, car je résistais, qu'on lirait enfin ces articles de *La Dépêche ;* et je les voyais aussi disposés à me louer que je pouvais le désirer. L'effet de cette lecture solennelle fut celui d'une pièce qui tombe à plat. Je les mis à l'aise en leur disant ce que j'en pensais. Je ne nomme point humiliation ce genre d'expérience. Ce qui m'eût humilié, c'eût été de me consoler par leurs maigres compliments. Après cela il fallait prendre parti.

J'en délibérai un peu après avec un négociant de Rouen, qui était puissant au journal, et qui espérait beaucoup de moi. Je lui dis que j'avais résolu d'écrire un court article tous les jours; que cela me permettrait de réparer aussitôt un article manqué. Il ne fut pas effrayé de ce projet, et je mis ce travail en marche, qui se trouva, comme j'avais prévu, bien moins pénible que l'autre. On ne met point de prétention dans un court article; on va lestement; on arrive au trait final ou bien on n'y arrive pas. Si l'on manque la pointe ce n'est qu'un petit malheur. Et d'autre part on ne peut s'empêcher de chercher les occasions les plus variées de dire quelque chose. Je m'égarai souvent fort loin du journalisme traditionnel. Enfin le ton et le style de mes cahiers d'exercice se montrèrent dans mes *Propos* quotidiens. Ce que j'appris dans ce travail audacieux, rapide et sans retouches, n'est pas aisé à expliquer. Avant d'en venir au détail, je veux dire un mot du mécanisme de cette collaboration.

Je n'étais pas payé, bien entendu, puisqu'une fois de plus je venais au secours d'un journal pauvre. Je devais du moins avoir toute liberté. Cela fut contesté, mais je ne cédai jamais. Quelque temps auparavant *La Revue de métaphysique* avait refusé fort poliment un article en effet trop court. Je n'examinai point s'ils avaient tort ou raison; je n'écrivis plus jamais pour eux. À l'égard de gens qui auraient trouvé scandaleux de payer, c'était bien le moins. Dans la suite et à la fin de la guerre, le journal *L'Œuvre* me demanda une collaboration quotidienne, celle-là bien payée; mais au premier article je remarquai une coupure qui n'était pas de hasard; ils ne nièrent point, et je m'enfuis en refusant de discuter. Je ne conseille pas d'imiter cette sauvagerie qui refuse le mors. Je note seulement qu'encore aujourd'hui je ferais de même; et jamais je n'ai admis qu'un éditeur examine mon manuscrit avant de le prendre. Il faut que le lecteur connaisse cette fougueuse liberté, car c'est à mes yeux un article de méthode et un ressort du style. Nul genre de censure n'était reçu, pas même l'éloge; il n'existe pas de moi à un critique quelconque une

lettre de solliciteur, ou seulement pour remercier. C'eſt moins un trait de caractère qu'une manière d'écrire; il me faut de l'espace libre, comme aux chevaux de course.

Le blanc du papier, c'eſt de l'espace libre. Et comme il faut bien se discipliner soi-même, je me trouvai à l'aise dans les deux pages de papier à lettre qui furent la mesure de mes *Propos*. Je voyais le terme, je l'acceptais, comme un poète qui fait un sonnet. Bien rarement il fallait étendre le développement; souvent il fallait le resserrer, et cela sans espoir de rature, car le temps manquait. Je crois que ces conditions matérielles importent beaucoup. En examinant les poètes, j'ai compris pourquoi elles importent; mais comment elles façonnent aussi la prose, et jusqu'à faire ornement, cela eſt moins clair pour moi. Peut-être l'improvisation libre et sans retouche exige-t-elle un espace qu'on saisit d'un coup d'œil, que l'on divise d'avance, et une sorte d'eſtimation, comme d'un saut à faire. Cette précaution revient sur le ſtyle, et forme une sorte d'équivalent des règles de la versification. M'étant soumis à une règle si dure, je ne réussis pas souvent comme j'aurais voulu, mais je réussis quelquefois. À quoi au juſte ? À donner du mouvement, de l'air, de la hauteur. Les conditions que je m'imposais me détournaient de penser jamais au lecteur, et aussi d'ajouter une idée et encore une idée, comme on fait si naturellement quand on développe sans craindre de manquer de papier. Et j'étais assez disposé par l'enseignement même, à ouvrir des parenthèses dans les parenthèses. Ici, nul moyen de passer d'un propos à un autre. La barrière terminale se rapprochait à mesure que d'autres idées se montraient; elles se trouvaient refoulées, et, je ne sais comment, venaient gonfler l'idée principale. Il se peut que les métaphores soient une manière d'ajourner un autre problème. Certainement il y a dans le trait, quand il porte bien, un poids de choses non dites et pourtant annexées à l'expression. De là une sorte de poésie et de force. Les musiciens qui composent une fugue sont ainsi quelquefois soulevés par la *ſtrette* qui eſt le moment où tout se rassemble, jusqu'à passer dans un anneau. Tout arrive comme en foule, et il faut serrer, et il faut passer, et faire vite. Tel eſt mon tour d'acrobate, autant que j'en puis juger; au reſte je ne l'ai pas réussi une fois sur cent.

Je dois remarquer encore une autre condition, qui eſt que l'œuvre courte soit imprimée aussitôt vaille que vaille (les épreuves furent toujours corrigées au journal), et qu'on la lise le surlendemain. C'eſt alors qu'on voit ce qui manque, et sans pouvoir réparer. Très heureusement, car on refait, on s'exerce de nouveau sur le même thème. Ainsi font les musiciens qui recommencent vingt fois et cent fois. J'étais donc en situation de travailler même quand je ne l'aurais pas voulu, et sans me soucier des pièces manquées. Je croirais assez que

ce court effort, mais à toute puissance, est aussi à la mesure du lecteur. On ne parcourt pas un article dont on voit le bout; on prend le courage de le lire. Le fait est que le succès vint assez vite. Cela veut dire que sur 25 000 lecteurs il s'en trouva dix ou vingt qui coupèrent et collèrent les *Propos,* et peut-être un millier qui les lurent chaque matin pour commencer. La fidélité de ces premiers lecteurs est quelque chose d'incroyable. Ceux qui existent encore liront sûrement ces pages et se réjouiront de leurs jeunes années, comme je fais des miennes. Confiance! Vienne seulement l'idée d'un tyran; le feu n'est pas éteint.

J'eus bientôt occasion de me faire lire devant les amis de campagne dont j'ai parlé. Cette fois-ci ce fut le succès; il est vrai que je choisissais les *Propos* les mieux venus. Toutefois je trouvais là aussi, ou bien je formai, de vrais croyants, qui finirent par aimer tout. J'ai rencontré aussi le fanatique, qui préfère les esquisses mal finies. Et toujours, loin comme près, l'obstiné qui dit non, et ne veut absolument pas prendre au sérieux, ni même du tout prendre, ce genre de littérature. Je puis aller jusqu'à comprendre cela; car il y a des proses qui me plaisent parfaitement, et qui ne ressemblent point du tout à ce que je peux faire. Par exemple la prose de Valéry me ravit, et elle est juste à l'envers de la mienne.

Cette course au galop, et avec obstacles, dura jusqu'à la guerre; et on peut même dire qu'alors elle prit fin; car il ne m'arriva plus jamais d'écrire quotidiennement pour un quotidien. Mon apprentissage se trouva terminé à ce moment-là. J'avais poussé devant moi et dans l'expérience un certain nombre de thèmes qui prirent plus ou moins de corps, et plus ou moins d'ornement[1].

Michel Arnaud, dès avant la guerre, m'avait entretenu d'un projet qu'il avait de publier un ample choix de *Propos,* pris dans *La Dépêche de Rouen.* Jusqu'alors il n'avait paru que quatre volumes destinés à des souscripteurs, et publiés par les soins du journal. Michel Arnaud pouvait tout à la N.R.F.; et ce pseudonyme était celui d'un collègue excellent, que je voyais presque tous les jours. Ce hasard m'épargna toute démarche chez les éditeurs. Mais il faut dire aussi que le maître de cette maison déjà puissante était un de mes lecteurs de Rouen. La guerre interrompit tout. Dès l'armistice Michel Arnaud se remit à son travail, et l'acheva très vite; je n'y

---

1. Chapitre « Les Propos » (*Les Arts et les Dieux,* Bibl. de la Pléiade, p. 66-71).

ai fait que la table, et je ne donnai aucun conseil. Ce recueil en deux volumes, qui est très bien fait, me mit en rapport avec un public nouveau[1].

J'étais amené par les *Propos,* que j'écrivais toujours et que j'écris encore, à essayer de telles idées en pente douce; mais le changement du public, puisque depuis la guerre je n'écrivais que pour un millier de lecteurs, m'avait conduit à craindre moins les difficultés, assuré que mon millier de fidèles me suivrait toujours. C'est ainsi que l'enseignement passait dans les *Propos* et les *Propos* dans l'enseignement. Autant dire, car c'est la même chose, que l'imagination ouvrait le chemin aux idées et que les idées vivifiaient et orientaient l'imagination, qui sans cette lumière est sujette à se heurter à elle-même comme l'âne à l'ombre de ses oreilles[2].

1. Chapitre « Beaux-Arts » (*Les Arts et les Dieux,* Bibl. de la Pléiade, p. 143).
2. Chapitre « Les Idées et les Âges » (*Les Arts et les Dieux,* Bibl. de la Pléiade, p. 165).

« PORTRAITS DE FAMILLE »

Extraits de notes autobiographiques (1925)[1]

[...] Nous sommes en présence d'une œuvre considérable par la masse, puisqu'elle ne tiendrait pas en trente volumes, et qui va de la Politique à l'Esthétique, selon la plus libre fantaisie. Notre auteur dit souvent qu'il n'aurait jamais pensé à écrire pour le public s'il n'avait rencontré sur son chemin des journaux radicaux en quête de collaborateurs bénévoles. Des passions assez vives, au service d'opinions en somme modérées, le conduisirent à soutenir, par la plume et aussi pendant plus de vingt ans par la parole, la politique des gauches. Au cours de ces luttes mémorables, il connut Jaurès, Pressensé, Ferdinand Buisson, Séailles, Painlevé, toujours en accord avec eux, quoique indiscipliné par nature. C'est dire qu'aujourd'hui, il se trouve d'accord avec Romain Rolland, et de tout cœur. On se fait d'après cela une idée suffisante de ce mélange de colère, d'enthousiasme et de doctrine qui l'a conduit à traiter de tous sujets sans aucun ordre, à critiquer, à se moquer, à mépriser. On s'explique le pseudonyme, qui est de politesse encore plus que de précaution, et qui doit être respecté.

L'histoire de cette production littéraire, qui est presque toute d'occasion, n'est pas sans intérêt. Alain écrivit d'abord des Chroniques un peu massives, hebdomadaires, d'abord à *La Dépêche de Lorient* dans les temps de l'affaire Dreyfus, puis à *La Dépêche de Rouen,* journaux radicaux qui connurent des temps difficiles. Ce travail suivi, et l'exemple des *Propos* quotidiens qui étaient alors à la mode le conduisirent à cette forme toujours improvisée, libre, brillante, dans laquelle toutes les idées du lettré et du philosophe finirent par revenir; en même temps un public restreint mais fidèle s'attachait aux *Propos d'un Normand.* Disons en passant que ce titre n'est point trompeur; Alain est réellement un Normand et représente exactement un des types de cette race par la haute taille,

1. Pp. 174-176.

la carrure, le visage régulier à grands traits, les yeux clairs.

Notre auteur a souvent dit qu'il se serait mis au roman, si quelque petit journal de son parti avait eu besoin d'un feuilleton; ainsi il aurait appris le métier en le faisant. Mais il ne voit pas plus de raison d'écrire un roman avant d'être assuré de lecteurs, que d'écrire des articles avant d'avoir trouvé le journal où ils paraîtront.

« RAPPORTS DE LA PHILOSOPHIE ET DES PROPOS D'ALAIN » (1938)[1]

La philosophie est mal connue, sans doute parce qu'on ne peut la résumer; toutes les fois qu'on en parle il faut la refaire. Aussi il n'y a point et il n'y aura point de manuel de philosophie.

Au contraire les *Propos d'Alain* sont agréables à comprendre, d'où l'idée qu'ils enferment une philosophie. Les habiles peuvent la deviner, mais le temps passé à deviner est perdu. Ce que j'ai eu de philosophie, je le sais et je puis le dire, d'où les *Propos* tireront un peu de lumière; car aux yeux des meilleurs lecteurs, ils sont extrêmement obscurs. Au temps où j'inventais les *Propos,* j'enseignais une philosophie assez obscure, mais pleine de force et de grandes clartés. Cela venait de Lagneau comme je l'ai expliqué. Toutefois je ne fus jamais disciple de Lagneau autant qu'on pouvait le croire. Non, mais je pris à la lettre les conseils de ce maître profond et généreux. Livré à moi-même, je lus Platon et Aristote, eux-mêmes assez obscurs, mais qui ont l'avantage, puisque Aristote fut un disciple indocile, de donner sur tous sujets les derniers mots, ceux qui survivent aux grandes querelles. Un de mes élèves me disait récemment : « Vous êtes le seul Platonicien de ce temps. » Un seul le savait, c'était Élie Halévy, Platonicien lui-même. En revanche son ami Herr n'a jamais compris cela, et je suis resté pour lui une sorte d'énigme irritante. Je ne cesse guère avec ces deux-là une sorte de *Dialogue des Morts* dont je veux mettre ici le principal.

Qu'est-ce qu'un Platonicien ? C'est ce qu'on ne sait guère; on voudrait en juger d'après le *Parménide,* le *Sophiste* et le *Politique* qui sont abstraits, obscurs et hardis. Je ne nie point que j'y aie pris beaucoup; mais enfin ce Platon-là n'est pas mon Platon, et, bien mieux, n'y ressemble guère. J'ai écrit assez sur Platon pour que l'on sache où trouver mon Platon.

---

1. *Portraits de famille,* pp. 141-153.

Il faut prendre la *République* et y choisir les magnifiques histoires comme celles de *Gygès,* de *la Caverne,* de *Er* fils d'Arminius, vulgairement nommé Er l'Arminien. Ces pages sublimes m'ont toujours élevé jusqu'à une sorte d'enthousiasme poétique, dont mes propres écrits offrent quelque trace. Le sublime platonicien est un sublime de raison et comme une suite d'éclairs de chaleur, comme on dit en Normandie. La nature en est tout éclairée et transformée en une immense métaphore qui ressemble, pour la hauteur et le ton, à une page de Dante. Tel fut mon chemin, où je trouvai des bonheurs extraordinaires, et naturellement des bonheurs d'expression, inexplicables pour celui qui n'est pas platonicien. Mais attention, ces bonheurs d'expression n'existaient pas encore au temps de l'École normale, où j'écrivais plutôt en un style cartésien, ni au temps de l'agrégation, où je l'emportais par la connaissance des auteurs. Je n'ai pas souvenir d'avoir eu un style avant les *Propos d'un Normand,* c'est-à-dire avant 1906. Que dire de plus ? Ces *Propos* furent tous platoniciens, c'est-à-dire que ma politique fut celle de la *République.* Seulement corrigée par Aristote.

Nul ne connaît Aristote. À mes yeux Aristote c'est Hegel, c'est-à-dire la philosophie de ce siècle, la seule, comme j'ai dit, qui ait remué la terre. Et me voilà au second aspect de la philosophie, si bien cachée, des *Propos.* Ils sont aristotéliciens, c'est-à-dire hégéliens. Sur le conseil de Herr, j'osai faire plusieurs cours à Henri-IV sur Hegel, et cela sans savoir l'allemand. Je savais juste assez d'allemand pour traduire péniblement l'*Encyclopédie.* Pour le reste, je me servis de Véro, dont les traductions et les notes sont tout à fait riches. Je dois dire que je crois qu'il ne comprenait pas bien Hegel, absolument comme je crois que nos meilleurs marxistes n'ont pas compris Marx. On devine alors que l'immense dialectique hégélienne, qui m'est familière comme un paysage, m'a déposé justement au niveau de l'actuelle politique, qui, à mes yeux, n'a rien d'obscur, attendu que j'y vois très distinctement la suite de la dialectique hégélienne. Un exemple. Je viens d'examiner avec Michel Alexandre l'aventure idéaliste du syndicalisme. Individualisme certainement, refus de concours, et en même temps socialisme, c'est-à-dire exigence de concours. Ce qu'ils nomment justice est ainsi devenu identique à son contraire, l'injustice, ce qui prolonge la pensée hégélienne, car ce qui s'affirme réellement doit toujours s'identifier avec son contraire. Il y a une suite, bien sûr, c'est-à-dire de meilleures notions et une *République sauvée.* J'ai beaucoup à dire là-dessus, mais à condition de m'élancer de Hegel à travers Marx, ce qui m'oblige à faire l'anti-Marx, en serrant de près cet homme profond. Or, si je me donne seulement le capitalisme, je trouve que cette notion aussi s'est identifiée avec son contraire,

qui est une sorte de socialisme. Je veux appeler capitalisme aveugle ce mécanisme qui a exploité à fond et qui brisera le système du crédit démocratique qui n'est autre que le système des banques, de la Bourse et des sociétés anonymes, ce travail est déjà avancé et nous vivons dans le craquement de ces ruines.

Je reviens. En quoi cela est-il aristotélicien ? En ceci qu'Aristote oppose au socialisme platonicien (qui est le type du socialisme généreux et sociologique), oppose à cela le refus de l'individu qui prétend régler de lui-même, comme un père de famille, ses activités, ses échanges et même ses prix, ce qui met aussitôt en danger le socialisme platonicien.

Je viens de décrire notre histoire récente, en peu de mots. Dès que l'on réfléchit là-dessus, selon les formules hégéliennes, on comprend, non sans un peu d'étonnement, que les communistes ont raison au fond, c'est-à-dire que l'homme n'est quelqu'un que par son dévouement à la Société (celle des sociologues, c'est-à-dire le vrai Dieu). On comprend en même temps que l'individu résiste à ce système, naturellement fanatique, et se réfugie dans sa propriété paysanne, où il prétend être despote selon la nature, comme est si bien le paysan.

Les contraires se tenant ainsi de près comme des lutteurs immobiles, je me demande : « Où vont-ils tomber ? » Je réponds, toujours selon Hegel, qu'ils ne vont point tomber mais qu'un grand changement (changement immobile!) se prépare par cette lutte intime. Je citais tout à l'heure Élie Halévy, mon noble camarade, que je viens de perdre, c'est que cet autre Platonicien travaillait dans l'avenir, comme on peut voir par la publication récente de l'*Ère des tyrannies,* où il constate en historien que le socialisme n'a jamais cessé d'organiser le pouvoir le plus hardi et le plus jaloux, donc le plus naturellement guerrier, qu'on ait jamais conçu. Dont les exemples éclatent en Europe et jusqu'en Amérique.

Car, finalement, il faut voir ce qu'est devenue la démocratie par la pénétration socialiste (son contraire!). Je remarque en passant que la Ligue des Droits de l'Homme en est au désespoir, en se voyant possédée par son contraire (la Ligue des devoirs de l'homme!). Exemple encore de ceci, c'est qu'un peu de lumière hégélienne nous serait bien nécessaire.

Suivez maintenant la politique telle qu'elle paraît dans les *Propos d'un Normand* et dans les *Libres propos.* Vous remarquerez aisément qu'elle prend la démocratie en ses difficultés et toujours résolvant par le contraire. Exemple, le fameux débat de la R.P. (représentation proportionnelle). Principe, c'est la majorité qui gouverne. Principe contraire à lui-même puisque, dans sa justice, il enferme la plus évidente injustice. Car non, ce n'est pas le nombre qui gouverne, mais c'est la Raison. D'où il est inutile, il est même nuisible de compter exacte-

ment le plus grand nombre. D'où il est imprudent (plus près des questions) de subordonner absolument les pouvoirs à un problème de nombre (la majorité), car par ce moyen on usera les meilleurs, ceux qui sont devenus raisonnables par l'exercice du pouvoir. J'ai ainsi été amené à concevoir quelques changements dans le système parlementaire, surtout concernant la question de confiance et la chute des ministères, non sans m'inspirer aussi de l'instructif exemple anglais (comme Élie Halévy a su faire). Nous allons à une période où un ministre pourra très bien gouverner même après quelques votes de défiance. (Et que sont les décrets-lois ?)

C'est dire que l'histoire continue selon Hegel par des oppositions qui arrivent à l'identité. Selon l'esprit moderne un ministre est un homme qui gouverne en fait depuis un certain temps, qui a surmonté des difficultés majeures (Chamberlain, Daladier) et qui n'a point perdu son autorité par quelque coalition d'opposants ou d'ambitieux. Voilà comment évolue la démocratie (Roosevelt est encore un autre exemple) et ceux qui oublient cela restent à côté de la question. Même les chefs syndicalistes sont des techniciens qui se défendent très bien contre un grand nombre d'opposants, et qui reprennent le pouvoir en montrant simplement leur connaissance des questions. À mes yeux l'homme d'État qui a le mieux pratiqué et compris cette démocratie nouvelle, c'est Staline, en cela précédé par Lénine. Il est naturel que l'homme qui sait gouverner gouverne et me voilà renvoyé à mon Aristote, qui nomme Aristocratie ce gouvernement par les meilleurs, qui évidemment est démocratique en ce qu'il suppose l'approbation du plus grand nombre, et qui est en même temps monarchique par ceci que, dans chaque action, c'est toujours le plus habile qui gouverne seul. Voilà encore des contraires qui passent l'un dans l'autre.

On voit assez les sources de la philosophie politique que j'ai enseignée, et que je suis encore, comme on voit par des écrits dispersés.

Il est certain que, sans Hegel, Aristote et Platon, je serais resté le démocrate des Universités populaires dominé par une effrayante confusion d'idées.

Là ne se borne pas l'action de la philosophie sur les *Propos*. J'ai commencé par la politique, parce qu'elle est l'objet des réflexions de beaucoup. Mais il y a une philosophie non politique, qui est aussi de Platon et qui a nourri des centaines de *Propos*. Je citerai comme exemple l'imagination, puissance à demi folle, souvent à peu près raisonnable, et à structure phy-

siologique. Ici la philosophie classique apporte beaucoup de lumières (les gestes et les passions). L'homme est un être qui connaît ses signes, et par là s'expliquent la plupart des fanatismes.

Il est clair que l'énigme religieuse n'a pas moins d'importance que l'énigme politique. Ici encore le système de Hegel m'a conduit à un genre de tolérance qui n'est pas commun, mais qui le deviendra. Il y a des vues de Hegel qui changent pour toujours l'esprit. Par exemple, étudiant la religion olympique, il fait remarquer que l'anthropomorphisme est un progrès dans la pensée religieuse. Et aussitôt je me dis : « Oui, Jupiter est un homme-dieu, déjà. » Et quand Hegel prononce que Jésus est véritablement un dieu et aussi véritablement un homme, j'imite aussitôt le maître; je reviens à Jupiter et je me dis : « Celui-là aussi était véritablement un homme; seulement était-il véritablement un dieu ? » La question ainsi posée se développe merveilleusement jusqu'à la synthèse attendue; Jésus fut véritablement un dieu précisément parce qu'il fut, lui, véritablement un homme. On trouvera, dans les *Propos sur la religion* bien des exemples de cette théologie du philosophe.

N'oublions pas Platon, car il a tout dit. Il y a dans le problème religieux des difficultés dialectiques (c'est-à-dire qui concernent les preuves). Or pour nous mettre au-dessus des preuves lisez le *Parménide* qui doit nous guérir d'un certain genre de raisonnements (l'être est, l'un est, l'un n'est pas, l'être n'est pas) qui vous ramèneront au *jugement* (le jugement dernier !) selon lequel le problème de Dieu est un problème de conscience, à la fois théorique et pratique.

Théorique, si l'on considère la connaissance et l'esprit. On s'élève à l'esprit par la découverte des lois *a priori* de la connaissance. L'esprit est un et absolu; c'est donc en Dieu que l'on connaît la vérité et même qu'on la cherche.

Pratique, si l'on considère la vertu et l'obligation morale qui sont des absolus et qui conduisent aussi à l'esprit absolu (Être qui est au-dessus du fait, de la coutume... etc.) et le même pour tous les hommes, d'où apparaît la liaison entre morale et religion. Si on y fait attention, on trouvera que j'ai toujours, sur ce soutien, traité toutes les questions morales, écartant toute morale relative, variant avec le climat, etc. On reconnaîtra que cette manière de penser donne de la force, par exemple, contre la guerre qui est absolument immorale par ceci qu'elle refuse l'homme esprit et au contraire se sert de l'homme comme de moyen, comme elle se sert des animaux.

Et enfin, c'est encore appuyé sur les formes transcendantales que j'ai pu oser traiter contre Einstein et les physiciens les problèmes du Temps unique et de la Relativité, non pas sans obscurité, mais aussi non pas sans assurance.

Je crois maintenant que j'ai circonscrit dans ces pages toute l'étendue de mon sujet. On doit comprendre à présent comme une classe me suggérait un *Propos* tout à fait actuel, exactement au niveau des réflexions de l'homme de la rue. Lalande, de la Sorbonne, disait qu'il y avait deux manières de philosopher; l'une celle des *Propos* et que lui s'en tenait à l'autre, celle de la leçon et de la dissertation. Cette remarque est d'un bon lecteur. En d'autres termes et en résumé, ayant au fond de moi la grande philosophie, je me suis bien gardé de la juger trop belle pour le journalisme, en quoi j'ai inventé un genre de journalisme. Les hommes ne s'y sont pas trompés. Ils ont reconnu leur ami véritable.

(Le 3 décembre 1938.)

COMPLÉMENT[1]

Ceux qui disent pour commencer qu'Alain n'est pas un philosophe disent une chose fausse. Cela est évident pour les élèves d'Alain, mais on peut le dire d'autre manière encore. Au fait Alain fut et est encore un technicien de la philosophie. Les élèves de Sévigné et d'Henri-IV peuvent en témoigner. Mais qui discutera ? Il suffit d'entrer dans sa bibliothèque et de chercher quels sont les livres fatigués et marqués par le lecteur. On trouvera Auguste Comte entièrement dévoré. Chose plus rare, on trouvera Aristote divisé et souligné au crayon bleu.

Il peut être intéressant, au lieu de s'arrêter à contredire, de comprendre que les célèbres *Propos* sont nés de la philosophie, j'entends du métier de professeur de philosophie. Où commence la philosophie ? Les étudiants le savent très bien. Elle commence quand le professeur fait lire quelques pages de Hegel et les commente *d'après cette idée qu'elles sont vraies.* Un philosophe croit à la philosophie et aux philosophes. Jamais Alain n'aurait formé les idées qu'il a exposées dans ses articles s'il n'avait été nourri de Platon, d'Aristote, de Hegel. Un philosophe continue une tradition.

Je prendrai comme exemple la tradition cartésienne. Alain sait très bien ce que signifient les Méditations de Descartes sur le sujet de Dieu. Il n'y a pas longtemps il se plaisait à donner à un disciple un sommaire de métaphysique cartésienne. Le lecteur, s'il a quelques notions de philosophie, songera aussitôt au fameux « Je pense donc je suis ». C'est là le centre de l'entretien avec soi et avec Dieu.

Je pense. Le contenu de cette proposition a été développé par Kant; et il en résulte qu'on ne pense point n'importe

---

1. Texte publié pour la première fois sous le titre « Complément à un portrait d'Alain », dans le premier recueil de *Propos* de la Bibliothèque de la Pléiade, p. XLIII-XLIV. Date probable : 1939.

comment. Une unité se saisit de l'expérience et la rend homogène. Par exemple, un changement est expliqué par un mouvement. C'est dire qu'*a priori* je pense les lois de la nature, et voilà qui prouve que penser c'est être en rapport avec Dieu. Cette preuve est extrêmement forte pour celui qui enseigne, et qui sent vivement et presque violemment que tout homme est son semblable et participe à l'esprit. Si Alain est fanatique, il l'est ainsi, par un amour de Dieu tout spinoziste.

Je ne crois pas que l'on considérera cette sorte de foi comme n'important guère. Et c'est déformer gravement le portrait d'Alain que n'en point tenir compte. C'est là connaître Dieu par la nécessité; et cela implique fraternité et égalité; et voilà de quoi expliquer une politique.

Ce n'est pourtant encore que le seuil d'une philosophie selon la tradition de Descartes. Car il y a mieux à trouver que la nécessité. Celui qui a pesé le célèbre Malin Génie, supposé résolu de nous tromper et pourvu de tous moyens pour cette fin, comprend tout le poids du conseil cartésien, c'est que nous échappons au Malin Génie en usant de notre pouvoir de suspendre notre jugement. On sait que cette intime liberté est, selon Descartes, l'image en nous de Dieu. Une théologie s'ouvre donc, toute de liberté et de grâce, et qui certes a de l'avenir, car elle multiplie encore l'égalité déjà nommée et elle nous met plus près de l'Esprit universel, donc plus près de l'homme. Il ne s'agit pas seulement de bonne volonté; le lecteur aperçoit qu'il y a des démarches de réflexion qui nous approchent de ce point d'humanité. Philosophie, incontestablement, et traditionnelle et de métier. Les lecteurs d'Alain retrouveront aisément le feu et le mouvement de cette grande idée.

Ils seront alors mieux du monde et mieux au monde, car ils communiquent avec le grand secret de ce spectacle étrange, où l'on voit que la Providence aime mieux laisser faire que forcer. Dieu libre est mal connu, mais peut être senti et aimé. Si l'on trouve que ces pensées sont étrangères à l'homme, que l'on veuille bien penser à Spinoza, qui n'a pas dédaigné de fonder la République sur la liberté intime de l'esprit.

PREMIÈRE PARTIE

1906-1914

1906

I

La Chambre[1] s'est récemment déclarée l'amie des maîtres répétiteurs; elle ne pouvait faire autrement; c'est un terrible métier que le métier de répétiteur. Nous ne l'aurions pas inventé; nous l'avons reçu tout fait des mains des congréganistes; le métier porte leur marque : il immole l'individu à l'ordre.

Il faudrait seulement bien regarder afin de découvrir le véritable mal; car le répétiteur n'est qu'un fruit de l'internat; c'est l'internat qui est le mal, et il nous vient des congréganistes aussi.

Tant que vous n'aurez pas supprimé l'internat, il vous faudra des répétiteurs. Et si vous débarrassez le répétiteur d'une partie de sa tâche, il faudra bien confier cette tâche à d'autres. Il est vrai que vous ne les appellerez pas répétiteurs; comme d'autre part les répétiteurs seront dénommés professeurs adjoints, le ministre pourra dire bientôt : il n'y a plus de répétiteurs.

Mais il y aura tout de même de malheureux surveillants qui coucheront au dortoir, et de malheureux enfants qui coucheront au dortoir. Et cela durera autant que l'internat.

Ce qui m'inquiète, c'est que l'internat est officiellement condamné depuis 1890. S'il a duré malgré cela, il durera encore longtemps.

16 février 1906.

2

Le hasard a fait que j'ai regardé hier des dessins de Goya. On y voit principalement des monstres qui, hélas, ressemblent à des hommes.

L'un a un tout petit front, limité juste aux sourcils, et une mâchoire brutale. Un autre a une horrible bouche, une bouche à plusieurs lèvres; d'autres tendent des mains noueuses, difformes, rapaces; un autre n'est plus que rire; il n'a plus ni nez, ni yeux, ni front. À peine de temps en temps quelques femmes jeunes et bien bâties, qui sont là comme pour allumer et nourrir toutes ces passions de bêtes.

Et je me disais : ces horribles choses sont pour nous faire expier notre peinture mythologique. Car les peintres officiels ont inventé un type d'homme tellement parfait, tellement étranger à la boue terrestre, que, près de ce modèle prétendu de l'humanité, la pauvre humanité a des airs de monstre. Un mensonge appelle l'autre. Et en toutes choses comme en peinture, ceux qui rêvent trop beau voient trop laid.

Essayons donc de voir juste, de peindre juste, de décrire juste. Efforçons-nous de voir toutes choses de la même manière que l'*Annuaire du Bureau des longitudes* décrit le système solaire. C'est un livre utile, que l'Annuaire du bureau des longitudes. Donc, c'est un beau livre; et nous devons nous accoutumer à cette beauté-là.

18 février 1906[1].

3

Ce qui me paraît le plus important à dire au sujet de la loi sur les retraites ouvrières, c'est ceci. La société a à sa charge tous ceux qui ne peuvent pas travailler; cela est de consentement universel; personne ne propose de laisser à la rue un vieillard, un malade, un enfant.

Bien plus, la société a à sa charge aussi ceux qui ne

veulent pas travailler. C'est un fait qu'on peut ne pas accepter, mais que l'on subit, comme on subit la grêle ou la tempête. Qu'il soit mendiant par goût ou qu'il soit voleur, le paresseux vit de la société; et si on le met en prison, alors il coûte encore plus cher.

Dans l'état actuel, c'est l'assistance publique et la charité privée qui tant bien que mal font vivre ceux qui ne vivent pas de leur travail; et l'on ne distingue pas trop bien celui qui ne veut pas travailler de celui qui ne peut pas travailler.

Il ne s'agit donc pas du tout de savoir si la société nourrira ceux qui ne peuvent plus travailler, puisque actuellement elle les nourrit, et tous les paresseux aussi. Il s'agit d'organiser mieux l'assistance, dans les limites où cette organisation est possible, et d'en mieux répartir les charges.

Il est clair, dès lors, que nous ne pouvons qu'y gagner; et si nous n'arrivons qu'à mieux régler une dépense nécessaire, et que nous faisons, et que toute société accepte de faire, cela ne sera pas peu.

Je ne compte pas ce que nous gagnerons en joie, sécurité, confiance, paix sociale, hygiène et moralité, toutes choses précieuses.

La justice coûte moins cher que la charité.

20 février 1906.

4

Des compagnies américaines sont venues s'installer chez nous afin d'y vendre de la sécurité. Si leur sécurité vaut mieux, à certains égards, que la sécurité française, cela n'est pas facile à savoir. Tout dépend de ce que recherche l'acheteur; les uns s'assurent parce qu'ils ont peur, les autres parce que leur famille a peur, d'autres parce qu'ils veulent faire un emprunt, d'autres parce que leur voisin s'assure, d'autres parce qu'ils logent sur le même palier qu'un agent d'assurances.

L'important, c'est que l'acheteur ait la tranquillité, c'est-à-dire que le spectre de la mort, ses créanciers, ou l'agent d'assurances, selon les cas, lui laissent la paix.

Or, la sécurité d'outre-mer se vendant très bien, les marchands français de sécurité s'adressèrent à l'État qui, bon homme, et toujours porté à calmer ceux qui crient, fait voter une loi dont l'effet, sinon le but, est de créer un monopole en faveur des compagnies françaises. Les compagnies américaines s'adressent aussi à leur gouvernement. Négociations, complications, affaire du Maroc, amitiés précieuses. Bref, la loi n'est pas appliquée, et M. Rouvier, interpellé à ce sujet, laisse entendre que le métier de gouvernant n'est pas tous les jours agréable. Je le crois.

Et voilà ce que c'est que de protéger, en même temps que des compagnies qui demandent protection, un grand nombre de Français qui ne demandent rien du tout. Le calcul des profits et des risques ne sera jamais mieux fait que par l'intéressé; et il est ridicule de vouloir tenir un bureau de prudence. La prudence d'autrui ne sert à rien. Et c'est un mal certain que d'enlever aux citoyens une occasion de réfléchir et de juger.

Si l'État me protège contre ma propre sottise, comment arriverai-je à la sagesse ?

24 février 1906.

5

J'imagine un petit nombre d'hommes vivant en société dans une île. Je les vois travaillant, chacun selon ses aptitudes, et vivant tous du produit du travail de tous.

Le problème étant ainsi défini, on peut énoncer comme des espèces d'axiomes les propositions suivantes :

Si l'un d'eux consomme sans produire, les autres auront naturellement moins de produits pour un même travail.

Si l'un d'eux emploie son temps à des travaux inutiles, par exemple à fabriquer, en or et diamants, l'insigne de quelque mérite insulaire, les autres auront moins à consommer, ou devront travailler davantage.

En général, l'oisiveté et le luxe de quelques-uns rendront nécessairement le travail des autres plus pénible et moins rémunérateur.

Je tourne maintenant les yeux vers cette société où je vis, et je n'y retrouve plus mes axiomes. La monnaie, le crédit, les machines, l'armée, la police, les beaux-arts, tout cela m'empêche de voir la vraie richesse, et la pente qu'elle suit.

Aussi, quand je veux attaquer l'oisiveté et le luxe, le profond économiste m'explique, d'un air détaché, que, sans le luxe, beaucoup d'ouvriers seraient sans travail; et que, si les oisifs s'avisaient de vouloir travailler, ils feraient baisser le prix du salaire, en apportant, pour une même demande, l'offre de leurs bras; qu'ainsi l'oisiveté et le luxe des uns enrichissent les autres.

L'injustice est fardée comme une vieille gueuse. Il faut la voir avant sa toilette[1].

15 mars 1906.

6

« Je suis philanthrope, et j'aime les humbles et les faibles comme j'ai aimé mes petits troupiers. » Cette phrase est tirée d'une profession de foi du général Langlois, candidat. Elle est admirable; elle résume tout un système social, fondé sur l'amour du prochain. Et, si je l'entends bien, voici ce que cela veut dire :

« Le peuple réclame en vain la justice, c'est-à-dire l'égalité; l'égalité n'est pas dans la nature; une loi qui voudrait établir l'égalité irait donc contre la nature.

« Heureusement il y a quelque chose qui est bien plus beau que la justice, c'est l'amour. Aimer, tout est là. Tant que l'on n'aime pas, la plus parfaite justice est laide; dès que l'on aime, la plus révoltante injustice devient supportable.

« Les mineurs se plaignent parce qu'ils travaillent dans la nuit, parce qu'ils sont noirs de charbon, parce qu'ils respirent des gaz empoisonnés, et tout cela pour assurer aux actionnaires de la mine un revenu de plus de cent pour cent. Ils se plaignent, parce qu'ils ne comprennent pas à quel point on les aime. S'ils sentaient circuler autour d'eux, pendant qu'ils travaillent,

et à défaut d'air respirable, des effluves de philanthropie, alors comme ils travailleraient de bon cœur! »

Eh bien non, général. Les mineurs et tous ceux qui ont du mal à vivre demandent moins que cela, et plus; ils demandent moins de sentiment et un peu plus d'argent. Oui, ils ont l'âme à ce point racornie, qu'ils consentent à n'être pas aimés, pourvu qu'ils soient payés. Ils ont une excuse. Ce qui les empêche de voir la splendeur de la charité, c'est qu'elle marche dans l'ombre de l'injustice, sa sœur aînée.

10 avril 1906.

7

Ces paysans de la campagne napolitaine, qui promènent leurs idoles devant le torrent de lave, et qui vont se faire écraser dans les églises, nous semblent tout à fait ridicules[1]. Il faut pourtant comprendre qu'ils suivent en cela une espèce de logique.

Nous avons, nous, l'idée qu'une éruption est un phénomène naturel, c'est-à-dire un phénomène qui est lié à tous les autres. Nous croyons que, telle pression dans les gaz étant produite, certains effets en résultent nécessairement, comme jets de pierre et débordement de lave, et que le point de chute des pierres, comme la direction et la vitesse du fleuve de lave, dépendent des circonstances : vitesse initiale, densité, viscosité, pente.

Et c'est de cette idée-là que vient notre peur, quand nous avons peur, et notre sécurité, quand nous sommes tranquilles. Aussi nous n'adresserons jamais au volcan d'autres prières que celle-ci : « Sois inexorable; sois une machine aveugle et sourde, afin que nous puissions, après avoir observé, prévoir et enfin nous enfuir avec intelligence. » Car nous aimons mieux être tués selon les lois naturelles qu'être sauvés par un miracle. Un volcan qui se laisserait fléchir serait pour nous la pire des choses. Gémir, joindre les mains, flatter un maître capricieux, cela serait payer trop cher le droit de vivre; et, comme le stoïcien, nous en viendrions à craindre moins la colère de César que sa clémence.

Eux, les porteurs d'idoles, au contraire. Ils croient que les effets naturels dépendent des caprices et des colères d'un dieu; ils croient que la pierre, une fois lancée, peut encore, et sans l'intervention d'une cause matérielle, être écartée de sa trajectoire. C'est pourquoi, autant qu'ils réfléchissent, ils croient plus utile de prier que de s'enfuir. Si le dieu s'apaise, les hautes voûtes du temple ne sont pas plus menaçantes qu'un toit de chaume; et si le dieu ne s'apaise pas, il n'y a de refuge pour personne nulle part. Ainsi s'ils chantent des hymnes et se frappent la poitrine, ils sont d'accord avec eux-mêmes; s'ils s'enfuient, ils sont absurdes. Et pour celui qui croit au miracle, il y a juste autant à craindre, et pas plus, au bord d'un cratère en éruption que dans la plaine de Sotteville[1].

Et l'on comprend ainsi que des pays célèbres par des catastrophes répétées ne soient pourtant point déserts, et que, près du fleuve de lave à peine refroidi, bientôt une maisonnette se chauffe au soleil, bientôt les raisins mûrissent, bientôt une église dresse son clocher. Le clocher donne l'espoir; la vigne donne l'oubli; et les enfants poussent.

13 avril 1906.

8

Au fond du petit café, dans le coin des politiciens, un commerçant achevait le couplet nationaliste : qu'il fallait non seulement maintenir mais conquérir; que les morts importaient peu, pourvu que la France fût grande et redoutée, et qu'enfin tous ces pacifistes étaient des égoïstes, tout simplement.

Égoïstes ? dit un ouvrier à la peau tannée, aux mains noircies par le feu. Si j'étais égoïste j'aimerais la guerre. Oui. D'abord, la caserne qu'est-ce que c'est ? C'est une usine où l'on ne travaille guère, où l'on dort beaucoup, où l'on mange assez. Les patrons y sont durs ? Mais non. Il y a moyen de se cacher, si l'on est en retard. Et jamais vous n'êtes renvoyé. Au pis aller, la prison; mais vous avez du pain.

En guerre, c'est encore mieux. L'air et la lumière. Ce que l'on n'a pas, on le prend. Tout est à tous. Le communisme. Bien mieux, le communisme sans le travail. Et, alors, tous les hommes égaux. Plus d'enclos, plus de portes.

J'ai faim : vous, le commerçant, vous me nourrissez. Je suis las : je prends votre lit. C'est vrai qu'il faut se lever avant l'aube, et marcher avec le sac et le fusil. Mais moi, qui vous parle, je me lève avant le soleil, et je marche toute la journée dans le charbon et la fumée; je vais du four au laminoir, en traînant au bout d'une pince une plaque de fer rouge. Voilà mon soleil.

Mais vous dites : on va à la guerre pour se battre. C'est vrai. On peut y laisser un bras ou une jambe. C'est comme à l'usine. Il n'y a pas longtemps, une chaudière a sauté; il pleuvait du fer; et en même temps on était cuit par la vapeur. Je ne compte pas les engrenages, les wagons qui roulent, les chaînes qui cassent, les pièces de fer qui basculent. Et pourtant personne n'y pense. À la guerre c'est de même; car l'habitude peut tout. Et s'il n'en était pas ainsi, les guerres ne dureraient pas longtemps. Pour faire la guerre il faut des milliers de héros, et on les trouve.

Et puis enfin, voir du pays, voir des rivières, des plaines, des montagnes; connaître les heures au soleil et à la lune, et, la nuit, quand on est de faction, regarder tourner les étoiles, c'est une belle vie.

Donc, si vous y tenez, bourgeois, je laisserai là mon marteau et ma pince, et je prendrai le fusil en chantant. Se battre ? mais cela se fait tout seul et sans peine; c'est l'instinct; dès que l'on a un peu trop bu, on se bat. Non. J'ai l'idée qu'un homme raisonnable doit se retenir et respecter l'ordre autant qu'il le peut, même s'il donne plus qu'il ne reçoit. Car il est juste que, si un homme est plus fort que les autres, sa force les aide à vivre au lieu de les tuer. Voilà mon idée.

Ainsi parla l'ouvrier[1].

22 avril 1906.

9

Combien d'amis m'ont dit, avant les élections dernières : « Les radicaux doivent disparaître, parce qu'ils n'existent pas. Qu'est-ce qu'un progressiste ? C'est un homme qui a horreur du socialisme. Qu'est-ce qu'un radical ? C'est un homme qui a une secrète tendresse pour le socialisme. Cette tendresse est avouée par le radical-socialiste; il l'avoue, mais il s'en défie. Sont-ce là des opinions ? »

Et je me disais, et je leur disais : « Il me semble que le radicalisme existe, comme doctrine politique; il a pour principe le gouvernement, aussi réel, aussi direct que possible, du peuple par le peuple. Maintenir le suffrage universel loyalement; assurer le secret du vote; briser les tyrannies, qu'elles emploient la corruption ou l'intimidation; assurer le contrôle des Chambres; soutenir les ministres contre tout ce qui, autour d'eux, cherche à leur faire croire qu'ils sont les vrais maîtres, et à leur faire oublier qu'ils sont les serviteurs du peuple; écraser les bureaucrates, les intrigants, les marchands de faveurs, les marchands de suffrages; n'avoir d'autre idéal que la loi conforme à l'avis du plus grand nombre; il me semble que voilà un beau programme.

« Et cela ne suppose pas du tout que l'on ait des préférences pour le collectivisme, ou pour le communisme; cela ne suppose pas davantage un attachement obstiné aux formes traditionnelles de la propriété. Des institutions communistes comme la police, les travaux publics, l'enseignement primaire, peuvent très bien vivre à côté d'institutions collectivistes, comme les postes et l'enseignement secondaire; et il n'est pas non plus nécessaire, parce que la propriété individuelle est parfois nuisible à l'intérêt général, de supprimer toute propriété individuelle. Parce que l'on rectifie l'alignement des rues, est-ce une raison pour nationaliser les immeubles ?

« Non. Point d'utopies. Point de systèmes abstraits. Que chacun vote selon ses intérêts et ses préférences; le radical soumet d'avance à la loi, quelle qu'elle soit, son idéal, quel qu'il soit.

« Voilà pourquoi le radicalisme et le socialisme ne se confondent point et ne s'opposent point non plus l'un à l'autre. Le radicalisme a deux ennemis, l'aristocratisme et l'anarchie; et cela lui suffit pour vivre[1]. »

14 mai 1906.

10

Lisons Corneille, c'est le moment[2]. Et j'ai ouvert *Le Cid*. Seulement un livre, ce n'est que du noir sur du blanc, si l'imagination ne travaille, et l'imagination, une fois lâchée, prend quelquefois des chemins imprévus.

La mienne fut d'abord très docile; elle me représenta des chapeaux à plume, de somptueux manteaux, et l'intérieur d'un palais. Cela n'allait pas tout seul, parce que je n'ai jamais vécu dans les palais ni près des rois, et je retombais toujours dans les décors du Théâtre-Français, qui sont en carton, et ne le cachent pas.

Il m'arrivait aussi de donner à mes personnages l'allure et le ton de deux solliciteurs de notre temps qui se querellaient dans les couloirs d'un ministère. Mais bien vite je redevenais espagnol. Ainsi je maintenais ma bête à noble allure, sur les traces du royal cortège.

Mais je l'ai mal dressée; et lorsque Rodrigue, racontant sa victoire, parla de l'obscure clarté des étoiles, mon imagination, comme une monture qui sent l'eau, bondit sur le champ de bataille.

Là gisait l'archer Pedro, qui était autrefois muletier, et fut enrôlé par les gens du roi, un jour qu'il avait trop bu. Il prit goût au métier. Il était assez querelleur et la colère l'entraînait plus que la peur ne le retenait; aussi passait-il pour brave.

Quand les Mores attaquèrent la ville, il venait d'entrer à pas de loup dans la chambre de Manuela, une servante d'auberge à qui il s'était promis, et qui en échange s'était donnée de bon cœur. Au premier signal d'alarme, il avait couru, sans savoir pourquoi, en bon soldat qu'il était.

Et maintenant il était couché sur le dos, avec un fer de lance dans la poitrine. Il pensait aux sentiers de

montagne, à une auberge tapissée de vignes, à une source fraîche, à Manuela, à une rose qu'il avait cueillie, à une chanson. Mais, à mesure que les étoiles pâlissaient, toutes ces images s'éloignaient de lui. Il mourut au lever du soleil. Ainsi finit la tragédie.

8 juin 1906.

II

L'Utopie, c'est proprement ce qui n'est nulle part; c'est un édifice d'idées dans une tête; et cela n'est pas peu de chose. Je respecte l'utopie.

La géométrie que nous apprenons au collège est une espèce d'utopie; car il n'existe nulle part au monde des surfaces sans épaisseur, des lignes sans largeur, des droites parfaitement droites ni des cercles parfaitement ronds.

Mais le géomètre ne s'est pas arrêté à cela; ce qu'il ne trouvait pas dans la nature, il l'a supposé, et il est arrivé ainsi à de beaux théorèmes, qui se sont trouvés utiles dans la suite.

Lorsqu'un Archimède étudiait l'ellipse, il faisait de l'utopie; depuis, cette utopie a permis de représenter plus exactement les orbites des planètes.

Descartes, voulant étudier la réfraction de la lumière, a fait une hypothèse, et a raisonné là-dessus : il s'est trompé. Seulement ce théorème faux est gros de vérités géométriques et mécaniques. Il y a un art aussi pour se tromper.

Un fou crie au feu. Si à ce moment-là, par hasard, une maison brûle, le fou ne se trompe pas. Descartes, au moment où il se trompe, et par la manière, est bien plus raisonnable que ce fou qui dit vrai.

C'est pourquoi j'aime le socialisme; je désire qu'on l'expose et qu'on le réfute encore bien des fois; et j'espère qu'il y a quelque part, dans un grenier, quelque rêveur qui le renouvelle.

Les socialistes se trompent peut-être seulement comme les géomètres, par excès de simplification et d'abstraction; mais, à mettre les choses au pis, même s'ils se trompent tout à fait, du moins ils se trompent raisonna-

blement; j'aime mieux une pensée fausse qu'une routine vraie.

J'imagine une fable. Archimède un jour, instruisant ses disciples, fit une faute, et allait à un résultat inexact, lorsqu'un âne se mit à braire, et couvrit la voix d'Archimède. L'âne avait-il raison ?

21 juin 1906.

12

Je connais un homme encore jeune, très savant, très estimé, et qui est maître de philosophie. Nous avons ri ensemble, ouvertement, et bien des fois, d'un certain nombre de faux dieux, et nous leur avons tiré la barbe. Je le croyais sans préjugés. Je voyais en lui un des citoyens de mon utopie. Hélas ! il vient d'être décoré[1].

Je sais bien que les coutumes sont lourdes à remuer et qu'il est plus difficile d'extirper un sentiment que de démolir un temple. Je sais aussi que l'inégalité est vieille dans le monde, et que l'égalité est un tout petit enfant qui ne sait encore que crier. J'avoue que le ruban rouge fait bien sur une jeune poitrine. Je sais aussi par quels raisonnements ingénieux on peut justifier tous les actes rituels, et notamment celui qui consiste à attacher un ruban rouge à sa boutonnière.

La raison dit : « Personne ne croit plus que ce petit ruban ait une signification; le temps vient où tout le monde sera décoré; laisse mourir cette religion. » Le cœur répond sur un ton badin : « C'est pour cela que je n'y vois point d'importance; refuser cet insigne, c'est encore une manière de l'interpréter; refuse-t-on une forme de cravate ou une coupe d'habit ? Le philosophe se laisse habiller par son tailleur et décorer par son ministre. »

Mais la raison hausse le ton : « Tu sais bien que l'inégalité est un mal, que la hiérarchie est un mal; tu sais bien qu'on ne peut les justifier que parce qu'elles nous préservent d'un mal plus grand; tout pouvoir, matériel ou moral, qui n'est pas de stricte nécessité, est mauvais; tu le sais; tu as connu tous les crimes que l'on commet

au nom du respect; tu te défies maintenant de l'uniforme et du panache; or, ce ruban rouge est un petit uniforme et un petit panache. »

Mais le cœur : « Ce qui est mauvais, c'est l'insigne mal placé; au lieu de détruire, il faut perfectionner; lorsqu'on veut sauver une religion, il ne faut pas l'abandonner, mais au contraire lui apporter tout ce qu'on peut avoir de probité et de mérite, etc. »

Tout le monde connaît ces raisonnements, tout le monde les a faits et plus d'une fois; et nous retombons dans l'ornière. Combien je préfère un acte tout simple, tout net, qui remet le passé à sa place par un libre décret d'homme libre. Anatole France ne va plus à l'Académie; il n'ira plus jamais à l'Académie. Curie a refusé la croix. Voilà des discours à la Léonidas.

27 juillet 1906.

13

Noiraud est un bon chien, qui a le sentiment du devoir. Couché en rond devant sa niche, sur le bord de la route, il dort en gendarme. Son oreille et son nez subtil reçoivent toutes sortes de bruits et d'odeurs, qui nourrissent en lui des rêves utiles. Déjà, tout en dormant, il gronde et s'agite. Son rêve le réveille, le voilà sur pied. Là-bas sur la route quelque chose marche. Il gronde, il se hérisse, il aboie. Que fait donc le maître ? Hélas, cette fois encore, Noiraud ne doit compter que sur lui-même. Et il aboie courageusement.

La chose qui marche a grossi. C'est un homme. Il marche d'un pas décidé. Mais Noiraud en a vu bien d'autres : ils sont tous ainsi, et puis ils finissent par tourner le dos et s'enfuir honteusement.

C'est maintenant qu'il faut donner de toutes ses forces. Et Noiraud, sa chaîne tendue, ouvre la gueule tant qu'il peut, montre ses dents redoutables, et aboie à se crever la poitrine. Encore un effort et c'est fini. L'ennemi s'éloigne, du même pas, car c'est un courageux ennemi; il diminue; bientôt il n'est plus qu'un point sur la route. Le bon chien lance encore quelques aboiements à sa

poursuite, afin d'assurer la victoire. Et il revient se coucher après avoir tourné plusieurs fois selon le rite, car c'est ainsi qu'un bon chien doit faire. Et il s'endort en se disant : « Combien d'hommes se sont ainsi avancés audacieusement sur la route! Et tous ont fui de la même manière. Je suis un puissant chien. »

Dors, Noiraud, prends des forces, car je prévois pour la nuit prochaine un combat bien plus long et bien plus terrible. Un peu après les derniers bruits du soir, quand les lumières seront éteintes, une large et brillante figure s'élèvera dans le ciel pendant que les hommes dormiront. Après avoir regardé à travers les feuilles, elle viendra planer au-dessus de la maison. Qu'arriverait-il, Noiraud, si tu dormais ? Nul n'en peut rien savoir, car tu ne dors jamais ces nuits-là; tu n'es pas une bête, et ta sagesse sait devancer les leçons de l'expérience.

Tu ne dormiras pas. Non; le poil dressé, les crocs menaçants, et tirant sur ta chaîne, tu aboieras à la lune, et si bien qu'elle se cachera de nouveau derrière les feuilles et enfin s'enfuira honteusement.

Il y a des moments difficiles dans la vie d'un bon chien. Mais aussi que de nobles satisfactions!

12 août 1906.

14

Il y a une anecdote qui est aussi ancienne que le feu, la rame, la brouette et la culture du blé, et que l'on retrouve à peu près dans toutes les histoires. Un roi, qui a des ennuis, vient consulter un vieux Machiavel, qui achève de vivre en plantant des choux. Le vieux Machiavel l'écoute sans rien dire; puis, comme un homme qui ne comprend plus rien à la politique, il lui fait faire le tour du propriétaire. Seulement, tout en parlant jardins et récoltes, avec son bâton il abat tout ce qui dépasse, épis ou têtes de pavots. Le roi comprend, revient dans son palais, et joue du bâton. Cette anecdote enferme tous les secrets de la politique.

Un roi sera toujours puissant et toujours roi, s'il veut seulement être roi. Il est l'image vivante de la force

collective; son devoir est d'être seul roi, et de rester seul roi, c'est-à-dire de considérer tous ses sujets comme absolument égaux devant lui-même. Mais, dira-t-on, c'est nier tous les droits. Non. C'est nier tous les privilèges; et nier tous les privilèges, c'est, qu'on le veuille ou non, affirmer le droit. Le droit est négatif; le fort ne frappera pas le faible; le riche ne dépouillera pas le pauvre.

Et le roi jaloux regarde attentivement autour de lui, surveille tous ces petits rois qui grandissent ici et là. Voici une brute bien armée qui galope à travers les moissons, écrase les vieillards, viole les filles. « Oh! oh! dit le roi, ces moissons sont à moi, ces vieillards sont à moi, ces filles sont à moi; cet homme-là galope sur mon bien. » Et il joue du bâton.

Voilà un usurier qui a commencé par prêter à de pauvres gens; il tient maintenant tout un pays; tous, laboureurs, artisans, commerçants, lui apportent en intérêts le plus clair de leur gain, en beaux écus d'or. « Oh! oh! dit le roi, ces écus sont à moi; ce n'est pas pour rien que j'ai gravé dessus mon portrait et mon nom. Quel est ce drôle qui lève des impôts pour son compte ? » Et il joue du bâton.

Je sais bien que nul homme n'est parfait, et qu'un roi est, par métier, le moins parfait des hommes. Je sais bien qu'il va maintenant galoper à travers les moissons, récolter des écus et violer des filles pour son plaisir. Mais on n'a rien pour rien. Ce sont frais d'administration. Voilà ce que coûte l'égalité. Aussi le bon peuple, voyant son Gargantua crever des chevaux, manger, boire et se régaler à ses dépens, crie « Vive le roi! » Et cela n'est pas si bête.

Malheureusement un tel roi n'existe pas. Un roi a des parents, des amis et des flatteurs, qui lui font cortège et l'empêchent de voir le peuple. Autour de lui, et, encore mieux, loin de lui, dans les provinces éloignées, s'élèvent de petits rois, qui sont les forts et les riches. Et l'inégalité naturelle s'aggrave d'elle-même, car l'eau va toujours à la rivière, les alliés aux vainqueurs et les écus aux écus. Et cela est plus vrai que jamais aujourd'hui, par la puissance de l'argent et l'organisation des bureaux : le roi règne et ne gouverne pas. Le peuple paie très cher l'égalité et supporte l'inégalité. Le temps est proche où le roi va être congédié par son peuple comme un mau-

vais serviteur. Désormais, le peuple tiendra ses rois en lisières. Nous en sommes là. Mais le rôle de ces rois éphémères est toujours le même; la politique est régie toujours par les mêmes principes. Et si un ministre venait me demander conseil, je l'emmènerais voir les blés, qui sont fort beaux, et je prendrais un bâton.

18 août 1906.

15

Apprenez-vous l'espéranto[1] ? C'est une langue aussi simple et aussi régulière que possible, qui s'écrit comme elle se prononce, dont la syntaxe ne renferme pas de pièges, et dont les règles, d'ailleurs peu nombreuses, ne souffrent aucune exception. Un Français, un Anglais, un Italien, un Russe, l'apprennent avec la même facilité. Et, quoiqu'elle soit simple, comme elle a prévu et défini toutes les relations possibles entre les idées, elle sait tout dire; elle parle théologie et elle parle sentiment, elle traduit les images fortes de Shakespeare et les regrets de Lamartine au bord de son lac; elle exprimera tout aussi bien les subtilités de la casuistique et du droit; elle est capable de tout, puisque, si l'on en croit des gens compétents, elle n'a nullement déformé la *Monadologie* de Leibniz qui est, comme chacun sait, un prodige d'acrobatie.

Oui, en vérité, je le dis sans aucune ironie, l'espéranto est une langue à peu près parfaite, et je l'apprendrais, si j'en avais le temps. Mais je n'en ai point le temps.

« Vous n'en avez pas le temps, me dit l'espérantiste; eh, que faites-vous donc ?

— J'ai, lui dis-je, deux choses à faire : apprendre les hommes et les choses, et apprendre le français, afin d'expliquer clairement aux autres ce que j'aurai compris.

« Apprendre le français, cela n'est point facile. Il ne m'arrive pas une fois sur dix de dire exactement ce que je veux dire. Le choix des mots, la place des mots, tout importe. Voilà à peu près vingt ans que je lis les bons auteurs et que je travaille à les imiter; mais, réellement, je ne connais pas encore bien la vertu de ces petits mots : car, en effet, c'est pourquoi, or, donc, qui ne sont pour-

tant que des espèces d'anneaux intermédiaires, extérieurs aux idées, les mêmes pour toutes les idées.

« Quant au sens des mots, je m'y perds; car il n'y a qu'un petit nombre de mots qui soient clairement définis, mots de géomètre, de physicien, de chimiste, mots de maçon, de menuisier, de serrurier. Mais qu'est-ce qu'harmonie ? Qu'est-ce que courage ? Qu'est-ce que prudence ? Qu'est-ce que lâcheté ? Qu'est-ce que délation ? J'entends bien que vous savez traduire tous ces mots en anglais, en allemand, en russe, en italien, en espagnol, en chinois, en breton, en basque et en espéranto. Mais cela ne m'instruit guère; et ce ne sont toujours là que dix manières pour une de parler sans savoir ce que je dis.

« Et vous voyez bien par là qu'il y a deux manières de s'instruire : on peut passer d'un mot à un mot; mais on peut apprendre aussi à passer du mot à la chose et de la chose au mot, c'est-à-dire ouvrir les yeux, observer, comparer, mesurer, afin de pouvoir donner en paroles une traduction passable de l'Univers. Et ce travail-là est plus important que tout autre, pour l'avancement de la paix et de la justice dans le monde. Car la vraie cause des guerres publiques et privées, ce n'est pas que les hommes n'emploient pas les mêmes mots; c'est qu'en prononçant les mêmes mots, ils ne pensent pas aux mêmes choses. »

5 septembre 1906.

16

Avec les premiers froids reviennent les listes de souscription. Comme il s'agit de donner de la soupe et des vêtements à des gens qui n'en ont point, chose certainement bonne, et toujours bonne, je souscris volontiers. C'est ici que le calcul des plaisirs est utile. Comparez les plaisirs que vous tirez d'une pièce d'un franc, avec les plaisirs qu'en tireront une pauvre femme et ses deux gosses, s'ils ont froid et faim, et vraiment vous vous reconnaîtrez tout à fait maladroit à employer l'argent.

Seulement, après avoir payé, je prétends raisonner.

Beaucoup de gens font la charité; les uns donnent de l'argent pour de bonnes œuvres; les autres paient de leur personne, courent ici et là, vont dans les quartiers les plus pauvres, en quête de vieillards, de malades, d'enfants. Lorsque je fais le compte de ces hommes qui mettent si facilement la main à la poche, de ces femmes qui vont chercher les pauvres jusque dans leurs cachettes, je me demande comment il se fait qu'il y ait des pauvres.

Car enfin, la pauvreté n'est pas une maladie comme la gale, la pelade ou le choléra. Les pauvres sont pauvres pour quelque cause. Remontez à l'origine de la misère, vous trouverez un état à peu près supportable, un métier, un travail, quelque relation naturelle du pauvre au riche; puis quelque maladie, puis quelque chômage, ou une baisse des salaires, ou bien un mariage et des enfants. Et la cause de la misère, c'est toujours, si l'on y regarde bien, que quelque entrepreneur ou patron n'a pas voulu sacrifier un peu de ses profits, et n'y a même pas songé, achetant le travail au plus bas prix, comme une ménagère qui achète des œufs.

Et, le merveilleux, c'est que, le mal une fois fait, et multiplié par lui-même, car misère engendre maladie et maladie engendre misère, alors vous voyez ces mêmes employeurs et patrons, et leurs femmes, se réunir, délibérer, et dépenser, et, en somme, organiser la participation des travailleurs aux bénéfices, mais trop tard à ce que je vois et avec perte.

Pourquoi cela ? Pourquoi trouve-t-on des gens charitables autant qu'on en veut, et jamais un seul juste ?

5 novembre 1906.

17

La scène se passe à l'école de demain ou d'après-demain. Le professeur de calcul pose à de tout jeunes enfants, successivement, des questions très simples. À l'un : « Combien font huit et huit ? »; l'enfant répond : « Seize » du tac au tac, comme un timbre sonore dès que l'on presse le bouton. Le professeur ne semble pas content. Il demande au même élève : « Combien font

sept et cinq ? »; l'élève, toujours du tac au tac, répond : « Quarante-cinq », et, tout de suite après : « Douze. » Le professeur paraît aussi mécontent des deux réponses exactes que de la réponse ridicule.

Il se tourne vers un autre petit : « Combien font neuf et huit ? » Le petit bonhomme fait trotter ses doigts les uns sur les autres. Très vite, et répond : « Dix-huit. — Très bien, dit le professeur, tu y es, ou du moins tu n'en es pas loin; allons, compte encore une fois. » — Cette fois le petit bonhomme répond : « Seize. — Excellent! » dit le professeur; et, sans même s'occuper de conduire l'enfant à la réponse vraie, il s'occupe des autres, toujours interrogeant; toujours approuvant ou blâmant de façon à étonner les maîtres d'école d'aujourd'hui.

Un pédagogue à l'ancienne mode qui entend cela présente ensuite à notre professeur quelques timides objections : « Ne craignez-vous pas, en procédant comme vous le faites, de brouiller tout à fait les traces que notre enseignement doit laisser dans la mémoire ? Car enfin, nous devons enseigner le vrai, autant que nous pouvons, et l'écrire en caractères bien propres dans ces jeunes cervelles. »

À quoi le professeur répond : « Le vrai ne sert à rien, s'il n'est qu'inscrit dans la mémoire; et j'aime bien mieux l'à-peu-près vrai qu'ils ont trouvé par eux-mêmes, que le vrai qu'ils répètent. Vous dites que je brouille les chemins de leur mémoire; dites plutôt que je remets en culture les sentiers battus; car je ne veux point de ces sentiers où les opinions apprises circulent comme des troupeaux; je veux une terre toujours retournée, toujours renouvelée par le travail.

« Un enfant qui répond bien imperturbablement, je ne sais que penser de lui; j'attends toujours quelque énorme faute, qui me fera voir que le jugement n'est pour rien dans ce qu'il dit. L'autre, au contraire, qui, par réflexion arrive à deux erreurs peu importantes, entre lesquelles se trouve le résultat vrai, je l'estime déjà fort savant puisqu'il sait tâtonner avec méthode. Tant qu'un homme dit le vrai, je ne puis le juger; je l'attends à sa première erreur et je le juge d'après la manière dont il se trompe. »

1er décembre 1906.

18

Une messe de minuit, le 25 décembre, quel sens cela peut-il avoir ? Je pense que c'est une fête du soleil, et une espèce d'adieu à la nuit. C'est l'époque où le soleil cesse de descendre, où il va commencer à remonter chaque jour un peu plus, apportant lumière, chaleur, joie, verdure, moissons. C'est comme une naissance nouvelle du dieu; et ceux qui savent regarder les étoiles et mesurer ainsi la course du soleil devinent cette naissance avant d'autres. Telle est, je pense, la signification de la marche à l'étoile. Ainsi la Noël est déjà une fête du printemps.

Il y en a une autre, qui est la fête de Pâques. Elle célèbre aussi le retour du soleil; seulement elle retarde un peu; elle attend des effets sensibles, un soleil plus chaud, les premières fleurs. J'en conclus qu'elle a été inventée avant l'autre, en des temps où l'on n'observait pas encore bien les astres, et où l'on n'avait point la notion du solstice d'hiver.

Dans la suite, les astronomes fixèrent avec plus d'exactitude la renaissance du soleil; d'où une fête nouvelle dont le sens devait rester tout à fait obscur pour le plus grand nombre, car c'est justement le temps où les grands froids commencent qu'il faut saluer le retour du soleil et l'allongement du jour. D'après cela j'appellerais la Noël la Pâque des savants, et la Pâque la Noël des ignorants.

Tout cela n'est peut-être pas bien d'accord avec ce que savent les historiens; mais cela importe peu, car les historiens ne savent pas grand-chose. Ils ne savent rien de l'invention de la culture du blé, ni de celle du bateau, ni de celle du levier, ni de celle de la roue, ni de celle du feu, ni de celle de la brouette, ni même de celle de la poudre. À vrai dire, la période la plus féconde de l'histoire de l'humanité leur est complètement inconnue.

Dans les premiers écrits de l'histoire, l'humanité est déjà vieille; elle traîne déjà le même bagage qu'aujourd'hui; elle a les mêmes mécaniques, la même morale et la même religion; elle n'oublie que ses erreurs. Toutes

les coutumes qui ont ainsi résisté à l'épreuve des siècles sont raisonnables. Les théologiens, avec leurs bavardages et leurs abstractions, ne sont pas arrivés à étouffer l'idée vraie qui y est enfermée. Ainsi, jeûne, confession, communion, messe, fête de Noël, fête de Pâques, tout a un sens. Dans la religion, tout est vrai, excepté le sermon; tout est bon, excepté le prêtre.

29 décembre 1906.

1907

19

Tous les vivants ont d'abord été poissons. Voilà une proposition qui était déjà formulée avant Socrate, et qui peut être prise aujourd'hui comme une hypothèse très vraisemblable.

Tenons-la pour vraie, et nous en tirerons une foule de conséquences concernant les couleurs et leur influence sur les passions.

Si les vivants ont d'abord vécu dans la mer, les premiers yeux se sont ouverts dans l'eau, c'est-à-dire à l'abri de la lumière rouge que l'eau de mer ne laisse point du tout passer. Regardez vers les profondeurs de l'eau, dans une grotte marine assez éclairée; la couleur, richement nuancée de vert et de bleu qui baignera alors doucement vos yeux peut vous donner l'idée de la « lumière des origines ».

Or il est arrivé, dans la suite, aux animaux nombre de mésaventures, et notamment celle de se trouver dans la boue, puis sur la terre sèche; ensuite de quoi ils se sont résignés à bien des choses, par exemple, à voir du rouge. Mais cela n'a pas dû aller sans souffrance; et aujourd'hui encore, nous avons une prédilection pour la lumière originelle[1].

Il faut dire que j'ai rencontré ces jours-ci un biologiste[2] qui sera illustre, et qui est présentement ignoré. Ce que je viens de dire n'est que miettes; vous pouvez juger du festin. En le quittant, je me disais :

Voilà donc pourquoi le taureau est excité par un foulard rouge. Voilà pourquoi les ouvrières d'ateliers photo-

graphiques, qui travaillent à la lumière rouge, se disputent plus vivement que d'autres. Voilà pourquoi le bleu est symbole de bonheur et le vert symbole d'espérance. Et voilà pourquoi Phèdre, accablée par un amour funeste, s'écrie en frissonnant : « Dieux! que ne suis-je assise à l'ombre des forêts! »

La pauvre femme, elle désirait la douce lumière des origines, et la simplicité des morues et des soles.

16 mars 1907.

20

J'admire comme les religions sont bien faites, et comme tout y tend à une même fin. Considérez cette fête de Pâques; elle doit éveiller dans l'âme du croyant un merveilleux espoir, après une amère tristesse. Ainsi l'exige la commémoration des souffrances du Christ, de sa passion, de sa mort et de sa résurrection.

Mais s'il n'y avait que ces vieilles histoires pour attrister ou réjouir les fidèles, la fête de Pâques ressemblerait trop à un feu d'artifice mouillé. Il s'agit d'intéresser à tout prix l'âme; et le meilleur moyen d'y arriver, c'est encore d'agir sur l'organisme. Ils ont donc réglé la fête de Pâques sur la lune et sur l'équinoxe, de façon que l'âme fût mise en demeure de se réjouir justement à l'époque où le soleil commence à réchauffer le corps. Ainsi les saisons sont complices, et la nature tout entière est secouée d'allégresse au moment où retentit le carillon de Pâques.

Il arrive même assez souvent que la représentation est réglée jusque dans les derniers détails, et qu'après une semaine de bise un peu aigre, le soleil fait son entrée justement quand il le faut; cette année il est entré en scène un peu trop tôt; mais ces petits accrocs sont rares.

Mais il fallait agir aussi sur l'estomac, qui est le régulateur principal de la joie et de la tristesse. Et c'est là qu'est visible cet art prodigieux d'agir sur les âmes. Quarante jours de morue et de hareng saur doivent nécessairement donner au plus modéré des hommes un

vif désir de viandes rôties, et en même temps une soif infinie, ce qui produit dans l'âme un sentiment d'inquiétude et d'attente tout à fait en harmonie avec les paroles liturgiques.

La fête enfin venue, et le cidre nouveau se trouvant justement à point, tout est prêt pour une soûlerie formidable, où chacun prend justement ce qu'il lui faut, et où les poètes, les rhumatisants, les amoureux et les ivrognes éprouvent le besoin de remercier quelqu'un.

C'est ainsi que les émotions de l'âme sont réveillées, entretenues et fortifiées par les changements d'état du corps. Seulement les naïfs ignorent cela; et, comme ils ne connaissent pas les véritables causes de leur joie, ils croient que c'est le geste et la parole du prêtre qui la leur donnent. Telle est la formule de toute religion.

5 avril 1907.

21

La science dompte la nature et la met au service de l'homme; voilà un thème pour des variations emphatiques et souvent niaises; et c'est ici qu'il faut faire attention à ce qu'on dit[1].

Il y a dans la nature des réserves d'énergie inépuisables qui dérivent du mouvement de la terre et de l'action du soleil; telles sont les marées, les cascades et les vents; ajoutons à cela la fertilité de la terre qui nous fabrique du blé et des troncs d'arbres, et aussi la fécondité des espèces vivantes, qui nous fabrique des moteurs économiques comme éléphants, chameaux, chevaux. C'est par l'exploitation intelligente de ces forces naturelles que l'homme est roi sur la terre, et roi prudent, mais non pas roi fainéant; il faut du travail pour élever et dresser des chevaux; il en faut encore bien plus pour museler le vent, le torrent et la marée; les turbines ont reçu bien des coups de marteau et s'usent vite. Ces esclaves sont infatigables; ils rendent sans doute plus qu'on ne leur donne; mais, si on comptait bien, on verrait que nous leur donnons beaucoup.

Il y a aussi dans la nature d'autres réserves d'énergie

qui ne sont pas inépuisables; telles sont les mines de charbon et de pétrole. Et ici encore il faut beaucoup de travail pour les amener à pied d'œuvre et les employer; il faut chaudières, tuyaux, leviers, roues. Ici encore l'esclave ne travaille que si le maître lui donne l'exemple. Considérez la journée d'un mécanicien : voilà pourtant un homme qui a dompté la nature; c'est un roi qui a bien des soucis.

L'homme a aussi découvert des méthodes pour transformer, concentrer, transporter l'énergie. Il fabrique des acides, des alcools, des éthers, de l'acétylène, des explosifs, tous corps puissants qui rendent en quelques secondes des milliers de journées de travail accumulées; mais ici l'homme n'arrive à la puissance qu'à force de travail; et il n'arrive à la vitesse qu'en gâchant du travail. Exemple simple : si vous voulez qu'un train aille deux fois plus vite, vous devrez dépenser quatre fois plus de charbon; et c'est sans doute pour cela que la guerre nous ruine; car à la guerre, il n'y a que la vitesse qui compte, à tous les points de vue.

Ces comptes sont terriblement difficiles à établir. Ce n'est pas une raison pour n'y jamais penser et faire sonner dans sa poche une monnaie trompeuse. Beaucoup de gens adorent la « fée Électricité », qui nous transporte, nous éclaire et nous chauffe; ils oublient la machine à vapeur qui tourne au bout du fil. Si cette machine élevait de l'eau, et si vous faisiez travailler cette eau sous pression, vous n'auriez pas l'idée de dire que cette eau est une fée qui travaille pour vous. L'électricité n'est pourtant pas une meilleure servante que l'eau. On ne sait pas ce que c'est que l'électricité; ce n'est pas une raison pour oublier ce qu'elle coûte.

6 avril 1907.

22

Toutes les fois qu'il se produit un brusque changement de temps, du chaud au froid ou du froid au chaud, je considère ce changement comme un fait historique de première importance.

Songez-y, quel changement dans l'industrie et le commerce; le temps règle les voyages, l'achat des combustibles, le passage des chapeaux de feutre aux chapeaux de paille; il modifie les travaux des champs et les récoltes, change le régime des fleuves et l'humeur des gens. Tout le monde sait qu'une bonne pluie empêche une émeute et qu'une bonne récolte fait aimer un régime. Tout le monde sait qu'il pleuvait la veille de Waterloo et que c'est pour cette raison que l'artillerie est entrée si tard en action; d'où mille conséquences dont nous éprouvons encore les effets.

Si j'écrivais l'histoire, je lui donnerais pour trame les faits météorologiques, l'abondance des récoltes, la statistique des transports et les vicissitudes de la natalité. Je serais alors en présence d'une chaîne de causes dont l'action est certainement prépondérante; j'y lirais déjà l'essentiel de l'histoire.

Lorsqu'une pluie soudaine tombe à l'heure de la promenade, je sais très bien d'avance ce qui va arriver, et dans quel sens la foule va s'enfuir. Pourtant je ne connais pas tous ces gens qui fuient; j'ignore leur caractère, leurs projets, leurs querelles; si même je voulais prédire la trajectoire de cette grosse dame, qui a une robe claire, ou celle du monsieur prudent qui a un parapluie, je risquerais de me tromper. Mais le mouvement de la foule, en gros, je puis très bien le prévoir, du moment qu'une même cause agit sur tous.

Ainsi la clef de l'histoire des hommes, c'est l'histoire de la planète sur laquelle ils sont. L'eau suit la pente; un historien qui remonterait aux grandes causes verrait les actions des peuples couler comme l'eau des ruisseaux.

19 mai 1907.

23

L'occasion est belle pour traiter de l'âme des foules, et faire là-dessus des développements mystiques : que le concert et la puissance de tous ces mouvements révèlent l'existence, au-dessus de ces individus, dont chacun est déjà une conscience et une volonté, d'une conscience

commune et d'une volonté commune; et je connais des sociologues qui posent une conscience sociale, qui est aux citoyens ce qu'est ma conscience à ma main ou à mon pied. Tout cela prouve que la sociologie n'est pas encore bien séparée de la littérature.

Quand nous sommes en présence d'un fait, la première explication qui nous vient à l'esprit, et celle qui suppose le moins d'attention, c'est celle-ci : tel être a voulu, c'est-à-dire s'est proposé une certaine fin, et a orienté des séries de moyens vers cette fin. Cet être, qui a voulu, c'est tantôt la chose même, comme un torrent qui a voulu rompre une digue, tantôt quelque Dieu invisible qui a fabriqué la chose ou la dirige; par exemple, Jupiter lance la foudre.

Ces explications ont cela de remarquable qu'elles n'expliquent rien du tout. Une chose est expliquée lorsque je puis la prévoir d'après ses conditions, disons mieux, la calculer d'après ses conditions. Ainsi lorsque dans une addition, je me trompe de deux dizaines en trop en écrivant un des nombres dont j'ai à faire la somme, je prévois, avec une clarté parfaite, que cette erreur se retrouvera dans le résultat. De même, si je fais agir une roue qui a cent dents, sur un pignon qui en a dix, je prévois, avec une clarté parfaite, que le pignon fera dix tours pendant que la roue en fera un. Et personne n'aura l'idée de dire que le pignon tourne plus vite que la roue parce qu'il est plus pressé.

Eh bien, lorsque l'on veut étudier utilement les animaux ou les foules, il ne faut point s'occuper de leurs intentions, mais les considérer, autant qu'on peut, comme des mécaniques, très compliquées sans doute, mais dans lesquelles un rouage pousse l'autre.

J'ai vu un jour un petit chien qu'on avait mis à moitié dans un baquet d'eau, malgré lui; il s'enfuit en secouant son corps à moitié mouillé, et je le trouvai quelques instants après couché au soleil dans l'entrée; il avait mis à l'ombre la partie sèche de son corps, de sorte que la ligne d'ombre coïncidait exactement avec les derniers poils mouillés. Preuve d'une intelligence admirable, direz-vous; ce chien a voulu exposer au soleil les parties mouillées de son corps. Non; je n'explique point la chose ainsi; il a couru parce qu'il avait froid; il s'est couché au soleil, parce qu'au soleil il n'avait plus froid;

mais les parties sèches de son corps ayant alors trop chaud, il s'est agité jusqu'au moment où il n'a plus senti ni le chaud ni le froid. Ainsi se secouent les peuples!

1er juillet 1907.

24

L'artiste[1] me dit : « Je comprends très bien ce que vous avez expliqué l'autre jour au sujet de l'immortalité, et que l'enfant n'est pas autre chose que ses parents eux-mêmes qui continuent à vivre en lui, comme il arrive pour le bourgeon et la graine chez les végétaux. Et, bien plus, je crois que si les hommes et les femmes voulaient considérer cela de près, ils y trouveraient des consolations plus efficaces que dans le prône du dimanche. Seulement, dites un peu, ceux qui n'ont pas d'enfants, qu'est-ce que vous en faites ? »

Je lui répondis : « Il faut distinguer. D'abord il peut arriver qu'un homme ne désire pas vivre indéfiniment dans des enfants et petits-enfants. J'ai connu un sage qui n'a pas voulu avoir d'enfants, parce qu'il trouvait en lui-même un troupeau de monstres, que sans doute il avait domptés, mais qu'il ne voulait pas léguer à d'autres; car on ne sait jamais bien ce que donnera le mélange de deux natures dans l'enfant. Ce scrupule est sans doute exagéré; mais voilà au moins un homme qui ne se plaindra pas d'être mortel.

Et puis, on peut prolonger son existence autrement que par des enfants; on peut laisser des livres, des symphonies, des statues. Il est assez connu que l'artiste pense aux siècles à venir, et que l'idée que ses œuvres lui survivront lui est agréable. Laissons même les œuvres, puisqu'elles tomberont sans doute en poussière alors que les descendants des hommes d'aujourd'hui seront encore bien vivants. Quiconque invente et enseigne, d'une façon ou d'une autre, engendre, on peut le dire, à sa manière; il met le meilleur de lui-même dans la cervelle de ceux qui l'entourent, et cette nouvelle lumière ne s'éteindra point tant que ceux-là revivront dans leurs enfants. Qui donc est plus vivant aujourd'hui que Socrate

ou qu'Archimède, ou que Beethoven ? Avoir du génie, c'est encore une manière de durer.

Voici une fleur. Vous y distinguerez aisément le germe, qui, à son tour, poussera, fleurira, revivra en d'autres germes, et, autour du germe, des organes qui sont destinés à périr, et qu'on appelle le calice ou la corolle. À quoi servent-ils ? À protéger le nourrisson sans doute, peut-être à retenir un peu de rosée pour le désaltérer, peut-être aussi à attirer, par des couleurs et des parfums, des insectes qui, s'étant frottés à d'autres fleurs, viendront féconder celle-là par procuration. Qu'est-ce que le calice ? Qu'est-ce que la corolle ? Le naturaliste y reconnaît des germes transformés, des êtres qui auraient pu rester enveloppés sur eux-mêmes et recommencer une autre vie, et qui, au lieu de cela, s'épanouissent largement, protègent, parfument, et font comme un brillant cortège autour du nourrisson. Ainsi vous, mon ami, vous qui savez si bien jouer du violon, vous êtes sans doute une corolle. »

5 juillet 1907.

25

Lorsqu'un profane pense à des livres que l'Église romaine met à l'*Index*[1], il pense naturellement à ce que tout le monde appelle les « mauvais livres ». Et il n'en manque pas, de livres qui ne peuvent que mettre le désordre en ceux qui les lisent.

Disons avec Platon qu'il y a comme trois hommes dans l'homme : la tête, qui compare, mesure et prévoit, et dont la fonction propre est de régler l'action d'une partie sur celle de toutes les autres; par exemple, si je veux porter mon poing en avant, il faut qu'une de mes jambes s'y porte aussi, sans quoi, au lieu de faire ce que je veux faire, je tomberais ridiculement.

Nommons tout de suite l'animal inférieur, le ventre, qui a pour fonction de jouir et de désirer; le ventre est un terrible compagnon, qui, semblable aux ivrognes, n'est guère supportable que s'il dort.

Entre les deux est la poitrine, ou le « cœur » comme

on dit communément, source d'action et de colère; c'est là, dans cette région intermédiaire, que se déchaînent les passions; et les passions sont un mélange extraordinaire d'idées et de désirs, secoués par les tempêtes de l'orgueil.

Eh bien, on peut dire qu'il y a, par le monde, des livres écrits pour le ventre et des livres écrits pour le cœur; le mal qu'ils peuvent faire dépend de l'âge, du sexe, et de la nature du lecteur; mais il y en a qui sont certainement mauvais ou dangereux à presque tous. À ce point de vue chacun de nous pourrait imiter la congrégation de l'*Index,* et dresser un tableau des livres qu'il est prudent de ne pas lire.

Si l'Église romaine avait fait quelque travail de ce genre, elle aurait sans doute autant d'autorité qu'elle voudrait; car il n'est point d'homme qui ne cherche quelque secours contre ses désirs et ses passions. Mais les cardinaux songent bien à cela! Leur principal souci est d'engourdir et de paralyser la tête, source de l'ordre et de la prudence. Tout livre est dangereux; mais le livre le plus dangereux, selon l'Église, est justement celui qui parle à l'intelligence seule. Et s'il y avait encore des bûchers, on n'y brûlerait point quelque barbouilleur en pornographie; non; on y brûlerait quelque noble et sage matérialiste, qui serait parvenu à la sagesse en s'efforçant de comprendre le jeu des forces naturelles. Voilà pourquoi l'Église a été plus redoutée que respectée.

26 juillet 1907.

26

On va bien loin[1] pour voir des choses extraordinaires, falaises granitiques, montagnes neigeuses, torrents, et il ne manque pourtant pas de choses remarquables et belles, n'importe où. Tout est beau, si l'on sait voir. Un champ de blé, une hirondelle qui vole, les nuages au ciel, les étoiles; et tout cela change de minute en minute. Quand le bourdon entre dans la fleur de la sauge, il fait jouer une petite bascule très délicate; les

deux étamines sortent du casque de la fleur et viennent, comme des brosses chargées de pollen, s'appliquer sur les ailes de l'insecte; voilà une chose merveilleuse, que j'ai à ma porte.

Seulement il faut apprendre à regarder; et c'est à cela que les voyages peuvent servir. C'est une chose assez connue que nous ne regardons guère le visage de ceux que nous voyons tous les jours. On s'habitue à voir comme on s'habitue à porter un fardeau. Ainsi le spectacle des choses familières ne nous réveille plus. Nous ne savons plus faire comme l'enfant, et suivre des yeux la lampe que l'on emporte. Si nous dormions tout à fait, cela serait encore passable. Mais, dès que les choses ne nous tirent plus hors de nous, nous tombons dans les discours intérieurs, dans les souvenirs, dans les projets, et, en un mot, dans les passions, car tous désirent quelque chose et regrettent quelque chose, et ces idées-là remuent la bile. C'est pourquoi on recherche les spectacles du théâtre, et les jeux à combinaisons. Changer de pays est encore meilleur.

Seulement il y a une virginité des yeux, qu'il ne faut pas perdre trop tôt. Celui qui à quatre ans a déjà vu la mer et la montagne, risque de ne jamais les regarder. J'avais vingt ans, quand j'ai vu la mer pour la première fois; aussi, encore maintenant, dès que je la vois, je suis incapable de penser à autre chose. C'est ainsi que l'attention s'éveille. Après que l'on a considéré, par force, le jeu des éléments dans les vagues, on est ramené naturellement aux objets ordinaires, où l'on retrouve, avec étonnement, les mêmes problèmes. C'est ainsi que l'on apprend à lire, après avoir épelé, dans un album où les lettres sont grossies et enluminées. C'est donc encore plus vrai qu'ils ne croient, qu'il faut voyager pour apprendre à être heureux chez soi.

24 août 1907.

27

Nous suivions une route étroite, le long du torrent. De chaque côté se dressait une muraille de rochers, qui

montait bien à trois cents mètres. On voyait des couches de terrain tantôt plissées comme une collerette tuyautée, tantôt interrompues par une gigantesque cassure, tantôt redressées et presque verticales; en bas grondait le torrent, sur des cailloux arrondis dont quelques-uns étaient gros comme une maison. Le géographe me dit : « Quelle bousculade est écrite dans tout cela! On voit clairement qu'un jour une force irrésistible a soulevé ces terrains comme une muraille en travers du torrent. Alors les eaux ont monté, formant quelque lac immense derrière nous, et le torrent qui est maintenant à nos pieds a coulé autrefois au-dessus de nos têtes, puis a creusé peu à peu un ravin de trois cents mètres; ou peut-être l'eau, se glissant entre les rocs, a creusé quelque tunnel, dont la voûte a fini par s'écrouler; l'eau est arrivée à vaincre la montagne.

— Je crois, lui répondis-je, que vous faites tourner votre cinématographe un peu trop vite. Vous dites bien que l'eau a travaillé lentement autrefois, comme elle travaille maintenant; mais pourquoi voulez-vous que la terre ait travaillé plus vite que l'eau ? Évidemment je ne puis rien dire de certain sur cette histoire d'un ravin; nous avons devant nous les documents, plus sincères sans doute que des écrits, mais non plus faciles à interpréter. Pourtant, dans le doute, j'incline à croire que les changements se sont toujours faits comme ils se font maintenant. Toutes ces masses de rochers se soulèvent encore devant nous; certains changements, sensibles surtout au bord de la mer, nous permettent de le supposer; ce mouvement est fort lent; je ne crois pas qu'il ait été jamais plus rapide; la terre se refroidit comme autrefois; la croûte extérieure se contracte comme autrefois, donc se fendille et se boursoufle comme autrefois. Mon cinématographe étant ainsi réglé à une vitesse raisonnable, je vois très bien comment le torrent a creusé son chemin; il l'a creusé comme il le creuse maintenant; pendant qu'il creusait tout doucement, le terrain montait tout doucement; les grands lézards ailés qui assistaient à ce changement n'ont pas, plus que nous, perçu de cataclysme, ou bien à peine quelque petit éboulement, comme on peut en voir à la fonte des neiges. »

Et c'est ainsi qu'il faudrait lire l'histoire humaine aussi; car il y a bien quelques éboulements ici et là,

comme batailles, émeutes, et prises de Bastille; mais le principal, dans le progrès, s'est fait par un travail lent et continu, ignoré même de ceux qui le faisaient. Par exemple la loi de Séparation[1] a été un éboulement; mais le changement des idées, la transformation des croyances et des mœurs ont précédé l'éboulement et se continueront encore dans la suite; et voilà ce que ne comprennent pas les lézards devenus hommes, qui ne se réveillent qu'à l'éboulement, comme les voyageurs aux stations.

20 septembre 1907.

28

Le ciel est d'un bleu plus pâle, et l'air a un goût d'automne; j'ai vu déjà quelques feuillages roux, et dès six heures on allume les lampes. Sans consulter les cartes ou le marc de café, je puis vous annoncer en gros ce qui va arriver; des jours de plus en plus courts, un vent froid, des gelées, un soleil de plus en plus pâle, des nuages, des brouillards. Mais j'ajoute, comme la somnambule, que les beaux jours reviendront, que les arbres pousseront de nouvelles feuilles et que le blé mûrira. En vous annonçant tout cela, je ne me risque pas beaucoup, et pourtant je n'y crois pas trop. Ce retour régulier des saisons m'étonne toujours un peu.

Car enfin, si nous regardons autour de nous, nous voyons que tout change, et très vite, surtout dans les choses qui se meuvent en tourbillons, comme la fumée, ou l'eau sous les ponts. Sans doute, l'eau coule toujours à peu près de la même manière, pour le spectateur distrait; mais regardez de plus près; allez jusqu'au détail, ce ne sont plus les mêmes brins de paille ni les mêmes bouchons. De même pour la fumée, le même panache noir peut orner quelque temps la cheminée d'usine, mais chaque petit brin de charbon change à chaque instant de vitesse, suit les lignes les plus capricieuses, et passe d'un tourbillon à l'autre. Or, le système des astres est un tourbillon de ce genre; et nous sommes emportés avec les bouchons et avec les grains de poussière; nous ne devrions donc jamais revoir la même perspective

d'étoiles, ni le même soleil, si du moins les grands tourbillons ressemblaient aux petits. Mais, tout au contraire, l'ordre des saisons et le mouvement des astres n'ont pour ainsi dire point changé depuis que les hommes écrivent leurs mémoires. Cela ne ressemble pas du tout aux changements que nous observons sur la terre et dans les sociétés humaines. Aussi les hommes ont-ils longtemps considéré les astres comme des dieux. Et si je cherchais au monde quelque miracle, ce ne sont point les événements extraordinaires que j'appellerais miracles, mais bien plutôt le cours ordinaire des saisons et la forme invariable des groupes d'étoiles. Si quelque chose pouvait prouver qu'il y a un dieu, ce serait l'ordre plutôt que le désordre, et le retour constant des jours et des saisons, plutôt que le spectacle d'un homme marchant sur la mer.

1er octobre 1907.

29

L'anarchiste a raison en un sens. L'homme n'est pas au monde pour imiter toujours ni pour obéir toujours; il se doit aussi à lui-même; il doit travailler à perfectionner son jugement propre, et agir d'après cela. Par exemple, lorsque je veux savoir si cet homme, qui vient de s'enrichir, est juste ou injuste, je n'irai pas le demander à un juge, ni à une foule; je déciderai en moi-même, et sans appel, si je dois le saluer ou non.

Nous n'aurons jamais trop de ces fiers esprits qui jugent, critiquent et résistent. Ils sont le sel de la cité. Le respect, l'imitation, l'hypocrisie, toutes les forces sociales, qui sont réellement des forces de religion, sont aussi redoutables que la grêle, le cyclone et l'inondation; ce sont des forces sans yeux. Quelles tempêtes, quels remous et quels tourbillons lorsqu'un mauvais vent souffle sur une foule! Ou bien alors c'est une paix morne, la somnolence, l'hébétement, la vie en procession. Toute invention utile, toute inspiration noble a troublé la procession, et scandalisé quelque sous-diacre, ou quelque sacristain.

Oui, mais l'organisation sociale est quelque chose de nécessaire aussi. L'homme isolé est un homme vaincu; pour avoir voulu être tout à fait libre, il est tout à fait esclave. Il faut donc une union entre les hommes, et que le plus éclairé accorde quelque chose aux autres; il faut une opinion commune, qu'on appelle loi, et qui ne soit ni la pensée du plus ignorant, ni la pensée du plus sage. Société, individu, voilà nos deux trésors; et nous devons courir au secours de l'un et de l'autre, selon le cours des événements; car tantôt c'est l'un qui est menacé, tantôt c'est l'autre. Un jour Socrate, magistrat, résistait à la foule au nom des lois; le lendemain, dans un cercle de jeunes gens, il critiquait librement les dieux et les traditions; un autre jour, il tuait pour sa patrie, comme une brute. Et c'était toujours Socrate.

8 octobre 1907.

30

Il y a des gens, à ce qu'on assure, qui jaunissent parce qu'ils n'ont pas le ruban violet. D'autres se mettent en colère pour une tache d'encre ou pour une assiette cassée. Vous en trouverez d'autres qui vivent de leur plume ou de leur trémolo oratoire, et qui gémissent sur le vil métier qu'ils font. Des femmes font une petite fièvre pour un corsage mal coupé. Il y a aussi les poètes, qui vont pleurer dans les lacs.

Je voyageais samedi avec des ouvrières d'usine qui rentraient chez elles; l'une disait : « Encore une semaine de tirée »; l'autre : « Heureusement que c'est demain dimanche; on va pouvoir faire le ménage »; et une troisième : « On voudrait pourtant bien travailler un peu pour soi tous les soirs avant de se coucher; mais comment faire ? Hier, j'ai voulu coudre un peu; je m'endormais. » Songez à ces existences crépusculaires. Point de joie claire. À peine de temps en temps un soleil rouge : l'alcool et l'amour.

Là-dessus le mélancolique me dit : « Pourquoi voulez-vous que cela me console; il y a des peines plus vives que les miennes; eh bien, c'est pour m'attrister

encore plus. La condition humaine est telle que moi, qui suis encore parmi les heureux, je traîne tristement mes joies. »

Arrêtez-vous, monsieur le Mélancolique; je sais que vous avez plus d'une corde à votre lyre; jouez donc plutôt un autre air, que je vais vous dire. Le peu de bonheur que vous avez, et dont vous ne faites rien de bon, vos loisirs au coin du feu, votre bon lit, votre piano, votre bibliothèque, votre café et vos rôties bien dorées, tout cela est lié à ces journées de travail sans repos et sans soleil, dont je vous parlais tout à l'heure. Pour que ces ouvrières travaillent seulement un peu moins, il faudrait que vous travailliez, vous, beaucoup plus. Avant de penser à des maux qui sont sans remède, pensez aux maux dont vous êtes l'auteur; cela fouette le sang; cela est plus sain que d'aller gémir sur le bord du lac, au clair de la lune.

12 octobre 1907.

31

Comme nous parlions d'anarchistes, de socialistes, et d'espèces politiques du même genre, un sage me dit : « Le véritable anarchiste, c'est vous, Alain. »

Je lui répondis : « Ce que vous dites là m'étonne beaucoup. Non seulement je paie mes contributions, mais je me réjouis lorsque je les paie, parce que cela me rappelle que je possède, en commun avec d'autres, un grand nombre de choses utiles, comme routes, ponts, phares, digues, écoles, bibliothèques, hôpitaux. Bien plus, j'obéis strictement aux lois et j'estime que les agents de police sont trop peu payés pour les services qu'ils rendent. Enfin j'admire plus qu'aucune autre chose la discipline dans l'action; un régiment en bel ordre est un spectacle qui me plaît à voir.

— Oui, me dit-il, je sais tout cela, car je vous connais depuis longtemps. Tout de même vous êtes anarchiste. Vous reconnaissez la nécessité de l'ordre et de la hiérarchie, à peu près comme vous ouvrez votre parapluie quand il pleut; mais vous n'aimez pas votre parapluie

pour lui-même. Vous parlez du même ton à un préfet et à un cocher; cela étonne; je ne saurais pas dire si c'est que vous êtes trop poli avec le cocher ou trop peu poli avec le préfet; mais enfin il faudrait pourtant faire quelque différence entre eux. Vous savez obéir, mais vous êtes incapable de respecter. Vous ne croyez pas aux grades ni aux parchemins; si un illustre professeur parle, fût-il cuirassé de palmes vertes, vous l'écoutez comme vous écoutez un écolier, toujours cherchant la faute, et toujours joyeux quand vous la découvrez. Et, pour tout dire en gros, vous avez de la religion, mais vous n'avez point la foi. Vous acceptez la société, avec tous ses panaches, comme un mal nécessaire, et, lorsqu'un honnête fonctionnaire a les larmes aux yeux parce que l'on vient de le décorer, vous trouvez cela ridicule. Réellement oui, vous êtes anarchiste. »

Je dus avouer. Car sans doute ce qu'il disait n'était pas absolument vrai, et, tout au fond, je suis bien plus idolâtre qu'il ne le croyait; mais je le regrette.

15 octobre 1907.

32

« Un rêve! Me devrais-je inquiéter d'un rêve?[1] » Ainsi parle Athalie, et nous sommes tous comme elle; un rêve n'est que brouillard et fumée; il nous est pourtant difficile de vivre après un rêve précis et plein de signification, comme nous vivions auparavant. Par exemple, si quelque ami nous apparaît plusieurs fois pendant notre sommeil, et si son visage ou son attitude exprime fortement la haine ou le mensonge ou quelque autre sentiment ennemi, je ne sais pas si notre amitié n'en sera pas troublée. En ce sens, n'importe quel rêve serait présage, présage au moins d'un changement en nous-mêmes.

Si l'on veut ne pas trop s'émouvoir pour un rêve, il faut en chercher les causes, qui sont souvent tout à fait simples et naturelles. Je me souviens qu'un matin je rêvais que j'assistais à une bataille compliquée d'un incendie; et tout flambait, jusqu'au sang rouge qui sortait des blessures. Je me réveille enfin. J'entends des coups de

feu qui venaient d'un champ de tir voisin, et je vois devant moi, tendu en travers de la fenêtre, un rideau rouge translucide sur lequel le soleil frappait. Ces couleurs et ces bruits étaient entrés en moi par mes yeux et par mes oreilles; et j'avais tissé mon rêve avec cela, comme on fait de la tapisserie avec des laines teintes. D'autres rêvent que quelque adversaire les étouffe; et c'est tout simplement qu'ils ont ramené leurs couvertures par-dessus leur tête. Si l'on joint à ces causes le mécanisme qui fait revivre les souvenirs, on fait aisément rentrer le rêve parmi les faits naturels et ordinaires et on y gagne d'être bien plus tranquille.

Mais il a fallu sans doute bien des siècles pour que les hommes apprennent ainsi à exorciser les fantômes, et à chasser les dieux. Longtemps ils ont cru qu'ils faisaient conversation avec les morts, et que leurs ennemis venaient encore les menacer, même longtemps après que leur tête avait séché au bout d'une pique, ou que leurs cendres avaient été jetées au vent. D'où ils tirèrent l'idée de corps immortels qu'ils appelèrent âmes, et d'une cité de morts, dont les rois furent adorés comme dieux. Et ces idées, comme on sait, ont dominé l'histoire pendant quelques dizaines de siècles. Et l'on passait sa vie à plaire aux morts, afin d'avoir une bonne place aux enfers. Le premier athée fut sans doute un homme qui ne rêvait jamais.

1er novembre 1907.

33

Je lisais, ces jours, un article sur le mensonge, dans lequel l'auteur montrait, non sans force, que le menteur est à la fois méprisable et maladroit. Cela a été expliqué souvent, mais la question n'est pas pour cela réglée. Car, enfin, il peut y avoir, et il y a eu, des mensonges utiles et des mensonges héroïques. D'après cela le disciple conclura que le mensonge n'est pas mauvais par lui-même, et qu'il vaut ce que valent ses conséquences, lesquelles, le plus souvent, exposent son auteur au mépris public, et à des malheurs grands ou petits. Cela fait que

je me demandais, après avoir lu : Que pourrait-on dire contre le mensonge, lorsque ses conséquences sont bonnes pour le menteur et pour tout le monde ?

Le mieux est de dire que le mensonge est contraire à la santé. Une des fonctions naturelles du corps est de correspondre à la pensée par des mouvements. Les gestes d'un orateur le montrent bien. Et, au fond, qu'est-ce que le langage, sinon le commencement d'une action que l'on pense à faire ? J'ai peur, je m'enfuis : langage. Je suis en colère, je serre les poings : langage. Je suis confiant et tout entier à des sentiments d'amitié, je tends mes mains ouvertes : langage. L'enfant a faim, et il fait oui de la tête afin de happer le morceau qu'on lui tend : langage. Enfin, rassuré, après une alerte, je me détends et je pousse un soupir qui est déjà presque un mot : langage. La parole n'est elle-même qu'un geste de la poitrine, de la langue et des lèvres. Chez un homme tout à fait naturel, on pourrait lire toutes les pensées dans les gestes du corps. Ainsi, dire la vérité est aussi naturel que respirer et digérer.

Aussi, observez un menteur; son mensonge est une lutte contre son corps; l'effort qu'il exerce contre ses muscles se voit à une attitude maladroite et à la rougeur du visage. Bien mieux, le mensonge est presque impossible; presque toujours, pendant que la bouche dit non, le corps dit oui. C'est pourquoi personne n'aime à mentir.

Seulement il faut bien remarquer une chose, c'est que, toutes les fois que nous pensons mollement, et sans bien savoir, le mensonge devient alors très facile; en réalité alors, pendant que je mens, je pense ce que je dis, je le pense sans y tenir. Voilà pourquoi les mensonges sur des futilités sont à peine comptés comme mensonges. Mais mentir sur ce que l'on sait bien, sur ce que l'on pense avec force et conviction, c'est cela qui est difficile et même impossible. C'est pourquoi les religieux font un si grand usage des formules : il est si pénible d'affirmer ce qu'on ne croit pas qu'on finit par croire ce qu'on affirme.

28 novembre 1907.

34

Nous considérons comme supérieurs les esprits les plus précoces et qui montrent, comme on dit, le plus de facilité. Il n'est peut-être point d'erreur plus profonde, et qui entraîne de plus graves conséquences, que celle-là.

Un bon esprit est nécessairement un esprit lent. Quand je dis une chose pareille, on dresse contre moi vingt exemples qui veulent prouver le contraire. Mais cela ne me trouble point. Rien n'est plus facile que d'imiter l'intelligence par la mémoire. On dresse bien des chiens; ils comptent correctement, en ce sens que, quand on leur montre le carton huit et le carton sept, ils savent aller chercher le carton quinze, et le présenter à leur maître avec cet air zélé et important qu'ont les chiens.

Il ne manque certainement pas d' « enfants prodiges » qui ressemblent à ces chiens-là. Quand j'étais tout petit, je récitais une fable, dont vous connaissez le premier vers : « Certain renard gascon, d'autres disent normand », etc. Je le récitais comme il fallait, en donnant le ton, en sorte qu'on pouvait croire, en écoutant le bambin, qu'il comprenait la malice, et qu'il savait, lui, Normand de trois ans et demi, qu'un Normand, avec ses airs tranquilles, vaut bien deux Gascons pour les discours. Mais le pauvre bambin n'en était pas encore là, je puis l'assurer, puisque le bambin c'était moi. C'est tout juste si je savais que le renard est une espèce de chien sauvage; l'épithète gascon n'ajoutait rien au mot renard; et, quant à la seconde partie du vers : d'autres disent normand, je me souviens très bien que je la disais comme un mot très long et tout à fait extraordinaire, dont je ne soupçonnais point le sens. Je n'en apportais pas moins gravement ce mot mystérieux, comme un chien savant apporte le carton qui convient; comme lui, je faisais l'important; comme lui, ce que je voyais de plus clair dans tout cela, c'était quelque morceau de sucre.

Et j'en ai gagné des morceaux de sucre de toutes les tailles, qui s'appelaient baccalauréat, ou autrement, toujours par le même procédé, comprenant une petite partie de ce que je disais, et disant le reste avec l'air qu'il

fallait. Et si depuis je suis revenu sur les « d'autres disent normand » que j'avais brillamment récités, c'est parce que je l'ai bien voulu. Personne ne m'y a jamais poussé. Et plus d'une fois, pendant que je cherchais à débrouiller par mes moyens quelque problème, avec une peine infinie, il s'est trouvé quelque chien savant à figure humaine qui me dit à l'oreille : « Ne te fatigue donc pas, c'est ce carton-là, celui qui est un peu de travers, qu'il faut porter au maître, si l'on veut avoir du sucre. »

30 novembre 1907.

35

Que nous pensions tous que nous sommes immortels, cela est inévitable, car notre propre mort nous est tout à fait inconcevable. Quand je pense que je mourrai, je me figure, d'après ce que j'ai vu, l'histoire de quelqu'un que j'appelle moi, et que je dessine à ma ressemblance; j'imagine cet homme malade, mourant, mort, et porté en terre. Oui, mais si je fais bien attention, je m'aperçois moi-même dans l'assistance, moi-même suivant mon propre cortège funèbre, et, donc, vivant encore d'une certaine façon.

Je vois plus loin, je bouleverse le monde; j'efface de la terre jusqu'aux dernières traces des travaux humains; je l'imagine sans atmosphère et sans eau, roulant autour d'un soleil déjà refroidi mais toujours je me suppose spectateur, et perché dans quelque étoile, toujours pensant, et par conséquent toujours vivant.

On dit que le sommeil est le frère de la mort. Oui. Il ressemble à la mort en cela, que je ne puis m'en faire aucune idée. Il m'est arrivé étant enfant d'essayer de saisir l'instant même où je m'endormirais; et cette occupation m'a tenu éveillé plus d'une fois. Il est pourtant évident qu'il faudrait être éveillé pour savoir qu'on dort. C'est pourquoi mon sommeil n'existe réellement pas du tout pour moi; c'est seulement par des signes extérieurs et par le témoignage des autres que je conjecture que j'ai dormi.

Je m'explique très bien d'après cela que les hommes aient souvent songé à s'assurer une demeure confortable

après leur mort, et qu'ils n'aient pu s'empêcher de se voir d'avance errant autour de leur tombeau, ou se pressant avec d'autres ombres dans la célèbre barque. Qui a bien compris cette illusion comprend du même coup pourquoi on a si souvent prouvé que l'âme est immortelle, et aussi que ces preuves, quand elles seraient invincibles, ne prouvent rien. Ma mort n'est rien pour moi; et si je crois y penser, je ne puis penser en réalité qu'à une autre vie. Comme je crois me voir derrière le miroir, ainsi, par une illusion inévitable, du moment que je pense à moi, je me pense vivant. Je ressemble à Calino, qui allumerait sa lanterne pour aller voir s'il fait bien noir dans la cave.

3 décembre 1907.

36

Lorsque le ver à soie, accroché aux branches de la bruyère, se met à filer autour de lui, tend des fils d'une branche à l'autre, disparaît dans un nuage de soie floconneuse, et s'enferme enfin dans un cocon où il deviendra chrysalide, on jurerait, d'après l'apparence, qu'il sait très bien ce qu'il fait. Voyez comme cette grosse tête se balance ici et là, comme s'il délibérait et mesurait avant d'attacher son fil.

Mais c'est trop lui prêter, et il est probable que les choses se passent bien plus simplement. Il sécrète un collodion, c'est-à-dire une espèce de liquide qui devient fil en séchant. Quelque mouvement qu'il fasse, il accroche ce fil à quelque branche; et, comme ses mouvements ne sont pas vifs, il se trouve bientôt entouré d'un tissu léger qui l'empêche d'aller où il veut. Le voilà qui cherche sa route, toujours tendant de nouveaux fils, et principalement du côté où il reste encore un peu de jour. Ainsi, pendant qu'il tâtonne, le cocon se fait très régulièrement. Vous expliquiez son industrie par une fin; mais j'en aperçois les causes. Ce n'est pas pour s'enfermer et pour s'endormir qu'il fait un cocon. Il fait un cocon parce qu'il sécrète de la soie, et il s'endort parce qu'il est emprisonné. Vous supposiez bien inutilement, dans cette grosse tête, des idées et des projets qui n'y étaient point.

Il faut proposer cet exemple à ceux qui cherchent ce que peuvent bien penser les fourmis, les abeilles, les oiseaux et les chiens. Mais mon ver à soie et son cocon peuvent instruire aussi ceux qui cherchent à deviner les idées d'un homme d'après ses actes. Car il ne manque pas de généraux qui font leur plan après la victoire, ni d'hommes d'État qui dressent leurs projets quand ils sont retirés à la campagne, et en considérant ce qu'ils ont fait. Ce n'est pas parce qu'ils hochent gravement la tête que je serai leur dupe; je ne prendrai point l'hésitation pour délibération. Pendant qu'ils se donnent l'air de penser, le fil sèche; et il faudra bien qu'ils fassent leur cocon selon les circonstances. Une fois dedans, et déjà momies, ils disent qu'ils l'ont fait parce qu'ils l'ont voulu; mais je crois qu'ils l'ont voulu parce qu'ils l'ont fait.

5 décembre 1907.

1908

37

La politesse fait partie de l'hygiène. Alceste, l'homme qui gronde toujours, se donnera une maladie d'estomac, s'il ne l'a pas déjà. Les philosophes disent qu'un jugement qui va au fond donne de la sérénité aux hommes; oui, sans doute; mais une réflexion trop suivie commence par leur enlever toute sérénité. Cela tient sans doute au désir violent que l'on a de faire passer les idées dans les faits. Et comme tout est compliqué, comme nous avons bientôt des doutes sur toutes choses, nous passons notre temps à nous retenir, à nous raidir, à nous serrer le cœur; je ne parle pas par métaphore, je dis serrer réellement le cœur, car cet homme froid, prudent, défiant, dont le regard veut lire à l'intérieur des crânes, réellement il s'empêche de vivre; tout est tendu; son souffle même n'est pas libre; il faut beaucoup de laisser-aller dans les paroles, dans les gestes, dans les actes, si l'on veut que la digestion se fasse bien.

Le mauvais escrimeur, lorsqu'il est sur la planche, raidit tous ses muscles et serre les dents; il travaille contre lui-même, et si bien, qu'il arrive à une extrême fatigue, quoiqu'il n'ait fait, d'ailleurs, que des attaques lourdes et maladroites. Un vieux maître d'armes me disait une jolie chose : « Je veux que votre main soit comme un oiseau »; le précepte est bon ailleurs que sur la planche; dans tous les actes, et dans toutes les préparations, il faut laisser courir, comme disent sagement les marins, hommes patients par métier et qui savent bien qu'il est inutile de souffler sur la mer.

Ainsi il n'est pas mauvais, dans le doute, de sourire et de tendre la main; cela est bon pour les autres et pour soi. Mais le disciple m'arrête là et crie : « Non, point de mensonge; point d'hypocrisie ! Je regrette autant que vous mes candides années. Mais quoi, il ne fallait pas m'apprendre à penser. »

Pense encore un peu plus, ami; vois plus loin et pèse mieux. Songe à ce qu'il y a de choses belles et laides, dans un homme, et comme elles sont mêlées. Tu dis : cet homme n'aime que lui; qu'en sais-tu ? Et, quand il te le dirait, qu'en sait-il ? Tout est ténèbres, en lui comme en toi; ta lumière te fait voir quelques petites choses, mais aussi les ténèbres. Eh bien, si tu arrives au vrai doute, tu peux aimer et sourire. N'insulte pas Jupiter tonnant; tu ne sais pas ce qu'il fait; il ne sait pas ce qu'il fait.

4 janvier 1908.

38

Au sujet des réceptions officielles, des visites, des conversations étudiées et ennuyeuses, du café, du théâtre et du jeu de bridge, il est très facile de montrer que les hommes se donnent bien du mal inutilement. Il faut comprendre aussi qu'il y a un peu et même beaucoup de sagesse dans ces occupations réglées qui remplissent les heures de loisir.

On ne peut pas travailler toujours; cela est assez connu; la plus vigoureuse attention, quand elle s'est exercée sur un problème nouveau pendant seulement dix minutes, est déjà paresseuse. Il faut donc avoir assez de sagesse pour se reposer. Mais comment faire ? Notre pensée n'est pas comme un bec de gaz, que l'on éteint en tournant une clef. Quand nous voulons l'arrêter, c'est alors justement qu'elle continue, tournant sur elle-même, sans avancer, comme un écureuil dans sa cage.

Tout le monde connaît par expérience ces délibérations interminables et inutiles qui suivent les actes. On voudrait arrêter le moteur puisque tout est fait; mais ce n'est pas facile. Les raisons, les objections et les réponses

viennent processionnellement, passent et repassent; les mêmes discours résonnent sous le crâne, et souvent jusque dans le sommeil. On comprend alors le supplice de Sisyphe, qui soulève sans cesse son rocher sans trouver une position de repos. Un tel travail de l'imagination est mauvais pour la santé, et d'autant plus que l'individu qui y est condamné a l'esprit plus riche et plus cultivé.

Il faut donc trouver un véritable repos, qui conduise du travail au sommeil. Et il faut reconnaître que les conversations sans intérêt sur le temps qu'il fait, ou bien les discours officiels des politiques, sont très propres à endormir peu à peu l'imagination, pourvu que l'on se condamne à les suivre; et c'est à quoi nous conduisent la politesse et l'ambition, dès que nous avons un rôle à jouer dans ces cérémonies. Il faut suivre et comprendre, si l'on veut n'être pas grossier; ce n'est ni difficile ni fatigant; cela remplit les heures et préserve d'une méditation suivie. Vous donc qui prenez de l'eau de fleur d'oranger afin de dormir comme vous faisiez quand vous étiez petit, prenez plutôt un diplomate, entre deux portes, pendant une heure.

8 janvier 1908.

39

Philinte entre dans son cabinet de travail, tourne un commutateur et illumine toute la pièce; puis ayant choisi un livre dans les rayons de sa bibliothèque, il s'assied devant sa table; d'un autre geste il éteint cette lumière trop vive qui tombe du plafond dispersée par des facettes de cristal; et en même temps, il allume une lampe voilée d'un abat-jour vert. Ayant ainsi essayé ses pouvoirs de magicien, il me dit : « J'aime notre temps; j'aime notre industrie; tout est propre et simple. Voyez : ma vieille lampe Carcel est maintenant au grenier; je n'entends plus ses grincements et ses râles; je ne sens plus cette horrible fumée qu'elle me jetait au nez lorsque j'étais quelque temps sans m'occuper d'elle. Ainsi les travaux inférieurs se font plus vite; je lis et je réfléchis plus tranquillement; ma lumière me suit partout sans que je la

transporte; j'ai à mon service une esclave docile, prompte et silencieuse, et, ce qui m'importe aussi, une esclave qui ne souffre pas, qui n'a pas besoin de manger ni de dormir. Par l'effet du progrès je suis plus heureux et je suis moins méchant; je suis maître, et je n'ai point d'esclaves. Il fait bon vivre en ce temps-ci. »

Je lui dis : « Philinte, vous êtes ici comme au théâtre; vous n'allez pas au-delà des décors; il vous plaît d'ignorer le peuple des machinistes qui travaillent sous la scène. Pour moi je ne puis m'empêcher de penser à eux. Tous ces fils ne sont point venus d'eux-mêmes là où ils sont; j'ai vu récemment un électricien qui avait deux doigts mutilés par les étincelles. Des centaines d'hommes ont travaillé pour poser tous ces fils, et travaillent chaque jour à les visiter, à les réparer. Suivez ces fils jusqu'au bout, vous trouverez une puissante machine à vapeur, qui dévore du charbon tiré d'un puits de cinq cents mètres, et transporté à grand-peine jusqu'ici. Dans cette salle où tournent les volants et les bobines, des hommes vont passer toute la nuit, l'un rôti par un terrible feu, l'autre menacé à chaque instant par des étincelles, par des courroies, par des engrenages. Demain, à la pointe du jour, des centaines d'hommes s'enfermeront dans la fumée et la poussière pour fabriquer des machines semblables à celles qui tournent là. Un peuple invisible vous suit partout, Philinte, en portant des lampes; ils obéissent à un geste de vous comme des chiens, et mieux que des chiens; seulement, maître ingénieux autant que sensible, vous avez mis des murs entre eux et vous; vous ne les voyez plus; vous ne les entendez plus; vous oubliez qu'ils existent; et cela importe pour votre bien-être. Car je vous connais; vous avez le cœur bon; et si votre domestique était là debout, tenant votre lampe comme il faut, vous lui diriez avant dix minutes : " Baptiste, allez dormir ". »

9 janvier 1908.

40

Il y a eu une promotion de ministres. Pour un fonctionnaire ambitieux, qui tient au pouvoir par amitiés et parentés, des changements de ce genre sont attendus, escomptés, espérés ou redoutés, selon les circonstances. La masse des fonctionnaires n'y pense pas beaucoup. La masse des citoyens lit cela dans les journaux, comme on lit un fait divers; ou, si l'on s'intéresse parfois à quelque combat oratoire, si l'on applaudit lorsqu'un ambitieux s'élève de degré en degré, ce n'est que par jeu, comme au théâtre.

Qu'est-ce qui intéresse réellement un homme? Sa santé, et celle de ses parents et alliés, son commerce, son crédit, ses amours, le temps qu'il fait. Voilà ce qui peut le rendre heureux ou malheureux; c'est dans ce groupe restreint de choses et de gens qu'il peut lire l'avenir, et trouver des raisons de craindre et d'espérer. Or il est assez rare que parmi les atomes tourbillonnants au milieu desquels il vit, il y ait un ministre, ou un homme qui puisse être ministre. J'entends bien; vous me citerez tout de suite vingt, trente, cinquante familles peut-être qui suivent avec anxiété les scintillations d'une étoile de la politique; mais n'oubliez pas la multitude des citoyens qui n'attendaient rien du ministre d'hier, et qui n'attendent rien du ministre d'aujourd'hui.

La vie politique est surtout en discours et conversations. Fonctionnaires et journalistes ont là-dessus des opinions quelquefois sincères, parce qu'elles tiennent à leurs intérêts, souvent commandées, plus souvent encore tout à fait arbitraires. D'autres, qui entendent ou lisent ces opinions, arrivent à approuver ou à blâmer, par entraînement, comme on rit, comme on trépigne, comme on pleure au théâtre. On admire que l'opinion publique grossisse les fautes, puis les oublie, oublie les hommes, puis les ramasse et les porte au sommet, tout cela pour de petites causes. Cela tient à ce que l'opinion se moque des individus; et comment en serait-il autrement? Elle les ignore. Les paroles et les actes d'un ministre sont pour le citoyen spectateur comme les roulades d'un ténor.

Est-ce à dire que les citoyens ne pensent pas sérieusement à la politique ? Évidemment ils y pensent; seulement, n'allez pas confondre les remous et batailles des vagues avec le lent et irrésistible mouvement de la marée qui monte. Là-dessus les hommes politiques dansent, comme des bouchons sur l'eau.

11 janvier 1908.

41

Le jeu d'échecs n'a point changé; les maisons publiques non plus; ce qui fait bien voir que le progrès ne mord pas sur tout. Nous faisons rouler des trains électriques, et nous raffinons sur l'égoïsme et l'altruisme. Cependant il y a à Meaux et dans toutes les villes quelque rue des Remparts où l'on trouve une maison close, et, dans cette maison, un peuple barbare, aussi loin de nous que peuvent l'être les Polynésiens; je veux dire loin de nos discours et de nos traités de morale, mais plus près de nous sans doute que nous ne voulons le croire.

Là vivent des esclaves qui font un métier de bêtes; là on vous sert, pour de l'argent, des femmes parées, comme ailleurs on vous servirait des côtelettes. Vous supposez, âmes naïves, que ces esclaves et ces marchands d'esclaves sont comme des prisonniers dans un souterrain, pensant toujours à la liberté, à l'amour, à la famille, à l'honneur, comme des damnés penseraient au paradis. Point du tout. Ils ont une espèce de vie humaine; ils ont de bons moments, des rires, des larmes, des querelles, des réconciliations. Le maître gouverne par la force, et la maîtresse gouverne par la persuasion. Il y a chez eux des sages et des fous; il y a des maximes raisonnables, il y a des règles de l'honneur; il y a des offenses; il y a des insultes; il y a des passions nobles et des passions viles; l'une est méprisée pour son avarice; l'autre est connue pour envieuse et menteuse; une autre a trop de cœur, et mourra d'amour, après avoir versé de vraies larmes.

Mais, là comme ailleurs, les occupations quotidiennes endorment les passions; le temps des loisirs se passe en

bavardages; la vie est réglée comme dans un couvent; on craint le prieur, mais au fond on l'aime un peu, l'on célèbre sa fête en levant les verres, autour d'un gâteau à la crème. Alors on oublie à la fois et le métier, qui est l'ordre, et les passions, qui sont le désordre, et l'on s'étourdit de discours qui ressemblent à tous les discours.

Un étranger, qui entendrait cela, crierait sans doute à ces pauvres marchandes de plaisir : « Songez donc au métier que vous faites, à ces brutes qui vous louent et vous vendent comme des outils ou des victuailles; jugez tout cela; brisez tout cela; ensuite vous lèverez vos verres. » L'étranger ferait rire. Un étranger est toujours un peu ridicule parce qu'il invoque des raisons contre la coutume. Nous ririons d'un homme qui tomberait de la lune, et voudrait peser notre politesse, notre justice, nos discours officiels, nos vertus, nos plaisirs et nos peines dans les balances de la Raison.

16 janvier 1908.

42

Discours du trône, hermines, pourpres, couronnes, décors et costumes d'un autre âge, qu'est-ce que tout cela signifie ? Chose remarquable, le peuple qui a la plus longue expérience de la liberté est justement celui qui conserve le plus scrupuleusement tous les rites de la servitude. Il y a sans doute quelque raison, et plus d'une raison, cachée sous ces manteaux de cour.

Je remarque une chose, c'est que, plus un homme est ambitieux et orgueilleux, plus il méprise les insignes de la puissance. Ce sont les modestes qui se cachent sous la pourpre, et qui promènent avec une joie puérile un costume qu'ils jugent plus admirable qu'ils ne peuvent l'être eux-mêmes. Combien en voyons-nous ainsi passer, de ces ânes qui portent des reliques. Ne rions pas trop; ils ne sont pas ânes autant qu'on dirait; ils veulent seulement croire, malgré leur sentiment intérieur, qu'ils sont respectables; par cet effort pour paraître, ils arrivent sans doute à valoir un peu mieux; leur costume est comme une armure, qui les soutient; au total, cela est peut-être plus utile que nuisible.

Toujours est-il que l'homme qui se sent réellement puissant ne veut rien devoir au costume; il prétend être reconnu sans les insignes, et être acclamé tout nu. Napoléon le premier avait sa redingote grise. S'il rétablit un jour les pompes officielles, c'est qu'il voulait laisser une institution après lui, une défroque bien empesée qui se tînt debout toute seule. Aujourd'hui encore, vous reconnaissez l'homme puissant, l'homme qui compte, à ceci, qu'il est en veston, qu'il met les mains dans ses poches, et qu'il n'est pas décoré.

Interprétez d'après cela cette pompe britannique. C'est, je pense, une manière d'adorer l'institution, en écrasant l'homme. Donnez-leur une jeune femme, un blanc-bec, un vieillard, un malade, ou le premier venu, ils en feront un roi; le manteau est assez somptueux pour cacher l'homme; rien ne dit plus clairement qu'un peuple fort aura toujours un grand roi. Ce manteau signifie : tu es puissant parce que tu es roi. La redingote grise et le petit chapeau voulaient dire : tu es roi parce que tu es puissant. Ainsi, se moquer des manteaux de cour, ce n'est que demi-sagesse. Puissance et richesse vont du peuple au roi, non du roi au peuple. L'Angleterre n'acclame point un maître; elle acclame sa propre puissance, étalée sur les épaules d'un roi de théâtre.

3 février 1908.

43

L'abbé Loisy[1], qui n'est presque plus abbé, ressemble assez à Renan, qui resta toujours un peu curé. Tous deux sont des historiens; tous deux tournent autour des questions, argumentent avec malice, remuent de vieux papiers, à faire croire aux naïfs que la vie humaine de ce temps est suspendue à la trouvaille que l'on pourrait faire de quelque document perdu depuis dix-neuf siècles. Ce sont jeux de sacristains. Il faut écarter les enveloppes, briser la coquille et aller au cœur de la question.

Il s'agit, par exemple, de savoir si Jésus-Christ fut réellement Dieu. Eh bien, je dis que ce n'est pas là une

question d'histoire, ni une question de fait. Il faut voir ce que peuvent signifier maintenant, pour nous, des propositions du genre de celles-ci : Jésus-Christ est fils de Dieu; Jésus-Christ est Dieu.

Il faudrait être bien rustre pour croire qu'on est fils de Dieu au sens où on est fils de Pierre ou de Paul. Cela doit s'entendre en esprit; ou bien, alors, il ne faut qu'en rire. Or, entendu en esprit, qu'est-ce que cela veut dire ? C'est une idée aussi vieille qu'on voudra, bien plus ancienne que le Christ, que l'idée d'une parenté spirituelle entre tous les hommes. Les hommes se ressemblent par leur manière de connaître, de prouver, d'argumenter; sans cela les discussions ne seraient même pas possibles; il n'y aurait ni sciences, ni enseignement des sciences. Beaucoup de nobles esprits, je cite Platon, Aristote, les Stoïciens, pour ne parler que de ceux qui ne l'ont pas appris dans l'Évangile, croient que tous les hommes participent à une Raison éternelle, immuable, parfaite, qui serait comme l'âme ou l'esprit du monde. En ce sens, nous sommes tous fils de Dieu. Seulement, cela se voit plus ou moins. Quand un homme cultivera en lui ce feu divin, jusqu'à réchauffer les autres par la justice et l'amour, on l'appellera Dieu ou fils de Dieu.

Ces définitions une fois admises, je veux bien dire que Jésus fut Dieu ou fils de Dieu, comme on voudra; les incertitudes sur le texte de l'Évangile, certains récits ridicules comme celui des trois cents cochons possédés du Diable et qui allèrent se noyer, ne me retiendront pas. Je puis, à travers l'histoire, et en traitant l'histoire comme une « mauvaise langue » qu'elle est, me faire, sous le nom de Jésus, le portrait d'un fils de Dieu.

Reste à juger la conception même d'un Dieu, c'est-à-dire d'une Raison éternelle. J'avoue qu'on n'en peut apporter de preuve à la rigueur. La question est donc de savoir si, pratiquement, il est bon d'y croire, c'est-à-dire si cette croyance aide à être courageux, patient, juste et bon. C'est une belle question à discuter, dès qu'on l'a nettoyée de toute cette poussière archéologique. On verra alors si cette croyance sauve l'homme, et en quel sens; si l'on peut l'avoir en soi tout seul, par réflexion, ou s'il faut la réchauffer en ravivant le feu intérieur par la méditation en commun, par les rites, par la musique.

Graves problèmes peut-être; problèmes d'aujourd'hui ou de demain; problèmes de sociologie, comme on dit, non problèmes d'histoire.

19 février 1908.

44

Le fond[1] de la religion n'est peut-être qu'une espèce d'ivresse collective. La contagion des sentiments a une telle puissance, et notre corps est si naturellement porté à imiter les mouvements des corps qui lui ressemblent le plus, que des hommes réunis en viennent bientôt à aimer, à haïr, à penser en commun. La musique exprime merveilleusement ces actions et réactions; le rythme est une loi commune, que tous les chanteurs adorent, lorsqu'ils chantent en chœur. Personne n'échappe entièrement à cette puissance de la foule. Que l'on soit citoyen dans une réunion publique, soldat dans un régiment, ou révolutionnaire chantant *L'Internationale,* on se sentira comme emporté hors de soi-même; on oubliera, tout soudain, les mille petites misères de la vie individuelle, le doute, l'hésitation, le regret, l'ennui; la vie aura un sens et une saveur jusque-là inconnue. Il en est de cette ivresse comme de toute ivresse; qui a bu boira. C'est par là qu'on peut expliquer cette longue suite des guerres impériales, où l'on dirait que les hommes trouvaient leur plus haut plaisir à se battre et à mourir. Dans le fond, ce qui leur plaisait, ce n'était pas spécialement la bataille, c'était l'action en commun.

De cette joie est née la poésie. Tous sentent quelque puissance invisible, qui agit à la fois en chacun d'eux et hors d'eux; tous la cherchent; tous veulent donner un corps à cette âme; ce corps, ce sera le chef ou le prêtre, ou le prophète, ou quelque dieu qu'ils finiront par voir et toucher. Le Christ a dit une profonde parole : « Toutes les fois que vous serez réunis, je serai avec vous. »

À bien regarder, il n'y a rien de plus dans ces prodigieux sentiments que ce que l'on observe dans un mouvement de terreur panique; ce n'est toujours que la

passion grandie, et l'animal divinisé. Autant qu'on peut savoir, la puissance proprement humaine, que nous appelons raison, vient d'une toute autre source. Elle est née, sans doute, dans les pays froids, pendant les longs hivers, alors qu'il faut fermer sa maison et vivre chacun avec soi. La science, par ses calculs, par ses machines, par ses catapultes, par ses canons, devait vaincre la poésie; la justice devait vaincre l'amour. Mais le combat dure encore et durera longtemps. Les hommes, même les plus raisonnables, ont une tendresse pour les dieux et pour la musique qui me fait penser que la guerre durera encore longtemps parmi nous. Les Muses protègent la retraite des dieux.

26 février 1908.

45

Quand un jardinier veut faire un jardin, il commence par arracher les herbes folles, les prunelliers sauvages, les ronces recourbées; il met les oiseaux en fuite; il défonce la terre; il poursuit les racines, il les extirpe, il les jette au feu. Après quoi il trace des allées, dessine des carrés, y plante des choux, des artichauts et des rosiers. Alors seulement il s'appuie noblement sur son râteau et dit : « Voilà un beau jardin. »

Le pédagogue est un jardinier de cette espèce-là; il ratisse dans les jeunes esprits; son idéal est d'en arracher les plantes folles qui y poussent naturellement, et d'y faire venir des plantes qu'il a prises ailleurs. Alors il fait visiter ses jardins par les chefs jardiniers, et il récolte des éloges. Il cultive le jardin, non pour le jardin, mais pour le jardinier. Tous ces jeunes esprits qu'on lui confie, il y sème ses idées à lui; il est content lorsqu'elles poussent en eux comme en lui. Voilà des esprits bien cultivés, qui seront sages et heureux.

Seulement il arrive une chose, c'est que le jardin est bientôt laissé à lui-même. Il se venge alors du jardinier et du jardinage. Les vieilles racines, dont il reste toujours quelque chose, poussent de vigoureux jets. Les oiseaux, qui n'étaient pas loin, apportent des graines

sauvages. Tout cela refait bientôt la broussaille des premières années. Non sans fleurs, non sans nids joyeux, non sans vols d'oiseaux, non sans reptiles aussi. Et que pourraient faire, contre cette invasion de plantes barbares, de pauvres légumes à peine enfoncés dans le sol ?

Le jardinage des esprits veut plus de prudence; il faudrait garder les produits du sol; élaguer et greffer, non arracher; transformer la nature, au lieu d'en vouloir créer une autre. Une petite fille expliquait à son jeune frère ce que c'est que le vent : « Il y a du vent, disait-elle, parce que les arbres remuent. » Un pédagogue aurait tout de suite arraché et jeté au feu cette plante sauvage. Mais heureusement il n'y avait point de pédagogue là autour; il n'y avait qu'un père très raisonnable qui écoutait ces propos d'enfants, et qui admirait l'éveil des premières idées. Car il faut bien que la vérité naisse de l'erreur; et nos idées ne sont bien à nous que si nous y reconnaissons nos premiers rêves.

28 février 1908.

46

Quelqu'un vantait le courage de Socrate, qui, dans une affaire où les Athéniens avaient été battus, avait fait à lui tout seul une honorable retraite, pendant que les autres s'enfuyaient comme des lapins. Socrate, en entendant ces éloges, se mit à rire, et dit : « Tu me crois courageux; en réalité je le fus moins, ce jour-là, que tous ceux qui s'enfuyaient. Car j'estime qu'il faut avoir un fier mépris du danger pour jeter ses armes quand on est serré par l'ennemi, et lui offrir son dos comme une cible; pour moi, en faisant face à ceux qui me poursuivaient, en ouvrant bien les yeux, en fronçant les sourcils, et en m'escrimant de mon mieux, j'étais à ce qu'il me semble poussé par la peur; et je ne vois pas en quoi celui qui se cache le mieux qu'il peut, derrière son bouclier s'il ne trouve pas d'autre défense, est plus courageux que celui qui se jette dans la déroute les yeux fermés, comme dans un gouffre. Je vois seulement que l'un de ces deux hommes est plus ingénieux que l'autre. »

En entendant cet étrange discours sur le courage, les jeunes gens qui étaient là restaient comme engourdis; il leur semblait que toutes leurs notions familières s'étaient envolées de leurs têtes. Tel était l'effet que produisait presque toujours Socrate, par ses discours subtils; aussi l'avait-on surnommé la Torpille.

Mais un homme sérieux se leva et montrant le poing à Socrate, il s'écria : « De quel droit jettes-tu au feu les fleurs et les fruits que portent tes actions ? Pourquoi rabaisses-tu tes vertus au niveau des vices les plus honteux ? Sois donc simple, et laisse parler ceux qui font ton éloge; car la cité n'a pas besoin seulement de bonnes actions; les discours enthousiastes ne lui sont pas moins utiles. Pourquoi jouer sur les mots ? Pourquoi, semblable à l'ivrogne qui a mis sa tunique à l'envers, pourquoi mets-tu les discours à l'envers ? Ne vois-tu pas quelles excuses tu prépares aux lâches qui iront se cacher au fond des caves, en compagnie des femmes et des enfants, pendant que les autres combattront sur les remparts ? Il vaudrait bien mieux, Socrate, que tu aies fui ce jour-là, et que tu n'aies point parlé aujourd'hui. Ta modestie ironique nous fait plus de mal que ton courage ne nous a fait de bien. Tu agis comme un bon citoyen en toutes choses; mais tu penses sans respect, et tu parles sans respect; ton intelligence corrompt toutes tes vertus; tu obéis aux dieux, mais tu ne crois pas aux dieux; tu es courageux, et tu n'admires pas le courage. Tu mourrais froidement pour la patrie; mais tu mourrais de meilleur cœur pour soutenir un de tes paradoxes. Tu nous jettes ton dévouement sans amour, comme on jette un os à un chien. Tes vertus se moquent de la vertu. Crains la juste colère des dieux. » Socrate tomba dans une méditation sans fond. Déjà, dans la prison, l'esclave broyait la ciguë.

1er mars 1908.

47

Un jeune auteur, dont les premiers essais ressemblaient à une triomphante aurore, mais qui, pour l'ins-

tant, dînait à vingt-cinq sous, rencontra un jour un académicien bien marié, et qui tenait un haut rang dans le royaume des lettres. Le jeune auteur fit voir des dents longues et une ambition démesurée; alors l'académicien, qui était au fond un bon diable, voulut lui enseigner l'art de se faire ermite.

« Vous avez, lui dit-il, autant que je sais, cent fois plus de talent qu'il n'en faut pour réussir. Il est affligeant de vous voir dans cette crotte, et si mal nourri. Voyons, mon cher, comment cherchez-vous la gloire et la fortune ? Vous ne voyez que des gens dont l'opinion ne compte pas, et qui sont aussi pauvres que vous. Vous jetez vos graines dans le sable. Après cela, vous accuserez le sort. Il n'est pourtant pas difficile de savoir où se trouvent la gloire et la fortune. Suivez tous ces brillants équipages; là est votre terre promise; et ne craignez rien; vous y entrerez sans peine; faites seulement l'avance d'un costume convenable; il vous sera remboursé, soyez tranquille. La société polie manque de sève et de jeunes talents. Vous serez admiré, vous serez aimé, vous serez lu; vous ferez quelque riche mariage; vous passerez l'hiver en Égypte et le printemps à Londres, et les jeunes gens copieront vos cravates et vos gilets. Je ne parle pas des femmes, ajouta-t-il, d'un air fat, car vous en aurez trop.

— Marchons, dit le jeune auteur, marchons vers la terre promise. Mais, dites-moi, on n'a rien sans payer; que paierai-je pour avoir tout cela ?

— Bah! peu de chose. On vous demandera d'être poli. Le reste viendra sans que vous y pensiez. Je connais vos opinions sur les riches et sur les pauvres. Moi aussi j'ai médité sur la justice. Il ne s'agit, voyez-vous, que de méditer un peu plus avant, jusqu'au point où les opinions contraires pèsent le même poids dans la balance. Quand vous en serez là, vous saurez le prix de l'ironie, qui est la politesse du sage; ainsi parée et harnachée, votre jeune liberté pourra se présenter dans tous les salons. Après cela, les salons se chargeront de vous instruire; la vraie sagesse vous viendra avec la richesse; je vous dirai comme dit le prêtre : pratiquez d'abord; la foi viendra. Il faut exercer la puissance pour bien comprendre tout le respect qu'elle mérite. Vous êtes mal placé pour juger les traditions et la

hiérarchie; goûtez d'abord au miel; cela vous fera aimer la ruche. Bien vivre, si vous l'entendez comme il faut, conduit à bien penser. C'est l'histoire de plus d'un ministre, et de tous les académiciens. »

À ce moment, l'auteur maigre reconnut dans l'auteur gras le chien de la fable, et vit la marque du collier. « Attaché ? dit le loup, vous ne courez donc pas où vous voulez ?[1] » Il fit une gambade et disparut.

9 mars 1908.

48

Gouverner, c'est faire œuvre de police; et c'est un métier peu agréable. Voilà deux citoyens qui se déclarent la guerre, afin de fixer un point de droit. Pendant qu'ils préparent la paix à grands coups de pied dans le ventre, les autres citoyens, puissances neutres, échangent des propos assez vifs. Alors intervient l'agent de police, dans l'intérêt de tous, ce qui n'empêche pas que souvent les deux combattants deviennent alliés contre lui, pendant que les assistants poussent des clameurs révolutionnaires. C'est ainsi. L'élève n'aime pas son mentor; l'ami qui ose dire des vérités un peu dures est mal reçu; nous respectons la raison, mais nous aimons nos passions; l'ordre n'est aimé que des spectateurs tranquilles et impartiaux, qui sont de froids amis. Quiconque est passionné criera contre l'ordre; et, comme il n'y a point d'hommes qui soient continuellement raisonnables, un gouvernement qui dure un peu est exposé à recevoir des injures de tout le monde.

Assurément, si les clameurs et les injures avaient la vertu des célèbres trompettes de Jéricho, nous ferions un massacre effrayant de ministres. Nous avons connu un temps où un discours faisait l'effet d'un coup de canon; où la Chambre, secouée par des colères contagieuses, ressemblait à une mer perfide, dont les tempêtes étaient soudaines et redoutables.

Mais il est arrivé une chose, c'est que l'électeur s'est approché des affaires publiques; et les prophètes qui annonçaient d'avance les excès de la démagogie ont

très mal vu; cette lourde masse électorale a lesté les députés; au lieu de voter selon leur humeur, ou selon l'ambition de leur femme, ils ont dû subir la pression des comités et des associations professionnelles. « Mille tyrannies », disaient les nigauds. Mais non. Dans la masse s'agitent mille intérêts qui sont rarement d'accord, et qui se contrarient souvent, d'où une stabilité relative, qui, tout pesé, est un bien.

Il y eut un temps où un gros électeur, comme on disait, parce qu'il n'avait pas les palmes, pouvait lancer son député contre le ministère. De là des marchandages de couloirs, où s'exerçait la sagacité des docteurs en politique. Mais nous n'en sommes plus là. Chaque électeur veut un avantage pour lui, non pour le voisin; et, comme un électeur pèse autant qu'un autre, il n'y a plus que les intérêts véritablement communs à un grand nombre qui mettent en mouvement les bulletins de vote. Cela n'empêche pas toujours que le député s'agite; mais les tempêtes parlementaires font souvent plus de bruit que de mal. Les députés approuvent ou blâment; mais, de plus en plus, c'est la nation entière qui vote. De là une nouvelle politique, qui étonne les politiques.

10 mars 1908.

49

Il y a à dire au sujet de l'œuvre de Zola. Barrès, après Brunetière, n'a dit là-dessus que des pauvretés. La description de ce qui excite le désir est sans doute dangereuse; mais la description des passions décemment vêtues ne l'est peut-être pas moins. Laissons donc la morale, et traitons du vrai.

Zola a vu la société humaine comme une machine dont le désir pousse les rouages. À entendre parler les hommes et les femmes, on croirait qu'ils ont principalement du cœur et de l'intelligence, qu'ils aiment l'argent, le pouvoir, les honneurs; que les passions de l'amour consistent surtout dans un échange d'idées et de sentiments, secoués par les tempêtes de l'orgueil. Mais il n'en est rien. Cela n'est qu'hypocrisie. Leurs

passions sont comme leurs vêtements; là-dessous, ils sont tout nus, et animaux autant qu'on voudra. Si donc on veut comprendre ce qui se passe aux Académies, aux discussions politiques, à la Bourse, dans les salons, à l'atelier, il faut pénétrer dans les alcôves, et allumer la lampe juste au moment où il est d'usage de l'éteindre.

Cela posé, une peinture des mœurs ne peut être vraie sans être choquante; et il est inévitable que nous ayons le rouge au front, si nous nous regardons dans le miroir que le romancier nous présente. Mais c'est tant pis. Si c'est ainsi, il faut dire que c'est ainsi. Assez longtemps les hommes ont vécu de mensonges décents; et comme ces mensonges n'ont fait que servir de masque à l'injustice, bien plus, ont aggravé l'injustice, on ne risque rien à dire le vrai. Cette pudeur rougissante ne mérite point de pitié; regardez-la bien, c'est cette même pudeur qui aurait laissé l'innocent mourir dans sa prison.

Si l'on prend les choses ainsi, toute l'œuvre de Zola est éclairée d'une clarté d'aurore. Seulement on peut croire qu'il s'est trompé. Ce n'est peut-être pas le désir qui meut le monde des hommes; c'est peut-être la passion. Qu'est-ce que la passion ? C'est un mélange d'idées, de colères et de désirs, qui peut transformer les désirs et presque les annuler, et qui remplace les folies animales par des folies proprement humaines, avarice, ambition, vanité, jalousie, fanatisme. Il est peut-être vrai de dire que, dans l'histoire des passions homicides, le désir physique est souvent peu de chose. Communément celui qui aime une femme pourrait se procurer, avec de l'argent, des femmes plus belles que celle qu'il aime; mais l'orgueil et les autres passions qui dépendent de l'intelligence et des préjugés ont souvent bien plus de force que le désir. On peut discuter là-dessus. Et c'est en ce sens que l'on peut dire que Balzac est plus vrai que Zola.

23 mars 1908.

50

Une vieille dame, qui a passé sa vie à instruire des jeunes filles, est venue à parler de ce qu'elle avait voulu faire et de ce qu'elle avait fait. Cela ne ressemblait guère aux discours de ces nigauds de pédagogues, qui s'époumonent à souffler sur la mer et délibèrent gravement sur les saisons de la vie, comme si l'âge, les passions et la santé dépendaient de leurs ennuyeuses leçons.

Elle jugeait des choses comme un esprit libre le peut faire; elle apercevait clairement la puissance de l'univers et le poids de la nécessité; elle savait que chacun vit comme il peut, sous des feux croisés; car il tombe des tuiles et des cheminées. Elle mesurait aussi la pression qu'exerce sur nous cet autre univers dans l'univers, que l'on appelle société; comment l'imitation, la crainte, le respect, la pitié, le courage, comment nos vices et aussi nos vertus nous enveloppent d'un vêtement serré; comment chacun de nous est toujours prêtre de quelque chose, et menteur au service du bien; que les plus fières ambitions sont bientôt ramenées à l'ordinaire, et que les caractères sont des pailles au vent. « Sera-t-il dieu, table ou cuvette. » Ainsi parle le sculpteur. Mais c'est l'univers qui sculpte les hommes et les femmes; et la société finit l'œuvre, plus souvent cuvette qu'autre chose.

Assurément, elle ne disait pas tout cela. Elle le laissait entendre, et suivait sans doute en pensée mille destinées qui s'étaient déroulées dans le monde, comme des fils de vierge, au gré des vents et des buissons. La vie commence en procession et se continue sous l'averse. Que de fleurs piétinées! Les tendres vierges s'enfuient, en jetant un reproche timide vers le ciel.

Il y a une chose qu'il faudrait apprendre; il faudrait savoir accepter la loi des choses et la loi des hommes; on ne peut pas faire la plus petite chose sans des moyens et sans des outils, qu'il faut d'abord prendre comme ils sont. Il faut de la terre glaise pour faire une statue, et beaucoup de bavardages pour faire une pensée. Mais bah! Ce sont les copeaux du menuisier. Voici ce qu'elle me dit à la fin : « L'éducation a pour objet de nous

apprendre à supporter l'injustice et à supporter l'ennui. »

Je méditais là-dessus en m'en allant. Il me semblait que j'étais assez capable de supporter l'injustice, je dis l'injustice dont je serais victime; car supporter les autres injustices, cela n'est pas bien difficile. Mais contre les discours ennuyeux, je suis sans courage. Allons, mon âme, comme disait cet ancien, qu'attends-tu pour t'exercer ? Ce ne sont pas les champs de bataille qui manquent, ni les conférenciers.

6 avril 1908.

51

Ceux qui montrent sur la scène des femmes très peu habillées, et beaucoup de ceux qui vont les voir, disent qu'ils pensent à l'art du sculpteur et à la beauté des lignes plutôt qu'à de vifs plaisirs et à de violents désirs. Quelques-uns d'entre eux sont peut-être sincères. Cela prouve qu'ils sont très purs; mais voilà une pureté qui est redoutable pour la vertu des autres.

La première fois que je suis allé à un grand bal, je me suis dit, après avoir un peu dansé et beaucoup regardé : voilà un milieu pour faire fleurir de terribles passions. Toutes ces femmes se montrent juste assez pour que les plaisirs de l'amour ne puissent pas être oubliés un seul instant; hommes et femmes se touchent juste assez pour que le désir naisse et renaisse. Il n'est pas une de ces danseuses qui n'ait dans la valse une espèce de gracieux abandon qui est plein de promesses. Toutes sont mises pour plaire, et veulent plaire, les unes afin de se marier, les autres afin d'égayer le mariage. La musique et les conversations ne sont que rubans autour du bouquet; c'est là un marché de femmes.

Comme j'avais pensé tout haut, et que je conduisais au buffet une brillante et jeune femme, elle me dit : « Vous prenez mal les choses; vous êtes un peu huron; mais je veux vous former. Toutes ces femmes et toutes ces jeunes filles sont ici pour danser, et pour faire briller les grâces de leur esprit. Si elles ont les épaules découvertes et les bras nus, ce n'est point, sachez-le, pour montrer com-

ment elles sont faites, et qu'elles ont le corps aussi net que le visage; c'est tout simplement parce que l'on s'échauffe fort à danser; vous ne savez pas comme on est à l'aise hors de son corsage. Et si nous nous laissons prendre par la taille, c'est afin de nous abandonner mieux au rythme de la valse, et non pour sentir le corps d'un homme tout près de nous. Quelle horreur! Ma foi, si je soupçonnais que vous, et les autres hommes qui sont ici, pensez ce que vous venez de dire, je quitterais le bal. »

L'admirable, c'est qu'elle me disait ces choses d'un air à la fois indigné et amusé, de façon que la musique n'allait guère avec les paroles. Mais peut-être était-elle tout simplement innocente et gaie. L'art des femmes est de ne jamais laisser deviner ce qu'elles désirent, et peut-être, chez la plupart d'entre elles, de ne rien désirer du tout, sinon des plaisirs de vanité. Mais le Huron comprend mal ces choses et fait bientôt une sotte figure d'amoureux, où se peignent un mélange de désir et de respect, convenablement dosé. Le lit est fait pour les passions; et elles n'y dormiront guère.

11 avril 1908.

52

C'est très sage, ce qui a été écrit par Brieux[1] et par d'autres au sujet du mari trompé qui tue sa femme; il est clair que c'est là un châtiment barbare, et qu'il faudrait, en bonne justice, traiter ce meurtrier, qui se dit justicier, comme on traite les autres.

Maintenant, quand on veut voir là un reste de la sauvagerie primitive, je crois qu'on simplifie trop. Nos passions peuvent être sauvages dans leurs effets; elles n'en sont pas moins, presque toutes, un effet indirect de la civilisation et du progrès des mœurs. L'amour de l'or suppose tout un système économique. De même les violences de l'amour ne s'expliqueraient pas sans une certaine religion sentimentale qui ne manque ni de prêtres ni de fidèles.

Il y a certainement, dans le désir sexuel, quelque

chose de violent qui peut conduire au meurtre, comme on peut le voir même chez les animaux. Il y a peut-être de cette impulsion lorsqu'un homme civilisé tue sa femme; mais il y a bien autre chose aussi. Le désir n'est pas si fort, chez un homme de la ville; la volonté en triomphe aisément, pourvu qu'elle soit soutenue par l'orgueil, ou par la peur. Ce mari de théâtre, qui a tué sa femme, était certainement capable de résister au désir plutôt que d'être importun; un homme civilisé est toujours assez fatigué et assez blasé pour avoir cette vertu-là. L'admirable, c'est que les orages de la passion lancent très bien l'éclair et la foudre sans que le désir s'en mêle. Celui qui prépare un viol, je suis sûr qu'il est conduit par la partie inférieure de lui-même, et qu'on s'en apercevrait si l'on avait quelque thermomètre à mesurer le désir. Mais, je suis sûr aussi que ce thermomètre marquerait zéro si l'on savait mesurer le cours du sang et des humeurs dans un mari trompé qui se venge. C'est au cœur, comme on dit, que mord la jalousie, et c'est très bien dit.

L'amour est une espèce d'ambition raffinée, qui ne se contente point de posséder le corps d'une femme; l'amoureux veut être aimé librement et choisi librement; il veut lire dans la tête, à travers les yeux; il veut être le plus précieux des biens pour quelqu'un. Voilà comment il interprète le désir, ou seulement le consentement d'une femme vertueuse. Les femmes se prêtent très bien à ce jeu; l'éducation, les mœurs, et le besoin qu'elles ont aussi d'être un trésor pour quelqu'un, tout leur enseigne cet art prodigieux de la coquetterie, qui donne au plaisir un sens et un prix extraordinaires. De là des joies que l'homme sauvage ignorait. De là d'enivrants poèmes; de là, chez ceux qui sont aimés, ou qui croient l'être, des oasis où le cœur se repose, et comme un secret refuge.

Comment un homme arrive ainsi à vivre par une seule pensée; comment la femme est souvent amenée, par intérêt, par orgueil, ou seulement par bonté, à forcer un peu ses sentiments; comment, parce qu'elle n'a pas connu le doute ni l'espérance, elle en vient à désirer pour elle-même les joies qu'elle donne, cela est assez connu. Telles sont les sources du drame. Pour comprendre la fureur d'un roi détrôné, il faut se faire quelque idée du plaisir que l'on trouve à être roi. De même, il

faut que j'imagine quelque bonheur enivrant si je veux comprendre les effets de la jalousie. C'est l'ange, alors, et non la bête, qui brandit l'épée.

19 avril 1908.

53

Une cheminée est ébranlée par le vent ; elle s'écroule enfin, une pierre tombe sur la tête d'un passant et le tue. Cela fait six lignes pour un journal ; on lit, et on n'y pense plus, tant un accident de ce genre semble d'accord avec le cours ordinaire des choses.

Mais si la pierre tue quelqu'un que vous connaissez bien, alors vous considérez attentivement ce fait, avec toutes ces circonstances, et vous n'arrivez pas à l'accepter ; vous essayez de le nier. Vous vous dites : la cheminée aurait pu résister un peu plus longtemps ; le vent aurait pu souffler un peu moins fort à ce moment-là ; l'homme aurait pu prendre une autre rue, entrer chez le bouquiniste, passer sur l'autre trottoir, s'arrêter pour se moucher, se détourner pour éviter une flaque d'eau ; le moindre changement dans toutes ces circonstances rendait l'accident impossible. Et comme tous ces changements nous apparaissent comme possibles et même faciles à réaliser, nous accusons quelque destin ennemi, qui a voulu cet événement et non un autre.

Ce qui nous trompe dans ces cas-là, c'est qu'une autre action nous paraît possible tout autant que celle qui a été faite ; il n'est pas plus difficile, pensons-nous, à un homme, de passer à droite d'une flaque d'eau que de passer à gauche.

Nous jugeons ainsi parce que nous ne connaissons pas bien la liaison de toutes choses entre elles, et comment les actions des hommes dépendent rigoureusement de leur nature et des circonstances. Un myope se mouillera les pieds ; un distrait aussi, mais pour d'autres causes ; un autre oblique à droite parce qu'au moment où il a vu la flaque d'eau, il avait le pied gauche appuyé au sol et le pied droit en mouvement ; et cette position dépendait des pas qu'il avait faits ; chacun de ses pas, à son tour,

dépendait des pas précédents, et aussi de ce qu'il voyait et entendait; toutes les circonstances étaient liées à d'autres, au vent, à la neige, à l'heure, à la saison; ainsi, pendant que cet homme prudent cherchait son chemin le long de la rue comme s'il avait su où il allait, les circonstances le roulaient vers l'accident comme le vent pousse les feuilles sèches et les flocons de neige.

Vous demandez, vous, qu'il se soit trouvé un mètre plus loin au moment où la pierre arrivait, et vous croyez demander peu de chose; en réalité vous demandez un autre univers à ce moment-là, car tout se tient; et un autre univers l'instant d'avant, et d'autres univers d'instant en instant, différents de ce qu'ils ont été, jusqu'au fond des siècles. Et peut-être un de ces changements vous aurait tué, vous qui raisonnez si bien.

Ne croyez donc pas que ce qui est aurait pu ne pas être; c'est là une pensée d'enfant. Vous direz que cette pensée d'enfant était nécessaire comme tout le reste. Oui; et mon discours aussi. La sagesse n'en est pas moins utile à ceux qui l'ont.

24 avril 1908.

54

« Agis avec les autres comme tu voudrais qu'ils agissent avec toi, si tu étais à leur place et eux à la tienne. » La règle est bonne. On l'a bien appelée la « règle d'or ». Elle ne résout pourtant pas tout.

Voilà un homme qui traite durement ses enfants, qui les bourre de reproches, les prive, pour la moindre faute, de leurs plaisirs préférés, leur cache même, avec une espèce de pudeur, la grande tendresse qu'il a pour eux. Cet homme a été élevé ainsi; parce qu'il a réussi dans le monde, il croit que le système est bon. Il ne fait point la part des événements; il ne tient pas compte des caractères; il ne se dit pas qu'un enfant peut mourir à vingt ans, ce qui jette au néant tous les fruits de cette prudence paternelle. Comme il a été élevé, il élève les autres.

Un prêtre s'entretient lui-même dans la crainte de la

mort et de l'enfer. Il surveille en lui-même les plus petits plaisirs, et les étouffe, parce que, dit-il, ce sont des pièges tendus par le diable. Il mutile sa propre vie, il ne vit que pour mourir. Le voilà maintenant qui prêche; le voilà qui dépeint à des enfants des images terribles et leur prépare des cauchemars pour la nuit. Il leur fait des sermons comme il veut en entendre.

Un homme violent pousse son épée contre la poitrine d'un autre, en présence de quatre témoins et de deux médecins. Ce qu'il fait, il le croit naturel et juste, parce que l'autre a une épée aussi, et s'en sert le mieux qu'il peut. « Je lui permets de me tuer; cela me permet de le tuer. »

Un homme vend à faux poids. La « règle d'or » ne le gênerait pas du tout. Il vous dira : « J'ai été trompé plus d'une fois, parce que je n'ai pas su ouvrir l'œil quand il le fallait. Les autres me ressemblent. Le commerce est une espèce de combat. On dit bien qu'il faut être strictement honnête; mais personne ne le croit. Moi, du moins, je ne le crois pas. J'admets très bien que l'on me trompe, si je suis négligent ou ignorant; je n'attends des autres ni pitié, ni amitié, ni franchise, dans les affaires. Méfie-toi comme je me méfie. »

Un financier joue à la Bourse, presque à coup sûr, d'après une nouvelle importante qu'il a connue avant les autres. Essayez votre morale sur lui; dites-lui : « Seriez-vous content si quelqu'un jouait ainsi contre vous, après avoir regardé les cartes ? » Il vous répondra : « Je sais que tous agissent comme moi, sont à l'affût de nouvelles, cachent leur jeu et essaient de voir le mien. Qu'ils me dépouillent s'ils le peuvent; j'y consens. Ce combat est loyal. »

Ces exemples prouvent deux choses. D'abord que la plupart des hommes éprouvent le besoin d'être justes à leurs propres yeux; ensuite que chacun arrive à justifier ses propres actions, et sans beaucoup de peine. Moraliste, je vous laisse la parole et je vous rends votre règle d'or.

26 avril 1908.

55

Les historiens sont admirables. Ils disent qu'ils s'en tiennent aux faits; et il faut voir avec quelle emphase ils disent : « Les faits. » Quand on cherche quels sont ces faits, on trouve quelques papiers dont les rats n'ont point voulu. L'incendie, la moisissure, le balai et la chaise percée ont fait la critique des documents; ceux qui subsistent, par hasard, représentent la vérité historique.

Ces réflexions me revenaient à l'esprit comme j'entendais un historien du droit parler sur la responsabilité. Il disait qu'autrefois on mettait en jugement non seulement les animaux, mais aussi les objets inanimés. Et le voilà parti sur un récit d'Hérodote : un tribunal aurait fait le procès de quelque méchante pierre, qui avait tué je ne sais qui.

À quoi je réponds : « Ce n'est pas vrai; jamais les hommes ne se sont réunis en tribunal pour juger une pierre. » Non. Quand vous auriez dix textes concordants, cela ne me troublerait point. Eh bon Dieu, il ne serait pas difficile, sans remonter bien loin, de produire dix articles de journaux différents qui donneraient, comme de notoriété publique, un fait purement imaginaire. Il est difficile de tirer de l'affaire Dreyfus les « leçons de l'histoire »; mais on en peut tirer une bonne leçon d'histoire, la première, celle qui traite de la critique des témoignages, et qui nous détournerait d'écouter les suivantes.

À notre savant historien du droit j'ai dit ceci : « Allez à l'école maternelle; vous y trouverez des peuples naïfs, qui souvent sont blessés par des pierres ou par des bancs; dites-leur de juger et de punir une pierre ou un banc : ils se moqueront de vous. »

Mais l'historien me met ses textes sous le nez ? Je me moque de ses textes. Tous les fous écrivent des volumes, c'est assez connu; eh bien, si les rats mangent tout le reste et laissent à la postérité les mémoires d'un fou, faudra-t-il donc croire ce fou au lieu de regarder autour de soi les enfants et les hommes ?

Ajoutons à cela que beaucoup récoltent des légendes sans y croire; et aussi que, pour un étranger, les hommes ont l'air beaucoup plus nigauds qu'ils ne sont. On m'a fait mille récits des processions et des chars sacrés des Hindous. Bon. Prenez un Hindou, qui sache tout juste un peu de mauvais anglais, et faites-lui voir, à Paris, le cortège du Bœuf-Gras. S'il écrit ses mémoires, voilà un précieux document pour l'histoire de la France au XX^e^ siècle.

Conduisons maintenant notre Hindou aux assises. Il verra sur une table un poignard que tous examineront de près; les orateurs le montreront du doigt. L'Hindou, s'il nous juge d'après le Bœuf-Gras, pourra bien croire que nous jugeons et condamnons le poignard. Voilà les opinions que l'historien prend pour des faits. Et savez-vous combien ils sont de professeurs d'histoire à la Sorbonne ? Soixante-quatorze. Oui, citoyens, soixante-quatorze.

25 mai 1908.

56

L'optimiste dit : « Pendant que nous nous creusons la tête pour découvrir une formule de la vertu, la nature nous conduit tout doucement à une plus grande perfection. Voyez à quel point sont parvenus les animaux supérieurs, quelle puissance, quelle ingénieuse complication de rouages; notre mécanique n'est pas près de pouvoir imiter l'aile de l'oiseau.

« Eh bien, pour la vertu, c'est tout à fait la même chose. L'évolution nous rend meilleurs de jour en jour, sans que nous nous en apercevions. D'abord l'homme isolé a été détruit par l'homme sociable. Puis les sociétés ont lutté les unes contre les autres; et c'est toujours la force morale qui l'a emporté; j'entends par là qu'à nombre égal l'armée qui triomphe est celle qui compte dans ses rangs le plus d'hommes courageux, disciplinés et disposés à donner leur vie pour d'autres.

« Ainsi les égoïstes étaient nécessairement massacrés ou réduits en esclavage; les vainqueurs étaient tous

généreux; la vertu faisait la conquête du monde; les conquérants élevaient des statues à la sobriété, à l'austérité, à l'intrépidité, au respect, à l'obéissance. Les enfants profitaient dès le berceau de l'expérience des pères; les mères elles-mêmes, par crainte des coups, forgeaient les cœurs de leurs enfants comme sur une enclume. Car la vertu n'est point de luxe; elle est de nécessité. Il faut être vertueux ou périr. Voilà pourquoi nous allons, par la force des choses, à un avenir meilleur. »

Je lui dis : « Prenez garde, Pangloss[1]; méfiez-vous de la Nature; quand elle a longtemps dormi sur un côté, elle se couche sur l'autre. Les peuples se conservent par la vertu; c'est bien; ils arrivent ainsi à la puissance, c'est-à-dire à la paix, comme on l'a vu pour les Romains. Mais le succès justement va les corrompre. Les voilà riches et tranquilles; ne vont-ils pas, de nécessité, oublier un peu les vertus guerrières ? Ils ne vont plus vivre comme dans un camp; ils vont connaître les festins, la musique et les nuits trop longues; leurs enfants seront pires qu'eux. J'entends déjà les Barbares, qui apportent sur la croupe de leurs chevaux d'autres vertus, à peine dégrossies, et des Muses guerrières, mal léchées. Il y a peut-être un degré de perfection qu'on ne peut dépasser sans retomber à l'esclavage; on peut être vaincu par trop de vice; on peut l'être aussi par trop de vertu. Regardez la vague de marée. Elle monte, elle descend, tous les jours, depuis des centaines de siècles. Ce que vous appelez progrès n'est sans doute que la marée montante. Après le flux, le reflux. »

27 mai 1908.

57

Plus j'y songe, et plus j'admire ce juge nommé Bridoye, dont parle Rabelais[2], qui terminait les procès par un coup de dés, quand les sacs de procédure étaient assez gros.

Il consultait les dés; et c'était très raisonnable. On ne plaiderait jamais si le droit de chacun apparaissait toujours clairement. Dès qu'une solution équitable est

possible, vous pouvez être assuré que les parties la trouveront tout aussi bien que le juge. Ainsi on ne porte devant le juge que des problèmes insolubles. Les textes disent alors oui et non; et les deux avocats apportent des arguments sans réplique. « Vais-je m'user l'entendement à choisir, se dit Bridoye. Non point. Je tire aux dés. Pierre a raison et Jacques a tort; voilà une affaire réglée.

— Mais, dit l'Ingénu, pourquoi dire : Pierre a raison et Jacques a tort ? Soyez franc; dites : j'ai tiré ma sentence aux dés.

— Non, dit Bridoye. Car ils viennent ici chercher la justice, et non un coup de dés. La sentence ne vaut rien pour moi; mais il faut qu'elle soit juste pour eux, afin qu'ils aient confiance en moi, et qu'ils me prient de terminer leurs différends. Or, pour qu'ils aient cette opinion, il suffit que je cache mes dés; car celui qui gagne estime que je suis juste; ainsi j'ai la moitié des plaideurs pour moi, et, remarquez-le, la plus riche moitié des plaideurs, puisque c'est celle qui gagne. Les autres sont de pauvres hères.

— Fort bien, dit l'Ingénu. Mais pourquoi attendre si longtemps, jusqu'à ce que les sacs soient bourrés de papiers inutiles ?

— Les papiers, dit Bridoye, sont inutiles, mais le temps et la dépense sont fort utiles. Cela donne à penser à tous ceux qui veulent plaider avant d'avoir bien pesé leur droit. Si un procès gagné ne coûtait pas plus cher qu'un arrangement à l'amiable, tous voudraient plaider, et toutes les affaires seraient en suspens. Ma lenteur est donc fort expéditive; et le temps perdu est, cette fois, du temps gagné. »

Voilà ce que Bridoye pourrait dire. Mais il se garde bien de le dire; cela irait contre son système. Non. Il dort aux plaidoiries, se réveille quand il n'entend plus rien, se frotte les yeux et lance les dés. Voilà l'os à moelle; le suce qui pourra.

Il ne manque pas de railleurs qui voltigent à la surface, comme de gracieuses libellules. La lourde raillerie de Rabelais va au fond, comme une pierre.

31 mai 1908.

58

Un étudiant en Sorbonne me contait ses peines, l'autre jour : « Vous comptez bien, me disait-il, soixante-quatorze professeurs d'histoire, qui passent leur temps à démolir, au moyen de documents nouveaux, les documents de la veille. Mais vous oubliez cette nuée d'historiens qui, sous couleur d'enseigner le français, le latin, le grec, l'allemand, l'anglais ou l'italien, font de l'histoire encore, racontent avec mille détails la vie des auteurs, lisent gravement l'acte de baptême de Racine, ou l'acte de mariage des parents de Gœthe, et, en un mot, connaissent tout des auteurs, excepté leurs œuvres. La vermine historique ronge jusqu'aux plus nobles systèmes d'idées. Autrefois, à ce qu'on raconte, il se trouvait des hommes pour expliquer à la jeunesse les doctrines de Platon, de Descartes, de Spinoza. Maintenant, on n'explique plus; on se contente de comparer les différentes éditions d'un même ouvrage, et on nous montre les variantes comme on nous montrerait une collection de papillons. Dès qu'on tient la lettre, tout est dit; l'esprit, on n'y pense point. C'est ainsi qu'ils travaillent; ils dépouillent les éditions, les préfaces, les commentaires; ils font des fiches, et nous les dictent. Pour nous former l'esprit, ils nous font faire des fiches, à nous aussi. J'ai présentement à rechercher le titre et la date de tous les livres de langue française qui traitent de la philosophie de Kant. Travail de bibliothécaire. Et si parfois quelqu'un d'entre nous essaie d'expliquer quelque forte maxime, on lui dit du haut d'une chaire, non sans une nuance de mépris : " N'essayez donc pas de comprendre, avec les idées et les habitudes d'esprit de notre temps, une formule qui est vieille de deux siècles; les doctrines sont des faits historiques; il faut les prendre comme elles sont, sans en rien retrancher, sans y rien ajouter. " Tel est, ajoutait l'étudiant, le pain intellectuel qu'on nous distribue; j'ai l'entendement bourré de petits papiers; me voilà vieux, à vingt ans, comme un membre de l'Académie des Inscriptions; je sens que je vais entreprendre un dictionnaire des monosyllabes dans toutes

les langues connues. Monsieur, ayez pitié de moi; dites-moi comment je dois faire pour conserver un petit reste d'intelligence. »

Je lui répondis froidement : « C'est bien simple; donnez du tintamarre à tous ces historiens-là. Réclamez des idées, sur l'air des lampions. Ou mieux, car ils vous feraient expulser, faites-vous comptable ou commis voyageur. Vous connaîtrez, par vue directe, les choses et les hommes; vous vendrez; vous achèterez; vous vous passionnerez; vous vivrez l'histoire d'aujourd'hui, au lieu d'épeler l'histoire des Pharaons. Pour le reste, vous viendrez me voir de temps en temps, et je vous prêterai de beaux livres, sans préfaces, sans biographies, sans notes, sans commentaires[1]. Ainsi, entre ce qui est vivant et ce qui est immortel, vous vivrez une vie digne d'un homme. »

1er juin 1908.

59

« En avril, ne te découvre pas d'un fil. » Tous les ans nous avons occasion d'admirer cette sagesse populaire, qui s'appuie sur des siècles d'observations. Tous les ans nous voulons que le retour du soleil marque le retour de la chaleur. Or, justement, chez nous, le froid nous pince au moment où les jours rallongent; et, vers le vingt et un mars, quand les jours sont égaux aux nuits, nous ne comprenons pas pourquoi la bise glacée roule sur le plateau de Caux, tombe en cascades sur les quais et écrase les fumées de Saint-Sever.

Il est pourtant facile de comprendre que la terre se refroidit lentement et s'échauffe lentement; la terre, et encore bien plus l'eau, puisque pour faire monter l'eau d'un degré, il faut au moins trente fois plus de chaleur qu'il n'en faut pour élever d'un degré un poids égal de terre. Il est donc naturel que le printemps terrestre retarde sur le printemps solaire.

Il y a autre chose à considérer aussi. Le premier effet de la chaleur solaire se fait surtout sentir vers notre tropique, c'est-à-dire dans les régions qui sont au midi

par rapport à nous. C'est là que l'air chauffé s'élève tout droit, comme nous voyons qu'il monte au-dessus du fourneau de la cuisine. Cet air chaud et léger voyage à un kilomètre au-dessus de nos têtes dans la direction du pôle. Pendant ce temps-là, il faut bien que l'air froid, qui est plus lourd, s'écoule en sens inverse à la surface de la terre, du pôle vers l'équateur et nous passe sur les épaules. Ainsi le premier effet de la chaleur solaire, vers l'équinoxe, c'est de nous glacer jusqu'aux moelles. Tenons compte aussi des montagnes de glace que ce même vent pousse vers nos côtes un peu plus tard, quand la banquise craque. Voilà ce qui fait que tous les ans nous disons que le soleil ne chauffe plus.

Or la sagesse populaire n'ignore pas cela. Comment l'ignorerait-elle ? Comment la mémoire commune pourrait-elle enregistrer autre chose que ce qu'il y a de constant dans l'expérience ? Seulement, ce qui nous fait mépriser la tradition, c'est qu'elle est stupide tout en étant vraie; ses discours sont vérifiés par l'événement; mais ce sont des discours incohérents. Or nous voulons bien éviter un rhume; mais nous voulons comprendre aussi. La tradition est bonne pour le corps, et mauvaise pour l'esprit. Il faudrait la prendre comme elle est, agir selon l'Histoire et penser selon la Raison.

10 juin 1908.

60

Si un homme souffre, là, devant vous; s'il crie à vous faire horreur, si nous voyons le sang et les blessures, alors nous éprouvons presque la même douleur que lui; nous faisons tout pour qu'il souffre moins, nous tuerions ses bourreaux. Mais si l'on vous raconte seulement ses douleurs, vous n'y croyez point; vous n'en avez qu'une notion abstraite; au plus, vous êtes ému comme au théâtre. Aucun mot ne décrit la douleur.

C'est ce qui rend les hommes courageux; ils ne croient pas beaucoup à la douleur. Quand elle vient, même quand elle dépasse de loin ce qu'on pouvait attendre, celui

qui l'éprouve est seul avec elle; jamais il n'en pourra parler à personne comme il faudrait; presque toujours il meurt avant de pouvoir seulement essayer d'en parler, et voilà un utile témoin de la vie qui est supprimé.

Des hommes ont ramé sur les galères; cela vous étonne. Comment ont-ils supporté cela ? Rien n'est plus simple; on les a attachés sur un banc, et ils y sont morts après des mois, la peau déchirée, les os à nu. D'autres ont été ensuite attachés, et sont morts de la même manière. Le plus lâche mourait ainsi; le plus courageux mourait ainsi; la douleur croît sans notre consentement. Un animal peut souffrir autant que ces hommes-là.

Tous, tant qu'ils vivaient, ont gardé un peu d'espoir; tous ont eu la force de souffrir, pendant qu'ils souffraient. On a le droit de dire qu'ils furent patients. Mais comment auraient-ils pu faire autrement ?

Le héros c'est celui qui s'expose volontairement à la souffrance. Mais, presque toujours, au moment où il s'y expose, il ne la sent pas encore; et, quand il la sent, il ne peut même plus reculer. Le héros à ce moment-là est une pauvre chose qui souffre et hurle, comme hurlaient et souffraient les galériens. Le grand Condé, avec le ventre ouvert, aurait fait la figure d'une bête blessée, et la douleur ne lui aurait seulement pas laissé le temps de regretter son imprudence héroïque. Je voudrais entendre les morts parler de la guerre.

14 juin 1908[1].

61

J'ai vu une des nouvelles locomotives[2] de l'Ouest, plus longue encore, plus haute, plus simple que les autres; les rouages en sont finis comme ceux d'une montre; cela roule presque sans bruit; on sent que tous les efforts y sont utiles, et tendent tous à une même fin; la vapeur ne s'en échappe point sans avoir usé sur les pistons toute l'énergie qu'elle a reçue du feu; j'imagine le démarrage aisé, la vitesse régulière, la pression agissant sans secousse, et le lourd convoi glissant de deux

kilomètres en une minute. Au reste le tender monumental en dit long sur le charbon qu'il faudra brûler.

Voilà bien de la science, bien des plans, bien des essais, bien des coups de marteau et de lime. Tout cela pourquoi ? Pour gagner peut-être un quart d'heure sur la durée du voyage entre Paris et Le Havre. Et que feront-ils, les heureux voyageurs, de ce quart d'heure si chèrement acheté ? Beaucoup l'useront sur le quai, à attendre l'heure; d'autres resteront un quart d'heure de plus au café, et liront le journal jusqu'aux annonces. Où est le profit ? Pour qui est le profit ?

Chose étrange, le voyageur qui s'ennuierait si le train allait moins vite, emploiera un quart d'heure, avant le départ ou après l'arrivée, à expliquer que ce train met un quart d'heure de moins que les autres à faire le parcours. Tout homme perd au moins un quart d'heure par jour à tenir des propos de cette force, ou à jouer aux cartes, ou à rêver. Pourquoi ne perdrait-il pas aussi bien ce temps-là en wagon ?

Nulle part on n'est mieux qu'en wagon; je parle des trains rapides. On y est fort bien assis, mieux que dans n'importe quel fauteuil. Par de larges baies, on voit passer les fleuves, les vallées, les collines, les bourgades et les villes. L'œil suit les routes à flanc de coteau, des voitures sur ces routes, des trains de bateaux sur le fleuve; toutes les richesses du pays s'étalent; tantôt des blés et des seigles; tantôt des champs de betteraves et une raffinerie; puis de belles futaies; puis des herbages, des bœufs, des chevaux. Les tranchées font voir les couches du terrain. Voilà un merveilleux album de géographie, que vous feuilletez sans peine, et qui change tous les jours, selon les saisons et selon le temps. On voit l'orage s'amasser derrière les collines, et les voitures de foin se hâter le long des routes; un autre jour, les moissonneurs travaillent dans une poussière dorée, et l'air vibre au soleil. Quel spectacle égale celui-là ?

Mais le voyageur lit son journal, essaie de s'intéresser à de mauvaises gravures, tire sa montre, bâille, ouvre sa valise, la referme. À peine arrivé, il hèle un fiacre et court comme si le feu était à sa maison. Dans la soirée, vous le retrouverez au théâtre. Il admirera des arbres en carton peint, des fausses moissons, un faux clocher; de faux moissonneurs lui brailleront aux oreilles; et il dira, tout

en frottant ses genoux meurtris par l'espèce de boîte où il est emprisonné : « Les moissonneurs chantent faux; mais le décor n'est pas laid. »

2 juillet 1908.

62

Comme j'entendais que l'on parlait de ce prix national de poésie, cela m'a donné l'idée de lire des vers; mais je n'y ai pas tenu cinq minutes[1]. Je suis grand liseur pourtant, mais les vers m'ennuient; non pas le poète, mais les vers; car il n'est pas vraisemblable que tous les poètes soient naturellement ennuyeux à ce point; il faut que leur métier y soit pour beaucoup. Donc, je n'aime pas les vers. Tous ceux à qui je l'ai dit m'ont répondu, en confidence : « Moi non plus, je n'aime pas les vers. »

Il arrive souvent que l'on puisse citer un beau vers; il est très rare que l'on cite deux beaux vers qui riment ensemble; sur deux vers qui se suivent et courent vers la même rime, il y en a toujours un qui a de faux mollets; et cela se voit. Il n'y a qu'un poète qui soit capable de ne pas le voir. Pourquoi ? Parce qu'il vend des maillots rembourrés.

Quand le ténor marche vers la rampe, les deux mains sur son cœur, avec une poitrine en tonneau, une tête de grenouille et des jambes moitié fil de fer, moitié coton, le régisseur, qui s'est habitué à la chose, se dit : « Voilà un beau ténor ! » De même un poète accepte le vers faible, le vers maquillé, ficelé, rembourré, comme un mal nécessaire. Tant que les poètes seront jugés par des poètes, il y aura des prix de poésie. Je reconnais que le public supporte les vers à la scène, ou lorsqu'ils sont bien lus dans une assemblée, parce que le diseur distribue la lumière comme il faut, et surtout parce que la contagion des sentiments rend le spectateur bien plus docile que le lecteur. Mais quand vous tenez le livre à la main, l'illusion n'est plus possible; c'est comme si un ténor en costume se promenait sur le pont Boieldieu.

Quant aux idées des poètes, vous savez ce qu'elles sont; vous les connaissez; tout le monde les connaît; ils font des variations sur un thème connu; c'est une

des nécessités du métier. S'ils voulaient dire quelque chose de neuf, ils auraient assez de mal à l'expliquer en prose et à tenir l'image pendant qu'ils chercheraient le mot. Comme ils doivent penser encore au rythme et à la rime, ils se contentent de ramasser leurs idées dans les fonds de magasin. Ils amplifient; c'est le sort de tous les poètes, même des plus grands. Au mieux, le plaisir qu'ils donnent, c'est de vous présenter des lieux communs parfaitement ajustés à la règle de leurs vers et de leurs strophes; ainsi l'acrobate tourne trois fois en l'air et rattrape le trapèze. Mais, communément, le poète tombe dans le filet neuf fois sur dix; et c'est pénible de le voir grimper de nouveau à l'échelle, et recommencer.

Vous demanderez pourquoi il y a eu tant de poètes et tant de gens pour les admirer. C'est là une question d'histoire. La poésie est un art de salon. Stendhal a dit à peu près ceci : dans les salons, celui qui invente en parlant effraie tout le monde. C'est vrai. Il ne faut dire alors que ce que tout le monde attend. Tout le travail est à compliquer ingénieusement la forme, et l'imprévu doit être seulement dans les mots; non pas même dans les images, mais dans les sons. Tout l'art du versificateur tient dans cette formule : faire attendre la rime sans la laisser deviner. Cela vaut mieux que de parler de corde, car il y a des pendus partout.

6 juillet 1908.

63

Tous les petits garçons regardent avidement les locomotives[1]. Tous remarquent le piston et la bielle; tous essaient de se figurer la puissance motrice des roues. Parmi tous les faits humains, ils vont chercher tout de suite un des plus importants et le plus facile de tous à comprendre, la machine.

Quand j'étais petit, et que j'étais maître de choisir mes promenades, j'allais voir passer les trains. La première chose que je compris, ce fut le mécanisme de l'aiguillage. Entre-temps, j'allais au collège, où l'on m'apprenait du latin et du grec; et comme j'avais une bonne mémoire, je

passais pour intelligent; en réalité mon intelligence ne s'exerçait qu'en dehors du collège, et toujours sur les mécaniques. Chacun a des souvenirs de ce genre à rappeler.

Un tel fait devrait éclairer les pédagogues. Que l'on commence par apprendre aux enfants à lire et à écrire, qu'on les exerce aussi à compter, ce qui n'est toujours que lire et écrire des nombres, il le faut bien; mais, si l'on veut ajouter à cela quelque connaissance positive qui décrasse les intelligences, il faut que les instituteurs démontent et remontent des machines, qu'ils fassent dessiner des machines, ajuster, fabriquer des machines; toutes nos idées claires viennent de là.

Les leçons de choses écrasent l'esprit au lieu de l'éclairer. Je fais l'histoire du blé; je décris le chien ou le canard : ce ne sont que des anecdotes; il n'y a là rien du tout à comprendre, ni pour l'enfant, ni pour l'homme qui n'y a pas pensé pendant de longues années. J'en dirai autant de ces historiettes où l'on voit un père, une mère, un gendarme, un enfant sage, un polisson. Le plus simple de ces récits suppose tous les rouages du cœur humain; et quel est l'homme de génie qui ait su démonter et remonter ce prodigieux tournebroche, expliquer les désirs, les passions, les colères ? L'enfant n'y voit rien. Seulement il dit comme vous, pour vous faire plaisir; il prononce sur le juste et l'injuste absolument comme il réciterait son catéchisme.

Que dire alors de l'histoire ? Que dire de ce Guignol dont les personnages sont la France, l'Angleterre, la maison d'Autriche, le peuple, le roi, les grands vassaux ? Allez-vous leur faire comprendre ce que fut Louis XI ? Vous ne le savez pas vous-même. Hélas! Voyez-vous clair seulement dans l'humeur de votre concierge ? Nigauds, vous ne savez donc pas que c'est la politique que vous leur enseignez! La politique, science encore impénétrable; art profond qui se dérobe à des apprentis de soixante ans!

Au contraire, dans les machines, on comprend déjà bien des choses si l'on voit les rouages au repos et si on les met soi-même en marche. Une dent pousse l'autre; une corde soulève la poulie; une courroie entraîne une roue. Une horloge à poids, c'est comme un univers transparent. Cette boîte qui fait tic tac enferme de petits et de

grands secrets. L'enfant s'élèvera des uns aux autres, par degrés, en exerçant à la fois son esprit, ses yeux et ses mains. Mais qui songe à cela ? Heureusement l'enfant y songe. Un de ces jours, vous le verrez grimpé sur une chaise et travaillant à épeler le destin dans les entrailles de votre pendule.

16 juillet 1908.

64

Le sociologue me dit : « On serait tenté d'expliquer toute l'organisation sociale par le besoin de manger et de se vêtir, l'Économique dominant et expliquant alors tout le reste; seulement il est probable que le besoin d'organisation est antérieur au besoin de manger. On connaît des peuplades heureuses qui n'ont point besoin de vêtements et cueillent leur nourriture en étendant la main; or elles ont des rois, des prêtres, des institutions, des lois, une police; j'en conclus que l'homme est citoyen par nature, et qu'il aime l'administration pour elle-même.

— J'en conclus, lui dis-je, autre chose, c'est que l'Économique n'est pas le premier des besoins. Le sommeil est bien plus tyrannique que la faim. On conçoit un état où l'homme se nourrirait sans peine; mais rien ne le dispensera de dormir; si fort et si audacieux qu'il soit, il sera sans perceptions, et par conséquent sans défense, pendant le tiers de sa vie à peu près. Il est donc probable que ses premières inquiétudes lui vinrent de ce besoin-là; il organisa le sommeil et la veille : les uns montèrent la garde pendant que les autres dormaient; telle fut la première esquisse de la cité. La cité fut militaire avant d'être économique. Ces sauvages, dont vous parlez, avaient à se défendre contre leurs voisins, contre les fauves, contre les serpents. Je crois que la Société est fille de la peur, et non pas de la faim. Bien mieux, je dirais que le premier effet de la faim a dû être de disperser les hommes plutôt que de les rassembler, tous allant chercher leur nourriture justement dans les régions les moins explorées. Seulement, tandis que le désir les dispersait, la peur les rassemblait. Le matin, ils sentaient

la faim et devenaient anarchistes. Mais le soir ils sentaient la fatigue et la peur, et ils aimaient les lois. Ainsi, puisque vous vous plaisez à défaire le tissu social afin de comprendre comment il est fait, n'oubliez pas que la relation " militaire " est le soutien de toutes les autres, et comme le canevas qui porte la tapisserie.

— Bon, dit-il. Nous rangerons donc les besoins dans l'ordre suivant : le besoin d'être gardé ou de dormir en paix, puis le besoin de manger, et enfin le besoin de posséder, qui n'est que le besoin de manger en imagination avant de sentir la faim ?

— Je ne sais, lui répondis-je, si vous tirez de la peur toutes les vertus sociales qu'elle enferme. Le sommeil est père des veilleurs de nuit et des armées; il est père des songes aussi; de là une autre peur, la peur des morts et des fantômes, d'où les religions sont sorties. Le soldat écartait les fauves, et le prêtre écartait les revenants. Une caserne et un temple, tels furent les noyaux de la cité primitive. C'est beaucoup plus tard que la machine et l'usine achevèrent l'œuvre.

— Et le besoin de procréer, où le mettrons-nous ?

— Je le rangerais, lui dis-je, à côté de l'Économique, parmi les besoins antisociaux. Car tous deux arment l'homme contre l'homme. Mais le sommeil est un roi encore plus puissant. On loue le soleil, mais on craint la nuit. Voilà pourquoi la trompe des bergers et la clochette des troupeaux parlent si vivement à notre cœur, quand le jour s'en va. O nuit, reine des villes. »

22 juillet 1908.

65

Qu'un homme se sent petit dans une maison où il y a une femme en couches! La remarque est de Sterne. Elle éclaire comme il faut les vrais rapports des sexes et les principes naturels de tout gouvernement.

Par sa nature, la femme est gouvernante. Elle vit selon la coutume, et la coutume c'est déjà la loi. Elle a des recettes pour cuisiner et des recettes pour penser; son idéal n'est pas d'inventer, mais de recommencer;

son œuvre, c'est l'enfant, et le plus bel enfant est celui qui ressemble à tous les enfants. L'ordre, la permanence, l'équilibre, la conservation et les conserves, telles sont les œuvres de la femme. Qu'est-ce que c'est que l'homme ? Un inventeur, un rêveur, un poète, un paresseux.

Aussi voyons-nous que, dans les autres sociétés animales, le mâle est toléré tout au plus pendant le temps où l'on a besoin de lui pour la reproduction. Ensuite, on le jette dehors; et il crève de misère en composant quelque chanson d'amour. Je pense qu'il en fut de même chez les hommes, ou plutôt chez les femmes, pendant des centaines de siècles, bien avant les premiers monuments de l'histoire. Les légendaires amazones furent le dernier vestige de cette société naturelle.

Mais comment se fit cette révolution qui donna le pouvoir aux hommes ? J'imagine qu'ils obtinrent de vivre un peu plus longtemps en allant chanter de porte en porte, parce qu'ils amusaient les enfants et les femmes. Pendant que la ruche humaine travaillait, eux ils inventaient des paroles, des jeux, tout un art de perdre le temps. C'est ainsi qu'ils devinrent intelligents et remarquèrent les propriétés des nombres et des figures. Pendant que les fourmis entassaient les provisions, les cigales inventèrent des jeux, puis des outils, puis des pièges, puis des armes. Ainsi naquirent deux puissants rois, le Discours et la Science, qui gouvernent aujourd'hui le monde. Quand les amazones s'aperçurent qu'elles avaient trop supporté les chants et les discours, il était trop tard; elles connurent ce qu'il en coûte d'avoir un cœur sensible, et de faire l'aumône aux mendiants d'amour, porteurs de guitare. Poésie, musique, science, industrie, telle est l'histoire des mâles. Dès qu'ils eurent inventé l'arc et le bouclier, ils furent rois; ils exigèrent le pain quotidien et l'amour en toute saison.

Tel est l'état violent dans lequel nous vivons depuis une cinquantaine de siècles à peine. Le luxe, les beaux-arts, la poésie, la guerre, l'industrie, la science, tout cela forme un système révolutionnaire, et comme un coup d'État permanent. Mais les vaincus n'ont pas accepté la défaite; les sentiments restent ce qu'ils étaient. La femme n'adore point son maître, si ce n'est en de courts instants d'ivresse. Elle méprise la science et les mécaniques, et, en attendant mieux, range ses pots de

confiture en bataille, pendant que l'homme va au café, joue aux cartes et devise sur l'amour et la guerre.

23 juillet 1908.

66

Au sujet de ces exhibitions de femmes nues, une question se pose, question assez importante pour tout homme raisonnable, et dont personne, que je sache, n'a rien dit. Il s'agit de savoir comment saint Antoine arrivera le mieux à dresser son compagnon.

Reprenant une belle image de Platon, je dirais que l'homme (je dis l'homme et non pas la femme) ressemble à un sac dans lequel vous auriez enfermé un sage, un lion et un cochon. Le sage aime l'ordre et la paix, et il conçoit des plans merveilleux pour y arriver. Cela va bien tant que ses deux compagnons dorment; mais, dès qu'ils s'éveillent, le sac est vivement secoué, et le sage aussi. Il veut l'ordre, et le voilà entraîné par le lion; le voilà en colère; le voilà qui rugit et qui mord. Il veut la tranquillité; et le voilà entraîné par le cochon, et dans quels ruisseaux!

Il y a une méthode simple, qui consiste à laisser rouler le sac; c'est celle de beaucoup d'hommes, quoique la plupart ne l'avouent pas. Alors le lion et le cochon se disputent ou s'allient, selon les cas. Seulement, par l'effet des lois et de la paix publique, notre lion ressemble assez, pour l'ordinaire, à un vieux lion de ménagerie; il rugit très fort et ne fait de mal à personne. Dans ce cas-là, c'est le cochon qui est roi. Si on osait observer, on en verrait plus qu'on ne voudrait, de ces cochons à deux pattes, qui ne pensent jamais qu'à une seule chose.

On peut se résigner à vivre ainsi. Mais j'en connais qui ne se résigneraient point, qui n'accepteraient point cet esclavage, et qui s'appliquent sincèrement à dresser leur cochon. Ceux-là, s'ils ne sont pas de ces héros fameux, dompteurs de monstres à coups de massue, agissent en bons politiques; ils donnent au cochon une ration mesurée, puis le laissent dormir. Heureux celui qui sait remplir sa vie de mille autres choses, science,

musique, peinture, lecture, voyages; je ne compte pas le métier ordinaire; car se plaire à son métier, c'est sans doute la plus haute sagesse, mais c'est aussi la plus rare.

Sa vie étant ainsi réglée, notre sage, qui n'est pas un héros, craint les surprises. S'il voulait voir un troupeau de femmes nues, il irait chez un marchand de femmes nues; il n'en manque pas. Mais s'il s'en va en curieux, observant les choses et les gens, il n'aime pas que le nu s'embusque au coin des rues et vienne troubler ses paisibles rêveries, ses nobles utopies, conquêtes de l'homme sur le cochon. C'est pourquoi, sans être un saint, et justement parce que l'on n'est pas un saint, on peut désirer qu'il n'y ait pas de photographies obscènes à toutes les vitrines et de femmes nues dans tous les spectacles. Hercule cherchait des monstres à écraser et des victoires. Je ne me sens point si fort, et je ferai volontiers un petit détour pour éviter l'hydre de Lerne.

30 juillet 1908.

67

On va élever encore une statue à Beethoven. Je m'imagine ce que le lourd sculpteur inventera : la tête bien connue du maître; une pose de matamore; un violon brisé, une muse accrochée au monument par la peau du ventre, et autres pauvretés. Au reste, je ne vois pas pourquoi un sculpteur serait capable de saisir et de traduire par des formes solides l'esprit de cette musique-là; le sculpteur n'est bon qu'à sculpter, quand il est bon à quelque chose.

Et puis il est probable que le génie le plus complet, fût-il l'égal de Beethoven lui-même, n'arriverait pas à faire de la musique avec du marbre. On n'y arrive pas avec des mots. Rien ne remplace la musique. Si donc vous voulez que Beethoven soit connu, aimé, admiré de tous, il ne faut pas leur montrer son buste; il faut leur faire entendre sa musique.

De même pour un romancier, pour un dramaturge, pour un poète; leur vraie image est dans leurs œuvres. Si, au lieu d'un Balzac de marbre, vous nous aviez

donné un Balzac en papier, un beau Balzac imprimé correctement, facile à lire, à dix sous le volume, vous pourriez dire que vous avez élevé un monument à la gloire de Balzac. Que me fait ce bonhomme blanc, bientôt souillé par les oiseaux ? Au temps où Balzac vivait, il aurait fallu un puissant observateur pour lire dans ses yeux, dans ses gestes, sur son front tant de pensées, de sentiments et d'images. Dans ce marbre sans mouvement et sans yeux, que puis-je découvrir sur l'homme, que je ne sache déjà ? Je puis aller voir Flaubert pour rien, dans le square de la rue Thiers[1]. Mais quoi ? Il me rappelle beaucoup de Normands que j'ai connus. Il ne m'apprend rien sur *L'Éducation sentimentale,* ni sur *Bouvard et Pécuchet.* Si maintenant je veux relire ou lire *Salammbô,* j'aurai, pour trois francs cinquante, du papier à chandelle et de hideux caractères; les « prix-courants » de mon épicier sont bien mieux imprimés. Voilà comment nous honorons les grands hommes. Allez à la bibliothèque de la gare; achetez un de ces Balzac couverts en rouge[2]; vous maudirez les sculpteurs, le temps qu'ils perdent et l'argent que cela nous coûte.

S'il vous faut des statues, alors faites copier l'image d'un athlète, ou d'un acteur, ou d'une belle fille; ces beautés sont agréables à voir; elles périront; elles périssent tous les jours. Hâtez-vous d'en faire, en marbre ou en bronze, des éditions populaires. Mais n'allez pas me représenter un peintre avec son veston, son béret et sa palette. Montrez-moi ses œuvres; ou bien faites-en faire de bonnes copies; on le pourrait, avec l'argent que coûte une mauvaise statue. Parce qu'il a peint de beaux moissonneurs, me voilà condamné à admirer tous les jours ses longs cheveux et sa barbiche. Ce sont ses tableaux qui sont beaux, et non pas lui.

2 août 1908.

68

Monsieur Toto est bachelier; il a même attrapé une mention, sans trop de peine. Tout gonflé de cette première victoire, il se frotte d'huile et s'entraîne déjà pour

d'autres combats; il me confie qu'il pense à la licence ès lettres; déjà il organise le travail des vacances et porte sa tête comme un coffret à reliques. On n'entre pas dans l'Enseignement supérieur comme l'âne au moulin.

Je lui dis : « Ami Toto, ne te frappe pas. Tu crois que tes peines commencent. Elles sont finies. Le baccalauréat était une rude épreuve; il te fallait le beau courage de la jeunesse pour oser seulement l'affronter. On te demandait de savoir tout, sciences et lettres, d'écrire sur tout, de parler sur tout. Je t'ai vu sauter d'une réponse à l'autre, comme un écureuil dans un arbre agité par le vent; c'est un joli travail, que tu ne saurais plus faire dans un an. En prenant de l'âge, on s'alourdit.

« Mais aussi, c'est fini de l'acrobatie et des dislocations; on va te demander maintenant d'être un homme. Ne t'effraye pas, ce n'est pas trop difficile; il ne s'agit que d'être poli et ponctuel, et de savoir supporter l'ennui. Tu auras une liste de livres, sur lesquels tu devras parler et écrire. Chacun de ces livres te sera expliqué par un homme méticuleux, qui ne te laissera rien à inventer, et qui, au surplus, répétera cent fois la même chose; si, sur cent fois, tu l'écoutes trois fois, tu es sauvé. Garde-toi seulement d'oublier l'heure du cours : ces hommes respectables ont peu d'élèves, et ils les aiment comme leurs enfants. Sois donc présent, hoche souvent la tête, griffonne des notes, et souris aux bons endroits.

« Mais, fais mieux encore. Va les voir chez eux; demande-leur des "directions"; ne réfléchis pas d'avance à ce que tu diras; c'est bien inutile; ils parleront tout le temps; d'un mot, sois disciple, et ton maître te reconnaîtra le jour de l'examen. Ce même homme, que tu as vu solennel, froid, ennuyé, quand tu passais ton baccalauréat, tu le verras bonhomme et tout épanoui quand tu seras candidat à la licence, et vous continuerez, par-dessus la table de chêne, la conversation commencée chez lui. Et ne crains pas de te tromper : il ne fera qu'en rire. Qui est-ce qui ne se trompe pas ? À partir de maintenant, ami Toto, il n'y a plus rien à redouter pour toi que les fautes contre la bienséance.

« Quand tu sauras respecter les puissances, subir

l'autorité, écouter, discuter pour la forme, changer d'avis quand il le faudra, et dire adieu à ton insolente jeunesse, tu seras mûr pour instruire les autres, et leur passer le brillant flambeau des Lettres et des Arts, que tu auras reçu de tes maîtres. Car c'est peu de savoir; il faut être cultivé et avoir du goût; il faut perdre l'habitude d'inventer en parlant et d'élever des raisons contre la coutume. Et cela vient comme la foi, en pratiquant. Apprête-toi donc à répéter des prières et à bien servir la messe en Sorbonne; après cela, tu la diras. Ton enfance est finie; apprends maintenant ton métier d'homme. »

5 août 1908.

69

Il me semble que je comprends bien maintenant, après avoir lu Anatole France, quel fut le crime de Jeanne d'Arc[1]. Elle méprisa la voie hiérarchique. Elle disait qu'elle communiquait directement avec Dieu et les saints. Un pape n'en dirait pas tant; surtout un pape n'en aurait pas dit autant en ce temps-là; il ne décidait souverainement qu'en concile. C'était l'accord des plus savants qui permettait de discerner la parole de Dieu de la parole du Diable.

Il faut reconnaître que les docteurs de l'Église étaient dans une situation difficile. Ils avaient toute une mythologie à organiser. Ils enseignaient qu'il y a des puissances invisibles, qui peuvent changer à leur caprice le cours des choses. D'après ce principe, tout était possible : apparitions, divinations, actions à distance, résurrections. L'univers que rêvait un fou était aussi vraisemblable qu'un autre; n'importe quel prodige était croyable. C'était le règne des fous, si l'on n'y prenait garde.

Aucune société d'hommes ne pourrait vivre dans un monde ainsi machiné comme un décor de théâtre. Il s'agit de vivre, c'est-à-dire de vendre, d'acheter, de cultiver, de bâtir, de dormir, ce qui suppose que l'on croie plutôt à la stabilité qu'au désordre. Comment irait

la vie si toutes les nuits on doutait réellement du retour du soleil ? Les hommes ne pouvaient pas vivre dans un cauchemar en coudoyant les démons et les anges; c'était trop leur demander; et ils auraient fini par ne plus croire à rien du tout, sinon aux expériences concordantes. Le merveilleux aurait tué l'Église. Il fallait donc à toute force régler le merveilleux, et lésiner sur les miracles. Et ce n'était pas une petite question; toute l'autorité de l'Église était en cause, tout son prestige, tous les bénéfices ecclésiastiques, sans compter l'ordre public, auquel le plus grand nombre est toujours fermement attaché, surtout les oisifs et les hommes de plume. De là des passions homicides.

Nous sommes plus doux aujourd'hui, mais nous aimons l'ordre tout de même, et aussi bien dans les idées que dans les choses. Qu'un homme proclame qu'il a fait une grande découverte, nous attendons ses preuves; nous voulons les toucher du doigt ou les comprendre, selon qu'il s'agit de faits ou d'idées; et, si c'est trop compliqué, s'il s'agit de rayons N ou d'algèbre transcendante, nous le renvoyons aux conciles, que nous appelons Académies. Par exemple un physicien dit qu'il a découvert des radiations produites par les corps vivants; il les a photographiées; ses collaborateurs disent comme lui. Moi je doute. Les Académies examinent ses expériences, les recommencent bien des fois, et prononcent qu'il s'est trompé; je crois alors qu'il s'est trompé. Un autre a défini une infinité de nombres infinis, et raisonne là-dessus. Je n'ai point le temps de le suivre dans ce labyrinthe; bien mieux, je crains de m'y perdre; eh bien j'en jugerai d'après le concile. Le tout sans passion, parce que des erreurs de ce genre sont sans conséquence. Mais si un homme, d'après des visions qu'il a, veut brûler Paris ou seulement s'installer à l'Élysée, on le déclare fou, et on l'enferme pour la vie. Telle est notre excommunication majeure.

20 août 1908.

70

Comme nous parlions de ce canon qui a sauté, quelqu'un dit : « Comment trouve-t-on des hommes qui osent manier de tels engins ? Comment ne s'enfuient-ils pas au moment où l'on va fermer la culasse ? Je comprends qu'on soit courageux par colère, et contre des hommes; mais comment tenir de sang-froid en présence d'un monstre d'acier poli, inflexible et invincible ? »

Le philosophe répondit : « On n'éprouve pas la peur par raison, sans quoi la vie serait impossible; car il y a toujours d'assez bonnes raisons d'avoir peur de n'importe quoi. Cette maison peut s'écrouler. La terre peut se mettre à trembler ici; elle tremble bien à Constantine. Ce chien, que je caresse, peut être enragé, et se jeter sur moi dans un accès imprévisible. Cet homme, qui me suit, peut devenir subitement fou. Voilà des suppositions raisonnables, qui me laissent pourtant le cœur et l'estomac parfaitement tranquilles. Dès qu'il est endurci par la coutume, et qu'il ne rencontre que des objets familiers, n'importe qui est un héros pour celui qui raisonne; mais non pour lui-même, car il n'a rien à vaincre. »

« La peur, dit un autre, viendrait donc des objets nouveaux. Mais fort souvent ils excitent plutôt la curiosité que la peur. J'ai traversé un orage en montagne; le jour s'était changé en nuit; les éclairs montraient seuls les gorges profondes où j'étais, et le torrent subitement grossi; le bruit assourdissait; de grosses pierres tombaient sur le chemin. Le danger était nouveau pour moi et très réel; mais ce spectacle sauvage m'occupait trop, et je n'eus pas un mouvement de peur. J'aurais plutôt dit à toutes ces forces : Hardi! Empoignez-vous! Et pourtant je suis bien loin d'être à l'abri de la peur. »

« On n'a peur, répondit le philosophe, que si l'on fais attention à soi; je l'entends au sens précis, faire attention à ce que l'on éprouve dans son corps. Le commencement de la peur est un sentiment d'anxiété, qui ne naît point du tout des idées que l'on a, mais

bien de ce que l'on perçoit confusément dans sa propre poitrine. Ce qui me fait peur, c'est que je sens un commencement de peur. Il n'y a point de différence entre un homme qui a peur, et un homme qui sent qu'il s'étrangle en avalant. Tout ce qui fixe notre attention au dehors guérit la peur; c'est pourquoi la perception d'un danger, bien loin d'augmenter la peur, au contraire la chasse. D'où vient le premier choc de la peur ? Souvent d'une impression vive et inattendue. Souvent aussi d'imitation, comme dans les terreurs paniques; car notre corps, instinctivement, imite celui du voisin; nous bâillons de voir bâiller. C'est pourquoi une peur qui naît dans une assemblée, hors même de tout danger, peut rendre fou l'homme le plus tranquille. »

« Je me souviens, dit l'autre, moi qui n'ai pas eu peur d'un terrible orage, d'avoir senti une belle peur au spectacle, un soir que tous les spectateurs se levèrent ensemble. Et il ne m'arriva pourtant rien autre chose que de me lever sans l'avoir prévu. J'eus peur de moi. »

21 août 1908.

71

Une dame de la ville se plaignait de ce froid d'automne qui vient attrister notre mois d'août. Je lui dis : « Vous ne vous étonnez pas qu'il fasse frais en automne; or ce froid d'août est aussi naturel que le froid d'automne; tout ce qui arrive est naturel. » Elle frappa du pied comme si elle avait voulu faire comparaître le maître des saisons : « Il doit faire chaud en août, dit-elle; ce méchant vent n'est pas dans l'ordre. — Tout, lui dis-je, est dans l'ordre; ce vent, comme tout vent, dépend de la position du soleil et de la terre, comme aussi des nuages et des vents de ce matin, lesquels dépendent des vents et des nuages d'hier, et ainsi de suite; votre mauvaise humeur n'y fera rien, que vous attrister et vous refroidir encore plus. » Une vieille femme de la campagne, courbée en deux par soixante ans de travaux, porta sur moi son œil clair, qui semblait

une fleur de bleuet sur une terre crevassée : « C'est comme c'est, dit cette vieille femme; il faut bien supporter. »

Les paysans éprouvent la Nécessité, plus vivement peut-être que les philosophes ne la saisissent. Ils dépendent plus des choses que des hommes; c'est pourquoi ils sont plus prompts à se résigner qu'à accuser. Leur richesse et l'ordre même de leurs travaux dépendent de la gelée, de la pluie et du soleil; leur sommeil est long en hiver, court en été. Toute leur vie est résignation.

Les citadins sont toujours en révolte; ils luttent contre le jour en été et contre la nuit en hiver. Leurs travaux roulent du même train en toute saison, sous un ciel de verre. La pluie s'écoule. La neige est balayée. Le fleuve monte et descend entre les quais de pierre, au lieu de s'étaler dans les prés. Le paysan va voir si le blé lève, si les arbres sont en fleurs, si la moisson est mûre; il n'y peut rien; ce sont les éléments qui travaillent. Tandis que vous n'allez point regarder les métiers, ni voir pousser les cotonnades; l'homme de la ville règle ses récoltes sur les besoins et tisse lui-même sa moisson.

Ce n'est pas qu'il n'y ait des tempêtes aussi dans les villes; mais ce sont des tempêtes humaines, des souffrances, des craintes, des colères. La nature a une forme humaine. C'est toujours de la terre, mais c'est de la terre qui remue, crie et pleure; c'est pourquoi nous la prions et menaçons; c'est pourquoi nous croyons que ce qui est aurait pu ne pas être.

Le patron se croit maître de l'usine comme l'ouvrier se croit maître de ses mains. Les portes sont fermées; les vents n'entrent point; c'est un petit univers clos. Mais pourtant non. Les prix, les offres, les changes courent d'un monde à l'autre comme les vents et les marées; chaque caisse est un baromètre; toutes les banques tremblent pour une faillite; il y a des ondes d'espérance, de terreur, et de faim; ondes humaines qu'il faut deviner; mais je ne vois que cette face convulsée et ce poing tendu. Il est très difficile de ne pas haïr la Nécessité, dès qu'elle montre un visage humain.

22 août 1908.

72

On dit souvent que les chemins de fer et les usines gâtent un beau site. Un sage expliquait cela très simplement. « Nous trouvons beau, disait-il, ce à quoi nous sommes habitués, les vieilles assiettes, les vieux meubles, les vieilles maisons. Nous préférons bien, par réflexion, ce qui est nouveau et utile, par exemple une bicyclette, une machine à coudre, une locomotive; mais cela ne nous prend pas aux entrailles; le cœur n'y est pas. Notre instinct retarde d'un siècle ou deux. Nous aimons de vieilles ruines; nous n'aimons pas une maison neuve, quand elle serait la plus utile des maisons. Nous aimons le Christ d'Amiens; nous n'aimons pas une planche d'anatomie. Notre attachement aux formes anciennes se fait voir dans nos actions; les coupés de luxe furent copiés sur les chaises à porteurs; les automobiles furent copiées sur les voitures à chevaux. Nous sommes toujours assez conservateurs; et, d'instinct, nous le sommes tout à fait. Les chemins de fer seront beaux quand les hommes voyageront en aéroplane. »

C'est ingénieux; mais cela n'explique pas bien toutes les opinions sur le beau. Il y a des spectacles naturels que nous aimons à première vue, comme la mer et les montagnes; un de mes amis, qui n'est pas snob du tout, a été transporté d'admiration à la vue des Pyramides d'Égypte. Ces faits marcheraient encore avec la théorie, si on la poussait un peu. Mais il faut bien aussi que j'apporte mon témoignage.

Les œuvres des hommes, quand je les rencontre dans la nature, me plaisent toujours, et d'instinct. Une profonde tranchée au milieu des bois, quatre rails d'acier, la bouche d'un tunnel, ce sont des beautés qui me saisissent. Un train qui roule au bord d'un lac, entre dans la montagne et en sort un peu plus loin avec un bruit de tonnerre, cela me remue tout autant que les beautés naturelles. Je ne nie pas que la réflexion y soit pour quelque chose. Sans doute beaucoup de gens n'éprouvent pas ce que j'éprouve parce qu'ils ne relient pas un

train, un tunnel, une usine, à l'ordre universel; pour moi je vois les hommes comme des forces naturelles, aussi naturelles, aussi nécessaires dans leur action que le feu intérieur, les volcans et l'orage.

Les routes sont belles. Une vieille route qui monte et descend en suivant les sentiers a du charme par ses détours; une route tracée au niveau d'eau par des géomètres et largement coupée a de la grandeur; elle ouvre une vue sur le pays, qui convient mieux à des yeux d'homme, sans doute parce qu'elle convient mieux à leurs jambes; il me semble que je vais marcher jusqu'à l'horizon.

Je crois assez que c'est l'univers tout entier qui est beau, et la liaison de toutes choses; les petits morceaux ne disent rien; ils n'ont point de sens. Mais tout a un sens, car tout tient à tout. On aime la mer et la montagne, parce que le jeu des forces y est visible; c'est notre alphabet. Après avoir épelé, il faut lire, et apprendre à saisir d'un regard la liaison de toute chose à toutes les choses; en quoi on peut devancer la coutume. Si on savait parfaitement lire dans le Grand Livre, tout serait beau.

24 août 1908.

73

Je reçois des cartes postales illustrées; je me laisse entraîner à en renvoyer, afin qu'on ne me soupçonne pas de passer l'été dans un pays trop peu pittoresque. Après cela ils feront des ho! et des ha! sous la lampe; en réalité ces petits bouts de carton n'intéressent personne. Ce n'est pas que l'on n'y reconnaisse des arbres, des rochers, des fleuves, des cascades; les lignes, les clairs, les noirs font une écriture que chacun sait lire. Mais que l'image saisisse comme l'objet même, qu'elle en puisse même donner quelque idée, si on n'a pas vu l'objet, voilà ce que je ne crois point.

Ce qui nous plaît dans la nature, c'est communément la grandeur. Et c'est pourquoi on a soin de photographier quelque petit bonhomme tout à côté d'une grande

chose. Soit; cela peut nous faire comprendre la grandeur; mais nous la faire sentir ? Non point. Tant que je vois des montagnes au loin, je n'arrive pas à sentir qu'elles sont grandes; je le sens quand je suis assez près d'un bel escarpement, et que je lève la tête; je le sens aussi lorsque je marche pendant des heures sans arriver à ce pauvre petit sommet que je croyais toucher avec la main; en somme, c'est toujours par mes mouvements que je sens la grandeur des choses.

À vrai dire, c'est aussi par mes mouvements que je les saisis, c'est-à-dire que je les vois. Si je m'attache à rester assis et immobile, les yeux grands ouverts, il arrivera que je tomberai dans le sommeil ou dans l'abrutissement; tout le paysage me retombera sur les yeux; tout sera pêle-mêle. Si au contraire mon attention est éveillée, que de mouvements pour mettre tout en place; mouvements des yeux, mouvements de la tête, mouvements du corps et des jambes; toutes ces expériences modifient un peu la relation des images, et m'instruisent sur la grandeur et la distance des objets; pendant que ma tête se penche en avant, l'abîme se creuse; et l'horizon recule au premier pas que je fais. Un discours est froid, sans gestes; un paysage est froid sans les mouvements. On ne voit point avec les yeux seuls; il faut que les mains et les pieds fassent leurs discours aussi, sans quoi nous ne verrions dans l'univers que de plates cartes postales. Je ne compte point l'ouïe et l'odorat, et pourtant qu'est-ce que voir la mer à ses pieds, si l'on n'entend le bruit des vagues, et si l'on ne sent cette odeur délicieuse, qui rappelle l'odeur de l'huître un peu passée ? Ceux qui s'instruisent par cartes postales, comment voient-ils donc les choses ?

3 septembre 1908.

74

Le vieux critique alluma une cigarette et dit : « Racine me sert de pierre de touche pour essayer les jeunes auxquels je m'intéresse. Dès qu'ils sont en confiance, ils me disent : " Racine est ennuyeux et plat. " Je leur

réponds : " Lisez-le mieux, et pesez tous les mots. " S'ils ne m'écoutent point et s'ils s'en tiennent là, leur carrière littéraire ne sera pas longue. Fort souvent je les retrouve après deux ou trois ans, qui parlent de Racine comme il faut, qui louent sa force discrète, ses couleurs adoucies, et cette harmonie souveraine qui discipline les passions sans les émasculer. Je me dis alors : va, mon bonhomme; tu fais tes gammes; tu apprends l'instrument et tu sais dîner en ville; pense seulement un peu moins à ta cravate; alors elle sera tout à fait bien nouée. Quelques rares poulains, après avoir longtemps galopé dans le pré, sautent enfin la barrière, et me disent : " Racine est un écolier; les passions y sont proprement collées, comme des plantes dans un herbier; mais c'est dans le champ qu'il faut voir la luzerne. " Ceux-là vont loin. On peut mépriser, mais il faut d'abord comprendre. »

Un vieux médecin de campagne répondit : « J'ai ma pierre de touche aussi, c'est l'âme distincte du corps. Les naïfs viennent tout de suite à dire que l'âme n'est rien du tout, et que l'homme n'est qu'un corps qui broute. Je me dis alors : voilà de bons menuisiers; ils raboteront convenablement les os et les muscles, et traiteront les passions par le bromure. Je suis plus attentivement les psychologues, ceux qui croient à la vie intérieure, à la puissance de l'esprit, aux miracles du cœur. Ceux-là, au lieu d'écrire de médiocres traités, font de nobles sottises, et bayent aux étoiles. J'attends leurs dents de sagesse; c'est alors que je saurai s'ils doivent rester de pieux rhéteurs en vers ou en prose, ou s'ils vivront en hommes. Car ce n'est point digne d'un homme de fermer les yeux afin de ne point voir la Nécessité; et c'est une mauvaise sagesse que celle qui pleure sur ses fautes. Purger ce monde des dieux, des âmes et des regrets, c'est le vrai travail d'Hercule; encore ne faut-il pas le faire trop tôt peut-être, ni trop vite. Celui qui n'a pas éprouvé la puissance de l'erreur ne saura jamais le prix de la vérité; et, si l'on arrache les mauvaises herbes avant qu'elles aient un peu poussé leurs racines, on ne remuera point le sol. Voilà comment celui qui est matérialiste à vingt ans est souvent marguillier à soixante. »

5 septembre 1908.

75

L'industriel me dit : « Je viens de lire quelques pages des cahiers de morale de mon fils. Ma foi, cela n'est pas plus clair que le catéchisme. J'expliquerais aussi bien le dogme de la Trinité que cette formule traduite de l'allemand, et qui n'est pas plus claire en francais qu'en allemand. Lisez vous-même : Agis toujours comme si tu étais à la fois citoyen et législateur dans une cité des fins. Voilà une morale qui ne casse rien. »

« Hé! hé! Méfiez-vous de la morale, lui dis-je, comme d'un obus enterré. N'allez pas essayer de l'ouvrir pour voir ce qu'il y a dedans. N'avez-vous point entendu dire que, selon la Raison, l'individu humain doit être pris toujours comme fin, et non comme moyen ? »

« Mais si, j'ai lu ce galimatias. Le citoyen Pataud a une morale plus claire, et c'est celle des lutteurs, vous savez : prends-moi par où tu pourras, comme ils disent dès qu'ils luttent réellement, et non pour jouer. »

Je lui répondis : « La guerre appelle la guerre. Depuis que le règne des machines est venu, nous avons pris l'habitude d'acheter des journées de travail comme nous achetons du coton, des métiers à tisser, ou des bœufs de labour. Si le travail est à vil prix, l'employeur se frotte les mains, sans se demander comment les travailleurs se nourrissent, s'habillent, se logent, s'instruisent et élèvent leurs enfants pour ce prix-là. C'est la guerre; et tant pis pour les vaincus. L'homme est alors moyen et instrument pour l'homme. J'ai une pioche; si le sol est dur, j'use ma pioche plus vite; quand elle sera usée, j'en achèterai une autre. C'est ainsi que vous usez d'un salarié, comme d'une pioche, et avec moins de souci encore; car les pioches ne font point d'enfants, tandis que les salariés en font. »

« Que veulent-ils donc ? N'être plus des outils ni des moyens, mais être des fins. Que le salaire juste soit défini, non comme le prix du travail sur le marché, mais comme la condition d'une vie humaine, où soient comptés tous les besoins, tous les loisirs qu'il faut à un homme; les soins s'il est malade; le repos s'il est

fatigué ou vieux. Entendez par là qu'il y a des salaires que l'employeur n'a pas le droit d'offrir, et que le travailleur n'a pas le droit d'accepter. Cela mène loin. »

« Hé! diable! dit-il, c'est donc la doctrine de la C. G. T. que l'on enseigne à mon fils ? J'aime mieux la théologie. »

« Défiez-vous, lui dis-je, de la théologie aussi, et assurez-vous d'abord que le curé qui la prêche n'y comprend rien. Toutes les idées sont dangereuses, et tous les idéologues sont à pendre. »

11 septembre 1908.

76

Quand le promeneur a dépassé la cime des derniers sapins, il arrive sur un plateau couvert d'une herbe serrée, pris entre un ravin noir et une pente rocheuse assez abrupte. Saisi par le son des clochettes, vif et léger comme l'air, il s'arrête; il aperçoit deux bergers qui dorment, un bon gros chien jaune, et des vaches paresseuses qui tournent la tête. Il se retourne. Il aperçoit, au fond de la vallée, un petit village couleur de plomb, et des torrents blancs comme la neige. Quelques nuages s'accrochent aux pentes. Le promeneur ouvre ses yeux et sa poitrine, et se sent léger comme l'oiseau.

À ce moment, une espèce de trompette rauque, avec des modulations aiguës, se fait entendre, et, d'échos en échos, fait le tour du cirque. C'est le taureau, roi des vaches, et roi du plateau, qui fait son entrée. Il arrive par bonds, s'arrête, lance son coup de trompette, et repart. On voit son front frisé et ses cornes presque droites. Il marche à l'ennemi. Le promeneur ne comprend pas tout de suite que l'ennemi c'est lui-même; mais dès qu'il l'a compris, il court aux rochers, grimpe comme un chat, s'arrête quand il est à bout de souffle, et remet un peu d'ordre dans ses pensées.

Comme je venais de me livrer à cet exercice, et de m'asseoir à l'amphithéâtre, je compris tout d'un coup l'origine des courses de taureaux. Car enfin cet animal, que l'on dit domestique, est au moins aussi redoutable

qu'un lion de ménagerie. Et ceux qui font paître des vaches veulent un taureau vigoureux et ardent. Donc les bergers de taureaux durent s'habituer à tourner lentement autour du redoutable père de famille, et à éviter le coup de corne en pirouettant. Cette danse-là aussi fut un exercice utile avant d'être une danse. Je comprends aussi pourquoi il y eut des cavaliers aux jambes cuirassées, qui savaient avec leur longue pique, arrêter l'élan du taureau. Je comprends qu'il y eut plus d'un cheval éventré, et que les agiles bergers apprirent à attirer le taureau ailleurs, en le piquant et en agitant leurs mouchoirs rouges, pendant qu'on dégageait leur camarade. Tout cela sans spectateurs. Mais je suis bien sot. Dès qu'il y eut un taureau en colère et une pente rocheuse, les femmes, les enfants, les vieillards se trouvèrent assis aux gradins, comme je suis maintenant, par la force des choses. Ainsi, il y eut un cirque, une arène, des bravos avant qu'on y pensât. Et, quant à la mort du taureau, j'imagine qu'elle fut souvent nécessaire, lorsque le roi des vaches ne voulait plus entendre raison. C'est ainsi qu'on apprit à fatiguer le taureau, de façon à le tuer sans trop de risques. Comment tout cela devint jeu, et bientôt religion, on le comprend sans peine. Seulement, je n'avais point pensé à la chose même; je déclamais à côté. Merci, taureau.

16 septembre 1908.

77

L'autre jour, j'ai délivré un ruisseau. Il était pris dans les roseaux et la vase, et se perdait sur la pente boisée par des filets imperceptibles. Je commençai par tracer des chemins avec ma canne et l'eau s'y précipitait. Ces jeux d'enfants plaisent encore plus aux hommes qu'aux enfants. D'autres vinrent à mon aide. Le lendemain nous apportions pelles et pioches, et ce fut bientôt fait, car c'était un ruisseau de poupée. L'eau retrouva son ancien lit, qui était sec depuis des années, et descendit en chantant jusqu'à une petite cascade qu'elle alla grossir.

Je revins le lendemain et je vis bien des changements dans nos travaux romains. Je n'avais pas pensé que cette

petite machine naturelle agirait pendant toute la nuit. Étrange effet de cette force délivrée : le lit du ruisseau était moins régulier que la veille; il s'était formé de petits barrages, de petits lacs, de petites cascades, on voit bien comment. Une petite branche qui flottait s'était mise en travers; des feuilles, des pailles avaient grossi le barrage; l'eau s'était filtrée là en déposant un peu de vase, ce qui avait maçonné la digue; de là une nappe d'eau et une chute d'eau; l'eau, en tombant, avait creusé la terre au pied du barrage; ainsi le jeu naturel des forces allait contre notre industrie, et brodait des différences malgré la pioche niveleuse.

Cela me ramenait à des faits simples et assez connus, mais qui m'étonnent encore. Un fleuve n'est jamais tout droit; ce qui est remarquable c'est qu'il exagère de lui-même les sinuosités de son cours, creusant de plus en plus la rive concave, et déposant les débris sur la rive convexe; de là ces fleuves qui coulent en S dans une plaine tout unie. L'industrie humaine égalise; mais laissez faire le fleuve; il créera de la variété; laissez faire la nature, elle créera des individus.

Mon petit ruisseau avait fait des barrages, des lacs et des cascades; cela faisait autant de paysages différents. Il détruisait bientôt ce qu'il avait fait; un barrage cédait sous la pression; un lac mourait; il s'en formait un autre un peu plus loin. Si chaque petit lac avait pensé, s'il avait reflété pour lui-même l'image des herbes et du ciel, il aurait dit : pourquoi suis-je né ? Ainsi raisonnent ceux qui demandent pourquoi il y a des mers, des terres, des pays, des hommes. Ils s'imaginent que les forces laissées à elles-mêmes ne feront que brouillard et poussière informes; c'est pourquoi ils voudraient un créateur. Ils n'ont pas délivré assez de ruisseaux.

17 septembre 1908.

78

Je mets Tolstoï très haut; c'est comme un phare qui éclaire la mer. Mais, chose à remarquer, je ne suis pas saisi surtout par ce que l'on appelle communément ses

idées. Elles sont très simples, et assez évidentes. Je dirais presque trop simples, trop évidentes. Il y a des injustices partout où il y a des hommes; il est aisé de les voir, de remonter jusqu'à leurs causes, et de dire que, si tous les hommes vivaient selon la raison au lieu de suivre leurs passions, tout irait bien. Le difficile c'est de trouver quelque combinaison bâtarde qui fasse un peu de vertu au moyen d'un certain engrenage des vices; mais c'est justement ce dont Tolstoï ne se soucie point. C'est pourquoi on peut dire que son Évangile renouvelé ne changera pas grand-chose sur la terre. Car tous connaissent la perfection; chacun peut former l'idée d'une vie humaine qui ne nuirait à personne; chacun peut construire une Icarie[1]. Mais on ne vit pas en Icarie; le difficile n'est pas de définir la perfection en idée, mais bien de limiter l'imperfection en fait. Pour terminer là-dessus, remarquons une chose, c'est que tous les sages sont vieux; la sagesse vient après les passions, comme les célèbres carabiniers.

Les vraies idées de Tolstoï, je les trouverais hors de sa philosophie, dans ses romans, et même justement dans les romans où il n'a point voulu mettre des idées. *Résurrection* est une belle œuvre, certainement, mais qui ressemble encore un peu trop à une leçon de morale. *La Guerre et la Paix, Anna Karénine,* voilà les purs chefs-d'œuvre. Ce sont des livres qui ne prouvent rien. C'est une peinture vraie, sans psychologie bavarde. Rien n'est expliqué, et on comprend tout; on fait bien mieux que comprendre, on voit. C'est comme si l'on vivait avec tous ces gens-là, sans être vu. L'un entre, l'autre s'en va; on le retrouvera tout à l'heure. Analysez ce qu'ils disent; ce n'est pas remarquable; c'est tout ordinaire; ils ne sont pas plus logiques que vous et moi; ce qu'ils font et ce qu'ils disent est pourtant ce qu'on attendait. On les touche presque, tant ils sont vivants. Cherchez maintenant la ficelle; il n'y a point de ficelle. Vous ne trouverez ni exposition, ni péripétie, ni dénouement; cela se noue et se dénoue du même train que la vie. À la fin du livre, on se sépare d'eux tous avec regret. Quand je lis Tolstoï, je ris de ces écrivains russes qui s'appliquent à être bien russes, à nous peindre l'âme russe, et qui mettent du caviar dans tout. Les héros de Tolstoï sont tout de suite nos amis; ils nous plaisent sans chercher à nous plaire, et souvent sans se montrer. Qu'y a-t-il dans cette impérieuse, vive, violente

Anna ? Qu'y a-t-il au fond de ses yeux noirs ? Elle meurt sans livrer son secret. Il y a une autre vérité que celle des idées.

28 septembre 1908.

79

On sait que les vignes de Bourgogne sont assez malades. Une foule de petites bêtes, comme vers et mouches, s'attaquent aux racines, aux fleurs, aux fruits. On peut prévoir que bientôt les côtes de Nuits et de Beaune seront râpées comme les genoux d'un pauvre homme. Le chroniqueur que je lisais l'autre jour et qui se lamentait là-dessus disait une chose singulière qu'il avait lue dans de vieux bouquins : c'est qu'au XVI^e^ siècle déjà les vignes de Bourgogne périrent, à l'exception d'un tout petit clos de Vougeot que des moines parvinrent à conserver; puis ces vignes firent souche de nouveau, et refirent un vêtement aux précieuses côtes d'or. Le chroniqueur se bornait à signaler le fait, attribuant sans doute ces événements à des circonstances du climat.

Je croirais plutôt que nous sommes en présence d'un de ces mouvements rythmés qui brodent sur la nature, comme des navettes, allant et venant, et dessinant l'histoire. À première vue, non. Si le végétal ne disparaît pas pour toujours, il devra, croirait-on, composer avec ses ennemis, selon un régime que seules les pluies, les grêles et les gelées pourraient troubler. Mais pensons-y mieux. Nous pouvons appliquer aux petites bêtes qui dévorent la vigne la fameuse loi de Malthus, dite aussi loi de population, que l'on peut énoncer ainsi : les animaux se multiplient plus vite que leurs aliments. Si les choses se passent ainsi, la vigne, à mesure qu'elle s'étend nourrit des ennemis qui deviennent bientôt plus puissants qu'elle; elle mourra. Mais, en mourant, elle les affame et les tue; si donc quelque clos est conservé (et notons que ce sera toujours le meilleur), de nouveau la vigne repart et conquiert des champs, grâce à l'avance que cette dernière victoire lui donne sur ses ennemis. Puis, de nouveau, ses ennemis la rattrapent et la dépassent, s'il

est vrai, comme veut Malthus, que les animaux se multiplient en progression géométrique comme 2, 4, 8, 16, pendant que les aliments se développent en progression arithmétique, comme 2, 4, 6, 8.

Cela donne quelque idée de ce qui se passe sur la planète. Le progrès n'est jamais continu; tout va par flux et reflux. Un géant, des milliards de fois plus grand que nous, et pour qui un siècle serait ce qu'est pour nous le dixième d'une seconde, s'il tenait nos vignobles sous son microscope, verrait des ondes de vignes, et dirait que la vigne est une chose qui vibre. Au contraire, les petites bêtes, s'ils ont des philosophes et des académies, enseignent sans doute que le progrès est continu, et que leur espèce doit finalement triompher. À la vérité, ils travaillent bien à une espèce de progrès, qui est à conserver les meilleurs clos et à rendre le vin meilleur, mais ils ne s'en doutent point. Leurs montres tournent trop vite.

8 octobre 1908.

80

Ils en sont tous à nous parler de l'an 2000, comme s'ils y étaient; ce ne sont qu'omnibus volants et maisons de cinquante étages. Ces merveilles, et bien d'autres qu'il n'est pas difficile d'imaginer, n'ont rien qui dépasse la puissance humaine. Toutefois, il en est de ce luxe comme de tout luxe; il est limité non pas par la pauvreté de l'imagination humaine, mais par les ressources qu'une juste répartition nous laissera; et il est inévitable que toutes ces folles dépenses soient arrêtées un jour ou l'autre. Tant que les travailleurs n'auront pas une vie facile, et l'avenir assuré, on peut compter qu'ils réclameront; et certainement ce qu'on leur abandonnera encore sera pris sur toutes ces dépenses de luxe; car comment faire? Mais bien plus; je les suppose tous bien payés, et assurés contre tous maux et accidents; ils voudront peut-être alors travailler moins, et ces heures de travail seront prises sur les travaux de luxe, et non sur les travaux de nécessité. Voilà à quoi il faut s'attendre.

Si l'inégalité des conditions subsistait, sans aggrava-

tion, il faudrait encore compter avec le Suffrage universel et les progrès de l'instruction; les esclaves seront de moins en moins dociles, il faut bien se mettre cela dans la tête. Mais considérez aussi que toute invention nouvelle, qui n'est pas d'utilité stricte, consomme des journées de travail et réduit la provision des objets utiles; ainsi l'injustice se trouvera aggravée, et il faudra bien que tout craque à la fin.

Comment se fera cette réaction inévitable contre les gaspilleurs de la fortune publique ? Je ne sais. Peut-être y aura-t-il une révolution violente, qui ramènera pour un temps l'égalité des fortunes, et l'heureuse médiocrité pour tous. Je crois plutôt que tout se fera en douceur, par l'effet de crises économiques qui ruineront les grosses fortunes, et mettront fin à ces folles entreprises, qui bâtissent de nouvelles Pyramides avec le pain des pauvres gens. Toujours est-il que nous partons trop tôt et trop vite. On n'aurait pas dû organiser les téléphones tant que tous ceux qui travaillent ne sont pas convenablement logés et nourris; et il fallait donner de beaux jardins aux enfants pauvres avant d'élever les mâts de la télégraphie sans fil; cela est de bon sens; il faut penser au pain quotidien avant de s'acheter des diamants.

Malheureusement ce n'est pas le bon sens qui règle la production; c'est l'ennui des riches, et l'aveuglement incroyable des pauvres. Tous admirent l'homme volant et rêvent aux miracles de la science, sans penser que nous voilà en octobre, et qu'une foule de petits bonshommes n'ont point de chaussons de laine pour l'hiver qui vient. On admire que les pharaons aient trouvé assez d'esclaves pour bâtir les Pyramides. Ninive a été rebâtie bien des fois, et Babylone avait des jardins suspendus. Mais tous ces pays sont maintenant des déserts de sable, sans doute par l'excès du luxe et de l'injustice. Nous ne retomberons pas si bas, parce que nous ne volerons pas si haut. Nos esclaves ont appris à lire, et nos pharaons n'achèveront point leurs Pyramides.

13 octobre 1908.

81

J'ai rencontré un vigneron de Bourgogne, qui était assez content de ce glorieux automne. Il y a double récolte, à ce qu'il paraît, et les raisins ont bien mûri. Nous aurons quantité et qualité. « Voilà, lui dis-je, un beau commerce; avoir de vraiment bonnes choses à vendre, et les donner au plus offrant, sans tromperies, sans discours emphatiques, c'est un métier propre. »

Il me répondit : « Oui le métier est propre pour quelques-uns, pour ceux qui tiennent les crus illustres et vendent aux fines bouches. Mais aussitôt que l'on veut vendre d'honnêtes petits vins, à une clientèle de petits bourgeois, vous n'imaginez pas comme le métier est ingrat. On dirait qu'au-dessous d'un certain prix les hommes ne goûtent plus. On ne fait point de différence entre un vin ordinaire et un autre. Pour nous, vignerons, les petits vins ont chacun leur physionomie : l'un est plus sec et plus réchauffant; l'autre plus gras et plus sucré; cela change d'une année à l'autre pour le même clos; nous goûtons, d'une seule gorgée, un printemps, un été et un automne. Mais nos acheteurs sont aveugles du palais, ou presque. Les plus riches couleurs font du gris sur leur langue. Aussi leur goût n'est qu'habitude, et tout changement leur déplaît. Ils ne savent dire qu'une chose : je veux le même vin que l'année dernière, et au même prix. Allez-vous parler de couleurs à un aveugle ? Non. N'ayant point ce qu'ils demandent, nous le leur fabriquons. Ils veulent un produit moyen, sans vertus et sans vices ? Eh bien nous mêlons les crus et les années. Que le soleil ait ri ou boudé; qu'il ait plu trop ou trop peu, nous leur vendons toujours le même plat mélange. Vrai, les gens vivent d'habitudes et de formules; le goût du bon se perd.

— Le goût du beau aussi, lui dis-je, et par les mêmes causes. Les gens pensent plus aux mots qu'aux choses, et ils s'inquiètent plus des opinions que du plaisir réel. Ce brave homme, qui cherchait un tableau de telle dimension, pour garnir un panneau de sa salle à manger, et qui jugeait d'après son mètre, disait seulement tout

haut ce que bien d'autres pensent. Il leur faut du vin dans les carafes, des fauteuils dans leur salon, des tableaux au mur; après cela ils n'y pensent plus; ils ne goûtent pas le vin; ils n'essaient pas si leurs fauteuils sont de bons amis; ils n'usent pas de leur tableau comme d'une fenêtre ouverte sur la campagne et sur l'été. Non. Il leur suffit que leur table soit comme toutes les tables et leur salon comme tous les salons. Les rites sont accomplis. Je connais des gens assez riches, et qui mangent très mal, sans s'en douter; mais le menu a bon air; c'est un menu de gens riches. Ils mangent des mots, et non des plats. « On avait mis un castor en cage, et bien à l'abri. Il s'ennuyait. On eut l'idée de lui donner un peu de terre mouillée; il se mit à gâcher et maçonner, sans aucune utilité. Le voilà content. Ce castor était très bourgeois. Il craignait l'opinion. »

23 octobre 1908.

82

Les chevaux[1] sont naturellement à peu près aveugles; leurs yeux ne leur font voir sans doute que des fantômes dans le brouillard; le cheval d'Alexandre n'était si méchant, comme on sait, que parce qu'il avait peur de son ombre. C'est pour cela que l'on met des œillères aux chevaux vigoureux; on se délivre ainsi des opinions confuses qu'ils prendraient par les yeux. Quant aux chevaux ordinaires, qui crèvent de faim et de fatigue, et qui dorment en travaillant, ce n'est pas la peine d'en parler; qu'ils aient des opinions fausses autant qu'ils voudront.

Je pensais au dressage des chevaux, parce que l'on me montrait une grande salle à dresser les hommes. Ces carreaux dépolis, ces murs tout nus, ces tons de brouillard, tout cela ressemblait assez à des œillères faites pour coiffer quarante têtes à la fois. En revanche, que de paroles! Quel riche univers pour les oreilles!

Observez bien un cheval, vous verrez comme il sait se servir de ses oreilles. Quels vifs mouvements de leurs cornets! Il ramasse tous les sons et tous les bruits; chaque

chose est pour lui un bruit; il s'avance prudemment en aveugle, dans un univers de bruits. Il devine ce que tel bruit annonce. Ainsi, il sait très mal comment les choses sont faites, mais il sait très bien comment elles se suivent.

Nos écoliers n'ont pas les oreilles si longues, mais ils arrivent tout de même à s'en servir assez bien. Les mieux doués retrouvent très vite leur chemin dans l'univers des discours. Ils savent quel mot suit d'ordinaire tel mot. J'ai connu une petite fille qui s'exerçait à produire des bruits dans l'ordre convenable. Au commencement elle disait « trois fois huit quarante-deux », ce qui était tout à fait ridicule; quelques jours après, elle en était à « trois fois huit, trente-quatre », ce qui était presque bien; maintenant elle compte juste, comme d'autres chantent juste. Elle pense avec ses oreilles.

J'ai connu aussi un très bon jeune homme, dressé par les mêmes méthodes, et qui courait sur une piste un peu plus difficile : « Un ouvrier met huit heures à creuser un mètre de tel fossé; combien mettra-t-il de temps pour creuser deux mètres ? Deux fois plus. » Il savait cette chanson-là. Mais il n'était pas encore bien maître des variations, et, quand on lui posait cette autre question : « Combien de temps mettront deux ouvriers pour creuser un mètre ? » Il répondait tranquillement : « Deux fois plus. » Il se trompait de piste.

Était-il sot ? Je ne le crois pas. Je crois plutôt qu'il pensait à la manière des chevaux, avec ses oreilles. S'il avait pensé avec ses yeux, s'il avait vu ou seulement imaginé un fossé et des ouvriers, et s'il avait réglé son discours sur la chose même, il aurait raisonné comme Descartes ou Archimède. Toute vérité entre par les yeux. Toute sottise entre par les oreilles.

9 novembre 1908.

83

Qu'allez-vous chercher au cimetière ? Il n'y a rien là que de vieux vêtements et de vieux étuis. Les morts sont ailleurs; les uns au paradis, les autres au purgatoire, d'autres dans l'enfer. Où cela ? Sur la terre, autour de vous.

Tous les hommes qui vivent maintenant sont des morts qui revivent; tous sont sortis d'une vieille enveloppe, avec un corps rajeuni; tous traînent des souvenirs pour le moins aussi anciens que ce rouge limon quaternaire dans lequel ils poussent la charrue. Tout homme est un germe d'homme qui a grandi; tout germe d'homme est partie d'un homme avant d'être homme. Tout ce qui est homme maintenant vit depuis les temps à peine imaginables où des vivants très simples naissaient de la mer. N'essayons pas d'évaluer l'âge que nous avons en naissant; notre tête s'y perdrait.

Donc nous traînons une vie très ancienne, les uns dans le paradis aux lumières d'aurore, les autres dans les brumes du purgatoire, d'autres dans les feux de l'enfer, tous au même soleil ou sous les mêmes étoiles, mais non tous avec les mêmes yeux. Oui, s'il y a quelque juste au monde qui n'ait ni regrets ni haine dans le cœur, mais seulement un noble amour qui le délivre de lui-même, celui-là est vraiment en paradis; pour lui le soleil est toujours beau, et les étoiles et les nuages, et la source bavarde et la mer furieuse. Mais comment décrire cette joie qui éclaire le monde ? Dante lui-même a peint un paradis trop pâle, parce qu'il l'a vu du fond de l'enfer. Si l'on pouvait retourner à la première enfance, en secouant au vent les années et les fautes, peut-être retrouverait-on le paradis perdu.

Pour moi, je n'ai rencontré que des âmes du purgatoire, attachées, même les meilleures, à des plaisirs qu'elles n'estiment point, toujours se battant contre l'hydre, toujours vidant leur besace d'une main, et la remplissant de l'autre; toujours voleurs contre le vol, menteurs pour le bien, en colère contre la colère, et courageux par peur. Bonjour mes amis. La lumière est au-dessus des nuages, mais le chemin tourne, et ne monte guère. Qu'est-ce qu'ils font ? Ils allument du feu, et s'y chauffent; mais ils n'arrivent pas à croire que ce feu est le vrai soleil.

D'autres allument du feu et s'y brûlent. Il y a des passions auxquelles il ne faut pas céder, et des fautes qu'il ne faut point faire; car ces passions s'accroissent d'elles-mêmes comme l'incendie; plus tu bois, plus tu boiras, et ta faute t'entraînera de cercle en cercle jusqu'au fond, comme une pierre à ton cou. Alors tu ne voudras même plus voir le vrai soleil de la justice; tu

diras : c'est le feu des passions qui est le vrai soleil; tu diras que les justes sont des dupes, et que l'injustice la plus injuste, celle qui triomphe, est le vrai bien. Quand on en est là, tout est perdu peut-être : « Vous qui entrez là, laissez toute espérance. » Oui, quand vous renaîtrez enfant, vous serez pire encore; vous renaîtrez malade ou fou. Voilà le dernier cercle de l'enfer.

Ou bien, peut-être, vous serez sauvé par l'amour d'une vierge qui vous donnera son paradis avec le reste. De là naîtront des Adams et des Ève passables, et un nouveau paradis terrestre. Les vieux péchés seront mis en terre; et le serpent tentateur se mordra la queue de désespoir.

10 novembre 1908.

84

Un homme cultivé ressemble à une boîte à musique. Il a deux ou trois petites chansons dans le ventre. La première fois qu'on déjeune dans la compagnie d'hommes remarquables, on se sent bien petit garçon, car ils font de brillants discours, et sans chercher leurs mots. Dès qu'on les a vus trois fois, on sait d'avance ce qu'ils vont dire, et avec quels mots. Ce sont des auteurs qui jouent leur propre pièce. C'est pourquoi, lorsque les mêmes gens se rencontrent tous les jours, la conversation languit bientôt. De là le bridge.

Je ne crois pourtant pas qu'ils soient pauvres en dedans. Comment le seraient-ils ? Des objets nouveaux tombent sur eux comme une pluie d'or; tous ces trésors remplissent leur mémoire, car, dans le fond, personne n'oublie rien. Le plus simple des hommes imagine, en une minute de rêverie, de quoi remplir cent volumes. Mais, semblables aux avares, ils s'enferment pour compter leurs pièces d'or. Ils ne lancent en conversation que de mauvaises pièces, qui sont usées pour avoir trop roulé. Quand je vois un front, des yeux, des mains esquisser de prodigieux drames, quand j'observe un visage humain changeant comme un crépuscule, j'attends quelque merveilleux poème, j'attends quelque chant de rossignol humain. Mais ce sont des phrases de phonographe. Vous dites qu'ils n'en pensent pas plus. Mais vous vous

trompez. Ce sont de faux pauvres. Toutes les fois qu'un homme a jeté ses vraies pensées dans le monde, des pensées fraîches et jeunes comme des feuilles de printemps, un dieu a marché sur la terre. Rien n'est plus beau qu'une vieille légende. Rien n'est plus beau qu'une vieille chanson. Qui a fait cela ? N'importe qui. Qui a inventé les chants bretons ? Peut-être quelque bergère qui chantait pour elle.

La source est tarie. Pourquoi ? Parce que l'art est devenu un métier; parce que la pensée est devenue un métier. Quand les enfants commencent à chanter, on les envoie à l'école, où ils apprennent à parler comme des académiciens. Pour commencer, ils récitent de plats discours. Dans la suite ils réciteront leurs propres discours. Tout l'enseignement travaille à tuer l'improvisation. Vous ferez un brouillon, et vous le recopierez; vous ferez une leçon apprise, en suivant des yeux vos notes, et l'on dira que vous parlez bien. Les plus brillants élèves en viendront au discours académique, poli pendant de longues heures, revu et épluché par vingt critiques, lu enfin solennellement comme un discours du trône. La jeunesse est mise en prison. L'ordre règne. Qui donc discute ? Qui donc improvise ? Qui donc invente en parlant ? Nul ne l'oserait, s'il n'est déformé et abruti par trente ans de rhétorique. Ceux qui parlent et écrivent sont justement ceux qui n'ont rien à dire. Les phonographes font taire les oiseaux.

13 décembre 1908.

85

Je me suis souvent demandé pourquoi une église neuve, de style gothique, et d'ailleurs copiée sur les plus beaux modèles, est presque toujours laide à regarder. Bien des raisons l'expliquent sans doute, par exemple la couleur des pierres et la netteté des lignes, sur lesquelles l'air et la pluie n'ont pas assez mordu. Surtout on les construit d'ordinaire sur de grandes places; cela ne convient pas du tout au gothique.

Il ne faut point séparer la cathédrale de la ville; une ville de vieux style, avec ses rues tortueuses et son entas-

sement de petites maisons, voilà le cadre pour une cathédrale. Il faut que les tours sortent d'une forêt de toits et de cheminées. Allez à Bonsecours et donnez-vous le spectacle du vieux Rouen, vous verrez que les tours et les maisons forment une seule chose. Il y a des villes, comme Amiens et surtout Bourges, où la ville, vue dans son ensemble, continue l'édifice par le bas et lui donne du pied. Réellement la cathédrale commence alors aux faubourgs et se termine au sommet des tours; toute la ville s'achève en cathédrale. Un tel spectacle est beau, je pense, principalement parce qu'il exprime une forme de vie en société et un tissu de relations humaines.

Cette structure serrée, si l'on y pénètre, donne de vives impressions que l'architecte n'a point cherchées. Si je suis quelque petite rue qui monte, me voilà pris dans la cité, le nez en l'air, cherchant le ciel et les nuages; c'est alors qu'une flèche, une ogive, une rosace me saisit par sa hauteur et m'enferme dans l'humanité. Je dirais presque qu'une cathédrale doit se lire de haut en bas. Quand mon regard est ainsi impérieusement ramené vers la terre, il doit rencontrer des maisons, des échoppes, des métiers, toute la ville. Ces toits, qui s'accotaient aux piliers gothiques, unissaient les pierres aériennes aux pavés de la rue, et cela était plein de sens.

Mais nos pédants d'archéologues y perdaient leurs définitions. Ils admirent une belle cathédrale, et ils admirent une vieille maison, mais non pas l'union des deux. S'ils le pouvaient, ils mettraient la cathédrale en vitrine dans une salle de musée, et la vieille maison dans une autre salle. Faute de mieux, ils nettoient la cathédrale jusqu'au pied; ils voudraient une grande plaine de macadam tout autour.

L'erreur de Viollet-le-Duc, qui a si bien manqué la façade de Saint-Ouen, c'est qu'il a construit sur papier. Cette façade n'est pas laide à vue de touriste, ou ramassée sur un papier à hauteur des yeux. Mais regardez-la d'en bas, comme il faudrait si vous étiez serré dans une petite rue; alors les parties hautes ne remplissent pas le ciel; tout le bas, qui s'enfonce à pic dans la terre, est inhumain comme un mur de forteresse. Abordez maintenant la cathédrale par la rue du Bac, et vous éprouverez la puissance des pierres.

18 décembre 1908.

86

Il existe des Ligues pour la Paix. Elles se rappellent à moi de temps en temps par une foule de petits papiers qui disent toujours la même chose. Elles ont des présidents, des trésoriers, des secrétaires, des comités, des cours publics, des conférences, des banquets. Ces ligues existent pour elles; leur activité ne va pas au-delà; elles grandissent, se nourrissent et dorment. Dans les temps de crise, jamais vous ne voyez un député se lever et parler en leur nom. Les gouvernants préparent tranquillement et ouvertement la guerre; les prophètes de la politique nous la donnent comme inévitable; on élabore présentement un plan de constructions navales pour la guerre, qui nous coûtera des centaines de millions. Que font les Ligues pour la Paix ? Elles expédient des journaux et encaissent des cotisations. Elles digèrent. Elles dorment. Que manque-t-il à ces bons gros poupons gorgés de lait, dont toute l'affaire est de se nourrir et de dormir ? Il leur manque la pensée.

Je crois à la puissance de l'association dès qu'il s'agit de services mutuels bien définis, retraites pour la vieillesse, soins gratuits pour les malades, ou indemnité en cas d'incendie. Mais dès qu'il s'agit de réformer des idées, de dissoudre des préjugés, de faire apparaître la Vérité et la Justice, je crois que l'individu doit agir seul et écrire sans prendre conseil, après avoir médité en silence. Toute société tue la pensée. Et voici comment.

Ceux qui se mettent en société, pour mieux penser ont un programme de pensée, c'est-à-dire des dogmes. Les orateurs qui y parlent savent d'avance qu'ils seront approuvés; s'ils s'écartent un peu des dogmes, ils inquiètent, ils attristent leurs amis; cela se sent, car les foules agissent puissamment, par douches chaudes et froides. Il est inévitable, alors, que l'orateur tombe dans le lieu commun. Résultat, ils disent la messe; ils chantent des psaumes; tous dorment.

J'étais allé entendre, un jour, un conférencier célèbre, qui parlait pour la Paix, et soutenait des conclusions que je crois justes par des arguments ridicules. Je protestai,

et je ne fus pas compris. Mes amis me dirent avec douceur : « N'affaiblissons pas nos propres thèses; restons unis dans l'intérêt de la Cause. » C'est ainsi qu'on en arrive à parler au lieu de penser. Le ligueur s'endort à la douce lumière de l'évidence; il compte trop sur l'évidence; l'approbation de ceux qui l'entourent lui fait croire qu'un Monde nouveau est né. La Ligue ne mord plus autour d'elle; elle s'admire elle-même, et s'agite à l'intérieur d'elle-même. Elle nourrit ses rêves en regardant son nombril.

20 décembre 1908.

87

Ce vieux mythe de Noël nous conte, par images, une grande chose. Plus souvent qu'on ne croit, tous les jours peut-être, quelque fils de l'Esprit vient au monde entre le bœuf et l'âne. Sa mère, toute simple, et son père, un peu rustre, adorent ce petit roi qu'ils ont fait. Rien n'est plus divin sur la terre qu'un fils des siècles qui naît jeune, sans une ride sur le front, sans un nuage dans les yeux. S'il grandit entre le bœuf et l'âne, sans se mentir à lui-même, voilà l'ouvrier de justice. Voyez-le marcher sur la terre; les choses et les hommes s'ordonnent selon leurs vrais rapports dans ses yeux, miroirs du monde.

Il n'a pas quinze ans et déjà il étonne les docteurs, et il les effraye. Un mot de lui va plus loin que leurs livres; cela vient de ce qu'il regarde les choses, tandis qu'eux ne regardent que des livres. Aussi déjà ils complotent entre eux, afin de tuer ce mauvais esprit-là. Mais en attendant, il faut bien qu'ils cèdent devant cette force juvénile, qui pense avant de parler; car le peuple écoute. Le peuple reconnaît son fils et son roi, et lui fait des triomphes. Comme la lumière dissipe les ténèbres, ainsi le Vrai prend la place du Faux, sans lutte, par sa seule présence. Les liens d'injustice se relâchent, car ce n'est qu'un nœud d'escamoteur, qui lie le travail des uns à la puissance des autres; il s'agit seulement de voir, au lieu de craindre et d'espérer; il faut dénouer, non

secouer; les esclaves étirent déjà leurs membres, sur leur pauvre lit; les aveugles voient, les sourds entendent; le paralytique va marcher.

Ici l'histoire devient tout à fait obscure. On sait que le paralytique n'a pas marché, mais pourquoi? On raconte qu'ils ont crucifié le Fils de l'Esprit. Mais non. Je l'ai reconnu hier; il avait le front soucieux, les yeux glacés par l'âge; l'orgueil, l'ambition, l'avarice avaient tracé des plis amers autour de ses lèvres. Il avait le manteau royal, et la couronne, et le sceptre; les pauvres gens croyaient encore en lui; mais lui ne croyait plus en lui-même. Quel sophiste l'avait enfin pris au piège; quelle fausse sagesse était entrée en lui; quelle lettre avait tué cet esprit; quel diable l'avait emporté; sur quelle montagne; quels royaumes il lui avait offerts; quel amour terrestre avait corrompu cet amour céleste; quelle faiblesse de cœur avait obscurci cette vive intelligence; quelle erreur l'avait conduit de faute en faute jusqu'à ce qu'il désespérât de lui-même et enfin s'oubliât lui-même; c'est ce qui n'est pas facile à savoir. Les gens simples ne cherchent pas si loin; ils disent que l'Enfant-Dieu est mort à trente-trois ans.

26 décembre 1908.

1909

88

Il faut savoir un métier; c'est évident. Le manœuvre qui ne sait qu'offrir ses muscles pour soulever, porter, pousser n'importe quoi, est esclave par cela même. J'ai connu un habile cordonnier, artiste dans la chaussure de femme; il était ivrogne, bambocheur et voyageur; cela ne l'empêchait pas de trouver du travail dès qu'il le voulait, et bien payé. Les électriciens sont puissants justement parce qu'ils savent un métier difficile. Donc, organisons l'apprentissage. Mais n'allons pas confondre l'apprentissage et l'instruction.

L'apprentissage est une vieille chose, qui s'accordait très bien avec l'esclavage. Les esclaves, à Rome, savaient chacun un métier; quelques-uns étaient maîtres de grammaire; d'autres savaient la musique. Mais il y a savoir et savoir. L'abeille sait très bien construire des cellules hexagonales; l'araignée des jardins est un prodigieux ingénieur pour tendre ses fils d'un arbre à l'autre; les castors font très bien une digue. Étrange savoir! Savoir qui est dans les pieds, dans les mains, partout, excepté dans la tête. Savoir de somnambule, savoir animal, savoir qui n'éclaire point.

Comment comprendre ce que c'est que ce savoir d'abeille? C'est pourtant un fait. Un artisan sait des choses merveilleuses dans son métier. Le menuisier reconnaît les bois, mesure les angles, et sait si la colle se refroidit; un nègre forgeron vous fabrique une épée qui vaut les fameuses lames de Tolède. Le paysan interroge le ciel et prévoit la pluie. Il n'est pas d'homme

cultivé qui ne trouve à s'instruire dans la compagnie des praticiens. Malgré tout, c'est l'homme cultivé qui juge, qui compare, qui invente, qui critique, qui a l'esprit libre; eux, non. En vérité leur métier est comme une chaîne de plus.

D'où vient cela ? Sans doute de ce qu'un métier exige des actions cent fois recommencées, et une espèce d'entraînement qui abrutit, comme celui du coureur autour de la piste. Pour apprendre un métier, il faut croire et obéir. Songez aux exercices du pianiste. Peut-on dire qu'il est musicien quand il les fait ? Non. Il est cheval de manège, ou chien savant. Il agit, il ne pense pas. Il sait pour les autres, non pour lui. Il m'éclairera peut-être, comme fait la torche, qui éclaire et ne voit point. Torche humaine, comme aux festins de Néron.

Qu'est-ce donc que savoir pour soi ? Je réponds : c'est savoir tout. Je n'entends pas par là une vague science, toute en paroles; non, mais tout au contraire la science précise d'une chose, qui rattache cette chose à tout le reste. Le paysan, par métier, prévoit la rosée; l'insecte sans doute aussi. Mais savoir la rosée, c'est comprendre que le paysan peut la prévoir. C'est apercevoir comment elle tient à l'évaporation, à la conductibilité, au rayonnement, à la pureté du ciel, aux saisons, à tout. Qui sait bien la rosée sait tout. Seulement, c'est long. Le paysan dirait que c'est du temps perdu; l'abeille dirait la même chose. C'est pourtant par la contemplation que l'homme est homme; et il faut bien, contre le proverbe, que le cordonnier juge au-delà de son cuir[1]. Ou bien alors, laissons dormir la ruche; laissons dormir les hommes-abeilles. Que les ingénieux métiers ronflent, et tissent une royale tunique pour Néron.

11 janvier 1909.

89

J'ai connu un policier admirable, qui avait pour règle de ne jamais emprisonner personne. Il disait que la bonne police consiste à empêcher les crimes, et non pas à découvrir et à punir les coupables. Il faut savoir que sa

tâche de policier était parfaitement définie. Il était, il y a bien quinze ans, le chef de la brigade qui gardait le Président. Je le connus parce que, dans ce temps-là, je m'amusais quelquefois à reconnaître les policiers dans la foule, en appliquant cette règle : quand un cortège passe, il n'y a que les policiers qui regardent la foule. Comme je regardais la foule, moi aussi, l'œil du grand policier se posa sur moi; cela me fit rire, et nous eûmes occasion de parler du métier qu'il faisait.

« J'ai là autour, dit-il, des gaillards qui connaissent les finesses du métier. Nous n'allons point dans les garnis; nous ne suivons pas les gens; nous ne faisons point de questions. Nous sommes autour du cortège, comme un filet invisible. Si quelque individu nous paraît suspect, nous avons pour tactique de l'écarter sans qu'il s'en doute, par un mouvement de foule, une bousculade, une discussion, une chute. Supposons qu'il ait quelque mauvais dessein; il s'en va, en maudissant ces stupides bourgeois qui se serrent comme des moutons. Il accuse le hasard d'abord; après plusieurs tentatives, il croira à quelque destinée contraire; car les hommes d'action sont fatalistes. Bref, j'ai opposé une force à une force; la méthode est bonne pour le présent, je me demande si elle n'est pas la meilleure aussi par les fruits qu'elle porte; car peu d'hommes sont capables de suivre un projet quand les circonstances leur sont contraires. »

Plus j'y réfléchis, plus cette vue me paraît pénétrante. Un sermon ne vaut pas un obstacle. Un sermon irrite; un obstacle, surtout si l'on n'y voit pas une volonté particulière, n'irrite point, et change le cours des pensées. Voici un cambrioleur qui est encore à moitié ouvrier. Il vole, il frappe, il est pris; il nourrit des pensées de guerre; il recommence; nous en viendrons à le tuer pour avoir la paix, et cela ne rendra pas la vie à ses victimes.

Supposons que le même homme, pendant qu'il observe les lieux, trouve à toute heure à quelque tournant de rue deux agents qui font tranquillement leur ronde; assurément il s'en ira voir ailleurs; s'il trouve encore deux agents, il en viendra à se dire : « Le métier n'est pas bon, ou alors, je ne sais pas bien m'y prendre. » Il reviendra au travail; car il faut manger; et il reviendra à la pro-

bité; car ce sont nos actes qui nous façonnent; et nos maximes résultent de nos habitudes.

Voilà pourquoi une police préventive vaut mieux à tous les points de vue qu'une police répressive. Du reste, je ne crois pas qu'elle coûterait beaucoup plus cher que l'autre. Combien aurait-on de patrouilles pour le prix que coûte une exécution capitale? Mais nous ne nous passionnons que pour les drames bien noirs. Comme je disais, c'est le bon sens qui nous manque.

16 janvier 1909.

90

Voici le vrai temps pour lire Spinoza; car le ciel gris opprime la terre, et le printemps est encore un peu trop loin pour qu'on l'espère. Si l'on a du loisir, le plus sage est de comprendre ce qui est, en attendant mieux.

Comme je ne sais quel récit, dans les journaux, me faisait penser aux orages des passions, j'ai relu une définition, assez simple d'apparence, et qui explique bien des choses. « L'amour est une joie accompagnée de l'idée d'une cause extérieure[1] »; ainsi parle le Philosophe; et ces mots n'éveillent rien, si on lit en courant. Mais essayez de bien comprendre ce qu'il veut nous dire. L'amour que nous éprouvons vient de nous; il est joie avant d'être amour; allons encore plus loin : il est bien-être avant d'être joie. L'amour n'est qu'un nom que l'on donne à la santé. Et sans doute nous faisons plus d'un discours là-dessus; nous trouvons des raisons qui font que l'objet aimé nous paraît encore plus aimable; nous le parons de notre propre joie, et nous croyons que c'est de lui qu'elle nous vient. L'objet aimé est donc plutôt un prétexte qu'une raison. Ce n'est point parce que l'on aime que l'on est heureux; c'est parce que l'on est heureux qu'on aime. Ainsi s'expliquent les illusions de l'amour; et ce ne sont des illusions que pour le spectateur; pour celui qui aime, le bonheur est bien réel.

En bref, nous ne comprenons jamais bien le bonheur d'autrui, parce que nous voulons l'expliquer par le pré-

texte qu'il se donne. Vous dites : voilà des joueurs de bridge qui doivent bien s'ennuyer; vous le dites, parce que vous cherchez ce qu'il peut y avoir d'amusant dans ces combats de cartes. C'est qu'aussi le plaisir ne leur vient point des cartes, mais bien d'eux-mêmes. Le jeu n'est jamais qu'une manière de jouir de la santé. Jean-Jacques ne compliquait pas tant son bonheur, quand il était à l'île Saint-Pierre[1]; il se couchait dans son bateau et se laissait dériver; il goûtait sa joie toute pure; mais c'est là un art difficile; disons plus simplement, cela prouve qu'à ce moment de sa vie, de longs repos convenaient très bien à sa santé. Plus jeune, il aimait les longues marches, et lancer des pierres dans les gouffres. Au total notre joie vient de mille petites causes; mais nous voulons en avoir une à nommer.

D'après cela, il est inévitable que la fatigue, qui s'habille toujours en tristesse, assombrisse l'amour. Et, dans ce cas-là aussi, on trouvera mille raisons contraires à l'amour; on se prouvera qu'on est malheureux par la faute d'autrui. Grande injustice, car l'autre n'y peut rien. Il faut donc se garder de déclamer, et attendre le retour de la joie, car tout va par rythmes; et exercer plutôt son intelligence à comprendre le mal qu'à déclamer des injures bien composées. Essayez, par ces jours de pluie, de ma pilule à la mie de pain.

18 janvier 1909.

91

Ils ont fait récemment, à Paris, une bonne expérience sur les violons. On sait que les vieux violons, particulièrement les italiens, sont très recherchés à cause du son très parlant et en même temps très musical qu'on en peut tirer. Il ne s'agissait point de ruiner une aussi solide réputation, mais seulement de voir si le culte des vieux violons italiens n'allait pas jusqu'à la superstition. Car notre oreille est moutonnière aussi, et nous ne pouvons pas ne pas admirer les sons d'un Stradivarius qui a été payé vingt-cinq mille francs.

On fit donc une expérience contre les préjugés. Deux

violonistes firent entendre, dans l'obscurité, un lot de violons choisis, les uns jeunes et les autres vieux. Artistes et amateurs tendirent l'oreille et eurent à choisir six violons sur dix-huit. Toutes précautions étaient prises pour qu'on ne pût juger que sur le son. Il arriva que, parmi les six violons triomphateurs, il y eut, comme on pouvait s'y attendre, quatre illustres italiens d'un âge respectable, mais aussi un violon moderne qui n'avait pas cent ans et un autre qui n'avait pas un an. Ce résultat, que je n'avais pas prévu, m'a fait faire d'utiles réflexions.

J'expliquais la supériorité des vieux italiens, comme tout le monde, en supposant d'abord que les luthiers d'autrefois avaient un tour de main et un art de choisir les bois; ensuite que les années rendaient les violons meilleurs, parce que le bois devenait de plus en plus sec, et peut-être même assouplissait ses fibres à la musique.

L'expérience dont il s'agit m'a fait considérer ces choses d'un œil plus froid. Il ne faut pas croire que les arts aient beaucoup changé au cours de l'histoire. Sans doute, autrefois comme aujourd'hui, les luthiers fabriquaient un beau violon de temps en temps, parmi des centaines de violons médiocres. Ce bon violon, fils de l'industrie et du hasard, était en ce temps-là à peu près ce qu'il est aujourd'hui; c'est pourquoi il avait plus de chances que les autres de rester aux mains des artistes, d'être manié avec respect, d'être couché dans le velours, et ainsi de durer jusqu'à notre temps. Les autres, violons médiocres ou mauvais, sont sans doute tombés aux mains des violoneux; ils ont péri dans quelque soûlerie.

Il ne faut pas juger le temps passé d'après ses œuvres. On est tenté de croire que les artisans d'autrefois avaient de précieux secrets. Mais c'est peut-être trop supposer. Ils ont fait, sans doute, dans tous les temps comme aujourd'hui, un peu de tout, du médiocre, du passable, du beau aussi, par rencontre. Le Temps a choisi.

5 février 1909.

92

Beaucoup de radicaux, de ceux qui pensent sérieusement aux destinées de la République, demandent quelle éducation morale on donnera aux jeunes citoyens, maintenant que les dieux ont perdu l'auréole. J'ai une opinion là-dessus; c'est que les leçons de morale ne valent pas mieux que les leçons de théologie.

Je disais l'autre jour à des pontifes : « Votre enseignement est à deux fins; il tue l'intelligence en la condamnant aux spécialités; il tue la conscience morale en multipliant les préceptes. » Voilà deux paradoxes. Les faits expliquent assez le premier; il ne manque pas de spécialistes très instruits, ingénieurs, avocats, astronomes, chimistes, qui déraisonnent dès qu'ils pensent hors de leur cellule. Le second paradoxe est plus difficile peut-être à comprendre.

Il y a un dialogue de Platon, assez court et très facile à lire, qui a pour titre *Euthyphron*. Socrate demande si le Bien est ce qui plaît aux dieux. Cela est d'une immense portée. Si le Bien, c'est ce qui plaît aux dieux, il faut consulter les dieux, et suivre la règle qu'ils donnent, en s'aidant, au besoin, des prêtres et des prophètes. Or les dieux sont, communément, d'assez bons diables. J'ai connu une personne fort riche, et très catholique, qui disait : « Dieu m'a donné à gérer une partie de la fortune des pauvres; et je dois plutôt payer des salaires que faire l'aumône; car il est écrit : tu gagneras ton pain à la sueur de ton front. J'ai pour travail d'organiser le travail. » Partant de là, cette personne se faisait bâtir une belle maison, afin que les maçons pussent gagner le paradis.

Naturellement, on peut formuler des règles un peu plus humaines et un peu plus raisonnables. Mais les règles, bonnes ou mauvaises, ont toutes le même effet : elles endorment la conscience. Pilate se lavait les mains, parce qu'il avait suivi la règle. Il y a une somnolence du sens moral, qui n'est autre chose que le jésuitisme, avec ou sans jésuites. « Je fais ce que tout le monde fait. Tous les honnêtes gens m'approuveraient. » C'est

là une maxime de police, non une maxime de morale. Car la vraie question est celle-ci : non pas de savoir si les dieux m'approuvent, ou si les gens m'approuvent, mais bien si je m'approuve moi-même. Jean-Jacques, qui fut le « génie moral » des temps modernes, a dit une chose terriblement vraie, c'est que notre conscience n'hésite jamais. Pilate se lavait les mains; cela prouve bien qu'il n'était pas tout à fait content de lui. Il en appelait aux justes lois, contre le jugement de Pilate sur Pilate. Regardez bien. Quand nous invoquons une règle de morale, c'est presque toujours pour nous excuser.

Je ne vois donc au monde qu'une vertu : s'écouter soi-même; vivre en accord et en paix avec soi. Plus simplement, vivre avec soi, au lieu de consulter les autres. « Être de bonne foi avec soi-même », tel est le beau précepte que Tolstoï a encore trop caché, je ne sais pourquoi, sous un fatras évangélique. Et comment enseigner cela ? Par la méditation des Sciences. Car dès que l'on veut comprendre, et non plus seulement réciter pour les sots, il faut regarder droit. J'ai lu dans Stendhal une forte parole : « Pour faire des découvertes, il faut être de bonne foi avec soi-même. »

25 février 1909.

93

Nous n'avons aucune connaissance de la mort; je ne parle pas de la mort du voisin; comme sa vie est à lui, non à nous, nous ne pouvons pas bien savoir ce que c'est pour lui qu'être mort. Si nous revenons à nous-mêmes, alors nous ne savons plus du tout ce que c'est que ne plus vivre.

Le sommeil est frère de la mort, comme on dit; mais justement nous ne savons pas bien ce que c'est que dormir sans rêver; ce n'est rien du tout. Penser à un univers dans la nuit, c'est encore trop penser; si l'on veut penser au sommeil ou à la mort, il faut ne plus penser du tout. Aussi les prédicateurs, qui ont pour métier d'empoisonner la vie, comment s'y prennent-ils pour faire peur à ceux qui les écoutent ? Ils remplacent

la mort par une déportation à perpétuité; ils supposent qu'après la mort on est encore vivant.

Cette croyance, qui a été si longtemps populaire, on comprend bien d'où elle vient. Les songes y sont pour beaucoup; car, dans les songes, les morts vont et viennent, et nous parlent. Mais le réveil chasse tous ces fantômes; de là cette croyance que la nuit appartient aux morts et que le jour les met en fuite.

Mais la source de la croyance n'est pas là. C'est la vie même qui, par sa nature, se croit éternelle. Je n'entends pas seulement par là que toute vie s'aime elle-même. Je dis bien plus : la vie ne craint pas la mort; la vie nie la mort. Être vivant et penser qu'on est mort, c'est mieux qu'insupportable, c'est impossible.

Quand je méditerais tous les jours sur une tombe, je n'arriverai jamais à penser que je ne pense plus. Toujours je me suppose vivant. J'essaie de penser à ce que sera le monde dans cent ans, dans mille ans, sans moi; mais je me suppose toujours spectateur, au moment même où je me dis que je ne verrai point ce spectacle. Je me fais invisible aux autres, absent pour tous les yeux; mais, je ne puis être absent pour moi. La flamme qui m'éclaire le monde, je l'emporte partout avec moi, dans les espaces et dans les temps. Une nébuleuse ? J'y suis, puisque j'y pense. La mort du soleil ? Puisque j'y pense, je pense que j'y serai. La vie ne peut pas penser la mort. Lorsque le Dante est descendu aux enfers, il avait négligé de mourir; c'est pourquoi les morts se levaient devant lui; c'est en lui que les damnés grinçaient des dents.

Telle est la source de toutes les preuves qui nous assurent que nous vivrons toujours. Nous n'avions pas besoin de preuves. Naturellement, par la vertu de la vie, nous nous pensons immortels. Toutes ces preuves, si l'on va aux racines, prouvent que nous croyons à la vie. Cette « belle espérance » est un bien maintenant, comme toute espérance; nous ne pouvons dire si elle est fondée hors de nous, mais elle est bien accrochée en nous. D'où les grands Sages ont tiré une règle de vie : ne pas penser à la mort, et vivre comme si on devait vivre toujours. « En avant, disait Gœthe; en avant, par-dessus les tombeaux. »

1er mars 1909.

94

Qu'est-ce que la civilisation ? Ce n'est assurément pas un système d'usines, ni un système de forteresses, ni un système de lois. Des hauts fourneaux, des canons, une guillotine, tout cela peut aller avec un réel état de barbarie; et l'apparence de toutes ces choses flambantes, tonnantes et sanglantes est déjà assez sauvage.

Une civilisation, c'est un système contre les passions. J'appelle passions les forces animales que l'homme trouve en lui-même, et qui, si on ne les enchaîne, font échec à l'intelligence et à la volonté. Tels sont le désir sexuel et la colère; tous les drames humains sont tissés avec ces fils-là; tous les vices et tous les crimes résultent de l'alliance du ventre et de la poitrine contre la tête.

La thèse de Balzac est que le catholicisme est un système admirable contre l'animal humain. Le plus beau, c'est que cet homme, qui raisonnait et observait de bonne foi, a montré aussi l'envers de l'étoffe royale; comment les plus viles passions s'accordent très bien avec le décor de l'ordre moral; et qu'au milieu d'une figuration costumée en évêques, prêtres et rois très chrétiens, les hommes et les femmes jouent toujours l'horrible tragédie grecque, avec des mensonges, des imprécations, des poisons et des poignards. Songez aux hommes d'État de Balzac. De Marsay est un monstre. Des Lupeaulx est un vil coquin; Maxime de Trailles est un bandit bien habillé. Les reines de Paris sont livrées à leurs passions; elles engagent leurs diamants pour payer les dettes de jeu de ces messieurs. Ainsi Balzac réfute Balzac. Le catholicisme a peut-être eu quelque puissance, un moment, contre des passions mal débarbouillées; encore n'oublions pas que les catholiques arrangent l'histoire. Toujours est-il qu'il n'a pu que jeter un manteau d'hypocrisie sur Noé ivre.

Je ne le jugerais pourtant pas là-dessus; j'accorderais que ces effets sont dus à la puissance des passions, et vont contre la doctrine. Si donc quelque pape de carrefour allait, prêchant dans les villages la simplicité, la pureté, l'égalité selon l'Évangile, et chassait des églises

les mauvais riches et les hommes de proie, je saluerais cet homme-là, et je passerais sur sa théologie. Mais nos prédicateurs de carrefour, quelle est leur doctrine ? Ils prêchent contre les pauvres, et pour l'inégalité des fortunes; ils prêchent pour la guillotine, pour la guerre, pour l'oisiveté, pour le luxe; ils ont avec eux les actrices, les bostonneurs, les flirteuses, les seigneurs à dentelles et les valets de lettres; toute la Barbarie organisée autour de la croix. Tout le système catholique, sans l'Esprit catholique. La Religion sans Dieu. Ce sont bien les « Camelots du roy ». Ils vendent de faux bijoux.

7 mars 1909.

95

Lorsque des riches délibèrent sur l'instruction qu'il convient de donner aux pauvres, ils ne parlent que de métier, d'apprentissage, et d'écoles professionnelles. On dirait que ces maîtres prudents ont peur de manquer quelque jour de menuisiers, de femmes de chambre ou de cuisinières.

Dès que les pauvres délibèrent sur le même sujet, vous entendez une tout autre chanson. « Apprendre un métier, diront-ils, c'est rester ignorant; c'est se former à la condition d'esclave. Non. Nous voulons être libres et maîtres du moins par l'intelligence; nous voulons pour nos fils et nos filles l'instruction tout simplement, la vraie instruction, celle qui aide à comprendre les choses et les gens. Superflu ? direz-vous. Oui, en apparence. En réalité, aliment nécessaire, qui nous donnera la force de juger notre situation d'esclaves, et de la rendre moins lourde à porter. La science a trouvé des machines pour soulever les pierres; qui sait si nous n'inventerons pas un levier pour déplacer l'injustice ? Mais enseignez-nous d'abord la mécanique. »

À quoi les âmes tyranniques répondent tout cyniquement : « Non; je ne vais pas vous donner des armes contre moi. » Mais d'autres, moins sincères avec eux-mêmes, vont chercher de petites objections. « Si l'on instruit tous les citoyens, disent-ils, ils voudront tous

des places dans la Pensée, l'Écriture ou les Comptes, et ils délaisseront les métiers manuels. Cela est juste aussi raisonnable que si quelqu'un se laissait mourir de faim par amour pour l'étude. »

Je vois ici un préjugé à ruiner, qui est que l'instruction doit donner des places. Je ne sais quelle idée on se fait de la science; ce serait comme un grand secret, difficile à saisir; comme une couronne olympique, comme le prix d'une course où la plupart seraient vaincus. Et c'est bien ainsi que la science est présentée dans l'Enseignement public, défendue par une muraille chinoise de subtilités et de mots barbares. Escalade qui pourra la géométrie et l'algèbre. Mon rôle à moi, professeur, est d'élever des barrières; car il ne faut pas que tout le monde arrive au but; nous n'avons qu'un petit nombre de places à donner.

Il faudrait qu'on arrive à cette idée que la science est bonne par elle-même, et pour tous; qu'elle est à portée de tous; qu'elle n'est que le bon sens cultivé. Qu'il faut la répandre également sur tous, au lieu de la mettre en loterie; et que plus un homme est somnolent et enfoncé dans ses besoins, plus la science lui est nécessaire; car c'est à celui qui s'enlise qu'il faut tendre la main. D'après cela, il faudrait instruire les plus ignorants et les moins doués, mais nous en sommes toujours à donner aux riches, et à instruire les plus savants. La science, bien loin d'égaliser les sorts, comme elle pourrait, crée une aristocratie et des pontifes. On conquiert, en même temps que les diplômes, le droit de mépriser. L'élite s'enferme dans les temples, et rend des oracles, plutôt pour étonner le peuple que pour l'instruire. Les dieux s'en vont, mais les prêtres restent.

2 avril 1909.

96

J'ai rencontré un de nos moralistes officiels, qui m'a dit, en caressant sa belle barbe : « Nous avons présentement un gros souci. Nous cherchons un maître de morale pour les futurs professeurs femmes de Sèvres et

de Fontenay. Ce n'est pas que nous manquions d'hommes intelligents, de haute culture, de probité éprouvée, et qui aient la pratique de l'enseignement. Mais il nous faut quelque chose de plus; il nous faut une espèce de chaleur de cœur et une force d'éloquence qui donnent au maître un peu de la puissance d'un apôtre. Ces jeunes filles, auxquelles manque assez souvent le secours d'une foi religieuse, vont se trouver un peu seules dans la vie, en présence de lourds devoirs et peut-être de redoutables tentations. Il leur faut plus que la froide lumière des idées, j'entends la flamme d'un noble enthousiasme, et comme l'empreinte d'une puissante nature. Le plus clair de la morale est sans doute ce qui part du cœur et va au cœur. Pour les femmes, c'est deux fois vrai. Je leur cherche quelqu'un qui soit plus qu'un maître, et réellement un directeur de conscience. De tels hommes sont rares, et j'en cherche un, comme Diogène avec sa lanterne.

— Je vois, lui dis-je, ce que c'est. Vous cherchez quelque bon moine prêcheur, qui chante la morale laïque sur l'air d'une Messe Solennelle. Vous n'en trouverez que trop, de ces prêtres sans soutane, dont le regard veut pénétrer au fond des cœurs, et qui portent leur vertu comme une enseigne. Je comprends bien ce que vous voulez dire, que de pauvres femmes sans confesseur, avec le peu de science qui leur danse dans la cervelle, vont faire sottises sur sottises. Qui sait ? Peut-être iraient-elles jusqu'à juger par elles-mêmes, et régler intrépidement leur conduite sur leurs pauvres idées. Qu'arriverait-il, si elles formaient leurs élèves sur les mêmes principes ? Voyez-vous toutes les femmes se dirigeant elles-mêmes, et disputant aux hommes le droit de penser et de vouloir ? Voilà pourquoi vous préférez le maître qui se fait admirer au maître qui se fait comprendre. Voilà pourquoi il vous faut des prêtres, une religion et des dogmes.

« Il faut pourtant choisir. Si vous avez peur de la lumière, il faut revenir au catéchisme. Et si le libre examen doit être contenu dans de justes limites, alors il faut le supprimer; car l'intelligence ne respecte rien; si vous la laissez s'éveiller, si vous la laissez ouvrir seulement un œil, elle jugera de tout; elle échappera à ces preneurs d'âmes, à ces regards appuyés, à ces déclama-

tions frémissantes, à ces consciences despotiques qui sculptent les cœurs comme d'autres façonnent la terre glaise. Le règne des mages est fini. Le maître de l'avenir sera lui-même, mais ne voudra point que ses disciples lui ressemblent; il s'interdira même de le désirer; il se gardera de plaire; il se gardera d'émouvoir. Il jettera seulement des idées, dont chacun usera comme d'une nourriture pour se développer selon sa propre loi. Ou bien, alors, on se moquera du maître[1]. »

8 mai 1909.

97

Ces fêtes en l'honneur de Lamarck m'ont fait penser que l'art précède souvent la science. Car, au temps où les savants enseignaient comme une espèce de religion la doctrine de la permanence des espèces, il y avait déjà bien des siècles que les éleveurs de chevaux, de chiens, de bœufs et de poulets savaient façonner, avec le temps, justement l'espèce animale dont ils avaient besoin.

Pendant que les professeurs répétaient le refrain connu : que les lois de la vie sont mystérieuses, et que tout vivant réalise un plan ou un type immuable, selon une mécanique qui déroute notre mécanique, le paysan choisissait parmi les chevaux et les juments ceux qui tiraient le plus fort ou ceux qui couraient le plus vite, et produisait ainsi à volonté un trotteur ou un cheval de charrue. Le garde-chasse en faisait autant pour les chiens et s'appliquait à conserver dans son chenil la même taille, la même longueur du poil, la même couleur, les mêmes taches sur le nez et sur les yeux; de sorte qu'on aurait pu dire sans exagérer qu'il modelait et parait lui-même ses chiens. D'autres montraient orgueilleusement des bœufs presque sans os, et ayant déjà forme de rôti. De sorte que l'industrie des hommes avait créé et fixé des races d'animaux bien avant que les hommes les plus instruits se fissent la moindre idée des lois qui maintiennent ou modifient les formes animales.

Cela montre bien qu'il y a savoir et savoir; il y a un savoir sans paroles et presque sans pensée, qui se

traduit dans les actions. Un éleveur connaît la loi d'hérédité et les effets de la sélection, puisqu'il pratique la sélection et avec succès. Seulement il n'y pense jamais. Toute son attention se porte sur les animaux entre lesquels il doit choisir; il connaît merveilleusement ses poulains ou ses chiens; il vous expliquera même que, dans les prairies basses, le cheval se gâte le pied, marche sur la pointe, et se déforme la croupe[1]. Mais il ne se demande pas jusqu'à quel point l'action du milieu ou la sélection volontaire peuvent modifier une espèce vivante.

Il ne se pose pas de question, justement parce que la pratique lui est familière. De même un maçon connaît les leviers, et sait par où les prendre; c'est justement pour cela qu'il n'y pensera jamais. L'action endort la pensée; ou plutôt elle la fixe sur les détails et sur les effets. La pensée est une curieuse et une promeneuse. Il faut qu'elle soit un luxe, ou alors elle n'est plus rien du tout. Le pilote se sert des étoiles, de la lune, du soleil, de la boussole; mais il n'y pense jamais par simple curiosité; il ne le peut pas; ces choses sont liées pour lui à trop d'intérêts; il passe des étoiles au courant, à la tempête, au port, à sa femme et à ses enfants. Pareillement l'éleveur ne voit dans le bœuf Durham que l'argent qu'il en tirera. Voilà pourquoi les métiers sont de mauvais maîtres de science, et d'autant plus mauvais que leurs méthodes d'action sont plus sûres. Si Darwin avait été marchand de pigeons, il aurait sans doute fait fortune avec cet esprit d'observation et de suite qu'il avait. Il fut amateur, non professionnel, et il éleva des pigeons par curiosité. Cela fait bien voir qu'un enseignement professionnel n'est pas un enseignement. Pouvoir n'est pas savoir.

22 juin 1909.

98

Platon a des contes de nourrice, qui ressemblent en somme à tous les contes de nourrice, mais qui, par certains petits mots jetés comme en passant, retentissent au fond de nous-mêmes, et éclairent subitement des recoins

mal connus. Tel est ce récit d'un certain Er[1], qui avait été pris pour mort après une bataille, puis revint des Enfers une fois que l'erreur fut reconnue, et raconta ce qu'il avait vu là-bas.

Voici quelle était l'épreuve la plus redoutable. Les âmes, ou ombres, ou comme on voudra, sont conduites dans une grande prairie, et on leur jette devant elles des sacs où sont des destinées à choisir. Ces âmes ont encore le souvenir de leur vie passée; elles choisissent d'après leurs désirs et leurs regrets. Ceux qui ont désiré l'argent plus que toute chose choisissent une destinée remplie d'argent. Ceux qui en ont eu beaucoup en cherchent davantage encore. Les voluptueux cherchent des sacs pleins de plaisirs; les ambitieux cherchent une destinée de roi. Pour finir, chacun trouve ce qu'il lui faut, et ils s'en vont, avec leur nouveau destin sur l'épaule,. boire l'eau du fleuve Léthé, ce qui veut dire le fleuve Oubli, et partent de nouveau pour la terre des hommes, afin de vivre selon leur choix.

Voilà une singulière épreuve et une étrange punition, qui est pourtant plus redoutable qu'elle n'en a l'air. Car il se trouve peu d'hommes qui réfléchissent sur les véritables causes du bonheur et du malheur. Ceux-là remontent jusqu'à la source, c'est-à-dire jusqu'aux désirs tyranniques qui mettent la raison en échec. Ceux-là se défient des richesses, parce qu'elles rendent sensible aux flatteries et sourd aux malheureux; ils se défient de la puissance, parce qu'elle rend injustes, plus ou moins, tous ceux qui en ont; ils se défient des plaisirs, parce qu'ils obscurcissent et éteignent enfin la lumière de l'intelligence. Ces sages-là vont donc retourner prudemment plus d'un sac de belle apparence, toujours soucieux de ne point perdre leur équilibre et de ne point risquer, dans une brillante destinée, le peu de sens droit qu'ils ont conquis et conservé avec tant de peine. Ceux-là emporteront sur leur dos quelque destinée obscure dont personne ne voudrait.

Mais les autres, qui ont galopé toute leur vie après leur désir, se régalant de ce qui leur semblait bon, sans regarder plus loin que l'écuelle, ceux-là que voulez-vous qu'ils choisissent, sinon encore plus d'aveuglement, encore plus d'ignorance, encore plus de mensonge et d'injustice ? Et ainsi ils se punissent eux-mêmes, plus

durement qu'aucun juge ne les punirait. Ce millionnaire est maintenant dans la grande prairie, peut-être. Et que va t-il choisir ? Mais laissons les métaphores; Platon est toujours bien plus près de nous que nous ne croyons. Je n'ai aucune expérience d'une vie nouvelle qui suivrait la mort; c'est donc trop peu de dire que je n'y crois pas; je n'en puis rien penser du tout. Je dirais plutôt que la vie future, où nous sommes punis selon notre propre choix, et même selon notre propre loi, c'est cet avenir même où nous glissons sans arrêt, et où chacun développe le paquet qu'il a choisi. Et il est vrai aussi qu'au fleuve Oubli nous ne cessons de boire, accusant les dieux et le destin. Celui qui a choisi ambition n'a pas cru choisir basse flatterie, envie, injustice; mais c'était dans le paquet.

25 juin 1909.

99

Cuvier se moquait des théories de Lamarck sur l'origine des espèces. Il faut dire que Cuvier, quoiqu'il connût jusqu'au détail la structure des animaux, avait avec cela les idées d'un Père de l'Église. Il y a toujours eu, et sans doute il y aura toujours deux espèces de savants, ceux qui aiment les Idées et ceux qui haïssent les Idées.

Les premiers, qu'il faut appeler idéalistes, cherchent à se représenter clairement l'ordre, la dépendance, l'enchaînement des faits; d'où vient qu'ils interprètent hardiment l'expérience. Un Kant, un Laplace tentent de se dessiner à eux-mêmes, selon les notions les plus claires de la mécanique, l'origine du système solaire. Avant eux Descartes s'était essayé à faire tourbillonner la matière, non pas arbitrairement, mais d'après ce qu'il savait des lois du mouvement, afin d'expliquer tant bien que mal comment la terre, l'air, les astres, la lumière étaient possibles. Au XIX^e^ siècle, l'Allemand Helmholtz, connu d'ailleurs par ses merveilleuses recherches d'acoustique et d'optique, a fait d'aventureux calculs sur le passé et l'avenir de la chaleur solaire. Lamarck et Darwin sont des esprits de la même famille.

Lamarck a essayé de se représenter comment les ani-

maux ont pu se perfectionner peu à peu par l'exercice, devenir de plus habiles chasseurs, coureurs, nageurs, et transmettre à leurs descendants, chacun, le tout petit avantage qu'ils avaient conquis, de façon que les organismes se sont transformés peu à peu, selon le milieu où ils se trouvaient et la nourriture qu'ils devaient chercher ou poursuivre.

Darwin, esprit encore plus positif peut-être, mais non moins hardi, a conçu l'histoire des animaux comme une bataille sans fin, dans laquelle les moins adroits et les moins vigoureux ont succombé, ce qui fait que ceux qui étaient nés, par hasard, un peu mieux constitués que les autres pour le milieu où ils se trouvaient, ont été les seuls à survivre et à se reproduire.

Des constructions de ce genre, qui dépassent de bien loin notre expérience actuelle, ne peuvent jamais être rigoureusement prouvées. Même elles ne vont pas toujours sans erreurs. Toujours est-il que la raison s'y exerce, ce qui est d'abord la source d'un plaisir supérieur, et ce qui permet, ensuite, de concevoir les plus grandes espérances; tout homme serait capable, si on l'instruit, de se construire un idéal, et de se conduire d'après cela. Car, refaire le passé au moyen d'hypothèses simples et claires, ou concevoir un avenir plus juste, c'est toujours la même fonction.

Mais l'autre espèce de savant, l'empiriste, méprise les constructions théoriques de ce genre. Il veut tenir la vérité dans sa main; ce sera une pierre, un os, une feuille; et ne pas voir au-delà. C'est pourquoi ils s'irritent dès qu'on leur propose une conception plus claire qu'une autre, ou meilleure qu'une autre, un transformisme, par exemple, ou un socialisme. Ils disent que ce sont là des jeux de poète. En quoi ils sont, à ce qu'il me semble, très injustes, car les fictions vont contre l'expérience, tandis que les théories se conforment aux règles les plus certaines tirées de l'expérience. En bref, ces ennemis des Idées se trouvent enfin sans règle, sans raison, sans morale, sans Idéal sur cette planète. D'où il résulte qu'ils ont terriblement peur de l'avenir et du suffrage universel; aussi voyons-nous qu'ils s'attachent aux traditions et se jettent dans les bras de l'Église, s'ils n'y sont déjà. Tout scepticisme mène à Rome.

6 juillet 1909.

100

Tout art tombe bientôt dans la manière, s'il ne retourne pas aux sources. Et la source du beau est double; il faut une chose, et il faut un homme. Quand un homme, par pur jeu, saisit une fleur, ou une branche, ou un oiseau, ou n'importe quoi, d'un trait de crayon ou de pinceau, c'est toujours vivant; c'est quelquefois beau. Pourquoi c'est beau, quand c'est beau, on n'en sait rien. Je croirais assez que c'est un mouvement de joie, sain, libre, décidé, hardi, qui fait le beau; on dirait bien que c'est l'amitié d'un homme et d'une chose qui fait le beau. L'essentiel c'est une perception ingénue d'un objet naturel.

Tout ce qui est appris, tout ce qui est copié sur la perception d'un autre fait pitié. Ce sont des arrangements de rhéteur, des maquillages, des flots de rubans, pour plaire aux autres, non pour se plaire à soi. Ainsi, de copie en copie, on arrive à ces misérables bouquets qui se répètent en diagonales sur nos papiers peints : courbes concentriques, courbes symétriques, fleur à l'endroit, fleur à l'envers, vrille qui n'a jamais rien saisi, rubans qui n'attachent rien. Lieux communs du dessin.

Je suivais ces réflexions, auxquelles m'avait conduit un papier à fleurs couleur lie-de-vin, lorsque je rencontrai un homme à idées, qui veut qu'on respecte les naïfs dessins des enfants. Il m'emmena chez lui, et me fit voir une collection merveilleuse; c'étaient des dessins originaux, sans retouches, faits par des artistes de neuf à onze ans, gamins des écoles rurales, qui n'ont aucune notion des styles, et qui n'ont jamais vu ni la Vénus de Milo, ni la Joconde, mais seulement des champs, des bêtes, des hommes, et le ciel comme plafond. Ce sont des dessins d'imagination, comme « la descente d'un ballon »; ou des dessins que j'appellerai de sentiment, comme « le Printemps », « l'Automne ». C'est fruste, c'est maladroit, c'est surchargé de détails et de personnages; mais c'est franc, c'est riche, c'est fort comme les plus naïves scènes de Shakespeare; tout y est entassé, comme dans les tableaux des Primitifs. Ces petits sauvages recommencent l'histoire.

Mais le plus beau, c'est quand ils composent des ornements d'après une fleur ou un papillon. Ils jouent alors avec des formes et des couleurs; et c'est pour faire honte aux hommes. Naturellement il m'a montré ce qu'il y avait de mieux. Cela dépasse tout ce que vous imaginerez. La ligne a été tracée d'un coup. Par quelle harmonie entre le regard et le geste ? Je ne sais. Les couleurs s'étalent en larges touches. Par quelle résonance de leurs yeux jeunes ? Je ne sais. Mais il est impossible de les vouloir autrement. Cela est affirmé. C'est ainsi qu'ils ont vu. Un, surtout, s'est fixé pour toujours dans ma mémoire. Il avait répété sur une bande le même papillon jaune et brun. Tout d'un coup, a-t-il vu le ciel derrière, ou son œil a-t-il répondu selon les affinités des couleurs ? Il a tracé une large bande double, d'un bleu vif. Et c'est comme s'il avait versé, d'un seul coup, toute sa joie sur le papier.

14 juillet 1909.

101

Comme on demandait un jour à l'illustre Newton comment il avait découvert la loi de l'attraction universelle, il répondit : « En y pensant toujours. » La réponse est belle; elle est d'un homme modeste, qui ne veut point du tout être adoré. Buffon disait dans le même sens : « Le génie n'est qu'une longue patience. » Le bon Descartes a mis cette modestie en doctrine, disant que le bon sens est égal chez tous les hommes, et qu'il n'est point de découverte qu'un esprit ordinaire et même assez lourd ne puisse faire, pourvu qu'il cherche méthodiquement et avec suite.

Ce qui trompe là-dessus les intelligences qui se jugent elles-mêmes trop lentes et trop engourdies pour comprendre les sciences, et à plus forte raison pour découvrir des vérités nouvelles, c'est qu'elles ne pensent pas au temps qu'il faudrait y mettre. Il est vrai que dans ce dressage de perroquets que nous appelons l'instruction, on explique en vitesse et l'on dépasse Descartes à la ving-

tième leçon; mais aussi les mieux doués se bornent à répéter et à retenir; et il n'est pas rare qu'après tous les succès scolaires que l'on voudra, on les retrouve, en somme, assez niais vers la trentaine.

Je crois qu'il faut des années pour bien comprendre la moindre chose. Je crois que ceux qui n'arrivent pas à s'instruire, malgré le vif désir qu'ils en ont, sont des hommes très occupés, qui s'imaginent qu'on doit comprendre n'importe quoi à la minute, si l'on est doué. Moi, je dirais, au contraire, avec Descartes : on est toujours assez doué, si l'on a du temps et de l'obstination. Tout homme a du génie autant qu'il veut.

Je me redisais ces maximes réconfortantes en lisant une tartine sur les miracles de l'inspiration et sur la « psychologie des découvertes », comme ils disent dans leur jargon. Car il est de mode de mettre du mystère partout; et ils veulent absolument que le mathématicien ou le physicien soit une espèce de poète, qui ne trouve rien par méthode, et tout d'un coup, reçoit la grâce au moment où il y pense le moins. C'est une doctrine de curé, d'aristocrate et d'académicien; elle remet chacun à sa place et cloue l'ouvrier à son établi.

Ils disent que les idées arrivent à l'inventeur tout armées, comme des Minerves. Ils disent que la méthode n'y fait rien et que c'est le mystérieux inconscient qui élabore les fruits de l'invention. Je voudrais bien comprendre ce qu'ils veulent dire. Je voyais l'autre jour un de ces hommes supérieurs, assez connu pour être inattentif aux petites choses. Comme il me regardait sans me voir et me répondait sans m'avoir entendu, je me disais : « Il suit quelque idée; mais il ne sait pas plus qu'il la suit qu'il ne sait qu'il me parle. » L'extrême attention s'ignore elle-même, et c'est assez naturel. Quand on fait vigoureusement attention, on ne peut faire attention à ceci qu'on fait attention. C'est dans les moments de repos que l'on sait à quoi on pense. Et voilà pourquoi, de bonne foi, ils disent : « J'ai trouvé cela tout d'un coup, au moment où je montais dans le tramway. Je n'y avais pas pensé depuis huit jours. » Eh, qu'en savent-ils ? Seulement ils choisissent cette manière de dire, parce qu'elle les rend admirables. Les curés applaudissent, parce qu'ils aiment l'inégalité. Et les nigauds applaudissent, parce qu'ayant essayé de comprendre en un quart

d'heure ce que Newton a compris en vingt ans, ils n'y sont pas arrivés. Modestie est fille d'impatience.

28 juillet 1909.

102

« Être radical quand on est vieux, disait Gœthe, c'est le comble de toute folie. » Il voulait parler du grand Anglais Bentham auquel la Convention donna le titre de citoyen français, et qui, jusqu'à son dernier souffle, s'occupa à concevoir les pouvoirs publics, les droits du citoyen, la vertu, le vice, les peines et les prisons selon le bon sens, et sans respecter les traditions. Vous voyez que Bentham était réellement un vieux radical et que le mot n'a point changé de sens.

Mais je reviens à Gœthe. C'était pourtant un homme qui ne respectait rien. Il a pris soin de nous le dire : « Méphistophélès, c'est moi. » Par où l'on peut voir qu'il a joué toute sa vie un rôle, ayant renoncé de bonne heure à changer les passions des hommes et à organiser la vie sociale selon la sagesse. Voilà pourquoi, ne respectant point les puissances, il les saluait très poliment. Voilà pourquoi aussi son Méphistophélès raille toutes choses et se moque de lui-même. Fou, semble-t-il dire, triple fou qui a foi dans le bon sens.

Il ne manque pas de Méphistophélès dans le monde. Car la vie en société nous fait plier malgré tout. On se fatigue d'appeler les choses par leur nom; on se fatigue de blâmer; nulle amitié n'y tiendrait. Bonté et sécheresse de cœur travaillent ensemble. Pourquoi se faire du tort à soi-même si l'on fait en même temps de la peine aux autres ? D'autant que les puissances ne manquent pas d'offrir à notre Alceste quelque bonne place et quelques compliments à côté. De façon que le désordre social devient une espèce de fauteuil très moelleux où le sévère critique se trouve assis comme malgré lui, ce qui fait de lui, bientôt, un Jérémie assez ridicule.

Ajoutons que l'âge nous fait craindre les excès de la force, et nous fait craindre tout changement. « J'aime mieux une injustice qu'un désordre », disait l'olympien

Gœthe. Par cette pente, on arrive à vouloir tout conserver et à confondre l'ordre avec la justice. J'en ai connu, de ces radicaux, dont la doctrine blanchissait plus vite que leurs cheveux. Ils disent : « J'ai cru autrefois que le bon sens populaire nous conduirait à la justice et à la paix. J'étais jeune alors; je ne connaissais pas la vie. Je n'avais pas éprouvé la puissance de l'instinct et des passions. Je vois maintenant que le troupeau a besoin de bergers et de chiens. » Voilà comment on devient en même temps misanthrope et réactionnaire. Et Gœthe veut dire qu'il faut s'y résigner, comme aux cheveux blancs, et ne pas jouer à la course avec les jeunes, et ne pas loger des utopies de vingt ans sous un crâne chauve. Parbleu oui, c'est folie de ne vouloir ni vieillir ni mourir. Mais, c'est là pourtant le feu et l'âme de la vie. Je ne veux ni mourir, ni vieillir, ni être académicien. « Mais, dit Méphistophélès, c'est aussi fou que si tu voulais être toujours gai et bien portant. » Il faut pourtant le vouloir, et c'est le vrai moyen d'y arriver.

30 juillet 1909.

103

Le vieux radical me dit : « Je n'estime pas trop cette politique des jeunes. Ils sont en caoutchouc; ils se plient comme on veut; je ne les entends jamais dire non; ils s'assoient au coin d'une table et vous crayonnent un projet; on dirait des avocats, qui cherchent seulement à mettre une opinion en forme. Ils sont très forts aussi pour tout concilier, je veux dire tout brouiller; ils ont un socialisme modéré, et des formules de bon sens qui médusent l'adversaire. Tout est prévu; tout marche comme un jouet mécanique. Il n'y a qu'à dire oui tout le temps, comme ce bonhomme en plâtre. Vous avez connu de ces hommes ingénieux qui ont le meilleur porte-allumettes, la meilleure serrure, la meilleure lampe, le meilleur couteau, le meilleur sac de voyage. Cela fait aimer les vieilles serrures qui se brouillent de temps en temps.

« Ce que je pense, ajouta le vieux radical, après avoir

réfléchi un moment, ce que je pense est difficile à expliquer. Pour moi, j'estime avant tout un caractère, où les idées aient des racines. Il me semble qu'un homme ne se tient debout que par quelque parti pris. Les idées toutes seules sont trop libres en vérité; ce sont des girouettes au vent. Un ou deux défauts me plaisent; un peu d'humeur sert de lest. Au fond, j'aime qu'un homme ait une nature, et que ses opinions soient nées avec lui. Ce qu'il dit, alors, je suis sûr qu'il le pense, qu'il l'a dans l'estomac et dans le ventre. Vous riez; vous allez dire que ce n'est pas avec le ventre qu'on pense, ni avec l'estomac. Avec la tête alors ? Mais ce qui m'inquiète, c'est qu'une tête bien faite arrivera à prouver n'importe quoi. Le socialisme peut être démontré comme juste et parfait; la monarchie aussi; l'anarchie aussi. Un prêtre qui ne croit pas, c'est une horrible " machine à parler ".

« Eh bien, je croirais assez que ces nouveaux démocrates sont des prêtres sans foi. Ils sont radicaux ou socialistes comme on est inspecteur des chemins de fer. Ils diraient volontiers : je suis démocrate, comme ils diraient : je suis banquier, je suis chef de gare. Ils ont choisi comme métier d'aimer le peuple, et ils s'y mettent, comme un comptable à un calcul d'annuités. Et c'est du travail bien fait, je le reconnais. Peut-être même faut-il dire qu'ils gouverneront mieux que nous, pour les mêmes raisons qui font qu'un avocat défend mieux son client que son client ne se défendrait lui-même. C'est que l'avocat a ses arguments sur les lèvres, tandis que l'autre les sent dans son cœur. Et d'ailleurs, puisque l'on n'a point tort de prendre un avocat, j'approuve ce ministre qui a si bien compris mon affaire. Je l'approuve, mais je n'aimerais pas trop qu'il plaide sans que je sois là. »

1er août 1909.

104

L'histoire des grands musiciens est pleine d'anecdotes, où l'on voit qu'ils sont pris de fureur si quelqu'un vient à parler ou seulement à remuer pendant qu'ils jouent. Ces traits ne me détournent pas d'aimer la musique; mais

ils me feraient haïr les musiciens. C'est toujours Néron jouant la comédie. Mais l'art est déshonoré par ces mesures de police. Que votre musique se fasse écouter, si elle peut. Orphée charmait les bêtes féroces; il n'avait pas commencé par les enchaîner.

Mais où prenez-vous que l'on doive garder l'immobilité et le silence, lorsque l'on entend la musique ? Cela va contre la nature. La voix, les chants, les bruits rythmés vont naturellement avec des actions; la musique porte à marcher, à danser, à chanter. Quelqu'un me disait qu'il goûtait la musique non par les oreilles, mais par le gosier; il voulait dire que, tout en écoutant, il chantait tout bas, et que ce qui lui plaisait, c'était son chant ajusté à d'autres. Cela nous paraîtrait naturel, si nous n'avions pris l'habitude d'écouter un concert comme une conférence, et de trembler devant le chef d'orchestre comme les enfants devant le maître d'école. Et je connais plus d'une nature libre, et capable de musique, qui fuit la musique et les musiciens comme on fuit l'esclavage.

C'est l'agir qui plaît. Subir est insupportable. Cela est vrai pour tous les arts, et je m'étonne qu'on trouve tant de spectateurs moutons, et surtout qu'on juge du feu artiste qui est en eux d'après la tranquillité et la passivité qu'ils montrent. Créer est un plaisir supérieur; voir créer n'est qu'un plaisir de badaud; on voudrait y mettre la main. Les arts ornent la vie commune, à la condition que chacun soit artiste, créateur, acteur un peu. Cela se voit bien à la comédie de société, qui est surtout pour l'amusement de ceux qui jouent. C'est pourquoi j'approuve ce chien qui entend le piano et s'applique à hurler. Pour tout dire, les grands artistes ne devraient être que des coryphées, et la masse des spectateurs devrait chanter à son tour. Ce fut sans doute ainsi au temps où furent inventés ces chants populaires, qui sont pour décourager, par leur beauté souveraine, les plus puissants musiciens d'aujourd'hui. La musique entrait en décadence quand l'histoire a commencé.

Qu'est-ce qu'une charrue neuve ? Qu'est-ce qu'une corbeille de vendange non tachée par les fruits ? La musique aussi veut être tressée avec d'autres choses, et se glisser parmi les bruits comme le ruisseau parmi les herbes. C'est ainsi qu'elle me plaît le mieux, lorsque je l'écoute presque sans savoir que je l'écoute, lorsque

toutes mes actions se règlent sur elle, mon pas si je marche, la course de ma plume, si j'écris. Mais, les Barbares, ils élèvent encore la voix, comme des chiens hurleurs! C'est toi, musicien, qui es un peu trop barbare pour reconnaître déjà peut-être un rythme, un éveil, un enthousiasme dans ces puissances qui s'éveillent. L'air plus subtil d'Athènes donnait de l'esprit aux Béotiens, à ce qu'on dit; mais ils n'en savaient rien. Et les Athéniens étaient déjà tombés dans la grammaire quand ils s'en aperçurent.

31 août 1909.

105

On dit communément que les maisons neuves font des taches désagréables à voir dans les perspectives naturelles. Pourtant tous ces hôtels à clochetons veulent être beaux; et il n'est pas à croire que les architectes qui les ont dessinés n'aient pas le goût formé par l'étude des chefs-d'œuvre. En vérité on en viendrait à dire que, pour l'architecture tout au moins, l'homme est condamné à manquer le beau dès qu'il le cherche.

Dans chaque pays, les maisons les plus simples et les plus pauvres sont aussi les plus belles. L'habitude n'explique pas bien cette impression; car, pour le voyageur, chaque pays offre de nouvelles formes et de nouvelles couleurs de maisons; la tuile et la brique ici; le moellon et le chaume ailleurs. Au pied des montagnes, on voit des chalets de bois couverts en tuiles; dans la région intermédiaire, les toits sont couverts en bois; plus haut, on retrouve les murs en pierre, et les toits faits de lourdes plaques de schiste couleur de plomb. Si vous descendez vers le soleil, vous verrez pousser, en même temps que le mûrier, l'amandier et l'olivier, de hautes maisons en pierre sèche, avec des toits roses et plats. Partout il est visible que les maisons font harmonie avec les choses.

Cela vient sans doute de ce que l'œil reconnaît la terre et les pierres dans la maison. Ces maisons entourées d'oliviers sont sèches et pierreuses comme ces montagnes, ces terrasses, ces chemins secs et durs. Les maisons de bois

offrent le même aspect que les tas de bois dans les clairières; la brique n'est que l'argile rouge durcie au feu. De là des nuances innombrables qui sont toutes parentes, et vous présentent les choses par masses, de façon que l'unité en soit facilement saisie.

Il en est de même pour la forme. Dans chaque pays la pluie, le vent, le soleil ont fait pousser des maisons ramassées ou élancées, des toits plats ou des toits pointus, des terrasses ou des clochetons. Les toits pointus sont beaux en Normandie, et les toits plats dans les pays où il ne pleut guère. Dans les montagnes, on retrouve les toits plats, sous lesquels les maisons sont ramassées; cela vient de ce que l'eau tombe en neige, et que la neige, en restant sur le toit, tient la maison au chaud.

Il faut dire aussi que l'ouvrier qui bâtit obéit aux matériaux qu'il a; les premières sculptures sur bois vinrent sans doute des nœuds, que l'on respectait par nécessité. L'ouvrier ne débite pas en planches une belle poutre bien noueuse; et, comme elle n'est pas bien dressée, il la tourne jusqu'à ce qu'elle prenne son équilibre; de là une gaucherie éloquente, et un hommage à la nécessité. Mais notre prix de Rome se moque de cela; il vous fera une terrasse à Rouen, un chalet suisse à Dieppe, et un palais mauresque sur les bords du Léman. Toute beauté est perdue si celui qui dessine n'a affaire qu'à l'encre et au papier. Michel-Ange concevait une statue d'après le bloc de marbre qu'il trouvait.

11 septembre 1909.

106

Les impôts somptuaires, autrement dit les impôts sur la consommation de luxe, sont peut-être les plus conformes à la justice; et, en voulant frapper tous les revenus, sans considérer l'usage qui en est fait, peut-être favoriserons-nous ceux qui consomment sans produire.

Toutes ces notions sont brouillées, parce que nous nous méprenons presque tous sur la nature de la richesse. Nous croyons que la richesse consiste dans l'or et dans l'argent; de là deux erreurs. Nous croyons que celui qui amasse de l'argent en vivant comme un

pauvre dérobe une partie de la richesse commune. Inversement nous croyons que le joyeux héritier qui dissipe cette fortune acquise nous restitue la richesse confisquée par l'avare. Or, c'est exactement le contraire qui est vrai.

Les biens réels sont les objets modifiés, transportés ou multipliés par l'industrie humaine, comme automobiles, bois des îles, blé, raisins. Je possède un grenier rempli de blé; si je paie en blé un service que j'ai reçu, je suis plus pauvre réellement après avoir payé. Mais si je paie en or, mes pièces d'or ne représentent réellement que des bons payables à vue sur mon grenier. Si celui qui a reçu mon or l'enterre et meurt, je garde mon blé; c'est comme si je n'avais pas payé.

Un avare qui a un million en or dans sa cave pourrait se faire servir pendant des années, pour son plaisir; son or représente un droit qu'il a sur le travail d'autrui. Si donc cet avare vit comme le père Grandet, et cloue lui-même une marche de son escalier, il n'use point du droit qu'il a de journées de travail. Si maintenant, au lieu de garder son or, il l'emploie à construire et à essayer de nouvelles machines, qui multiplieront la production des chaussures ou des cotonnades, il faut dire alors que, non content de ne rien exiger, il rend une partie de ses biens au trésor commun.

Mais l'avare meurt. Survient un neveu prodigue. Il fait fabriquer une robe en dentelles; voilà du travail perdu, voilà du travail qui n'a pas augmenté notre provision d'objets utiles. Cet homme, béni par les dentellières, nous appauvrit pourtant. Le même homme se fait voiturer d'Ostende à Nice, ou navigue à toute vapeur de Norvège en Égypte, simplement pour s'ennuyer en d'autres lieux; voilà du travail perdu. Cet homme, béni par les hôteliers, par les chauffeurs et par les patrons de garage, consomme pourtant sans produire; et quelles journées! Journées de mineur, de puddleur, de cantonnier; tout cela pour aller vite, et revenir plus vite encore. Quand on pense que ces revenus voraces et tyranniques ne devront pas plus au percepteur que les utiles et fertiles revenus de l'avare, on se demande si l'idée même de l'impôt sur le revenu n'enferme pas une énorme injustice.

14 septembre 1909.

107

J'ai connu un sot pédagogue, qui, lorsqu'il rapportait à un élève quelque travail, après l'avoir examiné, disait gravement : « Je ne vous parlerai pas de ce qu'il y a de bon là-dedans; vous y penserez toujours bien assez. Voyons les fautes. » Voilà un homme qui tirait, comme un bœuf, au rebours du bon sens. Voir le bien, amplifier le bien, laisser tomber le médiocre, et, en un mot, faire découvrir aux enfants leurs propres trésors, c'est l'essentiel de la tâche, pour un directeur d'enfants. Car, bien loin de penser, comme quelque moine armé de ciseaux, que c'est en retranchant le mal qu'on arrive au bien, je crois, tout au contraire, que c'est en arrivant au bien qu'on évite le mal, ou plutôt, que l'on conduit le médiocre, et le mauvais vers le bien. Le tout est de savoir louer; et il faut croire que c'est difficile.

Combien en ai-je entendu, de ces ânes à bonnet de docteur, qui semblaient ne chercher que l'occasion d'humilier le disciple, et, en le rejetant d'un coup de pied d'âne dans les régions inférieures, de s'élever eux-mêmes le plus haut qu'ils pourraient. Ma foi, même tout petit, je les méprisais; mais j'en voyais d'autres, moins sûrs d'eux-mêmes, ou plus polis, ou plus tendres, ou plus craintifs, qui avaient les larmes aux yeux lorsque ce rustaud de lettré lisait tout haut, en grimaçant, quelque phrase ridicule que le pauvre enfant avait gréée et lancée toutes voiles dehors. Pauvre flotte au souffle de Borée; débris misérables sur l'eau. J'ai eu de belles colères d'écolier, et qui n'étaient pas toujours muettes. Au fond c'est toujours la même chose; on cultive le bon goût, on hait l'invention. Eh, pédant, au lieu de piquer tes fleurs en papier dans cette jeune terre, occupe-toi plutôt de cultiver et de conduire cette bonne grosse erreur, qui a poussé toute seule. Toute vérité sort d'une erreur, et toute parure de style naît des images du rêve, absurdes quand elles naissent, et dont il faut pourtant tresser la poésie. Avec quoi ferai-je ma sagesse, sinon avec ma folie redressée ?

Mais les plus haïssables étaient les mathématiciens.

Ils semblaient n'être là que pour découvrir en nous les signes d'une stupidité sans remède; et, quoique je me défendisse assez bien, parce que j'avais la mémoire bonne, j'avais toujours un froid dans le dos, par la crainte de laisser sortir quelque coq-à-l'âne algébrique, que le maître m'aurait rappelé toute l'année. Aussi, parmi les esprits lents et timides, quel massacre! Ils tombaient dans tous les pièges, et finissaient par laisser aller les paroles en panique; ils étaient bien ridicules; et nous avions des rires d'esclaves. Un sage aurait dit au pauvre enfant : « Vous voulez certainement dire quelque chose; mais vous vous trompez sur les mots. Et c'est la peur qui vous donne l'apparence d'un sot. » J'ai attendu bien des fois une parole de ce genre, et, il faut que je le dise, toujours en vain.

21 septembre 1909.

108

Je lisais hier un article sur une espèce de fous à opinions, qui, à force de voir les choses toujours sous le même angle, finissent par se croire persécutés, et sont bientôt dangereux et bons à enfermer. Cette lecture, qui me jetait dans de tristes pensées (quoi de plus triste à considérer qu'un fou ?), me rappela pourtant une bonne réponse que j'avais entendue. Comme on parlait, en présence d'un sage, d'un demi-fou à persécutions, qui, par surcroît, avait toujours froid aux pieds, ce sage dit : « Défaut de circulation, dans le sang, et de circulation dans les idées. » Le mot est bon à méditer.

Il est sûr que chacun de nous a des pensées de fou autant qu'on voudra, comme rêves, ou associations burlesques entre des images. Seulement nous n'y restons pas. Chez l'homme normal, il se fait un continuel changement d'idées, comme dans un vol de moucherons. Et nous oublions tellement toutes nos folies, que nous ne serions jamais capables de répondre exactement à cette question, qui paraît si simple : « À quoi pensez-vous ? » Cette circulation des idées conduit souvent à une certaine futilité et puérilité. Elle est pourtant la santé même

de l'esprit. Et, si j'avais à choisir, j'aimerais mieux être insouciant que maniaque.

Je ne sais si ceux qui instruisent les enfants et les hommes ont assez réfléchi là-dessus. À les entendre, on croirait que le principal est d'avoir des idées bien cimentées et bien lourdes à remuer. À quoi ils nous habituent de bonne heure par leurs ridicules exercices de mémoire; et nous traînons toute notre vie des chapelets de mauvais vers et de maximes creuses qui nous font trébucher à chaque pas. Dans la suite, on nous enferme dans quelque spécialité à litanies. On nous dresse à remâcher. Et cela devient dangereux dans la suite, dès que nos humeurs donnent de l'amertume à nos pensées. Nous récitons mentalement notre tristesse, comme nous récitions la géographie en vers.

Qu'on dénoue les esprits, au contraire. Je donnerais comme règle d'hygiène : « N'aie jamais deux fois la même pensée. » À quoi l'hypocondriaque dira : « Je n'y peux rien; c'est que mon cerveau est fait ainsi, et arrosé de sang plus ou moins. » C'est clair. Mais nous connaissons, justement, une méthode pour masser le cerveau; il ne faut que changer d'idées; et ce n'est pas difficile, si l'on y est entraîné. Il y a deux pratiques infaillibles pour purger la cervelle. L'une consiste à regarder autour de soi, et à se donner comme une douche de spectacles; il n'en manque jamais. L'autre consiste à remonter des effets aux causes, ce qui est un moyen assuré de chasser les images noires. Quelqu'un avait fait un rêve un peu effrayant. Comme je l'invitais à en chercher les vraies causes, qui sont souvent dans des perceptions jointes à de petits malaises, il se lança dans les hypothèses, et je vis qu'il était délivré. La circulation était rétablie.

9 octobre 1909.

109

Comme j'avais revu, après un assez long temps, un précieux ami à moi, nous eûmes le rare bonheur, dans nos entretiens, de voir qu'aucun de nous deux n'avait

à rougir des projets et des jugements de sa vingtième année. Comme nous étions alors pleins de confiance dans la Raison humaine, assurés qu'on pouvait se passer des dieux, et que du reste il le fallait bien, et que la justice ferait son trou, et que les charlatans de politique auraient de moins en moins de puissance à mesure que le peuple s'éveillerait, tels nous nous retrouvions tous les deux; et, à cela, nous reconnaissions que nous n'avions pas vieilli. Car vous n'entendez ici et là que de faux sages qui vous disent : « J'en suis revenu de tout cela »; voilà la marque du temps et la première ride de l'intelligence.

« Que de braves gens partout, lui disais-je, que de gendarmes incorruptibles; que d'intègres magistrats en tunique et en képi au coin des rues! Contre les malfaiteurs, contre le désordre, contre le feu, contre l'eau, il nous faut des héros, et des héros qui aient du bon sens, et qui décident à toutes les minutes. On ne les paie guère pourtant, et on en trouve autant qu'il en faut.

— Oui, me répondit-il, et si seulement les grands chefs avaient autant d'impartialité, d'équité, de sagesse et de courage que leurs subordonnés, comme tout irait bien!

— Tout va déjà bien mieux, lui dis-je; et il s'est fait un grand changement sous nos yeux, depuis que nous observons les hommes. Les injustices rencontrent plus d'obstacles. Un instituteur a le droit de voir son dossier. La peur d'être interpellé retient le ministre. Au reste, je crois que, malgré tous les rusés ou pesants intérêts qui agissent sur eux, ils ont pourtant le désir d'être justes. Les grandes idées sont comme l'air : tout le monde les respire, tout le monde s'en nourrit. J'en viens à penser que le fond est réellement meilleur.

— Il le faut bien, dit-il. Les institutions sont filles des hommes, et cette civilisation est bien l'œuvre de la masse des hommes; d'où je tire qu'ils sont meilleurs qu'on ne croit, et peut-être qu'ils ne croient. Toute cette Raison en lois et règles, à laquelle il faut bien que les injustes même tirent leur chapeau, elle vient des hommes, seulement des hommes, car d'où viendrait-elle ? L'humanité était livrée à elle-même sur cette terre. Nul maître de justice n'a écrit sa loi sur les nuées.

— Nul Dieu, lui dis-je, ne nous a aidés. Les nuées

n'ont rien dit de bon. Tout au plus quelque charlatan a écrit un mauvais mélange sur les nuées. Mais le Penseur, tout en grattant la terre, a su déchiffrer son vrai destin. »

Nous étions devant *Le Penseur* de Rodin. Nos discours se règlent toujours sur nos perceptions.

18 octobre 1909.

110

Je lisais hier dans une de ces annonces comme on en voit : « Le grand secret, le moyen assuré de réussir dans la vie, d'agir sur l'esprit des autres, et de les disposer favorablement. Il s'agit d'un fluide vital que tout le monde possède, mais dont le célèbre professeur X... connaît seul l'usage. Il vous l'apprendra pour dix francs. Désormais on pourra dire que ceux qui ne réussissent pas dans leurs entreprises n'avaient pas dix francs à dépenser, etc. » Comme le journal qui imprime ces lignes ne le fait pas pour rien, il est à croire que le professeur de succès et marchand de fluide magnétique trouve des clients.

Comme je réfléchissais là-dessus, il me vint à l'esprit que ce professeur était sans doute bien plus habile qu'il ne le croyait. Tout fluide mis à part, que fait-il ? S'il donne aux gens un peu de confiance, c'est déjà beaucoup ; c'est assez pour que ses clients triomphent de ces petites difficultés dont on se fait des montagnes. La timidité est un grand obstacle, et souvent le seul obstacle.

Mais je vois bien mieux. Je vois qu'il les forme à l'attention, à la réflexion, à l'ordre, à la méthode, sans peut-être s'en rendre bien compte lui-même. Dans toutes ces prétendues projections de fluide, il s'agit toujours d'imaginer avec force quelqu'un ou quelque chose. Je suppose que le professeur les entraîne peu à peu jusqu'à ce qu'ils sachent fixer leur attention. Par cela seul il a bien gagné son argent. Car, premièrement, les gens sont, par ce moyen, détournés de penser à eux-mêmes, à leur passé, à leurs échecs, à leur fatigue, à leur estomac; et les voilà délivrés d'un fardeau qui

s'accroissait d'instant en instant. Que de gens usent leur vie à récriminer! Deuxièmement ils en viennent à penser sérieusement à ce qu'ils veulent, aux circonstances, aux personnes, et distinctement, au lieu de tout brouiller et ressasser, comme on fait quelquefois en rêve. Qu'après cela le succès leur arrive, cela n'est pas étonnant. Je ne compte pas les hasards favorables qui travaillent pour le professeur. Et quant aux hasards contraires, qui en parlera ? Communément chacun pense qu'il a des ennemis, et se trompe en cela. Les hommes n'ont point tant de suite, mais il est ordinaire que l'on cultive ses ennemis bien plus attentivement que ses amis. Cet homme vous veut du mal, croyez-vous; il l'a sans doute oublié; mais vous, vous ne l'oubliez point; seulement par votre visage, vous lui rappelez ses devoirs. Un homme n'a guère d'autres ennemis que lui-même. Il est toujours à lui-même son plus grand ennemi, par ses faux jugements, par ses vaines craintes, par son désespoir, par les discours déprimants qu'il se tient à lui-même. Dire simplement à un homme : « Votre destin dépend de vous », c'est un conseil qui vaut bien dix francs; on a le fluide par-dessus le marché.

Au temps de Socrate, il y avait à Delphes, comme chacun sait, une espèce de Sibylle inspirée par Apollon, et qui vendait des conseils sur toute chose. Seulement le dieu, plus honnête que notre marchand de fluide, avait écrit son secret au fronton du temple. Et lorsqu'un homme venait interroger le destin, afin de savoir ce que les choses feraient pour ou contre lui, il pouvait lire, avant d'entrer, ce profond oracle, bon pour tous : « Connais-toi. »

23 octobre 1909.

III

La plupart des enfants dessinent avant d'écrire. Le dessin est leur écriture naturelle, comme il a été certainement l'écriture naturelle des hommes autrefois. Seulement cette aptitude de l'enfant à dessiner se perd généralement dès qu'on lui apprend le dessin. Il y a quelque mystère là-dessous.

Un vieil homme très raisonnable, devant qui je disais ces choses, me répondit : « Oui, un grand mystère, et qui n'est pas seul de son espèce. L'enfant est naturellement porté non seulement au dessin, mais à toute espèce de science et d'art. Mais les professeurs y mettent bon ordre.

— Il faut sans doute, lui dis-je, y mettre bon ordre, et nettoyer tous les barbouillages de l'enfant, qu'il les exprime en dessins ou en paroles. Et quoi de plus raisonnable que de revenir aux éléments et aux principes, simples traits pour le dessin, points ou lignes pour la géométrie, forces simples pour le mécanisme, et ainsi du reste. Par ce moyen l'enfant ne formera que des notions claires. En toutes choses, il faut épeler avant de lire.

— J'ai eu de ces opinions-là autrefois, me dit le vieil homme. Il est clair qu'avec cette méthode sublime on forme quelques puissants esprits, qui sont ensuite ingénieurs, architectes ou prix de Rome, peut-être, pour la peinture. Encore ne suis-je pas bien sûr qu'ils ne se montrent pas toujours un peu trop perroquets, pour avoir toujours pensé avec les idées d'autrui. Mais pour les autres, je me demande si nous ne les laissons pas, par cette belle méthode, dans leur confusion première. Car le petit gribouilleur, qui dessinait des soldats et des locomotives, ne reconnaît plus le dessin académique; et le petit chimiste, qui faisait couler l'eau et jouait avec le feu, ne fait que bâiller aux leçons de chimie. Assurément cela n'arriverait pas si le maître, au lieu d'enseigner son propre dessin ou sa propre chimie, se plaçait au point de vue de l'enfant, partait des idées confuses qui se battent dans cette petite tête, et y mettait l'ordre peu à peu, redressant au lieu de remplacer. »

Ce discours m'a fait penser. C'est pourquoi je n'ai pas trouvé ridicule une exposition de dessins d'enfants que l'on m'a montrée l'autre jour. On les laisse libres de représenter à leur guise une scène de la vie ordinaire; et cela n'est pas beau. Mais les idées naïves de l'enfant s'y découvrent; le maître ne déclamera plus à côté. Pour peu que tous les professeurs imitent les maîtres de dessin, et veuillent bien partir, en toute chose, des erreurs de leurs élèves, nous aurons peut-être un enseignement. Car les idées vraies ne se versent

point dans les esprits comme l'eau dans les cruches; et il faut que mes vérités soient des erreurs redressées. Sans quoi elles ne seront pas plus réellement miennes que mon chapeau ou mon pardessus.

29 octobre 1909.

112

Voici une constatation qui a souvent attristé les sociologues, c'est que l'accroissement rapide de la population suppose un certain état de barbarie. Et cela se comprend très bien. L'homme barbare cède à l'instinct, tout simplement. Il ne pense pas aux souffrances de la femme, ni à l'avenir des enfants; il ne voit pas si loin. Il ne voit pas même loin dans sa propre vie. Les lois incertaines, les guerres, les grandes épidémies, les migrations, tout borne ses projets. On ne peut être prévoyant à soi tout seul. Bref, quand l'homme mène une vie presque animale, on ne voit pas comment la natalité serait limitée autrement que par des conditions physiques et biologiques. Et ce sera une lapinière humaine; de là les invasions de Barbares, sous une forme ou sous une autre, et peut-être sans fin.

Le demi-barbare fera des enfants par réflexion. Il s'aime en ses enfants plus qu'en lui-même; et c'est pour eux qu'il fait l'avenir, non pour lui. Nous en avons tous connu de ces hommes robustes, un peu épais et incultes, qui prennent toute la peine pour eux, et préparent de la joie, du luxe, une vie ornée et facile pour leurs enfants. Mais il me semble que déjà la prévision doit les conduire à la prudence, s'ils ne sont très pauvres.

Quant à l'homme qui pense à sa perfection personnelle, à sa propre culture, à sa propre liberté, il n'aura guère d'enfants. Et peut-être est-ce très bien ainsi. Car, ayant trop exercé la partie intelligente d'eux-mêmes, et s'étant donné, si l'on peut dire, une hypertrophie du cerveau, peut-être risquent-ils de mettre au jour tantôt des monstres, et tantôt des crétins. Il s'établit alors une division du travail assez naturelle. Les uns font des découvertes; les autres font des enfants qui compren-

dront les découvertes. Ainsi va le Progrès, la foule suivant les conquérants et assurant les victoires.

Ces réflexions doivent nous donner une juste idée de la perfection humaine. Il faut modérer parfois l'intelligence aussi, et ne pas rougir d'être un bon animal, avant toute chose. J'aime mieux une petite lueur de bon sens, portée par de bons muscles, qu'une grosse tête sur un petit corps. Sans les muscles, l'idée n'irait pas loin; une pensée chargée de matière, une pensée aux larges pieds, voilà ce qui mène le monde. Nos professeurs n'ont pas assez médité là-dessus; car je vois qu'ils nous font une élite, et méprisent la masse. Double erreur. L'élite n'a pas besoin d'eux; mais c'est ce gros garçon joufflu, un peu endormi, un peu paysan, qui a besoin d'eux. Mais ils nous font des têtes sans corps, avec des ailes d'ange, comme dans les tableaux d'église. Des poings qui pensent, voilà ce qu'il nous faut aussi.

5 novembre 1909.

113

Ils veulent un enseignement pratique. Et comment aller contre cela ? Qui diable réclamerait un enseignement qui ne soit pas pratique ? Seulement, chacun l'entend à sa manière. Et les voilà qui pensent à faire enseigner les métiers manuels par d'habiles praticiens.

Enseigner, c'est expliquer. Et, ce qui est pratique au plus haut point, c'est de comprendre au plus haut point. Comprendre quoi ? La chose même dont il s'agit. Ce qui est pratique, c'est la théorie. Mais par théorie, je n'entends pas des discours de perroquet. Non. J'entends la vue de la chose comme elle est.

Un ouvrier qui n'est qu'ouvrier peut savoir par mémoire que, pour ralentir le mouvement du balancier d'horloger, il faut l'allonger. Il le sait parce qu'il l'a bien des fois entendu dire, et parce qu'il l'a éprouvé bien des fois dans son métier; mais que de touches d'expérience il faut, pour inscrire cette opinion vraie. Si, au contraire, je montre à mon écolier une bille qui roule sur une pente, puis qui descend et remonte dans

un chaudron, il comprendra que la masse qui est à l'extrémité du balancier est semblable à une bille qui descend le long d'une pente au profil courbé, puis remonte, par son élan, le long d'une autre pente semblable à la première. Si la pente est plus rapide, la bille ira plus vite; mais quand je raccourcis la tige du balancier, c'est comme si je faisais rouler une bille sur des pentes plus fortement inclinées. Il a compris. Dès qu'il a considéré, sous cet aspect, les oscillations d'un pendule, il ne peut plus jamais oublier la relation dont il s'agit. Voilà bien du temps gagné et bien des tâtonnements rendus inutiles. Ce n'est encore qu'une connaissance grossière, qui convient à une pratique grossière. Celui qui comprendrait encore mieux le mouvement du pendule, par *sinus* et *cosinus,* serait, soyez-en sûr, mieux armé pour une pratique plus précise. Mais, direz-vous, cela ne lui mettra pas la lime en main ? C'est trop clair. Il s'agit ici d'apprendre et de savoir, non de faire. Et je dis qu'il est plus pratique d'apprendre par théorie, c'est-à-dire par expérience et par entendement, que d'apprendre par l'expérience toute seule.

C'est ainsi pour tout. Tout le monde sait maintenant ce que c'est que se nourrir avec intelligence. Les chimistes sont en mesure de nous donner à peu près, en calories, la valeur de chaque aliment. Je ne suppose pas que vous laisserez ignorer ces précieux nombres à vos apprenties ménagères. Mais si vous estimez pratique de leur faire apprendre et réciter la chose comme si « calorie » était un mot chinois, je dis que vous vous trompez. Je dis que la fillette qui aura un peu compris ce que c'est qu'énergie ou travail en réserve, et pourquoi on l'exprime en unités de chaleur, aura une connaissance plus sûre et plus pratique que celles qui réciteront, comme des brutes, un catéchisme d'hygiène alimentaire. Par exemple, celle qui aura fait, dans sa pensée, le rapprochement entre ces deux propriétés, le sucre et la graisse sont combustibles, le sucre et la graisse sont de bons aliments, y trouvera un appui pour sa mémoire, et une raison de prendre au sérieux les conseils de l'hygiène. Mais pourquoi insister ? Toute théorie est pratique; l'histoire de la puissance humaine le prouve assez.

10 décembre 1909.

114

Mon jeune ami le Sillonniste[1] m'a offert son almanach, que je lui ai, du reste, payé; car je ne veux point m'enrichir aux dépens des autres. Dans cette brochure, ils font voir que la grande Presse est dominée par les manieurs d'argent, ce qui fait qu'une opinion sincère et libre ne peut pas s'y produire. Ils annoncent, en revanche, un nouveau journal qui, par la générosité de tous ceux qui le liront et de tous ceux qui le feront, sera vraiment un libre journal, libre dans la pensée, libre dans l'expression.

J'approuve ces nobles projets. Je veux faire seulement une remarque. Il est hors de doute que la liberté des rédacteurs de cette feuille ne sera jamais absolument sans limite; par exemple on n'y pourra parler sans respect des opinions religieuses, tandis qu'on y pourra parler sans respect des grands financiers, ou des auteurs à la mode. Pour dire toute ma pensée, je suis assuré que je ne pourrais pas, quand je le voudrais, écrire mon Propos quotidien dans cette feuille-là comme je l'écris ici.

Est-ce à dire que ma liberté d'écrire ici, dans ces colonnes, ce que je pense, comme je le pense, est-ce à dire que cette liberté soit sans limites ? Non pas. Personne, il est vrai, ne me donne de conseils; personne ne me demande de changer, d'adoucir. Mais pourquoi ? Justement parce que je me conseille moi-même. Je me modère moi-même. Il y a des boutades que je lance sans précaution; il y en a d'autres que je prépare ou que j'explique; et quelquefois il m'arrive d'atténuer ou de corriger ce que j'ai écrit l'avant-veille. Toutes ces précautions dépendent de la rhétorique, ou art de persuader. Ont-elles pour fin de ménager les opinions d'un parti, ou les intérêts d'un bailleur de fonds ? Je ne sais; tout cela ensemble si vous voulez, en ce sens que ce qui choquerait violemment les lecteurs aurait sa répercussion sur la caisse.

Mesquines, basses, viles préoccupations, dira-t-on. Bah! Ce sont des paroles. Il faut voir les choses comme

elles sont. On n'écrit pas pour être approuvé toujours et sans résistance : d'accord. Mais on n'écrit pas non plus pour heurter et irriter ceux qui liront, ou, en d'autres termes, pour conduire un directeur de journal à la faillite. Il s'agit de se tenir dans l'entre-deux; de ménager un peu; de heurter un peu; et en somme de se faire une liberté dans les entraves mêmes, une liberté conquise, une liberté qui ait prise sur les choses et sur les gens; non une liberté en l'air. Sans ces difficultés, que l'on rencontre dans toute action réelle, l'individu serait livré à sa fantaisie; il ne se surveillerait plus lui-même; il ne mesurerait plus ses jugements; il ne dirigerait plus sa pointe. Il déclamerait. Il ferraillerait.

Pour moi, je crois qu'un homme aura toujours la liberté qu'il saura prendre, et seulement celle-là. Et il devra la conquérir par audace et prudence mêlées. Mais déclamer le socialisme à des socialistes, et le sillonnisme à des sillonnistes, ce n'est que liberté apparente, et réel esclavage.

17 décembre 1909.

115

Si le soir, en rentrant chez vous vers dix heures, vous levez les yeux au midi, il est impossible, si la nuit est claire, que vous ne soyez pas saisis par la vue d'Orion un peu penché, qui enjambe le ciel. Ce rectangle gauche, ces trois clous du baudrier, ces trois autres clous plus petits qui marquent la gaine de quelque couteau de chasse, tout cela est plein d'autorité. Quelque chose est durement affirmé par là. Mais quoi ?

L'Hiver. On croit toujours que l'été sera sans fin. Le roux Octobre a encore des douceurs. On remarque bien que les douces étoiles d'été, Arcturus, la Perle, Altaïr, Véga, glissent l'une après l'autre vers le couchant; pourtant on les cherche encore; on hésite; on se perd dans cette brillante poussière d'étoiles. Mais Orion est un rude annonciateur. Je me souviens qu'au commencement de l'automne, comme j'écartais le rideau de ma fenêtre vers trois heures du matin, je vis soudain un

autre monde, que je connaissais bien, que j'avais oublié. Orion était monté jusqu'au sommet de la nuit, tirant après lui Sirius, aux clartés froides. Je ne l'attendais pas si tôt. Je laissais rouler les jours tièdes entre mes doigts. Orion, ce fut un rappel à l'ordre. Ce furent les trois mois d'hiver signifiés. Ce fut la Nécessité chargée de neige et de glaçons. Quelle annonce pour les bergers!

Lis mieux. Ce n'est là qu'une lettre. Essaie de lire tout le ciel d'un seul regard. Il faut que tu domines les signes; il faut que tu arraches au Chasseur sauvage sa fausse barbe de glaçons. Prends garde au froid, qui glace tes pieds et tes pensées. Recouche-toi, et pense. Orion passe tous les jours dans le ciel. Toutes les étoiles y passent tous les jours. Véga aussi, ta préférée. C'est le soleil qui te cache tantôt les unes, tantôt les autres, lorsqu'il recule un peu vers l'est de jour en jour. Orion ne marche pas; Orion est lié à tout le reste, toujours, sur un pied, toujours suivant les Pléiades, toujours traînant Sirius. Et, comme il s'en va maintenant tous les matins, ainsi il glissera le long de l'année, bientôt roi du soir, bientôt dévoré par le soleil.

Aussi m'élevant jusqu'à l'ordre véritable, voilà que je regarde par-dessus l'épaule du Chasseur sauvage, par-dessus les frimas, les neiges et les glaçons. Je vois déjà le soleil remonter, les jours plus longs, la lumière tonique de Février, les giboulées, la vapeur printanière. Orion tourne maintenant la roue, comme les autres. Je vois un autre Été, enchaîné aussi à la roue, et qui commence maintenant pour d'autres hommes. Je le vois; je le sens presque. Je le sens dans cet hiver même, auquel ma pensée le rattache. Voilà comment la science, en liant toutes choses, lie l'espoir à la crainte, et tempère le froid par le chaud. Cela ne veut pas dire que la douce chaleur de mon lit, où j'ai fui devant le sauvage Orion, n'y soit pas aussi pour quelque chose.

24 décembre 1909.

1910

116

Suzette est belle comme un ange, mais pire qu'un diable quand elle va à ce qui lui plaît. Dédé est un petit paysan à tête carrée. Le gamin et la gamine se retrouvent aux vacances; cela fait un joyeux ménage; Suzette s'ensauvage, et Dédé se civilise. En somme, deux cosaques, qui rançonnent le pays à un quart de lieue.

Il y avait un pommier penché, qui convenait pour la gymnastique, et des blés mûrs au-dessous. C'est là que je trouvai un jour mes cosaques comme je suivais le chemin vert. Tous deux grimpaient et sautaient, sans se soucier du blé mûr. Ces enfants ne me craignaient point du tout, et je n'ai aucun pouvoir sur eux, ni par la nature, ni par les lois écrites; mais il me restait l'éloquence.

Je fis donc un discours sur le blé. Comment la terre, labourée et ensemencée, multiplie les biens. Que le grain, après avoir dormi en terre, se gonfle à la pluie tiède, et s'allonge vers le soleil. Que le soleil dépose alors sur les feuilles vertes, tous les jours, un peu de charbon pris à l'atmosphère; que ce charbon uni à l'eau descendait dans la tige, et s'y fixait en paille, bonne à manger, bonne à brûler; et qu'enfin le meilleur de ce bouillon cuit et recuit au soleil formait au sommet des tiges une grappe de fleurs et un épi; dont le laboureur, enfin récompensé, faisait la farine, le pain et les tartines, choses bonnes à manger, non seulement pour les bêtes, mais pour les gens. Que ces précieux biens mûrissent au soleil, sans qu'on les garde, attendu que tout le monde, à la campagne, respecte le blé, et jusqu'aux plus petits enfants,

parce qu'on sait combien de travaux il coûte. Que du reste la gymnastique était une bonne chose aussi, et qu'il était bien naturel que l'on marchât et sautât sur des tartines de pain quand on ne pouvait pas faire autrement.

Suzette n'en perdait pas un saut ni un rire. Mais Dédé laissa le jeu et resta debout dans le chemin, non point honteux, mais attentif, et regardant le blé en vrai paysan. Sans doute il prit ce jour-là la première notion de la richesse, du travail, et de tout ce qui occupait la pensée des hommes là autour, du matin au soir. Et pendant que Suzette l'appelait au jeu, tantôt câline, tantôt menaçante, son regard à lui saisissait les choses de la terre. Ce fut un grand combat non pas entre le plaisir et le devoir, il n'en pensait pas si long, mais entre un mouvement et une pensée. Comme Suzette criait, et comme ses jambes à lui l'entraînaient, il fit une action de héros; il s'assit. Ce fut la fin du jeu, et le plus beau triomphe dont je puisse me vanter.

Mais quel regard je reçus de Suzette! Quel défi des passions à la raison! Étonnement, fureur, espérance. Elle aussi mesurait à ce moment-là une force nouvelle; elle déchiffrait son avenir de femme; elle appelait les années : « Oui, si j'étais une vraie femme, et lui un homme, tu verrais bien, méchant raisonneur. Et, toi-même, tu déraisonnerais. » Tout cela dans un regard noir. Et puis elle n'y pensa plus. Les enfants sont faciles à gouverner.

1er janvier 1910

117

Tous ces cadeaux, en temps d'étrennes, arrivent à remuer plus de tristesses que de joies. Car personne n'est assez riche pour entrer dans l'année nouvelle sans faire beaucoup d'additions; et plus d'un gémira en secret sur les nids à poussière qu'il aura reçus des uns et des autres, et qu'il aura donnés aux uns et aux autres, pour enrichir les marchands. J'entends encore cette petite fille, dont les parents ont beaucoup d'amis, et qui disait, en considérant le premier buvard qu'elle recevait à une fin

d'année : « Bon, voilà les buvards qui arrivent. » Il y a bien de l'indifférence, et aussi des colères rentrées, dans cette fureur de donner. L'obligation gâte tout. Et en même temps les bonbons de chocolat chargent l'estomac et nourrissent la misanthropie. Bah! Donnons vite, et mangeons vite; ce n'est qu'un moment à passer.

Venons au sérieux. Je vous souhaite la bonne humeur. Voilà ce qu'il faudrait offrir et recevoir. Voilà la vraie politesse qui enrichit tout le monde, et d'abord celui qui donne. Voilà le trésor qui se multiplie par l'échange. On peut le semer le long des rues, dans les tramways, dans les kiosques à journaux; il ne s'en perdra pas un atome. Elle poussera et fleurira partout où vous l'aurez jetée. Quand il se fait, à quelque carrefour, un entrelacement de voitures, ce ne sont que jurons et invectives, et les chevaux tirent de toutes leurs forces, ce qui fait que le mal s'aggrave de lui-même. Tout embarras est ainsi; facile à démêler si l'on voulait sourire, mesurer ses efforts, détendre un peu toutes les colères qui tirent à hue et à dia, mais bientôt nœud gordien, au contraire, si l'on tire en grinçant des dents sur tous les bouts de corde. Madame grince; la cuisinière grince; le gigot sera trop cuit; de là des discours furibonds. Pour que tous ces Prométhées fussent déliés et libres, il ne fallait pourtant qu'un sourire au bon moment. Mais personne ne songe à une chose aussi simple. Tous travaillent à bien tirer sur la corde qui les étrangle.

La vie en commun multiplie les maux. Vous entrez dans un restaurant. Vous jetez un regard ennemi au voisin, un autre au menu, un autre au garçon. C'en est fait. La mauvaise humeur court d'un visage à l'autre; tout se heurte autour de vous; il y aura peut-être des verres cassés, et le garçon battra sa femme ce soir. Saisissez bien ce mécanisme et cette contagion; vous voilà magicien et donneur de joie; dieu bienfaisant partout. Dites une bonne parole, un bon merci; soyez bon pour le veau froid; vous pourrez suivre cette vague de bonne humeur jusqu'aux plus petites plages; le garçon interpellera la cuisine d'un autre ton, et les gens passeront autrement entre les chaises; ainsi la vague de bonne humeur s'élargira autour de vous, allégera toutes choses et vous-même. Cela est sans fin. Mais veillez bien au départ. Commencez bien la journée, et commencez bien

l'année. Quel tumulte dans cette rue étroite! que d'injustices, que de violences! le sang coule; il faudra que les juges s'en mêlent. Tout cela pouvait être évité par la prudence d'un seul cocher, par un tout petit mouvement de ses mains. Sois donc un bon cocher. Donne-toi de l'aise sur ton siège, et tiens ton cheval en main.

2 janvier 1910.

118

Il est difficile de savoir ce que le suffrage des femmes donnera chez nous. Ceux qui redoutent les premiers effets d'une réforme de ce genre n'ont peut-être pas assez réfléchi sur la véritable puissance des électeurs, laquelle se définit, je crois, plutôt par la résistance aux pouvoirs que par l'action réformatrice. Dans toute société, il s'exerce, par le jeu des passions, une espèce de concentration du pouvoir sur lui-même qui conduit naturellement à la tyrannie. Car il est impossible que les puissants n'aient pas de passions et n'aiment pas passionnément leur propre puissance. Tout diplomate aime ses projets; tout préfet de police aime l'ordre; tout chef de bureau travaille à étendre son droit de contrôle et ses prérogatives; et, comme tous sont complices en cela, il se forme bientôt un État gouvernant qui a ses maximes et ses méthodes, et qui gouverne pour sa propre puissance. En somme l'abus de pouvoir est un fruit naturel du pouvoir. D'où il résulte que tout peuple qui s'endort en liberté se réveillera en servitude. Beaucoup disent que l'important est d'avancer; je crois plutôt que l'important est de ne pas reculer. Je connais un penseur original qui se déclare partisan de la « Révolution diffuse et permanente »; cette formule nuageuse enferme une grande vérité. L'important est de construire chaque jour une petite barricade, ou, si l'on veut, de traduire tous les jours quelque roi devant le tribunal populaire. Disons encore qu'en empêchant chaque jour d'ajouter une pierre à la Bastille, on s'épargne la peine de la démolir.

À ce point de vue, le suffrage universel a une signification extrêmement claire. Le seul fait qu'on élit un

député monarchiste est mortel pour la monarchie. Encore bien plus, si le député est républicain; mais, en vérité, il n'y a pas tant de différence de l'un à l'autre. Tout électeur, par cela seul qu'il met un bulletin dans l'urne, affirme contre les puissances. Voter, c'est être radical. Et, on peut dire, en ce sens, que la République a pour elle l'unanimité des votants à chaque élection. En bref, la liberté meurt si elle n'agit point; elle vit dès qu'elle agit. Elle naît avec la première action. Le reste, les réformes, l'organisation sociale, les lois nouvelles, tout cela est déterminé beaucoup plus par les circonstances et les conditions du travail que par la volonté des électeurs. Un roi absolu aurait sans doute institué la loi sur les accidents du travail. Et tous les programmes depuis cinquante ans ne nous ont pas donné l'impôt sur le revenu.

Les élections signifient souveraineté du peuple, et défiance à l'égard des rois, petits et grands. Quand les femmes voteront, leur vote signifiera par-dessus tout : République. Par cet acte, chacune d'elles occupera un peu de terrain encore contre les puissances; chacune d'elles sera investie de la puissance politique; et la République en sera mieux assise. Voter pour le roi et le curé, c'est encore voter contre eux. Les jésuites l'ont bien vu quand ils ont repoussé les cultuelles.

6 janvier 1910.

119

Je ne sais si la pitié est aussi bonne qu'on le dit. Évidemment la pitié, chez un homme injuste ou tout à fait irréfléchi, vaut mieux qu'une insensibilité de brute. Mais faire de la pitié une espèce de vertu et un remède aux maux humains, je crois que c'est trop dire.

Qu'est-ce que la pitié ? C'est une imitation automatique des souffrances d'autrui. Comme je bâille quand je vois bâiller, comme je fuis quand je vois fuir, ainsi je pâlis quand je vois pâlir, je pleure quand je vois pleurer, je tremble quand je vois trembler. À quoi cela tient-il ? Non seulement à un raisonnement très simple, qui nous présente les malheurs de nos semblables comme possibles

aussi pour nous, et même probables, s'ils tiennent à des causes extérieures, mais aussi à quelque vieille habitude, plus vieille que nous, et qui semble cachée aux sources de la vie. La première fois que je vis, tout à fait par hasard, un chirurgien tailler dans la chair vivante, j'avais autant que je m'en rendais compte, plus de curiosité que de peine; cela n'empêcha pas qu'après deux minutes, sans savoir du tout pourquoi, j'avais la sueur au front et j'étais sur le point de perdre le sentiment. C'est d'autant plus remarquable qu'un autre jour, où j'étais, cette foi, le patient, je me tins fort convenablement, et ce fut le spectateur qui but le cordial préparé pour moi. Chacun peut citer des faits de ce genre; d'où l'on pourrait conclure qu'en un certain sens, le spectacle de la douleur humaine n'est pas mieux supportable que la douleur même.

Seulement je ferai là-dessus trois remarques. La première, c'est que cette pitié automatique s'use très vite, comme on peut le voir chez les médecins, chez les infirmiers, chez les militaires, et aussi chez les criminels d'habitude. De là ces métiers atroces de juge et de tortionnaire au temps passé. Par où l'on voit que la pitié fait défaut justement là où elle serait le plus nécessaire, si du moins on ne comptait que sur elle pour rendre l'homme plus doux à l'homme.

La seconde remarque, c'est que la pitié suppose la présence, ou encore une imitation vive de la chose. Hors de quoi nous n'arrivons guère qu'à une pitié en paroles. La femme parée ne voit point l'ouvrière.

Et, enfin, j'ai à dire que la pitié est tristesse, et que toute tristesse est déjà maladie, c'est-à-dire dépression, découragement, abandon de soi. Aussi est-il bon que le médecin n'ait point trop de pitié. Ajoutons que, par la contagion, celui qui voit votre pitié pour lui est encore attristé par là, c'est-à-dire plus malheureux par là. Une des grandes souffrances morales, c'est de faire pitié à quelqu'un. C'est pourquoi je disais ces jours-ci, mais assez obscurément, que la justice nous délivrait de la pitié, et que c'était bien. Car, dès que je vois par où passent et filtrent les maux, comme une eau perfide, aussitôt me voilà à boucher les fissures, et, pendant que je travaille, à chercher mille remèdes en imagination; ce qui dispose mon corps à la joie; car c'est l'agir qui est

agréable, non le pâtir. Travaillons donc à penser les maux d'autrui, et le mécanisme de leurs causes, au lieu de verser larmes sur larmes. Il faut que la Fraternité sourie.

3 février 1910.

120

Le Savant me dit : « Je viens de lire Tolstoï. Cet homme-là sait les choses. Oui, vous allez l'entendre mal, et me dire qu'il a observé, qu'il s'est promené dans le monde avec un crayon et un carnet. Ce n'est pas ainsi que je l'entends. Il sait vraiment les choses; il a vécu dedans, non autour. Si vous connaissez un peu le cheval[1], lisez ce récit des courses, dans *Anna Karénine ;* voyez l'officier à l'écurie; il faut avoir été en amitié avec des chevaux pendant des années pour écrire une page comme celle-là. Mais il y a plus fort. Tout en lisant, j'entre avec le mari dans la chambre où Anna est malade. L'auteur n'a pas dit quelle est sa maladie. Mais moi, qui ai soigné de ces malades-là, j'entre, j'écoute, et je reconnais la fièvre puerpérale. On ne peut s'y tromper, si on connaît la chose. Ce délire a son éloquence à lui, ses mots à lui. Tolstoï a vécu; il écrit sur ce qu'il sait. Quelle pauvre chose qu'un écrivain qui ne sait rien!

— Mais, dit quelqu'un, on nous a bien trompés en nous parlant de la littérature d'imagination. Je pensais que le génie consiste surtout à deviner, à reconstruire. On dit aussi communément que ceux qui ont beaucoup vécu n'écrivent guère.

— Cela se peut, dit un troisième. Pour agir, penser et écrire, il faut une longue vie, et une rencontre d'aptitudes qui est proprement le génie. Voyez Stendhal; il a suivi la Grande Armée, puisqu'il était intendant aux vivres; aussi ce n'est pas miracle qu'il ait décrit une bataille comme personne ne l'a jamais fait.

— Balzac, dit un autre, a imaginé certainement.

— Oui, dit le Savant; je crois qu'il a imaginé quelquefois, et qu'on le devinerait sans peine à ceci que ses traits ne marquent plus. Mais remarquez une chose; tant

que Balzac a été seulement un écrivain, il n'a écrit que des pauvretés, dont on ne parle même plus, comme *Jean-Louis* ou *Le Centenaire*[1]. Mais dès qu'il s'est battu avec les huissiers, la vie commune est entrée en lui, et a gravé en lui toutes ces fortes images que nous retrouvons dans ses œuvres. C'est pourquoi tous vos petits auteurs m'ennuient. Ils ne savent rien. Ils ont vu les choses et les hommes comme un touriste voit un lac. Il faut pêcher dans le lac, et bien des années. On ne peut raconter que sa vie, et l'univers autour. C'est pourquoi votre petit marchand de romans vous fera toujours des décors en carton peint. Tout est imité; et cela se retrouve dans les mots. Car je crois que, lorsque la chose est réellement saisie et sue, les mots s'arrangent d'eux-mêmes. Mais si vous n'êtes qu'amateur de choses, non dompteur de choses, ce que vous écrirez ressemble à tout ce qu'on écrit. Ainsi *Chantecler*[2]; ce que j'en ai lu ressemble à une habile imitation de Hugo. Mais je parie ce qu'on voudra que je trouverai cinquante poètes, actuellement vivants, qui feraient d'aussi bonnes variations sur le même thème. Et j'en connais deux ou trois qui feraient peut-être encore mieux. » La conversation se perdit dans le tumulte.

17 février 1910.

121

Un préfet de police est, pour mon goût, l'homme le plus heureux. Pourquoi ? Parce qu'il agit toujours, et toujours dans des conditions nouvelles et imprévisibles; tantôt contre le feu; tantôt contre l'eau; tantôt contre l'éboulement, tantôt contre l'écrasement; aussi contre la boue, la poussière, les maladies, la pauvreté; enfin souvent aussi contre la colère, et quelquefois contre l'enthousiasme. Ainsi, à chaque minute de sa vie, cet homme heureux se trouve en présence d'un problème bien déterminé, qui exige une action bien déterminée. Donc, point de règles générales; point de paperasses; point de récriminations ni de consolations en forme de rapport administratif; il laisse cela à quelques bureaucrates. Lui, il est perception et action. Or, quand ces

deux vannes, perception et action, sont ouvertes, un fleuve de vie porte le cœur de l'homme comme une plume légère.

Là est le secret des jeux. Jouer au bridge, c'est faire couler la vie de la perception à l'action; jouer au football, encore mieux. Sur une donnée nouvelle, imprévisible, dessiner promptement une action, et, tout de suite, la faire, cela remplit la vie humaine à souhait. Que voulez-vous désirer, alors ? Que voulez-vous craindre ? Le temps dévore le regret. On se demande souvent quelle peut être la vie intérieure d'un voleur et d'un bandit. Je crois qu'il n'en a point. Toujours à l'affût, ou dormant. Toute sa puissance de prévoir est en éclaireur, devant ses pied, et ses mains. C'est pourquoi l'idée de la punition ne lui vient point, ni aucune autre.

Pourquoi la guerre ? Parce que les hommes se noient alors dans l'action. Leur pensée est comme ces lampes électriques du tramway, qui baissent au démarrage; je dis leur pensée réfléchie. D'où une puissance redoutable de l'action; elle se justifie à sa manière, parce qu'elle éteint la lampe intérieure. Par quoi une foule de passions viles sont éteintes, toutes celles que la réflexion nourrit, comme mélancolie, dégoût de la vie, ou bien intrigue, hypocrisie, rancune, ou bien amour romanesque, ou bien vice raffiné. Mais aussi s'éteint la justice, dans le courant de l'action. Le préfet de police se bat contre l'émeute de la même manière qu'il se bat contre l'eau et le feu. L'émeutier éteint sa lampe aussi. Nuit barbare. C'est pourquoi il y eut des tortionnaires qui enfonçaient les coins, et des juges qui recevaient les aveux. C'est pourquoi il y eut des galériens attachés sur les bancs, et qui agonisaient là, qui mouraient là, en suivant le mouvement des rames; et d'autres hommes qui fouettaient. Ceux qui fouettaient ne pensaient qu'à leur fouet. N'importe quel état de barbarie durera, s'il s'établit. Un préfet de police est l'homme le plus heureux; je ne dirais pas qu'il est le plus utile des hommes. L'oisiveté est mère de tous les vices, mais de toutes les vertus aussi.

21 février 1910.

122

Un coq[1] de basse-cour, c'est une riche source d'images. Les anciens disaient que le chant du coq fait peur au lion; cette légende a dû leur venir de Numidie, apportée par les chasseurs de lions; quand le coq chante, le lion s'en va; seulement c'est le jour qui fait que le lion s'en va. Il ne me faut que cette erreur corrigée pour que je pense à des images qui me touchent, et qui toucheront tous les hommes; quand la nuit s'en va, la peur s'en va; le chant du coq nous délivre. La danse macabre, qui n'est que notre peur dansant autour de nous, cesse au premier chant du coq. Ainsi, ce qui n'était d'abord qu'une opposition de fantaisie entre coq et lion, devient plus humain et plus touchant à mesure que j'y pense; et la relation vraie me remue bien plus que la coïncidence. Le rhéteur évoque une image par l'autre. Mais le poète saisit le rapport véritable.

Au premier matin, celui qui ouvre sa fenêtre sur les champs est préparé par le sommeil à saisir exactement toutes choses. Car, le soir, les yeux et les oreilles et tout le corps gardent mille empreintes; le couchant s'inscrit dans un œil qui a perçu la journée. Le soir tout est plus moi-même; le matin, tout est plus vrai. Saisissez cette lumière sans souvenir, et qui n'exprime qu'elle-même. Avec cela, suivez ces chants grêles, de même qualité que la lumière purifiée, et qui rebondissent d'un lieu à l'autre comme des rayons. Chaque chose est alors pensée à sa place; percevoir, c'est partir. En ce court instant on goûte la vraie saveur de la vie. Le rhéteur sent confusément ces choses, et se jette dans les comparaisons. Le vrai poète, il me semble, médite sur la chose même; il relie au lieu de comparer; jusqu'à dire exactement, s'il peut : le matin et le chant du coq, c'est le matin et le chant du coq. Non pas tout à fait sans littérature, car il serait dieu; mais en ajustant ses paroles à la chose, pour le sens, et pour le son. Victor Hugo a saisi et fixé ainsi la chose et l'heure, plus d'une fois, mais non pas toujours. Presque toujours je sens qu'il y travaille, par comparaisons et oppositions; c'est pourquoi je veux bien le suivre.

Mais je hais la rhétorique qui tourne sur elle-même.

Voici un coq. Je le vois maintenant de près, avec sa couleur, sa forme, son allure. Je le compare à un matamore, à un amoureux, à un pacha; cela n'est qu'ombre de vérité. Un coq est un coq. Vouloir qu'une chose soit une autre chose à quoi elle ressemble, c'est la rhétorique. Il faut que je voie la colère et l'amour dans cette crête gonflée de sang; il faut que j'entende dans ce cri rauque et étranglé une force nouée sur elle-même, une crise de passion, un vivant sans idées, mille autres relations vraies, signifiées par ce coq-là, qui gratte dans la paille. Toute sa puissance d'exprimer vient de ce qu'il est lui. Toute poésie est vérité.

3 mars 1910.

123

Tout le monde sait qu'au commencement du XVII^e^ siècle, Galilée eut des ennuis pour avoir enseigné que la terre tournait. Cela ne s'arrangeait pas bien avec l'histoire de Josué qui, selon les livres saints, arrêta le soleil, et non pas la terre. Je renonce à me faire la moindre idée de cet abrutissement ecclésiastique, qui ne permit pas aux juges de concilier la nouvelle manière de dire avec le langage des anciens temps. Nos abbés ont plus de souplesse. Bref chacun se représente le noble Galilée en chemise, et un cierge à la main, déclarant en face de l'autel que la terre ne tournait pas. La chose fit du bruit. Et Descartes, quelques années plus tard, s'abstint de publier son *Traité du Monde* afin d'avoir la paix. Ces choses sont à peine croyables.

Comme je réfléchissais là-dessus, et comme j'admirais cette liberté de parler et d'écrire que nous avons, et que nous n'apprécions pas toujours comme il faudrait, j'en vins à apercevoir l'aventure de Galilée sous un jour nouveau. « Et pourtant elle tourne »; voilà ce qu'il disait entre ses dents, après avoir traversé l'épreuve. Cela est passé en proverbe. J'y voyais une réponse de l'Esprit à la Force; toutes ces brutes n'empêchaient pas, comme on dit, la terre de tourner.

Mais, là-dessus, je me suis posé cette question : « Qui donc sait que la terre tourne ? » Est-ce évident ? Sommes-nous tous des Galilées ? Qui donc, parmi ceux qui répètent que la terre tourne, a seulement observé le mouvement des étoiles ? J'ai appris la cosmographie et je me suis trouvé bachelier bien avant d'avoir remarqué que les étoiles se lèvent et se couchent, et non pas toutes; que celles qui sont toujours visibles décrivent des cercles de grandeur inégale; et que l'une d'entre elles ne remue point du tout, qu'on appelle la Polaire. Quand j'ai su ces choses, par science directe, par science réelle, j'étais encore loin de savoir que la terre tourne. Savais-je seulement, de science directe, que la terre est ronde ? Et quand j'aurais su que la terre est ronde, quelles raisons aurais-je pu donner pour prouver qu'elle tourne ? Car c'est là une vue de l'esprit, fondée sur de nombreuses remarques concordantes, et qui introduit une simplicité remarquable dans la reconstruction du système solaire. La marche des planètes y est aussi à considérer. En bref, il faut penser avec force, et réunir mille connaissances en une, pour savoir réellement que la terre tourne.

Or Galilée n'avait point de privilège. Il ne voyait point la terre tourner. Il arrivait, en pensant à tous les mouvements célestes, à penser que la terre tournait. Ces certitudes naissent dans la contemplation paisible; un choc les réduit en miettes. Représentez-vous donc les soucis du noble Galilée, depuis le jour où il fut aux mains des juges, loin des étoiles, rejeté à la vie animale par cette terreur assez naturelle même aux héros, qui fit dire à Jeanne d'Arc : « J'aimerais mieux être cent fois décapitée que brûlée vive une fois. » Pensant qu'il risquait d'être brûlé, et ramené à l'enfance par d'atroces images, pouvait-il encore se dessiner les choses du ciel telles qu'on les verrait du soleil ? Aussi je croirais assez que les menaces valurent des preuves, et qu'il perdit, dans la sédition de son corps épouvanté, tout son trésor de contemplation. Il douta sans doute alors si la terre tournait. Voilà ce que peuvent un bourreau et une corde au cou. À voir les choses ainsi, son cri intérieur : « Et pourtant elle tourne », est bien plus humain. À peine hors du danger, il retrouva ses preuves. Cela fait voir que la Force atteint les idées elles-mêmes, et que le curé qui nous force à dire n'est pas loin de nous forcer à

croire. Celui qui enchaîne le corps tient la conscience aussi.

4 mars 1910.

124

J'ai lu une bonne page du sculpteur Rodin (car il sculpte aussi dans l'écriture), où il disait que les modèles, quand ils ont posé dans les Académies, prennent d'eux-mêmes une attitude tout à fait fausse; et que ce faux nous vient du théâtre, véritable école et conservatoire de mensonge. Ces nobles vérités finiront par mettre en fuite, je l'espère bien, tous ces amateurs pourris qui régentent maintenant les beaux-arts.

Je suivais ces idées tout en bêchant la terre dans un petit coin de jardin que j'ai au soleil; car c'est le temps de faire respirer la terre. Ces pensées, que je viens d'écrire, n'avaient mis qu'une raie d'ombre sur mon travail, comme un vol d'hirondelle. Je fis alors réflexion que je venais d'être heureux sans le savoir. D'où je formai enfin, au bout de la plate-bande, une bonne maxime pour mettre les pédants en colère : il y a deux choses qu'on ne peut ni désirer ni rechercher, c'est le bonheur, et c'est la vérité; car, quand on ne les a point, on n'y peut penser; et, quand on les tient, on y pense si bien qu'on y est tout entier, et qu'on ne sait plus qu'on y pense. Là-dessus je me remis à pousser ma bêche.

C'est alors que s'éleva autour de moi, sous le soleil de midi, une merveilleuse harmonie humaine. C'était l'heure où les chevaux vont boire à la grande cuve de grès, dans laquelle un filet d'eau tombe jour et nuit. Il me vint des paroles et des rires; le bruit aigu d'un mors ou d'une chaîne sur la pierre. Une fille était assise sur un cheval et riait aux garçons. À travers les branches et la buée bleue, je vis toutes ces choses ensemble et à leur place, au tournant de la route. L'eau retombait; le cheval s'ébrouait; les langues allaient. Tous ces bruits s'élevaient comme des oiseaux. Harmonie parfaite, de mouvements, de couleurs, de sons. Toutes ces paroles n'avaient pas plus de sens pour moi que des pépiements

d'oiseaux. Mais quelle clarté au-delà des paroles. Sans doute l'amour poussait en cette fille comme en toutes choses, et sans pensée, comme en toutes choses. Le vieil Univers semait en elle, pour toute une vieillesse. Pour l'automne, pour la charge de bois mort, un souvenir vivace, une chanson infatigable; un déroulement d'années; des enfants; des siècles d'enfants. Toute cette joie, raison des raisons, renaissait autour de la fontaine. Musicien, conserve cette minute-là, si tu peux. Mais bah! Le musicien est dans quelque hôtel, à quelque soleil de véranda. Il tourmente quelque pédale de piano. Il cherche quelque chœur de femmes à la fontaine, pour quelque Sigurd ou quelque Siegfried. O sacrée ferblanterie!

5 avril 1910.

125

Que veut la jeunesse maintenant chez nous? Il est difficile d'en parler ainsi en gros. Il me semble pourtant qu'elle hait l'hypocrisie; en quoi elle est plus jeunesse que jamais.

Il y a une vertu propre à beaucoup d'enfants, qui consiste à vouloir le vrai en tout. Il faut qu'on leur dise si la religion est vraie ou non, si on la croit vraie ou non. Tout mensonge, dès qu'ils le découvrent, les blesse comme une injustice. Cela vient principalement, je pense, de ce que l'enfant met une pleine confiance au jeu. Il prend tout naïvement pour vrai ce qu'on lui donne comme vrai. L'idée qu'il y aurait des mensonges utiles, et des vérités qu'il vaut mieux garder pour soi, ne lui entre pas dans la cervelle. Aussi le vieux diplomate ne parle-t-il pas mal lorsqu'il dit à l'homme naïf qui voudrait que l'on publie tout, au lieu de cacher tout ou presque tout : « Que vous êtes enfant. »

Vieillir, ce n'est que mentir; j'entends vieillir d'esprit ou de caractère. Et mentir, au sens plein du mot, ce n'est pas dire ce qui n'est pas vrai, c'est tromper celui qui a confiance. Car une fiction, un drame artistement complété, un exemple imaginaire, ne sont pas des men-

songes à proprement parler; les politesses non plus, sinon par la confiance de l'autre. C'est pourquoi le vrai mensonge, si l'on peut ainsi parler, consiste à affirmer ce que l'on ne croit pas soi-même à des hommes qui le croiront. Plus ceux qui écoutent attendent la vérité, plus ils montrent de confiance, plus le mensonge est vil. Et voilà une des raisons pour lesquelles la jeunesse repousse et méprise les mensonges de ses aînés.

Il y a une éducation monarchique, fondée sur le mensonge. Beaucoup d'hommes disent ou laissent entendre : « Je veux qu'on laisse à mes enfants leur foi s'ils ont la foi, leurs illusions, s'ils ont des illusions. » Ils inscriraient, s'ils l'osaient, comme préface à leurs doctrines politiques : « Un peuple à qui on dit tout n'est pas gouvernable. »

Or, chose remarquable, de telles maximes n'ont aucune chance d'être acceptées dès qu'elles sont publiées. Il n'est pas un jeune homme qui ne crie alors de tous ses poumons : « Si quelque chose est faux, dites que c'est faux. Si quelque chose est douteux, dites que c'est douteux. Et dites tout au long pourquoi vous croyez que c'est faux ou douteux. » L'admirable, c'est que ces maximes ne sont pas moins honorées par la jeunesse monarchique, ou par la jeunesse catholique, que par la jeunesse émancipée. Les royalistes demandent un roi, mais des preuves aussi. Les Sillonnistes[1] veulent qu'on discute sincèrement et librement. En somme toute la jeunesse est émancipée. Et la République s'est infiltrée partout; dans la Monarchie aussi; dans l'Église aussi.

16 avril 1910.

126

Ces drapeaux pour Jeanne d'Arc m'ont conduit à parcourir la *Jeanne d'Arc* de Péguy[2]; je dis parcourir, non lire, parce que c'est long, parce que c'est toujours un peu la même chose; parce qu'on annonce encore dix volumes après celui-là; enfin parce que mon goût va à ceux qui expriment une grande idée avec peu de paroles. Cela dit, je dois reconnaître que cette histoire de Jeanne d'Arc est grande, et que Péguy ne l'a toujours pas dimi-

nuée. Lisez donc la *Jeanne d'Arc* de Péguy, si elle vous tombe dans les mains; lisez-la avec patience, et sans vous moquer. Vous saisirez un grand départ dans le cœur de cette noble fille. Vous verrez comment, pendant qu'elle n'est que bergère, toute sa destinée la tire en avant; et comme elle part bien, en pensée, pour de grandes choses, pour une grande vie dont elle ne voit encore que les sommets.

Pour moi j'en suis arrivé, porté par le majestueux navire de Péguy, tantôt en haut, tantôt en bas, j'en suis arrivé à me demander : qu'est-ce qui est sublime dans l'histoire de Jeanne d'Arc? Non pas assurément cette action de Dieu et de l'archange, si j'y croyais. Car, où est le divin, il n'y a plus rien de sublime, ni même de beau. Si je pose un Dieu qui dirige l'histoire humaine, les hommes ne sont plus que des pantins ridicules; Jeanne d'Arc aussi. Je n'admire point leur courage; c'est Dieu qui le leur donne; ni leurs victoires, car c'est Dieu qui chasse l'Anglais. Même, en y regardant de plus près, je trouverais assez odieux ce tyran au-dessus des nuages, qui s'amuse à jeter une pauvre fille dans les combats et sur un bûcher douloureux, au lieu de chasser l'Anglais par quelque soulèvement impétueux des hommes.

Mais prenons humainement la chose; elle est aussi grande qu'on voudra. Voilà une bergère qui a l'idée, comme cela, que les Anglais n'ont rien à faire chez nous, et qu'il est très urgent de les reconduire chez eux. Nous avons tous des idées de ce genre-là, contre l'injustice, contre les tyrans; mais ce sont des lumignons d'idées. Mais en elle, c'est idée flamboyante; c'est une idée qui parle; une idée trop grande, trop lourde pour elle; si bien qu'elle en fait honneur à Dieu et aux saints, comme elle peut, comme elle sait. Prodigieux mouvement de pensée. Mais bien plus beau, cette idée veut être réalisée. Elle part; contre toute espérance; contre tout bon sens étroit. Dès qu'il faut, on ne délibère point; on agit; on réalise. Toute son action est ainsi, contre la paresse, contre l'hésitation, contre la pensée bavarde; toute la médiocrité mise en marche à coups de trique. La médiocrité s'en est bien vengée; elle fut brûlée, elle qui était l'Esprit et la Volonté, par la bureaucratie de ce temps-là. Ma foi, c'est peut-être la plus belle histoire humaine. Tout héroïsme y est dessiné d'avance, et toute lâcheté aussi.

C'est le drame humain, absolument. Mais n'y mettez pas Dieu. C'est le dernier raffinement pour abaisser les héros.

9 mai 1910.

127

Deux hommes s'échauffaient à parler des élections. Un troisième, qui les écoutait depuis un moment, leur dit : « Vous êtes bien jeunes. Je ne vote même plus; vous en viendrez là. » C'est une chose terrible de voir un homme mort. Mais un cadavre qui parle, cela glace les plus généreux. Les deux hommes s'enfuirent, chacun serrant contre sa poitrine la provision de vie qui lui restait.

Que de momies sur cette terre. Le départ est beau. Appétit de voir, de savoir, d'agir. Exploration du vaste monde. Même les colères sont des joies. Ni ruse, ni petitesse, ni réflexion sur soi. Toute la vie se penche hors d'elle-même. On trace de grands chemins, que l'espérance éclaire comme un phare. O jeunesse magicienne! Toute vie commence ainsi. « Béni soit celui qui vient sauver le monde. » On pourrait bien chanter cela autour de n'importe quel berceau. Toutes les mères chantent ce refrain-là. Toute mère est vierge un moment; tout enfant est Dieu un moment.

Le peuple des morts sait très bien cela. Le peuple des morts sait tout. Science apprise; science de musée; étiquettes et squelettes. Il s'agit donc de tuer proprement ce petit dieu vivant. Viennent les rois mages, avec leurs trésors et leurs parfums. Adoration, éloges, promesses. Allons, petit; il faut travailler, si tu veux être tout à fait dieu. Travailler, c'est-à-dire ne plus voir les choses et apprendre des mots. Tout ramasser en soi, comme dans une cassette; conserver. Quoi ? Toute la poussière des morts; des siècles d'histoire; tout ce qui est réellement mort à jamais. Des pharaons, des Athalies, des Nérons, des Charlemagnes; tous les grands tombeaux. « Regarde, petit, regarde derrière toi; marche à reculons; imite, répète, recommence. Quand tu sauras bien parler, tu verras comme tu penseras bien. »

Puis des Sciences. Non pas sa science à lui, mais une science fossile; des formules; des recettes. Hâte-toi; tout ce qui a été dit, il faut que tu saches le dire. La couronne est au bout. Lui se retient, se resserre, se façonne; mille bandelettes autour de son corps impatient. Le voilà mort; bon pour un métier dans le peuple des morts.

Quelques-uns survivent; quelques-uns cassent les bandelettes, et bien mieux, veulent délivrer les autres. Grave sujet à délibérer, pour le peuple des morts. Car tout n'est pas perdu; il y a d'autres liens; il y a des bandelettes d'or : carrière, mariage, formalités, relations, politesse, habit d'académicien. Pour toutes les tailles, pour toutes les forces. Entraves, filets, nœuds coulants. La chasse aux vivants, c'est le plus haut plaisir chez le peuple des morts. « Il court bien; la chasse sera longue », mais il sera pris à la fin, et haut placé parmi les morts. On l'enterrera en cérémonie. Le plus sage parmi les morts fera le discours solennel : « Moi aussi j'ai été vivant; je sais ce que c'est; et croyez-moi, ce n'est pas grand-chose de bon. Voir comme cela, et vouloir comme cela, et agir ensuite comme cela, ce n'est que folie, allez; que fureur de jeunesse, je vous dis; que fièvre; que maladie. Il faut bien y entrer à la fin, dans le peuple des morts. J'étais comme vous; j'étais parti pour la Vérité; pour la Justice; cela me fatigue d'y penser. Bientôt cela vous fatiguera d'y penser. Ne vous raidissez pas ainsi; laissez-vous mourir. Vous verrez comme on est bien. »

16 mai 1910.

128

Un cou large et blanc, des dents de jeune chien, des yeux qui rient, un matelas de crin roux et frisé sur la tête, voilà le maçon du village. Toute la semaine il maçonne; le dimanche il prend la bêche, car il a son jardin autour de sa maison. J'admire cette vie simple et riche; on m'arrête d'un mot : il boit.

Il boit. Quand ? Le dimanche, quand il n'a plus de moellons à sceller, ni d'échafaudages à dresser. Cela prouve que le jardinage ne suffit pas, que l'action ne

suffit pas pour remplir une vie. L'action difficile, oui. L'action violente, oui. Mais l'action tranquille, toujours par les mêmes chemins, sans conquête, cela convient aux vieillards. Le maçon s'ennuie; il boit parce qu'il s'ennuie.

J'avoue que j'explore là un pays que je ne connais guère; je ne regarde pas sous ce matelas de crin rouge; je ne regarde pas par ces yeux bleus-là; ce sont ses fenêtres, non les miennes. Mais il me semble que je puis tout de même affirmer ceci : le mâle s'ennuie dès qu'il n'invente pas. Je crois que la femme n'est pas ainsi; je crois qu'elle vit mieux avec elle-même, comme si elle sentait ses richesses confusément, sans vouloir les tirer hors d'elle par jugement. Mais pour le mâle, je crois qu'il se sent gros d'idées et qu'il veut les tirer hors de lui par réflexion et jugement.

Le maçon ne sait rien de tout cela, sans doute. Il sent seulement qu'il s'ennuie. S'ennuyer, je suppose, c'est sentir qu'on voudrait faire quelque chose, sans savoir quoi. Or, une tête comme celle-là devrait penser, devrait juger. Peut-être voit-il cela par éclairs. Peut-être commence-t-il à défricher dans ses idées; mais c'est trop difficile, ou bien on sent que cela mène trop loin, on ne veut pas aborder de si grands travaux. Il faut donc endormir la pensée; et l'alcool est bon pour cela.

Exactement bon pour cela. L'alcool, comme on dit, change les idées. J'ai connu un ouvrier qui disait : « Le jour où je me suis dit que tous les hommes pourraient avoir chaud et manger leur content, je ne pouvais plus dormir. » Après un départ comme celui-là, il faut pousser jusqu'au bout, il faut lire, il faut s'instruire, il faut réaliser; si on ne le fait pas du tout, si l'on ne voit aucun chemin devant soi pour aller à ce paysage d'idées, alors il faut à tout prix n'y plus penser. Buvons. J'ai observé que l'alcool prend d'autant mieux les hommes qu'ils sont mieux doués pour penser. Cette maladie guette justement les meilleurs. Le plus enragé buveur est celui qui a un feu de pensées à éteindre. C'est pourquoi les moyens de prédication sont faibles. Ces damnés, qui ne veulent plus du tout penser à ce qu'ils auraient pu faire, que pèse pour eux l'opinion, la bonne renommée, un plat bonheur enfermé dans l'écuelle ? Cela ne les délivrera pas d'eux-mêmes. Le mieux est de leur tracer une vie humaine complète, dès le commencement, de façon qu'ils aiment à penser. Seulement cela mène loin. Si les

forces pensent, cela fera un monde nouveau, et une justice, on peut le croire, assez rude aux oisifs. Je comprends que la morale et la philanthropie aient souvent peur d'elles-mêmes.

20 juin 1910.

129

Il y a un spectacle qui me remue jusqu'au fond, et qui me fait sentir que je suis citoyen jusqu'aux entrailles. Lorsqu'arrive la pompe automobile, étincelante de vermillon et de cuivre, lorsque je vois ces hommes à casque, jusque-là impassibles et étincelants aussi, comme des pièces de la mécanique, descendre, se porter sans hâte où il faut, par mouvements mesurés et adaptés, je m'enthousiasme; je voudrais être eux. Ces cuivres, ces tuyaux, ces casques, ces échelles me dessinent une espèce de cité humaine. Ceux qui disent que le plaisir est le seul bien au monde disent une chose extrêmement obscure; car le meilleur plaisir suit l'action la plus utile, la mieux comprise et la mieux faite. Ces hommes à casque sont pour moi des demi-dieux; de vrais rois de la planète. Si je descendais aux abîmes sur quelque *Pluviôse* ou *Ventôse,* je jugerais sans doute de la même manière les marins et les officiers, à cela près que leur action me paraîtrait moins immédiatement, moins évidemment utile peut-être; mais belle, et hautement humaine assurément, par le triomphe de la volonté raisonnable.

Or, ces héros, c'est n'importe qui. Mais oui, n'importe qui. Je sais bien qu'on les choisit parmi les plus forts, les plus adroits, ou les plus savants; mais, eux morts, d'autres prendraient leur place; et après ceux-là d'autres encore; j'en vois des foules, autant qu'il en faut. Si l'on n'a égard qu'à la bonne volonté, tous iraient contre le feu ou contre l'eau; tous aimeraient en eux-mêmes ce courage mesuré, cette discipline sur soi, cette puissance sur les choses.

Eh oui, nous sommes un peuple de héros; et communément nous ne faisons rien de très bien. Nous sommes paresseux, hésitants, lâches, à toute heure du jour, dans l'immense action commune. De là ces injustices autour

de nous, ces misères, cette inertie de la grande machine, qui récompense aussi bien le voleur, qui écrase aussi bien l'honnête homme. Or, les rouages sont humains, et mus par les hommes, cela est très sûr. Cette maman qui a faim dans sa mansarde, ce n'est point un malheur réglé par la pluie, le vent ou la foudre; c'est un malheur qui vient des hommes. De qui précisément ? La machine est si prodigieusement compliquée que chacun accuse plutôt le voisin. D'où les plus sages, souvent, en viennent à désespérer de cette prodigieuse machine et d'eux-mêmes. Imaginez que tuyaux, échelles et robinets soient soudain brouillés, faussés, encrassés par une méchante fée, et sans qu'on sache par où les prendre, voilà nos héros redevenus petits. Ainsi sommes-nous, dans l'œuvre commune, parce que nous ne savons pas bien ce que nous faisons, ni comment un rouage pousse l'autre. Et c'est difficile à apprendre. Mais si vous dites, vous misanthrope, que c'est la bonne volonté qui nous manque, cela prouve que vous n'avez pas bien observé les pompiers.

29 juin 1910.

130

Comme nous marchions paisiblement dans les allées, sous les érables, les frênes et les ormeaux, nous entendîmes une étrange rumeur d'oiseaux. Non pas le bavardage et les pépiements de l'heure et de la saison, mais une rumeur irritée et agressive, qui nous précédait, qui nous suivait, comme si nous avions été des tueurs d'oiseaux. On voyait ces audacieux, gros comme le pouce, sauter d'une branche à l'autre, s'approcher de nous, et en quelque sorte nous dénoncer passionnément; presque tous avec des cris aigus, le rossignol avec un roulement de gorge sonore et impérieux. C'était vraiment une rumeur de foule et une rumeur de guerre. Sous l'ombre paisible, cela était assez émouvant.

La cause de ce tumulte était dans nos jambes. Ce n'était qu'un petit chat gris-bleu qui nous avait suivis depuis la maison, et qui, jeune comme il était, sortant à peine de sa

corbeille, ignorait la vie forestière et que les oiseaux sont bons à croquer. Il s'en allait comme un jeune tigre, majestueux par sa forme, mais tantôt inquiet et dressé pour voir par-dessus les herbes, tantôt jouant avec l'ombre et la lumière, tantôt bondissant de côté. Étranger, en somme, à cette furieuse rumeur d'oiseaux. Il l'entendait pourtant; peut-être même, par les ondes de sa queue, pouvait-on comprendre qu'il devinait sa destinée de dénicheur d'oiseaux. Il n'en allait pas moins avec une indifférence de roi. Ces oiseaux perdaient bien leur peine.

Nous supposons toujours trop de pensée dans les bêtes. Ces oiseaux semblaient bien indignés contre le mangeur d'oiseaux; on pouvait supposer aussi qu'ils voulaient, en s'approchant de lui, en criant, en le défiant, l'entraîner loin des nids; ou peut-être jeter l'alarme aux alentours. Toujours est-il qu'ils menaient un bruit étrange sur le chemin de ce jeune chat, tandis qu'ils n'auraient seulement pas fait attention à nous. Toute puissance trace comme un sillage de cris. Au total, ni les oiseaux ni le chat n'en pensaient bien long.

Les hommes n'en pensent pas bien long non plus, quand ils acclament les puissances, ni les puissances, lorsqu'elles saluent. Si c'est respect ou peur, ils ne l'examinent point. Il est vraisemblable que cette coutume de crier ressemble assez à cette coutume d'oiseaux. C'est peut-être pour avertir que le maître approche, ou bien pour lui faire sentir la puissance de la foule. Toute clameur, en somme, serait hostile, malgré les paroles. Les hommes ne savent pas bien pourquoi ils crient. Pourquoi demander si les oiseaux le savent ?

1er juillet 1910.

131

Je connais un certain nombre de bons esprits qui essaient de définir la Démocratie. J'y ai travaillé souvent, et sans arriver à dire autre chose que des pauvretés, qui, bien plus, ne résistent pas à une sévère critique. Par exemple celui qui définirait la démocratie par l'égalité des droits et des charges la définirait assez mal; car je

conçois une Monarchie qui assurerait cette égalité entre les citoyens; on peut même imaginer une Tyrannie fort rigoureuse, qui maintiendrait l'égalité des droits et des charges pour tous, les charges étant très lourdes pour tous, et les droits fort restreints. Si la liberté de penser, par exemple, n'existait pour personne, ce serait encore une espèce d'égalité. Il faudrait donc dire que la Démocratie serait l'Anarchie. Or je ne crois pas que la Démocratie soit concevable sans lois, sans gouvernement, c'est-à-dire sans quelque limite à la liberté de chacun; un tel système ne conviendrait qu'à des Sages. Et qui est-ce qui est Sage ?

Même le suffrage universel ne définit point la Démocratie. Quand le pape, infaillible et irresponsable, serait élu au suffrage universel, l'Église ne serait pas démocratique par cela seul. Un tyran peut être élu au suffrage universel, et n'être pas moins tyran pour cela. Ce qui importe, ce n'est pas l'origine des pouvoirs; c'est le contrôle continu et efficace que les gouvernés exercent sur les gouvernants.

Ces remarques m'ont conduit à penser que la Démocratie n'existe point par elle-même. Et je crois bien que dans toute Constitution il y a de la Monarchie, de l'Oligarchie, de la Démocratie, mais plus ou moins équilibrées.

L'exécutif est monarchique nécessairement. Il faut toujours, dans l'action, qu'un homme dirige; car l'action ne peut se régler d'avance; l'action c'est comme une bataille; chaque détour du chemin veut une décision.

Le législatif, qui comprend sans doute l'administratif, est oligarchique nécessairement; car, pour régler quelque organisation, il faut des savants, juristes ou ingénieurs, qui travaillent par petits groupes dans leur spécialité. Plus la société sera compliquée, et plus cette nécessité se fera sentir. Par exemple, pour contrôler les Assurances et les Mutualités, il faut savoir; pour établir des impôts équitables, il faut savoir; pour légiférer sur les contagions, il faut savoir.

Où est donc la Démocratie, sinon dans ce troisième pouvoir que la Science politique n'a point défini, et que j'appelle le Contrôleur? Ce n'est autre chose que le pouvoir, continuellement efficace, de déposer les Rois et les Spécialistes à la minute, s'ils ne conduisent pas les affaires selon l'intérêt du plus grand nombre. Ce pouvoir s'est

longtemps exercé par révolutions et barricades. Aujourd'hui, c'est par l'Interpellation qu'il s'exerce. La Démocratie serait, à ce compte, un effort perpétuel des gouvernés contre les abus du pouvoir. Et, comme il y a, dans un individu sain, nutrition, élimination, reproduction, dans un juste équilibre, ainsi il y aurait dans une société saine : Monarchie, Oligarchie, Démocratie, dans un juste équilibre.

12 juillet 1910.

132

Comme je parlais, devant un Sorbonagre, d'un roman de Balzac qui me plaît, le Sorbonagre me dit : « Vous vous occupez spécialement de Balzac ? » À quoi je répondis que je le lisais souvent, et avec plaisir. « Mais, dit-il, n'en ferez-vous point un livre[1] ?

— Je comprends bien, lui dis-je, monsieur le Sorbonagre, qu'un livre est essentiellement quelque chose sur quoi on écrit un autre livre. Mais, je rougis de l'avouer, quand je lis un de mes auteurs préférés, je n'ai point de pensées si sérieuses; et je lis pour mon plaisir.

— Il faut, me dit-il, user au plus vite ce plaisir-là, du moins, si vous visez la haute culture littéraire, dont je vous crois digne. On rirait d'un homme qui reviendrait d'Italie et qui dirait : " J'ai vu un tableau ainsi composé, de tels personnages, l'un assis, l'autre agenouillé, qui semblaient parler ou prier; je ne sais de quelle époque est ce tableau, ni de quelle école, ni de quel peintre; mais il m'a plu. " Un tel homme passerait pour un barbare sans culture. Eh bien, monsieur, il n'y a pas encore longtemps, on passait pour avoir des lettres dès que l'on avait lu et relu les grandes œuvres. Et croyez bien que nous n'avons pas eu peu de peine à changer tout cela. Mais c'est chose faite; et la culture littéraire est maintenant hautement scientifique.

— Je suis, lui dis-je, un barbare avide de culture. Instruisez-moi.

— Voici. Avant tout, ayez une méthode pour lire. On perd un temps infini à relire. Il faut qu'une lecture

vide complètement un livre. Ne lisez donc que la plume à la main. Ayez devant vous un double répertoire; l'un selon l'ordre alphabétique, où vous noterez tous les mots d'importance, avec mention de l'œuvre, de la page, et de la ligne. L'autre selon les matières, qu'il sera bon de classer au préalable; par exemple, au sujet de Balzac, vous aurez, je suppose, la psychologie de Balzac, la religion selon Balzac, la sociologie de Balzac, et d'autres chapitres dans ce genre-là, que vous remplirez peu à peu de vos renvois et de vos extraits. Quand vous arriverez à la fin, vous pourrez dire : j'ai lu Balzac. Dans la suite vous n'aurez à relire que vos fiches, où vous trouverez les idées et les sentiments, groupés cette fois comme il faut. Après cela, vous aborderez l'étude des sources, lisant les romanciers du même temps et ceux qui ont immédiatement précédé; puis les correspondances et les mémoires. Vous viendrez ensuite aux manuscrits des bibliothèques, toujours prenant des notes, et les classant dans votre répertoire. Ce travail fait, vous pourrez, en relisant vos papiers, comprendre enfin l'œuvre et l'homme, ce qui est quelque chose, et surtout écrire après cela un bon guide pour la culture des jeunes gens. Laissez passer encore dix ans, et l'on ne se moquera plus de la critique littéraire; on saura Montaigne ou Balzac comme on sait maintenant la physique. »

Ainsi parlait le Sorbonagre, en se balançant sur un pied. Hélas! je m'échauffe encore en lisant Jean-Jacques. Quand sortirai-je de l'enfance ? Selon mon opinion, le bonheur d'admirer est ce qui éclaire une lecture et ce qui enlève le lecteur. J'ai souvent conseillé de lire les auteurs sans jamais prendre de notes, et de les lire jusqu'à ce qu'on les connaisse bien. Si vous écrivez sur ces lectures, rien n'empêchera l'enthousiasme de passer dans votre propre style, et votre essai sera digne de l'auteur.

Rien n'est affligeant comme de plates remarques sur un merveilleux roman. Je veux qu'au contraire vous imitiez cette belle écriture et que vous empruntiez les couleurs de l'auteur pour colorer votre résumé. Outre que je ne connais pas d'autre méthode de se faire un style, il sera vrai aussi que vous arriverez au double résultat de faire connaître les œuvres et de donner envie de les lire. C'est par ce moyen que l'on mettra en marche le grand navire de la littérature qui, présentement, manque

de mouvement. J'ai cru comprendre plus d'une fois que les littérateurs modernes repoussent cette méthode si naturelle. Il faudrait un peu de feu dans les ouvrages d'initiation.

18 juillet 1910.

133

Je voyais ces jours-ci de ces socialistes d'avant-garde, aux yeux desquels Jaurès représente la bourgeoisie conservatrice. Ce sont des hommes qui n'attendent rien du Parlement, qui ne votent point, et qui comptent sur la violence pour établir la justice. Il n'est pas facile de leur parler raison. Si l'on ne pose pas d'abord que la société bourgeoise est tout à fait pourrie, et que toute action qui n'est pas directe et par l'organisation syndicale est tout à fait ridicule, ils n'écoutent seulement pas. Je ne les en blâme point trop; leurs idées sont un peu trop simples pour mon goût, mais la discipline et les vertus guerrières ont toujours quelque chose d'admirable; et puis ce sont les fanatiques de la justice; leur dieu est respectable.

Il nous faut une aile gauche. La raison toute seule ne remue rien; c'est toujours quelque passion qui agit. En chacun de nous, je parle des républicains qui n'ont pas peur de la république, il y a un révolutionnaire qui serre les poings. Si la pensée républicaine ne commençait pas par une colère, nos idées pourraient bien être comprises et expliquées, elles ne seraient pas affirmées; ce seraient des discours élégants comme on n'en entend que trop. Il faut que le sentiment appuie un peu sur la plume; il faut que la plèbe gronde en chacun; sans quoi l'on s'adaptera trop vite, ou, si vous voulez, l'on s'endormira, car c'est tout un.

La Démocratie, sous ce rapport, ressemble au démocrate. Si elle n'est que cerveau, elle n'agira point; et si elle n'agit point, elle cessera même bientôt de penser. La pensée commence toujours dans les bras, dans les jambes, et dans la poitrine. En bref, il faut des passions dans le corps social aussi. Ces gaillards dont je parlais,

ce sont nos passions; c'est d'eux que viennent l'éveil et le réveil.

Seulement, il faut suivre la comparaison. L'homme le plus fort est bien faible, s'il n'est que force. C'est par l'idée qu'il agit efficacement, non par la colère toute seule. Pareillement, dans la société, ce sont les idées qui sont la vraie force. S'il n'y avait à vouloir la justice que ceux qui sentent l'injustice au bout de leurs doigts, les tyrans auraient du bon temps, car le plus grand nombre, chez nous, vit passablement. Mais l'injustice touche les cerveaux aussi; de là cette Révolution pacifique qui réveille et pousse les puissances. S'il n'y avait que nos batailleurs des syndicats contre les ambitieux et les riches, la chose serait bientôt réglée, par sabre et fusillade; car cette violence dont ils attendent tout n'est rien du tout, si l'on regarde bien; Cayenne et Nouméa n'en feraient qu'une bouchée. Seulement il y a la masse des arbitres, qui, au lieu de frapper sans cérémonie, pense équitablement ces cris-là et cette violence-là, modère le cuirassier, retient la brigade centrale, et s'assure, avant de défendre l'ordre, que l'ordre vaut qu'on le défende. Ainsi nous sommes contre les réactionnaires, malgré leurs beaux compliments, et pour les révolutionnaires, malgré leurs injures.

31 juillet 1910.

134

Ce qui me plaît dans Jaurès, c'est qu'il est aussi naïf qu'on voudra. Quand je dis naïf, je ne veux point dire socialiste. Il y a une belle naïveté dans la foi socialiste; mais on y trouve aussi assez de pédantisme. Que de fois, lorsque j'entendais Karl Marx en bourgeron qui parlait comme un livre, j'ai pensé à quelque licencié du temps passé, tout débordant de Virgile, d'Horace et de Cicéron. Au lieu que Jaurès est bien une espèce de naïf forgeron. C'est le contraire du pédant. Il a une forte culture; il a tout lu, il a tout su; il a tout oublié; il n'a gardé qu'un esprit exercé, un esprit à fortes prises et à grosses mains.

Il est un peu comme son jeune collègue Painlevé, qui,

je l'espère bien, fera aussi un peu de bruit dans le monde. Lui s'est nourri des plus profondes mathématiques, jusqu'à y inventer à un âge où les mieux doués ont assez d'apprendre les inventions des autres. On compte les esprits de ce niveau-là; il n'en naît pas beaucoup dans un siècle. Il fut de l'Académie des sciences à trente-quatre ans; mais peut-être a-t-il oublié à peu près tout ce qu'il a si bien su. À coup sûr, à faire son métier de député, il oubliera les sciences. Bah! Il les réinventera quand il faudra. De tels hommes ne vieillissent point; ils naissent tous les matins. Mais aussi il faut voir comme il saisit ce qu'on lui montre, toujours tout entier à ce qu'il fait, et à ce qu'il pense; terrible discuteur, qui pense à ce que vous répondez. Discuteur sans mémoire. Soldat voltigeur, qui jette ses armes pour mieux courir à l'ennemi.

Je reviens à Jaurès qui, avec une culture toute différente, et une nature peut-être plus paysanne, a la même vertu intellectuelle. Le socialisme n'a pas plus alourdi celui-là que l'Académie des sciences n'a paralysé l'autre. Ce n'est point en sociologue, ni en philosophe, ni en psychologue qu'il s'est assis en ce fauteuil de juge. Mais non; en citoyen curieux, tout simplement. Il apporte là un esprit tout neuf. Il veut s'instruire. Ce qu'il demande, on a bien l'impression qu'il l'ignore, et qu'il attend qu'on le lui dise. C'est notre bon sens à tous qui interroge. Il ne méprise point; il ne juge point; il ne plane point; il veut voir. C'est le peuple naïf en son tribunal.

Les Talleyrands méprisent ces forgerons de choses. Dans le fond, il les haïssent, et ils en ont peur. Car eux ne sont que des historiens, chargés d'expériences, qui viennent là comme des tricheurs au jeu, l'œil lourd de tous leurs secrets et ne jetant que leur mépris sur la table. Par quoi les demi-naïfs sont médusés. Mais le vrai naïf n'est point poli jusque-là; il veut que l'on relève ses manches, et que l'on vide ses poches. Ce sont des rustres, je vous dis. Vous verrez comme Clemenceau les méprisera; mais ils ne le serviront seulement pas. Le règne des naïfs viendra; et ce sera très beau.

2 août 1910.

135

J'ai lu dans Tacite deux choses qui m'ont donné froid. Il ne s'agit pas des crimes d'un César ou d'un favori; ces tragédies de cour ne me touchent point; ils étaient fous d'ambition et de plaisir. Ce qui m'effraie, ce n'est pas qu'il y ait eu un scélérat ou un fou par-ci par-là. Ce ne sont point non plus des folies de foule; ces choses se voient en tout temps. C'est une férocité de coutume, et comme une folie devenue raison et règle.

Dans la guerre d'Afrique, qui était en ce temps-là ce qu'elle est encore aujourd'hui, d'escarmouches et de surprises, les légions romaines s'étaient mal battues. Le général appliqua une ancienne loi; les cohortes furent décimées, c'est-à-dire que l'on prit au hasard un soldat sur dix; ceux que le sort désigna périrent sous le bâton. Je m'étonne que Flaubert n'ait pas décrit quelque chose de ce genre dans *Salammbô ;* c'était pour lui plaire. Mais la scène ne pouvait sans doute pas être construite. On arrive à concevoir tous les abus de la force. Mais où est ici la force ? Dans les légions mêmes. Conçoit-on ce tirage au sort ? Et le général au milieu de ces hommes armés, qui ne savent pas encore qui sera bourreau et qui sera victime ? Mais peut-être il faut voir là une prudence diabolique. Car, tant que l'on tire au sort, ils ont une attente farouche, la main aux armes, et l'idée qu'après tout ils tiennent cette loi dans leurs mains. Puis dès que le sort était connu, un revirement inévitable; neuf hommes sur dix avaient la vie sauve; la révolte du dixième remettait tout en question; aussi comme les bâtons allaient! Machiavel a compris et expliqué ces sentiments inavouables; et l'opinion a moins pardonné à celui qui les expliqua qu'à ceux qui les éprouvèrent. Voilà un gouffre humain.

Autre coutume de ce temps-là. Quand on accusait quelque grand conspirateur, il était de procédure que l'on mît ses esclaves à la torture; et plus d'un sénateur, dit l'historien, fut sauvé par la force d'âme de ses esclaves, qui périrent par le feu et les tenailles sans rien dire contre leur maître. Ici encore l'intelligence se perd, mais dans

d'autres chemins. Car les esclaves étaient les plus faibles; et leur supplice était une chose faite, dès qu'elle était voulue. Mais quelle vérité en pouvait-on attendre ? Voilà des hommes qu'on n'aurait pas seulement écoutés, s'ils avaient parlé librement. Mais dès qu'ils étaient fous de douleur, leurs hurlements étaient des témoignages. On pensait donc que la vérité sortirait comme la sueur, les larmes et le sang ? On pensait donc que, dans le délire, les images vraies sont souveraines, et qu'il y a un écrasement inconcevable après lequel, tout intérêt étant enlevé, et toute espérance, l'homme n'est plus qu'une mémoire qu'on presse comme une éponge ? Peut-être avaient-ils trouvé par expérience que la souffrance, qui ferait mentir un chevalier, fait dire le vrai à un esclave. Peut-être avaient-ils appris, en pratiquant cette espèce de chirurgie épouvantable, que c'est une souffrance modérée qui tire des mensonges, et qu'il faut d'abord tuer l'intelligence, si l'on veut que l'instinct parle. Ou peut-être c'étaient des brutes, tout simplement. Et Tacite lui-même, qui raconte ces choses sans seulement s'étonner, quelle espèce de brute était-ce ? Peut-être en viendrons-nous à considérer comme crime le récit d'un crime, et à supprimer l'histoire. Car on dit bien que l'histoire est l'école des hommes d'État; et ce n'est que trop vrai.

10 août 1910.

136

Stendhal, dans *La Chartreuse de Parme,* livre profond qu'il faut lire vingt fois, nous fait voir Fabrice, qui est un aristocrate, en chemin pour être évêque, et qui fait mille folies. Ce serait donc un hypocrite, qui veut tromper les naïfs ? Non, point du tout. Fabrice a la foi du charbonnier. Il paie un maître de théologie pour apprendre à éviter l'hérésie. S'il a des mensonges ou des amours coupables, il s'en accuse comme un petit enfant; mais il ne se demande point si ce n'est pas un péché de vouloir être évêque par des intrigues politiques et par des flatteries à un vieillard vaniteux. En tout cela, il est parfaitement sincère avec lui-même, enthousiaste, courageux, fidèle

à ses amis, et charitable comme il faut. Cette prodigieuse peinture éclaire les siècles catholiques.

Pour faire un vrai aristocrate, il ne suffit pas de lui donner la force physique, l'art de la guerre, et toutes les sciences aussi profondément qu'on le voudra; il lui faut tout cela, assurément; mais le difficile, c'est de cultiver un esprit vif et curieux sans lui donner pourtant la plus petite lumière sur les principes. Voilà où triomphe l'éducation jésuitique; c'est une politesse de l'esprit, qui devient aussi naturelle que la grâce du corps. Hamlet est un mauvais prince, parce qu'il médite sur un crâne; cela n'est point propre. Aussi n'est-il point poli : « Au couvent! au couvent! » Et quand il se moque des flatteries de Polonius; on ne se moque point d'un flatteur; cela gâte le métier. Fabrice jugerait seulement que Polonius l'ennuie; il ne le lui ferait point voir. Dieu, le ciel, l'enfer, la confession, cela est de cérémonie. « On ne va pas faire des objections aux règles du whist. »

Le droit aussi est de cérémonie. Il y a des riches et des pauvres comme il y a des chênes et des peupliers. Allez-vous plaindre un peuplier parce qu'il n'est point chêne ? Cela n'empêche pas que l'on soit charitable; car la charité est de cérémonie aussi. On ne fait point un fauteuil avec du peuplier; ainsi il faut traiter les hommes d'après ce qu'ils sont, pendre un manant et décapiter un duc, et encore par le bourreau, car tout cela est de cérémonie. Mais se demander si un manant a moins de droits qu'un duc, et pourquoi, cela est plébéien; c'est plus qu'imprudent, c'est inconvenant. Voilà l'esprit d'un vrai colonel, qui est né colonel; il sera juste et bon comme il doit, toujours selon les différences, et colonel absolument; voilà comment il faut croire en Dieu.

Cet esprit n'est pas mort. En lui, dirai-je comme l'apôtre, nous nous mouvons et nous sommes. On ne fera point fortune, si l'on examine. On n'osera pas entrer chez de pauvres gens, pour voir les grottes remarquables où ils sont logés plus mal que des chiens, si l'on examine; on n'osera pas rouler en auto à travers une banlieue charbonneuse, si l'on examine. Mais peu de gens examinent jusqu'au bout. Il y a toujours un point sensible, sur lequel on n'appuie pas. On admire cette hallucinée que l'on montre à l'hôpital, et qui, lorsqu'on lui a prouvé, dans son sommeil, qu'une des personnes

présentes est absente, après son réveil ne semble plus la voir, et toutefois s'arrange pour ne jamais la heurter ni seulement la frôler. Cet étrange état est pourtant humain. Il y a des pensées qu'on ne frôle seulement pas, si l'on a été élevé. Comprenez bien. On peut donner ses biens aux pauvres et se faire chartreux, pour l'amour de Dieu, sans déroger. Mais penser que les pauvres ont des droits absolument, cela est plébéien, soit qu'on donne ses biens, soit qu'on les garde. Il a bien fallu, dit Pascal, justifier la force. Cet homme était diabolique. Il faut un Dieu pour porter ces pensées-là; et le pape l'a bien dit.

4 septembre 1910.

137

L'illustre Kant, dont les pédants ont tracé un portrait ridicule, a dit de Jean-Jacques Rousseau à peu près ceci : « Quand je le lisais, j'étais comme incapable de juger, par l'effet d'une émotion souveraine, dont je n'ai jamais été tout à fait le maître, quoique je m'appliquasse à la dompter par des lectures répétées. » Ce jugement est d'un prodigieux constructeur d'idées, dont aucun penseur n'a pu encore prendre la mesure. Ce génie a épelé Jean-Jacques. C'est assez pour faire voir que Jean-Jacques n'a pas été loué comme il fallait.

Il y a eu une haine contre Jean-Jacques, qui a duré plus que lui; cette haine définit bien l'Académie. Mes maîtres de belles-lettres m'ont prouvé qu'il n'était qu'un rhéteur et un sophiste, qui mourut fou. Tous nos valets de lettres gagnent leur vie à tuer Jean-Jacques; et nos historiens ne sont pas assurés de leur pain s'ils ne commencent par mépriser *Le Contrat social*. Cette haine s'explique; je dirais presque qu'elle est légitime; Rousseau fut un homme libre.

On écrit pour gagner; on pense pour gagner, comme on fait un pont. Le premier moutard, dès qu'il sait l'orthographe et le pastiche, se demande comment il pourra plaire. Un livre est toujours une barque, qui porte un César et sa fortune. Cela paraît naturel à nos

messieurs de l'Académie; ils donnent des prix aux meilleurs bateliers.

Par quoi, les jeunes, quand ils auraient du génie, arrivent à en faire un petit talent qu'ils recopient ensuite jusqu'à leur mort. Courtisans, ombres d'hommes. Ils accourent après cela comme au festin d'Ulysse évocateur, avides de sang chaud. Trop tard. L'esclavage d'abord; le succès ensuite; après cela la vie libre et les fêtes du cœur; et les villégiatures honnêtement gagnées; mais ce sont des vies à l'envers. L'ombre d'Achille disait en vain : « J'aimerais mieux être un porcher vivant que l'ombre d'Achille. » Les meilleurs d'entre eux disent sans doute aussi : « J'aimerais mieux être un Jean-Jacques vagabond et persécuté qu'un talent à l'Académie. » Trop tard vous dis-je. Vous avez écrit avant d'avoir des idées; c'est une faute qu'on ne rachète point.

Jean-Jacques, aux Charmettes, lisait pour lire, et pensait pour penser; si docile aux grands hommes, qu'il les copiait lorsqu'il avait peine à les comprendre. Sans but, n'ayant pas l'idée qu'il dût jamais écrire une ligne. Aussi que de temps perdu. Que de rêveries sans forme; et, dans ses promenades, que de pierres lancées au torrent. On sait comment ses idées lui apparurent, à leur maturité; comment il se sentit forcé de les écrire; combien de fois il regretta de l'avoir fait. Nos petits auteurs ne le croient point, quand ils lisent que les libraires louaient les premiers exemplaires de *La Nouvelle Héloïse,* au lieu de les vendre, et en faisaient des fortunes. Ils n'ont même pas l'idée de ce que ce serait que penser gratis. De là un scandale qui dure encore. Diderot calomnie toujours; et que de Grimm aboyant après la grande ombre. N'ayez pas peur, l'espèce est morte. Le travail de l'esprit est heureusement divisé et discipliné. Chacun polit une petite pièce, sociologue, moraliste, politique, poète, dramaturge. Chacun dans son coin polit sa petite pièce détachée, qu'il appelle une idée; et personne n'assemble. O discipline, force des armées.

9 septembre 1910.

138

Quand on dit qu'une industrie est libre, on croit avoir dit quelque chose. Or voici deux anecdotes assez connues sur l'industrie des Chemins de Fer, qui font voir la nécessité d'un arbitre ayant charge de dire à quel moment l'esprit industriel est décidément inhumain.

Une Compagnie avait mis un train en miettes et des voyageurs en morceaux. D'où un examen des voies, des signaux, des wagons, et un tableau de réformes à faire, assez coûteuses naturellement. À quoi un technicien de la voie ferrée répondait ceci : « Nous savons ce que ces réformes nous coûteraient. Nous savons aussi ce que les accidents nous coûtent en moyenne par an, aussi bien en réparations des choses qu'en indemnités aux blessés et aux familles des morts; or les dépenses de la seconde espèce sont très inférieures aux autres. » Voilà donc un froid assassin, qui se promet de tuer, et qui se fait une réserve pour le prix du sang.

Il y a des passages à niveau. On en a fait un sur la ligne de Lyon, entre Paris et Villeneuve, qui traverse six voies ferrées, toutes à grande circulation. Deux gardiens, jour et nuit, y risquent leur vie. La route qui traverse est, à certaines heures, comme un torrent d'automobilistes, de cyclistes, de maraîchers. Les trains passent à toute vitesse; j'en ai compté jusqu'à quatre en vue en même temps. Voilà donc une véritable machine à tuer; un hachoir à chair humaine. Et il est tout neuf. Le contrôle a approuvé ces plans-là, et contresigné d'avance des accidents inévitables.

Ici encore tout se réduit à un calcul. Comme on se dit : ici il faut faire un tunnel parce que le tunnel coûte moins que la tranchée, ainsi l'on se dit : ici il vaut mieux écraser les gens; car les accidents prévus par statistiques coûteront moins cher qu'un pont dessus ou dessous. Le prix du sang est compté comme le prix des pierres.

Or nous sommes tous d'accord, réactionnaires ou radicaux, pour penser que la vie humaine ne peut pas entrer dans un projet à la manière du fer, du bois et de la pierre. Par exemple nul ne supportera qu'un automo-

biliste puisse, lorsqu'il a tué un homme, se dire : « L'assurance paiera. » Avoir supprimé l'esclavage, c'est justement avoir distingué entre l'homme et l'outil. Il faut établir et fortifier le respect de la vie humaine. Voilà qui définit un droit strict de la Nation sur les Compagnies. Il ne faut pas qu'il y ait un prix de revient du meurtre. Donc la Compagnie n'est pas libre de choisir entre ces deux solutions : payer pour ne pas tuer, et payer pour avoir tué. Suivez mes deux anecdotes, sans autre guide que le bon sens; elles vous mèneront loin.

27 novembre 1910.

139

Une falaise calcaire, habillée de lilas, d'aubépines, de rosiers muscats, d'hysopes, de marjolaine. Des cavernes qui servent de granges et d'étables; des maisons et une route suspendues au niveau des sources; une église au sommet; de rudes gens, et qui vivent longtemps; de belles filles et de bonnes vieilles; du bon sens, et une égalité patriarcale. C'est un paradis.

Je fus frappé, après quelque temps, de voir que les filles y étaient poltronnes. Non point les fillettes, mais les filles au-dessus de seize ans. Et de quoi avoir peur ? Il ne passe pas un visage inconnu en quatre ans, dans ce pays écarté, l'on n'y voit ni vols ni crimes. Il s'agit donc de loups-garous, de revenants, ou de quelque chose comme cela ? Non plus. Ils n'ont point tant d'imagination, et, comme disait une vieille femme chargée de bois : « Les vivants sont à craindre, non les morts. » Après cela, quelque fille essoufflée vous contera peut-être des histoires de fantômes ou d'ombres. Méfiez-vous. Elle ment. Elle a peur des hommes et voilà tout.

Elle ne le dira pas. Elle ne le dira jamais. Pourquoi ? À cause des querelles que cela ferait. Sans compter qu'on regarde toujours un peu de travers une fille qui est guettée par les hommes. Une mère de famille jalouse ne serait pas longtemps avant de dire que si l'on n'était pas si coquette le jour, on n'aurait point si grand peur la nuit. Il faut dire aussi que la nuit est bonne pour les

amoureux qui s'accordent; et j'ai observé là ce que j'avais observé ailleurs, c'est qu'une fille, si elle veut voir l'amoureux de son choix, doit avoir au moins des égards pour ceux qu'elle n'a pas choisis.

En somme elles ne disent rien; elles n'avouent pas qu'elles ont peur. Et les gens sérieux disent : « Comment auraient-elles peur, habituées comme elles sont à se trouver le soir sur les chemins ? » Le fait est qu'il le faut bien, et dans ces nuits de campagne dont le citadin n'a même pas l'idée, lorsque passant entre deux bosquets et sous des nuages, la route est aussi noire que le buisson. Offrez-leur une escorte; elles acceptent toujours; souvent une ombre d'homme en embuscade donne à penser; on finit par tout deviner.

Ainsi, après quinze ou seize ans de vie ingénue, les filles tombent dans un dur esclavage; elles rusent contre des amoureux qu'elles n'aiment point, et qui sont plus forts qu'elles. Nul n'en dit rien. Cette guerre est muette; les travaux, l'air vif, le mariage, les enfants, qui ont bientôt fané la fraîche jeunesse, apportent la paix. Mais quelle barbarie au fond des cœurs; et comme une femme doit rire amèrement, au-dedans d'elle-même, quand elle nous entend discourir sur la liberté. Il est trop facilement admis que celui qui désire une femme a sur elle une espèce de droit. La femme se venge quand elle peut. Je crois que le suffrage accordé aux femmes est la seule déclaration de principe qui puisse quelque chose contre cette guerre nocturne et cette terreur muette.

6 décembre 1910.

140

Je comprends que l'on conserve les vieilles cathédrales, et les vieilles églises de campagne aussi; et même à frais communs, si les fidèles n'y suffisent point. On sent que nous serons tous d'accord là-dessus et que Barrès donnera la main à Jaurès. Mais il faudrait expliquer pourquoi. Dire que nous sommes de formation catholique, c'est donner trop d'importance à des dogmes bons pour les enfants. Ces nobles maisons du peuple

seraient peu de chose si elles ne témoignaient que pour la Trinité, l'Enfer, le Purgatoire, la mission des Papes. Ce sont les témoins d'une vie commune, réglée par la musique.

La société est bonne. Non pas la société abstraite de cent actionnaires ou de cent mille contribuables; mais la société réelle; non pas seulement le voisinage, mais la présence et l'union rendues sensibles à chacun. Sentir, toucher en quelque sorte la Société, cela est sain pour tout le monde; la puissance de l'imitation nous tire alors hors de nous-mêmes; nous trouvons l'amitié comme une chose, au lieu de la chercher comme une idée, en récriminant. Il est pénible d'être misanthrope; on l'est toujours assez par jugement; les commérages sont toujours acides, d'une porte à l'autre; et qui est mécontent des autres est toujours mécontent de soi; nos flèches rebondissent sur nous. De là des sentiments pierreux et des pensées rabougries.

Il faut la Foi, qui se nourrit du spectacle de l'Univers; l'ordre des choses nous touche et nous apaise, même lorsqu'il est terrible; il y a une prière au monde, qu'il faut chanter sous le ciel et en solitude. Il faut l'Espérance, qui est une foi en soi-même et qui est fille de travail. Mais la Charité est meilleure, et j'entends par là l'union et l'amitié avec les autres; non pas avec tel ami, mais avec tous; non pas pour des raisons, mais contre toutes les raisons.

Seulement, quand des hommes sont réunis, le diable y vient, j'entends l'esprit de division, l'esprit douteur, l'esprit oblique, l'esprit sophiste; il le faut; mais c'est désagréable, fatigant, décourageant. On ne s'y trouve point meilleur; une objection déplaît à celui qu'elle vise; aussi à celui qui la fait. Il faut disputer; mais ce n'est pas le tout; il faut être d'accord aussi. La Raison commune s'éveille par défiance et par confiance. Si on ne se défiait, on croirait tout; si l'on ne se confiait, on n'expliquerait rien. Les hommes eurent toujours un grand besoin de s'aimer les uns les autres. Ils firent cet amour comme ils firent des ponts. Il fallut des voûtes sonores, pour rendre la foule plus présente à la foule; et des paroles incompréhensibles, afin qu'on les chantât de tout son cœur; et une musique bien rythmée, afin que tous pussent dire les mêmes choses en même temps.

D'où les hommes et les femmes revenaient comme d'un bain, toutes leurs passions endormies et le meilleur d'eux-mêmes délivré; s'imaginant après cela qu'ils s'étaient instruits d'un Dieu et d'un Paradis; mais point du tout; ils s'étaient instruits par une vie commune, physiquement commune. Et c'est très vrai qu'ils n'avaient plus peur du diable, j'entends l'esprit mauvais qui nous souffle à l'oreille : « Tu vaux mieux que cet homme-là. » Les cathédrales, choses humaines, seulement humaines. Comme le davier a la forme de la dent, la religion a la forme de nos passions.

22 décembre 1910.

141

La fête de Noël est astronomique. Qu'on y célèbre l'Homme-Dieu à sa naissance, dans l'étable, entre le bœuf et l'âne, cela est accidentel; au reste le symbole est beau; nous serons sauvés par Enfance et Pauvreté; heureux qui garde l'une et l'autre jusqu'à ses trente ans. Mais ces symboles peuvent se joindre à n'importe quelle nuit. La nuit de Noël a son caractère dans la nature des choses; c'est, à peu près, la plus longue de l'année. Comme le temps des longues nuits est le temps des veillées, ainsi la plus longue nuit enferme la plus remarquable des veillées, avec des nuances propres, bien différentes de ce gris et sommeillant jour des morts. Le jour des morts, on pense à cette nuit qui vient, qui gagne tous les jours un peu. À Noël c'est tout à fait autre chose; il y a une agitation, un éveil, une hâte d'user les chandelles; on entre dans l'autre moitié de la nuit annuelle; ce n'est plus un crépuscule, c'est une aurore. On adore la Nuit qui s'en va. Noël est un départ; Noël est une préparation. L'arbre, les lumières, les clinquants, tout cela représente une perspective vraie; le mot Réveillon sonne comme il faut.

Réveillez-vous, belle endormie,
Réveillez-vous, car il est jour !

C'est la Diane au matin. Et dans la nuit la plus noire, contre l'apparence, par Science. Qu'un Sauveur soit né ici ou là, c'est accessoire; Noël annonce toujours la gloire de Pâques. Plus vous serez savant, plus vous aurez le sentiment juste qui est au fond de toute religion. Au lieu de penser pour ou contre la religion, il faudrait penser dans la religion. Nul ne peut mesurer la paix, l'amitié, la justice enfin, que les prêtres nous ont volée.

Il y a un autre temps dans l'année, qui s'oppose à la Noël, c'est le temps des nuits les plus courtes, à la fin de juin; à dix heures du soir, vers le nord-ouest, l'œil étonné retrouve le crépuscule dans les nuages. Il n'y a point de fête sacrée à ce moment-là. Quelques astronomes y célèbrent la fête du Soleil; mais cela est assez froid; ils n'ont pas bien compris les jeux du sentiment. C'est l'attente, c'est l'espoir qui réchauffent le culte; un culte est essentiellement contre ce qui est, vers ce qui sera. En juin, les annonciateurs font rire; dans le fond, ils devraient annoncer la nuit et le froid; mais on n'y pense pas encore. L'été est païen. Les dieux sont aux champs, en liberté, en plaisir du moment; non dans un étroit berceau, en espérance.

J'aperçois une autre relation encore. L'enfant conçu en avril naît à Noël. En avril il est ressuscité; en décembre il naîtra. Théologie absurde. Mais plantez-la en terre, elle poussera merveilleusement. Car c'est ainsi que l'Humanité ressuscite. Désir d'avril, berceau de Noël. Renaissance, ivresse; naissance, espoir; tout marche du même pas que le Soleil. L'amour crée en avril, flambe en juin, meurt en novembre, renaît à Noël. C'est pourquoi la grande Poésie est absolument vraie. Mais le petit poète est comme le prêtre; il compare pour comparer; il croit que le symbole n'est que symbole; il croit qu'inspiration est désordre, et que comparaison n'est pas raison. Ainsi le musicien, qui veut que sa musique représente quelque chose. Mais la vraie musique est quelque chose. Et la vraie comparaison est plus que raison.

29 décembre 1910.

1911

142

Si l'on discute longtemps avec un adversaire de mauvaise foi, on arrive à dire des sottises. Tous ces cléricaux, si on les prenait au sérieux, nous conduiraient à écrire des manuels scolaires ridicules, j'entends qui seraient des pamphlets fort bien faits contre le Pape et contre le Roi. Sur quoi ils discuteront sans fin et seront battus aux élections aussi longtemps que l'on votera. Ce sont des généraux sans soldats. Je crois qu'on les a trop écoutés, et que notre enseignement s'est fatigué sans profit à cette guerre de tirailleurs.

Quand je vois que l'on a supprimé Dieu dans les exemples de grammaire et que l'on a oublié des cathédrales en décrivant les villes, évidemment j'éprouve un certain plaisir qui résulte des plaintes de l'adversaire; cela me fait voir qu'il est maintenant sans puissance. Ce sentiment est commun chez nous, parce que les tyrans de doctrine y sont odieux. Il serait plus raisonnable de ne pas enseigner contre les évêques, et enfin de n'enseigner contre rien ni contre personne. Au lieu de tourner autour de leur camp, y entrer, l'occuper en maîtres, et traiter enfin de la Religion comme il faut, de Dieu comme il faut, de la confession comme il faut, du salut des âmes comme il faut.

Chose singulière, nous en sommes à faire de l'opposition contre le prêtre, comme si nous vivions en théocratie. En vérité, cela leur donne quelques prétextes, et un peu de courage; si nous expliquions ce que c'est que la Religion, en la prenant comme chose naturelle et humaine,

et en vue de montrer en quoi elle est vraie, on arriverait à justifier le bon prêtre, et à démasquer le jésuite. Qu'on lise là-dessus Hugo, Jean-Jacques, ou Spinoza, on comprendra qu'une même vérité puisse porter plusieurs vêtements. Le Dieu du poète exprime que nous sommes fils du monde; que le monde rend des espèces d'oracles par sa beauté souveraine, et qu'une nuit étoilée est au-dessus des raisons. Le Dieu du moraliste exprime que le méchant, s'il tue le juste, ne tue point la justice, et que toutes les ruines n'écrasent point le droit. Car il y a une autre vie où le juste est récompensé, entendez où le juste vaut mieux que l'injuste; et le succès, la richesse, la bonne chance n'y pèsent rien; cette vie est éternelle; mais il faut bien l'entendre; elle est de ce monde; il y a une Humanité, où le tyran n'entre point en menaçant, où le riche n'entre point en payant. Cette justice, qui est la justice, vous ne voulez point l'appeler justice de Dieu ? Mais comment l'appeler ? Car ce n'est pas la justice des Rois, ni celle des Magistrats. Il y a une forteresse, certainement, où la Force n'entrera point. Le jésuite n'y est point; mais le Vicaire savoyard et l'évêque Bienvenu y étaient avant nous. Platon aussi. Spinoza aussi. Spinoza passait pour athée; il voulait pourtant retrouver la vraie Religion et la vraie doctrine du Christ. Il enseignait que celui qui comprend et aime la Nécessité est à l'abri des passions et de la mort. La bonne femme qui dit son chapelet essaie de penser la même chose. À croire que sa religion est dans les petits grains de bois, nous risquons d'être plus idolâtres qu'elle.

1er janvier 1911.

143

L'administration, par sa nature, choisit et élève les diplomates, non les savants. Tout administrateur doit être prometteur, conciliateur, pacificateur. Les colères, les envies, les rivalités, les compétitions, les intrigues, les dénonciations, voilà sa matière propre. Il n'y a pas ici de spécialités; il faut savoir la mécanique humaine. Ainsi ce n'est pas la science juridique qui fait un bon préfet; ni la science des phénomènes électriques qui fait un bon direc-

teur des télégraphes; ni la science des annuités et des risques qui fait un bon directeur de la mutualité; ni la science des transports qui fait un bon directeur des chemins de fer; ni la science des courants et des remous qui fait un bon directeur de la navigation fluviale; ni la science des pierres, des mortiers, des bétons, qui fait un bon directeur des ponts et chaussées; ni la science de la peinture, de la sculpture, du théâtre, qui fait un bon directeur des beaux-arts. Ces sciences conviennent à de petits ingénieurs sans avenir, ou à de petits chefs de bureau, ou à de petits agents voyers, ou à de petits habilleurs ou metteurs en scène. Dès que l'on s'élève, on règne sur des hommes, non sur des choses, et l'on a à considérer non pas les lois des choses, mais la marche des passions. Voilà ce que signifie la formule connue : « C'est un bon technicien, mais ce n'est pas un bon administrateur. »

Je lisais récemment qu'un grand inventeur des télégraphes venait de mourir, avec une toute petite retraite. Je me demandai au premier moment : « Comment n'était-il pas chef de service ? » La réponse est aisée à trouver. Il savait le télégraphe, non les passions. Comment aurait-il pu recevoir des solliciteurs, deviner ce qu'ils ne disaient pas, apercevoir leurs desseins cachés, peser leur ambition; reconstruire leur ménage, évaluer leurs dettes, flairer leurs alliances, leurs cousinages, et jusqu'aux protecteurs de leurs femmes; et en même temps se cacher à eux, dissimuler, feindre un vif intérêt pour les choses de peu, accueillir d'un air glacé les révélations inattendues; parler enfin pour ne rien dire, insinuer et nier, laisser entendre et ne rien faire entendre, user la faim de l'adversaire en lui jetant des possibles inextricables; le renvoyer content et mécontent, irrité pour de nouveaux griefs, et oublieux des anciens; et en somme opposer une passion à une autre, et coupler les désirs comme des chiens, afin de les tenir sans tirer trop sur la corde ? Tout cet art n'a aucun rapport avec la connaissance des courants électriques et des signaux distincts courant en même temps sur le même fil.

Je dis même que les deux sciences ne vont guère ensemble. Car l'inventeur est un ingénu, qui pense tout haut; ses idées sont plus fortes que lui. Au contraire, à vouloir faire taire les idées, on les endort. Le vrai diplomate est celui qui ne pense rien. De là un choix inévi-

table des médiocres pour la plus haute direction; je dis des médiocres dans la science même. Par exemple, je suis sûr que le directeur des télégraphes est médiocre en science télégraphique; le directeur de navigation médiocre en science hydraulique; le directeur de l'Observatoire, médiocre en science astronomique; le directeur de la mutualité, médiocre en science économique. Mais tous sont supérieurs dans l'art de tromper. Le technicien reste au second rang, heureux encore s'il y arrive. De là l'incompétence des chefs, en toute chose, et l'impuissance des services techniques, en toute chose, excepté à faire oublier leur impuissance et leur incompétence; à quoi ils s'entendent merveilleusement.

8 janvier 1911.

144

L'Inconnaissable, dit Barrès. D'autres disent le Mystère. Voilà ce que représenterait l'église du village. Chanson trop connue; ce n'est pas tout à fait cela. L'Inconnaissable a un temple dans la nature des choses; c'est sous le ciel, et loin des hommes, qu'il y faut penser. C'est sur le rivage de la mer, au bord du torrent, ou en vue des montagnes neigeuses qu'il faut saisir la Nécessité. Et encore est-elle mal nommée Inconnaissable, car nous la connaissons assez bien; ce qui serait inconnaissable, c'est le dessein que l'on voudrait chercher dans ces choses qui s'engrènent et se poussent et se retiennent les unes les autres; mais mieux on les comprend, moins on y cherche une fin et une volonté; c'est ainsi. Ce sont les jeux de l'imagination qui nous ramènent à une ambiguïté impossible; c'est ainsi; cela ne pouvait être autrement; il n'y a de mauvais vouloir ni dans les eaux, ni dans les terres, ni dans le vent; ni mauvais vouloir ni aucun vouloir. Ni justice, ni injustice dans les choses. Et celui qui n'a pas réglé ses jugements sur ce spectacle de la Nécessité est encore éloigné de la haute culture.

L'église de village enseigne tout à fait autre chose, qui n'est point inconnaissable, mais qui est parfaitement connaissable au contraire, c'est la Justice. La Nécessité joue ses drames aussi dans la cité des hommes.

Il y a les passions; il y a l'inégalité; il y a la guerre. Mais les hommes ont une autre vie; ils savent que cela ne devrait pas être; quand celui qui a raison est vaincu, il a raison tout de même; quand un homme méprisable se trouve fort et riche, il est méprisable tout de même; et si j'ai fait une bassesse qui m'a mieux servi que vingt ans de probité et de dignité, c'est une bassesse tout de même. Ainsi le fait ne décide pas de tout. Il y a un ordre de l'esprit, selon lequel le juste triomphe, sans gardes ni hallebardes. Cela n'est pas mystérieux, mais très clair au contraire. C'est pour y penser tous ensemble et pour le dire tous ensemble que les hommes vinrent aux églises. Non pas en plein air, où l'on sent trop les forces; mais dans l'œuvre humaine, dans la force humaine, représentée avec son vrai visage humain, qui est symétrie, rosace et équilibre. Et dans un lieu sonore, qui grossissait les paroles.

Comment les marchands s'y établirent, et y vendirent de la résignation, c'est assez connu. Et il peut bien arriver que quelque poète triste y vienne pour désespérer. En quoi il lit mal dans ce livre de pierre, qui signifie clairement vie commune et volonté commune, contre toutes les forces du monde. À prendre ainsi les choses on comprend bien qu'un esprit élégant, qui accepte si bien l'injustice, ait tourné prudemment autour de son sermon, sans y entrer.

20 janvier 1911.

145

Acceptation, ce n'est toujours que la moitié de la religion; l'autre est révolte, revendication, appel contre ce qui est, vers ce qui devrait être. Mais cet autre aspect n'est pas assez familier aux fidèles. Il y a de la passivité dans la religion. On y craint le bruit et le nouveau. On y dort sur les deux oreilles. Cela ne conduit pas à une forte pensée; tout au plus à une poésie un peu molle, trop humaine.

Il y a des devoirs d'acceptation, ou, si vous voulez, d'obéissance. S'accepter tel qu'on est, c'est l'hommage

aux morts; accepter le village natal, la terre natale, les compatriotes comme ils sont, leurs passions comme elles sont, leurs lois comme elles sont, c'est l'hommage à l'histoire. Si imparfaits que soient ces magistrats, ces électeurs, ces bureaucrates, ces terrassiers, et leurs passions filles de la terre, c'est pourtant avec eux tous qu'il faut agir; c'est à partir de leurs idées confuses qu'il faut les instruire; qui rompt le lien brise ses outils; or, c'est toujours avec un outil moins parfait que l'on fabrique l'outil plus parfait; le premier marteau a permis d'en forger un autre; ainsi la première justice a permis d'en forger une autre; et la première paix d'en forger une autre. La société comme elle est, comme elle est enracinée, comme elle a poussé, comme un chêne au vent et à la neige, noueuse, tortueuse, par les guerres et les colères, est pourtant le moyen de vivre mieux, le seul moyen; et l'école imparfaite fera l'école parfaite; comme nous savons que le fétichisme et le polythéisme ensuite, étaient déjà une théorie du monde et un commencement de science. Donc, se soumettre, accepter, imiter, aimer. Et aussi à l'égard de soi-même, accepter ses propres faiblesses, et en tirer des vertus comme on pourra. En somme se rattacher au passé, accepter courageusement l'héritage, et relever la maison, tel est le devoir de résignation. Contre quoi pèchent les révoltés qui veulent tout jeter par terre. En ce sens, il faut s'enraciner, et Barrès dit bien.

Mais tout ce réel accepté n'est pourtant que moyen et outil. Et l'idolâtrie consiste proprement à adorer le moyen et l'outil. Il y a des devoirs positifs; il y a la justice qu'il faut réaliser. Et voilà qui justifie ma résignation. Je conserve afin de réformer; j'accepte les moyens, afin d'agir. C'est cela qui embellit la servitude. J'aime ma patrie comme moyen pour une œuvre juste. Sans quoi je ressemble au chien qui gémit en remuant la queue devant la maison où il est né, et qui gratte à la porte, et renifle sur ses propres traces. Et en peu de mots l'habitude est animale, la tradition est animale; il n'y a aucune vertu à reconnaître, ni à recommencer. Remâcher des souvenirs n'est pas le tout; poésie accroupie n'est pas poésie; religion accroupie n'est pas religion. Ce qui ennoblit la vie intérieure, ce qui peut justifier ces soumissions et ces pèlerinages, c'est l'idée que l'avenir sera plus juste, et qu'il faut le vouloir plus juste, malgré les faits, contre les

faits. Voilà le positif de la religion; voilà ce qui sauve tout le reste. J'aime dans le passé et dans le présent les premières traces de la justice, et les premiers travaux de la revendication; sans cette vue, rien ne vaut rien; et je dirai, en prenant le langage des croyants, c'est la vie future qui rend cette vie acceptable; et si l'obéissance n'est pas pour la justice, elle ne vaut rien. Parce qu'il veut nier cette religion révolutionnaire, âme de toutes les religions, Barrès ne chantera jamais que des chants du soir, et des adieux à la vie, sur le mode mineur. Peut-être y a-t-il deux lyrismes et deux sortes de poètes. Je vois bien de l'élan dans le catholicisme, et une puissance de vol que l'on sent dans les psaumes et dans l'Évangile. Bref il faut se faire un pressentiment du paradis, ou bien n'en pas parler. Cette existence idéale est bien plus près de nous que nous ne pensons; à chaque instant nous allons la toucher; et voilà ce qui fait la beauté du monde et la grandeur de Dieu.

27 janvier 1911.

146

« Soyez bons pour les animaux »; cela donne à penser. Plus d'un, en voyant quelque vieille femme traînant une voiture, le cocher qui l'accroche, les injures qui volent, et l'agent sans pitié, viendra à se dire qu'il faudrait que les hommes soient bons pour les hommes, avant de penser aux chevaux. Mais ce n'est qu'une boutade. Les hommes n'ont pas besoin de la bonté des hommes; ils la repoussent; ils l'ont en horreur. Ils veulent la justice.

Qu'est-ce qu'un cheval ? Qu'est-ce qu'un chien ? Je ne sais qu'en dire. Ils reconnaissent; ils prévoient; ils comprennent les paroles; ils parlent eux-mêmes; et avec tout cela je les sens stupides absolument, attachés à leur mangeoire absolument; le cheval dort aussitôt qu'il peut, et même en trottinant; le chien a une espèce d'inquiétude qui a figure humaine, lorsqu'il veut qu'on pense à lui; mais aussi une fidélité sans jugement qui est un scandale pour les yeux humains. Son maître le frappe; le chien s'écrase par terre, se secoue, remercie presque, et va grondant

contre un pauvre vieux : « Un maître est un maître. » En tout ce qu'il fait, je le vois chien et content d'être chien. Sans aucun remède. Si je veux l'instruire, il ne pense toujours qu'à me plaire. Quand j'aurai bien compris cela, je serai bon pour le chien et pour le cheval.

Ceux qui s'irritent contre eux jusqu'à la brutalité leur font sans doute trop d'honneur; ils leur supposent une malice, une paresse, une rancune, quelque chose d'humain. La vraie raison d'être bon avec les animaux, c'est qu'ils sont bêtes.

Je n'oserais pas être bon avec mes semblables; leur ressemblance avec moi me porte toujours à supposer qu'ils pensent et sentent comme moi. Et comme je ne voudrais pas de la bonté des autres, je me garde même de paraître bon. S'il parle contre mon avis, je soutiens rudement mon avis; je le pousse, je le force dans son repaire d'idées; sans ménagements, sans égards. Mais c'est un vieil homme ? Mais c'est un ignorant ? Mais c'est un tout jeune homme qui tremble comme une fille ? Je me moque de cela. Quand il demanderait ma pitié, il ne l'aura pas. Non. Non. Je le traite d'égal à égal; quelque chose d'impérieux m'y pousse. Et s'il est vaniteux, je le lui dis; et s'il raisonne mal, je le lui prouve; et je le bourre, et je le bouscule, et je le réveille; c'est mon respect; c'est le seul respect qui convienne ici; la plus petite flatterie est une insulte; cela est bon pour les chiens entre eux, non pour les hommes entre eux. Honneur au roi de la planète.

L'homme est ainsi, partout, toujours. Non qu'il puisse toujours rejeter le rôle du bon chien; mais prenez garde; ce n'est pas un chien; c'est un hypocrite qui fait le chien, et qui ne pardonnera pas à son maître. Dites-vous bien cela; toute parole bonne d'intention, toute intonation bonne, toute pitié étalée produit une moisson de haine; cela ne manque jamais, sachez-le bien, prévoyez-le bien; ou bien, c'est que l'homme que vous prenez en pitié est aussi abruti qu'un chien. Cela est plus rare qu'on ne croit.

29 janvier 1911.

147

Tolstoï, dans *La Guerre et la Paix,* exprime une idée frappante, c'est que les mouvements des masses humaines ne dépendent point des chefs; on ne peut pas dire, non plus, qu'une invasion et une bataille dépendent des réactions et des colères individuelles, car pourquoi tout ce tumulte se traduirait-il par des mouvements liés ? Disons plutôt que ces mouvements humains collectifs ressemblent aux migrations des oiseaux, avec cette différence qu'ils ne suivent pas les saisons; mais peut-être suivent-ils d'autres périodes que nous ne connaissons pas encore. Par exemple il y aurait des retours d'activité solaire qui changeraient les humeurs, et pousseraient les hommes aux jeux violents et enfin au plus violent des jeux. Ou bien il y aurait peut-être, dans la vie même de l'espèce, ou de chaque race, des sommeils et des réveils comme nous en voyons quotidiennement dans l'individu. Ces fantaisies ne sont pas dans Tolstoï; chacun peut en inventer sans peine. Lui se borne à exprimer avec force cette idée que l'Histoire est déterminée d'avance; il veut dire par là que l'individu n'y peut rien changer. Ainsi présentement beaucoup songent à une grande guerre européenne; et peut-être ne sont-ils que des baromètres, qui annoncent d'avance un orage humain inévitable. Comme nous avons eu notre folie guerrière au commencement du XIX^e^ siècle, peut-être les Allemands vont-ils avoir la leur; et que faire contre une maladie de ce genre ?

Cette comparaison me fait apercevoir, justement, que ce fatalisme est peu satisfaisant; car il arrive que l'on évite une maladie par des soins, et un accident par des précautions. En fait nous voyons qu'une petite action déclenche ou arrête des catastrophes. Voici deux trains entassés, et cent cadavres; pour que tout cela ne fût pas, il suffisait d'un levier convenablement poussé. Mais, dit le fataliste, il était écrit que ce levier ne serait pas poussé. Oui, c'était écrit; vous pouvez le dire parce que la catastrophe a été; si la catastrophe avait été évitée, vous diriez : il était écrit que ce levier serait poussé; ce sont là des prédictions après l'événement, et, en somme, des jeux d'imagination;

connaissant le présent, vous vous figurez que vous revenez dans le passé et vous êtes saisi par cet avenir inévitable; oui, inévitable maintenant, parce qu'il a existé.

Si la guerre était tout à fait étrangère à la nature humaine telle que nous la voyons dans l'état de paix, on pourrait bien soupçonner quelque changement dans les humeurs, lié au soleil et aux périodes planétaires, et contre lequel les volontés et les idées ne pourraient pas plus que contre une grande marée ou un tremblement de terre, ou un cyclone. Mais ce n'est pas ainsi. Il me semble qu'un peuple pacifique, comme nous sommes, deviendra guerrier du jour au lendemain, et pour longtemps, sans changer beaucoup, par l'imitation des mouvements, par la contagion des colères, par le changement soudain des conditions, par les plaisirs nouveaux qui en résulteront, par les habitudes nouvelles bientôt prises. La guerre durera, si elle commence; et le commencement dépend d'une foule de petites causes, c'est-à-dire de vous et de moi pour une part, et notamment de nos opinions là-dessus. Car le fatalisme se prouve lui-même dès qu'on y croit : et l'idée qu'une guerre ne dépend point des volontés, fait justement qu'elle a lieu malgré les volontés. Dès que l'on prie, il y a des dieux.

8 février 1911.

148

De nouveau on parle de la guerre, comme si c'était pour demain. Eh bien il faut en parler et y penser, de façon à couper court, par un mouvement d'opinion, aux manœuvres des diplomates.

Disons d'abord qu'il y a une très mauvaise manière d'être pacifiste, par crainte des coups ou par attachement aux petites habitudes. Elle est très mauvaise parce qu'il ne faut jamais laisser croire qu'on recevra les coups sans les rendre, même si c'était vrai. Elle est très mauvaise parce que ce n'est pas vrai; tout homme est guerrier. Les héros qui ont fait les grandes guerres, on ne les choisissait point; c'étaient des hommes comme vous et moi; il ne faut même point dire que, par l'entraînement, ils rede-

vinrent sauvages; ce n'est pas vrai non plus; les brutes étaient des brutes après comme avant; le philosophe restait philosophe après comme avant, comme on voit par Socrate, Marc-Aurèle, Vauvenargues, et bien d'autres. Et cette dernière espèce n'est sans doute pas la moins obstinée à se défendre jusqu'au dernier souffle, plutôt que de consacrer par une paix honteuse, le triomphe des brutes. Ainsi chacun a ses motifs pour faire la guerre, mais tous la font; excepté ceux qui sont décidément trop peureux; mais il n'y en a guère, et personne ne les estime.

Je ne parle pas des têtes chaudes qui se feraient hacher plutôt que de faire la guerre; ceux-là sont les plus guerriers de tous; ils ne choisiraient pas entre la guerre et la paix, mais entre une guerre et une autre guerre.

Et la guerre plaît, mais oui; sans cela on n'aurait jamais vu de guerre. La guerre plaît par l'agitation, par la variété des actes, par l'insouciance où l'on tombe bien vite, par l'endurcissement à tous les maux qui vient de ce que personne ne songe à plaindre le voisin, par la déroute enfin des petites passions et des petits soucis qui empoisonnent la vie; car il faut bien se dire que le travail forcé pèse durement sur la plupart des hommes, sans qu'ils soient jamais avec cela assurés de l'avenir, ni même protégés contre les coups. Et puis il y a l'âge irrévocable, la mort au bout, et dans le vrai toujours imminente; les petites maladies que l'imagination grossit bientôt, dès qu'elle a du temps de reste. Enfin une torpeur de la volonté; car peu de gens ont à inventer; presque tous travaillent comme des machines. Au lieu que la guerre réveille un génie inventeur en chaque homme, sans compter des ambitions sans bornes, et tout de suite un peu de gloire, et l'oubli de la mort, que l'habitude donne bientôt. De là, une vie plus contemplative qu'on ne croit, par la nécessité d'observer et d'inventer à toute minute.

Oui, mais enfin la guerre c'est l'injustice, autour de soi, et en soi-même; toute la sagesse humaine à vau-l'eau; tout un progrès à refaire; un mauvais mépris pour les faibles; et, par le massacre des plus courageux[1], inévitablement la puissance des diplomates, des banquiers, des matamores. Pèse bien cela, joyeux soldat.

2 mars 1911.

149

Les socialistes, quand ils répètent leur refrain, « qu'un gouvernement bourgeois sera toujours prisonnier des puissances capitalistes », disent quelque chose de très utile, qui devrait sonner sans cesse à l'oreille des Triomphateurs. Car, dès qu'un homme est ministre, des pièges lui sont tendus. Au premier moment il ressemble toujours au serpent qui change de peau; il était député, toujours prêt à résister et à menacer contre les pouvoirs; il prend le pouvoir, voit toutes les questions d'un autre aspect, et un peuple massé autrement; la seule idée qu'il faut d'abord vivre, et agir ensuite si l'on peut, s'impose à lui sans qu'il s'en doute, et le rend opportuniste tout d'un coup. Il ne peut donc pas échapper à cette maladie du changement de peau, qui le laisse ensuite un peu faible, et sans résistance aux actions extérieures. C'est à ce moment critique que mille ambassadeurs le pressent et le poussent, tous parlant au nom du peuple, et agissant pour les privilégiés. Au premier rang il faut mettre l'état-major des bureaucrates qui a des amitiés, des habitudes, des parentés, des alliances avec tout ce qui roule en auto et se fait ingénument des plaisirs avec le travail d'autrui. Chose étrange, et qu'il faudrait prévoir, les mêmes intérêts qui s'opposent au candidat radical dans sa circonscription, sont les mêmes qui, sans être invités, font amitié à Paris avec le radical devenu ministre.

Il est connu qu'un député est toujours moins radical à la Chambre qu'il n'est devant ses électeurs, et aussi qu'un ministre est toujours moins radical, comme ministre, qu'il n'était comme interpellateur. Mais c'est trop peu dire. Dès qu'il est ministre il est pris et porté à son insu par un flot de réaction furieuse; furieuse, mais habile. Je ne vois que Combes[1] qui ait résisté comme il faut à ce mouvement-là. Mais aussi le jury d'examen, qui prononce en dernier ressort sur les ministres, et où je vois des banquiers, des diplomates, des bureaucrates, tous riches ou vivant en riches, ce jury d'examen ne lui a pas accordé le brevet d'homme d'Etat. Or, il faut un fier courage pour se faire refuser volontairement, obstinément, à ce bacca-

lauréat supérieur, pour se dire que l'on sera méprisé à l'Institut, à l'École des Sciences politiques, dans les bureaux du *Temps* et du *Figaro,* et aux déjeuners de bureaucrates et d'actionnaires; que l'on aura contre soi le Haut Commerce, la Haute Industrie, la Haute Banque, les Amuseurs publics, actrices, danseuses, mimes, musiciens, rimeurs, vaudevillistes, critiques, bouffons, courtisanes, proxénètes; tout cela pour être aimé d'un paysan, d'un ouvrier, d'un employé, d'un petit fonctionnaire qu'il ne connaît point, et maudit au premier jour par les socialistes, s'il s'oppose à quelque bagarre.

Un héros hésiterait un moment avant de choisir. Mais quel miracle mettra nos ministres, comme Hercule, au carrefour de deux routes bien éclairées ? Ils vont marcher à tâtons, je le crains, accablés par le détail des choses, étourdis par les sollicitations, les flatteries et les mensonges intéressés. Hélas, et renseignés par des préfets et des directeurs ! Il faudrait, je pense, avoir quelque sosie aux audiences et aux conseils, et travailler à la campagne avec quelques vieux amis et quelques jeunes surnuméraires, et puis s'en aller déguisé de ville en ville, comme font les bons sultans dans les contes.

7 mars 1911.

150

On voit maintenant Vénus le soir au couchant. Il n'est pas d'enfant qui ne remarque cette brillante étoile qui l'emporte sur Sirius que l'on voit à la même heure à peu près au midi, à gauche et au-dessous d'Orion. Voilà de quoi exercer une intelligence qui s'éveille. Sirius voyage en même temps que toutes les autres étoiles; tous les ans à la même saison nous le voyons suivre Orion, qui suit les Pléiades, et toutes, d'un même mouvement, rattrapent peu à peu le Soleil. À neuf heures du soir en janvier Sirius est encore près de son lever; en mars, à la même heure, il descend déjà vers l'ouest; en mai, à la même heure, il est au-dessous de l'horizon occidental. Ces retours, qui coïncident avec les mêmes saisons, définissent l'année.

Mais Vénus est un astre plus capricieux. L'an dernier, à cette époque, on ne la voyait pas au couchant; en revanche on voyait une autre étoile, aussi brillante, à l'est, avant le lever du soleil; je dis une autre étoile, parce que les peuples anciens ont cru assez longtemps que l'étoile du matin et l'étoile du soir étaient deux astres différents. Et l'enfant devrait d'abord observer les apparences, et rester quelque temps dans le même doute. Quand il aurait remarqué que ces deux étoiles ne se montrent jamais au ciel dans la même saison, quand vous auriez confirmé ses observations, par celles que l'on a pu faire depuis tant d'années, quand il saurait que l'astre du matin s'éloigne d'abord du soleil, puis s'en rapproche et se perd dans les clartés de l'aurore, et que c'est toujours après cette disparition que l'on revoit l'étoile du soir, d'abord suivant de près le soleil, puis s'en écartant, puis s'en rapprochant, sans doute l'enfant arriverait de lui-même à cette idée que ces deux astres n'en font qu'un. Je le ferais profiter des observations des autres hommes en d'autres temps, qui compléteraient les siennes; mais, en revanche, je voudrais lui laisser à faire ce travail du jugement qui interprète les apparences. Car on peut sans inconvénient voir quelquefois par les yeux d'autrui; mais il faut penser par soi-même; sans quoi l'on est un sot.

Je veux donc que l'enfant invente quelque cosmographie naïve, et qu'il essaie de concevoir que Vénus, dans son va-et-vient, traverse le soleil. Longtemps après cela, quand il saurait bien, et par ses inventions aussi, que la lune tourne autour de la terre, et la terre autour du soleil, alors il trouverait que Vénus tourne aussi autour du soleil, et que ce mouvement de va-et-vient est une illusion de perspective. À quoi je l'amènerais en lui faisant voir par la tranche une roue de bicyclette en mouvement, avec un morceau de papier collé à la jante. Mais que vais-je chercher là ? Qui pense à ces choses ? On lui apprend l'histoire, et il ne sait seulement pas ce que c'est qu'une année, et ce que c'est que le calendrier.

12 mars 1911.

151

Tous ces coureurs se donnent bien de la peine. Tous ces joueurs de ballon se donnent bien de la peine. Tous ces boxeurs se donnent bien de la peine. On lit partout que les hommes cherchent le plaisir; mais cela n'est pas évident; il semble plutôt qu'ils cherchent la peine et qu'ils aiment la peine. Le vieux Diogène disait : « Ce qu'il y a de meilleur, c'est la peine. » On dira là-dessus qu'ils trouvent tous le plaisir dans cette peine qu'ils cherchent; mais c'est jouer sur les mots; c'est bonheur et non plaisir qu'il faudrait dire; et ce sont deux choses très différentes, aussi différentes que l'esclavage et la liberté.

On veut agir, on ne veut pas subir. Tous ces hommes qui se donnent tant de peine n'aiment sans doute pas le travail forcé; personne n'aime le travail forcé; personne n'aime les maux qui tombent; personne n'aime sentir la nécessité. Mais aussitôt que je me donne librement de la peine, me voilà content. J'écris ces propos. « Voilà bien de la peine », dira quelque écrivain qui vit de sa plume; seulement personne ne m'y force; et ce travail voulu est un plaisir, ou un bonheur, pour mieux parler. Le boxeur n'aime pas les coups qui viennent le trouver; mais il aime ceux qu'il va chercher. Il n'est rien de si agréable qu'une victoire difficile, dès que le combat dépend de nous. Dans le fond, on n'aime que la puissance. Par les monstres qu'il cherchait et qu'il écrasait, Hercule se prouvait à lui-même sa puissance. Mais dès qu'il fut amoureux, il sentit son propre esclavage et la puissance du plaisir; tous les hommes sont ainsi; et c'est pourquoi le plaisir les rend tristes.

L'avare se prive de beaucoup de plaisirs, et il se fait un bonheur vif, d'abord en triomphant des plaisirs, et aussi en accumulant de la puissance; mais il veut la devoir à lui-même. Celui qui devient riche par héritage est un avare triste, s'il est avare; car tout bonheur est poésie essentiellement, et poésie veut dire action; l'on n'aime guère un bonheur qui vous tombe; on veut l'avoir fait. L'enfant se moque de nos jardins, et il se fait un beau jardin, avec des tas de sable et des brins de paille. Imaginez-vous un

collectionneur qui n'aurait pas fait sa collection ?

Je crois assez que ce qui plaît dans la guerre, c'est qu'on la fait. Il y a une liberté évidente de chaque homme, dès qu'il est armé; et on rirait d'un état-major qui voudrait forcer les hommes à se battre. Mais aussitôt qu'ils sentent leur liberté, ils entrent dans une vie nouvelle et y prennent goût. Craindre la mort, il le faut toujours, et l'attendre, et enfin la subir. Mais celui qui va au-devant d'elle et l'appelle en quelque sorte en champs clos, celui-là se sent plus fort qu'elle. Tout le monde sait bien qu'il est plus facile à des soldats d'aller la chercher que de l'attendre; et l'on aime mieux la destinée que l'on se fait que celle que le temps apporte. Il y a donc une poésie dans la guerre qui fait que l'on ne hait même plus l'ennemi. C'est cette ivresse de liberté qui fait comprendre la guerre et toutes les passions. Une peste est imposée; une guerre est comme inventée, à la manière des jeux. C'est pourquoi il me semble que la prudence n'est pas un gage de paix qui suffise; c'est par l'amour de la justice que l'on supporte la paix; et c'est parce que la justice est difficile à faire, plus difficile qu'un pont ou qu'un tunnel, c'est pour cela que la paix sera; seulement pour cela.

3 avril 1911.

152

L'individualisme, qui est le fond du Radicalisme, est attaqué de tous les côtés. Monarchistes et socialistes le méprisent, et les sociologues aussi, au nom d'une science impartiale. Cela vient principalement d'un renversement de perspective dont les sociologues devraient pourtant nous guérir. On a cru longtemps que l'homme primitif était isolé, et qu'il ne connaissait ni les lois ni les mœurs, mais qu'il suivait ses besoins propres, comme on voit que font beaucoup d'animaux. La civilisation ne serait autre chose, alors, que l'histoire des sociétés comme telles; à mesure que l'homme aurait appris, par nécessité, le respect des contrats et le prix de la fidélité, on aurait vu naître les vertus à proprement parler, la justice, le droit

des faibles, la charité, la fraternité. Il ne s'agirait donc que de vivre surtout en citoyen, d'agir et de penser avec les autres, religieusement au sens plein du mot, pour échapper de plus en plus aux destinées animales, et faire le véritable métier d'homme.

On aurait dû réfléchir à ceci qu'il y a des sociétés d'abeilles et de fourmis où les pensées et les actions sont rigoureusement communes, où le salut public est adoré sans calcul et sans hypocrisie, et où nous n'apercevons pourtant ni progrès, ni justice, ni charité. Mais, bien mieux, les sociologues ont prouvé, par mille documents concordants, que les hommes primitifs, autant qu'on peut savoir, forment des sociétés avec des castes, des coutumes, des lois, des règlements, des rites, des formalités qui tiennent les individus dans un rigoureux esclavage; esclavage accepté, bien mieux, religieusement adoré; mais c'est encore trop peu dire; l'individu ne se pense pas lui-même; il ne se sépare pas du tout, ni en pensée ni en action, du groupe social, auquel il est lié comme mon bras est lié à mon corps. Le mot religion exprime même très mal cette pensée rigoureusement commune, ou mieux cette vie rigoureusement commune où le citoyen ne se distingue pas plus de la cité que l'enfant ne se distingue de sa mère pendant qu'elle le porte dans ses flancs. Un penseur a dit : « Comme la bruyère a toujours été lande, l'homme a toujours été société. »

On aurait pu le deviner; on le sait, c'est encore mieux. Cela fait comprendre la puissance de la religion et des instincts sociaux; mais aussi que la société la plus fortement nouée repousse de toutes ses forces tout ce qui ressemble à la science, à l'invention, à la conquête des forces, à tout ce qui a assuré la domination de l'homme sur la planète. Et il est très vrai que l'homme, en cet état de dépendance, n'avait point de vices à proprement parler; mais on peut bien dire que la société les avait tous; car elle agissait comme une bête sans conscience; de là des guerres et des sacrifices humains; une fourmilière humaine, une ruche humaine en somme. Et donc le moteur du progrès a dû être dans quelque révolte de l'individu, dans quelque libre penseur qui fut sans doute brûlé. Or la société est toujours puissante et toujours aveugle. Elle produit toujours la guerre, l'esclavage, la superstition, par son mécanisme propre. Et c'est toujours

dans l'individu que l'Humanité se retrouve, toujours dans la Société que la barbarie se retrouve.

17 avril 1911.

153

Mai nous arrive, et les villages sont fleuris. Les bouquets du printemps sont jetés un peu partout; en traînées dans les plaines, en taches vives au milieu des bois; mais autour des maisons il y a des nichées d'arbres fleuris; chaque village a ainsi sa couronne; cela marque le domaine du jardinier; ici ont travaillé les mains, les couteaux, les bêches; plus loin, le bœuf et la charrue. Mais bientôt la grande verdure va confondre tout, et les champs reprendront le village.

Je pensais à ces choses[1] comme je roulais dans un de ces petits trains campagnards, qui ont l'air de suivre les sentiers. Le vent de la course faisait voler les pétales et sans doute aussi le pollen; nous faisions des mariages en passant, comme en a fait ces jours-ci tout ce grand vent au soleil. Comme la vie se jette au-dehors d'elle-même, au premier temps favorable! Les arbres sont fixés par leurs racines, et condamnés à vieillir et à mourir là où ils sont nés; mais ce n'est qu'apparence. Le meilleur de l'arbre se porte au bout des branches et s'organise dans le bourgeon. Au premier soleil, cela éclate en fleurs, et toute fleur est un arbre qui émigre; l'arbre s'enfuit hors de lui-même et se reforme plus loin, si la terre le permet.

Il y a des voyages et des migrations de plantes, sensibles à l'œil du jardinier; les herbes suivent l'eau et le vent; tantôt elles descendent, tantôt elles escaladent un talus. Laissez votre jardin tranquille, les herbes rentreront, par-dessus les murs et par-dessous les portes. Chaque plante est fixée, mais l'espèce se meut. Le pollen voyage dans le vent, ou sur le dos de l'insecte; bientôt la graine s'envolera. Beaucoup de graines ont des ailes; d'autres, à maturité, sont lancées comme par explosion. « Quand la forêt marchera, Macbeth sera vaincu »; cette prophétie obscure, et qu'ils exécutent en portant des arbres coupés, cette prophétie se réalisait d'elle-même; car, avec un peu

de patience seulement, on voit que toute forêt marche.

On dit bien aussi : « Quand les hommes changeront, quand ils ne seront plus avides, jaloux, ambitieux, la justice sera. » Nous sommes tentés aussi de couper une forêt et de la porter à bras. Mais les hommes marchent plus vite qu'on ne croit. Chacun d'eux avant trente ans est aussi immobile qu'un arbre; il a sa forme et ses nœuds; mais les enfants courent, et ce sont toutes les idées qui courent; pendant que vous le définissez, il est déjà hors de lui-même. On voudrait pousser l'homme, et ses enfants sont déjà loin. Nous jugeons mal de ces choses, parce que chacun de nous est lié à sa nature acquise comme un arbre est lié au sol. Toute doctrine sèche sur pied en apparence; le vieillissement atteint tout et durcit tout. Mais après un peuple vient un autre peuple, fils du premier, qui fait ce que l'autre a voulu. Non pas sans échecs, ni sans retours, mais toujours sous cette loi que c'est le meilleur de l'homme qui s'échappe, et fructifie, soit en idées, soit en hommes. Se reproduire c'est se produire.

Donc les hommes d'âge ne se rendent pas bien compte lorsqu'ils disent que tout le monde se moque maintenant des espérances de leur jeunesse; elles sont mortes pour eux, par la dureté de l'âge; mais elles sont déjà plus qu'espérance dans les enfants qui courent. Par exemple, ils reviendraient presque à la religion; mais leurs enfants ne l'ont même point connue. Personne ne marche et tout avance. Macbeth est vaincu, la forêt marche.

26 avril 1911.

154

Ce qui nous intéresse dans ces querelles de Sorbonne, c'est que la Sorbonne historienne a la prétention d'être une Sorbonne radicale. Le fait est que ces gratteurs de bibliothèques sont de solides républicains; mais cela ne prouve pas que l'érudition soit républicaine. Le Dreyfusisme, quoique des historiens s'y soient jetés, n'était pas pour cela du ressort de la critique historique; ce n'était que le bon sens contre les passions; mais on a tout confondu, et l'on donne comme évident que l'homme

démocratique doit être rompu aux méthodes historiennes, et se nourrir de vieux livres, et sans choix, dans sa belle jeunesse. Inversement les réactionnaires, par entraînement et opposition, réclament pour la libre culture et pour l'invention, ce qui va contre leurs principes. Il faut pourtant retourner toutes ces idées : on ne peut pas les laisser ainsi la tête en bas.

L'érudition comme on la pratique à la Sorbonne, et comme on l'enseigne, est une très vieille chose, à ce point que j'ai souvent constaté que les nouveaux érudits copient tout simplement les érudits d'autrefois. Cette science liseuse est fille du despotisme; et le célèbre Bayle est un exemple de cette liberté de penser, qui se cache dans les petites choses, et se donne l'air de ne réfléchir qu'avec les penseurs d'autrefois, et de préférence avec les moins connus. Cela va avec un scepticisme accommodant. Bayle et Voltaire n'inventaient guère que des malices, et ne demandaient pas beaucoup. Je remarque le même esprit chez nos grands liseurs, qui ont vu trop d'idées, des belles, des médiocres, des petites, pour admirer vivement, et ainsi continuer les grands inventeurs d'idées. À chercher où Proudhon a pris ses idées, on ne s'entraîne pas à refaire en notre temps ce que Proudhon a fait dans le sien; on en vient plutôt à mépriser le talent, qui greffe des idées vigoureuses sur les jeunes pousses, et à prendre la pensée comme un jeu dans le genre du bridge, pour tuer les heures. Ces bibliothécaires pensent en bâillant, et font dormir. Si j'étais riche, et attaché aux privilèges, je ferais des pensions à tous ces gens-là.

Il nous faut des têtes pensantes. Si l'on lit Rousseau dans une mauvaise édition, c'est un malheur sans doute, mais c'est un petit malheur; la pensée de cet inventeur d'idées ne dépend point d'une variante. Il faut le lire et le relire, non pour y trouver l'esprit de ce temps-là, mais pour y prendre l'occasion de penser aux choses d'aujourd'hui. Puisque le pouvoir est partout, il faut que la pensée soit partout. Il faut des éveilleurs, et laisser tout le reste à ceux qui n'ont pas le courage de penser pour l'avenir. Cela est démocratique; il faut des éclairs d'aristocratie partout dans la foule; il faut des individus. Si les réactionnaires se joignent à nous pour réclamer ce pain quotidien d'idées, nous sommes avec eux en cela. Je me moque des partis. Tel idéologue du royalisme est plus

radical, oui ma foi, que tel mouton socialiste. La libre pensée est radicale, et tout le reste est moinerie.

2 mai 1911.

155

Il faut que l'esprit scientifique pénètre partout; je ne dis pas la science, mais l'esprit scientifique; car la science forme une masse qui écrase; et ses derniers travaux, sur la lumière, sur l'électricité, sur les mouvements des corpuscules, supposent à la fois des calculs compliqués et des expériences tout à fait hors de l'ordinaire; et il est assez clair que des recherches sur le radium ne sont pas encore propres à jeter un peu de lumière dans les esprits jeunes et qui n'ont que peu de temps pour étudier.

Ce qui est le meilleur dans la science, c'est ce qui est le plus ancien, le plus solidement établi, le plus familier à tous par la pratique. Une erreur de grande conséquence est de vouloir cultiver les enfants en leur résumant les plus récentes controverses des physiciens. Il y a des savants pour rejeter entièrement l'attraction Newtonienne, et pour supposer à la place par exemple une compression vers un centre, les planètes étant alors poussées vers le soleil au lieu d'être attirées par le soleil : il me faudrait bien des lectures et de longues réflexions pour décider s'il y a là autre chose qu'une discussion sur les mots; mais ces subtilités ne sont pas bonnes pour les enfants. Je veux qu'ils apprennent d'abord à se reconnaître dans le ciel, à déterminer le lieu des principales constellations, à suivre là-dedans les voyages du soleil, de la lune, et des planètes les plus apparentes; après cela nous passerons des mouvements apparents aux mouvements vrais, sans entrer dans les subtilités de ceux qui se demandent en quel sens il faut dire que la terre tourne; et ces raisons supposent à leur tour des connaissances déjà difficiles à acquérir. Il faut que l'enfant refasse ce chemin. Thalès, Pythagore, Archimède, Copernic sont des maîtres qui lui suffisent. Celui qui enseigne n'a pas à se préoccuper d'être éclairé sur les dernières découvertes; d'autant qu'il ne le sera jamais bien; il y a certainement des erreurs

de fait, des erreurs de raisonnement, des erreurs de jugement dans tout ce qu'on nous raconte sur le radium ou sur les électrons. Pourquoi n'y en aurait-il pas ? À chaque époque, et chez les plus grands physiciens, on en peut trouver. Laissons faire le temps infatigable, qui passera toutes ces choses à son crible.

D'autant que les plus récentes merveilles, comme électricité, téléphone, messages sans fil, étonnent plus qu'elles n'instruisent, et sont propres à illustrer ce mot célèbre, que l'homme peut plus qu'il ne sait. C'est ainsi qu'on fait le lit d'une idée ruineuse, elle-même couchée, c'est à savoir que l'homme ne connaît rien de rien. Or, des leviers, des poulies, des corps flottants, l'homme sait tout, et presque par axiomes. Forte nourriture, celle-là, et non point boisson qui d'abord enivre, et bientôt endort. L'esprit a son hygiène aussi.

Il n'est pas sain de commencer par courir à côté du champion. À chacun sa tâche. Il est bon que des aventuriers de génie aillent en avant à la découverte. Je pense surtout au gros de l'armée, qui reste en arrière et de plus en plus. Car, en vérité, un paysan de notre temps est aussi loin d'un cours de mécanique professé à la Sorbonne, qu'un esclave sicilien l'était des spéculations d'Archimède sur les corps flottants. La démocratie a pour premier devoir de revenir aux traînards, qui sont multitude; car, selon l'idéal démocratique, une élite qui n'instruit pas le peuple est plus évidemment injuste qu'un riche qui touche ses loyers et ses coupons; et je croirais assez que cette injustice du savant, qui nous paie en machines au lieu de nous payer en notions, est la racine de toutes les autres. Voilà pourquoi, dans les programmes de sciences pour les enfants, je joindrais à l'astronomie l'étude des machines simples, comme levier, poulie, plan incliné, coin, clou, vis, hélice[1]; et je dirai qu'en voilà assez pour éclairer les esprits absolument, et rompre les chaînes de consentement qui sont les vraies chaînes.

5 mai 1911.

156

Il y a encore une erreur que je veux signaler, chez ceux qui nous offrent la Culture démocratique. Ils semblent mépriser l'art d'écrire et ses ornements, et le réduire à la stricte logique et à la stricte grammaire, comme on peut voir dans un traité de géométrie. Car, disent-ils, le beau style est un luxe; il suppose des oisifs pour s'y appliquer et des oisifs pour le goûter. Et, puisque les conditions s'égalisent en ce sens que les riches ne resteront riches qu'au prix d'un travail suivi, il faut prévoir une simplification du langage, et une éloquence dénudée; des choses, des mesures, des comptes. Déjà l'on peut voir que les langues qui se forment sont bien plus régulières que les langues d'autrefois; les nuances disparaissent; l'individu n'a plus le droit d'inventer; ce que l'on attend de lui, c'est une idée vraie dans une forme commune. Les belles-lettres, autant qu'on veut les conserver dans l'enseignement ne peuvent donc pas viser, comme autrefois, à des plaisirs raffinés; le temps d'ailleurs manquerait, par la place que les sciences ont occupée; et puis ce peuple d'automobilistes et d'aviateurs n'est pas curieux de bouquets à Chloris, ni d'images rares, ni de maximes à secret. Ainsi la vieille rhétorique n'aura bientôt plus d'objet; il faut qu'elle devienne science à son tour, science de livres, science de documents, science historique, si elle ne veut pas être méprisée.

Les développements de ce genre me paraissent tout à fait creux. Ils veulent séparer la pensée et l'art d'écrire, le fond et la forme; mais cela ne se peut point. Un traité de géométrie ne fait point penser, il ne touche point, il n'éveille point; au contraire il ennuie, parce qu'il ne dit que ce qu'il dit. On l'apprend afin de le savoir, et d'en faire de l'argent; mais ce n'est pas apprendre. Apprendre vraiment c'est tâtonner dans ses propres idées; or cela ne se fait point sans des secousses et des tremblements de toutes les idées à la fois, de tous les sentiments à la fois. Les ingénieurs s'entendent très bien entre eux pour l'action; mais tout se passe au-dehors; ils ne pensent point. De là sans doute de belles et puissantes machines, mais

des esprits niais et puérils, et une véritable barbarie au-dedans, comme on le voit assez par leur politique, qui est une politique de brutes. L'un dit : « Il faut fusiller tous ces gens-là », et l'autre : « Il faut brûler l'usine. » La destinée de l'homme et l'avenir des sociétés ne sont plus réellement dans les pensées; ce ne sont que des litanies de parti; les hommes s'entendent sur des mots, en vue de l'action. C'est une politique machinale des deux côtés, sans jugement des deux côtés. Or la démocratie veut tout à fait autre chose, un peu de vraie culture pour tous, ce qui suppose des génies éveilleurs, des pensées qui touchent et soulèvent la nature brute, des idées qui remuent les cœurs, des fruits de nature, des poètes enfin, pour que notre Justice ait une valeur de religion.

8 mai 1911.

157

On lit souvent dans les journaux que des amoureux ont décidé de mourir ensemble plutôt que de supporter une séparation. Or, si l'on est capable de sacrifier froidement sa propre vie, et, bien plus, la vie de celle qu'on aime, que ne sacrifierait-on pas ? C'est là une étrange folie. L'éducation, les autres affections, la tyrannie de l'opinion n'y peuvent pas beaucoup.

On se tromperait tout à fait, je crois, si l'on voulait voir dans les passions de l'amour l'effet d'un désir de chair très vif. Cela, c'est un autre danger, ou, si vous voulez, une autre maladie, qui produit des effets tout autres. On se trouve alors bien plus l'esclave de ses propres besoins que l'esclave de telle autre personne; c'est par des désirs de ce genre, qui ne choisissent guère, et qui n'ont rien que d'animal, en somme, que s'explique la prospérité des entreprises de prostitution, en tous pays. Il semble même que ce genre de fièvre va par accès, et ne change guère les travaux, les projets, les affections d'un chef de famille. C'est pourquoi tous ces magasins discrets, où l'on loue des femmes comme instruments de plaisir, sont, dans le fait, tolérés. Bien loin de nourrir les passions de l'amour, tout au contraire cet étrange commerce contribue sans

doute à diminuer le prestige de l'amour, par l'avilissement, par l'indifférence, par la stupidité où il jette la femme.

Et, par ces jeux d'opposition, on arrive à bien saisir ce qui fait la puissance de l'amour. Vouloir être aimé, c'est vouloir régner; et l'on ne règne ni par la force, ni par l'argent, ni par le plaisir qu'on donne; car ce sont de petites gloires; la vraie gloire est à persuader; mais c'est encore trop peu dire; on veut être adoré en esprit et comme esprit. C'est dire qu'une femme facile, sans réserve, sans pudeur d'esprit, qui veut plaire, qui s'applique à plaire, ne sera jamais aimée passionnément. Une femme qui se cache moralement, qui se garde, qui se réserve, qui a sa vie intérieure, qui rêve en dedans, qui veut en dedans, qui est à cent lieues, qui regarde sans voir, qui fait l'automate, qu'on ne peut deviner, qui ne veut pas être devinée, qui reste à sa place, qui se suffit, c'est une femme de ce genre, et qui est sincèrement ainsi, c'est une telle femme qui est redoutable pour un cœur ambitieux.

Surtout dès que l'ambitieux a surpris quelque trouble, quelque signe vite réprimé, quelque lutte au-dedans, dont il est peut-être la cause. Peut-être. C'est sur un peut-être que l'amour vit; je dis l'amour-passion; la certitude le transforme en un bonheur parfait, sans orages, ou bien alors le tue. L'amoureux est un ambitieux; il cherche des ennemis dignes de sa puissance et de belles victoires; ou même, sans chercher de victoires, il s'intéresse aux avantages qu'il prend sans les avoir cherchés, mais s'il vient à en douter, il en veut de nouvelles marques; il s'anime au jeu; il guette un regard, un mouvement; voilà comment les obstacles, la résistance, les séparations de chaque jour, exaspèrent l'amour jusqu'à la folie. Mais l'attrait physique n'y importe pas autant qu'on croirait. Et la débauche y est plutôt contraire.

28 mai 1911.

158

Si j'avais à prononcer sur la Culture d'esprit, je négligerais d'abord les nuances, et je mettrais l'accent sur un caractère assez visible, qui distingue très bien la culture

du savoir. On peut savoir beaucoup de vérités, et très bien pour la pratique, sans en bien connaître les preuves. Ainsi un chimiste peut être fort savant s'il peut annoncer d'avance ce qui résultera de la combinaison de deux corps, dans telles ou telles conditions; mais il ne sera point cultivé en cela. Il sera cultivé autant qu'il aura trouvé lui-même, ou tout au moins retrouvé, les vérités qu'il sait; et cela ne peut guère se faire naturellement et sincèrement que si ces vérités, si banales qu'elles soient, lui sont d'abord inconnues, c'est-à-dire s'il doute vraiment, s'il cherche vraiment; car lorsqu'on cherche la preuve de quelque chose que l'on connaît déjà comme assuré, la recherche est molle et trop facile; on ne s'y jette point tout entier. Voilà ce qui gâte l'esprit des enfants; on commence par leur dire que la terre tourne; et, après cela, ils sont trop faciles sur les preuves. Et même, plus tard, lorsque, par scrupule, ils feindront de mettre la chose en doute, et de se la prouver à eux-mêmes comme s'ils l'ignoraient, ils n'y mettront jamais la naïveté de celui qui ignore. Quand on sait une chose, on ne peut plus l'apprendre. C'est pourquoi, si j'avais un disciple à former, je veillerais bien à ne pas lui apprendre trop de choses, et même, par exemple, à lui faire clairement concevoir comment les étoiles tournent, ce qui n'est pas tout à fait vrai, mais ce qui est sur le chemin du vrai. Car, dans ces premiers travaux, il s'agit moins d'éviter l'erreur que de former le jugement, en conduisant le disciple d'erreur en erreur, en le laissant, pour tout dire, se tromper comme il faut.

Un Descartes était moins savant qu'un de nos physiciens de moyenne valeur, si vous avez égard au nombre des vérités que Descartes ignorait, et que l'autre connaît. Mais si l'on considère l'allure de l'esprit et la critique des preuves, il faudra dire que Descartes était plus cultivé que notre physicien. En ce sens, l'erreur de Descartes est de meilleure qualité que la vérité d'un pédant. Je mettrais donc l'enfant, autant que possible au régime de Descartes, qui dut trouver par lui-même tout ce qu'il était curieux de savoir. Il ne faut point alléguer ici qu'il est nécessaire aujourd'hui de savoir beaucoup; il sera toujours temps d'aller vite, et cela ne sera pas difficile si l'on retarde les démarches de l'esprit au commencement.

La réflexion consiste proprement non pas à se de-

mander si quelque chose est vrai ou faux en vérifiant par tous moyens, mais exactement à peser la valeur des preuves, à juger probable ce qui n'est que probable, et certain ce qui est certain, au lieu de confondre toutes ces nuances, comme il est commode pour la pratique. Et c'est peut-être pour cela que les problèmes d'esthétique et de morale cultivent mieux, quoiqu'on n'en trouve jamais des solutions incontestables; car on y apprend à douter, à tâtonner, à réfléchir enfin. Et les sciences iraient à la même fin, si on les enseignait mieux.

13 juin 1911.

159

D'où vient cette mode, si ancienne, des bagues, bracelets et colliers ? Si l'on ne considérait que les colliers et les bracelets, on pourrait croire que ce furent des signes d'esclavage; et il serait difficile de comprendre comment on arriva à les porter volontairement et avec plaisir, comme signes de puissance et de richesse. Et, du reste, cette interprétation n'explique pas les bagues, ni les boucles d'oreilles.

Mais si l'on prend tous ces ornements comme d'anciennes armures, tout s'explique assez bien. La gorge est un des points vulnérables du corps, de là les colliers. Mais il y a sous l'oreille et au-dessus des colliers, un point encore vulnérable, où l'on sent battre les artères carotides; et des plaques d'or ou de métal, pendues aux oreilles, pouvaient arrêter ou détourner une flèche ou une sagaie. Enfin les coups de tranchant sur le poignet et sur les doigts mutilaient l'ennemi pour toujours, parce que les tendons coupés se rétractent et qu'ainsi la cicatrisation ne les répare point; ce furent donc des blessures redoutées, contre lesquelles, bien avant le gantelet de fer, on trouva les bagues minces en dessous, élargies et allongées en dessus, comme on les fait encore, et les bracelets, surtout à plusieurs cercles, qui protégeaient sans paralyser. Ces armures furent précieuses et désirées, en même temps qu'elles furent les signes du courage et de la force,

puisqu'elles étaient portées par les guerriers. Chez nous l'épaulette, qui fut d'abord une espèce d'armure contre les coups de sabre, est encore un ornement et un insigne.

Comment les faibles, et notamment les femmes, aimèrent à porter de tels signes, comment ce qui était utile devint beau, comment l'armure devint ornement, ce n'est pas difficile à comprendre. Les gravures et ciselures s'expliquent de mille façons. D'abord, il y eut des bracelets glorieux, tout tailladés et bosselés dans les combats; et puis on imita ces vénérables modèles, et les bijoutiers de ce temps-là, qui étaient armuriers, en étudiant ces lignes et ces formes, y découvrirent des figures régulières, des feuilles, des fleurs, des animaux, des visages, auxquels on prêta naturellement des vertus mystiques.

Car je crois que le dessin fut inventé par hasard, et se trouva fait sans qu'on l'eût cherché. Par exemple, ce furent les nœuds du bois, respectés d'abord à cause de leur dureté qui ébréchait l'outil, qui donnèrent la première idée de la sculpture; ceux qui ont sculpté des cannes savent bien que c'est la forme de la racine qui suggère l'image d'un homme ou d'une bête. Ainsi l'objet d'art étonna l'artiste tout le premier, car il ne cherchait que l'utile; et c'est avec ravissement, sans doute, qu'il découvrit, dans ses propres œuvres, une signification qui n'était point dans sa volonté. Et ce procédé est encore aujourd'hui celui des poètes qui travaillent à égaliser leurs vers et à les faire rimer, sans prévoir les résultats quelquefois merveilleux de cette recherche tâtonnante. Et ces réflexions sont pour montrer qu'un archéologue trouverait occasion de réfléchir, si l'envie lui en venait.

Ces exemples font voir où se trouve précisément la beauté et où elle est, si je puis dire, nichée. Ce qui est beau c'est la rencontre de la nature et du sens, comme il est évident dans les bonnes rimes. Ce qui orne, ce n'est point de porter l'armure d'un brave, mais c'est d'y trouver son nom ou sa ressemblance dans les entailles faites par l'adversaire; encore mieux si l'artiste imite ce genre de hasard; c'est pourquoi, sans doute, il y a ce trait de la violence dans les gravures. On remarquera que tout contribue à compliquer les problèmes d'esthétique. Par exemple, de ce qu'une matière rare conserve mieux les marques, on pourrait conclure que cette matière est

belle; elle est belle parce qu'elle conserve une belle empreinte.

14 juin 1911.

160

Le despotisme se nourrit de lui-même; la liberté, d'elle-même; la guerre, d'elle-même; la barbarie, d'elle-même. Ce qui est une fois a une merveilleuse force pour durer. Je veux dire que nos idées et nos sentiments se conforment bientôt à nos actions. Les possibles ne font rien; mais un cerf-volant réel a fait penser à l'aéroplane. Notre République, de même, n'était qu'un jouet fragile au commencement. Fille du hasard; née par les divisions des monarchistes après les victoires prussiennes; on l'a assez dit. Mais les grandes choses ont toujours de petits commencements. Un peuple qui vit en monarchie et qui pense et aime la République, c'est contre la nature. C'est par la pratique que l'on vient à la théorie. En monarchie les pensées sont monarchiques; en guerre, guerrières. Celui qui va aux colonies prend des pensées coloniales; celui qui s'enrichit prend des pensées de riche; le malade pense en malade; il pense à la potion comme il pensait au repas. Tout changement semble impossible; mais, quand il est fait, c'est l'état ou l'on n'est plus qui semble impossible.

Le grand-père de mon grand-père, s'il était juge, a pu donner la question, entendez faire broyer les os d'un prévenu afin de savoir s'il était coupable; c'était pourtant un homme comme moi; juste en certaines actions, barbare en d'autres; tendre ou impitoyable selon la coutume, et toujours de bonne foi. Nous ne pouvons pas concevoir ce que nos arrière-neveux penseront de nous.

Nous ne comprenons pas la torture; mais cela se faisait il y a un siècle et demi; et la pensée suivait l'action. C'est pourquoi c'est une très mauvaise preuve en faveur d'une religion que de dire qu'elle a duré; et Pascal a trop raison lorsqu'il dit : « Pratiquez et vous croirez. » Parbleu oui je croirais, et c'est pourquoi je ne veux pas pratiquer. Toute concession vaut preuve; et le respect de forme est

tout de suite respect de cœur. La machine va plus vite que le raisonnement; j'ai été poli avec cet homme que je ne connaissais point; je l'aime déjà. On peut dire : « Je l'aime déjà parce que je suis content de lui et de moi », mais c'est une raison qui vient ensuite; mon premier salut a tout décidé. Nos préjugés ne sont point des pensées, ce sont des actions. Si je fuis une fois, j'aurai peur; si je salue trop bas une fois, je serai plat; si je joue, je serai joueur; si je bois, je serai ivrogne. Mais non pas sans remède. Si je me prive une fois de boire, me voilà sobre aussi bien. Nous sommes en paix, et pacifiques. Vienne la guerre, on s'y mettra; non peu à peu, mais tout de suite. Cette pensée n'accable pas; elle est tonique et vivifiante au contraire; nous nous sentons responsables de tout ce qui arrive, et porteurs de progrès. Mais ne posons pas le fardeau par terre, non, pas même une minute.

13 août 1911.

161

« Tout s'écroule, dit l'un; tout périra; oui, toutes les différences s'effaceront. Cette horloge, qui vient de sonner minuit, va à son repos; les poids descendront le plus bas qu'ils pourront; et ils ne seront remontés que par quelque autre poids plus lourd, qui descendra aussi, et autant qu'il pourra. Vous-même, qui la remontez, vous ne le pouvez faire qu'en ramenant au niveau le plus bas des aliments, horloges remontées elles-mêmes par quelque autre chute; et les végétaux, qui sont l'aliment de tout animal en définitive, sont eux-mêmes remontés par la grande cascade solaire; selon la vraisemblance, le soleil n'est pas autre chose qu'une chute de matière vers l'équilibre; comme le poids de l'horloge descend, ainsi une matière subtile tombe sur le soleil, s'échauffe par le choc, et disperse cette énergie qui était mouvement en ondes de chaleur à travers les espaces. Tout finit par là. De la chaleur se dégage, et s'écoule du plus chaud au plus froid. Les changements chimiques se font tous sous cette loi; comme le poids descend vers son repos, ainsi les

équilibres chimiques dégringolent toujours au plus bas; l'explosif fait explosion à la fin, et n'est plus que terre inoffensive; le combustible brûle à la fin; on peut dire que tout brûle, en ce sens que les combinaisons qui se font, sont toujours celles qui dégagent le plus de chaleur. Et pour remonter un corps, par exemple pour fabriquer de la nitroglycérine, il faut toujours utiliser quelque autre chute, avec dégagement de chaleur; il faut de petites explosions pour en préparer une grande, et toujours avec dégagement de chaleur, c'est-à-dire égalisation pour le total, et effacement des différences, puisque toujours le plus chaud échauffe le plus froid jusqu'à l'équilibre. J'annonce la fin de tous les mondes, par usure de tout mouvement et égalisation de toutes les températures.

— Jérémie, dit l'autre, prophète Jérémie, il n'est pas possible que cette loi soit la seule loi. Car si toutes les différences doivent s'effacer par un devenir toujours dans le même sens, c'est déjà fait, oui, c'est déjà fait. Ce monde est déjà à l'équilibre. Car, songez-y, le temps n'a point manqué. Si loin qu'on remonte, tout changement, d'après votre loi, était déjà dégagement de chaleur, égalisation, nivellement des températures; et si quelque énergie remontait ici ou là, ce n'était qu'apparence, et ricochet d'une autre chute, et nivellement dans l'ensemble, comme on voit que de l'eau versée ne s'égalise point sans vagues ni remous. Eh bien, si c'est ainsi, c'est déjà fini, car le temps en arrière est aussi long qu'on veut; et l'équilibre une fois établi, rien ne peut le changer. Si le monde n'a point de commencement, et s'il va à l'équilibre, il y est déjà. Or, il n'y est point. » Ainsi discutaient nos deux Pythagoriciens, pendant que la lune, déjà entamée, montait vers le milieu du ciel en même temps que Mars et Saturne.

21 août 1911.

162

La vie est un travail qu'il faut faire debout. Assis, couché, à genoux, rien de cela n'est bon. Ces pensées me venaient comme je suivais un enterrement de village. Des nuages lourds voilaient le soleil d'instant en instant; après

la route qui serpente à mi-côte, ce fut le chemin pavé et l'escalier de pierre, et la paix d'une vieille église toute blanche, avec des ogives simples et parfaites. Dans ces formes justes, dans le chant liturgique, dans les replis de la cérémonie, on percevait la mesure et la décence convenables à des vivants qui se savent mortels. Car nous avons cette charge à porter; elle nous tient bien aux épaules; il n'y a qu'à marcher avec; car nous ne sommes pas des ânes pour nous rouler. Aussi, quand le bât nous blesse, ce n'est pas assez de la nature pour nous rappeler notre métier d'hommes, car elle meurt sans savoir. Il faut des choses humaines, comme l'ogive et les discours liturgiques; des choses humaines qui soient bien appuyées par terre, qui soient bien égales des deux côtés, et qui marchent selon une règle. Le prêtre veut nous incliner; mais la cérémonie nous redresse.

Tous ces rites sont parfaits; exactement à notre mesure; je n'y vois rien de surhumain; les hommes y ont suffi. Il fallait cette marche réglée, ces chants, ces formes, ces témoignages, cette politesse étudiée, pour discipliner le désespoir.

Jusqu'où tomberaient les malheureux si tous leurs semblables s'enfuyaient en se bouchant les yeux et les oreilles ? Ou, pis encore, si tous leurs semblables, réveillant leur propre désespoir se jetaient dans des lamentations désordonnées ? Mais, tout au contraire, l'humanité se range comme pour dire : « Nous savons ce que c'est. »

Parbleu, si l'on voulait, qui donc dans cette foule n'a pas mille bonnes raisons de se précipiter et de mordre la terre ? Qui donc, comme ces Mercenaires, n'aurait pas de blessures à montrer ? Mais comme il y a des vêtements pour cacher l'animal, ainsi la cérémonie habille les douleurs comme il faut. La religion est vraie en tout le reste, et menteuse seulement en ce qu'elle dit. Car s'il y avait un Dieu au ciel, comment ne pas crier de terreur ou de colère ? Mais il y a une raison commune, fille de la terre comme nous, mais le plus beau fruit de la terre, et le vrai Dieu, s'il nous en faut un, selon laquelle le courage plie en même temps que le corps; d'où chacun sait bien qu'il faut se redresser et regarder au loin, par-dessus les peines. Non pas couché. Non pas même à genoux. La vie est un travail qu'il faut faire debout.

2 septembre 1911.

163

Il arrive encore assez souvent qu'un Dreyfusard élève le ton et réveille des passions magnifiques. Je ne sais plus à propos de quoi l'un d'eux se leva, dans un cercle où j'étais; et j'ai retenu quelque chose de son discours, parce que cela peut servir à expliquer un peu mieux ce mouvement d'opinion extraordinaire, qui mit si aisément en déroute des forces réactionnaires déjà triomphantes.

« Pour le droit, dit-il, oui, pour le droit; mais il faut bien l'entendre. Je n'ai pas eu d'amour pour Dreyfus; je n'ai pas souffert avec lui; je n'ai pas craint l'exil et la prison, ni pour moi ni pour d'autres. L'affaire m'intéressait comme un problème; je suis avocat; j'en parlais en avocat; j'examinais les arguments et les probabilités, impartialement, sans y mettre de passion vive; et je recevais paisiblement toutes les opinions. Mais voilà que mes opinions furent contrariées, non point par des arguments, mais par une contrainte tantôt sourde, tantôt déclarée, il devint clair qu'on voulait m'empêcher d'en parler librement. Ce furent des coalitions dans les cercles, et des sourds volontaires; quelquefois des interdictions; plus souvent des menaces voilées, des conseils, une mise à l'index, un isolement; des violences de langage qui d'abord me trouvèrent stupide; une rumeur qui courait; un fanatisme qui montait; une foi; une orthodoxie; une persécution. Je suis paisible; je suis prudent; je suis patient. J'aime l'ordre et j'obéis aux lois. Mais j'aime la liberté de penser. Là-dessus, je suis intraitable; la plus petite tyrannie d'opinion me touche au vif. Comment ? Je raisonne de mon mieux; je suis prêt à écouter l'adversaire; à m'éclairer de toutes les façons; je veux peser en conscience le droit de l'individu et le droit de l'État; je m'applique à ne pas prononcer d'avance et légèrement; j'admets toutes les thèses et toutes les hypothèses; je ne suppose chez l'adversaire ni méchanceté, ni hypocrisie, ni sottise; tout homme qui m'écoute est mon juge; je veux bien argumenter devant n'importe quel arbitre, même prévenu contre mes raisons. Et voilà que l'on prétend couvrir ma voix; voilà que l'on avoue le dessein de m'empêcher de

parler en homme libre et penser en homme libre. J'en tremble encore de fureur. Ils ont donc cru, ils ont donc osé espérer que par timidité, par prudence, par peur des coups, je recevrais leurs dogmes et je réciterais leurs litanies! Quand j'eus bien compris cela, j'ai compris qu'on me tuerait ou que je vaincrais; je me suis jeté dans l'armée des hommes libres, oui, avec n'importe quels anarchistes, parce qu'il fallait, avant tout, écraser les persécuteurs, et délivrer l'esprit d'examen. Non pas tant pour le droit de Dreyfus que pour le droit de penser et de parler. » Ces discours sont comme les fumées d'un volcan; on aurait tort de croire qu'il est éteint.

5 septembre 1911.

164

La lutte politique sera entre le peuple et les puissances financières. Plus d'un socialiste a annoncé que l'organisation démocratique convenait merveilleusement aux tyrans d'aujourd'hui, qui sont les grands chefs de la banque, de l'industrie, du commerce. Comment agit-on sur l'opinion? Par les journaux, et pour lancer un journal, il faut de l'argent. Les élections de même; non que l'électeur soit à vendre, mais on agit aisément par le journal, par l'affiche, par des dons aux œuvres d'instruction et d'assistance, par des services rendus à ceux qui dirigent l'opinion. C'est un jeu de conduire l'opinion, dès que l'on paie; les entrepreneurs de publicité le savent bien.

C'est d'autant plus facile, remarquez-le bien, qu'il ne s'agit pas de travailler pour ou contre les prêtres, pour ou contre la monarchie; les manieurs d'argent n'ont pas intérêt à changer le régime, mais seulement à choisir les hommes puissants dans tous les partis; or, dès qu'on leur paie leur élection, on les tient. Rien ne dit que ces élus de l'avenir ne crieront pas plus fort que nous contre la tyrannie de l'argent; excellentes déclamations, qui seront payées aussi, et qui permettront de traiter discrètement des affaires profitables, comme chemins de fer et mines aux colonies, fournitures, travaux publics, emprunts, conversions, admission de valeurs étrangères, et autres

opérations qui sont encore trop souvent troublées par quelque idéaliste de province. Il s'agit, enfin, de tuer l'Idéaliste de province, l'homme redoutable que rien n'arrête, ni les promesses, ni les menaces, parce qu'il est retranché, fortifié, invincible dans son Arrondissement, comme le féodal d'autrefois dans son château.

Je m'étonne que les socialistes, qui aperçoivent si bien le danger, ne voient pas que le salut de la République est justement dans le scrutin d'arrondissement[1]. Tout autre système, et même le scrutin de liste pur et simple, met les Idéalistes, les Irréductibles dont nous avons besoin, dans la dépendance du politicien de carrière, du chef de parti, du grand journaliste. Une importante fédération d'intérêts peut déjà le combattre chez lui, et c'est par ce moyen que les Proportionnalistes ont obtenu tant de promesses imprudentes. Mais s'il s'agit d'élections départementales, l'Idéaliste de province, celui qui se soutient par son caractère, par une longue suite de services rendus, par une action continuelle pour les petits et contre les gros, celui-là se trouve aussitôt affaibli et menacé, pris dans des alliances, esclave d'un parti et d'un grand journal; ou bien il sera battu, et l'on aura à sa place quelque politicien diplômé, libéral, progressiste, radical ou même socialiste selon la région, mais toujours mal connu des électeurs, soumis à son parti et à ses journaux, trop habitué à mêler la politique et les affaires. Or, justement, il faut séparer la politique et les affaires, et, pour cela, sauver d'abord le scrutin d'arrondissement. Rien n'est plus facile si l'on veut traiter réellement la question, au lieu de tomber dans les lieux communs.

9 septembre 1911.

165

La Sorbonne se défend; et cette polémique est assez amusante à lire. Car la Ligue pour la Culture Française voulant du latin partout, la Sorbonne se moque de cette ligue mal nommée, qui devrait s'appeler Ligue pour la Culture Latine. Et tout cela n'est qu'amusant. Car la question n'est pas de savoir si le latin est meilleur que

le français pour cultiver un esprit; il s'agit de critiquer une certaine manière d'enseigner le français, le latin ou n'importe quoi, qui va contre toute culture.

Qu'est-ce qui était bon, dans le latin ? C'est qu'on expliquait des auteurs; et chacun comprend que la traduction en français ne se faisait pas sans un travail de réflexion qui forçait l'élève à remonter jusqu'à l'idée exprimée par l'auteur; ainsi, en traduisant, on apprenait à lire.

Avec le français seul, ce travail peut être fait; mais il est évidemment plus difficile à faire. Pourquoi ? Parce que nous n'avons pas à exprimer l'idée par nos propres moyens; l'auteur a fait mieux que nous ne pourrions faire; et nous nous laissons porter par lui; c'est pourquoi les obscurités d'un texte français sont très difficiles à apercevoir. Et l'explication française est un exercice fort difficile, pour les élèves et pour les maîtres. Et le maître se tire d'affaire, savez-vous comment ? Par l'explication historique, cherchant des imitations, des influences, des allusions aux événements du temps, ce qui donne aisément une page de commentaire pour une ligne de texte. Imaginez qu'on explique de cette manière-là *Le Mannequin d'osier*[1] dans cent ans d'ici; il faudra ressusciter tout notre temps, toutes nos querelles, tous nos bavardages, et citer les journaux européens.

Il n'y a pas longtemps, j'entendais un haut personnage, je crois bien que c'était un ministre, se moquer de l'explication à l'ancienne mode, par les notions communes, et louer la méthode historique. Cela a un air de raison; mais j'y vois deux erreurs. La première consiste à oublier que les élèves sont neufs tous les ans, et ont tout à apprendre tous les ans; d'où il suit que le professeur qui ne sait pas oublier et recommencer, qui méprise les éléments, qui se blase, qui s'instruit trop aux bibliothèques, arrive à enseigner fort mal, et à ennuyer son petit monde. Pour enseigner bien, il faut être naïf et neuf, et presque enfant devant *Le Loup et l'Agneau*[2].

La seconde erreur est à croire que cette fable est aisée à expliquer, je dis sans grammaire et sans histoire, et par les notions communes. On passera trop vite sur le droit et sur la force, et sur le discours du loup, qui veut avoir raison. Toute la Sorbonne en concile, telle que je la connais, y balbutiera. Cela peut s'avouer, car ces notions

communes de droit et de force, si familières, si émouvantes pour chacun, sont terriblement difficiles à débrouiller. Seulement c'est une raison de plus pour que l'on s'y mette, et qu'on y mette les maîtres de demain, au lieu de leur donner à chercher la liste des éditions de La Fontaine; jeux trop faciles, bons pour des esprits fourbus qui se mettent au pré.

10 septembre 1911.

166

Nous voilà dans la première lune d'automne. Hier un mince croissant se baignait dans les nuages. La lune va dériver vers l'est et grossir, versant une lumière diffuse au lieu des ombres nettes de cet été. Je ne crois pas qu'il soit bien vrai que le temps qu'il fait se règle sur la lune; mais je comprends qu'on l'ait cru; car la lune nous fait voir l'épaisseur des nuages, et jusqu'aux vapeurs invisibles; et ses phases ne permettaient pas de penser à la lunaison sans penser à un ciel clair ou aux nuages, ou au vent; on comptait par lunes, on prédisait par lunes, on se souvenait par lunes; de là des liaisons fortes, et une religion, sans doute la plus ancienne de toutes, et dont le langage a gardé des traces. Que sont nos mois de calendrier, à côté des vrais mois de lune ?

Je ne méprise pas le calendrier, ni l'année civile; ce sont les hommes qui l'ont faite, comme ils ont fait des forteresses, des lois, des marchés, des prisons, des villes enfin. L'homme s'est fait une autre patrie, afin de se guérir de la peur, des mauvaises nuits, des mauvais rêves, des prières à la lune, et de toute la sauvagerie. Et cette histoire des villes est mélangée de science, de passions, d'amitiés, de supplices. À mesure que les maux naturels s'éloignaient, les maux humains grandissaient. Avec la sécurité naissait l'injustice; car le gardien se fit tyran partout. La loi humaine créa d'autres saisons, d'autres famines, d'autres catastrophes; il y eut trop de dévouement, trop d'amour, et des toits sans doute contre la tempête, mais d'autres tempêtes sous les toits. Il y eut des remèdes nouveaux à des malheurs nouveaux, et

d'amères médecines; après les esclaves, des salariés; après les vengeances, la torture; et les grandes villes, après les petites; l'usine après la forge; et des globes électriques, et des travaux de nuit; et des banques, et des titres, et des tyrans cachés; toute une nature de fabrique humaine; des échéances au lieu de saisons et des Dieux escompteurs. La douce lune était trop oubliée.

Tout cela était nécessaire, et Rousseau fut un peu ingrat, sans doute, lorsque, couché dans sa barque et adorant toutes choses comme un vrai fils de la terre, il méprisait les vices, les fureurs, la sottise des citadins. Car c'est l'industrie humaine qui nous a fait une nature habitable; et c'est le forgeron qui laboure, qui fauche, qui émonde. Rousseau fut saisi, un jour, de voir une usine accrochée au bord d'un ravin sublime; mais sans cette usine, mon bon Jean-Jacques, tu n'aurais point pu te promener, mais tout au plus chasser avec d'autres, et avoir faim, et avoir peur; et tu aurais aimé la poterne, le pont-levis et la hallebarde, au coucher du soleil. Car il fallait des juges, des peseurs d'or, des archers, des grammairiens, des comédiens, de quoi passer un long hiver de siècles. Mais il est vrai aussi qu'il fallait une autre voix pour nommer et adorer notre vraie patrie et notre vraie mère. C'est de nouveau le temps de compter par lunes.

28 septembre 1911.

167

Quelqu'un me disait hier que le roman est peut-être un genre usé, comme sont l'épopée et la tragédie[1]. J'en vins à chercher quelque forme d'écrire qui pût remplacer le roman; et je pensai aux faits divers, dont on est bien loin de tirer toute l'émotion possible et toutes les pensées possibles; on laisse ce genre aux apprentis, ou bien aux barbouilleurs; et j'ai même à remarquer que, dans les journaux qui photographient la vie quotidienne de la planète, les récits et les commentaires sont d'une niaiserie jusqu'ici sans exemple. Cette décadence fait prévoir que le fait divers, ne pouvant se maintenir aussi bas, va remonter jusqu'aux sommets.

Déjà certains journaux veulent un ingénieur pour écrire sur une explosion, et un romancier pour raconter quelque crime domestique; mais ces spécialistes passent sur le récit à proprement parler et se perdent en commentaires; c'est à peine si, de place en place, on aperçoit quelque pointe ou quelque arête du fait réel, qui déchire leur commentaire; et je ne vois point qu'un génie de narrateur se soit encore essayé aux faits réels, aux faits sans correction, sans ornements ajoutés, sans ces inventions qui rendent les romans vraisemblables. Il arrive au contraire, ainsi qu'on l'a assez souvent remarqué, que le genre littéraire qui est à la mode, comme sont le théâtre et le roman, dévore et digère tout ce qui arrive, et en fait des récits arrangés. C'est ainsi qu'avec des incidents de grève on fait un drame; et ce n'est que le vrai rendu vraisemblable. Le réel tout seul est bien plus dramatique, bien plus symbolique, bien plus enseignant que n'importe quelle fiction, mais autrement. Non pas par l'enchaînement, la préparation, l'histoire des individus, la reconstruction enfin que l'on admire dans *Britannicus,* modèle du genre; mais au contraire par la surprise, par la rupture des idées, par les abîmes d'ombre, par les rafales, par la présence de l'univers sournois; par la marche du temps aussi, qui est réglée, qui emporte d'un même mouvement toutes les choses de ce monde, sans un retour, sans un arrêt. L'événement fait naufrage derrière nous, et l'eau reflète d'autres spectacles. Cette explosion fut de la veille, et de l'avant-veille; le temps la repousse un peu à chaque moment; il faut lui dire adieu; il faut dire adieu à son malheur. Au lieu que, dans nos fictions, tout est en même temps; hier a la même force qu'aujourd'hui. Le vrai historien, l'historien de l'histoire contemporaine, se souviendrait comme on se souvient, et percevrait comme on perçoit; il représenterait non pas la route du temps, mais le temps lui-même en marche; et le lecteur ici inventerait les causes en subissant le fait; tandis que, dans notre art d'écrire, le lecteur subit les raisonnements et invente les faits, ce qui forme assez mal l'esprit public, peut-être.

13 octobre 1911.

168

Il y a une puissance de lire, et de relire, et tantôt de jouer avec les idées comme pour les faire briller, les assouplir, les rajeunir, tantôt de les éprouver sérieusement et de frapper dessus comme sur des armures; il y a des enthousiasmes clairs comme des printemps, des doutes supérieurs, des doutes d'automne qui font une brume sur toutes choses, des hivernages de réflexion, rigoureux, secs, abstraits; telle est la puissance d'un Platon, d'un Spinoza, d'un Rousseau, d'un Balzac, d'un Hugo, d'un Stendhal, d'un Tolstoï. Heureux celui qui sait lire et relire. Heureux, et utile aux autres, parce qu'il est capable de leur dénouer l'esprit en quelque sorte; car la pensée est très mauvaise en cage, j'entends si elle se tourne dans un petit cercle, s'empêtre et s'étrangle dans les mêmes formules, et éclaire d'une lumière vive les désirs, les ambitions et les déceptions; ce n'est alors que fanatisme et passion, sources de maux infinis.

Or, la conversation, si elle était noble et belle, saurait bien délivrer l'esprit, et le conduire sur ces lieux célestes d'où l'on voit les choses humaines comme il faut. Mais on ne trouve pas un Platon vivant tous les jours, avec qui l'on puisse parler humainement; et, si on le trouvait, aurait-on assez de richesses pour l'échange ? Aussi l'on voit que les conversations sont plutôt animales qu'humaines, soit qu'on flatte une femme agréable ou un homme puissant, soit que l'on vienne à médire des absents; les passions s'y mettent, et le mensonge, par indigence, par ignorance ou par timidité. Le livre est un meilleur compagnon; il donne sans demander; chacun y met ce qu'il peut y mettre; et Platon imprimé a toute la patience possible; il répète pour les sourds. Voilà pourquoi la meilleure compagnie tombe aux anecdotes et aux récriminations en commun, s'ils ne sont point nourris d'abord de lectures. Qu'apprend-on à l'école primaire ? On apprend à lire. Qu'apprend-on à la Sorbonne des Lettres ? On apprend à lire. Voilà l'essentiel de la culture littéraire.

Et qu'y faut-il ? Des maîtres qui soient toujours jeunes, toujours naïfs, toujours ingénus. Or il y a des esprits

vieillis, aigris, rhumatisants, époumonés; quelques-uns ont su lire, et puis se sont fatigués, ont pris un parti, ont défini leurs idées, et n'y changeraient pas une virgule; à quoi les passions politiques contribuent souvent plus qu'on ne croit, et aussi les livres que l'on publie, car ils vous enchaînent. Et d'autres sont des bibliothécaires, qui ont trop lu, qui ont tout lu et qui ont mal lu; qui ont lu pour avoir lu. Et tous ces pédants se moquent du bon liseur, et le traitent de pédant; et veulent que les jeunes soient bientôt aussi glacés, aussi indifférents, aussi ennuyeux, aussi vieux qu'eux-mêmes. Voilà la maladie des Sorbonagres présentement.

14 octobre 1911.

169

Automne, c'est la couleur et la musique. Toutes les gammes de couleurs y sont. Les champs ont reverdi; la terre nue, fraîchement remuée et toute humide, nous fait voir tous les bruns possibles; et, dans les feuillages, toutes les nuances, depuis le vert sombre du lierre jusqu'au jaune vif des bouleaux, jusqu'aux chênes dorés, jusqu'aux hêtres rouges. Les dernières fleurs sont d'une couleur riche aussi, et bien lavées, et bien éclairées, doucement éclairées tout autour par cette lumière blanche qui flotte partout. On oublie le soleil; ce sont les feuillages et les fleurs qui éclairent.

Quand la nuit vient, quand toutes ces couleurs sont éteintes, le vent fait toutes les musiques. Un feu vif, une vieille porte bien sèche, une maison sonore, cela donne des concerts. Mais quand la tempête s'y met, c'est bien mieux. On y entend des voix, des plaintes, des colères, non sans tristesse, non sans joie aussi par contraste, lorsqu'on est au coin du feu. Mais il faut tuer cette littérature et ces sentiments de société si l'on veut saisir la plus profonde poésie de la chose. Il est vrai que le vent vient de loin; on entend qu'il vient de loin non seulement par les bruits qu'il fait, mais par les bruits qu'il apporte. Il a secoué les arbres de la vallée; il m'apporte le bruit qu'il y a fait. Toute cette forêt vient jusqu'à ma fenêtre; l'image

est dans la chose même, si on discerne bien ce qui y est.

Mais c'est encore trop de commentaire, trop d'imagination peut-être. Si l'on s'applique à percevoir tous ces bruits plus exactement, on y entend des sons, des accords, un orchestre véritable. Et ce n'est pas miracle. Car les bruits sont faits de petites ondes dans l'air; et ces ondes se composent; les unes se contrarient, comme on peut le comprendre quand on voit deux sillages qui se croisent sur l'eau; de deux vagues il peut résulter une eau dormante ou hésitante pendant un moment. D'autres ondes s'ajoutent et se renforcent; et si vous réfléchissez une minute là-dessus, vous comprendrez que les ondes qui se renforcent le plus ou qui se contrarient le moins sont justement musicales au sens précis du mot; en sorte que le bruit le plus confus fait naître des musiques; et c'est souvent quand nous croyons rêver et inventer que nous percevons le mieux. Il est évident que le meilleur peintre est celui qui voit les couleurs comme elles sont, et non par préjugé; mais ce n'est pas moins vrai pour le musicien; le musicien est sans doute un homme qui sait écouter, et qui ne met rien de lui-même dans le son, ou presque rien. Dire tout au contraire que l'artiste mêle son sentiment à toutes choses, cela est sans portée. Car vous ne saurez plus dire, alors, pourquoi David avec sa harpe apaisait Saül, et pourquoi l'art nettoie et purifie les passions. Au lieu que je crois que l'art par lui-même est nettoyé et purifié de passion. C'est la nature même; c'est ce qui est seulement; cela suffit; cela prend toute la place.

7 novembre 1911.

170

Bouvard et Pécuchet, livre cruel. Je l'ai lu et su comme une espèce de bible, pour mes vingt ans; ce fut un printemps aigre. Cette gelée n'a point tué toutes les fleurs de naïveté qui poussaient joyeusement à ce moment-là. Mais comment il en est resté quelques-unes, qui donnent des fruits maintenant, c'est ce que je ne puis comprendre. Un adolescent, qui sort des bancs du collège, la mémoire

garnie, sans réflexion, sans prudence, et pauvre avec cela, est parfaitement ridicule. Ses premières opinions l'habillent juste aussi bien que ses premiers gilets. Tout est emprunté, comme le dit si bien ce mot, vulgaire et fort, mais rouillé par l'usage. Et comment ne pas le savoir lorsqu'on lit l'histoire du faux malaga et des fausses ruines ? Je revois encore ce camarade très intelligent et assez bien fait, qui lisait Flaubert avec moi; il cherchait le rare, le raffiné, l'arrogant, le méprisant en toutes choses; plus timide que moi avec cela, il fut extravagant par peur du ridicule; et je suppose qu'il est maintenant sec et ennuyeux. Vouloir n'être jamais pédant, c'est une tâche presque impossible, et qui tue son homme neuf fois sur dix.

Je connais un homme qui a tout lu et qui sait tout, j'entends qui a lu de très près et qui comprend ce qu'il sait. Il m'est arrivé de lui expliquer quelque relation très simple que j'étais bien fier d'avoir saisie; il m'a toujours dit : « Voilà ce que vous découvrez. » Et réellement il savait cela depuis des années; il l'avait lu bien des fois; et je l'avais lu moi-même. Mais enfin, pourquoi n'inventerait-on pas ce que d'autres ont déjà trouvé ? J'ai découvert un beau jour que deux et deux font réellement quatre, ou pour parler plus exactement, que deux et deux sont le même nombre que trois et un; j'en ai été fier. Et comment oser écrire sur le droit, sur les puissances, sur la République ? Ne suis-je pas alors comme les deux bonshommes qui voulaient fumer la terre ou cultiver les arbres à fruit, ou préparer des conserves, sans être du métier ? Lisez le résumé qu'ils font de Spinoza; c'est exact et c'est nigaud. Ils n'ont pas médité dix ans avant de juger. Mais il faut pourtant bien être neuf pour commencer, et nigaud pour commencer. Nos premières réflexions, sur quelque sujet que ce soit, sont d'abord d'une niaiserie sans mesure. Celui qui en rougit, ne va pas plus loin par ses moyens; il lit, il imite, il répète; hardi en paroles, timide en pensée; ce n'est qu'un Bouvard pour le sentiment, un Pécuchet pour la critique, mais habillé par un bon tailleur. Ma foi j'aime mieux les deux bonshommes.

Il y a un ridicule que je n'épargne guère, c'est la crainte du ridicule. Elle est partout dans Flaubert; elle paraît énorme dès qu'on l'a aperçue. Elle est dans *Salammbô,* à toutes les lignes. Il ne veut point que la mer soit bleue

tout bêtement. Il a cherché le rare et l'atroce dans les dictionnaires. Il a exercé cette puissance de voir qu'il avait à décrire des choses qu'il n'a pas vues. Et c'est par peur du ridicule qu'il a dessiné son pharmacien Homais, banale flatterie à ceux qui trouvent plus facile de ne rien savoir du tout que de savoir à moitié. Lisez après cela quelques pages de Tolstoï, et vous saurez le prix de la naïveté.

7 décembre 1911.

171

Je crois réellement que le pacifisme a visé à côté. Pendant qu'il accumulait des discours évidents contre l'assassinat, la violence, le désordre, le mépris du droit, la haine, la cruauté, le pillage, choses hideuses que même les bandits n'oseraient pas trop adorer, la guerre était hors de tous ces discours; car, selon le sentiment commun, la guerre n'est rien de tout cela. Un homme de guerre a de telles actions et de tels vices en horreur; il le dit, il le croit. Quand même on supposerait qu'il se trompe, encore faudrait-il être prudent, et, quand on veut le persuader, ne pas l'irriter d'avance par l'apparence d'une injustice.

Dire qu'un soldat est un assassin parce qu'il tue, c'est conclure trop vite, c'est brouiller tout. C'est sophistique, ce n'est point raisonnable. Je considère une exécution capitale, un meurtre défensif, un meurtre dans une rixe, un homicide par imprudence, le crime d'un voleur surpris, l'assassinat prémédité, la bombe anarchiste, le coup de canon contre l'ennemi; le sophiste dira volontiers que les motifs et les occasions importent peu, que les pensées et les intentions importent peu, que dans tous ces cas-là on tue; que dans tous ces cas-là on est un assassin puisque l'on tue. Mais cela n'est pas soutenable sérieusement. Un homme qui tue pour se défendre dans un péril mortel évident, n'est pas un assassin. L'éloquence et les passions, dans une assemblée en tumulte, arriveront bien à confondre tout pour un moment. Mais le sens commun se retrouve ensuite, et tient ferme pour les différences; le

sophiste a perdu son temps; bien plus, il a dépensé, il a dissipé un capital de confiance, si l'on peut dire, à vouloir trop prouver. Les idées sont alors méprisées; il se fait un resserrement des traditions sur elles-mêmes, des sentiments sur eux-mêmes, un arrêt et une obstination dans le fond des pensées; un enracinement des opinions. On me dit que ce mouvement s'est produit chez nous dans ces temps-ci; je n'en sais rien; je ne puis pas en croire deux ou trois écrivains payés; mais enfin c'est possible; et ce serait l'effet inévitable de discours pacifistes trop évidents et trop à côté des questions.

Il fallait et il faut, au contraire, définir la guerre; dire ce que c'est; dire que toute violence n'est pas guerre. Mettre en lumière, de bonne foi, les règles de la guerre, l'idéal guerrier, les vertus guerrières, la magnanimité guerrière. La paix dans l'armée combattante, comme condition essentielle du combat; la justice de même; l'égalité, en un sens, de même; et enfin le courage, qui est une admirable vertu et peut-être toute la vertu. Après cela faire voir que les vertus qui font la guerre la rendraient justement impossible, si elles gouvernaient; et elles gouverneront, si nous le voulons fermement. Voilà la route de la paix.

8 décembre 1911.

172

« Que ferai-je, disait quelqu'un devant moi, si mon livre est critiqué injustement, violemment, calomnieusement ? Irai-je tirer les oreilles du critique. Et pour si peu ? » Je lui dis : «Je connais un remède souverain, qui est de ne point lire ce qu'il écrira. Tout le mal est supprimé radicalement, j'entends ces passions vives qui vous mèneraient à quelque folie. Ce sera absolument comme s'il n'avait rien écrit. »

Ce remède n'est point de fantaisie. Je l'ai pratiqué sans faute pendant cinq ou six ans, en un temps et dans une province, c'était la Bretagne, où *La Croix* m'attaquait tous les huit jours, et assez vivement, d'après ce qu'on voulait m'en dire[1]. Mais je m'étais fait invulnérable comme Achille. Jamais je n'ai ouvert ce journal lorsqu'il

m'arrivait par la poste; et si quelque faux ami me le tendait en disant : « Voyez donc comme on vous traite là-dedans », je lui répondais : « Vous êtes bien curieux de me voir faire quelque sottise. » Et ainsi je conservais la paix du cœur. À bon compte; car il n'est pas bien difficile de ne pas lire une page de mauvaise prose.

J'ai conseillé cette méthode si simple à des hommes que j'ai vus fort troublés par des attaques justes ou injustes. Ils ne m'ont pas écouté; ils aimaient mieux risquer de perdre le sommeil, et de se réciter à eux-mêmes les phrases venimeuses d'un homme qui gagnait peut-être sa vie à cela, et qui n'y tenait pas autrement. Et pour quel beau résultat, en fin de compte ? Pour quel duel ridicule où l'envie de tuer manquait également aux deux adversaires; et pour en arriver bientôt à l'oubli, meilleur encore que le pardon, et inévitable par la marche sûre du temps. Ne vaut-il pas mieux ignorer, et s'installer tout de suite dans l'état d'indifférence où l'on ne peut manquer d'arriver ?

Je suis bien sûr que les hommes politiques les plus fermes et les plus audacieux prennent bientôt ce parti-là. Ils ont sans doute quelque secrétaire qui lit les journaux à leur place, et qui se fait l'arbitre des injures; dans ces conditions il est inévitable que tout s'arrange; car il faudrait d'énormes injures pour émouvoir le secrétaire. Et encore ce fidèle gardien d'honneur prend sans doute pour règle de laisser passer vingt-quatre heures. Quand le journal du jour est crié dans la rue, le numéro de la veille est bien loin, et la plus petite injure d'aujourd'hui efface tout à fait la plus grosse injure de la veille. « Mais, direz-vous, on s'étonnera de votre silence ? » Je réponds à cela : « Pendant combien de temps y pensera-t-on ? Et même y pensera-t-on ? On ne pense guère à ce qui n'est pas. Au lieu qu'un démenti équivaut presque à une nouvelle injure, puisqu'il fait revivre l'injure déjà oubliée. » Cette prudence étonne au premier moment, parce qu'elle est trop rare. Mais pourquoi ne pas se protéger contre la colère et la mauvaise humeur comme on fait contre l'indigestion ou contre le rhume ?

20 décembre 1911.

1912

173

« Être jeune, pour nous, c'est avoir foi en soi-même et confiance en la vie; c'est courir à la beauté comme d'autres courent à la gloire. Être jeune, c'est mépriser les médiocres et aimer les forts. Être jeune, c'est être capable d'admiration et d'enthousiasme, c'est sentir déborder la vie hors de son être et prendre plaisir à la répandre autour de soi. Être jeune, c'est aimer la vie jusqu'à la dévotion et ses semblables jusqu'au dévouement, c'est être capable de grandes choses simplement, c'est se sacrifier sans effort. Être jeune, c'est regarder autour de soi avec des yeux neufs et chérir avec un cœur neuf. » Il faut que je m'arrête; je copierais tout.

Ces lignes sont prises d'un *Manifeste des étudiants socialistes révolutionnaires ;* cela est bon à lire. Au temps de nos études, à nous autres, on n'avait pas l'occasion d'écrire ni de lire des manifestes de ce genre-là. Pourquoi ? Je ne sais pas trop; le temps n'y était pas favorable; peut-être les tyrans, il y a une vingtaine d'années, avaient-ils encore trop figure de moines ou de curés. Notre esprit était en bataille; mais le cœur restait un peu sec peut-être; de là une certaine frivolité dans les actions, mais une rigueur et une probité de pensée que j'ose dire véritables; et ceux d'entre nous qui se sont sauvés de la basse littérature ou de la basse flatterie, ou de la basse débauche, c'est l'intelligence qui les a sauvés. Ainsi, comme dit Stendhal de son Julien Sorel, peut-être avons-nous grandi du rusé au tendre; et les meilleurs montreront sans doute un enthousiasme et une jeunesse en che-

veux blancs. Ce chemin est sûr, parce que la discipline de la raison dans son développement contrarie sans cesse les effets de l'âge. Mais il faut dire aussi que cette jeunesse de maintenant est bien aimable et moralise sans pitié pour les vieux barbons. Monarchistes, Nationalistes, Sillonnistes, Socialistes, ce ne sont partout que des Idéalistes enragés. Cette jeunesse n'a pas peur.

En vérité il faudra que quelque jour je me mette à prêcher aussi. Les temps sont favorables. Et que fais-je à cette place, sinon des sermons radicaux à un sou? Radical je suis et je reste, malgré des sarcasmes trop faciles, qu'on nous lance de tous les côtés. Radical, c'est-à-dire démocrate et égalitaire[1]; parce que les injustices d'ordre économique me paraissent résulter principalement de ce qu'il reste de Monarchie parmi nous. Réalisons le suffrage universel, par le secret et la liberté du vote, par la clarté des comptes, par la rigueur du contrôle, par la responsabilité des gouvernants; soyons, en d'autres termes, Républicains radicalement; par cela seul nous réduirons la tyrannie des riches, l'ambition des policiers et des bureaucrates, enfin cette conspiration permanente des puissances économiques, qui visent à conquérir le pouvoir politique par des voies détournées. Bon. Mais après cela, ce que le peuple voudra. Autant de collectivisme ou de communisme qu'il en voudra; ni moins ni plus. Cette justice par la composition des droits égaux, cette justice sortant de terre fera pâlir les Systèmes.

3 janvier 1912.

174

Un auteur n'est point tenu de se montrer. Car, si ses écrits ne sont pas tout à fait faibles, il y perdra. La conversation a des lois tyranniques; si un auteur réfléchissait en compagnie comme il fait la plume à la main, il offenserait par un oubli radical de ceux qui l'entourent. Aussi par amitié il suivra ce qu'on dit, répondra, contredira, s'en ira à l'aventure dans les chemins des autres; s'il n'est pas pédant, il sera tout à fait ordinaire. Je suis même

assuré qu'un esprit généreux et panier-percé se perd trop souvent en conversations. Une femme bien remarquable, et qui tint salon pendant des années, me disait : « Pour qu'une conversation vive, il faut que l'on se dévoue à contrarier par jeu, et cela fausse le jugement. » Cela est plus vrai qu'on ne veut le croire; mais peu de gens en conviendront, parce que les plaisirs de société sont vifs.

Stendhal, à ce qu'on raconte, était brillant en conversation, mais emporté aussi et presque brutal. Aussi se cachait-il sous des pseudonymes changeants, sans doute afin de ne point jeter ses vraies idées dans les joutes de paroles. Il est sûr que les voltigeurs à banderilles mènent le taureau où ils veulent. Au lieu que les idées poussent et fleurissent dans le recueillement; et la patience est sans doute la principale vertu de l'écrivain; il attend que les notions s'ordonnent après le premier tumulte, et qu'enfin les mots se détachent en grappes mûres; moment qu'il faut saisir au lieu de secouer l'arbre et de faire sa récolte par terre.

Je dis aussi que la curiosité historienne, à l'égard d'un auteur, est une espèce d'injustice. Car on veut les connaître souvent afin de comparer ce qu'ils écrivent avec leur nature et avec leurs actions; comme ceux qui fouillent dans les lettres intimes. Si l'auteur écrivait sa pauvre petite histoire, il ferait de méchants livres. Mais non; il y met le meilleur de lui-même, ce qu'il est au meilleur moment, quand les passions et les besoins de l'animal sont couchés et dorment; et cette sincérité étudiée est la plus rare.

Mais il n'y a rien aussi de plus attristant qu'un auteur en représentation, qui imite ses propres écrits. C'est alors qu'il ment. Car la raison n'est qu'un éclair fugitif presque toujours. Lumière fixée dans un mot ou dans un livre; juge et témoin incorruptible alors de toutes les passions et petitesses, et de celles de l'écrivain aussi. Bref la raison est au-dessus des faits; elle les éclaire infatigablement; c'est sa manière propre d'agir dans le monde. Comme un phare, qui ne change ni le vent ni les vagues, ni le brouillard, mais qui luit seulement selon le nombre et la règle.

8 janvier 1912.

175

J'ai remarqué[1] plus d'une fois que les portraits des peintres modernes, souvent assez fermes dans le dessin et même assez vigoureux dans le noir et le blanc, sont crayeux et comme lavés; ressemblants si l'on veut, mais lointains et affaiblis faute de couleur. Et même les meilleurs portraits d'autrefois que j'ai vus me paraissent toujours bien loin des couleurs véritables. J'en puis parler, car j'ai vu par rencontre un portrait réellement peint comme il faut, et impossible, je crois, à égaler. Et voici comment je le vis.

C'était à la vitrine d'un marchand de meubles, vieilles étoffes et choses de ce genre, vivement éclairée au déclin du jour par les lumières de la rue. Comme je passais, je vis, sur un fond assez noir et au-dessus d'une draperie en forme de manteau, une tête d'homme merveilleusement peinte, et où je reconnus pour la première fois les couleurs de la vie; et je fus moins saisi par la vigueur du dessin et des ombres que par la vivacité et variété des tons, où je voyais que des vermillons, des bruns, des violets, des verts même, autant que je pus les cueillir en deux secondes, formaient pourtant un teint ordinaire; mais quelle perfection! j'aurais crié d'admiration. Je connus à ce moment-là que j'aime la belle peinture plus que tout.

Après deux secondes, comme j'allais m'approcher et examiner, il arriva que mon portrait tourna la tête; c'était un homme bien vivant, qui portait de vieilles étoffes sur les bras, sans doute pour les disposer à l'étalage, et qui regardait dans la rue. Ce ne fut plus qu'un homme pour moi; toutes les vives couleurs s'éteignirent. J'ai devant les yeux, à chaque instant, beaucoup de portraits parfaits de ce genre-là; mais je ne sais pas les voir; je vois des visages, et non des couleurs.

L'apparence des choses ne peut que nous tromper; aussi ne voulons-nous point la voir. Les couleurs, les ombres, les jeux changeants de la lumière ne sont pour nous que des signes, ou un langage si vous voulez; nous allons droit à la chose; nous voulons la saisir comme elle est, non comme elle apparaît. De même, quand nous

entendons une phrase, nous ne faisons pas attention aux notes aiguës ou graves qui sont comme la couleur de la voix; nous allons droit au sens de la phrase. De même quand je vois une orange éclairée d'un côté, au lieu de la voir comme elle apparaît, avec toutes les nuances de lumière colorée et d'ombre colorée, je la vois comme je sais qu'elle est, de couleur uniforme, et avec son relief; enfin ce n'est pas pour moi un petit cercle aux tons dégradés, c'est une orange. De même, quand je me trouve devant un paysage, les arbres ne sont pas une surface bigarrée de verts plus ou moins foncés, coupée de lignes jaunes ou brunes; ce sont des arbres. Et je comprends d'après cela ce que c'est qu'un peintre : c'est un homme qui s'efforce de ne pas penser, de ne pas savoir, de retrouver la première, la jeune apparence des choses. Par quoi il arrivera à les rendre comme réelles pour les autres. Chose difficile quand il peint un portrait, parce que le visage humain offre trop à deviner pour qu'on le réduise à ses apparences. L'artiste a toujours trop d'esprit.

24 février 1912.

176

Je n'aime pas les politiciens en baudruche, qui sont légers comme l'air, et qui dérivent à tous les vents. Qui les aimerait ? Heureusement l'espèce en est rare chez nous; on en pourrait citer un ou deux tout au plus sur les marches du trône; j'en connais une petite douzaine qui flottent dans la littérature politique au gré des courants et des remous. Ce sont des gloutons d'idées; aussitôt qu'on leur fait briller quelque opinion d'apparence raisonnable, ils se précipitent la bouche ouverte, et ils avalent l'appât, l'hameçon et la ligne d'un seul coup de gorge. Leur puissance de digérer est prodigieuse; toujours nouveaux convertis, toujours brûlant ce qu'ils ont adoré; toujours apostats de quelque chose, et toujours vous jetant au nez leur sincérité et leur probité intellectuelle. Quand on leur marque de l'étonnement et presque du mépris, ils disent : « Ne peut-on se tromper de bonne foi ? Et n'est-il pas honorable de reconnaître ses erreurs,

de dénouer ses préjugés, de rompre des promesses imprudentes, de se montrer libres, enfin ? »

Je n'aime pas ces esprits à la dérive. Ce sont de grands liseurs, qui ont de la facilité, et qui aiment le nouveau. Dans le fond ils sont pour les idées comme les gens qui arrivent de leur village et qui font des « Ah! » à propos de tout. Et qu'est-ce donc qui leur manque ? Peut-être justement la souplesse et l'impartialité de l'esprit qui résultent d'une solide instruction. Les esprits instables sont des esprits raidis; ils ne savent pas, tout en se tenant dans une doctrine, comprendre aussi les autres, en saisir ou en deviner la force et le vrai. Il faut qu'ils sautent de l'une dans l'autre. Ils sont nés libres penseurs; ils se font anarchistes; dix ans après vous les retrouvez catholiques et baptisés. Ils n'avaient jamais pensé au catholicisme; ils le rejetaient en bloc; plus tard, fatigués, ennuyés de leurs propres idées, et saisis par quelque habile argument de curé, ils gobent tout, comme je disais, appât, hameçon, et ligne.

J'aime un esprit lourd; je ne dis pas lourd de viande seulement et comme enseveli dans une nature de bœuf gras, mais tout de même un esprit lesté, un esprit qui traîne des sentiments, des préjugés, des habitudes; un esprit qui se retient, qui tâte le sol avant de s'y appuyer de tout son poids, un esprit qui tourne autour d'un argument comme autour d'un piège. Une nature enracinée, et où les idées à leur tour s'enracinent. À quoi contribue la vraie culture, qui définit et forme les sentiments par les grands auteurs, païens et chrétiens, qui vous livrent toute l'expérience humaine. Citadelles aux mille défenses, qui font des sorties, qui prennent les armes de l'ennemi, et s'en servent pour leur défense. Esprits massifs, qui s'étendent par les guerres défensives; avançant avec prudence, ne reculant guère. Ils tirent avec eux tout leur passé, tout le passé; leurs intérêts, leurs préjugés, leurs passions, tout cela se remue, se tasse, s'organise un peu selon l'idée vraie qu'on leur montre, selon la flèche qui les pique. Le radicalisme est fort par ces vieilles troupes; l'armée légère des monarchistes, des anarchistes, des fantaisistes et des gobe-mouches bourdonne vainement autour de la Phalange.

2 mars 1912.

177

Dès que l'on s'entretient sur les beaux-arts entre gens qui n'ont rien à vendre ni aucune raison de mentir, on retrouve une vérité d'importance, c'est que les œuvres d'art sont filles de tradition. Tout ce qui est nouveau est laid. Les nouvelles formes de meubles sont toutes laides; les vieilles commodes sont presque toutes admirables; il y a des proportions et des courbes qui donnent l'idée de la perfection; tandis que je ne crois pas qu'il y ait un exemple de ligne courbe récemment inventée qui soit supportable. Cela ne veut point dire que les artistes d'autrefois valaient mieux. Il n'a été conservé que le meilleur; tout le reste est pourri et oublié. Et le meilleur, à chaque époque, est toujours sorti de l'imitation des meilleures formes. Chacun inventait, en imitant; et c'est sans doute encore ainsi, maintenant; mais nous sommes encombrés d'inventions médiocres, ce qui gâte le goût de beaucoup, et fait crier les autres. Or je crois que ce fut ainsi toujours. Pendant que les fous inventaient, les sages copiaient; et les plus vigoureux des copistes y mettaient leur nature, leur coup de pinceau, leur coup de ciseau, leur mordant, leur accent. Shakespeare copiait; ses pièces sont faites comme les autres pièces de son temps; on trouve des Hamlet avant Hamlet, comme des Cid avant le Cid. Seulement le copiste génial y met sa griffe; et ces coups de griffe seront copiés aussi.

Lisez du Molière; cela vient du fond des âges; l'homme a seulement choisi ses modèles, et puis y a exprimé sa force, peut-être en simplifiant, en nettoyant; ce comique est simple comme les beaux ornements; une ligne décidée, le trait renforcé où il fallait; voilà le « sans dot », ou le « que diable allait-il faire dans cette galère ? ». Si même on regardait sans préjugé, on verrait que ce qui est le plus imité est aussi le plus Molière, et le plus beau. Les plus beaux vers de nos romantiques ont la forme classique; il y a peut-être quelque exception, mais je la cherche encore.

On a fait toutes les belles choses comme les bons violons. On dit qu'il n'y a de bons que les vieux violons;

mais parmi les copies des vieux violons, il y a sans doute quelques sujets un peu supérieurs encore à leurs modèles; on les gardera; le travail du bois et les sons des grands artistes les auront achevés dans cent ans; et dans cent ans comme maintenant on dira que l'art des luthiers est perdu. Ceux qui le font croire sont ceux qui ne savent pas copier.

Un trait sublime est toujours tout à fait ordinaire; un air sublime, de même. On sent que beaucoup d'auteurs l'ont cherché; et celui qui le trouve enfin ne peut jamais dire ce qu'il doit au travail des autres. Stradivarius n'a pas inventé la forme du violon; personne n'a inventé la cathédrale gothique. De quoi l'historien triomphe, disant qu'il faut retrouver toutes les esquisses manquées; mais non. Tout au contraire; il faut copier maintenant le chef-d'œuvre. La tradition agit par le mépris de l'histoire et par l'oubli des œuvres manquées. Il n'est pas vrai qu'une esquisse manquée puisse instruire le luthier; au contraire, il n'a d'attention qu'à la forme qui est maintenant la meilleure. On peut dire que ce sont les oreilles qui ont confirmé la forme des violons. Mais quel respect aussi des anciennes formes! Quelle défiance à l'égard des nouveautés! À bien regarder, il en est presque de même pour le bon français. Il faut copier et encore copier; et inventer en copiant. Et ici se trouve cachée l'invention artistique qui prend son élan à imiter comme le musicien prend son élan à jouer ce que le grand Maître a écrit. La musique est ce qui explique le mieux ce passage et qui montre le mieux qu'il n'y en a point d'autre.

12 avril 1912.

178

Au-dessus des sillons bruns, on voit onduler trois vagues blanches qui se suivent. Bientôt on distingue trois paires de bœufs qui labourent dans un pli de terrain. La charrue est perdue dans la terre; le bouvier est comme un insecte grêle, avec une longue antenne. Les bœufs développent une force mesurée; le champ est

encadré d'une verdure riche, serrée, veloutée, plus claire que le nuage; les arbres fleuris entourent le village à mi-côte; un bois sévère ferme l'horizon; là-haut Avril bataille et jette un peu de neige oubliée. Un bleu profond se découvre; les flèches du soleil frappent la terre ici et là. Je vois deux pies négligentes. La vie est facile. Chante, bouvier, chante pour tes bœufs.

Le bouvier ne chante point; c'est un gars sérieux et maigre; dur conquérant, dominateur, niveleur; les bœufs sont sous le joug, tout le corps libre, mais leurs têtes jointes deux à deux, écrasées, allongées vers la terre. Au bout du sillon il faut tourner; le talus est glissant; l'un des blancs compagnons est rejeté vers le bas et comme pendu par les cornes; l'autre porte cette charge et tord le cou sous l'inflexible joug; l'attelage hésite et se plante dans la terre. Alors le guerrier noir se précipite et donne de sa lance dans cette masse de chair esclave; les trois jougs s'alignent, et la charrue de nouveau mord la terre. Antique esclavage. Le rouge Arcturus voyait déjà ces choses au temps d'Hésiode.

Lorsque les Martiens de Wells arrivent sur la terre, ils s'occupent de sortir de leur projectile fumant, et d'ajuster leurs machines. Les hommes qui s'assemblent pour regarder, ils les tuent de leur miroir ardent, comme nous arrachons une herbe, ou comme nous écrasons une fourmi. Ensuite, par leur fumée noire, ils anéantissent la vermine humaine, avec méthode, avec suite, sans aucune pitié, comme nous nous mettons à détruire les punaises. Ce manque d'égards jette soudainement l'espèce humaine à la condition du lapin et du rat. Sans plaidoirie. Cette fiction est propre à faire entendre ce que c'est que la force toute nue, sans aucune cérémonie. Et c'est ainsi que nous attelons les chevaux et les bœufs.

On vit quelque chose de semblable lorsque ces Martiens à figure humaine sortirent de leur auto, s'alignèrent devant les guichets, et ouvrirent le feu. Depuis bien longtemps on n'avait pas vu la force sans masque et sans façons. Et quelques heures avant : « C'est ton auto qu'il nous faut »; phrase superflue; espèce de rite survivant. Autrefois on faisait un dilemme : « La bourse ou la vie. » Mais aussi le gendarme disait : « Vos papiers. » Instantanément la riposte se règle sur l'attaque. Un coup de poing sur la tête d'abord; ainsi commence l'entretien.

Et il s'agit d'un prévenu. La guerre montre ici son visage.

Après cela, des avocats, des témoins, des juges. Après toutes ces conquêtes et après toutes ces victoires, encore et plus que jamais la volonté d'être juste et d'établir la paix à coups de poing, voilà ce qui est admirable. Chante, bouvier, chante pour tes bœufs.

15 avril 1912.

179

L'enseignement moral repose sur le culte des Héros. Autour de ce naufrage[1] maintenant immortel, l'humanité s'est montrée avec son véritable visage. Chacun a admiré de tout son cœur, et a compris sa vraie destinée d'homme, sans révélation, sans lumière surnaturelle, sans ambiguïté, sans subtilité. Voilà un bon départ; on peut alors décrire la moralité comme elle est et le Héros comme il est. Je veux seulement qu'on ne permette pas aux Politiques d'y mettre la main pour tout brouiller; et j'appelle Politiques ceux qui se servent de ce qui est le meilleur dans l'homme, et de ce qui est le pire, comme d'instruments pour leur propre fortune.

On passerait bien vite de ces morts admirables à l'éloge de la guerre. Dans le fait la guerre est supportée par les vertus qu'elle suppose; l'admiration fait taire l'indignation. D'où les Politiques voudraient glisser à nous faire entendre que la guerre est le plus noble des travaux humains; ce qui est juste aussi raisonnable que si l'on disait qu'il faut faire des naufrages exprès, afin d'avoir des héros. Il faut résister à cet entraînement. L'épopée Napoléonienne fut belle. Napoléon fut un meneur d'hommes génial justement parce qu'il sut reconnaître cette source d'héroïsme intarissable chez le maître de la planète. Il leur donna donc occasion de vaincre la peur, de vaincre l'ennui, de vaincre toutes les passions. Il fut adoré. Les blessés se relevaient pour crier : « Vive l'Empereur! » et, par entraînement, celui qui entend raconter ces choses se met à adorer l'empereur aussi. C'est là qu'est l'erreur. C'est cette adoration qui est adorable; c'est cette armée qui est belle; ce sont ces blessés qui

sont des héros. L'Empereur n'était peut-être qu'un froid comédien. S'il a payé d'audace assez souvent, c'était toujours pour ses passions, pour sa propre puissance. Sans doute y avait-il toujours du calcul dans son courage, comme dans ses colères. On peut discuter. Mais lorsqu'un mourant suit encore son idée, sans espoir pour lui-même, et malgré la souffrance, il n'y a pas de doute; il faut saluer le héros.

Toute l'histoire des guerres devrait être racontée ainsi, toujours pour élever les Héros et abaisser les Politiques. Le malheur est qu'on fait justement le contraire, et jusqu'à glorifier souvent un froid diplomate, qui se bat par procuration. L'histoire des guerres devrait aller contre la guerre; car, puisqu'il y a des héros des deux côtés, et partout admirés, comment la paix ne serait-elle pas durable entre des hommes qui honorent les mêmes vertus, qui s'emploient d'un même cœur à protéger les faibles et à se faire tuer ? Comment serait-on injuste, si l'on est capable de donner sa vie ? Il faut donc bien qu'il y ait dans le monde un petit nombre d'hommes malfaisants, qui veulent la guerre, et qui la font faire par les autres, ou bien encore qui donneront l'exemple, mais par haine, fureur, plaisir de tuer, ivresse de victoire, ivresse d'injustice, entraînant les héros véritables, naïfs et sans méchanceté. Ainsi il y a un mélange d'injustice et de justice, de courage et de brutalité, qui fait accepter la guerre. Et il faut dire que, dans tout homme, la guerre réconcilie toujours le meilleur et le pire, et sauve le pire. Voilà pourquoi la guerre est aimée.

3 mai 1912.

180

On me disait hier : « Pensez-vous au centenaire de Jean-Jacques Rousseau ?[1] » Ma foi je l'aurais bien oublié. Cet homme est trop vivant à mes yeux pour que je songe à le ressusciter. Mais enfin c'est une occasion d'écrire ici ce que les discours officiels ne sauront pas dire, peut-être.

Il faudrait sans doute laisser périr son histoire, laisser cette ombre se débattre avec les ombres amies ou enne-

mies, et considérer ce qui est survivant. Mais puisqu'on y revient toujours, encore faut-il la mettre à sa vraie place, et en opposition avec sa pensée. Car tel fut son destin. Ce puissant génie est au-dessus des petits événements; il n'exprime ni une école, ni un salon, ni une société, ni une classe, ni des amitiés, ni des inimitiés. Il fut spectateur.

Imaginez ce vagabond, qui n'a point de rentes, qui n'a point de traitement, qui s'est instruit seul en suivant seulement sa curiosité et son plaisir, qui travailla de fort près la musique, simplement parce qu'il l'aimait, et la botanique de même, qui s'appliqua aux sciences exactes non pour les enseigner, mais pour les savoir, tout à fait indifférent à l'opinion, puisqu'il ne prit la plume qu'à son âge mûr, et poussé par la force intérieure de ses idées. Voilà une formation peu commune.

Les auteurs ne comprendront jamais cela; c'est un scandale pour eux. Tous sont déjà auteurs à vingt ans, et même sur les bancs du collège; ils ont l'ambition et la facilité. Plus tard ils sont portés par un cercle d'amis; enfin ils font métier d'écrire. Leurs œuvres sont filles de leurs besoins.

Jean-Jacques a échappé à ces contraintes et à cet esclavage. Il eut des amis, mais il ne s'appliqua point à leur plaire. Dès qu'il sentait la chaîne, il la brisait. Aussi fut-il calomnié, et, sur la fin de sa vie, très malheureux, mais libre toujours. Nous n'avons sans doute pas d'autre exemple d'idées se formant et s'exprimant dans la vraie solitude. Remarquez que sa Thérèse n'apprit jamais à lire l'heure sur un cadran. On comprend que la conversation de cette femme n'atteignait point du tout les idées; et ce qui fut un malheur pour l'homme délivrait le penseur.

Aussi faut-il considérer attentivement ce trait de son caractère; ses peines et ses joies se développèrent par de petites causes, dans des discussions mesquines, liées à ses humeurs; mais ses idées n'y eurent pas de part. Elles portent toutes la marque de la liberté et de la grandeur. L'*Émile* n'est pas l'œuvre d'un mauvais père. *La Nouvelle Héloïse* ne ressemble en rien à l'aventure d'amour, presque ridicule, qui en fut l'occasion. Cette vie méprisable et petite ne pouvait pas prendre forme de pensée; au lieu qu'une vie honorable trompe, et s'exprime en

préjugés. Rousseau nous fait voir, en somme, une pensée qui se tire du bourbier et se fait héroïquement propre par sa seule loi. Semblable à ces plantes mutilées et étranglées par leurs racines, et qui, justement alors, s'échappent en fleurs.

25 mai 1912.

181

Il y a la foi de Jeanne d'Arc, et la foi de ceux qui l'ont brûlée. Car ce n'est pas ici un de ces hasards ou remous de l'histoire, où l'on voit que des volontés fraternelles se nuisent sans le savoir. Dans cet admirable récit, je vois au contraire clairement deux religions ennemies. Je vois deux Dieux en lutte, un Dieu qui est chose, et un Dieu qui est esprit.

Quand on a le malheur d'apprendre la religion dans la première enfance, elle sera idolâtrie toute la vie, soit qu'on la conserve, soit qu'on la repousse. Car l'enfant croit d'abord tout ce qu'on lui dit, non par force d'esprit, mais au contraire par faiblesse; ce qu'il croit l'accable et l'écrase; sa religion est hors de lui comme une chose, comme une puissance cachée dans les choses, comme un tribunal hors de lui. L'idée de juger les dieux ne lui vient pas; on ne la lui donne pas. Il y a des forces. Les unes agissent sur son corps par douleur et écrasement; là-dessus il s'instruit par l'expérience et rectifie ses erreurs. Mais il y a des forces surnaturelles; celles-là agissent sur son esprit, par la crainte, par une espèce de stupeur et d'accablement, comme la célèbre tête de Méduse. L'expérience ici ne prouve rien. Si je crois aux sorciers, jamais l'expérience ne me prouvera qu'il n'y en a pas. Il faudrait ici vouloir, faire soi-même l'archange, tirer l'épée flamboyante, et chasser l'erreur par le courage.

Or il n'est pas rare que l'on croie en Dieu comme on croit aux sorciers. Alors c'est ce qui existe qui est adoré, l'inégalité, les puissances, la guerre, la victoire. Le jugement se plie; l'homme se fait petit; adorateur, non réformateur. Cherchant comme le Christophe de la légende,

le plus puissant des Dieux, il croit aux sorciers, mais il applaudit aussi quand on les brûle; le bûcher vaut preuve. Cette vie est prosternée; il y a une manière de se tenir à genoux qui vous jette à quatre pattes.

Jeanne d'Arc connut un autre Dieu, un autre culte, d'autres preuves. Elle se parla à elle-même dans le silence; elle s'éveilla à elle-même; elle jugea ce qui existait; elle le dit injuste avant de savoir s'il était faible. Cette Foi s'éleva contre toutes les Forces. Il le faut. Dieu le veut.

Quelque chose disait non à l'ordre extérieur. L'esprit décidait souverainement. « Je dois, je veux, je vaincrai. » Non sans apparitions et voix du dehors, car la pensée ne connaissait pas encore toutes ses œuvres, ni l'origine des dieux de bois. Mais comme tout cela est ordonné selon le libre jugement d'une conscience! Il lui paraît tout simple, à cette souveraine, que tous les dieux du monde ne puissent rien faire de bon que par juste conseil à l'honnête homme, et que l'Esprit législateur, d'où qu'il vienne, prenne toujours la forme d'un héros vivant. Cette foi fut une pensée.

Prière jeune; révélation par le dedans; Dieu neuf. Insulte à l'ordre, aux plans, aux intérêts, aux intrigues, aux capitaines, aux rois, aux prêtres. Ils l'ont tué d'abord, le Dieu neuf. Et une fois qu'il est bien mort, ils le reconnaissent et croient l'adorer. C'est pourquoi il est important que Jeanne d'Arc nous divise.

17 juin 1912.

182

« Les morts gouvernent les vivants. » Cela est vrai en plusieurs sens. Arrêtez-vous à flanc de coteau; arrêtez vos yeux sur les pentes, si capricieusement habillées : ici l'éclat argenté des seigles; plus loin l'herbe drue et les coquelicots; ces rectangles, ces bouquets d'arbres, ces chemins mêmes, quoiqu'ils cherchent la pente la plus douce, toute cette variété de couleurs ne s'explique pas bien par le sous-sol ni par le cours des eaux; c'est l'his-

toire qui a marqué ces limites; il y eut défrichements, héritages, partages, batailles, procès, jugements. Tous ces morts sont oubliés; mais nos bœufs tournent ici et non là par l'action des morts. Le ciel, au-dessus, change de minute en minute; jeux des vents et des vapeurs; jeux des forces, sans souvenir.

Les villages et les villes se souviennent autrement. Une vieille maison barre la rue; il faut tourner là selon la forme de la ruelle où l'on passait il y a dix siècles. L'industrie humaine redresse les rues; les vieux murs sont condamnés; mais une autre force agit contre celle-là; les églises sont comme des promontoires; les monuments aussi. Une vieille maison est conservée par ses poutres croisées, par ses sculptures naïves, par son bonnet de tuiles, par sa force expressive. Ici les morts gouvernent, non par leur force telle quelle, non par le poids de la pierre, mais par persuasion, par clair langage. Les vivants s'y reconnaissent. C'est la piété qui survit, non la pierre qui résiste.

Encore plus visiblement dans les lois, dans les livres, dans les institutions, traditions et leçons, les vivants choisissent. Et cette puissance de choisir est encore un héritage. Le plus précieux; le seul qui soit adoré. Dans cette pierre travaillée, nous savons reconnaître la marque humaine, l'invention. Celui qui n'a fait que copier est méprisé; l'œuvre d'art se sauve par une pensée neuve, par une volonté novatrice, réformatrice. Les cathédrales affirmaient la paix et la justice, un autre ordre enfin que la nécessité pure. C'est par là qu'elles se font reconnaître. Elles nous rappellent nos devoirs d'homme. Sur quoi l'imagination nous trompe souvent, comme on sait, et nous porte vers tout ce qui est ancien; mais le jugement esthétique nous redresse et nous dit : « Voilà une copie et une copie de copie; œuvres d'esclave. Mais voici un éclair de liberté. » Les morts ne nous attirent pas au tombeau, comme les légendes veulent nous le faire croire. Ils nous poussent à vivre, à penser, à réformer, à résister aux forces animales, selon leur exemple. Cette rosace est clairement géométrique; j'y vois ma destinée de mesureur de cercle et de législateur. Celui qui va aux tombeaux pour y apprendre la haine, la tristesse, la guerre, l'injustice, la mélancolie et le désespoir fait un voyage inutile; chacun est maître, en ces tristes choses.

Au contraire, consolation, espérance, volonté de faire l'avenir, voilà notre piété et notre héritage.

21 juin 1912.

183

La Nouvelle Héloïse est un des plus beaux romans. Lisez-le, si vous voulez vous y reconnaître dans cette polémique autour de Jean-Jacques. Sans quoi l'on vous dirait, en quelques mots, que c'est la peinture trop séduisante des amours d'une fille séduite, mais les résumés sont perfides. Ce livre fait bien mieux que l'éloge de la vertu; il la fait voir survivante parmi les plaisirs et les peines; non pas raison abstraite, mais raison attachée à la terre. Quelque chose de viril, en Julie comme en Saint-Preux; de la force d'esprit malgré tout. Ce sont de vraies lettres d'amour, où l'amour éveille mille pensées. On peut mal prendre ce bavardage raisonnable, et se moquer de cette amoureuse qui moralise. Pris d'une autre manière, c'est ingénu, sincère et fort; aussi loin de la corruption que de la coquetterie. Sans délire, sans puérilité, sans avilissement. La nature est forte; l'amour triomphe; mais les devoirs restent. Il y a toute l'amitié et tout le respect possibles dans cet impétueux amour. L'autre système, qui se masque sous la cérémonie, oubliait trop l'animal. Le Grand Siècle eut pour suite la Régence, et un cynisme insupportable. La formule de l'amour humain n'était donc pas trouvée. Aussi je comprends l'extraordinaire succès de la *Julie*. L'amour maternel pouvait donc être la suite de l'amour conjugal, et n'en point rougir. Le désir devenait sentiment; la nature prenait un sens pour des yeux humains. Car tout se tient dans cette robuste philosophie. La femme et l'enfant y trouvent leur noblesse. Et si vous vous étonnez que l'*Émile* soit l'œuvre d'un mauvais père et que la *Julie* ait été écrite par l'amant de Thérèse Le Vasseur, c'est que vous ne comprenez pas comment l'humanité se reprend, se définit et se sauve. Rousseau n'a pas accepté ses fautes.

Le roman ne va pas au mariage; et peut-être ne peut-on peindre que des amours contrariées. Toujours est-il que

Julie se sacrifie; les liens sociaux sont les plus forts. Il faudra que l'amour se change en amitié, et l'amoureux en précepteur. La raison peut donc transformer le sentiment ? Une faute est donc réparable ? Comment ? Par la puissance de la famille; par la sagesse de Wolmar, qui ne veut pas que la passion tourne en haine ou en désespoir. Les soins domestiques, l'éducation des enfants, les saisons qui passent sur ce beau lac, tout mûrit la vertu de Julie. Non sans regrets, mais ils sont soutenus tous par une raison vivace, qui répare, consolide, organise. Utopie; mais l'utopie est toute morale. Nul n'est à l'abri des désirs et des passions; mais il faut les conduire, les ramener, vouloir l'ordre humain.

Julie meurt. On dira qu'il ne pouvait pas la sauver autrement. Mais, obéissant au mouvement de ce beau poème, je crois plutôt que ce coup imprévu, et tout accidentel, est pour diminuer, par l'entrée de ce malheur irréparable, tous les malheurs d'imagination. Mais allez voir ce beau lac; il vous dira le reste.

25 juin 1912.

184

Ce qui me paraît le plus clair dans n'importe quel État politique, c'est que le peuple vaut mieux que ses maîtres. Ceux mêmes qui seraient tentés de le nier furieusement vous font après cela l'éloge des soldats de la Grande Armée, de leur dévouement sans calcul, de leur fidélité inébranlable, dont on peut trouver des preuves touchantes dans *Le Médecin de campagne,* de Balzac, au tableau de la veillée. Il n'y a, au contraire que trop d'exemples des trahisons d'en haut; Napoléon en fit l'épreuve. D'après cela il faudrait dire que les gardiens du droit sont parmi les pauvres gens, accablés par la richesse d'autrui, soumis à de durs travaux, et incertains du lendemain. Là-dessus je vous renvoie à l'affaire Dreyfus, qui fut une belle expérience. Si on avait consulté seulement les plus puissants à ce moment-là, la justice était lestement sacrifiée. Les hommes courageux qui s'élevaient contre la raison d'État auraient été écrasés, et l'étaient déjà quand la masse populaire entra dans le jeu.

Ce qu'il y a d'instructif pour nous dans cette histoire, c'est que les politiques se trompèrent presque tous sur les sentiments du peuple, absolument comme ils font aujourd'hui. On connaît cette triste parole : « Regardez vos circonscriptions. » C'était dire en résumé : « Le peuple se moque de la justice, et principalement dans le cas présent, où la victime appartient à la société des riches. Les électeurs ne voient que leur intérêt. Ces controverses ne le passionneront pas. » Or, il s'est trouvé que les circonscriptions sauvèrent l'honneur et poussèrent très bien les députés. Je citais récemment un mot que l'on voudrait donner pour ridicule : « Le peuple juge de toute sainteté »; toujours est-il qu'il fut juge de la moralité publique à ce moment-là; car le pouvoir, on s'en souvient, ne pensait qu'à se déshonorer en fermant les oubliettes.

Ces vertus populaires ont des causes bien déterminées. La thèse que je soutiens n'est pas mystique; le peuple n'est pas un Dieu délirant, qui annonce le juste par son instinct. Voici les causes principales. D'abord il se défie des pouvoirs proprement politiques et de tous les discuteurs qu'il appelle avocats. Il éprouve tous les jours la dureté des riches; il juge leurs raisonnements. Il vit de son travail, ce qui fonde un jugement positif, pondéré, sain; au lieu que, pour l'ambitieux déjà avancé, il n'y a point de rapport entre les moyens et les résultats; l'intrigue et la chance font trop. Enfin le travail même, quand il s'exerce sur les choses, et au pied du mur comme on dit, exige la précision, et la conscience. Un ingénieur peut voler une heure de présence, négliger un rapport ou une enquête; l'aiguilleur, dans sa cabine vitrée, ne peut pas détourner les yeux; le mécanicien est en otage sur sa machine; le puisatier répond de son boisage, sur sa tête. Au lieu que l'Administration use les consciences, par le caprice, par la faveur, par l'inutilité des travaux. Voilà pourquoi le peuple juge bien, et pourquoi les puissances crient qu'il n'est pas vrai que le peuple juge bien.

4 juillet 1912.

185

Au sujet de la bonté et de la justice, un bon républicain me disait hier : « Pourquoi cette doctrine épineuse ? Cela éloigne les timides et les tendres. Liberté, très bien; c'est dignité individuelle; ce mot-là est facilement compris chez nous; à ce point que si les curés ne nous l'avaient pris, ils n'auraient pas cinq cents suffrages dans toute la ville, peut-être. Égalité, cela est moins clair et moins facilement compris. Beaucoup de gens se trompent là-dessus, ne saisissent pas qu'il s'agit de l'égalité de droits, ou, si vous voulez, de l'équivalence absolue de deux personnes humaines quelconques devant n'importe quel tribunal. Et même, quand on le prend ainsi, les conséquences effraient souvent; cela est purement révolutionnaire; cela enferme des revendications farouches, et une guerre civile en permanence, tant que l'égalité des droits sera contrariée par les inégalités de fait, prises à tort pour un droit. Il me semble que la douce Fraternité est la première des vertus républicaines, la plus séduisante, la plus accessible; par quoi beaucoup seront conduits insensiblement aux autres. C'est par le cœur qu'on devient socialiste. »

Je lui répondis : « Ce que vous dites est très juste; c'est par le cœur qu'on devient socialiste; mais c'est par la volonté et la raison que l'on reste radical. Là est le point. Si l'amour, si la pitié, si la sympathie, si tout le cortège des vertus chrétiennes marchent en avant, c'est au communisme qu'on ira, sans d'ailleurs y arriver; les moines avaient trouvé déjà cette solution. Proudhon disait avec profondeur que les vertus sociales, ou, pour mieux parler, l'instinct de sociabilité, s'il triomphait dans l'homme comme on voit qu'il triomphe chez les fourmis ou chez les abeilles, conduirait à une espèce d'abrutissement en commun, par le sacrifice de la liberté de chacun. Or l'individu résiste; les réactionnaires le sentent bien, et, en faisant croire que la liberté et la propriété sont menacées, arrivent à faire peur à beaucoup de gens. Et voilà dans quelles confusions on est jeté lorsqu'on n'ordonne point les notions comme il faut. Méditons donc

sur notre belle devise, afin qu'elle soit vivante en nos esprits. La Liberté vient d'abord, c'est-à-dire l'esprit de résistance, l'esprit révolutionnaire, l'inflexible barre de fer. Ensuite par le respect de la liberté d'autrui, vient l'Égalité aux mains rudes; égalité non de servitude, mais de liberté. Respect d'abord. L'Amour ne vient qu'ensuite; la Fraternité est la dernière; conduite par les autres, dirigée par les autres. Sans orgueil, sans humiliation, sans bienfaits, sans reconnaissance. Sentiment viril alors, qui résulte de ce qu'une force en respecte une autre, comme une alliée naturelle en vue de belles œuvres. De là de rudes poignées de main, des discussions sans politesse, où se fait voir la vraie politesse. Lisez le rude Proudhon, vous saurez ce que c'est. »

12 juillet 1912.

186

Il faut rendre hommage à l'illustre Poincaré que la science vient de perdre. Mais comment faire? Il est lumineux et souvent profond par aperçus dans ces livres à couverture rouge, qui ont été tant feuilletés ces dernières années[1]. Mais ses pensées intimes se développaient dans un autre plan. Il s'agit de ces « abrégés » merveilleux, comme disait Leibniz, qui traduisent en formules les faits de l'expérience, et permettent ensuite de développer tous les replis de l'expérience en ayant égard seulement à la feuille de papier et aux règles du calcul. Ce sont des perspectives abstraites et des mondes de symboles, où s'exercent alors, comme pour d'autres dans le monde des objets, une rêverie ordonnée, une intuition, un pressentiment, une divination véritable. Genre de travail qui est propre au génie, et qui est justement plus nécessaire dans la Mathématique que partout ailleurs. Car s'il fallait essayer péniblement toutes les combinaisons possibles, on n'en finirait pas. Mais le génie, après un long travail d'apprentissage, aperçoit d'un coup d'œil les développements féconds, comme un jardinier reconnaît la branche fertile, et supprime les autres. C'est ce qui faisait dire à un jeune mathématicien

que j'ai connu, et fort bien doué aussi, que la Mathématique ressemble plus qu'on ne croit à la poésie.

Je relisais ce matin les pages où le profond penseur, pour se délasser, a décrit les éclairs et les caprices de l'invention. La pensée construit toujours des ponts sur des abîmes. Il y a une rigueur des démonstrations que l'on admire maintenant dans la géométrie élémentaire, et même dans certaines parties de la géométrie supérieure. Mais il faut savoir que ce travail de mise en place et, si je puis dire, d'exploitation et de revision, est un travail de critique qui vient après l'invention proprement dite. Le beau moment, dans toute science, est celui où l'on devine par tous moyens, et sans être en mesure de prouver. Par exemple, quand Newton pensa que la lune était soumise à la pesanteur terrestre comme une bille ou une pomme, il fut bien des années encore, par l'imperfection des mesures, avant de pouvoir mettre la chose en forme, et la communiquer aux autres. Dans le passé le plus profond, il y eut sans doute un rêveur qui supposa que le corps rond et noir qui passe quelquefois sur le soleil est cette même lune qui éclaire périodiquement nos nuits. Mais l'étrange et l'insaisissable, dans l'exemple que nous considérons, c'est que ces anticipations soudaines s'exercent alors dans le champ des combinaisons abstraites, où les x, les y, les fractions, les radicaux, d'autres symboles encore, plus nus et dépouillés, gravitent selon leur définition.

Un de ces mondes prodigieux vient de finir avec son créateur.

20 juillet 1912.

187

Le grand maître de l'Université[1] a dit, sur l'émulation, sur les distinctions, sur l'élite, des choses qui ne seront pas perdues. Comme hier je considérais une de ces estrades rouge et or qui fleurissent à la fin de juillet, et les têtes bien faites, lumineuses, saines, résolues, que l'on couronnait, j'entendis un curé qui se trouvait là dire d'un air fin : « Nous voilà assez loin de l'égalité démocra-

tique »; et il y eut autour de lui de triomphants sourires.

Oh, mes amis, la triste chose, de voir que l'égalité ait si peu d'amis. Gloire aux victorieux, gloire aux forts, ils ne chantent que cela. Et que voit-on dans l'histoire ? Les forts encore plus forts par leur force; les faibles encore plus faibles par leur faiblesse. Le droit couronnant le fait. Des conquérants, des audacieux, des hommes qui marchent sur des hommes. C'est une vieille histoire. J'ai lu que le lion, étant devenu vieux[1], reçut un coup de pied de l'âne; mais un autre lion plus jeune a mangé l'âne après cela. Voilà donc l'histoire humaine ? Non pas; mais l'histoire animale, purement animale. Et voici le beau programme qu'ils nous offrent : distinguer les plus forts, et leur donner le pouvoir. Niaiserie. Si la société humaine n'a pour objet que d'assurer le triomphe des plus forts, elle est bien inutile; la nature s'en charge. Et sans erreur, remarquez-le bien; sans se tromper d'un cheveu. Car il y a force et force; et justement les hasards du combat montrent toujours, sans erreur possible, la meilleure combinaison de ruse et de force, qui est enfin la vraie force. La couronne est toujours où elle doit être; car la force prend la couronne.

Mais non. Il n'y a rien d'humain là-dedans. C'est l'injustice toute pure. Je ne vois qu'une idée humaine dans ce monde, c'est qu'il faut instruire celui qui ignore, protéger celui qui est faible, maintenir enfin l'égalité des personnes humaines, respecter le vieillard, respecter l'enfant, respecter le fou, à cause de la seule effigie humaine. Marquer les produits humains comme inviolables; employer toute la force des forts à maintenir le droit des faibles. Je ne dis pas aimer; car on aime un chien, on caresse un chien. Je dis respecter. Et comme disent les moralistes de l'avenir, prendre la personne humaine toujours comme fin; ne la prendre jamais comme moyen et outil. Enfin ne pas plus adorer une belle intelligence qu'un beau visage, tel est le tracé du droit. Tout le reste est animalité. La pudeur de l'avenir cachera aussi la bonté.

30 juillet 1912.

188

Je ne sais quel Sage de la Grèce m'est apparu en songe et m'a dit : « Tu ne vas pas au fond de ta pensée. Tu dis qu'il n'est pas bien difficile de faire des lois justes, mais qu'il est difficile d'obtenir que les hommes ne manquent pas aux lois. Ce sont des pensées dans le brouillard, qui naissent dans vos pays pluvieux. Mais tu n'aurais point dû oublier nos leçons. Toutes les lois sont justes. Si, au lieu de considérer cette pensée bien en face, tu tournes le dos et tu vas chercher des exemples, je te ferai voir sans peine que les injustices assez visibles autour de toi résultent de ce que le législateur n'a pas tout prévu, ou bien a voulu respecter la liberté des citoyens. Mais ne perds pas notre temps à des discussions de ce genre. Considère seulement l'Idée de la loi, tu verras que toute loi est juste, et qu'il n'en peut être autrement.

« Une loi, dit-il, fonde une société; une loi est un contrat, qui met en forme un échange de services ou d'obligations. On n'échange au monde que des valeurs égales ou des services égaux; tout ce qui manque à cette règle est guerre, pillage, vol et injustice. La loi, au contraire, nous fait égaux; voilà son essence. Elle est juste, ou bien elle n'est pas loi. Réfléchis à ceci que, ce qui est injuste, c'est d'imposer quelque devoir aux autres alors que soi-même on s'en dispense. Mais aussi cette politique, qui est tyrannique, ne se mettra jamais en forme de loi. La loi ne considère ni Paul ni Jacques; elle énonce quelque obligation ou interdiction en commun pour tous les citoyens; et c'est cela qui est juste. Il serait pénible pour toi de monter la garde quatre heures tous les jours à quelque coin de rue; mais si tous les autres citoyens étaient obligés de la même manière, il n'y aurait point là d'injustice. Dans le fait, il peut y avoir tel cyclone, tel incendie, telle inondation, telle peste, telle guerre qui rende un tel service tout à fait nécessaire; et nul ne peut marquer de limites aux devoirs du citoyen. Mais la justice ne dépend point de ces circonstances; le salut public ne la fait point fléchir un seul moment; au contraire il la redresse et l'expose à tous les yeux. Imagine les devoirs

les plus pénibles; s'ils sont les mêmes pour tous, comme le veut la forme même de la loi, tu n'y apercevras pas la plus petite trace d'injustice. Aussi tu chercherais en vain dans le monde des hommes une loi qui ne soit pas parfaitement juste. J'ai moi-même donné des lois à ma ville natale; et ces lois étaient justes absolument, comme sont toutes les lois. Mais tu as lu qu'aussitôt après je partis pour des voyages sans fin, leur laissant la tâche la plus difficile, qui est d'obtenir que les lois ne soient point violées. Par cette précaution, j'ai gardé une gloire sans tache, et personne n'a outragé mes statues. »

7 août 1912.

189

Résistance et obéissance, voilà les deux vertus du citoyen. Par l'obéissance il assure l'ordre; par la résistance il assure la liberté. Et il est bien clair que l'ordre et la liberté ne sont point séparables, car le jeu des forces, c'est-à-dire la guerre privée à toute minute, n'enferme aucune liberté; c'est une vie animale, livrée à tous les hasards. Donc les deux termes, ordre et liberté, sont bien loin d'être opposés; j'aime mieux dire qu'ils sont corrélatifs. La liberté ne va pas sans l'ordre; l'ordre ne vaut rien sans la liberté.

Obéir en résistant, c'est tout le secret. Ce qui détruit l'obéissance est anarchie; ce qui détruit la résistance est tyrannie. Ces deux maux s'appellent, car la tyrannie employant la force contre les opinions, les opinions, en retour, emploient la force contre la tyrannie; et, inversement, quand la résistance devient désobéissance, les pouvoirs ont beau jeu pour écraser la résistance, et ainsi deviennent tyranniques. Dès qu'un pouvoir use de force pour tuer la critique, il est tyrannique. Voilà d'après quoi un citoyen raisonnable peut d'abord orienter ses réflexions.

Au point où nous en sommes, et étant posé que le droit de critiquer est dans nos institutions et dans nos mœurs, je vois que la désobéissance est le moyen assuré de fortifier le virus tyrannique, dont le pouvoir

n'est jamais tout à fait exempt. Un ministre pourra dire à la tribune : « Je ne poursuis point des opinions, mais des actions. Tous ces discours contre la guerre aboutissent à organiser la révolte et la désertion; c'est trop clair; les faits le prouvent assez. Le devoir militaire, même en temps de paix, se heurte à des intérêts et à des passions; si l'esprit leur offre quelque complaisance, les instincts de peur, de paresse, d'égoïsme enfin, se donneront comme raisonnables et ruineront l'ordre. La nature humaine est ainsi faite que, si le respect est affaibli, aussitôt les passions règnent. »

Et voilà justement l'erreur doctrinale, qui est à croire que la liberté des opinions va contre l'obéissance. Je puis témoigner que c'est le contraire qui est vrai. Autant que j'ai pu voir, ceux qui respectent et qui approuvent obéissent mal. Et pourquoi ? Parce qu'ils n'ont pas le gouvernement d'eux-mêmes, et que, par suite, ils sont très faibles contre leurs passions. Par exemple il est commun que le soldat ou le sous-officier qui acceptent les pouvoirs comme un fait et qui ne conçoivent même pas le droit en face de l'arbitraire, sont aussi ceux qui négligent le plus aisément les petits devoirs, dès que l'officier est absent. Il y a une infinité d'histoires de caserne à ce sujet. L'arbitraire et la licence vont naturellement ensemble. Le droit est contraire à tous les deux. Le droit est une pensée; le droit délimite, donc accepte et refuse, par cette même force d'esprit qu'on nomme volonté.

Dans tous les services publics, il en est de même. Les esprits courtisans font des courbettes, et trichent sur le travail autant qu'ils peuvent. Les mauvaises têtes travaillent très bien. Je lis souvent une revue d'instituteurs syndicalistes; il est clair qu'ils se donnent à leur métier; il suffit de lire ce qu'ils écrivent sur les leçons de grammaire et d'arithmétique pour en être assuré. Voilà les fruits de la liberté. Si, dans leurs congrès, ils définissaient bien clairement le devoir de résistance et le devoir d'obéissance, la tyrannie serait sans forces.

4 septembre 1912.

190

Un régiment passe, avec clairons et tambours. Chacun est pris soudain par le cœur, sans l'intermédiaire d'aucune pensée; cette chose qui marche, chose humaine et plus qu'humaine, convertit immédiatement le spectateur. Que sa pensée consente ou non, cela ne change pas grand-chose; car le sang marche, les muscles suivent la musique; l'organisme sent sa force, sans aucun doute, sans aucune peur; une chaleur monte jusqu'aux yeux avec des larmes généreuses; la lèvre tremble, les narines s'ouvrent largement; c'est un bonheur soudain et sans comparaison. Ô froide Raison, que nous offres-tu en échange ?

Ces sentiments me sont connus; je suppose qu'ils sont familiers à la plupart des hommes; ils sont bien forts dans les foules, sans quoi l'histoire serait inexplicable. Les raisonnements sont alors de bien petites choses, j'en conviens. Mais qu'est-ce que cela prouve ? Un socialiste qui chante *L'Internationale* avec dix mille de ses coreligionnaires, éprouve un sentiment aussi vif. Les croisés sentirent quelque chose du même genre lorsqu'ils crièrent tous ensemble : « Jérusalem! Jérusalem! » Des sentiments comme ceux-là ne sont donc pas propres à prouver une thèse plutôt que l'autre. Et il reste toujours à savoir si l'on doit suivre le sentiment le plus vif, et le prendre comme preuve. S'il en était ainsi, toute volupté serait bonne, car il n'y a pas d'émotion plus entraînante que l'attente de la volupté prochaine. Je crois même qu'on y résiste bien difficilement, comme on résiste bien difficilement à l'entraînement d'une foule. Et chacun conviendra qu'il faut prendre ses précautions contre les sentiments vifs, y penser d'avance, prévoir les circonstances qui les amèneront, en susciter d'autres si la raison l'ordonne, bref gouverner son cœur.

L'émotion est belle et bonne, lorsqu'elle nous porte à quelque action que la raison a d'avance approuvée; on la laisse alors galoper, comme un noble cheval de bataille. Mais, dans la délibération, il faut que ces forces

du cœur soient domptées. Il le faut. Les maux humains naissent des passions, et les passions sont sans doute des opinions que le sentiment entraîne, le cavalier n'étant plus maître, alors, de sa monture.

C'est pourquoi, lorsqu'on raisonne sur la paix et sur la guerre, sur le droit et sur la nécessité, ce n'est pas le moment de sonner la charge et de crier tous ensemble. Au combat, très bien; au conseil, très mal. Mais nous sommes bien loin de toute sagesse; et je connais beaucoup d'hommes qui recherchent cette volupté du sentiment, aux revues, aux manœuvres, aux assemblées; et sans risque, qui plus est. Il y a un grain de corruption dans ces plaisirs de l'action séparés de l'action.

13 septembre 1912.

191

On se moque des cubistes. On pourrait se moquer aussi bien des joueurs d'échecs, si l'on ne sait pas le jeu. Dès que l'art sort de naïveté, il devient un jeu comme le bridge, le trictrac ou les réussites. C'est dans la musique que je saisis cette transformation le plus clairement, parce que je porte en moi deux musiciens qui ne se ressemblent guère. Lorsque j'entends un morceau de musique militaire, j'éprouve un plaisir parfait qui s'accorde très bien avec les autres perceptions. Cet art s'est formé peu à peu, et plutôt, à ce que je crois, par imitation que par innovation. Certaines parties en sont comme parfaites; ainsi l'usage des tambours, des clairons, de la grosse caisse, des cymbales. L'écriture même des morceaux a des règles, comme le sonnet. *Sambre et Meuse* est un air pour défiler que tout le monde connaît; mais produisez-le selon le rite, dans le cadre traditionnel, il est comme neuf. Rie qui voudra, je considère que nous avons là un exemple parfait de l'art musical. Le propre de l'œuvre d'art, il me semble, c'est qu'elle agisse sur tous, sans préparation, sans effort, et même sans attention.

Cela fait rire les esthètes; mais moi je ris d'eux. Ils prennent pour plaisir esthétique le goût des combinai-

sons, des comparaisons, des découvertes. Ils veulent de la réflexion dans les plaisirs, au lieu que, selon mon opinion, les plaisirs les plus précieux sont sentis presque sans qu'on le sache, sans qu'on les attende, et surtout sans qu'on les sollicite. Par exemple, connaissant de réputation un vitrail ancien, ils vont se planter juste en face, et regardent au travers, ce qui est aussi sot qu'un singe qui flaire aux deux bouts d'une lorgnette. La beauté d'un vitrail est dans l'ensemble; on le goûte par le coin de l'œil, ou par le reflet sur d'autres choses. Celui qui est attentif à quelque méditation, pieuse ou sérieuse comme on voudra, c'est celui-là qui éprouve la beauté de la cathédrale autour de lui. Et, du dehors, c'est le passant qui la voit comme il faut, parce qu'il ne la regarde pas. De même la musique n'est pas faite pour être écoutée. De même encore, si dans une salle à manger j'ai quelque beau tableau de mer, avec cet éclat des nuages sur l'eau, je ne puis pas faire le compte du repos, de la sérénité, de la prospérité que j'en recevrai. Comme d'un bon fauteuil ou d'un bon lit.

Après cela, rien n'empêche un homme du métier de chercher, par exemple en musique, des combinaisons nouvelles; et rien n'empêche que je les étudie, que je m'habitue à les reconnaître dans un mélange de sons. C'est justement ce qui m'est arrivé, pour certaines productions fort compliquées, et j'en ai tiré des plaisirs d'esprit, sans que peut-être il s'y trouve de la beauté à proprement parler. Presque toute la musique, aujourd'hui, est une marqueterie de ce genre, qui ne plaît point sans initiation. Par analogie, je conclus que les peintres peuvent bien aussi jouer avec les couleurs et avec les formes, et plaire à des initiés, sans aucun rapport avec l'art et la beauté véritable. On en rit communément, parce que cela ne ressemble à rien; mais un bel ornement peut aussi ne ressembler à rien. Et la musique ne ressemble jamais à rien; c'est ce qui fait que la mystification y est plus facile.

8 octobre 1912.

192

Un homme fort savant, d'esprit tout à fait sincère et libre, écrit ceci au sujet de la guerre : « Cette chose hideuse, infâme, immonde, paraît presque naturelle à des gens qui ont horreur de l'assassinat. Bien plus, on trouve encore des humains capables d'y attacher je ne sais quelle idée de gloire; ils s'enorgueillissent du fait qui caractérise le mieux la dégradation et la bassesse de l'homme d'aujourd'hui. Si l'assassinat est condamnable, comment des milliers et des millions d'assassinats prémédités, annoncés et préparés, pourraient-ils devenir glorieux ? » Là-dessus on peut tomber dans cette idée que l'homme est un méchant animal, et que le règne de la raison ne viendra jamais. Notre philosophe ne se jette point dans ce noir; il pardonne un peu et il espère beaucoup parce que l'humanité est encore à l'état d'enfance, ayant accompli tout au plus un million d'années sur les vingt millions qu'elle peut se promettre encore sur cette planète. L'humanité a bientôt quatre ans; sa raison n'est qu'une lueur vacillante; l'animal mène tout ou presque tout.

Je vois les choses tout à fait autrement. Je dis que la guerre est laide; mais je crois aussi que les motifs en sont souvent nobles, je dis chez celui qui se bat, non chez celui qui pousse les autres à se battre. J'ai observé de près l'adolescence, de qui vient toujours le premier élan. Je crois assez que dans les passions guerrières il y a très peu de férocité, très peu de méchanceté. La fureur meurtrière n'est point du tout, selon moi, un instinct reçu en héritage; c'est un effet de la structure de ce corps vivant, dans lequel toute action vive produit une colère sans mesure et sans pensée. Si j'étais attaqué au coin d'une rue et si je venais à me défendre à coups de poings, il y aurait de la fureur dans mes poings. Je ne serais pourtant pas méchant, il me semble, ni avant, ni après. Les occasions font les passions et les crimes. La contagion de l'exemple s'y joint. Cet homme vient de guerre; il a tué beaucoup d'hommes; on dit bien qu'il ne ferait pas de mal à une mouche; et c'est

toujours le même homme; aujourd'hui mouton, demain lion. Sage comme Socrate si vous le prenez pour arbitre; brutal comme Hercule ou Samson si vous le jetez dans la mêlée. Tantôt vieillard de soixante ans, tantôt enfant de quatre ans. Sans virus dormant, sans fureur cachée à l'intérieur de lui-même; l'événement fait tout le mal.

Et comment entre-t-il dans l'événement qu'on appelle guerre ? Pour se défendre; pour établir la justice, pour prouver aux autres et à lui-même qu'il préfère la liberté, avec risque de douleur et de mort, à une vie d'esclave. Noblesse d'âme qu'il faut reconnaître. Et partons de là pour espérer, pour vouloir tout de suite une paix définitive entre des nations qui ont le même idéal et qui honorent les mêmes vertus. Si l'injuste, comme je crois, est naturellement lâche, et si c'est toujours le juste qui tient l'épée, la plupart des guerres sont absurdes, et ce jeu de dupes peut cesser demain et pour toujours, par un éclair de réflexion.

12 octobre 1912.

193

Il y a un argument contre la Démocratie égalitaire, que je trouve dans Auguste Comte, et qui a été souvent repris, c'est que, par le suffrage populaire, on aura toujours des députés incompétents. C'est pourquoi notre philosophe ne veut considérer le système de la libre critique et de l'égalité radicale que comme un passage à un état meilleur, où le pouvoir sera toujours aux mains d'un savant dans chaque spécialité, et d'un conseil d'éminents sociologues pour la coordination et l'ensemble.

Il est très vrai qu'un député, le plus souvent, ne sait rien à fond en dehors du métier qu'il exerçait; mais remarquez que, s'il est avocat, il connaît tout de même assez bien les lois, la procédure, et les vices du système judiciaire; que, s'il est commerçant, il s'entend aux comptes et à l'économie; que, s'il est entrepreneur, il dira utilement son mot au sujet des travaux publics, et ainsi pour le reste. Aussi, quand on parle de l'ignorance

et de l'incompétence des députés, je ne puis voir là qu'un développement facile et sans portée.

Mais je ne regarderais pas tant à la science; plutôt à la probité, et à la simplicité des mœurs privées. Car si l'on prend pour député un grand armateur, ou un grand industriel, ou un grand banquier, ou un grand avocat, afin d'user de leur savoir-faire, ce sera un calcul de dupe assez souvent. On connaît des hommes fort habiles et intelligents, mais qui, peut-être, par l'habitude des affaires, penseront un peu trop à leur fortune, ou bien exerceront volontiers un pouvoir tyrannique, comme ils font naturellement chez eux et dans leur métier. Ainsi leur science pourra bien nous coûter cher. J'aimerais souvent mieux un honnête homme qui n'aurait pas trop réussi. Bref, je ne désire pas avant tout des Compétences.

Et pourquoi ? Parce que nous en avons autant qu'il nous en faut dans les services publics. La Cour de cassation et le Conseil d'État connaissent profondément les lois. La Cour des comptes a la science des Finances publiques. Tous les ministères ont des directeurs fort instruits. La guerre et la marine dépendent d'hommes qui connaissent leur métier. En fait les Compétences sont aux affaires. Il reste à les surveiller, et ce n'est pas si difficile.

On prend à tort les ministres pour des hommes qui devraient être plus savants que leurs subordonnés. Le ministre n'est autre chose qu'un délégué du peuple pour la surveillance d'un travail déterminé; et nous avons, pour surveiller le surveillant, un autre député, rapporteur du budget; les autres députés sont arbitres. Par exemple on peut bien juger de la fabrication des poudres sans être chimiste, car les spécialistes seront bien forcés de parler clair, si on l'exige, et c'est ce qui est arrivé. De la même manière, un juré peut apprécier la responsabilité d'après les rapports des médecins. Si le civet est brûlé, d'abord je le sentirai très bien, sans être cuisinier, et ensuite j'arriverai à me protéger contre ce petit malheur, même sans entrer dans la cuisine, car je suis celui qui paie. Le peuple est celui qui paie; et ses représentants ont mille moyens de faire que le peuple soit bien servi, si seulement ils le veulent.

On peut même désirer ici une division du travail

plus parfaite, les députés jugeant avant tout d'après les effets sans chercher les causes. Comme cet homme très riche et très occupé qui a plusieurs autos et ne connaît pas la panne. Sa méthode est de bien payer, et de renvoyer le chauffeur sans commentaire à la première panne; cela le dispense d'apprendre la mécanique.

27 octobre 1912.

194

Comme je pensais au scrutin d'arrondissement[1], il me revenait une histoire de mon pays normand, histoire déjà ancienne, puisqu'elle remonte au scandale de Panama; on en peut parler maintenant comme d'une chose morte et enterrée. On sait que le Perche[2] est un pays assez fermé, assez riche pour le commerce des chevaux, hospitalier et généreux à l'ancienne mode, très raisonneur, ennemi du gouvernement et du préfet, et clérical par obstination pure. Ils avaient en ce temps-là un député bon garçon et bien de son pays par un genre d'esprit bonhomme qui mordait très bien. On l'adorait. C'est dire que tous ces dresseurs de chevaux n'avaient pas précisément d'opinion, mais se fiaient à leur député pour en avoir une. Et voilà bien, direz-vous, le scrutin d'arrondissement. En réalité, l'habile homme prenait le fond de leur opinion, et eux la forme des siennes.

Or il fut d'abord bonapartiste, et ils furent bonapartistes. Ensuite il jugea bon de faire un petit mouvement à gauche et d'accepter la République, mais conservatrice naturellement; il ne perdit pas une voix. Là-dessus vous direz : « Il avait son fief électoral et son armée; ses électeurs étaient des partisans, non des citoyens; voilà par quel détestable mécanisme un petit nombre d'intrigants font de la politique selon leur intérêt propre et agissent sur les ministres. Ce n'était qu'un tyranneau d'arrondissement. » C'est l'apparence; ce n'était pas cela tout à fait. Ils le laissaient ministre pour les paroles. Il disait Empire, c'était bien; il disait République, c'était bien; mais c'était toujours le même air.

Ce fut alors la Terreur panamique. Le député en

question fut soupçonné et même accusé. Il se défendit bien; il prouva, si je me rappelle bien, que son métier de journaliste (car il n'était pas riche) expliquait certains petits profits. Il fut acquitté. On a pardonné plus à d'autres; mais cet arrondissement ne pardonna rien. Il n'y eut ni reproches ni récriminations; ce fut pis; ce fut le silence et l'abandon. Et sans remède. On put connaître par là l'esprit de liberté et le jugement inflexible de ces hommes qui semblaient ne pas prendre la politique au sérieux. Quand on méprise les mots, il arrive que l'on voie clair aux choses. Sans doute eurent-ils le sentiment que la Haute Finance, sous n'importe quel drapeau, était le véritable tyran à craindre pour l'avenir, et que, si l'on saluait une fois M. l'Argent, l'opposition n'était plus que gasconnade. Ici se montre, il me semble, le fond de l'esprit arrondissementier. Il a du cynisme; il va droit au principal. Il se moque assez des combinaisons purement politiques, mais il est strict sur la probité. Ce n'est pas par hasard que les Grands Aventuriers le haïssent du fond de leur cœur et essaient de le mépriser. Le jeu est clair; la partie est engagée entre les politiciens et le pays.

7 novembre 1912.

195

Il est assez ordinaire que l'on attribue, pour une bonne part, à l'hérédité les progrès de la civilisation. Les mots circulent par la confiance, comme la monnaie. Il est clair que si un nourrisson a déjà en héritage le libre examen ou le respect de la dignité humaine, nous nous éloignons à grands pas de la superstition et de la barbarie. Mais une telle opinion n'est nullement vraisemblable. Il est permis de penser que les générations successives s'adaptent de mieux en mieux à un milieu physique déterminé; c'est que les mêmes causes agissent ici avec continuité, par exemple le froid chez les Lapons et la chaleur chez les nègres. Mais l'adaptation au milieu social ne semble pas laisser de traces durables et bien déterminées. D'abord parce que les mœurs sont variables

éminemment, et aussi parce que l'action du milieu social, et par suite les réactions de l'individu, change trop selon les situations. Au Soudan le soleil luit pour tout le monde; mais dans notre société, la richesse, le loisir, la culture, la sécurité, sont répartis trop inégalement; on peut concevoir que la douceur, la faiblesse, la paresse se développent ici pendant que la haine, la fureur, la brutalité se développent corrélativement à cent mètres de là. Mais cette vue enferme encore trop de fiction. Nous voyons assez que les descendants des riches retombent souvent à la pauvreté, tandis que les pauvres s'élèvent jusqu'à la richesse, les qualités acquises jetant chacun dans la situation justement où il doit les perdre. Et enfin nous descendons de deux parents, de quatre grands-parents, de huit ascendants, ce qui fait voir que chaque nouveau-né, par ce mélange, doit revenir le plus souvent à un type moyen. Ajoutons que toutes les aptitudes ne se trouvent pas développées. Bref, en disant que chaque génération nouvelle vient au monde avec l'ignorance et la barbarie, de même qu'elle vient au monde nue, on ne s'éloigne pas beaucoup de la vérité.

Au nouveau monde, dans les régions forestières, et peut-être chez nous aussi, les paysans savent que lorsqu'une vache s'échappe pour faire son veau, le jeune animal reste sauvage comme un daim ou un chevreuil. Cette remarque, que j'ai trouvée dans Darwin, éclaire assez notre situation. On cite aussi des hommes abandonnés dans quelque île déserte, et qui oublient en quelques années toute leur humanité, à peu près comme ils perdent leurs vêtements. Prenons ces récits comme des mythes propres à nous faire saisir l'instabilité des mœurs.

Si l'on adopte cette idée provisoirement, et comme instrument d'exploration en quelque sorte, on discerne alors et on interprète comme il faut des faits bien connus. D'abord les déchéances, par misère, paresse ou ivrognerie. Et puis les paniques, par exemple dans les théâtres, où ceux qui fuient agissent souvent comme des brutes, pendant que leurs semblables qui accourent de toutes parts agissent comme des héros. Les passions enfin et les guerres. Que dire alors du nouveau-né? C'est pourquoi je ne comprends pas cette fiction de

l'humanité qui prendrait de l'âge et gagnerait en raison et en sagesse de siècle en siècle. Je croirais plutôt que chaque homme vient au monde à peu près nu d'esprit et de cœur, comme il est de corps. L'institution fait tout ou presque tout. C'est par les sciences et les arts, fondés sur les monuments et les écrits, que le progrès se conserve. Défions-nous des mouvements de l'instinct.

13 novembre 1912.

196

Parmi les idées d'Auguste Comte, toutes saines et fortes, presque toutes encore neuves maintenant, je pensais ces jours à ce Pouvoir spirituel ou Sacerdoce, fondé sur la science universelle convenablement équilibrée, et qui serait dans l'avenir ce que voulurent être, autrefois, la papauté et les conciles. L'idée est belle. Mais il faut la considérer comme il la propose.

Nous sommes gouvernés par des savants. À la Guerre, à la Marine, aux Travaux publics, aux Finances, à l'Instruction, à la Justice, les chefs de service sont des spécialistes incomparables, et qui ne sont entrés dans leurs études propres qu'après une forte préparation intellectuelle. Je ne juge pas les individus; on peut leur accorder des vertus privées, et même professionnelles. Mais le système, qui est la Bureaucratie, manque certainement de générosité, de liberté, et, par suite, de clairvoyance. L'humeur s'aigrit dans les petits travaux, dans les polémiques, dans les rivalités. L'intelligence flotte entre la spéculation et l'action. Les petits moyens corrompent l'ambition; la vie sociale est trop resserrée; l'esprit diplomatique se développe dans les conversations; la prudence et le secret inclinent vers la médisance et les futilités. Essayez d'interroger un Haut Bureaucrate; vous trouverez un badinage sceptique, un mépris joué, et une réelle fatigue presque toujours.

Or cela tient à deux causes principales qu'Auguste Comte avait très bien vues. D'abord la Spécialisation, qui, chose assez difficile à prévoir, accable l'esprit. C'est qu'il n'y a point de limites aux détails et aux subtilités,

pour celui qui s'occupe d'une seule science particulière; et il en vient à donner une importance sans mesure aux petites choses. Cela est sensible dans la Mathématique comme dans le Droit. Tout l'effort vise à savoir une certaine chose mieux que personne, ce qui donne un pouvoir de paralyser, presque uniquement recherché aujourd'hui dans l'ordre intellectuel. Auguste Comte dénonce ces « divagations » et cette « dégénération académique »; le Pouvoir spirituel est justement contre elles. C'est contre cette tyrannie à mille têtes qu'il forme l'idée d'une Culture véritable, où les diverses sciences sont rigoureusement mesurées et équilibrées, où la Science sociale contient et systématise les autres, où domine enfin la Morale, c'est-à-dire la méditation sur le Juste et l'Injuste. Il est bien remarquable que ce mathématicien ait si vigoureusement maintenu, comme centre de la Culture, « l'inépuisable étude des chefs-d'œuvre poétiques, toujours relatifs au problème humain ».

La seconde cause qui corrompt le Pouvoir spirituel, c'est la puissance temporelle. Nos bureaucrates gouvernent par avancement et punitions. Cette fonction développe trop chez tous les passions personnelles et l'esprit d'intrigue et de ruse. La Science devient alors un instrument de domination. Le vrai Pouvoir spirituel, selon notre philosophe, est seulement spirituel; il agit en éclairant l'opinion, c'est-à-dire par la parole et l'écriture seulement. Et c'est bien ce qu'auraient pu être le pape, les évêques et les curés, des arbitres de l'ordre moral, sans hallebardes, sans prisons, sans bûchers. Mais le pouvoir catholique bénit les armes, et adore le vainqueur. Dans l'affaire Dreyfus, le Pouvoir spirituel se montra; et Jaurès, dans le temps même où son pouvoir politique était extrêmement faible, a fait voir plus d'une fois les privilèges d'une Culture supérieure, toujours dominée par la revendication de l'ordre moral.

16 novembre 1912.

197

Je lisais hier un raisonnement bien plaisant : « Il faut être franc; c'est le premier devoir. Chacun doit se montrer tel qu'il est, et, premièrement, se connaître tel qu'il est. Je sens un désir pour une femme; je dois me l'avouer d'abord sans détour, et puis l'avouer aux autres. Si au contraire je me le cache à moi-même, par exemple en détournant ma pensée sur quelque objet, me voilà hypocrite devant moi-même, et comédien de vertu. Par cette belle méthode aucun homme n'est lui-même pour lui-même; aucun homme ne se montre aux autres comme il est. D'où l'on voit que la première vertu tuerait toutes les autres, et que la morale détruit la morale. Tout se ramène donc, dans les bonnes mœurs, à la peur, à l'hypocrisie et à la politesse. Je veux, par exemple, être bon; mais c'est la preuve que je ne le suis point, et que ma bonté n'est qu'un masque pour tromper les autres. »

Ce raisonnement définit très bien ce qu'ils appellent la Psychologie, qui est un effort pour se regarder soi-même comme on est; mais c'est impossible, puisqu'il faut d'abord se prendre comme on est, sans rien vouloir changer, ce qui ferait du psychologue une espèce de monstre, s'il y arrivait. Car l'essentiel du caractère humain, c'est cette police intérieure qui dompte les passions; plus ou moins, c'est entendu; mais il n'est point d'homme qui ne s'oppose à un mouvement de colère puéril, à un désir peu convenable, à un secret mouvement d'envie dont il rougirait; celui qui renonce à cette fonction de police est un fou. Celui qui s'efforce de la suspendre pour un moment, sous l'idée d'être absolument sincère avec soi, s'altère et se mutile gravement lui-même, et ainsi n'est plus sincère du tout, ni honnête observateur. La pratique de la confession exerçait cette subtilité dangereuse, et jetait le scrupule sur le péché d'intention à peu près comme de l'huile sur le feu.

Venons à des exemples. Un homme reconnaît en lui un certain amour de la guerre pour la guerre. Selon la saine morale, ce mouvement est aussitôt annulé par rai-

son et volonté. Mais si vous vous laissez occuper par le désir d'observer scientifiquement la chose, alors vous la laissez vivre, et vous voilà guerrier. Enfin il vous plaît d'accepter votre nature et votre caractère; mais vous oubliez aussi l'important, la vérité humaine pour tout dire, qui est dans votre effort pour vous changer. « Je ne puis, dites-vous, surmonter ce mouvement de fureur ou d'enthousiasme; je ne puis vaincre cette tristesse et cette haine. Voyez, elles se développent selon leur loi. » Cela n'est que trop vrai, si on permet que ce soit vrai; cela n'est plus vrai, si on le nie. Et voilà en quoi mon caractère diffère d'un caractère d'objet, comme un morceau de bois ou une balle de plomb; il faut que j'accepte ces choses comme elles sont; au lieu que m'accepter moi-même comme je suis, c'est me prendre comme je ne suis pas. Sophisme des lâches.

18 novembre 1912.

198

On finira par comprendre ce que c'est que la Foi, et cela terminera les querelles théologiques. Ce sont les travaux de l'illustre Kant qui éclairent la route; mais ses œuvres effraient le lecteur, non sans raison. Et ceux qui le lisent, par métier ou par vocation, songent plutôt à le réfuter qu'à le comprendre, afin de se payer de leur peine par quelque petite victoire.

Selon mon opinion, son idée maîtresse est celle-ci. Il y a deux ordres de choses, celles qui sont, et celles qui seront parce qu'on les voudra. Le symbole des choses qui sont, c'est le ciel étoilé au-dessus de nos têtes; et l'on ne peut inventer ce qui est; il faut le constater; il faut s'incliner au lieu de vouloir; discuter contre soi, au lieu de discuter contre le vaste monde. Par exemple, ne pas discuter puérilement sur la réalité des choses extérieures; car il n'y a point d'autre réel que celui-là. S'y installer; bien le décrire et mesurer; se servir des idées pour ordonner l'expérience, et non pour la remplacer. Ne pas chercher si Dieu est, ce qui revient à se demander si le monde est bon ou mauvais; il n'est ni

bon ni mauvais; il existe. Donc, ici, ne pas croire, mais savoir. Contempler la nécessité, sans espérance ni désespérance, sans petit ni gros mensonge, voilà la Sagesse théorique. Ceux qui disent qu'il y a la Justice sont des menteurs, ou, plus souvent encore, des esprits faibles qui essaient de croire, alors qu'il s'agit seulement de connaître.

La justice n'existe point; la justice appartient à l'ordre des choses qu'il faut faire justement parce qu'elles ne sont point. La justice sera si on la fait. Voilà le problème humain.

N'allez pas ajuster ici votre microscope ou votre télescope. Vous ne découvrirez pas la justice; elle n'est pas; elle sera si vous la voulez. À quoi l'homme qui ne sait que constater et contempler répond : « Je la voudrais bien; mais comment pourra-t-elle être jamais si elle n'est pas déjà ? Ce monde ne fait paraître que ce qu'il contenait; c'est pourquoi je cherche la justice, au lieu de la vouloir. » Mais c'est brouiller les ordres. Je ne sais pas si la justice sera, car ce qui n'est pas encore n'est pas objet de savoir; mais je dois la vouloir, c'est mon métier d'homme. Et comment vouloir sans croire ? Ce serait faire semblant de vouloir, en se disant tout au fond : « Mon vouloir n'y changera rien. » Parbleu, si c'est ainsi que vous voulez, vous aurez gagné, la justice ne sera pas. Je dois croire qu'elle sera. Voilà l'objet de la religion, dégagé enfin de toutes les nuées théologiques.

On voit que les hommes ne se sont pas trompés tout à fait lorsqu'ils ont affirmé qu'il faut croire, et que c'est le plus haut devoir humain. Seulement ils se sont appliqués à croire à quelque chose qui est, au lieu que l'objet propre de la foi, c'est ce qui n'est pas, mais qui devrait être, et qui sera par la volonté. En sorte que croire, c'est finalement croire en sa propre volonté. Ce qu'Auguste Comte exprimait aussi à sa manière, lorsqu'il disait qu'il n'y a qu'un Dieu, l'Humanité, et qu'une Providence, la volonté raisonnable des hommes. Barrès ne trouvera point la vraie parole au sujet des églises, parce qu'il ne croit point.

2 décembre 1912.

199

Donner un bon repas à un homme qui a faim, c'est une espèce de caresse tout à fait matérielle. Il se peut bien, pourtant, que cette joie du corps soit l'origine d'un noble sentiment, si le bienfaiteur n'est pas indigne; et c'est alors que l'on peut dire de l'obligé, comme Balzac de son divin Schmuke : « Il était toujours au lendemain du bienfait. » Il ne faut donc point mépriser un sentiment qui est presque animal à son origine; bien au contraire. C'est le corps qui porte la pensée. Par ce mélange, le haut sentiment est vivifié, et le corps est purifié.

Une convenance d'esprit fait l'amitié; le corps n'y est point; aussi c'est une beauté abstraite et anémique; sans orages. Cela ne discipline point les passions. Les deux brutes restent brutes. Encore plus visiblement quand l'amour prend son objet trop loin. On peut aimer les hommes, aimer la justice, aimer Dieu aussi comme ils disent, et rester un animal assez sauvage dans les petites choses. Pourquoi ? Parce que le corps n'est point engagé dans l'affection. Le chien perdu qui s'est chauffé à votre feu connaît mieux, peut-être, l'amour véritable; s'il ne le conduit pas bien loin, c'est parce qu'il est chien, non parce qu'il est chien perdu. Le corps y est. Bon départ.

Ces pensées me furent apportées par Auguste Comte dans sa *Politique,* livre nourrissant, trop peu lu. Selon cet auteur, l'altruisme est naturel, comme la société elle-même; mais l'égoïsme est naturellement plus fort. Et tout le problème humain consiste à vivifier l'altruisme par une sorte de transfusion du sang. Il faut que notre affection pour les autres soit d'abord tellement mêlée à notre vie propre que l'une réchauffe l'autre; le plaisir est alors moins pur, mais plus profond; et, par une réaction inévitable de l'affection ainsi étendue hors de notre corps, la brute se trouve civilisée.

On observe de ces effets dans l'amour maternel, qui est d'abord purement physique, mais qui se purifie et s'humanise à mesure que l'enfant court plus loin. Ici les deux êtres sont d'abord un même corps, et l'on ne

peut distinguer au commencement l'amour de soi de l'amour de l'autre. Aussi ce n'est point un amour anémique; on peut le conduire, comme ces arbres qui poussent dru. Les sentiments plus étendus ont souvent moins de sève. La famille, et d'abord le mariage, doivent être alors considérés comme une initiation nécessaire à l'amour d'autrui. La brute y apprend son métier d'homme. Un amoureux, dans le moment qu'il cherche avidement le bonheur, apprend soudain, par l'expérience la plus mordante, que son propre bonheur dépend d'un bonheur étranger. Ainsi la première passion, toute sauvage, et si aisément féroce, prête sa force de nature à l'instinct de société, et fonde la bonté du cœur sur des expériences réelles. Il en est de même du sentiment fraternel; c'est pourquoi l'on appelle bien fraternité le plus haut sentiment humain. Et certainement les humbles origines s'y retrouvent souvent; les haines tant de fois observées dans la famille sont le témoignage et le souvenir de cette origine animale. Le corps se jette à ses droits comme à une nourriture; le sang méconnu est plus prompt que l'idée; on éprouve alors que le corps ne sait point pardonner; mais ces haines vives sont la preuve aussi d'un sentiment fort, qu'il fallait seulement discipliner. Au lieu que la fraternité abstraite, tirée de l'esprit surtout, risque d'être sans force comme elle est sans orages; le corps n'y est point. Que fait-il pendant ce temps-là ? Il dort. Il se réveillera tout sauvage, tout féroce, pour une assiette cassée ou pour un bouton mal cousu peut-être.

11 décembre 1912.

200

Romain Rolland, dans son beau livre[1], fait entendre qu'un bon ménage est rare, et par des causes naturelles. En suivant les mêmes chemins, en considérant ses personnages, et surtout les personnages vivants qui se sont trouvés dans mon chemin, j'aperçois des traits distinctifs qui rendent souvent les deux sexes ennemis l'un de l'autre, sans qu'ils sachent toujours bien pourquoi. L'un

est affectif, l'autre actif; cela a été dit souvent et rarement expliqué.

Affectif n'est pas la même chose qu'affectueux. Ce qu'il faut entendre sous le mot, c'est une liaison plus étroite des pensées avec les sources de la vie; cette liaison s'observe chez tous les malades, quel que soit le sexe; mais elle est normalement plus étroite chez la femme, par la prédominance naturelle des fonctions de grossesse et d'allaitement, et de tout ce qui s'y rattache. D'où des changements d'humeur dont les causes sont naturelles, mais dont les effets donnent souvent l'apparence de la fantaisie, de l'incohérence, de l'obstination. Sans aucune hypocrisie; car il faut une profonde sagesse, et fort rare dans le fait, pour expliquer un mouvement d'humeur par ses véritables causes, attendu que la vraie cause change aussi nos motifs. Si une fatigue à peine sentie m'enlève le goût de la promenade, elle me fait trouver aussi des raisons de rester chez moi. On entend souvent sous le nom de pudeur une dissimulation des vraies causes; je crois que c'est plutôt une ignorance des vraies causes et comme une transposition naturelle et presque inévitable des choses du corps en langage d'âme. L'homme amoureux est comme stupide devant ces textes.

L'autre sexe est incompréhensible dans l'inaction. Sa fonction propre c'est de chasser, de construire, d'inventer, d'essayer. Hors de ces chemins il s'ennuie, mais toujours sans s'en apercevoir. De là un mouvement perpétuel pour de petites occasions; sa bonne volonté, en le dissimulant, l'aggrave. Il lui faut un aliment politique ou industriel. Et il est commun que les femmes prennent aussi pour hypocrisie ce qui est un effet de nature. On peut voir des crises de ce genre analysées avec profondeur dans les *Mémoires de deux jeunes mariées,* de Balzac, et surtout dans l'*Anna Karénine,* de Tolstoï.

Le remède à ces maux me paraît être dans la vie publique, qui agit de deux manières. D'abord par les relations de famille et d'amis, qui établissent dans le ménage des relations de politesse, absolument nécessaires pour dissimuler tous ces caprices du sentiment, qui n'ont toujours que trop d'occasions de s'exprimer. Dissimuler, entendez bien; ce qui n'est qu'un mouvement d'humeur n'est même pas senti, dès qu'on ne peut le

montrer; c'est pourquoi, autant que l'on aime, la politesse est plus vraie que l'humeur. Et puis la vie publique occupe l'homme et le détourne de cette oisiveté de complaisance, dans laquelle il n'est jamais naturel, quelque bon vouloir qu'il y mette. C'est pourquoi il y a toujours à craindre pour un ménage trop isolé et qui se nourrit d'amour seulement. Ce sont des barques trop légères, trop mobiles au flot, sans lest. Et la sagesse par réflexion n'y peut pas grand-chose. C'est l'institution qui sauve le sentiment.

14 décembre 1912.

201

Le plus clair de l'esprit démocratique, c'est peut-être qu'il est antisocial. Je m'explique. On peut considérer une société comme une sorte de gros animal. Je l'entends par métaphore; mais il y a des mystiques qui veulent croire que ce gros animal existe réellement comme vous et moi, qu'il sent, qu'il pense et qu'il veut comme nous pensons, sentons, voulons. Ce n'est que mythologie; mais de toute façon il faut convenir qu'il y a des forces sociales bien puissantes qui ressemblent tout à fait à des forces naturelles. La défense contre les criminels, dans certains cas, prend ainsi forme de panique furieuse, et déchire très bien des innocents. La guerre s'explique par des causes du même genre, dont nous ne nous défions jamais assez. Les hommes les plus pacifiques sont soudainement transformés par l'état de guerre, jusqu'au jour où l'épuisement fait naître un besoin de paix tout aussi impérieux et universel, comme Napoléon Ier l'a éprouvé à ses dépens.

Je range encore parmi les faits du même genre l'adoration soudaine pour un chef, ou pour un orateur, les entraînements bien connus des assemblées, le délire révolutionnaire, enfin tous les courants d'opinion qui naissent comme le vent et le cyclone, et se terminent de même. La religion, quelle qu'elle soit, est le plus brillant et le plus connu de ces phénomènes d'effervescence, qui tuent le sens commun. Nous dirons, pour abréger, que Lévia-

than[1] a des passions, des colères, des fatigues, des fièvres et des attendrissements. L'individu, qui n'est qu'une pauvre petite cellule dans le grand corps, est pris dans ces mouvements, soulevé, roulé, transporté; on peut bien dire aussi qu'il est à la fin usé et arrondi comme le galet sur nos plages. Quand cette rumeur monte et s'étend, les circonstances sont agréables pour les gouvernants, qui sont comme des dieux.

Chose digne de remarque, ce gros Léviathan, dont vous et moi nous sommes de petites parties, n'est pas du tout civilisé; c'est un enfant ou un sauvage, comme on voudra dire. Ce qu'il peut faire, il le fait aussitôt; son âme, s'il en a une, ne distingue pas entre la force et le droit. Lorsqu'il fait des promesses ou signe des traités, il ne se croit point tenu par sa parole; ce n'est qu'une ruse pour gagner un peu de répit. L'histoire le prouve assez; et les hommes d'État, illuminés par cet esprit de l'ensemble, adoptent bientôt les mêmes maximes. Et il est ordinaire qu'on leur pardonne tout, si seulement ils réussissent.

Eh bien, il me semble que tout mouvement démocratique s'élève contre les réactions du gros animal, et tend à balancer l'association naturelle, disons l'organisme social, par une espèce de contrat appelé à tort contrat social, car c'est un contrat antisocial. Il est alors promis et juré que l'on résistera à ces mouvements instinctifs du gros animal, et qu'on les soumettra, autant que possible, aux règles de justice qui sont acceptées par les individus. C'est en ce sens que l'Esprit démocratique juge la Patrie et blâme la guerre. Le conflit fut violent aux temps de l'affaire Dreyfus, il dure encore. L'Esprit se délivre de l'Instinct.

18 décembre 1912.

1913

202

Un caractère d'homme est formé par deux espèces d'expériences, qui diffèrent beaucoup l'une de l'autre. Car il y a deux mondes, le monde des choses et le monde des hommes. Un agriculteur qui travaille sur son bien dépend beaucoup des choses, et très peu des hommes. Au contraire, un magistrat, un sous-préfet, un marchand de cravates, un écrivain dépendent très peu des choses, et beaucoup des hommes. L'homme politique dépend des hommes plus que tout autre; je ne vois que l'acteur dont la destinée puisse être comparée à la sienne. De là des formations bien différentes, et des idées orientées autrement; je parle des idées véritables, et non point des mots que l'on apprend dans les écoles.

Je pensais à ces choses en considérant un maréchal de village qui battait son fer. Le bon visage, la politesse, la flatterie, toutes les formes de la prière enfin, ne le dispenseront point d'un coup de marteau. Il sait plus ou moins; il frappe plus ou moins; mais sans diplomatie. Son fer est comme il l'a fait. Et, pourvu que son fer soit bon, le voilà assez estimé. Sa destinée dépend beaucoup de lui-même, de son œil, de son bras. Son talent n'est pas discutable. Ses mensonges à lui, les mensonges des autres n'y pourraient rien; l'amitié, la haine n'y changent pas grand-chose. Par son métier, il n'est guère croyant. Il est différent des autres, voilà sa force; il se conforme aux lois du monde des choses, voilà sa raison. Il pense à coups de marteau; et il pense bien. Tout ce que nous appelons science suppose une action sur les choses seu-

lement. Même le mathématicien est de ce bord-là; car les nombres et les figures se moquent aussi des prières.

Mais les hommes ne se manient que par la prière. Il faut leur plaire; il faut les flatter; il faut dire comme eux et penser comme eux. Ressembler aux autres, enfin. L'acteur imite le spectateur; l'avocat imite le plaideur d'abord, et ensuite le juge. J'invente ce proverbe chinois : « Si ton juge boite, apprends à traîner la jambe. » L'orateur s'accorde aux passions des auditeurs; c'est pourquoi Platon disait que la rhétorique est une espèce de flatterie, comme la cuisine. Les métiers façonnent l'individu. Si je veux réparer une horloge, le succès dépend de moi; j'y mets toute mon attention; ma pensée est toute au dehors; car ces pièces de fer et de cuivre n'ont ni passions ni malice; elles se pousseront selon leurs formes. Mais si je veux faire le métier de banquier ou de lanceur d'affaires, le même genre de regard ne convient plus; mais au contraire le tact, la politesse, la dissimulation; non plus tant l'œil qui voit que l'œil qui plaît. Mais c'est alors que l'on peut dire que la foi remue les montagnes; car elle est contagieuse; elle remue les hommes. Il s'agit alors moins de vouloir que de désirer. L'improvisation est la loi; car on ne peut prévoir ce qu'il faudra dire; et l'effet est toujours incertain. De là souvent une paresse fataliste, des idées à faire pitié, des raisonnements d'enfant, et d'étonnants succès. Mais l'artisan, petit ou grand, ne sait pas gouverner. Selon la nature des choses humaines, l'artisan tire les marrons, et c'est le comédien qui les mange.

10 janvier 1913.

203

On dit assez, en ce temps, et je lisais encore hier, que notre jeunesse a plus de goût pour l'action, plus de foi aussi, que la jeunesse d'il y a vingt ans. Les sports y sont pour beaucoup; une instruction plus positive y a sans doute aussi contribué. Par-dessus tout la pratique de la liberté a réveillé l'espérance et le courage. C'est très bien ainsi.

Mais beaucoup de ceux qui s'en réjouissent l'entendent

mal. Car sous ce beau nom, la foi, ils entendent toujours la résignation; et sous ce beau nom, l'action, ils entendent toujours la passion, et surtout la guerre, qui comble toutes les passions. En quoi ils jugent très mal de cette espèce de pressentiment, qu'ont les jeunes, d'une route ouverte et déblayée.

La foi a toujours marché, quoique à tâtons, vers son objet propre, qui est la justice. En ce sens la grande Révolution fut un mouvement de foi, et une prodigieuse action. Et il est sûr que l'espèce de maladie morale, qui suivit ces guerres formidables, consista surtout en ceci que les maîtres de la jeunesse, et la jeunesse même, inclinèrent plutôt vers les raffinements de la réflexion et la culture des sentiments rares. On cite assez souvent maintenant, comme de funestes artistes dans ce genre-là, Taine et Renan, qu'on adorait encore autour de moi quand j'étais sur les bancs du collège. Barrès a aimé ce poison. Pour moi, je n'y ai point touché. J'ai méprisé, par un instinct plus fort que la mode, ces dissertations de psychologues. Il m'a paru insensé de vouloir considérer les pensées et les sentiments comme un spectacle tel quel, simple reflet du grand spectacle. Les choses sont comme elles sont, inertes, solides, lourdes, résistantes; obstacles et outils à la fois; sans dignité et sans mandat. J'étais athée et matérialiste en ce sens-là. Mais jamais je n'ai pris des pensées, des sentiments, des « états d'âme » selon le mot à la mode, comme un monde mécanique aussi. Il m'a paru, au contraire, que la volonté était dans ce monde-là comme dans son domaine propre, où elle devait permettre, nier, supprimer, de façon à former non seulement le vrai de ce qui est, mais encore le vrai de ce qui devrait être, la justice enfin. Et qu'ensuite, sans égards pour les choses, il fallait faire la justice dans le monde, comme un artisan fait une brouette ou une poulie; gardant ainsi, malgré tous les obstacles et pièges, ce que j'appelle la vraie foi et la vraie religion. Tendant aussi, par là même vers l'action la plus pleine. Car ce qu'ils voudraient appeler action n'est que convulsion et courte folie. Ce même esprit, que j'ai pu sauver de tous les naufrages, je crois le reconnaître dans les jeunes qui viennent maintenant à l'âge viril, et je m'en réjouis.

23 janvier 1913.

204

Quand les gelées ont fait tomber les feuilles, chacun peut voir les grosses touffes du gui, désordre sensible aux yeux. Vers le même temps, la jeunesse aime à danser sous le gui; on dit que cette plante vigoureuse et toujours verte porte bonheur aux amoureux. Aussi l'on voit des charrettes pleines de gui; en sorte que tout se passe comme si la destruction du gui était aussi bien payée que celle des hannetons. Mais quel détour savant! Cette plante détestable est aimée et adorée depuis les temps les plus anciens. La sagesse politique n'a pas inventé de meilleur moyen pour délivrer les arbres. Cela fait voir que la science languit, comparée aux passions.

Vous faites voir avec quelle force le gui s'attache à l'écorce; vous cassez ces branches toujours vertes, toujours gonflées d'un suc étranger; ces graines visqueuses, ces feuilles robustes, brillantes, bien nourries, tout cela représente enfin à l'esprit un végétal de proie, plus fort que l'hiver, ennemi des feuilles printanières et des ombrages. Mais cette poésie a quelque chose de triste; on ne l'aime point; on n'y croit point. Racontez au contraire que ces touffes, si vivantes et si affirmatives au cœur même de l'hiver, sont le symbole de la vie et de l'amour vainqueur, alors il ne faut point d'autres preuves; l'espérance se jette sur ces fausses promesses, et les dévore. Chacun veut du gui à son chapeau.

J'ai entendu conter qu'en certain pays de Normandie, il y a, vers le temps des Rois, une espèce de fête aux flambeaux, où l'on brûle avec des torches de foin la mousse des pommiers. Non sans chanter, danser, et banqueter. S'il s'agissait seulement de détruire cette mousse par le feu, personne ne s'y mettrait. L'esprit tout seul ne croit guère à ses œuvres froides. Quel rapport entre cette méchante mousse et le beau cidre? On comprend la chose, peut-être, mais on n'y croit point. Il faut que la Sagesse ait un air de folie. Bref, comme dit Auguste Comte, nous sommes fétichistes, et nous le serons toujours.

Au temps où les épis se forment, je voudrais une fête des coquelicots, des bleuets et des nielles; ce serait aussi

une fête des enfants. Ils apporteraient par brassées toutes ces fleurs brillantes, qu'ils auraient cueillies le long des sillons. Pourquoi des enfants ? Parce que leurs petits pieds trouveraient mieux leur chemin à travers les blés et les seigles. Mais il faudrait vouloir qu'ils arrachent le pied, au lieu de couper la fleur. Faudrait-il inventer quelque légende ? Non, sans doute. La force persuasive est dans la fête publique elle-même; et tout usage s'établit vite et se conserve, s'il est lié seulement à une joie collective. Ainsi, quand on a saisi les ressorts de la religion, rien n'empêche d'instituer une religion véritable, sans erreur aucune, sans mensonge, et fondée seulement sur le culte, sans aucun Dieu. Une des forces de la guerre, c'est qu'elle a ses fêtes et ses emblèmes. La Paix n'a que des raisons; ce n'est pas assez.

7 février 1913.

205

Nous nous faisons une trop haute idée de l'art de gouverner, j'entends celui qui ne vise que le succès. On cherche vainement quelque profondeur dans les maximes des hommes d'État fameux. Toute leur pénétration tant vantée se borne à la sagesse connue de La Rochefoucauld. Ne point croire aux sentiments; croire seulement aux intérêts; prendre les hommes pour hypocrites et vils; ne leur parler jamais que pour leur montrer quelque avantage; en somme, les dresser comme on dresse les chiens. Ces maximes sont toujours assez vraies, et ne réussissent que trop.

Il est vrai que nos plus nobles mouvements nous procurent un plaisir incomparable; mais si le noble mouvement nous nuit à chaque fois, nous renoncerons à ce plaisir de luxe. L'homme est juste et généreux naturellement, de même qu'il est avide et craintif naturellement; mais, partant de là, il se développe selon ses expériences; si son avantage veut toujours qu'il soit méchant et petit, il le sera sans aucune peine; cette éducation est bientôt faite. La nature animale nous tient fortement; on saute par crainte du fouet et par désir du sucre; et il n'y

a que le premier saut qui coûte. « Adieu ma belle jeunesse d'homme »; mais ce n'est qu'un éclair; il vaut mieux n'y plus penser, car la vie est difficile, et l'enthousiasme n'est guère récompensé.

Ceux qui ont jugé sévèrement la nature humaine, comme La Bruyère quand il peint le courtisan, ne tiennent pas assez compte des circonstances qui contrarient la vertu. Tous ceux qui ont honnêtement essayé de traiter des hommes en hommes ont pu admirer comment les vertus se développent naturellement, si seulement on ne les punit point. Napoléon prenait ses soldats comme intrépides, et entièrement dévoués à sa personne; ce fut un beau joueur, car il joua sur la vertu d'autrui; de là son histoire miraculeuse. On l'aimera toujours, dans le fond, parce qu'il a fait confiance à l'homme. On aimera toujours la guerre, parce qu'elle demande beaucoup, sans rien promettre.

Mais l'autre politique, qui achète froidement les hommes, en se fiant surtout à la plus mauvaise monnaie, réussira toujours assez; la corruption gagne vite; chacun, par un reste de honte, se fait prêcheur de cynisme, comme les vieilles courtisanes se font naturellement pourvoyeuses. De là ces doctrines, qui sont pour servir d'excuse à tous : « L'homme n'a point d'autre vertu que la timidité; mettez-le nu d'abord, il vous en saura gré. » Voilà comment un mépris profond et assuré produit bientôt des preuves d'expérience. L'opinion que les hommes sont de vilains animaux donne une force étonnante pour les rendre tels. C'est pourquoi le succès ne prouve rien.

9 février 1913.

206

Il est bien facile de rendre justice à l'Église. L'idée d'une doctrine morale universelle, devant laquelle les riches et les puissants ne pèsent pas plus qu'une pauvre bonne femme, est certainement la plus haute idée qui se soit montrée sur cette planète. Le mythe qui nous fait voir un roi arrivant devant le juge incorruptible démuni

de ses gardes et de tout son clinquant, enfin tout nu, comme Platon disait déjà, est par lui-même assez clair. Aucun révolutionnaire n'a exprimé plus fortement l'égalité des droits et le fond de la véritable dignité. Il est donc bien aisé de louer comme il faut l'institution hardiment esquissée au Moyen Age, d'un peuple de tous les peuples, où les chefs n'ont d'autre pouvoir que celui de juger les forces, et de distribuer l'approbation et le blâme, sans égards pour les flèches, les lances et les cuirasses. Mais dans le fait qui donc enseigne aujourd'hui une telle doctrine ? L'instituteur lui-même. Et les catholiques, qui tiennent pour les forces, pour les puissances, pour les riches, lui en font souvent un crime. Renversement des notions; le catholicisme se nie lui-même. L'ennemi du catholicisme est catholique essentiellement, citoyen du monde, frère et ami de tous les opprimés, contre tous les oppresseurs.

Quelle est la cause d'un si grand changement ? C'est le mythe réalisé. Il est bien clair que Dieu de quelque façon qu'on l'entende, est toujours un juge et un modèle pour chacun de nous; c'est la perfection humaine, que nous devons adorer et servir; c'est la sobriété, le courage, la justice; c'est la sagesse contre les passions. Cette perfection étant déjà esquissée, et la civilisation étant ainsi définie, l'essentiel de la vraie religion c'est qu'il faut se mettre à la réaliser autant qu'on peut, par la pensée, par la parole et par l'action. Sans attendre, car on n'a pas le droit d'attendre; sans désespérer, car on n'a pas le droit de désespérer. Tel est l'esprit révolutionnaire, qui ne diffère en rien de l'esprit religieux.

Mais le mythe a charmé et endormi les fidèles. Si la perfection existe et si elle peut tout ce qu'elle veut, il n'y a plus qu'à l'adorer, sans remuer seulement le bout du doigt. Pauvres petits que nous sommes, avec le poids de notre corps animal et nos idées trop courtes, allons-nous nous mêler de gouverner ce vaste univers. « Dieu sait bien ce qu'il fait. » Les malheurs de l'honnête homme ? Le triomphe des méchants ? L'inégalité ? L'injustice ? La guerre ? Ce sont des désordres d'un instant, qui ne comptent guère en regard des sanctions éternelles. Et pendant que le citoyen est ainsi engourdi et médusé par cette mythologie, les intrigants et les ambitieux dirigent la formidable association, par les bûchers, par l'épée, par

la force. Les indulgences se paient. Le *Te Deum* célèbre tous les triomphes de la force. Et le pouvoir spirituel passe en d'autres mains. La religion condamne la religion. Ce n'est pas l'école qui est sans dieu, c'est l'Église qui est sans dieu.

Le Dieu-chose, le Dieu inerte en ses perfections, voilà ce qui tue et tuera les religions. Le Baal, le Veau d'or, le vrai Dieu, il n'importe guère qui, dès qu'on adore la statue. L'esprit humain alors a perdu son idée motrice, l'idée de ce qui doit être; l'existence a tout dévoré. Kant disait, non sans profondeur, que l'existence n'est pas une perfection. À développer cette idée, le catholicisme vivra et agira. Dieu sera sur le point de naître. L'âme sera une âme, et animera la masse. L'Église militante procède de cette idée.

11 mars 1913.

207

Les hommes n'ont rien formé de plus beau que la légende d'Hercule. Près de ce modèle souverain, les dieux et les guerriers eux-mêmes sont petits. Je m'amuse aux belles images d'Homère, mais je ne les adore point. Je n'y vois que rancunes, soupçons, fureur fratricide. Devant toutes les forces, ils sont poltrons et résignés; foudre, peste, tempête, invincible destinée. « Il ne vit jamais bien longtemps, celui qui combat contre les Dieux immortels. » Il leur faut l'ennemi humain, avec une cuirasse, un grand casque et une lance; l'ennemi qui leur ressemble; alors leur fureur monte; ils oublient ciel et terre; ils trouvent à qui parler, comme on dit si bien. Ils parlent trop. Quelle lumière sur les passions!

Mais pourrait-on citer un discours d'Hercule? Cet homme ne parle guère et ne hait point. Je considérais hier un buste d'Hercule, avec la peau du lion sur la tête. Est-il ancien ou moderne, je ne sais; je ne l'ai point vu reproduit parmi les images célèbres; pourtant il n'est point d'œuvre humaine qui m'ait si clairement parlé. La tête est parfaitement belle, sans aucune marque des passions. Tout nettoyé et reposé, comme après un bon som-

meil. Nulle trace de méditation sur soi. En revanche je n'ai jamais vu une représentation aussi parfaite de l'attention véritable, tout entière aux choses, sans respect et sans religion.

La chose, c'est l'hydre, ou bien le bandit; c'est la force inhumaine, à l'égard de qui il n'y a ni amitié possible, ni haine possible, ni guerre ni paix. Il s'agit de détruire, et sans façon. On parle des Travaux d'Hercule; c'est le seul athlète dont les guerres aient mérité ce beau nom. Aussi cette figure humaine n'exprime-t-elle ni le défi, ni la menace, mais seulement l'attention. Cacus ou l'Hydre aux cent têtes, ce sont des choses pour lui. Il n'est que le forgeron de ces choses. Il frappe sans colère; jamais deux fois. Ni peur, ni vengeance.

Marc Aurèle, qui ne fut pas trop loin de ce modèle, juge d'un mot les conquérants : « Acteurs tragiques. » Les faux dieux grimacent. Nous voulons croire que le courage est une fièvre et la pensée un mouvement de bile. Le fils d'Hector ne reconnaît plus son père, et il pleure à cause du grand casque et de la terrible aigrette. Mais n'importe quel enfant sourit au bon Hercule, parce que celui-là n'a jamais pensé à faire peur; il ne règne point; il ne commande point; il fait. Ensuite sa pensée, toujours hors de lui, cherche un autre objet, quelque travail utile dans le monde. Il marche. Sans doute il n'a pas beaucoup de mémoire; ses souvenirs sont dans ses bras et dans ses jambes. Il fait l'histoire; d'autres la raconteront. Voilà le penseur. Voilà le modèle. Voilà le dieu.

18 mars 1913.

208

J'admire l'épopée napoléonienne. J'ai souvent lutté contre ce sentiment si naturel et si fort, parce que je n'arrivais pas à démêler dans ces aventures ce qui est admirable et ce qui ne l'est point. Mais avec de la patience et de la bonne foi, on arrive à mettre tout en ordre, les vrais dieux en bonne place et les faux dieux par terre.

Jeunes et vieux, conscrits et grognards, ils eurent ce beau trait d'offrir tout sans rien demander jamais. C'est

à peine si, dans cette belle histoire, ils eurent un peu d'ambition ou d'avidité au commencement; mais bientôt la pratique de la guerre eut nettoyé leurs petites passions; ils prirent le parti de marcher quand il fallait, et de se battre quand il fallait, assez contents d'être au-dessus des misères, et véritablement empereurs par là. Car plus l'homme est maître de lui, plus il est content; et les stoïciens disaient bien que le sage est l'égal des dieux. Ni humbles ni timides; obéissant par volonté; il n'y a point de guerre sans cela. On n'a pas assez vu qu'alors que les magistrats et les riches étaient mis en servitude, le soldat était réellement citoyen et traité comme tel, absolument selon son mérite. L'armée resta jacobine. « Napoléon, père du peuple et du soldat », comme dit le vieux de la vieille dans Balzac. On adorait l'homme qui faisait trembler les ministres, les avocats et les aristocrates, mais qui resta toujours un ami pour le grenadier. Ainsi la Révolution perdit bientôt son caractère à l'intérieur; mais elle le garda aux armées. La charge de colonel ne s'achetait plus; il fallait la gagner. Et ce pouvoir donnait, avec les risques communs à tous, seulement des devoirs nouveaux. République d'un moment, que nos monarchistes, nos aristocrates, nos riches n'aimeront jamais réellement. Au rebours l'Empire, cet empire-là, sera toujours populaire chez nous; et la monarchie ne le sera jamais.

Napoléon lui-même est moins beau que son armée. Pourquoi ? Parce qu'il sut trop faire servir la vertu des autres à sa propre gloire. J'aime mieux les fidèles que le Dieu, dans toute religion. Mais quand le Dieu est un homme vivant, alors il est inévitable que ce dangereux métier le corrompe. On peut penser, selon un mot célèbre, qu'il y eut trop de comédien en lui. Sans doute sa simplicité aux camps était jouée; les splendeurs du sacre le font voir. S'il avait gardé toujours la redingote grise et la vertu d'un Cromwell, c'était alors le Grand Jacobin, le peuple fait homme. Au reste ses malheurs firent oublier ses fautes, comme il arrive. Et ceux qui veulent méconnaître la parenté étroite et l'alliance naturelle entre l'esprit égalitaire et le bonapartisme, contre l'esprit monarchiste et clérical, sont incapables de comprendre notre histoire.

Ce peuple est toujours le même. L'esprit militaire n'est pas séparable, à ses yeux, de l'amour de l'égalité et de la

haine du despotisme. Or, qu'est-ce que le militarisme, à bien regarder ? Ce n'est pas du tout l'élan militaire pour la justice et la liberté. C'est une politique louche d'hommes d'affaires, d'aristocrates, d'académiciens, qui exploite ou essaie d'exploiter, en temps de paix, les vertus militaires, afin d'établir la tyrannie et de faire durer l'injustice. Mais, contre cet effort, qui s'exerce toujours, nous maintenons les idées selon leur ordre; et nous disons : « L'égalité d'abord; la justice d'abord; la souveraineté du peuple d'abord; et la guerre, s'il le faut, pour défendre tout cela. Mais jamais à aucun prix une paix armée qui supprimerait tout cela. »

19 mars 1913.

209

Quand le Parti radical sera réorganisé fortement, il faudra une espèce d'initiation propre à former les jeunes et à réchauffer leur courage. Je passe sur les principes et sur les programmes, et je pense surtout à un certain nombre de vérités désagréables qu'il sera bon d'annoncer en une fois à l'enfant du peuple, dès qu'il aura pris ses grades.

« Tu es assurément, lui dirais-je, un brave ami du peuple; et ce que tu promets, tu le feras. Mais tu es aussi assez ambitieux, et cela est bien naturel. Assez de charlatans et d'aventuriers ont été portés sur le pavois, encensés dans les journaux et considérés par les rois; tu penses qu'il est temps que les vrais amis du peuple arrivent aussi à cette gloire, qu'ils auront bien méritée. Tu t'y prépares, sans méditer aucune injustice. Eh bien, il faut que tu le saches, cette gloire, tu ne l'auras pas. Le pouvoir, sans doute, si tu veux, mais non pas la gloire. La gloire, en politique, est le salaire de l'injustice.

« Songes-y bien, avant d'entrer dans cet enfer. Laisse toute espérance. Tu n'auras que de rudes amis, fort occupés, très loin de toi, et qui n'écrivent point dans les journaux. Tout le reste, toute l'Académie, tous les lettrés, tous les dramaturges, tous les écrivains, tous les sociologues, tous les directeurs de théâtre, tous les acteurs,

toutes les actrices, tous les marchands et marchandes de luxe, tous les marchands et marchandes de plaisir, tout ce beau monde te méprisera d'abord ouvertement, et te jugera inculte, ignorant, paresseux, ivrogne et mal tenu. En vain, tu liras tout ce qu'il faut lire; en vain, tu iras te montrer avec ta femme à ces spectacles bien parisiens où la salle est ornée d'une guirlande de femmes jolies et faciles en étalage; en vain, tu seras élégant dans tes discours; en vain, tu citeras Barrès. Ces politesses seront comptées pour rien si tu n'y mêles pas quelques marques assez claires de ton mépris pour l'électeur ignorant, et pour la petite mare dont les grenouilles t'ont pris pour roi. On t'observera; on attendra que tu trahisses.

« Alors, comme par magie, ton nom ira de journal en journal, d'ambassade en ambassade, à travers toute l'Europe. Les femmes brillantes viendront comme au théâtre pour t'entendre. Tu seras orateur; tu seras homme d'État; on te décrira élégant et beau, même si tu gardes ta redingote provinciale et ta moustache d'ouvrier. Car l'élite juge d'après le cœur et ne se trompe jamais. Observe bien quel est le plus étonnant succès de ce temps, et comment il a été obtenu. D'après cela, juge de ce qui t'attend si tu restes l'ami du peuple et le défenseur des pauvres et des artisans. » Oui, je dirais tout de suite la chose comme elle est. Une petite pluie enrhume; une bonne douche réchauffe.

7 avril 1913.

210

Un homme qui a passé la cinquantaine me disait : « Mon cher, je me sens devenir vieux; je n'ai plus de hardiesse d'esprit; je ne m'instruis plus par éclairs; je n'avance plus par bonds à travers les idées, comme dans mon beau temps; aussi ne vous étonnez pas si je deviens un peu réactionnaire; je m'y résigne, il le faut bien; mais ce n'est pas gai. »

Gœthe disait « qu'un radical à cheveux blancs, c'est le comble de toute folie »; et je devine bien un peu de regret dans ce mot-là; il est d'un homme qui fut toujours

radical d'esprit, mais courtisan par sa nature. Et il est bien vrai que c'est la pente de la vieillesse qui conduit à adorer l'ordre établi et à saluer tous les pouvoirs; mais c'est la pente à tout âge; car les causes qui nous entraînent vers le bas sont toujours fortes. L'ami du peuple est toujours mal payé et mal jugé; le peuple est bien occupé et bien dispersé. Si l'on n'écoutait que ceux qui jugent, si l'on oubliait les bulletins de vote, chacun croirait que la France est disposée à recevoir le despotisme militaire et la tyrannie religieuse. Ainsi, pendant que le corps vieillit selon la loi des corps, l'esprit vieillit beaucoup plus vite que le corps, si seulement il consent à respirer ce mauvais air des jugements académiques et administratifs, qui est proprement son poison. Or quand l'esprit se laisse ainsi vieillir, les atteintes de l'âge sont bien plus vivement senties. Penser librement, c'est la joie de la vieillesse.

Il en est de la vieillesse comme des passions. Si vous acceptez, tout se passe comme si vous n'aviez pas pu refuser. Les preuves de corps, si je puis ainsi dire, deviennent aussitôt des preuves d'esprit. Car les idées ne sont point comme des statues que l'on retrouve à leur place; il faut les refaire perpétuellement; il faut y penser, il faut les aimer, il faut les vouloir. Donc si je me résigne une fois au vieillissement d'esprit, me voilà courbé en deux, et disant de bonne foi que c'est un effet de l'âge; et cette tristesse acceptée est une preuve désormais et pour toujours. Sans nier que les opinions rétrogrades soient parmi les effets de l'âge, je dis que ces opinions ajoutent beaucoup à l'amertume de l'âge. Je prends en pitié ces tristes sages, qui croient que les espérances de la jeunesse ne vont point avec les cheveux blancs et qui, parce que la nature leur demande quelque sacrifice, s'empressent de lui jeter tout. Les passions conduisent toujours à joindre à tous les autres maux encore le désespoir. Et c'est par là qu'on vieillit vite à tout âge, comme font voir les désespérés de vingt ans, qui laissent volontairement cette vie.

J'observe chez beaucoup d'hommes cette crise du gouvernement intérieur. Cela se voit par les éclats d'une éloquence mauvaise, contre la médiocrité des hommes, contre l'ignorance et la corruption des députés. Les retours de raison, de volonté et d'espérance sont gris comme un jour d'automne. Ce sont des raccommode-

ments sans amour. La rupture n'est pas loin, s'ils ne voient pas que la vie publique selon la justice, selon l'égalité et selon la résistance à l'oppression, c'est justement le seul remède aux misères de l'âge. Heureux celui qui l'a deviné avant le temps où il est trop tard pour deviner et où il faut savoir.

30 avril 1913.

211

L'histoire de Jeanne d'Arc est sans doute encore plus belle que la légende d'Hercule. Car Hercule avait la force; Jeanne n'eut que la foi. Tout est parfait dans cette aventure héroïque. Nos jésuites, nos aristocrates, nos courtisans qui demandent un roi, se jettent dans ce beau culte, pour réchauffer leurs passions et leurs espérances; mais c'est en vain; si peu qu'ils méditent sur l'héroïne, ils seront après cela moins jésuites, moins courtisans, moins méchants; car les idées n'agissent que si on veut les entendre; au lieu que la belle poésie guérit sans qu'on le veuille, comme la musique apaisait le farouche Saül.

La foi contre la religion, voilà le thème. Oui, d'un côté toutes les formes et toutes les politesses; toute la bureaucratie et toute la paperasserie; tous les prudents et tous les tatillons; tous les négociateurs, flatteurs et profiteurs; tous les compromis, tous les traités, toutes les finasseries; tous les plans et tous les conseils; toutes les Académies et tous les Chapitres; tous les plaisirs, les grâces et les ris; tout le Théâtre de ce monde : l'Élite enfin, car il faut la nommer.

En face, tout le peuple inspiré. La justice affirmée. La révélation directe, par toutes les voix du ciel et de la terre. Le vrai miracle, qui est de foi et d'œuvre. L'amour combattant. La Paix écrasant la Guerre; sans un éclair de haine. Ici la ruse des passions nous guette; qu'il est difficile d'être courageux sans se faire méchant! Que de fois la Paix en armes est devenue guerre! Ils le savent bien, tous ces aristocrates aux yeux méchants; ils espèrent dans le fond de leur cœur que le plus haut

devoir nous ramènera à adorer l'injustice; que l'amour se changera en haine, la discipline en servitude, le courage en fureur. Mais la volonté héroïque ne s'est point détournée de sa fin. Jeanne a combattu; Jeanne fut blessée; mais elle n'a point frappé. Accepter la guerre, et en même temps, par la même vertu, refuser la guerre. La plus profonde sagesse, d'un Socrate, d'un Marc Aurèle, trouve son terme, ses limites, sa parfaite définition dans le geste de cette noble fille. Il faut qu'au milieu des guerres, sur les cadavres et le sang, le plus pur esprit de tous les héros affirme encore la doctrine du Droit pur : « Tu ne tueras point. » L'esprit est au-dessus des batailles, comme la Force des forces.

Il faut savoir aussi. Cette belle histoire finit en amertume, par le retour des évêques, des hiérarchies et des dogmes. C'est par les mêmes forces que la Révolution a fini en Empire. Les intérêts ont leurs détours et leurs pièges; l'élite ne sait pas vaincre, mais elle sait gouverner. Après l'Empire, les Bourbons. Sainte-Alliance, traités, coalition des rois contre les peuples. La crédulité contre la Foi. Le bûcher de Jeanne éclaire toutes ces choses. Vous combattez, pieux jeunes gens, vous combattez pour ces évêques, pour ces courtisans, pour ces Renards d'esprit dont c'était la revanche, et qui dansaient autour de ce feu. Aucun discours d'Académicien ne changera la moindre chose à ce tableau éclatant. Devant tous yeux humains, ce drame ineffaçable affirmera ce qu'il affirme. Sainteté du travail, clairvoyance du peuple, perfidie des grands. Splendeur du droit. Guerre à la guerre.

4 mai 1913.

212

« Napoléon avait été sur le point de lui donner (à Talleyrand) l'ambassade de Varsovie; mais des affaires d'agiotage, des saletés, disait-il, sur lesquelles M. de Talleyrand était incorrigible, le forcèrent à y renoncer. » « Talleyrand, disait Napoléon, est le plus vil des agioteurs... C'est un homme de talent, mais vénal dans tout.

On ne pouvait rien faire avec lui qu'à force de présents. » « Talleyrand vendait tout; Fouché, moins; son trafic n'était pas aussi relevé. » On trouve de ces formules en grand nombre, aussi bien dans le *Mémorial* de Las Cases que dans les souvenirs d'O'Meara. Ce sont des leçons de politique réelle. Dès ses commencements, comme premier Consul, Napoléon épluchait des comptes, et se défiait des voleurs. Ces choses sont aussi dans Stendhal; il y revient brutalement; et Stendhal a participé à la haute administration de l'Empire.

Ces choses ne sont pas dans les histoires; ou bien à mots couverts, non comme il faudrait pour l'instruction des citoyens. On croit trop facilement que les grands talents, en politique, vont avec la probité vulgaire; on oublie que le principal moteur est ici l'ambition, et que l'intrigue et le mensonge sont parmi les moyens ordinaires. Il faut lire aussi ce que La Bruyère a osé écrire du Courtisan, pour comprendre quelles passions travaillent bientôt l'élite, si on la laisse un peu tranquille.

Il y a quelque chose de naturel et de bien touchant, c'est l'amour et la confiance dans un peuple. La jeunesse, surtout, se jette dans ces sentiments comme dans un bain parfumé. Surtout lorsque, le salut de la Patrie étant invoqué, une espèce d'ivresse héroïque lave toute l'âme de ses soupçons en même temps que de ses petitesses. Un généreux jeune homme me disait hier: « Qu'est-ce que cette résistance et cette défiance continuelles ? Est-ce vivre ? La confiance, c'est comme l'air qu'on respire. » Mauvais air, en réalité.

On invoque souvent le grand Napoléon. Et j'avoue qu'on trouverait difficilement dans l'histoire du monde un chef plus digne de la confiance du peuple. Mais il nous apprend lui-même qu'il dut toujours lutter contre les voleurs; et nous voyons par ses aveux mêmes qu'il en garda d'éminents, si l'on peut dire, à son service. Malgré tout le prestige de ses victoires, et la force populaire sur laquelle il s'appuyait, ce géant fut à peine capable de soutenir le combat contre les grands faiseurs d'affaires. Et l'on peut bien assurer que jamais les circonstances ne donneront une seconde fois à un homme tant de pouvoir avec tant de clairvoyance. Et lui-même fit de grandes fautes; il en convient.

Il faut comprendre le jeu de ces forces, qui s'exercent

toujours là-haut autour du pouvoir; et que, à vouloir adorer, on risque trop. Servir, cela est beau. Servir en aveugle, ce n'est plus beau, car les forces de corruption agissent sans relâche, et l'on s'en fait complice par le consentement d'esprit. L'intrigue pousse sans cesse vers le haut un bon nombre d'hommes sans probité; c'est aussi nécessaire qu'une loi de physique; ainsi, dès que l'on se laisse gouverner, on est mal gouverné. Il faut donc un effort perpétuel de discussion et de contrôle, joint à l'obéissance, sans quoi les Justes ne s'élèveront jamais. La justice exige que l'on se prive souvent de cette friandise, l'Admiration.

23 mai 1913.

213

J'ai observé le trou du Fourmi-lion. Je ne le connaissais que par les livres, et je ne m'en faisais point d'idée; à vrai dire je n'y croyais point. Mais quelqu'un me fit voir dans le sable sec de petits entonnoirs, comme en pourrait faire la pointe d'un œuf. Une fourmi poussée dans l'un d'eux fait d'abord un petit éboulement qui l'entraîne vers le fond; quelquefois elle est prise aussitôt par le milieu du corps et peu à peu entraînée dans le sable; mais le plus souvent elle tente de remonter, toujours entraînant de petites avalanches de sable, surtout quand elle arrive au bord du cratère qui forme une crête tout à fait fragile. C'est alors que ce petit volcan lance comme des éruptions de sable qui partent du fond, sans qu'on aperçoive rien qui les explique. Cette pluie de cailloux minuscules retombe ici ou là dans le cirque, et une fois ou l'autre sur la fourmi, qui presque toujours retombe elle-même et est finalement enlisé; comme si cette force qui la bombardait tout à l'heure l'entraînait maintenant sous la terre. Mais j'ai vu des cas où la petite éruption de sable lançait au contraire la fourmi dehors. On dit, mais je ne l'ai pas vu, que le drame se termine toujours ainsi; il vient un temps où la carcasse vide de la fourmi est vivement rejetée au-dehors en même temps que le sable est lancé et retombe;

et toutes ces opérations contribuent, par l'effet de la pesanteur, à conserver à l'entonnoir sa pente et sa forme.

Si l'on fouille alors dans le sable on découvre, mais non sans peine, une espèce de gros pou couleur de sable, qui peut être de la taille d'une noisette, avec deux tentacules assez longs et fermes, munis de suçoirs et une tête assez mobile. C'est, d'après ce que disent les livres, la larve d'une libellule, et la transformation doit se faire en juin.

J'ai insisté sur les détails que j'ai pu saisir, parce que ce piège à fourmis est souvent représenté comme une merveilleuse machine à faire voir chez les animaux une industrie admirable. Le célèbre Fabre tombe souvent dans le défaut qu'il faut appeler proprement mythologie, et qui consiste à supposer des volontés et des plans clairement conçus, au lieu de découvrir dans cette adaptation apparente de moyens à des fins l'effet d'un mécanisme tâtonnant et des plus simples forces de la nature.

Ainsi, dans le cas présent, je ne veux point dire que cette larve creuse son piège à fourmis avec l'idée que les fourmis s'y prendront. L'examen de ces petits cratères fait comprendre qu'ils se forment par la pesanteur, lorsque le sable est retiré par-dessous. La larve, qui se meut à reculons, peut donc, simplement en refoulant le sable, produire, du côté de sa tête, un éboulement dont la forme et l'équilibre final dépendent de la pesanteur et du frottement des grains de sable les uns sur les autres. Ainsi elle finit par avoir un peu d'air par le fond de l'entonnoir tout en restant cachée. Lorsque le sable retombe, elle le repousse par des mouvements de tête, sans qu'il soit nécessaire de lui prêter de grands desseins. Le fait est que, lorsqu'elle est ainsi embusquée, il arrive, toujours par la pesanteur et la consistance du sable, qu'une proie qui autrement lui échapperait tombe juste dans ses tentacules; mais non sans faire tomber d'abord un peu de sable, dont la larve se débarrasse; et l'effet de cette réaction est souvent, par la disposition des choses, de lui ramener son gibier. Toute son industrie revient donc à manger ce qui lui tombe dans les pinces.

27 mai 1913.

214

J'ai vu hier une collection de dessins d'enfants, pris dans les écoles primaires. Mélange de très bon et de très mauvais, qui vérifiait ce que je dis assez souvent des arts académiques. Ces dessins d'écoliers sont de trois espèces, dessins d'imitation, dessins libres, dessins d'ornement.

Les dessins libres ne valent rien; ce sont des barbouillages. L'enfant doit représenter à sa manière, et d'après ses souvenirs, la place du marché, les métiers, les jeux, enfin des scènes qu'il connaît bien, en vue d'exprimer avec force un sentiment, par le groupement des choses qui y sont liées dans l'imagination. Et c'est proprement l'art académique qui, par sa nature, est trop libre et veut être limité par la tradition et la docilité. Ces enfants n'en savent pas si long; ils se jettent dans la fantaisie; ce n'est ni vrai ni beau; c'est quelquefois émouvant si l'on veut; cela révèle toujours une nature qui découvre alors naïvement ses jeux d'imagination. Psychologie en somme; contemplation des idées telles qu'elles se présentent sans ordre ni mesure, tant qu'elles ne se règlent pas assez sur l'ordre extérieur. Je n'aime point trop ces rêves sans équilibre.

Les dessins d'imitation sont beaucoup plus intéressants. Pourquoi ? Parce qu'on leur propose alors un objet comme une fleur, un poisson, un coquillage, un épi, une branche couverte de chatons. Cette chose bien éclairée chasse les rêves; et la nature s'inscrit sur le papier, sans l'intermédiaire du goût appris et du métier, non sans bavures; toujours avec force. L'esprit s'y fait déjà mieux voir, dans sa fonction naturelle, qui est d'abord de se soumettre aux choses réelles, en appuyant seulement sur l'empreinte. Toutes les séries de dessins ont ici la marque de la nature; l'ordre des choses s'y affirme toujours; ce sont comme plusieurs tirages d'une même idée réelle; par exemple, un poisson de mer aux vives couleurs s'est imprimé une trentaine de fois sur le papier; sur le nombre, on trouve deux ou trois chefs-d'œuvre qui égalent les Japonais.

Le dessin d'ornement triomphe. On peut dire que les œuvres décoratives de tous les temps sont égalées sans peine, alors, par ces marmots. Pourquoi ? Parce que le thème est cette fois imposé, comme six fleurs identiques sur le bord d'une assiette, ou bien un carrelage avec une croix et des dessins d'angle; ou une bande faite d'un même motif répété; ou un papier de tenture divisé en hexagone. Or cette uniformité et cette rigidité du thème font naître soudainement l'invention la plus libre, la plus variée, la plus magnifique. La nature de chacun s'exprime alors avec force selon cette formule commune. Par le choix des formes, étroitement limité, varié, pourtant hors de toute attente; par les couleurs surtout, qui donnent fort souvent une profonde harmonie, une satisfaction pleine, enfin toute la richesse d'une inspiration disciplinée par l'ordre humain. Occasion de comprendre que les lois de l'art qui fait sont le soutien de l'art qui joue. Et cela me fait comprendre pourquoi l'Académicien cherche toujours la règle, parce que son art de fantaisie et sa vie parasite ne la sentent pas assez; au lieu que l'ouvrier, toujours assez réglé par la nécessité des choses, cherche au contraire la liberté, au désespoir de l'Académicien, qui mourra esclave parce qu'il est né libre.

31 mai 1913.

215

Auguste Comte entendait la République comme une dictature des riches, tempérée par le droit de blâmer. Cette idée ferait rire; mais regardons mieux. Il montrait par là son mépris pour la force qui n'est que force. Il faut bien, disait-il, que le plus puissant gouverne; c'est là un principe de physique en quelque sorte. Mais il voulait dire aussi que cette espèce de tyrannie de la force est bien peu de chose, si l'esprit n'adore point.

S'il revenait parmi nous, il ne serait point surpris de voir la puissance des forces réelles; mais il penserait que le principal abus est la réunion du spirituel et du temporel dans les mêmes mains. Remarquez qu'en effet un ministre, chez nous, ce n'est pas seulement un

homme qui règle des actions, mais un homme qui blâme et loue, et qui voudrait blâmer et louer souverainement. Désobéissance et désapprobation, c'est tout un pour eux. Je crois même que, dans le fond, ils sont plus touchés par une résistance d'opinion que par une résistance de fait. Ainsi qu'un soldat saute le mur et même déserte par la force des passions, on ne sera point sans indulgence, si ses opinions sont d'ailleurs comme on veut qu'elles soient. Mais qu'un soldat puisse garder ses opinions intactes après un an ou deux d'obéissance, et que la docilité n'ait pas créé le plus petit commencement de respect, voilà ce qui paraît monstrueux. L'esprit des pouvoirs est ainsi théocratique dans le fond, et l'hérésie est pire à leurs yeux que n'importe quel autre péché. N'importe quel tyran veut forcer l'approbation; il la veut libre pourtant; mais il voudrait punir celle qui se refuse; il ne s'arrête pas aux actes; il veut être aimé à cause de sa puissance. Voilà la folie du tyran.

Contre quoi il faut maintenir la séparation des pouvoirs, et garder le Pouvoir spirituel indépendant de l'autre. Obéir de corps; ne jamais obéir d'esprit. Céder absolument, et en même temps résister absolument. Vertu rarement pratiquée; une nature servile n'obéit pas assez et respecte trop. L'autre espèce de citoyen commence seulement à se montrer. En présence d'un ordre, il exécute, mettant toute sa pensée à l'intérieur de l'ordre reçu en quelque sorte, et s'appliquant seulement à comprendre et à réaliser. Mais, en présence d'une opinion qui se donne comme évidente, qui quête l'approbation, qui invoque des témoignages pour en obtenir d'autres et, pour tout dire, qui cherche les applaudissements, notre citoyen résiste absolument; plus on le presse, plus il se défie; et si, comme il est ordinaire, le tyran passe de l'argument à la menace, le libre citoyen met son honneur d'homme à faire voir alors le plus entier et le plus profond mépris pour de tels procédés, qui avilissent ensemble la Force et la Pensée. Si cette morale virile était pratiquée, le tyran serait épouvanté d'une obéissance sans amour, et il chercherait la libre approbation des esprits, par franchise et justice. Un mépris obéissant est roi.

2 juin 1913.

216

Je vois trois classes chez nous, le bourgeois, l'ouvrier, le paysan. Et l'on pourrait peut-être les caractériser par leur police d'opinions, c'est-à-dire par leur manière de penser, liée elle-même, comme il est inévitable, à leur travail ordinaire.

Le bourgeois gagne sa vie à plaire. Il tire ses profits des hommes, non directement des choses. Un banquier qui place son papier est un bourgeois; un marchand qui dispose habilement son étalage est un bourgeois; un préfet qui apaise les conflits, qui négocie, qui rallie, c'est un bourgeois. Un professeur est un bourgeois, car il doit plaire à ses élèves et à leurs parents. L'instituteur aussi; mais il se trouve entre deux classes, peut-on dire, parce qu'il reçoit et manie les enfants du peuple. Ces nuances négligées, il me semble que la politesse est la première règle de l'esprit bourgeois; ils n'aiment pas trop la contradiction; ils discutent avec courtoisie; ils aiment l'accord des opinions, et ils préfèrent les modérés, surtout par politesse.

Ce qui m'a toujours frappé dans les opinions des ouvriers, c'est qu'elles sont sans politesse; j'entends par là que lorsqu'ils vous interrogent et vous réfutent, ils ne se soucient point de vous plaire; si vous êtes choqué, ils s'en moquent. C'est par là qu'ils effraient d'abord le bourgeois. Cela tient certainement à l'indépendance qu'ils ont par leur habileté manuelle. Celui qui sait faire des souliers n'a pas besoin de plaire à celui qui le paie. Mais il y a une autre raison, plus positive, qui vient de l'outil et de la chose. Car toute cette matière est sans politesse et sans caprice; il faut l'observer et la vaincre, sans égards, ni précautions. C'est l'étude des choses et le maniement des choses qui a instruit l'humanité et qui a découronné les dieux. La sagesse qui triomphe de plus en plus, c'est celle du forgeron, de l'ajusteur, du machiniste. Dans le travail bourgeois, il y a des miracles, car un bon discours retourne le client; dans le travail ouvrier, il n'y a point de miracles. Maxime pour les bourgeois : « L'homme peut juste autant qu'il plaît. »

Maxime pour l'ouvrier : « L'homme peut juste autant qu'il sait. » Le vrai savant est un grand ouvrier.

Le paysan a un autre caractère. D'un côté on peut dire qu'il manie les choses, ce qui lui donnerait du positif, et cette dignité ouvrière, qui agit au lieu de prier. Mais parmi les choses que manie le paysan, il y a les animaux domestiques, envers lesquels il y a une espèce d'éloquence, tantôt ingénieuse, tantôt brutale. En ce sens, un cocher serait autant paysan qu'ouvrier, mais bourgeois aussi en ce sens qu'il vit de politesse. Surtout les choses du paysan, qui sont la terre, la pluie, le soleil, ont, pris ensemble, des espèces de caprices; les saisons ne répondent pas au travail comme le fer ou le courant électrique. Les immenses phénomènes météorologiques sont irréguliers d'apparence. Aussi on prie pour avoir la pluie; on ne prierait point pour avoir de l'acier bien recuit. Il est donc vraisemblable que le paysan inclinera toujours à la superstition et à la poésie religieuse, faute d'une expérience sans ambiguïté. Aussi croira-t-il moins aisément à la justice que ne fait l'ouvrier. Il saura attendre. Patience, vertu paysanne; espérance, vertu bourgeoise; volonté, vertu ouvrière.

10 juin 1913.

217

Le Parlement n'ose pas formuler l'idée effrayante qui domine toute notre politique[1]. Chacun retombe dans ce lieu commun, trop évident : « Nous avons des raisons de craindre une invasion; l'Allemagne voudrait annexer le quart de notre territoire; tout le prouve, et ses armements, et ses formations stratégiques. La Patrie est en danger; ce problème domine tous les problèmes. Il s'agit de savoir si nous serons rayés de la carte de l'Europe, etc. » Par ces discours se marque une espèce de refus de l'esprit devant le problème extérieur réel.

L'Allemagne parle toujours d'encerclement; lisez les discours au Reichstag. Elle se voit menacée par une coalition formidable, où la Russie apporte ses ressources et son invincible patience; l'Angleterre sa flotte invincible, la France sa légendaire bravoure offensive et la

volonté de réparer les effets d'une guerre ruineuse. Voilà comment les Allemands conçoivent les choses. Et ils n'ont pour les aider que des alliés dont la valeur militaire, d'après l'histoire, est loin d'être de premier ordre. Bien mieux, l'un d'eux, l'Autriche, se trouve, par les récents événements, affaiblie du côté de l'Orient et même à l'intérieur, par l'effervescence slave. Dans ces conditions, il est naturel que l'Allemagne se prépare à la défense par l'effort militaire le plus remarquable que l'on ait encore vu. Et l'on comprend même que des esprits hardis considèrent là-bas que la défense allemande serait mieux assurée si l'occasion se présentait d'une offensive hardie contre nous, surtout si d'habiles négociations paralysaient à ce moment-là les pouvoirs instables de la Russie, et surtout l'Angleterre, toujours si prudente et si réservée dans ses alliances.

D'après cela, d'après les récentes entrevues de souverains, il n'est même pas sûr qu'une politique française trop engagée envers la Russie, trop confiante envers la coopération anglaise, soit la meilleure pour le salut de la Patrie. Ce n'est peut-être qu'une politique de dupes; l'histoire en offre des exemples. Toujours est-il que cette politique conduit tout droit à la guerre, non sans d'énormes risques. Quel est le Français raisonnable qui risquerait notre patrimoine à ce jeu de hasard ?

Aussi n'est-ce pas ainsi qu'ils pensent. Ils se laissent aller. Ils disent et ils veulent croire que le péril extérieur ne peut être conjuré que par la défense armée. Ils négligent l'action diplomatique, qui depuis les événements des Balkans, devrait être active, prudente, ouvertement pacifique, quoique sans humiliation; ce problème devait tenter des hommes d'État radicaux. Mais, par des influences intérieures et extérieures, notre politique est comme enchaînée. L'auteur, pourtant désavoué, du premier encerclement est à Pétersbourg; notre action diplomatique est secrète; le Parlement laisse faire, comme si la situation ne dépendait plus du tout de nous; comme si les forces de guerre étaient des forces naturelles et aveugles. Comme si l'effort des trois ans répondait à tout et remédiait à tout; alors qu'il aggrave les chances de guerre, et sans assurer l'avenir.

15 juin 1913.

218

Il n'y a présentement qu'une occasion de conflit entre nous et nos voisins de l'Est; c'est cette guerre des Balkans, dont on a assez dit qu'elle peut mettre aux prises l'Autriche et la Russie, d'où, par le jeu des alliances, résultera naturellement l'état de guerre entre la France et l'Allemagne, et aussitôt l' « attaque brusquée ». Nos pensées tournent dans ce cercle comme une mouche dans une bouteille. Or ce risque ne peut être accepté. Il faut rompre le cercle; il faut résolument modifier cet état d'équilibre instable qui nous menace continuellement.

Que penserait un homme raisonnable d'un discours que je ferais à quelqu'un qui me croit son ennemi, afin de le rassurer ? « Vous me croyez décidé à vous attaquer à la première occasion; je vous jure qu'il n'en est rien; seulement s'il vous vient une querelle, nécessairement je serai contre vous, parce que je suis l'allié de vos ennemis. » Est-ce que la fin de ce discours ne détruit pas le commencement ? Or un tel discours de la France à l'Allemagne est naturellement supposé, tant que nous n'affirmons pas bien clairement le contraire, et non seulement en paroles, mais aussi en action.

Les hommes de bon sens, en Allemagne aussi bien que chez nous, disaient après Agadir que les deux peuples ne se battraient pas pour le Maroc[1]. Serait-il plus sensé de dire qu'ils devront se battre pour les Bulgares ou pour les Serbes ? Ou bien veut-on dire seulement, chez nous, que dans l'affaire du Maroc, nous n'étions pas sûrs d'être énergiquement soutenus par la Russie, tandis que, dans l'affaire des Balkans, c'est la Russie qui s'engagera la première ? Mauvaise foi, alors. Cela reviendrait à préférer une occasion à une autre; cela supposerait que nous attendons la bonne occasion. Osera-t-on dire qu'une telle attitude est pacifique ? Et que signifient alors toutes nos déclarations officielles ? Elles sont à côté de la question; elles ne peuvent modifier en aucune façon une situation réellement inquiétante.

Que faudrait-il donc ? Orienter les négociations, soit avec nos amis, soit avec nos adversaires, d'après le

changement décisif qui s'est produit dans l'équilibre européen. Car une situation nouvelle veut des engagements nouveaux. Bien clairement faire entendre que le conflit des Balkans ne doit pas mettre aux prises la France et l'Allemagne. Il n'est pas nécessaire, pour cela, d'accepter le traité de Francfort, ni de traiter, à proprement parler, avec l'Allemagne. Les choses de la politique étrangère ne se règlent pas si simplement. Il s'agit de travailler activement pour la paix. « Je trouve que l'Autriche fait beaucoup de bruit avec mon sabre »; ce mot que l'on prête à l'empereur d'Allemagne traduit assez bien le sentiment public allemand, qui n'est pas disposé, on l'a bien vu, à faire allègrement les frais de la politique autrichienne. Ferons-nous, le cas échéant, les frais de la politique russe ? Nous pourrions bien, nous aussi, montrer une certaine réserve à ce sujet-là. A-t-on fait le nécessaire ? J'avoue que j'en doute, parce que notre gouvernement travaillerait ainsi contre lui-même, puisque la menace extérieure est la grande raison de l'autorité qu'il a su prendre. Et le premier acte pour la paix, le seul efficace peut-être, serait de nous débarrasser d'un gouvernement que le parti de la guerre soutient ouvertement. Ainsi, dire que notre politique extérieure est au-dessus des partis, c'est ne rien dire. Elle dépend de mille façons du groupement des partis. Les radicaux au pouvoir, ce serait comme une déclaration de paix, et peut-être la seule possible. Que les hésitants pèsent bien cela.

6 juillet 1913.

219

Le Congrès des Religions a flétri le matérialisme. Une bonne définition aurait mieux valu. Car il y a un spiritualisme sans discipline qui n'est pas sain non plus. « Tout est plein de dieux », disait un ancien. Quand Pascal écrit : « Le silence éternel de ces espaces infinis m'effraie », c'est tout à fait la même pensée, car cela veut dire : « Les dieux ne répondent point. » Lucrèce louait son maître Épicure pour avoir apporté aux

hommes cette idée libératrice qu'il n'y a point de Volontés cachées dans la tempête et le tonnerre, et qu'il n'y a pas plus de mystère dans une éclipse que dans mon ombre par terre. Idée nette, virile, bienfaisante, du mécanisme des phénomènes, car tous les dieux sont souillés de sang humain; et ce n'étaient que les plus redoutables passions sauvagement adorées. La peur faisait les sorciers, et puis les brûlait. La colère inventait quelque dieu vengeur, et puis faisait la guerre en son nom. Le fou est ainsi; ses passions font preuve; il leur donne la forme d'objet, et il agit d'après cela. De même toujours, dans cette sombre histoire des superstitions, chacun fit des dieux selon ses passions et se fit gloire de leur obéir. Sincèrement, et c'était bien là le pis. Quand nos passions prennent figure de vérités, de réalités dans le monde, d'oracles et de volontés surhumaines dans le monde, tout est dit. Le fanatisme est le plus redoutable des maux humains.

C'était donc une grande idée, la plus grande et la plus féconde peut-être, que celle des atomes dansants, petits corps sans pensée aucune, n'ayant que dureté et forme, les uns ronds, les autres crochus, formant par leur mécanique tous ces spectacles autour de nous, et nos corps mêmes, et jusqu'à nos passions. Car le grand Descartes, et Spinoza après lui et encore mieux, sont allés jusqu'à cette réflexion décisive que, même en nous, même ramenées en nous, nos passions sont comme les orages, c'est-à-dire des flux, des tourbillons, des remous d'atomes gravitant et croulant, ce qui ruinait leurs brillantes preuves. Et telle est la seconde étape de la sagesse matérialiste. Après avoir nié le « Dieu le veut » et le présage ou signe dans les cieux, l'homme en colère arrive à nier le « je le veux », et à se dire : « Ce n'est que fièvre et chaleur de sang, ou force sans emploi; couchons-nous, ou manions des poids. »

Mais qui ne voit dans ces hardies suppositions et dans ces perceptions nettes la plus belle victoire de l'esprit ? Pratiquement, nul n'en doute. Penser, réduire l'erreur, calmer les passions, c'est justement vouloir, et vaincre l'aveugle nécessité en même temps qu'on la définit. Je sais qu'il y a plus d'un piège; et il arrive que celui qui a reçu l'idée matérialiste, sans l'avoir assez faite et créée par sa propre volonté, est souvent écrasé à son tour et

mécanisé par cette autre théologie, disant qu'on ne peut rien contre rien, et que tout est égal, sans bien ni mal, sans progrès possible; c'est comme un maçon qui murerait la porte avant de sortir. Mais ce danger est plus théorique que réel. Dans le fait, je vois que le spiritualiste à l'ancienne mode tombe neuf fois sur dix dans l'adoration des passions et dans le fanatisme guerrier, ce qui revient à adorer les forces matérielles; au lieu que c'est le hardi matérialiste, neuf fois sur dix, qui ose vouloir la Justice et annoncer les forces morales[a].

Le matérialisme fut, en ce siècle, véritablement la religion du peuple. Et certes, les peuples ne l'ont pas mal compris puisqu'ils se remuent énergiquement contre l'effet mécanique des forces. C'est le matérialisme, alors, qui, en montrant le comment, donne le moyen d'agir immédiatement. Le contenu du matérialisme est encore bien loin d'être développé. Toutes les idées suivent le sort de l'idée de Dieu; souvent elles barrent le chemin qu'elles devraient ouvrir.

22 juillet 1913.

220

Ce juillet ressemble à un juin par le feuillage et par l'herbe. Une des beautés de juin, c'est que les bois n'ont pas de dessous; ils se posent sur les champs; l'herbe continue le feuillage. Mais quand juillet est un peu chaud, l'herbe mûrit et bientôt se dessèche; la bordure des bois et des haies est marquée alors par une ligne d'ombre; ce sont les premières rides du paysage. Cette année-ci, par l'effet des pluies et des nuages, les herbes ont encore leur jeunesse, et les céréales jaunissent dans la verdure. Imaginez une étroite vallée, des pentes boisées, les cultures un peu plus bas, les prés et la rivière, au déclin du jour, une ornière brillante de soleil, toutes les couleurs avivées par la pluie. Un petit train de campagne me promenait d'un tableau à l'autre, sous des nuages changeants. Les peuples du Midi ont célébré la lumière, mais ils ont ignoré la couleur.

Comme j'allais suivre ces vaines pensées, bien dignes

d'un citoyen des villes, je remarquai dans les cultures des grandes foulées, tout à fait irrégulières, mais bien limitées, comme si des hommes descendus du ciel avaient campé dans les seigles, dans les blés et dans les avoines, ou comme si quelque géant avait marché au hasard dans les cultures. C'étaient bien les pas du vent. Ces vallées sinueuses et assez resserrées sont comme des fleuves de vent, ou plutôt des ruisseaux de vent, avec des tourbillons et des remous, et, par endroits, des espèces de lacs plus tranquilles. Nous ne voyons point le vent; nous le sentons très mal; nous croyons qu'il s'élève et s'apaise d'instant en instant, alors que sans doute nous passons d'un cyclone à l'autre. Je ne puis expliquer autrement ces foulées dispersées comme des pas; il faudrait une quantité de baromètres de place en place et très sensibles, pour observer ces pressions variables; mais les blés en gardaient la trace.

En considérant plus attentivement la chose, je remarquai que les champs de céréales étaient toujours foulés et comme écrasés dans leur milieu, jamais sur les bords; et même souvent la récolte piétinée et gâchée dans la terre était séparée d'un pré ou d'un chemin par une haie d'épis bien droits. Beau problème pour un physicien. Et voici comment je m'explique la chose. Il faut toujours penser que le vent, surtout chargé de pluie, presse surtout de haut en bas, comme l'eau presse sur le fond du ruisseau. Or, les épis du milieu qui sont tenus par leurs voisins, ne peuvent éviter le choc; les tiges sont cassées, et les coups de vent agissent comme le pilon dans un mortier. Au contraire, vers la bordure, les épis, libres d'un côté, se penchent d'un mouvement souple, et se relèvent à chaque fois. Vaines pensées encore. Il est plus sage de réfléchir sur la guerre, dont la menace s'ajoute à tous ces maux. Car ici les cyclones et tourbillons dépendent de nous.

25 juillet 1913.

221

Je relisais hier le dernier volume de *Jean-Christophe*[1]. On y voit une belle peinture de la mort selon la sagesse, et sans aucune mythologie; le héros n'a même pas à se mettre au-dessus de la tristesse ni à former quelque belle espérance. La Force de vie meurt par sa propre loi. C'est bien mieux que l'acceptation; c'est l'affirmation. Dans les ténèbres de Hegel on trouve aussi de ces lueurs. Bref, une conception positive de la mort est sans doute ce qui nous manque le plus lorsque nous voulons surmonter les mythes de l'imagination. Car les stoïciens, par exemple, se préparaient si bien à la mort qu'ils n'aimaient plus assez la vie; ils s'en allaient sans façon, mais se tuer, c'est tout autre chose que mourir; c'est refuser de vivre. Enfin relisez la mort de Jean-Christophe, c'est le mieux que je puisse dire.

J'ai vu plusieurs portraits de l'auteur : aucun ne m'a contenté. Le peintre et le graveur pensent trop; ils cherchent au-delà du modèle; la photographie n'interprète pas assez. Je ne sais si les mots peuvent peindre; mais on peut toujours essayer. L'homme est assez grand et un peu voûté; l'attache du cou, par derrière, est un peu maigre et le crâne surplombe; c'est en ce point, qui importe tant pour la ressemblance, que cette forme manque de jeunesse. Les cheveux sont fins, et d'un beau roux un peu jaune, en parfaite harmonie avec le teint qui est clair. Le sang est vif jusqu'au vermillon, seulement il faut le deviner. Le front est important, un peu dégarni, bien en coupole, et bien serré aux tempes, nullement fuyant. De beaux yeux bleus, mais myopes, et dont l'éclat est multiplié par les verres du lorgnon. Gœthe, puissant observateur des yeux humains, ne supportait ni lorgnons ni lunettes, jusqu'à se montrer tout à fait injuste à l'égard de ceux qui en portaient. Pour moi, je me fie plutôt à d'autres signes, car je crois avoir remarqué que les yeux trompent bien. Le trait le plus frappant de cette figure, qu'il me semble que je vois devant moi, c'est le nez, qui est long, assez fin, presque pointu, et tout d'une venue. La bouche est délicate et

fraîche, mais les coins s'abaissent dans le sourire voulu, ce qui donne une expression sarcastique assez déplaisante; toutefois le vrai sourire est charmant, et tout à fait enfantin. Le menton et les mâchoires ont de la force, mais sans brutalité; les dents ne s'étalent pas et le bas du menton est bien resserré; le bas de la figure est dominé par le nez et le front. L'ensemble possède un puissant équilibre et projette une expression constante et, naturellement, indescriptible. Le masque si connu de Voltaire en donnerait quelque idée, mais avec moins d'esprit et plus de force. Je ne vois qu'un trait, dans ce visage, que l'on puisse définir sans hésitation; il n'a absolument rien de féminin. C'est là un homme; j'entends qu'il n'offre point de grâce équivoque, ni de coquetterie, ni de comédie; nullement cette vapeur voluptueuse qui orne souvent les fils de la terre, et qui dénonce le charmant animal. Maintenant je dois noter quelque chose qui est assez comique, c'est une politesse étudiée qui tient un peu de l'ecclésiastique, un peu du professeur; mais on a bientôt renvoyé ce personnage si l'on éveille l'homme en le jetant dans quelque noble colère qui lance ses feux et ses invectives; et ce n'est pas long.

31 juillet 1913.

222

Un ami inconnu m'a écrit : « Ces Propos sur la paix et la guerre ne sont que des feuilles volantes; faites donc un livre. » Il y a quelque temps un critique plus sévère me donnait le même conseil sur un autre ton : « Quoi ? disait-il, toujours des improvisations et des mouvements d'humeur ? Vous laissez trop au lecteur à coordonner; et du reste il ne le fait point; il lit, il oublie. On ne sème pas un grain de blé, on ensemence un champ. J'admets qu'il y ait une doctrine radicale; mais encore faut-il la formuler, afin que d'autres la comparent à ses voisines et la jugent. Je ne lirai plus vos petits billets; mais faites un livre; je le lirai. »

Naturellement je sais ce que c'est qu'un livre; je crois même que je saurais en faire un. Dans la préface, je montrerais l'anarchie des opinions, l'incohérence des doctrines; ce qui ferait voir mon livre arrivant à son heure. Après cela je résumerais les prédécesseurs et les contemporains; cela ferait bien une dizaine de chapitres. Et puis je développerais mes propres opinions, mais en les ordonnant comme une armée, chaque question à sa place, avec des transitions qui auraient des airs de preuves; en évitant les répétitions et surtout les apparentes contradictions, qui font la joie des critiques. Après quoi je conclurais, je relirais le tout, et j'aurais envie de le refaire. Car il faut être bien sec, il me semble, pour relire un livre qu'on vient d'écrire sans en découvrir un autre, bien plus clair, bien plus fort, qui annule le premier. Mais je passerais outre; je supporterais même les discours d'un éditeur. En récompense je serais feuilleté par deux ou trois critiques, et aussitôt oublié. On ne lit pas un livre; on le consulte pour en faire un autre.

On lit des articles, comme on lit des affiches; si on ne lit pas l'un, on lit l'autre; on pêche une formule; on y pense un petit moment. Ce qui est abstrait ou traînant, on le laisse. Un lecteur a des passions vives, et des caprices; des éclairs, et tout d'un coup une paresse décidée. Mais je suis un chasseur d'alouettes; je fais tourner mon miroir; je recharge mon fusil; j'ai ma revanche. Je reviens, je corrige, j'explique. Je répète. L'attention est comme l'oiseau; il faut perdre bien des flèches pour l'atteindre une fois. Aussi, lire c'est relire; mais il faut être déjà bien habile dans le métier de liseur pour feuilleter pendant des années. Donc chaque matin je vous ouvre mon livre à la page qui me plaît; et je mets le doigt tantôt ici et tantôt là. Soyez distrait ou ennuyé, je m'en moque; je vous rattraperai demain. Pareillement si je suis ennuyeux; on ne l'est pas tous les jours. Mais, surtout, par ce travail de retouche perpétuelle, mon livre a le même âge que moi; au lieu que si je l'achevais, il vieillirait tout seul, et à la manière des livres; enfant noué, enfant ridé. Et cela me fait faire attention à deux sens du mot vieillir. Car vieillir, c'est bien changer; mais on dit aussi, d'une chose qui n'a point du tout changé : « Cela a bien vieilli. »

10 août 1913.

223

On dit souvent que les mouvements nationalistes sont comme des fièvres collectives dont l'individu n'est pas plus maître qu'il ne l'est d'avoir froid ou chaud, d'avoir mal au ventre ou mal au pied. Tolstoï veut comparer cette agitation collective aux migrations des oiseaux; c'est ainsi que le citoyen est saisi soudainement, dans le repos, dans la tranquillité, dans la paix, par une sorte de malaise impérieux; la culture individuelle, les doctrines, les habitudes n'y font rien. En tout pays les plus cultivés sont parmi les plus ardents; et celui qui commençait la plus belle vie la jette au feu sans hésiter, tout aussi bien qu'un pauvre diable qui n'a pas grand-chose à perdre. Enfin la guerre est un mouvement de folie dont le premier effet est de changer les opinions, et d'amener tout homme à juger que la guerre est la plus noble et la plus haute fonction humaine. Combien de fois ne m'a-t-on pas dit, quand je prêchais obstinément pour la paix : « Vienne le souffle de la guerre, et vous galoperez comme les autres. » On accepte aisément une objection qui enferme un éloge.

Toute cette mystique de la guerre est à mes yeux redoutable par-dessus tout. Pourquoi ? Parce qu'on y croit, et que ce consentement fait justement la vérité de la chose. Dès qu'un homme se croit fou, il l'est. Et c'est un moment critique de toute passion, lorsque l'on va prononcer qu'elle est irrésistible; car, en niant qu'elle est irrésistible, peut-être on la subira tout de même; cela est douteux; je n'en sais rien. Mais je sais très bien que, si l'on prononce qu'on ne peut résister, on ne résistera pas. C'est un vertige d'esprit, par quoi on prononce que l'on tombera, et qui fait que l'on tombe en effet. La guerre peut venir par un vertige de ce genre. C'est pourquoi un ferme ami de la paix doit nier d'abord ce vertige-là. Son premier devoir, son strict devoir, c'est de nier de toutes ses forces ces prétendues nécessités sociologiques. La plus grande faute d'un homme, en tout genre de passion, c'est de se dire : « Hélas, qu'y puis-je! Pauvre atome dans l'immense nature ? »

Mais il est utile aussi, après avoir nié, de comprendre les vraies causes qui font que le délire guerrier se propage comme une maladie. Il y a toujours des braillards pour commencer; et leur force est en ceci qu'ils disent que les pacifiques sont des lâches. Cette flèche fait une blessure cuisante; le patient se gratte. C'est toujours une remarque pénible, pour un homme cultivé et généreux, que celle-ci : « Je ne fais rien de difficile : tous les métiers dangereux, je les laisse à d'autres; je ne suis point couvreur; je ne suis point médecin ni infirmier; je ne suis pas marin. Je lis, j'écris, je réfléchis. C'est une vie d'infirme. Suis-je bien sûr de n'être pas un poltron ? » Cette pensée fera faire mille sottises à l'homme le plus sage. La guerre serait ainsi tout à fait comme le duel; on se bat pour faire voir que l'on est capable d'oser. Cela explique pourquoi les bourgeois les plus tranquilles se montrent belliqueux si on les pique comme il faut; au lieu que les mêmes injures ne troublent nullement un ouvrier, pour qui la vie est plus difficile, et qui ose aimer la paix, parce qu'il se sent fort[1].

12 août 1913.

224

Des gens jouaient aux *Lettres,* jeu connu; il s'agit de former des mots avec des lettres éparpillées; ces combinaisons excitent l'attention prodigieusement; l'extrême facilité des petits problèmes à trois ou quatre lettres engage l'esprit dans un travail assez fatigant; belle occasion d'apprendre les mots techniques et l'orthographe. Ainsi, me disais-je, l'attention de l'enfant est bien facile à prendre; faites-lui un pont depuis ses jeux jusqu'à vos sciences; et qu'il se trouve en plein travail sans savoir qu'il travaille; ensuite, toute sa vie, l'étude sera un repos et une joie, par cette habitude d'enfance; au lieu que le souvenir des études est comme un supplice pour la plupart. Je suivais donc cette idée charmante en compagnie de Montaigne. Mais l'ombre de Hegel parla plus fort.

L'enfant, dit cette Ombre, n'aime pas ses joies d'enfant autant que vous croyez. Dans sa vie immédiate, oui, il est pleinement enfant, et content d'être enfant, mais pour

vous, non pour lui. Par réflexion, il repousse aussitôt son état d'enfant; il veut faire l'homme; et en cela il est plus sérieux que vous; moins enfant que vous, qui faites l'enfant. Car l'état d'homme est beau pour celui qui y va, avec toutes les forces de l'enfance. Le sommeil est un plaisir d'animal, toujours gris et sombre un peu; mais on s'y perd bientôt; on y glisse; on s'y plonge, sans aucun retour sur soi. C'est le mieux. C'est tout le plaisir de la plante et de l'animal, sans doute; c'est tout le plaisir de l'être qui ne surmonte rien, qui ne se hausse pas au-dessus de lui-même. Mais bercer n'est pas instruire.

Au contraire, dit cette grande Ombre, je veux qu'il y ait comme un fossé entre le jeu et l'étude. Quoi? Apprendre à lire et à écrire par jeu de lettres? À compter par noisettes, par activité de singe? J'aurais plutôt à craindre que ces grands secrets ne paraissent pas assez difficiles, ni assez majestueux. L'idiot s'amuse de tout; il broute vos belles idées; il mâchonne; il ricane. Je crains ce sauvage déguisé en homme. Un peu de peinture, en jouant; quelques notes de musique, soudainement interrompues, sans mesure, sans le sérieux de la chose. Une conférence sur le radium, ou la télégraphie sans fil, ou les rayons X; l'ombre d'un squelette; une anecdote. Un peu de danse; un peu de politique; un peu de religion. L'Inconnaissable en six mots. « Je sais, j'ai compris », dit l'idiot. L'ennui lui conviendrait mieux; il en sortirait, peut-être; mais dans ce jeu de lettres il reste assis et fort occupé; sérieux à sa manière, et content de lui-même.

J'aime mieux, dit l'Ombre, j'aime mieux dans l'enfant cette honte d'homme, quand il voit que c'est l'heure de l'étude et qu'on veut encore le faire rire. Je veux qu'il se sente bien ignorant, bien loin, bien au-dessous, bien petit garçon pour lui-même; qu'il s'aide de l'ordre humain; qu'il se forme au respect, car on est grand par le respect et non pas petit. Qu'il conçoive une grande ambition, une grande résolution, par une grande humilité. Qu'il se discipline et qu'il se fasse; toujours en effort, toujours en ascension. Apprendre difficilement les choses faciles. Après cela bondir et crier, selon la nature animale. Progrès, dit l'Ombre, par oppositions et négations.

16 août 1913.

225

Qu'est-ce au juste que l'Intelligence ? Question abstraite, problème de luxe, semble-t-il, et bon pour les philosophes. Mais non; problème pratique; problème de tous les jours. On dit très souvent, d'un homme, d'une femme, d'un enfant : « Il est intelligent. » Mais qu'est-ce qu'on veut dire par là ?

L'idée de la stupidité proprement dite est assez claire. C'est la somnolence même; c'est un ennui sans remède, une indifférence impossible à secouer; c'est l'inertie. C'est d'ailleurs assez rare; chacun s'intéresse à quelque chose, à part quelques malades d'esprit. Et l'on convient que chacun est intelligent pour ce qui l'intéresse. C'est déjà une lumière sur la question.

Il y a des gens qui jouent mal au bridge; mais presque toujours ce sont ceux qui y jouent par complaisance et sans intérêt vif. Mais, dit-on, quelques-uns s'y plaisent, et jouent toujours aussi mal. C'est peut-être qu'ils y cherchent les plaisirs du jeu de hasard, si puissants pour beaucoup. Peut-être se plaisent-ils à jeter une carte comme ils en tireraient une. Pour moi, quand je joue par hasard aux cartes, ou même aux échecs, il me semble que je mélange les deux plaisirs; tantôt je me plais à deviner et à prévoir, et à vaincre enfin par combinaison; tantôt je me livre à la fantaisie, content de déclencher toute une suite d'événements imprévisibles, par un choix un peu risqué. Ici la condition de l'intelligence, c'est bien clairement la volonté, qui se traduit par l'attention active. L'intelligence, ce serait une espèce de courage.

Mais non, dit le philosophe; c'est un mécanisme plus ou moins délicat; une montre varie plus qu'un chronomètre. N'importe quel homme est capable de comprendre un coup d'échecs et sa conséquence immédiate, s'il veut seulement y faire attention; mais peu d'hommes sont capables de prévoir en imagination, et même sans regarder l'échiquier, cinq ou six suites possibles à partir d'un coup, avec les principales ramifications de chacune. Or il y a des hommes qui font ce travail sans effort, avec une rapidité étonnante; ils sont intelligents pour les échecs et vous, vous ne l'êtes point.

Non. Ce n'est pas cela. Que je sois lent ou vif, si j'ai compris, j'ai compris; je puis comprendre un coup d'échecs; j'en pourrais comprendre mille; et avec une peine décroissante; mais à mesure que je m'habitue ainsi à comprendre un ordre de rapports, je n'y mets pas plus d'intelligence; au contraire, ce n'est plus que mécanisme. Les calculateurs fameux sont ainsi; intelligents quand ils découvrent, par les propriétés des nombres, quelque méthode abrégée; automates quand ils l'appliquent très vite et presque sans y penser. Dans le fait, on peut être prodigieux aux échecs ou dans les multiplications, et presque stupide en toute autre chose. Être intelligent, c'est plutôt débrouiller, essayer, tâtonner, se tromper. Descartes, débrouillant la mécanique, et non sans de grosses erreurs qu'un bachelier évite maintenant, est proprement intelligent. Peut-être pourrait-on dire que la plus rare qualité de l'esprit, c'est l'aptitude à réfléchir attentivement à quelque question difficile, et qui résiste pendant des années. Un tel homme jetterait les cartes en disant : « C'est trop facile; c'est de l'intelligence pour les sots. »

24 août 1913.

226

Un philosophe assez obscur a voulu nommer âme prophétique un certain état de passivité attentive, si l'on peut dire, où nos pensées cèdent à toutes les forces du monde comme des feuilles de peuplier. C'est l'âme aux écoutes. Étalée, offerte aux coups en quelque sorte. État d'effarement. Je comprends la Sibylle, son trépied, ses convulsions. Attention à tout, c'est-à-dire peur de tout. Je plains ceux qui ne savent pas annuler tout ce bruit et ce mouvement du grand univers.

Quelquefois l'artiste voudrait retomber à cet état de donner audience à tout, à toutes couleurs, à tous sons, à toute chaleur, à tout froid; il s'étonne alors que le paysan ou le marin, si profondément plongés dans les choses naturelles et si dépendants par état, ne remarquent point toutes ces nuances. Il y a un beau mouvement

d'épaules qui se décharge de ces choses; c'est le geste royal. Le Saint Christophe a traversé l'eau sans compter les vagues. « On ne dort point, dit-il, quand on a tant d'esprit »; on n'agirait point non plus.

Il faut déblayer, simplifier, supprimer. Le propre de l'homme, il me semble, c'est d'avoir rejeté au sommeil toutes les espèces de demi-sommeil. Un signe de la belle santé, c'est de ne pouvoir tenir dans la rêverie, et de passer tout de suite au sommeil. Et se réveiller, c'est rejeter le sommeil; au lieu que l'âme prophétique s'éveille à demi et refait ses songes.

On peut vivre ainsi; rien n'empêche. Nous sommes admirablement faits pour pressentir; si l'on tient compte de cette fabrique du corps vivant, on comprend que les plus petits signes entrent en nous et s'y gravent. Un certain son du vent annonce de loin la tempête; et certes il est bon d'être attentif aux signes; mais il ne faut pourtant pas sursauter aux moindres changements. J'ai vu un baromètre enregistreur de très grande taille, et tellement sensible qu'un chariot au voisinage, ou seulement le pas d'un homme faisait bondir l'aiguille. Ainsi serions-nous, si nous nous laissions faire; et à mesure que le soleil tourne, notre humeur changerait; mais le roi de la planète ne donne pas audience à toutes ces choses.

Un homme timide, dans une société, veut tout entendre, tout recueillir, tout interpréter. Et pour lui la conversation est aussi sotte et incohérente que si tous disaient tout ce qui leur vient. Mais le sage taille les signes et les discours, comme un bon jardinier. Encore mieux dans le monde; car toutes choses nous toucheraient et nous arrêteraient; l'horizon serait sur nos yeux comme un mur; mais nous renvoyons les choses à leur place; toute pensée est un massacre d'impressions.

Défrichement. J'ai connu une femme sensible qui souffrait de voir couper un tronc ou une branche. Mais, sans le bûcheron, on verrait revenir bientôt la broussaille, les serpents, le marécage, les fièvres, la faim. De même, il faut que chacun défriche son humeur. Nier sa propre humeur, c'est l'incrédulité même. Ce monde est ouvert par la serpe et la hache; ce sont des avenues aux dépens des songes; c'est comme un défi aux présages. Au lieu que, dès que l'on est indulgent à soi et adorateur d'impressions, le monde se ferme sur nous; il s'annonce par

sa présence. Cassandre annonce des maux. Méfiez-vous des Cassandres, âmes couchées. L'homme véritable se secoue et fait l'avenir.

25 août 1913.

227

Au sujet d'un de mes romans préférés, *Le Rouge et le Noir,* on me dit souvent : « Comment pouvez-vous aimer ce Julien Sorel, qui est un hypocrite raffiné ? » Oui, je l'aime. Et j'aimerai toujours celui qui cache ses opinions afin de gagner sa vie. Il n'y a pas tant de Républicains qui puissent se vanter d'avoir toujours pensé tout haut. Honorable, à mes yeux, celui qui, étant forcé de dire comme d'autres, ou tout au moins de se taire, sait, malgré cette espèce de captivité d'esprit, garder ses idées propres et un jugement libre; je l'estime autant qu'un prisonnier qui, par force de caractère, et en s'exerçant dans sa prison, aurait après dix ans une belle santé et des muscles forts. Bref, selon mon opinion, la force de pensée se reconnaît à la pensée, et non pas aux discours sans prudence. Les esprits faibles, au contraire, ne pensent que ce qu'ils peuvent dire; aussi ils ne sont pas hypocrites, non, pas du tout; mais la contrainte extérieure les rend esclaves d'esprit; et ils adorent enfin leur esclavage, qu'ils appellent liberté. Doux moment pour le tyran; car c'est cela qu'il veut.

Non, je n'en ai pas vu beaucoup, d'hypocrites. J'en ai vu trop peu. Ceux que j'ai connus, subissant une contrainte extérieure (et qui donc n'en subit pas), étaient bientôt semblables à ces prisonniers que la prison courbe. Et quelques-uns changeaient si bien leurs idées selon leur intérêt présent, qu'ils croyaient n'avoir jamais changé. Cette sincérité des esprits faibles fait souvent impression. Mais quoi ? Il n'y a rien de plus sincère ni rien de plus franc qu'un enfant qui a bien peur. Que de gens pour qui le Maître, j'entends celui qui donnera une place ou un avancement, est réellement un grand homme! Courtisanerie n'est pas hypocrisie. Le courtisan adore le trône; s'y mette qui pourra; et le courtisan a des larmes aux

yeux quand il loue; de vraies larmes. Ces vraies larmes me font rougir.

Julien Sorel, au contraire, est un captif indomptable. Son jugement bondit dans ses monologues. Un esprit moins fort, dans ce monde de fripons titrés, trouverait des noms honorables pour la friponnerie. Mais lui est debout au-dedans de lui-même; jamais son esprit n'adore. Au reste cela se traduit de temps en temps par des mouvements vifs; et c'est là le roman.

J'ai à dire là-dessus ceci, c'est que, tant qu'un homme peut être hypocrite, il garde la force essentielle, qui se montrera à la fin. Au lieu que, nos héros de franchise, je les connais; ils sont tout au dehors; le cœur sur la main; ils acclament, ils louent, ils félicitent; celui qui les paie ne perd pas son argent; il achète le fond de leur cœur. Observez bien autour de vous tous ceux qui ont plié sous la tyrannie d'opinion, tous ceux que la congrégation mène ou qui pensent le nez dans l'assiette. Où est leur triste esclavage ? En ceci qu'ils sont sincères. Hélas.

19 septembre 1913.

228

Hier quelqu'un disait qu'il ne pouvait regarder un chat sans trouble, à cause de l'expression puissante qui est dans ce personnage. « Que pensent-ils ? Comme ils semblent loin de nous. » J'ai le bonheur de ne jamais éprouver des sentiments de ce genre. Je ne me soucie point du tout de ce qu'un chat peut penser. Non plus de ce qu'un homme peut penser, quand il ne me le dit point. Si j'avais de ces sentiments, j'en ferais place nette; ce sont des jeux psychologiques, sans consistance, sans virilité. Descartes, lorsqu'il disait que les animaux ne pensent point du tout, mais sont de simples machines, a donné par là un fort coup de balai; le même homme était arrivé à n'avoir plus de rêves absurdes; et je ne vois pas en quoi il est plus raisonnable de cultiver les rêves ou les pensées troubles que de se prêter à une peur absurde. Un homme véritable déblaie toutes ces choses.

Un chat assis, immobile, mais dont la queue se tortille

comme un serpent, c'est un grand mystère. Mais si je rêve que je porte ma tête dans mes deux mains, c'est un grand mystère aussi, et bien plus émouvant. Si l'on se détourne vers ces pensées de pénombre, si l'on s'exerce à cette mauvaise attention sans objet, on en viendra à adorer les bêtes et à interpréter les songes. Mais Descartes l'a fortement dit, ce n'est que mécanisme. La queue de ce chat remue, comme je bâille, comme j'abaisse rapidement les paupières; ce n'est qu'excitation et riposte. Et les rêves bizarres ne sont pas autre chose. Je suis même assuré que les rêves seraient inexprimables et tout de suite sans intérêt, c'est-à-dire oubliés aussitôt, sans une complaisance d'imagination. Et c'est cette faiblesse d'esprit qui fait les fous. Car ces malheureux ont des humeurs changeantes et de vagues esquisses de rêves à chaque instant, comme vous et moi; mais ils y attachent le plus vif intérêt; c'est là-dessus qu'ils méditent. Un fou, c'est un parfait psychologue. S'il renvoyait tout cela au mécanisme pur, il serait guéri.

À vrai dire, la leçon n'est pas bonne pour lui; mais elle est bonne pour tous ceux qui tombent, plus ou moins, à la neurasthénie, par trop de réflexion sur eux-mêmes. Une insomnie n'est pas un malheur, si l'on n'y pense pas; restez indifférent, et l'animal se guérira tout seul. Dites de toute tristesse, c'est fatigue; de toute anxiété, c'est estomac trop chargé; de tout pressentiment, c'est liaison fortuite; cette manière d'y penser est le moyen de n'y plus penser. De même la vraie pensée d'un chat, c'est la pensée que j'ai d'un mécanisme que j'appelle chat. Si je méprise en moi bien des pensées qui n'aboutissent point, mort-nées en quelque sorte, encore bien mieux mépriserai-je ces pensées de chat que j'essaie de supposer. Bref il faut dormir ou veiller. Pour moi la richesse apparente des mystiques, dans leur demi-sommeil, est une richesse tout à fait trompeuse. Ils se battent les flancs, comme on dit, mais ils ne font qu'une plate théologie, copiée partout. Un fou me dit : « Je suis de verre, je vais me casser; je suis de beurre, je vais fondre. » Cela ne mérite aucune attention. Je traite ces discours comme cette phrase fameuse par l'usage qu'en a fait le grand Spinoza : « Ma maison s'est envolée dans la poule de mon voisin. » Non pas erreur, non pas pensée trouble ou crépusculaire, mais mécanisme dérangé, tout simplement.

Fait animal, et finalement fait de machine. L'irréligion est toute dans cette remarque.

21 septembre 1913.

229

La liberté ne vaut rien pour un artiste. Encore les peintres de paysage trouvent leur règle et leur maître dans la nature; toutefois dans l'interprétation comme on dit, je vois encore trop souvent de l'arbitraire. Mais dans la peinture et la sculpture plus libres, qui veulent représenter des groupes vivants et agissants, la liberté est maintenant sans bornes. De toutes façons. Songez qu'ils règlent tout à leur fantaisie, jusqu'aux dimensions de la toile. Je les vois perdus dans cette méditation sans objet. Leur rêve s'évapore. Il faudrait quelque prison pour leur génie, comme est la chaudière pour la vapeur. Je voudrais un tyran bien méchant qui leur donnât à orner un pan de mur, ou un tournant de voûte, ou bien qu'il fît apporter au sculpteur un bloc de marbre, avec l'ordre d'en faire le portrait de quelqu'un. Il est remarquable qu'en tous temps le portrait ait été l'occasion des plus puissantes œuvres peut-être; c'est que le modèle est alors un tyran. Il me semble que plus la liberté est contrariée et plus elle s'affirme; sa griffe marque mieux dans une matière résistante.

On dit assez que tout le prix d'une œuvre d'art est dans un tempérament qui se montre; admettons cela. Mais le tempérament, comme on dit, ne se montre bien que s'il est contrarié d'abord. Un roi absolu n'aura jamais de caractère, mais son ministre en aura certainement. Aujourd'hui, un artiste est roi sur ses œuvres; mais c'est trop de puissance pour un jeune homme qui ne sait rien. Il perd trop de temps à des essais sans conséquence. Si tout ce qu'il tente était incrusté dans un mur, et livré au jugement d'un maître sans patience, il serait excellent tout de suite, ou bien il renoncerait. Mais il ressemble à l'écrivain qui travaille sans idées et sans faits. Tous impressionnistes, et ce n'est qu'un jeu inconsistant.

Pourquoi les statues officielles sont-elles si générale-

ment laides ? Parce que le sculpteur n'a pas à compter avec le tyran, qui viendrait surveiller la chose. Il n'est même pas nécessaire que le tyran ait du goût; il suffit qu'il soit tyran et qu'il blesse, et qu'on ne puisse se révolter. Car l'esprit bouillonnant se donnera enfin une sortie et une expression, concentrée, invisible au tyran, et peut-être à l'artiste lui-même.

De même pour le musicien. Donnez à un maître de chapelle tels chanteurs, et tels instrumentistes, et qu'il soit forcé d'écrire pour eux. Par là il sera délivré de ses inventions arbitraires, qui se développent dans un champ trop vaste. D'après cela, il faudrait dire aussi que les pièces de théâtre doivent être écrites pour les acteurs, car c'est déjà une raison de limiter le nombre des personnages, et peut-être de respecter l'unité de l'œuvre, par égard pour l'acteur illustre, qui veut être toujours au premier plan. Shakespeare écrivait pour sa troupe, et Molière aussi. Je plains le dramaturge inconnu, dans sa mansarde, en face d'un papier blanc. Mais les artistes disent justement le contraire, en quoi ils ont raison aussi. Car je le veux enchaîné, mais je le veux lion.

25 septembre 1913.

230

Je reviens à ce terrible *Poil de Carotte* de Jules Renard[1]. Ce livre est sans indulgence et il est bon de dire là-dessus que le mauvais côté des choses n'est pas difficile à apercevoir; communément ce sont les passions qui se montrent et c'est l'amitié qui se cache. Et c'est d'autant plus inévitable que l'intimité est plus grande. Un homme qui ne comprend pas cela est nécessairement malheureux.

Dans la famille, et surtout si les cœurs sont tout à fait dévoués, personne ne se gêne, personne ne prend un masque. Ainsi une mère, aux yeux de son enfant, ne pensera jamais à lui prouver qu'elle est une bonne mère; ou alors c'est que l'enfant est méchant jusqu'à la férocité. Un bon enfant doit donc s'attendre à être traité quelquefois sans façon; c'est là proprement sa récompense. La politesse est pour les indifférents, et l'humeur, bonne ou mauvaise, est pour ceux que l'on aime bien.

Un des effets de l'amour partagé, c'est que la mauvaise humeur y est échangée naïvement. Le sage y verra des preuves de confiance et d'abandon. Les romanciers ont souvent noté que la première marque de l'infidélité de la femme, c'est un retour de politesse et d'attention à l'égard de son mari; mais on a tort d'y voir un calcul. C'est que l'abandon n'y est plus. « Et s'il me plaît à moi d'être battue »; ce mot de théâtre grossit jusqu'au ridicule une vérité du cœur. Battre, injurier, incriminer, c'est toujours premier mouvement. Par cet excès de confiance, la famille peut périr, j'entends par là devenir un milieu détestable où les voix prennent d'elles-mêmes l'accent de la plus vive colère. Et cela se comprend bien; dans cette intimité de tous les jours, la colère de l'un nourrit la colère de l'autre, et les moindres passions s'y multiplient. Il est donc trop facile de décrire toutes ces humeurs âcres; et si seulement on les expliquait, le remède se trouverait à côté du mal.

Tout naïvement chacun dit d'un être grognon ou hargneux qu'il connaît bien : « C'est son caractère. » Mais je ne crois pas trop aux caractères. Car, selon l'expérience, ce qui est régulièrement comprimé perd de son importance au point d'être négligeable. En présence du roi la mauvaise humeur d'un courtisan n'est pas dissimulée, elle est abolie par le vif désir de plaire; un mouvement exclut l'autre; si vous tendez amicalement la main, cela exclut le coup de poing. Il en est ainsi des sentiments qui tirent toute leur vivacité des gestes commencés et retenus. Une femme qui a du monde et qui interrompt sa colère pour recevoir une visite imprévue, cela ne me fait point dire : « Quelle hypocrisie! » mais : « Quel remède parfait contre la colère! »

L'ordre familial c'est comme l'ordre du droit; il ne se fait point tout seul; il se fait et se conserve par volonté. Celui qui a bien compris tout le danger du premier mouvement règle alors ses gestes et conserve ainsi les sentiments auxquels il tient. C'est pourquoi le mariage doit être indissoluble au regard de la volonté. Par là on s'engage soi-même à le conserver bon, en calmant les tempêtes. Voilà l'utilité des serments.

14 octobre 1913.

231

Je renouais connaissance ces jours-ci avec le bon Stuart Mill, et, dans ses *Mémoires,* je suivais les travaux politiques de ceux qu'on appelait en Angleterre, entre 1830 et 1860, les radicaux philosophes. C'était l'école de Jérémie Bentham, homme prodigieusement sec, qui chiffrait les plaisirs et les peines suivant le principe de l'Utilité. Parmi d'immenses travaux de politique et de législation, il était surtout fier d'avoir inventé la prison la plus utile; c'était celle où la moindre peine du coupable produisait le plus grand plaisir des honnêtes gens, par la moindre peine des gardiens. Il définissait le crime : « plaisir d'un seul, peine de beaucoup », et le châtiment : « peine d'un seul, plaisir de beaucoup ». Ces définitions font apparaître ce genre d'hommes, dont les travers et les vertus correspondent assez bien à ce que nos Académiciens veulent appeler l'Esprit Primaire. Stuart Mill, et surtout son père, ont réalisé cet esprit-là. Ce sont les héros de la médiocrité intellectuelle.

Stuart Mill lisait tout et comprenait tout. Il fut touché souvent par les idées mystiques; il y voyait de la profondeur et de la beauté; quelquefois même, et sans fausse modestie, tout ingénument, il constatait que lui-même n'était pas capable d'en produire de pareilles. Ou bien il mesurait de l'œil la formidable idée historique d'après laquelle les opinions prises comme vraies à une certaine époque représentent seulement le régime des nations les plus fortes, pour un certain état du commerce, de l'industrie et des armements; ce qui ferait dire que la démocratie intégrale, par exemple, n'est pas plus vraie en soi que la monarchie, mais vraie à un moment, par la force de la Nation qui la réalise. De telles idées ont une grandeur dans l'expression, et, chose remarquable, permettent à n'importe quel ambitieux de s'adapter à n'importe quel régime.

Mais il est beau de voir comment le noble Stuart Mill repousse de son esprit ces opinions bien payées, et si favorables aux passions et à l'injustice. Il s'en tient à l'Utilité; il s'applique de tout son cœur à n'avoir pas

de cœur. Il est sec, il est pédant, il est précis. Voici les résultats : il consent à se présenter aux Communes; mais il refuse de dépenser un sou pour son élection, car il est contraire au principe de l'Utilité qu'on achète des suffrages, même indirectement. Le même homme renonçait à ses droits d'auteur pour réaliser des éditions populaires à bon marché, toujours par le même principe. Comme un adversaire lui faisait grief de certaines phrases imprimées auparavant qui n'étaient point flatteuses pour le peuple, il les avoua hautement. Il fut élu, sans avoir fait la moindre concession, promettant seulement d'être lui-même, et de songer uniquement à l'intérêt général. (Toujours l'Utilité.) Il agit pour le suffrage des femmes (en 1866!), pour les Irlandais misérables, pour les nègres, toujours pour les faibles et pour les ignorants. Pensées volontairement rétrécies, et vie admirable. Que de penseurs à prétentions, et qui nous font voir justement le contraire. Sublimes dans l'expression, et flatteurs de toutes les puissances dans le fait.

25 octobre 1913.

232

Courtisan, c'est tyran. Quand un homme libre s'aperçoit qu'un de ses semblables est tenu dans une stricte dépendance, au point que, de peur de dire quelque chose, il a pris l'habitude de ne jamais penser, l'homme libre sent un mouvement de colère contre le tyran, chef, patron ou curé, mais trouve aisément des excuses à la victime. Un homme qui s'est laissé entraîner à quelque réunion tumultueuse, et qui se voit mal reçu de ceux dont il dépend ou bien hué sous ses fenêtres, se dit bientôt : « Ma foi je ne veux plus m'occuper de politique. » On ne peut le mépriser; on ne peut le blâmer. Il faut travailler à le délivrer, mais sans compter beaucoup sur lui.

Mais lui ? Croyez-vous qu'il est bien fier dans le fond lorsqu'il se voit exclu du droit humain, et valet d'esprit ? Presque toujours il se produira dans son humeur une fermentation aigre. Mais contre qui ? Voilà où les passions font voir des combinaisons étranges. Car il est rare que

l'esclave d'opinion haïsse son tyran. Il haïra plutôt l'homme libre, vivant scandale à ses yeux, et vivant reproche.

On trouve dans Kipling de belles histoires d'éléphants[1]. Ce qui étonne c'est que, pour dresser un éléphant sauvage, ou pour réduire un éléphant révolté, on emploie deux éléphants domestiqués qui se placent aux côtés de l'autre, le retiennent, le poussent, le bourrent; et le plus persuasif dans cette éloquence, c'est sans doute l'exemple : « Nous sommes aussi forts que toi, aussi éléphants que toi; et vois quel métier nous faisons. » Cela sans discours; tout animal imite son semblable. Mais comment expliquer que les éléphants domestiques n'imitent pas l'éléphant révolté ? Il faut croire que son exemple les irrite parce qu'il les touche au plus profond. C'est comme un beau discours; si je n'ai point le courage de l'admirer, il faut que je le haïsse. Celui qui garde sa dignité est mon ennemi, si j'ai perdu la mienne.

Le hasard m'a fait voir un poète, mort aujourd'hui, et qui déclamait furieusement contre ceux qui prétendaient juger les pouvoirs, penser par eux-mêmes et gouverner leur propre vie. Ce n'était pas un méchant homme; on sentait, dans son accent, un grand orgueil soumis, et qui s'offrait en exemple. « Quoi ? je mourrai esclave; et je verrai des gens de rien, des manœuvres, des terrassiers, des cordonniers qui se prétendent libres penseurs! Quelle leçon pour moi, si je n'arrive pas à les mépriser! » Je plains l'éléphant domestique, et d'autant plus qu'il me bourre plus fort. Bourre-moi de tout ton cœur. Je sais bien comprendre; c'est l'amour de la liberté, encore, qui s'exprime comme il peut. Tu marches sur le meilleur de toi-même; et c'est moi qui t'y force. Mais ta colère même me fait voir que tu n'étais pas né pour ce métier-là.

4 novembre 1913.

1914

233

Je respecte la méthode expérimentale, tant que l'on se borne à la pratiquer; mais dès qu'on en parle, je m'attends à des pauvretés. Surtout dans les cérémonies proprement académiques, où les discours sont comme les costumes. Vous pensez bien que lorsque la toque dit qu'il faut que l'expérience ait le dernier mot et que l'idée s'y soumette, l'habit vert approuve passionnément. Quand je vois quelque vitrine de tailleur, où sont des habits seulement, sans tête ni corps, il me semble que j'entends de ces discours académiques.

Le Fait est dieu; mais tous les dieux sont faux. Il faut que l'homme brise son dieu, comme l'enfant son jouet. Car le pouvoir législateur, ou, si vous voulez, géomètre, se trouve engagé dans le fait; il faut l'y retrouver, adorer cela, précisément cela, ou bien se taire. Un exemple simple fera voir ce que j'entends par idolâtrie et culte vrai. Le méridien de ce lieu où j'écris n'existe pas; il est seulement pensé par géométrie, et réalisé en un sens par un cercle de métal gradué sur lequel tourne une lunette. Le méridien n'existe pas; mais il coupe le vaste ciel dans toute la profondeur; toute étoile y passe, et c'est là un fait. Le chien voit sans doute aussi les étoiles, et aboie même à la lune. Mais que sont pour lui le méridien, l'équateur, l'écliptique, l'équinoxe du printemps, la sphère céleste ? Ces inventions géométriques ne sont point des faits; certes ce sont plutôt des idées; mais sans ces idées, il n'y a point de faits. Des événements, tout au plus.

Chacun sait que la vie est chère; mais ce n'est qu'un événement auquel on aboie, comme le chien à la lune. La vie chère n'est pas un fait, faute d'un méridien; il s'agit d'inventer le méridien, l'équateur et l'écliptique de ces choses. Et Claude Bernard avait bien aperçu quelque chose comme cela. Il faudrait, quand on réfléchit sur des recherches si bien conduites, isoler et mettre au jour cette géométrie qui dessine le fait. Le Fait, ce mot est un exemple de la sagesse enfermée dans le langage; le fait c'est toujours quelque chose que l'on a fait, en un sens. Mais nos penseurs d'Académie ne font rien; la force manque.

Il y a dans la langue une autre ambiguïté admirable, le Droit. Rien n'est droit. Mais par le droit, miracle humain, naissent toutes les courbes, et l'expérience même. Et encore mieux dans les choses humaines, où il faut dire, alors, que le droit fait apparaître le fait, et bien mieux, le fait être. Pour faire l'astronomie, il fallait déjà vouloir, oser, inventer enfin. Que sera-ce, si l'on veut faire la justice? Non pas attendre que la justice se montre, que l'égalité se montre, que la paix se montre, mais les imposer dans les choses humaines, comme des méridiens inflexibles, qui feront apparaître l'injustice; mais aussitôt disparaître. Car l'étoile ici, c'est toi-même.

4 janvier 1914.

234

Personne n'est digne du droit. C'est par là qu'il faut terminer toute discussion sur les droits. On dit : « Peut-on laisser des armes à un fou? » Et cela paraît assez raisonnable, de désarmer le fou. D'autres diront : « Devait-on donner la liberté aux nègres? Comment en useront-ils? » Et je rencontre beaucoup d'hommes, et même des femmes, qui diront au sujet des revendications féminines : « Vous n'allez pas donner le droit de vote à ce petit être qui essayait hier la plume la plus haute, et qui essaie aujourd'hui le chapeau le plus bas et le mieux enfoncé, avec un sérieux admirable. Attendons. Les hommes n'ont plus de chapeaux à plumes ni de dentelles,

si ce n'est comme insignes du pouvoir. L'homme riche met tout son art à n'être pas remarqué. Quand les femmes en seront là, il sera temps d'égaliser les droits politiques. »

« Les Arabes d'Algérie, disait un autre, sont passablement gouvernés. Vous voulez leur donner des droits; mais les choses iront-elles mieux ? Ceux qui les connaissent ont des doutes là-dessus, et plus que des doutes. Ne tient-on pas les mineurs en tutelle ? »

« La classe ouvrière, dit-on encore, n'est pas éduquée. On le voit trop par leurs déclamations; tout cela est sans règle et sans mesure, comme un tumulte d'enfants. Les droits de l'homme sont une belle chose en théorie; mais on ne laisse pas des allumettes aux petits enfants. Il faut accorder les droits à ceux qui en sont dignes, à mesure qu'ils en sont dignes. Je voudrais de tout mon cœur que les cheminots puissent régler l'horaire des trains, l'éclairage des signaux, et toute la police de leur métier, mais nous n'en sommes pas là. La perfection du droit entrainerait de grandes injustices. Un homme de gouvernement s'aperçoit bientôt qu'il est tuteur et gardien d'enfants. C'est pourquoi, dès qu'ils ont passé par là, vous les voyez bientôt détachés de leurs beaux principes. La République veut trop de vertu peut-être. »

Je pourrais bien me demander aussi, quand je dois de l'argent à quelqu'un et qu'il dépend de moi de le lui rendre : « Qu'en fera-t-il ? Il ira le perdre aux courses; il boira; il corrompra les autres. » Mais cette pensée est déjà une faute; il s'agit de payer. Si l'on ne devait qu'au mérite, quand paierait-on ? Le droit vaut mieux que nous. Le droit est au-dessus des sages; il le faut, et c'est la plus belle invention des sages. Solon, ayant donné ses lois, s'en alla pour toujours. Il craignait les leçons de l'expérience.

Car il faut juger ces hommes qui voudraient tenir le peuple en tutelle. Ils ont aussi des passions, et bien visibles. Cette folie du luxe, cette soumission aux femmes brillantes, cette éloquence puérile, qui cherche l'applaudissement; ces lieux communs usés, dans lesquels ils retombent; cette injustice dans le détail, qui leur semble naturelle; ces marchandages, ces services échangés, cette indulgence aux intrigues, cette faiblesse devant les flatteurs; cet art des grandes affaires, qu'ils apprennent si vite; enfin cette ivresse de la puissance, que je devine au

son de leur voix. Voilà nos sages. Voilà ceux qui prétendent décider si leur peuple est mûr pour la liberté. Mais lisez donc l'histoire. Voyez donc ce que furent presque tous les rois et presque tous les ministres, pendant des siècles. Si les locomotives étaient conduites comme l'État, le machiniste aurait une femme sur les genoux. Nul n'est digne du droit, voilà le fondement du droit.

5 janvier 1914.

235

Je n'ai pas beaucoup confiance dans ces Jardins d'enfants et autres inventions au moyen desquelles on veut instruire en amusant. La méthode n'est déjà pas excellente pour les hommes. Je pourrais citer des gens qui passent pour instruits, et qui s'ennuient à la *Chartreuse de Parme* ou au *Lys dans la vallée*. Ils ne lisent que des œuvres de seconde valeur, où tout est disposé pour plaire au premier regard; mais, en se livrant à des plaisirs faciles, ils perdent un plus haut plaisir qu'ils auraient conquis par un peu de courage et d'attention.

Il n'y a point d'expérience qui élève mieux un homme que la découverte d'un plaisir supérieur, qu'il aurait toujours ignoré s'il n'avait point pris d'abord un peu de peine. Montaigne est difficile; c'est qu'il faut d'abord le connaître, s'y orienter, s'y retrouver; ensuite seulement on le découvre. De même la géométrie par cartons assemblés, cela peut plaire; mais les problèmes plus rigoureux donnent aussi un plaisir bien plus vif. C'est ainsi que le plaisir de lire une œuvre au piano n'est nullement sensible dans les premières leçons; il faut savoir s'ennuyer d'abord. C'est pourquoi vous ne pouvez faire goûter à l'enfant les sciences et les arts comme on goûte les fruits confits. L'homme se forme par la peine; ses vrais plaisirs, il doit les gagner, il doit les mériter. Il doit donner avant de recevoir. C'est la loi.

Le métier d'amuseur est recherché et bien payé, et, dans le fond, secrètement méprisé. Que dire de ces plats journaux hebdomadaires, ornés d'images, où tous les

arts et toutes les sciences sont mis à la portée du regard le plus distrait ? Voyages, radium, aéroplanes, politique, économique, médecine, biologie, on y cueille de tout; et les auteurs ont enlevé toutes les épines. Ce maigre plaisir ennuie; il donne un dégoût des choses de l'esprit, qui sont sévères d'abord, mais délicieuses. J'ai cité tout à l'heure deux romans qui ne sont guère lus. Que de plaisirs ignorés et que chacun pourrait se donner sous la condition d'un peu de courage! J'ai entendu raconter qu'un enfant trop aimé, qui avait reçu un théâtre de Guignol pour ses étrennes, s'installait à l'orchestre comme un vieil abonné, pendant que sa mère se donnait bien du mal à faire marcher les personnages et à inventer des histoires. À ce régime, la pensée s'engraisse comme une volaille. J'aime mieux une pensée maigre, qui chasse son gibier.

Surtout aux enfants qui ont tant de fraîcheur, tant de force, tant de curiosité avide, je ne veux pas qu'on donne ainsi la noix épluchée. Tout l'art d'instruire est d'obtenir au contraire que l'enfant prenne de la peine et se hausse à l'état d'homme. Ce n'est pas l'ambition qui manque ici; l'ambition est le ressort de l'esprit enfant. L'enfance est un état paradoxal où l'on sent qu'on ne peut rester; la croissance accélère impérieusement ce mouvement de se dépasser, qui, dans la suite, ne se ralentira que trop. L'homme fait doit se dire qu'il est en un sens moins raisonnable et moins sérieux que l'enfant. Sans doute il y a une frivolité de l'enfant, un besoin de mouvement et de bruit; c'est la part des jeux; mais il faut aussi que l'enfant se sente grandir, lorsqu'il passe du jeu au travail. Ce beau passage, bien loin de le rendre insensible, je le voudrais marqué et solennel. L'enfant vous sera reconnaissant de l'avoir forcé; il vous méprisera de l'avoir flatté. L'apprenti est à un meilleur régime; il éprouve le sérieux du travail; seulement, par les nécessités mêmes du travail, il est mieux formé quant au caractère, non quant à l'esprit. Si l'on apprenait à penser comme on apprend à souder, nous connaîtrions le peuple roi.

Or, dès que nous nous approchons des pensées réelles, nous sommes tous soumis à cette condition de recevoir d'abord sans comprendre, et par une sorte de piété. Lire, c'est le vrai culte, et le mot culture nous en avertit. L'opinion, l'exemple, la rumeur de la gloire nous dis-

posent comme il faut. Mais la beauté encore mieux. C'est pourquoi je suis bien loin de croire que l'enfant doive comprendre tout ce qu'il lit et récite. Prenez donc La Fontaine, oui, plutôt que Florian; prenez Corneille, Racine, Vigny, Hugo.

Mais cela est trop fort pour l'enfant? Parbleu, je l'espère bien. Il sera pris par l'harmonie d'abord. Écouter en soi-même les belles choses, comme une musique, c'est la première méditation. Semez de vraies graines, et non du sable. Qu'ils voient les dessins de Vinci, de Michel-Ange, de Raphaël; et qu'ils entendent Beethoven dans leur berceau.

Comment apprend-on une langue? Par les grands auteurs, non autrement. Par les phrases les plus serrées, les plus riches, les plus profondes, et non par les niaiseries d'un manuel de conversation. Apprendre d'abord, et ouvrir ensuite tous ces trésors, tous ces bijoux à triple secret. Je ne vois pas que l'enfant puisse s'élever sans admiration et sans vénération; c'est par là qu'il est enfant; et la virilité consiste à dépasser ces sentiments-là, quand la raison développe sans fin toute la richesse humaine, d'abord pressentie. L'enfant se fait une très grande idée de l'âge viril; il faut pourtant que cette espérance soit elle-même dépassée. Rien n'est trop beau pour cet âge.

8 janvier 1914.

236

J'ai assez loué l'Avare, en montrant qu'il ne consomme guère; et j'ai assez expliqué pourquoi l'opinion académique, toujours favorable aux dépenses de luxe, méprise l'Avare et loue le Prodigue. Mais l'Avare n'est pourtant point l'Économe. Et ils diffèrent en ceci que l'Avare est tyran. L'Avare est économiquement bienfaisant, mais politiquement redoutable. Bienfaisant en ce sens qu'il ne demande jamais, alors qu'il le pourrait, des travaux de luxe pour son propre plaisir, ce qui revient à dire que, pouvant appauvrir tout le monde, il ne le fait pas. Redoutable parce que son or est un instrument pour dominer.

Dominer comme propriétaire, comme prêteur, comme

actionnaire, comme patron, comme directeur d'entreprise. Voyez Grandet et Rigou dans Balzac, et surtout son Gobseck. Le plaisir propre de l'Avare c'est de jouir de la servitude humaine, c'est de voir toutes les passions à ses genoux; et non pas en dissipant son trésor, mais en l'augmentant au contraire. Car son esclave l'enrichit. Ce trait n'est pas assez marqué dans l'Harpagon de Molière. Je voudrais le voir au milieu de sa cour et tenant ses audiences, jugeant sans appel; décrétant qu'il va aider celui-ci, ruiner celui-là; se laissant fléchir, non pas par quelque aventurier qui veut le voler et qui le paye en flatteries cyniques, mais par quelque père de famille, par quelque fermier, par quelque inventeur qui le paiera au centuple et qui, sincèrement, le vénère et lui rend grâces. L'Avare m'apparaît alors comme le plus profond des Ambitieux. Quel triomphe, d'entrer au Conseil d'administration, d'ôter de vieux gants, de montrer des mains poilues, et de régner là. C'est la redingote grise parmi les broderies.

L'Avare de nos jours passe toute mesure; il est seul avec quelques compères, à savoir ce qu'il peut. L'or est bien une puissance toujours, pour vous et pour moi, mais nous nous en servons mal. Nous l'échangeons contre un esclave d'un moment. L'Avare s'enrichit tout en dominant. Si quelqu'un l'a méprisé, il trouve l'occasion de se venger et en même temps de s'enrichir. Inversement, s'il récompense un de ses fidèles, il y gagne encore.

Il n'y a donc point tant de différence entre le Prodigue et l'Avare, si l'on considère les fins. Tous deux veulent dominer; mais le Prodigue s'y prend mal; il se ruine en flatteurs. L'Avare a son troupeau de flatteurs, comme le paysan a son troupeau de moutons. Le Prodigue use ses forces en les exerçant; l'Avare multiplie sa puissance par l'action.

Il faut dire enfin, pour faire des comptes justes, que l'Avare favorise aussi bien les travaux de luxe, pourvu qu'il y gagne gros; et que, comme prêteur il est complice des folles dépenses. Mais, ce qui est surtout redoutable, c'est son pouvoir politique, j'entends contre l'égalité, contre les droits et même contre les opinions; car toute page imprimée est sous le contrôle d'un Avare. Et c'est une raison pour frapper d'impôt les plus gros revenus,

quel qu'en soit l'emploi; on s'oppose ainsi aux folles dépenses et à la tyrannie en même temps.

9 janvier 1914.

237

Le Président de la Ligue des Droits de l'Homme[1] n'est pas à mes yeux un petit personnage, et, dans mon respect, je le loge bien plus haut, sans comparaison, que n'importe quel empereur ou roi. Car, eux, ce ne sont que des forces, mais l'autre est puissant par le droit seul, par l'esprit seul; puissant contre l'injustice, par cela seul qu'il la découvre à tous les yeux; puissant par la lumière, puissant par la vérité. Sur toute question, ne reconnaître qu'un devoir, qui est de rechercher toute la vérité possible, et de la rendre publique, sans aucun égard pour les puissants de l'autre espèce. Et c'est bien le Pouvoir spirituel. Pendant que les uns disaient qu'il n'y en a plus, et les autres que l'avenir le verrait naître, il est né et a grandi parmi nous. Oui, il existe une République d'esprits, modèle vivant et agissant de l'autre.

Le Chef était digne de ses nobles fonctions. Chacun connaît, au moins par l'image, cette face carrée et équilibrée, symbole du Juridique. J'ai récemment vu de près ce Juge des juges; tour imprenable. Ces yeux, comme on l'a dit, souvent fermés par crainte de la lumière qui aveugle, mais soudain découvrant leur magnifique regard et balayant toutes choses autour, comme un phare. Nul pli d'amertume; nulle petitesse; pas le moindre retour sur soi. Juste ce qu'il faut de souvenir et ce qu'il faut de mépris pour juger droit. Un beau silence, et puis une formule parfaite. Cet homme, depuis dix ans, n'a guère écrit que pour les faibles, et contre les puissants. J'avoue qu'il m'inspira de la vénération, sentiment rare chez moi, mais délicieux. Mes amis, ne disons jamais que nous sommes moins religieux que d'autres; nous sommes seulement plus difficiles.

Il ne manque pas de dieux, ni de héros; on n'entend que cela. Et, d'après les discours publics, il y aurait beaucoup de gens qui ne feraient jamais autre chose que

soumettre leurs propres intérêts, leurs propres affections, et l'amour si naturel de l'approbation, qui soumettraient toutes ces petites choses aux plus hauts intérêts humains. J'aimerais adorer. Mais je ne puis m'empêcher de remarquer que leurs discours généreux sont justement d'accord avec leurs intérêts les plus clairs, et conformes à l'opinion de ceux à qui ils veulent plaire. En somme, quand ce seraient de rusés compères, toujours respectueux des riches, toujours disposés à suivre la rumeur du moment, toujours en intrigue, toujours courant après le succès, courtisans enfin de toute force, ils ne parleraient pas autrement qu'ils ne font. Je ne les vois pas libres, mais contraints; non pas triomphant des forces, mais cédant aux forces. Au lieu que ce héros si simple, si ferme, auquel je veux penser aujourd'hui, a vaincu toutes les forces naturelles, en lui et hors de lui; bien mieux, coupant les ponts, afin de ne jamais revenir. Profonde sagesse, qui se défie même de la sagesse.

23 janvier 1914.

238

Les religions anciennes sont toutes fatalistes; ce qui le fait bien voir, c'est l'art de la divination, toujours puissant sur les esprits faibles, mais qui fut longtemps une fonction publiquement honorée et qui réglait les actes mêmes du pouvoir. On consultait solennellement l'oracle, ou bien l'on observait le vol des oiseaux ou les derniers mouvements de la vie dans les entrailles de la victime. Prier ce n'est alors que demander quelques lumières sur l'avenir inévitable. Et je vois deux idées là-dedans. La première c'est que la Providence, comme le nom l'indique, car il signifie prévoyance, sait ce qui arrivera et même n'y peut rien changer. On sait que le Jupiter des anciens avait seulement le privilège de lire dans le Livre des Destinées. La seconde idée tient dans ce proverbe : « Celui qui est né pour être noyé ne sera jamais pendu. » Cela veut dire que quoi qu'on fasse, et quoi qu'il arrive, l'événement écrit au livre des destins finira toujours par sortir. Une fable naïve exprime bien cette croyance popu-

laire. Il était prédit que le poète Eschyle périrait par la chute d'une maison; lui, qui le savait, voulut vivre et dormir dehors, par cette idée raisonnable qu'on peut changer l'avenir dès qu'on le prévoit, dans la plupart des cas. Et l'auditeur naïf se demande comment les destins vont s'y prendre. Cependant un aigle qui avait enlevé une tortue et cherchait quelque pierre pour briser l'écaille, vise le crâne chauve du poète; ainsi s'accomplit la destinée; car chacun sait que la tortue porte sa maison. Ainsi, à l'inverse de ce que la science suppose toujours et vérifie régulièrement, ce ne sont point les causes qui déterminent l'effet, c'est au contraire l'effet qui produit les causes.

Or, cette idée de la Fatalité se retrouve dans toutes les théologies. En vain les modernes veulent corriger cette idée des décrets divins par le miracle, suite de la prière; car, par la force de la pensée théologique, il faut toujours que Dieu, qui sait tout, ait prévu éternellement la prière elle-même et son effet. De là, les puériles subtilités concernant la grâce et la prédestination. Le jésuite, qui est un politique, écarte ce genre de spéculations; mais le janséniste s'y abîme. Bref, la foi la plus profonde est justement celle qui agit le moins; elle attend, elle espère, elle adore. Ainsi la théologie peut bien enseigner la pureté du cœur, mais elle ne donne point le courage de changer le cours des choses selon la justice. Et les forces de la foi se dépensent dans le vide, comme le fait voir cette doctrine mystique que l'on appelle Quiétisme, autrement dit doctrine du repos. Ce n'est donc point par politique que le catholicisme conserve tout et adore ce qui est, richesse, injustice, guerre; c'est, plus profondément, par l'effet du virus théologique. Contre quoi le génie moral finit toujours par se mettre en révolte, comme on voit dans le beau testament de Francis de Pressensé[1]. Ce n'est pas Dieu qui a parlé cette fois; c'est l'homme. L'homme est un dieu pour l'homme. Ce vivifiant paradoxe éclate dans la légende chrétienne; Dieu s'est fait homme. Et cela signifie que la forme humaine est sainte à l'homme, et qu'un Dieu y doit toujours être supposé. Il a manqué à la civilisation antique, qui disait déjà que les dieux étaient déguisés en mendiants, d'adorer la forme humaine par principe. L'attribut de Dieu qui se fait jour maintenant, c'est la liberté. Ce siècle est le

triomphe de Descartes. Ce qui est honorable dans l'homme, ce qui fait le bien et le mal de ses actions, voilà ce qui nous a servi à concevoir Dieu. La liberté est métaphysiquement première; le fatalisme ne se conçoit plus; il n'est qu'un esclavage de fait.

28 janvier 1914.

239

Un gros navire, fort par la machine et la coque, est guidé et sauvé par deux petites choses bien fragiles, l'aiguille aimantée et le chronomètre; aussi quelle surveillance! Quels soins de chaque jour! Quel contrôle aussi, d'après des tables de correction péniblement établies! Ajoutons encore les ondes de la télégraphie sans fil, qui, apportant l'heure d'un certain lieu, permettent de contrôler le chronomètre encore mieux, et, par une longitude plus exacte, les indications de la boussole aussi. Il y a bien à expliquer dans tout cela; mais ce sera pour un autre jour; aujourd'hui, c'est une comparaison que je fais.

Notre jugement est notre seul guide; mais fragile aussi; sensible à mille actions, à la louange, au blâme; dépendant du milieu, du métier, de la fonction. Notre esprit est ce qu'il y a de plus flexible en nous, et de plus ferme aussi. C'est par là que nous sommes trompés. Car à qui nous fier sinon à notre propre jugement? Mais il est pourtant comme l'aiguille aimantée; un morceau de fer changé de place la rend folle. Ou comme le chronomètre dont il faut connaître le régime et les écarts. Ou comme le récepteur de T.S.F. qui permet d'entendre à des milliers de kilomètres; oui, mais il faut l'accorder selon les ondes. Ainsi pour le jugement. Que de soins et de surveillance! Quel contrôle de chaque instant!

Il y a deux espèces de sots; celui qui croit la boussole, sans autrement examiner; et celui qui, trompé une fois, la jette à l'eau. Entre deux, il faut régler son propre esprit, connaître sa résistance, ses écarts périodiques, ses faiblesses, et comme ses palpitations; car il n'est point d'argument qui ne le fasse dévier un peu; toute lecture

l'envahit. L'homme croit tout ce qu'il entend; voilà le premier mouvement d'esprit. Mais attention; la justesse d'esprit suppose résistance, défiance, retour au calme, correction par les tables, j'entends par des jugements faits à loisir, et scrupuleusement comparés les uns aux autres.

Nul art n'est plus caché; et notre philosophie l'oublie trop. Il y avait une profonde expérience dans cette discipline catholique, qui soumettait à un directeur tous les jugements immédiats. Nous ne nous fions plus à un directeur, et nous avons cent fois raison; mais faut-il pour cela se livrer à la première idée et tout ingénument la suivre, comme l'enfant qui voulait pêcher la lune dans un seau ? Méditons sur ces axiomes : « Toute idée qui se présente est fausse »; « Toute lecture immédiate, non corrigée, est trompeuse »; « Toute improvisation est sotte. » C'est notre lot. Il serait beau que notre esprit, une fois délivré d'esclavage paisible, de crainte, de crédulité grossière, aille droit au vrai; mais nous ne sommes pas dans une situation aussi favorable. Et l'idée fausse que pourrait donner la formation laïque, c'est qu'avec notre esprit nous avons le vrai, comme, avec une montre, on aurait l'heure pour toujours. Mais point du tout. Gardons-nous de cette complaisance. Sachons corriger la boussole. Où vas-tu, Gros Navire ?

18 février 1914.

240

Comme je lisais l'*Histoire d'un paysan,* d'Erckmann-Chatrian[1], je vivais, par l'imagination, au temps de la Révolution française; je cherchais à comprendre comment ce peuple, si longtemps tyrannisé, dépouillé et méprisé, avait montré soudainement sa puissance, simplement par sa confiance en lui-même; mais j'admirais aussi cette ruse des privilégiés, qui promettaient toujours et puis reprenaient leurs promesses, et qui passaient d'une folle confiance à une terreur folle, selon les acclamations et les grondements populaires. Dès que les choses revenaient à une espèce d'équilibre, ils reprenaient

espoir dans le vieil art de gouverner, éprouvé par tant de siècles; toujours la modération glissait à la trahison; toujours le pouvoir absolu se refermait par une espèce de cristallisation inévitable. L'Empire, la Restauration, l'Empire encore, groupèrent les mêmes forces; toute l'élite toujours se retrouva au centre, se recruta de la même manière, essaya la même résistance enragée; et toujours des succès étonnants lui donnèrent raison. Ceux qui disent que la monarchie est un état naturel auquel on revient toujours, disent une chose assez évidente. Et pour moi les réactionnaires d'aujourd'hui ressemblent à ceux de ce temps-là.

Il y a une cour, aujourd'hui comme autrefois, et des courtisans, même sans roi. Il y a une vie riche et ornée; l'homme qui se permet d'y entrer y perd pour toujours la liberté de son jugement. C'est inévitable. La vie qui se passe au bal, au souper, au théâtre, à la parure, est une espèce de preuve par elle-même, et bien puissante. Et l'opinion académicienne, qui est celle des femmes les plus brillantes, des écrivains, des danseurs, des avocats, des médecins, de tous les riches enfin et de leurs parasites, l'opinion académicienne a bientôt décrassé l'esprit de n'importe quel ambitieux. Qu'un homme de bonne foi veuille bien réfléchir à ceci, qu'un succès quelconque, dans le monde qui fait le succès, se mesure toujours exactement à la quantité d'esprit monarchique que l'on peut montrer. Et l'élite, malgré une frivolité d'apparence, sait très bien reconnaître le plus petit grain de trahison; chacun est payé sur l'heure, et selon son mérite. En sorte qu'il faut dire qu'à mesure qu'un homme se pousse dans le monde, il est plus étroitement ligoté. « La pensée d'un homme en place, c'est son traitement »; cette forte maxime de Proudhon trouve son application dès que l'on a un ascenseur, une auto et un jour de réception. Il n'est pas un écrivain qui puisse vivre de sa plume et en même temps mépriser ouvertement ce genre d'avantages. On peut en revenir, mais il faut passer par là; ou bien alors vivre en sauvage, j'entends renoncer à toute espèce d'Importance.

On se demande souvent pourquoi les réactionnaires se fient à des traîtres, qui ont suivi visiblement leur intérêt propre, et vont ingénument du côté où on sait louer. Mais justement la trahison est une espèce de garantie,

si l'on ose dire; car l'intérêt ne change point; il n'est pas tantôt ici, tantôt là; il tire toujours à droite. En sorte que celui qui a trahi le peuple apparaît comme dominé pour toujours par le luxe, par la vie facile, par les éloges, par le salaire enfin de l'Homme d'État. L'autre parti n'offre rien de pareil. Il n'y a donc point deux tentations, il n'y en a qu'une. Il n'y a point deux espèces de trahison, il n'y en a qu'une. Toute la faiblesse de n'importe quel homme le tire du même côté. La pente est à droite.

12 mars 1914.

241

Il faut se priver du plaisir de blâmer, car le blâme nuit plus qu'il ne sert. Résistez à une attaque, paralysez l'injuste, retirez votre confiance à l'homme suspect, protégez le faible; rien de mieux. Cette guerre sans passion amènera bientôt la paix; mais le blâme établit la guerre, et même la justifie. Je n'ai jamais supporté aisément ces reproches que le juge adresse quelquefois à celui qui est entre deux gendarmes. C'est l'excommunier; c'est le rejeter très loin du juge, dans l'autre camp. C'est par le même mécanisme qu'en voulant flétrir un ministre qui commence à trahir le peuple, on accélère la trahison, on le pousse du côté où il tombait. Il était bien plus sage de ne pas le maintenir au pouvoir, si l'on pouvait. En toute chose il vaut mieux faire sentir une volonté que d'exprimer de l'indignation. Et il est ordinaire que les reproches conduisent ceux à qui on les fait à en mériter d'autres. Car chacun agit toujours d'après l'idée qu'il voit que l'on se fait de lui. Les beaux effets de l'amitié et de la vraie indulgence, qui est dans le jugement et non dans le fait, viennent de ce que l'on se règle alors sur cette opinion favorable, comme si l'on était tenu de la justifier; voilà par quels liens l'honneur tient à la politesse. Mais la vraie indulgence, qui est fermeté dans l'action sans aucun mépris, va plus loin que la politesse, et donne de meilleurs fruits.

J'arrivais à cette idée en partant d'une maxime évidente, mais que l'on oublie à chaque instant : « Il n'y a

jamais à blâmer chez l'enfant, mais seulement à redresser. » Une colère d'enfant, c'est comme un accès de fièvre ou un mouvement de colique; il faut en chercher les causes et y remédier; mais non pas blâmer, car l'effet du blâme ajoute à la colère. Et il n'y a pas d'erreur plus profonde que d'insulter un enfant pour son bien; car il vous traite alors en ennemi, et toutes ses fautes sont légitimées par là, tout au moins à ses yeux. Vous dites : « Petit menteur, je ne te croirai plus jamais. » Le voilà presque autorisé à mentir, par ce décret malfaisant; car le grand mal du mensonge, le mal qui fait rougir, c'est de mentir à celui qui vous croit tout ingénument, sans soupçon et sans défiance.

Mais regardez mieux; l'enfant ne ment pas. « Ce n'est pas moi », il dit cela impudemment, croyez-vous, et contre l'évidence; de quoi vous vous irritez sottement. Son mensonge est aussi naturel, je dirais aussi sincère, que le geste par lequel il se gare d'une taloche. Il se défend avec des mots; il ne les choisit pas; il va au plus pressé. Plus le mensonge est gros, et, comme vous dites, impudent, plus il est clair que ce n'est point mensonge, mais plutôt maladresse. Il y a souvent moins de sincérité dans l'habile homme qui prend le parti de dire vrai parce qu'il voit qu'un mensonge serait impossible à soutenir. De telles erreurs, si vous y pensez, vous ramèneront à ma maxime : blâmer ce n'est point redresser c'est courber deux fois.

18 mars 1914.

242

J'ai quelquefois parlé assez durement des poètes; je n'aime pas beaucoup plus les orateurs, je dis excellents. Un homme de profonde culture me querellait là-dessus, disant que tout discours parti du cœur prenait de lui-même le mouvement et le rythme de l'éloquence, plus sensible et mieux réglé seulement dans la belle poésie. Il citait de mémoire, et choisissait bien. Je ne sus pas défendre la prose comme il fallait. Il me semble que la voix d'un lecteur la gâte toujours, et que les yeux la saisissent mieux. Elle est sans complaisance; elle trompe

l'oreille; elle ne veut point chanter; nulle convulsion sibylline. Nulle sauvagerie. Nulle religion. C'est l'humain tout dépouillé. Le trait mord comme un outil.

Napoléon, pendant la campagne de France, après que Soissons fut rendu deux jours trop tôt, resta un moment silencieux, et dit : « Ce n'est qu'un accident; mais en ce moment j'avais besoin de bonheur. » C'est d'un homme qui, en d'autres temps, faisait aussi le destin. Voilà un coup d'aile. Les déclamateurs ne font qu'essayer; celui-là fait. Chose digne de remarque, c'est dans Stendhal, homme du même temps et de la même action, que j'irais chercher d'autres exemples de cet art sans retouches. « Il voyait à ses pieds vingt lieues de pays. Quelque épervier parti des grandes roches au-dessus de sa tête était aperçu par lui, de temps à autre, décrivant en silence ses cercles immenses. L'œil de Julien suivait machinalement l'oiseau de proie. Ses mouvements tranquilles et puissants le frappaient, il enviait cette force, il enviait cet isolement. C'était la destinée de Napoléon; serait-ce un jour la sienne ? »

Je n'y vois point trace de cette imitation que l'on appelle rhétorique; cette prose sans comédie est d'un temps où l'art officiel déclamait. La volonté s'y montre, plutôt que le désir. L'action dévore le sentiment; de même cette prose dévore des volumes de vers, comme la terre boit l'eau. Les images n'y sont pas comme un décor d'opéra; elles sont mouvement, éclair, ombre d'oiseau. Il est beau que le mot décrire ait deux sens, en sorte que décrire un mouvement ce soit le faire. Aussi l'un compare, mais l'autre symbolise. Je ne suis pas près de savoir ce qu'est la prose, ni ce qu'elle peut, ni ce qu'elle doit. J'ai souvent admiré les critiques d'art qui écrivent quelque chose sur la peinture; car la peinture est encore plus cachée que la prose. Aujourd'hui j'aperçois une opposition entre la poésie et la prose; la poésie étale et grandit des images de rencontre; une certaine prose coule à fond ce genre d'ornements. Il faudra pourtant bien que l'on apprenne à jouer de la prose comme à jouer du violon. Dans Stendhal, je trouve un art qui rabat trop l'ornement; alors que Chateaubriand est, si l'on peut dire, poète en prose sans difficulté; toutefois, je sais qu'il n'est pas sans danger d'imiter Chateaubriand. Au rebours, Stendhal desséchera plus d'un jeune génie.

Stendhal est aussi loin que possible de l'orateur. Un sermon est redondant. Il faut accorder cela à l'oreille, la frapper plus d'une fois et la ramener. Préparer, annoncer; c'est l'attente de toute façon, qui fait la puissance de l'orateur et du lyrique, attente de rime, attente de césure, attente de chute. Une période est comme un drame qui se prépare, se noue et se dénoue. C'est un orage vu par la fenêtre. L'autre artiste est dans le creux même des choses; on entend l'écho de ses pas; non pas deux fois; une seule fois. Il suspend l'outil, il lève les yeux; toute la poésie passe, comme un bruit de coteau à coteau. La magie de ce style nu, c'est qu'au lieu d'attendre, comme l'enfant à la comédie, on regarde derrière soi. On relit par un vol des yeux, on reprend l'image. Ce trait arrêté vous fait courir; au lieu que l'autre court pour nous, qui sommes assis. C'est pourquoi l'un veut être déclamé, et l'autre veut être gravé. Prose, messager de bronze, toujours sur un pied.

30 mars 1914.

243

Je n'ai point pavoisé pour Jeanne d'Arc. Il y a trop de mensonge, ou si l'on veut trop de confusion, dans cette fête que l'on voudrait nous imposer. C'est déjà un peu trop fort d'orner les couleurs du pape en y joignant celles de l'Héroïne. Mais c'est tromper encore plus que de prendre Jeanne d'Arc comme génie de guerre. Génie de paix, au contraire. Les pacifistes ne doivent point se laisser voler leurs dieux.

Cette guerrière n'a jamais tenu l'arme ni versé le sang. Elle voulait la justice, et que l'Anglais s'en allât; mais elle ne pouvait haïr. Son cœur n'allait pas au-delà; mais quelle forte pensée, quelle doctrine profonde mettra jamais au jour les racines communes de la Force et de la Justice; l'instinct populaire, artisan du langage, éclaire de même la pensée doctrinale, lorsqu'il veut que le même mot, Cœur, exprime à la fois l'amour et le courage. L'honneur de la guerre, c'est d'être paix en elle-même et autour d'elle. La vierge et son étendard signifient impérieusement cela; mais il faut bien la vénérer pour la

comprendre. Quand je pense qu'en cette fête, la colère, toujours alliée de l'injustice, va promener encore une fois son visage ambigu, je crierais bien au sacrilège. Mais c'est encore mieux d'expliquer, ce serait mieux de circonscrire exactement cette idée difficile de la force juste. À quoi le beau mythe d'Hercule peut servir aussi, quoique moins touchant, et moins parfait peut-être, car il n'est pas dit qu'Hercule frappait sans colère, ni qu'on puisse frapper toujours assez fort sans une courte colère dans le moment. Le plus beau de Jeanne d'Arc, c'est qu'elle laissa l'épée à d'autres, devinant que l'affirmation était l'arme vraie. Peut-être arrivons-nous aux temps où il suffira de vouloir. Et si c'est utopie encore, c'est pourtant cette noble idée qu'il faut célébrer en ce jour de Jeanne d'Arc; celle-là, non une autre.

Je pousserais plus loin. Ce mythe a des profondeurs. Ce qui serait célébré, en ce beau jour, si le peuple entrait dans cette fête, ce serait la foi guerrière plutôt que l'art guerrier. Car il y avait en ce temps-là un art de manœuvrer et d'assiéger, comme aujourd'hui un art de mobiliser et de concentrer. Et des soldats de métier en ce temps-là comme aujourd'hui. Mais enfin la naïveté, qui va toujours droit au but, fut une fois la plus forte, et c'est une bergère qui mit l'Anglais dehors. Miracle, on l'a bien dit. Il est incroyable qu'un peuple d'artisans veuille faire la leçon aux généraux et soit plus fort, non pas malgré cela, mais à cause de cela. C'est incroyable. Nous n'osons pas former cette idée d'un peuple injustement attaqué, et laissant l'outil pour prendre l'arme, plus fort de son droit que d'une vaine science, qu'il ne veut même point connaître. Idée surhumaine, ou presque. Mais que signifient donc les victoires de Jeanne ? Que veut nous dire ce mythe parfait que nous avons reçu, par grâce, dans notre histoire ? Et ce roi de Bourges, vainqueur malgré lui, qu'est-ce donc auprès de cette bergère intrépide, sinon l'élite toujours la même, toujours à ses plaisirs, toujours pensant et disant mal ce que d'autres font bien ? Pensée trop forte encore pour nous. Nous n'osons pas croire que c'est en travaillant qu'on apprend à se battre, et que le vrai homme de guerre est à la forge et à la charrue, pendant que les autres dansent. Vérité d'avenir, que le bourreau n'a point brûlée.

26 mai 1914.

244

Si l'on fait claquer le fouet du tzar, il se peut que la Chambre riposte par une impertinence. Admettons que l'Alliance russe soit nécessaire, cela ne fait pas qu'elle soit aimée, si ce n'est par cette élite qui attend un maître. On me montrait hier une de ces petites brochures sur les prisons russes; cela n'est pas facile à lire, surtout si l'on vient à se dire que cette puissance barbare s'appuie sur nous, et nous sur elle. On peut dominer ce sentiment, en considérant les nécessités extérieures; mais tout républicain l'éprouvera. Il est bon que l'on sache que, malgré les protestations de la Ligue des Droits de l'Homme, les juifs de nationalité française ne sont pas traités en Russie selon le droit commun.

L'Alliance russe a semblé populaire, surtout au commencement; mais on sait ce que cela veut dire, c'est que Paris a bien crié. Mais à Paris on trouve toujours assez de gens pour crier n'importe quoi; sans compter que l'élite réactionnaire s'y trouve concentrée. Et l'on m'a dit que les belles dames se jetaient presque au cou des Russes, et leur lançaient bijoux et dentelles comme aux toréadors. Une femme de luxe a un enthousiasme d'instinct pour l'injustice. Elle sent très vivement ce que les économistes ne conçoivent pas toujours assez, c'est que le luxe féminin est le principal de l'injustice réelle. Enfin elles acclamaient le pouvoir fort et le pouvoir injuste. Le peuple a pu suivre un moment; mais il finira par se faire un visage de pierre, sachant assez que tous ses enthousiasmes se retournent aussitôt contre lui. On pourra bientôt définir la Démocratie comme la grève de l'enthousiasme.

Donc alliance de raison, assez froide, et qui veut des concessions des deux côtés. J'entends bien qu'un haut personnage russe ne prendra jamais au sérieux le suffrage universel, la responsabilité ministérielle, le contrôle des dépenses, la réforme des abus. Ce ne sont pour lui que des paroles. Il cherche des rois et des princes, sous d'autres noms; il les trouve, il les honore. Il rirait bien s'il croyait que le peuple soit réellement consulté sur la durée du

service militaire. Il faut que nos hommes d'État résistent à cette contagion, sans quoi l'esprit russe pèserait un peu trop sur les institutions françaises. Que les trois ans plaisent à la Russie, cela est assez naturel, mais ne doit changer en rien nos délibérations. Qu'ils s'organisent selon leur esprit, et nous selon le nôtre. Je ne vois pas pourquoi la Chambre n'adopterait pas quelque motion fort polie, où elle s'opposerait à toute intrusion d'une puissance étrangère, même amie ou alliée, dans nos affaires intérieures. On nous répète assez que nous devons songer à vivre libres dans une France libre; voilà une occasion d'appliquer ces belles maximes. Un allié qui tyrannise, ce n'est qu'un ennemi de plus. Et faut-il rappeler la fable du cheval qui, pour se venger du cerf, se laissa mettre le mors et la selle ? On doit arriver à un arrangement plus équitable. Pétersbourg doit supporter notre armée de deux ans et nos réserves organisées; nous supportons bien les prisons russes.

1er juin 1914.

245

Ce n'est pas la première fois, c'est bien la troisième que l'oligarchie se reforme chez nous et s'organise. Toujours les pouvoirs se reconstituent, par leur fonction même. Un riche banquier a plus d'importance dans la vie publique qu'un pauvre homme qui travaille de ses mains; aucune constitution n'y peut rien. De même vous n'empêcherez pas que le haut commandement de l'armée se recrute lui-même, et élimine ceux qui sont restés plébéiens. Enfin dans les bureaux nous voyons que les mêmes forces agissent. Cherchez parmi les puissants directeurs, vous n'en trouverez guère qui ne soient parents ou alliés de la haute banque, ou de l'aristocratie militaire, et vous n'en trouverez sans doute pas un qui n'ait donné des gages à l'oligarchie. Enfin, si l'on veut participer au pouvoir, il faut, de toute façon, vénérer les pouvoirs, c'est-à-dire rendre des services, entrer dans le grand jeu, donner des gages.

Je connais un sous-directeur qui est bien parti pour rester toujours au second rang. Homme de science profonde et de travail obstiné; mais on a bien deviné en lui cette espèce de sauvagerie qu'on appelle la liberté du jugement; cela se paie. Et ainsi se forme une Cour, même sans roi. Il est assez naturel que ceux qui ont sacrifié à l'ambition l'amour de la liberté pour eux-mêmes, ne se soucient guère de la liberté des autres. Ils n'y pensent jamais; ils ne pensent qu'au pouvoir. Et ce pouvoir, dont ils espèrent une part, ils ne le trouvent jamais assez fort. Un chambellan ne jugera jamais que le pouvoir du roi est trop absolu, car il le prend comme absolu; il n'a donc rien à perdre, et il a tout à gagner, si l'arbitraire s'étend et si le contrôle se relâche.

On dit que les places sont données au mérite, et ce n'est pas entièrement faux. Seulement, pour ce travail assez facile, et seulement long à apprendre, qu'est le travail administratif, nous avons des hommes de mérite plus qu'il n'en faut, et équivalents. Quelle différence trouverez-vous pour les finances entre le premier et le vingtième de Polytechnique, s'ils s'appliquent tous deux au métier ? Qu'est-ce qui permettra de choisir ? Un riche mariage, de puissantes alliances, des amis influents, l'art d'intriguer, l'art de flatter, l'art de ménager. Aussi, pour parler le langage populaire, qui est sans nuances, neuf fois sur dix le plus réactionnaire des deux sera préféré. Partout le jacobin, homme à principes, et inflexible, est redouté, même d'un jacobin devenu ministre; car quiconque est chef a besoin d'instruments dociles, surtout qui semblent dociles. Ainsi l'ambitieux et l'intrigant sans scrupules avancent par tous les vents; l'homme à principes reste dans les postes subalternes. Ainsi il s'exerce autour du pouvoir des espèces de groupements moléculaires et finalement une cristallisation presque impossible à dissoudre. Le mal augmente avec les années, et selon une marche accélérée, car le corps oligarchique choisit de mieux en mieux à mesure qu'il est plus fort. L'électeur qui perd son courage et ses espérances est un homme qui n'a pas bien mesuré ces forces-là.

3 juin 1914.

246

Quelquefois, après une décision prise, après une question réglée, et après le repos qui suit cet effort, il arrive que l'imagination s'anime comme une ruche en colère. La chose m'arrive souvent au matin, plusieurs heures avant le lever; et comme je m'abandonne alors afin de dormir, l'imagination me domine facilement, et me tient éveillé par des rêves raisonnables. Rien n'est nouveau; c'est le cercle connu des événements, des conversations, des hésitations; mais quelle lumière d'évidence, alors! Combien la pensée volontaire est froide et ennuyeuse à côté! Les intentions, les projets, les intrigues, ce qu'on a dit de vous, et votre propre humiliation, tout est alors frappé de certitude. Et l'avenir même vous est présent. C'est à cette heure-là sans doute que César Birotteau faisait ses comptes et voyait le gouffre. Mais c'est un peu comme dans les rêves, quoique l'on soit alors éveillé; on voit clairement un avenir noir, mais sans découvrir aucun moyen de le changer. Tel est l'état de certitude, que beaucoup de niais philosophes ont espéré comme le port après la tempête. Et voilà une erreur millénaire; car c'est le fanatisme même, et toutes les passions, que les Grecs appelaient Furies.

Les modernes ont bien compris cette importante idée que ces espèces de délire viennent du corps, fièvre ou agitation. Mais cette idée n'est claire dans le moment que pour un confident impartial. Votre malheur à vous, homme passionné, c'est que vous prenez pour des pensées ces images toutes rayonnantes de certitude. Et c'est justement parce que vous les respectez et adorez qu'elles vous font mal. Vous avez alors raison contre vous-même; c'est le comble du malheur.

Le grand Descartes, Prince de l'Entendement, a osé comprendre et dire le premier peut-être sur cette planète, que la vraie fonction d'un jugement sain était de pouvoir douter. Et le bon Renouvier, deux siècles après, a défini le fou un homme qui ne sait plus douter, qui se croit absolument lui-même. Et il est vrai que la marque d'une pensée forte et vraiment maîtresse d'elle-

même, c'est le doute toujours suspendu au-dessus des conceptions comme une lampe.

Suivez cette idée capitale. Remarquez que n'importe quelle question, que ce soit géométrie, plan d'usine, règlement de compte, mariage, divorce ou vengeance, ne fait jamais un pas que par le doute. Tant que vous êtes collé à vos idées, tant que vous êtes certain, vous tournez au lieu d'avancer. D'après cela, quand vous ne pouvez plus douter, quand vos idées sont plus fortes que vous, c'est le signe que c'est la mécanique du corps qui travaille, et que toutes ces belles affirmations n'ont pas plus de sens et de valeur qu'une quinte de toux ou un éternuement. Ne point croire, voilà le métier d'homme.

14 juin 1914.

247

On dit souvent qu'il n'est point juste que le plus grand nombre opprime le plus petit nombre. Car, dit-on, ce n'est toujours que la loi de la force. La Saint-Barthélemy, quand elle aurait été approuvée par le plus grand nombre, n'était pas juste pour cela. Le droit, c'est ce qui est raisonnable; le droit suppose une connaissance vraie et de ce qui doit être et de ce qui est possible; or, dès qu'il s'agit de science, on peut dire que c'est le petit nombre qui a raison. Et c'est toujours le petit nombre qui a raison d'abord. Galilée se trouvait à peu près seul à dire que la terre tournait. Et, par exemple, la situation européenne n'est sans doute pas plus facile à débrouiller aujourd'hui que ne l'était au temps de Galilée le cours des astres ou la loi de la pesanteur. Nos Galilée de la politique vont-ils demander pardon aussi, à genoux et la corde au cou ?

Toutes ces revendications troublent souvent l'esprit du démocrate le plus ferme, par une apparence de raison, mais qui n'est qu'apparence. Commençons par considérer attentivement cette minorité qui se dit persécutée. Elle est justement composée de tous ceux qui voudraient tyranniser, et qui ne le peuvent plus. C'est bien la minorité en nombre, mais c'est aussi la puissance, si le peuple laissait faire. Un directeur de Compagnie, un ambassa-

deur, un membre du Conseil supérieur de la Guerre, ont réellement, par leurs fonctions, un pouvoir royal. Et tous ces pouvoirs s'accordent merveilleusement bien avec les riches, qui, selon un système économique fortement assis et difficile à remplacer, exercent au grand jour une terrible pression sur la destinée matérielle et même sur les opinions de ceux qui n'ont que leurs bras pour tout héritage. Enfin le pouvoir catholique cimente tous les pouvoirs en les bénissant. Le sacre du Roi par l'Évêque était le symbole bien clair de cette alliance redoutable entre ce qui est fort et ce qui est respecté. Et nous pouvons voir encore aujourd'hui qu'un ambassadeur, un général, un bureaucrate ne commence vraiment à régner que lorsqu'il s'est fait sacrer à Reims.

Or, toutes ces puissances sont continuellement contrôlées et rabaissées par le suffrage universel. C'est vrai. Mais la minorité des opprimés, ceux en qui le respect ou la crainte sont plus forts que l'espérance, ceux qui croient qu'il faut des pouvoirs forts, et que nos Seigneurs sont puissants et justes, ceux qui votent docilement pour la tyrannie militaire, pour la tyrannie financière, pour la tyrannie cléricale, toute cette minorité, allez-vous dire qu'elle est réduite en esclavage par le plus grand nombre ? Point du tout. Elle est délivrée au contraire. La Séparation n'a pas opprimé une seule brebis catholique, mais seulement les mauvais bergers, qui voudraient prêcher et persuader par la prison et le bûcher, et d'abord par la calomnie, les huées et la matraque.

Et, quant à la Science politique, science des finances, science de la défense, science des alliances, elle diffère de la science de Galilée en ceci, que tous ceux qui la possèdent en usent visiblement pour leur propre puissance et pour leurs propres intérêts. Le polytechnicien vise tout droit à la tyrannie, le diplomate de même, si on les laisse faire. Aussi s'en faut-il encore de beaucoup que les minorités soient réduites à leur droit strict. Elles règnent encore trop.

19 juin 1914.

248

Herriot demandait l'autre jour pourquoi Hugo n'est pas honoré chez nous comme Gœthe est en Allemagne. J'y vois un grand obstacle, qui vient de l'Académie, des hommes de lettres, des journalistes, de ceux qui font la gloire, enfin. Hugo n'est qu'un gueux de radical-socialiste; pire, il l'est devenu, et il est mort impénitent. Gœthe lui-même a dit quelque part : « Le comble de toute folie, c'est un radical en cheveux blancs. » Et Gœthe fut l'homme de cour toute sa vie, ministre correct et froid, faisant marcher la raison d'État comme un coupe-ret. Lorsque le fameux Fichte, professeur à Iéna, et accusé d'athéisme, écrivit à la cour de Weimar une lettre un peu vive où il affirmait les droits du penseur, Gœthe le sacrifia froidement, et eut même ce mot : « Quand ce serait mon propre fils... » De telles paroles sont un hommage aux dieux et aux rois. Gœthe méprisait parfaitement les uns et les autres, mais leur donnait de l'encensoir comme à vêpres. Au lieu que Hugo « échenillait Dieu »; il l'aurait voulu parfait; c'est le comble de la folie radicale; c'est aussi insensé que de vouloir un roi juste. Le respect de Hugo offense s'il le refuse, inquiète s'il le donne; il demande trop. Mais d'un courtisan qui se moque de lui-même, la flatterie est deux fois bonne; et c'est ainsi que les rois veulent être aimés. Non pas parce qu'ils sont justes, car c'est révolution.

Pascal, dans le même mouvement d'esprit, a écrit des mots terribles : « Le mal à craindre d'un sot qui règne par droit de naissance n'est ni si grand ni si sûr. » Aussi : « Abêtissez-vous. » C'est pourquoi il est académique de louer Pascal. Un auteur peut dire ce qu'il veut, pourvu qu'il arrive à louer l'injustice. C'est là qu'on l'attend. Et, dans ce fait, ils prennent le vent. Romain Rolland est antisémite et nationaliste un peu, assez pour un prix d'académie. Claudel, penseur de premier rang et écrivain parfait, Claudel s'est converti. Je dirai de lui ce que je dis de Balzac, il emporte mon admiration parce que sa pensée est plus forte que ses petits préjugés; tous deux font voir la monarchie et la religion finalement comme

des monstres proprement habillés; leur regard traverse. Mais l'opinion académique ne voit que l'habit de la chose, et que l'habit de l'écrivain. Comme cet autre tyran : « Saluez mon chapeau. » Et le fait est que cela ne coûte pas beaucoup, de saluer un chapeau sur un bâton, ou bien un roi.

Hugo a ceci de beau, de grand, d'unique peut-être, qu'il règle son respect, par préjugé, juste à l'envers des puissances. Et ce n'est point rhétorique d'occasion; c'est le fond; lisez *Les Châtiments ;* cela est écrit avec bonheur. Exilé absolument, même sans décret; exilé par son propre décret. Il n'a voulu ni de Pape, ni d'Empereur, ni de Dieu. Car vouloir Dieu juste selon le jugement humain, c'est bien nier Dieu. Ne vaut que ce qui vaut, cette pensée c'est son commencement, son milieu et sa fin. Sans aucune défaillance que je sache. L'Académie a beaucoup à faire pour qu'on lui pardonne cet académicien-là; et elle le fait.

15 juillet 1914.

249

J'ai bien lu six ou sept fois sans interruption *L'Otage,* de Paul Claudel[1], qui est une pièce en trois actes, que j'estime parfaitement belle, au-delà du plus beau Shakespeare, si j'ose dire. La jeunesse lettrée s'est jetée à la suite de cet auteur violemment catholique; jetez-vous aussi, n'ayez pas peur; cette force de pensée, laissez-la faire, elle tue le jésuite. La religion conduit à l'irréductible irréligion. Comme je comprends que le jésuite redoute tous les penseurs et encore plus ceux qui sont dans l'Église! Mais, pour être utile, il faut d'abord raconter l'histoire, qui est la chute de Napoléon, ou un mariage de raison béni par l'Église.

Quatre personnages. Un Georges, royaliste, conspirateur, qui a enlevé le Pape et l'a mis dans une cachette, sous la garde de sa cousine Sygne. Georges, un violent, simple, logique, qui tient pour son droit de noble, et pour le roi par-dessus tout. Et Sygne est une noble fille qui a le malheur de croire en Dieu. Et puis le Pape lui-

même, vieux et fatigué, tant au-dessus des petits événements qu'il bénit tous moyens et tous pouvoirs, comme une vieille bonne femme. J'y joins le naïf curé qui parle en son nom et trempe innocemment dans la plus infâme politique. Mais n'allez pas croire que ces deux personnages portent mal la vérité chrétienne, je dis celle de demain; au contraire la vérité des pouvoirs, des passions, des devoirs, éclate dans leurs moindres paroles, et porte le drame.

Le roi de ces intrigues est Turelure, ancien braconnier, ancien terroriste, général de l'Empire, blessé, boiteux, finalement préfet, finalement royaliste. Courageux, jovial, vulgaire, ironique, cynique. Je suis bien sûr que, depuis Balzac, le grand art n'a pas dessiné une figure de telle puissance, et à beaucoup près.

Quel est donc le drame ? En ceci que la noble Sygne en vient à épouser Turelure pour sauver le Pape. Et que le noble Georges en vient à céder ses biens et son nom et sa noblesse au petit Turelure qui est né de cette union, afin de rétablir le roi. Ainsi la politique triomphe à la fin, et la vraie noblesse, celle qui est politique, est restaurée en Turelure. Et nos deux mystiques, celui du roi et celle de Dieu, meurent damnés, en disant « non et non ». Débarrassée de ces gêneurs, qui ne furent que moyens et dupes, la Restauration ferme majestueusement le drame, par quelques phrases académiques.

Il faut bien résumer; mais ce résumé n'est rien. Il faut voir comment le curé, dupe lui-même, amène la pauvre Sygne, fiancée de cœur à son Georges violent, à épouser le démon Turelure, et à l'aimer de tout son cœur. Et comment, ainsi que dirait Péguy, toute cette mystique porte toute cette politique; comment cette politique, grosse mangeuse et lourdement assise, digère cette mystique et ravale le hoquet, en noble politesse. Je ne crois pas que l'opinion académique parle trop de ce livre éminent; car sans doute l'apparence est convenable, et la forte pensée est bien serrée et enveloppée; l'homme de lettres n'y verra rien. Mais il faut compter avec l'académicien de bonne compagnie, qui n'écrit guère, qui ne pense jamais, mais qui reconnaît à vingt pas l'encolure du maçon et la main du terrassier.

18 juillet 1914.

250

Quelle ambiguïté dans tous les discours que nous avons entendus sur l'amour de la patrie! On le voit bien maintenant puisqu'il est clair que nous avons perdu entièrement la direction de notre politique, et que nos mouvements de guerre dépendent entièrement des passions slaves. Et, bien pis, dans cette menace internationale, la France se trouve soupçonnée, malgré toutes les dénégations, et non sans apparence de raison, d'attendre l'occasion d'un conflit européen pour prendre enfin sa revanche. Et cette masse de troupes armées à notre frontière prend alors, dans cette politique dont nous voyons les immenses replis, une signification bien claire. Par la situation géographique, par l'armement, par le naturel des deux peuples, par la force de l'histoire, il peut arriver que, pendant qu'à l'Orient du grand champ de bataille on en sera aux laborieuses préparations, à notre frontière la catastrophe se précipitera; nous aurons peut-être cinquante mille morts ou blessés quand les autres en seront aux transports d'armées.

Il se peut que l'issue nous soit favorable. On peut même soutenir, si l'on prend la revanche par les armes comme fin, que les circonstances sont plus favorables qu'elles n'ont jamais été. Mais la vraie question est de savoir si la nation a choisi une telle politique, ou si elle y a été amenée malgré elle par des déclamations ambiguës. Or, toujours, on nous a présenté les plus lourds sacrifices de temps et d'argent comme représentant les conditions strictes de la défense du territoire. Toujours on nous a laissé entendre que, malgré une politique résolument pacifique, nous pouvions être attaqués; la loi de trois ans avait pour objet de couvrir la frontière. Il semblait que nous étions tous d'accord sur la fin, et que nous ne discutions que sur les moyens.

Dans les circonstances actuelles, chacun peut voir ce qui en est. La Russie se trouve avoir un rôle décisif dans tous les conflits balkaniques. La force russe en est encore à ce point d'organisation où la loi de guerre est la loi suprême, au-dedans comme au-dehors; l'invasion russe,

que Napoléon prévoyait, va peut-être se faire mécaniquement, par la décomposition de l'Autriche. Or, par les lois de l'équilibre, nous nous trouvons pris dans ces forces, nous, la sagesse de l'Occident, nous qui en sommes certainement à détester les jeux de la force, même s'ils devaient nous être favorables, ainsi que l'honnêteté stricte l'exige. Nous sommes pris dans ces forces, voilà le fait; il serait fou de nier le fait; mais il n'est pas moins fou de galoper avec le fait. Nous sommes les modérateurs de l'immense Russie; nous avons, par la position de nos armes, un immense pouvoir sur elle. C'était l'occasion d'affirmer notre Idée. Les nuances importaient. Ont-elles paru dans les discours ? A-t-il été dit que la France, dans tous les cas, attendrait un acte de guerre de son voisin ? Non. On s'est borné à des affirmations de pure forme. Et surtout, dans le fait, nous avons changé nos formations militaires de façon à permettre les plus dangereuses interprétations. Dans ces conflits de menaces, les gestes importent plus que les paroles. Une formation évidemment défensive, conforme à la politique radicale, était le langage le plus clair, et modérateur, justement comme il fallait. Que chacun voie clairement dans quel sens il pousse.

28 juillet 1914[1].

251

Encore une fois, dans cette alerte, on se plaît à admirer la ferme résolution des hommes. Et il me paraît que de telles alarmes produiront chez nous tous les effets que l'on voudra, hors la peur; et on peut parier que c'est partout ainsi. Mais pourquoi s'en étonner; l'homme de nos pays, l'homme civilisé, l'homme physicien et mécanicien, n'est nullement un animal poltron. Il manque souvent de petites vertus, mais, au premier appel, il fait voir les grandes. Et je dirai plus; il est heureux de sentir en lui-même ce mouvement viril; heureux, oui, surtout s'il vit bourgeoisement, c'est-à-dire soucieux de mille petites choses, enchaîné de mille petits respects sans objet, remué en dedans par d'aigres passions sans résul-

tat, enfin plus gouverné que gouvernant. Soudainement il se sent autre, et meilleur; expliquons bien cela; il est moins bon quant aux actes, puisqu'il va user de toute sa force, sans plus se soucier du droit; mais il est meilleur en dedans, parce qu'il domine et gouverne d'un vif mouvement toute la partie basse et animale, où siège la colique. Ainsi il est comme rappelé et réveillé à sa dignité de roi d'épreuves, qu'il avait trop oubliée.

Mais jugeons froidement ce mouvement de mobilisation intérieure; c'est le danger même. Si les hommes étaient poltrons, il n'y aurait point de guerre. Mais il y aurait aussi, comprenons-le bien, un état proprement animal, sans dignité, et sans aucune justice. C'est par là que les amis de la guerre, dans leurs déclamations, disent quelque chose que tout cœur humain comprend assez. Mais l'erreur ici, erreur redoutable, c'est de se tromper sur l'état de paix, et de croire, par jugement superficiel, que les hommes sont lâches pour la plupart, et qu'il faut les entraîner et les secouer. Erreur énorme, comme le font voir les duels et les sauvetages, et les belles imprudences, et les folles imprudences, qui sont de tous les jours. Erreur redoutable, parce que tous ces coups d'épingle et coups de fouet, par quoi l'on se plaît à faire cabrer l'animal raisonnable, finiraient bien par le jeter dans la guerre pour la guerre, dès qu'il voudra prouver aux autres, et même à lui-même, qu'il ne craint rien au monde que le mépris. C'est pourquoi je veux qu'un vrai sage se montre sobre de paroles émouvantes et s'occupe plutôt d'apaiser le maître de la planète, en le jugeant mieux, en l'expliquant mieux à lui-même.

La paix n'est pas et ne sera jamais fruit de peur, mais de raison. Examinez bien. Toute la partie guerrière, et si aisément excitée, ce sont des bourgeois tranquilles à l'ordinaire, soucieux de l'opinion, et qui ont, j'ose le dire, trop peu d'expérience de leur propre vertu. Et les amis de la paix sont, au contraire, des hommes de combat, qui voient le danger tous les jours, et qui vivent difficilement. Un mineur, un terrassier, un machiniste, un charpentier, un maçon, un paysan, voilà les hommes de la Grande Armée, voilà les durs-à-cuire; voilà ceux pour qui la guerre serait presque douce, au moins un jour sur deux. Mais aussi ils ne se soucient guère de l'opinion; ils ne comptent point la peur parmi leurs ennemis. Assez

forts pour vouloir être justes. Assez forts pour porter le beau rêve de la paix. Aux arbres noueux les colombes.

30 juillet 1914[1].

252

Le massacre des meilleurs; j'y insiste. Considérez tout à nu cet effet de la guerre, et même de la victoire. L'honneur est sauf, mais les plus honorables sont morts. Toute la générosité est bue par la terre. Car c'est la vanité souvent qui crie et qui pousse à la guerre; mais devant le feu, c'est la vraie force, physique et morale ensemble, qui va la première; et à la fleur de l'âge, avant même que les enfants soient faits. Dans cette terrible guerre moderne, il n'y a plus cette sélection des anciens combats, où souvent l'homme vigoureux, intrépide, maître de lui-même avait quelques chances de revenir. Ainsi, dans *L'Iliade,* il paraît naturel que les plus forts et les plus courageux soient invincibles, ou tout au moins durent plus longtemps que les autres. Ulysse revient dans sa patrie. Mais, dans nos guerres, lorsqu'il s'agit d'enlever une position sous le feu, le plus vif et le plus noble des hommes marche à une mort certaine; il ouvre le chemin, mais il tombe avant le triomphe; car le courage ne peut rien contre la balle ou l'obus. La guerre n'est plus une épreuve pour les héros, mais un massacre des héros. On fait la guerre afin d'être digne de la paix; mais les plus dignes n'y sont plus quand on fait la paix. Rappelez-vous la paix qui mit fin aux guerres de l'Empire, et même la paix la plus récente, qui nous coûta deux provinces; c'était lassitude d'un peuple, mais non pas d'un peuple qui a bien combattu. Ne personnifions point; ne tombons pas dans cette perfide mythologie d'un peuple toujours le même quand ses meilleurs enfants sont morts. Celui qui a faibli, celui qui a fui, celui qui n'a pas su oser, tous ceux-là délibèrent enfin sur la paix; ils ont la paix que d'autres ont gagnée.

Le peuple après cela, vainqueur ou vaincu, est pauvre du vrai sang noble; pauvre de sauveteurs, d'entreprenants, de généreux; riche de prudents, de calculateurs,

de thésauriseurs. Riche de prêteurs et de rusés; riche de natures pauvres. Riche de tyrans et riche d'esclaves. La saignée prend le meilleur sang. Effroyable ironie de ces cerveaux fumeux, on ne veut point dire perfides, qui disent qu'une saignée est utile de temps en temps. Confusion d'idées plus dangereuse encore, lorsque l'on prêche que la paix amollit trop les caractères, et que la guerre les trempe; que la paix est trop favorable aux forces de ruse et à la médiocrité morale; que la guerre mettra les meilleurs hors du rang. Hors du rang, oui, mais pour être aussitôt mitraillés. Beau choix pour le tombeau! L'injustice lira quelque oraison funèbre; mais les leçons de toutes ces belles morts, pour qui ? Je crains alors une moisson étonnante d'hypocrisie; un temps de discours pompeux, mais de réelle petitesse; un temps d'opportunisme et de quant à soi. Bref, dans toute guerre, la justice est assurément vaincue; l'injustice rit en dedans. Je voudrais que les ombres des héros reviennent, et qu'ils admirent cette paix honorable qu'ils auront achetée de leur vie.

3 août 1914[1].

253

Je me refuse à haïr tout un peuple. J'insiste sur cette idée, peu agréable, j'en conviens, pour ceux à qui la guerre ouvre un abcès de fureur qui les étouffait. Mais pour moi, je me sens solide et décidé, sans méchanceté aucune; et nous sommes des milliers de cette espèce, dans la grande République occidentale. Certes, je hais le despotisme, mais je ne hais point ses instruments, qui sont ses premières victimes. Je hais cette folie préméditée, contente d'elle-même, orgueilleuse d'elle-même, qui lance contre nous tant de pauvres gens; mais quant à la colère folle, née peut-être de deux peurs contraires, c'est comme une maladie que le despotisme a inoculée à tout un peuple, et que la liberté saura guérir. Au reste, pour le moment, nous en sommes aux moyens de force, et tant pis pour qui s'y frotte, mais ces hommes qui nous arrivent du nord avec sabres, fusils et canons, je n'ai nul

besoin de les haïr; qu'ils soient méchants au fond, ou bien trompés et affolés, le traitement qu'il s'agit d'appliquer est toujours le même; et quand ils seraient chevaliers à l'ancienne mode, cela ne diminuerait en rien la pression de la poudre au millimètre carré. Nous tuons, si j'ose dire, à la machine.

Oui, même la légendaire baïonnette, il faut qu'elle se règle selon l'autorité polytechnicienne; et l'on a déjà remarqué que le danger, dans cette guerre, peut venir des passions mal réglées. Viser bien haut vaut toujours mieux que frapper fort; et la plus haute des vertus guerrières, c'est la patience.

À quoi la haine est contraire de toutes les façons. Car elle vise mal, et elle s'use et dégénère en tristesse. Certes si l'invective tuait, l'invasion serait tout de suite frappée au cœur et à la tête. Mais ce n'est toujours que la vieille méthode magique, qui veut tuer par simulacre. Et au fond cela n'est autre chose qu'un appel à la justice immanente. Nous voulons croire que la mesure des forfaits sera comble, et qu'une foudre visible ou invisible tombera sur ceux qui marchent sur l'Humanité. « Dieux immortels, vous voyez ces choses! » Mais moi, quand je regarde au ciel, j'y vois les étoiles qui tournent et Pégase équinoxial qui avance. Nul regard là-haut, que je sache. Mais plutôt l'image de la géométrie impartiale, qui nous dicte les moyens. Soyons tous ingénieux et précis; croyons aux petites causes convergentes; c'est la vertu du moment. Qui tricote des chaussettes de laine fait beaucoup; qui ferre proprement un cheval, de même. Fourbis ton arme, et non point ta haine. Sobres de discours et riches d'actions. Non pas d'actions imaginaires, mais de réelles actions tendant toutes à la même fin. Car l'injure ne tue point; mais, si je tue, l'injure est bien inutile.

27 août 1914[1].

SECONDE PARTIE

1921-1936

1921

254

J'ai lu *Le Pauvre sous l'escalier*[1], qui est une pièce du Colombier; et voilà un beau titre et un beau sujet. Qu'il soit pris de la légende de saint Alexis, je n'en fais point une objection, parce que les saints furent des hommes, et que tout ce qui est humain est beau à considérer. Saint Alexis donc, jeune, riche et beau, devint amoureux, se promit à la belle Émilie, et l'épousa. Cette cérémonie marqua le terme de sa vie mondaine et extérieure; car, au lieu de posséder sa femme, il lui dit adieu et s'en alla errer, en mendiant son pain. Par ordre du ciel. Maintenant, par ordre de son cœur, il revint déjà vieux et méconnaissable au palais d'Émilie toujours fidèle, et fut le Pauvre sous l'escalier, presque reconnu, presque se découvrant, mais toujours retiré à sa pauvre existence comme par une grâce. Et ne fut reconnu qu'après bien des années, quand il fut mort. De cette présence devinée et qui aussitôt s'efface naissent bien des grâces de sentiment, et aussi de nobles contrastes. La pièce mérite d'être lue et vue.

Ce que j'en pense, c'est qu'elle est catholique, c'est-à-dire sans vérité; non pas fausse; mais fondée sur des suppositions fantastiques, alors que le vrai de la chose serait bien plus beau sans comparaison. Le peuple ignorant, là autour, devait être frappé, et le fut, d'un si grand sacrifice; jeunesse, amour, fortune, il laisse tout; pourquoi ? Parce que l'invisible Seigneur ne veut point partage. Miracle et sainteté. Mais non. Tout fut humain et touchant en cette aventure; droit à notre niveau; selon nos

idées et selon nos passions; et la pièce elle-même me le fait voir, quoiqu'elle ne me le dise point. Ce jeune homme vivait selon les grâces de l'enfance; il suivit le penchant de son cœur et adora la beauté. On doit le supposer pur et ignorant des forces animales jusqu'au moment où les sens parlèrent. Que le confesseur ait expliqué ces choses en son langage, cela n'ajoute rien au drame; et le passage subit d'une enfance pure aux énergiques mouvements de l'amour sera toujours scandaleux pour celui qui a vécu en cœur et en esprit seulement. L'animal ici nous ramène à la terre, y rabaisse la femme en même temps. Je dois supposer qu'en ce jeune Alexis le réveil de l'espèce fut brutal, enivrant, voisin de folie. La pudeur féminine, toujours aisément alarmée, dut comprendre aisément ces choses et deviner l'autre Alexis. Bref il peut arriver et il arrive souvent que la violence même du désir détourne de le satisfaire. Notre Alexis s'éloigna donc de sa femme afin de l'aimer comme il voulait.

Le retour s'explique plus aisément. Loin d'elle, en ses rêveries ascétiques, il est pur. Est-il maintenant assez vieux et refroidi pour n'être plus du tout animal devant la belle Émilie ? C'est ce qu'il croit tant qu'il est loin; c'est ce qu'il croit moins fermement quand il approche; l'orage corporel s'assemble. Les premiers grondements l'avertissent; c'est un homme tremblant d'amour qui se retire sous l'escalier. Et de là partent et reviennent entre cette femme qui n'a pas vieilli et cet homme qui n'a pas vieilli, les éclairs du désir avec la moindre parole. Ici est le drame, profond et fort par la fatalité inférieure, qui n'est point vaincue, mais fait voir au contraire sa puissance, et la faiblesse des âmes. Sous les yeux des valets, toujours aveugles à ces choses; deux fois aveugles ici. Sous les yeux d'une femme vieillie, la mère, autrefois belle, qui expie le plaisir par le désir. Par ces réflexions je devine comment un Shakespeare aurait pris la chose. Mais lisez la pièce; c'est un miracle qui nous est conté. Le vrai du drame est caché, on dirait presque à l'auteur même. Comme un secret de confessionnal; celui qui l'a reçu doit aussitôt l'oublier; et il y arrive.

9 avril 1921.

255

La guerre était finie à peine qu'ils coururent à la musique. Je les vois encore au Trocadéro, visages marqués et ravagés. Ils venaient là pour apprendre de nouveau à vivre; et moi de même. Ce que fut la vie intérieure, pendant ces années tragiques, nul ne le saura assez. Les émotions étaient trop fortes, et, sans doute, se succédaient d'après la loi de fatigue, qui veut des compensations. Mais chacun, qu'il se livrât à l'anxiété, à la terreur, à la haine, à l'enthousiasme, à la sévérité, chacun s'y jetait tout, sans précaution et sans aucune pudeur à l'égard de soi. De façon qu'aucune pensée n'étant avouable, il régnait sur les visages une uniformité triste.

J'ai observé aux armées ce rebondissement et ces pensées sans mesure, hagardes, folles. On les voyait mieux là, je le suppose, parce que l'action militaire ne reçoit pas l'hypocrisie; et toujours est-il que, dans le cercle des hommes de troupe, là où je fumais ma pipe, les pensées étaient improvisées, violentes, informes, selon les secousses et les ressources du corps humain. « Qu'on en finisse, et soyons tous Allemands, je m'en moque »; un peu après : « Qu'on y retourne seulement, en Allemagne; le revolver au poing, et toutes les filles y passeront. » Ou bien, plus triste encore : « Si j'étais tué, sais-tu, mes parents seraient fiers. » Puis des imprécations contre l'officier, contre le civil. Des projets d'avenir, bien dignes de ce beau présent: « Passe pour cette guerre; j'y suis j'y reste; mais pour la prochaine ils ne me prendront pas. » Ou bien, retour d'énergie : « Si l'on attaquait partout à la fois, droit devant soi, on les enfoncerait, qu'est-ce qu'on attend ? » Le même homme disait et pensait ces choses, et bien d'autres. Les pensait-il ? Une convulsion n'a jamais été une pensée. Deux convulsions opposées n'ont jamais fait la plus petite vérité. Violence partout. Dans le misérable corps humain, visé et menacé en toutes ses parties, violence. Les mêmes régiments on les a vus, violents contre l'ennemi, violents contre leurs chefs. Je ne juge pas autrement d'un pauvre homme qui suivait la guerre dans son fauteuil. Violence contenue et lente, toujours sans

mesure. Et moi aussi bien, quoique plus défiant, quoique économe de gestes en ce temps-là; accusant trop, louant trop; sans mesure aussi.

Ce qu'ils venaient chercher à la musique de Beethoven ou de Wagner, ils le trouvèrent. Une règle extérieure pour sentir; une règle inflexible. La colère, l'amour, le pardon; l'action et le repos; le nœud et la solution; le tremblement, les larmes, le repos; l'adieu, l'absence et le retour. Mais tout cela mesuré et réglé par le génie, selon l'humanité en équilibre et réconciliée; selon les forces et selon le courage et selon la faiblesse. De ces mouvements composés une pensée peut naître; plus d'un pleura enfin et se reconnut. J'ai lu que Beethoven était le plus grand penseur de son temps. Ce jour-là je le compris[a].

Je m'aperçois qu'il ne suffit pas de dire que la musique exprime les sentiments. Il faudrait dire qu'elle fait les sentiments. Il est très difficile d'éprouver sans tumulte; et en particulier les souvenirs du combattant ne peuvent se produire dans la sérénité; ils s'écartent de la ligne belle et vraie que l'amour suit à grand-peine. On comprend bien que les douces larmes ne sont pas données sans le secours du poète. Ici le poète, ce fut le musicien. Ce fut donc l'artiste qui sauva l'homme; l'homme put sentir en homme; ce jour-là, un Allemand pouvait y venir; il était homme et cela suffisait. Malheureusement, ces merveilleux moments n'ont point duré. Autrement, quoi de plus simple que de faire la paix avec le plus musicien des peuples peut-être ?

9 avril 1921[1].

256

Ceux qui savent exécuter décident mal, parce que la connaissance de la chose fait apparaître autant d'objections et de difficultés qu'on en veut. Bref ce qui n'est que possible, et qui semble tout à fait simple à l'ignorant, apparaît comme impossible à celui qui sait. Il n'est donc pas mauvais que celui qui donne l'ordre ignore beaucoup; ce qu'Auguste Comte exprimait en termes magnifiques : « L'Esprit n'est point destiné à régner, mais à servir. »

Un lycée est plein à craquer; plein d'élèves et plein de

maîtres; mais ce n'est qu'un entassement. Inorganique. Cette vie est anarchique, par un mauvais usage du savoir. Il y a des cours spéciaux dans tous les coins et le temps de chaque jour est rempli jusqu'aux bords. De huit heures à onze heures et demie l'enfant reçoit leçon de trois maîtres éminents. De treize heures et demie à seize heures et demie il en entend deux autres, quelquefois trois. Pendant qu'un agrégé conclut, un autre attend à la porte; ou bien les élèves traînent les pieds d'un étage à l'autre en portant leur petit bagage, comme des fantassins à la relève. Non sans tumulte extérieur, sans compter l'ennui, la confusion d'idées, l'ironie, qui ne se voient pas. Cela est assez connu, et même bien compris par les causes. Mais réunissez ces professeurs afin d'en tirer conseil, sans aucun doute ils découvriront quelque savoir utile, que l'on a oublié, quelque salle qui reste vide pendant une heure, et où l'on pourrait encore enseigner quelque chose, enfin quelque diplôme pour celui qui enseignerait cette chose, droit, espagnol ou cuisine.

Je suppose que je sois tyran de l'enseignement secondaire, c'est-à-dire pourvu de sanctions terribles, et impatient autant qu'ignorant. Je dicte à mon sous-officier ceci : « À partir de lundi prochain à huit heures du matin, la durée des classes est de quatre heures par jour, de huit à dix et de quatorze à seize. Repos le dimanche et le jeudi. Un seul professeur par classe jusqu'à l'âge moyen de douze ans; au-dessus de cet âge, deux professeurs au plus par classe. Aucune réclamation n'est permise. » Les professeurs se réuniraient et délibéreraient, mais cette fois en présence d'une nécessité invincible, ce qui est la condition de toute sagesse. Je ne puis pas savoir ce qu'ils décideraient, mais je suis sûr que ce serait très libre et très bon. Car celui qui a inventé le levier, c'est au moment où la pierre pesait sur son bâton.

9 avril 1921.

257

Je n'ai jamais conseillé à personne de changer d'opinion. Non plus de changer ses yeux pour d'autres; mais apprenez à vous en servir. De même pour vos opinions,

rendez-les bonnes. Non pas cherchant des opinions étrangères, jusqu'à ce que vous trouviez celle qui est vraie; car il n'y en a point qui soit vraie. Nul n'a eu, nul n'aura jamais une idée vraie; mais il y a une manière vraie d'avoir n'importe quelle idée; et c'est de voir les choses au travers. Nos idées sont nos lunettes. Il est bon d'avoir quelque lunette pour considérer l'apparence de la planète Mars; mais garder la sagesse dans vos jugements sur la planète Mars, cela ne dépend point de votre lunette. Donc lorsque vous dites : « Je suis socialiste, ou communiste, ou catholique, ou monarchiste », ne ressemblez pas à l'apprenti de botanique qui se dirait : « J'ai acheté un microscope, me voilà bien savant. »

Si ce que j'écris vous étonne, retournons-le. Examinons par le contraire, comme Aristote aimait à faire. Certainement il y a une sotte manière d'être socialiste ou monarchiste ou n'importe quoi; il suffit que l'on croie plutôt ce que disent les autres que ce que l'on aperçoit par ses propres moyens; il suffit que la colère pousse les jugements, ou que la peur les retienne. Et le pire de tout, c'est de se priver d'examiner par peur de changer. Jurez d'abord; il n'y a point d'esprit ferme sans serment. Jurez d'abord, et puis examinez. Comme un compte, que vous pouvez faire dans le système décimal, ou dans un système dont la base est douze; mais vous jurez, cela va sans dire, de ne pas changer de système pendant votre compte. L'exemple est simple; mais il faut d'abord réfléchir sur des exemples simples. Le système décimal est-il vrai ou faux ? Voilà une question ridicule; car ce n'est qu'un moyen de saisir les quantités dénombrables. Et l'on rirait du physicien qui rapporterait quelque expérience d'après laquelle le système décimal devrait être dit faux. Puisque vous surmontez sans peine cette sottise-là, pensez qu'il y en a sans doute d'autres du même modèle, mais plus enveloppées. Quelque Sorbonagre me tire ici par la manche, disant : « Il y a des faits de physique d'après lesquels la géométrie d'Euclide est fausse. » Je me méfie, ayant assez éprouvé déjà qu'il n'est pas une de nos conceptions qui soit à la merci d'une expérience; non pas même le spiritisme; mais plutôt nos conceptions sont comme des microscopes, qui montrent mieux l'expérience; seulement il faut savoir s'en servir, ce qui n'arrivera jamais si l'on en change toutes les semaines. Que l'on soit com-

muniſte, monarchiſte, catholique, ou ce que vous voudrez, on reconnaîtra l'héroïsme vrai en ce jeune homme que l'impatience d'avoir peur pousse à lever la main pour une mission dangereuse. Et chacun, dès qu'il sait se servir de ses lunettes accoutumées, conviendra que l'énergie d'un Maréchal, qui décide qu'une troupe tiendra à tout prix, n'eſt pas du tout du même genre, et ne mérite pas le même hommage.

16 avril 1921.

258

Nulle puissance ne peut obtenir que les fromagers laissent un peu de lait pour les nourrissons. Nulle puissance ne peut empêcher que les marchands gagnent autant qu'ils peuvent. Il suffit d'une loi ou d'un décret pour que des hommes s'exposent à la mort; mais aucun décret ni aucune loi ne peut faire baisser le prix du beurre. Le même paradoxe se retrouve dans le petit royaume borné par notre épiderme, et que notre jugement gouverne aussi par lois et décrets. Un homme peut décider qu'il s'embarquera pour l'Amérique, mais il ne peut décider qu'il n'aura pas le mal de mer. Un homme peut apprendre le violon, mais il n'a aucune puissance directe sur les battements de son cœur. C'eſt en vertu d'un rapport du même genre que celui-là que le commerce réſiſte à la loi. Cela ne me déplaît point et ne me décourage point; bien au contraire cela me rassure et me réconforte. Il faut que je dise pourquoi.

Toute induſtrie trouve appui dans une nature extérieure qui réſiſte et qui fait sentir sa loi inflexible. « On ne s'appuie que sur ce qui réſiſte », a dit je ne sais quel homme d'expérience. Le fer réſiſte au marteau; il tiendra bon aussi dans la place où vous le mettrez. On pourrait bien penser, en abſtrait, que si la nécessité extérieure suit des lois inflexibles, nous perdons alors tout espoir de la modifier. Sur quoi un professeur, qui ne fait point œuvre de ses mains, discute triſtement. Mais le forgeron se moque de cela et tape sur le fer. Et sur toute la planète les hommes creusent, labourent, défrichent, trans-

forment, exploitent. Par de petites ruses et de petits changements; petits si on les compare à la masse planétaire, au mouvement des glaces, des eaux et du vent. Petits changements mais qui suffisent. L'homme ne change point le vent, mais il tend obliquement sa voile, tient ferme la petite planche qui lui sert de gouvernail, et va à ses fins par l'effet des lois inflexibles.

Il y a des époques où l'on pourrait croire que la nature humaine est flexible à l'homme, et que les lois des sociétés dépendent de la volonté d'un tyran, ou d'un parlement, ou de la masse elle-même des citoyens, autant qu'elle préfère et décide. Et cela donne espoir à ceux qui n'ont pas forgé le fer, ni manié des choses. Au contraire, si je croyais cela, je serais sans espoir; car je ne puis attendre que les pouvoirs soient sages; et quand tous y participeraient, ce n'est pas une garantie suffisante contre les passions; on ne le voit que trop. Si le médecin pouvait beaucoup sur mon corps, je craindrais le médecin; mais il ne peut guère, et c'est par là qu'il peut.

De même il me plaît de découvrir en ce monde politique où chacun décrète, préfère, choisit, improvise en idée, il me plaît de découvrir une nature économique qui nourrit tout et porte tout suivant des lois inflexibles. Voilà une limite pour le tyran, un appui pour l'action, un fer à forger. Sans métaphore j'y retrouve la terre, si belle à contempler en ses invariables saisons.

16 avril 1921.

259

L'imprimé est l'instrument moderne de l'analyse. Les anciens usaient du dialogue, et Platon a laissé le modèle achevé de ces discours rompus. Nos improvisations ne s'enchaînent que trop, et la passion oratoire sait bien créer des apparences persuasives, surtout lorsque l'on parle à soi. Chacun, en ces temps difficiles, s'est harangué lui-même plus d'une fois, toujours violent et emporté, souvent logique, car les deux se tiennent. De tels discours ressemblent à des actions, et sont soumis, dans le fond, aux lois de l'action commune, d'après lesquelles ce qui

est déjà fait engage et même précipite. Comme l'avalanche, qui grossit à mesure qu'elle roule. Ces signes impétueux, dès qu'ils sont jetés au dehors, font groupe, église, parti, mais, par la même fureur de s'accorder avec soi, dissidences, divisions, hérésies. Ce genre d'activité, qui faisait toute la vie publique des anciens, domine encore dans la nôtre. Au temps où j'essayais d'agir par discours publics, un auditeur ami me dit, parlant d'une preuve à laquelle les oreilles n'étaient pas accoutumées : « Je ne crois pas que cet argument portera »; ce mot me fit réfléchir; car il ne se demandait pas si l'argument était bon.

Il faut toujours penser en compagnie; l'homme qui pense pour lui seul est un fou. Mais il me semble que penser avec les grands Anciens, comme fit Montaigne, et avec Montaigne, Pascal, Rousseau, Voltaire et tant d'autres silencieux dont la foule s'accroît de siècle en siècle, est une autre manière de penser en compagnie, qui diffère de n'importe quel troupeau pensant comme, dans l'École, l'universel diffère du général, et la compréhension de l'extension. Pardonnez ces mots barbares; quelques-uns peut-être en seront réveillés, qui ne sont pas les pires. Bref il y a manière d'écrire pour soi, qui est pour tous; et une manière d'être d'accord, qui est de ne point chercher du tout à s'accorder. Je devais donc penser devant moi, en quelque sorte, sans me soucier d'autre chose, et régler ce qui reste à faire sur ce qui est fait et le travail sur l'esquisse, comme font le sculpteur et le peintre. Et l'expérience m'a fait voir que l'œuvre imprimée est bien plus œuvre ou bien plus objet que l'œuvre écrite; car ainsi la pensée est éclairée également et en toutes ses parties; celui qui imprime tous les jours ressemble à celui qui sculpte le marbre ou la pierre; il apprend la prudence[a].

23 avril 1921.

260

Je n'approuve point ceux qui veulent changer la pantoufle de verre, dans *Cendrillon,* disant que ce n'est point du verre, et qu'il n'y eut jamais de pantoufles de verre,

chose dure et cassante, mais qu'il s'agit de vair qui est fourrure souple et chaude. Remarquez qu'il y a bien d'autres choses impossibles, dans les autres contes et dans celui-là. Mais l'érudit est assez content d'avoir remis une pantoufle en place; il attend l'occasion d'expliquer par la même méthode la citrouille qui devient carrosse, ou cette ronde de petites filles, qui, à force de tourner, devient motte de beurre. On peut rire du pédant; mais il faut quelquefois le prendre au sérieux. C'est la sottise armée.

Je range le pédant dans la puissante classe des détourneurs, dans laquelle on trouve aussi des espèces non dépourvues d'élégance. Et la chasse du détourneur est une chasse aux idées. Dès qu'une idée s'envole ils la tuent, comme on tue les idées, en détournant de les chercher. L'esprit se jette sur quelque pauvre relation bien aisée à saisir et à redresser. Il rit de cette victoire facile, et le détourneur marque un point.

J'ai dit souvent que tous les contes sont vrais; mais ce n'est pas assez dire. La profonde sagesse populaire est plus rusée que nos philosophes. Et, au rebours du détourneur, elle nous met en garde contre cette fausse raison, qui n'est qu'imagination conforme à la coutume; et par un piquant moyen, aussi ancien que l'espèce humaine, qui est de nous jeter l'absurde aux yeux, de grossir et de redoubler l'impossible, par quoi l'imagination est définie, en même temps qu'elle est éveillée, et rappelée à son rôle de folle. A quoi servent aussi ces comparaisons étranges que le génie poétique jette comme un défi. J'admire la grandeur des enfants, qui ne discutent jamais sur la lettre. Non qu'ils saisissent d'abord l'esprit; mais ils savent bien que l'esprit ne vise pas ce maigre gibier. Ainsi en s'amusant de l'absurde ils ne déshonorent pas l'esprit, mais au contraire ils l'honorent. Par la croissance qu'il sent à l'œuvre en lui, et qui lui donne espoir et patience, ce bel âge voit grand. Il attend quelque chose de mieux que des fictions cohérentes. Certes il y a de la majesté à laisser jouer l'imagination en même temps que le corps, et par les mêmes lois. Mais il y a quelque chose d'impérieux aussi à vouloir que l'absurde soit conservé comme il est; c'est refuser les petites raisons. Shakespeare se moque de ceux qui voudraient comprendre comment Othello ou Hamlet

sont passés d'un lieu à l'autre, invitant ainsi énergiquement le spectateur à comprendre d'autres vérités, plus cachées et plus difficiles. Sur l'absurde même l'esprit rebondit, car il n'y peut rester. Cette apparence ne peut tromper, il faut donc voir au-delà. Ces signes nous délivrent des signes. Au contraire, par des signes de raisonnable apparence, nous venons à penser les signes, et la coutume nous tient. Telle est la vieillesse de l'esprit[a]. Telle est aussi la décadence des religions, qui, à la longue, a formé cet emmêlement dogmatique qui joue la grandeur.

L'erreur est dans ce genre de critique que je viens de décrire et qui vise si régulièrement à côté. Car, à bien regarder, pantoufle de vair n'est pas plus raisonnable que pantoufle de verre. Il ne s'agit ici que de coutume et de commodité. La logique est bien au-dessus, autant que l'entendement est au-dessus de l'imagination. Les contes sont vrais ou faux au regard de la coutume, non au regard de la logique. Ainsi les contes sont vrais, et les religions aussi sont vraies. Cela ne coûte rien à la raison. Telle est la première démarche d'une critique digne de ce nom.

23 avril 1921[1].

261

Séverine[2] propose la grève aux armées. Il faut dominer les sentiments généreux aussi, et penser juste, autant qu'on pourra. Certes, si nous avions en France quelques milliers de femmes qui ressemblent à celle-là, aucune guerre ne serait possible. Mais enfin les femmes de ce modèle se sont comptées en l'an quatorze; elles étaient bien trente. L'opinion est si forte, et les passions sont à ce point mêlées, que les femmes pousseraient les hommes à la guerre; je dis presque toutes. Et quand les femmes se jetteraient au-devant des hommes, les hommes iraient encore, par peur, par colère, par pudeur virile. Tout cela est mêlé et difficile. L'art politique et surtout l'art militaire ont plus d'une ressource, et font réussir le courage de tout, même de la terreur. Je me permets de dire, après

suffisante méditation et suffisante expérience, que ces apôtres et prêcheurs, ceux du moins dont j'ai lu les discours, n'ont pas considéré assez attentivement tous les ressorts de la redoutable machine. Je mets Romain Rolland à part, qui dans sa *Lilulî*[1], éclaire certaines parties de la chose, et même presque toutes; mais Romain Rolland n'a pas trouvé le remède; il le cherche seulement; et je devine qu'il ne le voit pas si simple. Et qui ne comprend que si une grève des soldats avait quelque chance de réussir, elle serait alors inutile ?

En l'an quinze, et les pieds dans la boue militaire, je commençai à mettre par écrit toutes les remarques que je croyais capables de changer un peu les opinions communes touchant la guerre et la paix. Une faible connaissance des vraies causes, en ce qui concerne le courage et aussi l'admiration, suffirait, à ce que je crois pour dissiper la colossale apparence. J'en fis un livre qui, après plusieurs années de guerre et de paix, va enfin paraître sous ce titre de *Mars ou la Guerre jugée*[2]. Non sans avoir rencontré quelques résistances, peut-être officielles; au reste je n'en sais rien. Résistances qui devaient de toute façon être vaines, puisqu'ici je reprendrai plus d'une fois les mêmes idées[a], les expliquant de même manière, et encore d'autres, ainsi que je l'ai promis aux cadavres et à moi-même.

Cela posé, et qu'il plaise ou non à messieurs les politiques, je prends l'occasion de dire encore une fois que cette licence d'écrire est naturellement payée, selon mon opinion, de la résolution d'obéir. Je comprends la vie en société de cette façon que, s'ils sont tous fous de la même manière, à mon estime, ce jugement ne me dispense point du tout d'agir avec eux; et s'ils se mettent au danger, il n'y a point de raison pour que je n'y sois pas aussi, selon l'âge et les forces. Ce que j'en dis n'est point prudence, ni ruse. C'est doctrine longtemps méditée, et déjà une fois appliquée. Maintenant il m'est bien permis de rire un peu en considérant que cette sagesse, qui me fut plus d'une fois pénible, équivaut à la manœuvre la plus rusée. Ainsi je n'aurai point la gloire d'être en prison; et vous n'aurez pas, amis, la peine de m'y apporter des oranges. Mais c'est peu d'échapper au monstre; je veux le persuader lui-même, ou tout au moins l'ébranler un peu. Oui, troubler même cette moustache militaire

que j'ai si longtemps observée, et qui exprime ensemble l'irrésolution et la sécurité.

30 avril 1921.

262

On brûle Jeanne d'Arc à peu près aussi souvent qu'on la célèbre; et ce sont les mêmes. « Le vice fomente la guerre, disait Vauvenargues, la vertu combat. » Ambition, intrigue, vanité font les jeux. Toutefois l'énergie n'est pas en ces roitelets. L'énergie est dans la masse pacifique, avec l'illusion. On peut bien dire qu'en l'août de l'an Quatorze l'esprit du peuple entendit des voix. Tout ce qui avait montré le poing, tout ce qui avait insulté, tout ce qui avait prophétisé s'enfuit alors; et, la peur se changeant en colère, la déclamation alla jusqu'au délire. Spectacle hideux; la peur, la haine et le plaisir ensemble. Mais le peuple rassembla sa force, et trouva une raison de combattre, et qui méritait qu'on mourût pour elle. On fera légende de ce beau moment, où les hommes de cœur visèrent haut, et à parler exactement cherchèrent l'ordre de Dieu; car aucun évêque n'osera soutenir que Dieu n'est point Fraternité universelle et Paix sur la terre. Et cette grande idée se forma spontanément que le temps était venu de délivrer tous les peuples et de tuer la guerre. « Adieu, disaient-ils à leurs femmes; nos enfants connaîtront la paix. » L'idée était invincible; elle couvrit toute la nation. Les politiques ne dirent point le contraire; ils suivaient le miracle. On ne sut que bien plus tard ce qu'ils en pensaient.

Ce qu'ils en pensaient ? À peu près ceci. Que c'est une sorte de scandale lorsque le respect dû aux puissances n'explique pas assez l'obéissance. Que l'esprit révolutionnaire, loin d'être brisé par ce coup du sort, prenait force au contraire, et réclamerait ses droits après la victoire. Qu'un monde nouveau allait naître, où les intrigants n'auraient plus place. Que dans le moment où leur fauteuil prenait forme de trône, justement tous les trônes allaient être brûlés au feu des batailles. Que l'humanité entendrait partout le cri de l'homme. Que

l'amour armé vaincrait la haine, comme l'archange tue le monstre; et qu'enfin ce rude peuple serait indomptable au retour, et dicterait la nouvelle Charte, Humaine. La chose pouvait être; il n'y fallait qu'une foi inébranlable, et cette simplicité inspirée qui passe sur les obstacles sans seulement les voir. Mais que pouvaient faire les politiques ? L'âme prophétique marchait devant; ils suivaient.

On sait quelle frénétique prédication, et qui partait de haut, s'appliqua à rendre toute paix impossible. Les arguments ne manquaient pas; depuis des siècles la guerre nourrit la guerre. Et les esprits faibles revinrent dans les chemins de la fatalité historique. Pour les esprits forts, et qui voulaient servir l'humanité, il en fut fait un massacre, par cette effrayante loi de la guerre selon laquelle les meilleurs périssent par leur vertu même, par leur foi même. L'âme prophétique usait sa puissance pendant que l'âme diabolique renforçait la sienne. Mais j'admirai surtout les maximes du commandement, méthodique, inflexible et retiré, qui réorganisait tout selon une froide discipline. Il y eut des mots profonds. « Les hommes savent leur métier et font leur métier », disait un chef.

Il n'en revint guère, de ces héros qui se promettaient une paix selon leur espérance; ils ne furent pas écoutés. La grande voix américaine, jeune et forte, et qui avait des droits pourtant, après cette Croisade unique au monde, ne fut pas écoutée non plus. À peine la victoire était-elle assurée que l'ancienne politique revint, avec une incroyable assurance. J'ai souvenir du jour funeste où le pouvoir, jetant l'utopie par terre, mit le pied dessus. « Il faut abandonner, dit-il froidement, l'idée que cette guerre pourrait être la dernière des guerres. » Une politique suivit, pleine de cohérence et de logique, comme tout ce qui retombe à la nécessité. L'appât des marks or resta seul en vue, dont chacun attend part; tout est réduit là. Un art profond et sûr de lui, qui suit la force des choses et s'en glorifie, nous a attachés là, et nous tirons sur la laisse. C'est ce que j'appelle brûler Jeanne d'Arc, avec attendus et considérants.

7 mai 1921.

263

Le jeune Victor ayant montré en peu de jours de la colère, de la cruauté et de la paresse, Pécuchet, ayant à sa droite Bouvard et sous la main quelques notes, commença un cours de morale. Les amis de Flaubert iront retrouver le texte exact et passeront un bon moment. Mais je crains que la satire de Flaubert manque le but. Un Académicien disait, parlant de Bouvard et de Pécuchet : « Ces deux imbéciles ne m'intéressent pas. » Mais celui qui ne se sent pas mordu au vif n'a pas bien lu le livre. Pécuchet n'est pas un sot, remarquez-le bien. Quand il résume le système de Spinoza, ce n'est pas mal fait; et sans doute son cours de morale n'était pas très différent des autres cours de morale. Ce qui est ridicule, c'est l'idée de parler seul devant un auditoire, en vue de l'instruire. Que celui qui n'a jamais fait de conférence, comme on dit, ni de leçon se moque de Pécuchet. J'invite les autres à se moquer un peu d'eux-mêmes.

L'éloquence est destinée à réveiller des idées communes, et à les élever à un degré de force, de brillant et d'efficacité où elles n'atteignent point dans la solitude. Rappeler à un auditoire ce qu'il pense, le lui mettre en forme, l'éclairer des feux de l'enthousiasme, c'est persuader, ce n'est pas instruire. Mais quand on retient vers soi trente regards d'enfants, et que l'on arrive passablement à finir ses phrases, il est dur de reconnaître que l'on perd son temps. L'attention immobile trompera toujours; elle n'est qu'attente passionnée, comme devant un faiseur de tours. Le périlleux exercice qui consiste à parler sans arrêt ni accident éveille toujours l'étonnement et souvent l'admiration. Je ne crois pourtant pas que l'homme qui parle bien soit jamais capable de suivre réellement une idée en même temps qu'il parle; les petits problèmes de la syntaxe et de l'élocution l'occupent assez. Il se trouve comme appauvri et vidé de tout contenu; dans un désert de formes il s'avance. Il a grand besoin de cette attention qu'il cherche sur les visages; s'il la retient, il n'en est que plus content et ce contentement n'est pas bon. Ce n'est point un riche qui donne;

c'est un pauvre qui tend la main. Un sage, et sans aucun mouvement d'envie, je crois, trouvait à dire, d'un brillant professeur, ceci : « Il parle trop bien. »

Mais je veux considérer l'élève, et former, si je puis, l'idée de ce vide que l'attention immobile et presque anxieuse produit aussitôt dans sa pensée. Chacun a quelque souvenir de cette fausse attention, presque forcenée, et qui noue l'esprit. Cette contrainte sur soi ne vaut rien. L'homme qui serre les dents est maladroit pour agir et déjà fatigué avant d'agir. Ainsi est le penseur noué. Il faut de la souplesse pour saisir l'idée, et ce genre d'attention qui regarde du coin de l'œil. Ruse et sourire. Déliez. Déliez.

Fort bien. Mais si vous laissez courir l'auditoire, surtout jeune et riche de forces, il n'apprendra rien non plus. Mais j'aperçois une autre méthode de délier, qui est l'action familière. Lire et relire; réciter; encore mieux écrire, non point vite, mais au contraire avec la précaution d'un graveur; tracer de belles marges sur un beau cahier; copier des formules pleines, équilibrées, belles, voilà le travail heureux, assoupli, qui fait le nid pour l'idée. Il y a une gymnastique de l'écriture, qui est visible dans la forme et le tracé, et qui est un signe de la culture; mais d'abord une condition de culture. Tant que les mots dont vous allez vous servir ne sont pas rendus familiers par la lecture d'abord, et puis par la copie, n'espérez rien de la parole. Et vous-même, beau parleur, écrivez au lieu de dire. Le tableau noir n'est pas bon seulement pour la géométrie. Rude épreuve. Mais je vous vois pressé et enchaîné; écrivez donc en majuscules, comme si vous graviez une inscription dans le marbre. Ainsi votre pensée devient objet, pour vous et pour tous. Et l'attitude qu'ils prendront pour copier à leur tour les dispose justement comme il faut pour vous comprendre. En vérité un petit bonhomme qui fait des bâtons commence son œuvre d'homme.

14 mai 1921.

264

On se hâte toujours de décider qu'une nature est bonne ou mauvaise, et que l'éducation n'y change rien. Je conviens que l'éducation ne rendra pas brun celui qui est rouge et n'empêchera pas ses cheveux de friser. Et je conviens que de tels signes n'annoncent pas peu. Voici un teint doré, une toison noire, des yeux jaunes, des formes gracieuses, une masse musculaire faible; toute une vie est ici écrite en un sens; toutes les actions, toutes les passions, toutes les pensées auront cette sombre couleur. Et de même l'autre sera rose, rouge et bleu en tout ce qu'il dira et pensera. Le moindre geste exprimera la nature de l'un et de l'autre. Mais c'est cela qu'il faut aimer; c'est cela, blond ou brun, sanguin ou bilieux, c'est cela qui sera humain, puissant et libre; ou qu'est-ce, qui pourrait l'être. Nul homme n'existe ou n'agit par la vertu du voisin.

C'est fiction aussi de vouloir qu'un homme naisse quelquefois coiffé de vertu, de façon qu'il n'ait qu'à se laisser vivre. Je voudrais bien[a] qu'on me décrive un type d'homme qui, par son humeur et la couleur de ses yeux, soit assuré contre les folies de l'amour, ou contre l'envie, ou contre le désespoir. Au contraire, ceux que l'on dit bien doués vont souvent au pire, et plus vite que d'autres, s'ils ne se gouvernent point. En n'importe quel corps humain[b] toutes les passions sont possibles, toutes les erreurs sont possibles, et se multiplieront les unes par les autres si l'ignorance, l'occasion et l'exemple y disposent; toujours, il est vrai, selon la formule de vie inimitable, unique, que chacun a pour lot. Il y a autant de manières d'être méchant et malheureux qu'il y a d'hommes sur la planète. Mais il y a un salut pour chacun aussi, et propre à lui, de la même couleur que lui, du même poil que lui. Il sera courageux, charitable, sage par ses mains à lui, par ses yeux à lui. Non pas par vos mains à vous, ni par vos yeux. Non pas parfait de votre perfection, mais de la sienne. Il n'a que faire de vos vertus; mais plutôt de ce qui peut être vice et passion en lui, il fera vertu en lui. Et ne dit-on pas souvent d'un homme, non sans raison, que ses brillantes qualités

justement l'ont perdu, par le mauvais usage qu'il en a fait.

Spinoza est un maître difficile. Toutefois, sans le comprendre jusqu'au fond, ce à quoi il faut peut-être renoncer, on y trouvera, en termes presque violents, que la vertu est un héroïque amour de soi, entendez que nul être[a] ne peut se sauver par la perfection d'autrui; mais c'est de sa propre erreur qu'il doit faire vérité, et de sa colère, indignation, et de son ambition, générosité. La même main qui frappe, peut aider; et le même cœur, qui hait, peut aimer. On entend souvent dire à quelque enfant rebelle : « Sois donc comme ta sœur, qui est si bonne. » On pourrait aussi bien lui conseiller d'être blonde et grasse comme sa sœur, à elle qui est brune et maigre. J'irais même jusqu'à dire que la beauté est propre à chaque être, et résulte de l'harmonie qui lui est propre; car il n'y a point une formule de beauté; et j'ai souvent remarqué que des traits qui seraient beaux d'après la notion commune du beau, sont aisément laids par la peur, l'envie ou la méchanceté. On peut même dire que la laideur se voit mieux sur des traits qui pourraient aisément être beaux; de même que l'obstination et le préjugé choquent plus en des esprits vigoureux et qu'on dirait bien doués. Mais qu'est-ce qu'un esprit bien doué, s'il cède à la tentation de plaire ou de flatter ? Et qu'est-ce qu'un esprit mal fait, s'il est capable de comprendre la moindre chose ? Qu'il fasse ce mouvement de comprendre, et le voilà juste. Non pas pour demain; mais où est l'esprit qui soit juste aujourd'hui pour demain ? L'erreur est facile à tous; plus facile peut-être à celui qui croit savoir beaucoup. C'est par là qu'un esprit lent et obscurci de rêveries va souvent loin. Mais où qu'ils aillent, l'un et l'autre, c'est avec leurs jambes qu'ils iront, non avec celles du voisin.

21 mai 1921.

265

Dans l'histoire on trouve décrit tout le progrès de nos pensées, et par conséquent la méthode véritable. J'en conviens. L'esprit humain se forme. J'aime à le

suivre en son développement; il me semble qu'il n'y a point d'autre manière de former des idées. Mais il faut aussi que l'enfance de l'idée reste en l'idée, comme un sang et une vie. Comme l'enfant doit se retrouver dans l'homme, tout entier dans l'homme, aucun des premiers rêves n'étant oublié, ni méprisé; tous au contraire réalisés, déployés en toute leur richesse. Mais je vois que les petits historiens voudraient prouver justement le contraire, à savoir que l'humanité, de siècle en siècle, reconnaît ses erreurs, et les oublie. Comme si le système de Ptolémée était effacé par celui de Copernic; mais il n'est point effacé; réalisé au contraire. Quand les anciens voulaient que les astres décrivissent des cercles, ils étaient dans le bon chemin; et nous avec l'ellipse dans un chemin meilleur; mais c'est le même. Comme ellipse est fille de cercle, ainsi l'observation qui fit voir que le trajet de l'astre n'était pas un cercle ne put se faire que par rapport au cercle supposé; et la perturbation, aujourd'hui, ne peut être observée que par rapport à l'ellipse supposée. De la même manière, on ne peut, aujourd'hui encore, s'approcher de l'astronomie que si on observe d'abord les apparences, en les rapportant au pôle, à l'équateur, au méridien, à l'horizon, comme firent les premiers astronomes. Qui apprend d'abord le système de Copernic; il ne sait rien; il n'a pas suivi la route humaine. Il pense le ciel en se plaçant d'emblée dans le soleil; et s'il regarde en l'air, de cette terre où son corps est bien attaché, il ne peut débrouiller les apparences, ni éclaircir ses perceptions. Ses idées ne sont que sur le papier. Ce genre de pédant existe.

Deux penseurs, autant que je sais, ont pensé l'histoire affirmativement, et non pas négativement. À la même époque, avec des mots différents, et s'ignorant l'un l'autre. Comte chez nous; Hegel outre-Rhin. Immenses tous deux; et trop peu connus il me semble. Et toutes les fois que par entraînement je viens à préférer l'un, l'autre me ramène à lui, de façon qu'il faut que j'arrive à penser qu'ils disent la même chose; et chacun d'eux s'évertue à montrer que Ptolémée et Copernic développent la même pensée. Dans le moment où je voudrais croire qu'Hegel a mieux saisi la profondeur des religions, ou le sens des œuvres d'art, aussitôt l'autre forte tête me fait signe, et, par des chemins plus arides, me

conduit à contempler le même paysage d'idées, de peuples et de temples. Car, dit la forte tête polytechnique, l'astrolâtrie n'était point fausse. Il est vrai que la destinée humaine est liée au cours des astres; il est vrai que notre vie à tous dépend strictement de jours et de nuits, de saisons, de marées, de vents et de pluies; et c'est même plus vrai que ne croyaient les anciens astrologues; mais, observant les astres sous cette puissante idée que tout est lié à tout comme par d'invisibles fils, ils ne pouvaient manquer de découvrir à la fin quelques-unes des liaisons véritables. Ainsi le mouvement de prier vers le ciel et de chercher secret, lumière, puissance et paix de ce côté-là d'abord, était un mouvement juste. La prière aujourd'hui est seulement mieux formulée; mais la première idée est intacte. Que dis-je, intacte? Elle est enrichie, complétée, assurée; elle trouve son contenu, au-delà de ses ambitieuses espérances. Et l'idée, à mesure qu'elle saisit, devient plus forte pour saisir. Forte nourriture, élaborée par l'espèce, bonne pour l'individu, seule convenable à son vrai développement. Ces bons esprits qui s'égarent à dire que l'ancienne physique est par terre, et que la géométrie d'Euclide a vécu, je les convie à la table des dieux. Hydromel et ambroisie.

28 mai 1921.

266

La route en lacets qui monte. Belle image du progrès qui est de Renan, et que Romain Rolland a recueillie. Mais pourtant elle ne me semble pas bonne; elle date d'un temps où l'intelligence, en beaucoup, avait pris le parti d'attendre, par trop contempler. Ce que je vois de faux, en cette image, c'est cette route tracée d'avance et qui monte toujours; cela veut dire que l'empire des sots et des violents nous pousse encore vers une plus grande perfection, quelles que soient les apparences; et qu'en bref l'humanité marche à son destin par tous moyens, et souvent fouettée et humiliée, mais avançant toujours. Le bon et le méchant, le sage et le fou poussent dans le même sens, qu'ils le veuillent ou non, qu'ils le

sachent ou non. Je reconnais ici le grand jeu des dieux supérieurs, qui font que tout serve leurs desseins. Mais grand merci. Je n'aimerais point cette mécanique, si j'y croyais. Tolstoï aime aussi à se connaître lui-même comme un faible atome en de grands tourbillons. Et Pangloss, avant ceux-là, louait la Providence, de ce qu'elle fait sortir un petit bien de tant de maux. Pour moi, je ne puis croire à un progrès fatal; je ne m'y fierais point. Je vois l'homme nu et seul sur sa planète voyageuse, et faisant son destin à chaque moment; mauvais destin s'il s'abandonne; bon destin aussitôt, dès que l'homme se reprend.

Suivant Comte en cela, je chercherais une meilleure image de nos luttes, de nos fautes et de nos victoires. Si vous avez quelquefois observé une barque de pêche, quand elle navigue contre le vent, ses détours, ses ruses, son chemin brisé, vous savez bien ce que c'est que vouloir. Car cet océan ne nous veut rien, ni mal ni bien; il n'est ni ennemi ni secourable. Tous les hommes morts, et toute vie éteinte, il s'agiterait encore; et ce vent, de même, soufflerait selon le soleil; forces impitoyables et irréprochables; la vague suit le vent et la lune, selon le poids et la mobilité de l'eau; ce vent mesure le froid et le chaud. Danse et course selon des lois invariables. Et pareillement la planche s'élève et s'abaisse selon la densité, d'après cette invariable loi que chaque goutte d'eau est portée par les autres. Et si je tends une voile au vent, le vent la repousse selon l'angle; et si je tiens une planche en travers du flot, le flot la pousse aussi, comme le flot s'ouvre au tranchant de la quille et résiste sur son travers. D'après quoi, tout cela observé, l'homme se risque, oriente sa voile par le mât, les vergues et les cordages, appuie son gouvernail au flot courant, gagne un peu de chemin par sa marche oblique, vire et recommence. Avançant contre le vent par la force même du vent.

Quand j'étais petit, et avant que j'eusse vu la mer, je croyais que les barques allaient toujours où le vent les poussait. Aussi, lorsque je vis comment l'homme de barre en usait avec les lois invariables et bridait le vent, je ne pris point coutume pour raison; il fallut comprendre. Le vrai dieu m'apparut, et je le nommai volonté. En même temps se montra la puissance et le

véritable usage de l'intelligence subordonnée. La rame, le moulin, la pioche, le levier, l'arc, la fronde, tous les outils et toutes les machines me ramenaient là; je voyais les idées à l'œuvre, et la nature aveugle gouvernée par le dompteur de chevaux. C'est pourquoi je n'attends rien de ces grandes forces, aussi bien humaines, sur lesquelles danse notre barque. Il s'agit premièrement de vouloir contre les forces; et deuxièmement il faut observer comment elles poussent, et selon quelles invariables lois. Plus je les sens aveugles et sans dessein aucun, mieux je m'y appuie; fortes, infatigables, bien plus puissantes que moi, elles ne me porteront que mieux là où je veux aller. Si je vire mal, c'est ma faute. La moindre erreur se paye; et par oubli seulement de vouloir, me voilà épave pour un moment; mais le moindre savoir joint à l'invincible obstination me donne aussitôt puissance. Ce monstre tueur d'hommes, je ne l'appelle ni dieu ni diable; je veux seulement lui passer la bride.

4 juin 1921.

267

Quand on me dit que les intérêts sont la cause principale des guerres, ou, en langage plus ambitieux, que ce sont les forces de l'économique qui poussent les peuples les uns contre les autres, je reconnais aisément une idée qui court partout; c'est comme une monnaie usée par l'échange et que l'on reçoit d'après ce signe seulement. Mais dès que j'examine une telle idée, je la juge faible et sans vérité. Vainement je vois avancer des preuves prises de tous les temps et de tous les pays. Je n'y saurais même point répondre; je suis écrasé par cet immense sujet. Comment prouver que ce n'est pas un développement industriel presque démesuré qui a poussé l'Allemagne à la guerre ? Tant de gens parlent et pensent contre mon avis; et le pire c'est qu'en ce monde humain ce que l'on croit et même ce que l'on dit est partie du fait. Si les gens croient tous ou presque tous que l'expansion économique ne peut se faire que par une guerre heureuse, tout se passe alors comme si ce qu'ils croient était vrai.

Le lieu commun est cause. Je garde pourtant l'idée qu'il n'est point de l'essence de l'Économique de faire la guerre. Ferme conviction, qui peut conduire à lire les faits autrement; mais il faut que j'en rende compte.

Je conçois donc, à la manière de Platon, un homme, construit comme nous sommes tous, tête, poitrine et ventre; et je cherche ce qui, dans cet assemblage, fait naturellement paix, guerre, ou commerce. De la partie dirigeante, qui est la tête, je ne dirai rien aujourd'hui, sinon qu'il me semble qu'elle n'approuve pas la guerre, mais qu'elle s'y laisse entraîner. Personne n'a voulu la guerre, à les entendre; et je crois qu'ils sont tous sincères en cela. Je cherche donc quelque chose qui soit plus fort que la tête, et qui l'entraîne malgré elle. Or le ventre est exigeant; ses besoins principaux, qui sont de nutrition, ne souffrent point de délai. Il faut acquérir et consommer; par travail et échange, si l'on peut; par violence et meurtre si l'on ne peut autrement. Voilà donc la guerre ? Mais point du tout. C'est vol et pillage; ce n'est point guerre. Je ne puis appeler guerre, en l'individu que je veux considérer, cette chasse sans pitié que la faim, l'avidité, la convoitise, la peur de manquer éperonnent. Un bandit n'est nullement un homme de guerre. Il nuit aux autres en vue de se conserver lui-même. Si l'individu que je considère est mû seulement par le ventre, la tête suivant et conseillant comme il arrive quand les besoins font émeute, ce n'est point là un guerrier. Un guerrier est un homme qui prend parti de se faire tuer plutôt que de reculer. L'animal se risque bien quand il a faim; mais il ne résiste pas à une force évidemment supérieure. Le ressort de la guerre n'est point là. On le dit souvent, que le ressort de la guerre est dans cette partie animale qui a faim, qui a soif, qui a froid; mais je ne le crois point du tout.

J'aperçois un meilleur guerrier, le thorax. Là siège la colère, fille de richesse et non de pauvreté. D'autant plus redoutable que l'homme est plus dispos et mieux nourri. Ici commence le tumulte qui vient de force sans emploi; qui s'augmente de lui-même et s'irrite de son propre commencement. Car c'est une raison de frapper, si l'on menace; et si l'on frappe, c'est une raison de frapper encore plus fort. Jeu, dans le fond. Ambition, prétention, emportement, fureur. Non pas tant signe que quelque

chose manque, que signe que quelque chose surabonde, qu'il faut dépenser. Guerrier n'est pas maigre ni affamé; riche de nourriture et de sang au contraire; et produisant sa force; et s'enivrant de sa force. Défi, mépris, impatience, injure; commencements d'action, signes, poings fermés. Main disposée non pas pour prendre, mais pour frapper. Cherchant victoire, non profit. Surtout emportement, comme d'un cavalier qui fouette son cheval; mais l'homme guerrier se fouette lui-même. Frapper, détruire. Nuire aux autres et à soi, sans espérance, ni convoitise, ni calcul. À corps perdu. Voilà mon homme sans tête parti pour l'assaut; non parce qu'il manque de quelque chose, mais parce qu'il a trop. En un combat d'avares, il n'y aurait guère de sang versé.

4 juin 1921.

268

La commémoration, en ces temps-ci, ramène l'attention universelle sur le visage de Dante[1], qui exprime si bien la sévérité et le malheur. Réfléchissant à mon tour sur cette Épopée qui nous élève à son ciel ascétique en partant des profondeurs, je voulais comprendre pourquoi, dès les premiers tercets, nous partons d'un pas assuré, comme en une forêt la puissance des arbres annonce le sol ferme et le dos vierge de la terre. Il n'y a plus ici de convention; nature intacte. Loin de la ville raisonnable et perfide. Ici c'est le courage qui fait la route; et ce rythme l'annonce assez, qui fait trois pas et regarde. Je suis ce guide sûr, ce mulet aux jambes sèches.

Ce que je vois ? L'humain et moi-même; le pire et le meilleur, et le passable aussi, de ce monde humain, sans aucun de ces convenables arrangements qui font horreur. Mais cet enfer donne espérance, par le juste spectacle; déjà purgatoire, et reflet du ciel des pensées, par le juste spectacle; ce que ce rythme fort nous promet. Ne t'arrête qu'un moment, dit-il; ce n'est ici qu'un chemin et passage. Qui se regarde se juge; qui se juge se sauve. Tout examen de conscience est ici enfermé. Descendre pour remonter. Tout ce qui m'est si près, tout ce qui est moi,

en spectacle et comme reculé et séparé. Par le secours du poète. Dante suit Virgile, et je les suis l'un et l'autre, comme la chèvre suit la chanson du chevrier.

Ce monde des enfers et des ombres fut toujours l'image fidèle des pensées humaines, et les passions sans consistance qui semblent d'abord les porter. Ulysse, à ce festin qu'il offre aux âmes, ne voyait accourir que des ombres maigres et affamées. C'était le temps où l'homme passionné se déchargeait un peu de fureur et de crainte par la fiction du dieu extérieur, tantôt loin, tantôt près et voyageant sur les nuages. Immense progrès déjà. Car le peuple enfant et fétichiste est doux, pieux, dévoué, inhumain, bestial selon l'humeur et l'occasion, sans aucun jugement sur soi; aussi ne se souvient-il point à proprement parler, mais plutôt il recommence. Au lieu que les dieux d'Homère, aux formes brillantes, étalent assez bien au regard ces apparences sans corps qui sont Jalousie, Vengeance et Gloire. L'ombre d'Achille ainsi considère sa vie comme un vain mélange des éléments. « J'aimerais mieux être un valet de ferme sur la terre, qu'être Achille parmi les ombres. » Telle est la première Éthique, un peu au-dessus du désespoir, quoique sans espérance; car le vrai désespoir est sans aucune réflexion. Ici la Fatalité règne encore; elle est du moins jugée.

Quand Virgile descend aux enfers à son tour, tenant en main le rameau d'or, et conduit par la Sybille Italique, les Ombres, passions mortes, sont déjà autrement rangées. Politiquement, à la Romaine. D'après un avenir de conquêtes; d'après le lien des causes et des effets. Non plus caprice extérieur, selon les intrigues des dieux, mais inflexible détermination, où l'espérance de chaque être se trouve prise et d'avance écrasée. Quelle revue que celle de ces armées romaines non encore existantes, et déjà mortes! Et ce Marcellus, espoir de l'empire, mort prématurément, déjà mort en sa fleur, avant même d'être né. « Tu seras Marcellus; à mains pleines jetez des lis[1]. » C'est le plus haut tragique, à ce moment de la réflexion où, la Fatalité capricieuse étant vaincue, l'inflexible Nécessité se montre. Ainsi Virgile peignait ses fresques immobiles.

La troisième Épopée est de Jugement et de Liberté. Non publique, mais privée. Non de Destin, mais de crime, châtiment, purification et salut. C'est le moment

de la faute, du remords et du repentir. Tous les dieux aux enfers, l'humain sur les pentes, la lumière sur les cimes. Lumière, seule justice. Chacun jugé par soi, comme Platon avait osé dire; mais la foi platonicienne se jouait, et Socrate mourant n'était assuré que de lui-même. Le mouvement épique ne tirait pas encore les foules vers cette Justice qui n'est que lumière. L'Épopée dantesque nous trouve assis et rêvant sur les marches de quelque temple de Minerve. Trop heureux de ne plus croire à rien. Mais ce mouvement humain ne peut pas s'arrêter là. Aussi le premier appel du guide à l'anguleux visage nous met aussitôt debout.

11 juin 1921.

269

J'entendais dire[a] : « Tout notre avenir dépend de l'éducation; et l'éducation dépend du dessin. Car rien ne nous fait connaître une nature et un caractère d'enfant mieux que le dessin; et comment enseigner avec fruit si l'on ne connaît d'abord l'enfant ? Voyez, on leur a proposé, à ces petits de l'école, des sujets qui éveillent leur imagination sans la rendre aussitôt esclave : le marché, l'ascension d'un ballon, le corbeau et le renard, le cirque, la moisson, et d'autres. Le choix qu'ils font révèle déjà quelque chose de leurs aptitudes naturelles; mais, dans l'exécution, quelle différence, et quelle variété ! Naturellement c'est lourd, c'est maladroit; j'accorde même qu'au point de vue plastique c'est laid; mais quelle force expressive, quelle spontanéité dans le sentiment, quelle révélation dans le trait ! »

La foi est rare et précieuse. Je ne voudrais pas l'enlever à ceux qui l'ont. Mais ici l'effort me semble si mal dirigé qu'il faut que je contredise.

Je vois bien que ces dessins libres peuvent instruire le maître; mais l'école a aussi pour fin d'instruire les enfants. Vous dites que, pour instruire, il faut connaître ceux qu'on instruit. Je ne sais. Il est peut-être plus important de bien connaître ce qu'on enseigne. Quant à la nature de l'enfant, qui est inscrite toute en ces naïfs dessins, par

ces traits appuyés, par ces mouvements gauches, par ces gribouillages passionnés, je crois qu'elle défie votre jugement et tout jugement. Je vois même de l'indiscrétion dans ce regard de psychologue, qui cherche quelque chose à deviner, à louer, à blâmer, en cette nature où tout serait mauvais par l'ignorance, la confusion, la timidité, l'enchaînement de soi, la fureur, la tristesse, mais où tout serait bon, oui tout, par science, culture, gymnastique, possession de soi, délivrance. Et, comme je suis assuré que les Humanités sont bonnes pour tous, ma foi je les développerais pour tous, et de mon mieux; et chacun en prendra ce qu'il en peut prendre, et le fera sien. Car j'ai une idée étrange, bien éloignée de ce qu'on dit communément là-dessus, idée vérifiée bien des fois, c'est que ce qui est beau pour tous, et humain universellement, est justement ce qui semble avoir été écrit pour chacun; au lieu que ce qui veut s'adresser à moi, enfant ou homme, et se mettre à ma mesure, est toujours à côté, et souvent au-dessous. Les psychologues se trompent sur tout et sur eux-mêmes, par cette manie de vouloir connaître au lieu de changer et élever. Connaître ma pensée, c'est la faire; connaître mon sentiment, c'est l'élever, et l'humaniser. Mon vrai portrait est dans Homère, Virgile, Montaigne. Et, encore plus à l'enfant qu'à moi-même, je dois tendre un miroir où il se voie aussitôt grandi et purifié.

Mais l'idée est obscure. Il faut avoir lu et relu les grands livres pour savoir où sont les meilleurs conseillers et les vrais redresseurs. Le dessin nous ramène à la même idée par des chemins plus faciles. Car, quel que soit le modèle, on n'en peut faire un dessin convenable qu'en modérant et tempérant tous ces tumultes du cœur, si sensibles dans le frémissement et le poids de la main. La vulgarité s'exprime seule en ces traits appuyés, qui percent le papier. Ce que j'admire dans les plus beaux dessins, c'est qu'ils laissent le grain du papier intact et visible; le trait aérien, sans poids. La ligne témoigne de l'attention et de la fidélité au modèle; mais c'est peu de chose encore qu'une ligne juste. Le trait juste est le portrait même de celui qui dessine. J'y vois en clair la tempérance et la pureté. D'un homme qui sans doute avait des passions vives; oui, mais d'un homme qui, dans le moment qu'il dessinait, se rendait maître de sa main, de tout son corps

et de son cœur. Sans y penser. Bon modèle pour tous. À imiter donc ce trait sobre et riche de vraie sagesse, chacun fera sagesse un peu de ce qu'il a. Et sans aucun doute sera mieux lui-même, par la seule attention à copier une belle œuvre. Au lieu qu'à vouloir s'exprimer lui-même sans secours, il se déforme et grimace. Conduit, non conduisant. Esclave, comme sont et restent tant d'autres, parce qu'ils n'ont point voulu imiter.

18 juin 1921.

270

Il y a un Pouvoir spirituel. J'aime assez à tourner une ou deux fois autour de la statue d'Auguste Comte, sur la place de la Sorbonne. C'est là que je fais mes prières. Cette forte tête bien assurée et largement arrondie sur l'arrière du cou, c'est mon dôme et ma basilique. Non que je croie en lui comme d'autres au pape; seulement je l'ai lu. Il me plaît de considérer cette forte attache de l'esprit au corps qui ramène le front calculateur. Il est remarquable que, lorsque l'arrière de la tête est comme oublié dans l'humaine architecture, le front salue déjà. Cette forme fait un geste. La forme de Comte ne fait point ce geste. « Le directeur de la *Revue occidentale,* écrivait-il, est aujourd'hui le seul des penseurs qui n'ait fait aux pouvoirs publics aucune concession dégradante. » Je cite de mémoire; il faudrait retrouver ce texte, et ce n'est pas difficile; mais il aurait fallu le graver sur le socle; cela, c'était un peu plus difficile. Cette forte idée, que l'esprit ne doit point obéissance, ni respect d'aucune sorte, est une de celles qui effrayent. Les pouvoirs sont arrêtés net là devant, et renvoient leur caporal et ses quatre hommes.

Les pouvoirs ne manquent pas de flatteurs; mais ils les méprisent. Il faut être sot hors de la mesure commune pour lire avec bonheur un éloge que l'on a soi-même commandé et payé. Un vaniteux ne suffit à rien; c'est ce que l'expérience fait promptement voir. À celui qui fait réellement le métier, il faut que le pouvoir enseigne tout au moins le mépris de beaucoup de choses. C'est pourquoi le pouvoir le plus énergique est justement celui qui

voudrait avoir l'approbation de l'homme libre; exactement la libre approbation de l'homme libre. Donc la force laisse ici ses baïonnettes, et veut séduire. Comte est le premier et peut-être le seul qui ait apprécié impartialement l'immense entreprise catholique, d'après laquelle un simple prêtre, son catéchisme en main, peut dire au plus puissant roi de la terre : « Si tu ne te repens pas, je ne puis pardonner; si tu ne restitues pas, je ne puis pardonner. » Toutes les belles choses sont difficiles; le Pouvoir spirituel périt en cette première démarche par son succès même; il eut aussitôt plus de force que de sagesse; et dès que l'Esprit contraint au lieu d'éclairer, il n'est plus l'esprit. La première condition de ce genre de pouvoir est de ne rien pouvoir, hors penser et juger.

Je vais considérer quelquefois une autre forte tête[1], à qui la mauvaise fortune, que j'appelle bonne, a refusé toute espèce de pouvoir, hors celui de ne rien craindre. Cette rude formation ne va jamais sans un peu d'humeur. L'homme est redoutable par une défiance toujours armée et par un mépris bien établi de toute espèce de facilité. J'ai reçu plus d'un coup de boutoir par là. J'en avais reçu bien d'autres d'un maître sévère, incorruptible, presque inconnu; mais je frémis à la pensée de ce que Auguste Comte aurait à me dire, s'il revivait et jetait les yeux sur mes improvisations. Je dirais bien à ces bons sangliers comme je disais à mon maître d'escrime : « Ne me ménagez pas. Frappez dur. » Mais ce sont des jeux virils. Occasion de mesurer le Pouvoir spirituel. Car je me soucie peu de ce que pensent nos Seigneuries les Importances, et si elles sont contentes ou non. Mais je n'affronterais pas les sourcils du Jupiter spirituel, ni les veines gonflées de cette forte tête quand elle exprime le Mépris assuré et invincible. Vous direz là-dessus que les Importances se soucient peu du Jupiter spirituel; et voilà justement qui est faux. Deux Importances, en ces dix dernières années, sont venues chercher l'absolution du Jupiter spirituel, et n'ont rien obtenu. La leçon est sans doute perdue pour Elles; elle ne l'est point pour les jeunes.

25 juin 1921.

271

« Enseigner la morale, dit le jeune professeur, ce n'est pas facile. Toute conscience tâtonne et se contredit. Les doctrines aussi s'entrebattent. Et quand les hommes qui ont réfléchi trente ans là-dessus sont encore dans le doute, comment donnerais-je à des jeunes gens quelque principe fixe et assuré ?

— Il m'est arrivé aussi, dit le vieil instituteur, de faire des leçons en trois points. J'étais jeune alors ; j'avais de la voix et du feu ; les garçons avaient les bras croisés sur la table et les yeux fixés sur moi. J'étais trompé par les livres ; je ne savais pas encore que ce genre d'attention rend stupide. Mais tout métier ramène. Comme la lecture et l'écriture sont bien clairement ce qui importe le plus, et qu'il y faut du temps, je vins à réduire peu à peu mes exercices oratoires ; dont ma gorge et mes poumons se trouvèrent bien. Les enfants lurent l'histoire et copièrent le sermon. En ces essais j'eus l'occasion de découvrir plusieurs choses. D'abord que rien ne vaut un cahier de six francs et des titres en ronde pour donner l'amour du travail ; et aussi, ce qui est sans doute plus caché, que les mouvements de l'écriture appliquée disposent à l'attention véritable, qui veut des muscles déliés, des mouvements familiers, une pensée qui revient et se recoupe, comme font les boucles de l'écriture. Au reste essayez un peu de réfléchir avec les bras croisés, c'est ce qui ne se peut point ; l'homme qui pense écrit dans l'air, en quelque sorte, avec sa main ; mais l'écriture réelle ramène encore mieux l'esprit ; il suit alors ce geste fermé, qui ne l'égare point.

— Il est vrai, dit le professeur, qu'en parlant on use sa pensée, au lieu qu'en écrivant on la renouvelle.

— Et, dit l'instituteur, ce qui est bon pour l'homme est meilleur encore pour l'enfant, par la légèreté et instabilité propres à cet âge. Vous devinez comment je fus conduit à mettre ensemble la leçon de morale et la leçon d'écriture. Mais là-dessus je fis encore quelques petites découvertes, dont la principale est qu'il y a plus d'avantage à méditer sur un texte invariable qu'à suivre des

commentaires sans fin. De cela je n'aperçois pas trop bien la raison, si ce n'est en remarquant que les mots soulèvent toujours un brouillard ou une poussière d'idées étrangères, ce que la considération d'une même formule finit par réduire; au lieu qu'expliquer des mots par d'autres, c'est battre d'autres tapis. Donc, la nécessité aidant, je vins à faire copier les plus belles, les plus pleines, les plus courtes maximes que je pus recueillir, et plus d'une fois, comme des modèles d'écriture.

— On appelle de telles maximes des Pensées, dit le professeur, et peut-être n'est-ce pas parler si mal.

— Je le crois assez, dit l'instituteur. Mais toujours est-il que, par ces expériences, je vis enfin la morale où elle est, c'est-à-dire en tous et partout. Car chacun fait la morale au voisin, sans jamais se tromper d'un cheveu. Jacques juge Pierre, et Pierre juge Jacques. Infaillibles tous deux. Comme le jaloux juge la coquette et devine toutes ses pensées rusées et troubles; et comme la coquette devine toutes les folies du jaloux et ses prétentions et son ridicule. Comme l'obligé pèse les motifs du bienfaiteur; comme le bienfaiteur essaie la reconnaissance de l'obligé. Pour se délivrer d'admirer, dites-vous. Et quand cela serait, ne voyez-vous pas qu'ils savent très bien tous ce qu'ils admireraient, ce qu'ils ne pourraient pas ne pas admirer ? Mais j'aimerais mieux dire qu'ils ont soif d'admirer, et qu'ils y sont seulement difficiles. Comme un peseur d'or, qui ne se laisse pas détourner; comme un essayeur d'alliage, qui vous dit la quantité de l'or et du cuivre, à un grain près. Ainsi tout homme et toute femme est maître et professeur de morale, depuis sa naissance jusqu'à sa mort, sans se tromper jamais. La seule découverte qu'un homme puisse faire en ce domaine, c'est s'il s'avise de redresser en lui-même ce qu'il blâme chez le voisin. Le reste n'est qu'un jeu facile, et à portée de tous. Aussi je réduirais bien mes modèles d'écriture à deux ou trois maximes dans le genre de celle-ci : Ce que tu conseilles à ton voisin, fais-le. »

2 juillet 1921.

272

Le prolétaire ne comprend pas aisément ce que c'est qu'un bourgeois. Marx a dit que les idées d'un homme dépendent toutes et sans exception de la manière dont il gagne sa vie. Mais ce fort préjugé, qui donne lieu à de riches développements, doit être manœuvré avec précautions; car il est vrai en plusieurs sens. Je comprends assez bien ce que c'est qu'une pensée qui considère surtout l'industrie et les machines. Qu'elle penche à un matérialisme simplificateur, cela ne peut étonner. De même que Proudhon disait : « La pensée d'un homme en place c'est son traitement », de même je dirais bien que la pensée d'un ouvrier c'est la chose, l'outil et la machine; et par là je comprends assez cette prédilection pour un Fatalisme de forme mécanique, idée qui est comme le tissu de la réflexion prolétarienne. Mais cette dialectique ne termine pas l'esprit révolutionnaire. Il faut dire aussi que la pensée d'un prolétaire c'est son action. L'outil règne et gouverne; la main le pousse non sans précaution, mais sans aucun égard. Dès que la chose est connue en ses propriétés invariables, aussitôt elle est attaquée et transformée. La plaque de tôle est percée et rivée; la maison s'élève; le pont tend son arche. Aucun préjugé de doctrine ne peut tenir contre cette preuve de tous les jours. L'ouvrier est certainement de tous les hommes celui qui a l'expérience la plus suivie et la connaissance la plus assurée de la puissance humaine. D'où il me semble que cette tête industrieuse est habitée par deux idées dominantes qui gouvernent tour à tour; l'une qui règle les contemplations et d'après laquelle ce qui est devait être, par l'effet d'un immense et imperturbable mécanisme; l'autre qui inspire les actions, et qui est que, lorsque les choses ne sont pas comme on voudrait, il faut les remettre en ordre sans plus attendre.

Le bourgeois est tout en précautions et respects; son travail est de persuader et de plaire. Son premier souci est de ne pas déplaire. D'où vient que ses pensées sont formées d'abord de cette attention continuelle à l'ordre humain, ordre capricieux qui ne rend nullement en

succès l'équivalent du savoir et du travail. C'est ici le royaume de la bonne chance et du miracle. Les choses sont vues à travers ce brouillard humain; ce qui fait qu'il reste toujours, dans les idées d'un tel homme, une certaine couleur de religion. Au reste c'est toujours par là que nous commençons, puisque l'enfant attend d'abord tout des hommes; mais la pensée bourgeoise mûrit plus lentement que toute autre; c'est comme une enfance continuée. La poésie en témoigne, qui, dans ses meilleures inventions, a souvent quelque chose de puéril.

Il y a pis; et les bourgeois, dès qu'ils pensent en cercle, arrivent promptement au lieu commun, sans pensée aucune, par cette crainte de déplaire qui est au fond de la politesse. En pensant à ces assemblées de timides, qui parlent comme on chante, attentifs à l'air et aux paroles, Stendhal a pu écrire ce terrible mot : « Tout bon raisonnement offense. » L'invention se meut alors dans le Bel Esprit, que l'on ose appeler Esprit tout court, et qui est l'art de donner aux idées reçues l'apparence de la jeunesse. Encore est-ce un jeu dangereux. La prudence ramène chacun aux formules consacrées. Il faut parler alors comme on danserait. Et c'est par là qu'il faut comprendre l'immobilité conservatrice; les intérêts n'y jouent pas autant que la politesse. Et c'est ce qu'il faudrait d'abord comprendre. Qui ne comprend point s'irrite. Qui s'irrite frappe à côté du clou.

2 juillet 1921.

273

Un bègue c'est un homme qui va se heurter contre certaines consonnes, et ne parvient à les franchir qu'après une lutte violente. Cette gaucherie de la langue et du gosier, ce retour constant d'un petit malheur ont souvent de grandes conséquences pour l'esprit. Le bègue est presque toujours un homme qui veut parler, qui veut être écouté, et qui ne sait point écouter. Bien mieux, par cette lutte corps à corps avec les syllabes ennemies, il se maintient dans un état violent; sa pensée est en guerre comme sa parole; n'essayez pas de discuter avec un bègue. Et enfin, comme toute l'attention du bègue se porte sur

l'expression, exactement sur le mécanisme de l'expression, tout son effort se limite là; c'est à cela qu'il réfléchit, si l'on peut dire, à ces passages perfides, à ces pièges de l'articulation, à ces pénibles victoires après lesquelles tout est toujours remis en question; sa pensée est au manège, et retrouve les mêmes obstacles. Ainsi il n'a aucune espérance d'éclaircir ses pensées ni même de les changer; la peine qu'il prend pour les dire, pour les porter et jeter devant lui, est une sorte de preuve renouvelée. De même qu'on ne discute pas un tour de force, car il faut y applaudir, et c'est comme une délivrance d'applaudir pour le spectateur, après l'anxieuse attente, ainsi il faut que l'on approuve le bègue, en ses énergiques travaux de langue et de gosier. En lui se trouve la force persuasive, au plus haut degré peut-être. Voilà un orateur.

Ce portrait semble un peu trop appuyé, et fait caricature. Je ne voudrais pas offenser ceux qui poussent difficilement les labiales et les gutturales. Il y a des bègues à tous degrés, et plus ou moins dogmatiques. Mais je dessine ici d'après nature un des plus redoutables adversaires que j'aie rencontrés. Il déclamait sur la guerre, et devant un auditoire de naïfs; ses idées éclataient comme des obus; elles étaient mécaniques, violentes, sommaires. Tous les lieux communs s'y retrouvaient, et toutes ces meurtrières sottises que nous avons trop lues et trop entendues, pendant ces années de malheur. Mais jamais je ne sentis aussi vivement la puissance d'une invincible conviction. Mes manœuvres, mes essais socratiques, mes prises légères n'y pouvaient rien; vaines contre lui, assez occupé à se battre contre lui-même; sans effet aussi sur les autres, qui ne prenaient point au sérieux mes trop faciles remarques. Tout le sérieux était contre moi.

Puissance de la colère nouée. Il y a sans doute des esprits bègues. Sans aucune déformation grave à ce que je crois; mais par une timidité farouche qui d'elle-même crée tout l'obstacle; car ils aperçoivent l'obstacle, et se lancent pour le franchir, assurés d'avance qu'ils tomberont; irrités et blessés d'avance; et par cela seul ils tombent; et recommencent, et entraînent dans leur cercle de pensées nouées tous ceux qui cherchent leurs opinions hors d'eux-mêmes. Semblables à ce bègue, qui prenait pour preuves sa propre peine, sa propre timidité, et sa propre colère.

Ce bègue, comme tous les bègues, était délivré par la musique. Dès qu'il chantait, et il chantait fort bien, il oubliait de bégayer, sans doute parce qu'il portait alors son attention sur autre chose que sur ces funestes consonnes qui le faisaient trébucher en espoir, si l'on peut dire. Délivré alors, assoupli, souriant, humain. Les Muses seraient secourables aussi à l'esprit bègue. Car la beauté, de quelque genre qu'elle soit, dispose le corps selon la grâce et la retenue, effaçant cette laide colère qui s'irrite d'elle-même, qui s'entrave elle-même, qui se ferme à elle-même tous les chemins pour penser. Encore plus lorsque l'on considère le hideux visage de la guerre, qui fait grimacer par imitation. D'où l'on comprend ce conseil de l'oracle, au penseur jeune : « Socrate, apprends la musique. »

9 juillet 1921.

274

Il vous est arrivé plus d'une fois, dans la nuit, de mettre le pied sur une marche d'escalier imaginaire; il en résulte comme une courte chute, sans réel dommage, mais qui produit dans tout le corps une agitation incroyable. En tous ces mouvements déréglés nous nous sentons repris par la pesanteur, tyran infatigable. Nos travaux musculaires et nos précautions sont principalement contre elle, et depuis le jeune âge. Point de répit ni de tricherie. L'homme, en sa station debout, est un étonnant équilibriste; il ne peut allonger le bras s'il ne penche son corps de l'autre côté. Chaque pas est une sorte de chute en avant, aussitôt arrêtée. On peut s'étonner de voir que la peau n'est pas moins sensible sous les pieds qu'à l'intérieur des mains; car les pieds n'ont rien à prendre, ni à palper. Mais je crois au contraire que la plante des pieds ne cesse pas un seul moment de palper le sol, et d'éprouver, par des déplacements de la pression, les moindres changements dans l'équilibre du corps entier. On peut imaginer une situation telle que les mains, les oreilles, le nez et les yeux n'envoient au gouvernement de notre corps aucun message d'importance; il suffit que tout soit

dans l'ordre accoutumé autour de nous. Mais tant qu'un homme est debout, la surface de ses pieds ne cesse pas d'envoyer des messages pressants, qui doivent produire immédiatement effet, sous peine de chute. Et tous les muscles sans exception doivent ici travailler d'accord; car la pesanteur prend aussitôt ses avantages, et rien ne nous est plus sensible que ce petit commencement de chute. C'est pourquoi aussi rien n'est plus facile à imaginer que la chute; il dépend de nous de tomber un peu; ainsi la crainte de tomber est aussitôt fortifiée par un commencement de preuve, que la moindre panique musculaire modifie aussitôt. Par ces causes le vertige est sans doute la première puissance d'imagination.

Par opposition à ces alertes toujours renouvelées, je veux définir la position du repos comme celle où toute la chute possible est faite. Il faut alors que le corps humain prenne autant qu'il peut la forme d'un liquide, de façon qu'aucun muscle ne travaille contre la pesanteur, mais que tous reposent en nappe les uns sur les autres, autant que la structure du corps le permet. Or ce n'est point si commun; il n'y a sans doute que le tout petit enfant qui y arrive sans peine; c'est qu'il n'a point encore cette défiance d'imagination à l'égard de la pesanteur. Je soupçonne que beaucoup d'hommes se couchent debout, en quelque sorte, c'est-à-dire qu'ils restent pour quelque partie de leur corps en état d'équilibre et de défense devant l'ennemie intime et trop connue. Et c'est par là qu'ils restent souvent éveillés, bien malgré eux, et sans savoir pourquoi. Tous nos soucis, quelle qu'en soit la nature, sont vraisemblablement comme brodés sur notre souci principal, qui est de guetter et de déjouer la pesanteur.

Il arrive que l'on dorme debout. Les soldats en guerre ont connu cet état pénible, et savent bien que la chute ne tarde pas et aussitôt les réveille; moins heureux en cela que les chevaux, qui ont quatre pieds. Or, je crois qu'il arrive la même chose à ceux qui se couchent mal, c'est-à-dire qui, étant couchés, restent en quelque façon debout. Ils s'endorment par degrés; mais par cela même ils se relâchent et cèdent à la pesanteur, pour la partie de leur corps qui était debout, en équilibre et défense. De là une chute imperceptible ou presque mais qui parle éloquemment, de façon à réveiller aussitôt le dormeur.

Car nul n'a appris, nul ne peut apprendre à négliger le plus petit commencement de chute. Et chacun connaît ces rêves indéterminés et fort désagréables, qui vous réveillent par le sentiment d'une chute. Ces rêves sont plus ou moins ornés; mais l'alerte est toujours la même; et sans doute il arrive souvent que l'alerte nous réveille, sans aucun commentaire d'imagination. Tout est si défiant et armé en nous contre la pesanteur que cette petite peur nous retourne, et nous met de nouveau debout en attitude, quoique le corps semble couché. Ces remarques peuvent expliquer plus d'une insomnie. Le remède est de laisser d'abord agir la pesanteur, de façon qu'elle n'ait plus aucune prise. Prenez la forme d'un liquide.

9 juillet 1921.

275

Nous remarquâmes, un jour, près du cantonnement, deux croix de bois, ornées de fleurs champêtres, et sur lesquelles quelque pieuse main avait effacé les trois mots : Mort sans honneur. Voici ce que l'on racontait. Deux fantassins disparurent un soir; et il résulta de l'enquête que ces fantassins s'étaient volontairement rendus prisonniers. L'incident n'était pas nouveau. J'ai moi-même entendu un de ces soldats au visage creusé par la fatigue et l'épouvante, qui disait à ses camarades et à nous : « On en trouvera des volontaires pour la patrouille; on en trouvera autant qu'on en voudra; et on ne les reverra jamais. » Le soldat, comme on pense bien, ne fait pas tout ce qu'il annonce. La plèbe militaire, formée des soldats et des petits gradés, en entend bien d'autres et en dit bien d'autres.

Or, après la double désertion, deux camarades des transfuges dirent qu'on pouvait bien s'y attendre, et cet imprudent propos franchit le cercle des hommes boueux et parvint jusqu'aux guerriers propres dont la mission est de faire avancer les autres. Les deux bavards sont discrètement ramenés dans la zone des états-majors, et l'on arrive, de piège en piège, à leur faire dire qu'ils soup-

çonnaient les déserteurs, qu'ils avaient entendu d'eux des paroles assez claires; qu'ils avaient pu se faire quelque idée de leur projet et même des détails de l'exécution, mais qu'ils n'y croyaient point trop, et qu'au surplus ce n'était pas leur affaire, à eux simples troupiers, d'espionner leurs camarades et encore moins de les dénoncer. Telle est la morale du troupier. Quand ils eurent ainsi, de parole en parole, et l'un disant ce que l'autre cachait, découvert à peu près leur vraie pensée, formée par vingt batailles à tout attendre et à ne juger personne, alors la doctrine de guerre se découvrit à leurs yeux épouvantés. Qui ne s'oppose pas, par tous les moyens, dénonciation, surveillance, action de force, à l'exécution d'un acte qualifié crime, est lui-même criminel. Ils furent condamnés et fusillés. Ces croix fleuries, que nous avions vues, marquaient leurs tombes.

Chacun connaît sommairement, d'après une séance récente de la Chambre, l'exécution de deux lieutenants devant Verdun. Je me souviens d'avoir entendu deux lieutenants, c'était devant Toul, qui s'en allaient rendre compte à l'État-Major d'une attaque manquée. Ils décrivaient la boue gluante et profonde, les fusils inutilisables, les hommes attachés en quelque sorte par les jambes et livrés au feu de l'ennemi; ils blâmaient ouvertement les grands chefs, et ils revendiquaient l'honneur d'avoir arrêté cette folle tentative aussitôt qu'ils l'avaient pu. La colère les tenait encore; je suppose qu'ils revinrent au calme et qu'ils accusèrent la nécessité; sans quoi, convaincus d'avoir refusé obéissance, ils auraient très bien pu être fusillés sur-le-champ. La théorie du service en campagne, si je me souviens bien, prescrit que les gradés doivent imposer l'obéissance par la force; cela veut dire qu'il faut menacer du révolver celui qui n'avance point, et le tuer, si la menace ne suffit pas. Et il est clair que les explications de celui qui refuse d'avancer, ou qui prend parti de reculer, ne doivent jamais être écoutées; nulle raison ne vaut contre un ordre; et n'importe quel ordre militaire est strictement impossible à exécuter, au moins pour ceux qui sont blessés ou tués; mais la seule preuve admise est justement qu'ils soient blessés ou tués. Il faut du courage, ou si l'on veut, une sorte de délire enthousiaste, à ceux qui avancent. Mais la vertu propre au chef qui pousse ses troupes en avant,

c'est d'être impitoyable. Ou bien veut-on faire croire que la guerre serait possible, si l'exécutant était juge de ce qu'il peut tenter ? En toutes ces enquêtes, en toutes ces révisions, les accusés, qui sont vieux dans le métier, se défendront; et en vérité je voudrais les défendre, de façon à traduire en jugement devant l'opinion, la guerre elle-même, qui est en tous ses détails injuste, féroce, inhumaine. Si le commun des spectateurs arrive à la voir comme elle est, tout sera dit.

16 juillet 1921.

276

Quelle que soit la Constitution, dès que les citoyens se laissent gouverner, tout est dit. Auguste Comte signalait comme métaphysique toute discussion sur l'origine des pouvoirs. Effort mal dirigé. Les hommes ne sont point ainsi bâtis qu'on puisse en faire deux groupes, dont les uns ne mériteraient aucune confiance, tandis que les autres la mériteraient toute. De même on ne peut distinguer parmi les hommes les guerriers et les pacifiques; c'est le même homme qui fait la guerre et qui la maudit; et souvent il la loue et il la maudit dans la même phrase, et en quelque sorte du même geste. La grande affaire pour moi citoyen, n'est pas de choisir quelque ami de la paix pour négocier, transiger, traiter en mon nom selon le droit et selon le bon sens, mais bien d'empêcher que le chef, quel qu'il soit, prépare la guerre. Et le plus pacifique des hommes préparera et décidera la guerre s'il ne sent pas à chaque instant une énergique résistance. Les exemples ici abondent et se présentent d'eux-mêmes à l'esprit de chacun. Combien d'hommes m'ont déçu! Combien d'amis, même! On pourrait dire que tous les amis de la paix ont trahi. Mais c'est mal parler. Regardez bien; ils se sont orientés selon le pouvoir qu'ils avaient; tout commandement est guerre, par l'attitude, par l'entraînement, par le son de la voix.

Mais revenons aux individus. Si je déshabille un général, je trouve un homme; et quand je le disséquerais, et quand nous serions mille fois plus savants que nous ne

sommes, je suis sûr que nous ne trouverons en sa structure aucune fibre, ni aucune bosse, ni aucun composé chimique, qui soient spécialement militaires. En cet animal étalé ici et ouvert comme un livre, sur la planche à disséquer, j'aperçois le mécanisme de la peur, qui consiste en ceci que tous les muscles, à la première alerte, se tendent, se contrarient, renvoient le sang au ventre, étranglent la vie. J'aperçois encore sans peine un mécanisme qui corrige le premier, et qui est l'irritation; toute action réveillant tout et s'excitant elle-même, par le jeu des muscles, des nerfs et du sang, voilà un animal que nul danger n'arrêtera plus, s'il est une fois parti. Mais comme la fatigue et l'encrassement suivent inévitablement toutes ces agitations, et comme le plus enivrant plaisir est sans doute de se sentir dormant et éliminant, je prédis que la paresse sera la loi suprême de cet organisme, si puissant qu'on le suppose. Voilà pour l'animal. Maintenant, d'après ce gros crâne, d'après ces yeux, et d'après ces mains, je prévois une immense variété de perceptions et de souvenirs, ce qui, combiné avec les principaux mouvements animaux, expliquera assez toutes les passions humaines, toutes les sottises, et toutes les vertus. En tout cela je ne le crois ni plus pauvre que vous et moi, ni plus riche. J'ai eu la chance, où il entre un peu de sagesse, de n'être pas officier; mais j'avais tout ce qu'il fallait pour l'être, soyez-en sûr; et vous de même.

Que la vigilance ne se délègue point, c'est ce dont je suis le plus assuré. Qu'un galon ou une fonction changent aussitôt l'homme, et lui montrent un autre univers, j'en ai vu des preuves étonnantes, au reste je ne vois ni ne soupçonne, en ces changements, aucune espèce de ruse; l'homme est de bonne foi et ingénu toujours; naïf comme un héros d'Homère; je me le répète, je me le prouve et je me l'explique tous les jours, mais je n'en suis pas encore assez assuré. Semblable aux enfants, et ingénu moi-même en cela, je voudrais mettre en prison tous les méchants, et les bons sur le trône. Mais à peine aura-t-il la perruque et le manteau royal qu'il sera Louis XIV, c'est-à-dire infatuation et sottise sans mesure; c'est pourquoi je veux le contrarier; il faut que je le contrarie sans cesse si je ne veux point le haïr. Oui, mon cher ambitieux, vous serez roi et vous ne serez point sot,

pourvu que nous soyons vigilants. Et vous sourirez à ce peuple difficile.

23 juillet 1921.

277

Ce n'est pas peu de chose qu'être spectateur. Mais aussi ce n'est pas facile. Le spectacle humain est à ce point émouvant, et nous sommes si bons juges de l'injustice et des passions d'autrui, qu'aussitôt nous voulons entrer dans le drame; et cette impatience d'agir, mêlée de la peur qu'il faut surmonter, nous met au niveau des plus furieux, semblables à un médecin qui, en donnant ses soins au malade, prendrait lui-même la maladie. Cet effet d'une violence qui, dans le fond, est généreuse n'est point communément remarqué; on voit le mal dans les effets, mais on va rarement jusqu'à apercevoir que la cause du mal est dans les passions. Piège où les hommes sont pris depuis tant de siècles; ils font la guerre à la guerre, mais la guerre est en eux; je dirai même qu'une guerre juste serait, d'une certaine manière, la pire de toutes; car on pardonne alors à l'emportement, à la fureur, à la frénésie d'après des motifs honorables et même sublimes. Contre quoi Platon soutient que la vraie injustice est toujours dans cette sédition à l'intérieur de l'individu lui-même, et que la première justice est de se posséder et gouverner soi-même. Ainsi quand un homme prend froidement et volontairement le bien d'autrui, il y a espoir qu'il a raison, comme s'il enlève une arme des mains d'un homme ivre, ou bien qu'il se redressera par la vue des conséquences, comme s'il enlève à un paysan une terre que lui-même n'est pas capable de cultiver. Au lieu que si un homme en colère rend son bien à celui qui en a été privé, il n'y a aucun espoir, l'aveugle colère ne pouvant tomber juste que par hasard, et, même dans la justice, jetant en quelque sorte l'injustice à droite et à gauche. Tel est le jeu des révolutions, qui sont des guerres justes et généreuses; mais aucune guerre n'est juste et généreuse si ce n'est par ses motifs abstraits; à l'intérieur d'elle-même, si l'on peut dire, une guerre n'est

jamais ni juste ni généreuse. Sans aller au détail des effets, sur quoi on discute sans fin, considérez cette loi de toute guerre, d'après laquelle le plus généreux est nécessairement tué, tandis que le plus lâche et le plus menteur a les meilleures chances de survivre. Suivant cette remarque, les révolutions seraient toutes condamnées à dégénérer, en raison stricte des moyens violents qu'elles emploient.

Donc, le remède est esthétique toujours. Car ignorer le spectacle humain, ce serait sottise; et du reste c'est impossible. Il faut donc un spectacle humain émouvant et vrai d'un côté, mais en même temps séparé du spectateur par des signes bien clairs et qu'on ne puisse oublier. Ce que le théâtre assure par ses moyens propres, dont les plus puissants sont cette séparation des gradins et de la scène, ces fables étrangères à notre existence réelle, et cette poésie qui détourne de crier. Aussi ces entractes où le spectateur se reprend et se réveille, et ces changements de décor et de lieu, qui rompent l'émotion; enfin les décors eux-mêmes, qui sont sans réalité. Pareillement cet art profond et plein de ruses repousse le drame en action et les coups de poignard, et même l'apparence du sang répandu, ramenant toujours l'attention sur les discours, ce qui nous retient au bord de l'émotion insurmontable, par la seule nécessité de comprendre. Ainsi, par des artifices concordants, le spectateur est maintenu assis, et détourné de vouloir sauver l'innocente victime. Peut-être, par opposition, peut-on définir d'après cela le mélodrame, qui vise seulement à émouvoir, et qui bien aisément y parvient, cultivant sans prudence l'espèce des redresseurs de tort, qui sont des hommes de main, et très redoutables. En bref, je ne crois point que les sentiments généreux soient rares; c'est la discipline sur soi qui est rare, sans laquelle il n'est pas de jugement. Et vous ne pouvez point dire que le jugement ne suffit pas; car jamais vous n'essayez de juger seulement; toujours vous allongez la main, voulant changer avant d'avoir compris; et cela fait seulement un autre drame.

30 juillet 1921.

278

Si l'on veut corriger passablement des épreuves d'imprimerie, il faut se délivrer du sens, des constructions, de l'enchaînement, enfin de tout ce qui intéresse, de façon à percevoir les mots pour eux-mêmes, et dans leur structure usuelle. Souvent l'on découvre la faute après avoir lu la phrase, par un regard distrait et jeté du coin de l'œil. Lire en remontant n'est pas un mauvais moyen. De toute façon, il faut revenir à percevoir les mots comme des objets; mais la difficulté même qu'on y trouve fait bien voir à quel point l'intelligence est prompte et hardie. Un homme qui lit perçoit quelques sommets, quelques signes ou parties de signes de place en place, et devine presque tout. Non sans risques; cette témérité définit la pensée en son mouvement naturel. Quiconque pense commence toujours par se tromper. L'esprit juste se trompe d'abord tout autant qu'un autre; son travail propre est de revenir, de ne point s'obstiner, de corriger selon l'objet la première esquisse. Mais il faut une première esquisse; il faut un contour fermé. L'abstrait est défini par là. Toutes nos erreurs sont des jugements téméraires, et toutes nos vérités, sans exception, sont des erreurs redressées. On comprend que le liseur ne regarde pas à une lettre, et que, par un fort préjugé, il croie toujours l'avoir lue, même quand il n'a pas pu la lire; et, si elle manque, il n'a pas pu la lire. Descartes disait bien que c'est notre amour de la vérité qui nous trompe principalement, par cette précipitation, par cet élan, par ce mépris des détails, qui est la grandeur même. Cette vue est elle-même généreuse; elle va à pardonner l'erreur; et il est vrai qu'à considérer les choses humainement, toute erreur est belle. Selon mon opinion, un sot n'est point tant un homme qui se trompe qu'un homme qui répète des vérités, sans s'être trompé d'abord comme ont fait ceux qui les ont trouvées. C'est pourquoi nos prédécesseurs, et surtout les plus anciens, qui se sont trompés en beaucoup de choses, sont pourtant de bons guides; et c'est justement parce qu'on ne peut rester à ce qu'ils ont dit que ce qu'ils ont dit est bon.

Revenant à la lecture, je dirais que le progrès des parties au tout et des éléments à l'ensemble n'est peut-être pas naturel autant qu'on croit; et c'est peut-être perdre temps que vouloir montrer l'alphabet d'abord. On a observé que l'enfant apprend plus aisément à écrire qu'à lire; mais cette remarque ne conduit encore à rien; il faudrait rechercher si la pratique de l'écriture ne ralentit pas le travail de la lecture, qui est certainement, de tous les travaux humains, le plus long et le plus difficile. L'enfant lit peut-être alors comme il écrit, une lettre après l'autre, et reste perdu dans ce détail; et il se peut que ce travail ingrat lui donne pour toujours une marche boiteuse, car c'est à lire que l'esprit prend son allure. Allant même plus loin, je dirais qu'il ne manque pas d'esprits qui épellent les problèmes, et qui pensent toute leur vie par lettres et syllabes, sans assembler jamais. J'ai eu cette chance d'apprendre à lire sans qu'on ait su comment; ainsi j'appris l'alphabet quand je savais déjà le sens de beaucoup de mots, j'entends de mots imprimés. Si l'on mettait hardiment cet exemple en système, en dressant l'enfant à suivre au doigt une histoire que l'on lui lirait, je crois qu'on vaincrait en presque tous ce bégaiement sur les lettres, qui explique le contraste, si souvent remarqué, entre la pensée lisante et écrivante et la libre invective. Belles folies. Raison pauvre et laide.

13 août 1921.

279

Considérant les hommes, ce qu'ils recherchent, ce qu'ils admirent, ce qu'ils méprisent, et enfin ce qu'ils paient le plus cher, je reconnais en tous le sentiment du sublime. La marque royale c'est l'ennui. Il n'y a pas un homme qui ne s'ennuie de sa vie animale. Tous les spectacles présentent le surhumain, même d'un jongleur ou d'un équilibriste. L'homme ne se plaît qu'à vaincre, et, faute de pouvoir vaincre, il admire. Exigeant là-dessus, mais généreux. L'autre côté, de jalousie, d'envie, de petitesse, je le vois dans les auteurs de second ordre, qui

sont des gens fatigués; mais l'homme vivant n'est point comme ils veulent le peindre; eux-mêmes ne sont pas ainsi, ils ne cherchent que l'occasion d'admirer; je les y prends devant un débris d'aqueduc, ou bien à Shakespeare, ou bien s'ils lisent ou récitent quelques beaux vers; ils sont religieux alors; ils disent leur prière à l'homme. Le culte de l'homme est aussi ancien que l'humanité.

Il n'est rien d'envieux, dit-on, comme l'artiste. Je ne sais. L'admiration est un sentiment sublime, et nul ne vit dans le sublime à toutes les heures. Mais il n'est point juste aussi de considérer tout ce que l'homme fait et dit, en ses laborieuses, frivoles et traînantes journées; il faut voir ce qui lui plaît. Trois cents pianistes ensemble, cela fait un vilain caquetage de perroquets et de perruches; aigre vanité, et ridicule; attristante, mais triste aussi. Vient le maître, celui qui a vaincu et surmonté l'instrument mécanique, et les voilà tous en un délire d'admirer et d'acclamer; ils jettent alors comme des bouquets leurs travaux et leurs ambitions; comme des choses de peu, en sacrifice; et ces dons naïfs sont comme écrasés et réduits à néant par les puissantes mains, par le front attentif de l'homme qui méprise et surmonte toutes ces facilités et la sienne propre, soumis lui-même aux dieux véritables.

Je ne dirais même pas que ceux qui acclament un boxeur se trompent sur le sublime; simplement ils vont droit à la grandeur dont ils peuvent juger. Car il est assez clair que même un combattant médiocre a déjà vaincu la douleur, la crainte, la fatigue, le plaisir de manger, et la colère même, et l'envie même; ennemis familiers, que chacun connaît assez et trop. Si les merveilles de l'art se montraient, au-dessus des singeries, aussi clairement que ce coup de poing qui jette un homme sur le tapis, la foule irait au théâtre et à la musique comme elle va aux combats de boxe. Je ne dis même pas qu'elle préférerait le beau théâtre et la belle musique, car un art n'est pas en soi préférable à un autre, et toutes les victoires sont égales; seulement les unes plus claires que les autres.

La guerre est toute de religion. L'occasion d'admirer jette alors tous les hommes dans un bonheur enivrant qui les rend comme insensibles. Et le côté odieux, petit et laid de la chose, ils ne veulent point le voir. Ni les moyens d'effacer de notre monde humain ce barbare divertisse-

ment; ils ne veulent point les voir; ils s'irritent si on les leur montre; c'est les priver de sublime et les rejeter à l'ennui. Ne nous trompons point ici, l'erreur serait de conséquence. Il est bien vrai que ceux qui aiment la guerre sont souvent petits, envieux, intrigants; mais je crois qu'ils aiment la guerre justement parce qu'ils sont ennuyés et tristes d'être ce qu'ils sont. Si l'on comprenait mieux que la guerre est un spectacle, l'idée viendrait, qui est la bonne, de supprimer ce genre de plaisir, au nom de l'intérêt public et des bonnes mœurs, comme on a supprimé l'absinthe.

20 août 1921.

280

Je connais un homme très savant, et de jugement ferme, qui n'a jamais pu prendre sur lui de faire un cours. Sans doute il en accuse une imagination trop mobile, et cette timidité folle qui efface tout ce que l'on sait dans le moment même où l'on en a le plus grand besoin. Mais ces effets de l'imagination sont eux-mêmes purement imaginaires. Dans le fait, dès que l'on a commencé la première phrase, tout le reste va; et l'on voit qu'il n'y a rien de si commun qu'un homme capable de parler une heure durant, sans beaucoup chercher ses mots et sans tromper l'attente de l'auditoire. Toutefois la question est de savoir si l'on a jamais pu instruire quelqu'un par ce moyen. Je crois que nous confondons les genres, et que l'éloquence n'a rien de commun avec l'enseignement.

L'éloquence réveille ce qui est déjà connu, mais qui dormait, mais qui était sans force, et déshonoré par la maigre conversation. L'orateur est celui qui remet debout votre propre idée, de façon que ce qu'il dit soit justement ce que vous auriez voulu dire et que vous ne saviez pas dire. Comme ils sont cent ou mille qui renaissent ainsi à eux-mêmes ensemble par la magie de l'orateur, il y a un échange de témoignages, par l'applaudissement, par les mouvements de l'attente et de la pleine satisfaction, par le silence même. Ces témoignages font preuve, mais d'une certaine manière; preuve d'impor-

tance, plutôt que preuve de vérité. Quand mon socialisme, ou mon nationalisme, ou mon catholicisme faiblit par la solitude, cela ne veut pas dire précisément que j'en doute; il est mieux de dire que j'y crois toujours, et que l'objet manque seulement de consistance; je ne retrouve plus cette forte apparence, qui m'assurait sans autre examen comme sait faire une chose. L'orateur n'apporte donc point de preuves, mais plutôt le sang, la chair et le mouvement, qui manquent toujours trop à toutes les espèces de preuves. Il réveille et rassemble, par son cri, le troupeau des forces inférieures, occupé à paître. L'orateur ressemble donc assez à ces maîtres de gymnastique qui disposent le corps selon l'esprit.

Enseigner est une autre fonction, dont on n'a presque point vu encore les effets. Et ceux qui disent que nos maîtres négligent trop l'éducation, en considérant l'instruction seulement, se trompent tout à fait. Car tout est, au contraire, éducation en notre enseignement; je dirai presque que tout y est maniement d'armes. J'entends les cris uniformes et invariables des instructeurs, et je vois les conscrits un peu gauches qui s'étudient à disposer leur corps selon le cri. Je ne connais que la version latine, ou quelque autre exercice de ce genre, qui apaise le cri, et nous mette, enfin, en présence d'une idée qui ne soit pas une arme. Et ce seul pouvoir de considérer une idée sans l'empoigner aussitôt a suffi pour élever même des esprits médiocres au-dessus du fanatisme tremblant. Mais les meilleurs, par une plus longue familiarité avec la forme belle, ont fini par retrouver leur propre corps en ces pensées étrangères; par ce détour la gymnastique revient, et l'esprit est assuré de lui-même. Voilà à peu près ce que c'est que penser sans crier. C'est ce que pressentait et préférait sans doute l'homme timide dont je parlais, forte tête assurément. Trop sensible au cri humain; trop sensible à son propre cri. Mais il y a heureusement plus d'un chemin vers le silence pythagorique.

20 août 1921.

281

On ne lit plus les *Provinciales,* mais on lit certainement les *Pensées.* Je ne pense pas ici au professeur ni à l'étudiant, qui lisent par état, mais bien au liseur, animal non apprivoisé et dont les mœurs sont mal connues. La librairie témoigne là-dessus indirectement; vous trouvez partout une édition des *Pensées* de Pascal, conforme aux plus récents travaux, et délivrée de ces notes qui nous remettent à l'école. Mais qui se plaît à cette brutale philosophie? Quelque catholique qui a peur de l'enfer? Cela je ne le crois point du tout. Bien plutôt ce genre de catholique qui est commun chez nous, et que je veux appeler libre penseur. Avec ou sans la messe. Cette foule de solitaires couvre une grande étendue de pays.

Au juste, quoi? Une pensée intrépide. Un mépris assuré de toutes les importances. Un jugement dernier sur tout, où les rois sont aussi nus qu'à leur naissance. Le jésuite ne souffre point cette manière, et il est plaisant d'apercevoir que la querelle des *Provinciales,* que l'on croit oubliée, revient par le dessous. Il ne manque pas de jésuites sans messe; et le fond du jésuite est en ceci qu'il y a des choses qu'il ne faut point dire, et que le mieux est donc de n'y point penser. Le jésuite sans messe fait sa prière aux hommes compétents, ornant le préfet, l'académicien, le général et le ministre de cette suave perfection que l'on revêt en même temps que le costume. D'où un échange d'académiques sourires. Ah! qu'il est doux d'être jésuite! Sur ce propos somnifère, Pascal entre au jeu et vous réveille tous ces gens-là. « Je tirerai, dit-il, mon bonnet à toutes les puissances, comme vous faites. Mais comprenons pourquoi. Je veux bien être esclave, mais je ne veux pas être sot. Il faut un médecin pour mourir; et si je ne choisis pas de médecin à diplôme, me voilà livré aux guérisseurs et sorciers, qui se battront autour de ma carcasse. Comme en politique, où il y a moins à craindre d'un sot, qui règne par droit de naissance, que d'un millier de demi-habiles qui se battraient pour la couronne. En ce sens ce qui est établi est juste, et je salue ce qui est établi. Mais sans respect. Mon bonnet, oui; mon respect, non. »

Jésuites consternés. On ne peut point mettre en prison un homme qui obéit. Pourquoi dire ces vérités amères ? Puisqu'il faut saluer, n'est-il pas plus simple de respecter ? La politesse fait tous les jours ce miracle de faire entrer le respect par l'ouverture du geste, et de le pousser jusqu'au derrière de la tête. Prière, c'est politesse. Abêtissez-vous, oui; mais ne le dites pas, et d'abord ne le pensez pas, toute l'expérience vise là. Ce Pascal est impie et sacrilège; profondément impie et sacrilège. Voyez comme sa pensée prend force en son derrière de tête. Mais cela même il ne faut point le dire, car on lirait ce nouveau Lucifer, bien nommé Porte-Lumière. Éteignons-nous, et administrons.

J'ai rencontré de ces demi-jésuites qui pensent encore trop, et qui veulent, pour le roi accusé, plaider la sottise. « C'est un pauvre homme, vanité seulement. Que voulez-vous qu'il ait fait ? » Mais, mon cher demi-jésuite, il ne faut pas le dire, car aucun homme ne s'arrange d'une moitié de pensée. Et lui, aussitôt, travaille à s'éteindre, et cherche le jeu de cartes. Cette lâcheté est le seul mal humain peut-être. J'aime ces prolétaires qui veulent donner aux choses leur vrai nom. Remarquez qu'il y a des jésuites par là aussi, et surtout un bon nombre de demi-jésuites qui voudraient s'enfermer en leur demi-pensée. Mais, qui pense seulement une chose, il pense tout. Et quant aux extrêmes jugeurs, on ne m'ôtera point de l'esprit qu'ils seraient invincibles, s'ils prenaient le parti d'obéir; au lieu qu'en la révolte je vois revenir l'ordre invincible, et le chapeau sur un bâton qu'il faut adorer. Nous tournons sur place, et Pascal est loin en avant.

27 août 1921.

282

Un juge imperturbable et retiré du monde me disait hier : « A quel âge est-ce qu'un auteur commence à se répéter ? Cela ne tarde guère, il me semble. » Ce juge, qui a passé, comme la salamandre, dans le chaud et le froid des années et du malheur, et qui mourra pauvre, n'a

jamais montré la plus petite pointe d'envie ni aucune indulgence. C'est l'effet d'une nature bâtie selon l'architecture, pour le vent et la pluie; mais c'est l'effet aussi d'études picturales poussées assez loin, et du reste abandonnées sans regrets. J'aime cette sévérité d'atelier, aux yeux de qui la facilité du jeune âge compte juste autant que les grâces d'un petit chat, et qui dit à l'apprenti, après qu'il a travaillé dix ans : « Cette fois, c'est très bien, mais ce n'est encore rien. » Ici est l'homme en son chantier, inflexible et bon. Attentif et regardant loin, comme un bâtisseur de cathédrales. Il ne laissera point passer la pierre gélive; il ne consolera point celui qui l'a apportée et ornée; mais d'un coup de marteau il fera tomber cette apparence. Qui n'a point trouvé ce genre de Maître, je le plains; car, s'il faut qu'on soit ce genre de Maître pour soi-même, c'est trop difficile peut-être.

Je ne sais pas bien ce que c'est que l'envie; et sans doute ce n'est rien, ce n'est qu'une apparence. Il n'est même pas nécessaire de frapper dessus, ni possible; au regard direct, elle se dissout. Qu'est-ce qu'envie de richesse ? C'est vouloir posséder sans gagner. C'est vouloir et ne pas vouloir. Qui veut réellement la richesse, il s'engage en des travaux difficiles, où certainement il la trouvera. S'il a envié d'abord ceux qui sont plus avancés que lui dans ce chemin, cela ne dure pas longtemps. Il a à peine commencé à se faire un chemin qu'il juge aussitôt des moyens en même temps que de la fin; il sait ce que coûte l'argent; il ne l'en aime que mieux. Il commence alors à l'aimer par les peines et les victoires; il n'a plus maintenant de rivaux; ceux qui l'emportent sur lui sont des maîtres et des modèles. Et toutes les fois qu'il fera une faute, il aura encore plaisir à la marquer, à la juger, au lieu d'en accuser la mauvaise fortune. La chance est le dieu des sots.

Il n'y a de chance qu'aux yeux de l'envie, et cette pensée des envieux manque tellement de consistance qu'il n'y a que la paresse qui lui conserve une espèce de forme, comme fait le sommeil pour les songes. L'envieux veut penser qu'il y a de bonnes places que l'on obtient par l'amitié, sans travail, sans savoir, sans expérience, sans services rendus, et il veut s'irriter de ce qu'un autre les obtient, et non pas lui. La vérité est que les bonnes places ne manquent point; ce sont plutôt les hommes qui

manquent; je dis les hommes préparés, qui puissent les prendre; et ce sont les seuls qui osent les prendre. J'ai surpris dans les envieux un refus de vouloir, avec une ivresse de désirer. Je croirais même assez que, dans ce monde humain, le succès devance souvent le mérite; et les hommes que j'ai vus arriver se trouvent souvent en avoir un peu trop lourd sur les bras. La gloire se moque, prenez-y garde, et souvent couronne un singe. Homme de lettres, tu tiens la critique, ou la librairie; eh bien, qu'en fais-tu ? Tu as bien pris ce fortin, mais les réserves manquent; et le vrai artiste, assis dans les lieux bas sur sa riche provision, observe en curieux cet homme de guerre qui n'a point de troupes. Un sage, prophète de ce qu'il voit, disait d'un homme trop connu : « Raté arrivé. »

3 septembre 1921.

283

La méthode des migrations fut la première contre la famine; mais c'étaient maux sur maux. Ces multitudes errantes et misérables apportèrent toujours des pestes; avec cela ils jetaient l'alarme et toutes les violences dans les contrées plus heureuses. Le pire était peut-être que les champs abandonnés après un été sans pluie retournaient à l'état de déserts. Il est connu que des terrains déboisés par la culture ne peuvent rester fertiles sans le labourage et l'ensemencement. Les pluies d'hiver, quand elles tombent sur un sol dur et non travaillé, ruissellent en entraînant l'humus, en laissant les cailloux et le sable, comme chacun peut voir en quelques minutes sur ses plates-bandes, s'il arrose sans précaution. C'est ainsi que les pluies, au lieu de fertiliser, stérilisent, dès que le laboureur manque. Il n'y a que la forêt qui puisse, après de longues années, refaire l'humus nourricier. J'ai lu que ces singuliers effets, par lesquels s'expliquent peut-être les sables d'Afrique, ont été observés dans les plaines les plus fertiles de la Russie. Les peuples s'enracinent difficilement en ces terres inconstantes; et peut-être ont-ils encore les mœurs, les dieux et les pensées des migrateurs, comme on voit en Tolstoï et en Gorki.

La méthode moderne contre la famine est tout à fait autre; ce sont les produits qui émigrent. Mais il faut des routes commodes pour les produits, au lieu que les affamés s'en vont à travers les plaines, et sans doute par mille sentiers et en ordre dispersé; ce piétinement stérilise aussi. On dit que l'herbe ne poussait plus où les chevaux d'Attila avaient passé. Je n'ai bien compris cet effet par les vraies causes que devant les vallées sous Verdun, transformées en lacs de boue par les charrois et les passages. Par contraste j'ai mieux saisi la beauté de nos routes, bordées de gazon, ombragées d'arbres, terre foulée et sonore à côté de la terre ameublie, divisée, aérée, qui produit le blé, l'avoine et la luzerne; ici la charrue et la herse effacent les pas; la glèbe brune boit la pluie et le soleil; ici, en ces mottes légères et poreuses, se font les échanges chimiques; ici le soleil engendre les hommes, et par un détour, leurs passions, leurs idées et leurs temples. La route produit d'autres moissons; le bruyant trafic y fait entendre tout le jour ses roulements de charrettes et ses claquements de fouet. Migration du blé et du fourrage; hommes qui toujours s'en vont, hommes de la route. Ce fleuve du trafic arrose aussi les champs; le paysan reste; les autres pays le viennent trouver.

Ceux qui veulent fonder la géographie humaine, science belle et neuve, devront considérer ces deux migrations d'hommes et de choses, dont l'une a remplacé l'autre, et les routes d'invasion, larges, boueuses et piétinées, que remplaceront les routes de ravitaillement, étroites et dures, et surtout la voie ferrée noire, sortant du tunnel vulcanique, courant le long du fleuve et fendant les moissons. Les blés mûrs et les grasses prairies bordent les cailloux charbonneux. Ici sont les fécondes différences. Cette bruyante machine qui enroule sa fumée autour des peupliers assure la paix des champs. Selon les caprices des saisons elle emporte et rapporte. Il n'y a plus qu'une chance pour toute la terre; ils ne se peut plus que le blé pourrisse ici et manque là; aussitôt le trafic, par ses mille voies et ses mille routes, apporte et emporte, selon l'excès et le défaut, sans se tromper jamais, comme l'eau suit la pente. Heureux commerçants, partout bien venus! heureux rouliers, partout bien reçus! Apportant, en même temps que les choses qui manquent, des récits d'autres pays, quelque idée des autres mœurs, des autres

dieux, de toutes ces variétés et oppositions qui fertilisent les pensées aussi. Si pauvres que nous soyons, nous ferions couler aussitôt le fleuve nourricier vers nos frères de Russie, si de grandes voies de trafic bordaient leurs champs. Où les chemins manquent, l'humanité manque. Ce n'est pas par hasard que la guerre nous est venue de ce peuple sans routes.

3 septembre 1921.

284

Un peu de catholicisme ne nuit pas. Un lecteur inconnu reprend cette étrange pensée dans mes propos, voulant comprendre que je cherche après tant d'autres un peu de poésie dans la religion, afin de réchauffer l'esprit positif, un peu abstrait et froid. Ce n'est point faux radicalement, mais ce serait une manière extérieure encore de rattacher le passé au présent. Mon lecteur, et tous ceux qui veulent méditer utilement là-dessus, feront bien de repasser, selon les idées de Comte, l'ensemble de l'histoire humaine, mais en surmontant cette conception, elle-même métaphysique, qu'il y a des idées d'imagination sans aucune vérité, et dont le cœur ne peut se passer. Peut-être Comte a-t-il cédé à un préjugé puissant, quoique purement négatif, quand il a voulu loger le sentiment dans le derrière de la tête. Sentiment est pressentiment de raison; raison est sentiment développé. Le cœur n'a rien perdu. Les dieux sont nos métaphores, et nos métaphores sont nos pensées. Un ami précieux et assez bourru a bien voulu me dire, il y a peut-être dix ans, que j'étais, plutôt que toute autre chose, une espèce de poète. Il se peut. Lisant Chateaubriand ces temps-ci, j'étais forcé de me reconnaître comme un fils indigne de cet homme-là. Mais si je ne fais pas sonner mes phrases comme le bûcheron sa hache, ainsi qu'il fait, je vise à débrouiller mieux que lui cet amour triste qui le portait toujours en arrière. Le temps a passé depuis lui, et ce n'est point le catholicisme qui a développé la vérité du catholicisme. Comprendre c'est toujours dépasser; le temps nous y aide, mais il faut aider aussi le temps.

Il faut penser sur des exemples, sans quoi cet immense sujet engloutira nos faibles voiles. L'Église a réalisé le catéchisme pour tous et la société internationale des esprits. Cette audacieuse entreprise dépassait de loin ce que Socrate et Marc Aurèle pouvaient espérer. Le moindre esclave, le fils d'un serf ou d'un bohémien errant avait les mêmes droits que d'autres à lire et à entendre dans le Livre universel. L'esprit éternel était finalement juge de tous les rois et de toutes les puissances. La maison commune s'élevait au-dessus des échoppes artisanes, et la puissance n'y était reçue fraternellement que sous la condition d'être juste. Les valeurs s'ordonnaient comme il était convenable; l'ordre humain se montrait. Mais les forces reprirent cette province nouvelle. Je me souviens qu'au petit collège de curés[1] où j'ai commencé mes études, il y avait une inégalité choquante entre les riches et les pauvres. C'est au lycée seulement, et chez les incrédules, que j'ai retrouvé l'égalité catholique. Le trésor ne s'est pas perdu; il a changé de mains.

Et le catéchisme non plus ne s'est pas perdu; il s'est conservé et enrichi de toute science et de toute doctrine. L'idée de l'esprit universel a trouvé son corps, sa force et ses preuves; toute démonstration est une preuve de l'esprit universel; tout fait est une preuve de l'esprit universel, car aucune perception ne vaut que par l'universel assentiment; les rêves et les visions, les dieux eux-mêmes sont des perceptions individuelles, mêlées de nos humeurs, non accordées encore aux perceptions de nos frères les hommes. C'est selon un admirable pressentiment que les temples, lieux des prodiges, effacèrent les prodiges et firent l'union des esprits par leur masse solide et ordonnée, où les perspectives, les symétries et les ressemblances ramenaient les différentes vues à un seul objet. D'où l'on vint à épeler la grande forêt de l'expérience réelle; chacun de sa place témoignant pour tous. Mais où cette science maintenant ? Où cette fraternité ? Où cette paix promise ? Hors du temple. L'Évangile, en cette dernière guerre, fut bravé par les prêtres; et le grand pasteur ne sut rien faire de cette puissance qu'il veut avoir sur les esprits rebelles. Le *Te Deum* fut chanté dans la maison commune. Insulte à l'Église universelle, insulte à la communion des hommes, dans le temple même. Mais, hors du temple, malédiction sur tous les violents,

absolution sur tous ceux qui ont payé de leur vie. Par qui ? Par l'Église muette, formée aux arts et aux sciences. Église mêlée aux foules, faite de tous ceux qui ont eu communication de raison, et par qui l'esprit universel devait s'étendre et se manifester. Ainsi se formait l'universelle amitié; L'Église positive est pleine d'amis qui s'ignorent. C'est cette Église qui a excommunié la guerre. C'est là que l'ancienne Église a répandu ses forces spirituelles; la religion vit sous la forme de l'irréligion. Il ne faut[a] point dire que l'autre Église est morte. Frappez sur son tombeau, il est vide.

3 septembre 1921.

285

Que toute connaissance vienne de l'expérience, c'est ce que chacun accepte comme le dogme de notre temps. Je n'irai point contre. Toutefois je voudrais changer un peu l'axe de cette espèce d'axiome central, de façon à le faire tourner et travailler plus près de l'homme. J'aimerais mieux dire que toute connaissance réelle, quelle qu'en soit la nature, est expérience; et j'entends par expérience la perception d'un objet réel, présent aux yeux et s'il se peut aux autres sens; ainsi la pensée de l'algébriste c'est l'expérience de ses équations, que la vue explore, et dont le toucher transpose les termes par l'écriture. Je cite cet exemple parce qu'il étonnera; mais essayez de comprendre que le plus vigoureux penseur serait réduit ici à s'arrêter ou à s'égarer, s'il ne réalisait ses conceptions en cet objet stable, sur lequel il exerce ensuite le contrôle de l'observation. Cette remarque étend fort loin l'expérience, par la considération de notre action, qui crée des objets comme cercle, parabole, logarithmes, auxquels nous ne sommes pas moins soumis que nous le sommes aux voyages de Vénus; ainsi l'abstraction entre dans l'expérience.

Autre remarque, maintenant. L'enfant ne choisit pas ses objets. On peut penser que ce serait un immense avantage si l'enfant formait ses premières connaissances d'après ces objets simples, stables et qui ne trompent pas, comme sont beaucoup de choses de la nature extérieure;

mais il n'en est pas ainsi. La première expérience de l'enfant est celle d'une symbiose, ou vie commune, avec un organisme fort composé, siège de besoins, de désirs, d'émotions, de passions, d'idées; et de là, venant au monde, il ne vient pas encore directement au monde, mais le père, la nourrice, le frère, le chien et d'autres objets capricieux forment d'abord son petit univers. C'est là qu'il apprend la prière et la menace, deux procédés magiques auxquels il confie d'abord ses espérances, et qui circonscrivent ses premières notions, lesquelles sont ainsi superstitieuses et en même temps religieuses, qu'on le veuille ou non. Il n'est pas d'objet dans la nature que l'on fasse se mouvoir et travailler par un signe seulement; mais la mère cède à un sourire, et la nourrice obéit à un cri redoublé. L'enfant prend donc l'expérience du gouvernement avant toute autre; il connaît la puissance des passions avant de soupçonner les strictes lois du travail; il pense d'abord en roi. On voit que l'expérience extérieure trouvera la place occupée; elle aura surtout à redresser. Une erreur chérie creuse la place de chaque amère vérité.

Plus étonnant encore. Le premier travail porte nécessairement sur les signes; l'enfant apprend sa langue d'abord, et, comme Aristote l'observait déjà, il essaie naturellement d'étendre le sens de ses premiers mots aussi loin qu'il le peut. Le mot Papa désigne son père et tous les hommes qu'il voit, le portrait de son père et d'autres portraits, la canne de son père et d'autres cannes. Lolo désigne le lait en Normandie. Lélé désigne l'eau en Bretagne. Un enfant m'apporta une des feuilles du platane qui faisait danser l'ombre et la lumière sur la terrasse, en disant : « Soleil. Soleil. » Ces faciles remarques recouvrent une idée difficile, ou du moins bien cachée, c'est que l'erreur, ici encore, marche la première. L'identité est d'abord connue, plus tard les différences; et le langage conduit aussitôt le petit homme à un suprême abstrait, d'où il devra redescendre sous la pression de l'expérience et de l'ordre extérieur, tardifs instituteurs. D'où il suit que toutes nos conceptions, sans en excepter aucune, doivent porter la double marque de l'ordre humain et de l'abstraction préliminaire. Nos premières idées passent donc à l'état de métaphores, et en même temps le progrès de tout esprit se fait de l'abstrait au

concret. C'est renverser la marmite de Locke, et la vôtre, mon cher Psychologue; la vôtre aussi, mon cher Pédagogue[a].

17 septembre 1921.

286

Auguste Comte, qui a écrit sur le langage magistralement, ne se lasse point d'admirer la profonde ambiguïté du mot Cœur. On peut méditer là-dessus autant qu'on voudra, mais personne n'aura l'idée de redresser le langage. La sagesse populaire ne conseille pas ici, mais décide. L'expérience des siècles, qui a formé le langage en des myriades d'essais et selon la commune nature humaine, est de loin supérieure à nos faibles investigations. Qui sait bien sa langue sait beaucoup plus qu'il ne croit savoir.

Le même mot désigne l'amour et le courage, et les relève tous deux au niveau du thorax, lieu de richesse et de distribution, non lieu d'appétits et de besoins. Remarque qui éclaire mieux le courage et surtout l'amour; le physiologiste est détourné par là de confondre les passions avec les intérêts; pourvu qu'il pense et écrive selon la langue commune, le voilà averti. C'est ainsi que, par l'affinité des mots, plus d'une grande vérité se dessine au bout de la plume; et le poète rencontre encore plus d'heureuses chances que le sculpteur. D'où vient qu'il est vain de vouloir penser d'abord, et exprimer ensuite sa pensée; pensée et expression vont du même pas. Penser sans dire, c'est vouloir écouter la musique avant de la chanter.

Mais faisons sonner encore notre beau mot. Il a deux genres, comme dit le philosophe. C'est le cœur masculin qui est surtout courage; c'est le cœur féminin qui est surtout amour. Mais chacun des sens s'éclaire par l'autre. Car d'un côté il n'y a point de vrai courage si l'on ne sait aimer. La haine ne va donc point avec la guerre dans le même homme; et l'esprit chevaleresque se montre ainsi dans une manière de dire que nous avons reçue, et non pas inventée. D'un autre côté il n'y a pas d'amour plein

non plus si l'on ne sait oser et vouloir. La fidélité se montre ainsi en même temps que l'amour. Et le pur amour que l'on nomme charité est volontaire, et je dirais même courageux. C'est un triste amour que celui qui tient ses comptes, et qui attend que l'on mérite. Mais la mère n'attend pas que l'enfant mérite. Elle ose espérer, et oser espérer de quelqu'un c'est aimer. Le sentiment qui n'a point ce trésor de générosité habite au-dessous du diaphragme, et ne jure jamais de rien. Nul ne supporte d'être aimé pour sa beauté, ni pour ses mérites, ni pour ses services; de là les drames du cœur, de ce cœur si bien nommé.

Ces développements sont bien faciles à suivre dès que l'on est dans le bon chemin. J'aime mieux rappeler d'autres exemples, et inviter le lecteur à en chercher lui-même. Le mot nécessaire a un sens abstrait qui échappe; mais le sens usuel nous rappelle aussitôt comment la nécessité nous tient; Comte méditait avec ravissement sur ce double sens. On dit un esprit juste, et on ne peut le dire sans faire paraître la justice, qui semble bien loin, et aussitôt l'injustice, comme source de nos plus graves erreurs. On dit aussi un esprit droit, et le droit, sans pouvoir écarter la droite des géomètres, que ce discours appelle et retient. Aimer passionnément, cela évoque aussitôt esclavage et souffrance; la manière de dire est ici annonciatrice. Je veux citer encore affection, charité, culte et culture, génie, grâce, noblesse, esprit, fortune, épreuve, irritation, foi et bonne foi, sentiment, ordre. J'insiste, comme fait Comte, sur le double sens du mot peuple, qui enferme une leçon de politique; puisque le même mot désigne aussi bien l'ensemble des citoyens et ceux qui travaillent.

Heureux qui sait[a] ce qu'il dit! Proudhon, homme inspiré, trouvait à dire, contre un philosophe de son temps, qu'il n'écrivait pas bien, et que ce signe suffisait. Bien écrire n'est-ce pas développer selon l'affinité des mots, qui enferme science profonde? Aristote, en ses plus difficiles recherches, trouve souvent à dire : « Cela ne sonne pas bien. »

24 septembre 1921.

287

Vous pouvez appuyer le tranchant d'une faux contre une gerbe de blé; l'acier ne tranchera pas la paille, le fil de la lame s'émoussera. Mais observez le travail du faucheur; la lame, en son mouvement de scie, effleure à peine le brin d'herbe; la lame reste libre, et sonne aux oreilles; tout l'art de l'ouvrier s'emploie à transporter l'outil selon sa courbure, et en suivant la pointe; il en est de même pour la faucille, qui coupe en frôlant; sous la pression, l'herbe se coucherait. Le couperet et la hache sont au contraire les outils de la force; les passions s'y plaisent et s'y usent; ce sont plutôt des armes que des outils. Or nous commençons toujours par la force; la ruse ne vient qu'ensuite. Un enfant se sert[a] d'un couteau comme d'un couperet. Les gens passionnés font sentir au rôti de bœuf le poids de leur corps; la viande résiste et le couteau s'émousse; mais l'homme habile fait courir le tranchant au lieu d'appuyer; le couteau n'est qu'une scie à dents très fines. Quand le virtuose du couteau affile son outil, vous croyez qu'il polit et égalise le tranchant; mais au contraire il l'ébrèche avec art.

Un clou n'est qu'un outil de force; encore sait-il[b] apprendre la sagesse au marteau; car le principal n'est pas de frapper fort, mais de bien diriger le coup. Le poinçon que vous avez à votre couteau vous instruirait bien mieux, si vous observiez comment il est fait; car ce n'est pas sans raison qu'il a des arêtes; ce poinçon n'est pas un clou; ce n'est pas en poussant que vous l'enfoncerez, c'est en tournant[c], et d'une main légère; l'arête enlèvera à chaque tour et retour un léger copeau. Le poinçon est donc une sorte de rabot tournant. Moins vous appuierez, plus vous irez vite. Trop de force, toujours, trop de passion, voilà le défaut de l'apprenti. Sciez du bois si vous pouvez, cela est bon pour la santé; mais si vous appuyez sur la scie, elle bute et se déforme. Homme aux dents serrées, vous serez honteusement vaincu par la scie et la bûche. Vous serez vaincu, tant que vous n'aurez pas vaincu en vous-même les mouvements de l'impatience et de l'indignation. Ce qui est bon[d] pour la

santé, ce n'est pas d'user votre force, c'est de délier[a] vos passions. Une action légère, effleurante, bien réglée, un corps équilibré et retenu, tous ces signes effacés, qui sont des travaux inutiles, le sourire et la grâce de tout le corps, voilà ce que veut l'outil. La pelle et la pioche sont des maîtres de danse.

Les outils de force ont eux-mêmes leur sagesse. Il y a une manière de tenir la hache et le marteau qui supprime ce contre-coup dans les bras, bien connu des maladroits. L'ancienne charrue meurtrissait les poignets si l'on pesait de tout son corps sans retenue. Mais ici le novice imagine aisément que c'est lui qui fend la terre; et l'imagination est la principale source de fatigue. Il faut tenir[b] un manche d'outil comme un gouvernail, ou comme l'archet d'un violon. Ainsi tous les métiers sont une gymnastique contre les passions. Il n'y a rien de plus funeste sur la terre que le penseur qui ne sait pas enfoncer un clou; tout est raide et tendu en son travail; l'outil manque, qui lui conseillerait, et même sans égards, de délivrer sa poitrine et ses reins. La politesse dissimule cet état de violence ordinaire, mais ne le discipline point jusqu'au fond. Je devine le guerrier, entendez celui[c] qui pense la guerre, non celui qui la fait, d'après une raideur interne et une gaucherie policée, car toute violence est enchaînée et en guerre contre soi. Cette mauvaise humeur[d] se meut tout d'une pièce; il y a bien moins de violence dans le terrassier maigre, au râble de lièvre. C'est que la pelle et la pioche lui ont appris une grande politesse à l'égard de lui-même. Il n'y a que l'homme oisif, gauche et timide qui sache adorer la fureur. Heureusement, fureur n'est point force, et la colère combat très mal. C'est pourquoi[e] l'outil vaincra l'arme.

8 octobre 1921.

288

Psychologie et Sociologie s'abattent ensemble sur l'enseignement primaire. Sociologie, c'est bien. L'histoire manquait d'air et de perspective; l'anecdote recouvrait les institutions; il s'agit de restaurer dans les esprits la notion de l'histoire universelle; l'humanité va paraître

aux yeux des enfants. Nos sociologues officiels ne l'entendent peut-être pas tout à fait ainsi; mais cela n'importe guère. L'immense idée de la Sociologie Positive est dans Comte; c'est là que nos instituteurs vont la retrouver; elle vaincra par sa force.

La psychologie est une science mal assise. Elle est mise en pièces par les discoureurs et par les médecins, qui tirent chacun de leur côté. Ici, sans craindre de me tromper, je puis dire aux instituteurs de ne pas se fatiguer à ces vaines et confuses recherches; ils n'en tireront rien. Puisque, par la puissance de l'idée sociologique, ils vont revenir à Comte, qu'ils suivent aussi ce scrupuleux penseur dans le jugement qu'il porte sur la psychologie; ne craignez pas, cette forte tête sait très bien où elle vous conduit. Parmi les découvertes, nouvelles encore aujourd'hui du fondateur de la philosophie positive, il faut compter celle-ci que les lois de l'esprit sont invisibles dans l'individu, et visibles seulement dans l'espèce. Il faudrait donc, si l'on tient aux mots, dire que la psychologie positive sera sociologique ou ne sera point. Mais je veux expliquer par un exemple ces vues supérieures, d'après lesquelles toute notre bibliothèque psychologique est bonne pour le pilon.

Tous les psychologues sont amenés à réfléchir sur l'origine des idées; il y a là-dessus d'immenses polémiques et un entassement d'observations ambiguës. Mauvais chemin. Si ces observateurs avaient lu seulement avec attention l'immortel chapitre de la *Statique sociale* qui a pour titre : « Théorie positive du langage humain », ils comprendraient sans doute que l'enfant apprend à parler avant d'apprendre à penser, ou, si l'on veut, qu'il apprend à penser en apprenant à parler; d'où il suit qu'il pense d'abord les idées les plus abstraites et les plus difficiles, non pas du tout d'après sa courte expérience de physicien, mais d'après une expérience politique, qui éclaire les mots par le spectacle humain seulement. Lorsque l'enfant aborde, par les yeux et les mains, l'étude des choses matérielles, sans cet écran de la mère et de la nourrice, si longtemps placé entre les choses et lui, il est déjà métaphysicien, théologien, poète et mage. À quoi nous ne pouvons rien; et c'est heureux, puisque la longue enfance de l'espèce est ainsi promptement digérée.

Maintenant quelles furent les premières idées de l'espèce ? Non point tirées d'expériences simples et concordantes; folles idées au contraire, tirées de l'expérience politique, toujours ambiguë, et aussitôt intrépidement étendues jusqu'aux étoiles, aussitôt célébrées, chantées, adorées, contre les leçons de l'expérience. Les contes et les mythologies nous donnent une faible idée de ces improvisations hardies qui furent les pensées de l'enfance humaine. Mais les sociologues de ce temps, d'après l'impulsion de Comte, ont poussé fort loin l'étude du fétichisme tout nu; il est vrai que, détournés de l'esprit d'ensemble, si admirable chez le maître, ils n'ont point reconnu leur propre pensée en ces pensées de sauvages. C'est pourquoi je dis à ceux qui veulent s'instruire : « Tenez-vous-en à Auguste Comte comme à une Bible, pendant dix ans, et moquez-vous des Sorbonagres. »

22 octobre 1921.

289

On entend d'étranges choses dans les trains. Un homme disait à un autre, en parlant d'un troisième absent : « Il est matérialiste, et en même temps, il est idéaliste. Comment cela s'arrange dans son esprit, je ne sais; pourtant c'est ainsi. » Je suppose que l'homme qui parlait était pasteur de son métier; mais il ne faut pas oublier que les pasteurs et prêtres parlent à beaucoup de gens, et se font écouter. Au surplus la même contradiction, que ce voyageur signalait, se retrouve dans un bon nombre de prolétaires, qui se disent matérialistes et qui sont en même temps des hommes de grande foi. Y a-t-il contradiction ?

Le matérialiste est assuré de la nécessité mécanique; il croit ferme que les mêmes causes produiront toujours les mêmes effets; de quoi les preuves sont innombrables, pour celui qui manie l'outil; et, si peu qu'il s'instruise, en réfléchissant sur le levier, le coin ou la poulie, il entrevoit une loi simple, du même genre que celles qui se montrent à tous dans les opérations arithmétiques les plus faciles. Dans une addition, il faut que l'esprit s'y

retrouve; il n'admet point du tout comme possible que les mêmes nombres, plusieurs fois additionnés, donnent des totaux différents. L'esprit se retrouve encore dans le levier, de la même manière et sans trop de peine. « Car, se dit l'homme, je suis certain qu'un bâton ne travaille pas, et qu'ainsi je dois retrouver au petit bras du levier le travail que j'exerce sur le grand. Et, comme c'est évidemment le même travail de monter six seaux d'eau au premier étage, et un seul seau d'eau au sixième étage, je comprends pourquoi cet effort puissant sur l'extrémité du petit bras, qui se déplace peu, équivaut au faible effort qu'exerce ma main en parcourant une distance bien plus grande. » Quand il peut écrire que le produit de l'effort par la distance est le même aux deux bouts du levier, et quand il s'assure que les machines les plus différentes de forme et les plus composées vérifient toutes sans exception cette loi simple et élégante, c'est alors qu'il triomphe, nouvel Archimède, et préjuge que tous les changements dans ce monde se font d'après des lois de ce genre qu'il s'agit de découvrir. C'est prononcer intrépidement que ce qui satisfait notre raison est en même temps la loi des choses. Le voilà qui suit Pythagore et Platon, quoiqu'il n'en veuille point convenir.

Idéaliste ainsi en théorie, il l'est aussi naturellement dans la pratique. « Si j'ai ce grand pouvoir de comprendre ce qui est, comment pourrais-je ne pas l'employer à régler ce qui sera ? Les idées inflexibles gouvernent déjà le monde des choses; elles doivent gouverner le monde des hommes. Quand je vois que les journées de travail sont dévorées par les oisifs, je puis bien m'arranger de cela, me faisant flatteur de riches comme tant d'autres; mais mon esprit ne peut s'en arranger; il ne s'y retrouve point; il ne comprend point. Il faut désormais que mes actions aient égard à la plus noble partie de moi-même. » Ainsi méditerait le réformateur, s'il prenait le temps de réfléchir sur ses propres idées. Mais il les pousse devant lui comme des outils, cherchant le vrai de chaque chose et le juste de chaque action. Ainsi tournait le cric, bien avant que la théorie du levier fût connue.

22 octobre 1921.

290

Une éclipse de soleil ne nous apprend rien de neuf; nous connaissons la forme et les dimensions apparentes de ces deux disques dont l'un peut recouvrir l'autre. Les courses de ces deux astres sont bien faciles à observer dès que l'on connaît les groupes d'étoiles qui reviennent invariables en chaque saison. Pour la lune, l'observation est directe et facile. Vous la voyez d'abord en son croissant, après le coucher du soleil; vous remarquez aisément quelque étoile dans son voisinage; le lendemain, à la même heure, vous voyez clairement que la lune s'est déplacée vers l'est en même temps que son croissant s'est élargi; le chemin qu'elle fait ainsi en un jour est d'environ vingt-cinq largeurs de lune, soit plus de douze degrés. Si vous la suivez dans le ciel vous la voyez s'éloigner du soleil jusqu'à se montrer juste quand le soleil se couche; elle est alors dans son plein; puis, dérivant toujours vers l'est, elle se rapproche du soleil levant, en même temps qu'elle s'amincit de nouveau; elle se perd dans les rayons solaires, pour reparaître ensuite au couchant. Il est naturel de penser que la lune invisible voyage alors en même temps que le soleil.

Il reste à connaître les déplacements du soleil, en considérant, après son coucher, quelles sont les étoiles qui le suivent; et l'on remarque, si l'on observe de quinzaine en quinzaine, que les étoiles gagnent sur le soleil; nous dirons, d'après cela, que le soleil dérive vers l'est aussi, comme la lune, mais bien plus lentement, faisant en un an le tour des étoiles, et suivant parmi les constellations le même chemin que la lune; d'où cette conclusion qu'à chaque nouvelle lune, la lune devrait nous cacher le soleil; le vrai est que leurs routes sont voisines et se croisent deux fois. Le détail est compliqué; mais enfin l'éclipse peut être attendue; nous y reconnaissons la lune familière.

L'éclipse de lune fait apparaître un troisième personnage, que nous n'avons jamais vu dans le ciel. La pleine lune se lève devant moi; le soleil s'est couché derrière moi; une ombre arrondie attaque la lune par le dessous,

comme d'une grosse boule qui se trouverait juste entre le soleil et la lune; comme une autre lune, qui ferait éclipse de soleil pour les habitants de la lune. Considérant les positions, les grandeurs, et ce que je sais du ciel, je n'ai point le choix. C'est la terre elle-même que je vois dessinée par son ombre, comme je vois sur ce mur l'ombre de mon chapeau. Je sais que la terre est ronde, d'après des raisonnements forts, mais qui vont contre les apparences communes. Cette fois-ci l'apparence répond aux raisonnements; je vois que la terre est ronde; je vois le bord du disque terrestre sur la lune comme les habitants de la lune le verraient sur le soleil au même moment. Image unique de notre demeure voyageuse.

22 octobre 1921.

291

Le dimanche est le jour où le laboureur contemple son œuvre et la juge. Non point d'après le repos qu'elle lui promet, mais plutôt d'après le travail qu'elle lui promet. Je n'ai jamais connu de paysan qui travaillât en vue d'une existence plus douce, avec loisirs et plaisirs; il ne rêve jamais autre chose que de conquérir une terre qui soit à lui, s'il n'en a point, ou d'agrandir celle qu'il a. Ces acquisitions espérées lui plaisent par une immense suite de travaux pénibles, mais libres, c'est-à-dire selon le plan qu'il forme lui-même, et qui est sa chère pensée. Nous nous faisons une faible idée de la contemplation paysanne. Les couleurs des champs en toute saison rappellent l'ordre des cultures; il n'est point de bouquet d'arbres ni de touffe d'herbes qui n'ait un sens, une histoire et une destination. L'œil saisit l'effet des dernières pluies et des eaux souterraines. Les chemins montrent leurs ruses, leurs détours, leurs passages difficiles et leurs fondrières; tout raconte les travaux passés; tout appelle des travaux. L'hiver même est trop court; déjà à l'automne le printemps est en vue, avec son cortège d'herbes folles. Le temps manque déjà, le temps manque toujours pour vaincre la nature indisciplinée. Les caprices du ciel viennent troubler ce beau jeu; mais la pluie ou la gelée

conseillent d'autres travaux. Cette variété tue l'ennui. Voilà le plus beau des jeux.

Celui qui travaille pour un maître pense surtout aux produits et aux profits. Les travaux n'ont plus alors en eux-mêmes leur prix et leur fin. Un fermier règle encore librement ses entreprises, mais il n'est pas assuré de les continuer, ni d'en voir le fruit. Le valet de ferme a une pensée encore plus réduite; son ambition ne va pas plus loin que le tranchant de l'outil. Ou bien il pense à son jardinet, s'il en a un.

On confond trop souvent l'amour de la propriété avec ce sentiment du travailleur qui revendique une part des produits du travail. Ce qui est aimé d'abord, dans la propriété, c'est la liberté des travaux, plutôt que le libre usage des produits. Aussi nul homme n'aime du même amour le travail sur son propre champ, même aride et ingrat, et le travail d'un valet de chambre, quand il serait bien plus doux et bien mieux payé. De même il y a bien de la différence entre un paysan qui promène ses yeux sur son champ et un avare qui compte son or. Peut-être pourrait-on dire que le paysan établit sa domination sur les choses au lieu que l'avare établit sa domination sur les hommes. La terre travaille pour le paysan pendant qu'il dort; les hommes travaillent pour l'avare pendant qu'il veille. Ainsi le droit de propriété est équivoque. Il recouvre deux idées antagonistes, l'idée qu'un homme a droit sur son propre travail et sur les produits de son propre travail, et l'idée qu'un homme puisse avoir droit sur le travail d'autrui et sur le produit du travail d'autrui. La seconde idée est une suite de la première, et une négation de la première. La négation suit l'idée comme son ombre. Si le laboureur prend un aide pour moissonner, il le paie le moins possible. Au nom des droits sacrés du travail il viole les droits sacrés du travail. O liberté, que tu as fait d'esclaves! Et cela fait bien voir que quelques principes abstraits ne suffisent pas à régler notre difficile existence. La guerre est d'abord dans les idées, comme autrefois les querelles entre les dieux.

29 octobre 1921.

292

La pudeur est la parure du héros. J'invoque ici Kipling, qu'on ne soupçonnera point d'honorer trop peu la guerre et les guerriers. Dans un livre qui a pour titre *Stalky and Co,* l'animateur fait vivre des écoliers qui rêvent d'aller conduire la guerre dans toutes les parties du vaste empire; les aînés, quand ils reviennent, sont comme des dieux. Vient un homme politique qui fait des phrases, et qui, pour finir, déploie le pavillon britannique, qu'il tenait roulé. Scandale. Gêne et honte. La scène est retracée sobrement et fortement. Le plus beau, le plus précieux dans l'homme est resserré en cette page, et sans ornement, comme il convient.

Le fond du courage est certainement l'empire que l'on prend sur soi-même; c'est pourquoi nous voulons quelque chose d'impassible dans le héros. Le mot noblesse, en son sens populaire, désigne ce genre de majesté tranquille. Par opposition, tout ce qui déclame, tout ce qui s'emporte semble petit et de pauvre ressource. Chacun sent bien qu'il est vil de parler de son propre courage; et, au surplus, l'expérience fait voir que la chaleur de la colère n'égale jamais la durée de l'épreuve, et que le guerrier arrive bientôt à considérer le désespoir sans ornement, qu'il doit vaincre par volonté et serment à soi, sans aucun secours lyrique ou épique. Ce que la statuaire, en sa belle époque, a représenté comme il faut. Le héros, donc, rassemble ses armes, et se fortifie contre ses propres émotions, quelles qu'elles soient. La pudeur et la modestie sont les signes d'une nature bien gouvernée et de la vraie force d'âme; et ces signes ne trompent guère.

Un des hommes les plus braves que j'aie connus offrait le modèle de la politesse, dans ses actions et dans ses paroles. Sobre dans les signes, et résolu dans les actions. C'était un marin, qui avait conservé le vêtement de couleur sombre; et l'on racontait que l'ennemi l'avait surnommé le Diable noir; on voit assez par là qu'il ne se permettait pas d'avoir peur. Il se peut que le métier de marin donne plus qu'aucun autre ce genre de courage

qui ne déclame jamais, peut-être parce que l'ennemi de tous les jours n'a point visage d'homme. Toujours est-il que ceux qui l'approchaient tenaient les yeux sur lui comme sur un modèle; et je crois qu'il n'y a point de doute là-dessus.

Revenant à Déroulède, à qui j'avais pensé d'abord, je suis disposé à le placer bien au-dessus des purs déclamateurs; et je veux bien croire qu'il se serait fait porter à l'ennemi, s'il avait vécu plus longtemps, afin de trouver une mort qui s'accordât à ses discours. Mais certainement il a manqué de pudeur et il a cela de commun avec ceux qui l'ont loué, quoiqu'il les dépasse par ses actions de jeunesse. Et j'aperçois une sorte de justice en ceci que de purs rhéteurs ont loué principalement en lui la seule chose qu'ils aient su faire pour la patrie, et dont ils essaient d'être fiers, parler.

29 octobre 1921.

293

Les hommes ont fait superstition de tout; mais il faut reconnaître que le spectacle des corps célestes était le plus propre à les détourner de croire et à les conduire à la vraie foi. Je mets à part les étoiles filantes, qui savent toucher les cœurs encore maintenant. Quant aux éclipses, il suffisait de garder les archives du ciel pendant un siècle ou deux pour soupçonner qu'elles revenaient selon un ordre certain, comme les astres eux-mêmes. L'ensemble des étoiles fixes et leur lent glissement de chaque jour, qui décrivait l'année et ramenait les saisons, était propre à enseigner l'ordre et à soutenir les espoirs communs et raisonnables.

Au contraire la folle espérance[a] de chacun trouvait aliment dans les surprises de l'expérience terrestre. Le vol des oiseaux, le passage des bêtes conduisirent toujours le chasseur; mais les actions du chasseur changeaient l'événement, ses passions de même; la confiance donne l'audace et l'adresse, ce qu'exprime le mot bonheur, en tous ses sens. Au rebours la crainte et la défiance rendent maladroit et malheureux, comme on dit. Le chasseur faisait lever les présages, et travaillait, sans le savoir, à les accomplir. C'est pourquoi il priait les dieux, les bêtes, la

flèche et l'arc; il adorait la prière elle-même, choisissant les mots comme des armes. Et lui-même faisait l'avenir selon les présages. Par exemple, s'il avait laissé échapper quelque parole de mauvais augure, il rentrait à la maison. On comprend comment l'action a d'abord brouillé les lettres, ce qui rendait indéchiffrable l'expérience justement la plus familière et la plus proche.

Même ce que nous appelons chimie devait d'abord fortifier les espérances les plus chimériques. Car, à force de tout mêler et de tout cuire, on obtenait des transformations inattendues, comme on voit dans Balthasar Claes, toujours sans savoir pourquoi, tant que la main impatiente troubla les faits sans précaution. D'où les grimoires de Faust. Ce genre de recherches explique le pas de Balthasar dans l'escalier; cette page, dans *La Recherche de l'absolu,* instruit plus que Broussais, et ce n'est pas peu dire. Ainsi, avec la chimie, on voit l'objet se dérober, en quelque sorte, à l'esprit, dans le brouillard des recherches et des procédés.

Où donc l'ordre[a], où donc les moyens, quand le succès trompe, quand les revers mêmes n'instruisent point ? Où les sources de l'espérance raisonnable ? Où la règle du travail, et sa récompense ? Où la sécurité de l'esprit ? Où les promesses qui ne trompent point ? Où le modèle de l'ordre ? Où la consolation ? Où la justice ? Il fallait regarder le ciel. Ce geste est resté. Dans la misère, le désordre et le repentir, l'homme cherche les étoiles institutrices. Ce mouvement rassemble une longue histoire, astrolâtrie, astrologie, astronomie, géométrie, mécanique, physique, raison[b]. Considérons bien que l'objet que nous ne pouvons changer est celui qui nous a instruit sur ce qui est; et cet objet, c'est l'objet céleste. Contre les sophismes des passions, contre les préjugés, c'est toujours à cet objet-là que nous revenons. Ce regard signifie que la réalité se moque de nos raisonnements. Il remet à leur rang la multitude des fous; il confirme l'homme en lui-même. Il est la grande assurance; les dieux sont là-haut. Ces métaphores si justes ont aussitôt renvoyé l'enfer sous nos pieds. Elles ont donné un sens à la chute, et à l'attitude humaine. Le geste de prier s'est envolé de la terre. La religion a pris de la hauteur. Le péché a rampé, sous la forme du serpent.

5 novembre 1921.

294

Une tombe, une grossière image, des marques reconnues sur l'arc ou sur la hache changent soudain les pensées. L'air natal, le jardin de la première enfance et des premiers jeux, la maison paternelle, les rues de la ville et les bonnes femmes au marché, toutes ces choses reconnues font bien mieux encore que verser des souvenirs, des regrets, des affections; elles disposent le corps selon la confiance puérile, depuis longtemps oubliée; c'est une douceur et une grâce que l'on sent et que l'on touche; les passions amères sont aussitôt déliées; c'est l'heure des espoirs et des serments; c'est un retour de force et de jeunesse. Ainsi nos naïfs ancêtres, touchés par la beauté des choses, adorèrent une invisible présence; d'abord des morts familiers, puis des morts illustres, à mesure que les vivants se réunissaient pour éprouver de nouveau, et bien plus fortes, ces émotions délicieuses. Les temples, par la masse, l'écho, les souvenirs accumulés, grandirent le Dieu. Le retour des cérémonies, les récits qu'on en faisait, les chants et les danses portèrent les sentiments esthétiques jusqu'à une sorte de délire. Les malheureux furent consolés; bientôt ils furent consolés en espoir, et, par la prière, ils évoquèrent l'assemblée dans la solitude. C'est pourquoi il ne faut point dire que l'on éleva d'abord des temples en l'honneur des dieux; mais il y eut des monuments, des maisons plus grandes et plus solides, des reliques de l'homme, des pierres et des nœuds de bois à sa ressemblance, bientôt sculptés par le témoignage des mains. Le dieu vint habiter l'idole et le temple.

La première réflexion porta sur ce grand et mystérieux sujet. On croyait aisément et même avec ferveur tout ce qui visait à expliquer tant bien que mal le bonheur le plus étonnant. Le miracle fut ainsi la première preuve.

Il faut admirer comment les plus sages, toujours ramenés au positif par la pratique des métiers, parvinrent à mettre un peu d'ordre et de raison dans les inventions théologiques. Il est vrai que les guerres formaient de grandes unités politiques, et qu'il fallait établir la paix

aussi chez les dieux. La parenté des dieux et le pouvoir patriarcal transporté dans l'Olympe furent des inventions comparables à celles de Copernic et de Newton. Les théogonies, dont nous voulons rire, marquèrent un immense progrès de la raison commune. La sagesse, fille de la beauté, trouva asile chez les dieux; et les philosophes commencèrent à réfléchir à leur tour sur les mythes populaires, soupçonnant déjà que l'homme juste dictait ses lois à Jupiter.

D'après cela il faut considérer le catholicisme comme un progrès décisif, même dans l'ordre intellectuel, puisqu'en décrétant un seul dieu et une seule loi pour tous les hommes, il réduisit les autres dieux à l'état de puissances subalternes, et tendit toujours énergiquement à purifier les miracles, à purifier aussi les dieux, en les jugeant d'après le modèle intérieur. En les ramenant[a] au cœur humain, qui est le vrai lieu des miracles. Il est clair que ce nouvel objet ainsi changé en idée, devait être soumis[b] de nouveau à la réflexion et à la critique, et que le Dieu métaphysique, qui n'intervient plus que selon les lois immuables de la sagesse, devait rassembler en son idée toute l'humaine espérance. Pour peu de temps; car le progrès des sciences, né lui-même de ce long mouvement de réflexion, touchait déjà, avec Descartes, à ce moment de l'esprit où l'imagination, avec son cortège de dieux, est enfin logée dans le corps humain. L'anthropomorphisme cesse alors d'être une erreur. Il est le témoignage des plus hautes valeurs; il rassemble le héros et le dieu en une seule image, fille de nos gestes et de notre forme. Prométhée[c] connaît maintenant le secret des dieux.

12 novembre 1921.

295

Beaucoup d'enfants sont en lutte avec les difficultés de l'orthographe; les parents s'étonnent; le maître vient quelquefois à penser que l'orthographe est une mode qui passera. La grammaire rappelle que Corneille, Sévigné, Bossuet écrivaient les sons selon leur humeur ou leur

fantaisie. De temps en temps on lit quelque article d'un intrépide réformateur qui écrit filosofie, sintèse, et ainsi du reſte; il faut lire tout haut cette écriture nouvelle et en quelque sorte la chanter, comme on fait pour la musique.

Quelquefois vous observez un homme assez bien mis et de manières passables, qui lit son journal en marmottant, comme le curé lit son bréviaire. Le curé agit ainsi par discipline, et cette obligation a plus d'un sens; mais l'autre homme eſt médiocre liseur et certainement sans culture; ce signe ne trompe point. Un homme qui sait vraiment lire lit des yeux et non des lèvres. Il reconnaît les mots d'après leur aſpect, comme une vigie reconnaît un bateau aux cheminées. Si vous écrivez filosofie, vous supprimez deux cheminées; je ne reconnais plus le bateau. Temps perdu; car l'attention utile ne se porte pas sur un mot, mais sur une suite de mots qui font un sens par leur relation. C'eſt un esprit lent qui s'arrête à chaque mot; l'idée n'eſt point dans le mot, mais dans la phrase. La négligence orthographique correspond au moment de la poésie, de l'éloquence ou de la conversation, où le leſteur fait plutôt attention à la sonorité des mots qu'à leur forme. L'orthographe correspond au moment de la prose[a].

La prose lue comme il faut adoucit les mœurs; et voici comment. Celui qui lit des yeux sait naturellement l'orthographe; il reconnaît ce mot que je viens d'écrire comme on reconnaît un objet. Par cette perception contemplative, les choses écrites reſtent à diſtance et extérieures; on en peut juger. Mais celui qui en eſt encore à faire sonner ce qu'il lit, traduisant les formes en vocifération, doit d'abord dévorer l'écrit et le faire passer en lui-même, de façon à rendre les signes extérieurs par des cris variés qu'il écoute; et c'eſt lui-même qu'il écoute; de là on peut deviner que celui qui lit en parlant se croit lui-même trop, au lieu de garder le calme du speſtateur devant l'idée extérieure. C'eſt en ce sens que je dirais que l'imprimé fait preuve; oui, déjà preuve pour le leſteur mal exercé, en ce qu'il le force à dire selon l'imprimé, donc à prendre à son compte une opinion qui lui eſt simplement proposée. Je dis prendre à son compte, et ce n'eſt pas trop dire, car sa bouche, sa gorge, ses poumons, son eſtomac, et par répercussion son cœur travaillent

aussitôt selon l'imprimé. C'est donner trop d'importance au journal.

Il faudrait donc amener les enfants à lire sans parler; je crois que l'on n'y songe point du tout. Ce que l'on appelle lecture courante n'est point du tout lecture courante, puisque l'enfant déclame tout en lisant. Et la coutume de dicter ramène encore le problème de l'écriture à un exercice de prononciation; l'enfant écoute, imite les sons à bouche fermée, et les reproduit par l'écriture, non sans des erreurs souvent risibles qui s'expliquent par une prononciation sommaire ou bégayante. Sur quoi je propose cet exercice, qui consisterait à faire prononcer les mots dictés par l'enfant lui-même, à voix haute et distinctement, avant qu'il les écrive. La méthode ainsi modifiée supprimerait, je crois, un grand nombre de fautes; mais elle serait encore imparfaite en ceci qu'elle formerait toujours l'enfant à parler l'écriture. Or sans doute il faut passer par là, mais il n'y faut point rester.

J'aimerais donc la dictée muette, qui ferait paraître les mots et plus tard les phrases entières un bon moment, puis disparaître, de façon que ce qui resterait dans le souvenir serait comme un dessin que l'on copierait aussitôt de mémoire. Au reste la simple copie serait un très bon exercice. Ainsi l'on arriverait à lire sans y mettre le diaphragme et les passions.

J'entends bien que mes élèves risqueraient alors de ne plus savoir prononcer correctement. Aussi je joindrais au travail des yeux et des mains l'antique exercice de la récitation, pris alors comme une gymnastique des organes parleurs; mais j'aurais soin que toute récitation fût d'une belle œuvre, et consacrée; d'abord parce que de telles œuvres règlent les passions en même temps qu'elles les éveillent; et aussi parce qu'il est convenable, à l'égard de telles œuvres, de croire avant d'examiner; ainsi cette part de croyance qui suit toujours la parole aiderait encore à la culture.

12 novembre 1921.

296

Un journaliste rapportait ces jours-ci le propos d'un astronome d'après lequel l'inclinaison de l'axe de la terre sur son orbite diminuant présentement, et devant se trouver nulle dans trois ou quatre siècles, il ne fallait pas s'étonner de voir que la différence des saisons s'atténuait en tous pays[1]. Nous aurions partout, dans deux ou trois siècles, un continuel équinoxe, c'est-à-dire des nuits constamment égales aux jours, d'où résulterait dans nos pays tempérés un printemps perpétuel. Avant d'imaginer toutes les conséquences de ce grand changement, avant même de me livrer au petit espoir qui en résulte pour l'hiver prochain, j'ai couru à mon livre. Ces lentes oscillations, dont la période est d'environ vingt-six mille ans, ne sont point sensibles dans l'expérience, et donc ne me sont point du tout connues. Mais lisons ce qu'on en dit. Il est clair pour moi, et pour mon lecteur aussi peut-être, que si l'axe de la terre était perpendiculaire au plan de son orbite, l'équateur viendrait se confondre avec la route du soleil, que l'on nomme écliptique. Et je lis dans un *Annuaire du Bureau des longitudes :* « On peut admettre que l'obliquité de l'écliptique varie seulement entre vingt et un et vingt-quatre degrés environ, et par suite le plan de l'équateur n'est jamais venu et ne viendra jamais en coïncidence avec celui de l'écliptique. » Je me contente ici de croire; mon astronomie ne va pas jusque-là; ainsi nous n'aurons pas de printemps perpétuel; nous, entendez nos neveux.

Il n'en est pas moins vrai, si j'en crois mon livre, que nous sommes dans une période où l'obliquité de l'écliptique diminue de siècle en siècle; nous sommes à plus d'un degré de l'obliquité la plus grande, et nous allons tout doucement vers l'obliquité la plus petite. Comprenons bien ce que cela signifie pour le ciel que nos yeux voient. Le soleil s'élève de moins en moins en été, et il s'abaisse de moins en moins en hiver; il est donc vrai en gros que les étés sont de moins en moins chauds, et les hivers de moins en moins froids. Cette lente promenade qui nous approche de l'éternel printemps, mais sans

jamais nous y conduire tout à fait, dure environ treize mille ans, et le retour, autant. Ainsi l'on a vu autrefois sur cette terre, dans cette région de Paris, les terribles hivers de la période glaciaire, où les glaces du pôle s'étendaient jusqu'à la Seine; et on les reverra.

On peut déjà rêver là-dessus; car il est inévitable que le centre de la civilisation se déplace en même temps que les saisons varient. Notre passé historique se trouve éclairé par ces promenades du soleil. Depuis dix mille ans environ il est clair, au moins pour le bassin méditerranéen, que l'humanité pensante a remonté continuellement vers le nord. La brûlante Égypte est couverte de débris imposants. C'est là et dans l'Orient méridional, aujourd'hui engourdi par la chaleur, qu'est le berceau de nos religions, de nos sciences, et de notre morale. Carthage n'est qu'un souvenir. Rome n'est plus dans Rome[1]; la pensée et les arts ont été remplacés en Grèce par l'insouciance et les passions de l'été. Athènes se trouve maintenant à Paris, comme les Parisiens aiment à dire, Rome est à Londres, ou peut-être à Berlin. Les Scandinaves font voir une belle sagesse; la Russie s'éveille. Les grands continents sont toujours en retard sur les presqu'îles, comme on sait, puisque la mer est un régulateur des climats. Dans quelques siècles, la Sibérie sera à son tour centre de pensée, d'invention et de puissance. Puis, quand les grands hivers reviendront, la civilisation redescendra vers l'Égypte et l'Inde, toujours marchant des continents aux presqu'îles, comme en notre histoire elle a remonté et remonte des presqu'îles aux continents en même temps que du sud au nord. Le détail serait beau à suivre; par exemple l'Espagne, plus compacte que l'Italie, en retard sur elle pour la grandeur et la décadence.

19 novembre 1921.

297

Dans cette nouvelle organisation de l'enseignement, que beaucoup proposent et que presque tous approuvent, j'aperçois une idée qui ne me semble point juste, d'après laquelle il faudrait régler l'enseignement selon les apti-

tudes de l'élève. Je passe sur le problème des boursiers, qui ne me semble pas réel. Il est évidemment de l'intérêt commun que jamais une forte tête ne soit laissée sans culture; mais, regardant comment les choses vont chez nous, je suis assuré qu'il n'est point un enfant de grand avenir qui risque de demeurer dans l'ignorance. Un élève bien doué est aussitôt reconnu, quel que soit le maître, et bientôt poussé jusqu'aux études les plus difficiles. L'erreur commune, ici, est plutôt d'espérer trop, d'après les premiers signes, et de prendre un singe pour un homme, comme le dauphin de la fable. Beaucoup donc de nos premiers sujets restent en chemin, non point faute de secours extérieurs, mais plutôt faute de ressources intérieures. Au reste, cette erreur n'est point de conséquence, et l'on ne perd jamais son temps à essayer au-delà de ses forces. Je dirais même qu'il faut toujours que l'enfant essaie au-delà de ses forces. Et, par ce chemin, j'aperçois une autre idée, qui me paraît, celle-là, de première importance.

J'avais un camarade qui n'était pas vif d'esprit. Nous fûmes mis ensemble au latin et au grec, sous la direction de curés assez ignorants, et qui n'expliquaient guère[1]. Cet enfant se traîna péniblement sur le latin; quand vint le grec, il renonça. Sa famille, selon la commune sagesse, le jugea capable tout au plus de recevoir ce qu'on appelait alors l'enseignement spécial; il apprit à gagner sa vie, et resta sot. Je ne puis approuver cet enseignement qu'on appelle pratique, où le dessin linéaire remplace la géométrie. Si quelque lumière doit briller à la fin dans un esprit lent, elle viendra non pas de ces connaissances routinières que tout métier finit par donner, mais plutôt d'une réflexion sur les problèmes simples, seuls capables d'éveiller l'invention et l'esprit critique. Et, de ce qu'un enfant résiste aux démonstrations de Thalès, il faut conclure que le maître va trop vite, et ne sait pas employer la ruse contre les tenaces erreurs de l'enfance, qui tiennent souvent à un mot. Mais on procède trop souvent comme s'il s'agissait de choisir ceux que l'on instruira. Folle méthode. S'il faut choisir, je choisis les esprits les plus rebelles; les autres n'ont point besoin de moi.

Il n'y a point d'homme, évidemment, dont je puisse annoncer qu'il ne pensera pas au-delà de son métier. Quand il serait esclave comme Ésope, il pensera encore.

Or il ne sera pas esclave; non seulement il pensera aux choses divines et humaines, tant bien que mal, comme chacun sait, mais, bien plus, il décidera de la paix et de la guerre, du juste et de l'injuste, de noblesse, de bassesse, et enfin de tout, follement peut-être, de tout son poids d'homme certainement. Le plus libre écrivain sent à chaque instant ce poids sur sa plume. Aussi n'est-ce pas peu si un homme, destiné au commerce, à l'agriculture ou à la seule pratique des mécanismes, a mis péniblement Virgile en pièces ou bien a entrevu seulement la majesté des théorèmes les plus simples. Ce monde ira toujours comme il va, si le trésor des Humanités est réservé à ceux qui en sont le plus dignes. Au contraire, si l'on se mettait à instruire les ignorants, nous verrions du nouveau.

19 novembre 1921.

298

Le géomètre a donné du pied dans mon histoire universelle, fragile édifice[1]. Il m'a prouvé que la précession des équinoxes, dont la période est d'environ vingt-six mille ans, ne modifie nullement l'inclinaison de l'écliptique sur l'équateur. Je dirais bien que je le savais, mais on ne sait jamais assez ces choses-là, qu'il faut savoir par les livres, puisque vingt ans d'observation sont comme rien en regard de ces lentes révolutions. Occasion donc de revoir cette géométrie abstraite, et de me nourrir de vérités incontestables.

Remarquez que mon hypothèse méritait toujours d'être suivie. Cette migration de l'humanité supérieure, qui complique le progrès, cette décadence des empires en certaines régions, cette naissance en d'autres, doit être expliquée de préférence par quelque lente oscillation des climats. Et peut-être faudrait-il inventer quelque balancement extrêmement lent de l'écliptique sur l'équateur pour rendre compte de cette période où nous sommes, où le progrès va du sud au nord malgré le refroidissement général de la terre, qui est considéré comme hautement vraisemblable.

Je n'ai rien inventé. J'ai ajouté foi à dix lignes de l'*Annuaire du Bureau des longitudes*. Réveillé par mon géo-

mètre, j'ai supposé d'abord quelque erreur énorme dans cette publication périodique, et je suis retourné à mes deux traités d'astronomie qui sont assez anciens. L'un, inspiré de l'esprit géomètre, insiste beaucoup sur la stabilité du système solaire, et dit seulement que les changements de l'écliptique par rapport à l'équateur, autres que le balancement de dix-huit années, chose connue et petite, doivent être très faibles en de très longues périodes. L'autre traité, qui est celui de Lalande, remarque, non sans un certain regret de géomètre, que l'inclinaison de l'écliptique sur l'équateur semble bien diminuer lentement et régulièrement depuis deux mille ans. Songez que la mesure de cette inclinaison revient à observer la hauteur du soleil aux solstices, chose facile et anciennement pratiquée, par la mesure de l'ombre du gnomon, ou, en langage ordinaire, de l'ombre d'un piquet dont on connaît la hauteur. Comme il n'est point vraisemblable que tant de mesures s'écartent toutes du vrai dans le même sens, il est bien difficile, comme dit Lalande, de nier que l'inclinaison de l'écliptique diminue dans cette période où nous sommes.

D'après ce fait, j'aperçois deux doctrines possibles. L'une d'après laquelle l'écliptique viendra coïncider dans quelques siècles avec l'équateur; et c'est ce qui a donné lieu à cette réponse faite à un journaliste, que nous allons à un état où les saisons seraient supprimées. Mais cette conception est peu vraisemblable en ce système solaire où tout s'équilibre par des balancements compensateurs; et sans doute quelque géomètre, reprenant la question d'après de nouvelles données, a réduit la chose à une oscillation dont il a fixé à peu près l'amplitude; et si l'amplitude est limitée à quatre degrés environ, comme dit l'*Annuaire,* on peut conjecturer, d'après la remarque de Lalande, que la période pour l'aller et le retour est du même ordre, à quelques millénaires près que la période des précessions. Et puisque quatre degrés ne sont pas négligeables, pour l'inégalité des saisons, me voilà raffermi dans mon hypothèse de civilisations successivement nordiques et sudistes, se promenant de Thébaïde en Scandinavie, entre deux bandes de peuples tout à fait nordiques, rares et misérables, ou tout à fait équatoriales, et engourdies par la chaleur.

10 décembre 1921.

299

La politesse n'affaiblit point l'homme et ne le paralyse point; tout au contraire. La politesse n'a nullement pour fin de détourner un homme de dire ce qu'il veut dire et de faire ce qu'il a décidé. Un soufflet n'est nullement une impolitesse; ce qui est impoli, c'est de heurter contre quelqu'un sans l'avoir voulu. Je ne dirai pas non plus qu'un homme est impoli si, de propos délibéré, il me fait quelque remarque désagréable à entendre, mais un homme est impoli si, s'efforçant de m'être agréable, il me met dans le cas de rougir de ce qu'il dit. Impolitesse est maladresse. Celui qui passe devant vous parce qu'il l'a résolu peut être insolent; je ne dirai pas qu'il est impoli; l'impoli, c'est celui qui s'efface devant moi en me marchant sur le pied.

Ce qui fait que l'on prend souvent l'insolence pour l'impolitesse, c'est que l'insolence est rarement volontaire. Il y a un ton déplaisant de la voix qui est presque toujours la marque de la timidité. Il arrive à ceux qui ont peur de leur propre agitation de se précipiter pour l'action la plus simple comme s'ils partaient à l'assaut. L'excuse efface naturellement l'insolence; mais aucune excuse n'efface l'impolitesse. Vous rudoyez un aveugle qui tâtonne devant vous et vous barre la route; il n'y a point d'excuse. Si vous prenez le ministre pour un employé subalterne, il n'y a point d'excuse. La politesse est de précaution, et n'a jamais rien à reprendre ni a réparer. L'excuse fait que l'impolitesse mord encore davantage. Si ridicule[a] que puisse être un homme ou une femme au premier aspect, il est toujours impoli de le remarquer par le moindre signe; mais tout effort pour reprendre le signe ou le sauver redouble l'impolitesse. Au reste, tout signe non attendu ou non préparé blesse celui qui guette les signes. C'est pourquoi[b] la vraie marque de la politesse est un visage qui naturellement ne signifie rien. Toute expression est agression.

On dit souvent qu'il y a une politesse du cœur, qui se moque des formes. C'est ce que je ne crois point. Les bons sentiments font souvent beaucoup de mal. Le pre-

mier mouvement[a] sera de marquer quelque pitié pour un homme que la maladie a changé, et il n'y a point d'impolitesse qui laisse plus de regrets que celle-là. Même l'expression du plaisir doit être mesurée et préparée; il y a des sourires et des regards parlants qui jettent l'interlocuteur dans l'embarras; ce sont des signes dont il n'a pas la clef; souvent ce sont des signes dont personne n'a la clef, non plus celui qui les lance. Il est clair qu'un homme poli ne doit pas rire sans qu'on sache de quoi; mais celui qui rit sans savoir de quoi n'est pas moins importun. Aussi voit-on que la politesse est au fond la même chez tous les peuples; le cérémonial varie, mais l'immobilité du visage est la première règle de politesse en tout pays. À plus forte raison un mouvement vif et non attendu est impoli partout; c'est pourquoi, dans la manière de saluer ou de donner la main, il faut faire comme tous font. Il n'est donc point ridicule de suivre la mode; la mode est le meilleur exorde, et presque toujours même elle règle de bout en bout les discours de société. Et l'on pourrait[b] croire que cette habitude de ne marquer aucun étonnement de rien fait obstacle à l'échange des idées et des sentiments; mais c'est le contraire qui est vrai. Devant un visage qui grimace, il est impossible de penser à autre chose qu'à la grimace; toute autre idée est effacée. C'est pourquoi la règle suprême de la politesse est de supprimer tous les mouvements involontaires; et c'est la règle aussi de toute gymnastique. On peut remarquer que les exercices gymnastiques donnent tous une sorte de politesse[c]. L'escrime ne rend point querelleur; c'est souvent par une incurable maladresse que l'on prend le parti d'être querelleur.

24 décembre 1921.

300

Je ne sais point trouver en Flaubert des profondeurs, ni des ressources[1]; et ce n'est pas faute d'avoir cherché, croyez-le bien. J'ai vécu longtemps de *Bouvard et Pécuchet,* et je me vanterais presque d'en avoir tiré tout ce que

vingt lectures peuvent en tirer; ce n'est pas beaucoup. On dira là-dessus que j'ai mal choisi mon poste d'observation. Je ne sais. Il me semble qu'Emma Bovary est un Pécuchet en jupons, qui fait l'amour comme l'autre l'agriculture ou la phrénologie. Qui suivrait cette idée déshonorerait toute l'œuvre, peut-être.

Il m'est arrivé d'expliquer *Bouvard* à des lecteurs cultivés, qui ne savaient point s'intéresser pour deux imbéciles, disaient-ils. Je les jugeais plutôt mal instruits, par des manuels seulement; et la satire me semblait forte; j'en étais piqué au vif, n'ayant jamais su me garder d'essayer en tout métier sans savoir aucun métier. Cette puissance de nier, qui est proprement diabolique, laisse pourtant échapper tout l'humain, qui existe fortement. On peut voir le médiocre en tout, mais rien n'est médiocre en ce corps pensant. Il y a une vérité de la vie agricole et provinciale; il y a des passions fortes; il y a des pensées, dans l'homme le plus ordinaire, qui rassemblent le ciel et la terre. Celui qui ne sait pas entendre le chant populaire en ses inflexions naïves et parfaites se trompe beaucoup et se trompe sur tout. Peut-être cet homme, qui voulut être seulement artiste, est-il séparé de la musique et même de tous les arts par quelque disgrâce naturelle. Il se peut que cette manière d'écrire, qui vise toujours à l'effet, et souvent y arrive, soit une forme sans contenu, comme ces corniches de plâtre qui ne donnent qu'une apparence.

Salammbô, à l'autre pôle de l'œuvre, s'accorderait à cette pauvreté par un entassement de fausses pierreries. Toutes les couleurs, ici, et toutes les formes. Carthage au couchant, lions crucifiés, éléphant qui hurle avec une flèche dans l'œil, ce sont des tableaux étonnants, mais évidemment sans vérité. Un beau décor d'opéra. Et il est assez naturel d'aller chercher en d'autres climats et en d'autres temps la première apparence, sur quoi le souvenir travaille. Pourtant de toute façon, c'est refuser le réel. J'ai lu de Flaubert une féerie, *Le Château des cœurs,* que bien peu connaissent. Les effets d'apparence pure y sont cherchés et trouvés selon les formules de l'imagination. Une princesse, afin de montrer son pouvoir, dit à deux esclaves : « Tuez-vous. » Ils se tuent. Et elle dit encore : « Emportez cela. » Voilà qui est plus fort, avouez-le, que les lions crucifiés ou les mercenaires qui

s'entre-tuent. Tout cela est d'un joueur de gobelets. En ces jeux d'écriture, le contenu suit la forme, ce qui définit sans doute le talent, à proprement parler, sans aucune sorte de génie. Je reviens à ce visage que le marbre nous a conservé, et j'ose dire qu'il ne promet pas plus.

31 décembre 1921.

1922

301

Noël est la fête de l'espérance, et dans la plus longue nuit de l'année, ou presque. La fête de Pâques est barbare à côté. Au temps de Pâques le printemps se montre par des signes que l'esprit le plus grossier peut comprendre; et il n'est pas nécessaire d'avoir un gnomon et une ligne méridienne pour être assuré que le soleil remonte vers l'été. Mais à Noël, qui peut savoir que l'hiver est fini ? À peine il commence; souvent la neige tombe et la gelée enchaîne les ruisseaux. Ce qui est en perspective, d'après la coutume, c'est une suite de jours froids et l'aigre bise du nord ou de l'est. Mais la petite espérance, l'espérance enfant, comme chante Péguy, se loge justement en ce creux de l'hiver comme dans un nid et forme son chant printanier au milieu même de la nuit annuelle. Pâques est la fête païenne, la fête des sens. Noël est la fête chrétienne, la fête de l'esprit.

Fête de l'enfant. La juste image de Péguy revient, et nous contraint de joindre l'esprit au corps enfant; idée dont je ne vois point de trace chez les anciens; car à leurs yeux la perfection de l'enfant est dans l'homme, comme le plus beau de l'année est le triomphe du printemps. Mais nous autres, fatigués de l'invariable César, infatuation, puissance, richesse, nous adorons le Jésus en son berceau; et fort bien nous nommons tous les enfants des Jésus, représentant par là notre invincible espérance. Maternels, non paternels, par cet immense changement qui a voulu et qui veut ranger l'humanité sous la présidence féminine, ou, en d'autres mots, subor-

donner la politique à la morale. Telles sont les pensées qui conviennent en ce temps-ci, puisque l'image de la vierge mère est plus forte que nos pensées, et forme naturellement le centre de nos méditations politiques.

Tant d'œuvres s'accordent là-dessus qu'il n'y a point de doute sur l'idée universelle en notre Occident.

La mère nous renvoie à l'enfant et par cela même nous détourne un peu de l'homme qui s'est trop enivré de ses constructions mécaniques, en sorte qu'il semble quelquefois que l'homme n'ait point de pire ennemi que l'homme. Le chant de l'homme mûr ne s'accorde pas avec le chant du jeune homme; cette paix entre les âges doit pourtant se faire. Que les vieillards[a] aient mis en croix tant de jeunes hommes, et s'en lavent les mains, cela ne termine point notre espérance, car l'espèce sans cesse se rajeunit et se lave; et les Ponce Pilate, quand ils écriraient vingt volumes de justifications, sont tout de même en train de mourir. Comme tout printemps est neuf, tout enfant est neuf. Les dieux anciens étaient vieux; l'amour, le seul enfant parmi les dieux, était pire; vieillard à visage d'enfant, la plus laide chose en ce monde.

Et, puisque toute religion signifie une pensée commune, il importe beaucoup que nous ne laissions point mettre en croix de nouveau cette jeune pensée; et que nous ne permettions point que les docteurs, de nouveau, la jugent, la méprisent et la condamnent. Car chacun, s'il ne résiste à l'âge, renie d'année en année ses pensées d'enfant; mais ceux qui comprennent par les causes la triste sagesse des vieillards feront hommage et crédit à l'enfant-dieu, comme firent les rois mages. Mieux, en eux-mêmes, chacun, retrouvant leurs pensées d'enfance et leur jeune espérance, renouvelleront leur foi par serment, réglant leur pensée non sur la neige et sur les arbres dépouillés, mais sur la plus longue des ombres méridiennes, déjà passée[b]. Qu'ainsi donc les vieillards apprennent à adorer l'enfance et les naïves idées d'enfance, et que leur hiver ne gèle point la jeune espérance ni les joyeux projets du berceau. Noël! Noël!

7 janvier 1922.

302

Puisque l'impatience est tout le mal des passions, il est clair que la danse les civilise toutes. Il n'y a rien de pis pour l'être humain que de sentir en son propre corps le tremblement, l'agitation, enfin le départ à chaque instant retenu. Descartes, en d'autres mots, disait que l'irrésolution est le pire état en ce monde. Mais n'essayez pas de faire entendre ces choses à l'homme irrité : « Le pire état en ce monde, vous répondra ce malheureux, c'est de mal placer ses affections, c'est de rencontrer une vaniteuse, une perfide, une traîtresse. » Il est bien loin de savoir que ce qui tient éveillé le jaloux, dans ces nuits trop longues, c'est le mouvement et non point la pensée, et que, comme l'immobilité endormirait ses pensées, ainsi un mouvement décidé les conduirait en de nouveaux chemins. Le passionné est un homme qui veut raisonner, et raisonner est justement ce dont il est le moins capable. Si au contraire il suivait gymnastique et musique, comme Platon conseille, s'il exerçait ses muscles[a] selon leur forme et selon leur force, et tous ensemble d'accord, au lieu de se tortiller comme il fait, il se trouverait délivré de ses amères pensées, et si bien, qu'il ne s'en étonnerait même pas. La danse occupe tout l'esprit, ce qui se reconnaît à l'équilibre du visage; le danseur fut le premier modèle du sculpteur.

Quel fut donc le premier maître à danser ? Un dieu, supposent-ils, ou bien un prêtre instruit par le dieu. Mais le sociologue, ici, fait briller ses lunettes : « L'homme, dit-il, est un dieu pour l'homme; mais il faut saisir le moment de l'adoration, qui est le moment de l'imitation. L'homme seul est longtemps inerte, par la fatigue, ensuite convulsionnaire, par l'ennui. Et il se peut aussi qu'une assemblée soit convulsionnaire, ce qui fait un autre culte et un autre dieu. Mais il se peut aussi que le semblable voie ses mouvements dans le semblable comme dans un miroir, et imite celui qui l'imite, d'où chacun d'eux vient aux mouvements qui étonnent le moins, qui sont naturellement attendus, qui suivent le mieux; c'est là que conduit nécessairement cette attention partagée entre soi et l'autre, et cette réponse conti-

nuelle de l'un à l'autre qui est le plus ancien langage. »

« Laissez-moi deviner un peu, dis-je au sociologue. La vue est encore trompeuse ici, puisque mes mouvements font encore danser l'image de l'autre; et, bien mieux, je ne vois point comment je danse; c'est par l'intime toucher que je sais comment je danse. Et je vois naître[a] par l'échange des signes, la danse aux yeux baissés, qui enchaîne par la main la troupe des danseurs. Par la main directement est connue la préparation musculaire, en ses moindres annonces; ainsi la loi commune délivre encore mieux chacun des danseurs. Sous une halle bretonne je vis un jour les tours et replis de cette danse aux yeux baissés. La sérénité revenant sur ces visages les rendait tous beaux de la même manière et ressemblants, comme ces personnages des frises; et ce miraculeux effet de la danse est la plus ancienne sculpture; car il est dans l'ordre que le corps humain se compose d'abord lui-même, et soit la première œuvre. Le premier sérieux, en cet animal agité, exista donc par la danse; aussi la première adoration, et la première reconnaissance; peut-être aussi, par l'ordre réalisé et contemplé, la première pensée digne de ce nom. Apollon ainsi parut en chaque homme, et Vénus en chaque femme, conduisant, comme dit le poète, le chœur des Grâces décentes. Jugez d'après cela de nos premiers sujets, qui ont rompu la frise. Trop seuls. »

7 janvier 1922.

303

Astronomiquement[1], il vaudrait mieux placer le commencement de l'année à l'équinoxe du printemps. C'est le moment où le soleil, remontant de jour en jour, passe par sa hauteur moyenne au-dessus de l'horizon, et décrit à peu près l'équateur dans le ciel, depuis son lever jusqu'à son coucher. Ce moment est très facile à observer avec précision parce que le soleil s'élève franchement d'un jour à l'autre. Et si vous avez dans votre jardin une sphère armillaire, dont l'axe s'incline vers la polaire, et dans laquelle un cercle de bronze incliné du midi au nord représente l'équateur, le jour de l'équinoxe sera le

jour où le soleil n'éclaire pas le bord intérieur de ce cercle. Au contraire, dans les solstices, le soleil se tient quelques jours comme immobile; au solstice d'hiver, ainsi qu'on a vu ces temps-ci, il se traîne au-dessus de l'horizon méridional comme s'il ne se décidait pas à remonter; aussi voyons-nous que Noël est un peu après le solstice, et notre premier janvier encore une semaine plus tard, quand il est clair que le soleil remonte. Cette aurore de l'année est moins nettement marquée que l'aurore du jour.

Les peuples devaient néanmoins préférer le premier janvier du solstice d'hiver à l'équinoxe du printemps, qui est comme le premier janvier des astronomes. Car c'est au solstice d'hiver que réellement nous sommes invités par le soleil à recommencer une nouvelle suite de travaux. Janvier, c'est le retour de la lumière et l'annonce du printemps. Les jours ont une clarté matinale; les arbres dénudés font des ombres nettes. Ce n'est plus le temps de regretter les ombrages en regardant tomber les feuilles de l'an passé. Chaque jour est meilleur que le jour qui précède; c'est le temps d'espérer.

Comme janvier est un commencement, au rebours décembre est réellement une fin et un soir. Les débris de l'année couvrent la terre; la pensée revient sur ce qui fut fait; c'est le temps du recueillement et du souvenir. Aussi voyons-nous que la fête des morts s'est posée par là, au commencement des journées crépusculaires. Au soir, la pensée revient sur les travaux du jour; la fatigue, sensible dans tous les membres, témoigne de tous les mouvements que l'on a faits, et en quelque façon les conserve. Au contraire le sommeil, en nous reposant et nettoyant, nous rend oublieux et neufs; cette jeunesse est celle de l'aurore. De même l'année qui finit, par ses feuillages fanés, réveille les pensées estivales; le passé est écrit partout. En ces temps est née la formule homérique : « Les générations des hommes sont comme les feuilles des arbres. » L'automne est pensif. L'hiver est piquant, actif, et jeune comme le matin; c'est la première des saisons et non la dernière; sur quoi l'imagination se laisse tromper, et le corps ferait marmotte au coin du feu. Mais la pensée en vigie nous réveille avant le jour, par les souhaits et les fanfares.

14 janvier 1922.

304

Il est agréable de penser que Molière[1] est célébré par tous, sans aucune hypocrisie. Ce puissant génie n'a nullement besoin de spectateurs jeunes, naïfs et purs; mais n'importe quel homme, comédien de politesse, ou de littérature, ou de politique, le grand comique le fait jeune, naïf et pur. L'homme est saisi alors par son dedans que l'on nomme esprit. Remarquez que la satire est toujours faible, parce qu'elle offre à votre jugement un homme que vous ne pouvez juger; il faut être injuste volontairement, si l'on veut rire; et ce qui est ridicule pour l'un est sublime pour l'autre selon ce qu'il suppose; en fin la comédie moyenne ne nous propose que des apparences. Mais le grand comique nous invite à mimer nous-mêmes, et de notre propre fond, le ridicule qu'il met sur la scène; ainsi le ridicule se trouve transporté dans nos plus intimes pensées, sans aucun vêtement d'apparence. Ce barbouillage nous avertit fortement. Ce n'est point ton semblable, cet Avare qui dit son secret, car de ton semblable tu ne connais jamais que le dehors; toutefois ce qui est mis sur cette scène, c'est ce que chaque homme connaît de lui-même. Chacun est Harpagon; chacun a pensé le « Sans dot », mais personne ne l'a jamais dit.

Tout médecin est un médecin de Molière; cependant personne n'en sait rien; c'est le médecin lui-même qui le sait; c'est lui qui mime cette importance, et qui s'y reconnaît comme par un toucher intime. Et dans le moment même l'attitude bouffonne se traduit en discours concordants : « Savez-vous le latin ? » « Nous avons changé tout cela. » « Voilà pourquoi votre fille est muette. » Nul ne résiste alors; nul ne garde ce vêtement de gestes sots; toute la nature humaine se reprend et se secoue; le rire jeune s'élève.

Qui n'a jamais été ridicule ne sait point rire. Au reste un tel homme n'est pas né. Si l'avarice était une sorte de maladie rare, qui donc en rirait ? Et si l'on me fait un portrait d'avare, d'après l'anecdote, j'éprouverai le faible plaisir de mépriser. Mais chacun est avare, de vraie

avarice, et jaloux, de ridicule jalousie; chacun est Purgon et Jourdain en importance, cent fois par jour; tout cela composé et masqué. Cet homme convenable mire ses faibles discours dans les faibles réponses de son vis-à-vis. L'ennui étale son mauvais style, et bâille. Au contraire le beau style de Molière nous fait voir notre vraie image; la sottise éclate; l'esthétique produit son « tarte à la crème », et le cœur passe à droite par l'avènement d'un maître nouveau. Sottise sans mélange, qui n'est plus sottise. Sottise qui ne déshonore plus l'esprit. Sottise qui ne peut prétendre. Extérieure. Ce jugement par le rire marque le plus haut pouvoir de l'esprit. Ce beau mot d'esprit, en tous ses sens, nous invite à louer Molière encore mieux que nous n'aurions voulu, et juste autant qu'il faut.

21 janvier 1922.

305

J'ai souvent eu occasion, en lisant des contes, de vérifier une intéressante remarque que j'ai lue autrefois, c'est qu'il n'y a point de merveilleux dans l'ordre moral. Les enchanteurs et les sorcières peuvent tout sur le Prince Charmant, et même le changer en oiseau bleu, mais ils ne peuvent point changer son cœur; même vêtu de plumes, et privé du langage humain, il vient encore chanter à la fenêtre de la bien-aimée. Et comme cette fidélité indomptable du héros rencontre toujours des volontés capricieuses, ou bien divisées les unes contre les autres, elle trouve finalement passage. En quoi les contes sont beaux et vrais. Courage et constance triomphent. Et, à côté de cette vérité capitale, les fantaisies d'imagination concernant l'ordre extérieur sont bien peu de chose. Dans le fait, les plus grands maux, et d'abord la guerre, viennent des passions en nous et autour de nous, choses menaçantes, et en apparence invincibles, mais dont toute la force est pourtant en ceci qu'on y croit et qu'on leur cède.

J'ai trouvé un autre genre de vérité, moins tonique et bien plus amère, dans un conte que l'Académie vient de couronner encore une fois, et que l'on m'a fait lire. C'est

ce roman de *Tristan et Iseult,* dont on m'a dit merveilles bien des fois, et que je n'aime point. J'y retrouve les enchantements et les fées, j'y crois retrouver cette fidélité héroïque qui va à ses fins à travers tous les obstacles; mais le philtre me gâte tout; c'est une faute, il me semble, contre les règles du genre. Encore si Tristan et Iseult l'avaient bu volontairement, afin de fortifier en quelque sorte leur serment par une nécessité extérieure, je suivrais d'un cœur ami les effets de cette opération magique; j'y retrouverais, malgré ce philtre, les miracles du sentiment. Il me plairait de voir revenir ce Tristan sous diverses figures; et la forte simplicité d'Iseult me ravirait lorsqu'elle dit : « Dès que je reverrai cet anneau, j'obéirai à celui que j'aime; il n'y aura ni gardes armés, ni murailles. » Mais la nécessité extérieure, que je ne puis oublier, corrompt et souille en vérité cette fidélité héroïque; car c'est par hasard et méprise que Tristan et Iseult ont bu dans la même coupe le breuvage magique qui les attache l'un à l'autre. Je ne méconnais point les beautés d'expression, ici et là; ce sont comme les débris d'une admirable histoire; mais mal recollés, et joints à d'autres qui ne s'y accordent pas du tout. Et cela me rappelle l'aventure de don Juan, que peut-être j'ai inventée, et qui est aimé d'une belle femme, mais folle à lier; il n'en est pas plus fier. Par-dessus tout c'est la volonté libre et fidèle qui est aimée; c'est elle aussi qui aime. Ce qu'il faut dire surtout, car c'est ce qui intéresse les naïfs problèmes du cœur, c'est que la fatalité qui subit l'amour ne peut point du tout aimer ni être aimée. L'amour est du règne de la grâce et de la pure liberté. C'est pourquoi celui qui aime par philtre ne peut pas du tout dire qu'il aime, ni être aimé. Ce qui est inévitable et exactement pathologique, n'est pas aimé. Cette remarque se résigne à étonner; il le faut pour un bon jugement de l'amour et des devoirs qui en résultent. De quelque côté que l'on considère ses chères pensées, la fidélité n'est jamais une nécessité que l'on éprouve; à bien regarder, la fidélité est plutôt tout le contraire; elle suppose l'intime sentiment d'une infidélité possible. Tel est le fil d'or[a] qui devrait joindre ensemble les hardis ou ingénieux stratagèmes du cœur; et le chant du rossignol, imité par l'amoureux, serait sublime alors; sublime aussi ce miracle du rosier qui, après la mort des amants, joint encore leurs tombes. Mais cette antique his-

toire s'est trouvée mêlée à d'autres; et ce récit porte la marque d'érudits rapiéceurs qui tous ont manqué de cœur ou de goût, ce qui est ici la même chose.

4 février 1922.

306

Je vois dans les *Mémoires* de Tolstoï qu'à vingt ans il connaissait déjà les deux choses qui importent pour la formation de l'esprit, c'est-à-dire un emploi du temps et un cahier. Les idées viendront ensuite, dit-il. L'action d'écrire me paraît la plus favorable de toutes pour régler nos folles pensées et leur donner consistance. La parole convient beaucoup moins; et surtout la conversation est directement contraire à l'examen réfléchi. Il faudrait prendre la conversation à peu près comme le catholique prend la messe. Ce n'est qu'un échange de signes connus et un exercice de politesse. Il n'y faut point chercher d'idées, et surtout il n'y en faut point mettre. J'ai observé souvent que l'interlocuteur habille selon la politesse tout ce que vous lui proposez imprudemment; c'est sur un tel souvenir que vous travaillez, et bien vainement. La forme a scellé le contenu. En ces élégants résumés il n'y a plus que du style; ce qui n'est plus style. Gardez-vous des gens d'esprit; ils feront tenir en trois lignes l'avenir de vos pensées.

Je remarque que mes préférés, Stendhal et Balzac, passent l'un et l'autre pour n'avoir point de style; au contraire on en reconnaît en Flaubert, où je n'ai pas trouvé grand-chose. Au temps de Voltaire on jugeait communément qu'un petit temple dans le genre grec avait du style, et qu'une cathédrale gothique n'en avait point. Peut-être faut-il considérer les autres arts, et principalement ceux qui sont tout près d'un métier, pour comprendre que c'est le contenu ou la matière, par la résistance même, qui fait la forme belle. Une forme n'est point belle. Par exemple, en *Salammbô,* il apparaît que la forme détermine le contenu; la chose n'y est qu'ornement, sans aucune réalité. Au contraire, en un voyageur comme Chateaubriand, c'est l'objet même qui règle la forme; et,

dans cet auteur, je trouve même l'exemple de deux manières, car il y a plus de style dans *L'Itinéraire* que dans *Les Martyrs;* et ceux qui aiment *Salammbô* diront justement le contraire.

Me voilà bien loin du cahier de Tolstoï. Non pas si loin; car les pensées, en leur première confusion, sont un contenu aussi, et une matière résistante. Réfléchir sans projet, et en prenant l'écriture comme moyen, est une méthode pour vaincre le style. Il faut que l'expression soit trouvée, mais non point cherchée; et la plus petite trace de recherche dans la forme est laide. Dès que vous changez un mot, pour plaire, cela se voit; forme creuse alors, comme l'étain repoussé. Qui ne préfère un broc d'étain sans ornement aucun ? C'est que la matière alors détermine la forme; et il est vraisemblable que la belle forme des anciennes poteries résulte de cet équilibre qu'il faut trouver pour la matière encore plastique avant la cuisson. Ainsi il y a une forme pour la pensée de chacun, qu'il doit trouver, mais non point chercher. Quand l'écrivain trouve sa forme et se plaît à lui-même, c'est un beau moment et c'est le trait. Ce bonheur d'expression, comme on dit si bien, est comme tout bonheur, un effet et non une fin. Quand une ville est belle, elle est plus belle qu'un temple. Mais aussi un beau temple fut toujours bâti comme une ville, pour une fin qui n'était pas le beau.

4 février 1922.

307

Je vois qu'on juge mal du pape défunt[1]. Le moins qu'on dise, c'est qu'il ne sut point dominer du regard ni juger du haut du ciel les immenses événements qui marquèrent son règne. Essayant de méditer sur ce grand sujet, je suis arrêté aussitôt devant la doctrine austère et cohérente, que je puis bien décrire du dehors, mais dans laquelle je ne puis entrer. Il faut avoir récité des milliers de chapelets, il faut avoir lu mille et mille fois la lettre du bréviaire, en prononçant chaque mot, si l'on veut penser à la manière d'un prêtre catholique. Que l'esprit d'un humaniste se forme non seulement à lire et à comprendre,

mais encore à relire les Humanités, c'est ce qui est évident. Mais qui donc sait relire ?

J'ai donc repris *L'Otage* de Paul Claudel, qui est un de mes bréviaires; et j'y trouvai une fois de plus l'occasion de comprendre ce que c'est que relire; car j'en puis réciter des passages; mais, faute sans doute de cet objet solide qu'est l'œuvre elle-même, je suis renvoyé d'une idée à l'autre; j'explique, je réfléchis, je ne médite pas. Il en est tout autrement si je m'astreins à lire le texte lui-même; je suis tenu alors et ramené; je pense comme il veut, et non comme je veux. Les développements et les rapprochements, c'est lui qui s'en charge. Et la puissance du beau, qui me détourne d'abréger, de transposer, d'arranger à ma mode, me met en présence comme d'une chose de nature, qu'il me faut prendre comme elle est. Cet aspect monumental me fait reconnaître les grands livres; et, en même temps, à relire lettre à lettre un livre que j'ai lu plus de vingt fois, je me fais quelque idée de ce que c'est que doctrine.

Lisez donc aussi ce bréviaire, sans passer un mot. Vous y trouverez un pape, et, autant que je puis savoir, des pensées de pape. Le pape aussi, dans les temps napoléoniens, était un arbitre que chaque parti voulait tenir, et avoir à soi, dans une prison ou autrement, de la même manière que l'on a des armées, des munitions et le bon droit. Mais le pape Pie, vénéré ou non, prisonnier ou non, ne veut point choisir, tenu par la doctrine, récitant la doctrine, et jugeant comme par une précaution invincible la diabolique agitation, importante, orgueilleuse, qui rend mauvais même le bien, qui rend injuste même le droit. Aux arguments de l'insomnie, qui sont toujours de belle apparence, il répond comme un directeur de séminaire : « Il faut dire son chapelet quand on ne dort pas et ne pas ajouter la nuit au jour à qui sa propre malice suffit. »

La doctrine se fait; l'humanité se fait. Nous y pouvons et devons ajouter beaucoup; mais il y a une sagesse acquise. J'ai souvent cité, pendant les années de guerre, le vieil axiome : « Nul n'est juge en sa propre cause. » Certes ce principe n'était pas caché; le difficile n'était pas de l'inventer. Il s'agissait seulement de faire place à l'esprit; et, en toute circonstance, c'est de même. Le génie du pape consiste à rendre la sagesse présente, car, faute de cet avertissement, nous courons dans la mêlée et nous

lançons des apparences de pensées. De quoi les véritables pensées peuvent nous faire honte. Et nous voilà à comprendre ce que c'est que chercher le vrai, et où on le trouve. L'infaillibilité est le fait de l'esprit. Vous demandez une doctrine de la paix; or, elle est dans le bon sens et dans les pensées les plus ordinaires. Celui qui relira[a] les lettres pastorales du pape défunt y trouvera peu de choses qui répondent à ses espérances, ou à ses désirs; mais certainement il y trouvera un fort avertissement contre les pensées d'estomac, de foie et de rate, qui sont toujours persuasives, même quand elles déraisonnent, mais qui sont toujours fausses, même quand elles disent vrai. Les rustiques stoïciens, auxquels l'Église a pris beaucoup, disaient déjà qu'un fou qui crie en plein jour qu'il fait jour, n'est pas moins fou pour cela. Ainsi, dans l'agitation inférieure, l'esprit n'y doit point descendre, ni y jeter de ces cris qui imitent la pensée; encore moins chercher le coup juste. Aucun coup n'est juste.

11 février 1922.

308

Le Cocu magnifique appartient certainement à la grande comédie. Ce jaloux, qui ne souffre que de ce qu'il ignore, nous décrit le vrai des passions en traits énormes. Le langage commun nous avertit assez là-dessus; car il est clair qu'un mari qui connaît son malheur n'est point trompé; d'après cette folle logique, Crommelynck[1] a dessiné une bouffonnerie démesurée et neuve. Et cet Estrugo est un confident de comédie qui ne ressemble à aucun autre; il n'a jamais le temps de parler. Bruno, son impétueux ami, fait les demandes et les réponses. « Estrugo, tu es un brave ami, j'ai besoin de te consulter. Je sais ce que tu vas me répondre, et j'ai plaisir à l'entendre. Mais ici je t'interromps; tu n'as pas pensé, Estrugo... » Estrugo ne dit rien; il fait seulement quelques gestes. Les inventions de ce genre caractérisent la grande comédie; et comme il en paraît une ou deux par siècle, il faut les marquer au passage.

Cette comédie, autant que je puis conjecturer, ne plaira pas. On dira et on a déjà dit qu'il y a de l'invraisemblable

dans ce caractère. Or, ce n'est pas précisément cela qui nous détourne; non pas, mais autre chose, dont on ne trouve point trace dans Molière, ni dans Beaumarchais, ni dans Courteline; quelque chose que l'on doit appeler l'impudicité. La grande comédie se moque naturellement de la morale; il n'y a point de doute là-dessus; le grand rire balaie tout; aussi n'est-ce point pour des raisons tirées de la morale que la grande comédie doit rester chaste, mais pour des raisons de physiologie peut-être; car on sait que le rire est contraire aux manifestations animales de l'amour, toutefois la relation inverse n'est pas moins vraie; et il n'est que trop vrai que l'impudicité est sérieuse. Comme nul ne rit avec bonheur d'une disgrâce physique réelle, ainsi le rappel des lois physiologiques les plus impérieuses est bien loin de donner à rire; ce qui donne à rire c'est cette partie des passions qui est pensée; la plus haute bouffonnerie est dans les opinions. « Sans dot » est une opinion. Ce qui fait que la jalousie arrive bientôt au ridicule, c'est qu'en l'homme elle n'est pas réglée sur les lois du désir, mais plutôt sur le besoin de savoir et de comprendre; et j'aperçois un contraste insupportable entre la subtilité de Bruno qui est ridicule et en même temps presque tragique, et certainement humaine, et le rappel voulu et presque continuel de ce qui est le moins pensé dans l'amour. Cette opposition même pourrait bien signifier quelque chose de profond; mais la grande comédie est un genre abstrait et pur, par cette raison, elle-même physiologique, qu'il ne faut point éveiller à la fois deux émotions incompatibles.

11 février 1922.

309

On s'étonne quelquefois de voir un marchand s'obstiner à faire commerce, lorsque le sévère comptable lui a prouvé par un calcul bien clair qu'il se ruine en travaillant. C'est que l'argent qui circule sonne plus fort que les comptes; c'est que le mouvement des acheteurs empressés fait oublier le comptable à triste figure.

J'ai observé que les comptes ne nous persuadent guère lorsque l'on m'a proposé ce facile problème de géométrie :

vous supposez un fil bien serré autour de l'équateur terrestre, toutes aspérités supprimées, ce qui ne fait point difficulté. J'augmente ce fil, qui fait le tour de la terre, d'un mètre seulement; je suppose le fil régulièrement arrondi et partout à égale distance du sol. Quel est l'animal qui passera dessous ? On répond presque sans hésiter que c'est une fourmi ou peut-être un microbe qui passera dessous; j'ai répondu de même. Or un chien de manchon passerait sous ce fil, comme un calcul simple le fait comprendre aussitôt, puisque le rayon de ce fil circulaire augmenté d'un mètre dépasserait le rayon terrestre de seize centimètres à peu près. La première idée qui m'est venue est celle-ci : « Je me suis trompé en calculant. » Une vérification plus attentive à détruit cet espoir. Mais je ne pouvais m'empêcher de me dire, en considérant cet immense fil appliqué autour de la terre : « Qu'est-ce qu'un mètre, auprès d'une telle longueur; c'est comme zéro. Et si je tends le fil allongé d'un mètre seulement sur un kilomètre, que gagnerai-je en hauteur ? À peine de quoi faire passer un rat. Si je soulève régulièrement ce fil tout autour de la terre, l'écart sera presque nul. » Ainsi j'imaginais, croyant raisonner. Afin de sortir de cette pénible situation, j'ai dû rapprocher le calcul de l'image, en dessinant des circonférences concentriques dont chacune soit plus longue que l'autre d'une même quantité, et en comprenant, par le rapport invariable entre la circonférence et le rayon, que les rayons de ces circonférences concentriques s'allongent en même temps d'une même quantité, qui est une fraction de l'autre, et qu'ainsi la distance entre les circonférences successives est toujours la même, si immenses qu'on les suppose. Mais le lecteur, après ces essais ou d'autres, demeurera peut-être incrédule, ou, pour parler mieux, crédule.

Je me souviens qu'une section d'artillerie, composée de deux pièces de soixante-quinze, avait demandé mille coups pour deux jours de combat, et se plaignait de n'en avoir reçu que deux cents. C'était dix minutes de tir accéléré; d'où l'on voit que mille coups c'était encore trop peu. Pourtant celui qui aurait vu les mille coups en tas aurait dit : « Voilà autant et plus de munitions qu'il ne m'en faut. » Ce n'est qu'après trois ans de guerre que l'on a osé faire le calcul, et y croire.

11 février 1922.

310

On me demande quelquefois : « Comment comprenez-vous les leçons de choses, qui ont pour fin de donner aux enfants une première idée de la nécessité extérieure ? » J'ai à répondre ceci, que les leçons de choses doivent être arithmétiques et géométriques. Dans le fait c'est par la géométrie que toutes les sciences ont commencé; et je comprends à peu près pourquoi. Les choses peuvent nous instruire par les circonstances de nombre et de grandeur. Dès qu'un enfant a remarqué un certain rapport entre le rayon et la circonférence d'une roue, il peut faire autant de mesures qu'il voudra, sur des cercles de diverses grandeurs, qu'il tracera lui-même soit sur la terre au moyen d'un piquet et d'un cordeau, soit sur le papier, au moyen d'un compas. Les plus profondes études sur le cercle, les angles et les cordes ne seront que la suite de cette investigation directe, et qu'un perfectionnement de cette méthode d'observation qui ne laisse rien à deviner ni à supposer. C'est ici que trouve à s'appliquer la forte maxime de Confucius : « La science a pour fin de connaître l'objet; quand l'objet est connu, la science est faite. » Et si quelqu'un doute si deux et deux font quatre, c'est qu'il ne sait pas bien ce que c'est que deux, trois et quatre. Que l'on considère des noix, des osselets, des petits cubes de bois, ou des points sur le papier, on arrivera vite à connaître le contenu de ces nombres, à les faire et à les défaire, sans qu'il y reste rien de caché. C'est pourquoi je disais que la mathématique est la meilleure école de l'observateur.

C'est même la seule. Hors des nombres et des figures, il n'y a point d'observation au monde qui ne nous trompe, et qui ne veuille être redressée. Les astres se lèvent à l'est et se couchent à l'ouest; mais leur mouvement véritable est d'ouest en est; et quand on a observé ce mouvement véritable du soleil et de la lune, il faut encore le considérer comme une pure apparence, et penser que ces deux astres, qui semblent suivre la même route dans le ciel, sont l'un un satellite de la terre, et l'autre un astre central dont la terre est le satellite. Pour

les sciences plus compliquées, il est encore plus évident que les apparences ne nous apprennent rien; il faut supposer, il faut deviner, il faut vérifier les suppositions. Bref il faut vaincre partout les apparences; et l'histoire des sciences fait voir que l'on n'a pu vaincre les apparences sans avoir suivi d'abord la préparation géométrique.

Dans la géométrie et dans l'arithmétique, il n'y a point d'apparences à vaincre, ni aucun mystère. Quand j'ajoute cinq à sept pour faire douze, l'opération est entièrement transparente; il ne s'y passe rien que je ne sache. Pareillement si, faisant tourner le cordeau autour du piquet jusqu'à le ramener à la première position, j'ai produit toutes les circonstances possibles de la grandeur angulaire. Aussi voyons-nous que ces connaissances sont les premières qui se soient délivrées des génies et des dieux. Il faut donc se délivrer maintenant, car les dieux changent, de ce préjugé scolaire d'après lequel les sciences mathématiques sont les plus difficiles de toutes; car ce sont les plus faciles, au contraire, et les seules qui conviennent à l'enfance.

25 février 1922.

311

« Quelle chose étrange qu'un rêve », disait quelqu'un. Voilà une pensée de sauvage; mais nous sommes tous sauvages assez et trop; et je voudrais bien connaître celui qui n'est pas troublé par le souvenir d'un rêve terrifiant. Chacun sait bien aujourd'hui qu'un rêve n'est rien; toutefois cette connaissance est trop sommaire pour assurer la sagesse. J'aime mieux miner tout autour de cette idée que le rêve est quelque chose d'étrange. Tout ce que l'on peut essayer de raisonnable contre les rêves consiste en ceci qu'il faut les rattacher au contraire à la vie normale, afin de ne plus en être étonné.

Je réponds donc aux autres et à moi-même : « Étrange chose, le rêve ? Non. Nullement plus étrange que la connaissance que je prends de cette fenêtre et de cette porte en ouvrant les yeux. Dans les deux cas je suis

averti par quelque trouble qui se produit dans les frontières de mon corps, lumière, son, douleur faible ou forte. Dans les deux cas, je me mets à la recherche de la cause; dans les deux cas, il vient un moment où je cesse de chercher. Dans les deux cas, je suis exposé à des erreurs sans mesure par cette promptitude à juger, si naturelle. Dans les deux cas, je jurerais que j'ai vu ce que pourtant je n'ai point vu. M'entretenant dans une foule, et tout en marchant, avec mon compagnon, je continue la conversation avec un autre qui a pris sa place; mais, n'ayant point de réponse, je regarde plus attentivement; je vois que je me suis trompé; j'aurais pourtant juré que c'était mon compagnon; ce moment est celui du réveil. Un bruit de voiture dans la rue; je crois voir le cocher, les chevaux, le nom du marchand en grandes lettres; en quoi il est possible que je me trompe, mais je ne m'en soucie guère; il y a autour de moi un grand nombre de choses par rapport auxquelles je ne m'éveille point. Aussi dit-on bien au distrait : " Vous rêvez. " Le distrait est un homme qui juge sur de faibles indices. Un matin de dimanche je crois prendre *L'Humanité* dans une pile de journaux et c'est *Le Petit Parisien* que je trouve dans ma poche. Je pourrais bien croire que le génie de la modération a fait ce changement miraculeux; mais j'aime mieux me souvenir que je n'ai vu de ce journal que la tranche, c'est-à-dire un jambage du titre et une certaine couleur du papier. Rien n'est plus naturel qu'une erreur dès que l'on juge si vite et sur de faibles signes. Et comment pourrais-je bien juger quand je juge les yeux fermés et les poings fermés, d'après un bruit indistinct, d'après le froid ou le chaud, d'après le picotement du sang dans une main mal placée ? Qu'il n'y ait presque point de vérité en ces perceptions paresseuses, cela ne doit pas m'étonner. L'important est de ne point se prendre pour une victime de la nature. Je dois savoir que ma connaissance naturelle est formée selon l'insouciance, et non pas du tout en vue d'éviter l'erreur et de sauver mon propre esprit. Aussi ne vais-je[a] point supposer à la manière d'Ajax que c'est quelque dieu qui m'envoie de fantastiques opinions. »

Pour ma part c'est dans la poussière de *L'Iliade* que j'ai compris les Olympiens. Car, dans cette masse de mouvements et de colères, on ne peut suivre les aven-

tures de tel ou tel. Non, mais on le voit sortir de la masse, puissant puisqu'il n'est pas tué. Si c'est un ennemi on se précipite contre lui. Or, bien loin de fuir, il se fond dans la tempête des apparences. Quoi de plus simple ? Évidemment c'est un Immortel qui l'a revêtu d'un brouillard afin de le dérober à ma colère, ou bien l'Olympien a pris la forme de mon ennemi, et m'échappe bien aisément. Or le combat est le moment de l'attention. Si le héros réfléchissait, me disais-je, il se reconnaîtrait comme voué à l'erreur, et inventeur de dieux. Il saurait que *L'Iliade* a été inventée par les guerriers eux-mêmes, et il honorerait mieux de petites conquêtes sur l'erreur, et quelques vérités incontestables comme sont quelquefois les proverbes. Il saurait que la sagesse est rare et difficile; il comprendrait ses propres passions et celles de son voisin. L'erreur[a] n'a rien d'étrange; c'est le premier état de toute connaissance.

25 février 1922.

312

Culture et culte sont des mots de la même famille. Un homme cultivé aurait donc quelques-uns des caractères de l'homme pieux. Imaginez, comme j'ai vu, un homme cultivé ouvrant Stendhal ou Balzac et lisant à haute voix deux pages choisies; il y a de la religion dans ses mouvements; et ce livre est pris comme une Bible ou un missel; la reliure même en témoigne souvent. Pour moi je manque de cette piété extérieure à l'égard des livres, et je les saisis trop comme le chasseur empoigne le gibier; mais, à l'égard des textes, je suis encore assez fétichiste. Pendant la guerre je trouvai sur mon chemin une brochure jaune qui avait pour titre *La Chartreuse de Parme,* texte incomplet, et, qui pis est, adroitement recousu; ces mutilations me semblèrent profanations; je voulais retrouver mon bréviaire mot pour mot. Ces sentiments déterminent une manière de lire et de relire que je crois bonne.

Suivant donc l'affinité des mots culture et culte, j'y apercevrais ce trait commun que, dans l'homme cultivé

ainsi que dans l'homme pieux, la forme extérieure règle les pensées. Précaution, à mon sens, contre cette rapidité et instabilité des pensées de rencontre. Essayez de résumer une forte page; presque toujours l'idée s'enfuit; il reste un abrégé en style plat. Il y a des hommes en qui de tels abrégés se battent ou se composent; discuteurs, abondants et secs, ils ont tout lu, ils savent tout, ils ont tout jugé; ce sont des libres penseurs au second degré; mais le mépris de la forme, je voudrais dire du geste, fait qu'ils laissent passer l'idée. Disons plus exactement que, par mépris de relire, ils ne savent plus prendre l'attitude convenable; ils ressemblent à ceux qui voudraient penser i en ouvrant la bouche.

C'est le récit des cérémonies vaticanes[1] qui me faisait penser une fois de plus à ces choses; mais j'y aurais pensé encore bien mieux et de plus près si j'avais vu les cérémonies elles-mêmes. Du style, encore du style, partout du style, jusque dans les moindres choses. Quel art de signifier! Je ne vois que l'art militaire, en ses revues et défilés, qui soit persuasif à ce point. Et ces deux arts ensemble sont en mesure de donner des idées réelles à ceux qui ne savent point penser seuls. Paix et Guerre, deux sœurs ornées et composées, règnent ensemble sur les hommes inconsistants. Voilà ce que j'ai pu lire sur l'image photographique de ce pape à lunettes.

Contre quoi l'esprit moderne ne trouvera puissance que par la culture. Culture contre culte; car science contre culte ne peut rien. Prendre donc dans le bréviaire ce qu'il a de bon; lire et relire; penser selon la forme belle; ne point méditer à vide. Il y a dans cette méthode ce qu'il faut de foi. Ne pas changer, ni corriger, ni abréger; mais se conformer aux grandes œuvres et j'ose dire les mimer; car la forme humaine est quelque chose que vous ne pouvez pas rompre; il faut penser dans ce sac de peau; il faut que ce sac de peau danse selon vos pensées. Le poète est le maître à danser; et toute grande œuvre est poème et pensée ensemble. Tant qu'on ne lira point de telles œuvres dans toutes les écoles, et seulement celles-là, nous serons comme des enfants devant tous les genres du sérieux et devant toutes les espèces de mules rouges.

4 mars 1922.

313

Il y a un genre d'expression qui se jette au visage de tous. Comme ces bavards qui ne peuvent se retenir de parler, ainsi il y a des yeux, des nez, des bouches qui ne peuvent se retenir d'exprimer. On voit des personnages impérieux, menaçants, décidés, ou mélancoliques, ou méprisants, aussi bien quand ils achètent un journal. J'ai connu un homme qui riait toujours. Ce sont de tristes privilèges, qui rendent sot. Je plains ceux qui ont l'air intelligent; c'est une promesse qu'on ne peut tenir. Le visage pense le premier, en quelque sorte, et la conversation réelle n'arrive jamais à s'accorder avec les muettes réponses. Je suppose que la timidité résulte principalement de ces messages que l'on envoie en avant de soi sans l'avoir voulu, et dont on ne sait pas soi-même le sens. Aussi toutes les fois que je rencontre quelque homme au visage de spadassin, dû à quelque rencontre de nez, de sourcils et de moustaches, je devine un timide, qui par ce détour peut bien être aussi un violent; comme un acteur qui a le costume mais qui ne sait point le rôle.

De ces petites misères résulte une antique règle de politesse, d'après laquelle il faut dresser le visage à ne rien signifier sans l'avoir voulu. L'esprit gouvernant doit se retirer d'abord sous des apparences neutres comme sous un abri; sans cette précaution il se trouve esclave des apparences, et toujours en retard d'une réplique. L'esprit, le sentiment, la beauté même, tout cela doit être d'abord caché et comme réservé. Le visage humain est achevé et en quelque façon tourné par ce refus d'exprimer par quoi il se cache en lui-même. Il appartient au peintre de suivre d'un trait dans l'autre cette sorte de fuite. Le photographe ne peut le faire. Il s'en faut que les beaux visages connaissent assez ce grand secret; l'être humain se trouve alors livré aux curieux. Le prix d'un sourire[a] suppose d'abord qu'on ne sourie pas aux glaces et aux meubles. Il y a une jeune bourgeoise, dans *La Chartreuse,* dont les yeux semblaient faire conversation avec les choses qu'ils regardaient; comparez cette petite sotte à la divine Clélia, dont le beau visage n'exprimait

d'abord qu'une indifférence non jouée. Mais le plus beau portrait de notre galerie littéraire est sans doute celui de Véronique, dans *Le Curé de village*. Véronique, enfant merveilleusement belle dont les traits furent épaissis et comme masqués par la petite vérole, mais qui retrouvait sa beauté première par l'effet d'un sentiment profond. La vraie puissance pour une femme serait d'être belle à volonté. Telle est la vraie puissance de toute femme. La beauté n'est sans doute jamais autre chose que cette circulation de la beauté. Une femme qui a de l'âme ne cesse d'apparaître. Le peintre a beaucoup à faire; car il doit représenter cette magie mouvante et c'est ce que l'on nomme faire vivre.

Cela est senti[a] par les effets; aussi la vraie coquetterie va-t-elle toujours à se garder de plaire; et son mouvement le plus juste est toujours un refus d'être belle, comme l'esprit enferme toujours que l'on refuse de comprendre trop. Au fond c'est rabaisser ce qui est de nature et relever le prix du consentement. Je crois écrire ici les conseils d'une mère à sa fille; mais je les entends autrement. Je ne considère pas seulement l'effet produit sur le spectateur; ce qui m'intéresse c'est ce retour des signes qui agit si puissamment sur le signaleur. La beauté même devient laide si elle s'offre à l'admiration; vous trouverez aussitôt des preuves de ce que je dis là. La beauté non enveloppée exprime aussitôt un peu d'aigreur et d'inquiétude et quelquefois une sorte de stupidité agressive. De même les signes de l'attention tuent l'attention. L'observateur, en ses meilleurs moments, semble distrait[b].

C'est assez dire que le visage humain nous trompera par tous ses aspects. Je finis par comprendre très bien le masque tragique. C'était une forme qui ne changeait pas, et qui annonçait un rôle. Un pauvre visage humain n'était pas assez fort pour modeler une immense assemblée.

4 mars 1922.

314

Dans toutes les anciennes civilisations, on retrouve des pratiques de magie, qui consistent toujours, il me semble, en ceci que les signes bienveillants doivent avoir un effet favorable, et les signes malveillants au contraire. Et c'est ce qui paraît tout à fait absurde si l'on considère certains exemples. Qui croira qu'on puisse rendre un homme malade en soumettant au feu ou au poison quelque morceau de son vêtement ? Qui croira qu'on rendra une blessure incurable si l'on empoisonne, après la blessure, la flèche qui l'a faite ? Je trouve de tels exemples dans Frazer, et bien d'autres. Et je crois que l'explication des erreurs de ce genre par une association d'idées est tout à fait abstraite et insuffisante. Il faudrait considérer attentivement chacun des exemples.

En ceux que j'ai rappelés j'aperçois d'abord une énergique mimique, qui ranime les passions. S'il est déjà naturel, par mécanisme physiologique, qu'un homme irrité se plaise à détruire les choses sans aucun profit, il l'est plus encore qu'il se plaise à détruire l'image de son ennemi ou les objets qui lui appartiennent. Pareillement le regret qu'il peut éprouver de n'avoir pas empoisonné sa flèche avant de frapper, le conduit naturellement à tremper dans la dangereuse liqueur cette même flèche, s'il l'a conservée; il ne fait ainsi que mimer son propre regret; c'est une forte manière de l'exprimer aux autres et à lui-même. Cette mimique redouble la colère, ranime la haine, et est ainsi directement propre à nuire. Sans doute une longue expérience a fait voir que les passions les plus violentes tombent dans l'oubli, et bien plus vite qu'on ne croirait, si l'on ne les ranime par des signes. Il est donc vrai, et rigoureusement vrai, que les maux humains résultent de tels signes et de telles cérémonies.

Le mal d'opinion est plus prompt, et franchit les distances sans qu'on puisse voir par où il a passé. Car celui qui sait qu'il a un ennemi impitoyable est nécessairement agité de cette pensée jusqu'au délire, par un mélange de peur et de colère. De là vient que des signes agissent bien plus sûrement que les armes; car il n'y a point de bou-

clier contre les signes; et celui qui déchire mon portrait montre assez par là quels sentiments il éprouvera en ma présence. Les mots aussi blessent; le mépris universel peut tuer. Cette expérience est celle de tout homme, dans ses rapports avec l'ordre humain; cette expérience est la seule que l'enfant puisse faire, puisqu'il attend tout de ses semblables et puisqu'il obtient par des signes, sourires ou cris, tout ce qu'il obtient. C'est pourquoi les signes bienveillants ou malveillants restent chargés de pouvoir, et sont naturellement le premier exemple de causes que nous puissions constater. La physique de l'enfant est une physique de l'homme, où les expériences dépendent de nos sentiments, puisque la principale loi y est la loi des signes. Telle est notre première expérience à laquelle on ne pense jamais assez. De là il reste[a] en tout homme une crainte des signes, et un attachement à la politesse, l'une et l'autre bien fondés. La politesse est une précaution contre les signes dans l'usage des signes; on ne peut la mépriser sans s'exposer au regret cruel d'avoir nui sans le vouloir. Car il reste[b] vrai qu'une menace ou un défi, qui ne sont pourtant que des signes, peuvent donner à un blessé quelques degrés de fièvre de plus. Si l'on ajuste à ces remarques l'ancien langage par signes et symboles matériels, si naturellement cérémonieux et attentif aux moindres détails, on s'étonnera moins des étranges coutumes que je rappelais; et le sauvage le plus arriéré nous semblera bien plus séparé des animaux, et bien plus près de nous.

11 mars 1922.

315

Le docteur Guillotin disait de sa machine à tuer qu'elle faisait tout au plus l'effet d'une serviette mouillée sur la nuque; cet homme avait l'imagination heureusement disposée; un autre imaginera le tranchant inexorable, et ce bruit que l'on entend chez le boucher se répercutant depuis la base du crâne jusqu'aux pieds à travers le corps du patient. Ce sont des rêveries. Il arrive assez souvent qu'un homme revient d'un choc violent après

lequel il est resté sans connaissance un petit moment; ceux qui ont fait cette expérience savent très bien ce que c'est que mourir d'un choc; or ce qu'ils savent c'est qu'ils ne savent rien. Montaigne revenant à lui-même après qu'il avait été jeté en bas de son cheval par le choc d'un autre cheval emporté, Montaigne n'avait même plus souvenir des événements qui avaient précédé immédiatement la chose, et que pourtant ses yeux avaient vus[1]. Ce drame forme comme un trou d'ombre, et tout ce qui est sur les bords tombe dans le trou. C'est ainsi qu'on s'endort, sans jamais penser qu'on s'endort. Le demi-sommeil est comme une région disputée; c'est la veille qui le reprend si l'on ne s'endort point; mais si l'on s'endort le sommeil recouvre aussi le rivage comme d'une vague. Ainsi l'homme qui est porté sur la planche à roulettes plonge dans le noir, et dissout en ce profond sommeil un mauvais rêve qu'il n'a même pas eu le temps de former. D'après le témoignage de Montaigne et de beaucoup d'autres, on peut même parier que s'il revivait dans quelque paradis ou enfer, il ne saurait point du tout comment il est mort.

Je fais cette supposition du paradis et de l'enfer; je dois dire que je n'y crois point du tout. Il m'est arrivé d'imaginer ou de rêver les dernières minutes d'un condamné à mort; or je suis bien capable de doser ici la terreur et de la goûter par le menu; et j'ai remarqué que ce talent est fort commun. Mais il n'est nullement question, dans ces rêveries émouvantes, de ce qui arrivera après la chute du couperet. Quelquefois ces imaginations avaient de l'apparence, par l'approche de quelque gros obus qui déchirait l'air comme une étoffe; il fallait bien penser sérieusement à la mort; l'idée d'une autre vie aurait bien pu surgir, par le seul mécanisme de la terreur; mais cela ne s'est point fait. La machine humaine, qui produit tant de folles idées, n'a point produit celle-là, qui passe pour commune, et dont mon enfance a été nourrie. Bien mieux, je ne puis citer aucun homme qui, dans les moments difficiles, se soit préparé d'une manière quelconque aux épreuves de l'autre vie. Je parle de ce que j'ai vu, et non de ce que j'ai lu. Ce genre de peur, ou bien ce genre d'espérance, ne peut sans doute être entretenu que par d'imposantes cérémonies, où les sentiments sont soutenus par la mimique et la déclamation. Et le sommeil,

frère de la mort, peut soutenir ici l'imagination; car on peut craindre de s'endormir par peur d'un certain rêve. Toujours est-il que ces fantaisies crépusculaires, même si on les a formées étant jeune, peuvent être oubliées et, autant qu'on peut dire, effacées, puisque de longs mois de terreur tantôt ramassée, tantôt diffuse, ne les firent point revivre. Remarquez que, si j'avais cette peur, ou cette espérance, je saurais encore bien l'expliquer. Mais je ne l'ai point.

25 mars 1922.

316

Chateaubriand, au sujet du XVIIIe siècle, écrit ceci : « Les mœurs affaiblies se trouvèrent ainsi calculées pour ne plus offrir de résistance à l'esprit, ce qu'elles font souvent quand elles sont jeunes et vigoureuses. » J'aperçois ici ensemble une idée, et l'idée de l'idée. D'abord l'idée. Je ne crois point que le progrès des sociétés humaines se soit jamais fait par le dedans, c'est-à-dire par un changement naturel des opinions. Quand les mœurs sont bien assises, tout reste le même pendant des siècles de siècles; et les mœurs sont bien assises lorsque chacun considère que son devoir est de rester dans la condition où il est né. L'homme est alors assez occupé à se parer des couleurs de sa caste, à cuisiner selon sa caste, à danser selon sa caste; telles sont ses pensées; les temples, les cérémonies, les meubles, les moindres objets soutiennent ses pensées, les ramènent, les circonscrivent. Il faut croire que ce régime s'accorde assez bien à la nature humaine, puisque nous voyons que ceux qui ont l'avenir assuré reviennent aisément à faire toujours les mêmes actions, comme monter à cheval, conduire un bateau à voiles, jouer aux cartes. Tout le monde a connu de ces fakirs qui ne pensent que mors, gourmette et selle, ou bien aviron, voilure et brise, ou bien atout et carte maîtresse. Quand tous les métiers et les moindres actes ont couleur de religion, une pensée neuve ne peut pas se produire, et c'est déjà un scandale de se chausser en commençant par le pied droit, ou par le pied gauche. On s'étonne

quelquefois de voir que des hommes pensants sont attachés à des dogmes ridicules; on ne pense pas assez que dans l'ancien état tout est dogme, aussi bien la manière de tuer un poulet ou de pétrir le pain. Je conclus que les grands changements n'ont jamais commencé par la pensée, mais plutôt par des causes extérieures comme guerres, invasions, mélanges de races et de coutumes.

Maintenant l'idée de l'idée. « Les mœurs se trouvèrent calculées »; ici est pensée la Providence, qui a tout réglé de façon que le progrès fût possible. Idée d'enfant. Toutefois l'enfant grandira; et l'idée d'enfant de même. Si donc croyant, mais non pas trop, croyant à la manière des enfants que la Providence a très bien réglé l'histoire, vous cherchez alors comment elle a fait, vous trouvez des causes, des lois et des rapports; après cela vous pouvez rejeter l'idée auxiliaire. De même il n'est point faux que l'aile de l'oiseau soit faite pour voler; mais il faut voir comment; dès que l'on voit comment, on ne se soucie plus de l'idée auxiliaire. Et même, par cette manière de penser, qui est retour à l'enfance et puis maturité en action, on vient à savoir que toute idée est idée auxiliaire. Et cela n'importe pas peu; car il n'y a pas que les idées théologiques qui rendent sot dès que l'on y croit. Ou bien, pour dire la même chose autrement, toute idée est théologique; car l'objet, dès qu'il est connu, suffit. Mais d'un autre côté j'ai observé que les hommes qui mûrissent prématurément et sans retour n'ont plus d'idées du tout, et par exemple dans l'histoire ne voient plus que poussière d'événements. Il en est de toute science comme de la lecture peut-être; car[a] si l'on n'avait point d'idées, on n'aurait plus d'objets; toutefois les objets nous détournent de cette réflexion. De même on ne peut lire si on ne connaît les lettres, seulement les lettres sont effacées par le sens.

Les idées mènent le monde, et sans qu'on le sache; il faut avoir procédé selon la plus énergique négation pour découvrir ces acteurs invisibles. Aussi ne faut-il pas confondre avec la religion l'idée que les idées mènent le monde. Dieu n'est pas un pensant qui veut quelque chose. Une telle pensée de Dieu est déjà teintée d'athéisme. Aussi peut-on comprendre que Chateaubriand ait vécu triste.

317

Rousseau disait que la conscience nous instruit infailliblement par la honte, et par le souvenir de la honte. Sur quoi les gens du métier, professeurs de morale ou théoriciens de justice, disent que la conscience a besoin d'être éclairée, et que, par exemple, il n'est pas facile de savoir si, en payant un certain prix ou un certain salaire, on est injuste ou non. Seulement c'est prendre les choses par le côté de police. Rousseau appartient à cette espèce d'hommes sauvages qui considèrent la vertu en elle-même, et non point du tout ses effets extérieurs. Vous pouvez vous replier par ordre sans passer du tout pour un lâche; mais si la peur vous fait sentir un peu trop sa pointe dans les reins pendant cette opération, c'est vous seul qui le savez. C'est vous qui goûtez et dosez votre propre esclavage, sans la moindre chance d'erreur. C'est vous qui savez ce que vous vouliez faire, comme vous le vouliez faire, et jusqu'à quel point la peur vous a gêné, paralysé ou détourné. Les plus grands éloges n'effaceront point cette empreinte de la peur, que vous sentez si bien.

La fureur, autre désordre, et animal aussi, est quelquefois dissimulée. Les autres vous voient calme et poli; mais vous, si vous n'arrivez pas à apaiser cette rage contenue, si vous en perdez une heure de sommeil, si vous êtes devant vos propres pensées comme un roi devant l'émeute, alors vous le savez bien. Même par souvenir cet état est humiliant à considérer. On peut en prendre son parti, et même il le faut. Toutefois quand vous vous serez pardonné à vous-même, comme il est raisonnable, vous n'aurez toujours pas effacé la honte, petite ou grande, honte secrète, mais cuisante, mais mordante. Lisez là-dessus *Les Confessions;* il n'y a guère de livre plus lu; preuve que tout homme s'y reconnaît.

Le tumulte des sens est une sédition bien redoutable, contre laquelle nous ne pouvons pas grand-chose. Or quand ce tumulte ne s'oppose à rien de ce que nous voulons, passe encore; car il faut bien accepter la condition animale. Mais dès que vous êtes détourné de ce que

vous aviez résolu, vous vous sentez esclave; la honte reste, qui engendre dans la suite prudence et précaution. Or les mêmes effets se remarquent si vous êtes intérieurement injuste, c'est-à-dire si la fureur de prendre, de garder, d'amasser, vous détourne de ce que vous aviez décidé. Il est laid de regretter l'argent qu'on doit, même si on le paie. Si on ne peut le payer, par l'effet de cet accès d'avarice, ou si l'on ne peut se résigner à exécuter un contrat, par cet invincible amour de la propriété ou, pour mieux dire, de la possession, la honte marque désormais cette action ou ce geste. Et ce genre d'injustice ne dépend point des droits réels de l'autre; elle résulte seulement d'une sédition de l'avarice contre l'opinion que vous avez de ce que vous avez promis. En cette opinion vous pouvez errer; affaire de police; mais vous n'errez jamais quand vous appréciez la puissance du désir et le mouvement de révolte qui met en échec votre propre et intime gouvernement. Tout se passe entre moi et moi. Les autres n'en savent rien et moi je n'en ignore rien[a].

Si l'on n'a pas compris Jean-Jacques, cela vient de ce que l'on n'a pas formé la notion de conscience comme étant le seul juge d'une lâcheté, d'une injustice. La conscience est infaillible, car elle est seule à pouvoir juger. Le confesseur dira : « Si votre conscience ne vous reproche rien, vous êtes en effet sans reproche. » Et c'est en ce sens qu'on dit qu'une bonne conscience ne craint aucun juge.

1er avril 1922.

318

Cette race du grand chimiste est, en valeur humaine, mille fois plus précieuse que ces hommes de Lilliput qui la tiennent maintenant dans leurs filets. Ce noble et impétueux sang est comme un réactif et un dissolvant qui aussitôt attaque, réduit et assimile tout ce qu'il rencontre, homme ou chose. Comme la chimie n'est point contemplation, mais action sans relâche qui cuit, refroidit, surprend et rompt les substances, ainsi ce genre de penseur,

fils de chimie, n'attend point, mais cherche toujours passage, et trouve passage, creusant et divisant toujours, quel que soit le genre d'obstacle qu'on lui propose. Et celui des trois qui s'est établi contemplateur ressemble aux autres en cela. Que ce soit Pyramide, Sphinx ou Bouddha, peinture ou ferronnerie, religion ou doctrine, poésie ou prose, tout est promptement saisi et digéré par ce mangeur infatigable. Et si ce contemplateur était mis en quelque poste actif, avant que vous ayez achevé la phrase introductive de vos recommandations, il aurait déjà fait son trou dans la chose sans seulement vous écouter.

Au métier de chimiste, l'esprit n'apprend point les égards, ni aucune prudence. Mais semblable au chirurgien qui est attiré par l'action immédiatement utile et avance son bistouri par où il voit passage, toujours regardant, nullement écoutant, ce genre d'homme, dès qu'un problème lui vient sous les yeux, aussitôt l'attaque et le change, et déjà se trouve en train d'agir quand on lui demande d'examiner. Ce qui mille fois échappe aux critiques, parce que les précautions de l'homme irrésolu n'ont plus de lieu ni aucune apparence dès que l'action a changé les perspectives. Et c'est en avançant que l'alpiniste trouve un appui pour son pied. De même l'homme d'entreprise ne pense point au risque, mais réduit le risque par une continuelle action. Liberté en acte. Modificateur essentiellement, et briseur de fatalité, comme ces acides et bases qui donnent puissance et science en même temps; comme cette chimie qui ne sait point connaître sans modifier. Homme solitaire. Homme secret. Dès que deux hommes délibèrent, l'occasion échappe.

Je ne crains nullement un tel homme, et je lui permettrais beaucoup. L'erreur de celui qui pousse l'outil est sentie par l'outil et promptement réparée. Mais rien n'égale l'erreur coûteuse de celui qui craint de se tromper, qui prend toujours conseil et ne décide jamais. Pur discoureur celui-là, et qui s'arrête toujours à décrire l'ordre des forces ennemies; qui, par la manie de tout prévoir, se limite à annoncer le pire, et qui, finalement, peut bien avoir raison, car le pire arrive de lui-même, comme l'éboulement. Par exemple il est assez clair présentement que la guerre se reforme d'elle-même; l'annoncer n'est rien, car un enfant l'annoncerait. Mais il faudrait agir au lieu

de prédire, et changer l'événement au lieu de l'annoncer. Oui l'attaquer et le dissoudre par la virile méthode du chimiste à redingote tachée qui revit en ses enfants. Bref je ne crains pas celui qui ose dès qu'il sait, parce que le chirurgien ne peut couper de travers s'il a science droite.

L'irrésolu annonce toujours une action étonnante, et l'on ne voit rien venir. Ou plutôt on voit venir l'aveugle destin qui, comme un pal, donne une sorte de raideur à ces molles natures. L'action vraie n'est pas théâtrale, après délibération et d'un seul coup, mais action de termite, toujours creusant. Et j'aperçois ici sous un nouveau jour ce que Platon disait, que nul n'est méchant volontairement; car ceux de l'un et de l'autre bord qui disent : « Je n'ai point voulu cela » disent vrai, hélas ! Ils n'ont point voulu cela ni rien; et quand on ne sait pas vouloir, tout se déroule selon les forces mécaniques, ou forces basses, qui ne sont point tendres. C'est pitié, donc, de voir les Forces hautes maintenant prisonnières en Lilliput, et deux Berthelot[1] mis à la question. Radicaux malgré eux; ce sont les meilleurs.

15 avril 1922.

319

Il faut être déjà avancé dans l'astronomie pour célébrer dans la nuit de l'année la naissance du Sauveur; la Noël n'appartient pas à l'enfance humaine. Au contraire, la fête de Pâques fut toujours et partout célébrée. Sous tant de noms, d'Adonis, d'Osiris, de Dionysos, de Proserpine, qui sont la même chose que le Mai, la Dame de Mai, Jacques le Vert, et tant d'autres dieux agrestes, il faut au temps des primevères célébrer la résurrection; cette métaphore nous est jetée au visage. Et par contraste, ces retours du froid sont des flèches de passion. Au matin, après une nuit de glace, la mort est énergiquement affirmée; les tendres pousses sont réduites à la couleur de la terre et des arbres nus; quelque chose est consommé. Espoirs trompés, pénitence, et quelquefois révolte, comme en cette fête des Rameaux où la foule porte des branches de buis et de sapin; cette forte mimique entre-

lace l'espoir, la déception et l'impatience en couronne printanière. Naïf poème, sans aucune faute.

Nous croyons faire des métaphores, mais bien plutôt nous les défaisons. De ce premier état de la pensée, où les choses elles-mêmes font nos danses, nos chants et nos poèmes, tous les arts viennent porter témoignage, chacun selon son rang; mais le langage commun est sans doute l'œuvre la plus étonnante. J'ai mis un long temps à reconnaître la parenté que le langage signifie entre l'homme cultivé et le culte; mais que tout culte soit frère de culture au sens ordinaire, cela passe toute profondeur. On devine des temps anciens où la mimique pascale était la même chose que le travail. Qu'une chose en signifie une autre, cela doit être expliqué par la structure du corps humain, agissant selon les choses, mais surtout selon sa propre forme, objet aussi pour chacun dans la commune danse. Ainsi les dieux dansèrent d'abord. Et, par ce détour, les animaux qui miment aussi selon leur corps les fêtes de nature, devaient être objets aussi de ce culte des signes, comme on le vit aux temps passés.

Il n'y eut point d'abord de différence entre le culte et l'élevage. La religion fut donc agreste, et le moindre ornement de nos temples en témoigne encore.

Cet accord sibyllin, comme parle Hegel, entre l'homme et la nature, est ivresse par soi; ivresse, encore un mot à sens double que les poètes reconnaissent; et dans l'orgiaque, il y a ce double sens aussi et la colère au fond. D'après ces vues on comprend les Bacchantes, et les mystères de Cérès Éleusine. Le fanatisme est aussi ancien que la danse. Et il se peut bien que l'homme signe ait été anciennement sacrifié, aux jours où l'on fêtait ensemble la mort et la résurrection de toutes choses. Frazer sait bien dire que, dans les rites primitifs, la victime était le dieu lui-même, ce qui nous approche de notre théologie.

Au temps de Chateaubriand, les apologistes essayaient encore de prouver les dogmes catholiques par cet accord et ce pressentiment des religions sur toute la terre; mais en ce sens toutes les religions se trouvent ensemble prouvées, par cet accord, et toutes vraies, comme il est évident, puisqu'elles s'expliquent enfin par la structure du corps humain et par les rapports de la vie humaine à la vie planétaire. La première pensée fut l'art, la première réflexion sur l'art fut religion, la réflexion sur la religion fut philo-

sophie, et la science enfin fut réflexion sur la philosophie même, ce qui explique assez nos idées, toutes métaphoriques, toutes abstractions de cérémonie[a]. Il n'y a que Hegel qui ait pris et tenu ce parti de prendre les religions comme des produits de nature, ce qui trouble profondément la progression spontanée qui nous porte à réfléchir sur la philosophie même. La religion subsiste pourtant dans ce mouvement de renoncer à sa propre pensée. Cette destruction est pascale.

29 avril 1922.

320

« Hélas! pourquoi ces choses et non d'autres ? » C'est le cri des passions. Ces deux avions dans le ciel immense, et qui, de nuit, vont juste l'un contre l'autre, cela fait quelque chose de diabolique, ou bien de divin, comme on voudra dire. C'est que nous comptons mal les chances, et toujours par rapport à nous. Je vais me promener, je rencontre un fou qui est justement en humeur de jouer du revolver, et qui me blesse; et, dans n'importe quelle promenade je rencontre des gens qui ne sont point fous; ils me voient, et je les vois; ils supposent sur moi et moi sur eux; cela fait à chaque fois une rencontre miraculeuse, car pourquoi ces pensées et non d'autres ? Mais, parce que je n'en souffre point, je n'y fais pas seulement attention. Je mets en balance, dans mes pensées, d'un côté, les innombrables rencontres dont je ne tire ni bien ni mal, et de l'autre cette fatale rencontre, seule contre toutes; et il me paraît que la lutte entre le seul cas redoutable et la masse des autres n'est pas égale. Entre les possibles que je choisirais, je ne fais pas de différence; je les vois tous ensemble également possibles; et ainsi le mauvais cas n'a qu'une chance pour lui contre une infinité; autant dire qu'il est impossible s'il n'est choisi; c'est pourquoi j'invente quelque dieu ou démon, ou quelque destin, qui a choisi. Cette idée est bien forte, et je lisais encore hier les raisonnements de quelque apologiste, qui réfutait le système des atomes, par l'impossibilité que le jet du hasard ait produit cette terre, ces arbres, cette pluie, et ce Moi sensible dont j'ai

la difficile garde. La faute, dans ce raisonnement tant de fois refait, c'est qu'on ne pense point que chaque désordre supposé, pris avec ses caractères propres, est aussi improbable que cet ordre où je vis et où j'admire que je vis.

Ce qui est propre[a] au jugement impartial, c'est de considérer l'existence réelle en sa plénitude, et chacune des rencontres avec ses différences propres. Il faut toujours qu'un avion réel soit quelque part, et deux avions sont toujours ensemble d'une certaine manière. Par exemple, s'ils se croisent à une distance de cent deux mètres et cinquante centimètres, cela est aussi rare que s'ils se brisent l'un contre l'autre; et chacune de leurs positions relatives dans le ciel est aussi improbable que le choc, si l'on compare chacune d'elles à la masse des possibles vains. Chaque mouvement d'un avion contre telle masse d'air, chaud ou froid, sec ou humide, est un événement unique, qu'on ne reverra jamais; et, si l'on va par là, n'importe quoi est l'effet d'un merveilleux hasard, remarque qui dissout le merveilleux.

Mais les différences étant ainsi sauvées, et toutes importantes, les causes reviennent en l'esprit, non plus les causes abstraites, mais les causes telles ou telles; et ce grand ciel[b] n'est plus un champ abstrait de possibles. On sait que si les vaisseaux laissaient une ornière comme les voitures, la mer ne serait pas également marquée partout; au contraire les grandes routes de navigation se dessineraient comme nos chemins. Les avions de même s'orientent et reviennent toujours au plus droit. Maintenant il faut concevoir en ces plaines de l'air, des courants, des défilés, des pentes, enfin comme des canaux ou passages qui aspirent l'avion et le détournent, de la même manière que certains filets d'un ruisseau rassemblent les pailles flottantes. Que ce régime change continuellement, cela ne fait pas qu'il ne soit commun à deux avions voisins. Cédant donc en même temps aux mêmes forces, et y résistant aussi selon la même orientation, ils sont donc portés vers les mêmes sentiers de l'air; et peut-être en cette tempête qui avait ses masses solides et ses passages, le chemin des deux avions n'était pas beaucoup plus large que ces sentiers de montagne, où le chamois fuyant rencontre le chasseur et d'où souvent il le précipite.

29 avril 1922.

321

Toujours le droit a suivi la coutume; et la coutume elle-même exprime la nécessité. Aussi nous voyons que ces relations humaines, qui nous permettent de manger et de dormir, se font par une sagesse forcée, qui devance les sanctions du législateur. Tout travail et toute richesse produisent une sorte de bonne foi, qui est un outil parmi les outils. Ceux qui veulent construire le droit avant la production elle-même commencent la maison par le toit. Cette erreur est propre aux juristes, qui, par leur métier, ne connaissent que les derniers effets de l'organisation; ils veulent juger et partager avant qu'il y ait quelque chose en litige et quelque chose à partager. Mais le premier moment n'est pas celui du juge; et il est dans l'ordre que l'on agisse avant de penser.

Pierre Hamp est sain à lire; ce n'est pas un de ces enquêteurs qui décrivent le dernier état des choses, admirant les desseins et le plan préformé. Il va aux racines. L'industrie des parfums n'a point commencé par de grands projets réglant à la fois les cultures, les procédés d'usine et les salaires; mais les premiers distillateurs promenaient leur alambic de village en village, cherchant les roses et le jasmin; et il s'est fait aussitôt un contrat non écrit; on attendait le distillateur comme on attend le colporteur; industrie et culture se sont organisées ensemble, et bien longtemps avant que le peuple ouvrier et paysan demandât des lois. On ne peut redresser et régler que ce qui existe.

Représentez-vous une armée de chimistes, de mécaniciens et de banquiers s'établissant pour produire des parfums dans un pays où il n'y a pas une rose, et décidant par science qu'il y en aura, et fixant d'avance les quantités et les prix. En quoi il peut y avoir beaucoup de raisonnable; mais le raisonnable ne commence jamais rien, et ce genre d'entreprise ne réussit jamais. Au contraire il y a dans tout commencement quelque chose de gauche et qui tâte le sol. C'est pourquoi les praticiens, qui pensent à ce que l'on fera, sont meilleurs juges en tout commencement que les discoureurs, qui pensent à

ce que l'on dira, et qui inventent des conflits de droit avant qu'il y ait quelque chose à partager.

Pour juger plus sainement cette fausse prudence, qui s'use contre des malheurs lointains et des possibles abstraits, il faudrait penser à une chose qui est vraie, c'est que le commerce est plein de risques toujours, et aussi incertain que la guerre; plus incertain que la guerre elle-même, si l'on en juge par prudence; car le guerrier est armé toujours, au lieu que le commerçant est toujours désarmé. On ne force point le crédit; et toute exécution par huissier est une mauvaise affaire. Mais il faut étendre la confiance autour de soi et essayer du pied bien des planches pourries; explorer le hasard et la chance, accepter le risque, et se trouver longtemps au bord du trou, comme le mot Fortune, en tous ses sens, le fait entendre énergiquement. Un juif sans droits, continuellement sous la menace, et souvent dépouillé, a plus d'une fois vaincu le sort, imposant sa dure probité autour de lui, et même à ses frivoles emprunteurs. Mais nos gens d'affaire sont enfants gâtés; ils veulent des bénéfices tout faits, et imprimer les titres et les coupons avant de bâtir l'usine. À quoi l'avocat trouve mille difficultés, et en un sens il n'a pas tort. Mais le prêteur sur gages ne commence pas par prendre un avocat; mais il se jette, avec son génie propre, au milieu des passions et des besoins, menant sa dangereuse chasse, dont nos Messieurs de l'Académie ne se font aucune idée.

27 mai 1922.

322

L'helléniste Desrousseaux[1], qui signe Bracke, était déjà une autorité quand j'étais encore sur les bancs de l'école. Il honorerait n'importe quelle Académie; mais il n'a point voulu ce genre de succès; peut-être a-t-il craint de le désirer. Ceux qui l'ont applaudi à la Chambre, quand il parlait pour les Belles-Lettres, n'avaient aucun espoir de le ramener; les Humanités furent au-dessus des querelles, et cela est assez beau. Mais je veux considérer la chose sous un autre aspect. Toute opinion est faible

devant l'éloge, et plus d'un radical s'est perdu parce qu'il ne se gardait pas assez de plaire. Le socialiste est plus fort; il s'est coupé la retraite par ce grand serment qu'il a fait. Sagesse. Je soupçonne que plus d'un modéré s'est jeté par là, comme autrefois les saints au désert, par l'expérience des tentations. Je soupçonne que Jaurès accomplit cette manœuvre hardie contre la partie de lui-même qui le tirait au centre gauche. Certes, je ne méprise pas les raisons tirées de la doctrine; mais, quand il s'agit de prendre parti, il faut que le cœur s'y mette. Je n'invente point cela, et c'est de Pressensé[1] lui-même qui m'éclaira là-dessus, disant que le serment socialiste était une précaution contre ses habitudes de corps et d'esprit. En cette occasion comme en bien d'autres j'ai vu revenir cette doctrine de Descartes d'après laquelle il entre un choix de volonté jusque dans nos opinions les plus raisonnables.

Il peut arriver que la nature tire dans l'autre sens; la même politique nous détournera alors d'un serment trop facile à tenir. Ce cas m'est bien connu. Il y a une chaleur révolutionnaire et un sang plébéien qui iraient aux extrêmes. Ces vaines passions font que l'on se défie des preuves qui s'y accordent; car la doctrine socialiste ne ferait alors que mettre en système le premier mouvement, et l'on penserait avec ses poings, disant peut-être le vrai, mais sans être dans le vrai; car vociférer est faux. Cette position, toujours mal comprise, explique un genre de modération qui n'est qu'une prudence contre soi. Ces ruses seront méprisées par ceux qui disent : « Une opinion est vraie ou fausse; et il n'y a rien d'autre à considérer. » Seulement je voudrais bien connaître un seul cas où le vrai se montre ainsi tout nu. Non pas même dans la géométrie, où je puis refuser les définitions et les demandes; car la droite n'existe pas. Encore bien plus évidemment, dans l'ordre de la politique; il ne suffit pas d'observer et d'enregistrer; il faut poser; il faut choisir et maintenir. Comment un ordre de justice serait-il fondé sur les faits existants ? C'est justement parce que l'existence nie la justice à chaque minute qu'il y a des socialistes. L'honneur de l'homme est ici de faire le vrai, au lieu de l'attendre. Seulement, tandis que le géomètre n'a guère le choix des moyens ou idées préliminaires, nous trouvons en politique un bon nombre de moyens, par-

tant desquels on peut essayer de construire un ordre humain. Et que chacun invente ici sa géométrie, et la pousse jusqu'aux problèmes réels. Le problème de la paix est posé; que chacun pense la guerre par les causes, le mieux qu'il pourra. Le socialiste pense que le régime capitaliste est cause; j'aperçois d'autres causes, qui viennent de ce que les pouvoirs politiques s'étendent le plus qu'ils peuvent et jouent leur jeu; ce qui ne peut se faire d'abord que par l'aveugle confiance, et finalement que par les passions des citoyens, dont quelques-unes sont nobles. Qui a raison ? Celui qui saisira le mieux la chose. Il faut que l'outil convienne à l'œuvre, mais aussi à la main.

8 juillet 1922.

323

Pourquoi n'essaierait-on pas de comprendre aussi la politique ? Comprendre est bon, et donne toujours quelque prise. Or comprendre la politique ce n'est pas, selon mon opinion, comparer entre eux les systèmes, et choisir le meilleur si l'on peut; c'est plutôt comprendre les actions et réactions qui s'exercent entre le pouvoir gouvernant et les masses gouvernées. Or je soupçonne que ces actions et réactions ne dépendent pas autant qu'on croit du système politique. Par exemple je crois que les masses gouvernées peuvent jouir de droits très étendus aussi bien sous un roi; mais, en ces matières, ce qui est établi est faux, j'entends qu'une liberté sur laquelle on se fie est aussitôt perdue, par cette loi que tous les pouvoirs sans exception s'étendent par leur nature, et ne pensent jamais qu'à s'étendre; en sorte que, dès que la résistance des gouvernés ne s'exerce plus, par cela seul l'arbitraire les tient; car la loi ne fait rien, la loi n'est pas un être. Ces vérités sont connues, mais on n'en fait guère l'application.

Or les pouvoirs s'étendent et s'enracinent aussi bien dans une république, et peut-être mieux qu'ailleurs. Pourquoi ? Parce que l'on a, à portée de la main, les moyens de les resserrer et réduire, ce qui rend paresseux. Ajoutons qu'il est vrai, dans n'importe quel régime, que

les pouvoirs pensent toujours à gouverner, au lieu que les citoyens ne pensent pas toujours à résister. Ainsi les pouvoirs ne pensent jamais qu'à diriger les journaux, par menaces ou promesses, par faveur ou mauvaise grâce; mais qui donc pense à sauver la liberté des journaux ? Le journaliste en général n'y tient pas beaucoup et le lecteur n'y pense jamais. Au temps de l'affaire Dreyfus les citoyens se demandèrent d'abord si Dreyfus était coupable ou non, au lieu de se demander si l'opinion était encore en mesure, le cas échéant, de manœuvrer contre les pouvoirs, ce qui était la vraie question. De même aujourd'hui, les citoyens se demandent quelle est la meilleure conduite à tenir soit à l'égard des vaincus, soit à l'égard des alliés, au lieu de se demander si le parti que prennent là-dessus les pouvoirs, dès que l'on se fie à eux, n'est pas toujours le plus favorable aux pouvoirs eux-mêmes, et le plus dangereux pour les citoyens.

Le jeu est difficile. Les socialistes ne le jouent qu'indirectement, parce qu'ils considèrent qu'une autre organisation nous donnerait des gouvernants raisonnables; mais il n'y a point de gouvernants raisonnables. Le bonheur de commander, le besoin d'argent et l'opinion des cercles élégants agiront toujours si le peuple s'endort. En revanche la tyrannie des militaires, des académiciens et des banquiers prendra fin aussitôt si la masse des citoyens résiste. Le malheur est que le citoyen, semblable à un bon écolier, se met sincèrement au travail pour discerner le vrai et le juste dans chaque chose; d'Amérique en Russie, de Turquie en Silésie, de change en exportation, il voyage en esprit, et s'irrite de n'arriver à rien. Sur quoi je dis : « À chacun son métier. » Par exemple l'agent aux voitures est parfait tant qu'il ne prend pas son propre pouvoir comme fin, et le préfet de police de même. Et si vous considérez la chose avec attention, vous apercevrez que nous donnons pouvoir à ces hommes utiles et éclairés justement contre tous les pouvoirs de fait; mais ils ne garderont cet étroit chemin, que s'ils sont bien assurés que l'Académie ni la banque ne peuvent rien pour eux ni contre eux. C'est pourquoi la politique radicale a contre elle tout ce qui compte; à cette seule marque on la reconnaît, sans erreur possible.

8 juillet 1922.

324

Longtemps j'estimai le grec par-dessus tout, à cause de Platon, qui n'a pas d'égal. Maintenant j'incline à penser que le latin est peut-être meilleur encore pour l'esprit. Il nous est plus près; c'est notre langue elle-même en son premier état; la forme seule des mots nous en avertit. Mais, par cela même, le latin nous fait violence plus intimement, et nous ramène mieux; non par les idées, mais par la forme, qui est directement relative à notre vie; car le geste, l'attitude, les passions, et enfin toute notre gymnastique musculaire est immédiatement liée au langage; ainsi ces fortes ellipses, ces ponts d'un mot à l'autre, ces énigmes virgiliennes terminent nos pensées à la manière du geste, comme fait notre langage paysan. Chacun sait par expérience que ses vraies pensées ont d'abord l'accent de sa province; pour mon compte je médite en paysan de Normandie, non en citadin. Mais le latin est plus profondément rustique. Ces pensées sont de pleine terre, et ont de l'espérance. Ainsi que je l'ai remarqué souvent, le grec instruit davantage, mais le latin prépare mieux.

Je sais assez de latin pour respecter un bon latiniste, et même pour le définir. C'est un homme qui n'use point de son intelligence autant qu'on pourrait le croire, ou tout au moins qui n'en use point prématurément; et j'admire comme il va au sens d'après les règles de la grammaire et la propre signification des mots. C'est une rude leçon lorsque l'intelligence, ingénieuse et ambitieuse toujours assez, est rabattue sur quelque nœud de syntaxe; ainsi nous sommes rappelés au devoir de penser humainement, j'entends sur les signes humains et consacrés, et non point selon notre fantaisie. Et c'est ce qu'oublieront toujours nos penseurs abstraits, parce qu'ils n'ont point de lettres. Ce ne sont point des idées que nous avons à comprendre, mais bien des objets et des signes; et les signes sont des objets humains. Et je dirais même que les objets, comme soleil, lune, fleuve ou roses de juin, nous laissent encore trop libres parce qu'ils signifient trop; d'où une rêverie errante, ou bien d'abstraites pensées; au lieu

que le signe humain est sacré; il me réduit à sa forme, par la magie qui lui est propre; familier et étranger; comme je veux, et cela je le sens bien, mais non pas comme je sais. L'étranger ne sera jamais compris, parce qu'il s'explique, hélas! et ainsi se perd lui-même pour lui-même et pour moi. Heureusement Tacite est signe immuable, et seulement signe. Toute œuvre d'art arrête et fixe l'esprit par ce signe impérieux qu'elle fait; mais, parmi les choses écrites, le latin a ce privilège, pour un Français, de nous retenir par la première ressemblance, qui exige d'être niée d'abord, et puis retrouvée.

D'après ces remarques, on peut comprendre ce que l'expérience a fait voir, et qui est d'abord scandaleux, c'est que la version anglaise ou allemande ne remplace nullement la version latine. Je regarderais d'abord à ceci que l'usage vulgaire est ce qui nous donne la clef des auteurs modernes, ce qui ne nous laisse guère à chercher quant au sens littéral; d'où il suit que nous battons les buissons, jeu qui n'est bon pour personne. Je dirais aussi que les pensées modernes n'ont point tant d'espoir que les anciennes; on les réfute plus aisément qu'on ne les continue; de là vient qu'il y a une tristesse à lire Shakespeare ou Gœthe, j'entends quelque chose de terminé pour nous, au point où nous en sommes. Le monde moderne, à partir d'eux, ne s'ouvre pas assez loin.

8 juillet 1922.

325

La pudeur est une précaution contre la sympathie. Cela n'apparaît point tant que l'on n'a pas reconnu que la sympathie est extérieure et étrangère. Mais il faut reconnaître que la sympathie est telle. Si quelqu'un me fait rire[a], je n'en suis pas toujours fier; si je n'y ai point consenti d'abord, si je ne me suis point préparé, ce rire est indiscret, il fait invasion chez moi; il n'a point demandé permission. Je veux examiner avant de me prêter à cette imitation mécanique, qui finit par subordonner mon humeur et aussi mes idées à des rencontres; je redoute encore plus de rendre en même monnaie, et

sans le vouloir. Par ce chemin les indifférents seraient au cœur de la place; ce n'est pas trop dire, puisque le rire remue les plus intimes viscères; les pleurs, le sanglot, l'enthousiasme font de même; c'est une sorte de massage, plus que familier, et par surprise[a]. La sympathie enfin va de l'extérieur à l'intérieur, comme les conquérants. Et tout homme, et encore bien plus toute femme, veut garder ce privilège[b] de n'être pas conquis sans avertissement. Toutes les règles de la politesse, qui étonnent les naïfs, viennent de là; et la plus grande imprudence de la jeunesse est de se jouer à plaire avant d'en avoir reçu la permission. Si quelque nature fermée et armée se laisse prendre ainsi par escalade, faites attention, car vous ne serez jamais à son regard qu'un animal agréable, comme singe ou perroquet selon la mode. D'où cette règle, étrange à première vue, c'est qu'il faut aussi se garder de plaire. Il y a donc une sauvagerie du cœur, qui est une partie de la bonne éducation.

Les femmes doivent attacher le plus haut prix à ce genre d'éducation, parce qu'elles risquent beaucoup. Mais comme d'un autre côté elles sont musculairement moins pourvues, elles tombent aisément dans l'excès qui est le plus à craindre pour elles; et la prostitution fait voir jusqu'où elles peuvent être conduites, dès qu'elles se résignent à plaire sans discernement. C'est pourquoi de siècle en siècle l'amour s'est armé contre la sympathie, comme le montrent ces cours d'amour, au temps des chevaliers. Stendhal, en son livre subtil *De l'amour,* cite quelques exemples de ces épreuves étonnantes, qui avaient pour fin d'exercer, à l'égard d'un être trop aimé, une certaine puissance de déplaire, afin de purifier l'amour de tout mélange avec la sympathie. J'ai souvenir aussi d'une héroïne des romans de chevalerie, qui se taille le visage avec la pointe d'un diamant afin de s'assurer qu'elle est bien aimée. Cette fiction éclaire assez bien certaines manœuvres de coquetterie dont le sens échappe quelquefois. Ce sont des reprises de volonté. Il est naturel qu'un amour évidemment involontaire ait toujours quelque chose de suspect et même d'ennemi. C'est une sorte de maladie; ce genre d'amour n'est point aimé; aussi n'en peut-on faire hommage. Dans le fond c'est toujours le libre vouloir que l'on veut conquérir. C'est pourquoi le serment[c] est le langage propre à l'amour

véritable; et ce serait une sorte d'injure que de refuser le serment. Rien n'est plus libre que le serment; remarquez que ce sont des servitudes ou des surprises qui empêchent que l'on tienne son serment. La grâce est sans doute dans le consentement entièrement libre; ainsi il ne faudrait point croire que la grâce est de même nature que la sympathie; car la grâce va certainement du dedans au dehors; et, quoique l'ivresse de plaire y ressemble beaucoup, surtout dans le jeune âge, un œil exercé saisit aussitôt la différence. Et l'on voudrait dire qu'il y a quelque chose de vulgaire dans la beauté, et, au fond, une certaine impudence. D'où le costume, la mode et la cérémonie, qui nous délivrent de l'émotion.

8 juillet 1922.

326

Nous n'avons point de pouvoir sur nos pensées, mais en revanche, nous avons grand pouvoir sur nos bras et nos jambes. Il dépend de nous que nous marchions ou soyons assis à lire, ou bien que nous fendions du bois; mais il ne nous est point donné de méditer quand nous voulons, sinon par ces discussions à voix basse, qui nous séparent des objets et nous jettent dans la polémique. Ne prenez donc point votre tête dans vos mains. À l'heure où il vous plaît de penser, lisez quelque bon auteur, et relisez-le; il est même bon de copier les plus difficiles, et encore plusieurs fois. Traduire d'une langue dans une autre est bon aussi, pourvu que l'on fasse plutôt attention au sens des mots et aux liaisons grammaticales qu'à l'idée cachée et profonde. Vous ne la saisirez, cette idée, que par des travaux[a] d'approche, et non point en vous jetant sur quelque formule où vous croyez qu'elle est enfermée. Si le travail de copier ou de traduire vous retarde et vous détourne de penser la tête en avant, à la manière des taureaux, ce sera toujours un grand profit. Je pensais à cette méthode, qui préserve de fatigue, et qui m'a souvent conduit plus loin que je n'espérais, comme j'entendais le Sorbonagre faire de haut la leçon à un enfant qui a, fort heureusement, plus de patience

que d'ambition. « Il ne suffit pas de lire, disait le Sorbonagre, il faut juger; aucun auteur n'a dit le vrai tout à fait; mais vous, en examinant en quoi il s'est trompé, vous vous approcherez du vrai un peu plus. » Cette manière n'est point folle; elle impose par la vraisemblance. Qu'elle conduise à faire des Sorbonagres, et même bons, cela ne fait pas doute. Mais on peut viser beaucoup plus haut, sans être encore très ambitieux, et par exemple vouloir s'assurer que l'on comprend un peu Descartes, avant d'essayer de le dépasser. J'ai souvent ri de ceux qui réfutent Hegel en trois leçons et même en une; j'ai ri, en examinant les deux ou trois pauvres idées qu'ils formaient péniblement sur des ruines. Mais c'est aussi que Hegel, tout naïvement, éclaire le mieux qu'il peut tous ses chemins; c'est s'offrir aux coups. Platon[a] a montré plus de prudence, et s'est mieux gardé contre les sots; Gœthe encore mieux.

La chance sert la patience. Un vieux prêtre me jeta de nouveau toutes ces pensées au visage. J'avais déjà remarqué, en voyageant avec lui par rencontre, qu'il était grand fumeur de cigarettes, et fort gourmand là-dessus. Or ce jour-là il en était à son bréviaire, et lisait fort vite et tout bas, mais en prononçant tout. L'Église ordonne qu'on lise; elle n'ordonne point qu'on pense à ce qu'on lit. Aussi, pendant que les yeux et les lèvres lisaient, la main cherchait l'étui à cigarettes et le tirait à demi; au reste les versets allaient leur train. Finalement le livre fut fermé, et la prière finale récitée, pendant laquelle l'étui à cigarettes fut tiré hors de la poche, mis sur le genou, ouvert; le briquet suivit. L'*Amen* était dit tout juste lorsque la cigarette fut allumée. On se moquera de cette manière de lire. Mais vaut-il mieux feuilleter et parcourir, accrochant un mot ou une phrase, retenant ce qui peut servir, devinant le reste, interprétant, redressant, réfutant d'après cela, comme j'ai vu faire à beaucoup ? Pensée facile; pensée errante. Pensée maigre, par allusions; pensée de morceaux, pensée d'arlequin, pensée pour dîner en ville. S'il faut choisir[b], j'aime mieux lire mon bréviaire; et si c'est plutôt Platon que les Psaumes parce que j'espère mieux de Platon, ce n'est pas une raison pour lire une ligne sur trois en suivant les faibles pensées de traverse, qui ne peuvent manquer de surgir, et que la vraie culture doit d'abord éteindre.

Selon mon opinion, la partie la plus ignorée de l'art de penser est une familiarité avec les grands textes tels qu'ils sont, et un ajournement de juger. C'est dire que la méthode d'admirer me paraît la meilleure, et la méthode de réfuter, la pire. Les Humanités[a], aussi bien que les anciens dieux, veulent une piété d'enfance, dont le vrai nom est alors Modestie.

22 juillet 1922.

327

Je lis que Gœthe était franc-maçon, et fort avancé dans les mystères. Je pense à Lessing et à Fichte, qui l'étaient aussi. Mais, comme je ne suis ni érudit ni seulement instruit d'aucune manière là-dessus, je retourne en pensée au *Wilhelm Meister,* un des livres qui récompensent le mieux la patience du lecteur. En ce roman hermétique il y a un assez bon nombre de souterrains; mais l'atmosphère est, si l'on peut dire, souterraine partout, en ceci que dans ces maisons de bourgeois, entourées de jardins et si naïvement ouvertes au soleil, Meister rencontre communément des hommes qui ont de précieux manuscrits dans leurs poches et qui exercent le pouvoir spirituel sur les âmes inquiètes; à la suite de quoi le héros, oubliant l'amour et le théâtre, se retire en quelque montagne, recherche des minéraux, et garde le silence. Ce livre serait bien appelé le Livre du Silence, quoiqu'on y parle beaucoup; ce qui est dit porte la marque de la frivolité, mais, au détour, le dieu du silence, homme ou femme, se montre et nous regarde, ce qui jette aussitôt dans des profondeurs inexplicables; ici la poésie s'enracine, qui projette déjà de puissantes ombres sur les conversations à la française.

Tolstoï, racontant l'initiation de Pierre Besoukov, offre un autre genre de sérieux. George Sand, dans la suite de *Consuelo,* nous jette dans le romanesque de la pensée ésotérique. Par ces trois livres, si l'on s'en nourrit comme il faut, on se trouve déjà assez instruit dans cette religion romantique pour en parler sans erreur d'importance. J'y vois premièrement ceci que l'initié est conti-

nuellement renvoyé à quelque initiation supérieure, qui lui promet le vrai sens des paroles et des rites; mais ce vrai sens personne ne sait jamais dire ce que c'est. Ayant d'abord méprisé cette continuelle préparation, à la suite de quoi on ne voit rien venir, je pensai ensuite que ce symbolisme, au seuil duquel se tient quelque Cagliostro avec ses tours de physicien, n'est pas de médiocre portée par ce mouvement de méditation auquel il nous invite. Peut-être faut-il toujours faire réussir de quelque cosmique ambition une pensée terrestre, étroite, impérieuse, comme on voit que Meister se fait médecin, après tant de recherches, et Philine couturière, après tant d'aventures. Symboles refermés les uns sur les autres. En quoi je découvre ceci que les problèmes humains sont simples à résoudre et même trop simples, si toutes les ambitions d'esprit et toutes les déceptions, les unes et les autres ordonnées, n'arrivent pas à peser ensemble sur l'outil. La pointe du burin arrive à exprimer tout l'homme.

Ce genre de pensée est romantique, ou si l'on veut germanique; la lumière du midi projette d'autres ombres, je l'avoue; et l'on trouve une unité imposante dans la théologie de l'Action Française; cela est clair comme le rapport d'un colonel; il ne faut qu'une salle de police contre les passions, et les vices, par l'ordre extérieur, font aussitôt des vertus. Si la matraque termine les raisonnements, ce n'est point par hasard; ce théorème final n'est pas moins démontré que les autres. Une même corde pendra le coupeur de bourses, et l'homme de génie aussi bien. J'aperçois de la frivolité ici, et une clarté ambiguë; c'est une danse sans amour, comme de singes costumés. Nos penseurs d'Académie grimpent à la corde; et je vois bien qu'il n'y a qu'à suivre la corde; singe ou homme, il n'importe guère, si la culotte est bien attachée. Mais ces acrobaties conviennent tout au plus à la première jeunesse, comme Wilhelm l'a promptement compris. Qu'est-ce qu'un vieil acteur ?

22 juillet 1922.

328

La pitié est du corps, non de l'esprit. Au niveau de la fureur aveugle et de la crainte. Ces tumultes se contrarient assez bien pour que la paix soit; les crimes et les supplices sont des accidents. Mais l'esprit est redoutable. Un homme qui pense est aussitôt législateur, juge et prêtre; et tous les hommes pensent. Cette difficile mission, dès qu'ils la reconnaissent, les rend inquiets et bientôt convulsionnaires. L'éloquence qui ne peut réussir est le mal de tous. Quand l'homme forme une pensée, je m'enfuis; cette fureur contre lui-même sera sans égards pour moi. La musique accorde et adoucit; mais quoi de plus irritable aussi qu'un musicien ? Or l'éloquence est toujours un essai de musique. Jean-Christophe enfant reçoit des coups; s'il faisait des objections et non des fausses notes, que serait-ce ? Heureusement les pensées de l'enfance sont toutes des pensées d'objets, et sans réflexion encore.

L'esprit n'a point de pitié, et n'en peut avoir; c'est le respect qui l'en détourne. Ce législateur cherche le législateur, et l'a bientôt reconnu. Le moindre signe de pensée en l'autre donne une grande espérance, et aussitôt une grande déception. Alliés[a] ou ennemis. Le latin et le grec ont fait comme une trêve de Dieu ces temps-ci; et il est clair que chacun y mettait du sien, car l'homme est un dieu pour l'homme; mais chacun sent bien aussi que cet accord délicieux ne peut durer; les dieux sont jaloux. L'amour pardonne beaucoup; le respect ne pardonne point. Celui qui pense, je n'ai pas le droit de le laisser à ses pensées; il n'a point le droit de me laisser à mes pensées. C'est mépriser. Respect est guerre. Songez[b] à ceci que c'est presque une injure de ne point s'irriter contre le contradicteur; ce serait une sorte de pitié insupportable, car ce n'est[c] qu'aux fous qu'on donne pitié. Ce n'est point parce que l'autre a tort que je m'irrite, c'est parce qu'il a raison. Comment puis-je sortir de là ? Je lui dois respect comme à moi-même, mais il faut pourtant que je choisisse. Scandale; deux dieux qui ne s'accordent point en un. Ici est l'âme du fanatisme;

et le fanatisme n'est ni petit, ni vil, ni inhumain; il va à une violence généreuse, et paye de soi; les guerres le font bien voir.

Il n'y a de guerres que de religion; il n'y a de pensées que de religion; tout homme pense catholiquement, ce qui veut dire universellement; et persécute s'il ne peut convertir. À quoi remédie la culture qui rend la diversité adorable; mais la culture est rare. Et la dangereuse expérience de ces siècles-ci est d'interroger tout homme comme un oracle, remettant à chacun la décision papale. Toutes ces majestés sont maintenant hérissées; les dieux sont en guerre; il pleut du sang. Ces maux descendent du ciel.

Délier l'homme de sa propre pensée ce n'est pas facile; il ne veut point être délié; il jure qu'il ne sera pas délié. La moindre pensée enferme un serment admirable de fidélité à soi. Je ne vois[a] presque que des gens qui mourront pour leur pensée, dès qu'on le leur demandera. S'ils sont ainsi, il ne faut point s'étonner qu'ils tuent aussi pour leur pensée; les deux ne font qu'un. Rançon de noblesse. Ce n'est pas peu déjà si l'on comprend que la tolérance est chose difficile; car c'est comprendre l'autre en ses différences, et vaincre l'opposition; œuvre de force, et non pas de faiblesse. Sans doute faut-il parvenir à former toutes les opinions possibles selon la vérité; à quoi les humanités nous aident; car tout ce qui est humain veut respect; mais la beauté ne demande pas respect, car elle ravit tout. Ainsi *L'Iliade* fait la paix par la poésie guerrière tout autant que la complainte ésopique. Et la difficulté d'instruire vient de ce qu'il faut de la grandeur d'abord, et je dis même du sublime, au penseur le plus humble. Nul homme n'est humble.

22 juillet 1922.

329

Jaurès fut éminemment le politique, par cet art royal de juger les hommes. Ici il faut tout deviner. Cet art soutient le discours persuasif, mais ne s'y laisse jamais voir. Un signe bien clair est qu'il ne se gardait pas lui-même. Nul nouci de cravate, de barbe ni de cheveux.

Nulle inquiétude dans les yeux. Rien n'était composé, ni étudié, ni retenu; rien n'était pour plaire, ni pour étonner, ni même pour déplaire. Nulle trace de ces offensives et patrouilles autour, qui ont pour fin d'élargir la zone inviolable. Il y a un tremblement que l'on peut reconnaître dans la froideur diplomatique, et même dans l'impudence, qui est le signe qu'un homme pense beaucoup à lui-même. Alors l'intrigue et la flatterie trouvent à prendre; car il n'est pas difficile de trouver passage, dès que l'autre a souci de ce que l'on pense de lui. Les timides sont dupes, quand ils auraient l'esprit le plus fin et le mieux armé. Remarquez que soupçon et défiance détournent de voir ce qui se montre, par la fureur de deviner; sans compter que l'autre homme, par précaution et même seulement par imitation, tend le rideau des signes; au lieu que l'ingénu, par ce regard qui n'interroge pas, fait paraître le vrai visage et les mouvements de nature. Deux traits donc se montrèrent quand j'eus la bonne chance de tourner autour de l'homme. D'abord nulle trace de timidité; exemple unique dans mon expérience, si je ne vais pas chercher un ou deux éleveurs de chevaux, rois sur leurs prairies de luzerne, mais un peu trop inhumains[1]. L'autre trait ne peut se définir que par la négation du regard investigateur, si remarquable en ceux qui font profession d'observer, et qui durcit les apparences.

Les doctrines ne comptent point autant qu'on le dit, et l'homme n'est guère flexible aux preuves; au reste il y a surabondance de preuves. Je plains ceux qui cherchent la vérité politique; et ceux qui disent qu'ils l'ont trouvée, je ne les crois point. Ce sont les hommes qui font preuve ici, et la doctrine niée a toujours un visage. Heureux qui peut voir le vrai visage de la doctrine, ne fût-ce qu'un moment; cela ne s'oublie point. Nos opinions réelles suivent de quelque laideur surprise. « Je ne serai point comme cet homme-là. » Ainsi Jaurès a quitté promptement le camp des opportunistes, non point sans doute parce que ce qu'ils disaient était faible ou faux, mais plutôt par ce mouvement de mâcher leur doctrine, qui déshonorait la doctrine. Peut-être j'invente, mais je n'invente pas tout. Le vrai visage de la guerre, pour moi du moins, c'est le visage méchant et laid de ceux qui en parlent d'une certaine manière.

L'esprit de parti accepte tous hommes et tous moyens. L'esprit jugeur, au contraire, qu'il faut appeler l'esprit artiste, choisit par goût. Par ces causes, il arrive que ceux qui se déterminent par les preuves sont entraînés à trahir la doctrine, au lieu que ceux qui font attention aux hommes contemplativement sont fidèles à la doctrine, souvent par la seule connaissance des causes viles et laides qui font que l'on change. C'est ainsi que le poète peut faire voir en politique une stricte fidélité, qui étonne les politiques. On observera toujours, dans un homme de vraie culture, une sorte de constance qui s'accorde avec une indifférence doctrinale assez loin poussée; ce sont les Tard-Instruits qui font schisme. Mais Jaurès fut sans doute le maître des maîtres en ce difficile pilotage, sans aucune incertitude jamais dans ces courants et tourbillons d'hommes, vraisemblablement parce qu'il allait toujours de l'homme à la situation, et jugeait, si je puis dire, du mensonge d'après la forme de la bouche. C'est ainsi qu'il expliquait l'affaire Dreyfus, toujours en avance d'un épisode, et, par anticipation mimée, devinant les thèses militaires. Comparez-le à Clemenceau sur ce point-là, vous comprendrez combien l'artiste l'emporte sur le raisonneur.

19 août 1922.

330

Je demande grâce pour une idée fausse. Sur cette terre nous voyons se faire des mouvements, dont les plus puissants résultent de la pesanteur; d'autres, ceux des vents et des eaux, sont les effets de la chaleur solaire. Le soleil agit encore d'une autre manière, plus subtile, en faisant croître ces dépôts de charbon atmosphérique que l'on nomme arbres, buissons, herbes, roseaux. Des bêtes, grandes et petites, broutent ces choses; d'autres bêtes broutent les bêtes. Ces forces n'ont point égard à l'homme; elles l'écrasent, le noient ou le dévorent sans façon. L'homme trouve passage dans ces entrecroisements; mais enfin il n'est servi que par lui-même, et ses ressources sont toutes renfermées dans ce corps intel-

ligent. Rien au monde ne travaille pour l'homme, si ce n'est l'homme. La puissance humaine devrait donc être au plus égale au travail humain. Toutes les inventions humaines reviendraient à transformer ou accumuler du travail humain, comme on voit dans le levier la brouette, le cric, le treuil, la pioche, l'arc, l'horloge à poids, qui ne travaillent nullement pour nous. Ainsi les trains seraient poussés à bras, et les obus de même; et les avions seraient lancés dans les airs par les muscles ouvriers, mille hommes élevant un seul homme jusqu'aux nuages. L'idée est fausse; je l'ai déjà dit en ces *Propos,* et je le redis. Mais il n'y a point de risque à s'égarer de ce côté-là. Nous sommes plutôt disposés à admirer la machine en oubliant le travail humain qui concourt toujours pour une large part à la mouvoir. Qui donc voit courir cette troupe de noirs mineurs qui traînent la locomotive ?

Si l'homme, en travaillant de ses muscles autant qu'il peut, arrivait tout juste à entretenir sa propre puissance de travail, il n'y aurait ni loisir, ni luxe, ni fêtes, ni guerres. Puisque nous voyons tout cela partout chez les hommes, c'est donc que le travail humain laisse un excédent. Il est plus aisé de se nourrir en cultivant son champ et en élevant des bêtes qu'en vivant de cueillette et de chasse. L'énergie solaire, qui multiplie le blé et qui fait pousser l'herbe, paie largement le travail. De même le bateau à voile et le moulin à vent rendent beaucoup plus en énergie utile qu'ils n'ont coûté de travail musculaire. La roue, étonnante invention, et mère de toutes les machines, épargne bien plus d'efforts, par l'économie des frottements, qu'elle n'en a coûté au charron. Toutefois il n'est pas évident qu'un roulement à billes serait avantageux pour tous les usages; il n'est pas évident que des rails de fer pour les charrois de campagne épargneraient, tout compte fait, plus de travail qu'ils n'en coûteraient. On peut concevoir, et on a même réalisé par jeu, des appareils électriques pour le ménage et le service de la table; un valet alors en remplacerait trois; mais il est vraisemblable qu'en comptant depuis la mine, en comptant métallurgie, forge, montage des machines, chauffeurs et mécaniciens, on trouverait cinq ou six valets au lieu de trois.

Ainsi poussant devant moi mon idée fausse, qui ne peut tromper personne, je refoule une idée fausse qui

nous trompe tous, c'est que la machine a remplacé l'esclave. Dans le fait la machine à vapeur a engendré aussitôt, de ses rouages, un genre nouveau d'esclavage, d'injustice et de misère résultant principalement de ce mensonge des machines, qui présentent le travail humain comme un effet de nature. Partout où la nature sert l'homme, c'est l'homme qui sert l'homme. Sur ma grille à charbon le muscle du mineur brûle, et le geste de la fileuse serre le nœud du fil.

19 août 1922.

331

Ce qui fait le roman et ce qui le tient debout, c'est sans doute ce passage d'enfance à maturité, qui est comme l'histoire intime de tous nos sentiments et de toutes nos pensées. Comme on voit bien en Tolstoï, maître du genre par ce désaccord entre le tumulte de l'attente et la réalité de la chose. Le mouvement d'un timide qui imagine des conflits, des obstacles, et qui trouve l'objet humain dans un fauteuil, produisant par sa forme un genre de pensées sans aucune conséquence, et terminé là comme une chose, ce mouvement et cette rencontre, qui fait massacre de fausses suppositions, est proprement romanesque. C'est ainsi que les immenses rêveries de Lévine se terminent à sa femme, à ses enfants, à sa ferme; et celles de Besoukov à marcher sous la pluie sans penser à rien d'autre; et la peur d'avoir peur est effacée par le métier de soldat, ce qui fait que le jeune Rostov apprend bien vite à suivre les ordres et à ne plus penser en avant de l'action. Napoléon vu de loin est un homme qui sans doute pense, souffre, espère et se trompe; mais il se montre et il est impénétrable; le bruit de son pas vif termine toutes nos conjectures et n'en éveille point d'autres. Et le roman nous plaît par ce mouvement juste qui va des apparences à l'objet; car c'est ainsi que toutes nos pensées mûrissent. Tous les épisodes d'un roman commencent par la confidence et se terminent par la description. À peine l'enfant est né qu'il faut le nourrir, le laver, le brosser, le bercer; nous voilà forcés de

contourner cette nature inflexible, sans la connaître. « Il faut être sage », comme dit à Fabrice je ne sais quel politique, et peut-être Mosca; mais nul n'est sage pour longtemps. Devant chaque objet qui se montre, il faut recommencer; et Mosca lui-même ne sait pas toujours se munir de ses plaques et cordons lorsqu'il veut persuader; en quoi il est romanesque. Il faut en rabattre, et à toutes les minutes. Quand Tolstoï en vint à ne plus rien rabattre de ses pensées, il avait passé l'époque du roman. Au contraire, ses *Souvenirs* sont un roman, par le passage d'un âge à l'autre, et par la maturité à chaque moment conquise. Les folles pensées et les fausses suppositions étant continuellement refoulées, le temps se met à vivre de nouveau entre hier et demain. Dans l'histoire on ne sent point ce cours du temps, parce que tout y est égal; on passe d'un réel à un autre, mais on n'y vieillit point.

Les *Confessions* de Rousseau sont un roman; et peut-être la *Julie* n'est-elle pas un roman; non que les rêveries y manquent, mais sans doute parce que le terme antagoniste n'est point assez dur; c'est roman contre roman. Dans les *Confessions,* il y a rencontre à chaque tournant de bonshommes incompréhensibles. Il y a quelque chose de cynique dans l'existence comme telle; chaque être y dessine sa forme comme le chien dans l'herbe; la lumière intime prend forme à son tour par ces ombres puissantes. Et le roman doit arriver à l'existence, cela est bien clair; c'est pourquoi les inflexibles relations extérieures, qui sont commerce, politique et cérémonies, n'y sont point de trop. Mais il faut qu'elles y soient aussi de rencontre et même de choc. Si vous vous mettez dans l'objet d'abord, et si vous le dessinez comme objet seulement, vous écrirez un roman sans enfance, j'entends où l'expérience ne passera point par l'enfance; et ce ne sera point tout à fait un roman. Il y a une force du jugement faux, qui doit faire résistance aussi, et comme appui pour le passage. S'il n'y a point épaisseur translucide entre les pensées et les objets, ce n'est plus qu'histoire, tableau de mœurs ou anecdote. Nous mimons d'après la forme[a] extérieure, et non d'après les fausses suppositions. Le temps y est abstrait; chaque moment s'exprime dans le suivant, comme dans les machines; et il ne reste rien du passé. On les lirait aussi bien à l'envers, comme on peut lire les réactions chimiques. La marque du vrai roman

c'est que le commencement y est commencement à chaque fois.

2 septembre 1922.

332

Le choix de Descartes doit être considéré attentivement. Car il n'est pas hors de nos forces de deviner une pensée animale et une âme dominée par les besoins et les appétits dans la mésange, le rat, le chien ou le bœuf. Cette parenté une fois reconnue, la nature tout entière est mythologique. Toutes les bêtes sont des esprits déchus; dont il faut croire qu'ils peuvent revenir et qu'ils reviennent, quoique par longs détours, et durement ramenés en arrière par la nécessité immédiate. Ainsi Ulysse, pensant seulement qu'il pourrait voir la fumée monter de sa terre natale, voulait mourir; mais la faim, le sommeil et l'amour le retenaient dans sa condition d'esclave; et il fallut donc quelque pardon des dieux pour que Calypso le laissât partir. Shelling, certes, a parlé beau quand il a dit que la nature est comme l'Odyssée de l'esprit. Mais le difficile n'est pas d'adorer l'esprit en toutes ses formes; c'est idolâtrie à proprement parler. Il n'est permis d'adorer que l'homme; tel est le sens de ce décret cartésien qui refuse toute pensée aux bêtes. Ce décret, je le nomme choix parce qu'on n'en voit point d'abord les raisons, et parce qu'il va contre une opinion assez commune, qui cherche notre semblable dans le chien et le chat.

Auguste Comte[a] est de la même lignée, purement occidental aussi, mais par détour, et par soumission à la nécessité. Car cette nature tendre et très peu militaire a beaucoup pensé à la pensée des bêtes, et principalement des bons serviteurs, comme bœuf et chien, avec lesquels il veut que nous fassions une sorte de société. Mais, d'un autre côté, la nécessité de chasse et de défrichement, et la domination de l'homme lui paraît la condition première de cette société continue sans laquelle il n'y aurait point du tout de pensée. Rien ne dit que tels animaux, s'ils avaient dominé sur la terre, n'auraient point formé

société aussi, traditions aussi, bibliothèques aussi; rien ne dit que l'homme, réduit à une vie isolée et difficile comme celle du rat et du lapin, aurait plus de pensée qu'eux. Il faut donc qu'une espèce triomphe, et l'homme trouve le choix tout fait. Adorer l'humanité seulement c'est une nécessité dure; mais il faut virilement l'accepter. Mon semblable, c'est l'homme; il n'y a de salut que de l'homme. Ce n'est donc pas de l'animal qu'il faut espérer un progrès continu et un état meilleur par le développement de l'esprit. Il n'y a que l'homme qui donne espoir, et la tâche[a] est déjà assez difficile. Quand on examine les formes de l'histoire, les guerres, les supplices et les dieux, on reconnaît que l'esprit est revenu d'assez loin, par tant de détours et tant de fois pris au piège. C'est donc l'histoire et non pas la nature qui est l'Odyssée[b] de l'esprit; et le même Schelling, devenu vieux, a fini par le dire, bornant ses ambitions, et terminant cette vaine mythologie, fille d'Orient. L'Occidental est athée au fond; c'est-à-dire que nous perdons de la religion la partie panthéistique, qui est l'animale et la plus touchante, objet de croyance seulement. Ce n'est pas l'animal qui porte Dieu. En passant[c] de l'Orient à l'Occident, l'ancien dieu a pris de plus en plus la forme humaine; et la marche même du christianisme, d'abord mystique, puis politique, ne fait que réaliser son mythe fondamental. Il fallait resserrer cet universel amour, afin de lui donner puissance; il fallait mettre hors de discussion les droits de l'homme par une sorte de décret romain. Toute pensée se borne de nécessité, ou bien elle perd forme; ainsi l'homme écrase sans façon la fourmi et le rat. Le difficile pour un homme est de rester bon tout en menant cette guerre; et notre civilisation offre ce double aspect à chacun de ses pas. Ce que les Romains traduisaient en disant que le préteur n'a pas souci des petites choses. Et si un homme fut jamais préteur en sa pensée, c'est bien Descartes.

2 septembre 1922.

333

« Plus facile la nuit », disait le capitaine, comme il entrait dans la rade sans autre guide que deux lumières alignées. Nous cherchons notre chemin devant nos pieds, mais le marin cherche au loin les signes. « À un mètre près, disait-il, je garde ma ligne, et je passe à côté des roches sans les voir; en jour je ne puis ne pas les voir, et je m'en écarte toujours un peu plus qu'il ne faudrait; le danger n'est pas par là. » La géométrie, mesure de la terre, est mesure de la mer encore mieux; c'est de la navigation que nous est venue cette idée paradoxale que pour savoir où l'on est il faut regarder le ciel. Toute topographie est écrite d'abord au ciel. Ceux qui voyagent vers le midi pourront observer, même sans le secours d'aucun instrument, que l'étoile polaire est moins élevée sur l'horizon à Nice qu'à Lille. Un degré parcouru sur la terre fait un degré dans le ciel; ainsi vingt-cinq des anciennes lieues font une différence à peu près de deux largeurs de lune dans l'élévation de la polaire. Cette relation simple, qui donne aussitôt la latitude, était bien connue des anciens; aussi avaient-ils une juste idée des distances marines selon la direction du nord au sud. En revanche ils n'avaient que de fausses idées sur les distances d'est à ouest, et leur Méditerranée s'étirait en ce sens-là au gré de l'imagination. C'est ce qui fait que nous connaissons très exactement l'emplacement de l'ancienne Babylone en latitude, mais non pas en longitude; et cela tient à ce que, dans ce sens de la longitude, tout le ciel tourne continuellement; si je vais vers l'est, le soleil se lève plus tôt et passe plus tôt à son plus haut point; mais il faut une montre bien réglée pour en juger, ou, encore mieux, une tour Eiffel qui lance son signal de midi sur les mers; chacun, alors, comparant son propre midi solaire, ou, encore mieux, son minuit d'étoiles, à l'heure de Paris, sait combien de degrés il a parcouru dans le sens de la rotation de la terre, ou dans le sens opposé. On ne connaît bien la distance, ainsi comptée, de Paris à New York, que depuis que les signaux télégraphiques permettent de comparer les heures astronomiques entre un de ces lieux et l'autre.

Au voisinage de la terre, ce sont des feux encore qui guident le navigateur. Il les reconnaît à leurs éclipses mesurées, à quoi la montre est encore nécessaire; et, dès qu'il en voit deux, l'angle des deux directions lui donne sa position sur la plaine liquide; non pas encore un point, mais déjà un arc de cercle. Dès qu'il tient trois feux dans son regard, il n'a plus aucune incertitude. Plus près des passes, il se fie aux feux plus rapprochés, suivant l'alignement de deux feux jusqu'à ce qu'il en découvre un troisième, qui donne un alignement nouveau. Les cartes et les annuaires renseignent là-dessus; mais les pilotes savent encore bien mieux ces choses, et nul gros bâtiment ne rentre au port sans pilote. Le capitaine n'a plus alors qu'à veiller à l'exécution des ordres; le suprême pouvoir ne lui appartient plus. Ce qu'il faut comprendre, c'est que l'œil du maître n'interroge jamais la route liquide devant l'étrave; il la suppose connue.

Ce serait beau si le fond de la mer près des côtes était aussi bien connu que les vallons et les chemins de terre. Question d'argent, sans aucun doute; car l'invention de sondes exploratrices qui balaieraient le fond à la manière des filets, et la construction de navires scaphandres qui chemineraient sur le fond même, ce ne sont que jeux d'enfants à côté des travaux de la guerre. Seulement le cœur n'y est pas. Il manque cette face de l'ennemi, arrogante, redoutée, enfin humiliée. Nul n'accuse la fatalité s'il n'a su deviner, contrarier et finalement annuler un projet humain, bien plus caché pourtant et bien mieux dirigé que cette roche inerte. C'est pourquoi je vois dans cette excuse plus de mépris que de résignation; car il est bien plus facile d'éviter une roche, qui ne vise point, que d'échapper à une torpille dirigée. Mais Napoléon a dit que les choses faciles ne se font jamais.

16 septembre 1922.

334

Manger pour voler, voler pour manger, la mésange ne sort pas de ce cercle. Je dis la mésange, parce qu'elle passe pour une mangeuse étonnante; d'où sans doute cette

activité enragée, cette prodigieuse vitesse d'arrivée et de fuite. L'attaque des ailes durcit l'air et lance le corps léger vers de nouvelles proies. Mais cette puissance consomme juste autant qu'elle peut conquérir; chaque goulée nourrit un coup d'aile. Le seul excédent est pour ces couvées qui ouvrent des gorges affamées; et il est vraisemblable que la plupart de ces mécaniques supérieures meurent de faim dès que la proie rentre dans la terre, fuyant le froid. Si l'on voulait entrer dans la mythologie rationnelle, et rechercher, d'après les signes, ce que ces petites bêtes peuvent bien penser, il faudrait tracer une ligne continue, non brisée, non sinueuse, de la perception à l'action; car il n'est point laissé de loisir, ni le moindre repos contemplatif; en sorte que, non seulement toute idée manque, mais ce que nous appelons perception des choses est sans doute dévoré par l'exigeante machine. Percevoir c'est s'arrêter et délibérer; c'est comparer un possible à un possible; le loin et le près sont pour l'oisif; et c'est dans ces perspectives que la couleur se fixe et devient objet. Si la chenille est aussitôt mangée, elle n'a plus de couleurs, elle n'en a jamais eu; l'oiseau vorace n'a pas le temps de voir; la couleur ne fait point souvenir, mais force, et aussitôt mouvement; le monde est brouté avant d'être vu.

Par opposition, on saisit mieux les conditions de la pensée, qui suppose toujours un capital. Ce mot est le même que cheptel, qui veut dire troupeau. Une des plus anciennes pensées fut sans doute la réflexion sur le troupeau, qui était comme une chasse prête et facile. On ne compte que ce qu'on épargne; et le mot épargner a lui-même un double sens, qui est beau. Compter, ranger, ordonner, c'est œuvre de repos et de paix. Le propre de l'homme ce serait donc de pouvoir ne rien faire sans pour cela dormir. Tout homme s'arrête et considère; et, puisque j'en suis à admirer les mots, je ne puis oublier que ce mot considérer est astronomique par sa racine; les astres sont, par excellence, la chose que l'on ne peut manger ni d'aucune manière conquérir; l'astronome a rentré ses griffes.

Il ne manque pas d'hommes conquérants qui n'ont pas le temps de penser, penser est peser, ni même le temps de voir. Voir c'est encore penser ou peser; celui qui arrive à folle vitesse sur une pierre l'évite, mais ne la voit pas;

il n'a pas le temps de la voir; elle est déjà passée et oubliée. L'avare au contraire est lent par sa nature, et cette précaution dans le mouvement est le premier signe de l'avarice; l'avare prend le temps de compter. C'est pourquoi ces conquérants de fortune, qui ne savent même plus bien ce qu'ils ont, et qui courent sans cesse à de nouveaux profits, ne sont point du tout des avares, mais plutôt des prodigues, par cette vitesse dévoratrice. Aussi je n'y vois point de combinaison ni d'invention; ils ont trop d'occasions d'agir pour avoir occasion de penser. Vraisemblablement la politique ressemble en cela aux affaires du commerce et de la banque; tout est improvisé selon la puissance, comme dans ces pillards ailés. Il n'y a point trace de paix là-dedans, parce que le repos manque. Je n'entends pas la distraction, qui est dévoratrice autrement, mais le repos devant l'œuvre, comme du maçon et du paysan. La vitesse étourdit, et ne fait rien de neuf. Aussi Descartes n'a pas mal vu lorsqu'il a dit que la précipitation est la cause principale de la sottise. Et le premier effort de la sagesse est de ne jamais se laisser presser; la guerre elle-même, commencée à folle vitesse, a été achevée par lenteur, et le plus beau moment fut le refus de courir à La Ferté-Milon avec les forces de Villers-Cotterêts. Tous ceux qui coururent se perdirent; courir c'est penser en oiseau. Aussi ce qui étonnait dans Pétain c'était l'immobilité, d'après ce qu'on dit.

16 septembre 1922.

335

Le destin des anciens se niait lui-même, aussi bien par ces dieux divisés que par les innombrables signes. Tout homme à l'épreuve avait quelque dieu contre lui, mais aussi quelque dieu pour lui, et apercevait bientôt quelque signe favorable, car tous les oiseaux ne volaient pas à sa gauche. Même dans les oracles, toujours ambigus, chacun trouvait des raisons d'espérer et d'entreprendre. Ces naïves doctrines maintenaient ensemble l'idée des invincibles forces et l'idée corrélative de la puissance de l'homme, sans laquelle l'autre idée n'a plus de sens. Il y a des breuvages, des charmes et des maléfices; mais il y a

toujours aussi quelque baguette magique qui donne la victoire. L'on voit même, dans les aventures d'Ulysse, que la méthode contre les magiciennes est souvent d'oser et de vouloir. Oser contre Circé, et vouloir obstinément contre les Sirènes. Et ce dernier exemple représente merveilleusement la puissance des passions et en même temps ces moyens si simples et si efficaces auxquels nous ne pensons jamais. Nous n'avons presque point de pouvoir contre le chant, mais nous avons tout pouvoir pour boucher nos oreilles. *L'Odyssée* célèbre la force d'âme et le libre arbitre. Cette Minerve qui protège le héros patient et ingénieux, c'est la raison même, comme Neptune, le dieu contraire, figure les forces marines. Certes il est juste de dire que les idées humaines ont changé depuis ce temps-là; tout de même nous n'en sommes pas si loin. Et il n'est pas évident que nos idées spéculatives soient moins lourdes à porter que ne l'était cette mythologie pour les pirates grecs.

L'idée d'une fatalité invincible est certainement liée à l'idée d'un seul Dieu sans aucun ministre, comme on voit pour les Mahométans. À mesure que la mythologie devient plus abstraite et plus cohérente, elle est ainsi moins capable de conserver intacts les deux dogmes antagonistes. La grâce catholique, qui tempérait les décrets du Dieu unique par l'intercession de la Vierge et des Saints, a, tout compte fait, mieux traduit la somme des idées humaines que n'a pu faire l'abstraite et métaphysique Réforme. Il est remarquable que tant de subtils docteurs aient tenu obstinément ensemble la grâce et la prédestination, quoiqu'ils n'arrivassent pas à distinguer leur commune racine. Et cette histoire des idées est propre à nous avertir que la pensée n'est pas une petite charge, et qu'enfin l'évidence ne suffit pas à tout; car il y a beaucoup de choses évidentes, et qui ne s'accordent pas aisément entre elles.

Le destin des modernes est né de cette longue incubation. L'idée de la Fatalité antique, plus forte que Jupiter, y est dessinée par le système des conditions astronomiques, qui nous sont invincibles, et même inaccessibles, et qui dominent l'ensemble de l'existence humaine. La pluie, l'orage, les jours courts, le froid, le sommeil de la terre, tout cela survient, quoi que nous fassions. Si vous suivez sans précaution cette idée évidente, vous viendrez à dire

que le pilote est lui aussi une sorte de ciel plus compliqué, où les conceptions, les décisions et les actions surviennent comme les saisons, la pluie et le vent. Le pilote tourne sa barre comme le bois flotte. Ainsi l'Ulysse de notre temps devrait s'observer lui-même, afin de prévoir ce qu'il fera par l'universelle fatalité. Il ne dira point : « Formons quelque projet », mais bien : « Voyons si je ne vais pas former quelque projet, par les mouvements de mon corps, de mes yeux ou de mon cerveau. » Il attendrait sa propre résolution comme le beau temps. Or, dans ce tableau, je vois bien Neptune ébranleur de terre, mais je ne vois pas la Déesse aux yeux verts, qui sans cesse pense encore à autre chose. Nous tenons un des termes de l'opposition, nous avons perdu l'autre; ce n'est point résoudre; ce n'est point penser. Si l'on me demande si cette Fatalité moderne est vraie ou fausse, je ne veux point répondre; mais je me trouve devant ce tableau de l'humaine condition comme devant un portrait dont le nez et la bouche seraient poussés en perfection, et dont les yeux seraient restés à l'état d'ébauche. Et je crois que le penseur ressemble à l'artiste en ceci qu'il doit dégrossir en même temps toutes les parties, et n'achever point l'oreille avant de savoir ce que l'œil en dira[a]. Il me semble que, selon l'esprit des directeurs de conscience, la solution de ces problèmes est laissée au fidèle, qui a la charge de sauver à la fois la volonté de Dieu et la sienne propre, et la solution est précisément le parti par lequel le fidèle se sauve de la tentation. Tout est mouvement d'âme dans la religion, et victoire de pensée. L'Ancien laissait beaucoup à faire à l'Olympe; le Moderne n'a pas le droit de se résigner à son destin. Il n'y a de destin qu'autant que la piété nous conduit à le suivre; et se sauver c'est surmonter en soi-même une contradiction comme une épreuve, et par la grâce. C'est en ce sens surtout qu'il y a du mystère dans la vie religieuse. Et l'on devine pourquoi elle ne veut point tant passer pour raisonnable; c'est que les raisons nous sollicitent à diminuer la part de Dieu et notre propre part dans nos résolutions.

30 septembre 1922.

336

Quelquefois l'on s'arrête pour observer un convoi de fourmis qui traverse une allée, cherchant le soleil, et portant aux mâchoires des momies blanches qui sont leurs larves. Ou bien, soulevant une pierre, on découvre les galeries et les chambres, et la panique du peuple doré. Stendhal lui-même, sur ce spectacle, raisonne théologiquement. « Il y a apparence, dira quelqu'un, que les fourmis nous perçoivent comme nous percevons le cyclone ou le tremblement de terre. Si les fourmis pensaient, il y aurait sans doute deux partis, dont l'un voudrait concevoir l'extraordinaire d'après l'ordinaire, au lieu que l'autre soupçonnerait la présence et l'action d'une force intelligente, immensément supérieure aux fourmis. Il y aurait quelque Voltaire pour se moquer des théologiens, qui seraient pourtant plus près du vrai que les autres. »

« Mais non, dirait un autre, tout à fait loin du vrai, au contraire. Car, raisonnant toujours d'après leur commune expérience, les fourmis théologiennes supposeraient quelque projet dans les talons de chaussure, ce qui approcherait du vrai à peine une fois sur mille. Elles n'arriveraient jamais à concevoir l'organisation, les projets, l'industrie, les travaux des hommes, au regard desquels elles ne comptent pas plus que la poussière des chemins. Qu'est-ce qu'une fourmilière pour le facteur, pour le laboureur, pour le maçon, pour le soldat ? »

« Il se peut, dirait un autre, que notre humaine existence dépende des actions d'un être bien plus puissant que nous et doué comme nous d'intelligence; mais il se peut aussi que l'intelligence d'un tel être n'ait point d'égards pour nous et même nous ignore tout à fait. Si la voie lactée n'est, au regard des travaux d'un immense biologiste, qu'une partie de liquide, invisible même à son microscope, et si un milliard de nos années ne compte pas plus pour lui qu'une minute pour nous, peut-être ce dieu puissant presse-t-il maintenant notre voie lactée entre les deux verres de son instrument; peut-être le commencement de la pression a fait tourner ces mondes; notre civilisation a trouvé sa place sous son pouce; mais une

pression un peu plus forte finira tout. Cet être a une puissance démesurée contre nous, mais il ne peut rien pour nous ; et, quoique l'on puisse le supposer très savant, très ingénieux, et très bon, cela ne nous avance point, et tout se passera pour nous comme s'il était une aveugle et délirante brute. Car le plus doux des fakirs écrase encore des centaines de pucerons, et des milliers de pucerons de pucerons quand il se met en prière. Et cet homme pacifique mène ici une guerre sans pitié parce qu'il est trop fort au regard de ces bestioles. »

« Puissance, dirait un autre, n'est point bonté ; mais au contraire il semble que toute puissance soit guerre, et sans mauvaise volonté, comme ces enfants que l'on dit brutaux et qui ont seulement du poids et de bons muscles. Nos théologiens ont tracé finalement un assez beau portrait de dieu, d'après les saints et les justes ; mais peut-être ont-ils tout gâté en y mêlant la puissance, ne pouvant se délivrer de cette idée que la perfection est grande et lourde. Il est pourtant connu que les modèles de perfection n'ont pas désiré premièrement la puissance. Et c'est même une perfection que de refuser la puissance. Il importe que notre Dieu soit digne de l'homme. Peut-être est-il tout puissant ; mais il appartient à des religions dépassées de l'en louer trop. Au reste la théologie de Descartes a bien compris que le Dieu de la preuve ontologique n'est pas le dieu le plus grand, ni le plus lourd, ni le plus fort. Et voici la suite de cette idée très bien mise en lumière dans les *Méditations* et les *Réponses aux objections*. Il n'y a pas plus[a] de perfection dans une grande machine que dans une petite ; et je ne vois rien de divin dans ce double du double ; il n'y a rien à adorer par là. Peut-être dira-t-on à nos enfants que la divine perfection est ce qu'il y a de plus faible au monde, et qu'il n'y a rien de plus démuni que Dieu. Nos mythes y sont venus ; car, selon le naïf sentiment, on n'adore rien plus qu'une mère et un tout petit enfant. Au reste le trait le plus éclatant est que le Christ a refusé puissance, sans quoi il n'aurait pas été livré aux bourreaux. Le Christ, sur la montagne de la tentation, aurait pu sauter dans le vide sans se blesser. De tels traits sont répétés, mais non pas assez, pour nous détourner d'adorer la force. En sorte que, quand les fourmis auraient bien compris la force immense de l'homme, cette conception de Dieu serait encore sans

religion. Il est facile de manquer de religion, et pourquoi[a] m'étonnerais-je de ce pouce gigantesque ? Il n'en faut pas tant pour tuer un homme, et Pascal l'a dit. Mais le ridicule d'adorer la force n'est pas encore assez senti. Voulant honorer le courage, aussitôt nous honorons la victoire, et nos prêtres remercient le dieu fort qui a permis que nous fussions dix contre un. Pourquoi ne pas adorer aussi une pierre qui tombe, ou un poids qui fait pencher la balance ? Quand ces fourmis adoreraient l'homme, elles seraient toujours fourmis en cela, et idolâtres, exerçant la force et subissant la force, et terminant toujours leur pensée à leur cuirasse; autant dire sans pensée, comme je les vois. »

30 septembre 1922.

337

On feint de croire que la multitude tyrannise; mais dans le fait c'est toujours un petit nombre d'hommes qui tyrannise. Ce qui est donné dans l'expérience, en tous pays, c'est un colonel qui fait marcher un régiment. Que ce colonel soit le maître du domaine, ou le directeur de l'usine, ou le grand banquier, ou l'éloquent curé, il est toujours vrai que le plus grand nombre naît homme de troupe, subit l'autorité, et ne l'aime point. Nul ne se trompe sur le maître; nul ne croit que le maître aura égard, comme le montre la sagesse des fables, qui là-dessus n'a jamais varié; mais cette même sagesse conseille aussi la prudence. Dans le fait les révoltés n'ont jamais pu que changer de maîtres, et encore après des maux évidents qui s'ajoutent à la misère séculaire. Voilà comment l'expérience instruit le pot de terre, ou le cheval qui veut se venger du cerf. C'est déjà une raison pour que celui qui prêche contre les puissants soit considéré avec défiance.

Il y a mille autres raisons qui s'ajoutent à celle-là, dès que l'on réfléchit. Car il y a une part de l'autorité qui est certainement utile et bonne, comme on voit par le gendarme ou par l'agent aux voitures. Il y a le savoir aussi, qui fait autorité; il faut un architecte au-dessus du maçon,

et un calculateur au-dessus des matelots. Et la richesse aussi fait autorité; car chacun veut régner sur ce qu'il a, et la clameur des propriétaires est aussitôt entendue. Ainsi les pouvoirs sont armés d'opinions raisonnables. Et le mécontent même apprend à se taire, parce qu'il y a d'autres mécontents, qui sont paresseux, envieux, ivrognes, débauchés, avec qui l'on ne veut point être. Toutes ces causes ensemble font que l'édifice de l'oppression est admirablement solide, et le sera toujours.

Que la méthode d'acclamation soit la pire, c'est ce que le moindre homme de peine trouvera à dire. Les réunions où l'on acclame sont toujours en même temps des sortes de fêtes, où le contentement est d'institution, et commandé déjà par le costume et les drapeaux. Les amères pensées sont coulées à fond ce jour-là; la revendication y ferait scandale. Ainsi l'acclamation confirme les maîtres. Le plébiscite non moins. L'expérience a fait voir et fera voir que les maîtres acceptés ou choisis sont souvent plus hardis que les autres à commander, jusqu'à exiger ce qui semble impossible, et l'obtenir. Louis XIV n'aurait point rêvé de tenir tout son peuple aux tranchées.

Je comprends que les tyrans aient en horreur le suffrage universel et secret, car c'est le bon moyen. Par là se fait jour, et de la plus simple façon, un sentiment général de contentement ou de mécontentement, qui agit aussitôt sur les pouvoirs, par l'expression seulement, comme on peut voir chaque jour chez nous. Et à vrai dire, selon la pensée des politiques, il devait plutôt décider pour l'avenir, et choisir une réforme ou une autre; mais le bon sens populaire a fait un tout autre usage des partis et des programmes, et toujours a prononcé contre une certaine politique jugée d'après les effets, et contre des pouvoirs existants; toujours par négation, comme il convient à des hommes qui n'ont point pour métier de gouverner. Bien mieux, ce système, par une conséquence que les politiques n'avaient pas prévue, a porté jusqu'aux plus hauts pouvoirs l'opposition même à tous pouvoirs. Le Non populaire a régné avec Waldeck et Combes[1]. Sans rien résoudre, mais non sans repousser énergiquement les solutions dont il ne voulait point. Ainsi sera la paix, par négation de la guerre, et la justice, par négation de l'injustice. Car ce n'est point l'affaire de l'électeur d'administrer, ni d'organiser, ni de négocier. Et c'est la malice de

l'administrateur que de dire : « Prenez ma place, et faites mieux. » Mais le peuple apprendra à dire : « Gardez votre place, et faites mieux. »

30 septembre 1922.

338

Au temps où l'on m'enseignait l'art du dessin, il restait encore dans les cartons quelques modèles que nos aînés avaient copiés; mais nous méprisions ce genre de travail; nous en étions à dessiner Néron enfant ou des choses comme cela d'après le plâtre; et je ne me souviens pas d'avoir vu alors un seul dessin qui méritât un regard. Depuis l'on en est venu à dessiner la chaise et le broc; les dessins sont plus laids que jamais. L'on se sauve en disant qu'il s'agit principalement d'exercer l'attention et de former l'observateur. Il y a abondance de discours plats, et les enfants n'ont aucune idée de ce que c'est que l'art du dessin. Erreur de doctrine. Pourquoi voulez-vous que l'on apprenne à dessiner en observant de belles statues ? Non, mais à sculpter. Le statuaire a effacé le dessin, s'il sait son métier. Existe-t-il un beau dessin d'après la Vénus de Milo ? Est-ce même possible ? Tout au plus pourrait-on dessiner passablement d'après le bas-relief, qui participe du dessin. Pour les objets réels, ils sont maîtres de dessin comme de tout; mais encore faudrait-il choisir, et, si l'on veut copier la chaise, faire une chaise avec du bois et de la paille; car la chaise est elle-même une œuvre. Ce n'est pas qu'on ne puisse trouver une chaise ou un escabeau dans le dessin d'un maître; toutefois ce n'est point à copier des choses que le maître a appris la ligne et le trait. Mais la ligne exprime le mouvement, comme le trait exprime le geste qui court après le mouvement. Et que voulez-vous qu'exprime une ligne, si ce n'est le mouvement ? Car il n'y a point de lignes; mais aussi le souvenir du mouvement, seul témoin de l'insaisissable, ne peut être bien rendu que par la ligne la plus déliée, la plus assurée, la plus décidée, la plus abstraite, la plus aérienne. À quoi vient se mêler le trait, qui est l'âme de la ligne, et qui mêle à l'image du dessiné l'image du dessinant.

Un dessin peut être laid en lui-même, comme une écriture est laide; et le défaut le plus commun, en ceux qui observent bien, est que la ligne est juste, et que le trait ne l'est pas. Dans les dessins que les enfants tracent pour leur plaisir, tout est manqué; mais on y voit en clair cette poursuite du mouvement par la ligne. Et l'on sent bien qu'il faudrait partir de là. Seulement, on revient d'abord, par prudence, à Néron enfant, chose immobile à jamais par décret sculptural.

Comme on apprend la musique en chantant de belles musiques, non autrement, ainsi on apprendra à dessiner en copiant de beaux dessins, non autrement. La seule faute, en cette méthode que nous méprisions, était que les dessins n'étaient point de beaux dessins. Or il n'y a rien de si facile que d'avoir chez soi tous les beaux dessins ou presque. Cet art est le seul qui ne perde rien par la reproduction photographique, et les cartes postales en témoignent; le grain même de l'ancien papier se trouve imité sur ce carton vulgaire; le dessin revit en son entier. Maintenant je choisirais encore, en ces dessins si aisément multipliés, ceux qui sont de purs dessins, j'entends où la ligne est nue; il faut alors que le copiste se discipline lui-même et apprenne cette danse de la main qui est ici le grand secret. Car il ne suffit pas d'aimer et d'espérer, et la première expérience le fait voir, par ce trait brutal, appuyé, intempérant, qui salit la chose aimée. Il faut apprendre aussi à aimer, qui est respecter. Et c'est ce que l'objet vivant n'apprendra jamais assez; car l'observation ne tempère pas le geste; mais au contraire, c'est le geste qui tempère l'observation. Retiens le geste, si tu veux connaître. Écoute, si tu veux chanter. Ce qui est barbare, sans méchanceté aucune, c'est la force enchaînée qui pèse sur le crayon. Barbare aussi ce regard qui déjà voudrait changer l'être. De quoi ce trait nous avertit, en ces beaux dessins où la main pense encore mieux que l'œil, démêlant le libre fil des actions, et délivrant toute nature de cet enduit épais que projettent ensemble le regard tyran et le regard esclave. Aussi dire qu'un beau dessin se passe de couleur, c'est trop peu dire.

14 octobre 1922.

339

J'ai connu une femme riche de raison et d'expérience, et qui n'aimait point regarder les figures sculptées dans les coins mal éclairés; elle craignait, disait-elle, de les voir remuer. « Mais elle savait bien, dit le pédant, que c'étaient des figures de bois. » Une fillette eut peur et perdit le sommeil parce qu'elle voyait l'ombre des feuilles en mouvement sur le rideau de sa fenêtre. Elle savait bien aussi que ce n'étaient que des feuilles agitées par le vent qui faisaient ombre. Celui qui a le vertige sait bien aussi que le garde-fou est solide. Et nous voilà revenus à la supposition d'un homme très sage sur une étroite planche, à cent pieds en l'air. Nul ne supporte un danger imaginaire. Et à dire vrai toutes les craintes sont imaginaires. Quand la chose redoutée nous tient, ce n'est plus crainte, mais douleur. Tout ce qui est crainte, anxiété, horreur, est de nous; nous y suffisons. Les choses n'y sont pour rien. Tout le drame est en notre corps, qui commence et retient mille actions sans nos ordres et contre nos ordres. Les fausses opinions ont fait plus de mal que le fer et le feu.

Mais le difficile est d'apercevoir comment l'opinion et la peur s'entrelacent. Une bonne d'enfant avait inventé ce jeu de se mettre à quatre pattes sous la peau de loup. L'enfant finissait par hurler; néanmoins il aimait ce jeu. On comprend bien, d'après cet exemple, comment la peur, même de jeu, arrive à nous prendre. La mimique réussit trop. L'enfant, par la peur feinte, voyait enfin un vrai loup. Ces jeux sont de tous les âges, et promptement sanguinaires, car la colère suit de près la peur. Montaigne tenait donc la bête par le poil quand il s'arrêtait à penser aux enfants, qui s'effraient du visage qu'ils ont eux-mêmes barbouillé. J'ai tout juste assez pratiqué l'équitation pour savoir que le mauvais cavalier fait peur au cheval, communiquant sa propre alarme à cet animal craintif. Ainsi nous effrayons-nous nous-même, animal bien plus proche.

On a assez dit que les fausses croyances expliquent les passions des barbares. Et il est vrai qu'une fausse idée

de l'éclipse ou de la comète peut rendre une foule malade de peur jusqu'à la folie. Mais le tumulte, fils de peur, fait peur aussi. Nos passions se meuvent dans ce cercle. C'est pourquoi je ne crois pas que les passions naissent seulement d'opinions fausses, comme beaucoup ont dit. Les dieux et les spectres ont fait peur parce qu'on y croyait; mais il faut dire aussi qu'on y croyait parce qu'on avait peur. Il y a une part de jeu dans toutes les superstitions; ce sont comme des pièces de théâtre où tout le monde finit par être dupe. La preuve fait peur; mais encore bien plus la peur fait preuve. Cette femme dont je parlais craignais de voir un miracle; et elle n'avait pas tort. Il y a un échange entre l'effrayant et l'effrayé, qui les transforme tous les deux. Au reste il n'est pas nécessaire que l'objet grimace, et la nuit noire peut effrayer encore plus que l'ombre ambiguë. Le sentiment religieux est peut-être, en sa simplicité originelle, l'expérience d'une présence absolument impossible à constater, sinon par la peur elle-même. Les hommes ont vécu pendant de longs siècles avant de savoir qu'ils pouvaient être effrayés, anxieux ou tristes par les seuls mouvements du corps humain, et sans aucune cause extérieure. De là vint que, dès que l'on commençait à supposer des sorciers ou jeteurs de sort, une peur commençait à se mouvoir entre le sorcier et l'autre, comme au jeu du loup; et le sorcier lui-même s'amusait à croire, et amusait les autres; cette comédie finissait en drame; au reste, le mot comédie règne encore sur le domaine entier du rire et des larmes. Et il se peut bien que le premier sculpteur ait eu peur de la statue qu'il avait faite. L'art serait donc plus ancien que la religion.

14 octobre 1922.

340

Ce terrain était clos depuis des années, et oublié des hommes. La forêt quaternaire y poussait de nouveau librement; cela faisait un bois de jeunes chênes où nichaient les rossignols. Puis le désir humain l'envahit comme une tempête. Les arbres furent coupés et empor-

tés; les racines furent tirées du sol et brûlées; de grandes fumées publièrent les actes des bûcherons vêtus de velours brun. Aussitôt d'autres artisans en cotte bleue foulèrent cette terre ravagée; et à mesure que le soleil montait et que le printemps chantait, le sol fut piétiné et recouvert de chaux; de hauts grillages formèrent une grande cage ouverte par le haut; autour vinrent les fauteuils de fer, le thé et les grosses dames, et la cage enfin fut peuplée d'oiseaux blancs, verts et rouges, jeunesse bien savonnée, aux cheveux bien tirés, à la tête petite, espoir des grosses dames.

Pendant un mois ou deux, en ce printemps chaud, fut célébré ce jeu de rites et de politesses, qui, vu de loin, semble un culte par le sérieux et l'ennui. Mais ce n'est qu'apparence; le plaisir est une grave affaire. Aussi n'y avait-il pas un seul brin d'herbe, ni un seul caillou roulant sur l'aire consacrée. D'étranges jardiniers arrosaient chaque jour, balayaient, nivelaient, durcissaient la terre stérile, et y traçaient en lignes blanches le chemin et les limites des chœurs et des cortèges. Temple pour toujours. Cependant le chanteur dépossédé avait transporté au voisinage son nid et ses amours; on le voyait étaler au soleil son manteau mal brossé ou se baigner en quelque creux moussu. Puis, quand la lune se levait, l'artiste faisait retentir la nuit divine et la forêt quaternaire. Autre jeu, autre culte. Mais lui, les dieux l'entendirent.

Je ne sais quelle Némésis des oiseaux toucha de son pied le temple humain. Ce jour fut semblable aux autres jours. Le soleil fit son chemin un peu plus haut que la veille et dessinant des ombres un peu plus courtes sur l'aire géométrique. Mais il n'y eut plus de jardiniers tôt levés, ni de danseurs, ni de balles immaculées; il n'y en eut plus, ni ce jour-là, ni les autres jours. Les étoiles tournèrent, et se perdirent les unes après les autres dans le rouge couchant. Le soleil monta au plus haut et redescendit. Les arbres prirent l'épais feuillage de l'été et bientôt après, le dur feuillage, encore vert, qui annonce l'automne. Le rossignol s'en alla, le pinson oublia sa chanson courte. Le merle plongea par-dessus les clôtures, ne lançant plus qu'un cri bref, à peine distinct du bruit de ses ailes. Maintenant le rouge-gorge, musicien de l'hiver, redit d'une voix plus grêle toutes les chansons qu'il a apprises, gonflant ses joues de feu. La grive vient aux baies mûres et les

feuilles tourbillonnent. L'herbe pousse sur le terrain consacré; les traces des chœurs et des cortèges sont effacées. Autour des fauteuils de fer on aperçoit les jeunes pousses du chêne et le retour de la forêt quaternaire. Je pense à ces routes de la région maudite, qui n'allaient plus nulle part et que l'on voyait reverdir, ou bien à ces étendues de reines-marguerites qui, en un seul été, effaçaient les travaux des hommes. Ainsi s'efface maintenant le temple frivole. Quelles causes ont perdu cette Babylone, non moins violente, non moins assurée que l'autre de sa durée, quoique son pas fût plus léger sur la terre ? Peut-être un deuil, ou bien l'enquête de quelque agent des contributions, ou bien quelque mariage, ou un rhumatisme du genou. Bossuet en aurait fait un sermon, et Chateaubriand une élégie; car toutes les ruines parlent le même langage. Je me confirme seulement dans l'antique prudence, qui conseille de ne pas tracer par violence un avenir même court, mais plutôt de se cacher en quelque coin, en respectant l'arbre et le rossignol, comme si l'on avait quelques chances de plus de durer en se glissant et s'entrelaçant dans le tissu des événements ordinaires. Mais ce sont des pensées d'automne.

28 octobre 1922.

341

En aucun temps je ne me fiai aux coteaux de l'Aisne comme en l'été de l'an quatorze. Je me trouvais réconcilié à cette terre, sauvage un peu par ses roches, et par les noms sinistres qui rappelaient les guerres de l'autre siècle. De précieux amis vieillissaient là. Vingt marches de pierre me conduisaient à leur jardin fleuri; vingt marches encore, et l'on était au paisible jardin des morts, fleuri de marjolaine et d'hysope, autour de l'église paysanne. De ce promontoire la vue s'étendait presque jusqu'à Soissons, par une trouée fameuse. Sur le plateau à blé, presque à la hauteur du coq indicateur des vents, passait la Route des Dames au nom charmant. La falaise était riche de sureaux et de vignes et portait, sur ses pentes arides, des genévriers et un rosier sauvage à odeur mus-

quée que je n'ai vu que là. On pouvait s'y plaire; et, en ce mois de juillet, j'achevais une clôture durable autour d'une maison de tisserand.

C'est là que j'entendis deux prophéties. Une première fois moi-même je vaticinai, je ne sais pourquoi, en compagnie d'un philosophe paysan, que l'on jugeait un peu fou. Cette sécurité des travaux, dont l'image s'offrait partout, me parut d'un moment, comme elle était. Il ne faut qu'une peste, disais-je, ou une querelle entre les hommes, pour que cette sauvage écorce de la terre, que l'on voit par places, recouvre le coteau, le plateau, la vallée, et les collines éparses semblables à des îles. Le soir, qui effaçait les différences, et la vue aussi de mon mélancolique compagnon, me faisaient penser à ces choses; mais il me semble que je déclamai un peu plus que l'état présent ne le conseillait. L'avenir d'alors, maintenant passé, donne trop de sens à ces paroles de hasard.

Un autre jour ce fut une sorte de sorcière qui prophétisa, courbée en deux par les travaux, levant vers moi son regard bleu et son visage couleur de brique. Elle me montrait, dans le jardin et dans les vergers en terrasse, une quantité étonnante de taupinières, et elle parla en ces termes : « Vous savez ce qu'on dit par ici et ce que je sais; autant de taupinières, autant de tombes. » Elle redit plusieurs fois la même chose, en regardant à droite et à gauche, comme elle avait coutume. Sur quoi je fermai mon imagination comme une porte, admirant comment la ressemblance fait preuve en ces esprits trop faibles pour soulever la métaphore. Or il y eut, partout par là, comme on sait, encore plus de tombes que de taupinières.

De ces rencontres émouvantes, je ne pense rien. Il y a, à toute minute, des rencontres aussi admirables que celles-là, si l'on voulait admirer; et tout est signe dès que l'on cherche des signes. Du moins je comprends un peu mieux les temps homériques, et ces présages continuellement tirés des oiseaux, des nuages, de la foudre; dont quelques-uns se trouvaient vérifiés par hasard, et beaucoup réalisés par l'action de ceux-là même qui y croyaient; car souvent l'oracle conseille en même temps qu'il annonce; et ce n'est pas merveille si la mêlée devient terrible, selon la prédiction, du moment qu'on y croit. Le monde n'a point changé, et notre sagesse repose toute sur elle-même. Qui veut croire trouvera des preuves,

d'autant que le souvenir ne reproduit jamais le passé tel qu'il fut, mais le recouvre de ce qui a suivi, suspendant au présage l'accomplissement comme une couronne. Se souvenir n'est pas seulement penser à quelque chose, c'est juger que ce quelque chose fut, c'est-à-dire tracer le temps de cette chose à nous, ce qui la charge de sens prophétique; ce pressentiment après coup nous arrête dans le passé le visage tourné vers l'avenir. Ainsi nous salue en ami notre frère le prophète. Notre vie prend alors un sens sacré. Les dieux[a] sont les premiers-nés du souvenir.

11 novembre 1922.

342

Si les pédagogues ne sont pas détournés vers d'autres proies, il arrivera que les instituteurs sauront beaucoup de choses, et que les écoliers ne sauront plus rien du tout. Il n'y a qu'une manière d'imprimer l'orthographe et la grammaire dans une tête d'enfant; c'est de répéter et de faire répéter, c'est de corriger et de faire corriger. L'enfant rendra compte de ses fautes au tableau noir, sous le regard de tous, et repassera ses conjugaisons la craie en main. S'il faut lui faire entendre l'accord des participes, ce n'est pas un exemple qu'il écrira, attentif en même temps à l'orthographe, c'est dix exemples; et tous les écriront sur l'ardoise, et les recopieront en écriture appliquée sur leur cahier. Ces exercices dévorent le temps; il se peut qu'on emploie une heure à redresser une seule phrase. Les maîtres de piano ne s'étonnent point qu'un enfant apprenne si peu de choses en une heure. Mais les pédagogues méprisent cette sotte méthode qui est celle de tous les ateliers. Un inspecteur disait à une maîtresse qui avait redressé dix fautes par vingt exemples : « Quand ferez-vous la leçon ? »

Faire la leçon c'est parler en tenant sous son regard trente têtes dressées; c'est exposer en mauvais langage la règle des participes; c'est faire cet effort d'attention, de mémoire et de gorge, trop connu des orateurs et des conférenciers; c'est user ses cordes vocales et se donner

la migraine; c'est se condamner à porter dans sa tête deux leçons pour une heure; je pourrais dire trois leçons pour chaque matinée, et deux pour chaque après-midi, si les instructions, que j'ose dire féroces, étaient suivies à la lettre. Cependant il y a de bons livres; et si les enfants lisaient tour à tour au lieu d'écouter, toute leçon serait en même temps une leçon de lecture; et l'on sait que la lecture est ce qu'il y a de plus difficile, et la condition de toute culture, si humble qu'on la suppose. Mais les pédagogues veillent; il leur faut la leçon éloquente, émouvante, vivante.

Remarquez que l'expérience a été faite. D'une leçon magistrale il ne reste presque rien après huit jours, et après quinze jours il ne reste rien du tout. C'est en récitant, en lisant, en copiant et recopiant, que l'enfant retient à la fin quelque chose. Tout le monde le sait; mais l'inspecteur qui s'assied dans une classe comme au théâtre veut entendre un monologue bien composé, ou bien un de ces dialogues réglés où deux ou trois enfants lancent des réponses obligées dont la place est faite d'avance. Le bon sens voudrait pourtant qu'un inspecteur n'écoutât jamais le maître, mais s'enquît seulement de ce que les enfants savent. Si j'avais à juger d'une classe de piano, je voudrais entendre les élèves, et non pas le maître; et si les élèves savaient ce qu'ils doivent savoir, alors je demanderais au maître de vouloir bien m'apprendre la pédagogie. Mais, par cette seule remarque, on voit bien que je ne suis point né Important. « Les gens de qualité savent tout sans avoir jamais rien appris. »

25 novembre 1922.

343

On m'a rapporté un discours de fasciste, qui n'est ni sot, ni faible : « Nous sommes trop intelligents; nous comprenons tout; toutes les preuves s'enfoncent en nous comme des flèches. Vous autres, gens du Nord, vous ne vous faites point la moindre idée, à ce que je vois, de ce que c'est qu'un esprit ouvert et souple; vous avez trop froid; vous êtes prudents et fermés. Nous autres, nous sommes

de tous les avis et de tous les partis, par cette aisance mathématicienne, qui reçoit les présuppositions et suit les raisonnements; jeu d'académicien ou d'avocat. Bon. Mais il y a du vrai partout, et d'habiles raisonneurs dans tous les partis; l'internationalisme est vrai; la paix est vraie; la guerre est vraie; le socialisme, le communisme, le matérialisme, l'idéalisme, le rationalisme, tout cela est vrai; la police est vraie et l'anarchie est vraie. Nos penseurs se sont jetés dans tous ces chemins, et nous à leur suite. Quand on pense si aisément, si librement et si vite, cela prouve que l'on n'est point fait pour penser. D'où bon nombre de penseurs avant nous sont revenus à la religion. Mais nous, nous revenons non pas à la vieille religion, qui, hélas, a ses preuves aussi, mais à la jeune religion, qui demande seulement obéissance et courage, la seule qui soit sans preuve, la seule qui ne s'embarrasse pas des preuves de l'autre. Ainsi la pensée est ramenée au rang de l'outil; je ne dis point que ce soit son vrai rang; je trouverais des preuves aussi par là, et des preuves du contraire. Mais enfin nous sommes heureux. »

Je crois bien que j'allonge ce discours, selon la maladie nordique. Toujours est-il qu'il faut suivre quelque torrentielle dialectique de ce genre-là si l'on veut comprendre ces chemises noires, qui dansent et chantent de l'autre côté des monts. La Grèce eut de ces sophistes, qui prouvaient n'importe quoi. D'où ils venaient à choisir les opinions les plus agréables. J'imagine que Platon, riche, généreux et brave, aurait suivi ces pensées d'aventure s'il n'avait rencontré le rustique Socrate, penseur lent, en quête d'une autre puissance. D'où je vois qu'il n'est point bon d'avaler les preuves, comme un poisson l'appât, mais qu'il faut se garder libre par cet art de douter, avant, pendant et après le discours; car les preuves ne manquent pas, ni les choses prouvées; mais ce qui importe c'est que chaque vérité trouve enfin sa place. C'est pourquoi penser est un travail de police dans l'esprit de chacun, et suppose un fort gouvernement, et une puissance de refus qui scandalise nos avaleurs de preuves. J'invoque ici Montaigne et Descartes; ce n'est pas peu. En eux l'humanité s'assure et se recueille selon la modestie, se gardant de ces gestes intempérants qui sont ridicules s'ils ne s'achèvent en coups. Car il est plus facile qu'on ne croit de payer et prouver de sa personne;

d'où la danse des poignards, le fanatisme et les sacrifices humains; cela est bien ancien et ne résout rien[a]. De plus cela est de mauvais ton. Mais oui! Ce qui fait défaut présentement, c'est la belle, c'est la divine modération. La violence intérieure, la violence de pensée, me semble être à l'origine de tous les maux. Voilà en quel sens on peut se défier du fascisme, de la même manière qu'on ne prend point le ton déclamatoire. On se dit : « Ce n'est pas ainsi qu'on parle; ce n'est pas ainsi qu'on pense. » Question de bonne tenue.

25 novembre 1922.

344

Je pensais récemment à ces cinq braves entre les braves, qui furent glorifiés à Saint-Germain, et dont les citations font frémir. Chacun se sent naturellement au-dessous de ces actions étonnantes, tant de fois répétées en dépit de l'expérience et des cruelles blessures. Vraisemblablement il est impossible d'imaginer de telles actions sans éprouver aussitôt la peur. Ce qui me le fait croire, c'est que ceux de ces braves qui ont parlé ont dit qu'ils n'aimaient point rêver à leur propre gloire, le souvenir réveillant surtout l'amère et insupportable peur. Il est assez clair que l'action délivre de la peur; mais il ne suffit pas d'imaginer l'action, il faut la faire; on n'aurait donc jamais de courage par provision; mais la provision du héros serait de peur au contraire.

Peur, ce n'est peut-être qu'action sans action; tout s'agite en notre corps, et rien ne s'y décide. Par l'irradiation, qui fait alerte et tumulte, tous les muscles sont éveillés et tirent sur leurs attaches; le sang est refoulé dans les parties molles; le cœur répond à coups précipités; l'angoisse nous tient, qui est le pire esclavage. Descartes a dit cette chose étonnante, et d'abord incompréhensible, que l'irrésolution est le plus grand des maux. Aussi est-il de bonne gymnastique, contre cette humiliante maladie, de mimer l'indifférence en étendant tout le corps comme du linge mouillé, à quoi l'équitation prépare très bien. Un précieux ami, fort avancé dans le

grand savoir-vivre, a remarqué qu'aux tournants dangereux il a peur s'il se permet de mimer ce que le chauffeur doit faire; mais s'il se tient dans la position de paresse, non. Stendhal avait assez médité là-dessus, puisqu'il fait dire à son héros : « Qu'importe si j'ai peur maintenant, pourvu que je n'aie pas peur dans l'action. » C'était dénouer déjà la peur, qui se redouble par la peur d'avoir peur, comme chacun sait.

À tout cela s'accorde le discours de l'aviateur au grand nez, qui eut souvent, lui aussi, son imagination pour adversaire principal. « J'ai connu, disait-il, l'abjecte peur, et plus d'une fois, lorsque, couché sur l'herbe, j'attendais une éclaircie favorable. Mais l'action efface heureusement ce genre de rêverie. » Ainsi les perspectives sont toujours trompeuses et le seront toujours; et, laissant les niais, qui espèrent toujours trop d'eux-mêmes à ce que disent les livres, je crois que l'homme qui ne se paie plus de paroles attend toujours de soi moins qu'il ne devrait. Car la raison d'un Turenne l'assure assez de ce qu'il fera; mais son corps, qui est bien plus persuasif, parle un autre langage; et l'attente nous défait tous, même, chose incroyable et pourtant avouée, un comédien qui va jouer pour la centième fois le même rôle. Aussi doit-il, et tous doivent s'efforcer, en ces moments difficiles, d'effacer l'imagination par le souvenir, se rappelant comme ils furent tant de fois assurés et tranquilles dans l'action. Je suivais cette idée quand l'animateur homérique me la jeta au nez en une formule parfaite; « Amis, crie-t-il, souvenez-vous de votre courage. »

25 novembre 1922.

345

L'hérédité est une doctrine qui a fondu. Mais les romanciers n'en sont pas encore avertis. Même en ceux qui analysent le mieux les actions et les passions d'après la structure, l'attitude et l'occasion, souvent l'hérédité se montre encore, comme les anciens dieux à l'Opéra. L'inconscient est aussi un personnage à tout faire; et je crois que ces deux divinités ne sont qu'une sous deux noms.

Ces fantômes d'idées se voient encore dans Marcel Proust, d'ailleurs physiologiste incomparable, et dont la mort certainement nous prive au moins de deux ou trois volumes dont personne ne nous donnera l'équivalent[1]. Ceux qui veulent s'instruire de la psychologie réelle doivent la chercher dans ces puissantes analyses, auxquelles l'état présent suffit toujours. D'autres lisent les signes, mais lui les reconstruit à partir des éléments. Je ne crois pas que sur le sommeil, sur les rêves et sur les perceptions déformées, jamais aucun homme ait mieux décrit cette mythologie à l'état naissant, et ces dieux jeunes que le corps humain produit et détruit sans cesse, par ses affections, humeurs et pulsations. L'âme se montre neuve à chaque détour, et aussitôt se nettoie et oublie, inventant ces perceptions émouvantes que nous voulons appeler souvenir. Un feu de bois qui se tasse derrière une porte anime la pièce vide. Le corps attentif et impatient s'entretient avec le fantôme momentané. Présence de toutes choses ainsi, et continuel présent. Tel se nourrit, se continue et se transforme l'amour sans mémoire de Swann, étonnante et admirable chose, je dis bien chose et non point fiction. De même le métier du vrai peintre n'est nullement le souvenir du portrait qu'il a fait la veille. C'est pourquoi ce peintre de l'âme n'avait nullement besoin de l'inconscient; il n'en pouvait rien faire; aussi n'en fait-il rien; il le nomme pourtant.

Ce serait peu. Il ne nomme point l'hérédité; il n'en peut rien faire. Il en nourrit néanmoins ce qu'il y a de faux et de déplaisant en son œuvre, et si extérieur, et si inutile, j'entends ce tableau des dépravations inavouables, qui certes sont dans les faits, mais non pas gravées dans les natures, comme il veut dire. Car il n'y a point de monstres; bien plutôt chacun sera monstre assez et trop par la commune structure du corps humain, s'il suit l'occasion et le geste. Certes la structure est héritée, que nul ne peut changer beaucoup; mais la structure est bonne à tout faire. Si je suis né avec des poings formidables, il y a chance que je tue un homme quand un autre le blesserait; pourtant ce poing puissant peut repousser l'ennemi et protéger le faible aussi bien. Le puissant thorax enferme colère et héroïsme ensemble; au vrai il n'enferme ni l'un ni l'autre; tout cela n'est point fait et pensé d'avance; rien n'est fait ni pensé d'avance; ainsi tous les

vices ressemblent à la guerre, toujours menaçante, toujours évitable. Mais ce romancier, parmi tant d'idées vivantes, en a gardé une à l'état de mort, qui est qu'il y a deux espèces d'hommes et aussi deux espèces de femmes : ce n'est que la folle idée de Lombroso, maintenant jugée. Et ce préjugé d'école fait tache, et vilaine tache en cette œuvre magistrale, comme un informe paquet de fil dans une toile bien tissée.

9 décembre 1922.

346

Il est plus vite fait de changer les hommes que de les connaître. Quand je dis changer, j'entends toujours une variation très petite, mais suffisante. Un homme à genoux est autre que debout; autre la main ouverte que le poing fermé; autre s'il pose sa voix que s'il parle du gosier; c'est pourquoi les manières font souvent plus, pour persuader, que les rasions; et les raisons elles-mêmes changent peu l'homme, et ce changement suffit. Seulement l'obstacle aux raisons n'est presque jamais où l'on croit; un homme raidi et mal parti n'entend point les raisons; il faut l'assouplir, par gymnastique et musique; c'est alors qu'il pense bien, comme joue le bon violoniste, sans crisper les doigts sur l'archet. Et certes il n'y a pas une grande différence entre un bras raidi et un bras souple. Le corps brun ou blond athlétique ou fluet, rendra avec le violon le son qui dépend des deux; mais, quel que soit ce son, il ne le fera entendre que s'il est d'abord assoupli. En sorte qu'on ne se propose point du tout, par gymnastique, de changer sa nature, mais plutôt de la délivrer.

Ces arts difficiles et patients font bien voir que la même méthode est bonne pour tous, quoique tous soient différents. Je dirais même que la méthode commune n'a point pour fin de les rendre semblables, mais au contraire de les rendre encore plus différents; car, entre deux hommes qui savent le violon, une différence nouvelle s'est développée, qui est le son propre à chacun. De même chacun aura son escrime; mais il faut qu'ils

apprennent la commune escrime. Ces exemples aident à comprendre comment la commune culture fait fleurir les différences. C'est pourquoi la leçon de géométrie est bonne pour tous; et la préparation, qui consiste à tracer une droite ou un cercle d'une main légère, est bonne pour tous aussi; meilleure certainement qu'un vain effort pour deviner quelles sont les confuses idées qui, en chacun, résistent à la géométrie; c'est vouloir fixer une ombre en posant le pied dessus. Il faut seulement, pour ces études-là et pour toutes, une favorable disposition du corps, une aisance, une familiarité avec la chose; c'est en quoi une longue et difficile épure ouvre l'esprit aux raisons; et l'on peut juger de l'avancement du disciple d'après l'écriture même des chiffres et des autres signes.

Ceux qui méprisent ces moyens extérieurs ont, je crois bien, l'espérance qu'ils vaincront une nature; c'est à peu près aussi raisonnable que si l'on voulait rendre lisses des cheveux frisés. Ils ne vaincront point. Chacun gardera le pli de ses cheveux et la forme de son corps; chacun imprimera toujours à toute idée commune sa marque naturelle; la différence des écritures devrait le faire entendre, car cette différence se développe par la culture; et on en dirait bien autant des visages, qui développent leur expression propre par la politesse. Ainsi je crois que les natures sont immuables pour le principal; mais ce fond de structure et d'humeurs est au-dessous du bien et du mal. Et la vertu d'un homme ressemble bien plus à ses propres vices qu'à la vertu du voisin. Ce que Spinoza, qui a connu l'immuable mieux que personne, exprime en disant que l'homme n'a nullement besoin de la perfection du cheval. Disons que l'homme ne peut revêtir, comme un manteau, la vertu du voisin. Aussi le vice n'est que dans l'étranglement de soi par soi, faute de gymnastique et de musique. Tout ce qui est délivré est bon.

9 décembre 1922.

347

Ceux qui croient que les hommes cuisent et recuisent leurs motifs se trompent de loin; au vrai les hommes cuisent et recuisent leurs propres colères, et y trouvent

toujours des raisons; mais la colère est première toujours par rapport aux raisons, la colère, fille de peur, qui est fille elle-même de surprise. En des hommes indomptables, vigoureux, et bien armés, la moindre surprise, par soudain bouillonnement de peur, puis par soudaine éruption de colère, devait finir en meurtre; et c'est pourquoi chez tous les peuples guerriers on remarque une politesse composée et une règle stricte des préparations; ces hommes-là avaient éprouvé les effets de la surprise. Nous sommes moins prompts; notre peur est mieux bridée et notre colère aussi; l'homme physiologique se cache mieux; mais si l'on avait des appareils qui puissent mesurer à distance les tensions musculaires et vasculaires, nous pourrions suivre, dans une conversation assez tranquille, les effets anciens de l'offense, et les actes de l'ancienne vengeance. Le visage, parce qu'il est à découvert, indique quelque chose du tassement de la masse musculaire et surtout des voyages du sang.

Tout ce qui étonne offense; et les offenses, ensuite, se changent en raisons. Comment ne pas chercher quelque méchanceté secrète dans un homme qui du premier abord a déplu? Or le maladroit étonne toujours, entendez qu'il humilie; il n'en faut pas plus pour que l'on comprenne assez une longue suite de malheurs. Au contraire[a] la grâce n'étonne jamais. Les antipathies et sympathies ne sont point dans les natures, mais plutôt dans les rencontres. C'est pourquoi c'est une très bonne coutume d'user d'abord l'étonnement par des formules connues et des gestes rituels. Pareillement il est bon de s'inspirer de la politesse chinoise, et de ne point interroger, sinon sur des choses prévues et attendues; et c'est un grand art d'amener l'autre à répondre sans l'avoir directement interrogé. Ce corps humain est ombrageux comme un cheval; ne touchez point la croupe du cheval avant de lui avoir parlé.

Il y a une attaque de la parole qui est comme un aboiement soudain; le flot de la vie en est immédiatement remué au niveau de l'estomac. C'est pourquoi il est bon de ne pas crier, et, dans tous les cas, d'annoncer la parole par le geste, comme les diplomates savent si bien faire. Toutefois il faut se garder du geste violent, ou seulement imprévu, aussi prudemment que du cri. Le prince de Parme, dit Stendhal, était l'homme du monde qui souf-

frait le plus d'être trompé dans ses prévisions; mais tout homme est prince. Un colonial[a], fort poli à l'ordinaire et très maître de ses muscles, me contait comment il fut surpris un jour et aussitôt irrité; il en rougissait encore. Voyant un indigène qui portait quelque chose au bout du bras dont la forme ne répondait pas à ce que l'on voit d'ordinaire, il demanda ce que c'était. L'autre le lui montra; l'autre, c'était le bourreau, et la chose était une tête coupée. D'où notre colonial, si bien maître de lui, donna un grand coup de pied au bourreau. Cet événement met au clair ce que c'est qu'insulte et ce que c'est que vengeance; le reste est de rhétorique; et ici, par bonheur, toute rhétorique manque. Les passions naissent principalement de ce que nous retenons le coup de pied. Toute violence retenue nous blesse nous-même et nous éperonne; le cœur, qui est le plus sensible des muscles, sans doute parce qu'il est le plus vigoureux, reçoit et renvoie mille fois ce coup de pied rentré; d'où ces courtes vagues de peur et de colère qui font les nuits longues. L'irritation est bien le grand fait, comme Broussais l'a vu; et le double sens de ce beau mot nous instruit mieux qu'un traité des passions construit machiavéliquement.

9 décembre 1922.

1923

348

Les uns pensent selon Lamarck et les autres selon Darwin; les faits ne décident point. Les uns penseront que l'ivrognerie est dans le fils de l'ivrogne, comme une action préformée, comme un germe enveloppé et qui se développera. Destin ou fatalité, ce sont les dieux qui reviennent. Les autres économiseront là-dessus, sachant que les dieux apparaissent dès qu'on les prie. Ainsi ils ne supposeront point gratuitement que le fils de l'ivrogne est plus disposé qu'un autre à se consoler par l'ivresse; bien plutôt ils jugeront que cette disposition est en tous, par la commune structure, et par la commune allure du chagrin, de l'ennui et de l'excitation. Non qu'ils méconnaissent les différences et les ressemblances; mais ils aimeront à reconnaître un père ivrogne dans un fils sobre. Aussi expliqueront-ils l'action toujours par les circonstances, et non point seulement par la structure. Au lieu de dire que l'enfant hérite, ils diront que l'enfant imite, qu'on lui verse à boire et qu'on se moque de lui s'il trouve le vin trop fort. Ces causes extérieures ne manquent jamais, et elles suffisent.

Fabre considérait les insectes d'après l'idée mystique de l'instinct, admirant comment certaines guêpes savent paralyser par une piqûre, et sans la tuer, une larve qu'elles veulent conserver comme nourriture vivante. Par rencontre j'ai pu observer en même temps une grande quantité de ces chirurgiens ailés, chacun tenant une larve entre ses pattes; j'ai pu voir que chacun avait piqué la larve d'une façon différente selon la prise. L'animal

agissait comme il pouvait, non comme il savait. J'aime à concevoir les choses ainsi; Fabre aimait et recherchait ce qu'il appelait les merveilles de l'instinct. Sagesse limitée et infaillible. Mais plus d'une fois, quand j'ai observé les mouvements des animaux, j'y ai remarqué quelque chose de convulsif et même de fou, et qui ne réussit qu'après un grand nombre d'essais, comme on voit qu'un insecte qui est sur le dos arrive à se retourner. Les bêtes gagneraient donc de vivre par une ruineuse dépense de leurs forces, et par une prodigalité des rejetons. Au reste c'est ce que l'on voit dans le mouvement sans fin des fauves en cage; ils ne cessent pas de tourner l'obstacle; c'est chose contre chose, ce n'est pas esprit contre chose. Darwin[a] remarque qu'un chien mourrait de faim à côté d'un tas de blé, mais qu'il mange très bien le pain. À son exemple j'aime mieux considérer la forme des dents et la forme de l'aliment que supposer un instinct qui se dirige de lui-même vers une certaine proie et repousse toutes les autres.

Si j'interprète la guerre selon l'idée mystique de l'instinct, je ne puis m'étonner que l'homme tende toujours à se jeter sur l'homme; car il se peut que nous descendions tous d'anthropophages; et il est bien aisé d'interpréter de cette manière certains rires féroces qui découvrent les dents canines. C'est adorer Mars. Mais je suis darwinien encore ici. Je ne crois point que le fils d'un chasseur à pied qui a fait la guerre soit le moins du monde disposé à être chasseur à pied et à faire la guerre. Mais plutôt je le vois capable de faire la guerre aussi bien que de vivre selon la paix; sa structure ne le dispose pas plus à tuer des hommes qu'à fendre du bois. Seulement la hache dès qu'il la tient lui conseille de fendre du bois, et la mitrailleuse lui conseille de tuer. Encore bien mieux l'entraînement, l'imitation, l'opinion, sans oublier la contrainte, qui ferme tous les chemins à l'exception d'un seul. S'étonner de ce qu'un homme fait la guerre, c'est s'étonner de ce qu'une pierre tombe. Supposer un instinct guerrier, c'est la même erreur que de supposer, comme on fit longtemps, que la pierre désire tomber, ou, comme dit Homère, que le javelot est avide de la chair humaine. Le soldat n'est pas plus féroce que le javelot. Il est seulement plus compliqué, par cette puissance de se gouverner, d'agir et d'aimer qui fait que,

dans quelque nécessité qu'il se trouve pris, il prend le parti de vouloir ce qu'il fait et d'aimer ce qu'il veut[a].

Il y a donc sur chaque question deux groupes d'esprits. Les lamarckiens croient qu'ils ont à combattre une tendance positive, et à changer l'homme. Les darwiniens comptent entièrement sur la circonstance qui effacera le prétendu instinct. On remarquera que les darwiniens sont bien anglais. L'Anglais ne dit point que ses jeunes troupes sont impatientes, et choses semblables. Mais il dit que l'ordre donné sera exécuté à l'heure dite, quelle que soit la difficulté. Structure et situation suffiront.

6 janvier 1923.

349

La grande révolte de ces temps-ci est contre le pouvoir militaire. Mais il n'y a que l'homme de troupe qui y voie clair. Les ambitieux, qu'ils soient d'un côté ou de l'autre de la barricade, ne comprendront jamais que le peuple s'irrite seulement contre le pouvoir absolu. C'est que l'ambitieux aime ce pouvoir-là. Quand l'ambitieux obéit, il orne ses propres espérances; il grandit la place du chef où justement il veut s'élever. D'où, jugeant les autres selon ses propres passions, il conclut que tous les révoltés ont quelque ambition aussi. Mais cela n'est pas. L'esclave ne désire point du tout avoir la puissance du maître. J'ai observé que l'obéissance forcée et sans limites finit par inspirer à l'homme de troupe une aversion pour tout ce qui est pouvoir; et si, par la force des choses, il se trouve seulement caporal, il est bien loin d'aimer ce peu de pouvoir qu'il a. Au reste l'expérience de la guerre a fait voir qu'il y a une coupure dans les pouvoirs en leur plein exercice; elle se trouve au-dessus de l'adjudant; elle est marquée par le ton et par le costume. J'ai même remarqué un effet que je n'avais point prévu, et qui est contre les lieux communs, c'est que ceux qui deviennent officiers et qui ont d'abord connu l'état de l'homme de troupe et du gradé subalterne, montrent dans la suite de la simplicité sans majesté aucune et sans insolence, comme s'ils voulaient se faire

pardonner d'être chefs. Il y a sans doute des exceptions là-dessus, mais enfin je n'en ai point vu.

La situation est donc à mes yeux celle-ci. La partie jeune de chaque peuple travaille à se délivrer de ce terrible pouvoir qui punit de mort les moindres fautes. Cet effort est mal compris d'abord des chefs, qui ne veulent point penser à leur véritable puissance, aimant mieux croire qu'ils sont aimés. Cet effort est mal compris des femmes, parce qu'elles n'ont point connu l'esclavage militaire. Enfin les pouvoirs politiques, qu'ils soient de droite ou de gauche, sont toujours portés à confondre la fonction de police, qui veut aussi obéissance, mais selon les lois et avec recours, avec la fonction militaire, qui, par sa nature même, échappe aux lois et donne toujours absolution à tous les abus de pouvoir, comme on a vu. Les mirages politiques de notre époque viennent principalement de cela. Il n'est guère d'homme à qui l'on ne persuade que, s'il veut quelque changement dans l'état social, c'est en vue de réduire la puissance des riches. Mais qu'est-ce que le patron le plus tyrannique, comparé à celui des capitaines qui se croit le plus doux ? On peut se moquer du patron, et même devant lui; on peut le quitter; même sous son pouvoir on reste maître de son corps; on peut chanter ou rire. Le travail bien fait donne puissance. Mais l'homme de troupe, redevenu citoyen, n'entre point volontiers dans ces pensées si étrangères à tous les hommes qui écrivent, parlent et pensent. Et ils ont trouvé ce détour, de vouloir changer d'abord le régime économique, ce qui, accessoirement, supprimera les armées et la guerre. Cette méprise, si commune, marque la plus étonnante victoire des maîtres sur les esclaves.

20 janvier 1923.

350

Quand un Hindou se marque au visage de signes rouges ou bleus selon sa caste, vous ne demandez point si cela est vrai ou faux. Il vaudrait mieux se demander en quel sens et sous quel rapport cela est vrai; pour le

faux, il n'est point dans les faits, ni dans les actions, ni dans les pensées; il y a vérité de tout; il faut seulement dire que nous sommes bien loin de connaître la vérité de tout; mais la privation n'est rien. Attendez les exemples. Il y a une apparence du mouvement du ciel autour de son axe; cette apparence n'est qu'apparence, c'est dire qu'elle n'est point vraie; mais je ne dirai pas non plus qu'elle est fausse; car, placés comme nous sommes sur cette terre qui tourne, nous ne pouvons la voir tourner. Pour mieux dire, je ne vois aucune chose comme elle est. Je vois à l'angle de mon plafond trois angles joints dont je sais qu'ils sont d'équerre tous les trois, mais je les vois obtus tous les trois, et la perspective m'apprend que je dois les voir ainsi. Si je change de place, je les verrai obtus autrement; mais ce sont toujours trois angles droits. Ceux qui retournent dans leur tête les paradoxes d'Einstein croient souvent qu'ils ont à choisir entre plusieurs apparences du temps et un temps unique; je les invite à réfléchir sur l'objet unique, qui donne pourtant d'innombrables perspectives. Je dirai volontiers que cet Hindou qui se peint le visage se règle sur quelque perspective de l'existence physiologique et politique; et, autant que je connais le vrai de la chose, il faut que je comprenne cette perspective qui est sienne; et aussi bien cette perspective d'un autre qui se fait moine, et de moi-même aussi qui mets une cravate.

Si vous me proposez une religion, je l'examine, non point avec l'idée qu'elle est fausse, mais au contraire avec l'idée qu'elle est vraie. D'où vient donc que je passerai pour irréligieux ? C'est que je pense la même chose de toutes les religions. Chacune d'elles n'est qu'une perspective plus ou moins déformée dans laquelle il faut que je retrouve l'objet unique. Travail copernicien. Difficile assurément, mais considérez ce qui arrive quand on me montre des tours de passe-passe ou des jeux de miroirs. Ce sont alors des apparences étranges; mais je sais sans le moindre doute que si je connaissais bien les objets dont ces apparences sont les apparences, je ne verrais plus rien d'étrange dans ce spectacle.

Lorsque Galilée disait que la terre tourne, c'était parce qu'il avait deviné le secret d'une apparence, et vu, en quelque sorte, le double fond de la boîte. Ainsi, bien loin qu'il pensât que les autres se trompaient, au contraire

il comprenait leur erreur même comme vérité, et se trouvait ainsi plus assuré de ce qu'ils disaient qu'eux-mêmes. Mais eux voulaient le ramener aux apparences, et lui faire jurer qu'il voyait les apparences. Aussi lui, qui voyait le soleil tourner, comme voit n'importe quel astronome, ne trouva sans doute point autant de difficulté qu'on voudrait croire à dire comme ils disaient; et peut-être comprit-il aussi le vrai de leur colère, et l'éternel objet politique sous ses menaçantes apparences. Il est clair que ce n'est pas en apprenant l'astronomie qu'un moine devient cardinal. Il n'en est pas moins vrai que celui qui sait mieux l'astronomie que le cardinal risque de l'offenser en diminuant son pouvoir. L'esprit de conciliation ne suffit pas dans l'homme savant; car il risque d'augmenter la distance et de marquer le refus.

Marc Aurèle[a] a dit là-dessus le dernier mot peut-être : « Instruis-les, si tu peux; si tu ne peux les instruire, supporte-les. » Quand le roi David chante : « L'Éternel est mon rocher », je lui donne raison, mais non pas comme il voudrait; on peut parier qu'avant la fin de mon discours il m'aurait fait pendre. Il faut être bien intolérant pour se laisser pendre.

20 janvier 1923.

351

« Ne faites donc pas de politique; réservez votre temps et vos forces pour les choses de l'esprit, qui sont plutôt votre affaire. » Ce conseil me fut donné plus d'une fois, et une fois par un homme savant, profond et vénérable. Mais je n'y ai point prêté attention, pas plus cette fois-là que les autres. Il faut toujours quelque passion qui vous mette la plume à la main. L'ambition propre à l'écrivain m'ayant toujours fait défaut, il est probable que je n'aurais rien écrit du tout, si je n'avais trouvé deux ou trois fois l'occasion de journaux radicaux qui manquaient d'argent et que les gens de bonne compagnie voulaient ignorer. C'est ainsi que j'ai pris le goût et peut-être le besoin d'écrire. Et, de même, si j'ai si longtemps parlé et discuté dans les Universités popu-

laires, c'était moins pour instruire le peuple que pour m'établir bien clairement en amitié avec lui, contre les Châteaux, les Académies et les Importants, que je n'aime point. Un Important culbuté et humilié fait le plus beau spectacle pour mon goût... Il est vrai[a] que depuis longtemps les Importants ont mis le pied sur notre tête. Prouvez-moi que cela est sans remède, et qu'on ne reverra plus ce qu'on a vu, alors je me ferai quelque tour d'ivoire.

À vrai dire cette idée élégante, qu'il faut laisser la politique aux politiques, est de style ancien, comme la petite cravate, la redingote et les bottines à élastiques. Les hommes qui me conseillaient comme j'ai dit n'avaient point connu le service militaire obligatoire, qui nous fait politiques malgré nous. Le fait du Prince était à leurs yeux comme un fait de nature, dont ils se garaient comme d'une voiture, force supérieure. Mais maintenant il faut écraser ou être écrasé. Si l'on n'est officier, il faut être homme de troupe. Ce sont des officiers toujours qui écrivent une fois de plus *Grandeur et Servitude*. Le rêve de l'Important est de servir pour commander; et je comprends bien que la seule politique, qui est de résistance et de critique, n'ait point de sens pour eux, ni aucun intérêt. À ce compte-là je dis que la plupart des politiques méprisent la politique, mais au contraire attendent le fait du Prince, et l'adorent, de même qu'un commandant de chasseurs à pied prépare la guerre et la fait de toute son importance, sans regarder le moins du monde aux causes; il nage librement dans ce milieu favorable, et les politiques de même, comme on a vu et comme on voit. À ceux qui ne cherchent nullement le pouvoir sous aucune forme, que reste-t-il donc? La politique réelle, c'est-à-dire un effort continu contre le despotisme militaire et le despotisme politique, qui ne font qu'un. Ce qui revient à ramener tout pouvoir au pouvoir civil, qui fait d'un ministre un employé supérieur, semblable à l'agent aux voitures et au facteur. Un tel pouvoir ne gêne personne. Mais l'importance, dès qu'on la laisse faire, gêne tout le monde. Nous en faisons l'expérience.

3 février 1923.

352

Les *Entretiens d'Épictète* et les *Pensées de Marc Aurèle* sont deux livres que l'on ne voit pas souvent aux vitrines, peut-être parce que le public les rafle aussitôt. Livres des temps nouveaux, jeunes aujourd'hui et dans tous les siècles, ils furent et seront toujours le bréviaire des esprits indociles. « Je suis du monde », disait Épictète.

Livres révolutionnaires, dans le sens le plus profond. Non point, direz-vous, mais plutôt manuels de résignation, bons pour les vieux et les malades. C'est ce que je ne crois point du tout. La sagesse catholique a imprimé sur ces livres redoutables la marque qui leur convient, l'orgueil. Il s'y trouve à chaque page le refus de croire et la volonté de juger. Oui, tout est laissé à César; ce corps faible et misérable est laissé à César; et presque jeté; mais la liberté de nier, d'affirmer, d'estimer, de blâmer est sauvée toute. Jamais la résistance d'esprit ne fut plus dépouillée de moyens étrangers; et, par une conséquence immédiate, jamais César ne fut mis plus nu. Car sur quoi règne-t-il ? En apparence sur ces corps qu'il tire et pousse; en réalité sur des esprits faibles, qui ne savent point obéir sans approuver. Aussi César cherche l'approbation; il ne cherche même que cela; c'est l'esprit qu'il veut tenir. Mais comment ? Par ses gardes et par ses menaces ? Cela fait rire. Dès que le plus faible des hommes a compris qu'il peut garder son pouvoir de juger, tout pouvoir extérieur tombe devant celui-là. Car il faut que tout pouvoir persuade. Il a des gardes, c'est donc qu'il a persuadé ses gardes. Par un moyen ou par un autre, promesse ou menace; si les gardes refusent de croire, il n'y a plus de tyran. Mais les hommes croient aisément ? Ils soumettent leur jugement aux promesses et aux menaces ? Nous ne le voyons que trop. Ce n'est pas peu de dissoudre d'abord cette force politique, qui se présente à l'esprit sous les apparences d'une force mécanique. Toute puissance politique agit par les esprits et sur les esprits. Les armées sont armées par l'opinion. Dès que les citoyens refusent d'approuver et de croire, les canons et les mitrailleuses ne peuvent plus rien.

Mais quoi ? Faut-il donc que je persuade à mon tour ces hommes épais qui forment la garde ? Non. C'est commencer mal. Commence par toi-même ; car je te vois aussi épais qu'un garde, et aussi pressé qu'un garde d'adorer ce qui peut te servir ou te nuire. Oui, ta propre faiblesse, tu la renvoies au maître comme un attribut de force ; c'est ta propre lâcheté, mais plutôt ta propre naïveté, qui en lui te fait peur ; et cette peur tu veux la nommer respect. Qui que tu sois[a], tu fais partie de la garde ; ce mercenaire, qui est toi-même, commence dans le plus grand secret à éveiller ou à réveiller son lourd esprit. Qu'il découvre cette vérité étonnante et simple, c'est que nul au monde n'a puissance sur le jugement intérieur ; c'est que, si l'on peut te forcer à dire en plein jour qu'il fait nuit, nulle puissance ne peut te forcer à le penser. Par cette seule remarque la révolte est dans la garde, la vraie révolte ; la seule efficace. César tremble en son intérieur lorsqu'il se dit que toutes les menaces et tous les bienfaits n'ont peut-être pas encore assuré la moindre croyance dans cet homme froid, obéissant, impénétrable. Avant d'apprendre à dire non, il faut apprendre à penser non. Si donc vous apercevez parmi les livres nouveaux ce rare *Épictète* à couverture bleue, faites comme j'ai fait hier ; rachetez l'esclave.

3 février 1923.

353

L'esprit dans la chose, voilà le dieu. Une horloge en ses rouages et accrochages me raconte l'idée de l'horloger ; mais il n'y a point de merveilleux là-dedans ; chaque roue ne dit qu'une chose. Au lieu que la Joconde en dit bien plus que le peintre ne savait. Une belle statue aussi signifie sans fin. Vous la contemplez, triste ou gai, vieux ou jeune, occupé d'une passion ou d'une autre, à chaque fois elle vous répond, toujours à la muette, et toujours selon le moment et selon vous. Les arceaux[b] d'un cloître ont des milliers d'aspects, tous parents de nous-mêmes. Un quatuor de Beethoven prend plus de sens d'année en année. Toutes ces œuvres, outre l'immense

pensée qui leur est propre, et qui nous dépasse toujours, renvoient ainsi tout le culte et tous les hommages qu'elles ont reçus, comme ces autels plus vénérables par les couronnes. Le temps n'épuisera point cet avenir de gloire. J'ai lu *L'Iliade* une fois de plus; c'est comme si j'avais apporté encore une pierre à ce grand tombeau.

Quand le sauvage eut ébauché des tronçons basaltiques selon la forme humaine, il ne put juger son œuvre; mais au contraire c'est lui qui fut jugé. Ces yeux de pierre furent plus forts que lui. Il n'avait plus qu'à fuir; et je comprends ce que l'on raconte d'une île qui n'était peuplée que de statues terribles; nul n'y abordait. Cette immobile[a] armée les tenait en respect mieux qu'un despote; car un despote change d'attitude et de lieu et désire enfin quelque chose, au lieu que les statues n'ont pas besoin de nous, ni de rien. Ainsi la statue fut un dieu. Je dois appeler prière cette méditation devant le signe, cette offrande qui est due, et dont le dieu n'a pas besoin, ce muet dialogue où, d'un côté, toutes les réponses sont faites d'avance, et toutes les demandes d'avance devinées. Ici donc se développe l'entretien de soi-même à soi-même; car la réponse du dieu, il faut la tirer de soi. Toute réflexion vient d'un dieu muet. Alors la pensée[b] sait où elle va, et le vrai se montre dans l'immobile.

On voudrait dire que l'homme a fait des idoles parce qu'il était religieux; c'est comme si l'on disait qu'il a fait des outils parce qu'il était savant; mais au contraire la science n'est que l'observation des outils et du travail par les outils. De même je dirais plutôt que la première contemplation eut pour objet l'idole, et que l'homme fut religieux parce qu'il fit des idoles. Il fallait rendre compte de cette puissance du signe, et inventer la mythologie pour expliquer le beau. *L'Imitation de Jésus-Christ* n'est que la traduction abstraite de cette imitation du signe, qui est cérémonie. La réflexion sur l'idole arrive à nier l'idole, par les perfections mêmes que l'on y devine; mais c'est déjà impiété. L'iconoclaste doit se trouver sans dieu finalement. De ce côté est la perfection sans objet; ce néant nous renvoie à l'idole, objet alors d'une adoration purifiée; tel est l'art en notre temps, moment dépassé et conservé, comme dit Hegel.

Les moyens de ce penseur, qui avance toujours par position, négation et solution, seraient donc les instru-

ments de l'histoire. Ceux qui ont méprisé trop vite cette dialectique devraient bien considérer que Comte, qui la méconnut aussi, est pourtant arrivé à faire entendre par d'autres mots, les mêmes relations. Car selon ses vues, chaque jour mieux vérifiées, l'ancien fétichisme est bien la religion essentielle, tandis que la religion pensée et purifiée n'est que la négation de la religion qui, sous le nom de théologie et de métaphysique, tire le dieu hors du signe, et même hors du temple, lui-même signe, et nous jette dans l'infini sans matière, d'où nous devons aussitôt revenir. C'est alors que, selon l'esprit positif, l'ancien fétichisme, sous le nom de contemplation esthétique, doit orner l'existence coopérative, qui est elle-même négation de négation.

3 février 1923.

354

Les belles œuvres sont des signes; personne n'en doute : ces matières qui sont colonne, vase, statue, portrait, parlent à l'esprit; si nous y revenons, elles parlent encore mieux; mais elles ne signifient qu'elles-mêmes; c'est le propre du beau qu'il ne nous renvoie jamais à quelque autre chose, ni à quelque idée extérieure. Les machines parlent à l'esprit; il faut les comprendre; mais elles nous renvoient à une idée extérieure, dont elles sont comme une copie; c'est pourquoi l'on peut copier une machine, et faire aussi bien, de même qu'on peut copier de nouveau l'idée, et faire aussi bien; mais les machines ne sont point belles. Au contraire une simple colonne, débris d'un temple, nous jette au visage son inépuisable idée; et son idée, c'est elle-même; son idée est captive dans cette pierre. Comme *La Tempête* de Shakespeare; cela est plein d'idées et signifiera jusqu'à la fin du théâtre; mais toutes ces idées sont prises dans la masse; nul ne peut plus les exprimer autrement; rien ne remplace l'œuvre. Ce que dit l'œuvre, nul résumé, nulle imitation, nulle amplification ne peut le dire. Où est pourtant la masse ? Je ne trouve que des mots. Mais c'est la disposition des mots qui fait l'œuvre; aussi ne

saurais-je point dire ce qui est important et ce qui ne l'est point; tout importe. Chaque partie de statue est un grain de marbre ou de pierre, qui par lui-même n'a point d'importance, et qui dans la statue a toute importance. Pour la statue chacun en conviendra; mais quand l'œuvre est faite de mots, signes d'usage commun, et qui sont notre bien, le critique voudrait en ôter, disant que ces parties n'ont point d'importance; et il est vrai que, comme parties, elles n'en ont point. Dès qu'on en juge par l'idée extérieure, elles n'en ont point; comme ce tissu conjonctif dont les anatomistes ne savent ce qu'ils doivent en penser; remplissage en quelque sorte; de même, on trouve, en toute œuvre belle, ce que l'on voudrait appeler remplissage; mais ces choses, qui en elles-mêmes sont de peu, sont belles par le tout. Dès que l'on a remarqué cela, on ne veut plus lire d'extraits ni de morceaux choisis.

J'ai bataillé pour Balzac. De temps en temps je rencontre quelque lecteur pressé qui me prouve que *Le Lys dans la vallée* est bien ennuyeux; et moi je ne peux pas prouver que cette œuvre vaut *L'Iliade* ou *Hamlet,* comme je le sais. Mais je puis toujours prouver au lecteur qu'il parle sans avoir lu; car je lui rappelle des passages sublimes qu'il n'a pas même remarqués, comme l'agonie de cette femme, lorsqu'elle sent l'eau à travers les murs. C'est par là que j'avertis le lecteur pressé, et que souvent je le ramène; car rien ne peut remplacer l'œuvre; il faut la lire et relire, jusqu'à ce que l'œuvre entière soit présente dans le moindre mot; telle est la loi des œuvres écrites qu'on ne peut embrasser l'ensemble d'un coup d'œil, comme on fait d'une statue; et sans doute faut-il l'exemple d'un lecteur pour en entraîner un autre. C'est pourquoi la gloire d'un auteur ne peut grandir que peu à peu, et par une émulation d'admirer; et les discours n'y servent guère, puisqu'ils n'expriment que l'idée extérieure. Mais s'ils expriment aussi l'admiration, c'est par là qu'ils étendent le culte.

17 février 1923.

355

La méthode des sorciers c'est de nommer une chose afin de la faire exister. Incantation ou prière. C'est une puissante méthode. J'ai entendu un jour un jeune sorcier de quatre ou cinq ans qui disait continuellement et sur le même ton : « De l'eau, maman, de l'eau. » Sans doute il récolta quelques taloches, mais peut-être à la fin de l'eau pour ses expériences de physicien. Cette méthode serait ridicule devant un rocher; il faut creuser alors, non parler. Mais presque tous moissonnent sur les hommes, non sur les choses. Tout ce qui est avocat, ministre, médecin, prêtre, professeur, vit de persuader. L'enfant vit de persuader. Au lieu de faire, il fait faire. L'eau du robinet, longtemps convoitée, dépend non des lois physiques, mais du consentement de la cuisinière; il faut donc prier. Et comme tout l'espoir de la nourrice est de changer le désir du nourrisson en lui montrant et nommant mille autres choses, ainsi toute la puissance du nourrisson est de répéter le même mot, jusqu'à prouver qu'il ne renoncera point. On trouve par le monde un grand nombre de nourrissons barbus qui n'ont point d'autre méthode que de répéter toujours la même prière; méthode infaillible si on la pousse au-delà du moment critique, qui est celui où la nourrice se fâche pour tout de bon. Cette colère est signe non point qu'il faut renoncer, mais au contraire qu'il faut persévérer. Là commence le dernier quart d'heure. Le niais expose une bonne fois sa demande, avec de fortes raisons à l'appui; et puis il s'applique à n'y plus penser. Mais qui pensera à ce qu'il désire, si lui-même n'y pense point ? Le sorcier s'y prend mieux, répétant toujours la même chose, et sans jamais donner de raisons; qui argumente s'égare et égare l'autre, car c'est jeter l'esprit dans d'autres pensées. « De l'eau, maman, de l'eau. »

Les sociologues trouvent partout des faiseurs de pluie, et admirent ces procédés imitatifs qu'ils employaient, comme de secouer des branches mouillées, ou de courir en se couvrant d'un amas de plumes, pour figurer les nuages. D'où l'on peut inventer quelque théorie physique en ces cervelles. Mais je vois plutôt qu'ils disaient

obstinément « Pluie ». Ils le disaient par gestes et imitation, ce qui est encore aujourd'hui la plus frappante manière de dire. En quoi ils ne faisaient autre chose qu'appliquer la méthode de toute enfance et de presque toute maturité; et, d'après une constante expérience, ils se gardaient par-dessus tout de renoncer, se croyant tout près du dernier quart d'heure; et l'événement leur donnait raison, puisque la pluie finit toujours par arriver. Telle est notre physique naturelle, que nous apprenons de nos mamans et de nos nourrices. L'autre méthode, qui est celle du laboureur, du terrassier, du plombier est méprisée dans le fond des cœurs; ces gens-là ne sont point sorciers du tout; ils ne font pas de miracles. Cela fait deux classes, comme aux anciens temps; et la classe honorée et enviée est celle des thaumaturges, de ceux qui acquièrent par des paroles. De quoi l'Académie est un symbole assez bon, puisqu'elle réunit tout ceux qui ont fait puissance et richesse par des paroles. C'est le collège des Grands Sorciers.

17 février 1923.

356

Il n'y a qu'une méthode pour inventer, qui est d'imiter. Il n'y a qu'une méthode pour bien penser, qui est de continuer quelque pensée ancienne et éprouvée. Cette idée est l'exemple d'elle-même, circonstance favorable à la réflexion. Car elle semble d'abord tout à fait ordinaire et assez faible; mais aussi elle n'est réellement familière qu'à celui qui a coutume de regarder souvent derrière lui; et si l'on va jusqu'à parcourir de nouveau le chemin qui va des mythes aux idées et le chemin encore plus ancien qui conduit des idoles aux mythes, c'est alors seulement que l'on comprend toute l'idée, et comment tous les hommes ont pensé successivement comme à l'intérieur d'une même pensée, jusqu'à toucher et éclairer enfin le monde insensible des pierres, des métaux et des vents.

L'idée opposée fournit naturellement la contre-épreuve, étant familière en ceux qui n'ont point reçu la culture humaine, et qui improvisent sur nouveaux faits; et cette

autre idée, assez brillante au premier aspect, est faible et creuse lorsque l'on s'en approche. Je l'ai reconnue en ces sots pédagogues dont les instituteurs ne savent se délivrer. Car ils disent, entre autres choses, qui ont grandes chances d'être niaises aussi, que l'originalité de l'enfant est précieuse par-dessus tout, et qu'il faut se garder de lui dicter des pensées, mais au contraire le laisser rêver devant une page blanche, de façon que ce qu'il écrira soit spontané et de lui, non pas du maître. Or, ce qu'il écrira, laissé ainsi à lui-même, ce sera justement le lieu commun, comme cet écolier qui, ayant à décrire une tour ancienne, n'oublia point « les pierres noircies par le temps », alors qu'il pouvait voir d'un coup d'œil que la tour en question est sensiblement plus claire de couleur que les bâtiments qui l'environnent; et cela fait voir qu'on n'observe jamais qu'à travers les idées qu'on a, ou, autrement dit, que les moyens d'expression règnent tyranniquement sur les opinions.

D'où je reviens à mon idée, c'est qu'il faut aider l'enfant, et le diriger, et le ramener, et que c'est par là que l'on fera sortir enfin sa pensée propre, chose rare, chose précieuse en ceci qu'elle vaudra pour tous, comme un vers d'Homère. Faites seulement l'essai, pour une lettre, pour un récit, pour une description, de conduire les recherches du jeune écrivain, de l'inviter à regarder plus d'une fois les choses dont il doit écrire, de lui faire lire, relire, et répéter de bons modèles sur les mêmes sujets, et de lui faire recenser, par groupes de mots, le vocabulaire dont il aura à se servir; vous verrez naître alors la remarque neuve, l'expression nuancée d'un sentiment, enfin les premières marques du style; et, plus vous l'aurez aidé, plus il inventera. L'art d'apprendre se réduit donc à imiter longtemps et à copier longtemps, comme le moindre musicien le sait, et le moindre peintre. Et l'écriture présente cette importante vérité à ceux qui savent voir; car les écritures des gens mal instruits se ressemblent, et les différences, s'il y en a, sont d'extravagance ou d'accident; en revanche l'écriture de l'homme cultivé est propre à lui d'autant plus qu'elle est mieux soumise au modèle commun.

3 mars 1923.

357

La métaphore est plus ancienne que la comparaison. On pourrait penser le contraire à la première réflexion, en voulant considérer Homère et ses comparaisons célèbres comme situés à l'origine de l'histoire humaine; les métaphores seraient des comparaisons abrégées, comme si quelqu'un écrit : « Le torrent de l'éloquence », au lieu de développer séparément et parallèlement les deux termes : « Comme un torrent... ainsi l'éloquence. » J'ai considéré les choses ainsi, au temps où je rêvais d'écrire sur les métaphores; c'est que je n'avais pas appris à regarder toujours plus en arrière. Or, bien en arrière d'Homère, se presse un monde humain qui parle par contes, proverbes, paraboles, statues et temples, et toujours métaphoriquement. Il est vrai aussi que je n'avais pas assez considéré la métaphore comme l'état premier de toute comparaison. Le langage enferme toute la poésie.

Les vrais proverbes[a], par exemple, sont de pures métaphores. La comparaison n'est pas seulement abrégée; bien mieux, un des termes manque. « Que chacun balaie devant sa porte. » Certaines paraboles portent la même marque, en ce que l'idée s'y exprime sous la forme d'un objet, sans aucun commentaire; la fable des grenouilles qui demandent un roi est de cette espèce, à cela près que, dans toutes les fables, et en quelque sorte au-dessous du tableau, quelque grammairien, je pense, a écrit une morale. C'est de la même manière que nous avons voulu donner un titre à certaines sonates de Beethoven. Mais, selon l'usage ancien, il n'y a jamais d'idées à côté de l'image; bien plutôt l'idée est dans l'image et ne s'en sépare point. Les paraboles évangéliques portent souvent la marque du grammairien; elles se développent alors à la manière des comparaisons; d'autres, qui sont comme des Sphinx, sont plus anciennes de style et plus vénérables, comme celle du figuier qui fut maudit parce qu'il ne portait point de figues, « et ce n'était point la saison des figues ». Je crois avoir deviné cette énigme; mais je ne veux point me hâter de l'expliquer. Sans doute

y a-t-il ici plus d'un sens, comme dans les proverbes; et l'on peut craindre, si l'on tire à soi ce que l'on voit, de brouiller sans remède ce que l'on n'a pas encore deviné.

Il est vraisemblable que les signes les plus anciens sont sans paroles, et ainsi absolument métaphoriques; bien mieux, qu'ils sont métaphoriques involontairement, si je puis ainsi dire. Par exemple un tombeau, dans les temps anciens, ce ne fut qu'un tas de pierres qui protégeait le cadavre contre les loups. Plus le défunt avait d'amis, et plus le tas de pierres était gros. Telles furent les premières Pyramides, et sans doute la pesanteur et la forme des pierres donnèrent une première idée de ces formes cristallines, que la piété des amis ne fit qu'achever. Mais, achevés ou non, ces tombeaux furent aussitôt des signes puissants; ces caractères d'écriture, qui sont parmi les plus anciens, furent donc tracés avant qu'on sût les lire; mais à chaque fois qu'un homme essayait de les lire, une pensée nouvelle s'y enfermait avec le mort; ainsi naquit le culte, d'où devait sortir plus tard la religion qui brise les tombeaux, et, en délivrant l'idée, croit délivrer l'âme.

Tout est mystérieux dans les origines et la difficulté est souvent de se faire une âme de primitif. L'ancien langage fut d'abord écrit. Et cette première écriture fut l'art. Il resta quelque chose de ces beaux caractères dans les alphabets. Je vois par l'exemple du tombeau comment l'homme apprit en même temps à écrire et à lire. La métaphore se trouve logée au point où un signe matériel porte un sens qui le dépasse de loin. Le ciel offrirait encore de beaux exemples de cette poésie naturelle. Car les étoiles signifièrent le bœuf, les oiseaux, l'aigle et le cygne, Persée et Hercule, enfin une histoire éternelle; et cependant les corps célestes ne cessaient point de verser un sens métaphorique, qui fut présage. Notre langage participe encore, de mille manières, de l'antique ornement, et c'est de là qu'il est apte à faire un style et à émouvoir de façon inexplicable. La métaphore renaît[a] de ses cendres, comme Phénix, roi des métaphores.

3 mars 1923.

358

Les monstres des gargouilles ressemblent au visage humain de façon à faire trembler. Le dieu grec ressemble au visage humain de manière à nous consoler tous. Ce sont deux imitations de la nature, l'une et l'autre vraie. Le monstre exprime à sa manière que le corps humain est animal; le dieu signifie un corps pensant. L'un nous invite à nous défier, et il est vrai qu'il faut se défier; l'autre nous invite à nous confier, et il est vrai qu'il faut se confier. Ce sont deux modèles; l'un, de l'expression non gouvernée, l'autre de l'expression gouvernée. D'un côté le corps abandonné, de l'autre le corps repris selon la musique et la gymnastique. De l'un l'âme séparée; dans l'autre l'âme réconciliée.

Dans le profil animal le nez, comme dit Hegel, est au service de la bouche; ce double système, qui a pour fonction de flairer, de saisir et de détruire, avance en ambassade; le front et les yeux se retirent. Les statuaires de la bonne époque n'ont donc pas mal dessiné leur dieu, choisissant cette structure du visage où le nez est comme suspendu au front et séparé de la bouche. Au sujet de la bouche, le même auteur fait cette remarque que deux mouvements s'y peuvent inscrire par la forme, ceux du langage articulé, qui sont volontaires, et d'autres que j'oserai appeler intestinaux. Il faut que le réflexe viscéral y domine, ou bien l'action gymnastique. Dans le fait, un menton retiré et comme branlant, une lèvre pendante réalisent aussitôt quelque ressemblance animale. D'où je tire la raison qui fait qu'un menton architectural, articulé et musclé selon la puissance, signifie l'esprit gouvernant; ce qu'il y a de l'invertébré dans la bouche se trouve ainsi ramené au modèle athlétique; aussi la forme expressive de la bouche est toujours soutenue par quelque menton herculéen. La plus profonde amitié, qui veut instruire, se trouve jointe à la force. L'éclat des yeux, langage d'une âme prisonnière, est comme déplacé dans ces puissantes formes; aussi bien toute politesse conduit à modérer ces signaux ambigus que prodigue l'œil d'un chien ou d'une gazelle. Ainsi le héros de marbre conduit

très loin ses leçons muettes. Le héros de marbre n'est autre que le dieu Olympien. Il est incontestable que la perfection qui conduisit à la construction du dieu Homérique, c'est la perfection de l'athlète; et cette conception n'est pas médiocre. Car la raison de l'athlète est fonction de la force et d'une prompte exécution des ordres par tout le corps.

L'opposition entre l'Olympien et le monstre des gargouilles est utile à étudier jusque dans le détail. Le monstre, c'est l'animal, tout rassemblé sur lui-même, tout embusqué, tout dissimulé. L'Olympien s'avance à découvert, tout offert aux coups. Tel est notre modèle de majesté.

Je le veux bien[a], répond le disciple. Pourtant si je suis né avec un nez camus et un menton rentrant, qu'y puis-je faire ? À quoi je dirais ceci, qu'un visage correctement dessiné est toujours plus voisin des proportions convenables qu'on ne voudrait croire au premier regard; cela vient de ce que les mouvements, signes et grimaces sont plus remarqués que les formes; et c'est de là que la caricature tire tous ses effets, fixant le mouvement dans la forme. Mais il faut dire aussi que celui qui ne gouverne pas son visage offre aisément une caricature de lui-même, et aussi bien lorsque l'envie, l'ironie ou la cruauté s'inscrivent sur un masque régulier. La forme grecque doit donc être prise comme maîtresse de mouvement. Par une surveillance des signes, il est possible que le visage humain soit transformé en opposition à la nature animale, et selon le modèle divin. Il y a donc lieu de passer à l'action, c'est-à-dire d'éviter tous les mouvements de la face par lesquels la bouche et le nez s'avancent en exploration, ce qui tire le nez avec la bouche. D'où paraîtra[b] déjà un autre homme, qui est le vrai; je crois aussi que la gymnastique conforme au modèle humain changera toujours un peu la forme elle-même et que ce changement suffit pour la réconciliation. Mais je vois beaucoup d'hommes qui sont dupes de leur propre visage.

17 mars 1923.

359

Nous disons : « paresseux, menteur, voleur, traître, assassin » suivant les cas. Épictète ne dit qu'un seul mot : « Esclave. » Un seul mot pour tous ces hommes; un même jugement pour toutes ces fautes. C'est piquer l'homme au bon endroit. Car tout homme méprise aisément ce qui est loï; et même d'un coup de talon il s'élève aisément au-dessus du bien et du mal; mais il n'arrive pas du même mouvement à mépriser son propre décret; c'est pourquoi l'on trouve un honneur et un respect du serment, même en ceux qui ne respectent rien; surtout en ceux-là. C'est pourquoi on peut se fier à la parole d'un voleur, pourvu qu'elle soit libre. Le monstre se trouve enchaîné par là. Gobseck lui-même exécute sa promesse, justement parce que rien au monde ne peut l'y contraindre. Ce trait achève un des plus beaux portraits et peut-être le plus difficile; tous les autres traits s'humanisent par celui-là. Ce qu'il y a peut-être de faible en Jean Valjean, ce n'est point cette conversion devant l'homme évangélique; mais c'est plutôt qu'ils sont tous les deux trop au-dessus de l'ordinaire. Ce sont des dieux très mal déguisés.

Selon la sublime légende des anciens les dieux se déguisaient mieux; il fallait se méfier même de la pire apparence; il y avait toujours risque que la forme humaine la plus dégradée que l'on trouvait à sa porte fût Jupiter lui-même, gardien de l'Hospitalité. De cette seule supposition naissait un contrat non écrit et une amitié qui se retrouvaient encore dans les enfants et les enfants des enfants, jusqu'à arrêter les épées. Ainsi la plus libre alliance était aussi la plus sainte.

Il y a une impiété essentielle dans ces maximes que j'entends sur la force et sur ce faux respect qui va à la force. « Donnant, donnant, et garde-toi comme je me garde », c'est une maxime des échanges, mais purement extérieure. Les hommes font les méchants par l'embarras de donner; car donner n'a point de mesure; et il faut des semblants de voleur pour que l'on trouve le juste prix. Aucune affaire ne se fait entre voleurs, mais toutes entre amis; et cette bonne foi qu'on ne voit pas est le sel des

affaires; tout pourrirait vite si le fond répondait aux apparences, et sachez bien que dans la Ruhr le soldat fait son contrat d'hospitalité, sans aucune parole, avec l'ennemi qu'il voit; la paix est partout, diffuse partout; la guerre n'est pas substantielle, mais d'apparence et comme abstraite; aussi ceux qui s'irritent se tiennent loin, et conservent leur misanthropie dans le cercle de la timidité, vêtement et déguisement. Le plus sombre des politiques a encore un père Joseph auquel il se fie; et c'est n'importe qui; mais la seule confiance lui donne l'éclat du diamant, et le prix. La guerre vit par l'amitié. Chacun se meut, en ses moindres actes, sous la loi de Jupiter Hospitalier. C'est un dieu enfermé, qui frappe à ta porte; frappe aussi à cette porte, et la lumière s'allumera.

17 mars 1923.

360

Dans un régime de lecture, de souvenir et de méditation, il semble que l'âme néglige le soin de former le corps, et de le préparer aux actions. Mais le corps se venge bien, agissant alors comme une bête peureuse, d'où la maladresse, et cette colère qui la suit et l'aggrave. C'est pourquoi ceux que nous appelons intelligents portent tous dans la forme extérieure les signes de la timidité. De tous ces mouvements tumultueux et mal régis sont nées sans doute beaucoup de maladies, filles de la peur et de l'indignation. Mais l'âme, de son côté, n'y gagne point beaucoup; car, comme elle ne peut se séparer, ni même se retirer, elle reçoit le contre-coup de toutes ces maladies proprement imaginaires, sous la forme de sentiments romantiques. Par exemple je crois comprendre que la peur de la mort est un effet de cette sorte d'hostilité et d'anxiété à l'égard du corps, animal non dressé; bref je crois que c'est seulement la crainte continuelle de ce que le corps va faire sans permission, et même contre l'intention, qui fait que l'on craint la mort; ce serait l'effet dernier de la timidité et je dirais même de la pudeur.

Gymnastique et musique furent le grand secret des athlètes. Musique règle d'abord les émotions, les faisant

naître à point nommé, et de façon que les petits mouvements commandés par le son et le rythme conduisent à une solution aisée; au reste la musique ne va jamais sans la danse, qui est seulement plus ou moins explicite. La musique règle ainsi les mouvements libres, c'est-à-dire qui dépendent seulement de la structure humaine. Gymnastique règle les mouvements de lutte et de conquête, dénouant en même temps colère et peur par la parfaite convenance de l'idée, du mouvement et de la chose. C'était réduire ces folles prévisions que nous nommons des pensées, et, par ne vouloir que ce que l'on fait, faire aussi tout ce que l'on veut. C'est ce qu'exprime le parfait repos des athlètes. Au lieu donc[a] de soumettre les mouvements à la coutume, ce qui prépare la panique, ces dresseurs d'eux-mêmes firent jouer l'habitude par l'exercice; et c'est de là que vint ce beau sens, encore enfermé dans le mot habitude, qui veut dire possession, au lieu que coutume est costume, qui est abri et prison pour le timide. Et l'habitude n'asservit point, mais au contraire délivre, faisant couler en quelque sorte le vouloir jusqu'aux fibres les plus intimes des membres, de façon que l'action la plus nouvelle et la plus imprévue soit exécutée en perfection, non point après qu'elle a été pensée, mais dans le moment même qu'elle est pensée. Ainsi il n'arrive jamais à l'athlète de penser qu'il donne un coup de poing sans, en même temps, le donner. Cet état heureux efface les passions. Qu'est-ce que la haine sinon cette douloureuse pensée de donner une infinité de coups de poing sans qu'on en donne seulement un ? Et je parie que nos hommes volants les plus habiles sont tels par ceci qu'ils ne pensent jamais aucun mouvement sans le faire, ce qui les délivre de peur et de maladresse en même temps. Seulement, par cette union à une mécanique, ils n'agissent point selon la forme de leur corps, et ne font ainsi qu'une réconciliation passagère.

La souveraine beauté de la statue athlétique n'exprime rien de nos sentiments séparés, que nous appelons bien des états d'âme; mais au contraire elle exprime que, par musique et gymnastique, tous les états de l'âme sont passés dans le corps, et en concorde avec la forme corporelle. Il n'y a donc plus d'âme séparée; la forme est immortelle et divine; ce que représentent en idée vraie les Dieux olympiens. Les morts, par une naturelle conséquence,

sont des ombres, c'est-à-dire encore des formes corporelles; l'âme ne se conçoit point séparée; d'où elle ne s'irrite point contre son compagnon, ce qui efface cette méditation de la mort, effet du sentiment chrétien; je dis effet, et non point cause. D'où cette règle étonnante que l'homme qui agit ne craint point la mort.

17 mars 1923.

361

Les drames d'amour ne sont pas les drames du désir; ce sont bien plutôt les drames de l'orgueil. Du côté du désir il n'y a rien à trouver qui vaille la peine, si ce n'est peut-être cette aride pensée qui est que les vices rendent les hommes sociables et accommodants. Au contraire l'orgueil ne peut transiger ni s'accommoder. Par le désir le voilà aussitôt lié et aussitôt en révolte. Il ne peut en être autrement que si l'âme reconnue de l'autre est vraiment une âme sœur, orgueilleuse et grande assez pour n'humilier point, ni volontairement ni sans le vouloir. Et comme toute âme est ainsi dans le fond, bien mieux, comme la beauté du visage, des formes, du mouvement vient principalement de ce que cette grandeur d'âme y est annoncée et promise, l'amoureux[a] frappe donc à cette porte, poussé par une grande ambition, qui est de trouver sa Célimène assez haute pour que lui-même n'ait point à rougir de l'aimer; et cet accord du haut et du bas entre deux êtres est en effet l'amour cherché, le parfait amour. La déception, qui est ici assez commune, par la timidité ou par la frivolité, éveille une colère sans mesure. Entendez Alceste qui rugit déjà dans l'escalier et dans les antichambres. Misanthrope, de trop espérer.

Dans ces querelles souvent sanglantes, c'est toujours, comme dans toutes les autres, l'honneur qui est en jeu; c'est l'offense qui torture, mais aggravée par ceci, que l'offense vient de celle-là même que l'on a choisie pour juge, et de qui on veut être estimé au plus haut. Humiliation cuisante, et en vérité insupportable, si l'on choisit encore de se mépriser soi-même, plutôt que de mépriser son juge. « Elle ne peut juger autrement; elle a raison; je suis méchant ou sot ou petit à ses yeux, et par ma faute. »

Les femmes seraient bien peu attentives au jeu des signes si elles ne remarquaient pas que c'est ce qu'elles refusent d'attention qui donne prix à ce qu'elles en voudront montrer; c'est pourquoi le dédain est de style dans la coquette; toutefois l'amoureux devrait savoir aussi que les manœuvres de coquetterie sont le premier signe de l'amour, surtout en des natures tranquilles d'ordinaire et bien fermées. Seulement le passionné vit d'apparences, et croit aisément le pire. Il arrive[a] qu'un homme en vienne à tuer ou à se faire tuer, plutôt que de porter le mépris; mais qu'est cette blessure à côté du mépris qui vient de l'être qu'on aime ? Il faut donc lui donner raison; il faut donc chercher des raisons de s'estimer moins; ou bien chercher quelque rival, et dans le temps qu'on voudrait le diminuer, s'appliquer avec une sorte de fureur à l'embellir. Ce genre de méditation va à l'extravagance, et emporte souvent l'amoureux à cent lieues des pensées réelles de celle qu'il aime. La jalousie[b] peut se montrer, et se montre souvent, sans que l'on ait de rival, avant qu'on le connaisse, avant même qu'on soupçonne qu'il est. C'est parce que l'on est jaloux d'abord que l'on trouve le rival, et que souvent on l'invente. La jalousie vient donc de haut; et ceux qui font entrer dans ces analyses les combats de coqs ou les combats de cerfs sont bien loin de connaître le secret des passions. La possession, qui est ce à quoi ils veulent penser, n'est pourtant que la victoire décisive sur une âme orgueilleuse et fermée; et ce que je dis est si vrai que la possession ne suffit qu'en espérance, nullement en fait, si l'âme antagoniste refuse son estime ou seulement son jugement; aussi peut-on aimer une femme facile, et souffrir par elle, aussi bien qu'une femme fidèle, et que l'on a. L'amoureux veut l'âme; et c'est pourquoi la sottise, dans la coquette, fait effet de ruse.

31 mars 1923.

362

L'imitation des morts est une grande chose. Je l'ai remarquée dans le survivant d'une belle paire d'amis. En 14 tous deux étaient sous-lieutenants et tombèrent dans

la même attaque; l'un d'eux en revint. C'était une sorte de poète assez triste; l'autre était un paysan bien armé contre les petites misères, et content d'être. Ces contrastes font les amitiés. Or le survivant, portant l'autre dans sa pensée, lui a donné à la fin une seconde existence; l'impatient devint contemplateur et silencieux; la simplicité, la réconciliation et la joie revinrent du mort au vivant par la poésie de l'amitié; je n'ai pas connu de regret qui fût plus constant et plus beau.

Quand on dit, après Comte, que les morts gouvernent les vivants, il faut comprendre ce qu'on dit. Ce n'est point que le père et les ancêtres transmettent aux enfants leurs passions avec leur forme; cette servitude est commune à l'homme et à l'animal; elle n'est pas si pesante que l'on croit, car la forme héritée est propre à plus d'une action; mais aussi aucun progrès ne peut résulter de là; bien plutôt, par la variété des occasions, un stable équilibre, et l'immobilité de l'instinct. Ce qui est propre à l'homme c'est le culte par souvenir. Les morts sont purifiés par cette pensée amie qui les recompose au mieux, oubliant l'humeur, la faiblesse et l'esclavage. Ainsi il est rigoureusement vrai que les morts sont affranchis de leur corps et commencent une vie meilleure. Leurs fautes se détachent d'eux comme par un purgatoire; et leur idée s'affirme par méditation, qui est prière, et par pieuse commémoration. Ils ne sont point présents dans l'existence difficile; ils ne sont point en situation de se démentir, de se diminuer ni de vieillir; il ne reste d'eux, par le respect, que ce qui mérite respect; aussi leurs maximes valent mieux qu'eux-mêmes. Pour les grands hommes ce travail se fait au jour, par lecture, commentaire et imitation cherchée; mais ce même travail se fait partout, par toute amitié, par toute piété filiale. Les Immortels croissent en nombre et en vertu. Le poids croissant des morts, a dit à peu près Comte, ne cesse de régler de mieux en mieux notre instable existence. Ainsi la doctrine des saints, du paradis et du purgatoire traduit les vrais rapports entre les vivants et les morts.

Contre quoi travaillent les historiens, qui en viennent tous à dire qu'Homère n'a pas existé; mais aucun Homère n'a existé; aucun mort ne fut digne de ses œuvres; et c'est pourquoi les publications de lettres intimes et de médiocres aventures sont proprement impies. Comme on

voit pour Chateaubriand, Musset, Balzac, Stendhal, enfin pour toutes les victimes de l'histoire des lettres. Et Sainte-Beuve a fait école, qui supposait toujours le pire, et voulait expliquer de grands effets par de petites causes. Il faut laisser mort ce qui a mérité de mourir. Mais il est heureusement vrai que la jeunesse ne se nourrit point des anecdotes, et va droit aux œuvres vivantes, laissant le cadavre. Hier encore je me suis vu m'indignant d'une chicane que l'on faisait à Chateaubriand, en disant qu'il n'avait pas vu l'Amérique autant qu'il le racontait. Cela je puis le comprendre, mais je ne m'en nourris point. Je me nourris d'auteurs qui ne peuvent tromper; et cette illusion me paraît éclairer les œuvres comme il faut. Le feu de l'admiration est plus nécessaire que l'intelligence, et la critique est un ingrat métier. Pour moi j'en suis encore[a] à ne pouvoir lire un auteur si j'aperçois des notes au bas des pages; cela pue. Il n'y a d'idées que d'ancêtres; et il n'y a que la jeunesse qui croie aux idées. Sans doute il faut prendre le vrai pour règle; mais le beau aussi. Je plains les esprits orphelins qui n'ont pas su accepter quelques prédécesseurs. C'est vieillir terriblement vite. Ces vieux[b] décomposent et se décomposent; mais, dès qu'ils sont morts, jeunesse les sauve.

19 mai 1923.

363

Le fou ne doute jamais. Cette idée est aisée à découvrir et difficile à suivre. Renouvier, homme toujours rigoureux, est profond ici. Qui ne sait point douter ne sait point penser. Toi qui es assuré de ton droit, toi plaideur et aussitôt homme de guerre, ne prendras-tu point cette respiration d'un petit moment ? Ne lâcheras-tu pas cette prise ? Car c'est toi qui es pris. L'idée est trop près; prends du champ. Considère. Dans les racines de ce beau mot il y a les astres, nos instituteurs. Nos instituteurs parce qu'ils sont loin, parce que le bonheur de juger n'est point gâté par la fureur de prendre. C'est là que les hommes apprirent d'abord ce scrupule de religion, qui défend de toucher. J'ai connu un grand penseur; son

geste était de lever la main, comme qui lâcherait un oiseau; et s'il s'envole au loin, tant pis.

Mais voici une autre métaphore, saisir. Il faut saisir. « La main serrée, disaient les Stoïciens, et encore l'autre main serrant par-dessus. » Très beau. Ce n'est pas en une leçon qu'on apprend l'escrime. Ne te raidis pas; ne pétris pas cette dure poignée; tu ne peux; mais interroge-la plutôt; laisse-la libre de mouvement; laisse-la parler. Bon; la voilà par terre maintenant; il faut lâcher et il faut tenir; la même épée. Le même corps, retenu quand il faut, et lancé quand il faut. Ton archet, lâche-le, mais tiens-le. On veut bien dix ans d'études pour le violon; mais pour le penser on chicane sur une heure; et l'on demande le pourquoi de tant essayer et de tant recommencer. On voudrait savoir ceci, et puis savoir cela; une bonne fois, et n'y plus revenir. La raideur de l'épaule n'est point comptée.

Je tourne autour. C'est qu'il me plaît d'être long. Voici mon dogme, c'est que pour douter il faut être sûr. Non point douter avant de savoir, car douter de quoi ? Il faut que le doute suive la certitude comme son ombre. Ici est le sourire de l'esprit. Tous ceux qui savent maintenant que la terre tourne, tous, ou bien peu s'en faut, ont douté avant de savoir. Ils n'ont pas assez connu ce spectacle des apparences, cette grande constellation tournant tout d'une pièce, et, dans ce mouvement, quelques planètes dérivant à leur tour parmi les étoiles; ni le soleil montant et descendant; ni les lunes bientôt entamées, bientôt réparées. Enfin, pour leur malheur, ils n'ont pas assez su que la terre ne tourne point. Oui, à l'école primaire, on doute si la terre est le centre de ces astres tournants. On doute sans savoir de quoi. Mais plutôt on croit que cela n'est point; on le croit, et les dents serrées. Les voilà prêts à mordre dans l'autre doctrine; ils s'y prendront les dents. Les voilà donc dans le soleil, et à voir les planètes tourner autour et la terre aussi. Jusqu'aux étoiles ils iront; le moindre Atlas les y invite, ou plutôt les y transporte. Le soleil à son tour est errant, et les planètes lui font cortège. Mais qui ne voit que les apparences que l'on aurait si l'on était habitant du soleil, ou bien de Véga, ne sont pas plus vraies que les nôtres ? Autre chose leur semble; mais ce n'est toujours que semblant.

Je vois un cube. Cette perspective que j'en ai, quelle

qu'elle soit, me trompe. Un angle paraît droit, mais d'autres s'aplatissent; un carré se montre, un autre se déguise; quelques-uns se cachent. Aucun de ces aspects n'est vrai; mais tous sont vrais. Vrais ensemble. Seulement il n'est point d'homme qui les puisse voir ensemble; l'entendement le voudrait, et ne le peut; il n'est point d'entendement sans yeux ou sans mains; il n'est point d'esprit qui se mette au centre de la chose, j'entends le point d'où toutes les faces se montreraient carrées, et tous les angles, droits. Ce point n'est pas. Il faut donc déposer toutes les apparences, mais en même temps en poser une, car tout échapperait. Ne point se laisser prendre à l'une; plutôt volontairement s'y prendre, et volontairement s'en déprendre. Mais je vois que vous n'y entendez rien, Monsieur De-Deux-Choses-L'une.

16 juin 1923.

364

Renan a mal parlé de Marc-Aurèle, jusqu'à s'en moquer; d'autres de même, et à la suite. Encore bien jeune, j'avais jugé et nié Renan, ce qui étonnait un peu mes amis, et peut-être aussi moi. J'avais quelque scrupule; qui sait ? Mais la lecture de ce méchant livre sur Marc Aurèle m'a confirmé. C'est ici un homme d'Académie. Le pédant[a] est redoutable, dès qu'il veut faire l'élégant. Au contraire on comprend bien qu'un empereur ne cherche pas l'élégance; il l'avait de naissance. C'était un homme qui montait à cheval et qui conduisait des armées. L'homme de cabinet, s'il a l'imagination vive, rêve toujours assez de monter à cheval et de faire la guerre, et enfin de trancher plus d'une fois le nœud gordien. Ces actions sont belles de loin et étonnantes; quand on y est on les voit belles encore et étonnantes encore, mais autrement. Napoléon lui-même est tombé de son cheval, et dans la boue du camp de Boulogne. Les *Pensées* de Marc Aurèle furent écrites aussi dans la boue des armées, qui est une chose inimaginable. D'où, si l'esprit ne s'embourbe, une sorte de solitude et une méditation monacale. Alexandre eut toujours avec lui une copie de

L'Iliade ; mais je crois qu'il n'y cherchait point des leçons de stratégie; bien plutôt son âme s'échappait alors, oubliant la boue militaire.

Le pur littérateur s'entretient sans fin avec lui-même; en cet entretien il met tout, et notamment tout ce qu'il n'est point. Il se met empereur en pensée; il joue le rôle. Le comédien qui joue les rois n'abdique jamais, comme on sait. Il pense toujours qu'il est roi, parce qu'il ne sait pas d'autre manière d'être roi. Il y a aussi de vrais rois qui sont comédiens d'eux-mêmes. Aussi j'aime de Napoléon ce trait de grandeur, que, déjà en mer et vers Sainte-Hélène, recevant des hommages pour le 15 août, il ne comprit point. Cette date ne sonnait pas pour lui comme pour le courtisan. Par où s'éclaire le médiocre pamphlet de Renan; car c'est un scandale aux yeux du courtisan si le roi abdique, j'entends d'esprit, sans y être contraint. « C'est, dit le chambellan, trop peu me respecter. » Or le chambellan en espoir est pire, et le chambellan d'imagination encore pire.

L'ambition est petite, et cela est sans remède. Qui n'a point pouvoir, noblesse, richesse, gloire, s'il les désire il est vaincu. Il faut les avoir si on veut les mériter; et d'un éclair occuper le dessus et le plus haut, sans avoir eu le loisir d'envier. Plus heureux encore celui qui vient au trône comme par devoir, s'il a l'âme grande; mais cela est rare, et énigmatique pour l'homme d'Académie, toujours mordu par l'envie, et qui en portera les marques, comme d'étrivières, si haut qu'il arrive. Le roi soudain n'a point de ces parties honteuses; non plus le roi de naissance.

Pascal a tout jugé et j'aime ses trognes armées[1]; mais enfin il avait tout au plus rêvé une nuit ou deux qu'il était roi. Toutefois ce qu'il en dit : « Le mal à craindre d'un sot qui règne par droit de naissance », est au-dessus de l'envie et royal. Maintenant notre Marc Aurèle écrit plus simplement, sans cette violence d'en bas : « Le matin, d'abord dire à soi : je vais tomber sur un fâcheux, sur un ingrat, sur un arrogant, sur un fourbe, sur un envieux, sur un égoïste. Tout cela leur est venu de ce qu'ils ignorent les biens et les maux... » Sachez que c'est un réel empereur qui se parle ainsi à lui-même avant son audience. Mais je veux encore citer : « Fais-les donc maintenant paraître, et Alexandre, et Philippe, et Démétrius de

Phalère; modèles, s'ils ont vu ce que la nature universelle voulait; mais s'ils ont joué la tragédie, personne ne m'a condamné à les imiter. » Attention; cela n'est pas d'un auteur qui veut imaginer ce qu'il ferait s'il était roi.

30 juin 1923.

365

Qu'est-ce qu'un inconscient ? C'est un homme qui ne se pose pas de question. Celui qui agit avec vitesse et sûreté ne se pose pas de question; il n'en a pas le temps. Celui qui suit son désir ou son impulsion sans s'examiner soi-même n'a point non plus occasion de parler, comme Ulysse, à son propre cœur, ni de dire Moi, ni de penser Moi. En sorte que, faute d'examen moral, il manque aussi de cet examen contemplatif qui fait qu'on dit : « Je sais que je sais; je sais que je désire; je sais que je veux. » Pour prendre conscience, il faut se diviser soi-même. Ce que les passionnés, dans le paroxysme, ne font jamais; ils sont tout entiers à ce qu'ils font et à ce qu'ils disent; et par là ils ne sont point du tout pour eux-mêmes. Cet état est rare. Autant qu'il reste de bon sens en un homme, il reste des éclairs de penser à ce qu'il dit ou à ce qu'il fait; c'est ce méfier de soi; c'est guetter de soi l'erreur ou la faute. Peser, penser, c'est le même mot; ne le ferait-on qu'un petit moment, c'est cette chaîne de points clairs qui fait encore le souvenir. Qui s'emporte sans scrupule aucun, sans hésitation aucune, sans jugement aucun ne sait plus ce qu'il fait, et ne saura jamais ce qu'il a fait. Ce qui éclaire ce que nous faisons, c'est ce que nous ne faisons pas. Les simples possibles font comme un halo autour; c'est le moins que l'on puisse percevoir. Telle est l'exacte situation, il me semble, d'un homme qui fuit et qui sait encore qu'il fuit; ce n'est pas fuir tout à fait.

Qu'on me pardonne ces subtilités; si l'on pouvait être homme à moins, je me rangerais à l'heureuse simplicité des termes, et je recevrais l'inconscient à guichet ouvert, sans l'éprouver à la balance. Mais ce mot remplit les caisses; c'est le mark-papier des penseurs. Qui a fait ?

Qui a parlé ? Qui a pensé ? C'est l'inconscient, sombre personnage. Fétiche revenant. Comme ce double des anciennes croyances, qui se promenait souvent fort loin de son autre lui-même. Mais il n'y a qu'un Ici pour chacun à chaque instant. Cette loi des corps a fixé l'âme voyageuse.

Maintenant dans cet autre double que l'on nomme l'inconscient, où se trouve la faute ? Non pas principalement à dire qu'il agit et parle sans nous, mais plutôt à vouloir dire que ce personnage pense. C'est ici que tout s'embrouille, faute d'une description suffisante de la situation du penseur, qui est celle de tout homme. Dans tous les exemples d'éveil, d'attention, de scrupule, de retenue, penser c'est toujours prendre pour objet ce qui allait se faire sans pensée, ce qui était commencé sans pensée. Voir, c'est se demander à soi-même où l'on va. Voir sans se rien demander à soi-même, c'est justement ne pas voir. Quand cet autre, qui agit, forme une pensée, c'est justement ma pensée. Cet autre est bien moi et toujours moi; nous ne sommes point deux. Que j'agisse d'abord, et que je pense sur mes actions et en quelque sorte sur mon être en train d'être, c'est la donnée. Mais que je prête encore une pensée à cet automate, de façon qu'il prévoie, perçoive, délibère et décide sans moi, c'est mal décrire. Ce compagnon n'est pas un homme sans tête; mais sa tête, c'est la tienne. Ainsi sans ta pensée il ne pense rien; sans ta volonté il ne veut rien; sans ton projet il ne poursuit rien. Pur mécanisme, sur quoi gymnastique et musique peuvent assez. Mais sans malice, parce qu'il est sans pensée; c'est là le point.

30 juin 1923.

366

Pascal plaît à presque tous, aussi bien à ceux qui refusent l'église. Non pas seulement par cette prose à surprises, rompue, éclatante, mais par l'esprit même, qui s'y voit indomptable. Car des belles apparences, et encore bien composées, qu'en laisse-t-il ? Et des majestés, qu'en laisse-t-il ? Débarbouillant l'acteur, au lieu d'en

rire. La guerre jugée, la justice jugée, les rois jugés; sans aucune précaution; jugés aussi ceux qui jugent; car le trait rebondit. « Il n'est pas nécessaire, parce que vous êtes duc, que je vous estime, mais il est nécessaire que je vous salue. » Méchant salut; toutefois il faut le rendre; et le sot guéri en reste sot. Tout est défait, refait et ressemblant. Le duc enfin sait de quoi il est fier.

Voilà le modèle du janséniste, si bien assuré de mépris qu'il n'estime que ce qu'il veut et n'épargne que ce qu'il veut. Dangereuse amitié, turbulent citoyen. Mais la plus libre pensée est de mordre; car de céder à l'objet il n'en est point question; si l'objet s'égalait au penseur, l'objet serait trop fort; si l'idée s'égalait au penseur, l'idée serait trop forte. D'où, pour l'honneur de penser, ce travail de pointe, qui fait voler un éclat, puis un autre. Peu ou beaucoup; il faut entamer cette dure matière; ce jeu n'est pas un jeu; la pensée se compte toujours aux débris. Pascal fait opposition continuellement, essentiellement; hérétique orthodoxe.

Si les raisons de croire s'avisaient d'être plus fortes que l'homme, le coup alors serait plus rude; il faut que toute preuve s'émiette. La pensée ne respecte rien qu'elle-même; même la contrainte, même la coutume, il faut les choisir et refaire; non pas les subir. « Soumission parfaite », mais redoutable liberté. Telle est la messe de Pascal.

Le doute est partout; un doute actif et fort, par quoi tout se tient debout. De là vient la puissance d'attaque, et disons d'offense, de ces terribles pensées; même quand elles posent, elles déposent déjà. Chacune va toujours au-delà d'elle-même; elle en cache d'autres, et aussitôt les découvre, toutes rompues dans l'âme; ainsi elles ont toutes un avenir violent. N'importe quel penseur, et même l'apprenti, s'y fait une puissance et aussitôt l'essaye; car qui a fait la preuve la peut défaire.

Quoi donc ? Le chapelet ? La religion des bonnes femmes ? Cela est pour le corps; ce sont des politesses, sans importance que celle qu'on leur donne. Mais, pour l'esprit, quel aliment ? Lui-même. Tout de libre consentement. Tout gratuit. Tout généreux. On ne peut crocheter le ciel. D'où ce rabaissement des œuvres et des mérites devant la grâce; d'où l'humilité, l'inquiétude et le paradoxe de la prédestination, qui est pour enlever l'assurance. Ces mythes font un objet insupportable;

seulement prenez-les comme signes; ils représentent assez bien la situation du penseur, dès qu'il se risque; car il n'a jamais assurance sans en être aussitôt puni; l'infatuation est l'enfer de l'esprit. Et les œuvres ne sauvent jamais l'esprit, comme mille lignes écrites n'assurent pas la ligne qui suivra; car telle est la sévère condition de ce qui est libre, c'est qu'il n'y a point de condition. Celui qui réfléchit ne gagne pas le pain du lendemain, ni même celui de la journée. Qui peut se promettre une pensée ? L'attention est donc une belle prière. Ainsi tant que l'invention sera la plus grande affaire humaine, Pascal sonnera comme il faut à l'oreille de l'homme.

14 juillet 1923.

367

Paroles pour la fête du 14 Juillet. « J'entends le canon; ici sec et perçant; au loin plus grave. Signe de joie, de force, et de résolution; j'allais dire révolution. Mais il faut débrouiller ces pensées; qu'une fois par an nous soit laissée la liberté de tout dire; que ce soient maintenant les Saturnales; n'ayez pas peur, Messieurs de l'Académie française, ni vous Messieurs des sciences morales, ce n'est pas encore aujourd'hui que vous serez pendus.

« J'userai de termes vifs. Pardonnez-moi; le canon est brutal aussi et sans égard. Nous sommes quelques-uns, traînant ou non la patte, pour qui ce bruit impérieux signifie quelque chose. Ils sont quelques-uns, de l'autre côté du Rhin, pour qui ce bruit signifie exactement la même chose; des millions dans toute l'Europe, qui écoutent de notre côté. Une bonne fois parlons fort. Pendant quatre ans de guerre, tous les jours, dans tous les pays, l'homme de troupe a été vaincu, les généraux et les académiciens ont été vainqueurs; oui, par le jeu de la haute politique, un petit nombre d'hommes, un très petit nombre d'hommes aux mains blanches ont imposé à un grand nombre d'hommes une vie crasseuse, des travaux d'esclave, la mutilation et la mort, l'humiliation; pire

peut-être, ont imposé à une multitude leurs propres opinions, qui n'étaient autre chose que leur propre éloge. Éloge de leurs viriles pensées, de leur sagesse à longue vue, de leur indomptable volonté; nous l'avons entendu cet éloge et nous l'avons répété, car les femmes prudentes et les enfants encore bien sots nous tiraient par la manche. La vie chère, l'ennemi perfide, le bon ordre, le savoir-vivre; dans tous les pays les mêmes discours; et j'avoue qu'il faut un peu d'amitié, sans quoi le pain serait trop amer. Mais ce sont aujourd'hui les Saturnales.

« Sachez-le donc, notre première pensée fut de vengeance, et de pendre un peu tous ces beaux parleurs. Comme ils ont fait en Russie; et je vous prie de croire que si l'on vote pour Marty cela signifie un peu autre chose que le communisme. Mais n'ayez pas peur. Voilà qu'ils ont peur et qu'il va falloir avoir pitié de tous ces blancs de poulet. Rassurez-vous, allons; mais il faut que vous soyez humiliés à votre tour. Laissons l'odieux; votre estomac y est fait, puisque vous n'êtes point morts de vos propres discours ni du sang des autres; mais prenez le ridicule; couvrez-vous en, en ces Saturnales. Personne de nous ne croit un mot de vos arrogants et monotones discours; on en rit partout. Vous vous croyez irréfutables; mais nous avons pris un parti plus simple, qui dispense de réfuter, c'est de ne pas vous croire. Et vous avez fait, croyez-vous, des actes irrévocables, et scellé le col de fer de la guerre; mais vous rencontrez partout une résolution muette, qui se joue de vos discours et qui se joue de vos actes; le scrutin vous découronne sans cérémonie, vous, vos stratèges et vos évêques; remarquez que nous n'enlevons pas vos têtes avec vos couronnes; mais non; cet espoir de courage que la peur aurait fini par vous donner, il faut y renoncer. Il y a eu assez de sang déjà sur la terre. Allez donc en paix, vous pour qui la vie d'un millier d'hommes pesait si peu; vous aurez encore vos rentes, et une vieillesse d'honorable apparence. Aujourd'hui seulement, jour des Saturnales, aujourd'hui dites-nous merci. Demain les choses se feront silencieusement et convenablement. En foi de quoi, citoyens, il faut boire frais et frapper du talon sur le pavé de la Bastille. »

28 juillet 1923.

368

Une des idées de l'*Eupalinos* est que le temple meut l'homme; par quoi l'architecture ressemble à la musique. Mais il faut voir comment le temple meut l'homme. Par ceci que les grands reliefs s'aplatissent dès que l'on s'arrête, comme si l'air des profondeurs en était chassé. Au contraire, dès que le spectateur se met en mouvement, si peu que ce soit, le temple aussitôt déplace ses perspectives, et d'autant plus que les parties en apparence juxtaposées sont réellement plus éloignées les unes des autres; mais c'est ce qu'il faut essayer, car on ne le croit jamais assez, en se déplaçant seulement d'un pas devant l'entrecoupement des arceaux et des flèches, ou devant les éclipses des colonnades. C'est explorer la profondeur, et se rendre sensible la solidité de la chose. C'est donc la mort de la chose dans son apparence qu'il faut vaincre par le mouvement. Ainsi le monument nous appelle; mais d'une certaine manière, selon sa structure. Et Hegel a bien su dire que la cathédrale gothique forme le plus énergique appel, par l'opposition du dehors et du dedans, par l'énigme des contreforts et par la promesse des portes et cette foule pressée des statues qui nous font un chemin. Une colonnade grecque nous meut d'autre façon. Ainsi la Madeleine serait plus politique que Notre-Dame. Mais de toute façon il faut se mouvoir; et c'est par le mouvement que le monument nous fait penser.

La peinture au contraire nous tient immobile. Supposons un monument peint dans le fond d'un tableau; cette image ne répond point à nos mouvements, et l'on n'observe point ce glissement des colonnes qui se montrent et se cachent selon nos pas; ce qui rabaisse aussitôt le monument peint au niveau des accessoires; ce qui, surtout, nous avertit que cette apparence doit rester à l'état d'apparence, et qu'ici le vrai est de nous et non de l'objet. Il est donc profondément vrai que l'architecture et la peinture ne sont point du même âge. Car le puissant objet de pierre nous tire à une pensée commune de manière à effacer toute méditation de soi

sur soi; il nous soumet à la doctrine. Mais la peinture au contraire, par cette apparence désormais fixée, nie l'être et divinise l'existence. Le miracle de la peinture c'est de donner être à ce qui passe; c'est pourquoi tout peut plaire en peinture, un arbre, un nuage, un reflet. Par quoi nous voilà immobiles, en quelque sorte, à la seconde puissance; car nous savons bien que le mouvement est un adieu à l'apparence et à soi, mais plutôt une sorte d'hymne à ce monde solide, et un massacre des apparences.

Un arc de triomphe est peut-être l'objet le plus éloquent qui soit. Ce n'est pourtant qu'une porte de ville, et séparée des murs. Le petit arc du Carrousel est posé sur cette place comme un signe; on voit d'autres choses par l'ouverture; ce n'est qu'un passage; mais il faut passer. Entrer et sortir, ce n'est qu'un. Ainsi s'éveille le pas militaire; ainsi, par cette porte qui n'est que porte, l'entreprise qui ne promet rien, ce qui donne vie au grenadier de pierre. Il attend de partir. Et au-dessous, les ombres sur le sable stérile font oubli et désert. Car, par la vertu de ce monument, qui signifie absolument l'en-dehors de soi, il y faut passer, mais on n'y peut rester[a]. C'est tout à fait de la même manière que le temple meut l'homme, et encore mieux la foule, bien plus docile à ses propres mouvements. L'action de la musique est presque moins énergique. C'est donc une grande partie de la science des religions que la connaissance du lourd manteau qu'est le monument. L'homme ne peut comprendre cette contrainte qu'il éprouve; il sent directement l'invisible présence, le Dieu qui n'a point besoin d'une autre statue que le monument même qui, dans son creux, fait un Dieu plein d'échos. La transe religieuse est l'immédiat effet du monument; ne cherchons point loin de l'homme, mais tout près de l'homme, la présence des dieux. L'homme ne peut supporter la beauté architecturale; il fléchit alors le genou et la prière est dictée par le Dieu lui-même. Le mystère est ici, autour de l'homme.

28 juillet 1923.

369

Il me semble que je comprends assez bien, maintenant, l'erreur de ces romanciers que l'on nomme naturalistes. Ce mot a plus d'un sens, et dit exactement et amplement ce que Zola a voulu faire; et, quoique cette entreprise soit jugée aujourd'hui, et, à ce que je crois, sans appel, les disciples de Zola sont encore innombrables; je n'ouvre point de roman, ou presque, sans y retrouver de ces inventaires sans perspective où chaque objet est à son tour centre comme sont les pièces de musée. « Rien n'est beau que le vrai », j'accorde cela; mais l'art du romancier est pourtant autre chose qu'un art de décrire et d'expliquer. Il faut que l'apparence revienne; il faut peindre, comme on dit; et cette métaphore vénérable dit beaucoup; car, que le peintre doive s'en tenir au vrai, c'est ce qui est évident; mais enfin l'on se moquerait du peintre si à côté de chacun de ses personnages il représentait encore le même être vu de profil ou de dos; nous savons bien qu'il n'est point vrai qu'on voie jamais en même temps deux aspects d'un être; quand on y arriverait par l'artifice des miroirs, il manquerait toujours une infinité d'autres aspects, dont chacun exprime le vrai, mais qui ne peuvent pas apparaître en même temps comme vrais. Le peintre est donc tenu par l'apparence; et c'est son affaire d'enfermer tout le vrai qu'il pourra dans une seule apparence.

Le romancier dispose du temps; il peut se déplacer; il peut voyager; rien ne le détourne de peindre les divers aspects d'une même chose; mais il est soumis pourtant d'une certaine manière à la loi de peinture; ces aspects divers d'une même chose ne peuvent être vrais dans le même temps; et c'est le romancier qui est le maître du temps; c'est à lui qu'il appartient de marquer les temps distincts; et la marque du temps c'est l'irrévocable; son art enfermerait donc une chronologie des aspects, ce qui sera sensible par l'exemple des descriptions successives de la Vallée dans *Le Lys ;* l'amour n'y a point le même âge. Cette condition exclut le plan et le catalogue, où, au contraire, tout est vrai en même temps; mais ce

sont des œuvres de l'entendement séparé; cet autre miracle est de science.

Dans une maison de six étages, six familles existent en même temps certes; et ces relations de l'ensemble reposent également sur toutes; c'est pourquoi si j'entreprends de les étudier et expliquer selon le vrai, je transporterai mon centre de description en un lieu puis en l'autre, et j'effacerai les traces de ce voyage, comme traces de l'infirmité humaine, car l'une de ces familles n'existe pas un seul moment sans les autres. Mais ce vrai-là ne peut apparaître; tout au contraire il nie énergiquement l'apparence. L'entendement veut être partout à la fois; ce que l'épure ou l'expression algébrique réalisent par des moyens sévères. Au contraire l'art du romancier se perd dès qu'il essaie de rassembler hors du temps ces apparences inconciliables; mais plutôt elles s'entrenient et vont à une pauvre abstraction, si riche de détails, si intéressante par elle-même que soit chacune. Or l'impatience nous jette assez hors du temps, par cette intempérance qui ne veut pas attendre; tout l'art du roman vise sans doute à nous tirer d'impatience et à nous composer un plaisir d'attendre qui ne s'use point. Par cette précaution, un vrai roman est toujours trop court; et les longueurs de Balzac et de Tolstoï sont bien savantes; ce sont en quelque sorte des attentes réelles, pendant lesquelles on sait bien que l'événement mûrit. Au contraire les descriptions qui font longueur suspendent le cours du temps, d'où vient l'impatience qui est l'ennemie du romancier.

28 juillet 1923.

370

La politique des catholiques nous étonnera encore plus d'une fois. Mais essayons de les comprendre; je vis présentement par l'imagination en compagnie du fameux duc de Saint-Simon. Rien n'est plus vivant ni plus animé pour la politique, paix, guerre ou bien de l'état, que ce janséniste raisonneur. Nul ne pense plus près des êtres réels; nul ne s'attarde moins à récriminer; nul ne se

tient mieux contre les remous, sur cette bordure même du temps où l'avenir se fait; et il est beau de suivre, par les escaliers et les retraites, les conciles des trois ducs, Saint-Simon, Beauvillier, Chevreuse, toujours analysant la situation présente et le mouvement immédiatement prochain, toujours pesant, peu ou beaucoup, et toujours modifiant, peu ou beaucoup, la puissante machine des princes, des maréchaux, des ministres autour du redoutable roi. Je ne vois point de meilleur modèle de l'activité politique.

Vienne maintenant quelque déroute, ou quelque disgrâce, enfin quelque effet de l'aveuglement, de l'obstination, de l'instabilité, par brève réflexion, comme un Bossuet pourrait faire, il reconnaît l'action de Dieu, vers des fins que l'homme ne peut comprendre, selon une justice que l'homme ne peut mesurer. Sincère en cela, et plus profondément, à ce que je crois, que lorsqu'il jouait ce whist passionnant, avec de vrais rois, de vraies reines et de vrais valets. On peut aimer le jeu d'échecs, et oublier tout quand on y joue, mais ce n'est toujours qu'un jeu. Ainsi, par soudains éclairs, notre duc juge que son jeu de duc n'est pourtant pas sa grande affaire. Rancé, l'homme de la Trappe, était son ami. Notre duc, deux ou trois fois par an, s'exilait à sa Ferté, en apparence, d'où il courait à la Trappe, ouvrant alors les yeux, par cette ouverture, sur le vrai monde, qui n'est pas ce monde. Or, quoique cet autre monde soit de grâce, de liberté et de justice, comme il est séparé, comme il est un autre monde, il agit comme fatalité par rapport à celui-ci. D'où, en nos affaires, de guerre, de paix et de justice tant bien que mal, en nos affaires précipitées, mal sues, bientôt effacées, une frivolité de foi qui fait scandale pour nous. Chose digne de remarque, ce sérieux catholique, que chacun a pu voir à l'œuvre dans un homme ou deux, discipline très bien la vie individuelle. Même si nous ne comptons pas les vertus privées, qui ne sont point peu, on remarquera que ce qui est de métier et pour ainsi dire d'exécution est fait alors selon le devoir strict et selon la justice du métier; l'homme est laborieux, scrupuleux, incorruptible. Mais, pour ce qui est du gouvernement de ce monde, l'homme manque. Il y a toujours cette Trappe, par laquelle il s'échappe; et nous n'y comprenons rien. D'homme à

homme, l'honneur, la probité, la modestie, le pardon des injures, enfin tous les instruments de la paix. Mais de peuple à peuple, pourquoi non ? Pourquoi ne pas essayer ? Mais la Trappe s'est ouverte. Vous parlez encore, et l'homme est loin. Cette effigie non gouvernée vous regarde, et ne vous voit point. La pensée est ailleurs. Souvent alors les passions, toujours armées dans le corps, se détendent selon les lois mécaniques, d'où un rire de diable, une colère folle, des raisonnements qui déshonorent le raisonnement. Mais dans les cas les plus favorables, où vous avez devant vous l'homme de cour, calme et courtois par le costume, mais volontairement aveugle, sourd et muet, cela est plus effrayant encore peut-être. Car la frénésie politique s'use par la fatigue; mais la Raison d'État ne se fatigue point.

11 août 1923.

371

Il m'a plu hier de faire rugir le Vrai Patriote. Comme il exposait ses projets, qui ressemblent assez à une mobilisation permanente de tous les corps et de tous les esprits, je lui dis tout modestement : « Reste à savoir ce qu'il restera de tous ces beaux projets quand le bulletin de vote aura passé par là. » Il me regarda comme si j'étais tombé de la lune. « Mais, dit-il, vous ne pouvez pas penser un seul moment, et personne ne peut penser, que la conduite des affaires extérieures dépende d'un scrutin. C'est comme si vous mettiez aux voix la question de savoir si la récolte sera bonne ou non, ou bien si la marée suivra ou non la lune. Mon cher, il y a des nécessités. Si la masse du peuple les reconnaît, ce que j'espère, rien de mieux; mais si le peuple refuse de les voir, et décide follement que nos droits seront soumis à l'arbitrage, ou que le temps de service militaire sera réduit, soyez assuré que les gouvernants, quels qu'ils soient, passeront outre; il s'agit de vivre ou de mourir, et il n'y a qu'une porte. »

« On croit, lui dis-je, aisément ces choses-là quand on est libre de tout; car le mécanisme de sa propre action

tire l'homme, pendant que le mécanisme de sa propre pensée le pousse. Et j'avoue que la persuasion ici ne peut rien, ni aucun genre de prudence. Comme le maniaque qui se croit persécuté l'est aussitôt, et ainsi ne cesse plus d'invoquer de bonnes preuves, visibles et touchantes, ainsi le politique rend vrai tout ce qu'il croit; et je ne vois aucun moyen d'échapper à la guerre de revanche si on vous la laisse préparer comme vous faites. Et voilà le piège où vous serez toujours pris, vous intellectuels. Vous êtes des hésitants; vous n'avez pas le moindre grain de l'esprit d'aventure; vous n'osez pas changer de position et voir venir. Heureusement le grand corps n'a pas peur, et n'a point renoncé à rire. Je soupçonne que vous commencez à l'ennuyer. Il va penser selon sa propre vie, et, aussitôt, les gouvernants, quels qu'ils soient, auront d'autres idées. Il n'y a point d'autres remèdes aux passions. »

C'est alors que le monstre fit jouer tous les ressorts de la terreur, disant que c'était bien ainsi et que la situation était nette et qu'enfin les patriotes feraient leur chemin par le fer et par le sang. Au fond ce n'est pas un méchant homme; mais de toute façon il est enfantin de vouloir faire peur à ce peuple-ci. « Regardez, lui dis-je, cet agent aux voitures, et allez donc lui dire que vous êtes pressé, et que, s'il ne se rend pas à vos raisons, vous en viendrez à l'ultime raison. Dans deux minutes vous serez au poste. Cet homme a justement les mêmes opinions que moi; aussi l'appelle-t-on gardien de la paix, et c'est un beau nom. »

11 août 1923.

372

« Non, je ne plaiderai pas. Au feu le papier timbré. Car cette eau est à moi et ce sentier est à moi. C'est moi qui le sais; les autres ne sont pas bien placés pour le savoir. Vous me parlez d'un juge impartial; autant dire qu'il se moque de mon droit. Qu'est-ce qu'il perdra, si je perds le droit de fermer le sentier ? J'en dis autant des autres conseilleurs, fort sages en vérité. Trop sages.

Mon droit serait en belles mains! Non. Je mourrai plutôt pour la justice. On n'entrera sur mon bien qu'en me passant sur le corps. » Tel est le premier monologue du plaideur lorsqu'il découvre qu'il est seul de son avis, et que cette tendresse qu'il sent pour son propre bien n'émeut pas les autres.

Seulement cette idée n'est pas suivie longtemps. Les suites sont bien aisées à prévoir; et la force publique n'a point d'égards pour ceux qui jettent les assignations au panier. Oui, même injustes, il faut les lire. Il faut écouter l'autre. Les visages tranquilles de l'huissier et du gendarme conseillent comme des choses. Il faut donc poser le fusil. Cet arrêt devant une force supérieure est le commencement d'une pensée véritable, contemplative, et qui pèse enfin tout. L'ordre social apparaît sous de plus justes couleurs. Le droit n'est jamais que la suite d'un accord. Quand les tribunaux, après avoir tout entendu, auront jugé, cette même force publique s'armera pour moi, toujours sans colère. Je n'aurai peut-être pas tout ce que je prétends avoir; mais ce que j'aurai, je l'aurai bien. La paix autour de moi et la paix en moi, ce n'est pas un petit bien. Où irait-on, au contraire, si chacun soutenait de son fusil ce qu'il croit être son bien ? Aucune barrière ne tiendra devant l'audacieux. Ainsi le plaideur assagi parle à lui-même, et considère d'un œil amical ces fragiles barrières des champs et des jardins, si fortes par le consentement. Il viendra peut-être à l'idée d'un accord d'homme à homme, ou bien d'un règlement par arbitre. Il a repris pied dans le droit réel.

L'expérience fait voir maintenant et une fois de plus qu'une nation n'arrive pas aisément à cette sagesse, si elle se croit forte. Ce premier monologue du plaideur, si évident pour lui, si scandaleux aux yeux des autres, je le lis presque partout. Il a suffi qu'il soit rassemblé et comme borné dans un discours sans pierre d'attente, sans ouverture, sans fissure, pour qu'une assemblée l'ait approuvé, entraînée comme par une certitude vitale dédaigneuse des preuves. Et il est clair que l'obstination fait alors clôture, comme si le grand organisme ne voulait plus penser que lui-même et prenait le parti de juger comme il digère. Percevoir le monde à partir de soi, c'est la condition initiale et qu'il faut surmonter si l'on veut

penser, c'est-à-dire penser universellement. Mais ordonner le monde en soi-même, et comme une nourriture, c'est l'existence crocodilienne. La puissance d'exister se change alors en droit d'exister par ce droit ambigu de penser selon soi. Et les passions, sous le nom de pensée, font régner l'existence. D'où, comme dit l'autre, tout bon raisonnement offense. Ainsi les perspectives enfin ouvertes sur une paix séparée entre l'Angleterre et l'Allemagne, sur les sommations d'huissier que l'on pourrait recevoir à son tour dans ce blocus des opinions étrangères, tout cela paraît faux parce que tout cela est menace. Le jugement n'est plus que défense. C'est à quoi l'on arrive lorsque l'on cherche les opinions comme une nourriture, et selon le flair du nez. Mesurons donc enfin la distance qu'il y a d'un chien de garde à un pilote.

11 août 1923.

373

En ces premiers jours d'août les souvenirs reviennent. Le même soleil, la même chaleur, le même point de saison leur rend la vie. De nouveau on croit vaincre le désespoir par le mouvement; et si l'épreuve par l'imagination est moins sévère, comme en revanche la suite est connue, cela fait un assez noir poème. Mais il faut croire que l'artisan de la chose n'est pas artiste par cela seul; et les noirs ne sont pas toujours distribués comme le voudrait une bonne police. Aussi le correcteur ne chôme point.

Un homme, d'âge peu militaire, s'est risqué, en l'an quatorze, sur la ligne de feu, alors que rien ne l'y forçait. Il s'en est tiré. Plus de peur que de mal, comme on dit. Il écrit beaucoup, et il est vrai qu'on ne le lit guère. Mais le correcteur veille à tout. Il fait courageusement son triste métier. Il tire l'écrivain par la manche : « Vous avez conquis, Monsieur, le droit de tout dire; et si quelque mot un peu vif offense parfois nos sentiments civiques, nous digérons cela; oui, nous en prenons le petit grain de vérité, car nous ne sommes point sots. Mais l'ennemi n'aura-t-il pas sa petite part aussi ? Car, enfin, c'est bien lui qui vous tirait dessus. Cette boue, ces incroyables

fatigues, ces longs jours, ces nuits sans sommeil, ce pain dur, ce sang sur la route comme de l'eau, tout cela c'était son œuvre. Votre tableau n'est pas équilibré; les ombres n'y sont pas en place. Certes je ne prétends point vous apprendre comment il faut aimer et servir la patrie; là-dessus vous êtes mon maître. Mais il ne se peut point que vous ne gardiez pas au cœur quelque colère aussi contre l'ennemi; c'est pourquoi nous attendions de vous quelque forte parole, mais qui n'est point venue. Pour nos pauvres s'il vous plaît. »

Une salle d'école. Un discours de fin d'année. L'instituteur est un homme plein de vie, et qui eut les deux poignets coupés par une grenade. Toutefois il sait écrire au tableau noir avec ses mains de bois. On devine si un tel homme est écouté. Mais le correcteur sait à quoi son métier l'oblige. « Votre discours sera lu partout; tous connaîtront cet hymne à la vie et à la volonté. Mais pourquoi faut-il que vous jugiez les Allemands avec une mansuétude que je ne puis comprendre ? Osez donc dire toute votre pensée. »

Une salle d'examen. Un candidat qui a une jambe de bois et un visage couturé, traduit de latin en français l'avance de César en Germanie. Le candidat fait voir des connaissances, du jugement et un bonheur d'expression; les bons lettrés qui l'examinent n'en demandent pas plus. Mais le correcteur à triste figure s'est encore glissé par là. « J'attendais, dit-il, et surtout de vous, Monsieur, qui avez fait la guerre, quelque rapprochement émouvant qui nous rendît sensibles les éternelles leçons de l'histoire. »

Le correcteur n'obtint aucune réponse; il n'en obtient jamais. Un lourd silence. Peut-être parce qu'on dirait trop. Peut-être parce que l'évidente sincérité, si l'on ose dire, et en quelque sorte professionnelle, détourne de vouloir discuter. Un regard seulement, comme en reçoivent les choses aveugles et sourdes, voilà tout ce qu'obtient le triste correcteur. Métier ingrat, de rouvrir les blessures, et de briser l'os juste à la cassure, comme pour obtenir encore un cri; mais, pire, de chercher quelque source de peur et de haine dans l'âme des braves. Métier mal récompensé. Je demande la croix de guerre pour le correcteur.

25 août 1923.

374

Quelqu'un[1] me conseillait d'écrire un roman. Je le veux bien; toutes les formes sont bonnes; mais il faut l'occasion. Qu'est-ce que l'occasion ? Voici. Supposons que le malheur des temps m'ait fait errer de ville en ville avec une troupe de comédiens, sans aucun doute j'aurais écrit des pièces de théâtre. Bonnes ou mauvaises, ce n'est pas la question. Toujours est-il qu'on apprend en essayant, et non point en pensant qu'on essaie. Mais écrire une pièce de théâtre sans savoir par quels acteurs elle sera jouée, sur quelle scène, pour quel public, je ne le puis. Il m'est arrivé d'apprendre la musique. Savez-vous comment ? Nous avions au lycée une petite fanfare assez misérable. L'achat des parties imprimées nous ruinait; j'essayai de distribuer moi-même les parties d'après la réduction au piano, qui ne coûtait que quelques sous. J'appris ainsi la mauvaise musique, qui, il est vrai, suit en gros les mêmes règles que la bonne; c'était un commencement. Si le hasard m'avait jeté ensuite dans l'orchestre et les chœurs, et avec de bons praticiens, certainement je me serais essayé à distribuer, à diriger et tout naturellement à composer. Bien ou mal. Combien d'armoires ont été faites qui n'étaient pas belles; mais c'étaient toujours des armoires. Menuisier d'abord, et sculpteur ensuite s'il se peut.

Je n'étais point né, je vous le jure, avec une disposition spéciale à écrire ces courts articles sur tous sujets. Mais partout je vis que les journaux puissants étaient au service de tous les genres de tyrannie et que la résistance s'exprimait en mauvais français. Je vins au secours. Je ne savais pas le métier; je l'appris; et, selon mon opinion, je suis en train maintenant de l'oublier, faute d'un journal réel. Ce journal-ci est abstrait. Entendez-moi, je l'écrirais tout sur des exemples si je pouvais. Mais enfin la nécessité du journal je ne la sens pas obliquement comme elle s'exerce. Je n'ai pas à faire des incendies, ni des lancements de bateaux. Or c'est là qu'on se trouve en communication avec la foule des lecteurs; c'est là qu'on apprend le métier. J'en viens à mon roman. Et j'ai

souvent pensé que mon roman serait né de nécessité, si quelque journal ami avait manqué d'un feuilleton pour les portières. J'aurais donc écrit un mauvais roman, ce qui m'aurait donné passage pour en écrire un bon, peut-être. Sur quoi, et comment composé, c'est ce que je ne sais point. Les possibles flottent.

J'ai toujours eu un goût très vif pour le dessin et pour la peinture; goût trompeur, si j'en juge par les effets. Mais la nécessité ne m'a peut-être point mordu assez aux talons. Si j'avais appris le métier de graveur, on saurait alors si j'étais né pour être un bon graveur, un médiocre ou un mauvais. Le métier de peindre ou de dessiner est bien plus caché; chacun barbouille aisément. Ce n'est jamais que la nécessité extérieure qui nous révèle à nous-même; c'est ainsi qu'avant d'être un grand général il faut d'abord être un général, j'entends commander à une armée réelle, en face d'un ennemi réel. Dont la peinture elle-même me donna un jour quelque idée, par un hasard. Pendant la guerre je fus amené à dessiner sur une boîte d'horloge en bois verni, avec des crayons de couleur presque vernis eux-mêmes, de façon que la couleur ne marquait pas une fois sur trois. Mais j'avais du temps à perdre, et la patience des forçats. D'où vint que moitié gravant, moitié dessinant, variant l'attaque et rusant avec les deux surfaces ennemies, je fus jeté bien loin de mes traits faciles, et conduit comme malgré moi à une espèce de force et de réalité. Cet Adam et cette Ève, car c'était mon sujet, étaient aussi noueux que l'arbre auquel ils s'appuyaient; mais enfin l'idée prenait corps. Je ne pense pas que je puisse jamais retrouver une si mauvaise planche et de si mauvais crayons.

25 août 1923.

375

D'Annunzio, dans sa nuit d'hôpital[1], a retracé les plus effrayantes et les plus belles aventures. J'aime cette âme tendre et intrépide. Je lui cédais déjà beaucoup, au temps où il n'était que rhéteur. Combien plus beau maintenant! Achevé, comme ces vases par le feu. Autrement sans

doute qu'il n'imaginait; modeste, fraternel, juste. Je les attends tous là.

Cet homme a forcé la gloire; il l'a poussée à l'extrême galop. La voilà crevée. Tout ce que peut oser un homme, il l'a osé; et tout ce qu'il put faire ce fut d'égaler le premier venu. Cela donne une haute idée de l'homme; non point d'une élite, mais de l'homme. Je pense à ce pilote de chez nous qui ramenait son compagnon à demi mort, et blessé lui-même; son sang coulait; il se sentait gagné par le sommeil; sa grande affaire était de tenir ses yeux ouverts; dès que les roues touchèrent le terrain, il se laissa aller; on le trouva comme mort. Cet homme est, je crois bien, marchand de bois quelque part. Il y a des centaines de récits comme celui-là; autant en Angleterre, en Belgique, en Italie, en Allemagne, en Autriche. Ces héros sont ingénieurs, employés, comptables, instituteurs, livreurs ou marchands de cravates. Les plus étonnants sont sans doute ces fantassins d'élite, maintenant paysans comme ils étaient. Heureux encore s'ils ne se traînent point sur des béquilles. Aucun d'eux ne pense à se vanter; d'Annunzio non plus n'y pense pas; il est poète; il chante; pour tous sa couronne.

L'homme ne connaît point son courage tant qu'il ne l'a pas essayé. C'est pourquoi il y eut des temps où c'était un métier noble que de se faire tuer pour la commune défense. Le plumet et le sabre parlaient à l'imagination; et l'imagination est si faible, si naturellement adorante, que l'admiration allait aux chefs les plus hauts, quoique leur métier les sépare de l'héroïsme. Il n'est presque point d'homme valide maintenant qui n'ait connu ce genre de risque qui coûta la vie à Turenne. Malheureusement les faibles déclament, ne pouvant mieux, et adorent les signes.

J'ai souvenir d'un livreur d'avions qui n'était même pas militaire. Je le vois froid, mécontent, peut-être irrité, parce que ce nouvel appareil qu'il avait fait manœuvrer autour du camp était jugé trop rapide, et trop brutal à l'atterrissage. Il s'en alla donc, par la voie des airs, et son départ fut sans douceur. La grosse mouche au ventre lisse se cabra, bondit, retomba et rebondit plusieurs fois, et enfin, au grand soulagement de tous, monta vers le soleil. Cet homme risquait sa vie par humeur; mais enfin son humeur le portait. Personne ou presque ne remarqua

le Patrocle de cet Achille. C'était un grand diable maigre et tout souriant, coiffé d'une casquette à carreaux. Il fit tourner l'hélice et vivement grimpa en singe dans le petit tonneau derrière l'aviateur, d'où il nous faisait les signes les plus cordiaux, comme un homme qui prend l'omnibus. Cet homme sans gloire, sans prestige, et alors privé d'action, j'avoue qu'il m'étonna plus que l'autre. Et tous deux ensemble que n'auraient-ils pas tenté ? Toute action trouve son homme. Et ce n'est pas le héros que je crains. Mais bien plutôt, je crains ces ventres froids qui se réchauffent au courage d'autrui.

8 septembre 1923.

376

La métaphore est proprement religieuse. Elle soutient nos pensées et nos sentiments par une description ample ou brève, mais qui veut être vraie. Le lac de Lamartine est un vrai lac; observez comme les moindres traits font apparaître la loi des eaux et des rochers. Dans l'éclair lyrique les choses de nature apparaissent solides et suffisantes, nullement transformées à l'image de nos instables pensées. Et il faut distinguer le lyrique, qui s'appuie sur l'ordre des choses, de tous les genres de fantastique. Par exemple l'*Apocalypse* n'est nullement lyrique; ce n'est qu'un rêve où la nature est rompue; ce sont des monstres pensants, et qui écrasent nos pensées. Au contraire[a], dans la comparaison homérique, la chose est de nature; par exemple un lion, image de la colère, est un vrai lion qui rôde autour des barrières; la chaîne des forces est suivie, comme avec amour; et c'est tant pis pour nos pensées; mais plutôt c'est tant mieux pour nos pensées. Car le vrai c'est premièrement cet ordre solide, que nos raisonnements ne peuvent point rompre; et toute consolation revient à accepter le monde, et même à l'adorer tel quel. L'esprit s'y accroche un moment et s'y repose. « Les grands pays muets », cet ordre vaut par soi; Vigny affirme et pose le monde; et ces courtes visions, mais consistantes, sont ce qui donne corps aux négations romantiques. Qui n'aime pas et n'honore pas ce monde

n'est plus qu'un moine sans pensée. Nous en revenons toujours là; ce n'est qu'en s'appuyant sur l'ordre extérieur que l'âme se compose. Et tel est le principe de toute comparaison. Non pas tant que la chose ressemble à nos pensées; mais plutôt apparaît ici le sommaire de toute sagesse, c'est que c'est la chose qui a raison; et que la pensée s'en arrange comme elle pourra. On voudrait dire que la comparaison a pour fin d'éclairer nos pensées; mais si l'on considère comment les grands auteurs comparent, et qu'ils développent souvent le terme de nature, sans s'occuper de l'autre, on dira plutôt que la comparaison a pour fin de régler nos pensées, et de les faire marcher, en quelque sorte, du même pas que le monde. Ici[a] est la puissance du poète.

Même le sévère Bossuet, en ses sermons, s'il trouve le cèdre du Liban, il faut que le monde soit vainqueur encore une fois; l'arbre est suivi de branche en branche, et jusqu'au nid de l'oiseau. Ce qui est remarquable, c'est que cette image biblique donne ici le ton véritable de la prière, comme si prier n'était autre chose que revenir au réel solide, salut de l'esprit errant. Un torrent de même, image des passions; toutefois désordre réglé; chaque filet d'eau se courbe et se termine selon la loi; cela n'effraie point; mais si l'eau devient feu, comme dans les rêves, ce n'est plus métaphore; bien plutôt ce sont nos faibles pensées qui changent le monde. C'est pourquoi il faut remarquer que le symbole veut être de nature, c'est-à-dire étranger à nos pensées; tout poète va donc à l'image vraie, non pas symboliquement vraie, mais d'abord vraie, et fragment du monde; du monde, seul vénérable. Ce qui expliquera, si l'on y fait attention, les belles métaphores, et aussi, par contraste, les plates métaphores, où le tissu de la nature est comme déchiré.

D'heureuses métaphores, je n'en trouve point dans Pascal; aussi ne pourrait-on dire qu'il soit lyrique, ni poète en aucun sens. Nullement biblique dans le ton; il n'aime point l'image; il n'aime point le monde. Le roseau pensant n'est point du tout roseau; ce chien et ces enfants n'ont point d'existence; mais plutôt le matériel de la comparaison est rompu par le mouvement de l'humeur. C'est que Pascal aurait méprisé cette règle prise de l'objet, et bonne pour les enfants; il cherchait la règle de l'esprit dans l'esprit même. Ici périt[b] tout à fait l'antique religion

agreste, si bien nommée païenne, autrement dit paysanne. L'existence est maudite : d'où l'essence aussitôt meurt. Mais lui-même l'a dit ; c'est qu'il veut faire l'ange.

8 septembre 1923.

377

L'action discipline la pensée, mais la rabaisse aussi au rang de l'outil. Dont on trouvera mille exemples dans la vie politique. Qu'un homme de doctrine devienne ministre ou seulement sous-préfet, aussitôt il avoue que les valeurs humaines passent au second plan ; c'est que la nécessité se montre. Et la pire servitude de l'esprit se fait voir dans la plus exigeante action, qui est la guerre ; c'est alors que l'on livre au peloton d'exécution l'homme à qui on voudrait pardonner ; c'est alors qu'on envoie à une mort certaine l'homme que l'on estime le plus. Ici le cœur masculin, prompt, courageux et dur.

Le cœur féminin ne comprend jamais bien les nécessités. C'est la nature humaine qui règne ici, ne considérant qu'elle-même, soit pour récompenser, soit pour pardonner. La mère porte l'enfant ; aucune nécessité extérieure ne change cette société naturelle ; ils vivront ou périront ensemble, toujours fidèles à leur propre loi. Tel est le jugement féminin dont on peut dire aussi bien qu'il est infirme et presque aveugle, et qu'il est infaillible ; c'est qu'on ne considère point les mêmes objets. La femme est faible et protégée ; d'où elle juge mieux de l'ordre humain, et moins bien de l'ordre extérieur. Il en est d'elle comme de l'Église, faible aussi et protégée, qui subit la nécessité extérieure au pis aller, mais qui la méprise toujours. La femme est juge des valeurs dans un monde clos, comme les cours d'amour et les institutions chevaleresques l'ont montré. Le caprice, l'obstination, le retour aux mêmes raisons, la surdité aux preuves, la suite dans l'impossible, sont des effets encore de ce jugement toujours purement humain qui naturellement règle les ressources d'après les besoins, et charge de l'exécution l'homme aux cent métiers ; ce que Balzac ne se lasse point de décrire.

Faute de revenir à ces principes, que je trouve dans

Comte, on tombe dans des contradictions puériles. Car c'est un lieu commun de dire que la femme doit obéissance; et c'en est un aussi de dire qu'elle gouverne le plus souvent. Le vrai est qu'elle gouverne par l'exigence de l'humain aussitôt que la situation extérieure laisse un peu de répit. Mais dès que la nécessité extérieure se fait sentir, il faut qu'elle cède, sur l'injonction de l'homme, qui ne fait jamais que transmettre un ordre auquel lui-même obéit. C'est tout à fait de la même manière que l'homme d'État obéit à l'opinion dans les temps prospères, mais, au contraire, dans les temps de crise extérieure, soumet les citoyens aux nécessités qu'il est le premier à subir.

Le pouvoir masculin est ambigu. Un homme instruit et sage, s'il arrive au pouvoir, abandonne beaucoup de ce qu'il préférait. On dit, d'après l'apparence, qu'il a gagné alors en puissance; mais le vrai de la chose c'est qu'il obéit alors beaucoup plus. Plus l'homme agit et plus il se trouve dans le cas d'obéir absolument, comme le bûcheron qui se retire d'un saut quand l'arbre tombe du mauvais côté. Et il arrive qu'il sauve les autres en les bousculant. L'action est brutale. Ce cyclone de l'action, qui se fait voir dans les moindres choses, sans délibération, et en apparence contre le bon sens, contre la justice, contre la pitié, contre l'amour, fait toujours scandale aux yeux d'une femme. Et puisqu'il est de règle que le cyclone masculin s'excite à bousculer et s'enivre de nécessité et de hâte, c'est donc toujours au fond la femme qui a raison, comme c'est toujours le citoyen qui a raison contre l'homme d'État. C'est pourquoi le métier, la fonction, le pouvoir enfin diminuent la femme. Ainsi, par une égalité abstraite des sexes, l'humanité serait affaiblie en son centre de revendication, et la nécessité mécanique serait seule à dire le droit.

22 septembre 1923.

378

Tout échange d'un produit utile contre de l'or est une vente à crédit. L'or est une espèce de billet payable en marchandises. Mais d'un autre côté, cet échange est tou-

jours libre; nul n'est forcé de livrer des marchandises contre de l'or. Si donc nous concevons un peuple qui produirait justement ce qui lui est nécessaire et ne produirait rien de plus, c'est vainement que vous tenteriez d'en tirer quelque chose en lui offrant tout l'or du monde. Ainsi il ne faut point dire absolument qu'un peuple qui a de l'or est bien riche; il n'est riche que si les autres pays produisent en excédent les choses utiles; il n'est riche que juste autant que les autres pays sont riches.

Mais, bien mieux, il n'est riche par l'or que s'il est lui-même riche par l'excédent de ses produits sur sa consommation. Nul n'accepte l'or que comme signe ou promesse. L'or passe de main en main, mais toujours d'après cette idée que l'or représente un excédent réel, qui est disponible quelque part. Simplifions cette circulation de l'or. Supposons deux pays seulement, et chacun d'eux organisé en coopérative d'après l'idée socialiste, de façon qu'on puisse les considérer comme deux commerçants. Il faudra d'abord que les excédents de production ici et là soient de nature différente. Si un pays produit plus de blé qu'il n'en consomme, il n'achètera pas de blé. Mais il faudra aussi que les produits circulent dans les deux sens. Ainsi il n'arrivera jamais que l'un des deux pays paie continuellement en or et l'autre continuellement en produits; mais l'or qui passe à l'un devra revenir à l'autre. L'un paie en or; cela veut dire qu'il fait passer aux mains de l'autre une promesse de marchandises; et cet or n'a de valeur que par les provisions, usines, mines, champs cultivés, populations actives, qui en sont la garantie. Supposons la planète coupée en deux après d'immenses achats payés en or; c'est la moitié qui aura reçu l'or qui se trouvera la plus pauvre. Car, en échange de biens réels livrés par elle à l'autre moitié, elle n'aura plus que cette promesse dorée, impossible maintenant à transformer en réalités. Or il en serait de même si une des moitiés supposées se trouvait réduite à la misère, c'est-à-dire à un travail qui ne laisserait point d'excédent.

L'or n'est donc qu'un assignat métallique. Mais on voit la différence. L'or est parmi les choses terrestres à la fois la moins corruptible, la plus facile à diviser et à mesurer, la plus facile à reconnaître, et, parmi celles qui ont ces avantages, la seule qui ne puisse être arbitrairement multipliée.

Le rapport de la production de l'or à l'usure, à la perte et enfin aux besoins du commerce varie assez lentement pour qu'on soit assuré qu'un pays qui a reçu promesses en or ne pourra fabriquer des titres au lieu de fabriquer des choses. Une cornue à faire de l'or aurait donc le même effet que la planche à billets. Il se ferait bien vite, par la rumeur des banques et du commerce, une équation exacte entre l'excédent des produits, seule garantie des promesses, et la qualité des pièces d'or. Bref il faut toujours que la valeur de tout l'or existant soit rigoureusement la quantité des produits à vendre. Donc, augmentez cette quantité des produits, et vous augmenterez la puissance d'achat d'un gramme d'or; diminuez cette quantité, vous diminuerez cette puissance d'achat. Mais, inversement, augmentez la quantité de l'or existant, vous diminuez la puissance d'achat de chaque parcelle d'or. L'or n'est donc précieux que par des rapports; et la valeur de l'or ne cesse pas de varier, et par des causes lointaines, comme son poids varie selon la position de la lune, et sa couleur d'après la lumière qui l'éclaire. Si la lumière solaire ne contenait pas de rayons jaunes, l'or serait noir.

6 octobre 1923.

379

L'écriture, de même que le dessin, fait connaître à la fois le modèle et l'homme. Seulement, parce que le modèle d'écriture est commun à tous, ici c'est la nature de l'écrivant qui saute aux yeux en quelque sorte. Il y a souvent plus de différence, même à première vue, entre deux feuilles manuscrites qu'entre deux visages. Le trait le plus frappant est un genre de brutalité et de pesanteur, qui se voit même au dos du papier par une sorte de sculpture. Entendons bien, laide sculpture; tout modelage sur matière plastique est laid par cette pesanteur qu'on y sent toujours; c'est la rencontre de deux corps, c'est la violence mécanique qui y est exprimée; au lieu que la sculpture sur marbre, même à la façon de Michel-Ange, qui faisait, dit-on, voler les éclats, n'inscrit pas la violence

dans la forme, mais au contraire respecte la forme et la délivre. Tous les arts sans exception exigent cette retenue du corps, aussi bien le violon, et même le tambour; et c'est par là que le dessin formerait une éducation admirable, si le papier était d'abord protégé contre cette laide empreinte qui est comme une ornière. Le tracé du crayon, dans l'écriture, offre souvent le même aspect. Mais il faut maintenant se mettre à la place de celui qui écrit comme on charroie. Il est tout en lutte; il fait peser tout son corps, autant qu'il peut, sur le mouvement de la main; il est tout crispé et tendu. Ce régime des muscles, c'est la passion même, et les pensées qui voudraient le suivre périssent par la fureur. Quand des chiffres sont enfoncés ainsi dans la pâte du papier, je puis parier que l'addition sera fausse. Aussi l'algébriste qui sait son métier se fait-il reconnaître, toujours, et sans exception que je sache, par le beau tracé des symboles et des signes, qui donne à une page de calculs corrects l'aspect d'un beau dessin.

La plume est un instrument plus sensible, et surtout la pointe métallique, qui percerait le papier, qui s'accrocherait, qui ferait jaillir l'encre comme par des explosions. Il faut ici que la main se retire et se possède. Mais la force, l'impatience, l'emportement s'y font voir encore, par l'épaisseur du trait, par la liaison des lettres, par le tournant des boucles. Quelquefois on y remarque des crochets qui signifient l'égarement, quelquefois des boucles redoublées, et même des gribouillages, ou bien négligés, ou bien emphatiques. Les habiles reconnaissent aisément un fou à l'écriture. Par des signes du même genre, mais moins marqués, ils discernent l'humeur, et l'empire de l'humeur.

Le seul homme que j'aie pleinement admiré[1] avait aussi la plus belle écriture que j'aie vue. Surtout dans le travail de la réflexion, qui était scrupule, retenue, respect de la chose, les lettres ne sont plus guère que des points, mais avec de petites différences qui produisent le mot par le rapprochement, quoique chaque lettre soit, par elle-même, souvent impossible à nommer; ainsi le signe se trouve subordonné à la pensée, et l'imagination imite l'entendement. Je compare ces lignes d'écriture à ces clairs des dessins de Rembrandt, où il semble que ce soit le fond même du papier qui parle. Mais il reste une profonde différence entre une telle écriture et un tel dessin,

c'est que le trait du dessin, en ces clairs, court sans s'interrompre, et même d'une forme à l'autre, serviteur de la nature en cela; au lieu que l'écriture s'interrompt presque après chaque signe, marquant comme de beaux silences, et le refus de se lier à la nature et de s'y fier. C'est pourquoi les blancs parlent, et avertissent, comme les silences dans la musique. Au reste, il y a certainement d'autres genres de perfection, et un salut pour chacun. À chacun de gouverner ses propres diables.

20 octobre 1923.

380

Il sera à propos, ces temps-ci, d'écrire sur Stendhal, et plus d'une fois. Je vois qu'on l'attaque fort, en vue de le précipiter. « Penseur nul, écrivain médiocre. » Cette matraque est politique. Les tyrans, grands et petits, redoutent ce scandaleux exemple d'un homme de grand style et qui ne respecte point. Stendhal n'est[a] nullement citoyen. Il ne prend point au sérieux ces dieux de la politique, que l'on nomme État ou patrie. Il se moque[b] des pouvoirs; il rit des importants. Ses dieux sont le courage, l'honneur, l'amour, l'amitié. Les hypocrites de bonne foi, car il n'en manque pas, sont criblés en un instant. Il s'agit de Mosca : « Il a cherché querelle aux fermiers généraux du prince, qui étaient des fripons; il les a remplacés par d'autres fripons, qui lui ont donné huit cent mille francs... Sans ce vol, il était méprisé de tous les honnêtes gens. » Cela sonne comme Molière, ou Voltaire. Cette prose unie déchire. « Je m'attendais à des moralités, vous vous formez », dit le marquis de La Mole à Julien. Ces traits jettent le lecteur dans un infini de pensées; car l'envers de la politique, et les ressorts cachés de l'apparence vénérable, sont étalés sans nulle précaution; tout y est découvert, comme en Machiavel, a dit Balzac[1]; mais je dis : mieux qu'en Machiavel. Notre auteur[c] est un républicain de l'espèce la plus dangereuse. Et voyez le malheur ; il ne plaira point non plus aux républicains. À qui donc ?

Il me plaît parfaitement. On entend bien que je pense

ici à ses deux romans principaux. J'y vois deux modèles de beauté; je n'en retranche rien. Les premières pages de la *Chartreuse* m'emportent comme le plus beau chant d'Homère. C'est le poème de l'armée d'Italie. Simplicité, jeunesse, poésie, tout s'y égale à ce grand moment. C'est le désespoir des écrivains. Et je sais même très bien pourquoi. La prose de Voltaire, modèle déjà assez effrayant, n'avait pas trouvé son contenu. Elle ne sait point mentir, ni forcer, ni prêcher. Il faut qu'elle aille au vrai de l'homme et de la chose; homme nu, chose nue, prose nue. C'est pourquoi elle n'est libre et ailée que dans le conte. Stendhal, en des temps plus favorables, mais encore cinquante ans trop tôt, comme il l'avait senti, porte l'instrument jusqu'à l'homme tout vif. On trouvera des preuves de cette parenté. Stendhal cite[a] plus d'une fois Voltaire, par exemple, ce trait de l'herbe disant à sa sœur l'herbe, à l'approche du monstre qui va les dévorer, et après une description effrayante : « Les hommes appellent ce monstre un mouton. » Occasion d'examiner de près la structure de la phrase et l'allure du trait ici et là. On ne peut pas prouver à la rigueur qu'un auteur a du style, ou bien qu'il n'en a pas. Le goût décide, ou les passions, ou l'ennui.

Hugo ne supportait point la prose de Stendhal. Je devine pourquoi. Hugo n'est que mouvement, rythme, éloquence. En Stendhal, comme en Voltaire et déjà en Molière, la phrase au contraire se rompt délibérément; dans l'instant même où l'idée passe, où la victoire est gagnée, on n'entend point ce grondement de triomphe et ce pas de foule, mais le trait s'accourcit, portant beaucoup de sens en peu de matière. J'y vois une pudeur, et une attention à ne point du tout forcer l'assentiment. Ce genre de style veut qu'on s'arrête et que l'on pense pour soi; et c'est ce que le poète et l'orateur ne peuvent guère comprendre. Encore moins le politique qui bat du tambour. Tous ces hommes sont des entraîneurs; ils nous mettent au pas de charge; et avec défense de regarder derrière soi ; le bruit des pas recouvre les pensées.

Stendhal ne fait[b] pas de bruit. Si je n'y trouvais que sécheresse, ironie, négation, cet art n'aurait rien de caché. Mais que les plus violentes passions, et même convulsives, soient prises dans cette forme dépouillée, que les Furies effraient sur ce vase hellénique, que le poème de l'ambi-

tion, de l'amour et du désespoir tienne en deux lignes, et qu'à cette lumière orageuse paraissent le lac, le bois de châtaigniers, les cimes neigeuses, voilà ce qui me ravit. Ce bonheur ne s'use point; je viens d'en faire encore l'épreuve. Que dire de plus ? Il y eut dans tous les temps des erreurs de goût étonnantes. Cependant les gloires se font et se défont comme il faut, par le jugement de chacun. J'apporte le mien.

3 novembre 1923.

381

La Sibylle se donnait à elle-même comme un accès d'ivresse et de fureur, en vue de mieux connaître. Cette étrange méthode n'est pas sans rapport avec l'antique usage de chercher l'avenir dans les entrailles des victimes. Le corps vivant dépend à chaque instant de toutes les choses; il les a toutes présentes en ses membranes repliées; il s'ouvre ou se resserre; il étale le tissu sanguin, ou bien il le cache; il se fie ou se défie, tantôt libre et déplié comme au fil de l'eau, tantôt accroché, resserré et peureux. Comme le geai annonce le chasseur, comme le troupeau qui fuit annonce l'inondation, ainsi le corps frémissant annonce la première touche de l'avenir en marche. Savoir donc que tout l'avenir est signifié là, et ne pouvoir lire, cela irrite jusqu'à la fureur. Convulsion, torture, éventrement, sont les premières démarches du savoir. Tout cela[a] n'est que l'écorché du raisonneur aux mains tremblantes. Vous cherchez bien vainement quelque raison contre ses raisons; mais lui consulte ses propres entrailles. Cette Sibylle plus décente prononce tout ensemble que l'ennemi doit payer, que l'ennemi doit être pauvre, que la justice régnera, et que la réconciliation sera belle. Et même elle le prouve; et certainement elle le croit. Contrariez l'homme en ce qu'il croit, aussitôt le vent mugit, la terre tremble; tout son univers autour de lui frémit. « Le Dieu! Voici le Dieu! »

Descartes voulut vivre seul, par l'expérience de cette inspiration sibylline, qui s'élève dans les disputes, et qui bouillonne déjà, quoique contenue, dans la moindre conversation. Naturellement si l'on hait ou si l'on mé-

prise; mais encore mieux si l'on aime; car la contradiction irrite encore plus, venant de ce qu'on aime. Cette fureur de persuader n'est que crédit aux mouvements du diaphragme; et les naïfs héros d'Homère, très près du vrai par le naturel, placent justement là leur pensée. Mais le jugement commun ne veut pas admettre un seul moment qu'un tumulte de sang et de peaux soit le principal de ces pensées brillantes, de cette éloquence emportée et emportante, de ces rêveries aussi émouvantes que des objets. Révélations, pressentiments, raisons flamboyantes d'aimer, de haïr, de craindre, d'espérer. Seul peut-être sur la planète, le philosophe de l'animal machine a su trouver le vrai nom de cette redoutable poésie. C'est pourquoi nous le voyons heureux et libre parmi ces bonshommes à bonnets fourrés dont Rembrandt nous a conservé l'image; ce mouvement du commerce et de l'industrie l'instruisait sans le troubler.

La haine n'est sans doute que le souvenir de la colère, et la timidité est à l'origine de tout. La voix mal posée irrite, et le tremblement marque le passage de la peur à la colère, si naturelle en ce dieu enchaîné. En vérité il est bien vite fait de trouver un ennemi dans le contradicteur, surtout habile; celui-là vous a donné de l'humeur, comme on dit si bien, à une première entrevue, et vous a fait dire quelque sottise, ou seulement forcer une idée juste. Désormais, et seulement à le voir, vous prévoyez la même déroute, et déjà le tumulte s'élève; d'avance vous le chargez de vos propres fautes. Ce genre de prédiction à soi-même est toujours vérifié. De là ce mot des passionnés, auquel on ne peut rien répondre : « N'avais-je pas raison ? » Voilà ce que c'est que croire à la Sibylle.

Ces difficultés sont de tous les temps. Aucun progrès, ni des machines, ni des institutions ne peut civiliser cette plèbe qui est au-dessous du diaphragme, ni cette autre plus généreuse d'apparence, non moins brutale, qui est au-dessus. Il faut que chaque homme soit ici législateur de soi, et depuis l'âge des cavernes; dont le commencement est de ne point prendre les convulsions d'entrailles comme des oracles. Sans quoi tout le changement depuis Hérodote sera que notre Pythie ambulante suivra une espèce d'ordre en ses vociférations, et, comble d'horreur, un de ces jours, citera Descartes.

3 novembre 1923.

382

Ceux qui voudront réfléchir sur la nature du temps, je les renvoie à Wells et à sa célèbre *Machine à explorer le temps*. Cette fiction part d'une idée d'algèbre pure, d'après laquelle le temps est une autre dimension, de même genre que la longueur, la largeur et la profondeur. Une telle idée ne peut être jugée que si on l'applique aux perceptions et c'est ce que Wells a voulu faire. Premièrement nous ne percevons pas le temps comme dimension, mais seulement parce que nous ne savons pas le parcourir; nous sommes à l'égard du temps comme sont les poissons à l'égard de l'étendue aérienne. Il faudrait aux poissons une machine pour s'élever au-dessus de l'eau. Eh bien, dit l'inventeur, j'ai fabriqué une machine qui est capable de bondir dans le temps, et d'y emporter son homme. Ici tout reste mystérieux; mais voici sur ce meuble un modèle réduit de la machine; l'inventeur la fait partir pour les temps futurs, en appuyant sur un levier. Elle part. Entendez bien qu'elle ne change pas de place, car cette machine ne roule sur aucune des dimensions usuelles; mais elle voyage dans le temps; elle quitte ce maintenant où nous restons; elle entre dans l'ordre des choses qui ne sont pas encore, et qui seront; c'est-à-dire qu'elle s'évanouit sur place. Remarquez cette espèce de logique, qui porte l'attention justement où il faut.

Il ne manque pas de machines à parcourir le temps. Cette maison en est une; car, selon la vraisemblance, elle durera plus que moi; ainsi elle arrivera à des temps que je ne verrai point; non pas intacte; car la pluie et le vent, les mousses, les oiseaux, les insectes ne cesseront pas de la ronger; elle vieillira en même temps que toutes les choses autour. Quand elle s'écroulera, cet événement ne sera qu'une partie de la contraction de la terre; ce sera un tout petit tremblement ou tassement de terre. Aussi ne se refera-t-elle point comme elle était. La machine, au contraire, doit passer au temps futur tout entière et sans changement, et l'observateur qui la suit, de même; ils ne doivent vieillir ni l'un ni l'autre. Cette machine est donc isolante, par rapport au changement universel. Bref elle passe d'un temps à l'autre sans changer du tout.

Étant entière dans le temps qui suit, elle ne doit rien laisser d'elle dans le temps précédent; c'est pourquoi elle s'évanouit sans laisser de traces. Quant à l'observateur, Wells n'en parle point; mais il est clair, par la suite du récit, qu'il reste soumis à la loi du temps commun, tandis qu'il est soustrait à la loi de ce temps qu'il parcourt à grande vitesse. Ainsi il s'en va jusqu'à des milliers d'années en avant; il revient de ce voyage une heure après; il a vieilli d'une heure comme les camarades. S'il avait vieilli seulement de mille ans, qu'aurait-il vu ?

Il y a donc deux fictions en une. La première est celle de la Belle au bois dormant. Je reste cent ans ou mille ans sans vieillir; alors, me réveillant, je vois l'avenir. Mais je ne puis revenir pour le raconter à ceux d'il y a mille ans qui sont restés sous la loi commune. La seconde fiction est que l'observateur qui a conduit la machine revient au temps d'où il est parti, retrouve ses amis, et retrouve l'univers comme l'univers était au départ. Toutefois comme il a vu, dans l'intervalle, le monde plus vieux de mille ans, de dix mille ans, de trente mille ans, il faut donc qu'il existe en même temps des états de l'univers en des temps différents, ce qui ne va plus du tout. Je ne réfute pas ce roman, qui est beau, mais je tire un peu au clair, il me semble, cette condition du temps, qui est que toutes les choses le parcourent ensemble et du même pas. Et j'aperçois aussi une opposition étonnante entre le temps et le lieu, qui est en ceci, que deux choses n'occupent jamais en même temps le même lieu, tandis que toutes les choses sont toujours logées ensemble, si je puis dire, dans le même instant. De quoi le lecteur naïf voudra rire, car ce n'est pas là une grande découverte. Mais l'algébriste n'en rira pas, s'apercevant que les fictions logiques trouvent aussi quelquefois résistance, et de là cherchant pourquoi.

3 novembre 1923.

383

Le nationaliste est, autant que j'ai pu remarquer, un homme triste, qui a mauvaise opinion des autres hommes et peut-être de lui-même. Il pense que l'homme est un

redoutable singe, qui n'est bon que dans la guerre, par le danger, par la fatigue et par la plus sévère discipline. Mettons-les tous au pas de l'oie. Bref, il n'y a d'ordre que d'une armée, comme il n'y a de vertus que dans l'armée et par l'armée. Hobbes, posant que l'homme est loup pour l'homme, a développé une bonne fois cette sévère doctrine; elle se tient. Il ne faut pas moins que l'idée de la Patrie, et encore dans l'effervescence réglée, pour assurer la seule paix possible entre des hommes violents, envieux, et, ce qui est pire, rongés d'ennui. On dit que les nations ne se conservent que par une guerre continuelle, et cette pensée s'entend assez si les nations sont comme de grands loups; mais ce rapport est extérieur encore. Il faut saisir une relation plus intime entre la guerre extérieure et l'ordre intérieur. La guerre est bonne en soi parce qu'elle entretient les pouvoirs et l'obéissance. Ce rapport est senti par mille témoignages, quand il n'est pas compris; et c'est par là que tout esprit conservateur aime la guerre; oui, même le prêtre, qui, par sa doctrine, condamne toute guerre.

Les radicaux doivent réfléchir, au moins une fois en leur vie, sur ces amères vérités, qui forment le système de la fatalité humaine. Ils vont d'instinct contre la citadelle et ne se trompent pas toujours. D'instinct à croire que l'homme n'est pas loup, et que l'on peut faire un autre ordre que celui du camp retranché. D'instinct contre la guerre, parce qu'ils voient bien que la guerre confirme les tyrans. D'instinct contre les tyrans, parce que les tyrans vont toujours cherchant la guerre qui est comme leur milieu vital. D'instinct contre le pouvoir militaire, qui toujours envahit le corps politique, et entretient la maladie en même temps qu'il offre le remède. D'instinct contre les prêtres, parce que le pouvoir dogmatique est allié par le dessous avec le pouvoir militaire, en dépit des doctrines évangéliques, et par une duplicité essentielle. Tous ces mouvements de l'instinct forment système. Mais il faudrait une ou deux têtes pourtant qui comprennent le système. Car l'autre système a de l'âge; il est rangé en bataille, et bien fort par l'expérience des siècles; au lieu que le système radical est jeune encore, et presque sans ruses.

« France d'abord », dit le radical. Mais attention. C'est le cri de l'Autre. Si la Patrie est la fin dernière, la plus

haute, tout le système de la force revient. Si, dès que la force nationale est engagée, il n'y a d'autre solution que la victoire, alors tout est réglé. La formation intérieure de l'État obéit à la loi de guerre. Les noms n'importent guère. Voici la raison d'État et le secret d'État; voici toute hiérarchie restaurée, l'administration irresponsable, l'usine changée en caserne, les riches tyrans d'opinion, et le prêtre instituteur. Tout le monde sent bien que la République radicalement instituée tuera la guerre; mais on comprend peut-être moins que l'attitude et les sentiments de guerre, quand ce serait pour exiger un paiement légitimement dû, rendent aussitôt impossible la République radicale. Certes ce difficile passage à la paix veut des ménagements et des compromis, et il est bon d'y penser. Mais il est nécessaire aussi que les principes soient affirmés. Et si la république allemande met son espoir en la restauration de la république française, il ne faut pas que cela effraye. Si cela effraye, scandalise, paralyse, alors le système de la force nous tient, la paix armée nous tient, et la guerre se montre derrière, fruit de misanthropie et de peur. Il faut que les radicaux repoussent une bonne fois ces deux perfides alliés.

17 novembre 1923.

384

Discours de l'instituteur. « Mes chers enfants, puisque le pouvoir aujourd'hui nous écoute, je veux rassembler en peu de mots ce que j'ai eu occasion de vous dire concernant la politique. Le premier article, le plus ancien, le mieux connu, est qu'il faut obéir aux pouvoirs, j'entends de bonne volonté, sans restriction, et au mieux. Cela va loin. Obéir aux lois d'abord, mais encore exécuter promptement les ordres reçus. Soit dans l'inondation, soit dans l'incendie, et surtout dans l'état de guerre, il y va de la vie peut-être; mais je ne vois point de pouvoirs possibles sans cela, ni d'action commune possible sans cela. Le serment d'obéir doit donc être souvent renouvelé dans vos cœurs. Quand il serait renouvelé publiquement chaque année, je verrais là une belle fête. À tes ordres, César. » Il est bon de dire que l'homme qui par-

lait ainsi avait un bras de moins, avec la renommée d'un fantassin irréprochable. Son discours ne sonnait pas creux.

L'homme sans peur et sans reproche avait encore quelque chose à dire. « Il faut, dit-il, une contrepartie. Ce contrat entre les citoyens et le pouvoir ne peut être ainsi fait que l'un ait tous les droits et que l'autre n'en ait aucun. Ne discutons pas sur le droit d'agir, de posséder, de louer son travail, de le refuser, même d'exprimer ce que l'on pense. Ces droits, de même que le droit d'élire, de critiquer, de contrôler, sont réglés par des lois qui sont mieux que passables. Mais je laisse ce détail pour en venir à l'essentiel qui est le devoir de penser librement. Dès que le citoyen est crédule, tous les droits sont comme abolis. Il ne faut point croire. Cela est très pénible de ne point croire ce que dit un homme éloquent et qui occupe la plus haute place. Mais comprenez aussi qu'un tel homme plaide toujours pour lui-même, qu'il est juge et partie, qu'il est entouré de flatteurs, qu'enfin il exerce le pouvoir, chose enivrante, aveuglante. Il sera trompé, il se trompera lui-même. L'histoire des peuples, comme je vous l'ai montré, est l'histoire des erreurs où tombe naturellement tout pouvoir qui gouverne aussi les pensées. Donc examinez, instruisez-vous, écoutez les uns et les autres. Dans les cas difficiles, sachez douter. L'opinion règne toujours; elle se fait sentir par le vote, mais bien avant le vote. Chacun de vous est partie de l'opinion et modérateur du pouvoir. Le muet refus de croire y suffit.

« Encore un mot là-dessus, mes amis. N'acclamez point. L'acclamation vous revient et vous prend au cœur. L'acclamation a fait tous les maux de tous les peuples. Le citoyen se trouve porté au-delà de son propre jugement, le pouvoir acclamé se croit aimé et infaillible, toute liberté est perdue. Le lourd devoir d'obéir n'est plus limité ni tempéré par rien. Je décris ici des mœurs nouvelles; je vous trace un pénible devoir. Mais, mes amis, si l'on veut être libre, il faut le vouloir. Et n'oubliez jamais que les pouvoirs seront modérés, prudents, circonspects, préservés à jamais de l'infatuation, raisonnables enfin, et ménagers de vos biens et de vos vies, si seulement vous vous privez de battre des mains. »

Le plaisant est que le pouvoir le plus ombrageux ne peut rien trouver à reprendre dans ce discours; mais il

bouillonne à l'entendre; il voudrait appeler ses gardes; il espère, il appelle de tout son cœur la désobéissance, cette autre garde des rois.

15 décembre 1923.

385

Noël n'est pas un soir ni une fin. Noël est une aurore et un commencement. Cette messe est à minuit et célèbre un enfant. Cependant l'hiver a commencé; la neige ensevelit l'automne; les arbres montrent leurs squelettes dépouillés; le vent du nord descend sur la terre. Mais l'œil voit d'autres signes; le ciel se creuse par ces légères architectures de la forêt; la lumière est comme délivrée; la neige double le ciel. Sur les bourgeons du marronnier j'ai touché une sève visqueuse. Les astronomes de leur côté mesurent ce solstice traînant; le soleil a fini de descendre. Ainsi tous les signes s'accordent, et la jeune espérance est fêtée justement quand il faut.

Les anciens peuples avaient tous des danses réglées qui figuraient les choses du ciel et les saisons; c'est ainsi qu'ils se souvenaient; c'est ainsi qu'ils se persuadaient eux-mêmes. On dit souvent là-dessus que ces danses figuraient la mythologie; mais je suis assuré au contraire que la mythologie fut un commentaire de ces danses, qui premièrement exprimèrent le rapport de l'homme à la nature des choses, tout à fait de la même manière que le chant des oiseaux raconte le printemps. Ainsi l'ancien culte fut d'abord en action, et absolument vrai. C'est de là que les hommes prirent leurs idées. Je veux bien que penser ce soit, selon un mot connu, se retenir d'agir; mais je dirais plutôt que penser c'est s'arrêter de danser, ou bien regarder danser. Car il faut un objet à nos pensées comme telles; il faut un autre monde, solide comme le monde, image du monde, et autre que le monde. La première contemplation fut danse, et la première réflexion fut contemplation de la danse. Pensez-y avec suite. On ne peut compter sans les noms de nombre; mais comment nommer les nombres avant d'avoir compté ? Cherchez d'un autre côté; le nombre fut sans doute une abstraction de la danse, et autrefois sacré, comme la danse.

Le détail échappe. Mais posons seulement que l'accord des signes fut toujours adoré. On peut comprendre alors cette mythologie universelle, où la forme humaine représente une partie ou un aspect de la nature inanimée. Si la danse est la plus ancienne vérité, tout s'explique; et aussi comment l'ordre de la nature fut naturellement exposé sous la forme d'un récit légendaire. La légende fut la première explication de la danse. Comment expliquer autrement ce sens de mythes, qui se retrouve et se redouble jusque dans leurs derniers replis ? La fête fut d'abord juste, non moins juste que le chant des oiseaux. Elle exprima l'ordre universel. Les récits que l'on en tira furent gouvernés par ces gestes infaillibles; aussi n'y a-t-il pas une faute dans ces métaphores qui furent les anciens dieux. Personne, ou presque, ne remarque que les poèmes sont régulateurs à la fois et révélateurs de nos sentiments; mais tous l'éprouvent. Encore bien moins remarque-t-on que les mythes sont les régulateurs à la fois et les révélateurs de nos pensées; mais aussi ceux qui éprouvent cet accord dans le moment de la prière sont transportés si violemment par cette beauté inexplicable, qu'ils sont disposés alors à accorder beaucoup et même tout à la théologie raisonneuse. Toutefois cette théologie elle-même convient que celui qui prend le mythe pour vrai en ses apparences, et qui adore directement et simplement les images, est plus près du vrai que les docteurs. Mais celui qui comprendrait que la prière est une parfaite perception de la nature et de l'homme ensemble serait encore plus près des dieux[a]. Je pense à la vieille femme dont parle Rousseau dans l'*Émile* et qui ne savait dire comme prière que : « Oh! » Ce fut le plus simple des psaumes, et c'est le modèle de tous. On explique par là que le sentiment de la nature soit puissant dans les poèmes;

O récompense après une pensée
Qu'un long regard sur le calme des dieux[1] *!*

Le poète sent directement les choses, la beauté des choses, et les dieux ensemble. Les saints ont quelquefois esquissé ce poème.

29 décembre 1923.

386

La sagesse vulgaire, qui simplifie tout, veut qu'un homme soit tout bon ou tout mauvais. L'homme réel fait voir tout à fait autre chose. Méchant dès qu'il a peur, et bon à l'ordinaire. Scrupuleux au jeu, mais rusé et trompeur dans le commerce, ou bien tout au contraire. Exact aux paiements commerciaux, mais trompant l'État. Sûr associé, mais trichant aux balances. Prodigue, négligent, oublieux des dettes par l'habitude du déficit; le même administrant très bien la richesse, si elle lui tombe. Paresseux aux actions faciles, diligent aux difficiles; brutal un jour, et l'autre jour héroïque. Menteur jusqu'à l'impudence s'il s'y met; franc jusqu'à l'imprudence en une autre occasion et sur un autre départ. Tel prendra dans votre bourse, à qui pourtant vous pourriez confier votre bourse. La guerre fait voir de ces contrastes; un homme courageux, dévoué, simple et cordial dans les dangers, héroïque aux blessés ou pour éteindre les poudres; le même tient les plus vils propos sur la prostitution des femmes, dont il avoue qu'il vit à l'ordinaire. Soucieux d'un certain honneur, et nullement d'un autre honneur. Tel chef, ombrageux, violent, blessant, ailleurs juste et sage, et même compatissant et bon. Le même homme. Chacun, en ces diverses actions, en ces sentiments opposés, montrant le même pli de moustache, le même œil, le même paquet de muscles, enfin cette nature immuable, avec ses vertus propres et ses vices ensemble. J'ai connu un policier de l'espèce la plus perfide, capable d'abuser d'un secret surpris, mais non pas d'un secret confié. C'est un grand art de reconnaître en chacun cette partie de pont, en quelque sorte, sur laquelle on peut passer.

Comment débrouiller tout cela ? J'ai vu qu'on pouvait aller assez loin par deux idées. La première est qu'un métier fait vertu, surtout quand l'action est difficile. Un bon nageur sera héros parce qu'il nage bien. Tel qui a peur sur la mer, où il ne peut rien, mettra son honneur à dompter un cheval. Un chirurgien, de ceux qui n'ont point de pitié, sera dévoué au-delà des forces par cela

seul qu'il voit d'effrayantes plaies à recoudre et un beau travail à faire. Bien voir la chose et la changer comme on veut, cela fait un bonheur plein. Je suppose qu'un faussaire, de monnaie ou de billets, est autant attiré par le difficile du travail que par le profit. Toute ruse plaît par elle-même, et toute action est ruse. Je me fierais à Ulysse.

L'autre idée est que tous les hommes, ou presque, ont des parties de pure vertu, par un certain genre d'honneur auquel ils ne manquent jamais. On peut se fier à la promesse d'un voleur, dès qu'il la donne de manière à se croire engagé, j'entends à l'égard de lui-même. Presque tous les hommes trompent sans scrupules celui qui se défie, comme on voit dans les marchés. Celui qui se vante de ne se point laisser tromper, c'est celui-là que l'on trompera si on peut; à lui le cheval peint; mais je ne crois point qu'un marchand trompe jamais un enfant. César Birotteau[a], le parfumeur, héros de la probité commerciale, aurait sans doute préféré, entre deux flacons, celui qui mentait le mieux. Nul n'hésite à tromper au jeu de cartes, dès que la tromperie est de règle; aussi les ruses de guerre ne font point difficulté pour un homme d'ailleurs incapable de tromper ses amis. Ceux qui se fient aux promesses de politesse, qui sont comme bonjour et bonsoir, ne savent point la langue. En revanche, dans les contes[b], miroirs de l'homme, il se trouve toujours quelque forme de serment qui engage même les enchanteurs et les dieux. Il n'y a peut-être pas d'homme sans foi ni loi; mais il n'y a guère d'homme, et peut-être n'y en a-t-il point, en qui foi et loi s'appliquent à tout. Prudence et confiance sont fortes l'une par l'autre.

29 décembre 1923.

1924

387

Autant qu'un député juge à la manière d'un arbitre, et sans considérer un parti et l'autre, le peuple est libre, aussi libre que la condition humaine le permet. Ce qui aura semblé nécessaire, utile, ou permis, au plus grand nombre de ces arbitres sera tenu pour tel, et très raisonnablement. Il n'en sera plus de même si le député considère les partis. Car, si l'accusé, ici le ministre, est un des chefs de son propre parti, il le soutiendra peut-être sans trop examiner, en vue de se rapprocher de la tête. Si l'accusé est soutenu par l'autre parti, encore bien mieux notre homme imaginera quelque ministère pour lui-même ou pour ses amis. Dans tous les cas il combattra comme soldat d'une armée; il combattra au lieu de juger. C'est ce qu'on voit toujours à quelque degré, car rien n'est parfait; mais le degré est ce qui importe. Supposez qu'un puissant parti occupe le pouvoir, et paraisse en mesure de punir les indisciplinés et les traîtres par une exclusion efficace, tout contrôle est rendu impossible et la liberté est perdue.

Les choses ne seront jamais tout à fait ainsi, parce que nul système électoral ne détournera tout à fait le peuple de disloquer les partis et de choisir des hommes. Mais il faut convenir que le système des listes, qui vise toujours à écarter les isolés, nuit au contrôle et donne plus de liberté aux pouvoirs quels qu'ils soient. Vouloir que le chef aime le scrutin d'arrondissement, c'est trop demander. Les hommes font voir ici une clairvoyance admirable. Observez les opinions, et vous remarquerez qu'elles dépendent des fonctions. Tout homme qui tient une

parcelle des pouvoirs, quand ce ne serait qu'un chef de bureau, est pour le scrutin de liste et contre le scrutin d'arrondissement. Aux yeux de celui qui n'est point du tout chef, la proportionnelle est suspecte en ceci qu'elle suppose des listes et des partis. Par la même raison tous les tyrans, grands ou petits, tiennent pour la Représentation proportionnelle. Les socialistes ne sont pas loin de le comprendre, mais seulement par les effets, et non point par les causes; sans compter qu'ils sont aisément un peu tyrans, et de bonne foi. « Si j'étais roi », telle est leur chanson.

Si tu étais roi sans contrôle, tu serais un mauvais roi. Il n'est point de sagesse qui ne s'use à exercer le pouvoir. L'importance, une pointe toujours d'entêtement, les difficultés réelles, l'excès même du travail et le poids de mille affaires, enfin la mécanique du pouvoir, qui est l'administration, tout contribue à jeter le chef en de folles entreprises. Je le suppose honnête, attaché au bien public, amoureux de vraie gloire; cela ne changera rien. Et pareillement je suppose que ceux qui l'ont choisi soient réellement le plus grand nombre, cela ne changera rien si ceux qui l'ont choisi n'ont pas le pouvoir de le modérer. Que les femmes votent, cela ne changera rien. Mais au contraire, soit que les hommes votent seuls, soit que les femmes s'y joignent, et que les chefs de famille aient plusieurs voix ou non, pourvu que le député soit tenu par ses électeurs et non par un parti, le pouvoir sera tenu de dire ses secrets, d'exposer ses projets, d'étaler ses comptes; et tout ira passablement.

12 janvier 1924.

388

L'esprit chrétien n'est pas encore développé, même en ses premiers replis; nous n'apercevons pas le moment où l'idée même du jugement intérieur appellera son opposé, c'est à savoir une forme politique purifiée, dont nous n'avons presque aucune idée. Selon les vues profondes de Hegel, qu'il faut elles-mêmes développer hardiment, la religion n'est jamais que la première réflexion sur les

monuments, parmi lesquels je compte les légendes; et la philosophie elle-même n'est qu'une réflexion sur la religion. C'est pourquoi je dis que la libre pensée n'est et ne sera autre chose que le christianisme développé. Je dis développé; non point réconcilié avec l'ancien ordre politique; non point interprété d'après l'ancienne logique; mais lui-même devenant logique et finalement politique.

Je prendrai en exemple le salut individuel, où Comte lui-même, si attentif à recueillir l'héritage humain, n'a pourtant reconnu que l'égoïsme renaissant. Il est clair qu'il faut coopérer d'abord, et, coûte que coûte, sauver les autres en même temps que soi, et ne point quitter femme, amis et compagnons pour soigner sa propre âme. Rien n'est plus évident; toutefois il y a beaucoup de choses évidentes et qui ne s'accordent point. Il faut coopérer pour la paix; très bien. Mais le moindre essai dans ce sens-là fait paraître une autre guerre. La grande guerre a porté cette contradiction et nous la jette maintenant en discours irréfutables. Suivons l'autre idée, si jeune encore; il est assez clair que l'élément de la guerre est cette colère intérieure en chacun, si aisément parée en indignation. Le monde des hommes est agité en tous sens de ces généreuses colères, saluées sous le nom de courage. Mais nous ne poussons point au-delà. Autour de cette idée nous voyons se reformer les légions de César.

Où donc le salut, sinon dans une retraite à l'intérieur de soi-même en vue de se bien gouverner? Chacun reconnaît promptement, d'après ses premiers essais, qu'il est difficile d'aider les autres; mais c'est encore trop peu savoir. Il faut comprendre, par jugement irrévocable, que les moyens de force, et même d'apparence douce et persuasive, sont nécessairement soumis aux lois de la force. Cette vue prise, et ce monde une fois exilé de nous, une autre idée se montre qui est que la paix de chacun avec soi sera nécessairement la paix universelle. Ainsi c'est par gouvernement de moi-même que j'aide les autres, et seulement ainsi. En toutes choses; car si je ne convoite point, j'établis la justice autant qu'il est en moi; si je ne violente point, j'établis la liberté autant qu'il est en moi. Ce que traduit exactement et sans la moindre erreur cette poétique doctrine d'après laquelle celui qui a sauvé son âme intercède et prie pour tous les autres. Mais ce n'est pas assez de croire; il faut savoir. Cela est ainsi. Tous les

maux humains viennent de ce que je me jette à sauver les autres d'esclavage, d'injustice et de violence, au lieu de me sauver moi-même. Dans le juste, toutes les fois qu'on le rencontre, on reconnaît non sans étonnement un certain refus d'aimer et même d'aider, par un regard à l'ordre invisible et immédiatement universel où le sage gouverne absolument. Mais la plupart des désordres de la bonne volonté seront réformés, non par une loi, plutôt par la loi des choses qui, sans la moindre erreur, nous renvoie l'effet de nos passions. Seulement[a] cela est encore plus admiré que compris. On s'étourdit à chercher une loi civile qui préserverait les hommes d'être violents, injustes, esclaves. Au lieu que c'est parce qu'ils ne se sauvent point chacun de violence, d'injustice et d'esclavage, que la loi civile est corrompue par ce mélange d'amour et de vengeance.

12 janvier 1924.

389

D'Annunzio conte, dans ses *Nocturnes*[1], une des plus belles histoires du monde. Un aviateur s'envole au-dessus de l'Adriatique et voit le soleil rouge se lever sur la mer. Alors il croise les bras, se laisse balancer sur les vagues de l'air, et chante. Il ne put jamais retrouver ces paroles ni ce chant. Il faut renoncer à orner ce récit; on ne fait point le poème d'un poème. Mais chacun ici reconnaît l'homme.

Je viens de lire un beau récit d'un pêcheur de morue sur le Grand Banc. Ce n'est que peine et misère, et presque au-delà de ce qui est supportable. Mais quoi ? Ce contemplateur, dès qu'il en trouve le temps, se couche sur le beaupré et ne se lasse point de voir l'étrave ouvrant les flots comme une charrue. Il faut prendre l'homme comme il est; non point au-dessous de lui-même mais au-dessus. Je trouve ridicule de se demander si les hommes du *Dixmude*[2] n'eurent point un peu peur d'une tempête annoncée; ce n'était qu'une note sur du papier. L'imagination ne se règle point sur de tels messages. Tout départ hors de nos habitudes donne par lui-même une

sorte de peur, mais surmontée. Comment ne pas comprendre que ce genre de victoire compte parmi les plus hauts plaisirs de l'homme ? Le dompteur de chevaux a tenté bien d'autres entreprises. La mer invite au voyage. Tout ce que vous direz des ambitions de Christophe Colomb est faible; il voulait voir seulement l'autre rive. Maintenant les hommes veulent voir la terre de haut; dès qu'ils ont la moindre expérience des moyens, l'air les appelle. Mais ce spectacle sublime est encore de trop. Le sublime est dans toute victoire, et l'homme veut vaincre, et au fond toujours se vaincre lui-même.

La guerre n'est aussi qu'une entreprise, la plus effrayante de toutes, parce que c'est mon intrépide semblable qui fait obstacle. Mais aussi la guerre n'a nullement pour fin de vaincre, ni même d'humilier. La lâcheté ou l'abaissement de l'adversaire blesserait comme une offense à l'espèce. Aussi voyons-nous que l'hommage à l'ennemi qui s'est bien battu est de tous les temps; d'où cette ancienne coutume, de réconcilier par le combat. Ces idées sont claires et belles; elles auraient établi la paix sur la terre sans cette erreur où tombent communément les spectateurs de ces choses, gens qui ont mal vieilli, gens assis, gens noués et dyspeptiques, misanthropes enfin par dégoût d'eux-mêmes. Ceux-là ne peuvent point comprendre que l'on se risque et que l'on mette sa vie au jeu sans quelque nécessité supérieure. Cette idolâtrie à proprement parler est l'effet de l'âge et de tous les genres de faiblesse. D'où ces éloges du courage, qui font rougir les forts. C'est ainsi qu'un avare louerait la dépense. Mais ce tremblement imite mal l'héroïsme. Avares et prudents, puisque vous l'êtes, puisqu'il faut l'être par les années, soyez-le donc pour ces vies généreuses. C'est une très sage économie qui donne le gouvernement aux vieillards. Le froid de l'âge devrait faire que l'intrépide espèce ne se détruise pas elle-même. Mais que le sort nous garde de ces hommes qui n'ont point su être jeunes et qui ne savent point non plus être vieux.

26 janvier 1924[1].

390

Je suppose que je sois roi de France par la grâce de Dieu, et père de tous les chasseurs à pied. Me voici vainqueur et devant mon livre de comptes, de tous les comptes, ayant charge d'assurer, de prévoir, de modérer; rassemblant ces espérances, ces craintes, ces mouvements d'humeur et cette volonté de joie; formant enfin la pensée commune, à mes risques, sans rien trahir, sans rien forcer. Penserais-je en avoué ou en procureur? Non, mais plutôt en père de famille, et d'après ce principe du droit universel que la conciliation doit toujours être essayée avant le procès. Ainsi, au nom du peuple français, j'aurais voulu écrire au peuple allemand une lettre publique. Et voici en projet ce que j'y aurais mis.

D'abord hommage aux héros; rien n'est plus facile, rien ne délie mieux les cœurs. Le courage est beau; beau de premier mouvement; encore plus beau dans l'attente, dans la boue, alourdi de tous les travaux ensemble, sous une discipline qu'on s'interdit de juger; sans même voir l'ensemble, sans être maître de l'avenir ni même de l'heure; en présence seulement de l'extrême peur et de l'extrême fatigue ensemble, avec la charge de les surmonter l'une et l'autre, et la mort pour récompense. Tel fut le sort commun des combattants. Il serait fou de penser qu'ici nous admirons le Français et vous l'Allemand. Tous nous admirons l'homme. Il faut insister là-dessus. Mille preuves le font voir; fermer les yeux à ces preuves, c'est faire injure à l'homme. Ici donc rappeler les soins aux blessés, des deux parts les mêmes; les égards aux prisonniers, des deux parts les mêmes; aussi les effets d'une action terrible, où l'homme n'épargne pas plus les autres qu'il ne s'épargne soi-même; une sévérité souvent aveugle; la pitié jugée criminelle; la fureur d'un mouvement emporté; la pression d'une nécessité déchaînée par l'homme et plus forte que l'homme; enfin cette vertu à visage de monstre; la guerre en un mot dont les lois inhumaines sont les mêmes pour tous. Chacun payant de sa vie. Paix donc sur les morts. Pardon aux cruels, estime aux braves, car ce sont les mêmes.

Malheur commun. Dans les masses, ici comme là, obéissance nécessaire. Dans les chefs, ici comme là, précaution nécessaire, précipitation presque inévitable, secret, pensée trouble, enivrement à ce jeu; volonté délivrante, qui se porte au plus difficile. Pour juger les chefs il faudrait un arbitre; il n'en est point sur cette planète. Au reste tout peut se soutenir, et de bonne foi, quand la douleur, la crainte et la colère argumentent en chaque homme. Ainsi tout va recommencer. Par les intérêts en apparence; en réalité par les passions. Au reste, la guerre coûtant ce qu'elle coûte, qui oserait parler de faire la guerre pour s'enrichir ? Nous la ferons donc, si nous la faisons, pour des passions auxquelles nous ne pouvons croire. Il n'y a pas de doute; cette guerre fut fratricide. Par les idées, par la poésie, par la divine musique, par le courage, par la force, par l'enthousiasme, par cette fureur de dominer qui vient d'une horreur de subir, vous êtes nos frères; et non seulement par l'idée, mais par une étroite ressemblance. Assurément de telles déclarations ne règlent pas tout, et mon chancelier vous dira le reste, qui n'est pas peu. Mais cela, que je viens de vous dire, je sais qu'il ne vous le dira pas, étant prudent et sec comme il convient. Voilà à peu près ce que je dirais si j'étais roi. Mais ne suis-je pas roi ?

26 janvier 1924.

391

On raconte de Liszt et de Chopin une de ces anecdotes diaboliques qui flattent en chacun de nous la partie médiocre. En quelque château on voulut entendre Chopin improvisant, toutes lumières éteintes. Liszt alors lui dit à l'oreille : « Laisse-moi jouer à ta place; ils n'y feront pas de différence. » C'est ce qui fut fait. Alors s'éleva dans la nuit le chant inimitable; l'âme unique se fit connaître par cette attaque du clavier qui délivre le son, efface le bruit, humilie le chant. Jamais, pensaient-ils, Chopin ne fut mieux lui-même. Aux lumières, il y eut un peu de confusion.

On ne sait ce que Chopin pensa de cette expérience.

Je ne suppose pas qu'il l'ait bien prise, j'entends à la parisienne, et se moquant de lui-même. Balzac dit qu'il y avait du singe en cet artiste, et jusqu'à effrayer. D'un tour de main dans ses cheveux et d'une grimace Chopin imitait l'un ou l'autre. Mais sa musique ne se moque jamais et n'imite jamais; je n'y entends jamais le plus petit écho de cette singerie du chien qui aboie quand le piano chante. J'oserai dire en revanche que j'ai entendu plus d'une fois dans la musique de Liszt quelque chose de ce bruit diabolique qui menace toujours la musique.

On raconte aussi de Chopin qu'il ne se plaisait pas à jouer devant les foules, parce qu'il ne savait pas déchaîner le redoutable bruit qu'un piano enferme. Il n'avait pas, pour tout dire, ce qu'on appelle bien plaisamment la puissance, comme si toute la puissance possible n'éclatait pas dans un chant solitaire, grêle et presque sans corps. Mais que de musiciens, comme on peut l'entendre de nos jours, s'étudient à couvrir la musique comme par un bruit de chaises remuées ! Chopin n'a pas écrit pour l'orchestre. Il craignait ce bruit, si aisément mystificateur. Stendhal, dans le même temps, resserrait sa phrase et se gardait de vocifération. La belle prose est assez bien gardée contre les singes. Pour la belle musique, je ne sais si on en pourrait dire autant. Chopin, d'après ce que l'on sait, ne supportait aucune espèce de méprise. Un jour il fut reçu en même temps qu'un musicien de second ordre auquel on témoigna une nuance de respect de plus qu'à lui; il ne revint plus. Voilà un trait que j'approuve; et si j'étais ambitieux, c'est ainsi que je le serais.

Qu'aurais-je rêvé ? Quel genre de triomphe ? Eh bien, voici. Être auditeur en cette fête nocturne. Être capable de faire à Chopin cette offrande, de bien l'entendre. N'en croire ici que mes oreilles; savoir goûter le son comme on goûte un fruit; savoir reconnaître un homme en cette nuit comme on reconnaît un visage. Saisir des traits aussi distincts que ceux d'un visage dans cette perception de la nuit et de l'heure, rassemblée dans un homme et renvoyée par les sons. Être assez attentif et assez présent au monde pour le retrouver en son intégrité et pureté dans le chant du génie; me disposer et m'accorder en attente comme une harpe; attendre les touches de l'air inspiré. Au premier choc, me trouver en doute et inquiétude; à la deuxième minute de tromperie me lever et dire : « Mais

ce n'est pas Chopin. » Vous voyez si je suis ambitieux[a]. Une telle épreuve, qui n'est pas difficile à réaliser, a de quoi effrayer un ami de la musique. C'est un examen du jugement que de poser la question : « Est-ce de Haydn ou de Mozart ? » alors que ce n'est peut-être ni de l'un ni de l'autre; nul de ceux qui sont alors trompés n'est bien fier. Certes, nul n'a l'idée que la création de Liszt ressemble à celle de Chopin; nul ne se permet de laisser échapper l'homme en son plus beau moment. Et c'est pour un Chopin qu'on se le permet le moins, lui dont la musique semble révéler l'auteur par des signes éclatants. Un jour dans un salon de Londres un monsieur Frédéric, fort poli, qui était venu avec Mendelssohn et Schumann, ôta ses gants et se mit à jouer. Il y eut comme un soupir de saisissement, un murmure qui nommait Chopin. À la bonne heure! C'est là la gloire pure; voilà qui relève la nature humaine.

26 janvier 1924.

392

Les Grecs composaient et conciliaient, par cette prudence politique qui ressort de tous leurs écrits. Même dans l'existence homérique ils se trouvent séparés du destin par un peuple de dieux intermédiaires, d'où un retard dans l'accomplissement, qui laisse respiration. Et ces fictions représentent assez bien notre pratique; car que faisons-nous jamais, que gagner du temps sur les nécessités extérieures, qui finiront par vaincre ? Cette sagesse s'exprime presque chrétiennement dans la résignation stoïcienne qui compose le devoir quotidien et l'étroit et suffisant passage pour nos actions avec une fatalité invincible.

La liberté, de sa nature infinie et miraculeuse, s'est trouvée posée au milieu même du peuple juif, parce que le destin y était immédiat et comme irrespirable. Je conseille de lire la Bible d'un seul trait, en vue de contempler une existence impossible. Depuis la Genèse ce n'est toujours qu'une création sublime, violente, absolument arbitraire au regard de l'existence humaine, qui est ché-

tive et comme néant. Je n'y vois point d'espérance, ni aucun essai d'industrie ou de vraie politique, mais seulement une prompte obéissance, qui n'arrive pourtant pas à courir aussi vite que le châtiment. Toutes les fautes sont égales au regard de l'absolue volonté. Les enfants de la faute sont maudits avant de naître. La lettre règne. La guerre y est métaphysique. Chacun des combattants accomplit la volonté de Dieu pour sa part. C'est ce qu'annonce le sacrifice d'Abraham; mais je trouve dans l'*Exode* une plus forte image de la nécessité : « Lorsque Moïse élevait sa main, Israël était le plus fort; et lorsqu'il baissait sa main, Amalek était le plus fort. Les mains de Moïse étant fatiguées, ils prirent une pierre qu'ils placèrent sous lui, et il s'assit dessus. Aaron et Hur soutenaient ses mains, l'un d'un côté, l'autre de l'autre; et ses mains restèrent fermes jusqu'au coucher du soleil. » Ces hommes ont contemplé l'Éternel. Aussi la plainte de Job ne cesse pas d'adorer.

Voltaire n'a pu surmonter cette idée écrasante. De temps en temps il essaie son rire contre le sublime, puis il revient à sa propre condition, souffrante et misérable et aux combinaisons de la volonté divine, qui a fait tout bien; d'où le poème de *Candide* qui s'élève à une sorte de grandeur biblique. Cette idée d'une finalité qui gouverne par les causes est pourtant vraie, car tel est bien notre destin à tous, dès que nous l'acceptons. Et dès qu'un homme croit fermement qu'il ne peut plus marcher, comment ferait-il un seul pas ? D'où devait naître, en ce peuple couché, l'idée antagoniste : « Prends ton lit, lève-toi, et marche. » Les miracles furent possibles cette fois-là, par l'excès du désespoir. Et, parce que la volonté de l'homme était frappée en son centre, étant privée absolument, systématiquement de cette foi en elle-même sans laquelle elle n'essaie même pas, ici devait se faire la résurrection, par la foi elle-même. Idée infinie; car celui qui pense à la limite ne se pense plus libre, et perd tout. Donc un autre absolu, d'autres possibles, d'autres relations, une autre vie. Par rapport à quoi l'immense existence devait paraître enfin ce qu'elle est, inexplicable en soi, inexorable, mais aussi sans aucune volonté mauvaise ou bonne, sans aucun décret mauvais ou bon. Les miracles de la foi mettaient le terme aux miracles de la nature; le destin était déchu de son rang. Ces idées se

dessinent; on les trouvera en clair dans Descartes; mais il s'en faut de beaucoup qu'elles gouvernent en la plupart des hommes. Bien plutôt, dès que la nécessité montre un visage humain, comme dans la guerre et dans tout ce qui s'y rapporte, les hommes reviennent aisément à l'ancien Dieu. Abraham lie tristement son fils. Aaron et Hur soutiennent les mains de Moïse.

9 février 1924.

393

Tout ambitieux va à la guerre comme le fer à l'aimant. La guerre, pensez-y bien, est le seul état où l'ambition se contente par sa propre force. Car le savoir-faire ici est bientôt appris, et finalement égal dans tous, surtout devant les hasards. Il reste à triompher par le courage, ou plutôt par le brillant du courage, qui n'est sans doute que le comble de l'insolence. Or qu'y faut-il ? Non point tant de force, ni une grande charpente, ni une adresse, ni une mémoire, ni une forte tête, mais seulement une grande ambition qui ne veut céder devant rien. La gloire d'oser n'est jamais contestée. Ce mouvement est le même dans le chef, quoique le danger soit alors moins visible. Dans les circonstances de guerre, il ne s'agit toujours que d'oser, ce qui est affirmer l'ambition. Ainsi chacun est récompensé justement selon son désir.

Si les belles statues se faisaient de même, si les beaux livres s'écrivaient de même, si toutes les belles choses naissaient selon l'ambition, la jeunesse se jetterait par là. Si seulement le prix de la course était donné au plus furieux, au plus avide de renommée, au plus impatient, l'ambition userait là son premier feu. Mais, en toutes ces choses, au contraire, il n'est pas bon de trop désirer, ni de trop mépriser. Les premiers essais font apparaître un champ immense de travaux, la science des maîtres et le prix de la modestie. Surtout dans les choses de l'esprit, les plus vantées de toutes, le désir de l'emporter sur tous produit aussitôt une sottise sans mesure. Le laid est adhérent au désir de plaire. L'ambition fait tache en peinture. L'architecture, encore plus sévère, ne passe

rien là-dessus. Mais l'art de l'écrivain est, à ce que je crois, le plus redoutable de tous. L'infatuation s'y voit, par le précieux, par la recherche, par l'emphase, par la simplicité voulue. La nudité de l'écrivain veut une entière pudeur. Sans aucun doute, ici, il faut renoncer premièrement à étonner le monde. Mais en tous les arts il y a de l'ascète. En tout atelier, le premier succès de l'ambitieux est de faire rire.

La gloire militaire ne demande point ces longs travaux, ni cette patience. Il suffit qu'on l'aime plus que la vie. C'est pourquoi toute déception déclare la guerre un moment. Puisqu'on juge des opinions d'après les écrivains, il n'est pas étonnant que la guerre soit célébrée. Toute phrase manquée cherche sang et vengeance. Entendez bien. Toute ambition déçue cherche ce genre de combat où ce n'est plus la puissance qui triomphe, mais le désir de puissance; où l'orgueil est finalement le plus fort; où l'humiliation est d'autant plus promptement vengée qu'elle est plus vivement sentie. Oser ici c'est vaincre; et qui m'empêche d'oser ? C'est ainsi que, par souvenir, un vieillard aigri voudrait encore courir aux armes. C'est ce que l'épée de l'Académicien représente passablement.

23 février 1924.

394

« Être ou ne pas être », l'anglais le dit avec moins de bruit encore. L'homme aux dents serrées ne veut point crier; mais, encore mieux, il ne sait point crier. Ainsi se trouve dominé, comme par un athlétisme de mâchoire, ce qu'il y a d'animal dans le cri. La musique délivre au contraire ce bruit émouvant, tout en le réglant d'autre façon et par une discipline de concert; et c'est encore l'assemblée qui discipline l'orateur. C'est pourquoi l'éloquence exprime un sentiment commun, et comme la masse de nos destinées, mais toujours selon la forme du monstre à mille têtes. L'éloquence est toujours politique.

La musique est toujours cosmique. L'univers s'y exprime tout, comme en ces danses antiques qui figu-

raient les saisons et les retours célestes. Seulement la loi du temps, composée dans la danse avec la loi des distances et des formes, est enfin purifiée de tout mélange dans la musique, d'où vient que l'inexprimable présence du monde, l'immédiate et indivisible présence, se traduit si bien par cette dimension commune à tout. L'homme se livre et s'abandonne à l'indiscrète musique; la profonde nature le porte ici par le dedans. D'où une sécurité un peu sauvage; c'est le jeu de l'écho et le mugissement sibyllin ensemble, mais dominés par la loi physique qui ne permet point que l'on sépare la beauté de la puissance, car les sons discordants s'entre-détruisent. On peut se plaire alors à ne point savoir où l'on va.

La prose ressemble à cet homme prudent, qui s'assoit par crainte de courir. La prose délie, par la cadence rompue, cette loi du temps et ce voyage qu'on ne peut refuser. S'arrêtant, elle arrête toutes choses, et se donne spectacle comme le Jupiter de *L'Iliade*. Les choses ne sont ici reçues que d'abord sur leurs idées; la prose refuse l'indiscrète présence; chaque chose à son tour, et selon l'ordre du géomètre. L'homme se fait sa place; cette place est vide assez longtemps; mais par cette attente, et par cette juste disposition de la scène, admirez ce moment où l'homme s'y montre, éclairé de toutes parts comme il faut. Il paraît tout entier alors, et c'est un beau moment; c'est le trait. C'est Voltaire, c'est Montesquieu qui paraît un moment. Cet art[a] étonnera toujours, car on n'y peut croire, et l'on relit pour s'assurer qu'on n'y peut croire. On n'y est que mieux pris.

La poésie est le terme moyen; le plus riche sans doute en ce qu'il ne sacrifie rien, ni le choix libre, ni non plus la loi du temps, qui ne choisit point. Sur le rythme[b] qui ne fléchit jamais, l'esprit dessine, circonscrit, resserre, non pour charger, mais pour orner le temps de tout ce qu'il laisse, toutes choses tenant en une par le miracle de l'image. Temps redoublé et allégé. L'Univers même en sa loi transparente reflète le sentiment qui l'exprime déjà. L'esprit est mêlé aux éléments, d'où le sobre dessin de la chose reçoit une substance cosmique. L'existence apparaît. L'apparence prend une solidité inattendue; l'apparence est transformée en être. Poésie[c] est exactement création, par cet accord continu entre la perception la plus claire et le sentiment le plus intime. Telle est cette

parfaite éloquence, mais de soi à soi, fille de solitude et de silence. Attentive contre le bruit, et le doigt sur les lèvres. Oui, toujours amincissant ce peu de bruit nécessaire au rythme, toujours ramenant la musique au murmure, et retrouvant la forme par là. Ce qui s'accorde avec le menton athlétique du poète aux dents serrées. Ainsi se trouve un peu éclairé ce que l'on dit, qu'il n'y a de poésie que l'anglaise. Mais quel physiologiste expliquera, par des causes du même genre, et encore bien plus près de la chose, qu'il n'y ait de musique qu'allemande, de prose que française, d'éloquence que romaine ?

23 février 1924.

395

L'agriculture est une action que l'homme commence, et que la nature achève après un long temps, parmi des circonstances que l'homme ne peut point du tout prévoir. Le blé est mis en terre; peut-être la moisson déjà mûre sera-t-elle foulée par la pluie et l'ouragan; mais c'est ce que le semeur ne peut savoir. Aussi sème-t-il selon une année moyenne, qu'il ne verra jamais et que personne n'a vue. C'est la tradition qui le conduit, c'est-à-dire une somme d'expériences où les différences des années se perdent. Sa prudence n'est donc point réglée par une perception nette. Il suit la règle; et c'est seulement après une longue suite d'années qu'il saura qu'il avait raison de la suivre.

L'action du marin est tout à fait autre. Il tend sa voile, l'incline, l'étale ou la roule selon le moment; il surmonte une vague après l'autre, toujours au guet dans un monde mouvant, toujours attentif, toujours rompant la coutume. Car il n'y a point de règle pour le coup de barre; c'est toujours l'exacte perception et le prompt jugement qui en décident. Mais aussi le sillon qu'il creuse se referme derrière lui; la mer est toujours jeune, et tout est toujours à recommencer.

Les corps solides gardent l'empreinte et la forme. Je creuse un fossé; il reste. Assurément ce n'est qu'apparence, car tout est liquide; mais la terre coule lentement;

les pierres s'usent lentement; tout semble durable, et beaucoup de choses semblent immuables. Les vagues de la terre ferme veulent des millions d'années pour s'élever et redescendre. Ainsi dans le monde des corps solides, chaque petit système, fossé, mur, colline, ravin, semble indépendant des autres; la nature se trouve ainsi divisée et subdivisée. Ce spectacle n'instruit point. On pourrait décrire d'après cela une pensée continentale, conservatrice des métiers, des castes et des traditions, et, pour mieux dire, morceleuse en toutes questions et casseuse de cailloux. L'idée de la liaison, de la continuité, du balancement de toutes choses et en même temps l'esprit d'oser et d'inventer ont sans doute pris terre par les anses et les criques, remontant les fleuves comme font les saumons. Celui qui voudra comparer l'immense et massive Asie aux découpures de la petite Europe comprendra bien des choses.

Je ne compte pas le plus important, qui est cette politique marine, si différente de la terrienne. Un bateau est un système politique clos; les forces y sont bien aisées à compter, et l'exil par-dessus bord est de prompt effet. Mais, par compensation, le pouvoir du plus savant s'établit aussitôt, et se maintient par une continuelle épreuve, et par le jugement de tous. N'oublions pas que l'exécution immédiate, concertée et même rythmée, est ici la loi de toutes les actions; ainsi l'action du pouvoir circule dans le corps social tout entier; l'obéissance est subite, sans réflexion ni temporisation; le jugement s'oriente toujours vers la chose présente. En revanche je ne vois rien qui sente l'esclavage. Le travail serf suppose le fossé de terre, lent à se refermer. Sur la mer l'action ne laisse pas de traces et tout homme gouverne à sa place.

Remarquez encore ceci, qu'on n'écrit rien sur la mer; au lieu que la terre habitée est aussitôt couverte de signes, sentiers, tombeaux, vestiges, tisons éteints, ossements. L'homme suit l'homme, et pense selon une action étrangère. Un chemin est une sorte de loi, plus vénérable d'âge en âge. D'où une sagesse liseuse et historienne. L'antiquité fait preuve, et le signe écrit. Au marin c'est le lointain qui fait preuve, et l'inouï, sur le témoignage du dernier revenu. D'où deux genres de merveilleux.

8 mars 1924.

396

« Hé quoi! disait Bedreddin, faut-il qu'on ait tout rompu et brisé dans ma maison, qu'on m'ait emprisonné dans une caisse, et qu'enfin l'on s'apprête à m'attacher à un poteau, et tout cela parce que je ne mets pas de poivre dans une tarte à la crème ? Hé! Grand Dieu! Qui a jamais entendu parler d'une pareille chose ? » On reconnaît le style de Voltaire. Or ces lignes sont prises des *Mille et une Nuits* traduites par Galland en 1704. Je pourrais citer des pages entières du même ton. Que les amateurs d'histoire littéraire veuillent bien chercher par là, afin de mettre à l'épreuve un paradoxe assez piquant, que je veux seulement proposer.

La prose du grand siècle s'est formée par le raisonnable. Elle n'est puissante dans Bossuet, elle n'est piquante dans Molière, que par la nudité substantielle et les fortes articulations qui font paraître le rapport, ou, en d'autres mots, l'idée. Dans le sublime comme dans le comique, c'est le bon sens qui parle au bon sens. Or cet instrument de la sagesse occidentale allait, par un hasard étonnant, rencontrer une matière qui lui était étrangère, et même directement contraire. Cette langue, si bien soutenue par l'ordre extérieur, et si bien faite, par cela même, pour rétablir l'ordre des passions et ainsi assurer de lui-même l'honnête homme nourri de Descartes et de Port-Royal, cette langue trouve occasion d'exprimer la rêverie la plus folle, la plus tranquillement déraisonnable, la plus ignorante de la nécessité extérieure, la moins libre aussi par cela même, et où les passions elles-mêmes n'ont point de forme parce que le destin n'y a point de règle. L'humanité esclave, insouciante, qui croit tout et se résigne à tout, est reflétée en ce miroir de raison. Un contraste si violent entre la forme et le contenu devait faire paraître, en même temps qu'un genre d'ironie, un genre de trait et une moqueuse cadence. Pendant que l'honnête traducteur ajustait le sérieux de notre grammaire, qui juge toujours, à cet autre sérieux de l'enfance humaine, qui ne juge jamais, l'esprit négateur s'exprimait d'entre les mots, sans aucun dessein, et par le seul travail de l'ouvrier. On

voit ici comment l'art d'écrire précède la pensée. Et n'oublions pas que ces contes arabes furent à peu près autant lus que le *Télémaque* de Fénelon. Qui suivrait ce double fil ajouterait un chapitre à l'histoire de la prose. Sujet neuf.

Les historiens de la littérature se bornent communément à retracer la suite des idées et des sentiments, comme si le style dépendait principalement de ces conditions supérieures. Or je crois que, dans l'art d'écrire, comme dans tout art, le style est de métier et d'instrument, comme il apparaît assez pour la fresque, la peinture à l'huile, le pastel, la gravure, et encore mieux pour l'art du meuble et pour l'art du costumier. D'autant plus qu'il est de nécessité que tout homme apprenne à lire et à écrire avant d'apprendre à penser. Tout langage est d'abord ramage et gazouillement, comme des oiseaux. Ainsi dans notre traducteur des contes arabes, j'entends le ramage de Voltaire enfant.

8 mars 1924.

397

On peut appeler humanisme ce catholicisme des incrédules, qui fait que l'on juge universellement de ce que l'on fait, de ce à quoi l'on tient, de ce que l'on respecte, et même de ce que l'on aime. C'est le regard du trappiste. Mais il arrive ceci que le trappiste, s'étant retranché, ne s'intéresse plus aux affaires du monde pour les mépriser véritablement et comme il faut; ce n'est plus mépriser, c'est oublier. En revanche je parie qu'il se laisse prendre aux petits incidents du cloître, et les grandit et s'en nourrit l'esprit sans précaution, comme chacun fait des choses de son métier dès qu'il a perdu le sens de la contemplation réelle. Nier l'importance c'est une grande fonction, et qui fait l'homme. Mais aussi, c'est une sorte de sommeil que vouloir contempler en fermant les yeux. Le catholicisme traditionnel est négatif, faute d'un objet. L'Éternel est sans forme. Ce mouvement qui refuse est le mouvement juste et la santé de l'esprit; mais il faut savoir revenir; ainsi ces sages jansénistes à la manière de Saint-Simon le duc, qui faisait retraite en carême, mais

pour revenir bientôt au monde des ducs, comme avec un mépris de souvenir et un avertissement à soi de ne s'y pas trop prendre, et de ne s'y pas tout prendre. L'homme est médiocre dès qu'il se croit, dès que sa propre importance le comble, dès qu'il n'est plus rien hors de ce qu'il fait. Cela est vrai de tous métiers, petits et grands. Il n'y a presque point d'administration qui ne tue son homme, par ceci que ce qu'il fait lui est un monde suffisant; car il n'y a que l'univers qui soit suffisant. Comme la vue se repose à regarder au loin, l'esprit de même. Au lieu de dire qu'il n'y a point de sot métier, je dirais qu'il n'y a que de sots métiers. Et le métier d'empereur ou de pape est lui-même petit, si l'on ne le juge petit. Pauvre juge, s'il ne juge le juge. Marc Aurèle[a] eut ce genre de grandeur; aussi il garda l'Empire, tenant et n'étant point tenu.

L'esprit a cette puissance de juger et s'y retrempe. Mais il est corps, et toujours tenu en une certaine place par ces liens de nature. Avant de mépriser il faut faire, et croire avant de douter; on trouve appui, alors, pour rebondir; ainsi Marc Aurèle s'élançait de ses audiences; mais d'abord il faisait son métier. Cela use les passions. L'homme est ainsi fait que, faute d'un métier, son corps lui pèse. S'il est[b] comme absent de sa place, voilà un animal sans modération ni paix d'aucune sorte, et une terrible humeur, à défaut de passions. « Qui veut faire l'ange », et c'est Pascal qui l'a dit. Si Pascal s'était trouvé ministre de quelque chose, quelles vues perçantes et quel arbitre! Mais il ne l'a point voulu. Il s'est refusé à la terre nourrice.

Stendhal, dans *La Chartreuse,* donne l'idée d'un sonnet sublime. Le poète suppose que Fabrice descendant de cette tour et suspendu à cette corde qui lui écorche les doigts, juge les événements de sa propre vie. C'est être roi. Comte, si souvent profond, fut l'égal des plus grands lorsqu'il définit la prière par la poésie. Cette parole mesurée de soi à soi, par l'intercession en quelque sorte d'un poète vieux de deux mille ans peut-être, donne aussitôt du large, et la respiration convenable. Le regard de l'esprit se porte au loin et met chaque chose en sa juste place. Je retrouvais cette même idée, que je n'attendais guère, en lisant les observations et les raisonnements du célèbre Lyell sur les volcans. Le voilà mesurant l'âge de ces immenses chaudières, expliquant les falaises basaltiques,

par le feu, par les pluies, par le travail de l'Océan, par les vents, par les saisons, en un passé où l'homme n'était point. Ce genre de paysage repose l'œil. Aussi quel ministre, s'il eût daigné revenir à nos affaires! Ce qui nous manque, quoique nous soyons en chemin pour le faire, c'est l'homme universel, dans tous les sens de ce beau mot. L'homme de métier gâte nos affaires, par une conscience trop rapprochée de ce qu'il fait, et je dirais presque le nez dessus.

22 mars 1924.

398

Kant fut assurément une des plus fortes têtes que l'on ait connues. Mais Gœthe fut un penseur d'une autre qualité. Plus homme par les passions et par les folies de la jeunesse; plus homme aussi par la fonction; car il fut ministre, et sut faire sérieusement de petites choses, quoiqu'il restât bien au-dessus. D'où vient que le premier coupe ce monde en deux, promenant son être animal parmi ces apparences sensibles, et, par ce côté-là, presque automate, comme les bonnes femmes l'avaient remarqué; cependant que sa pensée faisait d'autres promenades, et au contraire tout à fait libres, dans le monde des pures idées. Il faut appeler utopie cette immense idée d'une autre vie, d'où nous sommes ramenés par la faim, la soif et les affaires de ce bas monde. En Gœthe, tout à l'opposé, on ne trouverait point de ces idées qui soient hors de lieu; mais par toute sa pensée il touche à la terre; il vit et il pense, et les deux ne sont qu'un.

Je suppose que le caractère de Kant redescendait toujours à l'humeur; aussi veut-il appeler pathologique ce qui n'est point l'impartiale pensée. C'est pourquoi il exerce contre son frère inférieur cette morale inflexible et séparée. Un tel homme se corrige, au lieu qu'un Gœthe se sauve. Sa pensée ne refuse pas la nature. Au contraire, il la prend dans tout le sens de ce mot si fort. Aussi n'y a-t-il point, dans cette existence, de ces épisodes mécaniques qui font dire que l'enfant n'a pas été élevé; encore un beau mot. Il y a deux grandeurs d'âme, l'une qui se sépare et l'autre qui revient. Marc Aurèle ne

méprisait pas son métier d'empereur, mais, quoiqu'il se tînt à la terre par là, il était encore moine en un sens, méprisant et coulant à fond tous les mouvements de son humeur. C'est proprement manquer de caractère. Quant à cet autre caractère que l'on reçoit de la fonction, des cérémonies et de l'action commune où l'on a sa place et son rôle, il faudrait le nommer individualité, en vue de rappeler que c'est la société qui détermine corrélativement l'individu. C'est un costume, à parler exactement, qui modère les actions à la manière du manteau de cour et de la chape ecclésiastique. Gœthe porta donc ce costume, qui discipline si bien l'impatience, la timidité et même l'ennui.

L'individu n'est que la moitié d'un homme. Il faut appeler poésie, ou bien fantaisie, cette singularité de l'humeur, lorsque, sous le nom de caractère, elle est reçue parmi les pensées. L'imagination produit sans cesse des signes capricieux, comme sont ces folles liaisons d'une chose à une autre très différente, ou bien ces assonances, et ces rythmes aussi, qui sont d'abord comme des jeux de tambour. Le penseur abstrait tambourine ainsi de ses doigts et de tout son corps, mais il n'y fait point attention; le propre du poète est de faire musique et enfin pensée de tous les genres de tambourinage. Telle est la sauvage pensée, mais réelle et forte, d'où sont sorties toutes nos idées. La superstition consiste toujours à chercher un sens aux liaisons fortuites; mais presque toujours cette pensée puérile reste au-dessous de la pensée. Il n'y a que le poète qui fasse le passage, accordant ensemble le plus fortuit et le plus raisonnable. Et l'inspiration n'est jamais qu'une confiance héroïque en la nature animale, comme si les mille bruits du monde et cette pluie du monde sur le corps ne faisaient qu'un avec la partie la plus raisonnable. D'où vient que la raison prend corps, et au rebours, que ce monde prend droit et beauté? La poésie ressemble donc d'une certaine manière à la folie prophétique des sibylles et des innocents; mais c'est une folie sauvée. C'est une enfance sauvée. Le lent passage de la religion à la science, d'où toutes nos idées portent la marque, se fait ainsi en toute idée de poète. Du passé à l'avenir, le trait poétique décrit sa courbe et nous réconcilie au monde.

22 mars 1924.

399

Lorsque l'énoncé d'un problème est exactement connu, le problème est résolu; ou bien c'est qu'il est impossible. La solution n'est donc autre chose que le problème bien éclairé. Quand je connais exactement sept et cinq ensemble, je connais douze. L'objet n'a pas changé, mais je le connais mieux. Rien n'a bougé. Ce genre de changement n'est point mouvement.

Je regarde un paysage au matin. Le soleil qui monte va le changer d'instant en instant. Cependant mon regard seul l'éclaire d'une autre manière; je m'éveille à lui; je remarque, je distingue, je mets en place, je reconnais, je m'y reconnais. C'est une autre aurore. Le premier contact ou la première vision est quelque chose que je ne retrouverai plus; dès qu'il est premier, il est second. Je ne peux m'en tenir à la confusion inexprimable du réveil, ou bien du premier regard. J'ouvre les volets. Le monde du dehors vient sur moi; aussitôt je le renvoie; l'attention mord comme un acide; la chose prend un sens; la chose se dessine. Qu'est-ce qu'un tournant de route au loin sur le coteau ? Ce n'est qu'une tache claire; mais non, c'est une route. La naïveté est perdue. C'est ainsi que toutes mes pensées mûrissent et vieillissent. Vite ou lentement ? On ne peut dire. Car rien ici n'est mouvement. Que l'objet se meuve ou non, ce vieillissement va toujours. Adieu à ma première pensée; elle n'est plus; elle ne sera plus; car c'est toujours le même objet. Tout y participe; c'est par les autres choses qu'une chose s'éclaire. Cette ombre dure semblait une chose; mais je ne vois plus qu'une ombre, parce que je pense aussi au soleil. Mon univers va du chaos à l'ordre aussitôt que j'y pense. Ainsi chaque moment glisse au passé. Je croyais, maintenant je sais. Je confondais, maintenant je distingue. Quand toutes les choses seraient arrêtées par magie, le temps ne cesserait pas de couler.

L'art du romancier est sans doute de peindre de nouveau le temps et les âges. Il faut que tout y soit éveil et découverte, mais dans le même objet. C'est pourquoi le changement d'objet brise le romanesque. Et les voyages

ne sont point du tout objet de roman; non; seulement les retours. D'où vient l'intérêt sans mesure qui s'attache aux souvenirs d'enfance, et dans le même village, dans le même jardin, dans la même maison? C'est à Combray que Proust développe ses trésors. Pensez aussi à la vallée du *Lys;* c'est toujours la même vallée, mais le regard a vieilli. Ainsi, dans un vrai roman, nous partons pour un certain voyage, qui est voyage dans le temps. Le mouvement n'est ici qu'accident et accessoire. Et surtout rien n'est plus étranger au roman que la peinture des choses comme elles sont. Non point comme elles sont, mais comme on les découvre, et toujours en partant de la première apparence. De même pour les visages et les caractères; d'abord en leur jeunesse; non pas en leur jeunesse propre, plutôt en la jeunesse de cette première idée qu'on s'en fait, et qui ne peut rester; d'où ce départ merveilleux et ce voyage sans mouvement.

22 mars 1924.

400

Le fatalisme oriental ne peut même pas être une pensée. Car si tout est déjà, si l'avenir est fait d'avance ou, comme on dit, écrit d'avance, il faut dire aussi que mes pensées sont faites d'avance ou écrites d'avance; ainsi l'idée même de bien penser est ridicule; or je ne vois point que l'on puisse former une idée si l'on ne se croit pas capable d'attendre, de choisir, de rejeter, de refuser. Ici est la pensée de Descartes, et son doute libre; et telle est la charte de notre pensée occidentale. Ce qui me vient à l'esprit, d'abord je ne le crois point, et je m'y refuse; je simplifie, je pose, je suppose; au risque de me tromper, d'où nos théorèmes, dont tout esprit un peu oriental dira qu'ils sont faux; et je le crois bien; il n'existe pas de triangle. Mais lui, l'Oriental, qui veut penser tout ensemble, ou plutôt qui se laisse penser tout ce qui s'offre et comme il s'offre, ne pense plus rien du tout. Ce n'est qu'un rêve où toute chose passe dans une autre, comme au kaléidoscope, et, mieux encore, comme ces reflets de la gorge du pigeon, où la couleur refuse d'être nommée.

Cette pensée est continentale; et il faut bien faire attention qu'elle se répand toujours et s'étend, et vient en quelque sorte mourir à cette bordure maritime où se fait toute l'invention du monde.

Quelqu'un dit, dans Kipling, que l'homme blanc ne voit pas les dieux. Un des jeux des thaumaturges orientaux est de lancer en l'air un serpent, lequel flotte dans l'air comme un oiseau. Un blanc me contait qu'il s'était trouvé témoin d'un miracle de ce genre; mais lui voyait le serpent par terre, au lieu que les indigènes semblaient le voir en l'air. Ces récits étonneraient moins si l'on voulait suivre jusqu'aux conséquences l'idée fataliste; car, selon cette résignation totale, il n'y a point de différence entre rêver et percevoir; toutes les apparences ont le même prix. Au contraire, devant Ulysse Maritime, toutes les apparences, sans exception, sont de nul prix; la prudence d'esprit les nie toutes, cherchant une structure de l'objet qui puisse expliquer les apparences, et que nul œil ne voit. Nul œil ne voit la terre entre le soleil et la lune dans le moment de l'éclipse; mais je pense à ce moment-là que c'est l'ombre de ma planète qui s'avance sur la lune. Qui a vaincu ainsi l'apparence une fois ne se laisse plus prendre à rien, et d'avance méprise les ombres et les reflets, et enfin les apparitions immédiates. Notre science n'est qu'une incrédulité continuellement tendue. Au rebours, dès que l'on croit tout, une larme dans l'œil ou l'ombre d'un cil fait un dieu d'un moment.

Le sentiment oriental est d'après cela comme une totale adoration, ou un amour sans différences, qui va à l'indifférence. Car le sentiment périt par l'abandon de soi; le sentiment périt en même temps que l'idée; et il faut que la fidélité indéterminée tombe dans l'infidélité indéterminée; car tout est bien également et tout est vrai également. Ce quiétisme arrive par vagues dans nos romans, se mêlant en diverses proportions avec l'audace occidentale, d'où résulte une étonnante variété. Car, quelquefois, le rêve cosmique enveloppe tous les désirs, et l'individu n'est qu'un petit remous dans un grand fleuve; quelquefois aussi le désir danse pour soi tout seul un petit moment, parce que n'importe quoi vaut n'importe quoi; l'ironie alors éclaire la scène, par le contraste des puérils projets et de l'immense destin. Mais pour l'amour chevalier, qui triomphe par le serment et l'épreuve, et enfin par

dire non au changement universel, je vois qu'il ne figure point en ces livres qui veulent se dire romans. L'Orient borde nos rivages, et notre Vénus s'est réfugiée dans le flot marin d'où elle est née.

22 mars 1924.

401

Comme je pensais à ces flèches d'esprit, sans aucune puissance, que tous les poètes du monde lancent maintenant contre le dictateur espagnol, je vins à relire par rencontre le *Prométhée* d'Eschyle, et je le compris mieux, il me semble, que je n'avais jamais fait. Les idées ici présentées sont assez amères, et de celles à quoi on ne veut point penser; mais aussi le poète ne s'occupe qu'à frapper dessus, comme Vulcain sur ses clous. Ainsi nous sommes cloués, nous aussi, hors du monde.

Vulcain n'étonne pas. Ce dieu forgeron respecte l'intelligence; il cloue à regret; mais enfin il cloue bien, parce que c'est son métier de clouer. Les deux autres personnages effrayent, dont l'un muet. Force et Violence, deux exécutants qui ne vont jamais l'un sans l'autre; mais Violence ne dit rien; il suffit qu'elle soit à portée. Force est attentive à l'exécution. « Encore cette chaîne », telle est la pensée de Force. Force n'en a jamais d'autre. Force ne s'en laisse pas imposer d'autres; c'est ce que signifie Violence, qui n'est pas loin. Violence ne dit rien; Violence n'a pas d'opinion. Violence c'est toute violence et tout de suite. Chacun comprend. Aussi Prométhée[a] ne dit rien. Il est bon de savoir comme ces choses se font promptement, simplement, silencieusement. Force s'en charge, avec Violence en soutien. Le haut pouvoir a seulement donné l'ordre, et aussitôt il n'y pense plus.

Ici prennent fin, en l'homme cloué, les pensées efficaces, qui suivent toujours l'action des mains. Prométhée enchaîné n'a plus de pensée. Alors viennent autour voltiger les Océanides, inconstantes comme le vent et les nuages. Et il est vrai que toutes nos pensées sont filles d'océan. Je dirais filles d'océan et de navigateur; nées dans l'action même, tenues là, et fortes par cette adhé-

rence. Mais dès que l'homme n'agit plus, les pensées sont libres, inconstantes et faibles. Il y a pire. C'est cette fille vache qui bondit ici et là, piquée par l'invisible mouche, sans pouvoir même achever sa plainte. Tels sont les voyages de l'âme passionnnée, et ces coups d'aiguillon au travers de nos pensées. Esprit séparé. Esprit humilié. « L'esprit, a dit Comte, n'est point destiné à régner, mais à servir. » Miracle de pensée, en cette poésie qui sans doute, comme toute poésie, n'a suivi que l'affinité des mots et l'ordre naturel des mouvements humains. Il y eut[a] donc un peuple assemblé qui saisit ces fortes images. Mais disons qu'il suffisait de les tenir assez longtemps à hauteur de ses yeux; car cela est tout aussi clair que Polichinelle rossant le commissaire; c'est seulement moins plaisant.

Le vieil Océan devait parler aussi. Il est l'instituteur. Sur sa bordure dentelée, Pouvoir, servi de Force, viendra périr. Il se peut; toutefois ce sont des pensées aériennes. Océan n'a rien conseillé. Mais il s'en va et revient, il s'agite et se calme, selon la loi des masses gravitantes. Creux de vague ou crête, flux ou reflux, tout lui est bon et tout est bien de toute facon. C'est ainsi que la nécessité parle au malheureux. C'est l'autre leçon de l'Océan. Leçon pour l'homme couché, ou pour l'homme enchaîné. « Tu m'enseignais, dit l'homme, une autre politique, au temps où je tenais la barre. Car, dans la cité de bois, c'est l'intelligence qui règne, soit qu'elle construise, soit qu'elle répare, soit qu'elle dirige, observant le flot, le nuage et l'étoile. Ici Force ne peut. » Mais comme cette liberté heureuse est portée par le mécanique Océan, ainsi dans la cité terrestre, où il faut finalement revenir, il n'y a point d'intelligence, ni d'industrie, ni de liberté si l'on n'accepte d'abord Pouvoir et Force comme ils sont. D'abord obéir. Et il suffit d'être entré dans une caserne, et d'avoir passé le poste, pour comprendre comment va l'obéissance, comme il est aisé de la vouloir, et comme aisément elle s'impose si on la refuse. Amère leçon, mais bonne pour la santé de l'esprit.

5 avril 1924.

402

Les animaux, autant que l'on peut deviner, n'ont point de passions. Un animal mord ou s'enfuit selon l'occasion; je ne dirai pas qu'il connaît la colère ou la peur, car rien ne laisse soupçonner qu'il veuille résister à l'une ou à l'autre, ni qu'il se sente vaincu par l'une ou par l'autre. Or c'est aussi pour la même raison que je suppose qu'il n'a point conscience. Remarquez que ce qui se fait par l'homme sans hésitation, sans doute de soi, sans blâme de soi, est aussi sans conscience. Conscience suppose arrêt, scrupule, division ou conflit entre soi et soi. Il arrive que, dans les terreurs paniques, l'homme est emporté comme une chose. Sans hésitation, sans délibération, sans égard d'aucune sorte. Il ne sait plus alors ce qu'il fait. Mais observez les actions habituelles tant qu'elles ne rencontrent point d'obstacles, nous ne savons pas non plus ce que nous faisons. Le réveil vient toujours avec le doute; il ne s'en sépare point. De même celui qui suit la passion n'a point de passion. La colère, le désir, la peur, ne sont plus alors que des mouvements.

Où est la différence ? En ceci, que, par le conflit intérieur, la colère par exemple est redoublée, ou bien la peur. La peur que j'accepte n'est que fuite; mais la peur que je n'accepte pas, que je voudrais juger, qui fait scandale à mes yeux, voilà la vraie peur. Presque tout dans la colère est colère d'être en colère. Presque tout dans la peur est peur de la peur, ou bien honte de la peur. Ici commence le drame des passions, qui est fertile en surprises. Le principal de la souffrance, dans la colère, dans la peur, ou dans l'amour, résulte de cette lutte contre soi et d'une sorte d'indignation contre ce que l'on n'a point permis. Ce drame est en quelque sorte tout nu dans la timidité, où tout le mal vient de ce qu'on s'aperçoit qu'on ne peut faire ce qu'on voudrait ni dire ce qu'on voudrait; d'où vient une humiliation amère, et bientôt une colère, qui font que l'on est enfin encore plus maladroit qu'on ne craignait. Ce tumulte intérieur et cette crainte de soi sont dans toutes les passions.

Par ces remarques, on arrive à comprendre à peu près

ceci, qui est d'opinion commune, c'est que les natures les plus généreuses sont aussi celles qui font voir les plus violentes passions. Qui consent aisément à tout n'aimera guère. Au contraire, dans une nature fière et jalouse de sa liberté, la plus légère atteinte de l'amour sera comme une offense. Le vrai amoureux se reconnaît à ceci qu'il fuit; mais, comme dit le poète, il emporte avec lui la flèche de Cupidon. C'est un état digne de pitié que celui où l'on s'efforce de ne point penser à quelqu'un; car c'est y penser encore; c'est graver en soi-même la pensée que l'on s'interdit d'avoir. Tout homme est donc maladroit à ce jeu, et s'humilie lui-même, et s'irrite lui-même. D'où cette façon d'aimer, bien plaisante, qui se montre par la mauvaise humeur. Cette part de haine, qui est toujours cachée dans l'amour forcé, éclate dans la vengeance; et sans doute le jaloux se venge-t-il moins d'avoir été trompé que d'avoir été forcé.

Bref, l'homme[a] a la prétention de se conduire; il veut vouloir. C'est pourquoi il aime toujours au-delà du désir. D'où cette idée de promettre, et enfin de se lier par un serment. Et plus ces contraintes, qui sont de sa propre volonté, sont pénibles, moins il sent les autres. C'est de la même manière que l'on se délivre de la peur par le courage. Aussi voit-on que l'amour est toujours romanesque, et fort subtil là-dessus, cherchant à se sauver du pâtir par l'agir. Ce quelque chose de libre, et cette méditation sur l'épreuve choisie et fidèlement subie, est ce qui fait la ferveur de l'amour.

5 avril 1924.

403

Noël à date fixe, et Pâques au contraire flottant d'année en année selon la rencontre de l'équinoxe et de la lunaison, voilà de belles métaphores. Noël n'est qu'espérance; mettons la bûche au feu, gardons les portes fermées, et cherchons la joie en nous-mêmes. Mais Pâques est la fête païenne, moins de foi que de nature; Pâques doit ses preuves, en lumière, chaleur et renaissance; on y compte, on guette les signes, on ouvre trop tôt la

fenêtre. Si vous cherchez, en cette fin de carême, le soleil à son lever, vous le trouvez déjà vers le nord; ce signe de l'été fait scandale, car en même temps l'infatigable vent du nord vous souffle au visage, il sent la glace et la neige. Les arbres n'ont plus leurs feuilles pour nous garder; nous aussi nous sommes dégarnis de prudence. Tout homme en cette saison accuse la nature traîtresse. La fête de Pâques est donc mobile par nature, et liée à des hasards.

Ce serait beau si la Pâque tardive annonçait toujours un printemps tardif, comme on peut voir cette année, où les narcisses sont en retard d'un mois, tout comme la liturgie. Mais autant que je sais et autant que j'ai lu, il n'y a pas ici de règle. Pourquoi, si la pleine lune vient avant l'équinoxe, faut-il attendre une lune encore ? Les lunaisons apportent-elles le froid ou le chaud par tranches de vingt-huit jours ? C'est une très vieille idée, que la nouvelle lune apporte un régime nouveau ; toutefois c'est une idée qui n'est point vérifiée. Non qu'elle soit fausse absolument. Il est hors de doute que le cours de la lune agit sur l'atmosphère par des marées, comme on sait qu'il agit sur l'océan. Mais de quelle manière ? Nous ne pouvons le dire exactement, d'autant que le père soleil, en cette marche précipitée à travers l'équinoxe, produit bien d'autres changements dans cet air instable, le raréfiant aux points chauffés, et attirant ainsi des régions polaires ce glacial vent du nord; sans compter que les glaces polaires se disloquent et se rapprochent de nous, comme un autre vent plus lourd et plus lent. Ces contrariétés sont sensibles à chaque moment; on dirait qu'un ciel pur annonce le froid; la lumière change soudain, les nuages se hâtent, le grésil tourbillonne. En ces causes entrecroisées, Pâques n'a rien pu fixer; mais errant lui-même d'un mois à l'autre, selon une règle arbitraire, il signifie la vérité de la saison, qui est l'instabilité elle-même. Ces surprises du calendrier expriment qu'à un mois près on ne peut pas compter sur le printemps. Il faut donc tenir l'espoir en bride, savoir attendre, et s'exercer enfin à ne pas être trop content; ce qui est faire carême.

Les fêtes sont de saison et de nature, et la religion aussi à ce que je crois; car la religion fut toujours principalement la science des fêtes; et l'accord entre les préceptes et la naïve disposition des cœurs fut toujours la plus forte

preuve. Si les fleurs pensaient, elles acclameraient le théologien qui leur annoncerait en quel temps elles vont fleurir; mais plutôt les fleurs elles-mêmes seraient cette gloire et acclamation. On sait, qu'au temps de Jules César, le calendrier n'était plus d'accord avec les saisons réelles, jusqu'à ce point que la fête des moissons pouvait tomber un jour de neige ou de gelée. César y porta remède, donnant son nom au calendrier Julien. Mais sans doute était-il trop tard; et les fêtes païennes avaient perdu leur âme. Un sévère physiologiste remarquerait que la décadence du paganisme se fit voir justement dans le même temps où cette grave négligence des théologiens ne pouvait plus être ignorée. Et quelle vraisemblance en une religion dont les solennelles annonces ne s'accordent plus avec les mouvements naturels de la vie ? Ce désaccord atteint la croyance au plus profond; sans compter que le bon sens fait aussi ses remarques. Une telle faute[a] déshonorait à jamais les théologiens de la religion agreste.

15 mai 1924.

404

George Sand est immortelle par *Consuelo*, œuvre pascale. C'est notre *Meister*, plus courant, plus attachant par l'aventure, et qui va au plus profond par la musique, comme fait l'autre par la poésie. J'y joins *La Comtesse de Rudolstadt*, car il faut suivre l'histoire du génie chanteur jusqu'à sa délivrance, où il chante enfin comme les oiseaux. Mais vous trouverez mieux votre résurrection en ces cinq volumes si vous avez expérience, comme je le souhaite, de notre *Schola* et du vieux maître à tête de lion exerçant le pouvoir absolu sur cent têtes frivoles; image renouvelée de Nicolas Porpora, du chant sacré de l'invisible Consuelo, et de sa voix sublime : œuvre et modèle ensemble.

Ici sont rassemblées majesté, puissance, justice, obéissance, égales et échangées, enfin toute la religion possible. Car le chœur trouve son salut et nous en fait largesse, comme le corps humain trouve salut et grâce dans le chant, par obéir ensemble et commander, par joindre ordre et puissance, et enfin tout résoudre dans le royal

accord. Ici l'esprit trouve résonance, et la matière répond au-delà. L'éternel paraît. Cette religion n'a point d'incrédules.

Que peut un livre ? Mais attention, mes amis, ce n'est pas une petite chose qu'un livre; ami de solitude, par d'autres préparations, par des voies indirectes et sinueuses, il discipline le raisonnement, trop sauvage encore. La religion bavarde trop souvent au lieu de chanter. Ainsi toute l'injustice du monde, et la violence même, renaissent de la musique par une théologie renversée. Hier, en cette fête du soleil, des musiciens défilaient au pas militaire; un blessé suivait, allongeant sa béquille, avec une trompette aussi, et partant pour la guerre. Le malheur est qu'une musique, même de trompettes, prouve fortement quelque chose qu'on ne sait dire, et ainsi prouve n'importe quoi. L'âme juste voudrait nier la musique, et se trouve triste et seule. Ce n'est pas un petit travail d'accorder sagesse et musique. Platon nous a tracé plus d'un chemin.

Pousser la musique au-delà de l'amusement; en faire gymnastique du corps entier par le chant. Par ce côté-là chercher le vrai triomphe, qui est le salut. Ainsi surmonter l'applaudissement et même la gloire. Méditer continuellement sur le plus austère et le plus difficile; par ce moyen descendre en ses passions et les remonter. Reconnaître en ce savoir-faire le modèle de tous les genres de pensée; régler autant que l'on peut toutes ses pensées sur ce mouvement assuré. Les ramener là; les joindre toujours à ces mouvements du cœur délivrés par la musique. De là réfléchir et débrouiller, mais sans s'éloigner, et revenant là, et toujours chantant. D'une vertu faire toutes les autres, et d'un métier, le métier d'homme. Ainsi par souterrain travail, à travers embûches et pièges, toujours aller du beau au vrai, et du son juste à l'action juste. Vivifier la religion à son antique source, et subordonner la théologie à ses vraies preuves; tel est le chemin de Consuelo ou Consolation.

15 mai 1924.

405

Nos hommes vont évoluer[1]. Il n'en peut être autrement. Comme une pierre que vous lancez en l'air; elle ne cesse pas de tomber, et la force des choses annule enfin votre geste d'homme. De même vos politiques; vous les avez lancés selon vos pensées; ils vont maintenant retomber selon leur poids. Sans trahison, sans aucune malice.

Toute chose va au plus bas. La vague écume, la falaise s'émiette. Le fleuve adoucit sa pente par l'alluvion. La planète se contracte et se tasse. L'homme vieillit et revient littéralement à l'existence pierreuse. Il perd son bel élan, il subit, il obéit. Mais voici qui est plus étonnant. L'homme observe, explique, prévoit cela même. L'homme écoute l'homme. Il place des sentinelles; il envoie un cordon d'observateurs. Il lit; autre rumeur. Ainsi les forces du monde viennent le battre comme un rocher, et les vagues de l'opinion usent son esprit de même et mordent sur ses volontés. Les forces sont annoncées de loin; ainsi il est vaincu avant de combattre. Il se fatigue à prévoir. L'homme qui ignorerait tout de l'Allemagne ferait quelque sottise, cela est de bon sens; mais l'homme qui saura tout de l'Allemagne, heure par heure, ne fera rien du tout. Il y a un milieu à trouver; il faut une part d'insouciance, et c'est le lot de l'aventurier; ou bien une robuste fidélité, et c'est le lot de l'honnête homme. Il faut jurer et tenir. Mais la force des choses s'emploie toute à nous détourner de jurer, et ensuite à nous détourner de tenir. L'univers nous apportera nos opinions, et ensuite nos actes. « Je ne pouvais faire autrement », c'est l'excuse des renégats.

Fausse sagesse. J'aime mieux ce genre d'homme qui est tenu d'abord par lui-même. Celui-là, quand il dit : « Je ne puis », il l'entend autrement. « Je ne puis manquer à mes promesses. Je ne puis trahir le grand serment que j'ai fait. Un serment, se dit-il, à quoi cela peut-il servir, si l'on se borne au possible des choses ? Les choses n'ont point fait de serment. Belle action que celle qui contresigne la nécessité! Je sais, je prévois, j'annonce; mon

action est faite par la pesanteur. C'est se coucher, ce n'est pas agir. Nos hommes, en guerre, cherchaient passage et ont trouvé passage. Le malheur est que la guerre est la seule action politique qui soit faite virilement. Tout ce que l'on fait pour la paix, on le veut faire couché ou abrité. Il y avait des risques à occuper la Ruhr. Il y a des risques à déclarer la paix; on ne le fait point. Ainsi la partie n'est pas égale. L'homme fait la guerre par liberté, mais il attend la paix; il voudrait que la paix se fit toute seule. Qui prendra le militaire pour modèle ? Qui osera faire la paix comme on fait la guerre ? Regardons bien. L'homme de la guerre n'obéit pas aux situations, mais plutôt il les force, obéissant à lui-même. Au contraire l'homme de la paix obéit aux situations, il n'ose point risquer quelque chose; il oublie ses serments; il dit seulement qu'il aurait bien voulu et qu'il n'a point pu. Cette excuse passe pour bonne; il n'y a que les Conseils de Guerre qui ne la reçoivent point. D'où vient cela ? Sans doute, de ce que personne ne croit qu'on puisse faire l'œuvre de guerre sans courage, au lieu que presque tous croient que l'on peut faire l'œuvre de paix sans courage. Eh bien, je serai chasseur à pied pour la paix. » Est-ce le monologue d'Herriot ? A-t-il rassemblé militairement toutes ses forces d'homme en ce trop court repos ? A-t-il juré ? Prendra-t-il tous ces faits qui se pressent autour et demandent audience comme des instruments et moyens, ou bien les recevra-t-il pour maîtres ? Au temps où j'écris, les signes manquent. Au temps où le lecteur lira, le choix sera fait.

15 juin 1924.

406

Tout pouvoir est triste. En cette place on n'est pas aimé; on ne peut l'être. Sans doute aussi l'on ne voit de là que flatteurs et solliciteurs, ce qui est le côté vil de l'homme; d'où l'on risque de perdre l'espérance, et l'âge n'y porte que trop déjà. Les travaux sont continuels, et, contre l'apparence, presque tous petits, et faits d'avance; ce sont des additions à revoir; dans l'incerti-

tude, ce sont les aigres conflits du droit administratif, où les règlements se battent : les choses n'y paraissent jamais. On conte que Joffre, au temps des offensives longtemps préparées, vérifiait le compte des canons et des obus; mais ce n'étaient toujours que des signes sur le papier; c'est au mieux quand les chiffres s'accordent; mais ce sont de maigres satisfactions. Heureux paveur, qui prend un pavé après l'autre, et qui bouche des trous réels. On pourrait dire que l'ennui du banquier et l'ennui du comptable sont rassemblés au gouvernement. En plus on ne cesse d'obéir et de céder, car la nécessité se montre toujours dans ces problèmes abstraits; nécessité double; celle des choses, qui ne se laisse jamais oublier, et celle des hommes, par l'irréparable, car tout est commencé. J'en parle de loin, et comparant les petites choses aux grandes. L'administration marque son homme. À qui entre dans cette caverne, et non plus en visiteur, on lui entasse des dossiers sur les genoux; c'est l'origine d'un genre de réflexion dont nous n'avons aucune idée réelle, et d'un genre d'indifférence tout à fait inhumaine. Les renards du métier, quand ils passent leurs pouvoirs à d'autres, doivent échanger d'étranges regards. Mais il se peut bien aussi que le triste métier ait éteint le dernier feu de malice, et qu'il se fasse une migration des âmes, cérémonie entièrement sérieuse.

Ce changement est senti et pressenti. Les socialistes, hommes d'espérance et d'entreprise, hésitent naturellement avant de passer le seuil; cette inquiétude des chefs passe dans les troupes. On pèse la partie de renégat qu'il y a en chaque homme, d'après des exemples illustres, et, à ce qu'il me semble, d'après de petites raisons. On soupçonne l'ambitieux; on l'attend à cette épreuve; on craint aussi de perdre un ami. Pour mon compte je me garderais de supposer ici quelque hypocrisie. Le changement est d'importance, et plie toujours l'homme; il s'agit d'un changement de camp. L'homme marchait devant vous; il se retourne; il était mouvement, il est résistance. Je crois bien que les vertus moyennes, probité, application, savoir, ne surmonteront jamais une telle situation.

Il faudrait quelque chose de sauvage, de robuste, d'indomptable, une partie d'âme, si l'on peut dire, retirée et inaccessible; mais c'est bien toute l'âme; le reste n'est

que corps et costume. Chose digne de remarque, c'est celui qui est trop de son parti qui trahira le plus promptement son parti, par cette même application au métier, qui est ce qui donne confiance et ce qui aussi trompe confiance. Un indocile vaut mieux; mais c'est ce qu'on ne croira point. Il faut pourtant de toute affaire savoir se déprendre. Alexandre le Grand, quand il lisait Homère, avait à penser à des choses plus pressantes; mais il ne se laissait point presser; et au contraire, les oubliant un moment, il les saisissait ensuite d'un regard prompt et neuf. Je souhaite quelque Thalès, ou quelque Périclès, qui daigne penser une heure par jour à nos affaires.

15 juin 1924.

407

Si quelqu'un s'exerce à traduire en français un poème de Shelley, il s'espacera d'abord, selon la coutume de nos poètes, qui sont presque tous un peu trop orateurs. Prenant donc mesure d'après les règles de la déclamation publique, il posera ses qui et ses que, enfin ces barrières de syntaxe qui font appui, et qui empêchent, si je puis dire, les mots substantiels de mordre les uns sur les autres. Je ne méprise point cet art d'articuler, et bien plutôt je l'aime; il en sort une amitié de raison. Mais enfin ce n'est plus l'art anglais de dire, si serré et ramassé, brillante, précieuse et forte énigme.

J'ai cette idée qu'on peut toujours traduire un poète, anglais, latin ou grec, exactement mot pour mot, sans rien ajouter, et en conservant même l'ordre, tant qu'enfin on trouvera le mètre et même la rime. J'ai rarement poussé l'essai jusque-là; il y faut du temps, je dis des mois et une rare patience. On arrive d'abord à une sorte de mosaïque barbare; les morceaux sont mal joints; le ciment les assemble, mais ne les accorde point. Il reste la force, l'éclat, une violence même, et plus sans doute qu'il ne faudrait. C'est plus anglais que l'anglais, plus grec que le grec, plus latin que le latin. Appliquant donc cette méthode de maçon à Shelley, sans autre dictionnaire que deux amis qui savent très bien l'anglais, j'arrivais à un

Mallarmé en projet et mal dégrossi. Ces expériences d'atelier instruisent mieux que tant de livres d'histoire littéraire, qui sont des travaux de collectionneur, et non pas d'ouvrier.

On sait que Mallarmé était maître d'anglais de son métier. Son travail était de traduire des poètes qu'on ne peut traduire. Je devine assez comment il apprit à traduire en serrant les dents; d'où il arriva que le français lui apparut avec un visage nouveau, toute syntaxe rabattue, et les mots directement joints. Le burin commande le dessin. Voici une nouvelle logique, et j'en tiens le fil. Voici des substances juxtaposées, comme des pierres précieuses jointes seulement par la force du métal. Purs rapports d'existence, comme la nature les montre, sans aucun pourquoi ni comment. Jeux de substantifs, et de verbes. Mettez l'esprit à ce travail; il pensera tout à neuf. Il verra tout à neuf.

Nous voyons les choses presque toujours selon la logique du prétoire. Dans Hugo elles plaident le oui et le non; la nature se tient par les raisons. L'autre poète est ramené au rapport immédiat; il n'abrège plus ses comparaisons en métaphores; mais il faut que la métaphore soit en elle-même idée. Entendez qu'il faut, par la seule juxtaposition, et de hasard, exprimer quelque chose qui soit vrai. Or il n'y a[a] que la nature des choses qui soit vérité par la seule existence. D'où il arrive que ce jeu substantiel cherche le monde et se borne là. L'objet est directement pensé. De tels rapports, sans intermédiaires, sans persuasives préparations, sont les plus abrupts, les plus abstraits, les plus cachés de tous. Ce sont aussi les plus anciens; la Bible est jeune à côté. Ainsi ce poème du professeur d'anglais devait être cosmique ou n'être point. Cela n'est pas pour diminuer le poète; ce sont les petites rencontres qui le font dépendant; les causes extérieures n'expliquent que le médiocre; la vraie cause, même petite, explique le grand. Suivez jusqu'au détail, vous qui ne craignez point cette lyre nouvelle. Tout Valéry, sans doute, vous viendra aux mains, jusqu'à *Eupalinos,* car les pensées sont de métier aussi. Vérification admirable, mais qu'il fallait prévoir, on me disait hier que les Anglais traduisent Mallarmé sans difficulté aucune. J'attends qu'on me dise la même chose de Valéry; mais non pas tout à fait la même chose, car la

forme fait matière seconde[a]; au reste, en cet art difficile, et qui semble de nature, comme les cristaux, l'inimitable visage de l'artiste paraît plus qu'en aucun autre.

15 juin 1924.

408

« Expliquez-moi, dit le collégien, pourquoi la seule pensée de mon examen me donne la colique. » À quoi le poète répondit : « Tout danger intéresse le ventre; toute défense couvre d'abord le ventre. Il n'est pas de partie du corps qui soit moins protégée; il n'en est point où les blessures soient plus dangereuses. Au temps où j'étais infirmier, nous sauvions un ventre pour vingt poitrines, pour dix têtes, car c'est ainsi que l'on parle aux hôpitaux de guerre. Le chien s'aplatit contre terre, et ainsi cache son ventre. L'homme se tient debout, et ainsi découvre son ventre; aussi lui faut-il une bonne ceinture pour lui donner assurance; mais, dans le moindre danger, son imagination est aussitôt portée vers ce centre de faiblesse; c'est dire que la maladie de peur se porte aussi là. C'est pourquoi à la seule évocation de l'examinateur, vous pensez symboliquement, vous parez d'avance le coup dangereux, vous imaginez la douleur dans la partie vulnérable; et chacun sait que les mouvements imaginaires ne sont jamais tout à fait imaginaires. Sanglez-vous donc pour l'examen comme pour un combat, et tout ira bien. »

« L'imagination, dit le physiologiste, est ici plutôt effet que cause. Tout danger nous met en boule; la boule est la forme de défense, puisqu'elle réduit la surface autant que le permet le volume. Le hérisson est géomètre par la force des choses, et tout vivant l'est aussi autant qu'il peut. Nous n'en sommes pas encore au mal de ventre, mais j'y arrive. Tout se ramasse vers le centre. Or le sang, qu'il faut considérer, avec les vaisseaux qui le conduisent, comme un tissu qui tantôt s'étale et tantôt se replie, le sang se met en boule aussi, et reflue des extrémités et de la surface vers l'intérieur; et c'est cette énergique compression qui fait que le cœur

en riposte accélère ses battements à la moindre peur. Autant dire que les parties intestinales se trouvent congestionnées. D'où ce filtrage anormal et cette irritation. Le sang fuit où il peut fuir; c'est le commencement de toute fuite. Et d'autant plus que le corps se dresse et s'étale. Mettez-vous donc en boule, et les genoux au menton; c'est la meilleure position pour revoir l'histoire de France et l'algèbre. »

L'anatomiste dit : « Trop de symbole encore; trop de pensée. Vous supposez que l'on se prépare à un examen comme à un combat. Mais un examen n'est pas un combat, et les métaphores ne sont point des raisons. J'aimerais mieux considérer ce qu'il y a de commun dans toute attente, qui est une impatience d'agir et exactement une action anticipée, c'est-à-dire qui n'est point réglée par l'objet. Je vois donc que les muscles tirent en tous sens et se durcissent par un continuel frémissement. Celui qui analyserait de près l'attente y verrait les signes d'un grand travail sur soi et d'une grande fatigue. Mais où est le mal de ventre ? Attendez. Le cœur est un muscle creux, comme vous savez; seulement vous n'avez pas peut-être pensé à ceci que chaque muscle est une sorte de cœur, par les vaisseaux qui le traversent, et qu'ainsi tous les vaisseaux des muscles se trouvent comprimés par cette raideur des muscles qui est l'effet de l'attente. L'action remet tout en place, par ces contractions alternées qui font circuler le sang partout. Mais dans l'attente anxieuse, qui est un état de contracture, le sang est chassé des parties musclées vers les parties molles, ce qui à la fois excite le cerveau, surmène le cœur, coupe la respiration et inonde l'intestin. Je ne crois pas que les conseils de boucler sa ceinture ou de faire la boule soient mauvais; cette dernière position, qui est celle du fœtus, est toujours favorable. Mais je conseille plutôt de scier du bois, de clouer des caisses ou de déplacer des armoires. Mécanique contre mécanique. »

15 juillet 1924.

409

« Mon esprit, tu fais le radical; c'est la manière du grand seigneur en ce temps-ci, où nos Messieurs de la droite raisonnent comme des petits d'orphelinat. Tu te moques des compétences, mais je veux te confondre. Raisonnons socratiquement. S'il faut coudre des boutons, de qui prendrons-nous l'avis, si ce n'est d'un tailleur ? — D'un tailleur assurément. — Et si l'habit est militaire, n'appellerons-nous pas le tailleur militaire ? — Le tailleur militaire lui-même. — Bon. Mais s'il s'agit du militaire lui-même, n'allons-nous pas consulter le cuisinier s'il s'agit de le nourrir, le médecin s'il s'agit de le guérir, et ainsi du reste ? — Je ne t'entends pas bien. Tu veux dire le cuisinier militaire et le médecin militaire ? — Mon esprit, tu fais de l'esprit. Mais s'il s'agit de savoir comment il faut armer et disposer les soldats en vue de remporter la victoire, qui croirons-nous, si ce n'est le général ? — Eh bien donc, qu'il en soit ainsi; que le général reçoive le petit homme à sa naissance, et qu'il le mette tout de suite au garde à vous. — Mais non, mon esprit; on ne vit pas seulement de se battre. Et s'il s'agit de chemins de fer, qui sera écouté ? — L'ingénieur des chemins de fer. — Et de finances ? — L'homme qui connaît le change, les fonds et le papier-monnaie. — Et pour la politique étrangère, qui croirons-nous ? — Celui qui est en relation toujours avec les informateurs en tous pays. L'homme du métier, le spécialiste enfin. Rien n'est plus évident. Mais cela fait trop de rois, il me semble. — Aussi faut-il un arbitre qui compose ensemble tous ces savoirs, et qui en trace la résultante. J'avoue que ce n'est pas facile; mais je conclus aussi qu'il n'y a pas un citoyen sur cent mille qui ait seulement une idée passable des besoins, des moyens et des nécessités. Le citoyen n'a que des désirs. Qu'il les fasse connaître, je le veux; mais si le désir est plus fort que le savoir, voilà un fou. Tel sera Léviathan, corps sans tête, si on le laisse faire. »

Ici l'esprit rit et s'échappe. Il y a un autre genre de fou, par trop prévoir. À bien regarder il n'y a même point d'autres fous. On n'est point fou par désir, mais plutôt

par intelligence non surmontée. Cet homme qui voit des microbes partout, comment pourrais-je lui prouver qu'il n'y en a point dans ce mouchoir sortant de lessive ? Et cet autre, malheureux autant que redoutable, qui se voit des ennemis partout, comment lui faire voir par raison qu'il se trompe ? Son erreur vient de ce qu'il tient registre de tout et délibère sur tout. Et c'est le fond de tout esprit malade, de n'oser pas avancer le pied avant d'avoir fait la revue des tendons et des nerfs, comme de n'oser point décider avant d'avoir dénombré l'infini des circonstances. Il n'y a qu'une promenade possible, dit l'intelligence, c'est celle qui sera; mais comment savoir celle qui sera ? Aussi chacun se promène, bien avant d'être assuré que la promenade qu'il a choisie est la meilleure. Ce qui manque au fou ce n'est point le sérieux comme on ne le sait que trop; c'est plutôt un genre de grandeur que l'on nomme courage en tous pays. Ces hommes de bureau sont des hommes, et qui savent rire à l'occasion. Mais l'assemblage des bureaux fait un être pédant et mécanique, qui craint tout et qui ne rit jamais. Ce monstre est militaire, parce qu'il est machine. Qu'est-ce qu'une machine, si ce n'est un savoir sans maître ?

15 juillet 1924.

410

L'enseignement doit être résolument retardataire. Non pas rétrograde, tout au contraire. C'est pour marcher dans le sens direct qu'il prend du recul; car, si l'on ne se place point dans le moment dépassé, comment le dépasser ? Ce serait une folle entreprise, même pour un homme dans toute la force, de prendre les connaissances en leur état dernier; il n'aurait point d'élan, ni aucune espérance raisonnable. Ne voyant que l'insuffisance partout, il se trouverait, je le parie, dans l'immobilité pyrrhonienne, c'est-à-dire que, comprenant tout, il n'affirmerait rien. Au contraire celui qui accourt des anciens âges est comme lancé selon le mouvement juste; il sait vaincre; cette expérience fait les esprits vigoureux.

La Bible annonce beaucoup, et encore plus selon l'es-

prit que selon la lettre; car on n'y peut rester; mais aussi on sait bien qu'on n'y va pas rester. Cette sauvage et abstraite pensée, rocheuse, abrupte, a de l'avenir. Et puisque tant d'hommes ont surmonté l'ancienne loi, chacun peut se donner permission d'y croire; et c'est ainsi qu'on portera à la maturité cette promesse d'un ordre meilleur. Il nous manque, pour être chrétiens sérieusement, d'avoir été païens ou juifs. Qui n'est pas pharisien d'abord, comment se guérirait-il de l'être ? Aussi combien d'hommes seront pharisiens étant vieux! Telle est la marche rétrograde. C'est ce que le droit nous fait sentir; car le droit n'est jamais suffisant, et cela est bien aisé à comprendre; mais aussi cette amère pensée ne mène à rien; c'est le juriste qui change le droit en mieux, justement parce qu'il le sait et parce qu'il y croit et parce qu'il s'y tient. C'est par la suffisance, et non par l'insuffisance, qu'une idée en promet une autre. Devant l'espèce, le juge de paix pense quelque chose de neuf, par la force doctrinale elle-même; ainsi se fait la jurisprudence, bien plus puissante et de bien plus grande portée que l'ironie du plaideur.

L'enfant a besoin d'avenir; ce n'est pas le dernier mot de l'homme qu'il faut lui donner, mais plutôt le premier. C'est ce que font merveilleusement les anciens auteurs, que l'on devrait appeler les Prophètes. Ils vous donnent l'amande à casser. La vertu des Belles-Lettres est en ceci qu'il faut entendre l'oracle; et il n'y a point de meilleure manière de s'interroger soi-même, comme le fronton de Delphes l'annonçait. Dans les sciences, au contraire, il arrive souvent que, par la perfection de l'abrégé, on ne voie plus même l'obstacle. En un élégant cours de mécanique, rien n'arrête; et l'on demande : « À quoi cela sert-il ? » au lieu de se demander : « De quoi cela peut-il me délivrer ? » Au contraire, dans Descartes, on le voit bien, parce qu'il se trompe et se détrompe; bien plus près de nous; mais Thalès vaut mieux. Socrate avait cet art de ramener toute idée à la première enfance. Et il est bon de raisonner sur les liquides avec Archimède, et sur le baromètre avec Pascal; et même cette confusion qui reste en leurs raisonnements, elle n'est pas encore assez nôtre; toutefois elle approche de nous. Les anciens ont du neuf; c'est ce que les modernes souvent n'ont point, car leur vérité n'est point au niveau de nos erreurs. La terre

tourne, cela est vieux et usé; le fanatique n'y voit plus de difficulté. Mais est-il moins fanatique en cela ou plus ? C'est ce que je ne saurais pas dire.

15 août 1924.

411

Cet étourdi de Sévigné[1], dont le nom devait survivre par d'autres causes, fut tué en duel à vingt-sept ans. Les biographes de son illustre veuve ont retrouvé cette folle aventure, où les passions paraissent en écorché. La dispute était de peu, et même fut si bien éclaircie que les adversaires s'embrassèrent comme de vrais amis. « Mais, dit Sévigné, ce n'est pas une raison pour ne point se battre. » Les voilà à ferrailler; ils s'échauffent, et Sévigné reçoit un grand coup d'épée à travers la poitrine. On raconte qu'il ne pouvait se résigner à mourir, à l'âge qu'il avait. On voit ici ce que c'est que jeunesse et emportement, et comment il est facile de mourir pour n'importe quoi, et en même temps difficile.

La mort ne s'imagine point. On peut seulement dans l'inaction, dans la fatigue, dans la tristesse, attendre quelque chose d'inconnu, d'inusité, d'unique, contre quoi on ne trouve point d'arme ni de parade. Cet état est de honte et de timidité; tel est le fond de toute peur. L'action efface cette mimique sans objet, surtout une action que l'on sait faire. Celui qui se bat jouit de sa vie et de sa force, et se pense invincible. C'est par ce mouvement de santé que notre jeunesse, il y a dix ans, se trouva l'épée à la main et cherchant passage, et la jeunesse d'outre-Rhin de même, quand on cherchait encore conciliation. Plus d'un, et parmi ceux qui disaient adieu à leur jeunesse, plus d'un sentit en lui ce bondissement et l'aima, non point du tout comme un pressentiment de mort, mais comme un témoignage de vie. Ainsi presque tous furent complices; de tels mouvements engagent.

Passion connue par ses causes est déjà vaincue. Aussi je ne crains pas les forts. Mais je vois quelque chose de trouble et d'inavouable en cette passion des faibles qui se rangent, qui se rangèrent si lestement d'entre les épées et

coururent à leur poste de spectateurs. Il y eut de la peur dans cet autre mouvement, qui laissa libre l'arène. C'est une ancienne, et belle, et juste image que celle des vieillards et des femmes se jetant entre les épées; ce genre de courage a manqué trop. Il y eut une panique des conciliateurs.

Paradoxe étonnant. La cause de la guerre, ce fut un mouvement de peur en ceux qui ne la voulaient point faire. D'où une sincérité dans les discours. Les hommes ne mentent point en ces crises. Non. On les voit à nu. Les actions illustrèrent les discours, et l'histoire conservera cette célèbre fuite des arbitres jusqu'au plus haut des gradins. En tout homme, si vieux qu'il soit, il faut que ce mouvement trop vif se change en colère. Nous en voyons les suites, car beaucoup ont survécu. Colère de vaincu dans le vainqueur même; et je le comprends bien. Vaincus profondément, et dès cette première minute, ces hommes qui se firent spectateurs si vite, qui prirent peur d'un si vif courage autour d'eux, qui perdirent soudain pensée, parole et espérance. Toute haine vient d'humiliation; je le sens même dans la voix. Nul ne hait au monde que sa propre faiblesse. Et c'est pourquoi aussi toute vengeance est sans mesure, car la plaie secrète ne peut être fermée. Ce vaincu de lui-même, je n'en puis faire un vainqueur, quand je le porterais sur un pavois dans toutes les capitales. Ils disent qu'ils envient le sort des héros; et je les crois bien. Le pire envieux, le seul envieux, c'est celui qui n'ose pas.

15 août 1924.

412

« Guerre pour le droit », manière de dire tout à fait confuse. Je veux considérer un exemple qui me paraît maintenant assez clair. Au temps de l'affaire Dreyfus, nous avons mené la guerre pour le droit. Cette guerre se fit à coups de poing, et même les coups de poing y furent l'exception. Il n'en est pas moins vrai que, devant la Raison d'État ouvertement et orgueilleusement substituée à la justice, les citoyens de ce pays-ci se montrèrent

décidés à briser par tous les moyens un pouvoir tyrannique. Il n'y eut point de massacre : l'opinion n'eut qu'à se montrer. Mais personne ne voudra soutenir que les tyrans de ce temps-là aient cédé devant des moyens de persuasion. Ils dénombrèrent seulement leurs troupes et nous laissèrent le champ. La force décida; et cette victoire fut bien la victoire du droit.

Maintenant examinons de près ce que réclamait cette irrésistible force. Non pas la solution d'un problème de droit par des moyens de force, mais tout au contraire la solution d'un problème de droit par des moyens de droit, c'est-à-dire débats publics, liberté de la défense, communication à l'accusé de toutes les pièces du procès. La victoire ne disait pas le droit, mais plutôt elle délivrait ceux qui devaient dire le droit. Elle laissait tout à décider. Exactement elle décidait que ce n'était point à la force de décider. Telle fut cette victoire du droit. Tout simplifié, tout rabattu, c'est bien cela que l'homme de la rue voulait, et c'est bien cela qu'il obtint; à quoi le monde entier fit grandement attention. C'était la première fois peut-être que la puissance se rangeait devant la justice.

Si l'on en était venu aux mains, il aurait bien pu arriver ceci, que la masse victorieuse eût tiré Dreyfus de sa prison sans autre forme, ou bien que des sections révolutionnaires eussent envahi le prétoire et enlevé l'acquittement par la menace. Mais quelles que fussent les passions en quelques-uns, ce n'était point là qu'on visait; cela était injuste encore. Il faut admirer que la masse ait compris et maintenu cette distinction entre le fond et la forme, ce que le plaideur, dans l'emportement, ne fait presque jamais.

Ceux qui disent que la force est belle au service du droit disent une vérité, mais enveloppée. La force qui délivre un innocent n'est pas juste encore. L'innocence n'éclate pas par ceci qu'une troupe est plus forte qu'une autre; la force ne déclare qu'elle-même. L'innocence éclate par un jugement dans lequel la force n'agit point. Les formes et les garanties du droit consistent justement en ceci qu'aucun genre de force, de prestige ou d'autorité ne puisse dispenser de preuve, et que l'arbitre ni le témoin ne soient menacés. La force assure la paix dans le prétoire; la force protège l'accusé, l'avocat et les juges. Mais cela une fois assuré, rien n'est terminé encore, mais tout commence ou recommence. La force juste, si l'on

veut que cette expression ait un sens, la force juste est celle qui s'interdit à elle-même de décider.

Ces principes sont clairs. Les citoyens ont pris les armes, en l'année quatorze, non point pour conquérir une chose particulière sur laquelle ils croyaient qu'ils avaient un droit, mais bien pour assurer un régime de droit, et la paix dans le prétoire. Et qui ne voit que si l'on avait visé là, si l'on visait là, aucun traité de paix ne déciderait d'un droit ou d'un autre, mais tout traité concernerait la forme du droit, c'est-à-dire les conditions de l'arbitrage, fondant ainsi le droit sur la paix, et non la paix sur le droit. Cette idée commence à percer à travers les nuages.

15 août 1924.

413

Un petit bonhomme qui fait voir des aptitudes ou seulement un goût marqué pour l'étude est bientôt tiré de son village. Chacun le pousse selon son pouvoir et il est célébré par les commères. C'est un beau trait de l'homme que cette admiration devant un enfant qui peut-être sera quelqu'un. Les condisciples font aussi un beau chœur de louanges; et j'ai connu des gens qui, à soixante ans passés, étaient encore fiers d'avoir fait leurs classes, eux médiocres, à côté d'un homme arrivé. Ainsi tous cherchent le génie et lui font rumeur. Chacun a connu de ces ramasseurs, nobles hommes, qui ne se trompaient que par trop espérer. Bref les bourses ne manquent pas, ce sont plutôt les boursiers qui manquent. Ainsi l'on rassemble des candidats pour les hautes places, et bien plus qu'il n'en faudrait. Quand le râteau a passé, il ne reste rien qui puisse espérer un succès franc. Ce problème est résolu; il n'y a point de barrage. J'en appelle à tous ces fils de paysans et d'ouvriers qui sont maintenant en place, et beaucoup au-dessus de ce qu'ils valaient. Je ne veux pas suivre non plus ces faibles déclamations sur ceux qui, étant appelés, ne sont pas élus. Parmi ceux-là, et j'en connais, je ne vois pas un déclassé sur cent; presque tous ils retournent dans les provinces, où ils ne font point de bruit, mais se trouvent souvent au-dessus

de leurs petites fonctions, et utiles encore plus par le conseil; c'est un bon levain.

Il reste ceux que l'on n'instruit guère, soit parce qu'ils ne veulent pas apprendre, soit parce qu'ils ne peuvent. Ici se trouve le problème véritable. J'ai connu un temps où le jeune garçon qui raisonnait mal une fois ou deux sur les triangles était aussitôt abandonné. Conduite raisonnable, si le pouvoir ne cherche que des recrues pour la partie gouvernante; conduite ridicule, si le pouvoir veut réellement des citoyens éclairés. Qu'un garçon ne fasse voir aucune aptitude pour les mathématiques, cela avertit qu'il faut les lui enseigner obstinément et ingénieusement. S'il ne comprend pas ce qui est le plus simple, que comprendra-t-il jamais ? Évidemment, le plus facile est de s'en tenir à ce jugement sommaire, que l'on entend encore trop : « Ce garçon n'est pas intelligent. » Mais ce n'est point permis. Tout au contraire, c'est la faute capitale à l'égard de l'homme, et c'est l'injustice essentielle, de le renvoyer ainsi parmi les bêtes, sans avoir employé tout l'esprit que l'on a, et toute la chaleur d'amitié dont on est capable, à rendre à la vie ces parties gelées. Si l'art d'instruire ne prend pour fin que d'éclairer les génies, il faut en rire, car les génies bondissent au premier appel, et percent la broussaille. Mais ceux qui s'accrochent partout et se trompent sur tout, ceux qui sont sujets à perdre courage et à désespérer de leur esprit, c'est ceux-là qu'il faut aider.

Le plus grand jugement n'y serait pas de trop; et, pour ma part, si j'avais à juger quelque esprit hardi et vigoureux, je le mettrais à débrouiller les premières notions dans un petit esclave, comme Socrate faisait. Je soupçonne même que le génie, en ses discours à lui-même, est plus enfant qu'on ne pourrait le croire, et ne cherche point le sauvage, l'esclave, le sot, l'arriéré, le superstitieux, le stupide, l'endormi, ailleurs qu'en lui-même. C'est pourquoi j'ai souvent pensé qu'on ne perdrait pas de temps à rassembler la queue du troupeau, et à retourner de mille manières les premiers éléments jusqu'à vaincre les esprits les plus obtus. Les meilleurs y gagneraient, et le maître aussi, par cette réflexion sur ce que l'on croit savoir, chose trop rare[a].

Il n'y a point d'homme, évidemment, dont je puisse annoncer qu'il ne pensera pas au-delà de son métier.

Quand il serait esclave comme Ésope, il pensera encore. Or il ne sera pas esclave. Non seulement il pensera aux choses divines et humaines, tant bien que mal, comme chacun fait, mais, bien plus, il décidera de la paix et de la guerre, du juste et de l'injuste, de noblesse, de bassesse, et enfin de tout, follement peut-être, de tout son poids d'homme certainement. Le plus libre écrivain sent à chaque instant ce poids sur sa plume. Aussi n'est-ce pas peu si un homme, destiné au commerce, à l'agriculture ou à la seule pratique des mécanismes, a lu Descartes, Montaigne et Pascal, ou bien a entrevu seulement la majesté des théorèmes les plus simples. Ce monde ira toujours comme il va, si le trésor des Humanités est réservé à ceux qui en sont les plus dignes. Au contraire, si l'on se mettait à instruire les ignorants, nous verrions du nouveau.

15 août 1924.

414

Vendôme avait une vue prompte et de l'entreprise, enfin des parties de grand général; mais on raconte que, dès qu'il était bien logé et en situation de banqueter, il ne bougeait plus; au contraire s'il couchait sur la dure et se trouvait réduit au pain sec, l'ennemi pouvait tout craindre. En suivant cette idée, qui fait rire, on arrive à cette autre, si naturelle, qui est que les mouvements des armées et leurs plus brillantes manœuvres avaient souvent pour cause le fourrage, qu'il fallait prendre où il était, et qu'ainsi comme l'eau suit la pente, on aurait pu, d'après les carrés de verdure, tracer la marche de la cavalerie et prévoir les pointes les plus hardies. La thèse du matérialisme historique se montre ici, d'après laquelle les actions des hommes coulent comme l'eau, quoique selon des lois plus composées, en sorte que qui connaîtrait un bourbier qui colle aux pieds pourrait prévoir tel détour savant de l'infanterie. Un homme de jugement, qui tirait le canon au-dessus de Toul, disait que l'ennemi avait toujours ce petit désavantage de lire la carte à l'envers; ce genre d'idées me plaît parfaitement. Je conçois à peu près com-

ment le prudent Turenne faisait la guerre, contournant l'obstacle comme l'eau le caillou, et de nécessité faisant génie. Mais je ne concluerais point que celui qui regarde ainsi à ses pieds et fait attention à ne jamais tenter ce qu'il ne peut, est celui de tous qui fait le moins ce qu'il veut. Tout au contraire.

Retz, qui était un homme de main, dit que le jugement héroïque est celui qui distingue l'extraordinaire de l'impossible. Et j'aperçois que l'extraordinaire est ce qui se règle sur la situation et non sur les modèles d'écolier; ce qui étonne, dans le trait du génie, c'est qu'il a passé justement par le seul chemin. Comme l'habile alpiniste; il n'y avait qu'une pierre solide, et c'est justement sur celle-là qu'il pose le pied.

Quand on analyse jusqu'à ce point de découvrir la nécessité nue, on est tout près de la liberté nue. Car la servitude humaine ne dépend point d'abord des choses, mais principalement des jeux d'imagination qui nous cachent les choses. L'homme qui a le vertige n'en est pas encore aux vrais obstacles, qui sont aussi bien des appuis. L'escrimeur se penche en avant, par le désir qu'il a de se fendre; mais ainsi il pèse sur la jambe qui doit partir, et il la cloue au sol. S'il se plie à la nécessité, au lieu de se livrer à l'aveugle désir, c'est alors qu'il partira comme l'oiseau; et, pour n'avoir pas voulu trop ce qu'il désire, mais plutôt ce qu'il peut, il fera enfin ce qu'il veut.

Les Américains en Argonne avaient dit : « Nous aurons trois divisions où vous n'en avez qu'une, et trois chariots de ravitaillement où vous n'en avez qu'un. » C'est ainsi que l'imagination remporte ses victoires. Dans le fait ils n'arrivèrent qu'à fermer les routes par le plus prodigieux encombrement qu'on ait jamais vu. Un Turenne se fût fait plus mince que la route, et même peut-être un Vendôme, par cette horreur d'être gêné qui fait que l'on regarde aux choses au lieu de s'envoler en imagination par-dessus. Mais aussi c'est l'homme d'imagination qui accuse la fatalité; l'homme d'action n'y croit point; mais il connaît la nécessité, qui est tout à fait autre chose. Quand on dit que c'était écrit, on entend toujours qu'un beau projet, enfant d'imagination, devait se heurter à une petite pierre, laquelle existait déjà. Fort bien, mais on pouvait donc la voir et l'éviter, sans ce beau projet qui bouchait la vue. J'ai aimé ce mot de Turenne, dans

une célèbre aventure de nuit; il dit, tirant son épée : « Allons voir ces gens-là. » Il ne dit point : « Allons combattre. » Voilà un beau projet.

15 septembre 1924.

415

Le Radicalisme s'étend, se fortifie et se fait place comme une chose de nature, semblable à ces heureuses inventions, telles la faux, qui sont nées de l'action, et que le calcul n'aurait pas trouvées. Le suffrage universel fut institué pour confirmer les pouvoirs. Injurié des deux parts. Les puissances le regardaient en pitié; les révoltés ne s'y fiaient point. Le citoyen n'écoutait ni l'un ni l'autre; il n'avait point le choix; il prenait l'outil par le manche et cherchait jour. « Vos députés vous paieront de paroles, disait l'un, ce jeu est trop facile, car que savez-vous et que saurez-vous jamais des grandes affaires ? » « C'est bien ainsi que nous l'entendons, disaient les compétences. Car nous arrivons à grand-peine, pour la politique extérieure, pour les finances, pour l'ordre intérieur, pour l'administration de la justice, à savoir chacun notre métier. Le peuple en ses comices peut bien nous dire ce qu'il souhaite, et cela fut toujours admis; mais comment nous dirait-il ce qu'il faut faire ? Met-on un laboureur au gouvernail ? Met-on un marchand de drap sur une locomotive ? La nature des choses veut que savoir gouverne et qu'ignorance obéisse. » Cependant les débats publics et la presse, même vendue, mettaient au jour les erreurs incroyables des docteurs de politique. Pour ne citer qu'un exemple, le traité de Versailles passe toute permission. Cela donne courage.

Tout se sait à la fin. Que n'a-t-on pas dit de la presse ? Quelque intérêt qu'elle ait à nous tromper, le vrai des événements perce. L'objet réel est solide; il marque sur le papier. L'information court; elle n'a pas le temps de mentir. Même pendant la guerre, même sous le régime de la censure, le lecteur moyen épluchait les nouvelles. Comptez aussi avec les raisonneurs, que l'on écoute très bien. Mais surtout le vrai se montre par les suites, et les

morceaux du vrai s'assemblent d'eux-mêmes. L'affaire Dreyfus en est un bel exemple; l'opinion y a vu clair à la fin. Bref, en dépit des déclamations faciles, le citoyen s'est obstiné à regarder les choses à travers cette lentille déformante, puisqu'il n'avait pas mieux. Connaissance imparfaite; mais l'expérience fait voir que le microscope des gouvernants les trompe aussi. Il faut décider avant de savoir tout, et le navigateur ne compte pas les méduses.

Par ces vues les pouvoirs s'organisent, non pas tout à fait comme les théoriciens l'auraient voulu. Que n'a-t-on pas dit contre le scrutin d'arrondissement? Au vrai, comme je l'ai toujours senti, ce n'était qu'une insurrection des compétences, qui se voyaient destituées. Ministres, bureaux, réformateurs, députés même se trouvèrent un moment rassemblés contre le tâtonnant effort des citoyens. L'outil a pris forme par ces luttes, et même les socialistes s'étonnent maintenant de le trouver bon. Il arrive ceci, qui est un scandale pour les politiques, c'est que des administrateurs fort savants sont déposés par un vote, et toutes les négociations profondément modifiées d'après les préférences d'une masse électorale qui ne connaît que sommairement la situation. Et l'on convient que cette pacifique révolution n'aurait même point été nécessaire, si l'ancien instrument de vote n'avait pas été témérairement remplacé. Il est dans l'ordre que l'action précède et que les idées suivent; et qui veut penser la République la pensera dans l'expérience même, ou ne pensera rien. On a roulé avant de savoir ce que c'est qu'une roue, et il y eut des jugements avant qu'il y eût des lois. La charrue à vapeur traîne encore l'ancien soc, résultante non encore calculée de la terre, du bœuf et de l'homme.

15 septembre 1924.

416

Je vois que l'on célèbre saint Thomas d'Aquin. Je le veux bien, et j'ai grand respect pour la fameuse *Somme,* où je me suis plu quelquefois à retrouver Aristote, auquel je tire aussi mon bonnet. Maintenant il faut que je dise en quoi cette théologie me semble fautive. Frère Thomas

a formé cette idée que le plus puissant des êtres existe certainement. Affaire de définitions et vous devinez l'argument. Toutefois, au lieu de raffiner sur la preuve, je veux bien contempler cette immense existence comme puissance démesurée. Mais la respecter, pourquoi ? Là est le passage difficile. Il faudrait me prouver, ou plus simplement me montrer que, selon le raisonnement et l'expérience, sagesse, justice et bonté se trouvent du même côté que la puissance. Descartes, qui voulait que le parfait existât, se gardait de confondre l'infini de la puissance avec l'infini de l'esprit. Et bien explicitement là-dessus il a refusé d'être thomiste. J'irais à même fin par mes petits chemins. Une pierre est bien forte pour me tuer; mais, pour mon estime, la plus grande pierre du monde est comme rien. Plus prudemment encore, et regardant aux puissances humaines, j'aperçois pourquoi l'esprit s'en retire, et pourquoi le vainqueur risque toujours d'être un sot. Plus près de moi encore je vois que l'argent, cette puissance, détourne de savoir et même d'observer, par la facilité d'entreprendre. Je vois que, dans les sciences mêmes, pouvoir détourne de savoir; l'aviateur s'envole et se passe très bien de comprendre comment cela se fait. Bref la puissance est un attribut que je n'arrive pas à joindre avec la sagesse; comment le joindrais-je à la justice et à la bonté ? Et comment, ainsi disposé, me risquerais-je à les joindre encore abstraitement ? C'est adorer le bâton. Non, Dieu n'est point maître.

Je sais, pour l'avoir éprouvé, que l'on est disposé quelquefois à adorer le bâton. Celui qui fait sentir son pouvoir à toute minute, on finit par lui savoir gré de tout le mal qu'il ne fait pas. L'éloge, dans sa bouche, peut même plaire plus qu'il n'est convenable. Encore faut-il dire que, né dans un heureux temps, je n'ai point connu de tyran à la rigueur. Toutefois il a suffi de quelques années de guerre pour que je forme l'idée d'un esclave adorant, c'est-à-dire qui prenait par reflet la joie et la peine de son maître, ce qui est la perfection de l'obéissance. Je ne parle pas de théologie du maître, où naturellement puissance et perfection se trouvaient jointes; mais l'esclave non plus ne pouvait séparer puissance de sagesse, je dirais même de bonté; et cet humble sentiment parcourt encore nos esprits comme un éclair, quand nous

en sommes réduits à souhaiter que le maître soit content. Je vois maintenant, il me semble, l'origine de cette antique idée que puissance est vénérable. Les trompettes ont sonné cela jusqu'à assourdir. Assez maintenant. Cette puissance, il me plaît de la nommer force, et j'espère, à sa rencontre, enfoncer toujours mon chapeau, comme Beethoven fit.

La légende de saint Christophe m'instruit mieux. Car ce géant, né pour servir, à ce qu'il sentait, ce géant Porte-Christ allait de maître en maître, cherchant le plus puissant des maîtres, comme seul convenable pour le plus puissant des serviteurs. Or que trouva-t-il ? Quand vit-il fleurir son noueux bâton ? Quand il porta un faible enfant sur ses épaules. Charge lourde, il est vrai; mais autre genre de poids. Puissance qui pèse tout. Esprit, ou qu'on l'appelle comme on voudra, qui ne s'ébahit point de la puissance; qui n'admire point le double du double. Attentif à d'autres valeurs. Ne demandant point qui est plus fort, mais qui a droit. Mettant à part l'obéissance, et n'y mêlant point de respect. Ce que l'Enfant-Dieu et le Dieu supplicié symbolisent depuis dix-neuf siècles. Je conviens que cette immense idée est difficile à penser théologiquement; et c'est tant pis pour la théologie.

15 septembre 1924.

417

Pourquoi chercher du neuf ? Tout est neuf. Je relisais hier *Le Lac ;* c'est toujours le plus beau poème. Il y a bien à méditer sur un lac, miroir, équilibre, moment fixé. Le peintre saura nous combler par le seul éclat de cette bordure liquide, si exactement arrêtée selon le moindre caillou. Mais, par opposition, le temps vole sur cette étendue. Ce qui reste nous présente le temps, bien mieux peut-être que ce qui passe; car ce qui passe nous fait spectateur; mais ce qui reste nous fait passant. Ici règne la poésie, assurant d'abord notre voyage par l'ample et inflexible mouvement; puis le voulant rompre par le souvenir et ne pouvant; car le passé même s'éloigne encore; et tout compte le temps, même le bruit des rames.

Par cette loi, le poème, à chaque fois qu'on le lit, glisse sur un temps neuf; il est autre que son souvenir, comme le lac lui-même. Mais il faut lire, ou, mieux, entendre lire. Hors de cette perception, le poème est vieux en effet et usé. C'est une illusion commune à ceux qui s'ennuient, comme dit Stendhal, en espoir; ils se disent : « J'ai lu cela. J'ai vu cela. » C'est s'ennuyer aussi en souvenir, faute d'un objet.

Le temps lui-même est un objet usé. Qui ne pense le temps ? Qui ne sait ce que c'est que le temps ? Le temps ne s'arrête point. Le temps ne rebrousse jamais. Je puis l'oublier un moment; lui ne m'oublie point. Si je dors sans aucun rêve, le temps va toujours son train. Coureur infatigable. Ce sont des thèmes rebattus; j'en conviens. Voilà une notion commune. Il n'y a point d'espoir que je puisse inventer là-dessus quelque chose qui sorte de l'ordinaire. Bien mieux, je ne le veux point. Je veux penser selon l'ordinaire; je veux penser ce que les hommes ont toujours pensé là-dessus. Je veux que la notion sonne humainement et retentisse en tous. Banale, elle ne le sera jamais assez. Mais enfin, qu'est-ce que je pense quand j'y pense ?

Un mouvement ? Oui. Des mouvements ? Oui. La suite des saisons ? Sans doute. Les positions successives des astres mobiles ? Il est vrai. Tout mouvement est dans le temps. Mais le temps n'est point mouvement. Un mouvement va d'un lieu à l'autre; ou, si je veux échapper aux querelles de mots, une chose qui se meut s'éloigne de certains objets et se rapproche de certains autres. Or le temps ne s'éloigne point d'une chose et ne se rapproche point d'une autre. Le temps[a] ne voyage point d'un lieu à l'autre, bien plutôt il fait son voyage à la fois en tous les lieux. Pendant que ce piéton fait trois pas, il s'écoule un temps, le même partout. Et c'est par relation à ce même temps que tel mouvement est plus rapide, et tel autre plus lent. Ne dis jamais, si tu veux penser ce que tout le monde pense, que le temps va vite ou lentement. Dis seulement que cela te semble quelquefois, et qu'en cela tu te trompes; car c'est le mouvement qui est rapide ou lent.

Ne dis point que le temps est une autre dimension des choses. Car il n'y a point de distance entre le présent et l'avenir. Quelquefois ce qui est avenir est loin, comme un bateau que l'on attend; mais le bateau immobile est

dans le temps aussi bien; il passera d'un instant à l'instant suivant sans le secours de ses machines. Cette ville[a] est à deux heures pour toi piéton; elle est à deux minutes d'ici pour l'avion. Mais le même moment sera toujours pour toi et pour lui. Il te gagne sur l'espace et non sur le temps. Celui qui reste immobile devant ce beau lac atteint aussi du même pas l'instant suivant. Pendant que l'avion dévore deux kilomètres, pendant que le piéton fait dix pas, pendant que tu rêves, vous parcourez tous la même minute, et, dans cette même minute, quelque changement se fait dans l'étoile la plus lointaine. Pour mieux dire, les choses, considérées sous le rapport du temps, sont à distance nulle. D'où je comprends que le rythme du poème, que redouble le sentiment du temps universel, ait aussi le privilège de nous rétablir un court moment dans notre existence réelle, merveilleuse et suffisante.

15 octobre 1924.

418

Il est bien aisé de laisser Dieu dans un nuage, et c'est ce que la raison conseille; d'où on arrivera sans peine à enseigner tout d'après l'entendement le plus rigoureux, sans offenser jamais aucune religion. De leur côté les religions se plient assez et trop aux mœurs et aux nécessités, comme on l'a vu. Et les commandements de Dieu n'ont point empêché que la guerre fût prêchée. La conciliation se fait donc. Mais je n'aime point trop la conciliation. J'aimerais mieux mettre au clair quelque conflit d'idées, qui m'expliquerait le conflit de fait. Je lisais qu'un vieil Alsacien, quoique la neutralité, comme on dit, fût promise, tenait pourtant ferme sur ceci que la morale devait être enseignée par le prêtre. Regardons ici. Cherchons l'attitude naturelle et le sentiment profond.

L'idée de Dieu termine un système par le haut; c'est le système des pouvoirs. Par exemple le droit divin d'après lequel Louis XIV gouvernait résulte évidemment de la toute-puissance de Dieu. Car un pouvoir établi, surtout ancien, fait partie de cette lourde existence totale qui nous tient tous, et qui est providentielle. Il faut donc adorer aussi le roi, sous cette réserve que le roi, à son tour, doit

compte au roi des rois. Remarquez que le roi le plus puissant et le plus solidement établi fut aussi le plus soucieux peut-être de son salut. Il croyait et on croyait en lui. Il respectait et on le respectait. Je retrouve ce rapport ascendant et descendant en tous les pouvoirs forts. Le colonel veut obéissance de bon cœur, et obéit lui-même de bon cœur. D'après cette vue, tout homme amoureux du pouvoir à l'ancienne mode inclinerait à servir Dieu. Ce système se tient, d'après l'antique idée du jugement de Dieu, qui revient à dire que le plus fort, surtout dans les rencontres où il n'y a point d'ambiguïté concernant la force, par exemple si Lohengrin a le pied sur la gorge de Frédéric, que le plus fort est réellement le ministre de Dieu. D'où l'acclamation et l'obéissance heureuse; d'où la force et la justice sont ensemble, comme dit Pascal; d'où la paix.

Un genre de paix. Je ne vois pas que les hommes de notre temps soient disposés à adorer cette paix-là. Car nous voyons force dans la victoire, et seulement force. Et si vingt canons cèdent à cent canons, cela nous paraît du même ordre qu'une pierre qui tombe. Et cette pensée est sans doute le fond de l'incrédulité. Il faudrait penser et dire, au contraire, que si les vingt canons n'ont point reçu ce secours du ciel qui peut tout, c'est que la victoire des cent canons doit être tenue pour juste, en dépit de nos faibles et courtes idées sur le droit et sur le mérite. Mais qui pense ainsi ? Le plus colonel des colonels pense-t-il ainsi ? Toujours est-il que l'homme moyen de ce temps ne pense pas ainsi, ce qui s'accorde avec un profond refus d'obéir aux puissances établies, avec une volonté obstinée de n'obéir qu'à des puissances contrôlées et jugées. Telle est la scandaleuse idée que fait voir notre morale. Ce qui est n'est point respectable; ce qui est, c'est pierre qui roule. Il faut s'en arranger, mais sans peur aucune, et vaincre nécessité par industrie, comme fait le maçon; ce qui, de pouvoir en pouvoir, et en remontant, conduit selon une logique exacte, à ne point du tout vénérer la totale puissance, si évidemment supérieure à nos faibles forces. Et cet esprit d'audace et de résolution pourrait bien apparaître comme l'esprit du mal à l'homme qui cherche pouvoir et respect ensemble, au-dessus de lui, en lui-même et au-dessous.

15 octobre 1924.

419

L'enseignement primaire manque d'air; mais tout va bien puisqu'il le sait. Cela vient de ce qu'il fut organisé militairement; et c'est bien la méthode militaire d'enseigner au caporal justement ce qu'il doit enseigner lui-même, et comme il doit l'enseigner. Dès que l'on apprend pour enseigner, toute grâce périt. Concevez-vous un homme, qui, dans le moment qu'il forme ses idées, se demande si elles sont au niveau d'un enfant ? Ridicule physique, alors, et ridicule histoire. Du haut en bas chacun fait l'enfant. Or l'enfant n'écoute, ne croit et ne suit que l'homme. J'ai souvent pensé que pour expliquer les nombres et les figures aux écoliers, un Newton ou un Maxwell ne seraient pas de trop, ni un Michelet pour raconter l'histoire des hommes. Il est vrai que nous n'avons point les cinquante mille penseurs de premier rang qu'il nous faudrait. Mais ce n'est pas une raison pour rabaisser l'esprit du maître au niveau de l'enfant, comme on fait.

La pédagogie détourne. Les classes de philosophie de notre enseignement secondaire sont admirées et imitées partout. On n'y enseigne au vrai qu'un vocabulaire, mais aussi c'est celui de tous. Cœur, esprit, passions, espace, temps, science, ignorance, justice, mensonge, c'est le pain quotidien de l'esprit. Or à ceux qui enseigneront seulement l'usage correct de ces mots et les plus ordinaires parmi les combinaisons qu'on en peut faire, que demande-t-on ? Rien de moins que la lecture assidue des auteurs les plus profonds, et enfin toute l'humaine sagesse, sans jamais concevoir qu'ils puissent en savoir trop ou seulement assez. Après cela le Cartésien s'en ira enseigner le français en somme, c'est-à-dire le bon usage du donc et du c'est pourquoi. Si haut qu'il soit, sachez bien qu'il n'a point tant à se baisser, dès qu'entendement, mémoire, sentiment, religion, droit sont dans le jeu. Une sotte phrase, mais qui voudrait dire quelque chose, appelle un grand génie au secours. Notre homme y sera passable autant qu'il saura toutes les choses humaines profondément. Dans le fait, c'est celui qui sait mal qui sera obscur, abstrait, ambitieux, ennuyeux.

Je ne veux point qu'on enseigne merveilles à des moutards; mais il faut savoir merveilles pour enseigner peu. Tout le Primaire, ou peu s'en faut, réfléchit à côté; pour l'enfant et non pour lui. Au lieu de lire pour son plaisir, il cherche des dictées. La paresse et l'infatuation s'étalent en ces conférences pédagogiques, qui prennent tant de temps. Belle leçon sur le charbon ou sur le pétrole. Vivante, dit l'un. Trop abstraite, trop peu pratique, dit l'autre. Mais personne en ce beau cercle ne sait la chimie. Belle leçon de grammaire française. Mais où est le latiniste ? Celui qui ne sait que le français ne sait pas le français. La réflexion n'appuie pas sur ce creux, mais elle se porte sur la méthode, sur la puissance d'attention de l'enfant, sur l'emploi du temps, sur les préparations, sur les procédés. J'ai lu qu'un profond musicien s'était mis à faire chanter les enfants d'une école de campagne; les résultats étonnèrent. Mais, quand il voulut expliquer sa méthode devant un tribunal de pédagogues, il y eut une pluie d'objections : « L'enfant ne s'intéresse pas à ceci; il ne comprendra pas cela. » Personne ne s'avisa de la seule chose à dire : « Tout cela est fort beau; mais la difficulté vient de ce que nous autres nous ne savons pas la musique. »

Faut-il raconter les guerres ? Question mal posée. Je veux bien qu'on les raconte, pourvu qu'on les connaisse, j'entends les folles manœuvres, les rivalités, les morts, les pillages, les impôts, telles qu'on les voit dans Saint-Simon ou dans Sévigné. Le vrai est toujours bon. Mais la guerre lyrique, joyeuse et propre, voilà ce qui empoisonne les esprits, parce que cela n'est point et ne fut jamais. Savoir, donc, et de première main, toute la pédagogie se termine là.

15 octobre 1924.

420

Les Humanités tiennent en des livres qui ne sont pas innombrables, et qui n'occuperaient même pas plus, à ce que je crois, que les quatre murs d'une salle de classe. Je supprimerais, il est vrai, des milliers de volumes qui ne

sont que commentaires; mais il est clair que si l'on connaît bien les livres importants, on peut se passer des commentaires. Les œuvres éternelles étant donc réunies aux murs de cette salle, chacune dans sa meilleure édition, je donnerais comme fin à la culture classique de savoir ce qu'il y a en chacun de ces livres. Je n'entends point par là que l'on sache les résumer, car c'est tout perdre, mais que l'on soit capable de tomber tout droit sur tel passage de Platon, de Montaigne, ou de Saint-Simon, dont on sait qu'il définit, ou éclaire, ou présente en un exemple, une idée dont on se trouve occupé. Car je hais qu'on dise à peu près et en mauvais langage ce qu'un auteur a dit si bien. J'exerçais là-dessus les jeunes gens, et moi-même aussi, demandant par exemple : « Un roman est un miroir que l'on promène sur le chemin; qui donc a dit cela, et où ? » Ou bien : « Trouvez-moi le sac de Platon, avec le sage, le lion et l'hydre. » « Trouvez-moi ce qu'Aristote dit de la femme et de la nécessité d'obéir. » « Trouvez-moi l'accident de Montaigne. » Il s'agirait de bondir, d'ouvrir le livre sans hésiter, et de mettre le doigt sur la chose. Des notes, des fiches, des répertoires, je n'en voudrais point; car il faut lire et relire, enfin être en familiarité avec les pages illustres.

Le pire que j'aperçois dans cette culture sans latin, c'est que l'on ne saura point lire. La version et le thème ont ce pouvoir de nous tenir devant un rectangle imprimé, comme sont les amateurs devant une belle gravure. Car l'amateur ne dit point : « Je la connais »; il la voudra voir et revoir. Une belle page aussi veut être étudiée en son ensemble, en ses rapports, en ses lumières et ombres, tantôt par le détail, et tantôt d'ensemble par recul; mais il faut apprendre à regarder. Ici rien ne remplace la version et le thème et rien ne remplace le latin.

L'on voudrait s'en passer, et l'on ne peut s'en passer. Essayons pourtant; mais alors faisons bien l'essai, en pensant à ceci que la culture a pour ennemie principale cette lecture qui va courant et ne revient jamais, et ne s'arrête jamais. Tous ces livres majeurs dont je parlais pourraient bien être en français, et l'on pourrait encore en tirer beaucoup. Mais comment exercer l'attention ? Il faudrait relire, réciter, copier, et recopier. Je ne décide point si les textes anglais, allemands, italiens peuvent donner cette attention à la lettre que le latin donne si

bien. Il faudrait d'abord que l'on se détournât de vouloir comprendre à l'oreille et prononcer aussi bien que les gens du pays. Malheureusement ce genre d'utilité est ce à quoi on regarde, et cela, remarquez-le, revient à former un autre genre d'attention, que je crois ruineux pour l'esprit. Cette dextérité qui consiste à saisir le sens d'après le mouvement des lèvres en quelque sorte, est tout à fait opposée à ce lent regard, circonspect, revenant, plein de précaution et de doute, que l'on donne à un texte d'Horace ou de Tacite. Ces visages sont immobiles à jamais. Je conviens que Shakespeare les vaut bien; mais qui empêchera qu'on le veuille comprendre comme un Anglais le comprend au théâtre ? On en reviendra toujours à vouloir comprendre ce qui sort de ces dents serrées. Nous voilà en Singerie.

15 octobre 1924.

421

Pour clore[1] ces escarmouches politiques, je crois à propos de dire quelque chose que personne peut-être ne croira, c'est que la vocation d'écrire m'est venue de politique. Le spectacle des Importants m'a toujours donné l'idée de les cribler de flèches. Et je remarquais aussi, non sans impatience, que les écrivains, petits et grands, sont aisément portés à rechercher les suffrages des Importants. Chose naturelle, mais qui redouble l'Importance. D'où cette misère du Parti radical, qui fut toujours mon parti; et, bien pis, cette honte d'être radical, si souvent observée. C'était donner des verges à Barrès et aux autres, pour nous fouetter.

D'où je courus, en volontaire, à secourir nos petits journaux, et d'abord *La Dépêche de Lorient,* qui parut au temps de l'affaire Dreyfus, et qui n'eut qu'une courte existence. Je m'essayais dans tous les genres, voulant montrer comment on pouvait relever le fait-divers jusqu'au niveau de la Littérature. J'ai souvenir d'un tableau de fête populaire où l'on reconnaîtrait sans peine les sentiments vifs, pour ne pas dire violents, qui ont souvent choqué, je le crains, les sages et trop sages lecteurs de ces

feuilles-ci. J'avais rêvé d'écrire un roman feuilleton; mais il se trouva que le journal n'en eut pas besoin. Je ne puis dire si j'étais doué pour ce genre d'œuvre. Comment savoir ? La nécessité me poussant, j'aurais écrit d'abord un mauvais roman; je me serais jugé et peut-être redressé. Nul ne le peut que sur l'œuvre, car tous les métiers se ressemblent, et il faut que le menuisier gâte du bois.

Ce que j'écris maintenant est pour instruire ceux qui ont du goût pour le métier d'écrivain. Je veux les sauver de délibération. En ce temps-là j'écrivais des dissertations de deux colonnes, politique et morale mêlées, signées du pseudonyme que j'ai gardé. C'était pesant, et gâté par le mouvement oratoire. Je me piquai, et je fis mes exercices, comme un pianiste; j'en remplis trois gros cahiers, qui n'étaient que pour moi; ainsi j'arrivai à oublier le lecteur. D'autant que je n'eus bientôt plus de journal à nourrir.

La *Dépêche de Rouen,* que je vis naître en ce temps-là, vécut d'abord par les hommes du métier. Puis elle connut des temps difficiles, et encore une fois deux ou trois amis vinrent au secours, dont j'étais. Je retombai dans les Chroniques hebdomadaires, lourdes machines dont je n'eus point de contentement. Mais je ne laisse pas aisément ce que j'ai entrepris. Il me parut finalement plus facile d'envoyer chaque jour un court billet. Cet autre genre a aussi ses règles, et je m'en aperçus à l'essai; mais enfin je m'y accommodai, et la liberté vint. Je savais le métier quand la guerre m'en imposa un autre.

Comment je revins à la polémique, les lecteurs le savent. De nouvelles conditions devaient changer le genre, et le changèrent en effet. Le lecteur imaginaire, qu'on ne peut jamais oublier tout à fait, prit un autre visage. Il fallut plus d'ordre et d'enchaînement, d'où, même en étendant un peu l'ancien genre, une compression et une densité dont je m'excuserais si ce lecteur-ci n'était pas soupçonné par moi, à tort ou à raison, de moins craindre les difficultés de doctrine que cette politique de soldat mécontent, sortant tout armée du buisson scolastique. Mais puisqu'enfin, lecteur imaginaire, te voilà battu et à demi content, armistice maintenant, et peut-être paix, si les vérités désagréables portent fruit. Trève, en attendant.

15 octobre 1924.

422

Jaurès n'était, il me semble, nullement orateur avec lui-même; semblable en cela à l'athlète, qui est sans doute l'homme du monde qui emploie le moins de force à casser une noix. J'ai comparé quelquefois cette force assouplie et souriante qu'on lui voyait à parler de tout, que l'on reconnaît aussi dans les quelques pages que l'on a de lui, qui sont écrites plutôt que parlées, j'ai souvent comparé cet équilibre et cette retenue du jugement aux mains du vrai boxeur, toujours entr'ouvertes, et on dirait presque flottantes, si ce n'est sur le moment du coup porté. Chacun sait, au rebours, que les hommes passionnés serrent les poings bien avant de combattre, et même quand l'adversaire est hors de vue. Ils se battent donc avec eux-mêmes, et de là produisent à l'intérieur d'eux-mêmes une continuelle injustice, semblables à ces États mal gouvernés dont parle Platon, qui se produisent sans justice et en même temps sans force dans leurs actions, aucun être ne pouvant faire que selon ce qu'il est. Par une merveilleuse ambiguïté, le commun langage appelle esprit juste le commencement, et coup juste la terminaison de l'action efficace.

Je vis premièrement Jaurès dans son travail de force, gouvernant quatre ou cinq mille têtes. Je connus le réel de l'éloquence; ce commencement attentif et mesuré, ce rythme compté presque dans le silence, ce thème presque sans matière, qui ouvre, dessine et termine d'avance le champ de l'attention; c'est comme un essai du lieu, de la résonance matérielle, de la résonance humaine, en même temps de la voix, du geste et du souffle. Comme on construit la voûte avant d'y chanter, ainsi la foule aux mille têtes regardait s'arrondir ces grands arceaux d'où lui venait un pressentiment assuré, par ces formes nues. Cependant la matière d'entendement se montrait, toute métallique, et forgée anneau par anneau. Ici ce mouvement des mains que la statue d'Albi fait voir. Enfin le chant du forgeron, et les voûtes sont remplies; sans aucune incertitude; et comme d'un pilier à l'autre monte et descend la force sonore; par où la nature est réconciliée

avec la preuve, selon un commun mouvement. Ce n'est pas peu de chose que de croire ce que l'on sait; cela est persuasion. Mais ce qui m'étonna le plus, en ces mouvements, en ces acclamations qui allaient au délire, c'étaient ces retours du jugement et ces silences de la nature, de nouveau ce travail de l'entendement forgeron. Pour les uns c'était la nature qui soutenait les preuves, et pour les autres c'était la preuve qui émouvait la nature. Ainsi chacun se retrouvait tout, d'où cet accord des penseurs et des forgerons. Ce cortège s'est continué de la Concorde au Panthéon; il court maintenant à travers le monde.

Or je compris mieux toutes ces choses lorsque plus tard et trop tard je vis Jaurès loin de la foule et avec ses amis. Jamais la paix ne me parut si belle. Les poètes chantaient à demi-voix comme pour assurer le jugement en sa retraite. Les pensées n'étaient qu'un murmure, plein de nuances, de précaution et de modestie; le rire fleurissait sur tout. C'était un peu avant la guerre, en des temps d'épineuses et même de sanglantes querelles. Je connus ce que c'est qu'un esprit retiré en soi, mesure de tout et non mesuré, force déliée, force arbitrale. Solitaire en cette presse, refusant pouvoir, et gouvernant par ce refus. Ce repos est la force des forces; et le Penseur de Rodin est tendu et faible à côté. Qui nous sculptera cet autre penseur ?

3 décembre 1924.

423

Auguste Comte fut formé d'abord aux sciences, c'est-à-dire qu'il connut de bonne heure comment les choses de la nature sont liées entre elles, et varient ensemble, soit dans leurs quantités et leurs mouvements, soit dans leurs qualités. Pourvu de ces connaissances, et y exerçant sa forte tête, une des mieux faites sans doute que l'on ait vues, il vécut pourtant maladroitement. C'est qu'avec une vue fort précise de l'ordre extérieur, il se trouvait comme un enfant au milieu de l'ordre humain, source principale de nos passions. Aussi fut-il dupe des sentiments et de l'imagination, suivant les impulsions de

son cœur généreux, en vrai sauvage qu'il était. C'est l'aventure de beaucoup. Mais cette forte tête sut du moins réfléchir sur ses propres malheurs, et découvrir en sa maturité ce qui avait manqué à sa jeunesse. Venant donc aux poètes, aux artistes, et en somme aux signes humains vers sa quarantième année, il finit par où il aurait dû commencer, qui est la politesse dans le sens le plus étendu, et l'éducation à proprement parler.

Nous naissons du tissu humain, et dans le tissu humain, peu à peu relâché, mais toujours fort, et impossible à rompre, nous grandissons. Nous n'avons pas le choix. L'enfant est malheureux par ses folles espérances, et par ses petits chagrins qu'il croit grands. Le plus pressé est de se donner de l'air, et de reporter les hommes qui nous entourent à distance de vue. Cela se fait d'abord et toujours par la connaissance des signes; et les nourrices, quoiqu'elles y fassent attention, ne nous conduisent pas loin. Il faut lire autre chose que le visage des nourrices et leur naïf parler. Il faut lire; et cela s'étend fort loin. Se rendre maître de l'alphabet est peu de chose; mais la grammaire est sans fin; au-delà s'étend le commun usage; au-dessus est l'expression belle et forte, qui est comme la règle et le modèle de nos sentiments et de nos pensées. Il faut lire et encore lire. L'ordre humain se montre dans les règles, et c'est une politesse que de suivre les règles, même orthographiques. Il n'est point de meilleure discipline. Le sauvage animal, car il est né sauvage, se trouve civilisé par là, et humanisé, sans qu'il y pense, et seulement par le plaisir de lire. Où sont les limites ? Car les langues modernes et les anciennes aussi nous y servent de mille manières. Faut-il donc lire toute l'humanité, toutes les Humanités comme on dit ?

De limites, je n'en vois point. Je ne conçois point d'homme, si lent et grossier qu'il puisse être par nature, et quand il serait destiné aux plus simples travaux, je ne conçois point d'homme qui n'ait premièrement besoin de cette humanité autour, et déposée dans les grands livres. Il faut essayer, en profitant de la singerie enfantine, qui prend si aisément le ton et l'attitude. Il faut, dès les premières années, pousser aussi avant qu'on pourra. Décider d'après les grâces et la facilité, choisir l'un pour la culture et exclure l'autre, c'est injustice et c'est imprudence. Les Belles-Lettres sont bonnes pour

tous, et sans doute plus nécessaires au plus grossier, au plus lourd, au plus indifférent, au plus violent. Et que fait-on des enfants ? Va-t-on mettre physique et chimie à la portée de ces marmots ? Belle physique et belle chimie ! Le même Comte nous rappelle ici à l'ordre, dans le sens le plus fort du mot, nous avertissant que la physique réelle est entièrement impénétrable sans la préparation mathématique, mécanique et même astronomique, choses que l'enfant ne doit pas essayer avant sa douzième année. Jusque-là, qu'il apprenne à lire et encore à lire. Qu'il se forme par les poètes, les orateurs, les conteurs. Le temps ne manquerait pas si l'on ne voulait tout faire à la fois. L'école primaire offre ce spectacle ridicule d'un homme qui fait des cours. Je hais ces petites Sorbonnes. J'en jugerais à l'oreille, et seulement par une fenêtre ouverte. Si le maître se tait, et si les enfants lisent, tout va bien.

Décembre 1924.

1925

424

Hamp nous propose une idée neuve et étonnante, c'est que l'art de produire et de fabriquer est bien plus avancé que l'art de vendre. On regarde, dit-il, à une fraction de centime quand il s'agit de construire une bicyclette, mais on donne vingt pour cent de commission à celui qui saura la vendre. Cette idée a d'immenses suites; mais je veux d'abord rechercher les causes qui font qu'étant des sages quand nous produisons, nous sommes dans la vente ou l'achat, comme des singes imprévoyants, gourmands, légers, oublieux. Le paysan mesure l'effort, ménage l'outil, administre enfin scrupuleusement son propre bien, qui est le nôtre. Le métallurgiste récupère tout ce qu'il peut de la chaleur du foyer, sauve l'étain qui couvre les rognures, filtre les sous-produits; en même temps il fait la chasse aux paresseux, réduit la mise en train, unifie les modèles, rassemble les efforts, abrège les chemins; c'est un bon intendant de la commune richesse. Cependant le commerce jette notre richesse au vent, éclaire de mille couleurs le ciel de nos villes, y écrit même, par la fumée des avions, son nom et ses prix. Les intermédiaires pullulent, les agents de publicité courent et crient; l'idée d'une proportion entre le travail et le profit se perd tout à fait. Il n'est pas rare que l'on laisse se perdre une partie des biens afin de vendre mieux le reste. Nous sommes sauvages par là.

C'est que l'ordre des choses nous rend sages, au lieu que l'ordre humain nous rend fous. On n'obtient

rien des choses par l'éloquence; il faut piocher, il faut limer. Le terrassier se règle sur le caillou, et le menuisier sur le bois; d'où cette prudence des métiers. Au contraire le commerce est régi par l'éloquence, parce que l'acheteur est sensible à l'éloquence. La foule va aux lumières, comme les papillons, et comme eux s'y brûle, car c'est nous tous qui payons ces lampes, ces affiches, ces étalages. Mais laissons l'argent, qui toujours nous trompe. Tous vivent du travail de tous; le travail perdu, c'est-à-dire le travail qui ne laisse pas un produit, appauvrit tout le monde. Si ceux qui font des affiches ou qui montent des lampes de toutes les couleurs, ou qui moulent ces innombrables poupées de cire, si tous ceux-là faisaient des maisons, nous aurions assez de maisons.

Mais pourquoi ces travaux perdus? C'est que le commerce ne peut être sage; et il ne le peut point, parce que la folle imagination de l'acheteur n'a point de règles. On peut tout espérer d'une affiche; on peut tout craindre si l'on renvoie le marchand d'affiches. Quand j'ai à façonner une pièce d'aluminium, je sais ce que j'ai à faire; l'aluminium tient bon; il reste ce qu'il est; il est dur, léger, peu malléable, aisé à fondre; il reste ce qu'il est; je puis compter sur lui. L'acheteur est capricieux; l'humeur le conduit; il se jette à ce qui n'est pas cher; mais il se jette aussi à ce qui est cher, par d'autres opinions. Aujourd'hui il cherche l'occasion, demain il s'en détourne. Il sort pour acheter quelque objet qui lui manque; il en achète un autre dont il n'a que faire. C'est pourquoi le commerçant essaie de tout, étend sa surface miroitante, lancerait des ponts sur les rues, s'il pouvait, creuse des tunnels, fait des avenues de poêles, de balais, de fauteuils, de parasols, selon la saison, et toujours à nos frais; nous saluons ce luxe que nous payons.

Or c'est cette humaine frivolité qui corrompt le livre de comptes. Comme le marchand ne regarde pas aux tapis ni aux lampes, ainsi il ne regarde pas à l'intermédiaire; il paie la commission comme il paie le peintre et le décorateur, pourvu seulement que, tous frais payés, il reste un bénéfice.

Pour tout dire en résumé, la production se fait selon la science, et la vente selon la magie. Toute industrie

suppose deux hommes, le savant qui fabrique, et le magicien qui vend. Magicien au sens propre du mot, puisque la manière de dire ou d'offrir, ce qui est signe enfin, comme affiche ou étalage, est tout ou presque tout. Mais on aperçoit aussi que le mal est dans l'imagination de chacun et le remède en chacun; c'est quelque chose d'apercevoir cela.

Janvier 1925.

425

L'Exposition des Arts décoratifs sera toute en carton, plâtre et ciment, comme on peut déjà voir. Ainsi, l'art décoratif se trouve nié en même temps que posé. L'ornement est et fut toujours le modèle et le régulateur de tous les arts sans exception. Par exemple une statue prise avec d'autres dans la masse d'un porche gothique reçoit aisément du style, par l'autorité architecturale de l'ensemble solide auquel elle est liée. La statue libre divague, si ce n'est que le bloc de marbre lui impose encore la loi monumentale. Mais qu'est-ce qu'une statue d'argile plastique ou de plâtre, soutenue encore par une armature cachée ? Ou bien qu'est-ce qu'un jardin qui serait fait de plantes fausses ? Hors des nécessités de la terre, de l'eau, de la lumière, l'architecture des jardins périrait. Bref, on ne peut orner qu'une matière qui résiste. Le fer forgé est souvent beau, par ceci que l'artiste, en même temps artisan, a pensé en travaillant; la trace du marteau en porte témoignage. Au contraire, la fonte moulée est laide, parce que la matière a été saisie par le moule dans un état d'indifférence, ce qui fait une forme empruntée. Le plâtre aussi est laid parce qu'il prend toute forme. La plus belle des formes, comme on sait, perd beaucoup par cette matière trop complaisante. À plus forte raison doit-on penser que les conditions du faux-semblant, bois, fer, plâtre ensemble imitant la pierre, ne sont point favorables à l'invention de belles formes. Ainsi l'Exposition des Arts décoratifs sera laide de forme, soit qu'elle imite, soit, pis encore, qu'elle invente.

Elle se sauvera par les objets réels, où la matière ne

mentira point, par exemple un fauteuil de bois dur, une tapisserie, une assiette décorée, un ivoire sculpté, un bijou ciselé. Les vieilles maisons étaient de matière précieuse aussi; une poutre qui dépasse en témoigne assez. Les formes ici sont conquises. La matière résistait et exigeait; c'est pourquoi la marque de l'homme y est incorporée. C'est la matière, on dirait presque, qui fleurit. La morsure du temps le prouve bien; car la matière attaquée par vent et pluie, par frottements et chocs, garde fidèlement la forme comme si la forme lui était naturelle. De là vient que les ruines sont belles. On pourrait même dire que la forme est sauvée pour le principal, et que c'est l'accessoire qui est rabattu; leçon pour le sculpteur. Michel-Ange, toujours profond en ses moindres propos, disait qu'une belle statue devait pouvoir rouler d'une montagne sans rien perdre. Et nous voyons que le style des fleurs sculptées est autant l'œuvre du temps que du sculpteur; car le temps les a soumises à la forme architecturale; ainsi l'intention et la prétention, deux ennemies de l'ornement, ont été rabattues. Voilà comment les œuvres anciennes forment le goût.

Michel-Ange disait aussi que la règle architecturale est ce qui sauve tous les arts sans exception. Cette pensée, difficile à suivre certes, se trouve vérifiée, contre l'attente, dans l'art du costume. L'ornement brodé sur une étoffe solide, souple et chaude, prend déjà plus de beauté par ce travail d'artisan; mais il faut encore que l'ornement soit soumis à la pesanteur, par le jeu des plis, qui est architectural car c'est la pesanteur qui le règle. C'est pourquoi, au voisinage de ces poupées de cire, qui sont laides par la forme empruntée, on aperçoit souvent quelque étalage architectural, où de belles étoffes sont en quelque sorte sculptées par la pesanteur, loi première de tous nos monuments et de toutes nos actions. L'étalagiste, si aisément ridicule lorsqu'il fait ce qu'il veut, trouve alors le beau sans le vouloir, par cette composition de l'ornement voulu avec les nécessités naturelles.

Ces remarques sont aisées à faire. Si l'on demande le pourquoi, il est moins facile de répondre. Il me semble que ce qui plaît dans la chose belle c'est qu'on y retrouve à la fois la marque de la pensée et quelque chose aussi de cette force de nature qui travaille dans la chose même, par exemple, dans un arbre ou dans un enfant. Quand

nous créons, nous autres, d'après l'idée extérieure, ce n'est qu'industrie. Mais autant que l'idée semble sortir de la matière même sur laquelle nous travaillons, l'œuvre est miracle alors, et objet de religion.

Mars 1925.

426

Quand Auguste Comte a donné comme un axiome que la force gouverne, il a projeté la plus vive lumière, peut-être, sur la situation humaine. Aussitôt, comme par reflet, je nous vois gouvernés par ce jeu des forces antagonistes dont le Maroc est maintenant le théâtre. Je veux dire que la solution sera de force. Le droit suivra, par réflexion sur une situation de fait, aussi étrangère au droit que le sabot d'un cheval heurtant une tête d'homme.

Ce sujet-ci est redoutable par un mélange de droit et de force qui se fait dans nos pensées. Il faut revenir aux exemples familiers. Le droit de circuler est plaisant sur nos trottoirs; un enfant, un infirme y trouvent égards. Qu'arrivera-t-il pourtant si quelque fou ou ivrogne y veut circuler selon sa fantaisie, invoquant même son droit? Il ira heurtant et bousculant, mais il n'ira pas loin. L'agent le saisira au col de sa veste; et ce premier effet de la force me saisit toujours moi-même jusqu'au cœur et jusqu'au ventre. Je vois bien qu'une guerre commence; je ne puis dire quand elle finira. Si l'homme résiste et montre des armes, il se peut qu'il y ait un cadavre ou deux. Plus encore, par un mouvement aveugle de la foule, par une émeute de juin, sous ce soleil violent. Toujours est-il clair que le droit de circuler, qui est pourtant en cause, est aussitôt suspendu. Nous approuvons ces choses, et même nous les aimons, parce que nous aimons le droit, et parce que nous aimons l'ordre.

Mais attention ici. N'allons point concevoir l'ordre comme un effet du droit. L'ordre est de force. Par exemple, que les voitures croisent à droite et dépassent à gauche, cela est de force. Le droit n'a pas ici de préférence; il n'a rien à dire. Ce qui fait l'ordre c'est la pure et simple obéissance. Obéissance qui peut être de raison, comme si j'obéis à l'escalier au lieu de me jeter par la

fenêtre; toujours est-il que bien clairement, dans ce cas-là, c'est une force supérieure qui me détourne d'hésiter. Pareillement dans la rue, c'est un ordre existant, et par lui-même invincible, comme est l'ordre des voitures croisant et doublant, qui fait que je me donne une règle. Autrement, et dans un désordre supposé, je ferais comme les autres; je me jetterais où je verrais passage. La raison ici ne m'éclairerait point, par ceci qu'il n'y a pas de motif abstrait pour préférer le croisement à droite ou le croisement à gauche. Ainsi le droit, je dis dans le plus vertueux des hommes, ne trouverait pas à s'appliquer, faute d'un ordre préexistant. Je demanderai à reconnaître un ordre, et admirez le double sens de ce mot; je demanderai un maître, et je l'aimerai.

Je l'aimerai parce que je sens que l'ordre tel quel introduit le droit, ouvre passage au droit. Je l'aimerai parce que je mêle tout. Et c'est de là que nous mettons espérance dans le combat. Le fait est que l'ordre de force ne sera ni bien ni mal. Le sabot du cheval frappera selon sa puissance, selon un théorème de forces, et c'est tout ce que j'en dois penser. Je ne suis ni cheval, ni spahi, ni agent. Comment savoir si cette poigne serre trop, quand elle a pour fonction de maîtriser ? Quand comprendrons-nous que dans le combat il n'y a ni juste ni injuste, mais seulement un sabot de cheval plus dur qu'un crâne ?

Nous voudrions premièrement penser le droit, et ensuite l'établir par la force. Mais on ne peut établir aucun droit par la force, ni même penser aucun droit sans percevoir un ordre préexistant. C'est ce que Comte expliquait un peu mieux, disant que « le progrès n'est jamais que le développement de l'ordre ». Par exemple on peut réfléchir sur la répartition des richesses, mais toujours à partir d'un ordre de fait; ainsi toute méditation sur l'origine des richesses est métaphysique, comme disait Comte; je dirais plutôt hors de lieu, c'est le sens du mot utopique, c'est-à-dire stérile. De même toute méditation sur l'origine des frontières; mais plutôt il faut penser les frontières comme un ordre de force préexistant. Non pas des frontières selon le droit, mais le droit par-dessus les frontières, qui n'y font point obstacle, mais y donnent appui. Tenons nos pensées en bride.

Juin 1925.

427

Lorsque je suis témoin d'un événement rare et émouvant, deux choses existent ensemble, d'un côté l'objet, autour duquel je puis tourner, qui tient bien, et qui donne appui à mes recherches, de l'autre l'émotion, qui est de moi, et qui consiste, partie en des mouvements purement physiologiques, partie en des gestes par lesquels j'imite ou je dessine l'objet; ce sont des commencements d'action, mais retenus, comme ceux que je sens si vivement dans le vertige. L'événement passe, et ne reviendra jamais. Jamais vous ne retrouverez cette solide existence. Vainement vous l'aurez décrite par des paroles; l'objet manquera toujours; ce ne sera qu'une ombre inconsistante. Bref nous n'avons point le pouvoir d'évoquer un objet absent. À celui qui prétend faire paraître le Panthéon sur la scène de sa mémoire, demandez de compter les colonnes ou de décrire un chapiteau; opérations bien aisées à faire quand le Panthéon est présent; opérations impossibles dès que l'objet est seulement imaginé. Comme Eurydice, l'image fondra devant l'attention. Encore bien moins la description arrivera-t-elle à rendre présente pour le lecteur une scène qu'il n'a point vue. N'allez donc point à l'émotion par la chose.

Au contraire, à la chose par l'émotion. L'émotion peut se communiquer. La danse y réussit par les mouvements, la musique y ajoute des mouvements plus secrets, et il reste encore beaucoup de la danse et de la musique soit dans la poésie, soit dans l'éloquence. La prose a moins de moyens; mais il n'en est pas moins vrai qu'évoquer est autre chose que raconter. Il faut retrouver d'abord l'émotion si l'on veut retrouver l'objet.

Ici est sans doute la raison cachée de ce que je voudrais appeler la transposition, qui revient à refuser le fait brut. Il y a une tyrannie de l'événement réel, qui consiste en ceci que vous revenez toujours à le raconter tel qu'il fut. Travail d'historien, qui fait comme des taches d'histoire dans le récit romanesque. C'est pourquoi la méthode de noter exactement me paraît la pire de toutes. Je dirais au contraire que l'artiste doit vaincre le souvenir, de façon

à l'inventer aussi bien que le reste; enfin il me semble que tout doit être fiction dans un roman, et même le vrai. Je n'entends pas par là que la perception actuelle manque; tout au contraire, il faut que les objets présents et familiers se mêlent au récit, y apportent ce juste mouvement de l'émotion qui donne réalité au tout. D'où la métaphore, où l'on voit qu'une chose revit par une autre; et la transposition n'est sans doute qu'une métaphore; au reste, c'est le même mot.

Voyez comment Proust va à l'objet. Étudiez de près ses métaphores aquatiques; on dirait qu'il ne peut faire apparaître l'objet qu'en le déformant; plus réel, l'objet vu à travers d'autres objets, plus réel que dans sa vérité nue. C'est de la même manière que sous un nom se glisse un autre visage. Et il se peut que le mouvement de l'inspiration soit cette hardiesse de changer en exécutant, afin de profiter, si l'on peut dire, de l'émotion, sans avoir tant d'égards aux objets. Ainsi compose le romancier, regardant toujours vers l'avenir, et se dirigeant vers ce qui n'est pas encore. Au lieu que celui qui veut retracer le fait vit à rebours en quelque sorte, explorant des régions désolées. « C'était ainsi, dit le narrateur, quand je l'ai vu. » C'était et ce n'est plus. Cette méthode d'écrire use de l'imparfait. Ce temps verbal semble alors sonner creux. Il est la marque de l'école réaliste.

Octobre 1925.

428

J'aime cette idée de Comte d'après laquelle il n'a manqué peut-être aux éléphants, aux chevaux et aux loups que le loisir de bâtir des mausolées, temples, théâtres, et de s'assembler autour ou dedans. Ces animaux ne font point voir une structure tellement inférieure à la nôtre. Les insectes sont très différents de nous; mais leurs travaux nous étonnent, ce qui fait voir qu'ils n'ont point des sens moins délicats que les nôtres, et que la mécanique de leur corps est fort bien réglée. À bien regarder, ce qui leur manque à tous, c'est le monument,

entendez la chose qui reste, et qui instruit la génération suivante; et au nombre des monuments il faut compter les outils. Les animaux ne laissent rien après eux que des êtres qui leur ressemblent, et qui organisent de nouveau leur vie d'après la forme de leur corps. Les ruches des abeilles sont un recommencement comme l'abeille elle-même; et ces étonnantes coopératives ne sont point du tout des sociétés.

Ce qui fait la société humaine, qui est proprement société, c'est un autre genre d'héritage. C'est la maison, le temple, le tombeau, la pelle, la roue, la scie et l'arc, la borne, l'inscription et le livre, la légende, le culte et la statue, enfin ce gouvernement des morts sur les vivants qui fait que, selon un mot célèbre de Pascal, l'humanité est comme un seul être qui apprend continuellement. Si l'homme vivait aussi difficilement que le rat, s'il avait tout à recommencer, on peut parier qu'il n'irait pas loin dans la courte durée d'une vie. On connaît peu d'exemples d'hommes qui aient vécu seuls dans une île pendant deux ou trois ans. Darwin en cite un, que l'on retrouva, non point ingénieux et toujours homme comme l'imaginaire Robinson, mais plutôt singe qu'homme, ayant oublié langage, décence, réflexion, mémoire rêveuse, enfin tout ce qui fait l'homme. À bien plus forte raison doit-on croire que, si l'homme avait été réduit, par quelque espèce plus puissante, à la condition du rat, toujours courant au plus pressé, toujours menacé, toujours affamé, il aurait bien pu être habile chasseur, comme sont les bêtes, mais sans aucun progrès et sans la moindre trace de réflexion sur soi. La pensée serait donc de luxe et de piété ensemble.

Cette idée conduit fort loin, et jusqu'à prendre au sérieux les sociologues de ce temps-ci, quoiqu'ils ne nous y aident guère. Et il me semble qu'ils ne voient guère plus loin que leur nez, disputant sur des documents obscurs ou incertains, et formant deux ou trois écoles qui s'entre-dévorent. Toutefois ce n'est qu'apparence. L'impulsion donnée par Comte, leur ancêtre commun, était si bien dirigée, le plan des recherches est si clairement tracé, que, même s'ils gardent les yeux à deux pouces de la pierre qu'ils remuent, l'édifice s'élève par ces travaux de myope.

Je reviens à ce beau mythe de Comte, qui est, il me semble, ce que l'on a dit de mieux sur nos frères infé-

rieurs. Il leur manque de réfléchir, ou, si l'on veut, de contempler. Toutes les marques de l'intelligence pratique, ils les offrent; ils sont ingénieux, rusés, marqués d'expérience. Ils ont une sorte de langage, en ce sens que, si un corbeau s'envole, tous s'envolent. Il leur manque d'adorer les signes. Il leur manque de les échanger dans le loisir d'une cérémonie ou d'une danse; il leur manque de s'arrêter devant le tombeau, père des signes, et d'y ajouter une pierre. Il leur manque le respect, ou si l'on veut, la politesse qui fait que l'on se retient d'agir; enfin cet accord de politesse qui fait que l'on forme ensemble une idée, d'ailleurs fausse. L'animal ne se trompe point, parce qu'il ne pense point. Le propre de l'homme est sans doute de se tromper en compagnie, et de n'en point démordre aisément. Cette obstination, qui diffère tout à fait de celle du chien qui tient l'os, a fait toute la science, par la nécessité d'accorder ensemble des croyances fantastiques et l'inflexible expérience.

Si l'on demande ce que c'est que l'esprit, on trouve un corps de traditions et un Conseil des morts, exactement un ensemble de superstitions qui fait religion et sans lequel il n'y aurait aucun genre de preuves; d'où cette sorte d'axiome, qu'il n'y a point de preuve contre l'esprit. Toutes les controverses s'élèvent de là. Le préjugé est la substance de l'homme.

Décembre 1925.

1926

429

Depuis les cloches de Pâques, nous avons entendu plus d'un blasphème. Plus d'un homme a osé dire que le soleil nous trompait, qu'il ne fallait plus compter sur les saisons, et autres choses de ce genre. Le soleil cependant s'élevait un peu tous les jours; l'aurore et le couchant se rapprochaient du nord. Les roses s'y sont fiées. Les couvées volent déjà, ce qui fait voir que les oiseaux n'ont pas perdu la foi. Mais l'homme se pose toujours des questions; l'esprit de doute habite dans l'inventeur du feu et du blé. Ce n'est pas parce que l'on a célébré Pâques que l'on peut se jeter dans la nature des choses comme dans un bain. « En avril, ne te découvre pas d'un fil. » L'homme craint de trop croire; et lorsque les premiers jours de mai sont aigres, alors il secoue la tête avec une sorte de joie diabolique : « N'avais-je pas raison ? Nature se joue donc de nous ? » Cependant la buée aux pieds roses s'avance sur les chemins; un air tiède touche le visage. Il faut se rendre, et célébrer de nouveau l'esprit de Pâques. La Pentecôte vient juste à point, comme une confirmation. La Fête-Dieu s'annonce. À mains pleines jetons les lys et les roses sur les chemins; nous en avons trop.

Il n'y a point de grande terre dans la zone tempérée de l'autre hémisphère. Si nous y supposions une autre Europe découpée, une Méditerranée, une Asie massive, disposées par rapport au pôle austral comme le sont nos terres et nos mers par rapport au pôle boréal, mettons tout pareil, il faudrait attendre alors un culte du prin-

temps, tel qu'est le nôtre, des mythologies comme les nôtres, des fêtes enfin comme les nôtres, mais non point dans le même temps. On sait que l'hémisphère austral connaît maintenant l'automne; une Pentecôte maintenant y serait ridicule : et conçoit-on une fête de Noël en plein été ? Une telle religion y doit rester abstraite, et consister plutôt en raisonnements qu'en sentiments. Le missionnaire catholique y doit être bien empêché, par la contradiction entre les froides légendes et les puissantes images des saisons. L'automne n'est point le temps de la confirmation; il ne peut l'être. Carême serait donc au temps des vendanges ?

Les pays équatoriaux doivent résister aussi à la religion des zones tempérées. L'empire du soleil n'y cesse jamais; on n'y trouve point dans les saisons la succession régulière du recueillement, de l'espérance, du doute. Mais c'est plutôt une insouciance tout le long de l'année, avec des catastrophes imprévisibles, ce qui entretient sans doute une violence des émotions, et une religion d'espérance folle et de terreur démesurée, sans l'idée d'une loi. Nos fêtes, importées dans ces climats où elles n'ont plus de signification, n'ont plus aussi le pouvoir de discipliner l'imagination, en faisant toujours paraître l'accomplissement après la prière et l'attente. Si donc ces populations doivent jamais s'élever au-dessus du fétichisme, ce n'est pas notre métaphysique paysanne qui parlera le mieux à leurs passions, mais plutôt le mahométisme, abstrait, inhumain, séparant l'idée de l'image, et écrasant les passions sous l'inconcevable loi fataliste, au lieu de les régler par le projet, l'espérance, et le travail. Le fatalisme, si étranger à notre climat, serait au contraire une vérité d'expérience dans une nature prodigue autant que redoutable, et toujours capricieuse. Bref, ce qui soutient une religion, ce n'est point un fragile raisonnement, mais plutôt l'accord du raisonnement avec les spectacles de la nature. Et la grande affaire, pour l'homme, est de se faire une opinion sur cet immense univers, et sur ce qu'il en peut craindre et espérer; or, cette opinion change beaucoup si l'on descend seulement de deux cents lieues vers l'équateur. Elle change moins le long d'un cercle parallèle, quoique le dessin des terres et des mers importe beaucoup pour les saisons; on connaît les sinueuses limites de la vigne et du tamaris.

Qui tracera sur la sphère terrestre les lignes de même religion ?

23 mai 1926.

430

Je remarque dans tous les arts quelque chose qui étonne d'abord, c'est que les plus belles œuvres sont de métier, et étrangères à l'ambition de plaire. Par exemple Bach est un musicien étourdissant qui fait musique de tout; ses thèmes, il les prend comme ils viennent, et il les pousse devant lui, selon la technique de l'orgue, du clavecin ou du violon, selon les règles de la fugue ou du canon, ajusteur merveilleux, qui rassemble enfin tous ses développements, jusqu'à les faire passer dans le cercle étroit d'une bague. Jeux d'adresse, mais qui prennent souvent de la grandeur, et qui alors écrasent tout. Il va au sublime par des artifices de métier, qui se voient, qui ne sont nullement dissimulés. Des inspirés comme Beethoven, Chopin, Wagner, reviennent là comme à la source du beau.

Un aqueduc est plus beau qu'une colonnade; un château fort est plus beau qu'une tourelle d'ornement; un jardin est plus beau qu'un bouquet. Les potiers ont fait naître, par la perfection du métier, des formes que l'esprit n'aurait point conçues. La peinture est fille du vitrail, de la mosaïque, de la fresque; la difficulté d'exécuter devrait nuire à l'expression, et telle est bien la première apparence. Comme on voudrait juger que Bach est un peu décharné, comme on voudrait croire que l'arche nue d'un aqueduc est trop unie et simple, ainsi on voudrait dire que la peinture retouchée, nuancée, riche d'intentions, libre enfin, est bien au-dessus des rudes et rocheuses images qui font voir les marques et comme les coutures du métier. Mais, dans le fait, la peinture libre est bientôt folle; comme la musique libre est bientôt folle. L'une et l'autre, par mesure de santé, reviennent à leur âge de pierre.

Même le théâtre, qui ne montre que des apparences, se trouve promptement puni s'il recherche l'effet ou l'im-

pression; c'est faire les pièces aussi minces que les décors. On comprend assez pourquoi, en même temps que la musique se soumet à l'expression, le décor aussi cherche l'impression, ce qui définit l'opéra. Au contraire, les difficultés du métier et la pauvreté des moyens d'apparence, sont très salutaires au théâtre. Si les décors manquent, si les costumes sont anachroniques, si le public encombre la scène, comme aux beaux temps de la tragédie, l'auteur est ramené de l'action au discours, et contraint de représenter seulement le progrès des passions par l'effet des discours. Ici est le rocheux véritable, le vertige et le précipice. Le décorateur est ridicule à côté.

Un rhéteur dit quelquefois que Balzac écrit mal, et que c'est bien dommage. Ce style est pierreux en effet; on y sent comme une matière qui résiste. Mais quelle matière ? La chose même, sans doute, qu'il s'agit de faire connaître. Aussi je ne trouve pas dans Balzac une seule fois l'intention d'écrire quelque chose de beau; non, mais plutôt quelque chose de vrai. Il ne vise que là. L'aqueduc, les arènes, ne visaient aussi qu'au solide.

J'ai lu les lettres de Michel-Ange, et je conseille de les lire. Vous croirez entrer dans un chantier de maçon. Il est clair que cet homme merveilleux ne pensait jamais au beau. Il entreprenait une œuvre, et puis une autre. Son grand souci était d'avoir des marbres et d'avoir de l'argent pour payer les carriers, les bateliers, les charretiers. Il ne dit jamais : « J'espère que je serai bien inspiré », mais il dit : « J'espère que j'aurai des matériaux et du temps. J'espère qu'un pape nouveau suivra les projets de son prédécesseur. » Il n'est question que de longs et difficiles travaux, mais nulle part de perfection à réaliser, ni de sentiment à exprimer. Le ton est d'un homme dur, qui a des soucis, qui a des maîtres difficiles, qui fait son métier. Sans retour sur soi, sans aucune pensée de gloire; je ne crois pas qu'aucun artiste ait été plus caché à lui-même. Il faudrait aller jusqu'à dire qu'en un tel homme le génie n'était absolument pas autre chose que le savoir-faire, et qu'il ne voyait jamais qu'une faute de métier dans une faute de goût. Bach aurait dit de même, d'un mauvais musicien : « Il ne sait pas son métier. » Cette vue est propre au génie.

20 août 1926.

431

« Il est remarquable, dit l'un des mécréants, qu'un évêque ne se trompe jamais gravement, dès qu'il parle de guerre et de paix. Ils ne sont pourtant point sans passions, et l'on voit que la politique les porte à ménager beaucoup les puissances rétrogrades. Mais la doctrine est plus forte qu'eux. Ils ont appris à ne point changer les anciennes paroles; cela les garde de se croire et de s'emporter. La guerre n'est qu'emportement, au bout du compte; et les doctrines de guerre ne se tiennent que par une laide colère. La seule crainte de tomber dans quelque hérésie apaise les passions et détourne d'abord des erreurs les plus grossières; or toutes nos erreurs sont grossières, peut-être. »

« Il faut dire plus, répondit l'autre mécréant. Ce n'est pas la tradition qui est forte, c'est le vrai qui est fort. Une église qui veut être universelle s'éloigne par cela seul des opinions qui sont particulières, et de circonstance. Le mouvement religieux va toujours cherchant l'arbitre et les pensées d'arbitre. Chaque homme depuis des siècles a suspendu comme en offrande à l'autel ses meilleures pensées, non point son intérêt propre et ses flatteries à lui-même. Qu'ils soient écrivains, peintres, sculpteurs ou architectes, nul n'a pu songer à orner le temple de ses guerres privées, de ses vengeances, de ses impatiences, de ses fureurs. Outre que, comme vous disiez, la plupart de nos erreurs sont des fautes de goût, et laides, la recherche même de ce qui durera, de ce qui aura encore valeur humaine après nous, est une méthode à délivrer le bon sens. Et enfin si l'erreur, comme on dit, n'est que privation et absence, tout ce qui exprime est vrai, et toute pensée commune est vraie. Le fait est que la suite des religions est comme une pensée qui se développe; et, s'il reste de l'obscurité dans les anciens mythes, du moins dans les mythes qui s'expriment encore aujourd'hui je ne vois rien qui ne s'accorde avec nos meilleures pensées, si l'on veut seulement y faire un peu attention. »

« Laissons, dit le premier, les pensées abstraites, qui sont livrées aux discuteurs et n'intéressent peut-être

qu'eux. Mais j'ai contemplé ces temps-ci de belles images, et je n'ai point remarqué que ce cercle des saints sculptés, avec leurs maximes, ni ce cercle des vertus peintes, avec leurs attributs, enferment la plus petite erreur concernant ce qui est admiré universellement. Simplicité, sobriété, pureté, courage, noblesse, sagesse, tout y est, et la forme répond à l'idée. Toutes ces perfections nous jugent, et voilà nos pensées. »

« Aussi, dit encore l'autre, je ne crois point qu'un homme occupant la position d'arbitre, et qui considère seulement ces belles images en se tenant au-dessus des passions, puisse se tromper jamais quant à la conduite humaine et à l'avenir humain. L'infaillibilité du pape est en somme une idée raisonnable. »

« Il reste, dit un troisième personnage, que vous fassiez tous deux votre conversion, et cela étonnera. » Mais tous deux secouaient la tête; et celui qui avait parlé le second dit enfin ceci : « Vous ne verrez point cela. Communément ceux qui se convertissent sont des incrédules, j'entends des hommes qui ont méprisé l'esprit, et qui sont punis, comme il est juste, d'ironie et d'irrésolution. En ce désespoir ils se jettent à tout croire. Ils feraient mieux, selon moi, s'ils usaient de leur esprit, avec la part de fermeté, de doute et d'espérance qui convient; toutefois je ne puis les juger. Mais ceux qui ont réfléchi sur cette suite admirable des religions, les prenant comme des expressions de la pensée universelle, en son développement, ceux-là ont surmonté l'ironie, je dirais même qu'ils recommencent tous les matins, redisant leurs preuves comme des prières, devant fatigue, passion, opinions, prestiges et charlatans, qui ne manquent jamais. Ils ont leurs grâces et leur culte; car que faites-vous donc en admiration devant les belles images ? Et croyez-vous qu'ils ne s'accusent pas aussi de leurs fautes, et qu'ils ne savent pas par quel genre de pensées et d'actions ils s'en pourront laver, et juste autant qu'ils voudront. Ces choses ne sont point cachées et ténébreuses, mais très claires au contraire. Ce serait un peu trop ridicule si j'allais solennellement déclarer, maintenant, que je n'y comprends plus rien du tout et que j'en croirai désormais ce qu'on m'en dira. »

20 septembre 1926.

432

Voici la Noël. L'hiver des choses commence, mais l'hiver du cœur est fini. Ces lumières au centre de la nuit, et ces chants du Réveillon, mot prodigieux, tout cela signifie l'aurore de l'espérance, qui est la plus belle. Ces promesses du soleil hivernal, toujours plus haut maintenant de jour en jour, froid, mais lumineux, je crois bien que les bêtes en reçoivent de la joie. Si vous observez les oiseaux, c'est une des tâches sacrées depuis qu'il y a des hommes, vous remarquerez que la préparation des nids et la saison des amours commencent bien plus tôt qu'on ne croit. Ce n'est pas une petite chose, lorsque le lendemain est constamment meilleur que la veille. Or la neige peut bien tomber, et le son des chariots nous avertir au matin que la terre est gelée; il n'empêche que chaque jour après jour le soleil, père de toute vie, va rester plus longtemps au-dessus de notre horizon. Les bêtes ne réfléchissent point là-dessus; et, parce qu'elles n'en pensent pas long, j'inclinerais même à croire qu'elles ne pensent pas du tout, car penser est quelque chose de complet et de grand, ou bien il n'est rien. Toujours est-il, en particulier pour les oiseaux, que la partie du temps où ils volent, où ils se nourrissent, sera de jour en jour plus longue; cela signifie plus de vie et plus de mouvement. Observez le vol en crochet du pinson, vous le verrez plus vif; ce vol plus vif, c'est littéralement un reflet du soleil plus haut. Car qu'est-ce que pinson vif, si ce n'est graine nourrice, et graine nourrice, c'est soleil. Mais quête et poursuite c'est soleil encore. Le chant aussi du pinson va s'allonger en même temps que les jours; le chant n'est que force libre, et comme résonance de ces muscles vigoureux, de cette puissante respiration que le vol suppose. Voler, chanter, ce sont des effets du soleil. Ceux qui admirent l'instinct feraient mieux d'admirer la liaison de toutes les choses.

Le chant de l'homme est fils du soleil aussi. Et sans doute les fêtes, dans les anciens temps, furent des mouvements d'allégresse, suite de chaleur et de nourriture, comme on voit que les moucherons dansent au soleil. La

nature soutient l'esprit. Mais ici, à la Noël, exactement fête de l'homme renaissant, c'est l'esprit qui va devant. C'est l'esprit qui allume tous ces soleils d'avance, cierges et lanternes. Car à la Noël on peut bien prévoir le printemps, on ne peut pas encore le pressentir. Il faut de longues annales et des observations accumulées pour qu'on sache, deux ou trois jours après le solstice, que quelque chose recommence l'année, qui est comme une journée, et qui est comme une vie. C'est pourquoi cette poésie des Noëls sonne plus juste encore que le chant de l'oiseau. Le chant de l'oiseau est à peine un signe; il n'est qu'un effet. Il forme harmonie avec le réveil de toutes choses, et ce n'est pas peu. Le chant de Noël est faible et seul, dans une nature encore endormie et triste; mais aussi il prend sa force dans la commémoration, et, traçant les chemins de Mémoire, qui est mère des Muses, il s'imite lui-même et se répète, selon une règle inflexible, qu'on ne trouve point dans le chant de l'oiseau. Le chant de l'oiseau est comme le bruit des sources et comme le bruit du vent; il ne dit que ce qui est. Le chant humain veut dire ce qui fut et ce qui sera, ce qui recommence, ce qui veut ressembler à soi. Il y a de l'attention dans ces couplets qui reviennent, et de l'attente aussi, car c'est le même mot. Cette parfaite mesure, ces modulations réglées, ce scrupuleux recommencement, c'est l'imperturbable foi, et c'est la religion essentielle. Non pas la joie, fille du corps, mais l'espérance, fille d'esprit toute. Écoutez ce chant solitaire, à quoi rien ne répond. C'est la fête de l'Esprit.

Décembre 1926.

1927

433

Nous[1] avons un socialisme très élégant, quoiqu'un peu maigre. Regardez-le aux mains et n'ayez pas peur; voilà des mains qui n'ont jamais rien changé et ne changeront jamais rien dans le monde; ce sont des mains de juriſte, d'avocat, de professeur; d'où l'on peut attendre tous les geſtes que l'on voudra, mais non point des actions. Occasion de comprendre que c'eſt le métier qui fait la doctrine. Quand je vois un homme qui vit de plaire et de persuader, je ne conçois point qu'il se jette dans de réelles aventures, ni qu'il ose jamais changer la moindre chose dans cet ordre humain dont il vit. Quand il le voudrait de tout son cœur, si intelligent, si juſte, si fraternel qu'il soit, il ne peut pourtant pas se penser tout nu comme un animal, et tirant sa subsiſtance de la nature extérieure. Cet homme vit de relations; il n'a aucune idée d'une vie sauvage, et toute d'actions. Comme il vit, il pense. Les raisons accourent en foule, et ne manquent jamais de s'équilibrer; en des phrases toujours balancées, la fin ne manque jamais d'accourir pour annuler le commencement. C'eſt ici que se montrent le brillant et la faiblesse de l'intelligence séparée, qui toujours délibère et attend, qui toujours se meut dans les possibles, qui seraient mieux nommés les impossibles, et dont les solutions ont toujours ce caractère qu'elles sont efficaces dans le syſtème et impossibles dans le fait. Ce jeu d'idées eſt sans fin, comme une leçon de Sorbonne. On y réfute beaucoup, on n'y conclut guère; et cela eſt naturel, car c'eſt l'action qui conclut. Voilà donc une dangereuse

doctrine, qui n'est point dangereuse du tout, parce que l'homme qui n'a point manié l'outil n'est point dangereux du tout, pas plus qu'il n'est utile, j'entends utile devant la nature des choses, incendie, inondation, cyclone. Et, pour tout dire, les plus fortes pensées du monde ne feront jamais bouger une pierre. Voilà pourquoi les mères prudentes voueront bientôt leurs enfants au socialisme, comme elles les voueraient au bleu, afin d'éviter à ce pays les horreurs du radicalisme intégral.

Cependant si vous vous trouvez par rencontre, quelque matin clair et gelé, dans un de ces tramways où il n'y a qu'une classe, admirez la rencontre des mots, vous observerez une espèce bien oubliée, mais qui pourtant n'est pas morte. Ici de dures mains, qui saisissent encore l'outil absent; ici le corps se dispose, non pour plaire, mais pour résister, pour prendre appui. Le froid, premier ennemi, est reçu sans peur et sans humeur, en attendant les autres, qui sont lourdes charges, pierres dures, troncs d'arbres, charpentes, rails. L'épaule se hausse déjà pour porter, et ce même geste, remarquez-le, est celui qui se moque des discours. L'ordre humain n'a point de majesté, devant ces hommes qui le nourrissent et le gardent comme on fait d'un enfant au maillot. On ne craint point les changements quand on change soi-même de lourdes choses du matin au soir. L'esprit ne s'arrête pas, alors, aux besoins imaginaires; il va droit aux besoins réels, contre lesquels il se sent armé. Nul respect, donc; mais plutôt une disposition toute joviale à changer ce qui n'est pas comme il faudrait. Et que font-ils en leurs journées que changer les choses selon l'homme, et sans aucune politesse ? Courir contre l'eau, contre le feu, contre le roc, c'est leur métier; ils vont là de tout leur être; ils ne savent pas penser autrement. La difficulté, c'est la pierre trop lourde; on s'y met, et on en vient à bout; non que l'on fasse tout à fait ni tout de suite ce que l'on voudrait; mais le pic n'attend pas; il creuse un trou, un passage pour la pensée. Voilà donc une politique radicale, patiente, obstinée, qui raisonne sur le trou même qu'elle fait; irrésistible si, par un miracle trop peu admiré, elle n'avait remis les plus difficiles travaux aux blanches mains des avocats et des professeurs.

434

Ces fusillades de Vingré, de Flirey, et d'ailleurs, qui reviennent toujours, que nous ne savons ni accepter ni refuser, m'ont conduit par un chemin caché à considérer de nouveau ce doux, humain et presque philanthropique principe des peines, que l'on nomme principe de l'utilité. Quand Bentham, après Beccaria, eut comme déclaré au monde que toute peine est un mal, qu'une peine inutile est un mal sans compensation, et qu'enfin le supplice d'un homme n'a d'autre sens que de rendre sécurité à un grand nombre en inspirant terreur à quelques-uns, on crut respirer enfin après des siècles de vengeance. Tous les hommes raisonnables jurèrent d'effacer de nos lois le sauvage talion, et cette sorte d'équivalence que l'on avait cherchée jusqu'alors entre le crime et la peine. Le coupable n'était plus qu'un imprudent, ou un aveugle, ou un emporté, qui devait seulement réparer, à ses dépens, ce qui était réparable. C'était la fin de ces tortures et de ces spectacles cruels, par lesquels on croyait imiter une éternelle justice. Justice industrielle maintenant, sans colère aucune, et même, à bien regarder, sans aucun blâme, qui évaluait seulement le dommage. Qui n'a frémi, en comparant à cette machine économique, du genre anglais, propre comme une machine à calculer, les réflexions que le sévère Kant mettait au jour vers le même temps, disant que si l'on abandonnait quelque île perdue, on n'aurait point le droit d'y laisser à leurs risques, et sans aucun espoir, des criminels justement condamnés, mais qu'avant de partir, et même sans que cela fût utile en aucune façon, il faudrait encore tuer ces malheureux ? Cette fiction veut faire entendre qu'il suffit que la peine soit juste, et qu'elle se passe très bien d'être utile. C'est le premier sens, et qui choque par une dogmatique prétention. Mais il y est enfermé un autre sens encore, qui est que la peine, si utile qu'elle puisse être, ne peut pourtant se passer d'être juste.

Vieille idée. Platon soutenait déjà, en son *Gorgias,* que c'est le pire malheur pour un homme si, ayant commis quelque crime, il n'en est point puni. Ce serait donc une sorte de charité ou de fraternité redoutable, qui, par la

peine, porterait secours au coupable. Plus profondément, ce serait le coupable lui-même qui voudrait la peine, et l'on devrait, comme dit Hegel, lui appliquer sa propre loi, et, d'une certaine manière, le faire juge. Il y aurait du respect dans la peine, comme évidemment il peut y avoir du mépris dans le pardon. Rude doctrine, bien oubliée, bien méprisée.

Mais, comme aurait dit Socrate, qui savait tout, il n'est pas facile de se passer de la justice. Voyez maintenant à l'œuvre cette claire et convenable machine de l'utilité. Vous serez pendu, si c'est utile. On vous pardonnerait, et même on vous pardonne; mais enfin vous avez effrayé, vous devez rassurer; vous avez proposé un exemple redoutable; votre supplice, en retour, va faire exemple. Et s'il ne suffisait pas de vous pendre, si les criminels ne s'effrayaient plus d'une mort si prompte, sans doute on reviendrait à la roue, ou bien aux quatre chevaux, ou bien aux supplices chinois. Et qui sait même ? En des temps difficiles, il pourrait bien apparaître que le supplice d'un innocent sera le moyen d'une terreur utile. Or, par cette avance inflexible, sans yeux et sans cœur, qui est propre aux machines, nous avons vu justement cela. Oui, cela même. Car ces soldats n'étaient peut-être pas des lâches; peut-être ils avaient été trompés par quelque cri, par quelque commandement ambigu; toujours est-il certain qu'ils n'étaient pas plus coupables que bien d'autres, et que leur faute, à la mettre au pis, était encore de celles que chacun peut comprendre, et, en stricte justice, excuser. Mais la peine était utile; et l'utilité montrait maintenant son vrai visage, qui est nécessité. Nous avions choisi un régime de force, sans nous en apercevoir. Il se peut bien que nos guerres mécaniques, en leurs effets les plus atroces, soient notre juste punition. Oui, selon notre propre choix, dirait Socrate.

20 avril 1927.

435

Le progrès va cahin-caha[a]. À regarder d'un certain côté, il vous paraît que c'est la partie qui travaille qui aussi gouverne, jusqu'à vous étonner, quoique l'équi-

libre des forces réelles n'exige pas moins. Mais considérez un autre aspect et d'autres rapports, l'esclave ne peut rien du tout, quoiqu'il soit multitude et qu'il sache très bien ce qu'il veut. Vous vous croyez au temps de Xerxès.

J'observais ce matin un groupe de travailleurs, qui refont la route; beau travail, et au profit de tous. Le soleil était levé depuis longtemps et jetait cette poudre d'or qui annonce les belles journées. Je suppose que les travailleurs s'étaient levés avec le jour, peut-être pour arroser ou sarcler dans leur petit jardin. Mais, à ce chantier qui les attendait, et qui barre la route, ils arrivaient sans se presser, tranquilles sous la loi des huit heures, inviolable charte. Et, comme une preuve de puissance rend hardi, je remarquais que dans le temps de leur travail ils ne se hâtaient point, comme s'ils avaient voulu, de leurs moindres gestes, signifier à ce monde pressé qui va toujours courant, qu'eux du moins ils ont repris le pas de l'homme, et institué dans leurs travaux le gouvernement du bon sens. Ce pouvoir tranquille et presque insolent m'étonne toujours; par réflexion je l'admire. Je songe à ces entrepreneurs, à ces capitaines d'industrie, à ces banquiers, toujours précipités au gain, si puissants dans la presse et partout, si impatients de ne pouvoir fouetter, je parle au figuré, ces arrogants serviteurs. Je comprends cette puissance de l'union fraternelle et de la fidélité, par-dessus métiers et frontières. Je prends de la considération pour ces bons élèves qui, d'un cœur juste, ont pris la direction de ce Léviathan limeur et piocheur. J'admire que l'Europe vive sous le gouvernement de cette élite écrivante qu'élèvent des bras forts et des cœurs résolus. Le peuple est roi.

Bon. Ce même peuple est soumis premièrement au dur esclavage de la caserne; et il est défendu de rire. Cet esclavage en annonce un autre, bien pire, dont le souvenir est encore tout frais. Le moindre sous-lieutenant exerce sans presque y penser un pouvoir tel, que le plus puissant industriel, en ses rêves de tyran, ne peut même pas espérer qu'il en exercera jamais un pareil. Le blanc-bec, parce qu'il sait un peu de géométrie, de latin, et d'histoire, aura droit de vie et de mort sur ces travailleurs indomptables. Les travailleurs le savent, et sachez bien qu'ils n'aiment pas cela. Leurs sages professeurs de justice n'aiment point cela non plus. Ils ont bondi au récit de ces

offensives à l'étourdie, de ces blessés à l'abandon, de ces innocents arbitrairement choisis et fusillés en cérémonie. Ils ont juré que ces maux devaient être aussi énergiquement combattus que la peste et le choléra. Et les voilà qui nous annoncent que nous aurons encore cette peste et ce choléra, avec cette consolation que cette fois tout le monde sera également livré au microbe de la guerre. Bref ils préparent, ils organisent le plus grand des maux et le plus dur esclavage, sous couleur de remède, au lieu d'obtenir d'abord un désarmement égal en tous pays, comme ils ont obtenu les huit heures en tous pays. Et du reste ils vont répétant que les puissances d'argent nous mènent, après qu'ils ont prouvé, par le fait, justement que cela n'est pas. Et ils annoncent que la tyrannie militaire disparaîtra en même temps que l'autre, alors que l'on voit les riches solennellement vaincus par les huit heures, et que, dans le même temps, l'état-major gouverne selon son intérêt bien clair, avec cette sécurité, et cette insouciance presque, qui sont la marque des pouvoirs absolus. Un tel aveuglement des masses mérite bien une comparaison sans respect. Les lapins ont obtenu qu'ils auraient la meilleure herbe et un râtelier en or. Mais de cet autre droit, de n'être point mis en gibelotte, il n'est nullement question.

20 mai 1927.

436

J'ai conté, et je conterai encore plus d'une fois, la belle histoire de Guynemer éprouvant son courage. Il revenait de l'hôpital après la blessure, après l'épreuve de la souffrance, alors sans aucune ivresse; après l'épreuve plus redoutable du repos; après la terrible épreuve des pensées. Ses anciens l'avertirent, car ils savaient par expérience qu'il est plus difficile de recommencer que de commencer. Il ne dit rien. Mais que fit-il ? On le vit s'élever, s'approcher de l'ennemi, et, au lieu de l'attaquer d'abord, soudain et vite comme il savait faire, recevoir le feu, sans seulement balancer des ailes; après quoi il fit son métier. Faute grave, si on la considère administrativement; car

cette force de moteur, d'essence, de mitrailleuse, ne lui est point confiée pour qu'il s'éprouve lui-même. Cette force même de courage, qui est lui, n'est pas à lui. Il la doit soumettre à l'ordre, et l'ordre est évidemment d'attaquer le premier si on peut. Mais ici nous nous moquons de l'ordre; et celui-là même qui l'a donné s'en moque; chacun se jette à admirer la première valeur, qu'on appelle éminemment valeur, dès qu'elle se montre. Et c'est celle d'un homme qui gouverne en lui l'animal. C'est par là qu'on rend hommage à l'ennemi, dès que l'ennemi mérite hommage. Nul ne s'y trompe. L'homme est beau en ce culte de l'homme, déblayant ce qui encombre la vue, rabattant ce qui est médiocre, visant droit au centre des valeurs, et ne le manquant jamais.

Nungesser et Coli[1] n'ont point manqué le but. Certes le succès était quelque chose. La puissance est quelque chose; la victoire est quelque chose. Surtout cette victoire sur les puissances aveugles, vent, neige, océans, espaces inhumains. Victoire pure de haine; victoire qui ne vise point l'homme. Les Américains ne s'y trompaient point. Déjà ils acclamaient l'homme, le semblable; mais ils l'acclament encore; ce n'est qu'un cri sur toute la terre. Tous les sauveteurs s'élancent, méprisant leur propre vie, voulant sauver et ramener la plus haute valeur humaine, héros eux-mêmes. Où sont les frontières ? C'est l'humanité qui se montre, en ces beaux moments.

Or, tenant ici une idée universelle et sans mélange, je veux la garder à hauteur de vue, pure comme elle est, rabattant les idées parasites. Certes il est utile d'être plus puissant que le voisin. Il est utile d'être bien gardé et bien défendu. Un homme riche est plus puissant que le voisin; un homme riche est bien gardé et défendu. On n'admire point un homme riche. Cent mille hommes sont plus forts que dix; c'est de toutes les puissances la plus nette, la mieux nettoyée; il n'y a pas ici de doute; on ne ferait même pas l'essai. Mais il n'y a pas un homme au monde qui admirerait les cent mille et qui mépriserait les dix. Si j'aime mieux être un des cent mille qu'un des dix, cela est inférieur, cela est animal. Je ne méprise point l'animal; je ne puis; nature me tient. Et même je me pardonnerai très bien ce sentiment si touchant que j'ai d'être puissant, et sauf, et gardé. Mais je n'admire point.

J'attends que la vraie valeur se montre. Et il arrive souvent que la vraie valeur étonne la puissance, et sans façon la rabatte, si un homme choisit, avant le combat, et devant l'issue certaine, d'être des dix. Cela s'est vu. Et l'opinion commune ne s'y trompe jamais. Jeanne d'Arc, sur le bûcher, n'a point choisi d'être la plus forte. Ou plutôt elle a choisi un genre de force, et une victoire d'esprit. C'est pourquoi le beau proverbe chante : « Gloire aux vaincus »; il le chante au nez des puissances. Et, ce qui me plaît le plus, c'est que les puissances le chantent aussi, ce bel hymne, à leur propre nez. En sorte que quand je les rabaisse au rang de pourvoyeuses de nourriture, et de pourvoyeuses de sécurité, comme elles sont, je compte sur leur pleine approbation, et ne suis point trompé.

28 mai 1927.

437

La poésie sans poésie, comme est celle de l'abbé Delille, décrit beaucoup et ne fait rien paraître. La vraie poésie décrit peu, et indirectement, souvent par de hardies métaphores qui sont très loin de la chose, comme « le pâtre promontoire » ou « ce toit tranquille »; mais la vraie poésie fait aussitôt paraître quelque chose. Non pas que l'on voie, car ce ne sont que des éclairs, ce ne sont que des couleurs et des formes non encore rangées; seulement nous sentons la présence de cet univers. Or sentir la présence, c'est bien plus fort que voir, c'est presque toucher, c'est sentir comme si l'on touchait. « Vous y croirez être vous-même », dit le pigeon voyageur. Mais il faut comprendre un peu cette grande ruse qui est dans les récits.

Celui qui raconte fait deux choses ensemble. Premièrement il décrit, comme s'il dessinait; toutefois c'est un étrange dessin où chaque trait efface le trait précédent. Les auditeurs, très bien nommés, voudraient être spectateurs et ne peuvent; d'où ces grands yeux qu'ils ouvrent, comme on dit. Grands yeux, et vides; attente sans fin. Mais ils n'ont pas seulement le temps d'y penser. C'est que l'acteur les emmène. Oui, par le mouvement, par le

ton, par les préparations, celui qui raconte leur communique quelque chose du récit, qui n'est point ce qu'ils croient. Par l'imitation des mouvements ils sont littéralement touchés, je dirais plus exactement qu'ils se touchent eux-mêmes, comme il arrive qu'en rêve on se bat, on se lie et délie. Par là, si l'acteur est bon, premièrement ils croient; et ainsi ils ne songent plus à voir; ils croient voir. Ici est l'imagination, trompeuse, comme on dit, et bien plus trompeuse qu'on ne dit; deux fois trompeuse; car ce qu'elle ferait voir, c'est ce qui présentement n'est point; bien mieux, elle ne le fait pas même voir; elle fait croire qu'on le voit. Ceux qui n'ont point regardé par là, comme Montaigne a su faire, ne comprendront point ce que c'est qu'évoquer un fantôme.

Incantation. Mais le récit n'est qu'une pauvre incantation; il y faut l'acteur. Comment se passer de l'acteur ? En inscrivant dans le récit quelque chose de ce mouvement qui gagne l'auditeur. Seulement il faut quelque règle inflexible dans les sons, qui ne permette point à l'auditeur, devenu lecteur, de s'échapper un seul moment. Aussi je crois qu'il n'y a point de poésie sans une règle stricte. Le poète qui méprise la règle, si peu que ce soit, ressemble à ce moment-là à l'homme qui téléphone sur une ligne subitement coupée. L'entente est rompue. L'auditeur se trouve hors du cercle magique. Au contraire, par cette loi du nombre, le poète se trouve maître de l'auditeur, et même du lecteur; il lui impose un certain régime de mouvement; il l'oblige à se toucher lui-même; il le conduit littéralement, avant même de lui dire où; telle est la porte des songes.

Après cela, il peut décrire, et même sommairement, faisant apparaître le ciel, la terre et la mer, près, loin, toujours présents par le soubresaut; tournant et retournant le lecteur par cette liaison de physiologie entre la parole et toute la mécanique du corps. Présence réelle, alors. L'apôtre Thomas voulait toucher, ignorant que le toucher est le plus trompeur des sens, et celui qui se suffit le mieux à lui-même. Et ce jeu prodigieux est partagé sans répit entre des promesses à la vue, toujours vaines, et un toucher continuel à l'intérieur du corps, par le retentissement de la voix. Telle est la ruse du poète.

1er juillet 1927.

438

L'opinion réelle est fort mal connue d'après ce qu'on entend. C'est que les conversations sont réglées par la politesse, et non par les opinions de ceux qui parlent. Je ne compte même pas la prudence, qui inclinerait à rechercher ce qui plaît aux puissants, et à écarter ce qui leur déplaît; les hommes, autant que j'ai remarqué, ne sont point lâches. Mais nul n'aime déplaire ou importuner. Et il est beau de voir qu'une société se met naturellement au niveau du plus timide, du plus prudent, du plus ignorant. On niera cela; je demande seulement qu'on observe comment vont les discours dans la famille ou dans un cercle d'amis. Encore bien mieux, quand le terrain est mal connu, on voit s'élever des lieux communs qui ménagent toujours les puissants et les croyants. Puissants et croyants forment un système, car le pouvoir n'aime jamais la critique. D'où cette conséquence, que personne ne niera, c'est que l'incrédulité n'est jamais de bon ton.

Le prolétariat est précieux aux yeux des esprits libres par ceci qu'il dit ce qui lui semble vrai, sans se soucier de déplaire. On dira qu'il n'est jamais prudent de déplaire; mais ce n'est point tant l'intérêt qui modère les discours, que la politesse; et c'est le métier qui fait la politesse. Le bourgeois est prudent parce que son métier est de persuader, et d'abord de ne point déplaire; par exemple l'avocat, le professeur, le marchand, mais un menuisier n'a point d'égard pour la planche; il scie selon la ligne tracée. Le terrassier s'occupe seulement de vaincre une résistance ou un poids par les moyens les plus rapides. À bien regarder, le prolétariat agit toujours selon une idée, représentée par le cordeau ou le fil à plomb. D'où vient qu'il est naturellement réformateur; et même il néglige trop l'obstacle de coutume; c'est peut-être une faiblesse; mais aussi il dit à tout propos ce qu'il pense et ce qu'il veut, ce qui est une force. Sans le prolétariat, formé par un genre de travail qui ne s'occupe jamais de la vente, nous serions encore sous l'empire d'opinions convenables, auxquelles presque personne ne croit.

Qu'il s'agisse de processions, d'écoles religieuses ou

d'une réforme de l'armée, les opinions associées, surtout dans la bourgeoisie, donnent gagné au jésuite. Mais l'opinion réelle, dès qu'elle peut s'exprimer, dépose sans façon les arrogants ministres de l'opinion avouée. Dans une ville de l'Ouest, il y a de cela trente ans, j'ai vu les processions catholiques réclamées par d'imposantes pétitions, et non moins régulièrement repoussées par les électeurs; souvent, comme je m'en suis assuré, c'étaient les mêmes gens. Il n'échappe à personne que ce qui touche à l'armée et à la patrie a toute l'apparence d'une religion, et même de la plus jeune et de la plus fanatique des religions. L'opinion avouée nous vend tous à l'état-major, comme on vendait les esclaves. L'opinion réelle est bien plus clairvoyante. C'est pourquoi tous les tyrans redoutent le suffrage, non pas tant parce qu'il est universel que parce qu'il est secret. Seulement cette opinion est un bon exemple, justement, de ce qu'on ne peut pas avouer. On feint de croire que l'opinion exprimée dans les cercles et dans les assemblées est l'opinion réelle. Et toute la difficulté de notre politique, et de toute politique démocratique, est de faire prévaloir l'opinion réelle. À quoi les prolétaires nous aident beaucoup. L'affaire Dreyfus, en son temps, a fait ressortir ces contrastes; mais le problème de la guerre et de la paix se pose dans les mêmes termes. D'après l'opinion avouée, c'est la guerre, d'après l'opinion réelle, ce serait la paix. Aussi quel orchestre de foire, destiné à étourdir! Et n'oublions pas que tous les députés sont bourgeois plus ou moins, par le métier de persuader qui est le leur. Contre ces tumultueuses puissances, seulement un bulletin plié; cela suffira.

9 juillet 1927.

439

L'esprit laïque n'est pas la même chose que l'irréligion. J'irais jusqu'à dire que l'on peut pratiquer selon l'Église, bien mieux, jurer de ce qu'elle enseigne, et participer encore à l'esprit laïque. Mais les esprits auxquels je pense maintenant sont assez difficiles à pénétrer. Je les nomme jansénistes, afin d'abréger. Pascal est peut-être leur com-

mun modèle, par une soumission orgueilleuse procédant d'une incrédulité invincible. Mais comment comprendre tout à fait Pascal ? Il se peut bien que l'homme des *Provinciales* soit devenu clérical à la fin, comme nous disons, par un parti de tout croire et d'être enfant. Toutefois n'est pas enfant qui veut. Enfant terrible, on l'a dit, jetant comme un lest son libre jugement, mais encore par libre jugement. Voilà le dernier éclair et la pointe de l'esprit laïque.

On comprend passablement le janséniste par son contraire, le jésuite, dont l'opinion commune a tracé une image grossie, mais non pas infidèle. Le jésuite est comme un préfet des croyances et opinions. Ce qui occupe premièrement ses pensées c'est l'ordre, et prenez ce mot dans tous ses sens. L'ordre se définit plutôt par des moyens et des résultats que par des pensées. Pour mieux comprendre cette religion sans pensées, et presque toute de politesse, songez au Fabrice de *La Chartreuse de Parme,* qui trouve naturel d'être fait évêque par la faveur; c'est qu'il ne se pose point la question. Qu'y-a-t-il donc dans le jésuite ? Une religion qui revient presque toute aux manières. Talleyrand disait que les manières sont tout. L'idée n'est ni faible ni méprisable. C'est dans le même sens qu'un colonel dirait : « Il faut former les hommes à l'obéissance de telle manière qu'ils n'aient jamais l'idée de juger leur chef. » Ce qui fait le jésuite, c'est qu'ayant pesé les moyens extérieurs de persuader, éducation, imitation, opinion unanime, il les juge suffisants, par un profond mépris de la sagesse individuelle, qui examine sans fin et ne fait rien. Et c'est certainement un trait de jésuite que ce que le pape a imposé aux modernistes, qui pensaient trop. « Ne pas tant chercher une preuve de Dieu par la raison, mais croire qu'une telle preuve est possible. » Nous voilà bien à l'opposé de Pascal.

On devine d'après cela une redoutable méthode, qui est politique, et qui veut former les croyances comme les manières. Un homme élégant ne conçoit pas qu'on aille au bal sans cravate. Là-dessus il ne discute jamais. Combien plus aisément l'amènera-t-on à former des opinions religieuses qui tiennent à la politesse, et qui, bien plus, ouvrent le chemin de parvenir! Tout n'est ici que coutume, de loin formée, et sans rien qui la vienne troubler. Il suffit que le disciple entende dire, par tous ceux qui

comptent à ses yeux, que les impies sont réfutés depuis longtemps. Portant donc ses croyances comme un costume de cérémonie, il sera religieux comme on est juge, ambassadeur, ou officier. Tout se tient à ses yeux, et toutes les fautes le choquent également, soit qu'on lui manque, ou qu'on manque au prêtre, ou qu'on manque à Dieu. Ce genre de religion tue l'esprit.

L'esprit laïque serait donc l'esprit. Non pas une doctrine, mais une manière hardie de juger toute doctrine, et un profond mépris pour les moyens extérieurs. Sans autre secours que la lumière naturelle, même contre la lumière naturelle. Pascal a juré de décider, par ses propres moyens, s'il devait croire ou non. Ce doute supérieur fait scandale aux yeux du Jésuite. L'esprit laïque ne déciderait donc point qu'il faut croire, mais au contraire qu'il faut savoir, examiner, peser, et enfin librement et virilement croire, si l'on décide de croire. C'est alors l'esprit mûr et l'esprit libre qui croit, et non point l'enfant. Le fameux pari, qui depuis Pascal a pris tant de formes, est une idée de laïque; elle enferme le doute comme preuve, non pas le doute terminé, mais le doute sans remède. L'examen est laïque; le doute est laïque. L'esprit est laïque.

20 juillet 1927.

440

Il y a deux genres de sévérité et deux genres de punition. Il y a police et morale. Le juge de police regarde aux effets; il décide qu'un dommage sera réparé. Il redresse l'injuste, mais par le dehors. Ce n'est point l'injuste qui vient le trouver, mais c'est plutôt le juste, ou celui qui se croit tel, qui demande que l'injuste soit poursuivi. Se plaindre des autres, ce n'est point vertu. Ce concert des jugements, qui toujours vont à régler le voisin, c'est ce qui fait les mœurs. Police et mœurs sont du même niveau. L'alliance de ces deux mots permet une sorte de mesure. Mœurs de police et police des mœurs, ces composés tombent d'eux-mêmes au plus bas. Mais pourquoi ? C'est que chacun se console et même s'excuse par la faute du voisin, si aisément remarquée. Ces basses pensées sont

l'âme de la guerre, qui procède toujours de ceci que l'on attend que l'autre soit juste.

La sévère morale se lave premièrement de cette étrange société, où c'est le pire qui donne la règle, en se rappelant à elle-même qu'elle n'a point pour fin de mettre l'homme en état de juger les autres. Chacun entend bien ce son, quoiqu'il soit peu agréable à entendre. Chacun sait bien que le juste n'attend pas que les autres soient justes. Nous ne sommes chargés que de notre part de justice. Le semblable ne doit figurer en nos contrats que tel qu'il doit être, tel que nous voulons qu'il soit. Quel il est, ce n'est pas notre affaire. La justice n'attend pas un état meilleur, elle le pose. Elle donne et ne demande pas. Elle espère, ce n'est pas la même chose; et même elle veut, mais sans exiger jamais, puisque c'est le libre qu'elle veut. Tel est l'esprit égalitaire. Agir comme si les autres étaient libres et raisonnables, c'est le seul moyen connu de faire qu'ils le soient. Ici, le génie de Hugo a vu clair, et l'évêque Bienvenu, dans *Les Misérables,* est notre modèle. C'est lui qui commence. Et il n'est point juste d'attendre que les autres commencent. Contre le mensonge, la bonne foi; contre le vol, la confiance. Ce n'est pas peu, et c'est même charité dans le sens plein, que d'enlever aux autres cette excuse qu'ils savent si bien tirer de notre prudence. L'écolier est menteur par une sorte de contrat, dès qu'il est entendu qu'on ne croit jamais ce qu'il dit. Essayez donc ici de la bonne foi, si bien nommée, celle qui croit que l'autre est bon. Et si on ne le peut toujours, n'appelez point du beau nom de justice ce qui n'est que défense et précaution.

Tout n'est pas dit. Il y aurait une sorte d'égoïsme à se sauver seul. Ce refus est le commencement de la sévérité. Mais ici un autre juge se montre, que l'on peut appeler le confesseur. Ce juge-là ne poursuit pas l'injuste; c'est l'injuste qui vient à lui; et non pas pour dénoncer un autre injuste; on ne l'écouterait point, mais pour demander secours et conseil contre sa propre injustice. Je dis confesseur; il est clair que l'amitié peut se trouver en présence de ce même devoir. L'enfant ne cesse de demander conseil contre lui-même, quand il vous tend seulement sa page d'écriture ou de calcul. Alors, la sévérité est de justice. Par exemple, si Jean Valjean, devenu M. Madeleine, pouvait demander conseil à l'évêque, dans

ce cas de conscience où il se demande s'il va laisser condamner un innocent, on sait bien ce que le doux évêque répondrait; sans forcer le moins du monde, puisqu'il n'y a que le volontaire et le libre qui ait valeur. Ainsi, dans cette autre fonction, de juge, c'est le coupable qui poursuit le juge et qui fixe lui-même sa peine. Par ce détour, le meilleur des hommes, et le plus profondément indulgent, se trouve aussi le plus sévère, demandant à l'autre de vouloir, et enfin d'être homme, ce qui est demander beaucoup.

Tel est le jeu des vrais pouvoirs, de ceux qui obtiennent respect. Toute faute est prise alors comme ayant nui seulement à celui qui l'a commise. Et toujours le médecin de l'âme refuse de forcer, même si l'autre l'en prie; car il cherche le libre, et ne veut rien d'autre. Bref, la bonne volonté est le seul remède; et la bonne volonté ne peut être exigée. Ainsi se dessine le pouvoir spirituel, quoique déguisé souvent par un reste de force, comme enfer, puissance divine et autres accessoires. Le véritable pouvoir spirituel est le lieu de la grâce. Car, dans l'homme qui est manié par le vrai confesseur, il se produit une illumination. L'homme s'aperçoit que son capital d'honnêteté est intact; il était accusé, le voilà transporté au poste de juge. Ces beaux secrets ont été rarement portés à la lumière. Pour que l'homme se trouve régénéré et purifié, il suffit de cette réflexion : « Parce que je le veux. » Et cette sorte de miracle se produit par un renversement du jugement intérieur, et par un espoir de soi, qui apparaît comme dans un nuage. Ce qui[a] se dégage peu à peu de ces nuées, c'est un maître qui n'aime pas à savoir, ni à deviner, qui refuse pouvoir, et qui refuse punition. Par exemple, à celui qui veut guerre, il n'a rien à dire. Mais à celui qui se plaint, disant : « Je veux paix et je fais guerre, expliquez-moi cela »; à celui-là, il y a beaucoup à dire.

6 août 1927.

441

La mécanique ennuie. On n'aime point ce serviteur sans esprit, qui dit une seule chose. Le bruit même des mécaniques est laid. On se lasse aussi de cette partie de la

science qui est mécanique, qui ne fait que répéter pièce pour pièce les mécaniques et en promet d'autres. On se lasse du théâtre mécanique, abstrait, sans épaisseur, sans substance aucune, qui se joue sur l'écran, et auquel il faut avouer que la vie urbaine, avec métros, ascenseurs et distributeurs, finit par ressembler trop. On se lasse de ces concerts mécaniques, sans musiciens. Ce monde d'artifices, qui est fait pour nous, qui nous donne exactement ce que nous demandons, comme une pelure séparée, cela ne nourrit point. À quoi répondent les ministres mécaniques et les discours mécaniques. Chevaux de bois, musique enregistrée; les mêmes passent et repassent. L'opposition a d'autres chansons, non moins connues. Fascisme pour l'écran, socialisme pour l'écran. Il n'y a que le syndicalisme qui se renouvelle un peu, par quelques hommes sauvages.

Quel est ce discours? Vous voilà donc misanthrope? Ne voyez-vous pas que ce discours est mécanique aussi? Patience. D'abord, je vis très content et loin de toutes ces choses, mais j'ai bonne opinion aussi de l'espèce. Je la regarde courir. Où va-t-elle dès qu'elle peut courir? Elle fuit de cette nature préparée et aménagée. Elle s'en va aux parties désertiques et inhumaines. Sur cette bordure où la montagne refuse l'homme, l'homme se tient et regarde s'il ne peut mieux. S'il peut mieux, il grimpe; il atteint les solitudes, les étendues pierreuses et neigeuses, ces choses qui ne sont point serves ni aménagées. Ou bien, sur la bordure marine, il regarde et il écoute ce mouvement qui n'a point pour but de nous plaire, et qui n'a point du tout de but; il se plaît à ce rivage sans forme, qui exprime seulement des forces et des résistances, et une usure qui se compte par siècles et dizaines de siècles. Ces spectacles résistent, ils ont du corps; l'esprit enfin s'y heurte et s'y réveille. Ce n'est plus là son œuvre; c'est l'autre terme, non flatteur. Comme notre corps y retrouve ses mouvements libres, l'esprit aussi y retrouve sa nourriture propre; car il ne se nourrit point d'idées, les idées sont comme l'ascenseur et comme l'autobus et comme toutes les mécaniques; il en a assez et trop, des idées, et des choses qui ressemblent aux idées, qui sont des idées de fer peint. L'esprit se nourrit de la chose qui est son contraire parce qu'alors il forme des idées; idées d'enfant ou de poète, mais pleines d'avenir en leurs replis. De

toute façon, devant ces sphinx inhumains, de corps et d'esprit il faut être homme. Notre vraie vie se montre ici, qui n'est pas faite, mais qui est à faire. Sauvagerie première, d'où tout sort et ressort. En vain nous étendons ce squelette de maisons et de machines, humanité morte. Nous naissons nus. Nous recommençons. Où que soit l'enfant qui régnera par la musique ou par la poésie, je sais qu'il recommencera; je sais que son chant sera vierge et neuf comme la mer. Et nos pensées aussi, vierges et neuves elles seront, naïves comme en Homère ou en Lucrèce, ou bien elles ne seront rien.

Ce qui ennuie, c'est cette vie à l'étage, où tout est distribué par tuyaux et fils; et cette pensée de quatrième étage, sorbonnique, où l'Homère, le Platon et la nature même coulent du robinet. Ce sont des idées d'idées, comme la hache de fer est copiée sur une copie de copie, et enfin sur la hache de pierre. Mais au premier âge convient la première invention. Le corps se contente de la hache; c'est qu'il a toujours les mêmes arbres à couper. Mais l'esprit ne peut penser par l'idée; il lui faut la chose nue, la chose qui n'est pas arrangée pour lui plaire. L'idée greffée sur l'idée est de courte vie. Une chanson ne naît point d'une chanson corrigée. Une peinture ne naît point d'autres peintures, par une retouche au nez ou au menton. De vieillir, d'accumuler, rien ne naît. Non, mais de toucher l'univers sans âge. Jeunesse le sait et le sent. Jeunesse commence et recommence. Par cette situation vieille comme le monde, nous verrons du neuf.

13 août 1927.

442

La Ligue des Droits de l'Homme représente une idée immense, et nous donne un exemple de ce pouvoir moral, ridicule d'abord parce qu'il n'a ni gardes ni hallebardes, mais irrésistible à la fin parce qu'il s'obstine à dire tout haut ce que tout le monde pense, ce qui devrait être, ce qui n'est jamais. Contre quoi l'exécutif élève toujours la même chanson : « Je ne fais pas ce que je veux; la nécessité me presse; les intérêts sont aveugles et impatients; les passions sont encore pires. Je dois compte première-

ment de l'ordre tel quel. J'agis; je suis couvert de terre. Les conditions ne sont pas celles qui me plairaient; mais il faut agir selon ce qui est. Je voudrais faire la paix; je ne puis la faire tout seul. Je voudrais faire la justice; mais je ne puis remuer ce grand corps que par des intermédiaires; je dois compter les répercussions, qui sont étranges; le désordre guette, apportant des injustices innombrables. Mon métier est de chercher le moindre mal. Le risque y est toujours de déchaîner des maux réels en vue d'un pauvre petit bien, et qui encore n'est point compris et soulève des clameurs assourdissantes. Vous êtes étonnants, Messieurs de l'idéal. Quand vous avez dit ce qu'il faudrait, vous croyez avoir tout dit. Mais moi j'entends le refrain de la nécessité : il faut! il faut! Une tempête ne plaît pas; dites donc à la tempête qu'elle ne vous plaît pas. Dites la même chose à l'émeute, au choléra, au ralentissement des affaires, au chômage, aux intrigues, aux ambitions, aux complications. Je suis le pilote; je m'arrange du temps qu'il fait; il faut que je m'en arrange; et il n'y a point de port, ni de bassin de radoub. Je radoube en pleine mer. Travail imparfait? Changeons donc; prenez ma place; on verra si vous ferez mieux. »

Ce discours est de tous les temps. L'autre discours est éternel. Le président de la Ligue secoue la tête et dit : « Mon affaire n'est point de décider ce qui est possible et impossible, mais de dire le droit éternel. Trop de gens déjà à votre suite veulent appeler juste ce qui est de nécessité; trop de gens déguisent la police et la guerre, et nous les donnent à adorer. Nous autres, nous dirons toujours de ce qui est injuste que c'est injuste, de ce qui est barbare que c'est barbare. Ce cri suffira; il vous rappellera que vous êtes des hommes, vous aussi; il troublera ce concert de louanges et d'opinions payées qui trop souvent vous étourdit. C'est un grand changement, et dont on peut attendre beaucoup, si les puissants ne s'adorent pas eux-mêmes. »

On comprend que je fais parler ici un président imaginaire. Ce juge des juges, nous ne l'avons point. Peut-être la Ligue est-elle soumise aux lois qui gouvernent tous les Léviathans; peut-être cherche-t-elle force, ce qui subordonne ses moindres mouvements à l'éternel code des militaires; peut-être demande-t-elle ses preuves au

nombre, ce qui ramène les partis, les compromis, le possible, l'opportun. Et pourtant ce n'est point l'opportune, mais plutôt l'importune revendication morale qui est écrite en son beau programme. Et, si tous les partis se rassemblent là, ce n'est point pour se compter, mais plutôt pour s'oublier et se perdre dans une évidente et invincible pensée, qui n'est que pensée, et qui suffirait; oui, qui suffira, comme le christianisme a suffi au temps où il était sans force et pur de force. Mais au lieu de cela, Messieurs de la Ligue, que voyons-nous ? Vous répétez, vous développez, vous faites sonner bien haut des raisons de gouvernement : Soyons prudents. Visons le possible. Tenons compte des conditions de fait. Les pouvoirs font ce qu'ils peuvent. Il ne faut faire aux gouvernants nulle peine, même légère. C'est l'autre discours qui revient; et nous avons un président du Conseil de plus; surnuméraire; volontaire; et sans réelles baïonnettes, ce qui est le comble du ridicule. O Polonius! O Lilulil!

20 août 1927.

443

L'esprit masculin[1] n'est que la moitié de l'esprit, et ce n'est pas la meilleure. L'esprit du mâle invente et conquiert. Et certes il faut faire place nette pour l'espèce. Pluie, vent, arbres, animaux, tout nous envahit. Il faut broyer et forcer. J'ai connu un petit châtelain qui aimait les arbres, et qui en avait de fort beaux. Il jura que, lui vivant, on ne toucherait point aux arbres. Mais il ne put tenir; les arbres l'auraient mangé. J'ai vu chez lui un gros platane qui avait poussé un peu trop près du mur de clôture. Or l'arbre se fit place selon sa forme, et repoussa très bien le mur, lui donnant l'aspect d'une tourelle branlante. D'autres géants allaient à l'assaut de la toiture, soulevant les gouttières, arrachant les tuiles. L'eau suivait; il n'est pas de maison qui tienne contre l'eau. On nous conte merveilles des termites; mais nos fourmis ne sont guère moins redoutables; ce qu'elles peuvent faire au-dedans d'un mur en pierre tendre, dépasse l'imagination. Avec ces forces, patientes ou violentes, on ne peut vivre en

paix; et c'est le mâle qui mène cette guerre. Tout l'indique, en cette charpente des os, en cette masse de muscles. Et l'esprit ressemble aux actions.

Le régime de l'action c'est l'emportement. Dès que la chose résiste, on voit s'élever une colère dans les muscles du puissant animal. Il se risque, il se heurte; il oublie de se garder. Dans les situations difficiles, souvent il se perd tout. Quoique la fin de cette lutte soit la conservation de l'homme, il arrive que l'homme oublie cela. Et, parce qu'il jure de lui-même et ne cède point, c'est pour cela qu'il règne. L'homme est redoutable à tous et à lui-même parce qu'il est admirable. Par ce côté, la pensée masculine est souvent inhumaine. Par un autre côté encore elle l'est; c'est qu'elle se règle sur l'obstacle; cette loi de l'aveugle nature, qui ne respecte rien, entre aussi dans nos pensées, qui sont tailleuses de pierre, bûcheronnes, perceuses, broyeuses, chimistes. La destruction y a mis sa marque; car chacun pense ce qu'il fait.

La femme fait l'enfant. Ce sexe n'est point faible; il est bien fort au contraire; mais la force est toute tournée vers le dedans, à façonner et conserver la forme humaine. Les gestes mêmes ont ce mouvement de modeleur. Et cette empreinte revient aussi sur les pensées; il n'en peut être autrement. Ou bien il faudrait dire que nos pensées ne dépendent point de notre structure et de nos fonctions; supposition absurde. Or ces remarques donnent de grandes lumières sur l'esprit féminin, comme Comte l'a montré amplement. Il est vrai que nos Messieurs ont réfuté Comte. Qui donc lit Comte ?

Si l'on suivait pourtant cette idée, on apercevrait que l'esprit féminin ne se développe guère, et qu'ainsi l'esprit humain penche tout d'un côté. Quel est donc l'objet constant de l'esprit féminin ? C'est l'humanité, tout simplement. Au lieu que l'homme lance l'homme à la conquête, et bientôt rencontre l'homme même, et ne ménage rien, usant sa propre forme et sa propre pensée comme il use ses outils et ses armes, la femme ramène toujours ses pensées à la perfection de l'espèce, ce qui, faute d'une culture assez hardie, se traduit surtout par d'humbles travaux, chaque jour recommencés, mais toujours à la mesure humaine, en vue d'orner cette forme même; ces petits travaux, qui font souvent de petits esprits, sont grands pourtant par l'idée. Car il s'agit

toujours de former l'homme selon la loi intérieure, et non selon les nécessités de la guerre extérieure. Cette manière d'agir est conservatrice en un sens, puisque l'humanité revient ainsi à sa nature immuable; quatre membres, deux yeux, deux oreilles, un nez, nous ne sortirons pas de là. Même cœur aussi, mêmes passions depuis l'âge de pierre, même bonheur, même sagesse, mêmes vertus, nous ne sortirons pas de là. Tempérance, Courage, Justice, Sagesse, les quatre vieilles, n'ont point changé depuis qu'on en écrit. Mais ce travail de retrouver tout l'homme définit aussi un genre de progrès que nous oublions toujours trop. Et c'est le ministère de la femme de nous ramener là, comme c'est celui de l'homme de guetter par les fenêtres, et de bondir contre l'ennemi extérieur. Or la femme ne cesse de penser à ce soin que l'homme pourrait prendre de lui-même, de tout lui, si l'ennemi extérieur était détruit. Elle finira par dire, quand elle osera dire, que l'on pourrait bien aussi penser à la perfection humaine, pendant les loisirs de plus en plus larges que nous laisse l'ennemi extérieur[a]. Et c'est ici que les deux progrès se heurtent. Car l'homme est mieux armé que jamais contre les bêtes et contre les choses. Mais il se fait ainsi des ennemis qu'il n'avait pas; le haut de l'air et le fond des eaux ont des dangers nouveaux que l'homme va chercher, et qui sont l'occasion d'exposer et de perdre les plus adroits et les plus hardis; sans compter l'homme même, plus dangereux que jamais pour l'homme, par l'orgueil et par l'industrie. L'idéal n'est honoré que de vains souhaits.

20 août 1927.

444

La fidélité est la loi du poète. C'est la loi aussi de tous les sentiments. Ceux qui vont courant et qui écrèment cet univers éprouvent bien cette harmonie des choses et d'eux-mêmes sans laquelle ils ne vivraient pas une minute; mais ils n'en savent rien; ils sont toujours sur le point de le savoir. Il faudrait revenir, rassembler, savoir qu'on sent. Le changement est notre ennemi, et il nous trompe

bien. Il y a une grande promesse dans une chose belle, et peut-être dans toute chose; mais la patience n'est point commune. Nous avalons au lieu de goûter; cette gloutonnerie représente nos voyages. L'œuvre peinte nous avertit mieux que la chose; elle nous arrête; elle nous ramène. Elle finit par nous apprendre qu'il vaut mieux voir un même tableau cent fois qu'en voir cent une fois; mais il faut aider l'œuvre, mettre de soi, jurer de soi. Musique, théâtre sont de même; chaque art a ses ruses et nous ramène à lui. La nature est bien plus puissante, puisqu'il y a un rapport de nourriture entre elle et nous; seulement elle n'a point de ruses; elle ne nous somme point de penser. Au contraire, à notre mouvement elle montre aussitôt d'autres spectacles; et nous courons, ajournant de faire la somme et la revue. D'où beaucoup arrivent à l'ennui, qui jure, au contraire, de ne point rester, qui court après le merveilleux moment, et qui finalement jure que ce moment n'est point.

Or, puisque c'est de là que le poète se sauve et nous sauve, faisant beauté durable, et même inépuisable, de la chose la plus ordinaire, je devine pourquoi il y a souvent un fond d'ennui dans le poète; plus sévère est l'ennui, plus grand est le poète. Le remède est un grand secret, et bien ancien; public, car les règles de la poésie sont à la portée de chacun; secret, parce qu'il faut savoir user des règles, et d'abord en jurer. Cette religion est comme toutes les religions; elle ne donne point ses vraies raisons; d'où une méprise assez commune; le rythme cède au sens, et la rime se soumet à la raison; tout est bien décrit; les idées se suivent et s'enchaînent à merveille; et ce n'est rien. Au contraire le scrupule devant la règle et le serment devant la rime donnent aussitôt récompense. D'où une patience ouvrière.

Tous les beaux vers sont réguliers. Non que le sens se plie à la règle; mais toujours est-il que la règle n'a point cédé; et par cette obstination même, le sens s'est montré. C'est qu'il faut deux vérités, en quelque sorte, pour en faire une, vérité de la chose, et vérité de l'homme; et il faut que ces deux vérités n'en fassent qu'une. La règle est la vérité de l'homme. Oublier la règle, c'est s'oublier soi, et aussitôt oublier tout. Vainement vous frappez selon la chose; la chose n'a point besoin de vous; elle n'est point à refaire; au lieu que

l'homme a grand besoin de lui-même. Il se donne donc, par serment, ce temps mesuré, cet avenir réel, encore vide et déjà divisé, qui est comme le calendrier de sa pensée. Mais cela est encore abstrait; cela danse; cela ne chante point. Comment faire chanter ce qui n'est pas encore ? Ici la rime, qui est le plus beau et le plus puissant dans ce jeu. Un écho, une sonorité d'avance; d'avance une forme de la bouche; d'avance une forme de l'étonnement, vêtement de l'idée neuve, si neuve qu'elle n'est rien encore que cet étonnement. Cette parure ne s'use point. Tout homme comprend cela par les effets; presque aucun homme ne voudra croire qu'il nous faut cet écho d'avance, jeu du corps, pour savoir que nous pensons. Il fallait une telle ruse pour obtenir de l'auditeur cette attention redoublée, qui est l'attention. L'allitération fut vraisemblablement la première pensée. Méthode encore pour tous, et signe oraculaire. D'où cet empire du vrai poète. Mais je crois aussi qu'il ne peut jamais se permettre, si dure que soit la loi, si agréable que soit la tentation, d'abandonner une rime par désespoir d'y trouver écho. Ces infidélités sont senties. Il n'y a rien au monde que nous sentions aussi précisément et délicatement que le courage et son contraire; et peut-être, en toutes les nuances du sentiment, ne sentons-nous jamais que cela.

1er septembre 1927.

445

La libre pensée mène fort loin; il n'est même pas d'elle de se fixer des limites et de décider jusqu'où elle ira. C'est donc une aventure. Comme il faut examiner avant de respecter, il n'y aurait plus de rangs ni de pouvoirs, mais seulement des fonctions, et en quelque sorte des métiers; ce serait un métier d'être ministre, comme d'être maçon ou plombier. Et comme le plombier n'est pas mon maître, car c'est plutôt son métier qui est son maître et le mien, nul n'obéirait jamais qu'aux nécessités extérieures. Ici règne un pouvoir qui ne peut être contesté; il faut obéir à l'eau, d'où le toit et la gouttière; il faut

obéir à la pesanteur, d'où l'équerre et le fil à plomb. Si le mineur n'étaie pas la galerie, il est promptement puni et sévèrement. Et si le marin se trompe en une circonstance critique, il n'a point recours; tout se passe entre la coque de son bateau et les rochers, et les vagues, choses sourdes et impitoyables. Il faut donc que l'homme règle son action sur les choses; il le faut; mais sans respect, et cela n'humilie point.

Remarquez qu'il n'y a pas ici de méthode consacrée; le succès est tout. L'homme n'a point d'égards pour le rocher; il n'en a point pour l'arbre qu'il coupe; ce n'est que prudence. Il montre quelquefois une sorte de respect à l'égard des bêtes, mais juste autant que les bêtes lui ressemblent, et cela ne va pas loin. Quand le congre a avalé l'hameçon et s'accroche à quelque trou de rocher, le pêcheur est seulement soucieux de ne point rompre son cordeau. Le libre penseur mange très bien le congre. L'action est toujours féroce. Si un fou massacre autour de lui, il faut l'enchaîner, et tout de suite; on n'y peut mettre beaucoup de douceur. Il faut choisir entre pitié et pitié, car les victimes aussi demandent pitié. Il vient donc un moment où la pensée termine ses délibérations et laisse aller le poing. À quel moment ? Il n'y a point de règle. Tout les cas sont neufs.

Telle est la position du penseur affranchi. Il ne peut point jurer qu'il respectera la forme humaine; il ne peut point jurer qu'il réduira la souffrance, même de son semblable, au minimum possible. Et si l'on regarde bien, on aperçoit que celui qui croit suivre la pitié et la justice a moins de scrupules qu'un autre. Qui ménagerait un monstre à face humaine quand il s'agit de sauver une vie innocente, cent vies, mille vies ? Telle est la libre pensée en son tribunal; elle ressemble beaucoup à n'importe quel juge. La libre pensée se détourne d'abord de violence; mais comprenant que laisser faire c'est complicité de violence, et qu'empêcher c'est encore violence, elle s'irrite d'elle-même en cette contradiction, jusqu'à cet état de fureur, et exactement de fanatisme, où la fin justifie les moyens.

En quoi la libre pensée, qui est révolution, n'est pas moins redoutable que la pensée serve, qui est conservation. L'une et l'autre vont aux excès. L'anarchiste ressemble au juge; il prononce la sentence, et ensuite il

l'exécute. Ce n'est plus qu'une question de force, pour l'un comme pour l'autre.

Je me méfie des choses jugées; de toutes. Je me méfie de ceux qui passent à l'action; de tous. Non que je veuille tout suspendre; je ne puis; personne ne le peut. Le monde va; et moi-même je me garde de délibérer sans fin, ni sur tout. Mais la grande source des maux est à mes yeux cette assurance dogmatique, qui voudrait habiller l'action de pensée, lui donner enfin ce passeport qui veut respect, et que la pensée aurait signé. La pensée ne signe rien, elle refuse tous ces faits accomplis. Elle ne veut point du tout que ce qui est fort soit jamais dit juste. Nécessaire, soit; mais nécessaire comme sont les choses, à l'égard desquelles on ne cesse de chercher une meilleure manière de les exploiter, de s'en garder. De même, laissant passer ces actions qui se veulent justes, je refuse le visa. C'est la plus belle chose au monde que cette impérieuse action qui réclame le sceau de la justice, qui en a besoin; ainsi cette guerre; par le seul soupçon de n'être pas juste, elle languit en ses suites; non pas tuée, mais blessée. Ainsi la libre pensée peut beaucoup par refus d'adorer; beaucoup et même plus qu'on n'oserait espérer, mais pourvu qu'elle ne vienne pas, à son tour, à faire police de ses refus. Toute action est guerre.

3 septembre 1927.

446

En cette fin d'août l'automne règne sur la nuit. Les étoiles ont presque leur éclat hivernal; mais pourtant ce sont encore des étoiles d'été; Arcturus, le soir, est encore assez haut sur l'horizon occidental. La Couronne et sa Perle, au-dessus, ornent encore nos pensées. Que de rêveries humaines s'attachèrent à ces heureuses étoiles! Cependant la terre se refroidit sous ce grand ciel; et le matin la brume se pose comme une immense rosée. Toutefois les étoiles d'été avaient raison, et c'est l'été qui occupe la journée. Le soleil bondit vers le haut; il ne perce point la brume, mais plutôt, il la déchire; de place en place, au bord même de l'ombre, une chaleur moite touche aussitôt la terre.

Ce grand et prompt changement n'a pas été prédit. Il est venu avec la lune nouvelle, ce qui donne gagné aux bonnes femmes. Pouvait-on le prévoir par les causes ? Arrivera-t-on à prévoir de tels changements par les causes ? Je crois qu'on le pourrait. Certains grains, qui sont des tempêtes courtes, dont le parcours est connu, sont annoncés une heure d'avance, comme un train. D'autres mouvements, de plus long parcours et de plus grands effets, sont assez bien connus, comme ces pressions hautes ou basses qui descendent de l'Irlande, et dont le météorologiste voit la forme, les ramifications, les dérivations, de jour en jour et presque d'heure en heure, à mesure que les dépêches arrivent. J'ai suivi ce travail vers la fin de la guerre, et j'ai vu que les hommes de métier, en leur privé, faisaient de bonnes prédictions, et plusieurs jours d'avance; mais j'ai compris aussi pourquoi ils ne les faisaient point connaître au public. C'est qu'ils n'étaient que lieutenants, et que le public se composait de généraux.

On sait que l'astrologue de Tibère était fort prudent, et qu'au lieu d'annoncer l'avenir tel qu'il croyait le deviner, il était attentif surtout à son propre avenir, qui dépendait beaucoup de l'humeur impériale. De même ces nouveaux astrologues, bien mieux pourvus et bien plus instruits, tenaient compte aussi des tempêtes humaines. Ils n'osaient pas dire que de longues pluies allaient contrarier un grand projet; ils le disaient timidement, avaricieusement. Encore bien moins osaient-ils annoncer de belles semaines, que pourtant ils prévoyaient, car après cela ils en répondaient, et même sur leurs têtes; car, en ce temps-là, la tête d'un lieutenant ne tenait guère; une simple note de service le rejetait aux plus grands périls. Même sans de telles réflexions, un pouvoir qui produisait avec si peu de peine de si grands effets était nécessairement redouté; la seule imagination d'un reproche jetait dans des transes. Ainsi l'esprit s'égarait, toujours occupé à se garder, à se couvrir, et jetant des messages mêlés, atténuant tout, et souvent annonçant le même temps pour le lendemain. Dès qu'il y a un Tibère, les erreurs sont jugées d'après les conséquences, et toute science tombe au savoir-vivre, ce mot ayant alors tout son sens.

Les avions mènent encore aujourd'hui une sorte de

guerre. L'astrologue a monté en grade. Quelquefois, emporté par l'esprit de commandement, il dit plus qu'il ne sait; il croit, il veut, il ose; les hommes obéissent, mais non le vent, non la pluie, non le brouillard. Tibère gronde, l'astrologue qui voit maintenant une éclaircie, et même quelque chose de plus, se consulte lui-même, et mesure son courage, au lieu de mesurer les pressions; après avoir prédit selon l'audace, il prédit selon la prudence. Il regarde au ciel des passions; à travers ce milieu trouble il observe l'autre ciel. Il revient, par l'effet du despote, à l'ancien état, sibyllin, où l'homme annonçait de ses propres entrailles. Tantôt il n'a peur de rien; bientôt après il a peur de tout. La longue dépression est comblée dans le vrai ciel; mais ces pluies ont fait dépression dans l'astrologue, qui redescend ainsi au rang des poulets sacrés, et même au-dessous, car c'est un homme vieux et peut-être dyspeptique. A-t-il bien mangé ? C'est ainsi que l'ombre seule du pouvoir fait une science ridicule.

10 septembre 1927.

447

L'instituteur feuilletait un manuel de sociologie, rédigé spécialement pour son usage, à ce que je vis. Je remarquai que le livre portait les marques d'une lecture assidue. Je connaissais l'homme comme incrédule, enthousiaste, obstiné, rigoureux; j'apercevais sur son visage comme une vapeur d'incertitude; puis il s'éclaira tout, et vint tout droit à la question, comme il a coutume : « Si vous aviez, me dit-il, à donner des leçons de sociologie à des instituteurs, que feriez-vous ?

— Nul embarras, lui dis-je; nulle difficulté. Je relirais encore une fois les quatre volumes de la *Politique Positive* de Comte; pour les six volumes de la *Philosophie Positive,* il me suffirait du souvenir très présent que j'en ai. De cette immense construction, je prendrais d'abord une vue préliminaire sur la suite des sciences et sur leur histoire, qui serait en même temps une histoire des religions. J'appuierais sur ceci que toutes les conceptions

humaines concernant l'homme et le monde sont d'abord théologiques, l'enfance ou l'imagination allant toujours devant. D'autant qu'il est très important que l'enfant comprenne comment l'idée la plus fausse est celle qui se présente la première, ce qui met la religion au nombre des choses naturelles. Ayant montré par cet exemple comment la sociologie diffère de l'histoire, j'arriverais[a] à cette idée que la sociologie, étant de toutes les sciences la plus complexe, et dépendant de toutes les autres, est aussi la dernière qui se soit délivrée de théologie. Et cette vue même sur l'ensemble des connaissances et leur lent développement, me serait un exemple de la recherche sociologique; car ce développement des sciences est lié à un progrès politique et moral, qui va de la théocratie initiale à la civilisation militaire, et enfin à la civilisation industrielle, qui est le point où nous en sommes.

« Cela réglé en trois au quatre leçons, car je me soumettrais à l'esprit d'ensemble, j'exposerais successivement, d'après le Maître, trois théories capitales. D'abord une théorie de la famille, comme cellule de toute société, montrant à cette occasion comment sociologie dépend de biologie. D'après ce fil conducteur, je décrirais l'amour maternel comme la première école de société. D'où je passerais[b] à la théorie de la patrie; et sur ce sujet plein d'embûches, je m'en tiendrais plus strictement que jamais à mon auteur, selon lequel la patrie est ce moment de la civilisation qui tire l'homme au-delà de la famille, et lui communique des sentiments bien plus étendus et presque aussi forts que les sentiments biologiques, ce qui le prépare à saisir et à aimer l'humanité tout entière. Conduit ainsi au principal de mon sujet, j'expliquerais, d'après les préparations de ma leçon préliminaire, que l'humanité est un seul être et une seule société, et que c'est la connaissance et le culte de l'humanité, notamment en ses grands hommes, qui achève la morale. Je n'aurais après cela qu'à dicter le Calendrier positiviste, en le simplifiant un peu, afin de donner à mes auditeurs comme un plan des commémorations annuelles par lesquelles l'école participerait à l'humanité réelle, en soumettant tous ses travaux sans exception, lecture, écriture, calcul, histoire, géographie, morale, à cette succession des vrais instituteurs.

— Fort bien, dit-il, cela me plaît. Mais dans ce manuel

je ne trouve pas un mot de ce que vous venez de dire. Il m'est permis de m'en étonner.

— C'est que, lui dis-je, il y a deux sociologies, la grande et la petite. Et la petite est premièrement muette sur l'ordre des sciences par une ignorance admirable des premières et des plus faciles. Deuxièmement, sur la famille, la petite sociologie s'en tient aux mœurs des sauvages, se plaisant à s'étonner et à étonner. Troisièmement, sur la patrie, la petite sociologie retrouve à peu près la doctrine d'état-major, d'après laquelle la société est un dieu pour l'homme, et toute la morale consiste à sentir et adorer le lien social. En ce sens, la sociologie serait une doctrine de gouvernement, et à juste titre subventionnée. Quant à l'humanité, la petite sociologie l'ignore, ou pour mieux dire l'ajourne à des temps meilleurs, où la masse des faits aura été filtrée et mise en fiches; car l'esprit d'ensemble est sévèrement proscrit par cette méthode historienne.

— Exactement cela, s'écria-t-il. Voilà mon manuel en raccourci. »

20 septembre 1927.

448

On dit que les nouvelles générations seront difficiles à gouverner. Je l'espère bien. Toutefois l'on n'en voit pas encore les signes dans la politique, si ce n'est par une extrême prudence des pouvoirs, très attentifs présentement à l'opinion. Mais ce qui m'intéresse, c'est le mouvement de l'intelligence, car l'avenir en dépend. Si l'on veut n'être pas esclave, il faut d'abord n'être pas dupe, et résister en détail. Refuser de croire est le tout; et ce refus définit assez l'intelligence.

Il y a un mouvement catholique. C'est même tout le mouvement, si l'on entend catholique en son plein sens, qui est universel. Et l'universel, de quelque façon qu'on l'honore, c'est le plus haut de l'homme, ce qui refuse. Nul ne peut faire que l'action de prier ne soit un immense refus, un refus d'adorer richesse, puissance, force; oui, un souci de mesurer ces choses, de les prendre pour ce

qu'elles sont. Il n'y a pas d'homme qui n'adore rien. L'intelligence ne s'éveille qu'en immolant d'abord les dieux inférieurs; mais elle ne s'éveille aussi que par une très haute idée de son pouvoir et de sa destination. L'idée qu'il faut penser, et que cela dépend de chacun, c'est l'idée même que chacun doit sauver son âme.

Sauver son âme ? Vous voulez dire qu'il y a plus d'une manière de l'entendre. Mais les différences ne mènent pas loin. Si vous me trouvez un théologien qui enseigne ouvertement qu'on sauve son âme en flattant les puissants, en s'occupant d'abord de parvenir, en répétant ce qui plaît sans se soucier du vrai, je vous donne gagné. Mais vous n'en trouverez point. La principale idée de toute religion, c'est que tout pesé et compté, famille, ambition, pouvoir, ordre public, patrie, tout mesuré et même convenablement traité, il y a autre chose. En ce sens, il faut que toute Église soit dépassée et niée; l'Église n'est pas Dieu; il y a autre chose. Dieu même n'est pas Dieu; il y a autre chose. Le libre penseur continue le mouvement du moine théologien. Ce monastère qui refuse tout n'est encore qu'une image. Toute pensée est un monastère d'un petit moment.

Or, il me semble que l'actuelle jeunesse dit non aux puissances, et même très fort, et dit oui à elle-même pensante. On pourrait bien dire que c'est parce que quelques-uns de ses anciens la dirigent par là. Mais le mouvement vient plutôt du plus profond de chacun. Quand la jeunesse ne voit point de maîtres, elle se moque, elle se détourne; elle va chercher de ces livres qui n'espéraient pas êtres lus. Que ce soit science, ou poésie, ou philosophie, le succès va à ce qui est solitaire et difficile.

Pourquoi ? La vague vient de loin. Nous n'avons pas mesuré la liberté; nul ne la mesure. À force de s'entendre appeler, elle se lève. L'atroce guerre ne l'a point tuée. Les peuples en armes ont beaucoup pensé. Ce monastère par force a dirigé les pensées vers ce qui importe. Cela ne fut pas réservé à un petit nombre. Presque tous ont pensé que cette fois ils tuaient la guerre. Cette idée-là on ne l'a point enterrée. Thème commun, thème profondément religieux. Ce n'est pas moins que la révision des valeurs, qui est toujours à refaire devant l'arrogance de ceux qui ont gagné. Nous avons fait la guerre, mais il y a autre chose. Nous sommes vainqueurs, mais il y a autre chose.

La guerre a réveillé l'esprit tout à fait. Toute pensée a des suites, qui sont des pensées; et cela suffit. Autant que les hommes affirment qu'il y a autre chose qui compte que ce qui compte, la tyrannie est morte.

Autre changement encore. La femme se mêle de penser. Ce mouvement fut hésitant, contrarié, détourné. Des femmes furent avocats et médecins; cela ne changeait pas grand-chose. Puis vint le bataillon des bachelières; plus de paille que de grain, voulait-on croire. Mais la moindre pensée se continue. Les femmes s'élevaient, dans le silence, jusqu'au grand refus, jusqu'à ce terrible examen que l'élève fait subir au maître. Le sentiment ne fausse point l'idée, comme on croit trop vite, mais plutôt il la nourrit de sincérité. Et il arrivera que l'homme rougira d'avoir eu peur, en sa force, de tant d'ombres inconsistantes. D'où nous aurons, non point du tout quelque instable révolution, mais plutôt un changement petit et suffisant, par une liberté et une résistance diffuses, dont l'exemple ne s'est pas vu encore.

24 septembre 1927.

449

L'art de persuader ne repose pas premièrement sur les preuves. C'est naïveté d'arriver avec de fortes preuves pour se faire ouvrir la citadelle; c'est faire sommation à coups de canon. L'esprit qui se voit ainsi assiégé coupe d'abord les ponts. C'est pourquoi le plaisir de conversation suppose que l'on ne dise que des choses connues et approuvées, en leur donnant, si on peut, un air de nouveauté. Ce jeu, que l'on nomme l'esprit, vise à intéresser sans inquiéter. Mais celui qui veut instruire hors de lieu, on le nomme pédant; pédant c'est pédagogue; il est remarquable que ce nom de pédant, qui désigne exactement la fonction d'enseigner, soit toujours mal pris dans le monde, et avec un sens de reproche. Cela avertit qu'il est périlleux d'enseigner hors de l'école. Mais comment faire, si l'on vise à changer les opinions de quelqu'un ?

La règle des règles est que vous commenciez en partant de son opinion à lui, non de la vôtre. Les écrivains

ne procèdent jamais autrement. Et pourtant l'écrivain a cet avantage qu'il ne se montre point, qu'il ne guette point, qu'il n'est pas embusqué pour prendre avantage d'une remarque, ou d'un assentiment donné à l'étourdie. On se défie moins d'un écrivain que d'un homme présent en chair. Et pourtant l'écrivain sait bien s'établir d'abord dans le lieu commun. « Tout est dit »; c'est ainsi que La Bruyère prélude; et voilà une bonne préface à un livre piquant et neuf. Cela revient au préambule du marchand de couteaux ou de pâte à rasoir : « Ce que je vais vous dire, vous le savez aussi bien que moi. » Mais je connais un meilleur exorde : « Ce que je vais vous dire, vous le savez mieux que moi. » Socrate ne manqua jamais à cette invincible méthode, qui est de chercher à s'instruire aux opinions d'autrui. On ne pouvait quitter cet homme, qui disait toujours : « Je ne sais rien. »

Les avocats savent bien développer d'abord, et même fortifier, l'opinion de l'adversaire, et encore mieux celle du juge, s'ils la supposent contraire à leurs vues. Et celui qui a deviné d'abord tous les arguments de l'adversaire ne se prive jamais de les étaler. C'est gagner beaucoup; c'est intéresser ceux qui ont juré de ne se point intéresser; c'est obtenir oui de ceux qui se préparaient à dire non. Au prétoire, ce n'est qu'une manœuvre; mais si on la fait de bonne foi, on se trouve bien plus fort. Même la redoutable politique peut être un sujet de conversation si l'on se fait dire les raisons de l'autre, au lieu de proposer celles qu'on a soi-même suivies. Cette démarche est d'amitié et de paix. Dès que vous supposez que l'autre est de bonne foi, il l'est. Il se modère lui-même; il ouvre la porte, au lieu de l'enfoncer.

Il n'est point d'homme qui n'aime la philosophie pardessus tout. Ce que c'est que science, sagesse, courage, cela intéresse le premier venu; et c'est le thème de toute conversation. Mais tous craignent l'argument. Si vous avez mis un homme dans le cas de ne pouvoir répondre, et de s'empiéger lui-même, comme dit Montaigne, il ne faut pas compter qu'il vous en saura gré. Il aura pour vous à peu près la même considération que le renard pour le piège où il a manqué d'être pris une fois. Convenons que l'homme n'a point tort de se dire en vous quittant : « Il y a sans doute une réponse; je n'ai pu la trouver. » Car nul ne se convertit pour un argument

auquel il n'a pu répondre, s'il ne l'a lui-même trouvé. Or, il en est de même dans toutes les affaires; et je n'ai point connu d'homme qui ne fût aussi défiant qu'un renard, devant un argument qui lui semble bon. Remarquez que ce pouvoir de douter, même devant l'évidence, c'est tout l'homme. Tous, sans exception, considèrent la force d'esprit comme une sorte de violence. Le vainqueur, en cette guerre des opinions, ne gagne jamais rien.

Septembre 1927.

450

« Vive la liberté, dit l'étudiant. Je le crie, et je veux qu'on m'entende. Je ne veux point être l'esclave des Allemands, ni des Russes, ni des Anglais, ni des Américains, ni des Italiens; mais je ne veux point l'être des Français non plus. Ma liberté réelle dépend de ceux qui me sont proches; ils me touchent, ils m'empêchent, ils me garrottent, parce qu'ils sont à portée. Passe encore pour ceux que j'aime; c'est un esclavage voulu; je m'en arrange. J'admets encore les nécessités de police, plus étrangères, mais qui aussi ne saisissent que le corps. Je n'ai pas cette obstination à vouloir passer justement là où le préfet de police ne veut pas que je passe. Je n'aime pas me plaindre; ce son de ma voix est ce qui m'attriste; aussi, selon les conseils des anciens sages, je prends de bonne humeur les petits ennuis. Je ne sais si, par ce moyen, on peut faire que les grands ennuis deviennent petits; mais j'ai compris que, par la méthode de se plaindre, les petits ennuis deviennent grands. Enfin je serais bien fâché de passer pour mécontent, amer ou difficile.

— Oui, lui dis-je; et je vous vois assez mécontent, assez amer, assez difficile. Dans ce harnais de citoyen, que le peuple appelle un peu grossièrement le bât, il y a quelque chose qui vous blesse.

— Hé non, dit-il. Pour tirer, porter, ou pousser, je suis bon. Mais l'ânier professe; c'est ce que je ne puis souffrir. Qu'on me mette à panser des chevaux, ou à marcher sous la charge, cela me fait connaître la commune vie et le

lot de presque tous. Mon esprit met sa fierté à supporter ces choses; toute leçon de force est bonne. Mais c'est mon esprit même que l'on veut prendre. L'importance et le dogme barrent toutes les avenues; et, pendant que le docteur argumente, on voit paraître à côté de lui le bâton de l'ânier. Il a fallu des siècles pour conquérir la séparation du spirituel et du temporel; il a fallu beaucoup moins de temps pour la perdre; et de nouveau c'est le même qui prêche et qui frappe.

— Vous calomniez, lui dis-je, de braves gens, dont le défaut me semble, au contraire, de ne pas trop savoir ce qu'ils veulent prouver.

— Il est vrai, dit-il, que dans les questions et problèmes qui sont la nourriture de l'homme libre, ils ne le savent pas bien. Mais cela même est une sorte de ruse. N'est-ce pas Ponce-Pilate qui demandait : " Qu'est-ce que la vérité ? " En revanche dès qu'il s'agit de fortifier les pouvoirs, et d'assurer la servitude, ils savent très bien ce qu'ils veulent prouver. Voyez comme la sociologie elle-même revient maintenant à nous serrer le bât. Mais avez-vous lu *La Trahison des Clercs*[1] ?

— C'est un pamphlet, lui dis-je, qui fera du bruit. L'auteur y dénonce cette ivresse de penser selon César, et ce fanatisme revenu. Et s'il y a encore une Bastille, comme vous dites, on y mettra cet auteur. Mais enfin où et quand avez-vous vu que César ait sauvé l'esprit ? Il faut que l'esprit se sauve lui-même, et par ses propres ressources. Au cachot, ou sous le harnais, c'est son état. C'est de cette position basse et méprisée qu'il juge les vivants et les morts. Et je ne vois point qu'il puisse en être autrement. Donnez pouvoir à l'esprit, faites-le roi; aussitôt il gouverne, et fabrique des idées en forme de hallebardes.

— Soit, dit l'étudiant. Mais nous voyons pourtant des choses que César n'aurait même pas imaginées. En cette Sorbonne d'autrefois, supposez un reître en sa peau de buffle, s'installant en une chaire magistrale, posant son épée devant lui en travers, et non point pour enseigner le pansage et la meilleure place dans le sac pour la boîte à cirage, mais pour juger selon son épée, selon son métier, selon ses préjugés, pour juger, dis-je, de l'histoire, des nations, de l'idéal, de la destinée de l'homme. Je ne pense pas que, parmi ces étudiants qui faisaient de si

grands voyages, eux si pauvres, sur la renommée d'un docteur, on en eût trouvé quatre pour l'écouter, même en les payant bien. »

20 octobre 1927.

451

L'instituteur, qui était un homme d'expérience, disait et redisait à ses jeunes adjoints que le principal était de lire et encore lire. « Que ce soit histoire, ou physique, ou morale, il faut toujours que le livre soit l'instituteur en chef, et que vous soyez, vous, les adjoints du livre. Vous commencez par vous soumettre au livre, en lisant vous-mêmes, clairement, éloquemment, comme il faut lire; ensuite les enfants reliront la même page, et plus d'une fois. Assurez-vous que chacun lit tout bas; et, en vue de tenir l'attention éveillée, changez le lecteur souvent, et à l'improviste. J'avoue que ce n'est pas amusant; mais nous ne sommes pas ici pour nous amuser. » Par cette sévère méthode, il arrivait qu'on ne trouvait guère d'illettrés dans ce coin-là. Aussi les chapeaux des inspecteurs allaient se promener par là.

Un jour il en vint trois à la fois, rangés selon l'importance, et le vieil instituteur avec eux. Le jeune maître n'était nullement timide; toutefois il n'eut point le courage de faire ânonner les petits hommes, ni de mettre en place les dentales, les roulantes et les gutturales. Mais, partant de ce qu'on lisait, qui était d'histoire, le voilà parti à conter, et tous les enfants à le dévorer des yeux, les bras croisés sur le livre. Et arrivaient les Normands sur leurs barques, et combats, et pillages, et traités, et mariages. Et le bon roi Rollon, et les bijoux suspendus aux arbres, et les châteaux et les vassaux, et le ban et l'arrière-ban, l'oriflamme et l'armure, enfin un décor d'opéra. Même il dessina une carte de la Seine, et sur les bords sinueux, sur les rives escarpées, on croyait voir les Normands courant et grimpant comme des fourmis, et les autres fourmis en alarme. Les enfants goûtaient fort cette autre manière d'apprendre, et on peut croire que leurs yeux parlaient, versant une part de reconnaissance aussi aux trois puissances favorables.

« Classe vivante », dit le plus vieux des trois. « J'allais

le dire », telle fut l'opinion du deuxième; le troisième opina du bonnet. Sur quoi le plus vieux reprit : « Il faut intéresser les enfants; tout est là. » Bref, les deux instituteurs reçurent mille compliments, et les enfants eurent congé.

Et voici ce que disait le vieux maître au jeune, le soir de ce jour-là : « Voilà, dit-il, qui annule l'effet de trois numéros de *La Croix,* ce journal dont nos chefs ont si grand peur. Et je ne trouve pas mauvais que vous ayez pris le parti d'amuser ces trois vieux enfants; ce sont des hommes faibles, qui se sont jetés sur leurs pauvres honneurs, au lieu d'apprendre le métier. Aux vieux enfants ce qui convient aux enfants; mais, mon ami, aux jeunes enfants ce qui convient aux hommes, c'est-à-dire la peine, l'attention non payée d'avance, et un art noueux qui portera fruit en sa saison. Toutes les belles choses sont difficiles, comme dit le proverbe; et celui-là ne saura jamais le violon, qui n'a su que s'y amuser. Au reste je ne serais pas étonné si quelqu'un de ces petits paysans vous avait un peu méprisé aujourd'hui, et moi, et ces trois messieurs; car ce n'est point chez leurs parents qu'ils apprendront à estimer beaucoup les marchands de plaisir, ni les montreurs d'images. Et la grande affaire n'est pas d'éveiller l'intelligence en ces petits, car ils sont fort rusés, mais plutôt de la régler d'après l'imprimé, qui est notre architecture à nous et notre cathédrale à nous. Monument contre monument; mais disons mieux, monument sur monument. Heureusement l'âge de l'éloquence est passé. »

20 novembre 1927.

452

Les sociologues étudient les mœurs des sauvages, et s'ébahissent. Que n'étudient-ils les mœurs des enfants ? Ce peuple est mal connu. Chacun veut en juger d'après les enfants qu'il observe dans la famille; erreur de méthode, qu'un sociologue, par ses préjugés propres, doit éviter. L'enfant n'est pas ici en rapport avec ses semblables; il est pris entre les aînés et les jeunes, et mû par des sentiments invincibles qui sont marqués dans la chair.

C'est seulement à l'école qu'il trouve son semblable et son égal. À l'école il est autre; meilleur quelquefois, pire quelquefois; disons différent. C'est ce qu'ignorent presque tous les maîtres. Ils comptent sur le sentiment, et le sentiment ne peut qu'être très faible. On n'est point père par décret. Il est vrai qu'un enfant isolé est ordinairement poli devant un homme qu'il ne connaît point; mais si vous rassemblez des enfants du même âge, les sentiments forts, en cette foule, résultent d'imitation et de contagion. Si vous croyez que cet être collectif ressemblera, pour les réactions, pour les opinions, pour les passions, aux individus qui le composent, vous irez d'erreur en erreur, et vous connaîtrez l'insulte continuelle, parlant par cinquante visages.

Ce peuple enfant est capable d'aimer et de respecter; non point d'abord par des pensées, mais par la puissance de tous sur chacun; et ces sentiments collectifs s'impriment si fortement que, même dans la solitude, il en restera quelque chose. Seulement il faut d'abord que cette foule soit en ordre, et orientée selon le silence et l'attention. Le silence est contagieux aussi bien que le rire. Mais si cette société d'enfants se dispose mal pour commencer, tout est perdu, et souvent sans remède. Le rire secoue même les plus sages et les plus tranquilles. Ainsi ils sentent tous qu'ils sont les parties d'un élément aveugle comme la mer; ils sentent aussitôt que cette force collective est irrésistible. La politesse, qui est une habitude familiale, n'a plus ici de lieu. L'enfant est à l'état sauvage. Cela a réduit au désespoir plus d'un homme estimable, dévoué, affectueux.

La première pensée qui peut éclairer le maître, en cette situation difficile, c'est qu'il n'y a point de méchanceté en ces désordres, ni même de pensée. Ce sont des effets physiques, qui résultent du nombre. Cette pensée, si on la suit, conduira à un genre d'indulgence et aussi à un genre de sévérité. Car il ne s'agit nullement ici de peser ni de juger; il s'agit d'empêcher. Et si le maître agit ainsi qu'une force physique, directement opposée au désordre, il triomphera promptement. Je n'entends pas par là qu'il va se battre; au reste il ne serait pas le plus fort; mais il dispose de punitions fort sensibles à cet âge remuant, et qui suffisent toujours, pourvu qu'elles soient inflexibles à la manière des forces naturelles.

J'ai observé quand j'étais enfant que ceux qui maintenaient l'ordre comme on balaie, comme on range des objets matériels, étaient aussitôt redoutés par cette indifférence, qui enlevait tout espoir. Et, sans exception, ceux qui voulaient persuader, écouter, discuter, pardonner enfin aux promesses, étaient méprisés, hués, et, chose triste à dire, finalement haïs; au lieu que les autres, les hommes sans cœur, étaient finalement aimés.

La situation d'un père est tout à fait autre. D'un côté il aime son enfant, et l'enfant le sait; l'enfant a ce moyen redoutable de punir son père en l'obligeant à punir. Mais en revanche l'enfant aime aussi; et surtout l'enfant est seul de son âge devant le père; et toute la famille, hiérarchiquement disposée, est régulatrice et témoin. Chose digne de remarque, ce pouvoir paternel est tout à fait incapable d'instruire; et cela se comprend. D'un côté la faute d'orthographe est prise comme une offense du cœur; mais en revanche tout mouvement vrai du cœur efface la faute d'orthographe. Dans cette autre société qu'est l'école, le sentiment n'est point compté; en un sens on pardonne tout; en un autre sens on ne pardonne rien. Ici ne montrez point d'amour et n'en attendez point. L'ordre qui doit s'établir en cette société ne doit ressembler nullement à l'ordre familial. Mais il faudrait décrire avec suite ces mœurs peu connues. Comment se fait-il qu'aucun sociologue n'y ait sérieusement pensé ?

20 novembre 1927.

453

Tout est trompeur dans le mouvement des vagues. Et je comprends qu'Helmholz conseille d'observer longtemps des vagues et des sillages si l'on veut savoir ce que c'est qu'une onde. Ce mot lui-même nous instruit; mais la première apparence de la mer nous jette aux yeux une idée touchante et fausse, c'est que chaque vague est un être qui court sur la mer comme une voiture roule. Il est vrai que cette belle pente de sable rose fait que la vague s'y étale comme une eau qu'on jetterait. Mais dans les masses d'eau profondes, par l'observation de ce qui flotte sur

l'eau, on remarque que le mouvement est à peu près vertical; l'eau s'élève et s'abaisse. Si je suppose une suite de vases communicants et assez étroits, et l'eau étant au même niveau dans tous, si je romps l'équilibre en pressant vivement sur la surface du premier, je ferai monter l'eau assez vite dans le second, moins vite dans le troisième; mais l'eau du deuxième vase retombe par son poids ce qui soulève assez vite l'eau du troisième, qui déjà montait, et ainsi de suite, en sorte que ce balancement vertical ira courant d'un vase à l'autre jusqu'au bout, et reviendra. On comprend même que la vitesse de propagation dépendra du canal qui joint un vase à l'autre; car il est évident que si le canal est assez petit, il faudra plus de temps pour que l'eau pressée coule d'un vase à l'autre.

Les vagues sont ainsi. Chaque tranche d'eau est pressée par la voisine qui retombe, et ainsi s'élève presque aussitôt, avec un retard qui dépend de la profondeur, car le canal par où ces deux branches communiquent est la masse d'eau elle-même, immense pour chaque crête de vague dans les eaux profondes, plus resserré à mesure que le fond se rapproche de la surface. D'où je comprends que la vitesse d'une vague ne dépende point de l'impulsion. Pressez plus énergiquement l'eau dans ce premier des vases communicants que j'imaginais; vous ferez que l'eau s'élèvera davantage; vous ne ferez point que ce soulèvement coure plus vite. L'idée est simplifiée; elle me permet du moins de comprendre un peu ce que j'ai lu, c'est que la tape du volcan sur la mer, au rivage du Chili, traverse le Pacifique avec la même vitesse que la vague de la marée.

C'est là que je voulais venir. La marée est une grande vague, dont les pentes s'étendent à proportion, et qui vient déferler sur nos côtes à la manière de toutes les vagues. Et, au lieu que les petites vagues qui viennent s'étaler à la plage font pleine mer et basse mer en quelques secondes, la grande vague met presque six heures à s'étaler jusqu'au fond de nos ports et à refouler nos fleuves, et le même temps à se retirer, laissant les bateaux sur la vase et découvrant le champ des algues et les petites mares où crabes, homards et crevettes sont prisonniers.

Puisque cette grande vague court vite sur les profon-

deurs et traîne au contraire sur les points où le fond se relève, je comprends cette double marée du Havre, l'une arrivant après l'autre. Et encore mieux que dans les mers étranglées il arrive que la marée s'annule elle-même, par une compensation de deux vagues successives. Ce qui se voit bien clairement en une grande mare à goulet étroit; car elle n'a pas eu le temps de se vider quand de nouveau elle se remplit. Mais de toute façon, et même sans goulet, l'amplitude des marées dépend de la concordance des vitesses, c'est-à-dire de fonds, avec la rotation de la terre sur elle-même et les mouvements combinés de la lune et du soleil, qui entretiennent cette grande vague autour de la terre. C'est ainsi qu'un petit garçon qui porte une casserole pleine de lait voit naître soudain une grande tempête et des vagues déferlantes, dès que ses propres mouvements concordent avec les balancements du lait dans cette petite mer; mais si par hasard son mouvement propre contrarie ceux de la vague, la surface garde à peu près son équilibre. C'est par des causes de ce genre que les géomètres méditerranéens, devant cette mer sans marée, ne purent concevoir la liaison de la lune à nous, autrement qu'à la manière des bonnes femmes.

20 novembre 1927.

454

On se demande quelquefois ce qu'étaient les simples soldats dans les armées d'autrefois. Cela est profondément ignoré; tout ce qui a été écrit sur les armées, la guerre, le devoir militaire, et choses semblables, a été écrit par des officiers. L'autre côté de la question reste noir. Dans les romans et dans les comédies, on entrevoit seulement le commencement ou la fin de ces équipées. Un homme jeune, vigoureux, pauvre, souffrant d'un amour humilié, ou bien las d'être toujours petit garçon devant ses parents, un tel homme, au sang vif, un peu impatient, colère, brutal, se vendait comme en des temps plus anciens on vendait les esclaves. Quelque sergent recruteur terminait promptement l'affaire. Le nouveau soldat s'en allait avec des rubans à son chapeau. Rarement

il revenait, après des années, et, tout gaillard, quelquefois épique, il racontait. Mais l'ordinaire de cette existence séparée, les brutes qu'il y trouvait, et par quelle violence méthodique il était amené à une sorte d'indifférence; quels désespoirs, quels remèdes, quelles pensées, c'est ce qu'on ne sait guère. L'homme y gagnait certaines vertus propres à l'esclave, une résignation, un durcissement, une vue nette des choses prochaines, une industrie à tout faire, une fraternité bornée. Mais tout est embelli, dans les récits de ce genre. Le métier exige que l'homme de troupe se montre tel qu'on veut qu'il soit. Assurément, dans les grands pillages, le soldat se montrait tout à fait autre. Plus vrai ? non pas. Une foule est un monstre sans pensée. L'individu n'est pas tant changé au sortir de ces grands désordres. Il les a oubliés. Les corsaires étaient de rudes garçons, qui ne différaient pas beaucoup des pirates. C'est au retour, quand ils rapportaient au roi une belle part de leurs prises, c'est au retour que s'établissait la différence. Et, encore une fois, ils prenaient le parti de croire ce que l'on disait d'eux. Lorsque Ducasse, ou Jean Bart ramenaient des millions, qui pensait aux femmes, aux enfants, aux vieillards ?

L'autre côté, celui du commandement, est clair au contraire. L'art de diriger ces bandes où il y avait de tout est connu et publié par les règlements, par les châtiments, par ce caractère du chef, qui s'est conservé. Une hiérarchie admirable; une division du travail; un art de choisir les subalternes; un pouvoir absolu, et qui se montre tel; un mépris du détail; un mélange d'indulgence et de sévérité, propre à chaque grade. L'autorité plus familière chez les subalternes, mais stricte par la dépendance. Au-dessus, une ignorance volontaire des moyens, une attention aux résultats. Une justice à la turque, soucieuse surtout d'effacer l'idée même d'un droit et la moindre espérance. Un monde inhumain, profondément étranger au régime politique, mais en revanche naturellement célébré par tout ce qui est chef comme le plus beau, le plus convenable à la nature humaine, le plus sage qui soit. Ce qu'on lit sur la fraternité militaire, sur la grande famille, sur le bonheur d'obéir, ce sont des pensées de chef. Ce sont les seules qui aient cours dans la société polie et dans les conseils du gouvernement. Le pouvoir à la turque n'est jamais blâmé par celui qui l'exerce; il est

envié de presque tous; chacun compte sur soi-même pour le rendre juste.

Mesurez maintenant, si vous l'osez, les immenses effets de l'égalité politique et du service militaire obligatoire. L'esprit du commandement n'ayant point changé, et ne voulant point changer, les pacifiques citoyens, élevés dans le respect du droit et des personnes, sont jetés en pâture à cet autre ordre, à cet ordre terrible, qui par système nie tout cela, et ouvertement. En sorte que l'idée, si naturelle et si puissante, de se dévouer volontairement à la défense des foyers et des mères, se trouve aussitôt écrasée et méprisée. Regardons bien là; c'est l'idée même du droit qui est mise sur l'enclume et martelée; c'est miracle s'il en reste quelque trace dans ces jeunes têtes. Et la situation de la jeunesse est telle qu'elle n'a d'autre chance d'échapper à cet esclavage ésopique que de saisir, si elle peut, quelque parcelle du pouvoir turc. D'où cette ironie militaire, dissolvant énergique de nos mœurs, de nos idées, de nos espérances. La guerre même, sous toutes ses formes, occupe alors les esprits, en haut, en bas, la guerre intérieure, la guerre essentielle. Il ne manque plus que l'ennemi; on le cherche, on le trouve, on l'invente. Je crois que la démocratie surmontera cette contradiction; mais il faut d'abord qu'elle ose la regarder en face.

3 décembre 1927.

455

Savoir lire, ce n'est pas seulement connaître les lettres et faire sonner les assemblages de lettres. C'est aller vite, c'est explorer d'un coup d'œil la phrase entière; c'est reconnaître les mots à leur gréement, comme le matelot reconnaît les navires. C'est négliger ce qui va de soi, et sauter à la difficulté principale, comme font si bien ceux qui savent lire la musique. Or, cette allure vive, qui n'est pas sans risques, mais où l'on trouve le plaisir de deviner, n'est pas celle de l'écolier qui a le nez sur son livre, et qui suit du doigt une syllabe après l'autre. À ce pénible travail d'épeler, l'attention s'endort. Il faudrait lire vite; mais on tomberait dans le bredouillement. Il existe des méthodes

ingénieuses qui ont pour fin de faire reconnaître les lettres; mais la difficulté n'est point à reconnaître les lettres. Je ne crois pas qu'on ait cherché quelque méthode qui éveille l'esprit d'ensemble et qui délivre d'épeler. Les mieux doués y viennent tout seuls; il y faudrait amener les autres, qui souvent, je le parie, sont retardés par un scrupule, par une défiance à l'égard d'eux-mêmes; ils lisent comme on bêche; une motte de terre après l'autre, et tout l'esprit est au tranchant de la pelle. Or, je suis assuré que le courageux garçon qui arrache ainsi une syllabe après l'autre peut défricher toute la Bible sans faire aucun progrès. Le pas du métier est toujours lent; il ne vaut rien ici. Pas à pas on va loin; mais quand on lit, l'important n'est pas d'arriver au bout de la ligne; il faut y courir d'abord et revenir. La vertu qui travaille n'est pas la même que celle qui lit.

Au temps des concours de récitation, celui qui n'était pas sûr de sa mémoire trichait un peu, non pas pour conquérir une bonne place, mais pour éviter la punition; le voisin complice approchait un peu son livre, ouvert au bon endroit; un seul regard alors, soutenu par la mémoire déjà préparée, recueillait une masse de ces précieux signes, qui n'étaient pourtant pas à distance de vue; mais chacun sait qu'on lit de fort loin, quand on sait à peu près de quoi il s'agit. Exercice excellent. Je ne vois pas pourquoi l'enfant ne lirait pas quelquefois des textes qu'il sait à peu près par cœur. Et peut-être pourrait-on lui montrer le texte par éclipses, comme se montrent ou se déroulent les enseignes lumineuses. Le mot philosophie est comme un récif difficilement abordable quand on s'y accroche en quelque sorte avec les mains; mais l'ensemble du mot est aussi facile à reconnaître qu'une brouette ou une locomotive. Si un tel mot paraît tout entier le temps d'un éclair, l'esprit s'y prend mieux; il le juge, il le domine. Une courte phrase, et même une période à incidentes, serait bientôt reconnue si on la voyait paraître plusieurs fois et aussitôt disparaître. Formé à ce jeu, l'esprit guetterait comme il faut; il n'irait point à l'assaut des syllabes; il appliquerait là cet éclair du jugement, que les illettrés ont quelquefois si vif pour d'autres choses. L'attention se préparerait à se donner toute, comme on bondit. Il s'agit d'apprendre à lire, et aussi d'apprendre à penser, sans séparer jamais l'un de l'autre, Or, une syllabe n'a

point de sens, et même un mot n'en a guère. C'est la phrase qui explique le mot.

Quand je suis dans l'autobus, je m'amuse, comme chacun fait, à lire les réclames collées sur le verre et qui se montrent à l'envers; je suis alors semblable à un illettré; car je reconnais aisément chaque lettre, mais l'ensemble du mot m'est tout à fait étranger. J'épèle, mais je n'ai jamais cette perception instantanée, si facile, à laquelle personne ne fait attention, qui me permet de reconnaître un mot comme je reconnais un visage. Et si j'avais coutume d'examiner un visage par parties, le menton, le nez, les yeux, jamais je ne reconnaîtrais un visage. Au reste, si la règle de nos pensées était d'aller du détail à l'ensemble, nous ne penserions jamais rien, car tout détail se divise, et cela sans fin. L'esprit d'ensemble, c'est l'esprit. Ainsi il se peut bien qu'épeler soit un très mauvais départ, de toute façon.

20 décembre 1927.

456

Ceux de l'Orne je les connais bien. Je suis l'un d'eux. Un ami à moi qui se promenait par là fut surpris de trouver en ce pays peu connu autant d'exemplaires de moi-même qu'il en voulut. Ainsi je les connais par le dedans. Ce sont de grands diables qui ne savent ni croire ni respecter. Et il est vrai qu'ils ont élu l'homme qui représente à merveille les pouvoirs sourds, qu'ils soient curés, colonels ou préfets, ou l'ordre s'adorant lui-même. Il y a une défiance qui vaut crédulité. Votant une fois de plus contre le préfet, ce qui est leur jeu, ils ont voté pour tous les préfets et plus-que-préfets, plus qu'il n'est permis.

Si l'on veut bien sentir les pointes de l'inégalité, il faut sans doute sortir de ce pays assez isolé, et qui se suffit à lui-même. C'est un mélange d'herbages plats, célèbres par la viande, le beurre et le fromage, et de pâturages élevés et secs, qui nourrissent de puissants chevaux. Partout des bois coupés de prairies, qui sont comme les prolongements de grandes forêts où l'on chasse le cerf. De riches fermes de place en place, et des châteaux de grande apparence où vivent des gentilshommes de vieille souche,

souvent assez pauvres. Or en cette nature qui produit nobles et paysans comme elle produit des arbres, chacun se trouve merveilleusement à sa place, sans envie, sans respect, sans mépris. On peut écouter quelque conversation entre le seigneur et le vilain; on n'y entendra point le son de l'arrogance ni de la servilité. Gardant les formes, mais les prenant pour ce qu'elles sont, ils se traitent en égaux. D'où il arrive que les passions politiques s'exercent seulement contre les pouvoirs étrangers. J'ai connu là de purs royalistes; c'est peut-être que le pouvoir royal est le plus faible de tous, celui qui pénètre le moins dans les replis de ces collines, amorti qu'il est par cette poussière de noblesse, puissante pour résister, comme le sable.

Nos passions politiques viennent de ce que nous obéissons trop. La grande machine ne peut aller qu'à ce prix; tout s'y tient; nous ne savons par où la prendre, ni à qui parler. Le sentiment de l'impuissance est ce qui nourrit l'esprit de révolte, qui, ne pouvant s'avouer dans les grandes choses, se montre dans les petites. Les classes se séparent, et surtout se croient séparées. Cela tient à notre civilisation mécanique, où sans aucun doute les citoyens se croient plus esclaves qu'ils ne sont. Mais toujours est-il que cette dépendance presque toute imaginaire se traduit dans le système militaire par un esclavage bien réel et bien difficilement supporté. Tel est le prix de cette liberté abstraite, qui est à tous et dont personne n'éprouve les effets. Ce grand mécanisme fait scandale, par des effets si éloignés des promesses.

Mais ce que je voulais surtout remarquer, c'est que le chef, autant qu'il exprime ce pouvoir sans visage, récolte une partie de cette colère qui ne sait où se prendre, et en réponse fait voir cette fureur des timides, qui est de toutes la plus redoutable. Ainsi la mauvaise humeur gâte toute notre politique. Chacun veut déplaire et offenser; on le veut en haut comme en bas. Il faudra faire aussi la paix intérieure, car l'autre dépend de celle-là. Les pouvoirs ne peuvent se résoudre à diminuer l'institution militaire; c'est que c'est le seul moyen de rappeler l'inégalité, de la faire solennellement reconnaître. Et d'une certaine manière on peut dire que les guerres résultent surtout de cet ordre menaçant, qui traduit si bien les passions politiques intestines.

Je crois que nous arriverons à nous adapter mieux à ces inhumains régimes, où l'homme ne connaît plus l'homme. Et parce que le mal est presque tout imaginaire, ce que la révolution violente, redoutée ici, espérée là, exprime très bien, nous nous adapterons par une allure libre du corps et de l'esprit, qui niera tranquillement les inégalités, jusqu'à ne plus les voir, et traitera de la politique selon le bon sens, au lieu de soulever au-dessus de nos têtes, comme nous faisons, ce lourd marteau pour écraser une noix.

20 décembre 1927.

457

Demandez quelle rue vous devez prendre, ou quelque renseignement de ce genre-là, vous aurez une réponse courtoise. Mais demandez à un homme ce qu'il pense, et le voilà en colère. Ce n'est pas que son intime jugement ait toujours ce ton de colère; c'est plutôt que tout homme est timide devant sa propre pensée; il est alors farouche, démuni, tout seul, tout nu. L'idée du droit est d'abord irritée; c'est l'effet d'une belle pudeur. La question posée de soi à soi est une chose neuve, et qui remue profondément tout l'intérieur de l'homme. Il n'a pas coutume de regarder par là; il n'y est point formé; il est formé, tout au contraire, à dire ce que tout le monde dit. L'erreur de Socrate, si l'on ose ainsi parler, était d'inviter chaque homme à combattre de sa vraie pensée. La peur de s'avancer ainsi tout seul éveille aussitôt la colère, et, par cela même, la certitude de ne point dire ce qu'on veut dire, ni comme on voudrait le dire. C'est par là que le penseur est naturellement mécontent. Le ton emporte l'opinion. D'où les partis extrêmes, qui s'irritent eux-mêmes et font peur à tous. C'est par ces tumultueux mouvements de l'humeur que, finalement, les lieux communs gouvernent.

La pensée juste, voilà ce que chacun cherche. Mais il faut un grand exercice pour la trouver, un grand exercice qui apaise la première fureur de penser. Les essais sont d'abord maladroits, ce qui fait qu'il n'y a presque que deux espèces de jugeurs, ceux qui s'obstinent et ceux

qui renoncent. Ainsi sur la guerre vous ne rencontrez presque que deux opinions, l'une qui est révolte, et l'autre qui refuse de s'interroger. De toute façon c'est guerre. Il faudrait penser tranquillement. Dès que l'on veut danser sur la corde, la règle est qu'il faut danser tranquillement; mais aussi il y faut un travail d'assouplissement, et depuis la première enfance. J'ose dire que les opinions d'un danseur de corde, au sujet de sa propre danse, sont naturellement modérées; ou bien il tombera. Ce n'est pas que l'action soit tellement difficile; ce qui est difficile c'est de n'avoir pas peur et de ne point s'irriter; les deux vont ensemble.

Il n'est pas difficile de réduire les riches à leur juste pouvoir; il n'est pas difficile de réduire les militaires à leur juste pouvoir. Mais on n'entend là-dessus que des opinions irritées. Penser c'est peser. Mais qui donc fait la pesée ? On se jette, on s'emporte, on veut briser quelque chose. Ces désordres sont suivis de honte et de silence. Combien d'hommes arrivent à faire taire leur pensée et à conserver tout, par le souvenir des sottises qu'ils ont dites étant jeunes! Ils ont voulu danser sur la corde; ils sont tombés; ils n'essaieront plus. Il faudrait assouplir les pensées comme les gens du cirque assouplissent leurs corps.

La société irait passablement par le bon sens. Tout le monde sait qu'une grève bien préparée, et dans un temps de profits démesurés, obtiendrait aisément satisfaction. Mais il y a mieux à dire; la seule préparation suffirait; le tranquille jugement suffirait. Au contraire, colère ramène à coutume. De même les mutineries militaires, qu'elles réussissent ou non, conduiront à une régime militaire. Tout mouvement vif est militaire. Nos religions enseignent toutes la paix, et elles font toutes la guerre. Pourquoi ? Parce qu'elles reposent toutes sur la peur d'examiner, sur la peur de penser. Ainsi les paroles sont fraternelles, mais le ton est violent. Celui qui s'en échappe ne sait pas peser; il voudrait forcer. Tous les fanatiques nous poussent au même point. Nous devons rechercher un genre de pensée sans peur aucune, qui prenne tranquillement mesure des hommes et des idées. Tous les maux politiques viennent de ces grandes peurs qui secouent l'animal aux mille têtes. Donc ne pas craindre, ne pas haïr, et tranquillement juger.

20 décembre 1927.

458

Lorsque l'homme de troupe tremble devant le capitaine, on ne peut pas dire qu'il manque d'attention; on voudrait dire qu'il en a trop; toujours est-il qu'il ne fait pas attention comme il faut. Et, s'il est vrai que l'oiseau soit fasciné par le serpent, l'oiseau non plus ne fait pas attention comme il faut. Les êtres faibles que l'on endort en fixant leur regard sur quelque point brillant, ne ménagent pas assez leur attention; on pourrait dire que l'attention périt ici par un excès d'attention. Bref, il n'est pas facile de penser.

Tout être vivant fait continuellement attention à son propre contour. Cette frontière sensible où la douleur commence, où la puissance se termine, est naturellement ce qui intéresse. Il n'y a même point d'intérêt au monde qui ne commence par ce resserrement et cette garde autour de soi. Aussi l'adjudant dit bien : « Garde à vous. » Et l'orateur aussi, et le professeur de même, quand ils essaient de tonner à la manière de Jupiter. Mais il ne faut point dire alors que l'attention s'élève; bien plutôt elle redescend jusqu'à une sorte de terreur qui cherche objet. Le candidat aussi cherche objet, et ne choisit point, considérant le sourcil du maître, ou le bouton de porte. Chacun a remarqué que, dans les moments difficiles, l'attention est souvent occupée par un objet qui n'a point de sens, qui n'offre aucun rapport avec la situation présente, et qui offre pourtant la couleur de l'intérêt le plus vif. C'est le propre du frisson animal et du saisissement de donner intérêt à n'importe quoi. Ainsi l'homme qui se sent pressé, et bien en peine d'écrire quelque lettre difficile, regarde sa plume, le papier, le plafond, comme si quelque grand secret y était enfermé. Ce que l'on appelle travail ou effort n'est presque jamais autre chose que cette tension stupide, et qui, en effet, fatigue autant que si l'on soulevait des fardeaux. C'est que l'homme se noue alors autour de lui-même, et se garrotte, employant sa force à s'empêcher de respirer et de vivre. Il faut délier cette attention servile.

L'objet beau délie. Ce n'est pas que l'esprit y trouve

d'abord quelque chemin. Mais c'est plutôt le corps humain qui trouve ici ce qui convient à son équilibre et qui, par une sorte d'imitation et de danse, se trouve rétabli en sécurité et souplesse. L'attention est libre alors pour des pensées. Et c'est par là que le poète est le meilleur maître à penser. Ce discours à mesure humaine fait la paix en ce corps tremblant; c'est le moment de contempler. Ainsi la vieille méthode d'instruire par les poètes sera toujours la meilleure.

On ne peut pas savoir ce que pense l'animal; mais les pensées courtes qui accompagnent la peur peuvent donner quelque idée de ce retour à soi et aux frontières du corps. Pour ces êtres qui sont entièrement occupés à ne pas mourir, l'objet se perd dans le saisissement; le monde n'est que danger ou proie. Le point d'intérêt est tout, et ainsi n'est plus rien. Ce qui fait qu'un paysage est vu, c'est un état de loisir et de liberté, une attention déliée et je dirais presque distraite, qui se joue autour d'un centre. Cet heureux état n'est point animal; il suppose le sentiment du règne humain sur les bêtes et les choses, de la garde humaine présente par des signes innombrables, enfin de l'ordre humain présent, non point pesant, mais diffus et comme répandu. Solitude en société, c'est le moment de la pensée.

L'alarme n'est pas le moment de penser. Il faut agir alors, et la pensée coule au bout des doigts; mais si l'on ne peut agir, on reste rivé à soi, sans la moindre espérance d'une idée. Or, parce que notre première attention est comme un sursaut animal, la perspective de penser ne plaît guère. Aussi est-il difficile d'intéresser sans alarmer, et de demander jugement sans irriter. Il y faut la précaution, la cérémonie, la politesse. Je dis à l'égard des hommes les plus savants et les plus subtils. Si vous les prenez de court, vous trouverez l'humeur, non la pensée. Un mot non prévu produit le même effet qu'une attaque au corps; l'homme passe comme une revue de ses frontières et ferme toutes ses portes. Il faut être extrêmement poli avec les rois. Si vous cherchez un penseur, c'est un roi que vous cherchez. Saluez de loin et n'approchez qu'avec permission. Soyez poli.

31 décembre 1927.

1928

459

Au temps d'Homère, on racontait que les dieux prenaient souvent figure de mendiants, afin de mettre les hommes à l'épreuve. Nous n'avons point d'idée qui soit plus grande.

« Oui, me dit ce bon prêtre; mais enfin ce sont des fables; en ce temps-là on n'y croyait guère, et vous n'y croyez pas.

— C'est bien vite fait, lui dis-je, de croire qu'on ne croit pas. Un vieil homme, borgne et misérable, est venu sonner à ma porte, et, en même temps que l'aumône, il a reçu de moi des paroles fraternelles. Ce n'est pas ma coutume de parler aux dieux de bois ou de pierre. J'ai donc supposé en lui quelque pensée. Quelque pensée, c'est-à-dire la pensée. Je ne crois point que la pensée soit une petite chose.

— Marque divine, dit le prêtre, mais presque effacée en ce mendiant, selon toute vraisemblance.

— Incrédule, lui dis-je, je vous prends sur le fait. Parbleu, si ce mendiant m'avait enseigné l'astronomie, je n'aurais pas eu à croire qu'il pensait; je l'aurais su. Ici je crois, et même contre toute preuve.

— Par la doctrine, dit le prêtre, nous devons croire. La révélation évangélique porte les marques d'une raison éclatante; voilà pourquoi je crois que ce mendiant est mon frère et le vôtre.

— J'avoue, lui dis-je, que je ne sais pas en quel temps Homère a écrit. De même je ne sais si la révélation du semblable fut faite à d'autres à tel moment de l'histoire.

Je prends ce mendiant comme il est; c'est un homme, ce n'est pas peu. Si ignorant qu'il soit, il sait peut-être ce qui importe. Peut-être a-t-il donné à plus pauvre que lui; peut-être a-t-il reconnu son frère en un être plus misérable que lui; peut-être a-t-il tenu quelque promesse, ou gardé un secret, contre menace ou tentation. Peut-être a-t-il seulement pensé qu'il serait beau de le faire. Je ne puis marquer de limites, ou bien ce n'est pas la peine de dire qu'il est un homme. Enfin, je l'ai jugé mon égal. Mon égal. Avouez que mon égal est bien au-dessus de moi. Mon égal, c'est mon juge.

— Toujours l'homme, dit le prêtre. Vous êtes borné là.

— Mais, lui dis-je, je ne vois point la borne. Et n'enseignez-vous pas que l'homme fut Dieu une fois! Alors toutes les fois.

— Ce sont, dit-il, des rêveries. Voici la cloche de Noël. Une naissance va être une fois de plus célébrée. Le rédempteur est né; les peuples l'attestent; il faut croire. Voilà croire.

— Si ce n'était manquer à la règle de charité, je dirais, lui répondis-je, que je crois plus que vous. Un enfant est comme un mendiant. Que sais-je de ce vermisseau ? Mais, sans qu'il me donne encore la moindre preuve, de lui je crois tout. Le plus grand génie que je puisse concevoir, je le suppose en lui. Pourquoi moins ? De quel droit moins ? Je guette le dieu. Quest-ce qu'enseigner, si ce n'est cela ? La mère ici m'enseigne, car elle n'a point de doute. En ces vagissements, elle guette une pensée. Et je reviens à mon idée, qui vaut mieux encore que l'espérance, car c'est la foi. Seulement homme, par un éclair de pensée seulement, il va porter sa part de ce monde humain. Supposez que les nouveau-nés ne soient point des hommes. Tout chancelle. Les rois tremblent. Un roi n'est rien sans ses gardes. Un roi sait le prix de la fidélité. Que dis-je ? Il est parmi tous les hommes celui qui en sait le prix. Les rois mages sont venus au berceau; je les y vois encore, honorant cet enfant et le priant d'être homme.

— Cette nuit, dit-il, est unique et solennelle. Pourquoi refuser les signes ?

— Les étoiles, dis-je, nous font de grands signes, Je sais, par celles qui maintenant se lèvent, que les jours

vont croître et que la pâquerette fleurira. La chair soutient l'esprit; cet espoir porte l'autre. Ainsi c'est fête aujourd'hui, fête pour les meilleures de nos pensées. Cette cloche annonce le salut. Que puis-je mieux ?

— N'y pas tant croire », dit-il.

20 janvier 1928.

460

Quand je lis Homère, je fais société avec le poète, société avec Ulysse et avec Achille, société aussi avec la foule de ceux qui ont lu ces poèmes, avec la foule encore de ceux qui ont seulement entendu le nom du poète. En eux tous et en moi je fais sonner l'humain, j'entends le pas de l'homme. Le commun langage désigne par le beau nom d'Humanités cette quête de l'homme, cette recherche et cette contemplation des signes de l'homme. Devant ces signes, poèmes, musiques, peintures, monuments, la réconciliation n'est pas à faire, elle est faite. Cependant on feint de croire que la société humaine est bien loin d'être un fait; la France, l'Angleterre, l'Allemagne, voilà des faits.

Occupez déjà cette position; fortifiez-là. Si vous rencontrez quelque colonel de pensée, demandez-lui s'il est d'usage d'adorer ou seulement de respecter les faits. Non. Les faits, il faut en tenir compte; il faut même y faire grande attention. Et, au contraire, le respect et le culte vont, comme d'eux-mêmes, à des idées qui n'existent peut-être point, mais qui devraient exister, comme le courage, la justice, la tempérance, la sagesse, et si nous laissons ces colonels d'opinion nous faire paraître leurs tristes nécessités de police comme des articles de morale, c'est que nous sommes bien peu attentifs à nos propres pensées. Je dirais même que nous sommes trop peu attentifs aux pensées de notre contradicteur; car tout homme, à toute minute, se règle sur ce qui devrait être, et n'accorde valeur à rien d'autre.

Mais il y a mieux à dire. L'humanité existe; l'humanité est un fait. Comte, considérant les choses en naturaliste, a enfin aperçu ce grand être, trop grand même pour

nos vues; et il nous jette au visage cette étonnante découverte, disant que l'humanité est le plus réel, le plus vivant des êtres connus. Ces paroles éveilleraient de grands échos; mais quelle secrète police a capitonné les murs ? Il ne manque pas de sociologues, et qui se disent les disciples de Comte. Je n'en connais pas un qui expose seulement cette grande idée; tous l'écartent, tous la balaient d'un geste. L'étudiant qui la voudrait ressusciter apercevrait aussitôt, sur le visage de son maître à penser, les signes de l'impatience, et bientôt de la colère. Laissez-moi admirer cette noble espèce, qui ne se pardonne pas d'avoir trahi.

Voici la doctrine en raccourci. Comte a aperçu d'abord que la coopération dans le présent ne suffit point à définir une société. C'est le lien du passé au présent qui fait une société. Mais non pas encore le lien de fait, le lien animal; ce n'est pas parce que l'homme hérite de l'homme qu'il fait société avec l'homme; c'est parce qu'il commémore l'homme. Commémorer c'est faire revivre ce qu'il y a de grand dans les morts, et les plus grands morts. C'est se conformer autant que l'on peut à ces images purifiées. C'est adorer ce que les morts auraient voulu être, ce qu'ils ont été à de rares moments. Les grandes œuvres, poèmes, monuments, statues, sont les objets de ce culte. L'hymne aux grands morts ne cesse point. Il n'est pas d'écrivain ni d'orateur qui ne cherche abri sous ces grandes ombres; à chaque ligne il les évoque, et même sans le vouloir, par ces marques du génie humain qui sont imprimées dans toutes les langues. Et c'est par ce culte que l'homme est l'homme. Supposez qu'il oublie ces grands souvenirs, ces poèmes, cette langue ornée; supposez qu'il se borne à sa propre garde, et à la garde du camp, aux cris d'alarme et de colère, à ce que le corps produit sous la pression des choses qui l'entourent, le voilà animal, cherchant pâtée, et bourdonnant à l'obstacle, comme font les mouches.

L'homme pense l'humanité, ou bien il ne pense rien. « Le poids croissant des morts, dit à peu près Comte, ne cesse de régler de mieux en mieux notre instable existence. » Entendez-le bien. Notre pensée n'est qu'une continuelle commémoration. Ésope, Socrate, Jésus sont dans toutes nos pensées; d'autres montent peu à peu dans le ciel des hommes. Le moindre débris de pensée est

mis sur l'autel. Poèmes, paraboles, images, fragments d'images, griffes de l'homme, toutes ces énigmes sont l'objet de nos pensées. Il n'y a point de pensée nationale; nous pensons en plus grande compagnie. Directement ou indirectement nous ne cessons point de nous entretenir avec les ombres éminentes, dont les œuvres, comme dit le poète, sont plus résistantes que l'airain[1]. Cette société[a] n'est point à faire; elle se fait; elle accroît le trésor de sagesse. Et les empires passent.

20 janvier 1928.

461

Il y a une connaissance des hommes qui ne sert point, parce qu'elle ne saisit rien; c'est la malicieuse connaissance de ce qui manque, de ce qui n'est point; c'est saisir le vide. La ruse se fait des chemins dans ce vide autour des hommes; mais jamais un homme ne rencontre, ne frotte, ne heurte cette ruse, ombre qui fait la chasse aux ombres. Car ce n'est pas par ce qui lui manque que l'homme agit et avance, c'est par son être positif. Qui s'accroche à cela, il tient autre chose qu'un fantôme. Tel est l'ami vrai; tel est l'employé fidèle. Ces liens ne se rompent jamais; ils font les unions et associations. Les malicieux s'étonnent de voir que celui qui s'élève, qui s'étend, ou qui s'enrichit, entraîne avec lui toujours celui qui a cru en lui.

Cette idée positive que l'on se fait d'un homme est proprement une idée; car nul n'est tout à fait un homme. Quand on se dit à soi-même : « Je suis pourtant un homme », cela veut dire qu'on ne l'est point assez. Si l'on est jamais aidé au monde, c'est par quelque autre qui regarde à cet être positif, qui n'est jamais assez lui-même. Souvent l'homme se sent emporté par l'ambition de ses amis. Lui, il est modeste et n'espère pas beaucoup. Mais eux prétendent le connaître mieux qu'il ne se connaît, et montrent de l'ambition pour leur ami. Heureux qui est ainsi porté par de vrais amis! Cette association est toute vraisemblable, et l'on doit en trouver quelque trace dans nos pauvres conspirations, qui

ne manquent que parce que le chef est inférieur à son destin, ou peut-être n'a pas le courage d'en croire ses amis. On observerait la même chose dans les affaires, dans les fortunes, si l'on y regardait d'assez près. Et, comme c'est[a] être fidèle à soi que de regarder en soi cet homme qui veut être un homme, c'est fidélité aussi aux autres que les connaître hommes. Il y a donc une certaine manière de connaître qui est trahir, par vider l'homme de sa substance. Et cela se connaît promptement, de même que le vide est irrespirable. Ainsi les malicieux ne peuvent suivre jamais aucune fortune.

Il est très sage de dire qu'il faut s'attacher à la puissance comme à une bouée qui surnagera; mais attention; il faut s'attacher à la puissance en effet, non point à l'impuissance des puissants, qui n'est rien. Le jugement fidèle, le seul qui attache, est celui qui discerne par où un puissant est puissant, par où il est quelqu'un, par où il est un homme. C'est avoir, comme on dit, de l'ambition pour lui, mais réellement de l'ambition. J'entends souvent des discours tout autres : « Je compte sur lui, j'arriverai par lui, je le connais bien. Il est faible et d'humeur variable; il est hésitant et paresseux; il remet au lendemain; il s'effraie de l'opinion. Je le connais, donc je le tiens. » Tu le tiens, mais tu ne tiens rien. Et lui-même ne sent pas ta présence. L'homme a grand besoin de l'homme.

Par ce jugement de l'homme qui cherche l'homme, tous deux sont égaux, sans faveur aucune, ou plutôt par cette vraie faveur, par cette promotion au rang d'homme. Sans aucun doute, Napoléon allait droit à l'être de chacun; c'était sa manière; il n'avait que faire du non-être. Ce regard faisait des héros. L'homme qui balaie votre bureau est un héros aussi; mais il faut chercher le héros; il faut vouloir le trouver; il faut gratter l'apparence, chercher son semblable, et en soi aussi chercher le semblable. Le mot du chef, le maître mot, est le même que celui du subordonné : « Qu'en puis-je faire ? » ce qui revient à dire : « Quel est son être ? » Une ombre si tu veux; un homme si tu veux. La défiance a toujours raison, car tout homme joue le jeu auquel on l'invite. Mais si l'on observait de bonne foi, on verrait aussi que la confiance, celle que je dis, n'est jamais trompée. Je viens de nommer la bonne foi, qui est la foi;

et voilà ce qui manque. La mauvaise foi dit encore mieux; car c'est par croire au mal partout et en tous que l'on est injuste premièrement; les tromperies sont la suite de cette première erreur, car il faut bien que l'on se descende soi-même au niveau où l'on a placé les autres. Et sans doute faut-il se fier aux autres si l'on veut garder bonne opinion de soi.

21 janvier 1928.

462

Beaucoup se plaignent d'avoir mal choisi. C'est qu'un métier n'est nullement, pour celui qui le fait, ce qu'il était devant celui qui l'a choisi. Toutefois n'allez pas maintenant en choisir un autre; vous y trouverez d'abord une belle apparence, et, bientôt après, tout à fait autre chose; bon ou mauvais, mais autre. Cela est vrai pour un appartement, pour une maison de banlieue, pour un site; cela est vrai dans l'amour et vrai dans l'amitié. On choisit vite. On choisit mal. Et même, choisit-on ? Qui donc a tout visité, tout pesé, tout comparé ? Mais non. Chacun choisit devant ses pieds. Le hasard est pour beaucoup dans nos partis. Pour le surplus, nous sommes déjà chargés de choix. Chaque pas dans la rue est un choix. Et que de choix faits pour nous et par d'autres, avant que nous nous avisions de choisir, avant que nous y puissions penser ! On n'oserait choisir de marcher sur tel pavé, si l'on calculait les suites possibles. Aussi, c'est nature qui fait le choix.

Première remarque à faire : l'homme qui s'avance porte, disait le sage, toute sa fortune avec lui. Il est toujours lui; il n'a jamais réellement que lui. Mais ce n'est pas peu. Laissons le costume. Laissons toutes ces pendeloques qui commémorent nos choix. Cela n'est pas de nous. Regardez deux prêtres, deux juges, deux gendarmes, comme ils diffèrent par la charpente, les os de la face, les yeux, les cheveux, l'inévitable expression. C'est par quoi, direz-vous, nous sommes encore tenus, et de plus près. C'est, il est vrai, un autre costume, que nous n'avons pas choisi, que nous ne pouvons jeter.

Mais c'est décrire la force en langage de faiblesse. Un vivant est par lui-même un succès étonnant; car ce grand univers n'a pas cessé de l'attaquer; un vivant ne cesse de vaincre et de s'affirmer. Voilà ce que nous sommes premièrement, une victoire en marche. Le pensant, qui se sent et se connaît lui-même, est encore bien plus riche; car la situation difficile, et l'obstacle infranchissable, on peut encore les connaître; la connaissance va jusqu'à la lune, jusqu'au soleil, jusqu'aux étoiles inaccessibles; et même cette connaissance de choses si lointaines règle nos actions, par une détermination précise des temps et des lieux.

Ces ressources de vie et de pensée sont encore peu en comparaison du vouloir, pourvu qu'il redescende de ses vues chimériques à la situation réelle, et à ce qui est commencé. Tout est commencé, nous n'avons qu'à continuer. Que chacun se prenne au point où il est, dans le mouvement qu'il va faire. Le point où il est arrivé, chacun peut le connaître mieux par un mouvement d'attention. Le mouvement qu'il va faire, par la nature, par le besoin, par la coutume, chacun peut le faire mieux par un mouvement de volonté. Songez-y, la volonté n'a absolument aucune prise hors de la situation présente, et de ce pas que vous allez faire; toutes les résolutions pour l'avenir sont imaginaires. Continue ce que tu fais, mais mieux. Tu n'as point le choix. Partant de la présente situation, il faut ou suivre le besoin, ou suivre la coutume, ou vouloir ce qu'on va faire, et le changer par là. Ce que je ferai dépend de ce que je fais. L'action compte double; elle change la situation; elle me change moi-même. Le bûcheron fend l'arbre et se fait des bras.

Il n'y a qu'un mieux pour chacun, c'est de faire mieux par volonté ce qu'il allait faire par nécessité et mal. Le pilote ne se dit point qu'il aurait dû ne pas partir, ou prendre une autre route; mais, de la route qu'il a prise, il veut faire la bonne route. N'ayant plus à choisir, sinon entre vouloir et subir, il veut, afin que le choix soit bon. De même un enfant, qui est né tel, il faut l'élever selon sa nature, au lieu de vouloir follement qu'il soit autre. Et chacun est pour lui-même comme un enfant qu'il a, et qu'il n'a point choisi, qu'il doit prendre d'abord comme il est, et conduire pour le mieux, partant de là. De même un ami, une femme, un métier. Tout est mauvais, si l'on

laisse aller; il faut donc vouloir, ce qui est espérer et aimer. Il faut vouloir ce qu'on fait, aimer ce qu'on fait.

Janvier 1928.

463

La fureur est le premier effet d'une pensée. Cette majesté est trop fragile; on la voit se courber et se changer comme une flamme au moindre vent. C'est pourquoi les hommes jouent aux cartes, ce qui fait des pensées courtes, par le double poids du hasard et de la règle. Toutefois, dès que le jeu s'arrête, et dans le moment où on mêle les cartes, vous voyez s'élever de vives disputes, qui portent toujours sur ce qui aurait pu être; les voix s'élèvent au ton de la menace, le tyran gronde en chacun. Heureusement le remède n'est pas loin. Celui qui donne les cartes distribue un destin bien clair, et chacun, rangeant ces signes non ambigus, y trouve le fait accompli; cette petite douche condense aussitôt les nuages et les vapeurs. Chacun cache son jeu et ses pensées. C'est ainsi que des pensées cachées et même ennemies font une sorte de paix.

Ce qui fait guerre, ce n'est point que l'on gagne, mais c'est que l'on prétend avoir raison. Avoir raison, c'est découvrir en soi-même une règle qui vaut pour tous; c'est convertir, en soi-même et seul, tout l'univers des hommes; c'est vouloir qu'ils viennent tous à approuver et c'est vouloir qu'ils approuvent de bonne volonté; mais c'est ne pas même concevoir qu'ils refusent d'approuver; car n'ai-je pas raison ? Tout le pouvoir et toute l'ambition montrent ici leur vrai visage. Rien n'est faible et démuni comme celui qui prétend avoir raison. Je l'entends qui tremble en lui-même. Le joueur perd par le fait; un fait n'offense point. Ce qui offense, c'est le refus de reconnaître la raison de l'autre.

Toute pensée suppose l'égalité. Je pense, c'est-à-dire que je propose des opinions non point avantageuses, mais vraies et évidentes, des pensées qui seront communes dès qu'on les connaîtra. Je pense comme dans un concert universel; j'entends déjà l'applaudissement. Donc, tout droit à chacun de douter, de nier, d'attaquer; et cela ne

me fait pas peur. Qu'ai-je fait lorsque je pensais, sinon essayer contre ma propre pensée toutes les attaques possibles ? Mais c'est pourquoi aussi la moindre critique, le moindre signe de refus sonnent aigrement. Le meilleur argument est ici le pire, car il entre sans façon dans la pensée qui se propose; il commence à la changer. Ainsi le législateur universel, le roi d'esprit, se trouve promptement menacé et détrôné. Il se redresse, il s'irrite, et l'on rit. Ce genre de déception rend féroce.

Dans le fait on ne met sa vie en jeu que pour une idée. C'est qu'auprès de la majesté qui est propre à la pensée rien ne compte. Les vraies guerres sont d'opinion, disons même de religion. La plus grande méchanceté se trouve entrelacée avec la plus grande charité. Car j'estime très haut et j'aime profondément celui que je veux persuader; je le fais juge; mais, s'il résiste, je me sens offensé et détrôné; bien aisément je suppose en lui quelque obstination diabolique. Le fanatisme est la plus redoutable des passions; mais il faut dire aussi qu'il y a du fanatisme dans toutes les passions. Chacun cherche l'esprit en l'autre, l'approbation en l'autre; et l'autre, ainsi promu à la dignité de juge, use de ce pouvoir royal. Deux rois, deux prétentions égales, cela veut du sang. La fureur politique ne repose point sur les intérêts; au contraire, le jeu des intérêts apaise les passions, comme fait le jeu de cartes. Mais chacun propose une opinion qu'il juge vraie; ainsi chacun joue sa couronne. Le point douloureux, le point de dispute et d'irritation, c'est la pensée; car c'est la plus haute prétention; mieux, c'est la seule. L'injustice blesse la raison bien plutôt que la bourse. Tous voudraient nier cela; c'est que l'offensé veut encore faire croire qu'il n'est pas offensé. Colère rentrée n'en est que plus vive.

18 février 1928.

464

Oui, sans doute, il faut prier; et bien certainement les hommes ne prient pas assez souvent, et ne savent pas bien prier. Mais qu'est-ce que prier ? Vais-je chercher

dans mes mobiles pensées, quand il s'agit de fixer et d'apaiser mes mobiles pensées ? Bien plutôt je veux considérer le corps humain dont la forme est comme une règle de nature, qui nous tient étroitement.

Dans une éruption volcanique, dans un naufrage, dans une longue chute du haut des airs, supposez que je sois un puissant masseur ou chirurgien, connaissant bien ce qui peut rompre le corps humain ou l'offenser et que je puisse modeler, pétrir, ramener enfin à la meilleure forme ces hommes qui fuient, qui menacent, qui grimacent, qui font tant d'inutiles mouvements et même souvent nuisibles; comment les disposerais-je pour le malheur ? Ou bien dans quelque choc de véhicules, au moment où la ferraille est tordue autour d'eux, où ils sont roulés, projetés, lancés en l'air, heurtés, froissés, peut-être déchirés; dans ce moment, moi le modeleur, comment les disposerais-je ? Ou bien encore lorsqu'ils vont nuire aux autres et à eux-mêmes par leur propre violence, qu'ils se roulent, se lancent, s'enchaînent et se déchaînent ? Ou bien quand ces redoutables mouvements, comme comprimés par d'invisibles liens, ne sont connus qu'au mouvement des yeux et des sourcils, à la voix étranglée, à la respiration coupée, à des discours précipités et incohérents, que vais-je faire d'eux ?

Le danger extérieur est ce qui m'éclaire le mieux, car la forme et la situation, alors, ne mentent point. Cet homme qui tombe parmi de dangereux débris, je le rassemble sur lui-même; je le mets en boule, comme il était dans le sein maternel, voulant faire tenir tout son volume sous la plus petite surface. Donc les genoux pliés et la tête vers les genoux, c'est ainsi que je le dispose pour le malheur. Non point tendu et menaçant comme un arc; au contraire en repos et résignation. Oui, même dans une chute, c'est encore le mieux, si, devenu chose, il se laisse rouler comme une chose. Mais ce n'est rien de consentir si la forme d'abord ne consent. J'ai admiré une fois la ruse naïve d'un soldat, qui, sur le point de se mettre en colère, savait dire : « Je suis tout petit », et faire comme il disait, c'est-à-dire former un petit tas par terre. Et si quelquefois il vous arrive d'avoir peur à quelque tournant de route, quand vous ne tenez pas le volant, observez que toute votre peur vient de ce que vous sautez au volant sans pouvoir, ou plutôt de ce que

vous sautez en vous-même, par ce mouvement excité et retenu; et c'est ce même sursaut, comprimant votre poitrine comme un soufflet, qui vous fait quelquefois pousser un cri. Dans ce cas, et puisque vous ne voulez ni ne pouvez agir, disposez-vous selon la gymnastique, comme un corps qui obéit, comme un corps qui va tomber, et qui est répandu déjà sur les coussins. Vous admirerez comment, ayant supprimé ce cri, qui est une sorte d'opinion, vous supprimerez en même temps toute espèce d'opinion. En tout cas, revenant par la forme à votre première enfance, vous retrouverez la paix de la première enfance. Vous vous confiez; vous flottez un moment dans ce grand univers, vous vous laissez porter. Ce court moment est ce qui sauve le coureur, le boxeur, le pianiste, le gymnaste; c'est de là qu'il se réveille pour l'action libre et déliée. Après cela, quand vous savez vous détendre et consentir à vous, ne cherchez point quelles pensées vous devez avoir en cette respiration de nature; elles viendront d'elles-mêmes, et ce seront, je le parie, des pensées d'enfance, légères et aimées.

1er mars 1928.

465

Il y a toujours eu deux religions, dont l'une nous tire vers le dehors et les pratiques, et l'autre, au contraire, nous ramène à quelque chose d'indomptable en nous-mêmes. Socrate savait très bien quand les dieux étaient injustes, et il le disait; mais il disait bien pis, ou bien mieux : « Ce n'est point parce que les dieux le veulent que le juste est juste; mais c'est parce que le juste est juste que les dieux le veulent. » C'était soumettre les dieux à Socrate pensant; ou plutôt c'était soumettre les dieux à Dieu. Mais ce mouvement n'a point de fin; car un homme qui réfléchit ne cesse d'en appeler de lui-même moins pur à lui-même plus pur, de lui-même moins libre à lui-même plus libre. Si l'on croit à l'esprit, on ne croit pas tant aux autres choses. La foi religieuse est l'âme de l'incrédulité.

Ce qui fait que je ne crois pas, c'est toujours que je

crois. Celui qui est sceptique mollement dit vainement qu'il ne croit rien; s'il ne se croit pas lui-même, s'il ne croit pas qu'il est capable de débrouiller, de critiquer, de juger, s'il se voit gouverné par l'usage et par la coutume, enfin par les plis et cicatrices du corps, alors il dit bien vainement qu'il ne croit rien, car au contraire il croit tout. Sur l'homme qui se dit que rien n'est plus vrai qu'autre chose, toutes les apparences ont la même prise. Finalement ses désirs et ses intérêts le mènent; et cela ferait un vieil enfant tout à fait capricieux. Mais la société est un système admirable de récompenses et de mépris. La cérémonie et l'institution ont bientôt rassemblé et orienté ces hommes légers; comme des bouchons flottants qui descendraient avec le fleuve vers la mer, et qui le sauraient, les hommes légers s'aperçoivent qu'ils vont quelque part. Ils font même des livres de ce voyage de bouchons flottants. Je les vois dogmatiques, et même religieux dans le sens extérieur du mot. Ils croient, tout au rebours de Socrate, que le juste, c'est ce que les dieux veulent; par exemple la guerre, dès qu'il est visible que les dieux la veulent; ou leur propre fortune, dès qu'il est visible que les dieux la veulent. Telle est la partie de résignation et la religion du jésuite. Et cette partie de religion n'est jamais tout à fait abolie dans un homme; car on ne peut juger tout, et il y a des événements, des situations, des courants dont il faut bien prendre son parti. C'est s'adapter; c'est croire enfin que ce qui réussit est vrai et juste. Contre quoi l'éternel Socrate, qui n'est peut-être jamais tout à fait mort, même dans un conseiller d'État, ne cesse jamais de s'élever d'après l'oracle intérieur, d'après l'oracle secret; lumière vacillante souvent, parfois éclatante. Par exemple devant une friponnerie bien claire, l'homme qui prétend n'être sûr de rien s'arrête tout net, disant : « Ce sont des choses que je ne fais point. » Non, quand le ciel et la terre ensemble applaudiraient. Un espion ne sera peut-être pas traître à l'amitié. Un corsaire des grandes affaires ne trichera pas au jeu.

J'arrive à ce qu'il y a de plus surprenant en ces détours. Celui qui est pragmatiste, c'est-à-dire qui suit le courant, ne dit jamais qu'il l'est. Protagoras, déshabillé par Socrate, avoue enfin qu'il n'y a que des opinions plus ou moins avantageuses, mais reconnaît en même temps qu'on ne peut point le dire, parce qu'alors les opinions avanta-

geuses ne seraient plus avantageuses. Ainsi un mensonge pour la patrie, il ne faut pas dire qu'il est avantageux; il faut dire que c'est le vrai. Et cette subtilité de la réflexion est elle-même inhumaine; car ce qui est le plus avantageux, c'est de croire que ce qui est avantageux est le vrai. Ainsi les plus indifférents font figure de fanatiques. Et, au rebours, celui qui cherche refuge en son libre jugement n'est jamais tellement assuré qu'une preuve soit tout à fait purifiée du commode et de l'opportun; et, parce qu'il craint de prendre pour vrai et juste ce qui lui plaît, il dénonce souvent comme seulement opportun ce que l'autre veut dire et croire vrai. D'où le jésuite est rationaliste en ses discours, et le janséniste est sceptique en ses discours. Pascal plaira toujours aux esprits libres, par une manière de croire et de ne pas croire : « Il ne faut pas dire au peuple que les lois ne sont pas justes. » Mais enfin il l'a dit, puisqu'il a dit qu'il ne fallait pas le dire. Pour lui seul, à ses notes, à son bonnet; mais c'était encore trop.

3 mars 1928.

466

Quelqu'un disait : « J'ai remarqué, comme je m'exerçais à reproduire par le dessin soit des rochers, soit un profil de montagne, soit un arbre, qu'on ne peut pas changer la moindre chose, en ces formes de hasard, sans perdre aussitôt cet air de réalité, qui est ce que l'on cherche. » Cette remarque conduit fort loin. Un barbouilleur en trouve souvent la preuve au bout de son pinceau. Même dans un bon peintre, il arrive que la variété de nature soit recouverte par l'uniformité du geste. J'ai cru quelquefois remarquer, sur la tempe de la *Joconde,* deux touches d'ombre qui se ressemblent trop. L'esprit se retrouve et se répète, car c'est sa loi; seulement la nature n'offre plus alors ce visage de rencontre ni cette marque de l'existence pure. Deux vagues se ressemblent; mais cela c'est une idée; c'est le sceau de l'esprit. Deux vagues réelles ne se ressemblent jamais. L'esprit remarque encore cela, et cherche la différence; c'est

encore le sceau de l'esprit; cette pensée se voit aussi bien que l'autre. Il ne faut point penser, il faut copier; il faut suivre cette ligne de la crête, cette inégalité de la pierre, cette torsion de la branche; nul ne peut ici inventer. L'esprit touche ici sa négation et son contraire. Les actions de pluie, de neige, de vent qui ont dessiné cette crête, ne sont point formulables; c'est l'événement tout nu. Pourquoi ainsi et non autrement ? Il n'y a point de réponse. Rien n'est cherché ni pensé. Aussi nul ne peut inventer la forme d'une branche. Qui invente tombe dans quelque courbe qui ressemble à elle-même. Les accidents, les angles, les nœuds, sont distribués alors selon une loi humaine. Une banderole flotte au vent; si vous vous fiez à vous-mêmes et si vous vous imitez vous-mêmes, vous tracerez une ligne régulièrement sinueuse. Le serpent du caducée sera géométrique, si vous n'y prenez garde, et si vous ne copiez avec tout le scrupule possible un vrai serpent qui ondule selon les variétés de la terre, des plantes et de l'air, selon les variétés aussi de son intérieur, selon les détails des organes et des fonctions. C'est que, par ces innombrables conditions, par cette répercussion en lui de toutes choses, le serpent existe. Pourquoi cette forme-ci, ce pli, ce renflement ? Il n'y a point de réponse. C'est ainsi, par ce moment de l'univers sans pensée, moment qui ne reviendra jamais. Et cela même est une réponse, la réponse de l'existence nue. C'est ainsi que le réel paraît souvent plus dans un simple ornement que dans un ambitieux paysage. C'est que l'ornement exprime toute la nature par cette ligne de nature qu'on ne peut inventer; au lieu que, dans l'ambitieux paysage, souvent tout est composé selon l'homme, sans cette déformation qui témoigne que toutes les choses ne font qu'un monde.

Un arbre est comme une histoire des pluies et des vents. Si vous le voyez arrondi, symétrique, enfin régi seulement par son genre, vous laissez aller le réel, qui façonne toutes choses selon les chocs des choses environnantes, et par elles, de toutes. Ce chêne ne cesse pas d'être foudroyé, déraciné, renversé, par des saisons qui ne sont point les saisons de l'almanach, mais ce flux imprévisible de pluie, de grêle ou de soleil. Ce qui paraît dans ces branches telles qu'elles sont, ce sont ces continuelles blessures, et cet assaut des forces aveugles. Un visage humain n'est pas moins battu et marqué. Il se peut que

l'art du portrait recherche ici quelque constante pensée et quelque intime nature, enfin un miroir de l'homme. Mais le peintre des eaux et des bois représentera tout à fait autrement la forme humaine, y retrouvant ce choc et ce frottement de toutes les choses, et enfin l'universelle existence. Ce qui explique peut-être, par une réaction de l'art du paysage, certains portraits rocheux, noueux, battus des vents et des pluies.

20 mars 1928.

467

Socrate remarquait déjà qu'un père, si éminent qu'il soit, ne sait pas bien instruire ses propres enfants. J'en ai vu l'exemple en une grand-mère fort instruite, qui n'arriva jamais[a] à enseigner à sa petite-fille le calcul et l'orthographe. Ce paradoxe irrite; car les parents sont toujours disposés à croire que le maître manque de zèle; et ils s'étonnent lorsqu'ils constatent, par leur propre exemple, que le zèle ne suffit pas. Je dis bien plus, je dis que c'est le zèle qui nuit.

Il est clair que l'enseignement est un métier comme un autre. Mais je ne crois point trop non plus aux procédés. Au surplus, j'ai vu des maîtres, et qui savaient le métier, réussir fort mal avec leurs propres enfants, soit pour le violon, soit pour le latin. La force du métier n'est point où nous la cherchons; elle est au-dessous. Voici un maître payé, qui vient à l'heure juste et qui s'en va de même; c'est qu'il va à d'autres leçons. Il y a un ordre inflexible et étranger qui se montre ici. Que l'enfant soit bien disposé ou non, on n'y pense point. On ne renverra pas sans de grandes raisons un maître qui se présente à l'heure accoutumée. Ainsi les leçons prennent le visage de la nécessité. C'est ce qui importe; car l'enfant ne se résignera jamais au sérieux et à l'attention s'il a la moindre espérance de perdre un peu de temps. Chacun sait bien qu'un père qui veut se faire instituteur n'est pas tout à fait esclave de l'heure; aussi l'enfant ne se prépare point. N'étant point tenu par une règle qui ne donne jamais ses raisons, il ne prend point cette précieuse habitude de

se mettre au travail tout entier et en un instant. Il ruse. Or, la principale de toutes les leçons, et de bien loin la plus importante, c'est qu'on ne peut ruser devant la nécessité. Celui qui apprend le sens de ces petits mots « Il faut », sait déjà beaucoup.

Autre conséquence. Le père se plaît à une leçon qui va bien; il la prolonge. C'est encore une grande erreur de soutenir l'attention au-delà du temps fixé. Ceux qui règlent l'entraînement des coureurs savent bien qu'il ne faut jamais céder à un genre d'emportement qui fait qu'on ne sent pas la fatigue. Le maître payé serait moins sage peut-être, mais heureusement la nécessité extérieure l'appelle; il se lève à la sonnerie de l'horloge. Il n'y a rien de meilleur à tout âge qu'un travail qui n'use point le plaisir. On ferme le livre, on passe à d'autres occupations, et c'est alors que la lecture retentit de son propre élan, et achève de mûrir par un genre d'inattention. Cela est encore plus vrai pour l'enfant.

Ajoutons que le père est exigeant, et bientôt impatient, par de belles raisons; c'est qu'il espère beaucoup; c'est qu'il compte trop sur cet autre lui-même, qui n'a pourtant point son âge ni son expérience. Le pire est qu'il compte sur le sentiment, de façon que la moindre faute est prise au tragique. Cet enfant, qui fait voir la légèreté de son âge, est soupçonné aussitôt de ne pas aimer son père. Ainsi la moindre sévérité lui paraît une horrible injustice. Lui-même joue ce jeu; il se sait aimé; il veut être pardonné; ces petits drames, suivis de réconciliations, ces signes mêlés de la tendresse et du dépit l'intéressent beaucoup plus que la grammaire. Les sentiments sincères et profonds ont ceci de redoutable qu'ils comptent pour rien ce qui n'est pas leur propre victoire. On veut être aimé, et sans montrer qu'on le mérite; tout ce qui ressemble à un marché et à une récompense est profondément méprisé. C'est pourquoi il y a de la coquetterie dans tout sentiment vrai, et un essai pour voir jusqu'où l'on peut déplaire impunément. Et, comme il est évident pour tous deux que l'orthographe ne compte guère devant le sentiment, cette belle pensée ne tarde guère à noyer grammaire, histoire et calcul.

Mars 1928.

468

Les pompiers sont hardis; il suffit de les voir marcher pour comprendre qu'ils se fient beaucoup à eux-mêmes. Plus d'un est tombé au feu. On admire ces héros; on les donne en exemple. Toutefois, quand il serait prouvé que le corps humain étant fait d'eau pour une bonne partie, éteint très bien le feu, il ne viendrait à l'idée de personne que les pompiers en groupe serré doivent se jeter eux-mêmes, comme on jette l'eau ou les couvertures, sur un foyer d'incendie. Idée folle et inhumaine évidemment. La sécurité, si précieuse qu'elle soit, n'exige point que quelques-uns se sacrifient à coup sûr afin que les autres se sachent bien gardés.

Supposons des bandits bien armés et bien retranchés; on en a vu, on en peut voir encore. Personne n'aura l'idée de faire avancer les policiers sous le feu des bandits; personne ne décrètera la peine de mort pour celui des policiers qui s'abriterait, qui hésiterait, qui reculerait. Et pourtant ce serait un moyen assuré de vaincre. Outre que les munitions des bandits seraient promptement épuisées, cette méthode, effrayante par la discipline et la résolution, ôterait toute espérance à tous les genres de bandits. Et, encore une fois, nous serions tranquilles. Mais nul ne voudrait de la sécurité à ce prix-là. Nul ne supporterait que l'on comptât le matériel humain juste autant que des échelles et des pioches. Non, quand bien même nous serions assez riches pour payer des pensions aux mutilés, aux veuves et aux orphelins. Non, quand un vif sentiment de l'honneur assurerait le recrutement; non, quand la loi et l'opinion ensemble obligeraient tout homme valide à participer à la défense commune sous cette loi de fer. On n'oserait dire, sur aucune tribune, que les morts ne sont pas morts en vain, puisque à ce prix l'ordre public a été rétabli et assuré, sans une longue inquiétude, et pour longtemps. L'homme n'est pas un moyen pour l'homme, comme est une brouette.

De même on n'imagine point des corps d'élite sur lesquels on ferait l'essai des remèdes, des vaccins et des virus, comme on fait sur les cobayes. Et pourtant l'expé-

rience instruirait mieux si elle était faite sur les hommes. Et si ce risque de servir comme de bétail aux médecins était obligatoire pour tous les hommes bien constitués, je me demande par quels arguments ils refuseraient de sacrifier leur propre santé afin qu'on apprît mieux à guérir les malades et à conserver les vieillards. Car on pourrait bien faire briller à leurs yeux un bel avenir où les maladies seraient vaincues, où la vie humaine serait plus longue et plus heureuse. Et refuseraient-ils de se sacrifier, eux les braves, les forts, les sains, pour le salut commun et pour la prospérité commune ? Ce discours est déplaisant; mais je veux le suivre. Qu'auriez-vous à objecter à une grande offensive contre la peste ou le choléra, d'après les plans du général Purgon, qui serait, selon toute vraisemblance, efficace et dernière, et qui ne coûterait que cent morts peut-être et un millier d'incurables ? On ne saurait payer trop cher la sécurité, qui est le plus grand des biens.

Vous pensez à la guerre; vous savez bien que c'est là que je veux conduire vos pensées, par cet étrange chemin, où il faut que vous soyiez bien éveillés, au lieu de répéter comme en rêve les phrases consacrées. Que l'attaque d'un voisin fort soit un grand mal et une grande menace, nul ne le niera. Que le seul remède soit ici le sacrifice préparé, consenti, approuvé, d'un million d'hommes choisis parmi les braves, les jeunes, les forts, cela vous paraîtra à peu près aussi raisonnable que si l'on jetait des hommes sur le feu afin de l'éteindre. Vous chercheriez quelque autre méthode, plus prudente, plus rusée, industrieuse, économe de vie et de souffrance; et vous ne croiriez pas être en cela lâches et faibles, même s'il s'agissait de vous; encore moins si vous étiez de ceux qui profiteront maintenant et ensuite, sans payer d'eux-mêmes. Oui, vous penseriez ainsi si mes comparaisons paradoxales et violentes vous avaient réveillés. Mais à peine avez-vous ouvert un œil, et déjà vous dormez de nouveau. O force de coutume!

7 avril 1928.

469

Je suppose que Jean Valjean, au lieu de rencontrer l'évêque, ait trouvé au contraire d'autres refus, d'autres soupçons, d'autres menaces, et qu'il ait jugé enfin cet ordre du droit, où lui-même n'a point droit. Un homme de ce caractère ne s'arrête pas à mi-chemin. Il fait serment de se venger; il tient son serment. Il tord le cou à quelque avare; il est pris. Il ne s'excusera point sur la surprise, ni sur l'emportement; mais plutôt, jugeant maintenant son propre crime, il en apercevra les suites, les suites qu'il n'a point refusées, qu'il ne refuse point. « Que l'on m'applique, dira-t-il, ma propre loi. » Tel est le crime parfait, si l'on peut dire, le crime entièrement exprimé. Le crime est une pensée.

Là-dessus, pendant que Jean Valjean poursuit sa pensée, et l'achève, imaginons quelque médecin aliéniste qui ne prête nullement oreille aux pensées, qui cherche ici quelque impulsion maladive, qui la trouve, qui la prouve, par une enquête sur les parents, par une mesure des réactions, sursauts et tressaillements, peut-être par une injection révélatrice dont il est l'inventeur. Imaginons le défenseur à son tour, plaidant d'après cette apparence de raison et de volonté que l'accusé met en avant. « Cela même prouve que nous n'avons pas ici un homme équilibré; un homme équilibré s'excuse et essaie de sauver sa vie. Nous sommes en présence de quelque déformation cachée; ce n'est qu'un monstre à visage d'homme, bien au-dessous de votre justice. » Est-ce que ce refus de juger n'est pas injurieux? Jean Valjean ne fera-t-il pas tous ses efforts pour échapper à cette sorte de déshonneur? Est-ce qu'il ne revendiquera pas la peine comme son propre droit?

Nous avons un autre exemple de cet enchaînement des pensées dans le célèbre roman de Dostoïevski, *Crime et Châtiment*. Le héros, comme on dit, a, lui aussi, nié par longue réflexion cet ordre impitoyable qui lui refuse place. Lui aussi, à sa manière, a pesé ces existences inutiles en face de la sienne, en face de son riche avenir qui ne peut être. Seulement, comme il y a de la fièvre en

ses méditations, et du hasard dans le crime, il n'arrive à développer qu'un demi-châtiment. Toutefois il le cherche, il l'attend. D'une certaine manière il veut achever son crime; car il ne peut rentrer dans cet ordre du droit qu'il a nié; il ne peut le vouloir. Ainsi est-il puni d'abord par sa pensée; non pas qu'il la refuse ou la renie, mais au contraire parce qu'il la suit jusqu'aux conséquences; mais parce qu'il ne les a pas vues d'abord, on ne lui fait pas l'honneur de le punir tout à fait.

Quand j'ai trouvé ces idées dans Hegel, j'étais à demi empoisonné par les plates raisons de Beccaria et de Bentham, selon lesquelles la peine n'est que de défense et d'exemple. Et j'aimais quelquefois à développer les paradoxes de cette philanthropie inhumaine, qui prend l'homme comme moyen. Je fus réveillé. Je l'aurais été plus tard et plus brutalement par ces conseils de guerre, aussi sans méchanceté, et qui eurent à trouver et à fusiller sur l'heure trois ou quatre coupables choisis au hasard et pour l'exemple. Ces juges, si l'on peut ainsi les nommer, se sont trouvés à leur tour punis par leur propre pensée. Ils s'étaient écartés des chemins de la justice, et voilà jusqu'où ils étaient conduits. Je ne sais s'il ne s'est point trouvé quelque colonel refusant de juger selon l'utile, et osant dire : « Je serai juste, quoi qu'il puisse arriver. » Celui-là fut promptement puni par la perte de tout pouvoir; puni ou récompensé, toujours selon sa propre pensée; et c'est justice. Et cela me ramenait à la justice platonicienne, selon laquelle les âmes choisissent leur paquet d'après leur pensée; et c'est la suite même de leur choix qui est récompense ou punition. La guerre a résulté aussi d'un choix dans nos pensées. Que de fois j'ai eu l'occasion de dire : « Fantassin, c'est toi qui l'as voulu. »

20 avril 1928.

470

Les grands acteurs font peu de gestes, et encore moins de grimaces; j'ai remarqué même qu'ils ne font que passer vivement d'une attitude à une autre, de sorte que, si

je pense à eux, je les revois non pas en mouvement, mais immobiles et parlant. Dont il y a des raisons extérieures, par exemple qu'une action réelle est toujours mal vue. Un coup de couteau, un homme qui tombe, ce sont des choses que l'on reconstruit d'après les effets, plutôt qu'on ne les voit. Celui qui ne voit pas les effets, mais seulement le passage, reste toujours en doute, et se demande s'il a bien vu. Le geste naturel, qui est un commencement d'action, est encore plus ambigu; il l'est en lui-même, puisqu'il est retenu. Aussi voyons-nous que les mimes sont bien loin de nature et composent les gestes, ce qui fait une sorte de danse. Ainsi la règle du geste est extérieure, et elle exprime l'extérieur.

Il faut considérer une autre raison de cela, qui est plus intime. L'homme ne se voit pas agissant comme il s'entend parlant. Il se sent, il se touche lui-même quand il agit; mais le contour de son action, tel qu'il paraît aux yeux du spectateur, l'acteur n'en a pas connaissance; il ne peut se placer hors de lui-même. Ce qu'il montre de lui-même par ses gestes et par ses actions, il ne le connaît que par le témoignage des autres. D'où naît la danse essentielle, qui est une imitation de l'imitation, et un moyen de suivre les gestes dans le miroir du semblable. Me réglant sur ce qu'il imite de moi, je me vois en quelque façon comme je verrais un autre; je m'apparais; je sais comment je signifie; je vois ce que l'on voit de moi-même. Cette remarque explique assez les précautions et le style de la vraie danse. D'après cela, les vrais gestes de théâtre seraient collectifs.

La parole exprime mon propre être à moi-même comme elle l'exprime aux autres. Je m'apparais à moi-même dans le discours comme un autre m'apparaîtrait. Je sais ce que je montre; je puis régler ce que je montre. je puis l'accorder au toucher secret, à l'émotion, au sentiment. Je connais en même temps ce que j'ai à dire et ce que je dis; je suis spectateur de moi-même. Et, puisque penser c'est s'accorder à quelque spectateur, mes discours sont mes pensées. Mes gestes, au contraire, s'ils sont réglés, sont les pensées de l'autre. Le geste exprime la pensée commune; le geste est de rite et de cérémonie.

La parole invente. Non pas seulement en ceci qu'elle exprime le plus secret de l'homme, mais aussi parce qu'elle est continuellement corrigée d'après ce que le

parleur lui-même y remarque. Et cela fait qu'au théâtre une vie présente se déroule, qui, par l'imprévisible, rajeunit le drame, et le suspend au bord de l'avenir comme il fut une fois. On ne sait jamais comment l'acteur jouera; il se juge, il délibère, il hésite, il se jette; ce n'est qu'un jeu entre sa voix et tout son corps; mais ce jeu est un symbole de l'action même. L'acteur tragique risque à chaque fois sa couronne; et cette métaphore le fait roi. Le mime, parce qu'il ne se voit pas au miroir, est bien moins libre; il se règle plutôt par mémoire. Tout est prévu; il n'y a plus d'avenir; il n'y a plus de temps. Je crois que le spectateur, dans le théâtre véritable, perçoit surtout le temps, et par un mélange de l'inévitable et de l'imprévisible. Et c'est pourquoi les gestes projetés sur l'écran, joints à une reproduction mécanique de la parole, ne remplaceraient point l'acteur. Le chœur, dans l'ancien théâtre, parlait à son tour, et servait comme d'avertissement au cercle des spectateurs. Or, en tout spectacle vivant, les spectateurs parlent par l'attention, par un volume de silence, par l'applaudissement compensateur, témoin fidèle du religieux silence; et le spectateur sait que l'acteur a compris et comprend; il attend la réponse; il porte ainsi l'acteur dans la crise et dans le paroxysme. Ces puissants effets, qui participent à la fois de la poésie et de l'éloquence, supposent la parole vivante et toute chaude.

20 avril 1928.

471

Savoir en qui se trouve l'amour de la patrie, en qui non, c'est impossible. Et même, ceux qui disent qu'ils ne l'ont point, je ne les croirais point trop. Savent-ils bien ce qui en est ? Il faudrait les voir sous le joug étranger. Qui donc conspirerait alors ? Qui serait en prison pour trop aimer sa patrie ? Le même homme, je le parie, que nous voudrions mettre en prison parce qu'il ne veut point dire qu'il l'aime. Et qui serait alors hors de prison, et servant l'étranger selon son métier et sa fonction ? Plus d'un sans doute de ces hommes d'ordre et d'obéis-

sance, qui n'ont que la patrie à la bouche. Et c'est alors, quand la contrainte s'exercerait dans un tout autre sens, que l'on verrait la différence des paroles aux actes. Mais souhaitons que cette expérience ne se fasse jamais.

Maintenant, sous le nom de patriotisme, je ne vois que des paroles, et je les prends pour bonnes. Je décris ces paroles des uns, ce silence des autres, ce refus d'un petit nombre. Voilà des faits de société qu'il n'est pas inutile d'étudier comme des faits, sans rien supposer au-delà. Ces hommes sont donc sous mes yeux, comme des variétés d'un même genre, reconnaissables à l'habit, à la fonction, au métier. D'après ces caractères, ne puis-je pas quelquefois prévoir que les uns diront patrie, d'autres humanité, et que d'autres ne diront rien ? Je le puis, et sans me tromper beaucoup. Ceux qui tiennent quelque pouvoir, ceux qui vont au pouvoir, ceux qui savent commander et qui aiment commander, ceux qui font travailler, ceux qui ne font rien, pas même cela, je sais ce qu'ils diront. Ceux qui craignent l'opinion, ceux qui craignent tout, ceux qui aiment l'ordre, ceux qui ne souhaitent que d'obéir afin d'arriver à commander, je sais ce qu'ils diront. Pour ceux qui travaillent, et qui n'ont d'autre ambition que de ne point obéir au-delà du nécessaire, il y a doute. Pour ceux qui ne sont point flatteurs, qui vivent d'un rude travail, et qui rêvent d'un heureux état où il n'y aurait plus d'esclaves, il n'y a guère de doute. Je parle de ce qu'ils diront ou ne diront pas, de ce qu'ils crieront ou ne crieront pas. Je ne sais ce qu'ils pensent. La patrie est quelquefois un puissant prétexte pour imposer l'obéissance; cela, tout le monde le sait; il n'en faut pas plus pour que les uns soient enthousiastes, et les autres prudents. Il suffit de remarquer quelles sont les opinions qui plaisent aux tyrans; voilà une raison d'acclamer ou de ne point acclamer. Qui est seulement petit neveu ou petit cousin dans la grande famille des tyrans, celui-là acclame. L'homme libre est plus froid.

En cette jeunesse des écoles, qui toujours s'agite et manifeste, je remarque sans peine un groupe d'étudiants riches et fils de riches; le vêtement, l'allure, le genre de vie permettent de les reconnaître; ce sont des importants en pépinière; et je sais bien aussi ce qu'ils crieront. D'autres sont plus sobres, plus maigres, et plus râpés; ils n'espèrent qu'en eux-mêmes, en leur travail, en leur

savoir. Plus tard, beaucoup d'entre eux vivront d'opinion et de politesse; beaucoup d'entre eux compteront, si l'on peut dire, sur l'injustice; mais ils n'en sont pas encore là. Ils comptent au contraire sur la justice. Or cette espèce, qui est en gros celle du boursier, vous ne l'amènerez pas facilement à crier avec la masse des héritiers. (J'emprunte cette manière de dire, boursiers contre héritiers, à un observateur qui veut être impartial, et qui vient d'ajouter deux termes corrélatifs au dictionnaire politique.) Bien plutôt vous amènerez les boursiers à crier contre, car la résistance muette n'est pas de cet âge. Et encore peut-on se tromper une fois ou deux, car il se trouve parmi les boursiers des ambitieux fort clairvoyants. Mais si j'en observe quelques-uns jusqu'à savoir qu'ils n'ont point le goût de commander, qu'ils n'espèrent rien de la faveur, et qu'ils sont résolus à garder au moins la liberté de leurs pensées, alors, sur ceux-là je parie à coup sûr, et vous pariez à coup sûr. Sans savoir ce qu'ils pensent, sans savoir ce qu'ils crieront ni même s'ils crieront, je sais très bien ce qu'ils ne crieront pas.

1er mai 1928.

472

Lorsque le commandement découvre, au milieu de la plèbe militaire, un homme instruit, et assez méprisant, qui obéit correctement et qui ne demande rien, la conclusion est celle-ci : « Voilà un homme qui n'est pas à sa place et qui pense mal. Mettons-le à sa place et il pensera bien. » Ce qui n'est pas mal raisonné; car la plupart des hommes subissent le pouvoir avec humeur, mais l'exercent avec sérénité. C'est un thème de comédie; c'est un lieu commun. Le plus résistant des gouvernés devient le plus ferme des gouvernants. Cette sorte de miracle, qui quelquefois fait rire, est l'affaire d'un décret. C'est ainsi que le pouvoir digère ses ennemis, et fait passer toute leur force en sa propre substance. Enfin, comme l'a dit plus d'un moraliste depuis Platon : « L'amour de la justice, en la plupart des hommes, n'est que la crainte de subir l'injustice. »

Platon ne le croit point; ce n'est point du tout sa profonde pensée; mais il le fait dire à son Calliclès, modèle de l'ambitieux, dont c'est la plus chère pensée. Un de nos plus rusés gouvernants, fortement secoué par un jeune moraliste plein de feu, lui disait un quart d'heure après en le prenant amicalement à l'épaule : « Tout n'est pas dit. Nous reviendrons là-dessus quand vous serez ministre. » Le jeune moraliste prit de l'âge, devint ministre, et vous devinez la suite.

Tout métier durcit la peau, justement de la partie qui tient l'outil. On ne sent plus alors le manche de la pelle. Le cuisinier ne se brûle plus aux casseroles. De même le gouvernant s'endurcit et se cuirasse en certaines parties plus secrètes. La richesse, qui certes est un pouvoir, épaissit de même la carapace, et aussi certains replis intérieurs, d'où les connaissances et les jugements sont souvent changés du tout au tout. Le mieux pris est celui qui compte trop sur lui-même, comme ces ouvriers d'élite que l'on fait entrer au conseil des patrons; la perspective alors est changée. Une certaine teinte, due à l'instrument, altère les couleurs naturelles. Et la plus grande erreur de ceux qui portent des lunettes jaunes est de croire qu'ils voient toujours les choses comme ils les voyaient. Effets inévitables, par le jeu desquels les pouvoirs gagnent toujours. On s'étonne, et bien vainement, de constater que le changement des constitutions n'a nullement affaibli les maximes et les pratiques du pouvoir.

On peut prévoir ces effets; on peut s'en garder par un refus radical. Ce mot vient sous ma plume et me fait penser qu'un radical ne devrait pas être ministre, mais au contraire rester, comme dit l'autre, assis par terre, en ce point le plus bas d'où l'on ne peut être déposé. Ce genre d'homme assurerait l'opinion. L'éternel pouvoir en serait modéré et prudent; il n'en faut pas plus pour que les maux résultant de l'intempérance propre à la force publique soient réduits autant que la raison a le droit de l'espérer, et peut-être même plus. Les temps nouveaux dépendent de cet homme nouveau, dont j'ai connu quelques beaux modèles, et qui consent tout juste à être caporal. Officier, non. Il ruse, il fait le modeste, il fait l'ignorant. Il échappe, par cette tranquillité du pêcheur de grenouilles, qui se fie à son petit bout de ruban, qui a toujours suffi. Au vrai, personne n'a encore pensé que

le pouvoir puisse être décrété obligatoire pour ceux qui sont reconnus capables de l'exercer. Platon en ses rêveries de politique, a bien vu la difficulté. Justement parce qu'il gardait espoir dans l'homme, et à mesure qu'il formait son sage selon la justice, il reconnaissait mieux que ce sage ne voudrait jamais être roi. Le même Platon augurait mal de la démocratie, parce qu'il voyait les médiocres en haut. Il n'avait pas pensé assez au poids merveilleux d'un bon nombre de sages assis par terre et jugeant l'acrobate.

26 mai 1928.

473

N'oublions pas que les fascistes sont des hommes. Nous leur devons justice; nous leur devons même amitié, si nous pouvons. Quant à moi je plaiderai toujours pour eux devant le tribunal de la vengeance populaire. Je ne confondrai point un fasciste avec ce gentilhomme dont parle Saint-Simon, qui, voulant essayer une carabine, s'amusa à viser un couvreur sur un toit. Un tel mépris de l'homme n'entre point en nos Messieurs. Ils rêvent seulement de fouetter publiquement ceux qui ne leur font point hommage, ou bien de les purger à l'huile de ricin, seulement afin de voir la laide grimace de l'enfant malade sur ce visage qui se mêlait de penser. Quelques-uns de nos amis disent que cela est pire que de tuer, et que cette autre insulte, inoubliable, précipite très bien l'esprit qui s'élevait. Il se peut. Mais Messieurs nos maîtres, ainsi se croient-ils, n'y voient point malice; simplement ils veulent user, en son commencement, cette folle idée du subalterne, de se croire offensé. Plonger de nouveau l'homme de peine, l'homme de corvée, l'homme outil, dans le néant d'où il sortait à peine, cela ne peut se comparer au crime des crimes, qui est d'offenser l'Important. Du moins l'Important en juge ainsi.

J'ai une sorte de pitié pour l'offenseur. Il a l'épiderme si délicat que tout lui est blessure. La seule idée que des députés s'assemblent pour délibérer lui fait bouillir le sang. Imagine-t-on les hommes de troupe délibérant sur la soupe ou sur la chaussure ? Nul besoin, en ce cas, de la

trique, ni de l'huile de ricin; le plus éclatant mépris, et le plus constant, celui qui n'admet même pas l'hypothèse, qui n'y pense jamais, ce mépris admirable et vivifiant a suffi à d'autres. Ce bel ordre, cet ordre enivrant n'est pas si loin. Quelques petites années auraient donc rayé la majesté dans ce monde humain ? Les hommes nés pour obéir ne sont-ils pas maintenant ce qu'ils étaient hier ? Qu'y a-t-il donc de changé ? Ma propre ambition est-elle donc moins assurée d'elle-même ? Car c'est toute la question. Si l'on a pu marcher sur l'homme, on le peut encore. Tel est le texte de cette méditation corrosive. Je plains cet humilié-là. Il est mal parti; il fut mal instruit par Monsieur son papa, par Madame sa mère, et par l'académicien qui vient quelquefois dîner.

Il faut reconnaître que l'infatuation donne une sorte de droit. Faisons notre examen de conscience. Nous est-il si pénible d'obéir ? Avons-nous seulement le désir de faire peur, de commander, de mépriser ? Espérons-nous comme un paradis un ordre merveilleux où nous aurions pouvoir d'écraser ou de faucher le contradicteur par un seul froncement de sourcil ? Est-ce là notre chère pensée ? Non, n'est-ce pas ? Sentons-nous l'envie nous mordre ? Toute grande place, toute gloire, toute richesse nous semble-t-elle un vol à nous fait ? Ou bien, quand de telles pensées nous arrivent, ne rions-nous pas de nous-mêmes ? Cela nous juge. L'ordre humain, aussitôt, par une loi qui est comme physique, nous confirme dans le rôle de moyen et d'instrument, pour lequel nous sommes nés. Comme on voit qu'un enfant, empoisonné de fureur, est bientôt maître de nourrices, de frères, de père et de mère, si seulement il ne se fatigue pas de crier. Faut-il le tuer ? Non; mais d'une seule main tenir ses deux mains, et de l'autre main travailler pour soi et pour lui.

20 juin 1928.

474

Au temps où je suivais quelquefois les procès criminels, j'ai entendu, comme tout le monde, le président dire au témoin, avant de recevoir son serment : « Vous n'êtes

ni parent ni allié de l'accusé ? Vous n'êtes pas à son service, il n'est pas au vôtre ? » C'était comme une publique leçon de morale. C'était reconnaître le devoir de fidélité. C'était honorer les vertus privées au-dessus des vertus publiques. C'est ainsi qu'on voit dans *L'Iliade* deux guerriers sur le point de se battre et qui, en se nommant l'un à l'autre, se reconnaissent comme les fils de deux hommes qui avaient échangé le serment d'hospitalité; alors il n'y a plus de devoir militaire ni de devoir civique qui tienne; ils échangent leurs armes en signe d'amitié et courent chercher d'autres ennemis. Grande idée; grande leçon.

Je vois qu'à l'occasion du procès Mestorino les chroniqueurs dissertent sur le bien et le mal, et sur l'étonnante corruption de ce temps-ci. Mais aucun ne touche le point vif. Une femme doit-elle dénoncer son mari ? Je dis que non, quel que soit le crime. Un fils doit-il dénoncer son père ? Je dis que non, quel que soit le crime. Et le juge m'approuve, puisqu'il n'exige pas alors le serment. Le serviteur doit-il dénoncer son maître ? Le juge affirmait autrefois que non. L'obligé doit-il dénoncer son bienfaiteur ? C'est une question qu'évidemment le juge ne peut résoudre; car qu'est-ce que bienfaiteur et qu'est-ce qu'obligé ? Mais c'est une question de conscience, qui mérite attention et respect. L'angélique Schmucke, dans Balzac, aurait menti pour ses bienfaitrices devant tous les juges de la terre. L'évêque Bienvenu, des *Misérables,* a menti, disant que Jean Valjean ne l'a point volé. Nos moralistes d'occasion diront peut-être que je lis surtout des livres dangereux, Homère, Balzac, Hugo. Pour moi, je voudrais dire de ces moralistes d'occasion seulement ceci, que je les trouve un peu trop citoyens. Quel est ce monde étrange où la vertu est d'obéir toujours au commissaire ? Quel est ce monde sauvage et idolâtre, tout hors de lui-même, où il est enseigné que l'homme convaincu d'un crime aussitôt n'aura plus d'ami ? Est-ce donc là qu'aboutit cet effrayant travail d'enseigner, de former, de soumettre depuis l'école ? Ne juge point, obéis, galope sous le fouet. C'est honorer la force et c'est honorer la peur.

Évidemment, nos éminents sociologues ne savent pas bien où ils vont. Comme ces enfants à qui on donne un marteau, ils tapent, ils tapent. Ce bruit plaît aux pouvoirs. La société est une sorte de dieu Moloch. Très bien. La

conscience de chacun est ainsi tirée hors de lui-même. Ce qui est juste et bon, c'est ce qu'ordonnent la loi et les pouvoirs. La justice, c'est ce qui plaît aux plus forts; c'est ainsi que Platon fait parler le sophiste. En ce temps-là, la pensée osait. Elle arrachait le masque du frère prêcheur et l'on voyait le recruteur. Je croirais assez que ce bel élan de la pensée grecque, bien discernable encore dans la révolution chrétienne, n'a point cessé de s'affaiblir peu à peu depuis ce temps-là. L'homme retombe aisément à honorer le maître le plus puissant. Assurément, il y a toujours des héros; et, pour ma part, je les reconnais à ceci que le devoir d'obéir est puissant en eux parce qu'il est difficile et parce qu'il soumet la partie basse de l'homme, celle qui a peur. Mais quant la peur, la prudence, l'intérêt s'accordent au contraire avec le devoir d'obéir, alors ce qu'on voudrait nommer un grand sentiment me devient suspect. Je ne vois plus que la fuite animale en ce trop bon écolier qui cherche toujours sa règle hors de lui-même, qui veut plaire, et plaire, et encore plaire aux plus forts. O Épictète, reviens au monde et vois nos maîtres de morale, courant comme des rats et cherchant un trou!

23 juin 1928.

475

Sur la religion des Hindous, Hegel a dit des choses sublimes : « État vertigineux du réel », « l' Univers chancelle ». Poésie sans aucun doute, mais poésie à laquelle il manque quelque chose. Je voudrais quelque puissante respiration, et libre, et naturelle, aussi naturelle que le chant de l'oiseau, où cette puissante pensée se produise toute. C'est beaucoup demander. Mais le monde humain est riche et secourable. Au moment même où le noir forgeron bat cette prose résistante, il aperçoit au bord de sa mémoire une fleur parfaite :

Tout l'univers chancelle et tremble sur ma tige[1].

Ce moment de l'imagination, le voilà sans faute, sans

peine, sans recherche; et même la cause y est, la doctrine y est, en un seul petit mot, ce possessif, inattendu et nécessaire. Ce bonheur d'admirer ne s'use point.

Cependant le critique va trouver le poète, et tire son crayon : « Sans doute, lui dit-il, vous avez beaucoup travaillé. » Le poète, s'il était un petit poète et soucieux de sa gloire, répondrait que non, et qu'il a chanté comme le rossignol. Au contraire il répond comme Michel-Ange aurait répondu, comme Bach aurait répondu. Le premier aurait parlé marbre et carrière, plans et commandes, géométrie et anatomie. Le second aurait expliqué la fugue, les problèmes qu'il se posait, les règles qu'il se donnait. L'un et l'autre auraient conté le long apprentissage, l'extrême complication du métier, l'étendue désertique des travaux d'approche, enfin tout ce qu'on peut dire; car l'inspiration ne se dit point; c'est l'œuvre qui la dit. Dans les lettres de Michel-Ange, vous ne trouverez rien de merveilleux, et c'est ce que j'y trouve de merveilleux. Tenez compte aussi de la politesse et d'une belle pudeur. Notre poète donc produit en réponse ses pensées d'artiste, qui sont méditées et mesurées; il s'étend sur ses études, qui eurent simplement pour objet le monde et l'homme, comme vous pensez bien.

« Le monde ? dit le critique. Dois-je entendre que géométrie, algèbre, astronomie, physique, chimie vous sont familières ?

— Il le faut bien, répond le poète; il n'y a pas deux manières d'apprendre. Un vrai poète a toujours su tout ce qu'on savait. Aujourd'hui ce n'est pas peu; cela suppose des préparatifs effrayants par la longueur, par l'abstraction; de longs silences, et, en apparence, bien du temps perdu.

— Mais l'homme ? dit le critique. Dois-je entendre physiologie et psycho-physiologie ?

— Comment autrement ? répond le poète. Et j'avoue que cette scolastique moderne dessèche quelquefois, et détourne même de revenir à la poésie. Mais quoi ? Le musicien aussi fait ses gammes, et se fie à son métier. L'art est long, comme a dit Gœthe.

— En somme, dit le critique, si j'ai bien compris, travail de patience, de combinaison, de choix, de retouches; travail intellectuel; jeu d'énigmes. Vous êtes un bon ouvrier de vers.

— Je le voudrais », dit le poète. Le critique s'enfuit, emportant ces morceaux du poète déchiré, et les jette ici et là. J'avais vu que les chacals dévoraient Hugo mort, prouvant que ses plus beaux poèmes étaient faits de pièces rapportées; oubliant, non pas volontairement, mais par leur propre indigence, ce feu du génie qui de débris fond son œuvre. Mais il y a des critiques plus prompts, plus hardis, plus rusés, qui dévorent le poète tout vivant. Mieux que chacals, ou pires ?

1er août 1928.

476

Par le chemin creux, aux marches de schiſte, d'où l'on entend la mer proche, les gens se hâtent vers la petite chapelle, dont le clocher eſt du même ſtyle que les margelles de puits. En haut, à droite et à gauche de ce chemin de purgatoire, sonnent d'autres pas et d'autres voix d'invisibles; c'eſt le chemin sec, le chemin d'hiver, qui semble d'en bas un chemin de paradis. Toutes les pierres plates, par des sillons aussi anciens que la chapelle, indiquent le même chemin, le chemin du salut. Et l'on voudrait dire que cela vaut encore mieux que d'adorer le gouvernement. Mais attention. Je suis au pays des fantassins d'élite; je ne veux pas l'oublier. Les prêtres ont collaboré merveilleusement avec les gendarmes. Il faut que je contrarie ces sillons vénérables, qui conduisent tous à une même fin. Il faut que je me tire d'affaire tout seul.

Sous l'œil de Tolſtoï, qui, en ces temps-ci, eſt mon apôtre et mon Père de l'Église, je veux me souvenir de me gouverner et de ne gouverner que moi. Comme j'ai dit souvent, et assuré de ne pas me tromper : « Écrivez sur vos manchettes que la morale ne conſiſte jamais à juger le voisin. » Chacun a assez à faire de se conduire. Peur, colère, convoitise, voilà des compagnons difficiles, avec lesquels je me trouve cousu dans le même sac de peau. Rousseau disait que c'eſt assez faire si l'on ne nuit point. Or je n'ai nullement besoin de savoir ce qui eſt utile aux autres, et encore moins de savoir ce qu'ils désirent de moi. Autant que je tiens en bride peur, colère

et convoitise, je leur suis bon. Les plus grands maux leur viennent de ce zèle autour d'eux, de ce zèle à les gouverner. D'où la misère en cette terre heureuse si recruteur et percepteur ne les venaient sommer d'accomplir une folle politique, et qui leur est tellement étrangère ?

Mais il faut réfléchir sur les causes. Cette mer me rappelle les bateaux si bien gouvernés, et les sauvetages, et la vertu d'obéissance, si naturelle au courage. Toutefois je fais attention à ceci que les chefs naturels de l'action, ceux que l'on reconnaît, ceux auxquels on se range, ce sont des hommes qui ont vaincu la peur premièrement, et tout ce qui suit de peur. Aussi qu'ils ne commandent aux autres que par l'exemple de se commander à eux-mêmes. Aussi que, par ce gouvernement d'eux-mêmes, ils sont à tous secourables, et que la bénédiction des mères les accompagne.

Par contraste j'aperçois que cette horreur propre aux guerres n'est possible que si les héros obéissent aux faibles. Car, si je regarde à ceux qui, par discours, projets, et paperasses, ne cessent de préparer et d'annoncer la mort des héros, je les vois possédés de peur, de colère, de convoitise. Et certes par eux-mêmes ils sont risibles et faibles; ils s'enfuiraient; ils s'enfuient déjà. Je ne veux point les blâmer; ils sont ainsi, comme dit le sage, par leur ignorance du bien et du mal. Mais quand je leur pardonnerais, ce qu'il faut bien que je fasse, je ne veux pourtant pas les prendre pour maîtres et modèles; ni, quand ils me disent d'avoir peur, avoir peur; ni, quand ils me disent de me mettre en colère, me mettre en colère; encore moins désirer ce qu'ils désirent par-dessus tout, pouvoir et gouverner sur toute la terre. Cette ambition est la marque des faibles. Et comme on voit ces faibles et peureux qui, pour une vague plus haute, se jettent tous en criant du même côté, et font chavirer la barque, gouvernant ainsi le pilote selon leurs propres passions, de même, je l'ai bien remarqué, tous ceux qui annoncent massacre et ruine, avions, gaz empoisonnés et le reste, ce sont des vieillards dyspeptiques, ou des femmes en espoir de peur, ou des envieux qui traînent la patte. D'où je compose cette maxime : « Apprends à ne gouverner que toi-même, et à n'obéir jamais qu'aux forts. » Voilà ma messe bretonne.

20 septembre 1928.

477

« Le troupeau des hommes mécaniques ne m'intéresse pas. L'homme qui croit tout, qui craint tout, qui imite tout, qui va à l'abreuvoir comme un bœuf, qui va à l'abattoir comme un bœuf, qui machinalement laboure ou machinalement tisse et qui toujours approuve le dernier venu, que voulez-vous que j'en espère, que j'en fasse et même que j'en pense ? Ici faim et sommeil, froid et chaud règlent les pensées comme la pluie fait pousser la mousse; ici les petits moyens sont les meilleurs; ici celui qui veut tromper a un tel avantage sur celui qui essaierait d'instruire, que, ma foi, les hommes qui sont si bêtes, je les abandonne.

— Oh bien, dit le camarade, ce discours me casse les jambes. Trop de fois j'ai pensé cela. Mais vous, l'optimiste, quelle tuile vous a enfoncé le crâne ?

— Nulle tuile, mon cher. Mais il me plaît de secouer un peu vos sottes idées, qui voudraient être aussi les miennes. Nous sommes mystifiés par les professeurs qui voudraient nous faire croire qu'il y a des sots. Cela est agréable à croire, mais cela n'est point. Ce peuple ignorant et sot n'est point. Je souhaite qu'il vienne loger sous votre crâne autant de pensées fermes et justes qu'il en passe sous le sien, quand vous croyez qu'il vous écoute sans vous comprendre. Attention, professeur. Ce toucheur de bœufs est en train de vous peser. Ce vieux paysan vous considère comme un étonnant exemplaire de cette espèce qui ne sait rien et qui parle beaucoup. Quelle finesse! Quel riche silence! Il vous voit venir. Il voit venir tout, le banquier et le préfet, le militaire et le policier, le démarcheur et l'assureur. Tous ces parleurs qui vivent de lui, il les écoute comme il écoute le marchand de pâte à rasoirs. Essayez de vous moquer d'un berger, d'un bûcheron, d'un terrassier. Vous trouverez une impénétrable lenteur; mais c'est qu'il délibère. Savoir s'il va vous jeter à terre et vous piler la face, grand plaisir, court plaisir; ou bien s'il va vous cribler à son tour de ses malices; oui, mais c'est se découvrir; ou s'il va faire le sourd et faire la bête; plaisir de sage; plaisir supérieur;

voilà à quoi pense cet homme hébété. Hébété à vos yeux, parce que vous ne pensez qu'à vous, parce que la grande distance que vous étendez entre lui et vous vous détourne de l'observer, mais lui il vous voit très bien. »

Les choses vont en effet comme si le troupeau des hommes ne pensait à rien. Maintenant regardez ces bouches cousues, ces regards vifs qui aussitôt se recouvrent, ces gestes simples dont l'inflexion est à peine visible, cette majesté de l'immobile. Là-dessous, je soupçonne une pensée réelle, une pensée qui paie ses erreurs, qui pense en péril et en risque; qui peut-être se détourne de penser le juste parce que déjà les fortes mains s'avancent pour appuyer la pensée. Oui, un homme qui connaît mieux que vous la difficulté d'obéir et le bonheur d'humilier. Qui se prive de révolte parce qu'il connaît les hommes; qui n'essaie point de changer de maître, parce qu'il a jugé tous les maîtres; et enfin qui se craint lui-même; ou peut-être qui se fie tellement à lui-même qu'au moment où vous croyez qu'il a peur, en réalité il s'éprouve lui-même et se plaît à ne rien craindre. Cela, cette forme humaine, fait travaux et guerre; cela assure l'ordre tel que, et non point par faiblesse, mais par force. Cela méprise, cela paie ce qu'il en coûte pour mépriser. Devant quoi le chef fait ses gentillesses et meurt de peur au-dedans.

13 octobre 1928.

478

L'annuité, l'escompte, la surface d'un champ, la capacité d'un réservoir, le tonnage d'un navire, la richesse d'un engrais, la chaleur disponible dans le charbon, dans l'alcool, dans le sucre, tout cela est calculable, mesurable, par des raisonnements rigoureux et par des mesures précises, de façon que personne n'ait rien ici à croire. Ce genre de savoir, qui concerne les choses, et qui conduit à les changer pour notre avantage, est à la portée de tout homme qui voudra faire attention et suivre l'ordre requis. Le menuisier, le maçon, l'agriculteur sont continuellement occupés à des calculs de ce genre. Personne ne voudra dire que la femme y soit

moins apte que l'homme; la couturière, la cuisinière, la marchande de légumes ont aussi leurs problèmes de métier, et, tantôt par raisonnement, tantôt par expérience, elles arrivent à les résoudre. Et puisque cette méthode de mesurer, de peser, de calculer, est toujours au fond la même, on ne voit pas de raison pour que la femme n'avance pas fort loin dans les sciences, si seulement elle le veut. L'expérience, soit à l'école, soit au lycée, soit à l'université, confirme cette supposition.

Maintenant, si la femme s'intéresse aussi naturellement que l'homme à ce genre de problèmes, c'est une autre question. Il me semble que la structure des deux sexes répond assez bien. Qui est bâti pour détruire et construire, pour transporter, pour écarter, pour vaincre enfin la nature extérieure ? La structure parle clairement. La fonction maternelle, qui n'est ni moins importante ni moins pressante, occupe assez la femme et limite sa province naturelle aux murs de la maison. D'où, quel que soit l'entre-croisement des travaux, une prédilection naturelle du sexe fort pour l'exploration et la conquête extérieures; et, en revanche, dans le sexe dit faible, qui à vrai dire n'est ni moins robuste, ni moins résistant, ni moins courageux, quoique pour d'autres tâches, la pensée se porte plus volontiers à la première éducation et aux soins d'aménagement qui en sont la suite naturelle. Or cet autre paysage de pensées est éclairé par l'affection, par l'espérance, par le goût esthétique, enfin par une méditation sur la nature humaine.

Sans aucun risque de s'égarer dans les abstractions, on pourrait dire que la pensée féminine se porte surtout aux fins, au lieu que la masculine fait surtout attention aux moyens. Or les fins sont connues par le sentiment. Ici l'on ne peut ni calculer, ni mesurer, ni prouver à la rigueur. Que l'homme puisse quelque chose sur lui-même, qu'il doive réaliser un modèle de l'homme, que le progrès moral ne soit pas un vain mot, on ne peut le prouver; il faut le croire; il faut vouloir le croire; ce qui ne peut aller sans une sorte d'amour invincible, qui, par réflexion, se change en une foi ou volonté intrépide. Le sexe fort, qui se charge aussi de philosopher, ne fait guère attention à ces connaissances indiscutables, indiscutables par ceci que le doute à leur égard est déjà une faute. Ainsi est l'honneur, toujours sensible dans l'homme

quoique l'homme s'étudie à le nier. Ainsi est la justice, offensée par cela même qu'on se demande ce qu'elle est. Ainsi est la liberté, cette vertu mère, qu'il faut évidemment faire être, et non point chercher comme on cherche une étoile. Or la première éducation, celle qui se fait autour des berceaux, efface toutes les subtilités par l'amour qui ne peut attendre, et qui suppose hardiment dans l'enfant tous ces miracles de l'esprit. Il est rigoureusement vrai que toute foi a pour objet l'enfant. Et il serait même plaisant de rechercher comment l'inventeur de la pompe, de la voile et de l'hélice, essaie de changer en machines à grand rendement ces adorables mythes, qui nient la machine. Tel est donc l'objet d'une rêverie muette, qui ne cède jamais. On comprend la force, la suite, et le prix des premières leçons de morale, qui n'ont cessé de sauver l'espèce, livrée sans cela aux divagations des inventeurs. Au reste[a] cet autre ordre des pensées n'est pas propre à la femme. Dès que l'homme regarde par là, il sent bien qu'il doit faire provision de courage plutôt que de raisons. La vérité de toute religion est ici enfermée.

Maintenant si l'homme se plaît à ce genre de problèmes, c'est une autre question. Ici encore c'est la structure qui répond. L'homme, manieur de choses, revient plus volontiers à la science des choses. Il est défricheur, laboureur, architecte; ingénieux et patient en tous ces projets et en toutes ces actions. Moraliste, moins volontiers, parce que son fil à plomb et son compas ne peuvent rien là; moins volontiers, parce que ce genre de méditation n'accompagne pas naturellement ses travaux ordinaires. Et, au contraire, où vont les pensées d'une femme qui nourrit et berce l'enfant, sinon aux caractères, aux vertus, aux vices, à ce qui devrait être, aux raisons d'espérer et de vouloir ? D'où se développe une pensée qui n'est pas tant soucieuse de preuves qu'attentive à rassembler et à sauver toutes les richesses de l'espérance et de l'amour. Or je crois bien que les lumières propres à ce qu'on nomme l'intuition féminine viennent toutes de là.

Novembre 1928.

479

Stendhal écrit que la belle Mathilde s'ennuyait en espoir. Cette sorte de choc m'a laissé d'abord étourdi d'admiration. Cela sonnait vrai. Le personnage, ainsi couronné, entrait en ce bal; les rangs s'ouvraient; l'avenir s'ouvrait; les yeux de Mathilde m'étaient présents; j'aurais voulu lui plaire; j'aurais craint de lui plaire. Me voilà presque à toucher toutes les fautes que Julien fera. Le bonheur d'expression ne peut aller plus loin. Si l'art du romancier consistait à raconter, à décrire, à expliquer, n'importe qui serait romancier. J'en lis d'intrépides, et qui arriveront à l'ancienneté, comme dans les autres carrières; mais ils n'ont point de bonheur.

Un trait comme celui-là est proprement beau. Il promet le vrai; mais il n'explique rien; il me tourne vers l'avenir, à chaque fois de nouveau vers l'avenir; au lieu que, si le vrai va devant, tout est passé, et il n'arrive rien. Je suis bien loin de pouvoir expliquer en quoi un mauvais roman diffère d'un bon; j'appelle mauvais roman un roman où tout se tient, où il n'y a rien à reprendre, mais enfin mauvais. Cet art est bien caché; toutefois je remarque qu'à chaque nouvelle lecture le bon roman ouvre un avenir neuf. En tous les arts littéraires, c'est le temps vrai qu'il faut mettre en marche; et il me manque ici d'entendre, comme dans le poème, ces pas mesurés qui ouvrent des perspectives. C'est l'enveloppé, c'est le trait du style, alors, qui fait promesse. Aussi ne finirai-je point de développer cet ennui en espoir.

L'ennui est chose royale. C'est un haut attribut; ne s'ennuie pas qui veut. Bâiller et gémir comme les chiens, en allant du foyer à la porte s'est s'ennuyer pour soi. Il y a de la promesse dans l'ennui, même si on le prend au niveau des passions. Il se peut que je me voie condamné à l'ennui, comme d'autres se voient au jeu, d'autres à la violence, d'autres à la maladresse. S'ennuyer ainsi c'est s'ennuyer en crainte; ennui d'esclave. Cela suppose s'agiter et courir, comme l'ennuyé d'Horace, qui espère toujours qu'il sera heureux où il n'est point. Il fait seller son cheval, il galope, mais le noir ennui est assis derrière

le cavalier. Cette peinture est forte; toutefois l'homme qu'elle représente est petit. En Stendhal, au contraire, une grande âme, qui a tout pesé, et qui a une avance de mépris, avance inépuisable. L'ennuyé d'Horace se réjouit en espoir; il y est trompé; il craint d'y être trompé; il subit; il est ennuyé; on ne peut pas dire qu'il s'ennuie; admirez la force de l'expression.

Par mon propre décret; et j'espère que je m'ennuierai; j'y compte bien; je l'ai juré. Cela fait une autre attitude, d'autres gestes, et une majesté. Ce genre de regard paraît souvent en éclair, car il n'y a pas d'homme sans esprit, et il n'y a point d'esprit sans un total refus. Ce mauvais auditeur, qui refuse audience, est pourtant le bon auditeur, le bon juge, le seul bon; car tout esprit y reconnaît l'esprit. Ce consentement refusé, c'est le seul qu'on cherche, le seul qui vaille la peine. Qui voudrait plaire à un ennuyé qui demande aumône? Non; mais l'amour cherche l'être libre, et qui se garde. Ces jeux de l'esprit font tous les drames, car l'orgueil d'aimer celui qui en est digne enlève aussi l'espoir de lui plaire. D'où mille complications, car il arrive que, de se croire aimé, on vienne à aimer moins. Ainsi je devais lire, en deux petits mots, tous les malheurs de Julien, et la saveur même de ses désespoirs; mais plutôt je pressens tout cela; je vais à découvrir le secret de ce bijou si bien fermé; je cours avec Julien; je suis lui.

20 décembre 1928.

480

Nous n'avons point deux régimes de nos humeurs en notre corps, l'un pour les petits malheurs et l'autre pour les grands. Il arrive qu'un homme jaunisse et maigrisse pour une croix ou une promotion. Un courtisan, sur le point de l'audience, tremble et sue dans son harnais comme le soldat au matin d'une bataille. Cela semble ridicule à en juger par la raison; car le courtisan craint surtout de ne pas bien dire comme il voudrait, et tout au plus de tomber sur un maître irrité et impatient. Quand il lui en coûterait quelque pension, qu'est cela à côté

d'une jambe arrachée ? Aussi n'en faut-il point juger par la raison, mais plus exactement, il faut appliquer la raison à ce qui importe, à ce qui fait la saveur de la vie, j'entends à ces petits mouvements du sang, à cette agitation du cœur et des autres muscles, à cette sorte de révolte et de division du corps vivant contre lui-même. Ce trouble des timides, qui s'étranglent eux-mêmes par des mouvements incohérents, commencés et retenus, sans compter la peur de la peur et la honte d'avoir peur, qui ne font qu'aggraver le mal, ce trouble est pénible à l'égal d'une grande peur, et quelquefois pire. C'est qu'on le goûte mieux et qu'on s'en irrite davantage, et d'autant plus que les événements redoutés sont ridiculement petits.

Au reste une grande peur ne se définit pas par un grand mal en perspective. On peut avoir grand-peur sans savoir de quoi on a peur. L'attente est toujours difficile à porter, et l'inquiétude sans objet trouble aussi profondément la vie que peut faire la crainte d'une douleur inévitable. Les passions ne se mesurent point à leurs causes. Les discussions peuvent venir à l'exaspération et même aux coups pour une chose de peu. Qu'un ministre soit impérieux et emporté dans le temps de la guerre, cela paraît naturel. Je crois qu'un chemin vicinal ou une croix d'actrice l'irritera autant dans la paix s'il est mal préparé, s'il se croit humilié, s'il est fatigué, si d'autres déplaisirs s'élèvent en même temps. La différence est qu'il s'approuve en une colère qu'il offre à la patrie, au lieu qu'il se méprise dans l'autre; ainsi la première se traduit au grand jour par des éclats, et l'autre est souvent retenue. Mais cette différence des effets est plus sensible pour nous que pour lui. Et au contraire on peut penser qu'une colère honteuse est plus piquante, plus longue, plus douloureuse au souvenir. Les limites de souffrir, on les trouve dans ce corps qui n'en peut mais. On les connaît bien vite, et pour la moindre déception ou humiliation. Il n'est pas besoin, comme on sait, de former un grand amour pour éprouver une cuisante jalousie. Il n'y a point de passion plus mal connue que celle-là. Souvent il y entre de la grandeur, par l'idée que le jaloux se fait de la grandeur de Célimène. La colère n'en est que plus vive sous ce brillant prétexte. On serait encore plus humilié si l'objet aimé montrait une bassesse sans remède. Ainsi l'on est balancé d'une raison à l'autre, et rudement heurté

aux extrémités. De toute façon l'on s'irrite d'être sot et de savoir qu'on le sera, de presque le jurer. Nous sommes en scène comme Alceste, et le parterre s'amuse de nous; d'où l'on vient au pénible examen de ce que peuvent penser des gens que nous connaissons à peine; nous inventons une opinion publique; nous plaidons passionnément. Chacun sait bien que, par un effet qu'on n'attend guère, le mépris[a] qu'on veut avoir de la cause s'ajoute encore aux effets. De souffrir sottement et ridiculement, on s'indigne encore plus. Indignation, mépris, jalousie, incertitude, attente, humiliation sont toutes ensemble dans ce sac de peau; les mouvements s'ajoutent aux mouvements; et voilà un homme encore plus irrité par les raisons qu'il a de ne s'irriter point. D'où les hommes, souvent, se jettent dans de grands maux par ne savoir supporter les petits.

La politique n'est rien d'étonnant ni de grand. Il faudrait gouverner comme l'agent lève son bâton, et, de l'autre part, obéir tout mollement comme on attend dans sa voiture que la voie soit ouverte. On ne croirait point que les citoyens s'intéressent tant à leurs maîtres débonnaires. Dans le fait il s'amasse au jeu politique d'étonnantes colères et des haines sans mesure, dont la somme à la fin se fait et se paie par émeute ou guerre. Et, quand on arrive à ce paroxysme, on se trouve plus étonné qu'irrité; c'est qu'on retrouve les limites connues du souffrir. Bon. Mais quel conseil ? En votre voiture, si vous êtes presque debout et voulant pousser, la passion vous guette. Mais tenez-vous au contraire couché et au repos sur les coussins, vous saurez attendre.

20 décembre 1928.

1929

481

La journée de travail est la véritable unité monétaire. On l'a cent fois prouvé; mais il faudrait le penser; cela ne nous est point naturel. Comme nous avons été enfants avant d'être hommes, selon l'expression de Descartes, nous avons nécessairement pratiqué d'abord une étrange méthode d'acquérir qui est la persuasion. L'enfant ne gagne pas sa vie, il n'a pas à échanger service contre service; il ne pourrait. Mais toujours il demande. Et cette partie de richesse qui est de luxe pour lui, comme jouet, caprice, fantaisie, est objet d'ambition; il y mesure une puissance de persuader et non pas une puissance d'agir. Ce qu'il a à vaincre, c'est un de ses semblables qui ne veut pas donner. Nous sommes réellement alors dans le monde fantastique des Contes. L'espérance n'a de limite que par le refus de quelqu'un. Une très petite chose, et très facile, comme de se faire ouvrir une porte, on peut s'y heurter sans remède par une maladresse, par une colère hors de propos, par une impatience, par une erreur sur le gardien. On aurait dû ruser, flatter, feindre moins de désir peut-être; ou bien trouver un point sensible, un point vulnérable, mais vulnérable par des paroles seulement, par des signes seulement, larmes, sourires. Telle est cette étrange physique selon laquelle l'enfant passe d'un lieu dans un autre, enfonce l'obstacle, saisit l'objet.

Par cette situation, qui est de nature, et que nous avons tous connue, nous avons juste autant d'erreurs à redresser que nous avons d'idées. Or les choses nous instruisent assez bien, dès qu'il n'y a plus d'homme entre elles et

nous. Mais les hommes nous instruisent fort mal, parce qu'ils font jouer volontiers leur puissance de refus. On n'aime pas tant dire : « Je ne puis », que dire : « Je ne veux pas. » Je ne vois que le prolétaire, le paysan, le marin, qui connaissent la loi des choses au bout de leurs doigts. Tous les genres de bourgeois, qui sont des animaux politiques, connaissent seulement la résistance d'un homme qui dit non; d'un homme qui pourrait, mais qui ne consent pas, qui hésite, ou se détourne, ou se bute. Telle est la mine d'or où grattent et creusent la plupart de ceux qui se vantent d'avoir des idées. Ce n'est point creuser, c'est plaider.

Ce métier n'est point tout agréable. La faveur et la chance y règnent sans partage. Il y faut, comme on dit, du bonheur, et cette manière de dire exprime très bien que le succès attire le succès selon une étourdissante progression. Mais il faut convenir aussi que la notion de la richesse réelle s'y perd tout à fait. Une heureuse minute répare vingt, cent, mille journées malheureuses. Sur de tels exemples, et sur de telles expériences, les espérances courent selon la méthode enfantine. Aussi les métiers dangereux, comme est celui de banquier, se sauvent par l'indifférence à plaire, qui résulte d'une vue matérielle des services échangés. Je compte pour vous, je m'informe pour vous, je fais mille démarches, et c'est de cela que vous me payez. Rien de plus clair. La journée de travail reparaît, par cette économie d'instants, ou plus exactement par cet art de rendre en une minute, et à mille clients peut-être, des services qui représentent pour chacun d'eux une journée de tâtonnements et de soucis. Mais celui qui ne sait pas être le prolétaire de la chose, celui qui ne sait pas faire cette somme de petits profits, tous réglés sur la nature des choses, celui-là ne doit point se mêler de banque. Car il prendra l'art de s'enrichir comme une sorte de magie, soumis seulement aux paroles; il perdra tout à fait de vue l'échange de service et la valeur du temps de travail, qui est la seule valeur. L'idée de richesse coupée de l'idée de travail est une idée folle. Il n'y a de tromperie ici que de soi à soi. Law, le fameux Écossais, était de bonne foi; mais il n'avait pu surmonter une idée fausse, qui est à vrai dire une idée d'enfance. Il prenait la richesse comme une chose existante, que l'on peut faire couler ici et là comme de l'eau; au lieu que rien

n'est plus rocailleux et lourd que la richesse, collée qu'elle est et adhérente à des millions de travaux; engagée ainsi dans les choses, et les remuant toutes un peu pour un sou qui change de mains; mais nullement chose en elle-même; aussi, dès qu'on la coupe du travail et des choses, ombre vaine.

12 janvier 1929.

482

Dire qu'un cheval a des ailes, c'est bien facile; l'imaginer est impossible; les ailes ne tiennent pas; elles sont aussi étrangères au cheval que peut l'être un pompon ou une aigrette. Car où sont les os et les muscles qui commanderont l'appareil volant ? Le poitrail et l'épaule sont orientés vers les puissantes pattes; cette mécanique devrait être remontée vers l'aile, toute changée en aile, et le cheval ne serait plus un cheval. Il suffit d'avoir découpé un perdreau ou un faisan pour savoir que le moteur de l'aile n'est pas peu de chose. Tout l'oiseau est aile.

Il ne manque pourtant pas de sculpteurs qui ont attaché des ailes au dos d'un cheval; ces sculpteurs-là n'étaient nullement architectes; ils ne construisaient pas leur animal; leur pensée n'allait pas jusqu'aux muscles et jusqu'aux os; ils se bornaient à produire par le marbre ou le bronze une fantastique apparence. Or, cette apparence, je la vois et je la touche, mais je refuse en même temps de la voir et de la toucher. Je ne puis percevoir que ces ailes appartiennent à ce cheval. Je suis sculpteur aussi, moi qui regarde. Il faut bien que j'attache ces ailes sur ce dos, où elles n'ont point de lieu. Je ne le puis. C'est comme si on me donnait à percevoir une énorme coupole de pierre, suspendue sur trois colonnes grêles. Mais l'architecture ne peut mentir; la pesanteur défait aussitôt de tels monstres, ou bien c'est qu'ils seraient en carton et en toile. Or l'œil du spectateur est fort exigeant là-dessus; il cherche la masse réelle et l'équilibre vrai. Et c'est peut-être la raison qui fait que les marques du temps plaisent; car elles révèlent la pierre. Un décor de toile et de plâtre ne s'use point de la même manière qu'un pilier de pierre.

Il y a donc une probité de l'architecture, qui lui est inhérente. Et c'est peut-être ce qu'entendait Michel-Ange, quand il disait que l'architecture est l'institutrice des autres arts. Toujours est-il qu'un cheval ailé n'est point possible, et ainsi n'est point vrai; d'où j'ai grand-peine à le trouver beau.

Ces remarques mènent loin. Car la *Victoire de Samothrace* a des ailes aussi; et je ne puis m'empêcher de vouloir les joindre à ce dos humain, qui aussitôt les refuse. Clavicules, omoplates, muscles de l'épaule, ont déjà leur emploi, qui paraît dans leur forme. Où le bréchet de l'oiseau ? Où la masse musculaire qui le porte dans l'air ? Je n'en trouve point la place ni la forme en ce corps de femme. Ainsi ces ailes n'y tiennent pas plus qu'un casque ou un manteau. Quant aux hanches et aux cuisses, puissants organes de saut et de course, quels sens ont-ils en un être qui peut s'envoler ? Ces ailes sont donc littérature seulement; elles me disent que la victoire plane et glisse sur l'air; elles me le disent, mais je ne puis le voir; je ne puis construire cette sorte de monstre qui m'est proposé. Il me semble que je m'éveille d'un rêve. Car, dans les rêves, les morceaux des choses sont attachés n'importe comment. Je marche sur les eaux; je flotte dans l'air; je nage dans l'air par un petit mouvement des pieds et des mains. Rien n'est moins architectural qu'un rêve. Mais aussi je ne crois point que de telles fictions puissent jamais être belles. Comme dans ces *Assomptions* que l'on connaît; la peinture de ce corps humain devrait signifier qu'il tombe; elle n'arrive pas à me faire percevoir qu'il monte; ces anges ailés qui le soulèvent ne peuvent même pas se porter eux-mêmes. Au contraire, dans cet esclave fatigué que Michel-Ange dessine, et dont la tête penche sur l'épaule, quelle architecture!

20 février 1929.

483

Les mouvements du temporel et du spirituel, qui, toujours brassés par l'événement, toujours se séparent, comme l'eau et l'huile, se passent dans les profondeurs

de la société, chose secrète, fermée, inexplorée. Mais quelquefois on distingue des ronds et des remous à la surface, d'où l'on peut deviner de grands changements. Les journaux annoncent que le ministre de l'air modifie ses formations techniques. Quelques jours auparavant, j'avais appris, ou plutôt deviné, d'après une courte note, et assez obscure, que la météorologie officielle cessait d'être militaire. Je conclus que l'aviation travaille à se délivrer du pouvoir absolu. Révolution difficile, mais inévitable, dès que la chose, qui est sans respect, règle nos pensées. Les vents, les pluies, la neige se moquent de la hiérarchie. Le plus modeste, celui qui observe sans parti pris, est aussi celui qui prédit le mieux. En ce jeu, où c'est la nature qui marque les points, l'infatuation perd toujours. Il en est de même pour les ailes, les hélices, les moteurs; ce sont choses de nature, qui ne donnent puissance qu'à celui qui obéit. L'art de commander, qui fait jouer ambition, respect et crainte, est tout à fait impuissant devant la chose.

Mais quoi ? dira-t-on. Après dix ans de paix, en sommes-nous encore à défaire les premiers nœuds du redoutable pouvoir ? C'est que tout va lentement et tortueusement, en ce monde compliqué, mêlé d'hommes et de choses. L'état de guerre organise et fortifie le pouvoir militaire; nul n'en doute. Mais d'un autre côté l'art de la guerre se heurte aux choses, aux machines, aux forces sans oreilles. Quand il s'agit de tirer des coups de canon, c'est l'esprit critique qui l'emporte, et la meilleure méthode n'est pas de regarder aux manches, car l'obus se moque des galons. L'intelligence se fait sa place, par l'empire d'une nécessité sourde et aveugle, qui punit à coup sûr les ignorants. Ainsi le moment de la guerre n'est pas celui où le pouvoir militaire se développe selon ses propres lois. Non; c'est aux premiers temps de la paix, c'est après la victoire, que le prestige développe tous ses effets, parce qu'alors l'ordre humain règle seul ou presque les respects, les promotions et la compétence. On ne tire plus le canon qu'au champ de manœuvres; et parce que l'ennemi ne guette plus les fautes et n'en multiplie pas les effets, on oublie les fautes, et, pour mieux dire, on ne les voit plus. On regarde aux manches; chacun obéit en vue de commander. C'est après la guerre, remarquez-le, que la météorologie est

devenue strictement militaire, c'est-à-dire dans le temps où il importait moins de prévoir pluie et neige, ou seulement de mesurer la vitesse du vent et la déviation de l'obus.

L'aviation est toujours en guerre. Que ce soit au terrain de manœuvre ou sur le champ de bataille, l'avion livre toujours son combat premièrement contre le vent et le brouillard. Les choses règnent. L'intelligence règne. Il faut observer, prévoir, mesurer. Une belle manœuvre d'infanterie ne dépend que de l'art de punir et de récompenser. Une belle manœuvre d'avions dépend surtout du physicien. L'attention a plus de valeur ici que le respect. L'esprit libre retrouve ses droits. Ce détail de l'histoire ressemble à toute l'histoire. Le pouvoir absolu ne peut vivre de soi; il se ruine en respect. Il ne peut vivre sans le travail, ni sans l'intelligence; il doit cultiver dans les plus hardis l'esprit de résistance, d'innovation, d'invention, ou bien mourir de faim. Aussi ridicule quand il essaie de fixer le prix du beurre que s'il prétend fouetter la mer comme Xerxès. Autant que l'homme ne sent point la nécessité extérieure, il est esclave; le vieil art de commander joue selon les passions et gagne toujours. Mais dès que le froid et la faim nous serrent, alors l'industrie nous délivre. Descartes règne, lui qui justement ne veut point régner. Hiver, saison de l'esprit.

23 février 1929.

484

Chacun a remarqué que la lumière de l'œil révèle les moindres mouvements; ce globe brillant et mobile, porté lui-même sur cette masse de muscles inquiets, est comme un avertisseur très sensible; il n'y a point de frémissement intérieur qui ne détourne aussitôt quelque rayon; et les paupières elles-mêmes, quand elles s'abaissent, révèlent quelque changement que l'on veut tenir secret. Quelquefois celui qui craint d'être deviné fait danser volontairement le reflet, ce qui est brouiller les signes; et cela même est encore un signe. D'où Heine admirait en Gœthe le regard fixe, comme d'un dieu qui est maître de ses mouvements intérieurs.

J'ai pensé quelquefois que les diamants aux oreilles, ou en aigrette sur la tête, ou reposant sur la poitrine, ou fixés aux doigts par des anneaux, sont comme d'autres yeux et d'autres indicateurs de pensées; car il n'y a sans doute point de pensée qui ne tourne autrement le corps, qui ne change la respiration, qui ne change le port de tête, et premièrement qui ne dispose les mains, les entreprenantes mains, toujours prêtes à saisir, à écarter, à détourner. Une femme parée, parce qu'elle sent ces effets sans en connaître les causes, se tient donc naturellement en garde contre ces messages involontaires qu'elle lancerait. Par cette précaution, elle pense sa parure, et se fait portrait.

Les rois en cérémonie sont encore mieux tenus, par cette couronne, par ce grand manteau, par ce sceptre et ce globe qu'ils tiennent. Leurs mouvements ont de telles suites qu'on a appris à les charger des insignes du pouvoir comme de chaînes; ainsi en arrêtant par les ornements et même par la masse tous les petits mouvements, on arrête du même coup les improvisations de la pensée. On les veut statues. Aucun roi ne fut ainsi; mais on aime à se les représenter ainsi; on craint un pouvoir remuant. On craint même ce mouvement de tête qui dit oui ou non. À chaque fois que Jupiter fait oui ou non, tout l'Olympe tremble, et la terre remue jusqu'aux profondeurs. Cette image naïve exprime très bien le sentiment populaire, qui, d'une tête trop puissante, attend plutôt le mal que le bien.

Nos rois sont en veston, et sans cérémonie. On y voudrait voir l'image d'une liberté heureuse. Ils nous ressemblent; ils improvisent; ils se livrent à l'humeur; ils font oui et non de la tête; il ne nous semble point que l'Olympe vacille alors, ni la terre. Mais faites attention pourtant que la politique du monde change tous les jours, par un discours, par un mot. Les solutions avancent et reculent, par ces messages téméraires. Ce ne sont plus les lourdes idoles de l'histoire passée. Hélas! Ils sont comme nous; ils forment cent idées fausses pour une vraie; ils passent de l'espoir à la crainte par un mouvement de la bile, ils se fatiguent, ils s'irritent; ou simplement ils changent pour changer, comme on se repose d'un pied sur l'autre. Et cependant ils portent guerre et paix, richesse et pauvreté, querelle et réconciliation dans

les plis de leur manteau. Tout cela, ils le secouent, et nous voilà bousculés à droite ou à gauche. On ne peut mesurer le bonheur dont jouiraient les citoyens si les rois cessaient de penser.

Comme on amasse imprudemment la poudre, comme on comprime des gaz dangereux dans de grands réservoirs, ainsi nous travaillons à concentrer les pouvoirs, à ménager un passage aisé entre la décision et l'obéissance, assez contents de savoir que notre roi est un homme libre de ses mouvements et de ses pensées, comme vous et moi. Nous oublions trop l'antique défiance, et les mille liens de la résistance jurée, qui feraient comme un invisible manteau de cour. Nous avons mis la liberté sur le trône; en ce haut lieu, elle ne peut que nuire.

2 mars 1929.

485

Des mots bien clairs, et par convention expresse, comme calorie, volt, ampère, watt, ce n'est point langage. Le langage est premièrement un bruit de nature, ou un geste de nature, dont on ne sait pas d'abord le sens, mais qui, par l'attaque à nous, nous annonce qu'il a un sens. Le visage d'un homme est un caractère de langage qu'il porte partout, et qui signifie fortement, sans que les autres sachent d'abord quoi, ni lui. Toujours est-il que ce visage nous dispose d'une certaine façon, muscles, estomac, ventre, et tout; et quelquefois nous lance à l'obéissance, ou bien à la révolte; en sorte que, par ces effets irrécusables, nous sommes avertis que le message mérite attention. Le vrai langage nous prend au corps, non à l'esprit; ou plutôt il va à l'esprit par voie indirecte. « Cela m'importe, et je n'en puis douter, car cela me remue. Mais qu'est-ce que c'est? Que veut dire ce signe étrange, ce signe chargé de sens? » Tout signe est énigme.

Ici naît l'attention véritable. Car, aux signes bien clairs, nul ne fait attention; l'action automatiquement s'y conforme, et le signe voyage d'homme en homme sans trouver âme ni pensée. Le conducteur de la voiture

mécanique aperçoit une main tendue; lui-même serre le frein et en même temps étend la main. A-t-il vu ? Sait-il qu'il a vu ? Mais un certain rire, convulsif, sardonique, cruel, on le garde en sa mémoire. Je ne m'étonne pas que les hommes se plaisent à brouiller les signes usuels, en mots carrés et autres jeux. C'est vouloir réveiller la langue commune, si aisément étrangère. Il est strictement vrai que les formules pratiques, si promptement comprises qu'on n'y pense plus, deviennent pour un Français une sorte d'anglais. « Comment vous portez-vous ? » Qui pense à cette forte expression « se porter », qui exprime si bien notre travail de tous les instants, ce paquet que nous ne pouvons point séparer de nous ? Personne n'y pense. L'ennui se nourrit de ces signes qui n'ont qu'un sens, et qui, par cela même, n'ont plus de sens.

Je lisais hier des vers plats. « Que n'écrit-il en prose ? » Ce mot si connu et si naïf vient alors de soi. Aussi un vrai vers n'est point du tout de la prose mise en vers. Un vers c'est un étrange bruit de nature, qui me saisit physiologiquement. C'est une respiration que j'imite, une forme de la bouche et du gosier qui m'est imposée, et que je reconnais aussitôt comme mesurée sur moi, propice, convenable, qui commence selon moi, qui s'achève selon moi; qui ainsi m'éveille et m'endort et me réveille. À quoi ? Je ne sais. Les mots, à qui je demande compte de cet intérêt qu'ils provoquent, font voir un double visage. Ce sont des mots tout ordinaires, et des : « Comment vous portez-vous ? » Mais ils me retiennent, par ce rythme, par cet autre grand signe musical où ils sont pris. Promesse. Et si le poète tient la promesse, si chaque mot retrouve tout son sens, tous ses sens en un, si l'idée se forme selon l'usage, et malgré l'usage, de nouveau l'homme parle à soi; il sort comme d'un long sommeil. Par l'énigme, le réel se retrouve, quand ce serait d'un arbre, d'un rocher, d'une de ces choses qu'on ne regarde plus, que l'on contourne selon la prudence animale, faisant passer le signe « attention à droite » comme des fourmis en marche. Le signe du poète est tout autre, et nous touche premièrement au corps, par une alarme mesurée, apaisée, renaissante, qui ne veut point action, mais cherche pensée. Quand un poète vous semble obscur, cherchez bien, et ne cher-

chez pas loin. Il n'y a d'obscur ici que la merveilleuse rencontre du corps et de l'idée, qui opère la résurrection du langage.

20 mars 1929.

486

On a célébré la police. À ce propos, on rappelait le célèbre Lépine, dont le chapeau melon se trouvait toujours au plus fort du tumulte et au plus près de l'incendie. On contait de nouveau la célèbre offensive des policiers, protégés par une voiture de paille, contre les fameux bandits qui, après deux ou trois coups de folle audace, avaient juré de bien mourir. Les policiers n'avaient nullement pour fin de bien mourir, sans quoi ils auraient attaqué en colonne, marchant par-dessus leurs morts. Ce n'est pas qu'il n'y ait, en ces opérations de force réglée, souvent de la violence, donc de l'imprudence et un grain d'héroïque folie. L'homme n'est jamais sage tout à fait. Même dans les sauvetages, et plus naturellement encore dans les luttes où l'homme est l'ennemi, il arrive que l'on lance son corps à tout risque. Mais, chose digne de remarque, ce moment de fureur est désordre et jugé tel; il n'est jamais approuvé par le commandement; encore bien moins pourrait-il être systématiquement préparé. L'opinion ne supporterait pas le spectacle de sauveteurs, de pompiers, d'agents de la force publique, qui seraient dressés à sacrifier leur vie sans aucun retour de prudence. Et bref, il n'a jamais été et il ne sera jamais dans l'esprit de la police de sacrifier seulement un homme. Il peut arriver qu'un homme soit blessé ou tué, soit dans l'incendie, soit dans le cyclone, soit dans la bagarre; mais cela n'est pas prévu; cela n'est pas considéré comme un moyen permis; c'est un malheur; c'est une faute bien excusable dans l'exécutant lui-même, qui se trouve emporté, mais inexcusable dans le commandement, lequel n'a jamais le droit de choisir un genre d'attaque très efficace, et qui coûtera seulement dix, cinq vies humaines, ou même une. L'exécutant, lorsqu'il se laisse emporter, pourra bien dire : « Tant pis pour qui

tombe »; le chef ne le dira jamais; le chef ne le pensera jamais.

Tel est l'ordre de force; tel est l'ordre de paix; et cet ordre est beau, soit que des pompiers imperturbables arrivent sur leur char mécanique, déroulent les tuyaux, dressent les échelles, soit que des lignes d'hommes, marchant au pas cadencé, divisent la foule informe et fassent place nette. Tout le détail de discipline et d'entraînement qui prépare de telles actions est utile et louable, et même sain pour l'homme qui y est soumis, et qui est ainsi guéri d'irrésolution, de timidité, et de maladresse. Cette partie du service militaire dont souvent on se moque, est au contraire entièrement bonne, comme une gymnastique. Je n'ai point ri de cette méthode pour plier un manteau, qui prévoit tout, ni du paquetage bien carré, ni des chevaux brossés comme des meubles de salon, ni des harnais brillants, suspendus selon la règle, et si promptement jetés sur les chevaux. Non plus des rangs d'hommes faits et défaits, changés, orientés, retournés, retrouvés, sans désordre ni incertitude. Tout revient à savoir faire ce qu'on veut de son propre corps, art précieux. La police commence naturellement par la police sur soi; il n'y a point de paix au monde sans police sur soi. Honneur à l'adjudant, qui prend au sérieux ces choses.

Ce qui est mauvais dans cet ordre armé, c'est la doctrine militaire, qui est violente, ambitieuse et folle de parti pris, qui jette ces rangs d'hommes et cet ordre sage à des entreprises impossibles, comptant bien que l'impossible devient aussitôt possible, si la farouche résolution, si le fanatisme des uns fait peur aux autres. Et, d'après cet autre calcul, qui n'est nullement de police, il importe que des hommes se fassent tuer, il importe que l'exécutant soit comme une monnaie que l'on dépense et il importe enfin que cela même soit annoncé et que l'ennemi n'en doute point. Ainsi, la mort des meilleurs est véritablement un moyen et même le moyen propre à l'art militaire. Ce qui est sublime dans l'exécutant qui l'accepte, mais moins beau dans le chef, quoique l'on glisse aisément à admirer encore cette résolution farouche dans un homme qui n'est pas au péril. Mais je ne veux point maintenant juger ce genre de gloire. Je veux seulement marquer que police et guerre, qui d'apparence sont une seule et même chose, diffèrent en réalité profondément par l'es-

prit. Il y a tout espoir si le citoyen débrouille ces notions; il n'y a point d'espoir s'il les confond à plaisir, comme on voit qu'il fait trop souvent.

23 mars 1929.

487

On n'arrive jamais à trouver des degrés dans l'intelligence. Les problèmes, réduits au simple, comme de faire quatre avec deux et deux, sont si aisés à résoudre que l'esprit le plus obtus s'en tirerait sans peine, s'il n'était pas empêtré de difficultés imaginaires. Je dirais que rien n'est difficile, mais que c'est l'homme qui est difficile à lui-même. Je veux dire que le sot ressemble à un âne qui secoue les oreilles et refuse d'aller. Par humeur, par colère, par peur, par désespoir; oui, ce sont de telles causes ensemble et tourbillonnant qui font que l'on est sot. Cet animal sensible, orgueilleux, ambitieux, chatouilleux, aimera mieux faire la bête dix ans que travailler pendant cinq minutes en toute simplicité et modestie. Comme celui qui se rebuterait au piano, et, parce qu'il se tromperait trois fois de suite, laisserait tout là. Toutefois, on travaille volontiers à des gammes; au lieu qu'à raisonner, on ne veut pas travailler. Peut-être par le sentiment qu'un homme peut se tromper de ses mains, mais qu'il ne lui est pas permis, sans grande humiliation, de se tromper de son esprit, qui est son bien propre et intime. Il y a, certes, de la fureur dans les têtes bornées, une sorte de révolte, et comme une damnation volontaire. Les peintres et les poètes n'ont pas bien représenté, au Jugement dernier, la fuite des damnés qui se précipitent sans attendre la condamnation. Ce mouvement est à considérer dans l'enfant, car il s'y trouve un bel orgueil et un refus d'être pardonné, dont on pourra faire peut-être une sorte de vertu hérissée. Tel a[a] toute patience pour débrouiller un paquet de ficelles, qui n'en a point du tout pour débrouiller un paquet d'idées.

On dit quelquefois que c'est la mémoire qui fait la différence, et que la mémoire est un don. Dans le fait, on peut remarquer que tout homme montre assez de mé-

moire dans les choses auxquelles il s'applique. Et ceux qui s'étonnent qu'un artiste de piano ou de violon puisse jouer de mémoire, font voir simplement qu'ils ignorent l'obstiné travail par quoi en est artiste. Celui qui a travaillé autant qu'il faut peut jouer de mémoire, et cela ne fait pas question. Je crois qu'il en est de même pour tous les genres de savoir, et que la mémoire n'est pas la condition du travail, mais en est bien plutôt l'effet. J'admire la mémoire du mathématicien, et même je l'envie; c'est que je n'ai point fait mes gammes comme il a fait. Et pourquoi ? C'est que j'ai voulu comprendre tout de suite, et que cet esprit brouillon et rétif s'est jeté dans quelque erreur ridicule dont je n'ai pas su me consoler. Chacun a vite fait de se condamner. L'infatuation est le premier mouvement, et toujours cruellement puni. D'où cette timidité indomptable, qui tombe d'avance à l'obstacle, qui bute exprès, qui refuse secours. Il faudrait savoir se tromper d'abord et rire. À quoi l'on dira que ceux qui refusent science sont déjà assez frivoles. Oui, mais la frivolité est terriblement sérieuse; c'est comme un serment de ne se donner à rien.

J'en viens à ceci, que les travaux d'écolier sont des épreuves pour le caractère, et non point pour l'intelligence. Que ce soit orthographe, version ou calcul, il s'agit d'apprendre à vouloir. Il s'agit de surmonter l'humeur. On s'étonnera peut-être de comprendre par là l'immense prix de la culture, qui est un bon gouvernement de soi. On demande à quoi sert de savoir le latin; il sert de l'avoir appris à cause de la difficulté et de la subtilité. Mais justement on refuse souvent ce genre d'épreuve. L'homme[a] est naturellement atrabilaire et misanthrope, par la grande opinion qu'il veut garder de lui-même. J'en vois beaucoup qui aiment mieux n'essayer point que se tromper. Mais aussi on remarque que, dans la politique, la modération est presque toujours un état violent. Par ne pouvoir tout résoudre et débrouiller, en ce prodigieux écheveau, on se jette à tout croire, et à vouloir que tout soit cru. C'est se jurer à soi-même qu'on ne peut rien changer à rien. Et l'on n'est que plus furieux à la guerre, par l'impossibilité de comprendre pourquoi on la fait. Quand l'homme, par pur orgueil, refuse la pensée, il se plaît alors à se faire brute. Et quand les biographes nous content que tel obstiné chef est, au fond,

timide comme une fille, je reconnais mon terrible frère et mon redoutable ami. Descartes dit que c'est souvent le grand amour que nous avons pour la vérité qui fait que nous la manquons.

Mars 1929.

488

L'autre dimanche, comme j'allais mettre mon bulletin dans l'urne, je me disais : « Que fais-tu exactement ici ? Viens-tu gouverner ? Ou ne viens-tu pas plutôt te faire gouverner ? » Bien plutôt je me soumettais au nombre, par cet acte symbolique; et d'autant plus évidemment que mon vote ne pouvait rien. J'en étais assuré d'avance, et je le voyais, sans chercher à le voir, en remarquant que les électeurs prenaient tous leurs bulletins au même tas. J'avais perdu d'avance; je ne faisais donc autre chose qu'accepter la règle du jeu. Je votais; c'était une manière de reconnaître que mon choix était de nul effet. D'une certaine manière mon bulletin signifiait que je refusais de penser en mouton; mais, considéré autrement, il signifiait que j'acceptais d'agir en mouton. C'est quelque chose, car c'est refuser d'être tyran.

En ma jeunesse, et par le lieu de ma naissance, je me trouvai éduqué et civilisé principalement par des royalistes décidés, qui me répétaient qu'un garçon comme moi ne pouvait accepter que l'opinion de l'homme le plus ignorant valût tout juste autant que la sienne. Même si je prenais un moment pour bien fondée cette flatteuse appréciation, l'argument me paraissait faible, comme il me paraît encore aujourd'hui. J'ai une opinion sur la justice et l'injustice; elle me paraît bonne. Est-ce raison pour l'imposer à ceux qui en jugent autrement ? Tous les tyrans répondent affirmativement. Il fallait donc entrer dans la carrière de tyran; petit ou grand, car il y a des couronnes de toute pointure. Mais, semblable en cela à beaucoup d'hommes, je n'aimais point l'esclavage ni l'humiliation, non plus chez les autres; et je n'estimais pas très haut la liberté du tyran; je le voyais surtout dépendant, et comme enchaîné à son trône grand ou

petit. Je ne me trompais point. Encore aujourd'hui, quand je pense à un préfet, ou à un ministre, ou même à Napoléon, je me représente un homme lié. Refusant donc d'être tyran, je n'avais d'autre parti à prendre que de persuader la masse de mes semblables, si je pouvais, et si je ne pouvais, de leur obéir. Voter, à le prendre de haut, ce n'est point compter raison, c'est compter déraison. C'est peser déraison dans la balance de force. Et si de toute leur masse ils veulent roi ou guerre, j'aurai roi ou guerre par la nature des choses, comme j'ai pluie ou grêle.

Seulement cette idée est sèche et abstraite; trop jeune. On découvre chemin faisant qu'il y a bien autre chose à penser et à dire. Il n'est point d'homme qui ne lance à tout moment des messages d'esprit. La juste application d'un proverbe, le fin jugement d'un vaniteux, d'un matamore, ce ne sont point choses rares; sans compter le bon sens en chaque métier, chose qui rend modeste. Les sentiments vifs, vrais, fidèles sont encore plus communs partout; quant aux vertus de courage, de patience, de silence noble, elles sont partout au travail. Montaigne admirait autour de lui des paysans qui savaient aimer, souffrir, mourir, plus simplement et mieux que lui-même. Il est vrai que les mêmes hommes sont aveuglés souvent par les passions, et vaincus par l'animal. Mais les passions sont égales pour tous, et chacun en a fait l'amère expérience. Alors ? Alors, à mesure que l'on connaît mieux ces choses, il est plus facile de se soumettre à l'opinion commune; le difficile est seulement de la connaître, et de n'en pas juger par les discours des charlatans. Or quel meilleur moyen que ce bulletin sous enveloppe ? Et s'il y a des ignorants et des perroquets, c'est au plus instruit la faute.

25 mai 1929.

489

Toute enfance se développe sous les signes de la faveur et de la chance. Il n'en peut être autrement puisque l'enfant obtient par prière et non par échange. Occasion de

remarquer encore une fois que toutes nos idées d'enfance sont fausses, et que l'expérience virile devra opérer un énergique nettoyage. Car la vérité du monde humain est dans cette chaîne de travaux si étroitement joints et emboîtés que pour le moindre arrêt en une des parties tout grince partout et frotte et s'échauffe. J'admirais, en voyant grandir peu à peu une maison de rapport, comment chaque pierre arrivait à son heure, ce qui faisait que ni le camion, ni les maçons n'attendaient. D'autres pierres, pensais-je, sont en marche; les unes sur péniche, les autres hors de carrière et déjà dégrossies, d'autres prises dans la masse rocheuse et attaquées par le pic et la mine; ce qui supposait un ordre de marche, donc exactitude et vigilance d'une foule d'hommes. Et des vivres et des vêtements pour tous ces hommes. Le bœuf déjà en quartiers; d'autres bœufs en marché; d'autres paissant. Des moutons aussi. Le cuir et la laine séparés et prenant d'autres chemins pour reparaître en chaussures, étoffes, tricots. L'outil neuf arrivant de la forge, et juste à point. Et les courants inverses de l'argent qui font comme l'huile et le graissage de ce monde plein qui ne cesse de tourner. Heureux celui qui est pris dans cette grande machine et qui sait exactement ce qu'une faute lui coûte. La machine ne pardonne rien; ainsi, par obéir, l'homme trouve sa vraie puissance.

Au contraire, dans cette partie du monde humain où l'on a loisir d'être poli, il y a trop de pardons d'apparence; ici l'homme vieillit mal. L'avocat donnera toujours trop de pensées à l'art de plaire, et apprendra toujours trop tard qu'il n'est lui aussi qu'une sorte de porteur d'eau en terrain difficile, qui marche pour un autre et plus vite qu'un autre sur des pavés branlants. Mieux, je le comparerais à ces porteurs d'autrefois qui, d'une rive à l'autre d'une rue inondée, faisaient passer à bras les femmes craintives. L'art de rassurer n'est jamais que l'art de porter; mais on s'y trompe, et l'on joue toujours trop de la prunelle, à la manière des enfants. D'où vient que l'on rencontre de ces vieux enfants qui, toujours jouant de la prunelle, expliquent qu'ils n'ont pas eu de chance. L'homme qui travaille de ses mains sent mieux les poids et les valeurs.

Par un long détour, mais promptement fait, ces sévères idées me rappellent une scène étrange, dans un abri de

guerre, près d'un feu de coke. Il neigeait. L'un des guetteurs était à son poste; l'autre, réellement sans culotte, c'était à la fin de l'an quatorze, se chauffait tout en écoutant le lieutenant, à peine sorti de l'école, et moi, vieux écolier. Ce guetteur, fossoyeur de son métier et breton, s'était mis dans la tête d'apprendre à lire et à écrire, et il y parvint dans la suite, faisant voir une obstination admirable. Ce soir-là, les deux autres, diplômés et estampillés, s'entretenaient en vrais gamins d'école, racontant de belles mystifications et des tumultes joyeux, enfin tout le temps perdu. C'est alors que le guetteur parla, d'un ton rude et vrai que j'entends encore : « Il faut être fou, dit-il, pour perdre son temps quand on peut s'instruire. Et moi, qui ne sais même pas lire, comme j'aurais bien écouté et retenu tout ce que disaient vos Messieurs, au lieu de perdre le temps comme vous l'avez fait. » C'est ainsi que le fossoyeur prenait nos mesures. Mais le propre de la guerre est de jeter au gouffre travail et valeur, pêle-mêle avec l'art de plaire et la frivolité. Polytechnicien et fossoyeur sont depuis longtemps morts et poussière. Et, pour moi, quand je résisterais à estimer trop l'art de plaire, et à mépriser la part des travaux et de services réels qui est dans mon métier, les gens polis me tromperaient encore, et de bonne foi, par cette enfance qui est en eux. Toute expérience est ambiguë, dès que l'on n'est plus au treuil et à la pelle.

15 juin 1929.

490

La philosophie de l'entendement est à la base; et, faute de savoir exactement ce que c'est que penser, c'est-à-dire penser universellement, on n'avancera point dans la connaissance de l'homme. Mais il est clair aussi que cette philosophie de l'éternel n'est point une philosophie de l'histoire, et que l'histoire est quelque chose. Platon pensait comme nous, mais il ne vivait pas comme nous. C'est dire que, pensant d'après les mêmes règles que nous, il appliquait pourtant ses pensées à une situation tout autre, où la navigation à vapeur, l'automobile, l'avion,

ne figuraient même pas à titre d'espérances. En un sens l'homme recommence toujours, parce qu'il est commandé par sa structure d'homme; mais, en un autre sens, l'homme ne recommence jamais, car une situation conduit à une autre, qui n'était même pas concevable sans la première. C'est ainsi que nos automobiles sont des petites filles de la chaise à porteur, et que le moteur d'avion descend en ligne directe, par les pistons, bielles et soupapes, de la machine à vapeur. Les constitutions, les coutumes, les mœurs, les religions, machines bien plus compliquées, sont marquées aussi de tout ce qui a précédé. Et ce qui a précédé ne pouvait rester tel, mais exigeait, au contraire, d'autres inventions. Présentement, comme ce fut toujours, nous sommes en transformation. Sagesse vaine, si, naviguant sur ce courant, nous ne savons ni observer, ni prévoir, ni gouverner.

Ces pensées, trop étrangères à mon métier, m'attaquaient en force, comme je lisais un pamphlet marxiste, où une philosophie à la mode d'hier, et que du reste je n'aime point du tout, était à belles dents déchirée. Il ne faut pas dix ans, me disais-je, pour connaître assez la philosophie transcendantale, qui décrit le penseur éternel. Après cela l'homme soucieux de penser, et non pas d'enseigner, devra penser l'histoire. Il n'échappera au marxisme qu'en le traversant. Et qu'est-ce donc que cette philosophie de l'histoire ?

Premièrement c'est une philosophie de l'idée; mais il faut l'entendre au sens hégélien. L'idée n'est pas ce qui nous attire, mais ce qui nous pousse; l'idée n'est jamais suffisante, et, par l'insuffisance, nous jette à une autre, et ainsi sans fin, d'après les exigences de la logique éternelle. Ainsi il faut comprendre le marxisme comme une philosophie du changement sans fin. Par exemple le capitalisme porte en lui l'exigence d'autre chose; il n'a cessé de changer; il ne cesse de changer. La république ne cesse de changer; le droit ne cesse de changer. Ce dernier exemple est parmi les plus clairs; ce qui fait vivre le droit, c'est l'idée de l'insuffisance du droit. Qui ne sent pas, qui ne suit pas, qui ne précède pas ce changement par l'idée, celui-là n'est pas un homme.

Très bien. Mais le marxisme s'intitule matérialisme. Que veut dire cela ? Que l'idée réelle n'est point abstraite; qu'elle est concrète, et qu'elle pousse, comme l'idée

dans la plante pousse la plante à bourgeonner et à fleurir. Ainsi le développement de l'idée réelle est lié à toutes les circonstances de la vie universelle. Et bien avant que l'on comprenne l'insuffisance de l'idée, on la sent, on l'éprouve, de la même manière qu'un homme sent qu'il est malade bien avant de comprendre qu'il l'est, et souvent sans jamais le comprendre. C'est dire que c'est l'inférieur, comme faim, soif, colère, tristesse qui nous amène à penser; c'est dire que c'est la morsure de la nécessité qui fait éclore, dans l'histoire, un nouveau moment de l'idée. Ainsi la guerre suppose la paix et porte en elle la paix; on peut le comprendre; mais c'est par la faim qu'on l'apprend d'abord. Cette autre logique, où c'est toujours l'inférieur qui nous éveille, définit l'histoire, c'est-à-dire le matérialisme de l'histoire.

20 juin 1929.

491

Aider les pauvres, soigner les malades, laver les plaies, cela est plus facile à dire qu'à faire. Et qui donc mépriserait les œuvres ? Que ce soit fraternel, qu'il n'y ait point ici d'humiliés ni d'offensés, quoi de plus beau ? Les bonnes paroles descendent comme d'une source. O divine charité! Cependant l'apôtre ne cesse de frapper sur l'idée comme sur un gong, disant : « Si tu n'as point la charité, tu seras comme l'airain sonore. » Métaphore parfaite, car les ondes sonores s'élargissent et se perdent, image des effets purement extérieurs. D'où, rebroussant, nous revenons à nous, cherchant la loi de l'amour, et la trouvant difficile, mais si claire en ses comptes d'or pur, qu'ayant voulu mettre en balance cette caisse secrète, il se trouve souvent que l'on a honte de donner. Mais enfin, apôtre difficile, que demandes-tu ?

Je demande, dit-il, que les bonnes paroles n'aient pas à descendre. Je demande que la sainte égalité soit seulement pensée. Je demande que le semblable soit reconnu. Le semblable, l'homme qui pense, l'homme. Car je te vois prompt à juger; mais je te trouve paresseux à juger. Tu mesures l'ignorance; tu mesures la faute; tu aperçois

par où la forme humaine manque; et tu jures de pardonner. Mais ce calcul n'est point beau. Ce calcul manque par le fond. Car il n'y a point de signe qui suffise; et cet homme qui raisonne bien, tu peux toujours supposer qu'il récite bien, et qu'il ne jette que des apparences, sans substance aucune; tu peux le supposer de l'homme le plus homme, car il ne jette que des apparences. Et que veux-tu qu'il jette d'autre ? Le génie même demande crédit. L'ironie mord sur tout. Il faut une ferme volonté pour lire *L'Iliade*. Tu l'as éprouvé. Faute d'offrir d'abord tes meilleures pensées à cette apparence, elle n'est plus aussi qu'airain sonore. Toutes les beautés attendent que tu aies courage. Homère n'entrera pas malgré toi. Puisque les plus grands signes ont besoin de toi, que dire des moindres signes ? L'esprit n'apparaît jamais. Chacun de nous n'a jamais que son esprit pour porter les signes. La mère est ici le modèle, parce que de toutes ses forces elle devine le signe avant qu'il soit né, et le renvoie avant qu'il soit compris. Tout homme a grand besoin de ces messages qui lui renvoient sa pensée; et ce n'est peut-être que dans ces messages de retour qu'il peut la lire. Sais-je ce que je dis, tant que le semblable n'a pas répondu ? C'est pourquoi il est vrai qu'un homme est ignorant et hébété, si tu veux. Après cela tu peux le nourrir et le laver; ce n'est pas aimer; ce n'est pas aider.

La sagesse commune a trouvé ce tour, qui doit nous faire honte, d'avoir respect des fous et même piété, supposant, en leurs propos absurdes, quelque sens caché et merveilleux. Mais n'ai-je pas vu, par de tristes exemples, qu'il faut faire le même crédit à Platon lui-même et à ses contes de bonne femme ? Et enfin à n'importe quel homme qui lance ses messages sonores. De quoi vit une pensée, sinon du sens qu'elle veut trouver à tout risque en ce bruit du semblable, en ce ramage de gorge, de langue, de dents ? C'est à nous de donner; en nous est le sens. L'esprit ne peut passer par ce chemin de l'air. J'ai remarqué qu'à laisser sans secours les signes de l'homme, on est puni aussitôt par un vide de pensées en soi-même. On se fait sot par croire que tous sont sots. Ainsi le message de l'apôtre est plus pressant encore qu'il ne voulait. Sans chercher loin, sans courir à des devoirs héroïques, vous en ferez profit dans l'instant.

20 juin 1929.

492

Il y a un paradoxe dans le marxisme, c'est que cette doctrine qui s'annonce comme un matérialisme se montre dans le fait comme l'idéalisme le plus hardi. Tant que l'on ne sait pas surmonter la contradiction, c'est-à-dire la faire passer à l'opposition, qui est la corrélation, on n'avance point. Les innombrables lecteurs de Lucrèce savent ce que c'est que sauver l'esprit en niant l'esprit; et j'ai souvent remarqué le contraste entre les matérialistes, qui sont des esprits résolus, et les spiritualistes, qui sont des esprits fatigués. Mais il faut voir clair ici; et toute la difficulté est rassemblée dans cette formule de Bacon, si connue : « L'homme ne triomphe de la nature qu'en lui obéissant. » Dont le moindre pilote montre l'application; car le pilote n'est pas homme à nier la puissance de la mer; et il n'est point disposé non plus à prier pour que la vague le prenne de cap et non de flanc; au contraire, devant la force impitoyable, mais qu'il sait fidèle et sans malice aucune, il agit, c'est-à-dire que s'appuyant sur ce qui résiste, il passe. Tous les métiers chantent la même chanson.

Celui qui n'a point pesé comme en une balance l'inflexible univers, si bien lié et ajusté à lui-même en tous ses mouvements, sans pensée aucune, celui-là n'est pas un homme. L'état d'enfance consiste à croire qu'à force de prier et d'espérer on verra un sort meilleur. L'audacieux cherche seulement quelque entaille où poser le pied, assuré premièrement que l'Univers ne triche point. Cette sévère position est celle de Descartes, qui, même des corps vivants, même de son propre corps, ayant retiré toute pensée, et n'y voyant que parcelles poussant et poussées, conçut que l'on pouvait vivre vieux si seulement l'on jouait serré. Toutefois, devant le corps politique, le plus compliqué de tous, il ne formait aucun projet; il se fiait ici à la nature, c'est-à-dire aux coutumes, aux passions, aux amitiés. Il vivait en Léviathan comme le sauvage vit dans la nature des choses, tirant son chapeau par précaution à toutes.

Or qui veut agir ici est comme le pilote sur la mer. Il doit d'abord saisir la loi mécanique, ce qui résiste, ce qui

offre appui, ce qui ne trompe point. Ainsi lire la politique comme un tourbillon plus compliqué, mais sans esprit. Dès qu'on y suppose esprit, il faut prier. Donc, en ce monde humain, chercher ce qui ne cède jamais à la prière; c'est-à-dire y retrouver la nécessité naturelle, par les besoins, par les travaux, par les ressources. Comme la mousse ne pousse qu'aux lieux humides, ainsi l'homme s'étend comme un végétal. Boutiques, usines, banques, transport et entrepôt, tout est dessiné sur la terre aussi nécessairement que cette tache d'humidité au plafond. Qui veut oublier ces nécessités, il meurt; toutes les pensées qui ont vécu dépendent de ces nécessités inférieures. Voilà donc nos ambitions rompues; mais les ambitions du guérisseur sont rompues aussi dans le chirurgien; cette virile réflexion, qui contemple enfin la nécessité extérieure, bien loin de tuer l'action, au contraire lui ouvre passage. Dès que l'eau et le vent sont des forces aveugles, je puis naviguer. D'où cette autre navigation politique, qui regarde aux besoins, aux outils, aux travaux, éléments aveugles, sans caprices, et qui ne trichent point. Et, en même temps, par cette nouvelle séparation de l'esprit et du corps, la volonté trouve ses armes et éprouve sa puissance. Un des termes éclaire l'autre, comme on le dit, et comme on le montre, mais abstraitement; au lieu que, dans chaque ordre de l'action, il faut trouver l'objet pur si l'on veut sauver l'esprit pur. D'où l'on comprend que nos sociologues mystiques sont au niveau des faiseurs de pluie. Au lieu que le moindre changement dans les conditions inférieures est comme un coup de rame dans l'eau; bien ou mal donné; mais la bonne traversée se fait par les mêmes lois que le naufrage, et n'en diffère, quant à l'action de l'homme, que par de très petits mouvements ou travaux, tous orientés par un esprit clairvoyant et retiré de peur.

29 juin 1929.

493

Si l'on manie les mots sans prudence, on peut bien dire qu'un fou est le plus sincère des hommes, et même le plus vrai; car, réduit à un état de passion pure, il tra-

duit tout ce qui le traverse, et exprime ingénument ce qu'il est. Toute opinion qui lui vient, il la croit vraie; toute affection, il la croit éternelle. Par cet abandon à tout, il est comme ouvert à tous les vents; il est tout. La Pythie des anciens temps était une sorte de folle, qui faisait la folle jusqu'à se rendre folle, ou bien qu'on rendait folle, et qu'on écoutait très sérieusement, d'après cette idée qu'elle formait alors un récepteur parfait, exprimant tout l'instant, et bien au-delà de notre maigre sagesse, qui toujours distingue et choisit. C'est par une vue du même genre que l'on observait les animaux, et surtout les oiseaux, évidemment portés ici et là par les vents et les saisons. L'instinct fut toujours divin et toujours devin. Et toutefois la Pythie était la mieux écoutée de toutes les bêtes, parce qu'elle proférait des mots humains. Mais, parce que tout y était ensemble, cette énigme était encore plus difficile à déchiffrer que l'instant total lui-même, l'instant du grand Univers.

Le sage est tout autre; il a juré de n'être que ce qu'il veut. Il choisit, ce qui est refuser. Il refuse d'être tout, et de tout dire à la fois. D'où ces merveilles, comme la pure suite des nombres, où l'homme attentif ne laisse pénétrer aucun événement. Mais aussi cette pure loi n'est la loi de rien; l'homme n'y retrouve que son propre décret. Ce qui ne va point sans méprises, dont le peuple rit. J'ai vu l'illustre Poincaré courir soudain après un tramway qu'il ne voulait point prendre; le conducteur tira la sonnette, le mathématicien revint à ce monde; et ce fut un moment ridicule. Thalès aussi fut moqué d'une servante, parce qu'il tomba dans une citerne; c'est qu'il pensait alors aux choses du ciel, ou peut-être aux triangles semblables. Socrate ne visait qu'à se connaître, entendez à connaître sa propre loi. Sur quoi on dit aisément, et même on prouve, qu'il est faux de choisir, et que, tout étant vrai ensemble, il faut penser tout ensemble.

Voilà donc deux extrêmes, et le poète est entre deux. Il veut être récepteur universel, mais sans perdre raison. C'est pourquoi il se règle, tout comme le savant, et se donne une loi. Mais, au rebours du savant, il se règle en son propre corps. Il se donne un rythme, de marche, de respiration, de cœur, en accord avec le moment total; mais un rythme juré. Il compte, et jure de bien compter. Même il jure de compenser ses cris selon le nombre; et,

suprême miracle, il s'impose de faire écho aux sonorités de hasard. Et c'est ainsi qu'il déclame une sorte de poème qui n'est point encore, monument tout en creux, en vide, en attente. Cette Pythie rusée se tend au monde comme une harpe; une harpe qui vibrera à toute traverse, mais sans laisser fléchir sa propre loi : c'est tout choisir d'avance, et en même temps ne rien choisir : c'est s'affirmer absolument et se livrer absolument. L'univers s'inscrivant sur cette surface sensible et raisonnable, il devient possible d'appliquer sur cette matière déjà ordonnée l'autre foi jurée, celle du sage, qui est de syntaxe et de bon sens. Regardant donc tout l'univers de reflet, à travers cette double grille du rythme constant et des mots voltigeants, il guette, il attend, il fixe au passage ces précieuses perspectives où tout paraît dans un éclair, tout ordonné et désordonné, vue éternelle de l'instant. Tels sont les nouveaux oracles, accords miraculeux de hasard et de raison, lisibles et illisibles, sans choix à force de choix et, par un obstiné refus, laissant entrer tout; enfin composant le naturel par un jeu d'interférences. Et la dure règle de ce jeu est que ce qui n'est point parfait n'est jamais passable.

1er août 1929.

494

Le maître du navire dirige la noire étrave à travers l'Océan, qui est tellement plus fort que lui; mais aussi il ne cesse d'observer, de ruser, de changer imperceptiblement ce grand système. Devant les forces étrangères, il sait vouloir; il trouve prise en ces résistances. Le même homme, s'il rumine sur quelque accueil qu'on lui a fait, sur quelque intrigue, sur quelque rivalité supposée, soit d'amour, soit d'ambition, navigue misérablement sur ses propres pensées. Il voit venir la vague; il goûte déjà l'eau saumâtre; il s'y jette bouche ouverte. Il sait très bien qu'un certain raisonnement le mettra au désespoir. Néanmoins il le cherche, il l'appelle; il attend d'être seul pour le parcourir encore et s'assurer qu'il n'y manque rien. Bien pis, il se met à la recherche des moindres circonstances; or il n'y a sans doute rien de plus fou que de

chercher des faits dans son esprit; les faits sont au dehors, et se connaissent par la résistance. Ici, en l'absence de l'objet, qu'est-ce qui mène cette ronde de nos inquiétudes, de nos soupçons, de nos regrets ? C'est la trace de coutume, qui toujours nous ramène dans les mêmes chemins; mais c'est aussi bien, je pense, une ivresse de persuader et un bonheur d'avoir raison; nous sommes à la fois plaideur, avocat, et juge. Ajoutons qu'il est naturel de croire plutôt ce que l'on craint. Voilà quelques-unes des causes qui font que nous sommes très mal armés contre les malheurs imaginaires. En vérité nous avons grand besoin du monde, qui a du moins cette vertu d'être ce qu'il est, et de ne point changer par nos raisonnements, ni par nos passions.

Nous devrions savoir que nous ne pouvons penser sérieusement ni utilement sans objet. J'aime qu'on représente le penseur les yeux ouverts et noué aux choses, comme Rodin a fait. Mais c'est une idée neuve. Combien pensent les yeux fermés! Combien pensent sans faire! Et pourtant le mathématicien lui-même ne cesse d'écrire ou de dessiner, inventant un objet fixe qui servira d'appui à ses pensées. Aussi ils peuvent laisser leurs travaux en suspens; le monde les leur garde; le monde est le seul gardien des pensées. L'homme heureux serait celui qui ne penserait que sur l'œuvre commencée. Mais les hommes méprisent communément cette partie de leurs pensées qui suit le travail de leurs mains. Ce qu'ils nomment leurs pensées, leurs chères pensées, ce sont leurs passions. Encore l'amour est-il mieux pourvu que la haine; car l'amour cherche son objet; au lieu que le propre de la haine est de s'éloigner le plus qu'elle peut de l'ennemi, et ainsi de le deviner et reconstruire dans la solitude. Nos ennemis sont des fantômes.

Bon. Mais quel remède ? D'abord savoir cela. Se répéter à soi une vérité bien commune, toujours oubliée, c'est que l'expérience imaginaire n'est nullement une expérience. On dit souvent qu'on ne peut rien penser de ce qu'on n'a point vu; mais c'est encore trop peu dire, car on ne peut rien penser que de ce qu'on voit et de ce qu'on touche. Si vous voulez former une idée d'architecte, voyez le terrain; et encore voyez-le. Toutes les pensées réelles sont nées au contact du monde. Les mêmes hommes, remarquez-le, dès qu'ils fermaient les yeux,

déraisonnaient avec bonheur, et on les croyait encore; cela explique notre confuse histoire. « Mais, dira quelqu'un, contre ces idées flottantes, n'avons-nous point quelque secours ? Peut-on écarter des pensées ? » Art précieux, art profondément caché. Nous avons coutume de lutter contre nos pensées comme si c'étaient des êtres; or c'est nous qui les pensons, qui les formons, qui les soutenons. Sans nous, elles ne pourraient rien contre nous. Bref, je crois qu'un refus de former l'idée désagréable en ôterait la force et le piquant. C'est le secret du frivole, secret non méprisable. La langue commune appelle éminemment esprit un refus du sérieux. Très sérieuse leçon.

20 août 1929.

495

L'école est une grande famille; l'école est une petite société; voilà des métaphores agréables, mais que l'expérience écrase aussitôt. Essayer de gouverner une classe selon la bienveillance propre au père de famille, qui compte avec raison sur des sentiments naturels et forts, vous verrez un beau tumulte. Et l'expérience inverse, qui consiste à vouloir instruire soi-même ses enfants, lorsque l'on a assez de science et de loisir pour l'essayer, est peut-être la pire de toutes. On aime à dire aussi que la famille est une petite société, et la société une grande famille. Essayez, d'après cela, de prendre votre fils comme employé ou apprenti, tout ira médiocrement, par un imprudent mélange des sentiments et des affaires. Mais faites l'autre expérience, qui consiste à confier votre fils à un patron qui soit votre ami, et qui jure de traiter votre fils comme son propre enfant; tout ira très mal, par ceci que le jeune homme espérera toujours un genre de pardon qu'il n'obtiendra jamais; c'est que la marche des affaires ou les travaux d'un métier ne permettent pas qu'on pardonne. Les choses ne pardonnent point; l'intention n'est plus comptée, ni le respect, ni l'amour. Quant à cet autre essai, qui consisterait à organiser l'école comme un petit État, il n'est guère tenté, et par des raisons

assez évidentes; il serait absurde de donner un brevet de fort en thème à toujours, ou de faire élire le meilleur d'après un ensemble de qualités, parce que l'art de plaire enferme la flatterie, l'intrigue, la force physique même, enfin des dons et des puissances que l'école doit subordonner aux vertus acquises. On sera donc conduit à des échecs par ces métaphores que l'on prend souvent pour des idées, et qui voudraient qu'une chose en soit une autre.

Par opposition, au contraire, on a chance de comprendre, et ces trois sociétés en sont un exemple. L'école n'est nullement une famille. Les sentiments n'y peuvent être comptés, parce qu'ils ne reposent point sur les fortes relations de la naissance et des premiers soins. Sans compter que l'uniformité des âges, qui est la loi de l'école, est évidemment exclue, par la nature même, de la famille. Il manque aussi à l'école le pouvoir médiateur de la mère, si nécessaire entre la faiblesse enfantine et la prompte colère du dompteur de chevaux. Et enfin, l'expérience continue des humbles nécessités, comme manger et dormir, se trouve écartée de l'école, qui n'a point à se nourrir elle-même, et qui est comme coupée des besoins et des travaux. Ces contrastes paraissent par les effets. Il serait scandaleux qu'un écolier voulût se faire valoir par des témoignages d'affection; cette nuance est très bien sentie, et, comme dit le maître, rien n'efface un barbarisme; mais s'il y mettait un cœur de père, il serait ridicule. Dès que l'écolier a trouvé le moyen d'infliger au maître une peine vraie, une peine de cœur, l'autorité est perdue.

L'école n'est pas une société; le travail producteur n'y est point reçu, ni la division du travail, ni l'entraide qui en résulte. Ainsi, la nécessité extérieure, humaine ou non, n'y pénètre point. L'école n'a pas plus à se défendre, comme il arrive à la nation, qu'à conquérir sa nourriture, comme toute famille le doit faire. Et c'est pourquoi on ne trouve à l'école ni situation acquise, ni rien qui ressemble au capital. Le premier en version n'a point d'avance ni de privilège pour l'essai suivant. Il se peut que la négation de l'avance et du privilège, que la suite de l'économie impose dans la société, soit proprement une idée scolaire. C'est que les travaux réels ne sont point des essais. L'erreur dans le ciment armé est tout autre chose qu'un

contresens dans une version. Le travail ne cesse de s'assurer contre l'imprudent, même bien doué, surtout bien doué; le fort en thème apprend cela fort vite, par une amère expérience; or, les rudes idées, mais amies par la nécessité comprise, préparent l'expérience et enlèvent l'amertume[a].

Quelle est donc la leçon de l'école ? C'est que l'école est une société naturelle qui diffère de celles que nous connaissons par ses conditions d'existence. Les sentiments qui se produisent entre le maître et l'élève sont assurément de très haute qualité; il importe beaucoup qu'on les distingue des autres sentiments. Il s'y trouve d'un côté l'admiration, qui est un goût du sublime et de l'autre une fraternité très haute, toute fondée en esprit, et qui égalise, dans l'action d'instruire celui qui sait et celui qui ignore. Heureux qui a éprouvé cette noblesse, la plus haute qui soit!

24 août 1929.

496

La Carrière de Beauchamp[1] sera un de nos grands livres, de ceux qui ne cessent point de nous remettre debout. On dira Nevil et Shrapnel comme on dit Meister, Besoukhof, Lévine, Jean Valjean, Myriel. Le commun secret de ces œuvres si différentes n'est pas facile à deviner. Je trouve en elles toutes une épaisseur, quelque chose qui ne va pas, des idées mal léchées, des parties opaques, une réflexion qui bute et des mouvements du corps humain qui ressemblent à ceux des plantes grimpantes, quoique plus vifs. Mais les ressemblances ne mènent à rien. Qu'est-ce qui est propre à ce *Beauchamp ?* Un marin, voilà ce qu'on y trouve, mais un marin sur terre.

Un marin regarde au loin, attendant les catastrophes tournoyantes après quoi tout revient à l'équilibre, et marchant sur l'obstacle fluide, qui soulève aussitôt l'audacieux, et le porte enfin où il veut aller. Or ce marin-ci est pris comme un arbre dans l'ordre tel quel des choses qui font montagnes et vallées, bornes, clôtures, chemins, coutumes, détours; et ainsi amarré sur les corps morts, il

tend encore sa voile. Comment gouverner si on ne se meut point ? Il lui manque l'élément perfide, le seul antagoniste peut-être qui soit à la mesure de la raison, et que la raison sache vaincre. Il est enlisé dans la bonne foi. Ce n'est pas l'éperon d'un navire qu'il lui faudrait, mais plutôt une charrue et des bœufs.

Le travail de mer est tout politique, et c'est de là que les réformateurs tirent leurs métaphores; car le danger est présent toujours, et le salut est de tous ensemble; d'où l'urgence, la discipline, la fausse manœuvre, le redressement; et enfin le plus savant au poste le plus haut. Le terrien voit défiler sans surprise ces métaphores navales, car rien ne bouge. À terre, ce n'est pas le projet qui fait la route; chacun tourne selon le mur; et les choses n'ont point de raison d'être, sinon qu'elles sont ici et non là. Il faut donc que le fait soit raison. Voilà ce qu'un marin ne peut point du tout comprendre.

Lévine, dans *Anna Karénine,* est le contraire d'un Beauchamp; il veut réformer, mais réformer comme on laboure; il ne veut point regarder plus loin que le bout du sillon. Beauchamp veut réformer comme on navigue. Folie. Change-t-on de place une allée de chênes ? On trouvera donc, plantés autour de Beauchamp, de ces produits agricoles, rabougris ou florissants, tous mobiles en leurs feuilles, solides en leurs troncs; hommes et femmes; femmes plus flexibles, mais non moins enracinées; car la femme du marin est terrienne. Quelqu'un disait qu'une femme ne sait pas être tout à fait radicale; le fils de la terre est pire, car il ne veut pas être radical; il craint de l'être; il ne voit point de place dans les cultures pour cette plante-là.

Mais voici une autre touche. Beauchamp est aimé; aimé autant que détesté, car la pensée plaît. Comme le vent fait remuer les feuilles et les jeunes branches; elles vont et reviennent, et cela n'avance point. Les hommes aussi approuvent de la tête; cela fait au radical un étrange cercle d'amis, car c'est respiration pour les arbres que d'aller et de revenir au vent; de même la pensée. Ce n'est jamais que le sel radical qui chasse l'ennui. Vous trouverez cette nuance de la curiosité et de l'amusement dans ce terrible lord, trompant même un profond amour pour ce neveu remuant. Il est ordinaire que l'amour se craigne lui-même, et assez pour souhaiter quelquefois que

l'objet aimé revienne de ses perfections à la commune médiocrité. Ainsi finissent les radicaux; leur pensée n'est plus que de l'esprit. Enracinés à leur tour, ils disent oui et non comme des arbres. Ce n'est pas ainsi que finit Beauchamp; mais il finit par cet intrépide courage; deux enfants imprudents tombent à l'eau; Beauchamp sauve l'un et se noie avec l'autre. Et cette conclusion, mal éclairée par quelques falots au bord d'un estuaire vaseux, fait une sorte de symbole impénétrable. Le monde s'oppose à l'esprit, mais non comme l'esprit voudrait.

1er octobre 1929.

497

C'est une vieille thèse, fortement soutenue, faiblement combattue, que les hommes n'agissent que par intérêt, n'aiment que par intérêt, ne haïssent que par intérêt. Les preuves, bonnes ou mauvaises, font ressortir simplement ceci, c'est que les philosophes n'ont guère de passions; et c'est en ce sens qu'ils sont étrangers au monde, jusqu'à entreprendre quelquefois de prouver que le monde existe. C'est que le monde n'entre pas moins, et sans permission, dans notre propre tourbillon, celui qui tourne en notre peau, que dans les tourbillons du vent et de l'eau. Qui sent cela et l'exprime, il est poète. Et si le poète réfléchissait à la manière du prosateur, jamais il n'irait supposer qu'un homme qui se venge a l'idée de se conserver. Un homme qui simplement agit, comme le pompier dans l'incendie ou l'aviateur dans la tempête, ne pense même point à se conserver. S'ils pensaient à se conserver, ils seraient spectateurs. Mais non. Ils sont eux-mêmes des tourbillons fort compliqués et de forme résistante; et, attaqués de toutes parts par la fumée, par le vent, par tous les diables du feu et de la tempête, ils ripostent selon leur forme, c'est-à-dire qu'ils jettent cette forme même dans le jeu, et se réjouissent s'ils la sauvent; mais d'abord ils l'exposent, ils la risquent, selon un étrange plaisir comme serait celui d'une ivresse lucide. Et ce héros est en tous; il n'y a qu'à observer une discussion, même de gram-

maire, pour entendre gronder l'orage humain. Dépense folle. Et pourquoi ? L'intérêt commanderait de ne jamais contredire, afin de ne jamais s'irriter; car tous les médecins vous diront que cela n'est point bon pour la santé. Aussi les vrais égoïstes sont admirablement froids. Mais combien y en a-t-il ? En avez-vous vu ?

Tout amour est prodigue; prodigue d'enthousiasmes et d'indignations. La haine, si intimement mêlée à l'amour qu'à peine l'en peut-on distinguer dans les paroxysmes, la haine mesure encore moins ses ressources et ses dépenses. La méthode de cette tempête tournoyante qu'est l'homme est toujours, comme on dit, de brûler une ville pour cuire un œuf. On dit bien que la guerre a réglé quelques petites questions; mais cette manière de régler est folle; les dépenses et les suites funestes ne sont même pas dénombrables. Et toujours est-il que ce n'était pas l'intérêt qui poussait le fantassin à l'assaut. Même les chefs, qui risquaient moins, ils participaient pourtant à une sorte de fureur de jeu; ils risquaient plutôt qu'ils ne calculaient.

Et, dans les jeux de la paix, j'aperçois encore des camps, des enjeux arbitraires, des buts qui ne sont désirables que parce que l'adversaire les garde, enfin la course, l'emportement, les cris, comme au ballon. Les novateurs ne savent pas bien où ils vont; et ils savent très bien qu'ils ne le savent pas. Mais ils jouent le jeu. Et quant aux résistants, on pourrait vouloir dire qu'ils sont prudents comme des escompteurs; car c'est leur rôle, on le sait, de conserver et de couvrir de leurs mains l'ordre tel quel; et cette thèse ne manque pas de preuves. Dans le fait ils ne cessent point, eux non plus, de faire pencher la barque par des mouvements inconsidérés. Ils font équipe, ils jouent le jeu. Cette monnaie, qu'ils juraient de sauver, comme ils travaillaient bien à la faire aller par le fond, du moment qu'il s'agissait de gagner la partie! Les intérêts publics ou privés ? Oubliés; absolument comme un vrai joueur de ballon ne compte pas une culotte déchirée. Cette générosité, qui s'est vue à plein dans la guerre, est l'âme de tous les plaisirs vifs. Au rebours, le calcul de l'intérêt est parfaitement ennuyeux. Il faut pourtant le faire. Et plût aux dieux que la politique fût d'intérêt toute! La démocratie avec son vote secret et ses pouvoirs révocables, voudrait bien

réduire les actions communes à la règle de l'intérêt bien entendu. Toujours est-il qu'elle n'y arrive point.

20 octobre 1929.

498

Je ne vois rien dans Platon qui ne suffise; et son dieu qui s'est retiré, laissant le monde à des lois sans reproche, et les hommes à faire leur destin, cela démêle assez bien nos plus tragiques aventures. Car la mécanique du monde est purement ce qu'elle est; elle ne nous veut ni bien ni mal. Simplement elle exécute nos décrets, de la même manière que la vague, le bateau et le gouvernail ensemble mettent le sceau de la nécessité aux moindres mouvements de l'homme. La pierre que j'ai lancée, disait un ancien, n'est plus en mon pouvoir; elle va comme toute pierre. Or, dans les actions qui changent l'homme, qui le rendent méchant, ingrat, ou soupçonneux, la même nécessité, quoique moins visible, nous entraîne souvent bien loin de nos vues. C'est ainsi que l'amour se trouve[a] à chaque moment sur le coupant du sabre; il faut choisir; et l'inflexible loi accomplit notre choix, comme fait la vague au pilote.

Qui choisit d'aimer, il fait un grand et beau choix; car il choisit de conduire ce qu'il aime à la plus haute perfection; et cette idée ne laisse point à balancer, comme on voudrait croire; il faut vouloir l'autre libre et heureux, c'est-à-dire se développant selon sa nature, sauvant sa forme, agissant et non subissant. Le nom même de Platon est resté attaché à cet amour généreux, bien vainement moqué. Ce qui est moqué, au contraire, c'est l'amour tyrannique, qui ne cesse de se nier lui-même, défaisant cette promesse de beauté dont il a garde, et observant la triste captive, en cet air irrespirable qu'il lui fait. Cette tristesse revient sur lui, par l'inflexible loi. Un des plus mystérieux parmi les romans de Balzac, c'est *Honorine,* nous fait voir une femme lentement assassinée par un dénouement trop peu attentif, et comme par le poids de cette forme mâle qui ne respecte point la personne. Ainsi va l'avide bonheur qui ne considère que soi, et qui se nie

à tout instant. La beauté est une énigme si on la prend comme un bien étranger et que l'on voudrait conquérir; et le tourment de la jalousie est sans doute de remarquer qu'on la déforme en la voulant saisir selon soi, non selon elle. Heureux au contraire celui qui la voit fleurir! Le bonheur de l'autre lui revient tout. Et c'est bien cela qu'il veut. Seulement il oublie aisément ce qu'il veut; il s'irrite, s'emporte et punit. C'est lui-même qu'il punit. Le malheur lui revient tout. Méchant, c'est méchéant, qui tombe mal.

L'amour est la première ambition, l'amour est l'ambition jeune. Les manœuvres du tyran, plus mûres, sont peut-être aussi plus claires à suivre. Car le tyran croit se contenter d'être craint; et, là-dessus, les sauvages maximes ne manquent pas. « Qu'ils me haïssent, soit! » Mais cet homme ne sait pas ce qu'il veut. Le tyran de Syracuse appelait Platon; cela est beau, de régner sur Platon; mais il faut aussi que Platon reste Platon. Bel esclave, certes; mais, s'il est esclave, ce n'est plus Platon. Le tyran veut faire cette conquête; conquête difficile. Platon ne me plaît à séduire que s'il est bien Platon; selon lui, non selon moi. S'il n'est pas le plus libre, s'il n'est pas soi selon son intime loi, qui est-ce que je tiens ? Ainsi, par la contrainte, je rabaisse au niveau de la chose cet homme précieux; je n'enchaîne qu'une ombre. Plus je le presse, plus il m'échappe. Il n'est pas d'homme peut-être que l'on ne réduise par le cachot; mais c'est détruire ce qui faisait le prix de l'homme. Je l'ai gagné, soit; mais si je l'ai corrompu, si j'ai faussé ses ressorts, qu'ai-je gagné ? Le fameux Frédéric voulait annexer aussi Voltaire; mais il ne le put; par une habitude de tyran, il forçait l'homme libre; ce qui lui semblait beau et rare, cela même il le tuait par la manière de prendre. Aussi retourna-t-il à son amer métier de régner et de mépriser. Or chacun est tyran et voudrait être roi. Il n'y a que la flatterie libre qui compte; et là-dessus tout homme est fort exigeant; mais c'est dire qu'il n'exige rien; telle est la loi des amitiés; et il me semble qu'elle explique aussi les amours.

Comment l'amour se change en haine, on peut le comprendre. Car, si le tyran ne peut forcer ce grand pouvoir qui défie le sien, il le voudra humilié; il s'efforcera de l'imaginer faible, esclave, déshonoré au-dedans. Quand

de tels souhaits ont pouvoir, les effets sont terribles. Platon sera mis aux fers. Les mêmes effets se remarquent dans l'amour. Car, si l'on juge trop lourde la charge d'admirer, on peut trouver une sorte de soulagement à mépriser, et même, si le moyen s'en rencontre, à avilir. Tel est l'autre choix, qui, par la loi inflexible, nous descendra au-dessous de toute prévision. Comme le tyran va désespérément à effacer et enfin à détruire cette liberté résistante, qui lui est injure, ainsi l'amoureux va désespérément à déformer l'être libre, fier et beau qui a sur lui tant de puissance; c'est vendre Platon. Ce genre de rage est plus commun qu'on n'ose l'avouer. Aussi les extravagances de ceux qu'on veut dire fous peuvent encore nous instruire, par une image grossie de nos passions; grossie, mais encore reconnaissable.

20 novembre 1929.

1930

499

La richesse n'obéit pas au législateur. Il n'y a rien dans le monde qui puisse être dit richesse si le travail ne s'y met. Dans cette sorte de composé chimique que l'on accumule, que l'on échange, et que l'on compte avec orgueil, dans ces biens, comme on les nomme énergiquement, il n'y a sans doute qu'un élément qui soit précieux, et c'est le travail. D'où l'on devait conclure que la guerre était ruineuse, pour le vainqueur comme pour le vaincu, pour les acteurs comme pour les fournisseurs, et, par répercussion, pour tous les habitants de la planète. Car, premièrement, dans une telle guerre, des millions d'hommes en leur vigueur s'emploient à détruire des biens de toute sorte; deuxièmement d'autres millions d'hommes s'emploient à produire des instruments de destruction; ainsi le travail dépense le principal de son effort contre lui-même; troisièmement il faut compter ce que tant d'hommes auraient pu produire; enfin des hommes sont tués, mutilés, épuisés. Un homme de grand jugement disait, aux premiers temps du cataclysme : « Quatre ans de guerre; trente ans de misère. » Mais l'œil humain ne s'arrête pas communément à ces choses; personne n'y croit.

La situation humaine est pressante, par cette consommation d'aliments, qui va toujours, et par l'usure continuelle des vêtements, abris, outils, machines. Que le travail cesse partout, et aussitôt la misère est partout. Franklin disait que la faim regarde par la fenêtre du travailleur, mais n'ose pas entrer. Cette situation est

aisément oubliée, lorsque tant d'hommes risquent leur vie au jeu. La puissance aussi étourdit, surtout quand elle s'emploie à détruire, car les effets en sont foudroyants. C'est pourquoi on s'amuse encore ensuite aux miracles de puissance; et nul n'imagine qu'une espèce qui vole par-dessus les océans puisse manquer de pain. Or cette remuante espèce ne manque pas exactement de pain. On ne sait même point dire de quoi elle manque. Il y a des centres de misère, il y a des remous qui vont et viennent. Une apparence de richesse se rassemble en certains points. Partout, et même dans la Russie des Soviets, le législateur fait merveille. En Allemagne, en France, en Angleterre, le crédit est restauré miraculeusement. Aux États-Unis d'Amérique, la prospérité s'organise et s'offre en modèle à l'univers. Et tout cela donne raison aux pilleurs d'épaves qui estiment que les crises d'honneur et de folie déplacent les richesses plutôt qu'elles ne les diminuent; et tous aiment à croire qu'on aura bientôt retrouvé, à force de produire intelligemment et ingénieusement, les millions de journées de travail qui ont été insoucieusement jetées au gouffre. Cela fait une belle apparence. On y veut croire, et il est sain d'espérer.

Mais on est ramené enfin à penser que dans ce monde humain si bien ajusté, toute perturbation doit produire ses effets à un centime près, comme ces vagues qui courent, murmurent, se brisent, contournent, reviennent. Les suites sont indirectes, sinueuses, méconnaissables. Nul ne voudrait croire que c'est encore la grande vague de la guerre qui vient de balayer tant de fortunes à la Bourse de New York[1]. Et qui verra toutes les causes ? Les signes, comme or et papier, attirent le regard. Et il est agréable de comprendre que l'accumulation des signes élève des fortunes imaginaires et une fièvre de jeu. Mais il y a pourtant quelque chose de réel en ce resserrement de dépenses, en cette prudence qui ferme les portefeuilles, en ces chômages qui en sont la suite paradoxale. Au vrai, ce ne peut être un ralentissement du travail qui suit de cette misère planante; mais plutôt il faut penser que le travail se réorganise d'après l'urgence des besoins, ce qui ne va pas sans bras croisés. L'opinion court, et achève de brouiller tout. Les industries de nécessité se trouvent aussi ralenties. Le détail déconcerte. Mais toujours est-il qu'en gros le monde entier

paie les dettes de guerre. À qui ? À soi-même. L'univers des hommes est débiteur envers lui-même de ce travail follement perdu. On demandait : « Qui paiera ces coups de soixante-quinze qui coûtent quatre-vingt francs l'un, et que l'on jette comme des pierres ? » Or il y a ici deux dettes bien différentes. Celui qui achète et dépense doit payer à celui qui vend et produit. Mais comme le produit est en pure perte, et encore détruit des hommes et des biens, il se creuse une autre dette par-dessous, que tous doivent à tous. L'homme était riche, il s'est appauvri. On a fait grand bruit de ces paiements qui déplacent les signes et promènent autour de la terre le doit et l'avoir. Ainsi a tourné vainement le Zeppelin autour de la planète, semant la fumée. On ne vit point de signes; on vit de travaux. Et la nécessité nous tire, de ses fils tellement embrouillés que qui dénoue ici noue là. Mais finalement nous devrons payer à nous-mêmes; et ce débiteur-là ne nous fera point grâce.

4 janvier 1930.

500

Lorsque quelqu'un dit, après tant d'autres, qu'il faut plaire aux enfants, et que c'est le vrai moyen de les instruire, on laisse passer. Mais je n'aime pas trop cette bouche en cœur, ni ce maître courtisan. J'ai rencontré, quand j'étais sur les bancs, un professeur assurément affectueux, et qui intéressait son jeune auditoire; je puis même dire que nous l'aimions. Or, il ne put jamais surmonter un certain désordre, qui résultait surtout, je m'en souviens très bien, de marques indiscrètes d'approbation. Et cela venait promptement au tumulte, par les forces de jeunesse, et par les lois de la foule, qui s'agite à la manière des éléments naturels. D'où j'ai tiré une sorte de règle de métier, c'est qu'il faut intéresser, j'en conviens, mais qu'il ne faut pas vouloir intéresser, et surtout qu'il ne faut pas montrer qu'on le veut. Cette règle est bonne aussi pour l'orateur; et dans tous les arts on la retrouve, bien qu'elle soit alors profondément cachée. L'acteur n'a-t-il pas pour métier de plaire ? Oui,

mais il y a plaire et plaire : et le difficile est d'amener les hommes à se plaire finalement à ce qui de premier abord ne plaît point.

Le métier de meneur d'hommes, à quelque degré qu'on le prenne, enferme plus d'une ruse. Ces acteurs qui inventèrent de jouer en tournant le dos au public, avaient trouvé, et peut-être par de petites raisons, qu'un certain air d'indifférence sert quelquefois à élever l'attention au niveau convenable, et à faire découvrir aux spectateurs un genre de plaisir qu'ils ne concevaient seulement pas. L'art du musicien, si j'ai bien écouté, ne commence pas par plaire, mais plutôt par forcer. Trop de flatterie d'abord dans le son, cela offense. Il y a aussi une architecture flatteuse, et un abus de roses en guirlandes. Je sens que l'homme est un animal fier et difficile. Et là-dessus, l'enfant est plus homme que l'homme. Un enfant gâté, c'est un enfant repu de flatteries et de plaisirs tout faits. Que veut-il donc, et que veut l'homme ? Il vise au difficile, non à l'agréable, et, s'il ne peut garder cette attitude d'homme, il veut qu'on l'y aide. Il pressent d'autres plaisirs que ceux qui coulent au niveau de ses lèvres; il veut d'abord se hausser jusqu'à apercevoir un autre paysage de plaisirs; enfin il veut qu'on l'élève; voilà un très beau mot.

Un très beau mot, dont l'enfant saisit très bien tout le sens, par ce mouvement naturel de croître qui est le sien. Au niveau de l'enfant, pensez-y, vous n'intéressez déjà que son être d'hier; il se rapetisse alors un peu, afin que vous puissiez lui plaire; mais gare au mépris. Ce qu'il y a de redoutable dans le mépris, c'est la part de mépris de soi qui y est, mépris de soi dépassé. Tel est le progrès de l'enfant; s'il le fait sans vous, vous n'êtes qu'amuseur. Et rien n'est plus méprisé que l'amuseur. « À cet enfant d'hier, se dit l'enfant, mes jeux suffisent bien. »

C'est pourquoi je ne crois pas trop à ces leçons amusantes qui sont comme la suite des jeux. Ce sont rêveries de braves gens qui n'ont pas appris le métier. Certes, il est mieux d'entrevoir les causes; mais le métier instruit plus rudement et rustiquement. La cloche ou le sifflet marquent la fin des jeux et le retour à un ordre plus sévère; et la pratique enseigne qu'il n'y faut point un insensible passage, mais au contraire un total changement,

et très marqué dans les apparences. L'attention est élevée d'un degré; elle ne cherche plus alors quelque plaisir à lécher, comme font les chiens; elle n'est plus gourmandise; elle est privation, patience, attente qui regarde au-dessus de soi. L'attention du chien n'est pas l'attention.

4 janvier 1930.

501

Que l'on maudisse la Russie des Soviets, du moment que l'on a pris parti pour les tyrans, cela est naturel; et même je ne méprise point. De temps en temps je relis *Le Pape* de Joseph de Maistre, ou quelque livre de ce style-là, afin de revoir l'ensemble des raisons très cohérentes qui se développent fortement dès que l'on considère la masse des travailleurs comme un ennemi capital. Mais qu'on juge cette même Russie d'après des erreurs trop visibles, quand on se dit soi-même ami du peuple, cela ne me paraît pas beau. Romain Rolland a fait entendre sur ce sujet une noble remontrance, en homme qui sait ce que fut notre Révolution, qui apprécie les difficultés, l'urgence, et enfin les sursauts de la force au travail sous l'éperon de l'intelligence seule. Ce sont des choses qu'il faut dire et redire.

La vengeance est, comme on dit, le plaisir des dieux; cela coûte très cher. Il y a un excès de misère, d'esclavage et d'injustice qui rompt enfin le lien des armées, si bien conçu, si bien noué, si coulant pour étrangler celui qui résiste. Il n'y a guère de chef qui n'ait éprouvé, aussi bien chez nous, cet amer sentiment de la haine reçue de mille regards qui n'ont pas peur. Et pour ma part je me suis guéri d'ambition par la seule vue des suites. Aussi j'estime enfantin qu'un pouvoir qui s'adore s'étonne de la révolte comme d'une injustice et d'une ingratitude. La révolte est un retour des forces, et je comprends que l'esclave y trouve d'abord son plaisir. Mais, après le grand nettoyage, il se trouve jeté en Utopie, non pas par le système de quelque rêveur, mais par la nécessité même; car, tout étant à refaire, il faut

ajuster à neuf les pièces de l'État, et d'après la raison; il n'y a point d'autre moyen, et c'est un effrayant moyen.

Il n'y a peut-être pas, dans les pays de santé passable, et où presque tout va de soi, un ministre qui use de sa raison cinq minutes par an. Bien plutôt il cherche des précédents et des arrangements, selon la coutume et d'après le moindre trouble possible. En notre relèvement financier on a vu à l'œuvre des moyens très simples, et qui n'étaient pas tirés d'un système. Le système, c'est la ruine. C'est la ruine, non pas seulement parce que les choses de société sont difficiles à connaître, mais parce qu'une constante application de la raison jette aussitôt dans un état de fatigue et d'irritation que la nature humaine ne peut porter. Le premier article d'un bréviaire du gouvernement, c'est une paresse héroïque.

Un pays qui a tout brisé, qui n'a plus que des hommes neufs et des lois neuves, se trouve condamné au travail de penser jour et nuit, et d'organiser toutes choses d'après un modèle conçu par l'intelligence. Telle est l'Utopie réelle, on pourrait dire l'Utopie pratique, non pas celle qui fut rêvée, mais celle qui s'impose; et c'est à peu près comme si un homme avait à régler par le calcul de la prévision tous les mouvements d'instinct par lesquels il se nourrit, se tient debout, respire, marche et parle. Nous avons connu ces choses au temps des assignats, mais autres; nous n'avions point cette multitude d'ingénieurs, ces mécanismes si promptement déréglés, ces abstraites communications, ce crédit à longue et rapide portée, cette presse, cette publicité, ces haut-parleurs, ces écrans à projections animées, qui, en étendant les moyens, grossissent les erreurs et offrent de dangereux remèdes. Il est effrayant de penser que des conseils de spécialistes délibèrent alors sur tout, que les pouvoirs règlent tout et surveillent tout; que la matière, qui est ici la masse humaine, est informe et à l'état de chaos; qu'il s'agit de créer, et que la vie, qui toujours mange, n'attend pas seulement une minute. Je ne sais par quel honneur, dont je serais bien fier si je l'avais mérité, je reçois les bulletins de propagande de la République soviétique. Cela est touchant et beau; cela est impossible, et cela est pourtant à demi réel. L'Utopie, c'est-à-dire l'organisation abstraite, touche presque terre; des peuples sauvages suivent sur l'écran les modèles

de leurs actions; tout un peuple est à l'école; tout est soumis à la méthode de Descartes; Descartes en aurait pris de l'épouvante; mais il ne s'agit pas d'avoir peur; il faut organiser à tout risque, et c'est aussi pressant que de manger. Jamais encore le génie humain ne s'est vu à une telle épreuve. La somme d'erreurs et d'injustices qui en peut résulter ne m'étonne point; j'admire plutôt la durée seule de l'état révolutionnaire comme la plus grande merveille que l'on ait vue.

11 janvier 1930.

502

J'étais amené à penser aux Soviets[a], et à l'honorable effort de tout régler par la raison. Ils ne peuvent faire autrement, ils sont embarqués; mais la connaissance de la nature humaine est pleine de pièges. On sait que le divorce est tellement facile là-bas, que c'est comme s'il n'y avait point de mariage; d'où le soin des enfants retombe à l'État. Quelqu'un disait : « C'est revenir à l'amour libre. » Or, réfléchissant là-dessus, je me disais que le mariage ainsi tempéré par le divorce, était bien au-dessous de l'amour libre. Car l'amour libre ne commence pas par penser à la rupture; il n'a pas tué d'abord l'espérance. Au lieu que, si la loi et les mœurs annoncent le divorce comme probable, on ne peut plus faire que le divorce ne soit pas dans la pensée dès le commencement; et c'est tuer l'amour; car l'amour qui pense qu'il finira n'est pas l'amour.

Mais, dira-t-on, si la nature humaine est ainsi faite, qu'y pouvons-nous ? Je demande alors si elle est ainsi faite, et comment on le sait. On saisira sur cet exemple le péril de légiférer scientifiquement. La science psychologique et la science médicale prises ensemble n'ont à m'offrir ici que des préjugés, fondés principalement sur l'étude des fous, des instables, des tristes, et en somme de ceux qui ne se gouvernent point. Tout sentiment a des éclipses et des points de fatigue; mais savoir si l'homme est plus vrai à ces moments-là qu'au contraire dans ses victoires de joie et ses reprises, c'est cela qui n'est pas facile. Spi-

noza donnerait comme un axiome, selon sa rude manière, que la faiblesse et la tristesse ne sont point notre force, et que c'est le bonheur qui est normal, entendez qui donne la règle. Cette vigoureuse pensée étonne; la pensée étonne; psychologues et médecins se défient de la pensée; ils ont commencé par faire ce divorce-là. Ils observent, et fort bien, ce qui arrive de l'homme quand l'homme se laisse glisser. Ils disent que l'homme est ainsi fait; je dirais plutôt que l'homme est ainsi défait. La maladie n'est point la règle. Quand on l'observerait neuf fois sur dix, elle ne serait toujours pas la règle. Quand la plupart des hommes seraient mutilés par quelque guerre pire que toutes les guerres, cela ne changerait pas l'homme. On ne peut définir l'homme par cette pluie de circonstances qui ne cessent de le diminuer et qui finissent par l'éliminer.

Mais voici où la psychologie apparaît comme la plus dangereuse des sciences. Que beaucoup d'hommes soient mutilés, cela ne change pas ceux qui ne le sont point. Au lieu que, dans l'ordre des sentiments, ce que l'on croit est bientôt vrai. Si vous écrivez dans la loi que l'amour est une illusion de courte durée, cela s'inscrira dans les pensées; car il n'y a rien de plus aisé que de penser mal de soi; c'est la pente, le choc des choses ne cesse de nous y porter. Le découragement se prend par persuasion. Si vous répétez à un enfant qu'il est sot, il sera sot; et je ne sais pas si un homme résolu résisterait longtemps à une conspiration de le juger sot. Et si je l'annihile par ce moyen, sera-t-il plus véritablement lui que si au contraire je lui ouvre crédit et confiance ? N'importe quel éducateur, s'il sait seulement le métier, aura à dire là-dessus. Et si un esprit libre se trouve en défiance devant ces idées, qu'il n'a point coutume de considérer, qu'il lise Comte. Voilà une forte tête, un esprit positif s'il en fut, un homme qui sait ce que c'est que méthode, expérience, et fait; mais le seul aussi que je sache, parmi les incrédules, qui se soit gardé de l'utopie. Aussi a-t-il d'étranges ennemis, ceux-là mêmes qu'il voulait pour amis; et, en revanche, il a d'étranges amis. Et qu'importe ? Cela n'a toujours pas changé une seule ligne de ses admirables ouvrages. N'écoutez donc point ce que l'on dit de lui, mais n'en croyez que lui-même[a]. Certes ce beau génie a connu l'amour et c'est ainsi qu'il a pu dire que les sentiments altruistes sont par eux-mêmes délicieux. Mais faute d'être

bien assuré de cela, on passe à côté de l'idée. On légifère mal et l'on obtient le contraire de l'effet cherché; il faut un genre d'audace pour connaître l'homme. Il fallait s'y fier, et régler le mariage selon l'amour.

22 février 1930.

503

L'esprit des fêtes publiques consiste dans un air d'égalité que chacun reçoit au visage. Si cela vous déplaît, restez chez vous. Mais vous perdez par cela même, et c'est justice, un grand renfort de joie, qui nous arrive de tant de visages. Et sans doute il n'y a rien de plus dans la fête que ce concert de joie; chacun annonce à l'autre que c'est fête. De là une égalité; car tous les messages de joie se valent; un visage heureux a puissance sur vous, et la foule heureuse encore plus. La forme humaine suffit bien; on ne lui demande pas ses titres. Les statues le prouvent assez; vous ne savez pas quel était le modèle du sculpteur, qui est devenu modèle pour vous, de joie, de sérieux, ou de douce mélancolie.

La puissance de la foule, et par la seule expression, s'affirmant ainsi les jours de fête, il fallait quelque effet de réflexion là-dessus, car la pensée ne chôme jamais, et quelque philosophie des fêtes, qui fût la fête des fêtes. Un essai donc, d'égalité, mais sans mesure; l'esprit de la fête devait ressortir en excès et grimace; comme un enfant qui plaît, et qui sait qu'il plaît; il faut qu'il mette tout le monde à quatre pattes. Tel est le sens du Carnaval, par qui l'ordre ennuyeux est renversé et moqué; au nom de la joie. Le principe de la moquerie ou comédie n'est peut-être pas tant dans le ridicule que dans une joyeuse humeur qui ne respecte rien; et parce qu'elle ne respecte rien, tout le sérieux et tout l'important est ridicule. Il y a certainement du Carnaval dans les grandes bouffonneries du genre Pourceaugnac, où il est clair que la gaîté est première, et ne garde point de mesure. Au reste le rire est convulsif; le rire se passe de permission. Et le personnage ridicule a grand-peine à garder sérieux; dans la rue, et non sur la scène, il rirait aussi, et serait heureux de rire;

nous voilà revenus à la fête des fêtes, qui ferme le cercle du comique, par ceci que Sganarelle rit de soi.

Le déguisement, qui est l'échange des insignes, c'est-à-dire du sérieux, n'est qu'une peinture violente ou un barbouillage de l'idée. L'ancien Carnaval allait à l'excès, par des traits sûrs, dont la seule esquisse fait encore toute la comédie peut-être.

J'admire que l'humanité pense si droit, sans jamais aucune faute. Les arts, ces grandes écritures, sont populaires; oui, même la musique. Le plus grand des musiciens ne dédaigne pas de puiser à la source commune; là est la miraculeuse convenance du chant aux viscères. Toutefois, et bien que la naïve musique fasse couler nos pensées comme l'eau, il y a toujours un peu de fatigue dans le sublime; et l'homme se lasse d'être tendu comme un tambour. Le rire est le remède héroïque. C'est pourquoi il y a toujours un rien de comédie qui regarde par-dessus l'épaule tragique. Le langage le dit bien, car le terme commun, pour désigner les arts du spectacle, gais ou tristes, ce n'est pas Tragédie, c'est Comédie.

Il y a une gaieté, dans les sentiments vifs, qui touche plus que la déclamation et l'invective. Shakespeare et Molière n'ont point manqué cette peinture de l'amour qui rit. Le fait est que l'amour sérieux irait bientôt à un genre de férocité. Mais l'être humain pense naturellement, selon une précision admirable; et la réflexion sur la réflexion va comme l'éclair, se sauvant du tragique par un mouvement de vivre. L'ennuyeux n'est pas aimé; tel est le secret des drames. Encore une fois le langage nous instruit; car il appelle esprit, c'est le plus beau des noms, ce pouvoir supérieur de se moquer, qui est toujours le signe d'un sérieux très menaçant. Il y a du Carnaval dans *Candide ;* chacun y est déguisé précisément en son propre personnage, ce qui fait une sorte de réflexion au troisième degré. Un peu de Carnaval aussi dans ces amours des valets, qui imitent les maîtres. Quant au vrai Carnaval, il n'est plus de ce temps-ci. Il y faut, à ce que je crois, un excès de tyrannie, de sérieux, d'inégalité, à quoi il réponde. La Grande Comédie suppose de grands pouvoirs.

8 mars 1930.

504

Le commun langage offre des nuances admirables. Lorsqu'on dit d'un homme qu'il a du bonheur, on n'entend pas qu'il est heureux parce qu'il réussit, mais plutôt qu'il réussit parce qu'il est heureux. Cet autre nom de la chance éclaire comme il faut une idée qui nous occupe tous, et que nous n'arrivons pas aisément à débrouiller. La chance, dans les jeux de hasard, est une notion absurde, par cette remarque décisive que le coup suivant ne dépend pas du précédent. Mais aussi l'idée de chance, ou de bonheur, n'est point naturelle dans les jeux de hasard; elle y est transportée de la vie même, et des affaires réelles, dans lesquelles elle se montre toujours; seulement, comme nous aimons à croire que nos bonheurs, et surtout nos malheurs, viennent de rencontre, c'est pour cela que nous croyons interroger le sort dans les jeux de pure rencontre.

Revenons à ce merveilleux langage, où toute sagesse est enfermée. Notre chance, c'est notre bonheur. Ce qui fait les suites favorables, dans les affaires réelles, c'est premièrement un visage qui porte la confiance, et qui la jette aux yeux. La vérité des présages se trouve toute rassemblée dans cette contagion d'homme à homme, dont les effets semblent merveilleux, parce que nous ne comptons jamais la confiance pour ce qu'elle vaut. Pour fendre une bûche, il faut premièrement croire qu'on la fendra. Le moindre doute arrête le coup. Cela ne veut pas dire que la confiance suffit à tout : il y a des nœuds plus forts que nous. Mais dans les choses faisables, et juste mesurées à notre puissance, il est clair que l'idée que nous n'allons pas réussir nous rend inférieurs. Et, dans l'exemple du coup de hache, on comprend très bien pourquoi. C'est que l'imagination n'est point une puissance d'esprit seulement; elle est dans nos muscles; elle consiste dans une esquisse de mouvement, dans un geste, dans une attitude. Or imaginer que le coup ne passera pas, c'est la même chose que l'arrêter. Il est vrai, physiologiquement vrai, dans cet exemple, que celui qui n'a pas confiance ne se bat pas avec toutes ses forces. Parce qu'il n'est pas heureux en espoir, il ne sera pas heureux dans le fait.

Nos coups de hache, dans les affaires humaines, sont étrangement compliqués; nous coopérons; nos succès dépendent de tous ceux qui travaillent avec nous. Et tous ces efforts, d'organisation, de publicité, d'économie, de simplification, de concordance, sont régis par la loi du bonheur. La confiance se communique, et la défiance aussi; d'innombrables coups de hache, si l'on peut dire, petits et grands, sont donnés à toute force sous l'idée que l'on va réussir, ou au contraire arrêtés et comme niés par l'idée qu'ils ne fendront pas la bûche. Une entreprise, et même très bien conçue, peut périr par la tristesse. Chacun peut observer, dans les grands magasins, de ces jours où les vendeurs portent sur le visage cette étrange annonce : « Aujourd'hui nous ne vendrons rien. » Ces prédictions muettes sont toujours vérifiées; le petit bonheur d'acheter, bonheur en espoir, se trouve gelé dans ce rigoureux climat. L'ennui décolore tout.

Peu d'hommes suivent jusqu'au détail ces causes si simples; mais chacun voit les effets, et apprend à les prévoir d'après l'annonce du visage humain. Aussi dites seulement : « Ce choix n'est pas heureux », tout le monde comprendra. Cette étonnante métaphore veut dire que celui qui a été choisi ne porte pas les signes du bonheur, et aussi que celui qui a choisi n'était pas content de lui-même; et toute cette humeur mêlée et échangée fait des affaires bouchées, sans jour et sans passage. Avez-vous bien pensé, au contraire, à ces combinaisons impossibles que certains hommes conduisent presque jusqu'au succès, seulement par cet espoir qu'ils ont et qu'ils communiquent ? On dira là-dessus que la raison rend triste, par tout prévoir. Raison courte, alors. Car c'est encore raison de comprendre ce que peut une atmosphère de confiance et de bonheur et de l'inscrire à l'actif. Et si l'on instituait, dans une grande entreprise, un bureau de bonne humeur, chargé d'entretenir le ton, les regards et les sourires, cela ne me semblerait pas plus ridicule qu'une surveillance organisée contre les voleurs.

Mars 1930.

505

Toutes les légendes sont vraies. Ce ne sont point des faits, ce sont des pensées. La légende de Jeanne d'Arc exprime que la guerre se fait par le bon sens et le courage, et que bon sens et courage sont souvent moins dans les têtes couronnées que dans l'humble exécutant, qui, lui, ne perd jamais de vue la fin réelle ni les moyens.

Au temps de la guerre des tranchées, lorsque les bataillons s'usaient à prendre ou à reprendre des positions où l'on ne pouvait rester, les acteurs et les témoins proches comprenaient très bien que de telles entreprises, sous la pluie, dans la boue, non assez préparées, non coordonnées, trop peu soutenues par l'armement, n'avançaient nullement l'heure de la victoire et de la paix. Le commandement, posté à trente kilomètres derrière, entendait les choses autrement. On voudrait, alors, que le pouvoir montrât quelques-unes des vertus qu'il exige de la plèbe combattante, et qu'il fût posté au bord de l'action, sur l'obstacle même, dans le péril même. Toutes choses impossibles; car le pouvoir perdrait, en cette position, le moyen de connaître beaucoup de circonstances ensemble et d'agir en même temps sur beaucoup de points. Le pouvoir ne peut connaître que par intermédiaires, ni ordonner que par sous-ordres, ni organiser et ravitailler que par bureaux et plans, choses qui veulent des toits, des lampes et la sécurité du moment. Et quant au souci que l'on remarque en tous les pouvoirs, de s'essayer, de se conserver, de s'accroître, on ne peut dire qu'il soit vain toujours, et l'exécutant n'en est pas juge. Qu'il y ait pourtant de l'excès, et qu'il soit bon que le conseil du subordonné remonte jusqu'au maître, et que la troupe boueuse trouve audience aux états-majors, c'est ce que personne ne niera.

L'entreprise de Jeanne d'Arc représente ce beau moment de l'obéissance où l'inférieur juge le supérieur, et le réveille à la perception claire des fins et des moyens. Ce roi qu'elle veut digne et qu'elle somme de commander selon l'attente populaire, c'est le pouvoir jugé. On déclame souvent contre l'égalité, comme s'il appartenait

à quelques-uns de connaître et d'ordonner, et aux autres d'exécuter, d'admirer, de remercier. La chose n'est pas si simple. Il n'y a pas tant de différence entre les hommes. Et, chose digne de remarque, celui-là même qui grossit ces différences et qui s'adore comme un dieu, perd aussitôt, par cela même, toute clairvoyance supérieure, et même le bon sens. Il n'y a pas de génie qui tienne contre l'orgueil. Écoutez Michel-Ange déjà vieux, et à qui on demandait où il pouvait bien aller, par un temps de neige : « Je vais, répondit-il, à l'école, afin d'apprendre quelque chose. » Cet esprit nu ne se rencontre qu'en ceux qui ont refusé de régner. Au pouvoir l'esprit s'habille, et le costume étouffe l'homme. C'est encore un lieu commun, et de légende, que le sage et le saint soient pauvres, errants, sans pouvoir. Mais ce n'est que légende; les écrivains ne s'avancent pas jusque-là; ce sont, au mieux, des ambitieux prudents qui espèrent bien gagner sur le marché et tromper, comme on dit, le diable.

La position d'un homme tout simple est donc de chercher un chef, et de n'en point trouver. Non qu'il ne fasse crédit au chef qui se présente; au contraire, l'homme du commun ne cesse de se fabriquer par l'imagination l'homme auquel il voudrait obéir. Savoir, patience, résolution, courage, simplicité, il lui prête tout. On raconte ce mot d'un homme de troupe à un camarade pourvu d'un galon tout neuf et qui s'excusait : « C'est bon. Tu es le chef. Commande; on t'obéira. » Ce grand jugement qui remonte, et qui porte le chef sur le pavois, est bien redoutable; le chef n'aime pas ce ton-là. Une égalité étonnante y est affirmée. Il ne naît peut-être pas un chef par mille ans qui puisse porter l'égalité. C'est pourquoi ce qu'ils appellent l'ordre est quelque chose qui est sans pensée. Tous les pouvoirs, dans le fait, sont craintifs et divisés, et comme cette pensée ne peut s'avouer elle-même, les pouvoirs se font mécaniques et écrasent le zèle. C'est ce qu'on a vu dans cette guerre, et dans toute guerre. Le supplice de Jeanne d'Arc, dont l'éternel Pilate va encore une fois se laver les mains, signifie donc quelque chose.

10 mai 1930.

506

Léviathan est étrangement bâti. Je lui vois un corps énorme et athlétique, également propre aux travaux de la force et de l'adresse; de noueuses mains, mais capables aussi de sculpter et de peindre; et en ce grand corps une admirable circulation de nourriture et de déchets. Entendez que ce grand corps est fait d'hommes de tous métiers, terrassiers et balayeurs, chimistes et physiciens, qui tous travaillent, savent très bien ce qu'ils savent, et le plus souvent savent ce qu'ils disent.

Au-dessus de ce corps puissant et équilibré, j'aperçois une toute petite tête qui parle continuellement de tout, et jamais ne dit rien. Elle parle de finance, et le banquier se moque; elle parle de traités et d'arrangements entre les nations, et le commerçant se moque, lui qui ne cesse de discuter, de promettre, d'exécuter, en rapport avec des hommes de toute langue et de tout climat. La même petite tête parle de police et d'ordre public, et le veilleur de nuit se moque. Elle parle de construire et de produire; alors l'entrepreneur rit tout à fait. Ne croyez pas que cette petite tête ne sache rien; il y a une chose qu'elle sait très bien faire, c'est parler en mangeant. Art charmant, qui dissimule très bien l'animal. Et en somme, les choses vont passablement, par la santé du grand corps, tant que cette petite tête n'exerce sur les mouvements et sur les travaux qu'une action imperceptible. Et c'est bien ainsi qu'un homme vit selon sa nature; car ses opinions ne changent guère sa manière de respirer, de digérer, de marcher ou courir, ni ses amours, ni son humeur. Et pourtant quelle proportion, dans l'individu, entre la tête et le corps! Quelle communication constante! Quelle modération des opinions par les travaux !

La tête de Léviathan est, relativement à son immense corps, bien plus petite; elle est aussi plus séparée, et comme portée par un cou de cigogne. Haut perchée donc, et habitée de grêles paroles. On la salue; on ne marchande point le respect à ce chef qui ne décide jamais.

Oui, cela va bien, jusqu'au jour où Léviathan doit se mouvoir d'ensemble contre quelque autre Léviathan. Les

petites têtes mènent d'abord la querelle comme elles mènent tout, sans savoir de quoi elles parlent. Ordre de colère est donné au grand corps et par cette petite tête qui ne ferait pas peur à un enfant. Et, dès que Léviathan se sent pris de colère, c'est merveille comme il regarde à sa petite tête. Comment autrement ? Le propre des passions est de donner importance aux pensées faibles. Et, parce que le grand corps exécute à merveille des ordres abstraits, chacun selon son métier maniant l'explosif, la machine, la pioche, ou l'arme, on voit, par les décrets de la petite tête, de terribles effets, dont la petite tête ne formait et ne forme nullement l'idée. « Ne pas reculer d'une semelle. Reprendre coûte que coûte le terrain perdu. Trouver des responsables, et les punir. » Ces ordres sont aériens, abstraits, impossibles; la petite tête se garde bien d'approcher un peu pour voir ce qui se passe, toujours retirée en quelque lieu paisible où elle puisse exercer son art favori, de parler en mangeant. Cependant les hommes de métier empoignent chacun leur outil, et piochent comme ils peuvent, de façon que les ordres impossibles prennent une réalité terrible, réalité que jamais la petite tête ne connaîtra. « Il faut savoir sacrifier vingt-cinq mille hommes », dit la petite tête. Cependant l'homme de métier, misérablement replié sous les décombres, ou s'efforçant de courir dans deux pieds de boue, essaie de faire de bon cœur le sacrifice de lui-même, et il trouve que c'est dur. Toute son attention s'emploie à rassembler ses forces et son courage pour un bond de deux mètres. Et l'on se demande pourquoi un tel régime prendrait fin. Les hommes arriveront-ils à se méfier de cette redoutable petite tête ?

17 mai 1930.

507

L'instituteur me demanda : « Qu'est-ce enfin que cette sociologie ? Quel est ce grand et dernier secret, et tel que, si on l'ignore, on ne sait rien de rien ? Ce ne sont pas quelques remarques sur les étranges opinions des sauvages qui peuvent porter cette ambition despotique. Où

vont-ils ? À changer la politique ? Mais dans quel sens ? À quelles fins ? Ou bien est-ce une mode qui passera ? »

Je lui répondis : « La sociologie est présentement un fanatisme. Comte a mis en place une grande idée, certes, qui est comme la physique de nos sentiments et de nos pensées, c'est que l'homme n'est homme que par la société des hommes, laquelle est autant naturelle et inévitable que le système solaire, avec lequel il nous faut bien tourner. Ces grandes vues accablent, si l'on n'est pas armé de science vraie. Comme on a adoré longtemps le soleil et la lune, on risque aussi, par premier mouvement, d'adorer la société. Il ne faut pas moins que l'esprit positif, progressivement formé par la série des sciences, astronomie, physique, biologie, pour dominer cette nécessité sociologique, si proche de nous, si intime, si émouvante. Par exemple, il ne manque pas d'esprits qui ont été écrasés par l'hérédité biologique. C'est qu'ils ne la connaissent pas bien. La physique et la chimie en apparence nous enseignent l'esclavage par une vue sommaire de ces grands tourbillons d'atomes qui nous emportent; en réalité ces sciences nous enseignent la puissance; et, comme dit Bacon, l'homme triomphe de la nature en lui obéissant. Mais il faut savoir bien, et correctement, et beaucoup, pour ne point tomber dans un désespoir physico-chimique. De même, et à plus forte raison, les études biologiques exigent un esprit fort, et déjà préparé. Celui qui sait réellement soigne et guérit. Celui qui ne sait qu'un peu s'épouvante, imagine qu'il a toutes les maladies, et voit des microbes partout. Encore bien mieux l'apprenti de sociologie prend peur de ce grand organisme, dont il n'est qu'une pauvre cellule. Au lieu d'essayer de comprendre, il prêche et déclame; c'est un prophète; c'est un vrai croyant.

— Ce qu'on lit de Durkheim, me dit l'instituteur, s'accorde assez bien à cette idée. Mais Comte lui-même n'était-il pas une sorte de mystique ou d'illuminé ?

— Sur Comte, lui répondis-je, il ne faut croire que Comte. Cela ne fait que dix volumes à lire, où tout est mis en place, et même la mystique vraie, par la vertu d'un savoir encyclopédique. Mais Comte lui-même a très clairement prévu ce que pouvait devenir la science nouvelle, si elle était livrée à de purs littérateurs. Qui n'est pas astronome, physicien et biologiste, ne le croyez jamais

quand il traite de sociologie. Sombre fatalisme; sombre fanatisme...

— Qui répond merveilleusement, si je ne me trompe, dit l'instituteur, à la tragique expérience de la grande guerre. Car les hommes y étaient aisément illuminés et désespérés, non sans un bonheur farouche et inhumain, surtout ceux qui, au lieu de faire, n'avaient qu'à penser et sentir. Et vous me faites penser que les sauvages, indigeste nourriture de nos sociologues, sont des fanatiques de ce genre-là, fous de tradition, de rumeur, d'imitation, d'opinion, et cela faute d'un savoir réel de toutes ces choses.

— Nous y voilà, lui dis-je. Il faut ici des yeux secs, un régime positif de l'esprit, et ne point du tout prêcher, ni se croire. Car s'il est dangereux de sentir les microbes et l'hérédité en son propre corps, il est plus dangereux encore de reconnaître, en son propre fanatisme, la présence et la puissance du monstre société. L'incrédulité est l'outil de toute science. Mais que peuvent ici nos sociologues mal préparés, qui croient l'astronomie et ne la savent point, qui croient la physique et ne la savent point ?

— Me voilà, dit-il, en défiance. Mais enfin si j'étais mis en demeure de dessiner une esquisse de la sociologie positive, n'y a-t-il point quelques autres règles de prudence ?

— Il y en a, lui répondis-je. Comte avait aperçu que l'esprit sociologique n'était autre que l'esprit d'ensemble; et cela revient à soutenir, contre toutes les tentations de l'étude spécialisée, qu'il n'y a qu'une société. L'objet propre du vrai sociologue, et ce qui donne un sens aux parties, aux détails, aux moments, c'est l'humanité même. Il est positif que notre science ne serait point ce qu'elle est sans Thalès, Ptolémée, Hipparque; que nos mœurs seraient autres sans la fameuse révolution qui partit de Judée et de Grèce; que nos lois seraient autres si Rome n'avait conquis la Gaule; ainsi nous ne sommes point fils seulement de cette terre-ci. Mais lisez Comte; vous verrez comme il écrit l'histoire. Et, quant aux sauvages, l'idée même du fétichisme, telle que le penseur positif l'a formée, et toujours selon la méthode comparative, éclairerait comme il faut leurs naïves croyances. Mais, hors de quelques fidèles qui n'ont point accès à nos chaires

publiques, Comte est oublié et renié. Il faut croire que l'esprit positif est encore le meilleur guide de l'humaine reconnaissance. »

24 mai 1930.

508

Tout est vrai dans un fou; car c'est pourtant vrai qu'il est fou. S'il croit voir courir des rats, c'est qu'il a les yeux malades, ou les nerfs, ou la cervelle. S'il sent des morsures de rats, c'est qu'il sent de vives douleurs, comme il arrive aux goutteux. Et peut-être faudrait-il dire qu'il n'arrive au fou rien de pis que ce qui nous arrive à tous dans la fièvre, ou seulement quand nous rêvons. La différence est en ceci que nous ne croyons point aveuglément ce qui se présente, au lieu que le fou croit tout. Le fou est un homme qui se croit. Par un mouvement brusque, par un jeu de lumière, il lui semble qu'une forme a passé d'un arbre à l'autre; au lieu de se méfier et d'y aller voir, il se demande qui cela peut être, et ce que veut cet insaisissable. Sa pensée est un roman assez bien conduit quelquefois; il y exerce même un esprit de sagacité, comme on voit en ceux qui, sans être fous à lier, donnent trop de place au soupçon et trop peu à la connaissance de ce qui est. Et en effet le fou se conduit assez raisonnablement pour un homme qui est entouré d'ennemis cachés, et dont il ne voit jamais que l'ombre fugitive; seulement il n'est pas entouré d'ennemis cachés; et, comme Montaigne aime à dire : « Il n'en est rien. » Avant de raisonner sur le réel, il faut regarder; c'est une idée de Stendhal. Et l'union des sentiments les plus vifs, et qui tromperaient aisément, avec un esprit qui sait se servir de ses yeux, c'est-à-dire douter de ce qui se montre, cela fait un artiste rare, qu'on ne se lasse point de lire; cela fait un homme. Avec toute l'incrédulité possible, garder la foi, voilà l'homme de l'avenir, l'homme qui sut dire : « Je serais compris dans cinquante ans. » Au contraire il faut dire d'un fou qu'à force de crédulité il a perdu la foi. Cette opposition fait un texte suffisant pour toutes nos pensées; qui démêle cela est bon conseiller et précieux ami. On bat les buis-

sons à chercher le grand secret de Stendhal; on l'aime, et puis on le repousse, et puis on veut se moquer; pour finir on l'aime.

Mais qu'est-ce donc ? C'est un homme à son poste d'homme, et fort attentif à son humaine situation. Entouré certes du monde, et même assez serré de ce rude compagnon, qui n'a point du tout d'égard; mais de bien plus près serré et touché par lui-même, et voyant toutes choses à travers soi, yeux brouillés, émotions, passions; mouvements de soi mélangés aux mouvements du monde, et qui font courir les dieux d'arbre en arbre, si l'on se croit. Mais il le sait. Pour une fois la mathématique, la mécanique, la physique, ont servi à autre chose qu'à fabriquer d'étonnantes et ennuyeuses machines. Pour une fois le progrès aveugle est revenu sur lui-même et s'est reconnu. Le progrès aux yeux ouverts, c'est la merveille de ce temps-ci. Ce que je crois voir, se dit l'homme, est mêlé de moi; il s'agit de défaire ce mélange. Le plus beau moment du héros stendhalien est quand il parle, comme Ulysse, à son propre cœur, mais mieux : « Je suis fou; je dois penser que tout ce que je suppose est faux. » Napoléon, son modèle, avait des parties de jugement; il savait bien dire : « Ce qui me plaît à croire est suspect. » Par cette précaution, on arrive à percevoir les signes réels; on arrive à un degré admirable de confiance. Mais cela n'entre point en nos ajusteurs de sagesse, qui font des serrures pour d'autres. Et quel avantage en ce savoir-faire, s'ils croient ce qui leur plaît, ou seulement ce qui les touche ? En leurs équations ils ne croient rien; ils font l'enquête bien exacte et le recensement : mais s'ils sont candidats à l'Académie, ils croient tout. Le premier fripon conduit leurs pensées, si seulement il sait flatter. Aussi ces crédules sont-ils rongés de doutes, c'est-à-dire guéris d'un flatteur par un autre flatteur. Il fallait douter par connaissance de soi, non par expérience des flatteurs; mais c'est la difficile école, et même ignorée; d'où vient que le mot de critique a pris un sens étrange et détourné. Critique veut dire séparation ou distinction.

Mai 1930.

509

Jamais je ne dirai que le redoutable dictateur[1] est fou. C'est trop simplifier; c'est traiter trop légèrement ses propres pensées. Si l'animal humain, tel qu'il est bâti, n'était dangereux que dans deux ou trois fous, on s'en garderait bien aisément, et l'on n'y penserait guère. Je crois, au contraire, que l'ivresse du pouvoir est aussi puissante sur tous que l'ivresse du vin. La sagesse est de ne point boire.

Le moyen de force, c'est notre vie même, qui broie et assimile. L'homme vit de briser, d'écraser, de tuer, d'épouvanter. Regardez comment il se rend maître du cheval et du chien. Il est vrai que nous ne sommes pas des chiens et des chevaux; nous voulons des égards. Il y a une expression assurée, féroce et joyeuse en même temps, que nous disons inhumaine; mais je suis persuadé qu'un chien ou un cheval y reconnaîtrait le visage de l'homme, le maître. Il n'y a pas deux manières d'être le maître. Ne frappez pas à demi, ne laissez pas paraître le plus faible signe de la justice. Non; ou alors abdiquez. Vous n'êtes plus le maître. Vous êtes un égal devant des égaux; vous êtes chargé d'une certaine fonction; vous expliquez vos actes; vous en rendez compte. Où n'est pas la férocité, l'égalité se montre aussitôt.

L'ambitieux n'a que deux chemins, il me semble. Ou bien il veut instruire et persuader, il cherche des égaux, il a plaisir à leur rendre les armes. Tel fut Socrate, exerçant, certes, une puissance sans mesure, mais fondée sur la même puissance supposée, reconnue, éveillée en l'autre. L'homme supérieur se reconnaît aussitôt à cette simplicité qui pose les armes, à cette totale absence de prétention et de crainte, à ce refus de régner. Si, au contraire, on prend le parti de régner, il faut savoir ce qu'on veut; il faut écraser ce qui résiste; il faut se monter à ce degré où l'on n'a plus de crainte ni de doute. Le pouvoir militaire, dans les années qui furent à lui, a fait voir ce genre de majesté, toujours suivie de la violence comme de son ombre. Maurois a peint les militaires en y mettant toute la grâce possible; il n'a pas tout dit, mais il n'a pourtant pas menti.

Il faut voir ce qui arrive quand un imbécile d'infirmier s'avise d'être familier un peu avec le charmant colonel Bramble. En quelques paroles choisies, l'état de terreur est rétabli entre le chef et le subordonné, comme un espace libre et déblayé, comme un champ d'autorité comparable au champ magnétique. Il le faut; ou bien il faut discuter, parler en égal; persuader, c'est abdiquer. Il n'y a qu'un visage de tyran, et chacun sait très bien être tyran, dès qu'il le peut. Je pense même plus, car je crains aussi bien le tyran en moi-même; dès que le tyran peut être tyran, rien d'autre au monde ne l'intéresse plus. Et c'est pourquoi le tyran est sot; quand il aurait toutes les ressources du génie, il est sot; il doit l'être; il doit à sa propre majesté d'être sot. Vouloir avoir raison, c'est se démettre de tout pouvoir. Je connais la question; je fus esclave; c'est la bonne place pour s'instruire. J'ai étudié le tyran comme on étudie les forces naturelles. J'ai manié un petit tyran; petit, mais je dépendais de lui. J'ai très bien saisi que les moments d'égalité n'étaient que des jeux et des badinages.

Quant à l'aveuglement, c'est une grâce d'état. Toute force est aveugle. Non pas par ces raisons faibles qu'on se plaît à former, d'un homme enivré de flatteries et d'applaudissements. Non. Il faut dire que toute force croit en elle-même. Si un homme imagine qu'il est vaincu, cela même est faiblesse et commencement de mort. De telles pensées sont écartées; bien mieux, coulées à fond. L'audacieux pense le succès et ne pense rien d'autre. Celui qui entreprend de franchir l'Atlantique sur son avion, se voit volant, surmontant, triomphant; il ne peut se voir autre. Et sans doute le moindre trou d'air ou tourbillon anéantira cette folle audace; vous n'aurez plus qu'un homme blessé, épuisé, gémissant; c'est vite fait; mais l'entreprise imaginée n'enferme jamais rien de pareil. L'homme sain n'imagine que des victoires; il se voit triomphant; il se voit éternel. Moi-même, qui me sens menacé, je me vois aussitôt vainqueur; je vois le matamore vaincu. Un bon coup de matraque me mettrait à l'hôpital, et esclave de tout, mais trop tard. C'est par justice que je serai prudent; ce n'est point par prudence que je serai juste, ne comptez point là-dessus.

14 juin 1930.

510

Les passions sont comme la peſte et le typhus. Cessez de les combattre, elles reviennent. Tout plaideur croit avoir raison; s'il perd, il se croit victime; il déclame contre les puissances inhumaines qui l'ont dépouillé de son bien; son premier mouvement eſt de force. Or, qu'il rassemble une petite armée, rien n'assure qu'une foule d'hommes misérables, inoccupés, avides de désordre et de pillage, ne prendront pas parti pour lui; les mécontents pourront bien s'y joindre; et peut-être aussi ces hommes vifs qui jugent du droit par le courage. Le désordre et le massacre iront fort loin, par les meilleurs et par les pires. Dès qu'il y a deux partis en armes, il n'y a plus de bon sens. Ces maux sont en nous, dans ce paquet de muscles et de nerfs, si prompt à déraisonner, et même dans cette tête ingénieuse, qui plaide si bien pour nos folies. Les moyens de force, même au service de la juſtice, effacent la juſtice.

Contre l'agitation première, contre le premier coup de poing, il faut une force irrésiſtible, qui agisse par la masse, qui soit assurée d'elle-même, bien ordonnée, bien disciplinée, de façon qu'elle ne forme point de passions, ni de pensées folles. L'idéal du policier, c'eſt un bloc de muscles imperturbable, ſtrict sur les ordres, et qui ne prenne jamais parti. Je ne crois pas qu'une société d'hommes puisse vivre en paix sans ce mur d'hommes, qui fasse digue contre les querelles. Il y a toujours de la bonne foi dans les querelles; et c'eſt par là qu'elles sont difficiles à apaiser. Je conçois les amis de la juſtice divisés en deux camps, menant les uns contre les autres une terrible guerre. Encore je ne compte point les fureurs et les paniques d'une foule, et les folles opinions qui en peuvent résulter. Il nous vient d'outre-mer quelquefois des récits de nègres brûlés vifs; d'où nous voulons conclure trop vite que les blancs de ce pays-là sont encore à demi sauvages. Supposons un crime atroce, supposons une police faible, ou qui prenne parti, supposons un premier coup de bélier contre la porte d'une prison. Dickens raconte, en son *Barnabé Rudge,* une terrible

émeute de Londres, dont les premières causes étaient ridicules. Un tumulte ne peut être raisonnable. Mais, pour bien comprendre cela, il faut connaître le mécanisme des passions; par simple impression, les hommes se tromperont toujours sur eux-mêmes. Un homme qui n'est pas en colère est aisément persuadé qu'il ne sera jamais en colère.

D'après ces remarques, on peut comprendre les institutions de police, et cet ordre en marche qui est comme l'image de notre sagesse. On peut comprendre l'obéissance passive et les sentiments du chef, responsable des manœuvres de police, et lui-même soumis. Comme un cristal se forme et s'augmente d'après un premier encastrement des petites parties, ainsi tout pouvoir cristallise d'après la fonction de police, qui est la plus importante et la plus résistante. Tout pouvoir s'organise selon l'ordre militaire, qui sera toujours son modèle bien-aimé. On voit les effets, on les subit, on s'en effraie; il serait mieux de les comprendre. La tyrannie est toute formée, toute rangée, toute prête, autour de son impérissable centre. Ce que Stendhal appelle la haine impuissante est ici aussi peu raisonnable que l'amour aveugle, et non moins dangereux. Le citoyen n'a pour lui que la connaissance de ces choses, qui sont comme des forces naturelles, et la ruse clairvoyante qui en doit résulter. L'abus de pouvoir est naturel, et donc continuel, et suppose, si l'on veut s'en protéger, une habile résistance. Un exemple ? Les bulletins de vote radicaux étaient une arme lente, silencieuse, paisible, irrésistible. Remarquez que les bulletins socialistes peuvent produire le même effet, car les mots n'importent pas tant. Mais chacun, il me semble, peut prévoir aussi un genre de fautes, irréparable.

21 juin 1930.

511

Rien n'est plus dangereux qu'une idée, quand on n'a qu'une idée[1]; j'ai vu courir la plus meurtrière de toutes les idées; l'enseignement n'en est pas encore tout à fait purgé. Il s'agit d'une théologie nouvelle qui a ses fana-

tiques et ses martyrs. Un nouveau dieu, qui est la source des dieux. Et en même temps un dieu qui parle, qui ordonne, qui récompense, qui punit; un dieu que l'on touche de la main, un dieu sensible au cœur; un dieu qu'il est doux et enivrant d'aimer; qu'il est amer de ne pas aimer. Un dieu qui pardonne des années d'oubli pour un mouvement de sacrifice; un dieu qui se réjouit plus d'une brebis retrouvée que de tout le peuple bêlant fidèle à l'étable. Mais qu'est-ce que c'est ?

C'est la société même, sans laquelle l'homme n'est rien et ne serait rien. À force d'étudier les religions primitives, les sociologues ont fini par trouver qu'il n'y avait jamais eu d'autre religion que ce culte, que l'on rend à la société dans les fêtes et cérémonies. Et ils ont nommé effervescence cette agitation qui s'entretient d'elle-même, et par laquelle chacun des citoyens participe à l'âme commune. Dès que le citoyen se trouve dans cet état de grâce et de communion, il ne se soucie plus des petites misères; tout lui est tonique; il ose tout; il se sent dieu lui-même. Il n'hésite plus sur les raisons de vivre; la société en effervescence lui verse un bonheur plus enivrant que le vin. Comment voulez-vous qu'il n'invente pas alors quelque invisible dieu, dont il croit sentir la miraculeuse présence ? Mais cette théologie est abstraite et froide; le sociologue rétablit le dieu en sa vraie substance, qui est la société elle-même; c'est ainsi qu'il interprète les anciens cultes et les naïves croyances; c'est ainsi qu'il explique la décadence des religions qui n'ont plus qu'un objet idéal; c'est ainsi qu'il nous fait constater la renaissance de la religion primitive, sous d'autres noms, mais avec ses vrais croyants, ses martyrs, ses inquisiteurs.

Le fanatisme, si étrange et même si peu concevable lorsqu'on le sépare de ses racines, redevient un fait humain de première importance, devant qui les problèmes de la justice, de la sagesse, et de l'humaine destinée ne pèsent plus rien. Aimer le dieu, vivre en lui et pour lui, mourir pour lui, ne jamais le juger, ne jamais douter, voilà le destin de l'homme et la perfection de l'homme.

Seulement il n'y peut arriver tout seul; tout seul il comprend bien tout ce que je viens d'écrire, qui n'est qu'un cours de Sorbonne; mais il ne fait pas l'expérience. Il ne se soumet pas à l'effervescence, il n'entretient pas, par des exercices continuels, cet état de transport et

d'enthousiasme qui élève l'homme au-dessus de lui-même. Il n'est pas pratiquant. Il sait peut-être; il ne croit pas. Or, qu'y a-t-il en cette solitude de l'homme ainsi éloigné ou exilé du dieu ? Des idées; d'autres idées; un pénible travail par lequel les pouvoirs et la société même sont mis en jugement; des scrupules sans fin concernant la justice, l'égalité, la richesse, le travail. Un mécontent. Un jugeur. Et il en est de cette religion comme de toutes les autres; elle se croit en droit de forcer et pousser les gens pour leur bien, et de les sauver malgré eux. À quoi l'on arrivera par une éducation bien conduite et une répression sans faiblesse. Et de quel droit serait-on faible quand on est médecin et quand on est sûr du remède ?

Cette effrayante idée se montre dans les crises. Après quoi l'esprit humain revient à l'équilibre, par la considération d'autres idées, quelques-unes inférieures, quelques-unes supérieures à celle-là. Mais ce que je ne crois pas qu'on ait jamais vu encore, c'est, hors de tout danger, et comme pour essayer l'instrument, la mise en expérience, dans une sorte de laboratoire, de cette doctrine explosive, par une technique de l'effervescence entretenue, renouvelée, exaspérée, fouettée à tour de bras. Et voilà ce qui arrive quand on laisse courir une idée toute seule.

5 juillet 1930.

512

Il y a deux ans à peine on allait encore en Amérique pour y apprendre le secret de ce mouvement accéléré de production et de dépense, qui donnait prospérité, concorde et puissance. Mais la roue tourne vite. Toutefois, de même qu'il faut bien user les chapeaux de l'an passé, on trouve encore des arriérés qui veulent nous faire honte d'un faible nombre d'appels téléphoniques par tête d'habitant. Dès qu'un homme qui travaille de ses mains a son auto, son phonographe, son téléphone et son sans-fil, il semble que tout doit marcher. Pourtant non, cela ne semble même pas, si ce n'est à ce genre d'avare alerte et prodigue, qui cherche un bon placement. La

Chambre introuvable de notre temps serait composée de ces gens-là.

Dans les beaux temps de la bicyclette, puis de l'automobile, on doublait son capital en un an si l'on prêtait son argent à un habile mécanicien. Le mécanicien était content aussi, et l'ouvrier d'usine aussi. Les gros salaires endorment les syndicats, et font des acheteurs qui ne marchandent pas. Ainsi s'esquissait dans l'esprit de l'avare alerte et fin dîneur un système économique étourdissant, fondé sur le désir et sur la consommation de l'inutile. On comprend bien que ce n'est pas l'agriculture qui donne ce genre de rentes et ce genre de salaires. D'où ces discours de l'avare prodigue, qui remplacent maintenant ceux de l'avare prudent; un peu tard; mode qui retarde. Car la dégringolade des systèmes de prospérité accélérée va elle-même un peu vite, il me semble. Ce ciel abstrait des trusts, des machines et de la rationalisation se charge bientôt de nuées, comme un air tremblant et surchauffé; la foudre tombe; la foule s'abrite; étrange nettoyage de ces rues vernies comme des dessus de meubles.

Ce n'est pas la première fois que nos Désirs pensants se trompent; ce n'est pas la dernière. Et cette confusion des idées, si bien payée, a de grandes conséquences. La guerre, notamment, y est liée; car chacun comprend que le mirage de la victoire est capable de faire durer un peu la folle industrie; et, dans le fond, dès que l'on espère échapper à la sévère loi des échanges, la conquête est le vrai moyen de s'enrichir. C'est pourquoi je puis prévoir, sans me tromper d'un cheveu, les opinions politiques et même religieuses de cet avare prodigue qui, partant du centre, a envahi la droite et corrompt présentement la gauche. Mais il faudrait juger par les causes. Et qui donc écrira de nouveau le *Télémaque ?* Qui fera le tableau d'une Salente sans téléphones et d'abord sans avions ?

C'est difficile; d'abord parce que l'on trouve une nuée d'adversaires dans tous les camps; surtout parce que l'on trouve l'adversaire en soi-même; les obscurités de doctrine ne manquent pas, et le carnet de chèques parle fort. Je pense qu'on pourrait commencer par se donner le spectacle d'une société évidemment impossible, où les fabrications de luxe occuperaient tous les travailleurs. Ainsi reparaîtraient dans l'esprit l'ordre et l'urgence des

besoins, c'est-à-dire le vrai portrait de l'homme. L'homme mange, fait ses ordures, dort, s'abrite; cet humble ménage, s'il vit seul, occupe presque tout son temps. La société, qui est toujours une sorte de rationalisation, a permis de gagner beaucoup là-dessus. Sans injustice, ou bien par l'injustice même ? C'est ce qu'il faudrait examiner d'abord. Et secondement faire très sérieusement le compte des machines, et des journées de travail qu'elles détournent. Combien de coups de pioche ou de marteau pour une station de télégraphie sans fil ? Combien de tartines de pain pour une conversation au téléphone ? Combien d'hommes attelés à cette brillante automobile ? Mais le plus difficile est sans doute de bien comprendre comment l'industrie la moins utile est, par sa nature même, celle qui promet les plus gros profits, sans doute parce qu'il n'y a que le besoin strict qui ait sa mesure. D'où l'on comprendrait que la chasse usuraire conduit à un régime économique d'abord brillant, et bientôt croulant, et à la guerre par la déception. Je résumerais toutes ces choses en disant que l'édifice économique doit ressembler à l'homme tout nu, et offrir comme lui une large base de nature et un étroit clocher de fantaisie.

1er août 1930.

513

Dans le genre immense de ceux qui écrivent, je distinguerais deux espèces, dont l'une n'est pas bien assurée du monde; car, disent-ils, je ne connais, à bien regarder, que moi-même et mes propres rêves; les autres hommes ne sont d'abord qu'en moi; les choses ne sont d'abord qu'en moi. Ce sont de subtils discours, mais qui ne passent point la rampe; et c'est très bien fait, car ils s'appliquent à prouver qu'on ne peut passer la rampe. L'acteur parle à des ombres en lui; il joue sa pièce pour lui-même. L'auditeur moyen n'aperçoit aucun lien entre ce genre de pensées et ses propres affaires, si fortement accrochées aux choses réelles. En ces rêveurs, fermés sur soi, qu'ils soient romanciers, poètes, ou politiques, même

quand j'y trouve des idées, des sentiments, et l'art d'écrire ou de parler, je remarque qu'il manque l'efficace, et le pied sur la terre.

Les forts, au contraire, qui sont l'autre espèce, sont dans le monde premièrement; leurs pensées sont des fruits de la terre. Le ciel, la terre, la saison, le près et le loin, et selon l'ordre de ces choses invincibles, tout leur est présent. Ici et maintenant, comme d'un poste de guet, ils forment des idées éternelles, mais à la rencontre et marquées de rencontre. Le vrai poète, comme Gœthe le savait, est tout de circonstance; et entendez ce mot en son plein sens, la situation cosmique que nous n'avons point faite, ni voulue, ni prévue, et qui nous tient. Elle tient tous les hommes, direz-vous; mais l'espèce des rêveurs n'est tenue que par l'estomac; c'est par la pensée qu'il faut être tenu. Penser le monde, et ne penser rien d'autre, c'est la règle la plus cachée. Le génie, ici, décide au lieu de discuter.

On peut discuter, et on finit par gagner, même contre Berkeley et ses innombrables disciples, qui croient avoir prouvé que chacun de nous est en prison dans ses propres pensées, comme dans ses propres impressions. Mais on perd bien du temps. J'aime mieux saisir sur le fait, et aussi bien en moi-même, cette étrange méthode qui voudrait prouver l'existence, au lieu d'aller voir ce qui en est. Méthode de fou; le fou raisonne très bien, et se prouve à lui-même que ses ennemis se sont réunis à tel jour, et ont dit ceci ou cela, car le fou est même sûr des paroles. Seulement il n'en est rien; ce n'est pas ainsi. Ne riez pas trop vite du fou; tous les passionnés inventent le fait; ils se prouvent à eux-mêmes que la situation est telle ou telle. Nous cédons tous à cette manie de deviner ce qui est, au lieu de constater. Or, quelle chance y a-t-il pour que notre petit raisonnement coïncide avec ce grand coup de dés à chaque instant, que l'univers nous jette au nez ? Les politiques ne cessent de prédire; et une des plus puissantes passions, qui est cachée dans toutes, nous porte à admirer et à aimer qu'une prédiction se réalise. On prédit l'éclipse à une seconde près; mais cela ne devrait point nous tourner la tête; car s'il y aura ou non des nuages, on ne peut pas le prédire deux heures d'avance. Encore bien mieux, pour la politique et pour les finances, les prophètes nous font rire. Nous font rire si nous regardons

bien; mais il est vrai qu'en changeant un peu l'événement et un peu la prédiction, on arrive à une sorte d'histoire des prophètes qui est peut-être l'histoire.

Notre état d'homme ne permet point une telle sécurité, même à l'égard du malheur, mais plutôt les événements sont comme les vagues de la mer; et l'habile pilote manœuvre sur l'événement. Napoléon, dans l'exercice de son art propre, s'efforçait même, comme il le fait entendre, de nier directement le séduisant moyen de prévoir, en se disant : « Cela est vraisemblable et cela me plaît; donc cela est faux. » Cette disposition revient à être au monde, et à savoir ce que c'est que le monde. Et à l'opposé se trouve la méthode des rêveurs, qui toujours essaie de nous conduire du raisonnement à l'événement. Tous les songe-creux se ressemblent, car c'est toujours vouloir prouver le monde.

1er septembre 1930.

514

Après toute défaite il y a un Déroulède. Ce n'est pas difficile à comprendre; et ce sursaut contre l'esclavage est honorable; on devrait l'honorer. Il est seulement un peu étonnant de voir que ceux-là mêmes qui sont le plus capables chez nous de ce genre d'enthousiasme sont aussi ceux qui sont le moins disposés à le comprendre chez d'autres. Aveuglement incroyable; bourdonnement de guêpes irritées. À chaque fois le vainqueur se croit magnanime et se croit trompé. À chaque fois le vaincu se croit humilié. L'un est fier de sa force, comme si le nombre, qui seul donne force, était un grand titre. L'autre rougit de n'avoir pas été le plus fort. Comme si ces choses n'étaient pas pesées à la balance d'or du grand Jupiter! Le sort des armes, en dépit des ambitions, des espérances, du courage, finalement dépend d'un poids de chair humaine. Les héros n'y peuvent rien changer; ils l'ont toujours su; ils l'ont toujours dit. Il n'y a qu'un rhéteur de théâtre qui, le pied sur la terre conquise ou reconquise, ose dire à la force que la force ne reprendra jamais ce que la force a donné. Un Napoléon n'oserait

point cette puérile parole : « Vainqueur une fois, vainqueur toujours. » Aucun combattant ne peut penser cela.

Clemenceau ne l'aurait pas dit. C'est qu'il voyait la dure loi des armes comme elle est. Certes il était bâti pour en abuser dans le moment, ce qui est gagner un peu de temps. Mais comment l'ivresse même de la force n'éclairerait-elle pas un avenir difficile, et les inévitables retours de la fortune ? Quel homme de force, et aux yeux de qui les idées ne sont agissantes que par les intérêts, quel homme de guerre pourrait croire que les alliances seront éternelles, et que la roue va cesser de tourner ? L'histoire n'enseigne que la chute des victorieux. Et la raison même la plus hébétée devrait comprendre que les positions de force changeront comme de grandes vagues, le creux venant après la crête, et toute rupture d'équilibre en annonçant une autre, compensatrice. Comme un joueur, par cela même qu'il a gagné, comprend qu'il peut perdre, de même le conquérant joue un jeu désespéré. Plus il frappe, mieux il forge ses ennemis. Napoléon s'est élevé haut et vite; il est tombé de haut et vite.

Mais nous ne sommes pas Napoléon. Vaincus d'abord, attaqués ensuite, nous avons, comme malgré nous, repris position de vainqueurs; on nous y a forcés. Accordons cela. Voyez-vous, pouvez-vous concevoir, que les lois de la force en soient changées ? Nos aveuglés le disent eux-mêmes, car ils disent tout : « Ne comptons que sur la force »; alors qu'ils doivent dire aussi : « Comptons sur le droit; le droit ne peut être vaincu. » Ainsi le droit nous donnera les alliances et les corps d'armée ? Raisonnement d'enfant. Ce que donne la force, la force l'ôtera. Nous sommes dans la position d'un joueur qui vient de gagner. La sagesse est de ne plus jouer.

Ne plus jouer ? Le pouvons-nous ? Le jeu de la force ne demande point permission. Il fallait descendre de cette instable position, et, comme le génie de Wilson l'avait senti, travailler à égaliser le gain et la perte, niveler de toute façon le terrain des forces, et, autant qu'il se pouvait, ne point laisser de vaincus. C'était soumettre au droit les règlements de la force; au droit, c'est-à-dire à l'arbitre; car nul n'est juge en sa propre cause. Cette idée a paru; elle a noblement parlé; elle s'est soutenue contre un mouvement enragé. Elle est populaire chez nous. Je crois qu'elle l'est partout. Mais elle ne trouve point pas-

sage. C'est que tout ce qui gouverne et administre, à l'exception d'un seul homme, est contre. Nous sommes victimes de joueurs passionnés qui ne veulent pas savoir où ils vont. Ils ne sont pas le nombre, mais ils ont pour eux l'importance et le bruit. C'est à peu près de même en Allemagne, et c'est miracle que ce ne soit pas pire. Il s'agit de savoir si Français et Allemands vont reconnaître enfin la position, la force réelle et les intentions de leurs véritables ennemis.

4 octobre 1930.

515

C'est le temps du souvenir, et le souvenir est pieux; c'est pourquoi l'âge d'or paraît en nos rêveries. Pourquoi le souvenir conserve ce qui est beau et grand, et laisse le laid et le petit? Cela n'est que physiologie peut-être. Il est pénible de craindre et de haïr, car c'est vivre petitement et en esclave; c'est se savoir faible; et au contraire, le sentiment d'admirer est sain. Aussi, quand les êtres sont sortis du cercle de nos intérêts, naturellement nous les voyons beaux. La légende est tonique, et bonne à respirer. Telle est la loi des commémorations; les affections vives y ajoutent encore quelque chose; il n'y a point d'autre pitié envers les morts que de penser bien d'eux; prier pour eux signifie justement cela, et les mythes sont sans reproche. Je demande que les fautes des morts soient pardonnées; c'est d'abord soi-même les pardonner, et par là tout est fait; les morts sont élevés dans la gloire, et peuplent le paradis de l'âge d'or. L'enfer est moins naturel; on le promet à ceux qui vivent encore, mais cette promesse n'est pas tenue. Au pis, la mort les efface.

Par ce jeu de l'imagination et par ce jeu des amours volontaires, nous nous trouvons précédés d'une foule de héros et de demi-dieux. Tous saints, la fête elle-même le dit, puisque la Toussaint est la fête de tous les morts. Chacun pense l'époque héroïque. Le noble imagine de très grands nobles, et le notaire imagine de très grands notaires; le militaire remonte à Napoléon, à Turenne, à

César, et se voit petit; l'ouvrier dit qu'on ne sait plus travailler, et le syndiqué dit qu'on ne sait plus se dévouer. Tous conviennent que les intérêts et les besoins mènent maintenant le monde. Peu savent reconnaître en tous les temps un mélange de grandes idées et de petites ambitions; peu avoueraient que le besoin de manger et de dormir était le plus fort en César comme en tout homme. Le fait est que les héros n'ont plus ni faim, ni soif, ni fatigue; et c'est d'après cette supposition que l'histoire populaire est inventée. Homère dit : « Il est rare que les fils soient meilleurs que leurs pères; la plupart sont pires. » Voilà une touchante idée, mais qui nous persuade aussi que tout va de mal en pis; à cette pensée la triste saison nous incline. Croyez bien que l'homme a trouvé tout seul de se mettre à genoux, de se mépriser lui-même, et de prier pour les morts.

Ce qui est digne de remarque, c'est que le progrès est assuré par cela même; seulement on n'en sait rien; cette source est cachée. Il est pourtant clair que l'ancêtre et le héros, objet réel de tout culte, sont meilleurs que nous, et sont même meilleurs pour nous qu'ils ne furent jamais en leur vie réelle. Car ils étaient soumis, comme nous sommes, à cette loi de fer, que le besoin inférieur, quoique méprisable, est pourtant irrésistible; le plus grand serment ne tiendra pas un homme quarante-huit heures sans dormir. Mais cela, que nous ne pouvons oublier de nous, nous l'oublions d'eux. Ainsi nous imitons des modèles qui n'ont jamais existé. « Les morts gouvernent les vivants »; cette grande parole de Comte signifie que les morts sont nos rois, et dignes de l'être. Il n'y a que de grands morts, parce que les morts ne sont que des esprits. Et que seraient-ils d'autre ? En vain nous essayons de greffer nos vices et nos faiblesses sur ces tiges coupées de la terre. Et toujours est-il évident que notre pensée se forme de lire, ce qui est prendre conseil des Immortels. Nous, nous ne sommes que matière; eux, ils ne sont qu'esprit. Et l'esprit ne cesse de croître, car le peuple des morts ne cesse pas de se recruter.

C'est pourquoi Comte dit aussi : « le poids croissant des morts »; et il l'entend en ce sens que les morts sont plus sages que nous. Ils nous assiègent tous, les uns par le courage, les autres par l'intelligence, les autres par la justice et la tempérance. Et, si peu que ces âmes appuient

sur nos actions, cette faible pression de tant de modèles ne peut manquer d'élever la foule des hommes un peu au-dessus d'elle-même. Ainsi par l'idée imaginaire d'une décadence, un progrès réel se fait tout doucement. Tel est l'effet de ce culte des morts, dont il faut le remarquer, les animaux n'ont pas le moindre souci.

1er novembre 1930.

516

La morale plaît d'abord comme chose tempérée et de juste milieu; mais elle ouvre soudain des chausse-trapes. Il est raisonnable et il est presque toujours facile de se priver d'un plaisir en vue d'éviter une peine. Toutefois cette précaution ne mérite le nom de vertu que si l'on résiste à la nature. Si la nature ne vous pousse que trop, au contraire, à vous priver de tout par crainte de manquer ou de souffrir, il est raisonnable de se risquer un peu, et de se donner une sorte d'insouciance par raison. Ce gouvernement de soi, toujours à contre-pente, qui triomphe tantôt d'imprudence et tantôt de prudence, c'est déjà sagesse. Mais il faut avouer que ce que l'on sacrifie est d'abord peu de chose, et que la récompense ne manque guère.

C'est sagesse un peu plus haute de ne point flatter les puissants. Mais il faut encore remarquer ici que si l'on est rebelle par entraînement de nature, ce n'est plus vertu. Il peut arriver que l'envie ou seulement l'humeur donne une contrefaçon de la franchise. C'est en celui qui naturellement n'aime point à déplaire que la franchise est belle. Ainsi une politique de précaution à l'égard de soi-même conduit à chercher des raisons d'être mécontent quand on est trop disposé à approuver tout; et, au contraire, quand on se sent tourner à l'aigre, à chercher des raisons d'être content[a]. On se garde par ce moyen de tous les genres d'emportement et d'excès. Tout homme cherche plus ou moins cet équilibre, et cela ne va point non plus sans récompense. Ainsi la morale est bonne fille, en somme.

Quelquefois les risques se montrent et la vie du sage

devient soudainement très difficile. Il suffit d'un tyran bien résolu pour que la simple franchise soit cruellement punie. Nous ne sommes plus au temps où le tyran faisait voir le taureau d'airain rougi au feu, dans lequel on enfermait ceux qui refusaient de mentir. Toutefois on peut encore payer de misère, pour soi et les siens, un témoignage selon le vrai. Et ce qui me paraît remarquable, dans ces situations difficiles, c'est que la grande voix de la peur, parce qu'elle est alors reconnue, éclaire la conscience, à ne s'y pas tromper. Plus la peur nous saisit, plus elle a d'empire, plus aussi il est évident qu'il n'y faut point céder. Et voilà ce qui explique que beaucoup d'hommes, incapables de petites vertus, en fassent voir souvent de grandes et d'inébranlables devant l'épreuve. Mais enfin je ne vous souhaite pas d'avoir à choisir entre un faux témoignage et une vie misérable.

Je souhaite que vous n'ayez pas à rendre, et au vu d'une pièce que vous êtes seul à connaître, une fortune que vous considériez comme vôtre, et à laquelle vous étiez accoutumé. Balzac a représenté deux héros de ce genre, dans les nouvelles qui ont pour titres *L'Interdiction* et *Madame Firmiani*. Vous direz que les problèmes ne se posent ainsi que dans les romans. Je ne sais. La morale nous guette peut-être au prochain coin de rue. Trois hommes contre un, un brutal contre un enfant, une femme renversée et à demi étranglée qui appelle, vous voilà sommé d'être un héros. Ou bien entre en scène un fou armé, qu'il faut maîtriser tout de suite, vous êtes seul peut-être à pouvoir l'essayer. Et, même si vous n'êtes pas seul, ne devez-vous point aider les autres ? Au reste, la guerre exige bien plus. Et c'est une condition dure quelquefois de ne pouvoir se permettre de céder à la peur, comme font les animaux. Mais il faut être bien fort, et bien sûr de soi, pour ne point courir à l'épreuve. Et il faut avoir une provision de petites vertus si l'on veut n'être point dupe des grandes.

Cette femme qui jeta son gant au milieu des lions, afin d'affirmer son pouvoir, jouait tranquillement sur l'honneur de son chevalier. Je suppose qu'il alla chercher le gant, et que depuis il méprisa parfaitement la dame. Tel est à peu près le jugement d'un fantassin qui revient de la guerre, mais il a commencé par y aller. Évidemment, chacun devrait chercher quelque précaution de

sagesse contre cette vertu-là, par un froid mépris, peut-être, des exploiteurs d'héroïsme; mais les héros sont jeunes et prompts. Que du moins les vétérans n'oublient pas de mépriser.

22 novembre 1930.

517

N'a pas peur qui veut. Si on pouvait avoir peur à volonté, ou autrement dit par raison, ce ne serait plus peur. La peur est absurde; elle monte du ventre et de l'estomac; elle exprime l'inquiétude bien naturelle d'un homme qui ne se sent plus maître de ses mouvements. Je comprends qu'on ait peur en auto ou en avion, dans le moment où l'on s'aperçoit que les effets ne répondent plus à ce qu'on voulait. Mais encore faut-il ramener la peur aux limites de notre propre corps, où elle est toute. Tant que c'est seulement la machine de fer ou de bois qui est déréglée, on cherche, on essaie, on n'a pas peur. Mais quand on sent que la main est folle, ou le pied, voilà la peur; et c'est surtout l'annonce de ces choses qui est peur; par exemple le tremblement, ou les ondes chaudes et froides qui indiquent une chasse du sang; ou encore la révolution d'entrailles, signe que le sang se réfugie là; ces mouvements de nos liquides sont des indicateurs d'un mouvement de panique dans les muscles; et il n'est rien de pire que si nous sentons que cette émeute en nous s'accroît par la seule connaissance que nous en avons. Le remède, comme je disais, se trouve dans une action que l'on sait faire. Autrement je conseille à l'oisif par force de faire l'oisif, c'est-à-dire de prendre la position la plus molle et la plus couchée, comme s'il se disposait au sommeil; c'est suivre le conseil du fauteuil anglais.

Ne comptez pas sur la peur. Vous n'en ferez pas une vertu. Un cheval qui rue fait peur quelquefois, quoique l'on soit à distance; mais un cheval qui ne bouge pas, on passe derrière, où pourtant il y a péril de mort. Et celui qui connaît le danger, et qui voit l'imprudent, peut bien bondir dans sa propre peau, ne sachant que faire, et ainsi éprouver la peur, et la communiquer à l'imprudent. La

peur nous est donnée plus vite par le visage humain que par le danger même. Les foules ont de terribles peurs; il s'y trouve beaucoup d'hommes courageux, mais qui sont hors de leur métier. On m'a conté qu'un aviateur assez téméraire n'aimait pas trop l'état de passager; c'est qu'il voulait conduire et ne pouvait. « Plus haut, criait-il bien inutilement, par Dieu volez plus haut. » La marchandise vulgaire est plus sage; elle fait son plan de Bourse, ou calcule un prix de revient; ou bien elle somnole, par le conseil du fauteuil.

Nul n'a peur de la guerre. Les déclamations viennent plutôt d'une colère contre un parti. Il se peut bien que les passions politiques fassent toute la guerre. Ceux qui aiment la guerre, je vois bien ce que c'est; ils aiment leur pouvoir, et l'égalité les fait grincer. Je n'oublie pas l'autre espèce des guerriers, ceux qui subissent l'inégalité, sans en être bien fiers. Un homme libre est à ceux-là comme un reproche. Ils voudraient que tous leurs frères soient lécheurs de bottes. Hélas! nous le fûmes. Ces grandes colères contre l'étranger ne sont point naturelles; regardez mieux; c'est colère contre ceux qui contredisent, contre ceux qui ne veulent point servir; colère de maître ou colère d'esclave; la seconde plus honorable, et donc plus dangereuse. Le fait est que la guerre, dès qu'elle se donne des raisons, relève à la fois le maître et l'esclave. La peur ne joue nullement dans ces redoutables mouvements; c'est l'orgueil qui joue. Dès qu'il y a deux partis, l'un d'eux est pour la guerre; et il s'en vante; l'autre est pour la paix, et ne s'en vante pas assez; surtout l'ambitieux, dans ce second parti, est fort gêné de son personnage; il voudrait aussi une épée, seulement une toute petite épée.

Novembre 1930.

518

Le régime des castes est théocratique. Le culte y règle toutes les actions. D'où l'on pourrait conclure que les pensées y étaient tournées vers le haut; mais c'est ce que je ne crois point du tout. Il faut considérer les anciens métiers comme des merveilles adorées. Les procédés de

l'agriculteur, du dompteur de bêtes, du presseur de fromages, choses purement techniques, non expliquées, ne pouvaient être transmis que par une pieuse imitation. L'apprentissage qui ne peut aller sans respect, s'accordait très bien avec la filiation. L'enfant imite tout de son père, le geste, les mouvements du visage, le son de la voix; il s'applique depuis ses premiers ans à cette ressemblance, qui est bien nommée piété filiale. Cette fidélité est d'autant plus honorée que l'on sent mieux le prix de ces sorcelleries diverses qui assurent l'homme contre la faim, le froid, les bêtes féroces, et tous les autres dangers. Est méprisé, haï, maudit, celui qui change la moindre chose aux gestes, aux paroles, à l'air même du visage. Le métier est sacré et rituel. C'est par les motifs inférieurs, ou besoins, toujours pressants, toujours puissants sur les pensées, c'est par là que tout est sacré dans les sociétés les plus misérables. J'ai vu des colères fanatiques, et j'ai entendu des malédictions réelles, du père au fils, pour une barge de blé qui penchait.

Ce genre[a] d'indignation et cette majesté vengeresse se retrouvent dans tous les métiers, et explique les corporations, plus profondément religieuses qu'elles ne croyaient. Il y a dans Stevenson un mot de marin qui a de la portée; il a tué un de ses camarades après dispute, il regarde le cadavre, et dit : « D'ailleurs ce n'était pas un marin. » D'après ces traits survivants, on peut juger du fanatisme propre au régime des castes, où le métier est héréditaire. On ne s'étonne plus de ces rites qui couvrent toute la vie, et qui règlent les aliments de la caste, la manière de tuer et de faire cuire, le vase même dans lequel on boit. L'infraction, même involontaire, même de nécessité, est un crime contre le métier, une offense à l'homme, une diminution de puissance. Il est connu que la plus ancienne des religions est le culte des ancêtres. Il est clair pour l'incrédule que c'est le geste qui fait le dieu. Tout ce qui est défendu par coutume, et qui est dans les muscles, fait que l'on croit toucher une puissance invisible. C'est par là que le régime des castes est théocratique, et non point par le gouvernement de prêtres astrologues; ces prêtres forment une caste, par l'hérédité des métiers; mais ils ne sont pas plus prêtres que le laboureur ou le meneur de taureaux. L'universel fétichisme est la pensée même, dans cette période si peu connue où se

firent les grandes inventions, le feu, le blé, le moulin, la vache, le chien.

Il est bien remarquable que les animaux, même les plus industrieux et les mieux policés, n'aient ni temples, ni dieux, ni fétiches. Aussi, faut-il prononcer, selon la pensée de Comte, encore mal comprise, qu'ils ne forment point de sociétés. Le lien social n'est pas d'un métier à l'autre, mais du passé au présent dans chaque métier. Ce qui est humain, c'est que le sacré passe avant l'utile. Devant une puissance imaginaire, l'action s'arrête; et voilà sans doute la première pensée, qui a ainsi pour contenu l'inexplicable. Cet empire de l'invisible sur le visible rend compte assez bien du lent progrès de nos sciences, toujours en lutte contre d'énormes erreurs, toutes théologiques, et appuyées au fond sur l'autorité du père de famille. Il est très vrai que la religion est à la base de l'édifice humain; mais l'orgueil de pouvoir, joint à la peur de manquer, enfin la double passion du vieillard, est encore jointe aujourd'hui à l'esprit de religion par les liens secrets. On sait que l'industrie de ces temps-ci nous range sous le gouvernement des avares; la ploutocratie signifie cela. Par ce détour, dont les chemins physiologiques sont profondément cachés, le progrès même des sciences nous ramène aux anciens dieux. Le raisonnement bien payé est plus sincère qu'on ne croit; ce n'est qu'un raccourci.

6 décembre 1930.

519

Parce que la peur est la plus commune et la plus humiliante de toutes les passions, le courage est, de toutes les vertus, la plus estimée. L'enfant, qui a presque continuellement peur, et encore plus qu'il ne dit, admire dans ses rêveries les hommes qui osent; il ne se fie qu'à eux; il se tient tant qu'il peut dans leur ombre; il les imite; il s'habille comme eux, parle comme eux, attendant et espérant l'âge viril où il pourra penser comme eux. Cet âge venant, le jeune homme découvre que les actions réputées dangereuses sont beaucoup moins difficiles à

entreprendre que celles qui l'effrayaient quand il était enfant, comme de rester dans le noir et le silence, ou se trouver seul dans un petit bois où rien ne se montre. Un petit paysan est plein de résolution contre une vache, qui est bien plus forte que lui; mais il craint le couvert, les ombres, les bruits nocturnes; à bien regarder, il craint sa propre peur. Il fait sur lui-même la plus étonnante expérience, c'est qu'un danger bien clair par raison est peu de chose à côté d'une grande peur sans aucune raison. La physiologie explique très bien pourquoi la peur sans raison s'accroît d'elle-même jusqu'à une sorte de folie; car il ne s'offre rien, alors, qui puisse occuper les muscles et les discipliner. Quand après cela l'enfant d'hier se trouve formé par ses aînés à entreprendre une action risquée, il la trouve facile; et, dans le fait, elle est toujours facile au commencement. Sans compter que l'agitation diffuse de la première peur se retrouve en enthousiasme quand l'action délivre le cœur. C'est ainsi que l'homme a navigué et a conquis; c'est ainsi maintenant qu'il vole au-dessus des océans.

Une autre peur, mêlée d'amour et de respect, est celle qu'il a des sorciers et des sorcières, qui sont les gens d'âge, et qui exercent un pouvoir inexplicable, simplement par leurs yeux froids, leurs traits durs, et l'indifférence qu'ils font voir devant les ombres, les souffles et tous les dangers impalpables. Tout secours vient d'eux; mais ils comprennent si étrangement ce qu'on leur dit, et leurs raisons d'affirmer, de nier, de louer, de blâmer sont si cachées, qu'ils répandent devant eux une autre sorte de terreur qui est la timidité. Un jeune homme a bien plus de peur devant le juge du baccalauréat que sur une machine roulante qui fait du cent à l'heure. Et pourtant qu'est-ce qu'un examen manqué à côté de jambes rompues et de poitrine défoncée ? Seulement la peur a ses comptes qui lui sont propres; elle évalue toujours le risque d'après l'émotion. L'enfant rêve d'un temps à venir, où il saura rompre l'enchantement des sorciers et des sorcières. Or, ce temps vient souvent plus vite qu'on ne l'espérait. Le jeune homme qui revient de la guerre est sorcier et magicien à son tour; et les sorciers et les sorcières d'âge, par des raisons faciles à comprendre, sont devant lui comme de petits enfants. Le vieux est tout obéissant, et c'est le fils maintenant qui raconte.

L'ivresse d'oser et d'avoir osé étant telle, et la gloire étant de toutes les choses du monde la plus belle, il faut compter sur une morale déformée comme sont déformés nos visages dans des miroirs courbes. Le courage l'emporte de loin sur les autres vertus, et même il les efface. Que voulez-vous que fassent les destructions, les pillages et les morts aux yeux d'un homme qui risque sa vie ? Que sera la tempérance, si souvent alliée de la peur ? Que comptera la justice, pour celui qui s'est donné tout ? Toutes les dettes sont payées en un moment. Et quant à la sagesse, dont un petit éclair seulement sauverait tant de vies, qui donc estimerait cette parure de vieillard, ce calcul des faibles, ce jugement des cœurs froids ? Personne, et non pas même le vieillard, rajeuni par l'admiration, se souvenant peut-être d'anciens exploits, ou bien contemplant en son petit-fils celui qu'il aurait voulu être, et qu'il n'a pas pu être, lui qui parcourut tous les grades à la Caisse des Dépôts et Consignations. Scènes touchantes et nobles vertus, d'où résultent les plus grands maux. Je n'ai pas encore trouvé d'homme sur qui ces puissants sentiments n'aient pas de prise. Et qui donc ne laisse passer avec amour les sottises que débite un homme brave et qui a payé de sa personne ? À quoi je ne vois de remèdes que dans la connaissance des causes qui, par la sagesse de quelques vieillards, discernera que le bonheur d'admirer est une gourmandise que l'on paie souvent trop cher. Tous les héros morts, et tous les faibles saufs, voilà du beau travail en vérité!

20 décembre 1930.

1931

520

Lorsque Hegel s'en allait faire son cours, une pantoufle d'un pied et un soulier de l'autre, on pouvait croire qu'il n'était plus sur cette terre, et que ses spéculations abstraites ne toucheraient jamais le laboureur. Si pourtant on se donne le spectacle de l'histoire humaine, comme il nous a appris à le faire, on est amené à penser que son système philosophique est le seul, depuis le christianisme, qui ait labouré la terre. Car, enfin, les marxistes sont des hégéliens; et, quand ils nieraient, de plus près encore qu'ils ne disent, ce qu'ils nomment l'idéalisme hégélien, c'est très précisément en cela qu'ils le continuent. Hegel lui-même nous apprend à nier l'idée pure; et sa célèbre logique, où l'on reste trop volontiers, ne fait rien d'autre que nous déporter hors de la logique, par l'insuffisance des grêles et aériennes pensées qui s'y jouent.

Le vieux Parménide, dès qu'il eut fait un pas dans la logique pure, s'y trouva enfermé, et battit les maigres buissons de l'être et du non-être; ce qui éclate dans le disciple, dans ce Zénon qui, ne pouvant saisir le mouvement par ses rudimentaires outils intellectuels, s'obstina à le nier. Diogène se levait et marchait; tout le monde riait. C'était comme le balancement du vaisseau avant qu'on coupe l'amarre. N'importe qui, il me semble, seulement un peu éclairé par des lumières vives et dispersées du platonisme, doit comprendre que l'opposition entre Zénon qui nie le mouvement et Diogène qui marche est trop abrupte, et qu'il manque ici des moyens ou échelons par lesquels on ferait le passage de

la flèche à l'archer. Ces moyens ou échelons, l'histoire humaine les fait voir assez. Par exemple on voit les anciens se buter à la chute des corps, et n'y rien comprendre, et Galilée débrouiller avec peine le fait de la chute par des idées qui veulent encore s'accrocher selon l'être et le non-être. Car, certes, les faits étaient variés, éloquents; mais l'homme pense, c'est-à-dire qu'il s'empiège lui-même, comme on voyait au temps de Galilée par ces théologiens qui ne pouvaient comprendre que la terre tournât.

Or, Hegel, observant ces longs débats de l'esprit humain avec lui-même, aperçut que ces contradictions surmontées et dépassées formaient un système de la logique véritable, de celle où l'on ne peut rester. Et, quand il eut parcouru ces cercles polytechniciens, du oui et du non, du grand et du petit, de la cause et de l'effet, enfin des relations nues, par l'insuffisance, l'ennui et le stérile de ces choses sans corps, il se jeta dans une intrépide zoologie, où il voulut deviner ces mêmes oppositions et ce même drame de l'esprit, mais dessinés cette fois par la nature comme elle est; ce qui était voir qu'on ne pense point sans d'abord vivre, et enfin que l'esprit est à la nage comme Ulysse, penseur court, mais penseur réel. Cette partie du système, qui est la philosophie de la nature, a été fort sévèrement jugée; plus d'un Ulysse s'y est noyé. Il fallait regarder au loin; car ce naufrage de logique à nature n'était que l'autre commencement.

L'humanité s'est sauvée; non point par la logique abstraite, mais par la logique terrestre, fondant des cités, élevant des temples, inventant des dieux; selon la nature, c'est-à-dire selon les vents et les eaux, selon les âges et les besoins; mais selon l'esprit aussi, comme l'histoire le fait comprendre. Par exemple il y a un contraste bien frappant entre l'idée pure de la justice, qui toujours se nie elle-même, et le droit qui est une justice réelle, une justice qui nage et qui se sauve comme elle peut; et nul ne peut méconnaître en cette histoire de l'esprit en péril, un reflet brisé de la logique. On en jugera assez par ces philosophies de l'art et de la religion, constructions colossales faites de terre, de briques et d'hommes vivants ou, pour dire plus fortement, d'animaux pensants. La preuve était faite, par cette moisson

d'idées réelles, que nos instruments intellectuels pouvaient saisir jusqu'à l'histoire comme elle fut, comme elle est. Et l'histoire marchant toujours, d'autres chercheurs retrouvèrent les étranges et gauches moyens par lesquels l'esprit se sauve, entendez l'esprit vivant, c'est-à-dire mangeant, dormant, s'irritant, se recouchant, mourant pour renaître. On a donc vu cette philosophie, après une longue descente et une longue histoire, toucher enfin et ouvrir la terre de maintenant. Diogène marche, et personne ne rit plus.

1er janvier 1931.

521

Deux lieutenants, à Fleury, c'était dans les mauvais jours de Verdun, abandonnèrent, avec ce qui leur restait d'hommes, une position qu'ils jugeaient intenable. On les fit fusiller par leurs propres soldats. C'était l'ordre. Si le chef suprême était à portée de voir et de juger, il ferait fléchir l'ordre; ou plutôt, comme César ou Bonaparte, il s'élancerait et tous le suivraient. Aussi voit-on que, dans les anciennes batailles, c'était la mort du chef qui terminait tout. Napoléon pouvait encore suivre les mouvements de ses grandes armées; il voyait l'effet des ordres qu'il donnait; il saisissait le moment d'une manœuvre, ou d'un coup de bélier. Il était dans l'action. Turenne fut tué. Le grand Condé risquait sa vie.

On se fait difficilement l'idée d'un chef de guerre qui entend à peine le canon, qui connaît et décide par trois bureaux, qui n'a pas vu la guerre, qui ne peut pas la voir; et qui, hors de la boue, de la faim, de la soif, du froid, et des éclatements volcaniques, décide de faire retraite ou de tenir jusqu'à la mort. La volonté est alors abstraite; la tête est comme séparée du corps. Supposez une tête qui connaîtrait son propre corps, qui jugerait les blessures, mais par connaissance seulement, sans éprouver la douleur, vous concevrez le chef de guerre tel qu'il est maintenant. Il serait puéril de blâmer ou de s'étonner. La guerre étant ce qu'elle est, le commandement ne peut être autre. Il n'agit directement que sur des chefs

encore abstraits, et seulement par la disgrâce. Ces seuls mouvements, s'ils sont prompts et irrévocables, de proche en proche se transforment en une énergie tout à fait inhumaine. Parmi les rares paroles du général en chef, on rapporte celle-ci : « Toutes les troupes sont bonnes si elles sont bien commandées. » Voilà un jugement à proprement parler. Il ne s'agit pas de savoir si c'est vrai; le chef décide que c'est vrai; il veut que ce soit vrai; s'il se tient ferme et inébranlable là-dessus, il fait que ce soit vrai. Cette pensée est de grande portée; je n'en connais point qui recouvre aussi exactement le grand mécanisme. Les autres pensées, celles qui voudraient remonter de l'action au chef, invoquant l'obstacle et la fatigue, sont annulées par là; elles n'ont pas même audience.

On a admiré comment des paysans, des marchands de cravates, des comptables, se changeaient bientôt en d'irréprochables guerriers; c'est qu'ils n'avaient pas le choix. Il fallait être un héros ou n'être rien; rien et moins que rien. L'homme s'adapte merveilleusement; l'homme a des ressources dans le désespoir; il se fait selon l'étroite place qui lui est laissée. À tous les degrés de la grande machine, chaque homme a dû se faire aussitôt selon sa place, ou ne plus être. Le plus haut poste ne donnait pas plus d'aisance; il n'y avait point d'autre choix qu'entre être et ne pas être. La volonté se forge dans la nécessité même, autant que l'homme a le choix, l'homme est faible.

On voudrait comparer ici les valeurs, et décider s'il était plus difficile, et plus admirable, d'être chasseur à pied ou général en chef. Ce sont des idées d'enfant. La situation de guerre écrase tout et nivelle tout. Chacun fait son métier. C'est un métier d'aller à l'assaut, comme de téléphoner ou de compter des munitions. Il n'y a point de valeurs. L'état de guerre efface les différences par ces simples mots : « Il le faut. » La décision de reprendre ou non le terrain perdu, doit dépendre d'un homme qui n'y risque pas sa vie; c'est ainsi; cela ne peut être autre; et tous les jugements qui s'élèvent au-dessus du métier sont perturbateurs. D'où un genre de pensée strictement militaire qui étonnera toujours. Qui apporte ici ses sentiments et sa bonne volonté s'aperçoit que sentiments et bonne volonté sont présupposés et forcés; le zèle n'est pas bien vu; il n'est pas même vu. Et même

celui qui trouvera un sauvage plaisir aux actions de guerre sera aussitôt suspect, par cette manière de disposer de lui-même; car, enfin, s'il n'y trouvait plus de plaisir ? Sur ce point du jugement, il n'y a plus qu'à parler d'autre chose ou ne rien dire.

24 janvier 1931.

522

Dans les disputes sur l'inconscient, où, contre toutes les autorités établies et reconnues, je ne cède jamais un pouce de terrain, il y a plus qu'une question de mots. Qu'un mécanisme semblable à l'instinct des bêtes, nous fasse souvent parler et agir, et par suite penser, cela est connu, et hors de discussion. Mais il s'agit de savoir si ce qui sort ainsi de mes entrailles, sans que je l'aie composé ni délibéré, est une sorte d'oracle, c'est-à-dire une pensée venant des profondeurs; ou si je dois plutôt le prendre comme un mouvement de nature, qui n'a pas plus de sens que le mouvement des feuillages dans le vent. Vieille question; faut-il interroger le chêne de Dodone, ou les entrailles des animaux expirants ? Ou bien, encore, faut-il consulter la Pythie, folle par état et par système, et essayer de lire tous les signes qu'elle nous jette par ses mouvements et par sa voix ? Enfin suis-je moi-même à moi-même Pythie ou chêne de Dodone ?

Par ma structure d'homme tous mes mouvements sont des signes, et tous mes cris sont des sortes de mots. Dois-je croire que tout cela a un sens, et traduit à moi-même mes propres pensées, pour moi secrètes, de moi séparées, et qui vivent, s'élaborent, se conservent dans mes profondeurs ? Je suis naturellement porté à le croire; toutes les passions se nourrissent des signes qu'elles font. Observez quelque échange de reproches ou d'injures; tout y est improvisé, tout dépasse le but; d'avance, et examinant ces folles affirmations, si on l'avait pu, on les aurait refusées; mais quand on les a lancées, quand on les a entendues de ses propres oreilles, on y croit; encore mieux lorsque l'on pense aux ripostes. Il

n'est rien de plus commun que de prendre pour sa propre pensée ce qu'on a dit d'abord sans y penser; c'est bientôt fait.

C'est bientôt fait de croire qu'un mouvement d'inquiétude, de répulsion, d'horreur, est une pensée. Nous nommons pressentiments ces pensées que nous admirons après coup; et nous les admirons parce qu'elles se sont trouvées vérifiées. Naïveté des passions, chacun y est pris. Il n'est pourtant pas étonnant qu'un homme vous soit ennemi dans la suite, si de premier mouvement vous le prenez comme devant être tel. Les messages volent, et sont aussitôt compris. Ainsi ce qui n'était peut-être que fatigue, petite fièvre, ou mal d'estomac, devient à vos propres yeux votre chère et première pensée. Si donc quelqu'un veut me persuader que mes moindres paroles et les moindres signes que je produis involontairement sont mes pensées, il y réussira toujours; car ces pensées je les formerai aussitôt et je les aurai. Ce n'est rien d'autre que penser, comme disait Descartes, selon l'ordre des affections du corps; c'est se livrer aux passions. En tous les penseurs prétendus, qui tiennent pour l'inconscient, ou le subconscient, et autres fantômes mythologiques, je remarque cette complaisance à eux-mêmes.

Où est pourtant la faute, la vraie faute, la faute de doctrine? C'est une erreur sur les pensées mêmes, que l'on croit conserver en soi comme des poissons dans les profondeurs, qu'on reverra, qui auront grossi; ou comme des algues recouvertes d'une eau opaque, qui grandissent et se nourrissent, et que quelque coup de mer jettera sur la plage. Ce thème est inépuisable. Il est faux en ceci que nos pensées hors de notre extrême attention ne sont rien; elles périssent, bien loin de croître et de prospérer; il n'en reste que le squelette, ou, si l'on veut, la coquille, c'est-à-dire les mots; et les mots, même conservés, même jurés, même arrivant en bon ordre, sont stupides sans le jugement qui les démonte et les reconstruit. Ces remarques voudraient un long développement. C'est assez que le lecteur sache pourquoi sans hésiter, devant des thèses cent fois applaudies, et assurées d'être irréfutables, je prends toujours l'autre parti. L'autre parti est un parti de santé. Le fou se croit lui-même; avertissement pour l'homme moyen de ne pas se croire, et, s'il profère un juron, de se bien garder d'y chercher un

sens. Mais suivez cette idée; on pourrait trouver un sens dans un juron. Un juron, c'est souvent une malédiction. Il faut suivre ici Descartes, et savoir que la fabrique de notre corps peut produire des suites de paroles et de gestes par le simple jeu de l'excitation et de la fatigue, jointes aux innombrables coutumes, qui sont comme des sentiers dans nos nerfs et dans nos muscles. D'où il faut refuser que de tels mouvements signifient des pensées; c'est la même chose que de refuser d'interpréter ses propres rêves; mais plutôt rejeter au mécanisme de la nature ces prétendues pensées, qui ne sont que des rencontres de signes. Et certes l'on n'y peut pas toujours parvenir; car nous sommes bien fous dans les passions, et bien loin de nous croire fous. Mais quel beau mouvement d'arrêt lorsque nous jugeons ce mécanisme comme vide de toute pensée. C'est le moment du rire; c'est le plus beau moment du rire. Et au contraire quand vient le sondeur d'âme et l'interprète des songes, qui me tient sous son regard noir, et me condamne à avoir pensé tout ce que j'ai dit, alors c'est fini de rire.

Janvier 1931.

523

Des chefs temporels, on en trouve autant qu'il en faut. Mais il n'y a pas beaucoup de chefs spirituels. Ce grand poète, académicien par hasard, est un chef spirituel, par le savoir, par l'inspiration, par la sévérité sur soi, par cette sorte d'Olympe où il se retire. Ainsi l'on attendait quelque vue transperçante, sur cette guerre si bien cachée et cuirassée, sur cette guerre qui brave la pensée[1]. Or, rien ne s'est montré, rien qu'une horreur qui est commune à tous, et qui seulement accable.

« Bah! me dit l'autre, qui est un fantassin lettré, que pouvait-il dire de plus? Et la place d'un vrai poète est-elle à l'Académie? L'Académie n'est-elle pas une association pour le semblant et pour le faire croire? Si l'esprit entre là, c'est comme s'il mourait. Et nous en voyons la preuve une fois de plus. »

Je ne sais. Il me semble que l'esprit doit savoir vivre

partout. Si l'on attend que le monde des hommes soit déblayé de semblant et de faire croire, on attendra toujours. À décrire simplement la chose comme elle est, on gagnera; mais il faudrait prendre les sots comme des sages seulement endormis; mépriser ne conduit à rien.

« Comment, dit l'autre, iriez-vous dire, en pleine Académie, qu'un général est un homme qui ne se bat point ? Iriez-vous dire que le combattant est pris entre deux feux, dont l'un ne manque jamais son homme ? C'est impossible, et il faut commencer par ne pas entrer à l'Académie. »

Oui, et prêcher seulement les convertis. La position d'un académicien est difficile; en cela elle est bonne, et c'est la nécessité qui aiguise la pointe. Vous avez exprimé des pensées d'énergumène. Cela plaît aux uns et déplaît aux autres; et rien n'est changé. Oui, vous voudriez savoir ce que j'aurais dit en ce lieu et devant cet auditoire. Supposition fantastique; et sachez que rien ne remplace la difficulté réelle; c'est elle qui rend ingénieux. Je veux bien esquisser pourtant une sorte de discours à l'Académie. Ne vais-je pas tout naturellement comparer l'ancien chef de guerre, celui qui s'élance le premier, au chef de ce temps-ci, tel que l'ont fait d'invincibles conditions, le nombre, l'armement, l'étendue des combats ? Et n'est-il pas évident premièrement que notre chef ne porte pas d'armes, et qu'il n'en a pas besoin ? N'est-il pas évident que l'énergie qui lui est propre s'exerce non pas contre la menace qui vise sa propre vie, mais contre une volonté aussi abstraite que la sienne, et qui agit, elle aussi, par plans, ordres, sanctions ? Dire que le chef ne peut pas et même ne doit pas connaître, par expérience directe, les obstacles, les périls et les souffrances, c'est dire ce que tout le monde sait. Expliquer que cette volonté séparée, et qui commande sans faire, élève, tout compte fait, le courage humain jusqu'à un degré de résistance et de patience qu'Alexandre et César ne pouvaient concevoir, c'est expliquer un peu la durée de nos guerres, et le prix qu'elles coûtent. Les bandes de Wallenstein n'auraient pas joué longtemps ce jeu. Ces pensées, que l'on découvre sans peine, doivent changer un peu l'éloge que l'on fait d'un maréchal. Le maréchal lui-même n'y peut rien. Il sait ces choses aussi bien que moi.

Vous attendez l'autre idée, plus périlleuse encore, car

il s'agit maintenant du combattant. Et il ne s'agit pas de dire qu'il cède à la peur, toujours cherchant un passage pour la révolte; car ce n'est pas si simple. Je vois seulement ceci, que les efforts que l'on exige de lui dépassent un peu ce qu'oserait l'héroïsme d'un Bayard, et qu'il faut une contrainte vigilante qui presse et foule encore le courage, et en tire un peu plus qu'il ne donnerait. D'où il résulte une résignation et un esprit de sacrifice à peine concevables, mais toujours joints à une colère difficilement contenue, dont le chef doit s'arranger, et qu'il peut même vouloir ignorer, laissant à d'autres de rencontrer le noir regard de l'exécutant, et d'y trouver pour eux-mêmes une raison encore plus pressante de se faire tuer. J'esquisse seulement; je néglige des nuances; si je parlais à des académiciens, je serais plus exact à mesurer ces mouvements rebondissants qui, finalement, dans un système bien fait, lanceront contre l'ennemi les projectiles et les hommes. On se fait difficilement l'idée de ce que pourrait l'esprit captif, au milieu même de ses ennemis, si seulement il ne s'abandonnait point. Il faudrait être soi-même lié au poteau, et chanter cet autre chant de guerre.

« Ce serait beau », dit le fantassin.

7 mars 1931.

524

Une constitution politique, de quelque nom qu'on l'appelle, ne se fait jamais selon un projet; bien plutôt, semblable en cela aux organismes naturels, elle s'adapte, et produit elle-même ses moyens de défense. Au reste, le droit tout entier se fait et se change par des expériences continuelles. Dans chacun des jugements rendus ici ou là, il se trouve une grande part de routine, une naturelle paresse, et un petit éclair de sagesse. Tout cela ensemble prend place dans l'énorme répertoire de la jurisprudence; les précédents s'accumulent, et font loi avant qu'on y pense; quand on y pense, tout est fait. Telles sont les lois; et comme Montesquieu l'avait vu, ce sont des lois naturelles. Nous croyons qu'il y eut un Lycurgue ou un Solon qui fit des lois toutes neuves; la

légende est toujours ainsi et trompera toujours. Je suis assuré que ces hommes très sages regardèrent seulement comment le peuple vivait, produisait, échangeait, et firent seulement passer l'usage dans la loi. Le génie de Napoléon n'a pas inventé le Code civil; il a traduit en lois les coutumes de nos provinces, c'est-à-dire une longue pratique, une pratique dormante qui n'ouvrait que rarement un œil. Ne vous trompez pas au juge; il sait très bien quand il peut dormir; il s'éveillera au bon moment.

Cet esprit, tout alourdi de nature, contrebalance utilement l'esprit abstrait, qui est l'esprit fou. L'esprit fou, c'est l'esprit gouvernant qui s'aperçoit que le beurre est trop cher, et qui annonce que tout cela va changer. Les vaches n'en vont pas moins de leur pas tranquille, et le vacher prend toujours le pas des vaches. C'est ainsi que le troupeau des intérêts suit ses mille chemins, sans s'occuper beaucoup de ces lois qui naissent tout armées, non pas du ventre et de la poitrine, mais de la tête, hélas, du grand Jupiter. Ainsi un peuple a une Constitution comme un individu a des yeux, des oreilles, un nez. Chaque peuple a son visage, où tout s'ajuste; et vous n'allez pas dire qu'il faudrait un nez un peu plus long; ne touchez pas au nez; il faudrait changer tout. Mais qui donc a travaillé ici? Qui donc a contribué ? Tous ont travaillé, comme le terrassier qui choisit un manche de pelle contribue à courber, façonner et polir la forme juste.

Je pensais à ces lois de santé comme je lisais les procès-verbaux de la Commission d'enquête, qui sont réels, qui sont humains, qui éclairent tout. Non pas comme ces immenses enquêtes, à forme statistique, qui font paraître des déserts inhumains; mais ici un détail conduit à un autre; et le lecteur moyen en apprend plus en une demi-heure sur la politique et sur la finance qu'il ne ferait en des ouvrages dogmatiques, et en y usant dix ans de sa vie. C'est que la Commission d'enquête est un outil de circonstance, ou ce qu'on appelle un moyen de fortune. L'outil a la forme de la chose; il se trouve appliqué juste au point de difficulté. L'esprit fou voulait prédire que par ce rustique moyen on ne ferait rien, on ne saurait rien. Le fait est qu'on sait tout. La lumière éclaire largement les choses et les hommes. On demande où cela mène, et quelles sanctions suivront. Mais le lecteur moyen se moque des sanctions; la lumière suffit; je dirai même

qu'elle instruit les coupables eux-mêmes; on les voit qui pénètrent dans leur propre pensée; ils s'arrêtent devant l'ombre qu'ils portent; ils ne savaient pas qu'ils étaient ainsi faits. Et voilà ce qui arrive d'une assemblée qui théoriquement devrait faire des lois, et qui ne peut. Toujours est-il qu'elle est assemblée, et qu'il s'y fait un travail réel et imprévu. L'opinion réelle finit par s'y exprimer, moins dans les votes comptés que dans les discussions; moins encore dans les discussions que dans ce genre d'enquête, où le bon sens fait plier la loi apparente, d'après une loi réelle et non écrite. Il n'y avait qu'à laisser aller ces terribles monologues, d'un magistrat, d'un financier, d'un journaliste. La république radicale n'a même pas à les juger; ils se jugent. Cela est platonicien. Quand on croit en avoir fini avec la pensée, c'est à ce moment-là qu'elle se montre.

Avril 1931.

525

Je revois[1] par le souvenir ce bourg breton avec des vitraux plombés aux fenêtres et tous les signes de l'immobile antiquité. C'était au temps des Universités populaires, et notre équipe s'était transportée toute, sur l'appel de l'instituteur, dans ce creux de campagne. Un peuple était assemblé sous l'immense toiture du marché. Je leur parlais comme à des amis. Et de quoi ? Simplement de ceci que le diable n'existe pas. Je le leur prouvais par le raisonnement et par l'expérience. Par le raisonnement; car, supposé que Dieu existe, qui par définition est tout bon, va-t-il permettre à une sorte de malin génie, qui serait comme le dieu du mal, de tendre mille pièges aux pauvres hommes ? Comme si les hommes n'avaient pas assez de peine déjà à se délivrer des erreurs et des passions! Non, le mal n'est que dans notre imagination, si naturellement folle, et portée à croire tout ce qui fait peur. Cela m'amenait à l'expérience, et j'expliquais que c'est très mal constater que de s'enfuir, ou de se cacher sous les draps, et qu'il n'y a point de mystère dans ce monde qui ne s'éclaircisse si l'on s'en rapproche et si l'on

en fait le tour. Après cela, un autre de l'équipe fit quelques tours de cartes, et l'on vit la dame de pique danser au son du cornet à piston; l'invisible fil fut montré, et je conclus, encore une fois, qu'il fallait regarder de près ce qui étonne. Il n'y eut point de déclamation; la bonne humeur fut avec nous, et nous vîmes de belles danses.

J'avais à mes côtés, comme renfort, le plus tranquille garçon du monde, qui est maintenant un de nos plus célèbres physiciens. Il se levait de temps en temps pour confirmer mes paroles en trois mots, à la manière lacédémonienne. Un peu plus tard il remporta une victoire admirable sur les esprits malfaisants. Comme nous dînions un soir dans notre cabaret ordinaire, on vint le chercher du faubourg, où il y avait une maison hantée. Remarquez que ces Bretons ne se fièrent pas au philosophe; simplement ils demandèrent où était le physicien, et s'il voulait bien venir tout de suite. Le physicien posa sa serviette et s'en alla. Il purifia la maison; je suppose que sa présence fit beaucoup et presque tout; car en ces choses il n'y a jamais que peur, et un homme qui n'a pas peur est justement ce qu'il faut.

Je laisse les grandes questions; on a bien le temps d'y penser; elles ne sont redoutables que par la peur. Les prêtres qui m'ont instruit jusqu'à douze ans étaient des ignorants, et cela se voyait; mais c'étaient surtout des peureux qui arrivaient à me faire peur. De même j'eus longtemps peur du tonnerre parce que ma grand-mère en pensait mourir. La peur se prend comme une maladie. Plus tard la compagnie d'hommes sans peur m'a guéri de la peur, sans aucun discours.

Les choses sont plus simples qu'on ne croit. Les prêtres ont peur et font peur; et souvent l'empreinte reste. J'ai connu un incrédule qui avait peur de l'enfer. Ce que l'enfant trouve à l'école laïque, c'est une vue du monde sans tragédie, et tout au contraire un esprit d'audace, de prudence et d'industrie devant les choses, les choses qui ne pensent rien, qui ne veulent rien, qui ne sont ni bonnes ni méchantes. Ce premier sentiment de curiosité sans aucune peur, c'est le dessous de l'esprit humain. Purifié de superstition, c'est-à-dire de la peur aux yeux fermés, l'esprit pensera bien sur tout, l'esprit saura ignorer, douter, conjecturer, inventer, juger; qu'il aille plus ou moins loin ce sera toujours l'esprit; et l'esprit, comme le

commun langage le fait entendre, c'est toujours la partie de l'homme qui sait rire, la partie qui n'a pas peur. Il s'est fait un grand changement, par l'école laïque, si grand que nous en pouvons juger à peine. Un peuple qu'on ne mène plus par la peur c'est quelque chose de tellement neuf dans l'histoire que les politiques en sont effrayés; mais patience; je vois paraître une génération de politiques qui n'auront pas peur de ne plus faire peur; et l'on verra une autre métaphysique, sans peur, toute poétique et toute bonne.

6 juin 1931.

526

Comme j'admirais la force pesante des vaches, les unes broutant la jambe avancée, les autres ruminant debout sur leurs piliers ou couchées selon la paresse, le bel équilibre de ces formes fut troublé par une cause que d'abord je n'aperçus point. Toutes s'éloignaient assez vite d'un centre perturbateur qui semblait n'être rien; enfin le vainqueur de ces fortes bêtes sortit d'un petit pli du terrain qui suffisait à le cacher; ce vainqueur était un enfant de trois ans qui élevait une frêle baguette. Petit roi; mais les gros yeux des bêtes y avaient reconnu aisément la forme du roi. C'est la coutume; ainsi pensaient les grosses bêtes, ou plutôt elles le disaient bien clairement par leurs actions, sans penser plus loin que leurs actions, car telle est la coutume.

Une vache se décide quelquefois selon sa force. J'en vis la preuve un autre jour quand l'esclave voué au maintien de l'ordre, le chien, vint chasser la gourmande d'un gras pâturage où elle ne devait pas être. La grosse bête chercha la brèche, ne la trouva pas, et chargea contre une barrière, montrant cette puissance guerrière qui étonne dans une vache; la barrière fut en morceaux du premier choc; je ne sais ce qu'en pensa le maître, mais le chien était content.

Ces paraboles muettes m'en rappelèrent une autre, depuis longtemps oubliée. Comme je gardais un troupeau en compagnie du pâtour et d'un chien, il arriva que

les vaches firent cercle contre le chien, un cercle de cornes ; et le chien s'enfuyant vers nous, nous courions grand risque. Mais le pâtour se mit à marcher à quatre pattes, comme un animal, et les vaches reprirent aussitôt leur fonction ruminante. Effet de coutume encore, car cette étrange apparence d'une forme humaine à quatre pattes ne correspondait à rien de ce qu'une vache avait pu voir, ni à rien de ce qu'une vache eût jamais fait. Le gouvernement, mettons que c'était moi, avait eu bien peur; il reprit son souffle, et n'en pensa pas plus long qu'une vache. Ainsi vont les choses, car un résultat vaut mieux qu'une pensée.

Maintenant que je suis provisoirement à l'abri des vaches, des chiens et des pâtours, il me plaît de penser que, roi constitutionnel en cette circonstance, et incapable comme un roi, j'aurais dû décorer le pâtour, mon ministre, de la Grande Étoile de la Ruse, réservée aux orateurs. Car c'est proprement éloquence de produire devant les yeux du troupeau en révolte une apparence tout à fait inattendue et nouvelle qui, en réveillant la pensée, la jette en des difficultés insurmontables. Il est clair qu'on ne peut penser en troupeau; chacun retourne en lui-même pour délibérer, et oublie ce qu'il allait faire. Par où je comprends que la coutume est favorable au tyran, et l'intelligence aussi. C'est pourquoi, remarquant que, nous autres citoyens, nous avons l'intelligence plus subtile que celle des vaches, je ne nous vois point pour cela mieux armés qu'elles contre nos maîtres. Car qui débrouillera les discours de Coty, les discours du *Temps,* ceux de Herriot, et mille autres ? Pouvons-nous retrouver la forme humaine en ces étranges apparitions, dettes, armées, industrie, finance, qui se plient comme des clowns de cirque, et boitent exprès, tombent exprès, et soudain s'envolent dans les nuages ? Qui leur refusera une pensée ? Qui y trouvera une pensée ? Impossible. Mais cela même nous occupe un petit moment. Nos espoirs sont grignotés par des petits moments de pensée sans issue. Il faudrait donc ne point penser ? Mais nous voilà à la coutume, c'est-à-dire à ruminer, ce qui a deux beaux sens, dont l'inférieur emporte l'autre. Car la révolte ne donne pas de pain et le malheur du citoyen c'est qu'à résister à ses maîtres il perd du temps, au lieu que le maître gagne sa vie à gouverner; c'est proprement son

métier. Supposons que je fasse un discours aux vaches sur le droit des vaches et qu'elles commencent à me comprendre; je leur ferais justement l'effet du mystérieux pâtour; elles iraient paître.

1er juillet 1931.

527

L'école est universelle parce que le savoir est universel. En tous genres, car il n'y a point de chimie allemande, russe ou française; il y a la chimie. Et dans l'autre ordre, celui de la culture, Tolstoï est à tous, Gœthe est à tous, Hugo est à tous. Et si ces Messieurs de quatre-vingt-dix ont rêvé que l'école enseignerait le respect du gouvernement et la colonne par quatre, ils seront déçus et le sont déjà. Belle conception, certes, que celle d'un réseau d'instituteurs policiers, commandés par des inspecteurs policiers, des recteurs policiers, des directeurs policiers. Par là on tenait l'opinion; on formait les enfants et les parents selon des maximes de préfet. Et ces Messieurs de quatre-vingt-dix écrivaient des « Tu seras soldat », et des « Tu seras citoyen » où ils daignaient indiquer au bas peuple une nouvelle manière de penser bien, qui remplacerait l'ancienne. Vains efforts! Regrets superflus! Les instituteurs ont l'ambition de penser juste.

Il est trop facile de signaler les difficultés de l'entreprise, et disons même les erreurs inévitables. Toujours est-il que celui qui craint l'ambition de penser juste n'est pas digne du nom d'homme. « Où allons-nous ? » C'est un mot de police. Et je plains ceux qui, par amour de la pédagogie, se sont laissés enrôler dans les rangs de la police; ils se sont aperçus, un peu tard, qu'ils avaient laissé le plus noble des métiers pour devenir des agents subalternes de l'exécutif. On l'a dit plus d'une fois à la tribune, le simple agent d'exécution ne doit avoir d'autre pensée que la pensée actuelle du gouvernement; il doit changer de pensée sur un simple ordre revêtu des cachets requis. Cela fit scandale autrefois; mais, si l'on veut bien y réfléchir, on y trouvera la charte des instituteurs, qui, eux, ne sont nullement des agents d'exécution. Ce sont

des hommes qui ont charge de s'instruire le mieux qu'ils peuvent, et d'instruire en même temps les autres. Le gouvernement peut bien donner ici l'impulsion; il ne peut donner la direction. Le vrai n'est pas plus de la compétence d'un préfet que d'un autre homme. Que les pouvoirs envoient des livres bien faits, à la bonne heure! Mais c'est le lecteur au pied du mur, l'instituteur finalement, qui sera juge de la preuve; c'est lui qui marquera d'un doute la preuve qui n'est qu'éloquente; c'est lui qui distinguera ce qui est opinion et ce qui est savoir. Direz-vous qu'il n'en est pas capable ? Alors ne le chargez pas d'instruire.

L'école laïque à joué un assez bon tour à ses fondateurs. C'étaient des gens enragés contre le Pape, et souvent par le vieil esprit protestant. D'où des combats homériques, et les coups de parapluie de l'autre siècle. On avait lâché la raison contre le prêtre; et il le fallait bien; car, entre tant de maximes concernant les mœurs et aussi la résistance aux pouvoirs, maximes que l'esprit libre retiendra, il y avait dans l'enseignement de l'Église une partie de métaphysique sans aucune preuve et sans aucune vraisemblance. La raison commença à mordre, d'après le principe évident que l'esprit ne doit pas obéir, mais seulement comprendre. La raison commença à mordre, mais elle n'a pas fini de mordre. Et si Messieurs nos chanoines laïques se sentent mordus à leur tour, et si les suaves chambellans, et si les marchands d'opinions utiles au pouvoir lèvent maintenant les bras au ciel, ce n'est que risible. C'est une nouvelle expulsion de moines qui commence. On ne fait pas à la raison sa part; elle se fait large part; elle rafle tout.

J'ai remarqué, au temps où j'étais instruit par des prêtres, qu'ils ne saisissaient nullement la preuve géométrique, c'est-à-dire la belle preuve, la preuve type. L'idée de raisonner librement et pour soi leur était tout à fait étrangère. Mes quatorze ans en furent scandalisés. La géométrie m'a ouvert un monde nouveau, où l'autorité ne compte pas. La physique, même en des exemples très simples, y ajouta le fait, le petit fait, qui se moque des princes. Et j'ajoute que les princes de l'esprit ne commandent jamais; simplement ils conseillent; ils ont écrit pour ceux qui ne veulent point croire. Voilà trois espèces de maîtres pour l'esprit, et l'esprit n'en reconnaît point

d'autres. Et certes notre école ne dira jamais : « Ces Messieurs gouvernants, qui en savent bien plus que vous, ont ainsi conclu, et il faut les croire. » Tout au contraire l'école dira, selon la rencontre, que ces Messieurs les gouvernants se trompent quelquefois, et quelquefois aussi, ce qui est plus grave, ont trompé les autres. Contre quoi toute la police assemblée ne peut rien, si ce n'est dire, en ses sombres couloirs : « Si nous avions su ! » Ah sûrement, s'ils avaient su, ils auraient conservé l'enseignement de Rome, qui au fond est bon diable, et qui sait le prix d'une croix. Mais il est un peu trop tard, mes petits amis, pour rétablir les Frères-Quatre-Bras de la doctrine opportuniste.

18 juillet 1931.

528

Il m'est arrivé de répondre à quelque enquête de pédagogie. Ce n'est toujours que donner un bon coup de pied dans le système d'instruire en amusant. Je regrette de troubler des hommes très bons et éminemment raisonnables. Seulement quoi ? Les pédagogues sont des enfants sages; ils ne connaissent pas la puissance des passions. L'homme est un animal; et l'homme supérieur est peut-être plus animal qu'un autre; j'y remarque une force qui est disciplinée, mais qui est toujours force. Cela me fait entendre que c'est l'animal qui pense, condition que nul ne peut éviter. En revanche, les grands modèles font apprécier aussi l'immense distance entre l'animal et l'homme. Je sais comment on dresse les chiens, et que le plus parfait dressage les fait paraître plus chiens que jamais. Mieux je les gouverne et plus ils sont chiens.

Il n'est donc nullement question d'apprivoiser les petits d'hommes, quand ce serait pour leur bien. Tout au contraire, il faut mettre en leurs mains leur propre apprentissage, ce qui est fortifier en eux la volonté. Car il n'y a point d'autre valeur humaine que celle-là. Et je n'ai nullement le projet d'habituer l'homme aux bruits soudains, comme on fait pour les chevaux des gardes. Bref, tout ce qui est accoutumance dans l'éducation me paraît inhu-

main. Autrement dit l'expérience qui intéresse me paraît mortelle pour l'esprit. On a de cela mille exemples. Les sauvages s'intéressent à ce qui est chasse et pêche, aux changements de temps, aux saisons, aux signes des saisons; et nous les voyons pourtant superstitieux et crédules; c'est que l'accoutumance les gouverne. Ils savent bien tirer de l'arc et suivre une piste, mais ils croient aussi qu'un charme, c'est-à-dire une conjuration de paroles, fait mourir. Ils ont vu les effets, ils craignent les causes; en quoi je reconnais le mouvement de l'animal qui a peur du fouet; on prend le fouet et il gémit déjà. Il se croit; il croit les mouvements animaux que produit l'accoutumance, et ainsi il est très assuré que la seule vue du fouet fait mal. Le sauvage est gouverné de la même manière et naïf de la même manière; il croit que le seul regard d'un sorcier gâtera une journée de chasse, et, parce qu'il le croit, il le constate; car celui qui est assuré de manquer la bête la manquera. Ce genre de piège, à mille formes, est ce qui explique l'incroyable état de barbarie et de fureur dont nous sommes à peine sortis, dont l'enfant, à coup sûr, n'est point sorti du tout; car il naît tout nu, et il porte toutes les passions dans son sac de peau.

L'immense danger, et l'urgence, toujours aussi pressante, de tirer l'humanité de la barbarie proche, commandent d'aller droit au but humain. Il faut que l'enfant connaisse le pouvoir qu'il a de se gouverner, et d'abord de ne point se croire; il faut qu'il ait aussi le sentiment que ce travail sur lui-même est difficile et beau. Je ne dirai pas seulement que tout ce qui est facile est mauvais; je dirai même que ce qu'on croit facile est mauvais. Par exemple l'attention facile n'est nullement l'attention; ou bien alors disons que le chien qui guette le sucre fait attention. Aussi je ne veux pas trace de sucre; et la vieille histoire de la coupe amère dont les bords sont enduits de miel me paraît ridicule. J'aimerais mieux rendre amers les bords d'une coupe de miel. Toutefois ce n'est pas nécessaire; les vrais problèmes sont d'abord amers à goûter; le plaisir viendra à ceux qui auront vaincu l'amertume. Je ne promettrai donc pas le plaisir, mais je donnerai comme fin la difficulté vaincue; tel est l'appât qui convient à l'homme; c'est par là seulement qu'il arrivera à penser au lieu de goûter.

Tout l'art est à graduer les épreuves et à mesurer les

efforts; car la grande affaire est de donner à l'enfant une haute idée de sa puissance, et de la soutenir par des victoires; mais il n'est pas moins important que ces victoires soient pénibles, et remportées sans aucun secours étranger. Le défaut de ce qui est intéressant par soi, c'est qu'on n'a pas de peine à s'y intéresser, c'est qu'on n'apprend pas à s'y intéresser par volonté. C'est pourquoi je méprise jusqu'au beau langage, qui est une manière de rendre l'attention facile. Et non seulement l'enfant doit être capable de vaincre l'ennui et l'abstraction; il doit aussi savoir qu'il en est capable; c'est là-dessus qu'il faut mettre l'accent, et ce n'est qu'appliquer à la culture de l'esprit les principes qu'on ne peut oublier quand on enseigne la gymnastique. Essayez donc cette rude méthode, et vous verrez aussitôt une belle ambition, une ambition d'esprit que n'ont pas les chiens.

8 août 1931.

529

Il n'y a pas longtemps que l'on célébrait tout ce qui est grand et que l'on se moquait de tout ce qui est petit, comme petite culture, petite industrie, petite politique. La roue a tourné, et même très vite. Les grandes entreprises font maintenant leurs comptes, où le million est l'unité. Il est clair que les hommes les plus familiers avec ce genre d'affaires tâtonnent dans cette transparence. Certes il n'est pas facile de débrouiller toutes les causes de cette grande faillite. Sans doute il y a une proportion entre la structure humaine, qui n'a pas changé, et l'étendue des affaires qu'un homme peut réellement diriger. Un entrepreneur connaît son chantier; un paysan fait la revue de ses champs et de ses chemins en une matinée; une hôtelière, avant de s'endormir, fait défiler en son esprit ses verres, ses serviettes et ses draps. Je soupçonne que les choses sont le seul objet possible pour nos pensées. C'est alors que s'exercent la prudence et la prévision. C'est alors que le fameux œil du maître juge et décide. Mais l'abrégé nous perd. Nous ne sommes pas bâtis pour un certain degré de calcul abstrait, ni pour une grandeur

ou petitesse quelconque de l'unité. Milliards d'atomes inclus dans une parcelle microscopique, ou distances stellaires mesurées en années-lumière, cela n'est pas à notre mesure. Le tout simple chiffre, et tout menu, qui exprime ces immenses différences, n'a pas assez d'angles résistants ni d'épines; il ne dit rien, parce qu'il ne parle pas aux sens comme il parle à l'esprit. Le million en chiffres n'avertit pas; il ne pèse guère. Par cette disproportion, l'homme se trouve promu métaphysicien; il ne sait plus ce qu'il dit. Du moins je suis ainsi fait; il me faut l'exemple; il me faut la chose, et même dans la main.

Une femme qui coud sait ce qu'elle fait; un menuisier qui varlope sait ce qu'il fait. La chose se défend et redresse l'erreur; elle parle aux yeux et aux doigts. L'électricien qui donne le courant à des charrues électriques qu'il ne voit pas, sait déjà moins ce qu'il fait; il agit par signes et par règle de signes. Il ne saisit plus sous ses doigts la relation entre un geste simple et d'immenses effets. De la même manière un officier d'état-major donnait par téléphone un ordre raisonnable sur le papier, absurde dans le fait; c'est qu'il ne voyait point la boue, les réseaux, l'état réel des travaux préparatoires. Il pensait en algébriste, construisant sur des suppositions bien nettoyées. Ici, par les hasards, par l'élasticité étonnante des hommes, et aussi parce que l'ennemi était un autre algébriste, l'erreur ne se montrait pas toujours tout de suite; sans compter que les rapports apprenaient bien vite à ne dire que ce qui plairait. Ainsi le chef était comme aveugle aux choses, dans sa chambre de signes.

Je suppose qu'il se produit quelque chose d'analogue lorsqu'un homme dirige de son cabinet une centaine d'immenses affaires, dont chacune est déjà trop étendue pour que l'œil du maître puisse la saisir. Ce n'est pas que l'opinion puisse jamais régner sur les affaires; il n'y a d'affaires, finalement, que de chaussures, de bas de soie, de drap, de papier, et choses de ce genre, qui plaisent ou ne plaisent pas, sont nécessaires ou inutiles, se vendent ou ne se vendent pas. Toutefois l'opinion peut régner longtemps; et si l'on croit, ou si l'on fait croire, qu'une affaire est bonne, les effets peuvent donner raison à l'opinion, dans la chambre des signes. Et remarquez qu'il y a aussi des signes de signes, dans une chambre des signes encore plus abstraite qui est celle du banquier. On com-

prend qu'ici tout est clair d'apparence, si seulement l'on sait compter, mais en réalité tout à fait obscur et comme opaque, par l'absence des choses fabriquées auxquelles se termine toute la richesse possible. Ainsi l'esprit n'est nullement averti, et la catastrophe prend un étrange aspect, comme d'un orage de signes.

Heureux les métaphysiciens de philosophie et de physique; car s'ils se trompent, cela est sans conséquence; il leur est bien facile de l'ignorer; l'expérience est complaisante. Les métaphysiciens de finance sont moins bien placés; le petit boutiquier, le petit artisan, le petit rentier sont au bout du fil; et ils ne sont point dans une situation à tout croire, car il y a l'impôt et le chômage, qui sont des suites trop réelles de la métaphysique financière. On ne joue pas avec les besoins. C'est toujours l'économique qui nous rend sages. Quelles folles idées nous formons, sur l'univers, sur les dieux, et sur nous-mêmes, dès que l'erreur n'a pas pour conséquence la faim!

Août 1931.

530

L'art de faire attention, qui est le grand art, suppose l'art de ne pas faire attention, qui est l'art royal. Savoir dormir, savoir se reposer, savoir ignorer, savoir oublier, voilà ce qui est trop rare dans les chefs. L'homme est étrangement assiégé; couleurs, odeurs, bruits, contacts ne cessent pas de se précipiter par les portes de l'homme; s'il tient audience ouverte, il est perdu. La résolution de dormir est merveilleuse; c'est un refus d'attention. Il y faut un courage tranquille et une indifférence aux frontières; la surface du corps ne se hérisse plus, elle se confie; cette réconciliation est la substance du bonheur. Qui se prive de sommeil se prive d'éveil. Qui ne dort pas assez est littéralement empoisonné par sa propre agitation; qui a dormi est lavé.

Ce retour des nuits est un grand conseil. Mais une journée de pensées est bien au-delà de nos moyens. Un homme de jugement sait dormir partout. Il donne audience, et dort. Au court réveil, quand c'est le moment

de juger, il a cette faiblesse de n'avoir pas écouté, mais il a cette force d'être frais et reposé. Quel avantage pour celui qui a tout lu et qui sait tout, s'il est fatigué dans le moment où l'événement demande réponse ? On conte des miracles sur le travail inconscient de l'esprit. Quelques-uns croient qu'il se fait une mise en ordre et comme une digestion des idées pendant le sommeil. J'aime mieux supposer que lorsqu'ils ont longtemps dormi, ils s'éveillent tout neufs, et, en un instant, démêlent des difficultés qui, la veille, étaient insurmontables par l'effet de la fatigue. Tout l'art est de ne point courir après l'idée dans le moment qu'elle fuit. Tout l'art est de refuser cette attention usée, cette attention qui n'est plus du premier et frais moment. Sur une statue ou un monument, il vaut mieux jeter deux ou trois éclairs d'attention qu'appuyer le regard. J'ai connu de ces regards appuyés qui quêtaient le savoir; ils ne voient pas, parce qu'ils regardent trop.

Ceux qui ont étudié avec suite les plus faibles sons ont découvert quelque chose qu'ils ne cherchaient point. Un très faible son, et continu, est entendu comme discontinu; l'attention bat comme le pouls; elle se donne de petits sommeils; elle se refuse, et puis elle saisit. Cela est vital; cela ne fait que traduire l'exigence du corps, la même qui donne le rythme à la rame ou à la hache ou au marteau. Qui serre toujours serre mal. L'athlète véritable est celui qui se repose dans le jeu même, et qui ne ferme le poing que sur le coup.

Ce qui m'intéresse dans l'homme c'est la masse dormante; ce que je méprise c'est l'agitation comme méthode de penser; c'est frapper cent fois à côté avec l'espoir d'un coup juste; mais le coup juste est toujours le premier coup; et il ne faut point essayer. C'est pourquoi la méthode de penser en commun et de décider en commun est mauvaise; elle épuise tout le monde et conduit à des solutions de fatigue. Il n'est pas difficile de deviner ce que sera une solution de fatigue; ce sera acceptation et résignation; et de mauvaise grâce, ce qui achève le mal. La mauvaise humeur est le fruit de l'attention intempérante. J'ai pris une grande leçon de ces associations qui prospèrent et ne font rien. C'est que l'attention y est vivante au commencement, quand les questions se posent, et morne à la fin quand il faudrait décider.

Les signes de l'intelligence sont bien trompeurs. Front soucieux, regard pénétrant, bouche tordue par les discours contraires, cela annonce plus de pensées que l'homme n'en peut conduire. Je regarde au contraire les parties lisses et apaisées; telles les joues, comme un grand mur; aussi le cou et la carrure qui signifient une juste proportion entre la vie et la pensée. Ce qui n'est point rustique pense d'abord trop, et bientôt ne pense plus du tout. De quoi les belles statues devraient nous avertir; car la forme y est gardée contre l'incident. Je crains les agités. Je voudrais quelques hommes de marbre dans la politique.

29 août 1931.

531

Le problème de la lecture courante est admirable et difficile. Tant qu'il n'est point résolu, ne distinguez pas entre ceux qui savent lire et ceux qui ne le savent point. La lecture qui ânonne ne sert à rien. Tant que l'esprit est occupé à former les mots, il laisse échapper l'idée. Ces affiches lumineuses où la phrase semble sortir d'un trou comme un serpent, pour se précipiter aussitôt dans un autre, ce sont des leçons neuves et excellentes. On dit que nous vivons maintenant dans la vitesse, et emportés au train des machines. N'exagérons pas; la promenade du dimanche se fait toujours du même pas; et il ne manque pas de flâneurs, de pêcheurs à la ligne, ni d'amateurs qui s'arrêtent pour un tableau ou pour un vieux meuble. Mais nous avons gagné ceci, de faire vite ce qui ne mérite point qu'on s'arrête. Épeler un écriteau, cela est ridicule; il faut le saisir d'un regard; et la plus grande partie d'un journal doit être saisie à la course. Les titres, et quelques mots d'importance, cela suffit bien. Bref, il faut savoir lire l'imprimé comme le musicien exercé lit la musique.

Nous en sommes restés au temps où l'on se lisait à soi-même, où l'on s'écoutait lisant. Mais cet orateur qui parle à soi pour se dire que la ville est à cinq kilomètres et que les Français jouent *Andromaque,* cet orateur n'est

pas de ce temps-ci. Il ne sait point lire; et même s'il lit le journal à haute voix et pour d'autres, je ne suis pas assuré qu'il comprend ce qu'il dit, assez occupé de faire correspondre les sons aux signes. Cette partie oratoire de l'art de lire doit être effacée; il n'est pas utile que j'imagine des sons quand je lis; c'est temps perdu. Et l'être humain retombe si promptement à la coutume, que je me demande si les écoliers n'apprennent pas à lire lentement, par l'exercice de lire tout haut. Au reste, dans toutes les opérations de l'esprit qui dépendent d'un mécanisme, il faudrait, et dès les commencements, donner une prime à la vitesse; car la lenteur, qui nous attarde à des niaiseries, est souvent une coutume et une sorte de manie. Le calcul mental est une partie brillante et neuve de notre enseignement. Le maître et même l'élève y inventent sans cesse de nouveaux moyens de courir sans se tromper. Ce genre d'exercices est sain pour l'esprit; c'est mépriser la fonction mécanique, c'est la gouverner de haut, c'est se dépêtrer, de la même manière que celui qui apprend à marcher, à courir, à grimper, à nager, à tirer le lapin.

Mais lire, cela n'ose point courir; il y reste de la majesté. On lit d'un pas de sénateur, comme dit l'autre. On dit souvent qu'il faut apprendre lentement, et que c'est le moyen d'aller vite; mais je ne suis pas assuré de cela; j'ai remarqué au contraire qu'il est souvent plus facile de faire vite; et pourquoi ? C'est que l'on se délivre par là de ces pensées de traverse, de ces rêveries d'un instant, qui font les maladroits. Dès que l'attention s'attarde, elle se détourne. J'ai là-dessus une expérience que je dois aux hasards de la guerre. J'ai enseigné l'alphabet Morse, et par le son, à des équipes de signaleurs qui n'étaient point des lettrés; et, après avoir tâtonné un peu, je me suis assuré de ceci que la vitesse dans les exercices stimulait l'attention. Il en est de ce cas-là comme du calcul mental, où la vitesse ne doit jamais être séparée de la sûreté. Comment donc faire ? Il faut seulement choisir les premiers exercices de façon que l'apprenti puisse aller très vite sans se tromper; et en somme, au lieu d'aller du lent au vif, ce qui est trompeur, il faut aller, et toujours en vitesse, du simple au complexe. Et j'ai remarqué que cette dure méthode plaît, et qu'elle forme le caractère aussi. On apprend à compter comme on apprend à traverser une rue; il ne s'agit pas d'aller

lentement; mais il faut saisir le moment, apprendre à disposer de soi, et faire vite, sans aucune peur.

Comment transporter ces règles à la lecture ? Il faudrait lire des phrases qui passent sur un écran ou qui seraient montrées un moment, et puis cachées; ensuite on écrirait ce qu'on a lu. Par ce même exercice on apprendrait l'orthographe. On reconnaîtrait d'un regard un mot et une phrase, comme on reconnaît quelqu'un. On gagne ou l'on perd; et l'on recommence. Voilà qui réveille. On pourrait aussi faire paraître une affiche, et puis disparaître; il s'agirait d'en retenir ce qui importe; exercice de pensée, remarquez-le, exercice de jugement. Sans compter que les pages denses d'un prosateur seraient utilement éclairées par ce regard d'exploration, qui va de l'ensemble aux détails. Car enfin toute la page est vraie en même temps, et il arrive souvent que la fin explique le commencement. Au lieu que celui qui ânonne, et qui bute sur un mot difficile, rompt la pensée en petits morceaux; c'est former de ces esprits bègues, qui se querellent à la porte au lieu d'entrer.

Septembre 1931.

532

Il y a encore des socialistes qui promettent la lune. Peut-être sont-ils sincères ? Ou bien plutôt pensent-ils qu'il faut émouvoir les imaginations, et montrer un but lointain afin de faire quatre pas. Mais, selon mon opinion, ce système est mauvais. Le difficile est de faire seulement un pas, et, à vrai dire de refaire toujours le même pas, car les forces opposées ne cessent jamais d'agir. Un bon socialiste disait à peu près ceci : « Nous vivons sur une mince couche d'humanité au-dessus d'un abîme de barbarie; il s'agit de nous maintenir dans cette pénible position. » J'aime mieux cette manière de poser le problème. Non, certes, je ne promettrais pas la lune; je promettrais tout au plus de nous maintenir en cette position passable où présentement nous sommes. Là-dessus, exclamations. « Quoi ? Cette crise, ce chômage, ces armements, vous trouvez cela passable ? » C'est que

j'ai vu pire, et vous aussi. La guerre nous a tenus en enfer pendant quatre ans. L'avez-vous empêchée ? Non. J'ai bien le droit de me méfier de vos promesses et de vos systèmes.

Toutefois le mot que je citais me paraît un peu noir. Pourquoi déclamer ? La guerre n'est nullement un effet de barbarie. La guerre est faite et préparée par des hommes admirablement raisonnables et qui ne sont pas méchants. Simplement ils font leur métier. Un colonel se propose de tenir un millier d'hommes en rangs, avec défense de rire; il trouve donc que la prison, le conseil de guerre, les compagnies de discipline et le peloton d'exécution sont des moyens nécessaires. Cherchez mieux, vous ne trouverez rien; dès qu'on veut un genre d'ordre où les hommes d'exécution sont des outils comme pelle et pioche, il est impossible d'être bon. Voilà donc un homme qui, par métier, est impitoyable; il voudrait bien être le père de ses soldats; il voudrait aimer et être aimé; peut-être a-t-il cette illusion un jour sur deux. Mais supposez une petite révolte, et un groupe de délégués venant donner son avis sur les exercices ou sur les manœuvres; aussitôt les grands moyens entreront en jeu; des vies seront perdues, d'une façon ou d'une autre; la question d'autorité étant posée, il n'y a point d'arrangement. Si les délégués ne frappent pas d'abord, ils sont perdus. Vous voyez que la seule notion d'armée enferme toute la guerre possible. La barbarie n'est pas dans les hommes; elle est dans l'institution.

Supposons un moment que des délégués ouvriers, pour avoir parlé au patron avec fermeté, soient aussitôt jetés en prison et déportés; supposons que l'un d'eux, pour avoir tendu le poing, soit condamné à mort et exécuté. Un tel régime n'est pas impossible; le fascisme italien n'en est pas très éloigné. On peut essayer de prouver que, hors d'un tel régime, l'industrie nationale ne peut se développer assez; on peut rappeler à ce sujet que la vie même d'un simple citoyen ne compte pas auprès des intérêts supérieurs de la société; ce raisonnement est le même que celui des militaires. De braves gens se laisseront convaincre, et gouverneront l'usine selon la force, sans remords et même sans méchanceté. Ou plutôt ils se feront méchants par raison, absolument comme Lénine ou Trotsky se faisaient méchants par raison. Les

uns et les autres sont convaincus qu'ils travaillent à des fins qui les dépassent, Patrie ou Humanité; l'ivresse de commander vient épauler cette dogmatique Raison; et l'histoire recommence, aussi dangereuse à ce que je crois par les bons que par les méchants.

Mais quoi faire ? Un pas en avant dès qu'on trouve passage. Vous savez bien qu'il ne manque pas de patrons qui vous dresseraient pour votre bien, comme les militaires vous dressent pour votre bien. Tranquillement vous arrêtez le patron, et tout net; il n'a même pas occasion d'oser. Ce grand succès vient d'un jugement assuré. Vous décidez que la condition humaine est incompatible avec un esclavage même raisonnable. Cette idée est invincible; mais il faut la sauver tous les matins, et c'est beaucoup de la sauver. La même idée est sans force contre les armements et contre la guerre; c'est que le grand échafaudage des raisons d'État est toujours debout; c'est que la critique n'a pas encore déshabillé les diplomates. Affaire de patience; travail quotidien et travail de tête; il est clair que l'armée se forme et se gouverne maintenant comme au temps de Wallenstein. Une foule de braves gens croient que c'est nécessaire, de même qu'une foule de braves gens croyaient que Dreyfus était coupable. Affaire de discussion, et d'homme à homme. Vous sauverez un peu de liberté et dix ans de paix. Vous dites que vous ferez mieux; mais je me méfie. Le mieux, c'est le grand appât; c'est la lune.

10 octobre 1931.

533

Des enfants nés et élevés en bourgeoisie imitent les conversations et politesses, offrent des sièges, reconduisent, saluent, et ne trouvent à cela aucune difficulté. C'est que les choses n'y sont guère, et que les personnes y sont presque tout. Les enfants d'acrobates, sur le tapis du cirque, essaient de se dresser sur la tête ou de faire le saut périlleux, choses dans lesquelles l'opinion ne fait rien, car la pesanteur corrige rudement le maladroit; que les parents s'en mêlent ou non, c'est toujours comme

si l'enfant était battu pour chaque faute. Ces deux méthodes font deux espèces d'hommes, deux espèces d'estime, deux espèces de gloire. Un fils de virtuose fait semblant de jouer, d'être applaudi, de saluer, de parler aux princes; c'est la partie facile du métier; mais il ne peut faire semblant devant le violon ou le piano. Aussi faut-il le forcer souvent; et beaucoup d'artistes furent d'abord conduits à la justesse et à la mesure par des coups de règle. À considérer les résultats selon les valeurs humaines, on comprend qu'il manque quelque chose à une éducation toute de douceur. Montaigne était réveillé au son des instruments; ce n'était pas le moyen de faire un musicien. L'homme ne compte que par ce qu'il obtient de lui-même selon la méthode sévère; et ceux qui refusent la méthode sévère ne vaudront jamais rien.

Ce n'est pas que je sois pour les coups de bâton. Pierre Hamp, dans son beau livre[1] où il nous donne l'histoire de ses métiers, raconte qu'un petit pâtissier, pour une maladresse excusable ou non, reçoit aussitôt un coup de spatule sur la tête, un coup qui fait mal. On ne sait pas dire si la rapidité et la précision des mouvements gagnent ou perdent à ce régime; beaucoup diront qu'il en est des hommes comme de ces chevaux généreux qui se crèveraient à dépasser le voisin, mais enfin qu'il faut frapper encore sur le poteau, si l'on veut obtenir dans le même temps un demi-mètre de plus. Peut-être le boxeur ira encore plus vite à la parade si le coup est réel, et si, pour une fraction de seconde, le nez saigne ou l'œil est poché. Et il ne faudrait point conclure qu'alors sa volonté est esclave et que c'est le mieux; car c'est l'apprenti boxeur lui-même qui veut que l'on frappe fort, et que ses fautes soient punies selon la force, non selon l'opinion. La méthode de force eut certes ses excès. Locke, en son traité de pédagogie, recommande de rosser très fort le petit menteur. Que manque-t-il ici ? Il manque que l'enfant menteur demande lui-même d'être rossé. C'est là le point. Il faut que l'enfant cherche de lui-même la difficulté, et refuse d'être aidé ou ménagé. Non seulement un tel enfant se trouve, mais c'est l'ordinaire.

Ce qui porte l'enfant, ce n'est point l'amour du jeu; car, à chaque minute, il se défait d'un amour du jeu, et c'est passer de la robe à la culotte; toute l'enfance se

passe à oublier l'enfant qu'on était la veille. La croissance ne signifie pas autre chose. Et l'enfant ne désire rien de plus que de ne plus être enfant. Ambition qui cède sans cesse à l'attrait du jeu; aussi le jeu continu n'est-il jamais sans regret ni sans ennui. L'enfant demande secours. Il veut être tiré vivement du jeu; il ne le peut de lui-même, mais de lui-même il le veut; c'est le commencement et comme le germe de sa volonté. C'est pourquoi, gardant des coups de bâton ce qui mérite d'être gardé, on ne doit pas craindre de lui déplaire, et même il faut craindre de lui plaire. Il aime ce qui est semblant, mais il le méprise aussi. Si vous l'aidez à compter, il cédera et se réjouira, car il est enfant; mais si vous ne l'aidez pas, si au contraire vous attendez froidement qu'il s'aide lui-même, et si vous marquez la faute sans aucune complaisance, c'est alors qu'il reconnaîtra son ami véritable, qui ne flatte point, qui ne triche point. Quant à la sévérité, les nombres eux-mêmes s'en chargeront, qui sont sans pitié. C'est ainsi que sera honoré comme il doit l'être le maître de valeur.

Octobre 1931.

534

La défense est chose excusable, non point chose louable. Il peut se trouver des moments où il est difficile de traiter le semblable comme un semblable, c'est-à-dire selon le respect et l'amitié. Un brigand sort de l'ombre et menace, ou simplement quelque malheureux, qui me prend pour ennemi, commence à se venger sur moi sans autre avertissement. Alors, l'instinct m'avertit assez que je dois suspendre les droits de l'homme et ajourner la reconnaissance. Je me mets au niveau de l'autre, et je fais seulement attention à frapper plus vite et plus fort que lui. Toutefois, si je le tue, la police elle-même veut qu'on examine si je n'ai point déclaré la guerre précipitamment, et sans avoir assez mesuré le danger. Un impatient, dans une foule, soufflette un homme qui lui marchait sur les pieds : « Combien vous regretterez cette action, dit l'homme, quand vous saurez que je suis aveugle! »

Ce mot est reproduit dans les petits traités de morale, et il y est bien à sa place, car il peut éveiller la honte, et il porte loin par une sorte de symbolisme; car toute violence est aveugle. Ce n'est pas un grand sujet d'être fier que d'être toujours prêt à la riposte; et, même dans les discours, il est digne d'un homme de ne pas prendre tout avantage, et de garder pour soi un mot perçant. L'homme d'esprit et l'athlète sont doux par leur force, et contrôlent le premier mouvement.

On rit de celui qui enseigne qu'il faut tendre l'autre joue. Toutefois, cette idée mystique a la vie dure. On la voit toujours revenir. Je crois que c'est François d'Assise qui courait après le voleur, disant : « Vous ne m'avez pas tout pris. » On dira que c'est un saint, qui croyait à des choses qui ne sont pas. C'est justement, à mes yeux, parce qu'il croyait à des choses qui ne sont pas, que son témoignage a une valeur. Car enfin, les hommes ont inventé la religion de leur propre fonds. Et le commun des hommes, qui s'arrange si bravement du ciel et de l'enfer, n'aurait pas nommé saints, mais plutôt fous, les inspirés et illuminés, s'il n'y avait reconnu une étincelle de l'homme tel qu'il se voudrait. Et, au reste, les légendes sont fausses quant aux faits; il reste à savoir pourquoi on les invente telles et non autrement.

Plus près de nous, encore légendaire, et dans le fait très lue, est l'histoire de l'évêque Bienvenu, qui, rencontrant un forçat très suspect, le traite premièrement comme on doit traiter un homme, c'est-à-dire selon le respect et l'amitié. Et advienne que pourra. Cette sagesse n'est point tant au-dessus de nous; elle brille parmi nous, ici et là, comme un éclair. Il y a des médecins d'arriérés qui se font une joie de tirer quelque marque d'affection ou seulement d'attention, de faces à peine humaines. Et l'on ne peut presque pas instruire sans supposer toute l'intelligence possible dans un marmot. Je ne sais pas quelle amitié il pourrait y avoir en ce monde des hommes si l'on n'était quelquefois disposé à pardonner tout. Et je n'étais pas loin du bon sens, quand je disais à un garçon qui s'indignait de ce que son ami l'avait volé : « S'il est voleur ou non, cela dépend de vous; c'est vous qui avez à dire si ce qu'il a pris était à vous ou à lui. » Il y a un secret mouvement qui nous avertit que l'équitable jugement sur les autres dépend autant de nous que de

l'autre, et qu'enfin être juste seulement avec le juste, ce n'est pas justice. Vous dites que de telles idées vont contre les faits. Oui. Exactement contre les faits; et voilà la morale. Vous dites qu'il n'y a point de morale ? Très exactement la morale n'est pas. C'est à cela qu'on la reconnaît. Si elle était à la manière du blé ou de l'arbre, ce ne serait plus la morale. Et ce que je remarque en ceux qui renoncent à ce qu'ils nomment des illusions, c'est une profonde misanthropie qui enferme tous les hommes et eux-mêmes, et une colère qui descend toujours plus bas. En quoi ils sont terriblement punis, et par leur propre jugement, comme Platon voulait.

7 novembre 1931.

535

La rationalisation vient trop tard, dit Pharaon, à peu près comme la propre et élégante électricité après l'invention du gaz, puante et asphyxiante. L'esclavage était une très sale chose, j'en conviens; c'est que les marchands d'hommes étaient des brutes. Qu'y eut-il alors ? Un dégoût, une révolte des délicats. L'institution fut brisée; les hommes eurent à se conduire eux-mêmes. Les reprendre maintenant par persuasion, c'est presque impossible. Il fallait rationaliser l'esclavage. Quand on pense à nos ingénieurs, à nos médecins, à nos professeurs, et à ce qu'ils auraient pu faire de la race obéissante, on est ébloui.

« Il n'y a pas encore bien longtemps, le producteur de fruits les emballait n'importe comment. Ces poires sans tache ont été rationnellement produites et rationnellement emballées. Concevez d'après cela ce que serait le transport des esclaves, s'il y avait encore des esclaves. Bateau bien aéré, avec douches; antisepsie parfaite; la nourriture pesée par le médecin du bord. Nous avons maintenant des spécialistes qui savent reconnaître les aptitudes de chacun. Classer les hommes selon les différentes techniques, et donner à chacun les connaissances convenables à son métier, ce serait facile; et le temps de la traversée serait utilement employé. Les partisans de

l'école unique disent bien qu'aucune aptitude ne doit rester improductive, et que la méthode rationnelle de culture doit être appliquée à tous sans exception. Ils le disent; mais ils n'ont pas le pouvoir de le faire. Ils doivent compter avec les préférences et les préjugés de chacun. Nos esclaves seraient bien mieux instruits. Quelle joie et quelle reconnaissance dans l'esclave devenu polytechnicien et membre de l'Institut! Pourquoi non ? Pourquoi le médecin des esclaves ne serait-il pas lui-même un esclave bien doué ? De quoi se plaindrait-il ? N'aurait-il pas exactement le pouvoir qui conviendrait à son savoir ? Quel homme a jamais désiré autre chose ? Je sais bien qu'ils croient tous désirer autre chose; et cela vient de ce que les désirs ne sont pas rationalisés. La liberté ne peut être un moyen; la liberté est un résultat. Nous sommes partis trop vite; et une réforme prématurée a rendu le progrès difficile. Combien péniblement nous arrivons à contraindre les hommes pour leur bien!

« L'eugénétique est une science déjà avancée, mais sans pouvoir. Et pourquoi ? Parce que nous laissons choisir ceux qui ne savent pas choisir. Ainsi, suivant l'occasion, ils se trouvent presque tous mal mariés et malheureux. Un mariage réglé d'après les intérêts de l'espèce donnerait de meilleures chances; lui seul devrait être dit volontaire, car qu'est-ce que vouloir sans savoir ? Au reste nous ne pouvons nous faire une idée de ce que seraient les mœurs et les opinions dans un peuple d'esclaves. Être esclave et obéir, cela semblerait aussi naturel que vieillir et mourir. Ainsi, la vague ambition de liberté et d'égalité étant effacée, je ne vois pas pourquoi le malheur de l'esclave ne serait pas soigné et guéri comme la maladie de l'esclave. La colère et le désespoir ne valent pas mieux que la peste. Donc, dans le commerce des esclaves rationalisé, point de ces époux brutalement séparés ni de ces enfants arrachés à leur mère. Et, puisqu'il est évident que les vertus d'un homme n'ont pas moins de valeur marchande que ses muscles, nos moralistes auraient charge de la bonne humeur, de la confiance et de la fidélité des esclaves, comme d'un genre de santé supérieure et précieuse par-dessus tout. Car, enfin, est-il un éleveur de vaches qui soit content de voir ses vaches affolées par les mouches ? Aussi, parce que les hommes sont quelquefois harcelés par des idées comme par des

mouches, nous aurions un genre d'émoucheurs nommés prêtres, et une religion rationalisée; et l'idée de Dieu serait ce qu'aujourd'hui elle voudrait être, l'idée la plus favorable aux maîtres. Malheureusement le progrès s'est fait par sursauts; de folles idées nous barrent la route, et nous avons grand-peine à ramener la philanthropie dans ses vrais chemins. » Ainsi parlait Pharaon, en lissant ses brillants cheveux. L'ironie est comme une maladie dans les âmes faibles et divisées; mais dans les âmes fortes elle se referme sur elle-même, composant une parfaite image de l'homme. Parfaite, mais renversée.

Novembre 1931.

536

Le congrès radical jette un beau défi. C'est un congrès d'hommes nus. Ils ne peuvent rien, et c'est leur vertu de ne rien pouvoir. Car ils nient les pouvoirs qui, depuis la guerre, nous mènent insolemment au fouet. Un métallurgiste, un parfumeur, un évêque, un général, deux ou trois journalistes, et quelques avares à coupons pour faire garniture, tel est le Grand Conseil qui a juré de nous conduire selon ses propres fins. Les radicaux n'ont pour eux que d'être méprisés par le Grand Conseil; toute leur force est là. S'en rendent-ils compte ?

Un cœur tendre voudrait bien être aimé des deux côtés. Impossible. Il faut rompre avec les salons et avec l'Académie; rompre à jamais. Il faut compter pour rien le mépris des brillants subalternes. Ce n'est presque rien tant qu'on reste dans l'opposition; ce sont, par comparaison, les temps agréables du métier radical. Mais qu'ils arrivent au pouvoir une fois de plus; une fois de plus ils trouveront des caisses vides, l'ironie des chefs de service, les injures de la Presse, les huées de la rue et l'épouvante de leurs propres troupes. En revanche, ils auront l'amitié socialiste, toujours perfide par des raisons de doctrine; car un article de foi des socialistes, c'est que les radicaux ne pourront jamais rien. Tel est le terrain mouvant. Je me souviens du jour, car ce ne fut qu'un jour, où Caillaux eut le pouvoir sur les finances. Les actes de force

jaillirent de lui comme un tir de mitrailleuse. Mais ce ne fut pas long. Quand il se retourna vers ses troupes, il n'avait plus de troupes. Un grand socialiste, que je ne pouvais qu'estimer, me dit alors à l'oreille : « Caillaux est fini. » Je le crus un moment; c'était faux; on en eut tout de suite, et toujours depuis, cent preuves.

Les troupes revinrent; mais trop tard. La panique agit promptement et irrémédiablement. Nous passons notre temps, nous autres radicaux, à fuir quand nous avons la victoire, et à revenir quand l'ennemi s'est retranché. Les radicaux sont assurés de vaincre; mais sauront-ils porter la victoire ?

Je n'accuse pas les hommes. C'est la situation qui est difficile. Et pourquoi ? C'est que le parti radical est une force d'opinion, et qu'il y a deux opinions. Il y a l'opinion des urnes et l'opinion bavarde. La première résulte d'un rassemblement du citoyen sur lui-même, et dans une sorte de solitude. Il juge alors les arrogantes Majestés; il sait bien qu'il n'a qu'à lever le doigt; il lève le doigt. Cette force silencieuse balaie tout. Mais c'est alors que l'autre opinion siffle à ses oreilles. Il devrait s'y attendre, et, comme Ulysse aux sirènes, s'attacher au mât par un grand serment; donner au moins vingt mois de crédit à ses amis, et leur permettre même quelques fautes. Qui n'en fait pas ? Mais avez-vous jamais vu un journal radical qui ne soit pauvre ? Avez-vous jamais assisté à une conversation de politique où les radicaux ne soient criblés de flèches venimeuses ? Entre le renard d'administration, qui raconte avec esprit les erreurs du ministre, et l'ironique socialiste, qui explique que ces erreurs étaient inévitables, vous ferez figure de béotien; on vous prouvera que vous ignorez l'histoire, la géographie, l'économique. Cette situation est trop pénible pour un ami de la raison et de la justice. Où est l'homme cuirassé de fer qui tiendra bon devant les Grands Sophistes de droite et de gauche ? Et s'il est ministre ? Croyez-vous qu'il ira chercher des éloges dans quelque petite feuille radicale ? Non. Il ouvrira *Le Temps,* avec l'espoir, toujours trompé, d'y trouver une bonne parole. Il faudrait ne pas lire *Le Temps* et ne pas dîner en ville. C'est le régime du pain sec, pour un ambitieux. Et pouvez-vous concevoir un homme politique qui ne soit pas ambitieux du tout ? Les vieux n'ont guère d'illusions là-dessus, s'ils n'ont pas oublié Combes et

Pelletan. Les jeunes devraient lire ces biographies et les faire illustres. Il n'est pas dit que la liberté ne sera pas payée cher, ni qu'elle fera plus que tenir péniblement, et même sans avancer d'un cheveu, devant les antiques puissances, qui savent si bien punir et récompenser.

21 novembre 1931.

537

Je me souviens d'un commandant de batterie qui reçut l'ordre de changer de position; il avait trois heures pour exécuter; c'était court, mais il fit des objections au lieu de commencer. J'écoutais ces choses au téléphone, et j'en fus surpris. « Est-ce obéir ? » me disais-je. Dans le fait, les objections ne touchaient qu'un intermédiaire qui ne pouvait rien. Le changement fut fait. Combien mieux fait, plus aisément fait, si la pensée de l'exécutant s'y était attelée tout de suite!

Solon donna des lois et s'en alla. Ce sage savait qu'il y a objection à tout; j'entends objection raisonnable. Il faut d'une manière ou d'une autre fermer cette porte, de façon que, l'espoir de faire changer l'ordre étant enlevé, tout l'espoir possible s'emploie à exécuter. Tant que le cheval a espoir de jeter son cavalier à terre, c'est à cela qu'il emploie ses forces; aussi les dresseurs disent qu'il ne faut jamais céder au cheval. Si l'on est contraint de céder, alors l'autorité périt. La méthode de ne point changer un ordre est assez justifiée devant la force brutale, qu'il s'agit d'employer toute, ou de lancer toute dans une direction déterminée. Or, à l'égard d'une force intelligente et que l'on veut telle, la règle de Solon est peut-être encore plus pressante. Car la pensée est un instrument qui remord son maître; et que ce soit ma pensée ou celle de l'exécutant qui revienne sur la chose décidée, il n'y a point de décision qui tiendra. On conte que Joffre, cinq minutes après un ordre donné la nuit, dormait déjà profondément. En de telles natures, l'ordre donné est aussitôt comme un événement du monde, sur quoi il n'y a pas à revenir, et dont il faut s'arranger.

Il n'y a pas d'exécution qui ne change un peu l'ordre,

comme il n'y a point de jugement d'espèce qui ne change un peu la loi. L'obéissance passive est une fiction, mais qui est bonne au commencement, sans quoi l'exécutant reviendrait toujours au chef, lui apportant de ces objections qui ne sont que des pensées. L'action n'avance point par des pensées, et pourtant l'action n'avance que par des pensées; ce que l'on comprend assez bien d'après l'exemple du voyage d'Arras, dans *Les Misérables ;* d'autant que l'exécutant est celui-là même qui a donné l'ordre, après une pénible délibération; mais la porte est fermée de ce côté-là; il n'y a plus à y revenir, quoique la malice des choses offre occasion sur occasion; seulement la pensée s'emploie maintenant toute à inventer des moyens. Peut-être trouvera-t-on, en réfléchissant sur ces pages célèbres, quelques rapports de la volonté à l'œuvre ou à l'action; j'aimerais mieux dire œuvre dans tous les cas; car l'œuvre est cette partie de l'action qui est irrévocable comme chose dans le monde, et qui nous barre le retour. Et malheur à celui pour qui ses propres décisions sont révocables, ou semblent telles, car il ne tirera jamais de ses décisions tout le bien possible. Tels sont ceux qui divorcent, changent de métier, et courent d'une chance à l'autre. Et en effet ils recommencent au lieu de continuer. Le moment où l'on se déplaît dans le nouvel état est un moment à passer. Il n'y a que le temps d'un éclair entre la joie d'avoir changé et la certitude que ce changement est médiocre lui aussi. Et le plus grand mal, ici, est de ne pas comprendre cette sorte de loi de la nature humaine. L'homme qui ne pense pas à vouloir est accablé de ses pensées et doit se donner du jour et de la distance. Cela même fait partie du vouloir et le chef a naturellement ce mouvement d'avancer, et de rendre irrévocable chacune de ses démarches.

Or l'autorité[a] s'établit par guérir dans les autres, et d'abord en soi-même, le perfide espoir de renoncer au premier obstacle. Chacun connaît trop bien en lui-même cette fausse sagesse qui toujours raisonne et jamais ne décide. Le commun langage désigne du beau nom de jugement à la fois la sentence irrévocable et la plus haute fonction de l'esprit. En un homme faible, les pensées brillent souvent comme des diamants; mais ce ne sont que des idées. Dans un homme qui sait vouloir, les pensées sont des jugements; c'est dire qu'elles engagent, qu'elles

sont des commencements d'œuvre, et qu'il ne leur est point laissé ce pouvoir de remordre, qui fait le supplice des faibles. Là-dessus on peut lire ce que Descartes a écrit des irrésolus, dans son *Traité des passions,* et aussi, dans le célèbre *Discours,* une page étonnante sur l'art de sortir d'une forêt où l'on s'est égaré; ces textes contiennent les éléments d'une doctrine de l'action, qui est à rechercher. Toujours est-il clair que l'irrésolution est un de nos malheurs. Il est aisé de comprendre que le subordonné qui soupçonne l'irrésolution dans le chef est lui-même incapable de vouloir et parvient promptement à l'état ironique, qui est une sorte de métaphysique de la faiblesse. Au contraire, l'exécutant qui sent le vouloir du chef est lui-même lancé dans le vrai chemin du vouloir, qui est de persévérer en explorant, sans jamais revenir; par où l'on explique en quel sens les hommes veulent être gouvernés, et en quel sens non.

Novembre 1931.

538

Ce que j'ai lu de la *Vie de Lucien Herr*[1] me plaît parfaitement. J'y trouve cette buée de sentiment qui est le fond convenable pour un tel portrait. Toutefois je pense que ses amis ne peuvent manquer de l'adoucir trop. De toute façon je dois donner mon témoignage. Je l'ai connu bibliothécaire et dans la force, en fait directeur d'études et déjà directeur de consciences, moi simple élève, et indiscipliné. Après dix ans de province et de rares entrevues, toujours orageuses, je l'ai retrouvé souvent, retranché dans son bureau comme dans une forteresse, nulle part ailleurs. Il n'était point question d'amitié; à la fin il y en eut comme l'ombre. En revanche, une familiarité entière, sans aucune trace de politesse ni de cérémonie. Je connus un homme dur et sans pardon. Et comme je n'ai ni attendu, ni espéré, ni mérité l'indulgence, cela pouvait marcher. Ce visage de maréchal d'empire passait en revue ses propres troupes et les forces ennemies; il méprisait le franc-tireur. Qu'est-ce qu'un radical aux yeux d'un socialiste pur ? Cela fait de tristes alliances, comme on a vu et

comme on verra. Il m'attendait, je suppose, à ma première trahison. Ayant pesé en ses justes balances la faiblesse humaine, et la gravité du combat, il exigeait un parti, et des vœux irrévocables; cette précaution est bonne, les vrais amis à part, comme il est naturel.

Je faisais grande attention à ses jugements, et fort peu à ses opinions[a]. Je savais qu'il ne changerait pas, qu'il ne trahirait pas. Tel est à peu près le mariage du vrai radical et du vrai socialiste; le radical reçoit les injures et ne les rend pas. Le jeu de province, que j'avais joué cent fois, me rendait encore plus indifférent à ces choses. En revanche je recueillais fidèlement, sans en rien marquer, les oracles de l'homme qui savait tout. Quant au fond de la doctrine, il me semble que je ne risque guère de me tromper, par cette raison que cet homme très tendre n'avait aucune tendresse pour moi. Je suis assuré qu'en cet esprit encyclopédique il s'est fait une digestion de l'hégélianisme selon la puissance propre de ce système jusqu'à un pur marxisme, perpétuellement recomposé au bord même de l'événement. Et si je rappelle que le marxisme est la vérité du pragmatisme, j'aurai dit en bref tout ce que j'ai pu deviner de ce penseur secret. Et quand il me disait, sur quelque boutade intemporelle de l'incorrigible platonicien : « Prenons la chose au point de vue historique; il faut toujours en venir là », je crois que je le comprenais assez bien, et assurément mieux qu'il ne croyait. Mais peut-être voyait-il très clair. Ce n'était nullement un régime de ménagements ni de compliments, de lui à moi ni de moi à lui. Les temps furent difficiles, et le sont, et le seront; les progrès aussi, chèrement achetés, promptement perdus; là-dessus du moins nous étions d'accord.

Lorsque, après la guerre, et chargé d'un métier qui exclut l'érudition, je me risquai à enseigner Hegel, naturellement je le lui dis, et je fus un peu surpris de le trouver bienveillant et secourable. Un ami commun me dit plaisamment : « C'est qu'il vieillit. » Ces manières rudes sont saines, et nous ne ferons rien par la douceur. Si les hommes de gauche, qui sont des esprits libres, apprenaient à aimer les vérités désagréables, et à ne point rompre l'unité d'après des dissidences, ils apprendraient beaucoup. Certes, la marque du collier d'honneur sur le cou du chien, il est difficile de l'aimer, et il est très pru-

dent de tirer au large, comme fit le loup. Mais à des amis pauvres et sans honneurs on peut permettre le coup de dent, et même il le faut. Les hommes de la pure doctrine sont dans des greniers, comme ils furent toujours, et chacun seul dans sa pure doctrine; et ils sont profondément étrangers aux douceurs académiques, d'ailleurs si perfides. Il faut avouer que la condition de la libre pensée est difficile, mais essentiellement difficile. Car si quelqu'un forme une pensée universelle, sans aucun doute il la formera dans le silence, et par un mépris parfait des approbations; mais il pense alors au péril de ses passions, et la grande défiance de lui-même s'étendra naturellement aux autres hommes. Et pourtant l'approbation et l'accord sont l'expérience finale que toute pensée cherche et attend. L'amitié selon l'esprit est exigeante et difficile. Et cela même on peut le comprendre; mais il est plus rare et plus beau de s'en réjouir.

Décembre 1931.

1932

539

Comme je lisais le troisième volume des *Œuvres* de Jaurès, je voyais déjà surgir l'homme tout entier. J'y trouvais la grandeur d'âme, sans aucun genre d'amour de soi ni même de retour sur soi, un vif sentiment de l'ordre selon la justice, une expérience et comme une présence de l'humanité réelle. Comment n'aimerais-je pas cette universelle, active, éloquente amitié ? Avec lui toujours, et de bon cœur. Seulement je ne pense pas du tout comme il pense; c'est comme si j'étais d'un autre métier, et accoutumé à d'autres outils. Jamais je ne pense à de meilleures lois, à un ordre plus juste, à quelque projet mieux monté qui mettrait l'harmonie partout. De même je ne crois pas à quelque sage banque qui réglerait, pour toute la planète, un équilibre de l'or, de l'argent et du papier; non plus à quelque sage entrepôt qui réglerait entre tous pays la circulation des marchandises; non plus à quelque universel entrepreneur qui composerait les équipes et donnerait une juste impulsion à tous les travaux. Et pourquoi ? C'est que je veux toujours joindre la raison aux sens et même aux travaux des mains. Je veux des entreprises à la mesure de l'homme, et pour le chef, quel qu'il soit, un chantier dont il puisse faire le tour en une journée. C'est pourquoi tout ce qui est petit me plaît, petite culture, petite industrie, petite banque, petits comptes. Un budget de cinquante milliards ne me paraît pas objet pour un penseur quel qu'il soit. Je vois plutôt le penseur creusant devant lui, tout près de lui, pour lui seul. Voilà le bon roi. Tous les progrès se font par cette espèce de roi sans cou-

ronne. Ce genre de pensée s'affaiblit dès qu'il s'étend. L'homme qui a inventé la banque prêtait à son voisin. Il n'y a plus de Turenne parce que les armées sont trop grandes. Ces manières de penser détournent d'être socialiste.

Ou bien ne peut-on être socialiste de son poste, et en creusant toujours devant soi ? En lisant Jaurès, je remarquais que je ne trouvais pas en lui la moindre trace de l'esprit de révolte, qui est impur, qui tient aux passions et à l'humeur, mais qui donne aussi plus de mordant aux pensées. Certes, il y a de la grandeur dans l'entreprise de persuasion et dans la discussion sans armes. Mais aussi, dès que les thèses s'étendent, ou, pour mieux dire, dès que les thèses sont des thèses, tout se plaide. La Révolution russe, comme le marque Ferrero, s'est faite par un immense refus d'obéissance, répondant à un abus de pouvoir évident. Cela épouvante. Mais je me demande si le simple suffrage, tel que nous l'avons, n'est pas plus effrayant pour l'ambitieux. Car le suffrage est bien une sorte de refus d'obéissance. Le dénouement du boulangisme, refus d'obéissance. La séparation de l'Église et de l'État, refus d'obéissance. L'affaire Dreyfus, refus d'obéissance. La chute de Millerand, refus d'obéissance. Que ce refus soit promptement suivi du refus de refus, que les électeurs reviennent, d'un mouvement presque insensible, à accepter de nouveau l'ordre tel quel, par la vue ou l'imagination d'autres abus, c'est ce que nous voyons et c'est ce que nous verrons. Dans l'un et dans l'autre cas, les affaires publiques sont changées d'après un esprit de résistance qui dépend de milliers d'individus ordinairement muets, et fort occupés chacun d'administrer un royaume à sa mesure. Cet ordre est bien plus neuf qu'on ne croit. Nous offrons au monde une sorte de modèle politique assez mal fait; mal fait, je le crois bien. Quel est donc le penseur qui l'aurait conçu ? Mais plutôt il s'est fait par l'effort d'une multitude de penseurs inconnus, chacun d'eux retranché dans son droit de refus. Et quel est le penseur à vastes conceptions qui ne s'est pas moqué, un jour ou un autre, de cette coalition des pense-petit ? C'est pourtant là, à ce que je crois, l'ordre nouveau. Et maintenant, penseur, il t'est permis d'éclairer ton voisin, et le voisin de ton voisin. Non pas certes pour l'inviter à former quelque plan de bonheur universel.

Mais simplement pour qu'il mesure son pouvoir de refus, pour qu'il l'exerce contre tel abus et tel autre. Pour quoi il n'est pas besoin d'être instruit de tout. Je crois plutôt que les problèmes extérieurs, de paix, de commerce, de crédit, seront grandement changés, et aussitôt plus faciles, si seulement la résistance à telle ou telle tyrannie, des militaires, des industriels, des banquiers, se fait sentir un tout petit peu. Mais aussi cela ne se fera pas par des pensées abstraites sur l'économique ou sur la politique, mais bien plutôt par un refus d'obéir au-delà de certaines limites, et par une tranquille résolution de jeter par terre, une fois de plus, ceux qui se croient maîtres à jamais. Cette force-là, Jaurès la comprenait fort bien; je ne sais s'il en éprouvait le ressort lui-même. Il était trop bon.

23 janvier 1932.

540

Le XIX^e^ siècle a vu deux grands constructeurs, Comte et Hegel. Le nôtre est un polytechnicien échappé. C'est un beau spectacle que celui de l'entendement calculateur qui retrouve le monde et l'histoire, et qui juge l'histoire. Si l'on prenait la peine de lire les dix gros volumes où le système positiviste est exposé, on y trouverait des vues du plus haut prix sur l'histoire universelle, et un projet de salut pour les hommes de bonne volonté. Sans diminuer, à ce que je crois, ces grandes idées, je puis trouver en Comte le père du radicalisme français. Quels sont les traits principaux ? D'abord un immense espoir dans l'enseignement, qui, par le système des sciences, arrivera non seulement à surmonter les superstitions, mais à les comprendre, et à comprendre aussi les conditions inférieures qui, sous la pression constante du monde, exigent la conservation d'un ordre industriel et politique fort peu relevé, et qui n'est nullement respectable. En face de ces chefs temporels s'organisera, par la culture encyclopédique, un pouvoir spirituel gouverné par les vrais savants, et formé de deux masses principales, les prolétaires et les femmes. Ce pouvoir sera d'opinion seulement, c'est-à-dire sans aucune contrainte, et suffira à la plus grande

révolution qu'on ait jamais vue, par ceci seulement que la force et la richesse ne seront plus des valeurs adorées. Il en sera du temporel comme des basses nécessités, que l'on peut bien mépriser, mais qu'on ne peut pas oublier. Cette révolution ne s'est pas faite tout à fait comme le philosophe l'avait annoncé. Toutefois dire qu'elle ne s'est point faite du tout, c'est mal voir. Il y a dans notre politique des parties de jugement qui ne sont pas peu. Les dix gros volumes feraient mieux, si on les lisait. Nos maîtres de lectures sont payés par les riches; mais patience.

Hegel vivait selon la règle et le respect; il n'a jamais pensé à aucun genre de révolution. Autre genre d'homme. Naturaliste. Il a jugé la science abstraite, non sans la connaître. Il a rejeté derrière lui un univers de forces et de quantités. Il s'est plongé, à tous risques, dans le monde vivant; il a admiré comment le vivant se développe d'un germe; c'est là qu'il a reconnu l'esprit en travail. Ainsi après avoir traversé la nature, il s'est appliqué à retracer l'histoire véritable, qui n'est que la délivrance de l'esprit enchaîné. Et, parce que le vivant doit premièrement et toujours se nourrir, se reproduire, travailler, échanger, Hegel a voulu montrer comment la justice réelle s'est développée par ces humbles tâches, et par ses pensées mêlées de terre. Je considère comme un trait de génie très admirable, d'avoir découvert qu'on ne trouve l'esprit que dans les ténèbres de l'histoire, et non point du tout dans les froides lumières du géomètre. Il y a donc deux sociologies, dont l'une très cartésienne construit la société d'après l'idée; c'est la française; au lieu que l'autre, l'allemande demande tout à l'expérience laquelle est, en gros, toute claire et bien connue. Par ce côté encore je retrouve l'image efficace en contraste avec l'idée inefficace des communistes. Le progrès ne se fait point comme nous aurions voulu; il se fait par celui qui travaille plutôt que par celui qui pense. Ainsi, dans[a] le même temps que Comte, et par d'autres chemins, Hegel découvrait la sociologie que Comte avait nommée. Il essayait de dire ce que c'est que l'esprit d'un peuple, montrant que les constitutions ne sont jamais les pensées d'un sage, mais toujours des pensées de laboureur, de bourgmestre, de juge, et d'abord des pensées de père et de fils, de maître et d'esclave. Cette grande histoire tient elle aussi en dix gros volumes, qui comprennent les

mœurs, les arts et les religions, toujours d'après le principe que le supérieur se développe de l'inférieur comme d'un germe. En ce vaste système, il n'y a que la préface de critique qui soit ardue. Les succès quant à l'histoire des mœurs, des beaux-arts et des religions, sont éclatants et incontestables. Et l'on comprendra que le mouvement hégélien, qui essaie de retrouver l'idée dans la matière même, est tout à fait opposé à la méthode de Comte, qui sépare au contraire l'esprit afin de le sauver lui-même et de tout sauver par ce refus.

Quant à l'avenir on permettra l'annonce prudente que j'en fais, en remarquant qu'en l'année 37 le problème est exactement posé comme je dis. Ouvrier ou commerçant, tel est le dilemme qui se propose à l'ingénieux sauvage et dont la grève générale indique la solution probable. En ce sens on ne peut négliger de lire l'Histoire du monde; et qui s'instruit est amené à l'essayer. Lire fera l'avenir. Quoi lire ? Tout! Qu'arrive-t-il maintenant, sous nos yeux et presque sous nos pieds ? C'est que l'opposition réelle fait des groupes réels de nations. C'est que le prolétaire[a] d'esprit français s'instruit autant qu'il peut, pense la justice, et médite de la faire. Au lieu que le prolétaire d'esprit allemand cherche sa pensée dans son métier même, et dans ses pressants intérêts, assuré que c'est par le dessous que l'esprit renaîtra. D'où je puis dire que le socialisme descend de Comte, non pas de Comte tout seul, mais de cet esprit-là; et qu'au contraire le syndicalisme descend de Hegel et des hégéliens, lesquels n'ont jamais cessé d'être naturalistes, c'est-à-dire d'interroger et d'imiter les détours de l'esprit vivant, qui se sauve premièrement par la faucille et le marteau. On m'excusera de simplifier ainsi de grandes et fécondes idées. Aussi je veux seulement renvoyer le lecteur aux vingt volumes où il les trouvera. Quant à l'opposition des deux systèmes, dont l'un est si clairement petit-bourgeois et l'autre ouvrier, elle est en train de se résoudre par l'histoire du monde. Ce qui est le plus admirable, c'est que nos philosophes officiels, parfaitement cousiniens, ne lisent ni Comte, ni Hegel, ni l'histoire du monde.

Janvier 1932.

541

On n'apercevra jamais la couture d'Hegel à Marx, tant que l'on prendra Hegel pour un logicien. Car le second de ces penseurs accroche fortement toutes nos pensées à la terre nourrice, au métier, en un mot à la nécessité inférieure. Ne cherchez point l'origine des superstitions paysannes ailleurs que dans la culture, souvent déroutée par les effets, et donc fortement attachée aux traditions. Et, au contraire, l'irréligion prolétarienne s'explique assez par un genre d'action où les erreurs sont aussitôt redressées par la chose même. Il n'y a rien de secret dans un boulon; si le rivet est mal serré, on sait pourquoi. Le fer ne trompe point l'attente; la poutre de bois non plus; c'est pourquoi l'ouvrier croit en son action, et ne croit en rien d'autre. L'usine non plus n'apprend guère la piété; c'est qu'elle sépare les travaux du foyer familial, autel des dieux anciens, et, au fond, de tous les dieux. Dieu est le père, et cette métaphore explique beaucoup de choses. Qu'est le père, à côté du contremaître ? Ainsi les anciens pouvoirs furent réellement attaqués, non point par les philosophes qui tirent des livres leurs idées, mais plutôt par la machine à vapeur commandant l'usine énorme. Et l'usine fut énorme par l'imperfection des transmissions. Si l'on avait trouvé, en même temps que la machine à vapeur, l'électricité, cette longue et excellente courroie, peut-être eût-on vu l'usine divisée en mille ateliers familiaux. Le père alors était chef d'industrie et maître d'apprentissage, d'où d'autres mœurs et d'autres croyances. Et la religion est certainement plus puissante sur les esprits dans les régions où l'on tisse à la main, et où l'enfant enroule les bobines et rattache les fils dans l'atelier paternel. Une ferme est un atelier familial. L'enfant y apprend, ou plutôt y conserve, un genre d'obéissance qui est liée au sentiment, et qui développe le respect. Ces exemples[a] sont encore bien pauvres. Il faudrait comparer le gain et le salaire, et comprendre comment l'homme reçoit, de l'un et de l'autre, des idées bien différentes de l'argent, de la richesse, et de l'économie. Quant aux idées que l'on trouve dans les livres, elles ne comptent guère. L'homme

prend toutes ses idées réelles dans son expérience de chaque jour; ou, pour mieux dire encore, il pense selon son action. Il croit, il juge, il respecte, il méprise selon la façon dont il gagne sa vie. Ainsi l'outil et la machine ont changé le monde politique. Telle est l'idée du matérialisme historique, dont le marxisme lui-même est un exemple; car sans la révolution mécanique dans l'industrie, il n'y avait point de Marx.

Hegel semble bien loin, et même à l'opposé de cette idée, parce que la *Logique* de Hegel est une tête de Méduse pour beaucoup. Or Hegel nous invite certainement à comprendre, par sa logique même, que le développement réel des idées dans l'histoire ne se fait pas selon la logique. Non, mais selon la vie premièrement, selon la famille, selon les métiers, selon les contrats, les procès, les institutions, les monuments, les religions, les arts, enfin selon l'humanité à l'ouvrage, ce qui fait que l'histoire est une logique brisée, et une sorte de dialectique souterraine. Par exemple, la justice réelle c'est le droit, institution mêlée de terre, accumulation d'expériences et de nécessités, sorte d'outil de société pour le règlement des querelles et la sûreté des échanges. L'État réel n'est nullement une invention de législateur; l'État s'est fait comme la charrue, l'arc, la poulie, le treuil; c'est une machine à vivre. Et de même que l'archer a pris de son arc ses premières pensées, l'homme de société prend de l'État ses premières pensées de politique; il pense métier, commerce ou fonction; ces idées se traduisent dans l'art et dans la religion, qui sont encore d'autres puissants signes, tout près de terre, où nous cherchons de nouvelles pensées. Le reste, comme dit l'autre, est littérature, et ne remue rien. Ainsi la dialectique qui est à l'œuvre dans l'histoire, et qui assure, par d'humbles causes, la continuelle victoire de l'esclave sur le maître, n'est pas la pure logique; l'esprit et la nécessité y sont aux prises, et toutes les pensées y sont des produits de l'action. Cela c'est l'hégélianisme tel qu'il est, tel qu'on peut le lire; et le marxisme en est une suite, seulement réglée sur des changements dans le travail qu'Hegel ne pouvait pas prévoir. Et cela même, que l'histoire a toujours une suite, et imprévisible, s'accorde tout à fait à la doctrine hégélienne.

1er février 1932.

542

Qu'on suppose Aristote revivant au siècle de Kant et de Laplace, et jugeant de nouveau l'éternel platonisme; voilà Hegel. L'esprit de Platon ne se lasse pas d'interroger la connaissance en vue de se représenter l'être; et toujours il se retrouve en face de ses propres formes, et d'une physique abstraite. Si pourtant Platon pensait à sa propre idée, il apercevrait que cette idée vraie de Platon est autre chose que la représentation de Platon pour Platon. Car l'idée vraie n'est pas une formule qui ressemble à l'être, c'est l'intérieur même de l'être, c'est sa vie avant d'être sa pensée. C'est ainsi que le nouvel Aristote entreprit de lire de nouveau la nature entière et l'histoire humaine non pas selon la science de Newton, science morte, mais selon l'esprit vivant.

Aristote s'était d'abord délivré de Platon par sa célèbre *Logique,* où il tentait de faire l'inventaire des formes. Hegel pareillement se délivre de la science abstraite dans sa *Logique,* mais en poussant plus avant le système des formes, de façon à montrer comment l'on passe inévitablement d'une logique de l'être à une logique du rapport, c'est-à-dire à un univers d'atomes, de mouvements et de forces, univers tout à fait creux. D'où il ressort clairement qu'il faut attacher de nouveau les attributs aux substances, ce qui sera penser l'idée réelle. Penser Socrate par des rapports, c'est perdre le vrai Socrate. La vertu de Socrate ce n'est pas ce que Platon pense de Socrate; c'est l'idée même de Socrate se réalisant en lui à travers des contradictions surmontées, qui sont de réelles épreuves. Socrate à la guerre, Socrate en face des trente tyrans, Socrate en face d'Alcibiade, Socrate devant ses juges, Socrate devant Criton qui le vient délivrer, voilà la dialectique réelle par laquelle Socrate conquiert ses illustres attributs, aussi inséparables de lui que sa propre vie. D'après cet exemple, on peut comprendre que l'idée réelle d'un être, c'est la vie de cet être dans le monde des hommes et dans le monde des choses, aventure unique, histoire plus ou moins illustre et qui ne se recommencera jamais. Socrate, exemple

éminent et très explicite, nous éclaire une multitude d'autres vies, plus fermées, où le philosophe s'efforcera pourtant de deviner les mouvements de l'esprit en travail. Car on ne peut penser comme objet le vide du rapport extérieur. Donc, si quelque chose est, l'idée est nature.

Retrouver l'idée dans la nature, c'est difficile et périlleux quand la nature n'est qu'astronomie inerte et physique décomposée. Mais dans la vie des animaux il se montre déjà comme une ombre de l'esprit; toutefois la grande nature domine et reprend ces êtres sous la loi du recommencement. Il n'en est pas ainsi de l'homme; car l'histoire humaine laisse d'éternelles traces, art, religion, philosophie, où il faut bien reconnaître le pas de l'esprit. Cette histoire absolue éclaire l'histoire des peuples. Les constitutions, le droit, les mœurs sont encore d'autres traces, des traces de pensée. Mais il ne faut pas confondre ces pensées réelles avec les pensées de l'historien; de la même manière que la pensée qui est en la Vénus de Milo est autre chose que la pensée du critique. Ainsi on est amené, si l'on veut penser vrai, à retrouver les pensées organiques qui ont travaillé à l'intérieur des peuples et des hommes, ce qui est lire l'histoire comme une délivrance de l'esprit. Or cette histoire réelle est bien une dialectique qui avance par contradictions surmontées; sans quoi l'esprit n'y serait pas. Mais cette dialectique est une histoire, en ce sens que la nécessité extérieure et la loi de la vie ne cessent d'imposer leurs problèmes. Par exemple l'enfant est un problème pour le père, et le père pour l'enfant. Le maître est un problème pour l'esclave, et l'esclave pour le maître. Le travail, l'échange, la police sont des nécessités pour tous. Aussi ce qui est sorti de ces pensées réelles, ce n'est pas une logique de la justice, c'est une histoire de la justice, c'est le droit. Le droit est imparfait, mais en revanche le droit existe; et le droit est esprit par un devenir sans fin à travers des contradictions surmontées. Contradictions nées de la terre, des travaux, des liens de famille, des passions rebelles, de la vie difficile, enfin d'une lutte sans fin contre les nécessités inférieures. Ainsi c'est bien l'idée qui mène le monde, mais au sens où c'est l'idée qui se montre dans la statue. L'idée abstraite, ou idée du critique, n'a jamais rien fait et ne fera jamais rien. Une telle idée est bien nommée utopie; elle n'a pas de lieu; elle n'a pas d'existence. Qu'on juge

déjà d'après ce résumé si les marxistes peuvent être dits hégéliens, et si le matérialisme historique est tellement étranger au moderne aristotélisme. Rien n'est moins abstrait que Hegel. Ne croyez pas ce qu'on en dit; allez-y voir.

Février 1932.

543

« Pourquoi n'adhérez-vous pas à un parti révolutionnaire ? » On m'a posé cette question plus d'une fois. Et je répondrai toujours la même chose : c'est parce que je suis plus révolutionnaire que vous tous. Je ne dis pas seulement que je n'ai aucune confiance dans aucun genre de chef; ce serait trop peu dire. Au fond je suis assuré que tout chef sera un détestable tyran si on le laisse faire. Pourquoi j'en suis assuré ? Parce que je sais très bien ce que je ferais si j'étais général ou dictateur. Les passions qui se rapportent à ce genre de métier ne sont jamais qu'endormies. Quel bonheur d'avoir une garde de fidèles! Qu'il est agréable de ne jamais revenir sur un ordre; de n'y plus penser; d'écraser tout ce qui résiste, comme une grande machine qui passe! Quel bonheur aussi de jouer le grand jeu, de défier, de risquer, de braver! Quelle éloquence que celle de Napoléon! Et, parbleu, c'est la même que celle d'un chef de pirates : « Ce que je déciderai, vous le ferez; et vous pouvez en être sûr. » Cette certitude de soi, on y arrive bien vite. Dans le grand sillage les hommes sont entraînés. Et heureux. De cela aussi je sais quelque chose; car je suis capable de marcher sur les pas d'un homme brave et résolu. La fidélité est par elle-même délicieuse.

Et quant aux idées, demanderez-vous, qu'est-ce qu'elles deviennent ? Qu'est-ce qu'on en fait ? C'est très simple; on n'y pense plus jamais. Il n'y a rien de plus facile que de ne pas penser. Il suffit d'être très occupé aux actions. Il suffit d'avoir des intrigues à démêler, un pouvoir à conserver, un ordre à exécuter. Si vous voulez être tyran, ne laissez aucun repos ni aux autres ni à vous-même. Ils seront heureux. Vous serez heureux. La puis-

sance est comme un alcool. Le bonheur d'estimer donne la force de mépriser. On donnerait sa vie pour ses amis. À ce point de résolution, la vie d'un ennemi ne compte guère. Quel est donc l'orateur qui parle en égal à des égaux ? Il commence bien ainsi; mais la fureur d'admirer, qui est enivrante, a vite fait de le déloger de sa modestie; car le fracas des bravos est de force; l'oreille ne s'y trompe pas. On se sent maître et Jupiter d'un orage humain, d'un heureux orage qui jure de déraisonner. On se dit : « Marchons toujours, puisque moi du moins je sais où je vais. » Mais ce n'est plus vrai. La première faute du chef, la plus aisée, la plus agréable, la plus ignorée de lui-même, c'est de se croire. Là-dessus je n'irai pas ramasser des exemples; on ne voit que cela. Alexandre, Napoléon, Lénine, Trotsky, ce sont des hommes divins; ce furent des hommes divins au commencement. Disons en peu de mots que le suffrage périt par l'acclamation. Stendhal, qui a éprouvé tous ces mouvements, a percé d'un coup la cuirasse, comme il fait toujours : « La nation s'enivre de gloire; adieu la liberté. »

Pourquoi c'est ainsi ? Il suffit de voir l'homme debout et marchant pour comprendre comment il se fait que c'est ainsi. La tête est petite et froide. Le dos est large et généreux. La pensée est une grande et petite chose qui jusqu'à présent n'a jamais réussi. C'est toujours le thorax, lieu du courage et de la colère, qui prend le commandement. La justice s'irrite à seulement parler fort; elle n'est plus justice; et la fraternité enivrée n'est plus fraternité du tout. Voyez les syndicats divisés contre eux-mêmes, et gouvernés par des empereurs, des ministres, des adjudants. Et pourtant s'il y a au monde quelque organisation démocratique, c'est bien celle-là. Tout y devrait marcher par des réunions d'égaux, où le chef n'est que secrétaire. En fait tout va par décrets, mouvements d'éloquence, et union sacrée. Si cet ordre nouveau s'affirme, ce sera par un Alexandre, par un César, par un Napoléon, qui refuseront gloire et puissance, qui seront et resteront peuple en toutes leurs fibres; qui sauveront dans ce grand corps les pensées diverses, égales, opposées, amies; qui aimeront la justice et refuseront ce mouvement de mordre, si terriblement joint à toutes nos amours. Et Descartes le solitaire a bien dit que notre plus ancien amour est de bien manger; d'où vient que tout amour

dévore ce qu'il aime. Là-dessus vous dites que la froide sagesse vous ennuie. Très bien. Jouez donc éternellement le même jeu. Vous changerez seulement de maître. L'armée nouvelle attend des volontaires. Courez-y. Une fois de plus vendez la liberté. Librement vendez-la.

Février 1932.

544

Ferdinand Buisson[1] représente à mes yeux le parfait radical, c'est-à-dire l'homme qui dit non. Non à quoi ? À la cuisine politique, quel que soit le cuisinier. C'est de la même manière que les protestants disent non à la cuisine ecclésiastique. On vendra des indulgences tant qu'il y aura des dieux et des fidèles, et Platon remarquait déjà que les voleurs ont de grands moyens de plaire aux dieux, tandis que les volés sont abandonnés de la terre et du ciel. Laissons ici Dieu, qui, à mettre les choses au mieux, est un être patient, qui ne dit jamais rien. Pour ma part, j'ai remarqué souvent, et je remarque encore que les riches ont de grandes vertus. À quoi il faut dire non et non. Un vrai saint laissait toutes ses richesses et se faisait mendiant, admirable esprit d'opposition, et qui suffit. Le peuple se porte vers ceux qui disent non; il y reconnaît aussitôt ses vrais amis, et ne se trompe jamais; seulement, il faut la robe du pauvre et la ceinture de corde, et n'être rien que vivante protestation. Ferdinand Buisson tint ce personnage.

Je l'ai entendu s'élever contre les recommandations de quelque genre qu'elles fussent. Les objections s'élevaient comme des mouches; il les chassait de la main, comme on chasse les mouches. Il est très clair à mes yeux qu'il y aura toujours des pouvoirs, et toujours des faveurs, et que les choses humaines seront, à peu de chose près, comme elles sont et comme elles furent. À peu de chose près. Oui, je crois que tout le progrès convenable tient à quelques légers changements, et que ces légers changements dépendent de l'opinion d'une foule d'hommes libres, assez justes pour nous faire une sorte de paradis. Mais ces justes sont faibles d'esprit. Ils

se laissent plumer; je les reconnais bien là; j'ai appris dans Platon que le juste aura toujours moins que l'injuste, quelle que soit la loi de partage. Très bien. Je ne vais pas souhaiter, et comprenez-moi, que le juste devienne avide à son tour et plante aussi ses dents dans le rôti. Mais, ce que je trouve mauvais, c'est que ces justes, si résignés, suivent le cortège des grands voleurs, admirent les millions, et y ajoutent encore leurs deux sous. Non. Point d'acclamations, point de respect. Les dieux et demi-dieux ont soif de ces choses; pas une goutte, non, pas une goutte de cette belle eau claire. Hardi! Nous les mettrons au régime sec; je n'espère pas plus; je ne désire pas plus.

Il y a des guerres, il y a des héros. Le héros est une valeur. Saluons. Mais le chef, si bien abrité, et par de si bonnes raisons ? Allons-nous célébrer comme un courage ce genre de volonté impitoyable qui s'applique d'abord et toujours à étendre son propre pouvoir ? Et pourtant, que l'on porte le chef en terre, aussitôt vous voyez les héros, les sacrifiés, les mutilés qui s'assemblent pour lui faire honneur. Mouvement naïf; c'est très beau d'admirer. Seulement, tous les maux humains viennent de cette naïveté-là. Vous n'avez qu'à vous souvenir du visage buissonnien. Je l'ai connu au temps de sa vivacité; il n'était pas tendre; mais plutôt piquant et bourru. Il est clair que le faux héroïsme n'avait pas plus d'espérance de séduire cet homme-là que n'en avaient le clinquant de la richesse et le clinquant de l'esprit. J'aimais ses bourrades; il ne me les épargnait pas. Peut-être discernait-il le candidat né aux pouvoirs de frivolité et de persuasion. Seulement, il y avait de la ressource. D'où ce doigt prompt et sarcastique, sans douceur aucune, qui visait l'estomac. C'était son geste familier. Il avait l'air de reconnaître et de dénombrer l'immense armée de ceux qui n'obéissent pas; ce sont les mêmes qui ne veulent pas commander. Il fut le maréchal de cette armée-là, et le petit caporal des mécontents qui ne sont pas envieux. Comptons-nous, mes amis. Notre vieux maréchal a pris sa retraite.

5 mars 1932.

545

Le Pèlerin de la Paix, mais disons plutôt ce Père des Peuples, qui vient d'entrer dans la gloire[1], que fut-il? Ce n'est pas en assemblant les petites remarques et les petites raisons que l'on reconstruit un grand homme. Il y faut retrouver un attribut majeur. Briand fut le Politique tel que l'entend Platon, celui qui juge au-dessus des lois. Cela suppose une liberté à part soi dont on peut à peine former l'idée, une indifférence à l'opinion, un mépris assuré éclairant l'art de se servir de chacun. On dit qu'il se montrait indulgent et bon; je le crois bien. Un tel homme ne sait pas haïr, et la rancune en lui ne peut être que de précaution. Toutes les passions hérissées sont historiennes et raisonneuses. L'homme de jugement, tel qu'il était, est trop près du moment, trop attentif à l'avenir proche, pour ne pas oublier les principes, qui sont nos béquilles. Les principes sont comme des lois d'après lesquelles l'individu se gouverne; il les conserve, il les respecte, il se jure à lui-même de n'y jamais manquer; cela fait une armature de subalterne, et j'ajoute, pour toucher le point brûlant, que les principes, en un homme qui sait raisonner, permettent toutes les trahisons réelles. On n'en a vu que trop d'exemples. Le fameux Frédéric disait qu'il trouverait aisément un jurisconsulte pour déguiser en justice et raison les projets de la force. C'est ainsi qu'est fait l'homme moyen; et nous avons de grandes raisons de nous défier de l'homme moyen. La guerre a été préparée et conduite à tous les degrés par des hommes raisonnables et très peu méchants. Ils ont suivi les précédents; ils ont fait comme on a toujours fait. Ces très innocents principes font rouler sur nous des maux démesurés.

Une nature royale, ainsi la nomme Platon, est tout à fait autre; elle méprise les béquilles du raisonnement; elle les jette; elle invente pour le moment neuf une pensée neuve; elle se plie à l'événement, elle le palpe et le tient : elle laisse tout le reste. Bien plus fort que ces gens, déjà au-dessus du commun qui, devant un obstacle imprévu, changent leur projet, la nature royale n'a

point de projet; aussi elle résout sur l'heure, et contre toutes les prédictions. Songez quelle puissance, si l'on ne s'use pas l'esprit à deviner ce que l'autre pourra dire. Cet art de l'entretien et de la négociation suppose une sorte de nudité d'esprit, ou bien, pour parler autrement, une impartialité d'arbitre. On y gagne de ne pas inventer des procès à soi tout seul; de la même manière qu'un lutteur ou un boxeur ne se fatigue pas à imaginer les attaques de l'adversaire et ses propres parades; il attend d'y être. Je suppose que cette audace d'improviser toujours allait dans ce politique, bien plus loin qu'il ne voulait le laisser croire. Ce vide heureux de l'esprit, qui est tout à l'opposé de la peur que connaissent tous les comédiens, est vraisemblablement ce qui a fait mystère pour les familiers. Ils ont deviné de profondes ruses, fruits d'une longue expérience; et je crois qu'en cela ils ont très mal deviné. La Séparation était un problème chargé d'histoire : l'adversaire était des plus rusés; Briand, sans avoir l'expérience de ces choses, mena l'affaire comme il voulut. Cette facilité ne plaît pas; on y voit du cynisme, ou tout au moins une profonde et immorale indifférence. L'esprit sera toujours mal jugé; et l'esprit se moque d'être mal jugé.

Il fallait attendre la fin. Nos guerres, telles qu'elles sont et telles qu'elles seront, nos guerres fanatiques et frénétiques, je dirais même enivrées, sont des choses que nul ne peut vouloir, et, à ce que je crois, que nul ne veut. Toutefois, les esprits serfs y vont, par le besoin qu'ils ont de conventions irréprochables et de règlements définitifs. Ils règlent la paix à peu près comme les juges règlent les successions inextricables. C'est qu'ils cherchent, juges ou politiques, des précédents à un problème neuf. Tout problème est neuf, et l'histoire ne recommence jamais. Or, l'esprit neuf qui avait fait de tout jusque-là avec bonheur, de tout, du petit et du grand, trouva en cette épineuse question de la paix, l'occasion de faire, malgré tous, ce que tous voulaient. Malgré tous, j'entends les politiques. Car les peuples ont promptement reconnu le bon roi, celui qui a réellement pitié des pauvres gens. Toutefois, si on croyait que la pitié n'est pas dans les autres rois, on se tromperait encore. La pitié est un étrange mélange, où il entre souvent beaucoup de colère, et trop. On remarquera que ce qu'il y a

d'atroce dans la guerre n'est pas ce qui apaise les passions; on fait la guerre par haine de la guerre. Cette intime et si naïve contradiction est difficile à surmonter. Il y fallait, je crois, un esprit plus fort que la haine, et plus fort même que la pitié. Combien de fois n'ai-je pas dit d'un homme bon : « S'il n'est que bon, il sera méchant! » Briand était de fabrique plus rare.

19 mars 1932.

546

On pourrait imaginer une entrevue de Chateaubriand et de Gœthe. Chacun d'eux refermé sur lui-même; chacun d'eux vivant et pensant selon sa loi propre. On peut bien dire que la prose de Chateaubriand est autant un produit de nature que l'est un poème de Gœthe. Tous deux approchèrent les princes et les grandes affaires; tous deux soutinrent le regard de Napoléon. Tous deux menèrent une longue vie, et difficile par les passions, sans jamais prendre conseil que d'eux-mêmes. Tous deux, par René et Werther, ensemencèrent le monde. Tous deux bien au-dessus du monde politique, auquel pourtant ils eurent part, l'un et l'autre selon la politesse, le secret et le mépris. Ils pouvaient échanger pensée contre pensée. Et surtout chacun d'eux pouvait transpercer l'autre. Nous aurions deux portraits de plus. Il me semble que Gœthe, en cette circonstance aussi, serait resté énigme pour l'autre, par un dédain de se montrer, par un empressement à comprendre l'autre, par une simplicité de naturaliste devant un homme d'État, coquillage à ses yeux. Je crois pourtant que le portrait de Gœthe par Chateaubriand aurait été des deux le plus achevé, le plus profond; j'ai souvent remarqué dans Chateaubriand une modestie redoutable.

Gœthe domine de haut. Mais pourquoi ? Tous deux sont présents à la nature, et tout près d'elle. Tous deux expriment absolument la situation ou l'occasion. Tous deux saisissent le moment éternel. Toutefois l'un est prosateur, ce qui est une manière d'être peintre. Et ceux qui récitent, en admirant, quelque période de Chateau-

briand, remarqueront que le mouvement oratoire, si naturel dans la prose, y est infléchi et même rompu par le contour de la chose. Non pas toujours, car il y a de la rhétorique dans *Les Martyrs,* parce que l'objet y est souvent imaginaire. Mais l'objet réel, que ce soit un détour de chemin breton ou une vaste étendue de Grèce, exerce aussitôt sur le peintre comme un enchantement de modestie; un geste soumis et assuré, une promesse de perfection, un trait sans retouche; et, par ce naturel même, un sentiment de sauvage, éternel comme l'aurore, le merle et la grive. Ce qui conduirait à penser que notre homme est poète. Il ne l'est point du tout. Il a écrit une tragédie en vers, qui est ridicule, et des poèmes plats. On dira qu'il était meilleur poète en prose; mais c'est se moquer des mots. La poésie est une chanson selon le poète, et qui exprime premièrement la nature du poète, et disons même son corps. Cette chanson ne se soumet jamais à la chose extérieure; au contraire elle la plie et la déforme selon l'inflexible chant. En ce sens, il n'y a point de poème didactique.

Chateaubriand l'a dit, en une parole qui est le chef-d'œuvre de la critique littéraire. Il veut parler de ces étranges poètes de notre XVIII^e^ siècle, Voltaire, Parny, son ami Fontanes et lui-même, qui ne sont point du tout des poètes : « Ce n'est pas, dit-il, qu'ils manquent de naturel, mais plutôt ils manquent de nature. » Trouvez ici un exemple de prose, et du trait de la prose. La pensée est coupée net; on attend autre chose, et tout est dit. Je ne sais si la langue allemande permet cette prose, de Montesquieu, de Voltaire, de Stendhal. Gœthe n'en avait peut-être pas l'idée. Telle serait donc la limite de Gœthe, dans l'entretien que j'imagine. Au contraire il me semble que le crayon de Chateaubriand était tout prêt à saisir sans aucune faute cette nature du poète, où l'esprit est tellement joint au corps qu'il ne peut jamais former une idée que par la grâce du corps, par un mouvement de pure physiologie; et dont l'art propre est d'attendre le moment de l'extrême familiarité, et de la réconciliation avec la chose, tel que le poète, en dessinant sa propre nature, dessine la chose aussi. Nature fermée, et qui, selon son bon plaisir, refuse le vrai, ajourne le vrai, jusqu'au moment où elle l'exprime soudain, sous la forme la moins attendue et la plus naturelle. Cette

énigme, toute circonscrite dans l'homme de Weimar, Chateaubriand pouvait nous la rendre, par la perfection du trait. Ce serait la revanche de la prose.

Mars 1932.

547

Un des effets de la culture est le respect du commun langage. Les savants parlent jargon et parviennent à une clarté sans reproche, par watt, ampère, entropie et le reste. Ce qui est remarquable c'est que l'écrivain ne recherche jamais la clarté par ces moyens-là; il ne met pas, en avant de ses essais et de ses poèmes, un lexique de termes inventés ou définis. Il ne dit jamais, et ne pense jamais, que la langue des bonnes femmes est un mauvais instrument, et une sorte de lyre mal accordée. Au contraire sur cette lyre accrochée à l'arbre, et aussi naturelle que l'arbre, il frappe, écoute, et s'instruit. Telle est la position du poète, de l'orateur, de l'écrivain. Mais comment comprendre que la langue de tout le monde soit le meilleur instrument pour penser ?

Il est maintenant familier à beaucoup qu'un organisme vivant a pu se former, à travers les générations, par l'élimination des êtres les moins adaptés; et cela explique assez bien cette harmonie tant admirée entre l'animal et le milieu. Par une élaboration du même genre, nous voyons que la coque du bateau et la voile, comme le moulin, la faulx et la serpette, comme la pelle du terrassier, le violon et d'autres objets si convenables à l'homme et à la chose, ont pris la forme, la dimension, la courbure, sans aucun inventeur et sans aucun calcul, seulement par l'élimination des mauvais modèles. Qui se soucie de copier un médiocre bateau, ou un méchant violon ? La langue est une formation du même genre, un outil aussi, où nous devons supposer que tout répond à quelque besoin. D'après cette supposition, on devrait se fier au langage, et ne jamais reconnaître d'autres idées que celles qui chantent dans le langage, à peu près comme le musicien ne recherche pas d'autres intervalles que ceux qui chantent dans le violon. Cette méthode est celle de l'artiste;

elle fait scandale pour l'intelligence abstraite, laquelle cherche toujours, au contraire, à inventer un langage d'après les idées. L'algèbre est le triomphe de ce style étrange; et la punition de l'algèbre à la rigueur, ce serait de ne plus rien dire, par souci de ne dire que ce qu'elle dit; ou bien, par une application à se faire comprendre tout à fait, de ne plus se comprendre elle-même.

Je parie pour la langue commune. Je parie que tout mot d'usage correspond à une idée, et que toute liaison d'usage correspond à une attache vraie entre une idée et une autre. C'est pourquoi un arrangement des mots d'après leur naturel voisinage est toujours un tableau d'idées. Que chacun, en toute question, essaie d'abord de se donner un vocabulaire bien ordonné; il y trouvera au moins le commencement de sa recherche, et bien plus solide qu'il n'aurait cru. Les mots respect, estime, admiration, vénération, forment une sorte de famille; et toutefois il n'est pas sûr que je les aie rangés ici comme il faut. Le mot adoration y veut être joint. À quelle place ? Je la trouverai d'après les affinités, et les affinités se reconnaissent d'après les manières de dire, et selon qu'elles sonnent bien ou mal. De même on ne dit pas indifféremment mémoire ou souvenir; des mémoires ne sont pas la même chose que des souvenirs. Suivez le commun langage, et vous trouverez une précieuse idée. J'en ai fait cent fois l'expérience. Développer cette idée, ce serait écrire sur toutes choses, et bien écrire. Je dis seulement en abrégé que la pensée est donnée dans la langue, comme un fruit de l'expérience humaine, et qu'il n'est point vraisemblable qu'il subsiste plus de graves erreurs dans la structure d'une langue naturelle, que dans la forme d'un bateau de Groix, ou dans celle d'un poisson. Je veux citer une fois de plus l'exemple du mot cœur, souvent commenté par Comte. Cœur signifie courage; cœur signifie amour; cœur signifie muscle creux. Si vous ne le prenez pas dans ces trois sens à la fois, vous écrivez mal; et vous manquez en même temps l'occasion de décrire l'amour comme il est, et la part du sang, et la part du vouloir. Enfin, pour avoir voulu résister à la langue, vous manquez la notion. Proudhon disait d'instinct : si vous écrivez mal, c'est le signe que vous pensez mal.

2 avril 1932.

548

Castor parlait sur les machines. Un homme raisonnable qui se ruine voudrait bien savoir comment cela se fait. Je lui dis : « Castor, vous battez les buissons, et il ne s'envole aucune idée qui soit digne de vous. J'ai grande envie de vous redescendre au niveau d'ignorance où je me trouve. Car souvent les connaissances empêchent le bon sens. Voulez-vous suivre mon pas d'enfant en bas âge ?

— Certes, dit-il, je le veux. Interrogez, et je répondrai par oui ou non, comme autrefois le disciple.

— Pensez-vous, lui demandai-je, qu'il y ait au monde d'autre salaire que le résultat du travail ?

— Assurément, dit-il, je ne le pense point.

— Bon, poursuivis-je. Et pensez-vous qu'une richesse quelconque soit autre chose qu'un prélèvement sur le salaire ?

— Comment, répondit-il, en serait-il autrement ?

— Bon, fis-je. Castor, ces champs ont besoin d'eau.

— Ils en ont besoin », dit Castor.

Je pris alors mon élan : « Cette rivière coule inutilement vers la mer. J'y mets un barrage et des turbines. J'envoie l'eau, par de grandes pompes, le long d'immenses tuyaux, terminés ici et là par un arrosoir tournant sur un pylône, comme on en voit chez les maraîchers, mais vingt fois plus puissant. Je fais la pluie, et certainement j'augmente les récoltes, c'est-à-dire le résultat.

— Je vous suis, dit Castor.

— Ce résultat, dis-je, est le salaire non plus seulement des journées agricoles employées à labourer et à moissonner, mais d'une quantité immense de journées d'ingénieur, de maçon, de mineur, de forgeron, d'ajusteur, de plombier et autres ouvriers de ce genre-là.

— Comment le nier ? répondit-il.

— En sorte que, poursuivis-je, et quoique le résultat soit meilleur par mon arrosage, il se pourrait bien que le salaire des coopérants fût pourtant diminué.

— Il se pourrait, dit mon laconique ami.

— Ainsi, lui dis-je, notre entreprise travaillerait à perte, sous les regards émerveillés ? »

Il m'interrompit : « Je vous vois venir. Avions, Tchessef, Télévision, et le reste. Mais à qui ferez-vous croire que les hommes, directeurs et ouvriers, travailleront plus pour gagner moins ?

— Vous voilà, lui dis-je, professeur à votre tour. Auriez-vous peur de l'idée qui se montre ? Et avez-vous juré de ne point réfléchir sur cette Compagnie Transatlantique qui travaille à perte depuis des années, et sur nos chemins de fer qui perdent huit millions par jour à vous changer de place ? Accordez-moi seulement que la répartition des salaires, qui se fait par crédits et reports d'une entreprise à l'autre, est assez lente, et à peu près indéchiffrable.

— Je l'accorde, répondit-il.

— Et convenez, ajoutai-je, que les actionnaires à qui on paie leurs dividendes par de nouveaux emprunts, que les ingénieurs, à qui on assure cent mille francs et plus, sans compter les commissions, et que les ouvriers, payés eux aussi en brillantes apparences, s'accordent pour dire que tout est bien, pendant que les règlements vont leur petit train.

— J'en conviens, dit Castor.

— Jusqu'au jour, dis-je, où un certain frottement dans ces grands comptes, un malaise, une défiance, une charge croissante des impôts, une difficulté à vivre enfin, font sentir à tous que l'arrosage n'est pas payé par la récolte, autrement dit que le salaire réel d'une journée se trouve diminué pour tous, quoique le rendement à l'hectare soit augmenté, je veux dire quoique nos paquebots, et nos wagons, et nos locomotives, et nos avions, et nos radiations, soient de plus en plus admirables. Toutefois, dans ce qui est brouillard pour moi, vous devriez voir clair, vous, Castor, par cette sagesse qui vous a jusqu'ici gardé de ruine. »

Il rêva un moment et se dit comme à lui-même : « J'y laisse bien quelques plumes. Pour votre idée, je crois que j'y touche. J'y touche, c'est-à-dire que je vois les effets. Mais la raison des effets ?

— La raison, répondis-je, c'est qu'il n'est pas évident qu'une machine merveilleuse paie en résultats les journées de travail qu'elle coûte. Un avion fera bientôt le tour de la terre en un jour, en suivant le soleil ; et nous verrons sur l'écran, dans le moment même, les événements de la

planète; seulement ces miracles ne nourrissent point. »

Il leva les bras, s'écriant : « Mais on vous dit que le blé ne manque pas!

— Sans doute, lui dis-je; cependant les ouvriers qui font vos merveilleuses machines n'ont pas d'argent pour acheter le blé. Ici est le frottement et même le grincement dans les comptes, grincement qui avertit, mais sans instruire. » Il me quitta en hochant la tête. Les illusions de vieillesse, ou disons d'avarice, sont sans doute les plus aimées.

9 avril 1932.

549

L'homme est un vrai diable. Dans le moment où vous croyez le tenir, lui, c'est-à-dire son cher esprit, il est à cent lieues; ou bien, quand vous croyez qu'il pèse vos raisons, peut-être s'amuse-t-il de la forme de votre nez. J'entends dire quelquefois qu'on peut acheter des suffrages; c'est un préjugé qui vient d'un temps où il était facile de suivre le bulletin jusqu'à l'urne; toujours est-il que forcer ou acheter n'est pas persuader. Quand l'homme cède ou obéit, c'est alors souvent qu'il se garde et se retranche. Que sait le ministre de son huissier à chaîne ? Le serviteur le plus fidèle se réserve d'épier, de juger, de mépriser; il est espion au moins pour son propre plaisir. Ainsi l'ambitieux se sent trahi de tous les côtés, s'il n'est pas tout à fait sot. Et pourquoi serait-il sot ? Je ne crois pas aux sots. Un homme qui dit une ânerie est bien loin derrière, et peut-être caché volontairement derrière. Le moindre paysan, dans une discussion serrée où son argent est en péril, fait d'abord paraître de niais discours à l'abri desquels il réfléchit; souvent, quand vous croyez que tout est prouvé et gagné, vous découvrez que la discussion véritable n'a seulement pas commencé. L'homme fuit; on ne gouverne que l'ombre.

Il n'y a que le tyran qui s'en plaigne, et pourtant il n'a pas le droit de s'en plaindre, lui qui passe si promptement de persuader à forcer, lui qui joue le jeu de se faire craindre, et qui voudrait se faire aimer. Le tyran c'est

chacun de nous, autant qu'il perd patience, et disons respect, devant la partie libre de l'autre, qui lui est cachée et dérobée. C'est l'amoureux qui invoque une promesse; or certes une promesse est belle et sacrée; mais qui exige au nom de la promesse, il annule la promesse; dès que vous forcez, si peu que ce soit, vous n'avez plus que le corps inerte, vous n'avez plus que l'enveloppe, et c'est tout ce que vous méritez. L'ingratitude vient d'un peu de précipitation à tirer sur la reconnaissance comme sur une corde. Il s'agit alors de savoir si la corde est solide et si vous tirez fort; l'ingrat suit; il n'y a rien de plus simple que de céder à la force, et chacun l'a appris; mais la partie libre a aussitôt repris tous ses droits, pendant qu'on traîne son enveloppe. Ainsi le tyran perd toujours. On sait comment Napoléon fut trahi; non pas une fois, mais toujours. La célèbre conspiration de Mallet faillit réussir; tous les fidèles en un moment se tournèrent vers l'autre pouvoir. Napoléon ne pouvait s'en plaindre, lui qui savait si bien forcer. Sa manière de persuader était prompte et admirable; il faisait les demandes et les réponses; aussi les hommes lui furent profondément cachés. J'aperçois ici un autre cas, et remarquable, c'est la fidélité du soldat; c'est que le soldat porte un fusil chargé, et c'est qu'il est à ce point de désespoir et de courage où nul ne peut le forcer. Les gardes ont le tyran à leur merci; d'où un esclavage volontaire qui est le principe de tous les autres. La raison de la fidélité des troupes est dans leur irrésistible puissance. Leur chef familier est au milieu d'elles, le flanc nu. Elles ne frappent jamais cet homme évidemment désarmé. Elles ne savent donc où frapper, dans cet état d'impatience et de colère, si naturel; et c'est l'ennemi qui paye.

Descartes s'enfuyait loin, je veux dire qu'en lui-même il se renfonçait, remettant tout en question, même ses plus chères pensées, même son précieux savoir, même le dieu qu'il priait, même le dieu qu'il craignait; surtout celui-là; car de celui, quel qu'il soit, que je crains, je ne puis rien croire. Un homme méprise sa peur, même s'il y cède. Un homme méprise tout ce à quoi il cède; non pas seulement Descartes, mais tout homme. Descartes, ce soldat par choix, a seulement osé dire la chose tout crûment, au grand effroi des théologiens, mais avec l'approbation des théologiens. Je crois que le principal du drame

humain tient dans cette rencontre; car chacun estime plus haut que tout la moindre liberté, même dressée contre lui. C'est le sort de celui qui respecte de ne respecter que le libre, et ainsi d'abdiquer tout pouvoir. L'ambitieux ne voudrait point d'un respect forcé; ce qu'il veut, c'est l'approbation d'un homme libre. De même c'est le sort d'un homme riche de n'accorder valeur qu'à ce qu'il ne peut pas acheter. Ces nuances ont sans doute éclairé Descartes quand il reconnaissait dans la liberté la partie de l'homme qui ressemble à Dieu. D'où il résulte que l'inimitié déclarée recouvre souvent une amitié cachée. Ainsi la plus profonde malice sera sauvée, si Dieu est libre. Et si Dieu n'est pas libre, il n'y a pas de Dieu. Tels sont les jeux profondément cachés de la théologie intime, qui n'est après tout que la rumination de l'indomptable esprit. Rumination mal connue et qui a toujours pour objet la liberté considérée comme attribut de Dieu. Cette intime réflexion est un genre de prière, assez familier, faite à la liberté au nom de la liberté. Ce paradoxe[a] est dans tous les sages et dans tous les saints, de ne rien respecter, et très exactement par respect du respect.

Mai 1932.

550

Lénine et Trotsky, en leur beau temps, et dans le tumulte des assemblées, faisaient sortir environ un décret à l'heure, et rédigé par l'un sur un carré de papier qu'il faisait passer à l'autre. Trotsky écrit : « Nous nous inspirâmes, en toutes ces décisions, de la dialectique matérialiste, et nous nous en trouvâmes bien. » Voilà un de ces beaux éclaircissements qui redoublent l'obscurité; beaux, car c'est quelque chose de se savoir aveugle; c'est quelque chose de tâtonner dans les choses politiques, où presque tous courent intrépidement d'erreur en erreur. Je me permets de tâtonner à ma manière; il s'agit de ne pas manquer une idée neuve.

On peut appeler dialectique idéaliste le raisonnement qui nous porte de l'idée à la chose. J'ai lu qu'Edison, encore jeune, inventa une machine à voter à l'usage des

assemblées politiques, et découvrit que ces assemblées n'en voulaient point; d'où il tira cette règle de n'inventer que des machines demandées, c'est-à-dire qui répondissent à un besoin évident. Et il me semble que le phonographe, par exemple, fut inventé contre la règle. Qui diable se souciait, il y a cent ans, d'enregistrer des sons ? Au contraire on s'est toujours soucié d'envoyer rapidement d'un point à l'autre les nouvelles; et le télégraphe électrique remplaça le télégraphe optique, aussi ancien que les hommes. D'après cette remarque, on pourrait distinguer deux genres d'inventions, l'un qui répond à un besoin existant, et qui, tout compte fait, épargne notre peine, l'autre qui, au contraire, crée un besoin, et par suite accroît nos travaux. Voler par-dessus les mers n'était pas un besoin; c'était plutôt un rêve; ce fut ensuite une idée, et la machine réalisa l'idée. La vie des hommes pouvait être tranquille, raisonnable, juste, et ornée, sans cette machine; mais, maintenant qu'elle est inventée, on ne peut s'en passer; la guerre le montre; la concurrence des transports le montre. Besoin nouveau, travail nouveau, dépense autrefois inconnue, et qui pourrait très bien nous ruiner. Toutefois on peut bien dire que l'art du guetteur conduisait à vouloir élever un homme au moyen d'un cerf-volant; il y a seulement disproportion entre le besoin réel et la puissance qui s'est développée à l'occasion du besoin. On dira là-dessus que toute puissance est belle, et que le jeu répond à un besoin illimité. Toujours est-il que le travail utile passe avant le jeu. Disons en bref qu'il y a un ordre des travaux et des jeux, que la nature nous rappelle sévèrement, lorsque nous l'oublions. Il faut d'abord manger, dormir, balayer l'ordure.

Ce qui est à remarquer dans nos civilisations, ce qui exerce la verve de Gandhi comme celle de Duhamel, c'est moins l'enrichissement monstrueux de quelques-uns que l'invention continuelle et intempérante d'une quantité de jeux forcés, qui correspondent à une masse de travaux forcés. J'aime le disque, qui met à ma disposition l'orchestre et le soliste; mais il faudrait penser aux journées de travail qui sont ici dépensées. Toujours est-il que le problème premier, manger, dormir, balayer l'ordure, n'est pas résolu pour tous, alors qu'il est clair qu'il pourrait l'être, si les dépenses de travail suivaient l'ordre des

besoins. Il y a donc un certain refus de civilisation, très raisonnable, et fondé sur la condition humaine telle qu'elle est et telle qu'elle sera toujours, c'est-à-dire soumise à d'humbles travaux, et très urgents. Ce refus s'exprime dans les célèbres pamphlets de Jean-Jacques, qui ont retenti sur toute la terre. Et ce n'est pas fini.

Me voilà, pensez-vous, bien loin de Lénine et de Trotsky. Savoir. Il y a un socialisme idéaliste qui occupe l'esprit, et qui se propose d'ouvrir à tous cette vie de société brillante et artificielle couronnée de cinéma, d'aviation et d'années-lumière; entreprise absurde si, comme je le crois, ces jeux compliqués multiplient les travaux et aggravent la somme de misère. Et, par opposition, on peut nommer socialisme matérialiste un esprit de résistance à ces choses et de retour à l'ordre naturel, lequel esprit, s'il triomphait, ferait tomber promptement tous les abus du capitalisme, et peut-être le capitalisme lui-même, l'inégalité entre les hommes provenant surtout des besoins imaginaires qu'on arrive à leur donner, comme Jean-Jacques a voulu le montrer. Et cet esprit de résistance, qui va si naturellement au plus pressé, est celui de tout homme d'action dans les crises. En ce sens le fascisme ressemble à l'esprit révolutionnaire; tout homme de guerre est prolétarien, et certainement Napoléon l'était. Mais en cela le fascisme et l'impérialisme vont contre leur fin, qui est de soumettre le travail à la loi du jeu, au lieu que l'esprit révolutionnaire, quand il se simplifie et se dénude par l'action, entrevoit par cela même l'ordre nouveau, et bien plus distinctement qu'il ne l'avait pu faire par la seule réflexion. Il se peut bien d'ailleurs que cet esprit réaliste soit plutôt de Trotsky que de Lénine, ce qui expliquerait les suites.

Mai 1932.

551

L'ombre de Platon m'a parlé comme dans un songe : « Je t'ai assez dit que le monde de Dieu était juste et sans faute, par une infaillible manière de punir, qui n'est que l'accomplissement de nos volontés. Si ton poing frappe

sur le marbre, le marbre frappe sur ton poing selon la même violence. Communément les ricochets du monde se font attendre, ou frappent de côté; nos volontés aussi sont sinueuses; l'ordinaire est qu'on les ignore dans le voisin, et qu'en soi-même on les oublie; c'est ce qui fait que l'histoire humaine n'est pas facile à lire, et que presque tous les hommes accusent le destin. C'est pourquoi j'aime à dire que la même âme toujours recommence, et frappe encore le marbre de son poing nu. Comment ne pas rire quand le discoureur, au milieu même d'une province reconquise et toute chaude encore des batailles, crie au monde : " Nous l'avons reprise par la force, et nul jamais ne nous la reprendra. " Tous les vainqueurs ont pensé qu'après leur victoire la justice seule allait désormais régler les choses. Mais laissons les diseurs de vaines paroles. Tu as vu grandir et mourir un roi d'une autre trempe. Essaie d'en raisonner avant que les tentures noires soient déclouées, car nos âmes sont légères et oublieuses. Cent fois et mille fois encore la même expérience sera faite et nous laissera au même point, tant que nous jugerons par opinion seulement. »

L'ombre se tut un long moment; je suppose qu'elle rêvait à l'histoire éternelle; car la vraie sagesse multiplie les vies, les voyant toutes en une; et tous les temps ainsi rassemblés ne se peuvent guère exprimer. Revenant ainsi, comme Er, du grand jugement qui n'a ni temps ni lieu, elle reprit le discours qui n'a ni temps ni lieu. « Un homme pauvre, qui apprend la vie par le travail, qui s'instruit sans maître, qui devient maître à son tour, maître juste et sévère, qui élève des fils aussi durs et aussi fermes que lui, et enfin qui devient roi par les vertus du maître, cela n'est pas nouveau, quoique vous disiez que c'est nouveau. Sache bien que nos rois, comme les vôtres, et comme tous les rois qui seront jamais, furent les meilleurs selon la commune opinion; et cette opinion, comme peut-être tu l'as compris, n'est point fausse; il lui manque seulement d'être vraie. L'ambition est toute la vertu de l'homme, et la puissance est le suprême bien. Seulement il ne faut point prendre l'ombre pour la chose; et j'ai su comprendre que Socrate était encore plus ambitieux que moi; aussi fut-il plus digne de la couronne, et il l'eut. Suivons donc l'autre roi sur la route de l'opinion. Travail donne richesse, et il n'y a point d'exception à cela; le

peuple, quand il honore les riches, récompense ce qu'il a désiré faire, et ce qu'il n'a pas sérieusement voulu faire; et l'on sent bien par les effets qu'il y a quelque chose d'injuste dans cette justice; mais tant qu'on ne le sait pas autrement que par les effets, le succès aveugle. J'ai nommé Tard-instruits et Mal-instruits ceux qui n'ont pas d'abord rencontré un meilleur maître que la nécessité. Suis donc par la pensée l'homme qui se récompense de vertu par puissance. Comment ne choisirait-il pas puissance ? Mais puissance méritée c'est force. Telle fut donc sa loi. Et nécessairement il jugeait des devoirs et des droits selon la loi de fer, qui est au fond celle des métiers. On voit dans cet exemple même qu'il y a de la sobriété, de la probité, du courage dans une vie ainsi conduite; mais la vraie justice en est absente. Nous le voyons donc annoncer guerre et encore guerre, et disons même qu'il y exposait et y offrait le plus précieux de sa vie, ce qui toujours sauvera l'injustice, du moins tant que l'opinion, en sa caverne, prendra pour le pur courage un mélange où la colère domine. Et certes notre homme n'était point au niveau de ces enivrés qui frappent fort et gémissent des coups qu'ils reçoivent. Il y a encore des degrés dans l'opinion; l'esprit d'ordre et la suite dans le travail font qu'il y a, même dans la caverne, des hommes plus clairvoyants que d'autres. Et sans doute celui-là sut voir, en de cruelles ripostes du monde, les suites de la loi qu'il s'était donnée. Toutefois l'épreuve n'instruit que celui qui pense selon la justice. Heureux quand on peut reconnaître ce rebondissement de la faute, même dans le tumulte humain. Car c'est la nature alors qui fait écho à la justice. Admire[a] une fois de plus cette justice du monde aveugle, qui n'est point justice, qui est plutôt ajustement. Les chocs sont amortis, la fatigue endort ce qui reste des combattants, les forces sont nouées, ce que vous appelez paix; cependant une flèche folle a gardé l'élan, rebondissant ici et là, jusqu'à frapper le maître de force. Et si cette âme a compris, sa vie prochaine sera bien plus belle[b]. »

Tout se passe comme si les dieux gouvernaient le monde. Mais il faut pourtant savoir aussi que cela n'est pas; car si cela était l'esprit ne serait pas en péril; l'homme n'aurait rien à garder, rien n'étant en péril. Si l'on veut donc garder son esprit, il faut se donner le spectacle,

comme faisait Platon, c'est-à-dire comprendre que tous ont choisi et reçoivent les conséquences de leur choix. Et il est pourtant bien vrai qu'il faut contempler ainsi les perspectives du Temps, afin de découvrir un peu les perspectives de l'esprit. Car l'esprit éternel pense le temps sous la loi d'éternité ou de recommencement. Un esprit ne peut se penser mort. Ainsi sont créés les Champs Élysées d'esprit.

Juin 1932.

552

Les anciennes armées fondaient la puissance, non la liberté; nous nous servons de ce vieil instrument pour des fins nouvelles dont les esprits rétrogrades n'ont même pas l'idée; aucun colonel ne formera l'idée que ses hommes combattent afin qu'il n'y ait plus de colonels. Et c'est le colonel qui a raison. Il y a contradiction entre la formation militaire et la liberté. Nous n'en sortons point et nous n'en sortirons point si nous ne prêtons attention à quelques idées neuves.

Nous avons joué la liberté sur un coup de dés, et encore en supposant que la victoire donne la liberté. Mais réservons cette question, et ayons le courage d'examiner l'autre. Dès le commencement de la guerre il apparut à tout arbitre que nous étions perdus, parce que nous n'avions pas le nombre. Le courage peut faire des miracles, mais tout est réglé finalement par la loi du nombre. Aussi, même appuyés de puissants alliés, nous avons risqué plus d'une fois la culbute. Alors après tant de sacrifices, nous aurions connu l'occupation, le tribut, la diminution, l'humiliation. Ce sont des choses, je le sais, qu'on ne veut pas même imaginer tant qu'on est dans le combat; et on a raison alors; car il faut croire si l'on veut vaincre. Mais nous pouvons dire maintenant que la victoire est un résultat de hasards qu'on aurait à peine espérés. Quant à se fier absolument aux destinées de la France, c'est supposer que l'Allemagne était une nation condamnée; ce sont des folies. En mettant même Dieu dans le jeu, il faut avouer que Dieu est égal pour tous.

Un esprit rassis conviendra que ceux qui ont joué ce coup d'audace nous ont mis à deux doigts d'immenses malheurs. Or ce jeu est le jeu de la puissance; l'homme libre veut plus de sécurité. La guerre ne donne jamais de sécurité. Le vaincu nécessairement rassemble ses forces, cuit et recuit sa colère; et tout risque de recommencer, les rôles étant renversés, et l'humiliation changeant de camp, comme l'histoire nous le montre. On nous dit : trouvez mieux. On ne trouve pas si on ne cherche pas.

À ce point des armements où nous en sommes, nous formons, d'après les gens qui savent, la perspective suivante. Une attaque aérienne massive et soudaine fait un massacre inouï au centre même de la vie nationale; les villes sont abandonnées; les survivants se terrent où ils peuvent, dans un désordre et une misère à peine concevables. À quoi le militaire dit : « Rien n'est perdu; rien n'est même commencé. Nous rendons le coup, nous le rendons, s'il se peut, plus cruel encore, plus mortel encore. » En cette imagerie, où il faut bien reconnaître quelque chose de possible, et sur quoi nous devons donc régler nos pensées, en cette imagerie donc apparaît ce qui était diffus dans l'autre guerre, c'est que tous deux perdent à coup sûr. Nous voulions être libres comme des hommes, et nous ne sommes même point libres comme des animaux.

D'où cette idée que la résistance à l'oppression changera de forme, par nécessité. Comme nous savons résister aux tyrans de l'intérieur, nous résisterons aux tyrans de l'extérieur. Cette guerre est neuve; nous en comprenons mal les ressorts. Ce n'est même pas quelque chose comme la guerre d'Espagne, qui coûta si cher à Napoléon. C'est une guerre de refus; mais encore une guerre où la masse se dérobe, se fait insaisissable et muette, ce qui ne veut pas dire qu'elle reste inactive. La conspiration est permanente et secrète. Je prévois les emprisonnements, les déportations, les massacres d'otages, sans compter une grande misère, et un dur travail pour tous. Et je comprends que la partie heureuse du peuple ait horreur de ces choses. Mais il s'agit de savoir si, tout compte fait, cette guerre civile contre l'étranger coûterait autant de vies et de richesses que la guerre d'hier et que la guerre de demain, si évidemment pire. Maintenant, autre chose.

Il s'agit de savoir si les hommes auraient assez de résolution pour fatiguer l'envahisseur; pour ce qui est des riches, des chefs, des artistes, des parasites, certainement non; pour ce qui est du peuple ouvrier et paysan, peut-être oui. On ne peut décider sur une situation entièrement nouvelle, où l'amour de la patrie et de la liberté se tournerait contre des chefs étrangers. Guerre nouvelle, guerre de tranchées plus profondes, de ruse, de silence et de surprise. Et j'avoue que ni bourgeois ni prolétaires n'y sont assez préparés. Est-ce une raison de n'y pas penser ?

Juillet 1932.

553

Que la femme pense plus que l'homme, ce n'est pas neuf. Le fameux duc de Saint-Simon n'avait pas une petite opinion de lui-même; mais devant le jugement de sa femme il s'incline; elle est le pilote dans les tempêtes de la cour. Dans le ménage Birotteau, c'est aussi la femme qui serait le pilote, mais elle n'est pas écoutée; au reste, vous trouverez dans Balzac une ample variété de philosophes en jupons. Je veux citer une fois de plus la célèbre lettre d'Henriette de Mortsauf dans *Le Lys ;* c'est un manuel de politique; et l'on ne peut pas dire que Balzac ait diminué le génie masculin. Quelques exemples de ce genre éteindraient les plaisanteries faciles. Les avocats des femmes plaident mal.

Il faut considérer la structure et encore la structure. Les forts ne pensent guère; ils brisent ou ils déplacent. Et au contraire les faibles pensent beaucoup. Penser vient de ne pouvoir par force. Penser est une ruse. Gouverner c'est penser; car le roi n'a jamais la force toute simple. Et le ressort de notre espèce est peut-être que l'enfant pense beaucoup et longtemps, parce qu'il est longtemps faible. On pourrait dire que l'enfance de la pensée est toute féminine. Et, au rebours, les métiers d'homme ne pensent guère; ils tâtonnent, ils essaient, quand ils ne peuvent forcer. Ce genre de pensée est la technique, qui peut, comme on a dit, plus qu'elle ne sait. Le savoir

humain doit moins aux métiers qu'aux pensées d'enfance.

Revenons à la structure. La femme fait l'enfant, c'est-à-dire qu'elle le forme, le nourrit, le porte. Cette fonction entretient un genre de pensées. Quel genre ? Celui qui s'interroge sur la perfection de l'espèce. Ce n'est pas un petit travail, ni vain, que de deviner les désirs, les craintes, les aptitudes, et le commencement d'un caractère. Laissons à l'homme la connaissance de l'obstacle extérieur, et toute la sagesse qui résulte du travail sur la chose, gibier, arbre, fleuve, vent, pluie, pierres, métaux. L'ouvrier ne réfléchit guère sur lui-même; il n'en a pas le temps; il fait la guerre. La femme, cependant, gouverne l'intérieur de la province. Économie veut dire ordre dans la maison. Économie n'est pas une petite partie de politique.

Mais la politique tout entière n'est qu'une ruse qui s'exerce sur le monde humain, et qui consiste principalement à deviner les réactions de l'homme, enthousiasme, fidélité, trahison, colère, peur. La politique est la science des signes; l'expérience des matériaux lourds n'y aide guère. C'est donc à la maison, et dans la tête féminine, que naît le conseil, l'art de plaire et même de déplaire, enfin le jugement sur l'homme. Cette idée n'est nullement cachée; mais l'homme est un lourd éléphant de travail, qui est conduit par sa femme, et encore content; seulement il n'en sait rien.

Cela dit, il faut voir que la force roule et piétine la pensée neuf fois sur dix; car notre existence dépend premièrement des forces aveugles et qui n'attendent point. Ainsi la pensée de ce qui devrait être, qui est la pensée de la forme humaine à sauver, à délivrer, à embellir, cette pensée est refoulée et meurtrie, et de plus moquée. Mais est-ce bien ? Demandez-le à la pensée; c'est à elle de le dire, car les forces ne disent rien; elles sont comme elles sont. La guerre n'a jamais de raison; elle est contre raison. D'où il naît un désespoir de la pensée et une méchanceté de faiblesse dont on se passerait bien.

Il y a un autre échange. Car l'homme qui s'avise de penser y met sa force; il y met le métier, et la force des choses; il mesure, il pèse, il calcule; il revient de là sur les passions mêmes, comme Descartes a fait, réalisant la perspicacité féminine selon les méthodes du bâtisseur de ponts. Il aperçoit finalement la paix, la justice, et même

l'amour, comme des travaux à faire. Il réalise beauté, et même bonté, à coups de marteau, ce que la femme ne ferait pas aussi bien. Penser n'est que penser. Il reste à la femme le conseil; on sait qu'elle en use.

Bien ou mal, ce n'est pas la question. L'homme est-il si sage ? Et l'idée du suffrage universel n'est pas qu'on donne parole seulement au sage. Au contraire, on donne parole à tous, et à tous risques, d'après cette parole de Marc Aurèle, empereur : « Instruis-les si tu peux, si tu ne peux les instruire, supporte-les. »

13 août 1932.

554

L'Europe manque de radicaux. Cette espèce est très méprisée; mais elle leste la politique. Et qu'est-ce que c'est donc qu'un radical ? C'est premièrement un incrédule au deuxième degré, j'entends celui qui premièrement ne croit rien, et qui de plus est assuré que n'importe quelle croyance, même agréable, entraîne aussitôt toute l'injustice et tout le mal possibles. Puissances d'en haut, puissances d'ici, toutes sont jugées comme puissances. Non, non, il n'y a point de miracle, ni de sauveur, ni d'arrangement, qui nous puisse garantir un an de paix. On ne peut se fier qu'à une quotidienne politique de défiance, de résistance, de surveillance, qui n'amuse personne. C'est que l'adversaire ne se lasse pas, et ne donne point de champ; notre maître, même le plus doux, nous tient exactement le couteau sous la gorge. Et ce n'est nullement exagéré, dit le radical; car il a fait la guerre.

Le radical porte en lui-même son ennemi, qui est un citoyen obéissant. Le radical sait bien qu'il obéira à la loi; il ne voit pas comment ce qui est bon pour les autres ne serait pas assez bon pour lui. Il veut être une unité indistincte dans la masse des infortunés exécutants; première justice, humble justice qui ouvre aussitôt la porte à toute l'injustice. Cela il le sait; il l'avait prévu, il l'a vu, il l'attend encore pour demain. Cette inertie exaspère les généreux des deux camps extrêmes : « Si froidement servir la patrie! » dit le colonel. Et l'autre : « Si lâchement trahir ses frères! »

Et là! Doucement, se dit le radical! Je n'ai jamais juré d'empêcher la guerre par l'insurrection. Et ceux qui ont juré cela, je vois qu'ils ne le font pas. Je hais qu'on promette ce qu'on ne peut faire. Attention ici, je n'ai aucune défiance à l'égard des ouvriers et paysans, ni aucune crainte; j'ai même d'immenses espérances; et c'est pourquoi je me laisse appeler radical-socialiste. Je conviens que ceux qui tiennent l'outil et la machine ont un immense pouvoir sur nous tous, et un pouvoir légitime, qui correspond à l'empire irrésistible des besoins les plus urgents. Donc que les travailleurs, par des syndicats réels et pleins, par d'immenses coopératives, par un serment fait et tenu, soient les maîtres du marché; qu'ils fixent largement les salaires, qu'ils exténuent les industries inutiles, et d'abord les industries nuisibles; qu'ils s'opposent par refus aux transports nuisibles, qu'ils soient assez forts contre les folies du pouvoir par le non et par les bras croisés, je le veux bien. Quand j'en serais gêné, diminué, appauvri, cela n'est que juste, et je suis ici comme l'enfant devant la nourrice. Mais enfin cela ne se fait pas. Je veux dire que l'on me montre des projets, au lieu d'une pression tranquille et continue. Bref j'attends qu'aux radicaux-socialistes répondent des socialistes-radicaux. J'attends et mon attente n'est pas tout à fait vaine.

Elle ne peut pas l'être, poursuit le radical monologuant. Je ne laisse pas la coupure se faire. Non, je n'abandonnerai pas le monde ouvrier, quand il m'abandonnerait; je ne lui rendrai pas mépris pour mépris. Et pourquoi? C'est qu'au fond du radical qui obéit toujours, il y a un esprit radical qui n'obéit jamais, qui ne veut point croire, qui examine, et qui trouve dans cette farouche liberté quelque chose qui nourrit l'immense amitié humaine; et c'est l'égalité. L'esprit d'égalité c'est, d'un côté, la résistance, le refus d'acclamer, le jugement froid; de l'autre, c'est la confiance en l'homme, l'espoir dans une instruction et une culture égales pour tous, et l'horreur de tout régime où l'homme serait moyen et instrument pour l'homme. Philosophie courte, mais ferme, je dirais même impitoyable. Et cela fait un parti modéré et redoutable.

20 août 1932.

555

L'amitié est une heureuse et libre promesse à soi qui change une sympathie naturelle en une concorde inaltérable, d'avance au-dessus des passions, des intérêts, des rivalités et des hasards. Telle est la définition que je propose d'un sentiment tant de fois célébré et tant de fois trahi. Chacun la refusera, je le sais; mais, sur cette réflexion que la refuser c'est exactement refuser l'amitié, chacun se rangera à mon opinion; cela je le sais aussi. Je convoque donc les hommes en un parlement imaginaire; j'entends les discussions et objections; je sens en tous un intérêt vif; il me semble que je vois les yeux étincelants dirigés tous sur le même foyer. L'humanité se réveille et se reconnaît; en moi-même aussi bien. Qui n'a pas manqué à l'amitié? On ne fait que cela. Ce sentiment vacille comme une maigre flamme; souvent il se met en veilleuse; c'est qu'il y a des manques et comme des trous dans la sympathie naturelle. C'est bien pour cela que je dis promesse à soi. Qui n'a regretté une sorte d'absence à l'amitié? Mais qui n'a refait aussi la belle promesse, contre tant d'impérieuses causes? Nos sentiments ont besoin d'être portés à bras; surtout celui-là. Il y faut une résolution obstinée. Autrement ce serait trop facile. On consulterait le cadran de l'amitié comme on regarde l'heure. On aimerait comme on a chaud; on oublierait comme on a froid. Nos sentiments sont des faits, dit l'homme positif. Essayons donc de formuler ce beau contrat d'amitié : « Je suis ton ami quand cela se trouve; c'est affaire d'humeur et je ne réponds de rien. Un beau matin, demain peut-être, je saurai que tu ne comptes plus pour moi. Je te le dirai. » Ce discours, en tous pays, signifie que l'on n'aime pas. Non, non, point de conditions; une fois amis, toujours amis.

Le moraliste entre en scène. « Quoi, dit-il, si ton ami se montre indigne? Vas-tu l'aimer jusqu'à la prison, jusqu'au bagne, jusqu'à l'échafaud? » L'argument a de l'apparence. Mais le cœur humain se retrouve dans le danger. Ce genre d'objection le remet droit. J'ai rêvé une fois que j'étais fusillé en musique; mon ami se trouvait auprès du poteau; je n'avais plus que lui au monde, mais

j'avais lui; et cela me semblait naturel. Certes la trahison et la fuite sont des choses naturelles aussi, mais de basse nature; nul n'en est fier; au lieu que chacun serait fier d'avoir aidé son ami dans une épreuve terrible, et sous la commune réprobation. Je dis commune réprobation; mais non; chacun admirerait l'imperturbable ami. Vous dites non, et déjà vous pensez oui. Je cite Fouqué, l'ami de Julien Sorel; je cite le Schmuke de Balzac, et, du même auteur, l'amitié de d'Arthez et de Michel Chrestien, l'un royaliste, l'autre socialiste. Lisez et relisez ces beaux textes, et rêvez un peu; je sais que vous vous laisserez emporter par le sublime, comme Julien, qui voulait pourtant ne rien croire. « M. de Lavalette, dit-il à son ami, était innocent; sans le vouloir tu me fais penser à la différence. » Il est clair que Fouqué n'y pensait pas. Nous sommes hors du réel ? Je le crois bien. Je définis l'amitié telle qu'on la voudrait, et non pas les sentiments médiocres qui usurpent ce beau nom.

Revenons à la prose; la prose nous serrera tout aussi bien. Essayons de formuler cet autre beau contrat : « Je suis ton ami; mais fais en sorte de marcher droit. Tant que je t'approuverai, en toutes tes pensées comme en toutes tes actions, compte sur moi; mais si tu t'écartes du sentier qui est à mes yeux celui de la vertu, je t'abandonnerai le premier, entends-tu ? Le premier! » Voilà de gentilles promesses. Là-dessus l'ami si tendrement aimé pourrait bien demander une petite liste des choses défendues. L'amitié serait à débattre comme location ou vente. Ce genre d'ami s'engage, en somme, à vous soutenir tant que vous n'aurez pas besoin d'appui. C'est assez; je vois briller dans les yeux l'espoir, au moins, d'être fidèle malgré tout et contre tout. Sans ce beau mouvement, aussi ancien que l'homme, comment juger de ce qui importe, et de ce qui n'importe guère ?

Août 1932.

556

Les gens qui s'ennuient sont terribles. Je ne puis comprendre tout à fait la curiosité du savant qui monte à seize kilomètres; je le plains d'avoir à chercher si loin des

connaissances nouvelles; et, quoique je sois au nombre de ceux qui ont du loisir, je suis bien éloigné de connaître assez ce que je peux voir sans changer de place, et même sans lunette ni microscope. Toutefois, dès que l'on a pour métier l'astronomie, ou les météores, ou les radiations, je comprends qu'on soit entraîné d'une chose à une autre, et que l'on s'interroge sur les frontières de l'air; car il faut bien qu'on arrive au vide d'air, mais on ne peut y arriver. Entre la pesanteur qui le retient et le vide qui le dissout, l'air doit se résoudre en une poussière d'air où la distension, composée avec une température très basse, fait un milieu physique et chimique dont nous n'avons aucune idée. Ce fut déjà une grande surprise lorsque l'obus de la Bertha s'en alla tomber beaucoup plus loin que les tables de tir ne l'indiquaient; on savait bien que la résistance de l'air devient très faible à de grandes altitudes; mais le calcul était resté bien au-dessous du fait. Il est vrai qu'il ne s'agissait pas alors d'explorer la stratosphère, et qu'on l'a fait sans l'avoir voulu; il s'agissait de mettre en pièces les gens de l'autre parti. La plupart des progrès partent de là et y reviennent; et l'ivresse du métier y fait autant que la méchanceté.

L'ennui y fait peut-être encore plus que tout. Car il y a des touristes pour la stratosphère; il y a des rêveries de fusées à propulseur explosif, qui sont folles, mais d'où il sortira sans doute quelque chose. On n'ira peut-être pas en fusée par-dessus l'Atlantique, et encore moins jusque dans la lune; mais soyez assurés qu'on lancera des projectiles sans savoir au juste où ils tomberont, que l'on écrasera quelques maisons innocentes, et que finalement l'art de bombarder de très loin les gens de l'autre parti connaîtra d'admirables progrès. Savants, oisifs, marchands de canons, et politiques poussent ensemble, et nous ne faisons rien contre. Non, pas la moindre chose. Lorsqu'un avion passe, nous levons le nez, nous admirons, sans penser que ce lourd engin peut nous tomber sur la tête.

J'ai souvenir d'un vigneron de Touraine qui, aux commencements de l'aviation, voulut plaider contre les audacieux qui volaient au-dessus de sa vigne; je ne sais ce qu'il en arriva; il est probable que l'opinion paysanne ne le soutint guère, et l'on sait partout que les oisifs qui foulent les moissons ne manquent pas de payer. En droit,

je suppose que le haut de l'air, comme le dessous du sol, est à l'État, qui en dispose, et en fait concession à qui lui plaît. Le vigneron avait pourtant une idée juste, à laquelle il faudrait revenir; mais nul n'y pense. J'ai admiré souvent l'acrobate de l'aviation qui a inventé des ressorts en vue de rendre toute chute inoffensive; évidemment, il n'a pas pensé du tout aux maisons et aux gens sur lesquels il pourrait tomber. Notre vie, comme on sait, est un bien vil, et qui appartient de droit aux audacieux. Il y eut un temps où, dans un canton de Suisse, les autos voyageaient sur des camions traînés par des chevaux. Les montagnards ne trouvaient pas naturel que les enfants et les vieillards fussent surpris et broyés au tournant. Mais ce sont des idées de sauvage, comme c'est une idée de sauvage de dire que l'exploration de la stratosphère n'est pas d'extrême urgence. Et ce qu'il y a d'admirable, c'est que ceux qui voyagent péniblement dans les trains omnibus, et qui ont tant de choses à apprendre avant la physique de l'air raréfié, ne seront pas les derniers à s'élever contre le sauvage, et au nom du progrès. Il y a quelque chose de juste dans cette passion d'admirer; car, sans l'esprit de recherche et d'invention, nous serions barbares et fanatiques. Mais il y a une limite aussi aux inventions tyranniques, et un retour nécessaire vers la situation des ignorants et des victimes, qui, aujourd'hui comme autrefois, sont enivrés du grand spectacle que donnent les maîtres.

10 septembre 1932.

557

Celui qui n'aime pas l'argent ne gagne pas d'argent. Celui qui n'aime pas le pouvoir n'a aucun pouvoir. Ainsi la partie des citoyens qui est tempérée et sage ne cesse de se démettre; et au contraire les agités et les méchants occupent aussitôt le terrain qui leur est laissé. Socrate remarquait déjà que l'honnête homme paie plus qu'un autre, et gagne moins qu'un autre. Ainsi le combat politique est entre des hommes nus et des hommes bien armés. On peut encore dire avec d'autres mots que l'in-

trigue est un travail qui ne produit rien, mais qui donne pouvoir; au lieu qu'un travail réel exclut l'intrigue et laisse sans défense. Même dans le monde ouvrier celui qui fait figure de chef est naturellement un homme qui a laissé le travail, j'entends le travail sur les choses, comme bêcher, piocher, marteler, limer, et qui apprend l'intrigue, c'est-à-dire le travail sur les hommes, comme persuader, menacer, flatter. Ainsi, à mesure que le chef s'élève, il est moins digne d'être chef. J'ajoute que le hardi politique ne manque pas de moyens pour étourdir l'ambitieux à qui il reste des scrupules et une sorte de honte. Le monde poli fait élégamment cette éducation à rebours. Si l'on comprenait mieux les causes, on mènerait mieux l'éternel combat du citoyen contre ses maîtres. Une des fautes les plus communes est ici l'indignation, qui ne peut durer, et qui conseille de ne plus penser et de laisser les choses aller comme elles vont. Elles vont toujours mal.

Je n'ai pas l'espoir de voir le paysan au pouvoir, ou bien le terrassier; dès qu'il aurait le pouvoir, il ne serait plus paysan ni terrassier. Le travailleur appelle bourgeois ceux qui ne font rien que gouverner et administrer; c'est dire que ce qui gouverne est bourgeois. Les classes sont des êtres métaphysiques; en réalité l'aptitude conduit à la fonction et la fonction même développe l'aptitude. C'est pourquoi la tyrannie se reforme toujours et menace toujours. Il n'y a pas deux classes, l'une qui tyrannise et l'autre qui résiste; mais il y a un recrutement continuel et un continuel passage d'un camp dans l'autre qui, chose remarquable, se fait toujours dans le même sens. On ne revient point de bourgeoisie.

Par quelle obstination nous poussons et soutenons le bourgeois moyen, que je nommerais bourgeois malgré lui, je ne puis assez l'admirer. Je voyais hier une photographie de notre ami Herriot, le nez en l'air et s'intéressant à tout. Ce n'est plus le célèbre Tigre, ce n'est plus le mangeur de chair crue. Cet homme-là n'aime pas tant le pouvoir; il n'a pas assez de plaisir à se venger. Il tient la terre, il ne s'y cramponne pas. Aussi j'ai su que, dans les commencements de sa vie politique, c'était un jeu pour les fripons de le déporter. Ce travail se continue, n'en doutez pas. Et si nous tendons encore nos trappes de notre côté, il se lassera et nous dira bonsoir; et aussitôt nous aurons pire. Platon avait l'idée qu'il faudrait forcer

les vrais chefs. Nous ne pouvons pas forcer; mais l'acclamation suffirait; l'amitié suffirait. Je pense qu'en ces temps difficiles nous devrons nous défier de l'indignation et faire crédit à l'enfant du peuple. Le Tigre ne pensait jamais qu'à lui-même. Ce n'est déjà pas une petite vertu que de se promener en ramassant quelque sujet de livre; mais c'est une vertu bien menacée; car pendant ce temps-là il ne regarde pas où il pose le pied. Homme nu, comme je disais, au milieu d'hommes armés. Nous, du moins, simples citoyens, ne faisons pas les imprudents. Tout bien pesé, si l'on proposait une trêve de deux ans en faveur d'Herriot, je signerais. Car il ne s'agit pas de rêver.

24 septembre 1932.

558

Il y a l'essence; il y a l'existence; ou bien, si ces vieux mots rebutent, il y a vérité selon l'esprit et vérité selon la chose; on peut dire aussi idéal et réel, mais à la condition de dessiner l'idéal très précisément, à la manière du géomètre. D'aucune façon il n'est permis de confondre les deux. On confond les deux si l'on prend le monde pour un système raisonnable qui vérifiera nos idées. On confond les deux si, au contraire, on se moque de géométrie et de justice, et si l'on pose qu'il n'y a au monde que de l'inhumain, c'est-à-dire des forces qui sont comme elles sont, sans autre mal que faiblesse, sans autre bien que victoire. La première confusion est idéalisme ou utopie, l'autre est matérialisme ou réalisme. Est-ce seulement opposition entre ce qu'on voudrait et ce qui est ? Non, ce n'est pas assez dire, et il ne s'agit pas seulement de pieux souhaits, vainement formés. L'opposition est entre ce que l'on pense et ce qui est.

La géométrie le fait voir; car la géométrie n'a rien à craindre d'aucune expérience. Le cercle est le cercle, et les choses qui ne sont pas rondes exactement n'ont rien à dire contre le cercle; je pense les rayons égaux, et une suite de vérités à partir de là. Mais il est fou de chercher des choses parfaitement rondes, comme les anciens

crurent que les astres décrivaient des cercles parfaits; il fallut en rabattre, comme il faut rabattre de l'ellipse. À bien regarder, les cercles des astronomes servirent à mesurer de combien les planètes s'écartaient du cercle; et l'ellipse sert maintenant à mesurer de combien les planètes s'écartent de l'ellipse. Avant le géomètre, le monde n'était même pas irrégulier; il était tout comme un rêve.

Je ne pense pas que la justice soit si différente du cercle, de l'ellipse, et des vérités de ce genre. Car il est vrai qu'il y a une justice, et chacun la reconnaîtra en ces deux frères partageant l'héritage. L'un d'eux dit à l'autre : « Tu fais les parts, et moi je choisirai le premier; ou bien je fais les parts, et tu choisis. » Il n'y a rien à dire contre ce procédé ingénieux, si ce n'est que les parts ne seront jamais égales, et qu'elles devraient l'être; et on trouvera aussi à dire que les deux frères ne seront jamais égaux, mais qu'ils devraient l'être. L'utopie cherche l'égalité des hommes et l'égalité des parts; choses qui ne sont pas plus dans la nature que n'y est le cercle. Mais l'utopiste sait très bien ce qu'il voudrait; et j'ajoute que si on ne veut pas cela, sous le nom de justice, on ne veut plus rien du tout, parce qu'on ne pense plus rien du tout. Par exemple un contrat injuste n'est pas du tout un contrat. Un homme rusé s'est assuré qu'un champ galeux recouvre du kaolin; il acquiert ce champ contre un bon pré; ce n'est pas un échange. Il y a inégalité flagrante entre les choses; inégalité aussi entre les hommes, car l'un des deux ignore ce qui importe, et l'autre le sait. Je cite ce contrat, qui n'est pas un contrat, parce qu'il est de ceux qu'un juge réforme. Mais comment le réforme-t-il, sinon en le comparant à un modèle de contrat, qui est dans son esprit, et dans l'esprit de tous ? Est-ce que l'idée ne sert pas, alors, à mesurer de combien l'événement s'en écarte ? Comme un cercle imparfait n'est tel que par le cercle parfait, ainsi le contrat imparfait n'est tel que par le contrat parfait.

On peut ne rien penser du tout, et taper à tour de bras; mais alors on est seul, et on ne va pas loin; si l'on forme seulement une troupe de deux, il faut une sorte de contrat, et la justice revient; non pas parfaite, mais cherchant sa forme parfaite : « Ce que je fais pour toi, tu le fais pour moi »; ce n'est pas parfait, car la même action ne se retrouve jamais; tout change, tout est différent, tout est

inégal; mais qu'est-ce que cela prouve contre le cercle, ou contre la justice ? Les planètes n'ont point faussé le cercle des géomètres. Les voleurs n'ont point faussé la justice. L'innocent condamné, c'est plus absurde encore qu'irritant, c'est irritant parce que c'est absurde; car l'innocent n'a rien à voir dans l'affaire; il y est à la place d'un autre; cette condamnation ne peut être pensée. C'est qu'on la compare à son idée. Ainsi il y a deux ordres. L'idéologue est celui qui n'en voit qu'un; et l'homme de jugement rassemble les deux; respect à l'un, attention à l'autre, ensemble dans le regard.

25 septembre 1932.

559

Un très bon esprit, et grand observateur, a écrit que l'envie était au fond de tous nos sentiments, même d'amitié. J'ai connu de près l'homme qui croyait penser ainsi. Il n'eut jamais d'envie; je l'ai vu fidèle et généreux, sans aucune trace de méchanceté; seulement il avait l'humeur vive. Suis-je un grand observateur ? Voilà la question.

Mon mouvement est de refuser. J'ai l'idée que je serai trompé par les premiers signes. J'ai l'idée que les hommes commenceront par me jeter au visage un portrait d'eux-mêmes qui ne leur ressemble guère. Par exemple, sur une question qui lui est neuve, et qui l'émeut, tout homme commence par lancer des sottises surabondantes. Je sais pourtant bien que ce n'est pas sa pensée. Mais lui il veut que ce soit sa pensée; il s'y attache; si on le pousse, il en jurera. C'est une prétention de faire la bête, comme de faire le méchant. Il n'est pas habile de réfuter; il n'est pas habile de condamner. C'est brouiller l'eau. Si l'on veut voir clair, il faut attendre; il faut que cette agitation redescende. J'attends le repos, peut-être même le sommeil si je pouvais. La seule manière de manger instruit plus que la manière de parler; le son de la voix en dit plus que le sens. Mais il faut que j'aille encore plus loin. Un homme sous le fouet n'est pas ce qu'il pourrait être; un homme forcé est déformé; un

homme surpris par l'événement ressemble à l'événement plus qu'à lui-même. De la même manière un bébé tout rouge, grimaçant et hurlant, ne me laisse rien à voir; j'attends qu'il sourie. Allant jusqu'au bout de ma pensée, je dirai que je n'ai rien du tout à apprendre d'un homme méchant; si je veux l'observer, j'attends qu'il soit bon. Bon, c'est la même chose que libre, naturel; selon lui, non selon le choc. Rien ne change plus un homme que le regard de celui qui l'observe. S'il soupçonne seulement que je l'observe, il me tire la langue. C'est de l'hypocrisie à l'envers. Je plains les médecins aliénistes; car les fous font les fous.

Le mot psychologue n'arrive pas à être du bon langage. Le bon langage nomme moraliste celui qui connaît passablement le cœur humain. Voilà une grande idée dans un mot. Mais quelle idée ? Il n'y a qu'à suivre le mot. La morale, c'est ce qu'on se dit pour se calmer, pour se redresser, pour se remettre en forme humaine. Comme un homme qui a peur d'un vain fantôme, et qui se dit : « Ce n'était que cela! » Il méprise le fantôme, mais il se méprise lui-même aussi. « Peut-on être bête à ce point ? » Voilà ce que le plus simple des hommes pense de lui-même trois fois par jour. Cette morale tout à fait commune signifie donc que l'on se trompe sur soi-même pour commencer. S'apercevoir de cela, c'est penser. D'où je tire, un peu trop vite, cette idée que s'observer est autre chose que se prendre comme on est de premier mouvement. S'observer c'est se changer, se remettre en bon ordre, chercher ce qu'on veut, le trouver, l'approuver, le faire. La clémence d'Auguste en est un exemple théâtral, donc simplifié et en même temps grossi; mais le mouvement est juste. Il monologue, et cela revient à dire : « Que suis-je ? » Suis-je un poltron qui soupçonne ? Certainement je suis cela si je me laisse aller. Suis-je une brute qui se venge ? Certainement c'est là qu'ira l'animal. Mais, comme disait Descartes, ce serait ridicule si, étant capable de dresser un chien, l'homme ne se dressait pas lui-même. Auguste finit donc par trouver le vrai Auguste, qui est celui qui veut, c'est-à-dire celui qui fait de tout le reste à peu près un homme. Et ce qu'il y a de vrai ici, c'est que le premier commencement de tout est toujours très mauvais, et que l'on se connaît très mal si on ne le change pas. Qu'est-ce qu'un musicien, sinon un homme

qui s'est fait musicien ? Et croyez-vous qu'un jongleur à huit boules ait appris sans peine ? Ce n'est pas quand il laisse tomber la boule que je le connais, c'est quand il la rattrape. Et c'est quand le musicien chante juste que je connais le musicien.

25 septembre 1932.

560

Penser est pénible; à peine s'y est-on mis qu'on s'en sauve; cela se sent quelquefois dans une même phrase. Et pourquoi ? C'est que nous sommes pris entre la vérité et la vertu. Mon ami, je ne dois point le penser autre qu'il n'est, mais je ne dois pas non plus le penser vil sans des preuves redoublées; et ces preuves mêmes je les refuserai, si l'amitié s'élève jusqu'à la charité. Comment donc l'amour du vrai s'accordera-t-il à l'amour des personnes ? Et faut-il que la droite pensée soit une misanthropie aigre ? Il faut du temps pour débrouiller ces choses. Et pour refaire ce débrouillement dans le moment même, il faut du courage. On se jette souvent à hue et à dia, et l'on verse tout à fait, car l'humeur de l'homme est métaphysique. Je veux fixer ici quelques pensées de précaution.

L'optimisme et le pessimisme ne combattent point avec les mêmes armes. Le pessimisme fait avancer les faits accomplis; cette armée de témoignages s'accroît avec le temps. Et dans le fond tout est mal, dès que l'on forme l'idée que ce qui est arrivé, bon ou mauvais, ne pouvait pas être autrement. Or, dès que l'on explique, on arrive là. D'où il vient que les plus savants dans les choses humaines ont souvent de l'aigreur. Comment espérer, si la liberté doit venir à son heure et par d'immenses causes, et le tyran de même ? Ainsi l'optimisme est toujours battu, et de plus ridicule, comme dans Pangloss. Mais pourquoi ? C'est que Pangloss espère un bien qui tombera comme une tuile.

L'optimisme n'est point de fait; il est de volonté. Mais alors contre le vrai ? Voilà le plus dangereux piège de pensée. Car faut-il croire contre les preuves ? Comment croire, et quand ? Certainement en toute entreprise il y a

à dresser un bilan, et à se donner un état des choses telles qu'elles sont. Pourquoi ? C'est qu'il s'agit de faits accomplis, que l'optimisme ne changera pas. Ce qu'il y a de vrai et même de viril dans le fatalisme, c'est que rien ne peut faire que ce qui a été fait n'ait pas été fait; rien ne le peut, pas même Dieu, comme Descartes l'a remarqué. Et telle est la raison pour laquelle toute méditation sur ce qui aurait pu être est faible; car la vérité des faits accomplis pèse bien plus que nos regrets. Et cette pensée même est optimiste si on la prend bien, car elle nous délivre des repentirs tournés vers le passé, qui ne sont que des remords. « Que diable allait-il faire dans cette galère ? » C'est le mot ridicule. Il s'agit de savoir s'il y est; et s'il y est, il faut partir de là. L'enquête doit donc se faire sans préférence, sans préjugé, sans illusion même pieuse. Accuser ce qui est et excuser ce qui est, c'est la même folie, et c'est temps perdu. Ici la science nous redresse, et très bien.

Maintenant glisser à ce qui va arriver, et le juger du même œil, c'est la faute des prophètes de malheur, qui sont les prophètes. Il ne s'agit plus de constater; et toute l'erreur est à penser à ce qui n'est pas encore, et qu'on ne peut constater, d'après les excellentes méthodes de constater. Le prophète essaie de voir l'avenir, ce qui suppose que l'avenir est fait et irrévocable. Le prophète annonce, au mieux, ce qui sera si on laisse aller. C'est estimer qu'on ne peut rien; c'est se démettre, et, comme on dit, lâcher la barre. Or, c'est une faute, et c'est même la faute. Je vois deux choses à dire là-dessus, deux choses entre mille. La première est que cette pensée n'a pas d'objet, car l'avenir n'est pas encore, et n'est nullement objet. Voilà une idée immense et neuve. On se fait de grandes provisions de sagesse en examinant de telles idées, une bonne fois, quand on est de loisir. L'idée est celle-ci; un train que l'on voit arriver au loin, c'est l'avenir qui vient vers nous. C'est par comparaison avec le train que nous jugeons naturellement que ce qui sera est déjà, et s'approche de nous d'instant en instant. La critique de cette idée est assez aride. Parce que, en toute rigueur, je dois prononcer que ce train que je vois arriver au loin, fait partie du présent et non pas de l'avenir. Je dois donc écarter une mauvaise métaphore; c'est celle d'un avenir qui arrive; comme si le politique s'étudie à prévoir telle

guerre. Ici c'est notre esprit qui se conduit mal; c'est notre esprit qui prétend construire l'avenir. À toutes ces constructions, il faut dire non. Et la difficulté de penser vient de ce qu'il faut bien se donner un objet, mais en même temps le surmonter. Je considère encore un exemple plus proche; si je crois[a] que ce que je vais écrire existe déjà, je ne vaux pas mieux que ces fous qui écrivent en dormant. Cela revient à dire que la pensée que je cherche est comme un navire encore invisible, et qui va se montrer; c'est exactement l'état du fou. Un fou est un homme qui prend pour ses vraies pensées le premier aspect de ses pensées; mais un homme raisonnable conduit ses pensées. Cette idée demande une grande attention. La seconde chose à dire est que ce qui va de soi et qu'on laisse aller est toujours mal. Par exemple la guerre va de soi, au lieu que la paix ne va pas de soi. La guerre a pour soi que sans la vouloir on l'accepte; la paix a pour soi qu'il faut la vouloir, et qu'elle n'est jamais si on l'attend seulement. En sorte que le pessimisme est vrai si on ne veut rien. C'est le silence de la nature sans l'homme. Au lieu que l'optimisme n'est vrai que par volonté; entendez que ce qui est bien n'a absolument aucune chance d'être si on ne le veut pas, et si on ne se croit pas capable de le faire. Espérer sans essayer est une faute; mais essayer sans espérer est le pire mensonge à soi.

Septembre 1932.

561

Le ballon est tombé dans le jardin de cette vieille dame. Il y a une porte à ouvrir, chose sacrée; et l'on peut prévoir d'aigres reproches. La physique de la chose est toute simple, mais la politique en est difficile, et l'enfant met en œuvre la politesse, l'excuse, la promesse, enfin tous les moyens que j'appelle bourgeois ou citadins. Il s'agit de persuader, et d'abord de plaire, et premièrement de ne pas déplaire. Une sorcière détient le mot.

Le même ballon maintenant est dans un arbre; il n'y a point de clôture, ni aucune défense, ni aucun être humain en vue. Il faut être bien enfant pour prier un

arbre ou un ballon; notre garçon n'est pas si sot; il cherche une pierre de bonne grosseur; il la lance, attentif seulement à sa propre sûreté. Il y a attaché une ficelle; il secoue la branche; le ballon descend et la pierre aussi; la ficelle va rejoindre dans la poche le couteau, autre précieux outil. Ici l'enfant est tout prolétaire, sans politesse aucune. Je vois sur son visage une attention aux choses, qui n'est point douce, et une raison sans respect. La courtoisie est effacée. Reviendra-t-elle ? Il s'agit de savoir s'il gagnera sa vie à ce jeu ou à l'autre. Physicien ou avocat, ce sont deux hommes. Ils se battent en chacun; et il n'est pas difficile de savoir qui des deux croit en Dieu. Croire en Dieu c'est politesse.

Le pur prolétaire est un homme rare. J'ai connu un ouvrier cordonnier qui n'avait pas d'égal pour la chaussure de femme; on le priait, mais il ne priait personne; c'était un philosophe matérialiste. Ainsi l'on trouve les maçons, les terrassiers, les machinistes, les ajusteurs, dans les temps où les entreprises vont. Le matérialisme est d'attitude et de costume pour ceux qui n'ont jamais à prier. Au contraire, dès qu'il faut offrir son travail et le vanter, bourgeoisie revient. Le haillon est bourgeois dans le mendiant. On peut même dire que le mendiant est le bourgeois pur; car il ne vit absolument que de prière. L'escroc est bourgeois, car il gagne sa vie à discourir, à tromper, à promettre; mais le cambrioleur est prolétaire, parce qu'il n'a affaire qu'aux serrures. Le médecin est un parfait bourgeois, car il vit de persuader; mais l'homme de laboratoire est prolétaire, car on ne persuade pas les microbes, ni le microscope, ni la cornue. Le chirurgien, quoique d'abord il persuade, a une teinte de prolétariat, ou, ce qui est la même chose, d'incrédulité, car il est l'ouvrier de main, comme son nom le dit.

Un des traits du bourgeois est de croire d'abord et par précaution ce que tous disent; car on ne peut plaire et même contredire qu'en partant de là. Si rien n'est cru, le discours ne peut pas seulement commencer. De là vient que Cicéron invoque les principes sacrés. Ayant pour fin de changer l'opinion, il s'y accorde d'abord. Ce genre d'esprit excelle à changer les conséquences tout en respectant les principes. Ainsi Dieu, on s'en arrange, et chacun le sait; mais il faut commencer et finir par un grand salut de politesse. L'union sacrée est le pain de cet

homme. Et, encore plus, l'union sacrée est son dieu. On peut très bien différer et discuter, mais à l'ombre des choses qu'on ne peut discuter. Le droit réel, le droit citadin, ou, si l'on veut, bourgeois, se compose d'une multitude de principes sacrés, à travers lesquels un homme habile découvre un chemin de politesse qui permet de ne rien casser. Dans un salon toute tasse de thé est également importante, et tout mouvement vif est dangereux. C'est là que la procédure apprend ses mouvements tournants. On conçoit l'armée de politesse, qui se fait tuer pour des choses qui furent toujours, et l'armée d'impolitesse, qui se fait tuer pour des choses qu'on n'a encore jamais vues, comme liberté et justice. La seconde armée obéit moins bien, mais vise mieux. Elle est physicienne, et l'autre est magicienne.

L'étrange, c'est que le chômeur redevient bourgeois; c'est qu'il a besoin de persuader. L'habileté manuelle devenant une valeur méprisée, tout l'être de l'homme est attaqué en son centre; et la hardiesse de métier est la première tuée. Chercher une place, c'est bourgeois. Ce changement n'attend pas; il se fait tout de suite; ce n'est plus le même regard. Ainsi le chômage serait la plus habile des manœuvres politiques, si c'était une manœuvre; mais les choses vont à l'aveugle, et le bourgeois y trouve son chemin en aveugle-né qu'il est, suivant chance, faveur et fortune, qui sont ses dieux. Ainsi la recrue du malheur est pour lui. Il meurt de peur, et gagne. Telle est cette face dyspeptique, qui mène le monde.

1er octobre 1932.

562

Il me paraît naturel que l'homme de la rue se fasse une imagerie simplifiée du drame européen, dans laquelle les rôles de la vertu, de la brutalité et de la ruse soient distribués comme au théâtre. Ainsi, son journal en main, fait-il comparaître devant la magnanimité française, la prudence anglaise, la duplicité italienne, la colère allemande, faisant ingénument l'éloge de sa propre patrie, ce qui est naturel, et n'espérant guère que le monde la comprenne jamais. Ce texte n'a point changé et l'orateur

se croit obligé d'y revenir, semblable aux grandes personnes qui écrivent pour les enfants.

L'Homme d'État, tel que je le conçois, peut bien être un Machiavel, c'est-à-dire simplifier beaucoup ses harangues, et ne point tenter de communiquer au public ce qu'il a lui-même appris par son métier. Je ne juge même pas ses projets, bons ou mauvais. Il se peut qu'il pense premièrement à son propre pouvoir, ou bien à des privilégiés sur lesquels il s'appuie; ou peut-être croit-il, comme le fameux Frédéric, que les peuples sont des chevaux difficiles à mener. Mais que l'Homme d'État, en lui-même et pour lui-même, pense comme l'homme de la rue, cela me paraît inconcevable. Car enfin il sait l'histoire, et, bien plus, il a pu juger l'histoire récente autrement que par les journaux. Il fut lui-même vaincu; il sait ce que c'est qu'un peuple vaincu; il y a remarqué les mouvements de l'honneur, si évidemment favorables à certains intérêts, soit de l'avarice, soit de l'ambition, soit de la peur. Il a dénombré les bonapartistes et les boulangistes; il a vécu dans l'Union sacrée. Il sait comment ces sursauts d'enthousiasme et de colère se communiquent aisément à ceux qui n'ont que leurs bras, et qui ont coutume de se fier à leur propre force. Maintenant il retrouve chez les vaincus d'aujourd'hui les mêmes sentiments mélangés; il devait attendre de tels effets. Il a prévu que la situation de vainqueur dans la paix serait difficile à tenir, et que les traités seraient nécessairement vus d'un autre œil par celui qui y a tout perdu, que par celui qui les a dictés. Il a compris, car il n'est pas aveugle, que le droit et la justice n'ont pas le même sens pour celui qui s'y meut selon sa force, que pour celui qui sent le poids des chaînes. Il peut conclure que la guerre appelle la guerre, que les foules sont déraisonnables, qu'il en sera toujours ainsi. Il peut aussi manœuvrer pour la paix, d'après ces conditions mêmes, qu'il juge inévitables, comme on a vu Briand plus d'une fois modérer des sentiments forts et respectables, en rappelant que l'honneur était sauf des deux côtés, après ce long et terrible combat. Mais, qu'il s'oriente ainsi ou autrement, je ne puis croire que l'Homme d'État conduise les affaires avec les sentiments et les réactions d'un petit pâtissier, témoin généreux d'une rixe, et à peine retenu par ce grand panier qu'il porte sur la tête.

Je ne puis le croire; et quelquefois je suis porté à le croire. Le monde des hommes qui m'entourent nie presque de point en point l'idée que je m'en faisais. L'homme de la rue montre souvent du bon sens en cette querelle des peuples. Il sait très bien que c'est au vainqueur à tendre la main; il ne s'étonne pas si le vaincu ne répond pas vite à ce geste. Tels sont les sentiments naturels d'un homme qui se sent fort, et qui n'a pas peur. Et ajoutons qu'il a le souvenir très précis de ce que c'est qu'un combat, comme aussi l'expérience très directe des ruines de toute sorte qui sont la suite d'une affaire d'honneur entre peuples, ce qui le conduit à craindre son propre enthousiasme, et à apprécier mieux la sagesse de Sancho ou celle d'Ésope. Et si les peuples pouvaient parler entre eux, par quelque bouche véridique, on sait bien ce qu'ils diraient.

Au rebours, on dirait quelquefois que la naïveté que l'on suppose dans le peuple a passé presque entière dans ses gouvernants. On s'étonne de voir que les mouvements d'instinct et d'humeur, d'après lesquels on a dessiné pendant la guerre un fantassin de fantaisie, se montrent encore trop souvent en des fantassins amateurs, qui n'ont jamais porté l'arme. Un oubli total de l'histoire, une simplification digne des contes d'enfants, où la querelle est toujours entre les bons et les méchants, une indignation contenue, mais que je crains sincère, un appel de tout cœur aux témoins impartiaux, un étonnement de les trouver froids, une résignation à jouer une fois de plus la vertu isolée et méconnue, voilà ce qui m'étonnerait en des hommes qui font voir de l'intelligence et même du goût; cela m'étonnerait si je n'avais commencé à comprendre que le jugement, si naturellement clairvoyant en celui qui fait, risque d'être faible et enfant dans celui qui fait faire.

5 novembre 1932.

563

Parmi des centaines de devises que le collectionneur tirait de sa serviette, je remarquai celle de Paul Valéry : « Faire sans croire. » Le Taciturne disait à peu près la

même chose en plus de paroles : « Il n'est pas nécessaire d'espérer... » Cette citation est usée aux coudes; mais pourquoi ? C'est que nous avons passé l'âge de croire, et en dépit de tant de bons apôtres! Je pense à notre Taciturne, à cet homme lunaire qui, chaque matin de cinq à sept, boit du café dans l'Empyrée. De là il nous voit tout petits, mais il nous voit très bien; et il laisse tomber sur nous ses copeaux de prose, accidents d'un travail sublime, sans aucun espoir ni aucun souci d'être compris ou seulement lu. Dans le fait, ce mallarméen mène son temps, et on s'en apercevra. Je le vois cité partout, et bien cité. Les hommes ne sont pas bêtes; ils n'étaient qu'étourdis par tant de folies méchantes. Et voilà un homme qui ne fait point le fou, qui ne veut ni croire ni faire croire. C'est ainsi que les idées font leur chemin.

Je comprends cette prose, qui jamais ne condescend. Sans croire. Sans se croire. La prose va sans dieu. Même dans l'*Histoire universelle* de Bossuet il y a du Montesquieu; aussi dans le gracieux *Télémaque*. Stendhal triomphe dans le discours sans prestiges; et n'ayant pu suivre la longue trajectoire de ses œuvres, il l'a pourtant prévue. Que de frondeurs qui jettent n'importe comment, et suivent passionnément la pierre! Le vrai frondeur s'occupe seulement de bien viser. Goliath est touché au front. Même un géant de force, c'est là qu'il est le plus vulnérable. Quand la prose sans espérance a passé, il y a des sottises qu'on ne peut plus dire. Semblant n'est plus roi.

J'ai donc compris aisément cette devise de prose. Mais d'un poète, moins aisément. Toutefois, si l'on y pense avec application, on se fait l'idée d'un autre prodigieux nettoyage; nettoyage des cimes. Car, derrière les nuages qui dessinent de fausses montagnes, il y a les vraies montagnes, qu'un vent fait paraître. De même, il y a des nuages de poésie honorable, mais d'autres corps cristallins. L'inspiration, dans la poésie et dans tous les arts, est profondément cachée. Toujours est-il que celui qui se croit tout à fait est simplement un fou. On peut se lancer, et faire le fou. Les vers sont souvent l'œuvre d'une grande espérance; toutefois ce que j'ai fini par comprendre, c'est que la naïve ambition conduit à faire des vers convenables, et qui cachent les beaux vers qu'on aurait pu faire. Succès sans remède. Il faut refuser les vers faciles; le moindre apprenti sait cela. Toutes les esquisses faciles, l'atelier en

fait justice. Mais il y a une facilité supérieure, fruit d'un travail qui espère trop. Qu'est-ce donc que le travail ?

Celui qui peint un beau portrait, ce n'est pas celui qui le voit déjà fait, qui croit le voir, qui se croit arrivé. Mais plutôt c'est celui qui fait le portrait, touchant et retouchant, et cherchant sans savoir ce qu'il cherche. Seulement ce qu'il cherchait, il le reconnaît quand il l'a trouvé, et par un patient refus de ce qui n'est pas encore la nature toute naïve. Bref, ce qui est médité n'est pas pour cela prémédité. Et sans doute tous les arts doivent craindre la préméditation, qui est réfléchir sans faire. Le propre des arts c'est un talent qui redescend au métier; car c'est au niveau du métier que se montre le génie. Je conçois ainsi le poète assemblant pièces et pièces selon son art, non pas en vue de réussir, mais plutôt rejetant des milliers de réussites jusqu'à celle qu'il ne peut refuser. C'est être bien dur envers soi-même. Mais il le faut. Comme l'art du peintre est de ne pas finir trop vite, à quoi l'aide le travail des préparations, l'embu, le séchage, et enfin ce métier de maçon qui est le sien, de même l'art du poète, quoique par d'autres moyens, est d'effacer ce qui couvrirait si bien la place d'un beau vers, ou plutôt, car il est difficile d'effacer, de laisser longtemps à l'état de chaos sonore ce qui voudrait se précipiter. Devant le blanc du papier, ne pas croire qu'on fera aisément d'assez beaux vers; ne pas le croire, car c'est vrai.

25 novembre 1932.

564

Depuis des siècles de siècles l'homme se trompe. Il se trompe, mais rien ne le trompe. L'univers est fidèle, pur, innocent; il n'y a point de tromperie dans ce spectacle; et cette surface enferme tous les secrets des profondeurs. Grossissez la nébuleuse d'Orion ou la goutte d'eau, c'est toujours le même spectacle pur, et toujours la même fidèle mécanique sur quoi nos barques naviguent, non sans péril, mais sans trouver jamais des sources de mystère et de peur. La plus tragique rencontre est aussi transparente que l'événement le plus ordinaire. Mais la

peur déraisonne, et cherche un visage du malheur. Qui n'a vu un visage dans l'eau verte ? Mais ce n'est jamais qu'algue tordue ou rocher tremblant par les plis de l'eau; tout est comme il doit être, et tout se montre comme il doit se montrer. Ceux qui opposent la réalité à l'apparence n'ont pas bien regardé l'apparence; l'apparence est toute vraie. Il n'y a point de visage dans la lune; et ces mêmes ombres que nous voulons faire mentir sont les mêmes qui permettront de mesurer montagnes et vallées de notre satellite. Pareillement si je crois voir un fantôme, ce n'est jamais qu'un bout de rideau. Rien ne me trompe. Les bâtons[a] flottants ont toujours l'aspect de bâtons flottants; nous voudrions y ajouter quelque apparence, mais nous n'y ajoutons jamais que des discours.

Quelle folie de discours si le bloc de glace éventre le grand navire! Car l'Océan est large; et pourquoi précisément ce choc ? Il nous semble que ce possible improbable a dû être choisi par quelqu'un, destin, diable, ou dieu. Comte, une fois de plus prophète au désert, a entrevu que la probabilité serait la superstition de notre temps. Je suis bien loin de percer à jour ce fantôme; mais je sais que l'existence nie le probable, et qu'il n'y a jamais de pari raisonnable, comme d'ailleurs les jeux le prouvent. Car tout ce qui arrive est parfaitement improbable. Ce choc dans la nuit, improbable, oui; mais l'heureuse rencontre de deux navires, si on la prend singulière, comme elle est, est parfaitement improbable aussi; par exemple l'exacte distance la plus courte entre les deux, ou l'exact rapport des âges des deux capitaines au moment de la rencontre. Ainsi, quelque désir que nous ayons de craindre l'inévitable, jamais l'avenir n'est formé d'avance; et c'est pourquoi l'homme ne lâcherait jamais la barre sans cette buée des chances, qui est toute de lui.

Un gouffre ne recèle point l'épouvante. Cette profonde vallée n'est que champs, buissons, maisonnettes. Mais celui qui regarde d'un rocher à pic se croit attiré; c'est qu'il imagine la chute et en même temps la retient; ces muscles, ce sang, cet estomac sont le domaine propre de l'imagination, le seul domaine; l'apparence du gouffre n'en est point changée. Nous croyons voir qu'il se creuse; l'oiseau qui plonge dans la profondeur semble nous entraîner. Tout vacille un moment, mais c'est un frisson de mon corps qui fait bouger tout. Le travail[b] de l'homme

était de découvrir tous les dieux en son propre corps, par ses propres émotions; ce qui suppose d'abord que l'on voie l'univers comme il se montre. J'ai admiré quelquefois comment l'art de constater revient à saisir exactement une apparence, sans aucune interprétation, comme une étoile qui passe d'un côté du fil tendu à l'autre côté. Il a fallu des siècles de doctrine, d'industrie, et de liberté intérieure pour en arriver là.

Il faut convenir que la méthode ordinaire de constater est bien étrange. L'un se couvre les yeux, l'autre se prosterne; celui qui s'enfuit se croit poursuivi par une armée de démons. Peut-être n'a-t-on jamais peur que de la peur. Et, parce que la peur de la peur est peur, nous voilà pris et étranglés par nous-mêmes. Et la colère aussi, qui n'est jamais que contre la peur, nous irrite comme la peur nous effraye; ces tempêtes n'ont d'autres limites que nos forces; et voilà la guerre allumée. Une grande peur de foule n'est qu'une somme de peurs; une grande colère de foule n'est qu'une somme de colères; mais qui ne s'est représenté alors quelque loi du monde qui nous apporterait ces peurs et ces colères comme des vents, des pluies et des saisons ? Au fond cet objet cherché, redouté, et même espéré par l'impatience, c'est le Dieu des armées; mais on l'a bien calomnié; il ne se montre jamais. Rien ne se montre jamais que l'univers fidèle et pur, et qui nous fait honte de nos fureurs. Aussi est-il profondément vrai que nous l'aimons. La mer est aimée, sans doute parce qu'elle n'a nullement besoin du mystère pour être redoutable; le plus grand danger n'est fait que de gouttes d'eau. Le continent alimente mieux la terreur par l'immobilité des choses, par la longueur des travaux, par le retard des effets. L'imagination a ses sanctuaires dans les champs, dans les bois, dans les montagnes.

25 décembre 1932.

565

« Contre les peines morales, le vin de Champagne. » Cette cynique maxime est de Stendhal; et je ne la méprise pas plus que je ne méprise la médecine; il est

plus court de prendre un calmant que de supporter la douleur. Et à qui n'est-il pas arrivé de se rendre courageux par deux verres de la gnole militaire ? De même il n'est point de colère ni d'enthousiasme qui survive à une saignée. Et le régime du pain et de l'eau calme les passions politiques. On sait qu'un travail excessif laisse peu de poids aux pensées. L'homme est donc aisément éducable par ce côté-là. Et je ne vois pas pourquoi on ne traiterait pas une petite fièvre par des remèdes, si on le peut.

Toutefois Descartes, ce maître de courage, en ses immortelles *Lettres à la princesse Élisabeth,* ose bien dire que la fièvre lente peut avoir pour cause principale un peu trop d'attention donnée à certains déplaisirs, et un peu trop de complaisance à en explorer les piquants. Cette naïveté très savante des passions, qui nous fait parcourir de long en large nos petits malheurs, cherchant si nous n'avons rien oublié de ce qui peut les aggraver, ressemble un peu trop à la folie lucide, qui recense ses pensées au lieu de les changer. Mais Descartes, tout à fait de style Louis XIII en cela, prétendait vivre selon la grandeur, au lieu de chercher sa propre raison en son voisin, encore moins en son médecin. Descartes doit être compris jusqu'au fond. Car le devoir de gouverner ses pensées est à ses yeux l'esprit même et le devoir envers l'esprit. Toute sa métaphysique a pour objet l'esprit en chacun, qu'il sait bien nommer l'esprit divin. Il s'agit donc de gouverner royalement ses pensées, et ce n'est point seulement le jeu d'un subtil analyseur, c'est la méthode même du géomètre et du physicien. Ce qu'il y a de difficile dans ces pensées formelles, dans ces théorèmes, c'est de garder les notions contre toute intrusion de l'expérience. Car le carré est seulement par mon décret; en lui-même il n'est pas carré, il n'est rien. Ce qui est en soi, l'objet que je me donne, n'est jamais qu'objet. Et sous ce rapport les géomètres se persuadent quelquefois qu'ils peuvent comprendre quelque chose d'après l'objet dessiné et la formule écrite; or, il n'en est rien. L'imagination n'est qu'un secours pour l'entendement, et encore à condition qu'elle soit gouvernée. Il faut donc rejeter l'intuition, qui jamais n'a de sens que par l'ordre et par le rappel des notions voulues. Là-dessus l'homme n'a pas le droit de composer, son esprit lui est confié. Cette fière[a] méthode

est un peu trop oubliée, et l'on voit beaucoup de malades imaginaires, j'entends qui sont réellement malades, mais par l'effet d'une imagination non disciplinée. Je conçois qu'un rêve atroce et qui revient souvent peut réduire un homme au désespoir. Mais Descartes nous conte que, par sa précaution de considérer toujours les événements du meilleur côté, il était arrivé à n'avoir plus que des rêves raisonnables[a]. Et le fait est qu'il est déjà bien précieux, dans les relations de société, de supposer une bonne intention à la place d'une mauvaise; on le peut toujours. Et cela revient à dire que nous ne devons point laisser nos pensées s'emparer de nous. Un de nos bons latinistes, plein de jugement devant Cicéron ou Tacite, en était venu à ne plus penser que microbes, ce qui le fit mourir par une conséquence indirecte; car il n'était tranquille que sur les plus hauts glaciers, où il périt. Cette histoire, qui est assez dans le goût des anciens fabulistes, prouve qu'il ne faut pas regarder à une seule chose, mais plutôt, comme Descartes le répète, ne jamais sentir la tyrannie d'une pensée sans aussitôt développer la pensée directement contraire à celle-là. Comme, par exemple, si nous pensons à notre ennemi, il faut faire très attention aux vertus qu'il pourrait avoir; car cette pensée n'ira pas de soi. Qui essaiera de cette sagesse, il sera étonné des effets. Que mon lecteur veuille seulement faire cette expérience une fois par jour, pendant qu'il se lave le visage, car cela excite à penser; il se lavera l'esprit aussi.

C'est dire que la pensée d'un régime, par elle-même raisonnable, ne doit pourtant pas envahir l'esprit ni l'occuper tout. Et je conseille de suivre aussi l'idée contraire, d'après laquelle les aliments ont tous presque la même composition et les mêmes vertus; et en ajoutant encore, ce qui est de médecine, que le plaisir de goûter en mangeant est lui-même bon pour la santé. Cette idée peut faire excès, comme toutes; c'est qu'aucune idée n'est vraie seule. Car il peut arriver que s'enfuir soit le plus sage moyen; mais si cette idée est tyrannique, elle enlève le courage, ce qui est très mauvais par d'autres effets. Et, si vous avez un procès, n'oubliez pas de plaider pour l'autre. J'ai observé, en ceux qui suivent un régime par peur, que cette peur même fait qu'ils sont malades s'ils se souviennent d'avoir mangé, par entraînement, quelque mets qu'ils croient leur être nuisible; on sait que la peur

est une maladie dont les attaques nous prennent au-dessous du diaphragme. Je conclus qu'il faut une certaine indifférence à l'égard de ces choses. D'autant que l'idée préoccupante d'une dépendance où nous serions nous donne un désespoir de nous-mêmes qui est tout mauvais. Le danger de la situation humaine est que notre libre arbitre ne dépend que de nous, et qu'ainsi le secours extérieur risque de nous faire oublier le principal de nous. Certes un gourmand est méprisable; mais combattre la gourmandise par la peur, c'est être au-dessous. C'est au-dessus qu'il faut être. Le roi peut être tué une fois par la conspiration; mais le soupçon tue le tyran vingt fois; c'est lui-même qui manie le poignard.

Décembre 1932.

1933

566

Je ne connais qu'un poison du travail, c'est l'ennui; et l'ennui est tout d'esprit. Si fatigué que l'on soit (j'ai creusé des abris de mes propres mains), il reste une grande marge de travaux qu'on pourrait faire sous la condition du bonheur. La maladie et l'âge sont des limites mouvantes que l'on fait reculer par la joyeuse résolution[1]. Mais l'homme communément ne veut pas le croire; il n'entend pas l'union de l'âme et du corps; il ne saura jamais assez que la tristesse est la même chose qu'une fausse position du corps et comme une mauvaise manière de tenir la pioche. Il faut donc commencer à retourner, délier et étirer le corps selon la joie. Cette gymnastique par le dedans est bien plus subtile que l'autre, bien plus habile à dénouer le muscle. En escrime ou boxe, quand le coup part comme une aile, il y a encore une ressource pour le porter plus vite, c'est le bonheur, qui est ici comme en tout un sentiment de liberté et de puissance, c'est-à-dire la certitude de toucher. Si ce bonheur est cause ou effet, on ne peut se le demander qu'en se divisant contre soi; une seule et même chose, dis-je; et interroger le muscle, c'est s'adresser à une pauvre partie. L'heureux jugement est métaphysique; il comprend toutes choses et s'accorde à toutes; il rassemble tous les fils. Qui travaille bien travaille selon l'Univers. L'Univers ne dépend pas seulement de nous; mais il dépend de nous de rassembler toute l'aide qu'il nous apporte. J'ai connu quelques terrassiers qui étaient artistes en leur métier; je les imitais péniblement; je ne savais pas assez imi-

ter leur repos d'un instant, et leur regard au monde.

Ce regard, c'est de l'amour; c'est même l'amour de Dieu, si on l'entend bien; et c'est, selon mon opinion, la prière véritable. Souvenez-vous de ce récit de Tolstoï d'une épuisante marche sous la pluie : « Tombe, petite pluie, mouille-moi bien. » Ce moyen est physiologiquement le meilleur contre la pluie. Et contre tous ennuis le vrai moyen est de se disposer, dès qu'on les voit venir, à les joyeusement recevoir; je ne dis pas avec résignation; la résignation est une position couchée. J'aime ce personnage de Dickens, qui juge qu'à l'ordinaire la bonne humeur est trop facile, et qui cherche des épreuves. Les traits de Dickens sont appuyés, et volontairement contre la vraisemblance; mais il n'en faut pas moins pour notre cuir. Car nous nous sommes mis dans la tête de ne payer en joie que contre reçu; d'où nos visages d'usuriers. Au contraire, joie à guichet ouvert; et plus c'est difficile, plus aussi c'est nécessaire. Si grands sauteurs que nous soyons, l'humeur nous raccourcira, comme la joie nous fera sauter un peu plus haut.

Mais quoi ? S'il s'agit de compter et épingler des billets, ou de coller des étiquettes, ou de ficeler mille fois le même paquet ? Ici la communication avec le monde semble rompue. C'est par l'entreprise qu'on la rétablira, en pensant à toute l'affaire dont on n'est qu'une partie. Encore et plus que jamais il faut, dans une respiration de repos, jeter un regard qui aille loin. Sur un heureux navire, chacun pousse; et un nœud bien fait compte autant qu'un relèvement sur le soleil ou les phares. Autant, c'est la grande idée qu'il faut que je retrouve à ficeler mes paquets; et c'est une idée que tous refusent, et dont tous ont besoin. Savoir comment les travaux s'enchaînent, c'est savoir que tous les travaux se valent et exactement s'échangent comme valeurs égales. On ne vit pas autrement. Entre l'homme qui fait mon pain et moi qui écris pour le courage, il y a échange de travaux, partie pour partie, et valeur égale. Si le chef ne sait pas cela, c'est tant pis pour lui; l'ennui le guette. Mais plus le subordonné est bas et ignoré, mieux aussi il est placé pour savoir précisément ce que je dis maintenant, et qu'il n'y a d'autre mesure du travail que le temps, ce grand navire qui nous transporte tous, et où tous les travaux sont ensemble. On a assez dit, mais ce n'est jamais assez, que la

connaissance de toute l'entreprise fait le succès de l'homme qui balaie le bureau; mais elle fait son bonheur premièrement, car elle le guérit premièrement de cette fatigue imaginaire qui résulte du sentiment de l'inutile effort. En ce sens, le socialisme est une force individuelle. Et que pourrait-il bien être de plus ?

Janvier 1933.

567

Celui qui ne pratique pas le grec et le latin est à mes yeux un esprit faible, je dirais imbécile, si le mot n'était souvent mal pris. Je ne veux point injurier personne. Il y a de l'imbécile en tout homme, et en large part. Un homme est imbécile en ce qu'il se laisse déformer par les causes extérieures. Imbécile, qui change ses pensées pour plaire. Imbécile, qui prend des opinions comme des manteaux de mode. Imbécile, qui aime malgré lui, c'est-à-dire qui ne sait pas se reprendre, et aimer volontairement ce qu'il allait aimer par contrainte. Volontairement, je veux dire selon le développement de ses puissances propres; par contrainte, je veux dire en revêtant une forme étrangère. Imbécile, enfin, qui croit au lieu de penser. La foi n'est pas imbécile; la crédulité est imbécile. Imbécile est un très beau mot, dit à soi-même; et tout homme se le dit vingt fois par jour, soit qu'il frappe du marteau sur son doigt, et c'est très bien dit, soit qu'il donne attention à quelque niaiserie de belle apparence, et c'est encore mieux dit.

Vous pensez que je suis bien loin de mon sujet. C'est qu'il faut que je tourne et que je cerne; car je ne puis donner de preuves à la rigueur, quand les difficultés de tous genres sont rassemblées. C'est quelque chose de donner là-dessus son sentiment; il faut le donner. Aucun suffrage n'a de sens si l'on cherche à décider comme on croit que le nombre décidera. Je puis parier que ceux qui prennent parti contre grec et latin sont, presque tous, des hommes qui n'en ont rien tiré. Ceux qui, au contraire, en ont tiré et en tirent presque tout ce qu'ils valent, doivent parler fort; et parler fort n'est pas la même

chose que crier. Je dis que grec et latin sont des moyens de choix contre l'imbécile que chacun est à ses propres yeux vingt fois par jour. Je ne dis pas plus. Il y a de puissantes natures, harmonieuses aux hommes et aux choses, qui devineront, qui perceront bien plus loin que moi, sans mon Homère, sans mon Horace, sans mon Tacite. Je les salue; mais je sens et je sais que s'ils étaient, encore en plus, nourris des anciens auteurs, ils iraient bien plus loin et pourraient davantage.

Comment l'expliquer ? Je veux proposer seulement deux remarques. La première est que les pensées contemporaines sont folles; je les compare aux mouvements des fourmis après un coup de botte dans la fourmilière. L'expérience que nous en faisons tous les jours serait effrayante, si nous n'avions notre refuge en des pensées qui ont traversé cette épreuve et sont demeurées vivantes sur la ruine des autres. Cela revient à dire avec Comte que la société n'est pas coopération, mais commémoration. Ainsi celui qui commémore, en quelque sorte, la commémoration, célébrant à nouveau ce qui a été célébré, reprend élan dans le sens de l'histoire, et a toutes chances de rejoindre les mouvements de masses, si obscurs. Or, à regarder, même sommairement, comment ont couru les générations dans notre pointe d'Europe, on admettra aisément qu'elles ont couru grec, et qu'elles ont couru latin. Le latin est plus politique; le grec est plus anarchique. Il a fallu les deux pour faire cet esprit contemporain qui m'est si bien caché par le bavardage contemporain. Donc, quand je lis Homère, c'est une manière de rejoindre les camarades.

Maintenant, si je lis Shakespeare, où est la différence ? Si je lis Dante, où est la différence ? Sans nier les immenses ressources des littératures germanique, anglaise, espagnole, italienne ou russe, je veux dire seulement la différence. La différence, c'est que ce bavardage mort-né qui recouvre chaque jour nos esprits, et nous fait déraisonner chaque matin selon une mode qui change plus vite que les chapeaux, c'est que ce bavardage est français, allemand, anglais, italien, espagnol ou russe, et conduit, comme il est inévitable, par ceux qui ont appris quelque grimace étrangère, ou toutes. Et, comme il n'y a guère de héros qui ait voulu apprendre toutes ces langues par grammaire et poésie, quand il est si vite

fait de les apprendre par grimace, je crois, et souvent je vois, que les grands auteurs étrangers grimacent encore à travers leurs interprètes, auxquels il ne manque que la casquette. Et bref, savoir une langue étrangère et vivante, c'est premièrement et toujours imiter, prendre forme d'après le voisin, et plier son corps à d'autres sottises que la nôtre, qui suffit bien. Mais reculez un peu, refusez le français que les interprètes à casquette nous lancent en douche tous les matins; allez chercher le français à la charrue de Picardie ou de Touraine; il vous paraîtra que la sottise du jour n'y est point. Une autre sottise d'ancien temps ? Peut-être. Mais celle-là je la sens durable et fructueuse. Reculez encore. Mieux dans Descartes, mieux dans Montaigne, mieux dans Rabelais. D'où vous viendrez à estimer encore plus ces immobiles paroles à toujours, grecques, romaines; instruments et monuments qui n'ont point de part à l'absurde rumeur quotidienne. Alors, du moins, la position de la langue sur l'alvéole et contre le palais n'est pas la première précaution pour bien penser.

1er février 1933.

568

« Allons voir l'avenir, me dit le magicien.

— Mais, lui dis-je, nous y allons.

— Il est vrai, répondit-il, que demain nous serons à demain; mais les chiens aussi y seront. Train de plaisir, si l'on peut dire; train omnibus en tout cas. Transport en commun s'il en fut jamais. N'est-il pas humiliant de penser que le plus épais des sauvages arrivera au mois de mai en même temps que nous ? Je sais que nous ne sommes pas sûrs d'y arriver, ni lui. Cette incertitude est commune à tous les voyages. Mais ce qui est remarquable, c'est que, si nous y arrivons, à cette charmante gare de mai, nous y arriverons ensemble, le sauvage, vous, et moi, et tous. Nous, qui avons tant appris et tant inventé, ne pouvons-nous prendre ici quelque petit avantage, et savoir d'avance ce qui se passera. Au moins ne voulez-vous point l'essayer ? Ce serait plus intéressant que

d'aller dans la lune. Le fait est que tous les hommes regardent l'avenir, au moins l'avenir prochain, comme une terre dont ils ne sont pas loin, et qui ne serait cachée que par la distance. L'esprit a surmonté plus d'une distance. Ne voulez-vous point rêver à cet autre voyage, ou à quelque vue plus perçante qui nous mettrait à demain avant les autres ?

— J'ai fait mieux, lui dis-je, que d'y rêver; j'y ai pensé. J'ai compris que cette distance d'ici à demain n'est pas du tout une distance, et que ce voyage d'ici à demain n'est pas du tout un voyage.

— Parce que, dit-il, nous ne savons pas faire ce voyage. Parce que nous n'avons pas encore inventé de prendre de l'avance sur nos compagnons. Question de procédé et de machinerie. Quant à l'absurde, n'en parlons pas; nos physiciens ont tué l'absurde. Ne disent-ils pas qu'il y a des trains, corpusculaires ou comme on voudra, qui vont plus vite dans le temps que d'autres, ou bien pour qui le temps va plus vite que pour d'autres ?

— Le discours, lui répondis-je, permet tout. Mais encore faut-il savoir ce qu'on dit. Vitesse dans le temps, ou vitesse du temps, ce ne sont que des paroles. Il faudrait entendre ce que c'est qu'un temps qui en dépasse un autre, ou comment un penseur pourrait bien en dépasser un autre dans le temps. Car cela voudrait dire, mon cher, qu'au même moment ils sont à des moments différents. Si le temps n'est pas commun aux coureurs, comment pourrait-on comprendre que l'un aille plus vite que l'autre ? Disons alors qu'ils parcourent des temps différents dans le même temps. Et voilà où le bon sens résiste.

— Le bon sens, dit le magicien, a toujours résisté au cours de l'histoire, et fut toujours battu. Il n'y a pas un siècle que l'on proposait comme impossible aux faiseurs de miracles de faire lire à Calcutta le *Times* imprimé à Londres le même matin; et c'est maintenant la chose la plus simple; le fait a écrasé l'absurde. Osez-vous encore parler d'absurde ?

— J'ose, lui répondis-je. J'ose dire qu'on ne trouvera pas une dernière décimale du nombre Pi. Mais, puisqu'il reste aisément de la confusion dans cette suite, j'aime mieux dire qu'on ne trouvera point entre douze et

treize un nouveau nombre entier, inconnu jusqu'à ce jour.

— Les nombres, dit-il, ne sont pas des événements; ce sont des idées à tout événement.

— Et justement, lui dis-je, le temps est aussi une idée à tout événement; c'est dire que tout événement s'y accorde, et que nul événement ne peut le déformer.

— Qu'en savez-vous, homme? Que savez-vous, homme?

— Je sais, lui dis-je, deux ou trois choses, et je tiens ferme. Descartes n'a-t-il pas remarqué que Dieu lui-même, c'est beaucoup dire, ne peut faire que ce qui a été n'ait pas été? Non, il ne peut, quand il ferait, comme dit l'autre, de nouveaux cieux et une nouvelle terre. Ce petit bout d'homme n'a cessé de plaider contre Dieu. J'avoue que l'insecte pensant m'intéresse. Toutefois, comme il s'est souvent trompé à vouloir trop dire, et trop vite, je veux gratter de près ce problème du temps à venir et du voyage dans le temps. Je fais donc de nouveau la supposition d'un homme qui me laisse en mon temps omnibus et va se poser comme en avion sur la semaine prochaine. J'admets qu'il y soit, mais à la vraie semaine prochaine. Or, si elle est vraie, c'est que j'y suis; c'est que nous y sommes tous; c'est que tous nous avons réellement vieilli d'une semaine; c'est que tous les événements de l'univers sont réellement ceux de la semaine prochaine; autrement ce ne serait pas l'avenir véritable. Ainsi ce voyageur ne peut voyager qu'avec nous et avec toutes choses; il ne peut arriver qu'avec nous et avec toutes choses. Tout moment du temps est un moment de tout. Que veulent donc dire ces légers physiciens, quand ils disent qu'un point en mouvement pourrait bien arriver avant les autres, ou après, au prochain dimanche de Pâques? Ou bien en seraient-ils à confondre une horloge qui avance avec un temps qui avance? Mais mon cher magicien, l'horloge qui avance entrera en même temps que moi dans le moment suivant, si vite qu'elle coure. »

25 février 1933.

569

J'ai vu de joyeux athlètes qui creusaient une profonde tranchée au milieu de la route. Leurs yeux brillaient au niveau du sol. À l'heure du casse-croûte, ils allongeaient la main vers un litre de rouge posé sur le bord de leur trou. Cela m'a rappelé les temps difficiles où je creusais la terre, moins artiste qu'eux certes, mais éprouvant tout de même la puissance de cette pioche pointue, de si beau métal, et si bien mesurée sur l'homme. Le vin rouge, la sardine et le gruyère composaient un festin digne des dieux. Au-dessus de nous parlait la guerre, qui est moquerie et tricherie; mais le rapport de l'homme à l'outil et à la terre est juste et sain. Il est impossible de penser de travers dans une telle situation. Au lieu que dans l'autre situation, devant cartes et téléphone, en ces parfaits bureaux d'où partaient les ordres, il était impossible de penser juste. Je me moque des preuves, car on prouve tout. Je considère l'homme nu, comme il est né, comme il est, comme il sera toujours; nu, misérable, et roi. Roi tant qu'il mène les choses à coups de pioche. Mais l'autre roi, qui est servi, qui fait tout faire et ne fait rien, ses idées sont toutes fausses, parce que sa situation est elle-même fausse. Un peuple de bureaux mourrait de faim sur l'heure. Celui qui ne gagne pas et ne sauve pas sa vie d'heure en heure ne peut connaître ni les choses ni soi. Par ce désordre, qui fut toujours, et où c'est le plus mal adapté qui commande, on voit que les civilisations n'ont jamais cessé de se retourner, l'homme terreux remontant au poste le plus haut, par deux ou trois idées qu'il a, toutes filles d'un geste qui convient aux choses et à l'homme.

Considérez un paysan ou un entrepreneur. Ils sont terreux l'un et l'autre. Ce qu'ils ordonnent ils peuvent le faire, ils le font; ils savent tenir la fourche et la pelle. Tel est leur sceptre; et tel est le point d'équilibre. Dès que vous voyez la pensée se séparer de l'outil, il n'y a plus d'espérance pour une République vraie. Il faut faire basculer les pouvoirs. Et la révolution est cruelle si elle n'est permanente. Cette coupure entre ceux qui savent et ceux qui font est le vrai mal. Et la guerre éclaire seule-

ment d'un jour plus cru cette vérité politique. Le jugement est en bas, la scolastique en haut. L'incapacité des pouvoirs est éclatante et reconnue. L'esprit de mutinerie est élémentaire dans ce monde renversé. La seule vertu du chef est de prévoir la mutinerie et de l'empêcher. Situation impossible. Mais ceux qui se mettent en habit pour dîner ne peuvent comprendre ces choses-là. Au rebours, concevez un régiment de cavalerie à l'ancienne mode. L'antique travail du dompteur de chevaux est alors le principal travail; seulement le chef sait le faire et le fait. Il n'y a plus alors de mutinerie que celle du cheval, qui évidemment n'est pas bâti pour profiter de la situation de l'esclave, ni pour s'élever à celle du maître. Aussi cette république des chevaliers est celle qui a le plus de chance de durer. L'instructeur galope en tête et le premier saute l'obstacle. Si le commandant du secteur savait prendre la pioche et montrer à l'homme comment il faut faire, tout irait bien. Qui en doute ? Et si le chef, en n'importe quel genre de travaux, avait sa musette et son litre de rouge sur le bord du fossé, tout irait bien. Qui en doute ?

L'idée que tous pourraient être élégants et riches est ridicule. Car les travaux ne se feront pas seuls. Et, si les machines les font, il faut faire les machines. L'homme est nu, tisse son vêtement, et creuse son abri; tel est le rapport de l'homme à la nature, à la nature qui n'est pas tendre, et qui n'attend pas. Que faudrait-il donc ? Un partage des travaux, et un partage du savoir. Un passage continuel du commandement à l'exécution, de l'état de chef à l'état d'ouvrier. Utopie sans aucun doute, car ce qui va trop bien ne va plus du tout. Mais l'idée de donner à tous ce genre de connaissance et de culture qui fait le chef est une idée qui, même en grossière esquisse, labourerait profondément le sol politique. Et parce que l'art de parler et d'écrire est une partie importante du commandement, je voudrais que mes terrassiers aient des lettres, sans cesser pour cela d'être terrassiers; ce qui serait par nécessité si tous avaient des lettres; car il serait évident que tous ne peuvent être bureaucrates. Alors la relève du commandement par le travailleur serait continuelle et diffuse. Cette menace semble être assez bien comprise par nos Messieurs, très soucieux d'instruire sans élever. Qui donc supporterait de voir *La République* de Platon

dans des mains calleuses ? Non. *La République* est réservée à l'élite, qui du reste ne la lit point. J'ai fait quelques essais dans ce genre, et qui ont réussi au-delà de mes espérances; mais alors je surveille le litre de rouge; j'y tiens beaucoup.

25 février 1933.

570

À la bataille de la Marne, on bouchait les trous avec de l'artillerie. J'ai entendu le récit d'un lieutenant qui a eu les deux jambes un peu déchiquetées à ce métier-là. Son fou de commandant avait naturellement établi la batterie sur une crête, en pleine vue; c'est ainsi qu'ils faisaient tous. Et après cela l'intrépide commandant était allé s'enterrer dans un bon trou, à deux cents mètres derrière, et de là, par téléphone, il soutenait le courage des combattants. Ce soutien moral était bien nécessaire, car l'artillerie ennemie tirait sur eux comme sur une cible. Quand le lieutenant eut perdu la moitié de sa troupe, il demanda à son chef la permission de reculer un peu, de façon à s'établir en contre-pente et hors des vues; on n'en tirerait que mieux. Mais le trou répondit qu'il fallait s'en tenir au fameux ordre de Joffre, qui prescrivait de se faire tuer sur place. Très bien. Ils se firent tuer sur place; mais enfin, à force de tirer au nez des fantassins ennemis, ils les arrêtèrent. Ce n'était qu'un exemple de la stupidité du commandement. Il y en a des milliers. Qu'est-ce que peut dire un trou ? Qu'est-ce que peut penser un trou ?

La suite n'étonnera personne; car nous sommes fatigués d'indignation. Il vint des régions supérieures une admirable citation, toute à l'honneur du trou, qui par son admirable esprit de sacrifice et son inébranlable fermeté, avait assuré la continuité de la ligne dans des circonstances particulièrement critiques, et avait ainsi contribué à la victoire. Cependant les morts étalaient d'horribles débris à la face du ciel; et les blessés achevaient de mourir. Mais les trous ne voient point ces choses. Après avoir méprisé et maudit les trous, comme bien vous supposez, je vins

à penser à la philosophie des trous, et je la jugeai solide.

Car, me disais-je, il est clair que, si peu qu'on recule, on recule toujours trop; ce mouvement est dangereux. Il est clair que la pitié y porte, sinon la peur, et que la pitié n'a rien à voir ici. Il est clair aussi que le chef menacé, et témoin des atroces blessures, sera porté à juger la position intenable un peu plus vite que le trou, qui ne voit rien de rien. Et supposons que ce trou sorte de terre, si je puis dire, et reprenne sa forme d'homme; supposons qu'il aille au cratère en éruption; sans aucun doute sa résolution de trou sera ébranlée. Il est donc utile que le chef soit abrité, comme il est utile, encore bien plus évidemment, que le chef suprême ne considère nullement les difficultés d'exécution, lorsqu'il lance son ordre sublime. Et cet autre sacrifice de soi mérite bien une récompense extérieure; car la récompense intérieure est trop cruellement absente. La gloire, comme une troupe de renfort, se porte donc justement où elle est si nécessaire.

Trente morts de trop? Mais qui donc compte les morts devant la victoire? Il est hors de doute que les pères, et même les mères, étaient résolus à y mettre le prix. Et, comme disait ce large bourgeois : « C'est un principe premier qu'à la guerre on tue des hommes. » Il est clair que si ce principe était universellement refusé, il n'y aurait pas de guerres. Vous demandez comment les choses iraient. Je n'en sais rien. La paix n'a jamais été essayée. Vous ne voulez pourtant pas que ce soit le militaire qui essaie la paix? Les pères, les mères, et les pères des peuples non plus, n'ont jamais examiné cette étrange manière de sauver l'avenir en le massacrant. Ils n'ont jamais jugé ce monceau de cadavres jeunes, faisant rempart pour des hommes déjà à demi-morts. Est-ce que le contraire ne serait pas plus naturel? La mère, dit-on, se jette au-devant du tigre, et de son corps protège son enfant. J'entends bien que l'enfant, dès qu'il a force, se jette à la défense des vieux; et cela est beau. Aussi je n'espère pas que la jeunesse soit lâche; non, ce n'est pas cette paix que j'espère. Mais j'espère quelquefois que la vieillesse aura honte d'être lâche, et se privera enfin de ces couronnes conquises par d'autres. Oui, qu'il n'y ait plus de ces impudents discours en face de l'ennemi vaincu, discours encore tremblants de peur : « Vous ne nous reprendrez jamais ces provinces! » C'est ainsi que

parle le trou, qui ne voit rien, qui ne sait ce que c'est que reprendre et garder; le trou qui délibérément se propose de sacrifier encore une fois le meilleur pour sauver le pire. Mais que peut-on faire comprendre à un trou ? Je vote une statue au général Trou.

25 mars 1933.

571

« Seigneur, que votre volonté soit faite et non pas la mienne. » Voilà une belle prière contre le tyran que chacun porte en soi. Mais il arrive que, par une confusion des ordres, nous rétablissions, par ce beau sacrifice, la pire tyrannie qui soit. Si l'esprit va se mêler à la puissance qui tonne, tout est joué d'avance, et nous donnons, comme on dit, ce qui n'est point à nous; nous le donnons à celui qui l'eut toujours, par le droit du plus fort. Cette partie est perdue dans les nuages, et les tyrans gagnent ici. Il est très important d'adorer plus près.

Le Seigneur Esprit n'est pas loin. Nous voilà à distance égale de la Noël et de la Pâque. Nous avons à comprendre ce que ces grandes images disent, non ce qu'on leur fait dire. Entre l'esprit enfant et l'esprit qui meurt pour ressusciter, nous n'avons qu'à regarder et méditer. Notre esprit n'est pas grand-chose. Nous l'avons attelé aux riches ou aux conquérants, confondant une fois de plus puissance et valeur. « Avant que le coq ait chanté trois fois. » Mais l'enfant recommence; allons-nous trahir aussi celui-là ? J'ai trouvé une maxime pour les berceaux : « Non pas comme nous voulons, mais comme tu voudras. » C'est ainsi que les Rois mages abaissèrent leurs droits et marchandises.

Ce que le père n'a pu faire, le fils le fera, la fille le fera. Mais quoi donc ? Premièrement être libre. La liberté est si belle que, seulement quand elle s'essaie à tout détruire, elle reçoit encore le beau nom d'esprit. Ainsi il ne faut point d'abord calculer l'élan. Il ne faut point se hâter d'opposer des barrières respectables devant l'élan de mépriser tout. L'amour a toujours à surmonter un besoin de régner par quoi il abolit son propre bonheur.

Que devient l'amitié, si l'obligation y est seulement rappelée, même silencieuse ? Et le sauvage amour est encore plus fier, qui se croit dégagé de tous les serments si on lui présente la charte signée. Adorer n'est pas un mot trop fort, s'il a pour objet la liberté d'une personne humaine. Mais laissons ces affections déjà empêtrées de coutume. L'amour maternel est plus pur, et l'amour paternel est plus difficile. L'un est pur parce que de son mouvement naturel il délivre. L'autre est difficile, par le souci de gouverner temporellement. Mais l'un et l'autre sont bien clairement soumis à la loi de tout amour, qui est de ne jamais forcer, ni emprisonner, ni lier. Les drames de père à fils et de fils à père, qui sont chose commune et odieuse, viennent toujours et sans exception de ce qu'on veut prendre avance sur la précieuse liberté, qui seule peut aimer. Que d'orages, parce qu'on a voulu exiger ce qui est grâce et forcer sous le prétexte d'aider! Oui, même pour la géométrie. C'est pourquoi un père géomètre ne formera pas son fils à la géométrie; ni un musicien son propre fils à la musique. Car ce sera une autre musique, ou bien ce ne sera pas musique. Et la part de technique qui est dans ces formations est une sorte de violence extérieure, où le père doit refuser toute complicité. Il faut laisser cela à un maître qui n'aime point, je veux dire qui ne joue point toute son âme à avoir raison. Le père, bien loin de ce rôle de tyran subalterne, est, au contraire, ministre d'une majesté qui n'est point la sienne. Ce que l'Enfant-Dieu et l'intercession de la mère expriment parfaitement, si l'on s'en tient aux images que l'art de l'esprit n'a cessé de nous jeter aux yeux. La piété de la mère devant l'enfant nu, on n'a pu la dire, on n'a pu que la peindre. Mais le sérieux du père, ministre temporel, homme de métier et de savoir, devant ce double trésor, on n'a peut-être pas pu même le peindre. Il a garde de l'esprit libre. Et quel danger! Mais c'est là qu'il faut croire, ce qui est aimer.

La loi inférieure, qui nous tient tous, veut que le père soit responsable de ce que fait l'enfant. Mais toute faute est d'esclave. Et avez-vous assez compris que ce ne sont pas les liens du doit et de l'avoir qui empêchent de voler ? Bien au contraire, dira-t-on, quand on aura compris que l'esprit esclave est aussitôt l'esprit rebelle. Et qui obéit à la nécessité, il n'est pas seulement libéré du bon vouloir,

mais il est armé de mauvais vouloir aussitôt. Aussi le point de difficulté est d'attendre l'obéissance toute de grâce, que l'obéissance forcée risque de détruire à jamais. Et le père est responsable de bien autre chose que d'un voleur. Empêcher est le crime des lois, mais sans portée, parce que les lois n'aiment point; le père y doit faire plus attention. Nous avons tous des plans pour l'avenir, des plans dont nous n'avons su rien faire. L'esprit libre fera autre chose, nous devons nous y attendre; tout à fait autre chose. Toute la sagesse est de préparer l'avenir de façon que, par cette préparation même, l'avenir soit autre qu'on ne croyait. Et Arnolphe est ridicule, lui qui ne donne la liberté que sous la condition qu'on en fera ce qu'il veut. Qu'Arnolphe soit ministre, cela est selon l'ordre des nécessités méprisables. Qu'il soit mari, c'est plus que demi-mal, car le mariage est l'école des pères.

Mars 1933.

572

La colère de l'homme est prompte et redoutable. Pire, elle se cuit et recuit par la pensée. L'offense sur laquelle une nuit a passé n'est pas moins cruelle; au contraire, plus cruelle. On sait pourquoi. C'est que dans la solitude, l'offensé aiguise lui-même l'offense. Il ne s'agit plus maintenant d'observer les faits avec calme, car il n'y a plus de faits. Il ne reste qu'un piquant souvenir qui irrite l'humiliation; il ne reste qu'une irritation qui déforme le souvenir. Toutes les passions grandissent jusqu'à la folie dans ce dialogue de soi à soi. Dialogue où tout est faux, où tout est comédie; comédie pour le spectateur, mais tragédie pour l'acteur, car il joue franc jeu. Qui voudrait-il tromper ? Il est seul. Ainsi se forme un esprit de vengeance qui étonne toujours. Qui étonne surtout l'offenseur.

L'offenseur pardonne admirablement l'injure. Il se dit : « Quoi ? j'ai laissé sortir enfin ce que je pensais. J'ai peut-être été un peu vif. Mais n'avais-je pas raison ? » Chacun croit avoir raison. Et quand cela serait ? Belle raison, d'avoir raison! Telle est la situation qui voudrait

le plus de prudence. Car rien n'humilie plus sûrement et plus douloureusement l'adversaire que de ne trouver rien à répondre. Avoir tort, et à ses propres yeux, cela irrite plus que tout. Cela irrite contre soi. Mais n'est-ce pas toujours contre soi que l'on hait l'autre ? Et qui fait le compte du remords, dans la haine ? Toute l'irritation, la juste, l'injuste, haine de l'autre, haine de soi, toute l'irritation est jetée dans le même boisseau. Tout le grain, bon et mauvais, est confondu dans la même farine. La honte d'avoir eu peur, on la fait payer à celui qui a fait peur. Et la honte d'avoir tort, on la fait payer à celui qui a raison.

J'ai lu dans Kipling une histoire simplifiée, invraisemblable, instructive, comme sont toutes les belles histoires. Un bon nègre, un peu ivre, joue avec le plat de riz d'un Malais fort sérieux, qui prend mal la chose. Tous deux sont marins. Les événements les séparent et les promènent autour de la terre. Un hasard les rapproche enfin. L'offensé est malade et pauvre; l'offenseur a de l'argent. L'offenseur reconnaît et embrasse de tout cœur son infortuné camarade; et le camarade répond cordialement à l'étreinte par un mortel coup de couteau. Ce récit ressemble aux grossissements de Dickens, dans lesquels chacun se reconnaît. Il ne faut pas moins pour nous instruire. Par exemple, il est clair que le mouvement d'amitié de l'offenseur est une offense de plus. L'autre se dit : « Ainsi il a tout oublié! » Le nègre avait toutes raisons d'oublier une offense sans malice. Des réflexions de ce genre sont bien utiles à suivre. Mais les hommes d'État souvent ne lisent que leurs propres discours, et les nouvelles, les nouvelles, qui ne sont toujours que des cris. Lisez l'homme, leur dirai-je. Ce n'est pas ennuyeux, ce n'est pas difficile. Les romans sont pleins de sagesse; et *L'Iliade* raconte la colère d'Achille, qui est une colère d'enfant. Une colère d'enfant dans un homme fort, c'est le texte de n'importe quel drame.

Nous avons vaincu. Mettons les choses au mieux. Nous n'avions pas provoqué. Nos alliés n'étaient que les serviteurs du droit. Nous avions le droit pour nous. Nous fûmes magnanimes. Nous ne demandons qu'à pardonner et à oublier. Je passe sur l'aveuglement agréable, et naïf, et même ridicule. Je suppose que tout cela soit vrai. Qui ne voit que ce juste triomphe ne peut que rendre la

défaite plus amère au vaincu ? Et c'est vraiment trop enfant, et vraiment trop bête, de le supposer content et apaisé parce qu'on l'est soi-même; et de s'étonner qu'il ne nous tende pas encore les bras comme nous faisons à lui si généreusement. L'indignation n'est pas loin. L'amitié tient par la main l'indignation, sa sœur chérie; telle fut, trop souvent, la substance de ces phrases de mélodrame, que nos hommes d'État prennent pour des pensées. Cela finira, je l'espère, par le froid mépris des spectateurs naguère acteurs. Car on pense bien qu'entre deux aviateurs autrefois ennemis, le dialogue, après la victoire, fut conduit un peu autrement. « Nous nous sommes battus de tout cœur, comme des fous que nous étions, et poussés par des compères très rusés et assez méprisables. Le résultat tenait à un fil et ne prouve rien. » Ainsi plus de mille fois le vainqueur a parlé au vaincu. Telle est la paix. Mais pourquoi des hommes forts, et qui jugent leur colère, semblent-ils souvent gouvernés par des enfants de quatre ans ?

8 avril 1933.

573

Imaginez une leçon modèle faite par un apprenti devant un public d'enfants sous le regard critique d'un cercle de pédagogues. Les enfants répondent bien ou mal, l'apprenti fait voir ses connaissances, plus ou moins étendues. Selon le choix, et l'ordre des problèmes proposés, il apparaît que le futur maître apprécie ou non le point d'ignorance où se trouvent les jeunes auditeurs et les difficultés réelles qui arrêtent le jeune âge. Chacun des juges supérieurs trouve à blâmer, à redresser, à conseiller d'après des connaissances plus précises et d'après une longue expérience. Quoi de mieux ? Tout cela est raisonnable, mais tout est vain, le temps est perdu, la raison ne sait où se prendre. Pourquoi ? Par un sujet mal choisi. Quel sujet ? Le verre.

Quand on ferait l'expérience de fondre du sable et de souffler des bouteilles, qu'apprendrait-on ? Pas même à souffler convenablement une bouteille. Au reste ce savoir

n'est nullement un savoir. La chimie est opaque aux enfants. De cette transformation d'une poudre jaune qui arrête la vue, en un solide à travers lequel on voit les objets, ils s'amuseraient comme d'un miracle. Dans le fait tout se borne à un maniement d'échantillons qu'ils connaîtront un jour, qu'ils connaissent peut-être déjà. Au fond ce n'est qu'une leçon de vocabulaire, et que je vois bien incomplète, tant que l'enfant n'est pas exercé à lire, écrire, et relire des signes dont on veut lui apprendre l'usage. Cette leçon de sciences est en réalité une leçon de prononciation et d'orthographe, mais manquée.

Certaines parties de physique éveilleraient mieux l'esprit. Par exemple le principe d'Archimède peut être vérifié aisément et de mille façons. J'enfonce une casserole vide dans l'eau; je sens et je vois que je soulève un certain volume d'eau. Voilà une balance. L'idée d'une égalité dans tous les cas entre la pression exercée et le poids de l'eau soulevée apparaît à l'esprit. Loi admirable; loi de travail qui n'a pourtant de sens que si l'enfant a déjà manié et monté des machines simples, balance, levier, poulie. L'ordre est ici de première importance et c'est l'ordre de Descartes, bien connu, qui nous mène par degrés des problèmes les plus simples aux plus compliqués. Je dis bien connu, je devrais dire oublié; on se jette sur n'importe quelle merveilleuse expérience qui ne produit que l'étonnement, sentiment aussi ancien que l'homme et parfaitement stérile. Qu'y aurait-il à comprendre dans ce changement du sable en verre ? Il faudrait d'abord comprendre un peu ce que c'est qu'opaque et transparent et que cette différence dépend quelquefois évidemment d'un arrangement de parties. Par exemple le verre pilé n'est pas transparent. Mais nous voilà à la réfraction de la lumière, immense sujet qui ne s'éclairera un peu que par l'ordre et qui suppose un long détour de géométrie et de mécanique au-dessus des enfants, au-dessus des maîtres. Ainsi ambition vaine et temps perdu.

Presque tout l'enseignement des sciences est temps perdu, même dans le secondaire. Sous le nom de travaux pratiques on enseigne une technique imparfaite qui n'apprend aucun métier et qui bouche l'esprit. C'est toujours essayer de souffler une bouteille sans d'ailleurs y réussir, et croire qu'on s'instruit par là. L'électricité avec ses

mille applications a détourné l'attention de milliers d'hommes bien doués qui cherchent de nouvelles machines et naturellement les trouvent. La technique va toujours en avant et l'homme selon un mot célèbre peut plus qu'il ne sait. Tous les maux humains viennent peut-être de ce que la puissance, dans quelque ordre que ce soit, n'est pas en proportion de la sagesse. Cela est bien connu, mais je veux dire, encore une fois, que cela est profondément oublié. Sans quoi on ne méconnaîtrait pas le principe des principes, c'est que l'enseignement, loin de suivre l'entraînement de la technique, doit au contraire remonter énergiquement cette pente et retrouver l'ordre de l'esprit, je veux dire l'ordre qui éclaire, qui fait comprendre, qui donne quelque idée de la nécessité naturelle, et, par opposition, quelque idée aussi de la liberté de l'esprit, valeur suprême maintenant sacrifiée à l'ivresse du pouvoir.

Me voilà ramené aux plus pressants besoins de l'homme pensant. Savoir ce qu'on dit, connaître les signes, savoir lire, savoir écrire, savoir dire, savoir persuader, savoir instruire et d'abord savoir s'instruire soi-même par son propre discours. Ce qui ne s'obtient que par une familiarité et conversation suivie avec les plus grands écrivains de tous les temps. Tel est l'objet de cette partie de l'enseignement que l'on nomme littéraire et faute de laquelle l'homme le plus éminent manquera d'un instrument convenable pour ordonner ses pensées. L'autre partie, la scientifique, n'a pas moins d'importance pourvu que l'ordre soit respecté. Commencer donc par les expériences les plus simples qui sont d'arithmétique et y découvrir les nécessités les plus évidentes, lesquelles commandent à toute expérience. Continuer par la géométrie en laquelle il ne se passe rien dont on ne puisse apercevoir les raisons et où l'on ne trouve point de ces transformations mystérieuses qui ont si souvent égaré les chimistes. Et le point le plus haut de cette préparation à la recherche me paraît être dans la mécanique élémentaire. À faire osciller un pendule on s'exerce premièrement à observer, et puis par le plan incliné à remonter jusqu'à la chute ralentie et à la chute libre, c'est-à-dire à éclairer la physique par la géométrie du mouvement, et si l'on voulait quelque application à la nature telle qu'elle se montre, sachez bien que c'est dans l'astro-

nomie qu'on la trouverait, non ailleurs. Et c'est fini; l'enfant est prêt pour sa tâche d'homme.

29 avril 1933.

574

Quand une industrie s'étend par ses propres bénéfices, je reconnais le précieux accord du progrès avec l'évolution; les bénéfices sont plutôt des effets que des projets. Simplement la pêche est bonne, d'où l'idée d'agrandir un peu les filets; car que faire de l'argent ? La prospérité n'est pas ici un futur d'imagination. C'est un organisme qui prolifère. La nouvelle table de vente existait déjà; on donne seulement un peu d'air et de passage à la foule des acheteurs. Tout le monde a connu de ces bicoques pleines d'avenir. Et heureux le restaurateur qui ne sait où asseoir les gens! Le bénéfice signifie alors que le milieu est favorable, et qu'on pourrait gagner plus. C'est alors qu'on loue la boutique voisine et qu'on perce les murs. D'où résultent de nouveaux bénéfices et de nouvelles ambitions. Toutefois cela n'est pas sans fin, car le milieu s'épuise; et sans doute faut-il compter encore avec cette loi géométrique, que la surface extérieure, qui est la partie utile, et qu'on pourrait nommer surface de vente, ne s'accroît pas aussi vite que le volume. Enfin la vanité s'en mêle toujours, et les dépenses de gloire vont toujours à diminuer le profit. Il reste que le bénéfice réel est un indice suffisant, et qui règle assez les projets. Je ne crois pas que la folle croissance des entreprises résulte de la transformation des bénéfices en capital productif. Le mal commence avec l'emprunt facile.

L'emprunt facile c'est l'emprunt offert par le prêteur; et la prospérité générale conduit là. Car les gens non fastueux ont alors un petit trésor et cherchent la rente; et ce genre de prêteur ne craint même pas le risque; mais plutôt son imagination n'est ébranlée que par de brillantes rêveries. De plus, ce prêteur ne connaît pas les affaires. Le banquier et le démarcheur en sont donc à chercher les affaires. Aussi un négociant en bonne marche trouve-t-il aisément des capitaux. L'enthousiasme est alors

ce qui règle la croissance; le milieu ne compte plus; on l'invente; on ira le chercher; on le créera. C'est alors que l'idée l'emporte sur l'expérience; c'est alors que l'idée est aménagée d'abord sur le papier, d'après les ressources de la raison. Le souci de la perfection règle les moindres détails; tout est calculé; mais rien n'est adapté. Progrès, certes, si l'on considère ce qui devrait être; mais l'évolution n'y est pas, l'évolution, d'après laquelle l'organe est développé et changé par l'action du milieu. Ainsi la grande et parfaite machine risque de tourner dans le vide. L'administration est sans rapport avec la réelle situation. L'expérience répond durement, mais sans instruire, car on veut méditer un système encore plus grand et plus parfait; or il est trop grand déjà et trop parfait. Cela par l'abondance des capitaux étrangers à l'affaire, lesquels fournissent des moyens démesurés.

Telle est la cause principale de ces grandes ruines que l'on voit partout. J'aperçois un autre défaut, dans ces participants anonymes, et surtout dans les petits. Ce sont des prêteurs nerveux; ils passent aisément de la folle espérance à la folle crainte, par leur inexpérience des affaires. Et ainsi, fort souvent, ils font d'un simple embarras une catastrophe de l'ordre moral. Il est bien étrange que la petite épargne, si sage quand elle se prive, soit en même temps un abîme d'incertitude. Ajoutons à cela que les banquiers, pilotes sur cette mer changeante, apprennent l'audace en même temps que le péril, et, par ne plus pouvoir compter sur rien, arrivent à tout risquer. En sorte qu'à côté du creux de l'épargne il y a souvent le creux de l'affaire, c'est-à-dire un simple projet et un jeu d'espérances et de promesses. À force de bien savoir qu'on ne peut rien sans la confiance, on vient à croire qu'on peut tout par la confiance, ce qui développe déraisonnablement une monnaie fiduciaire dans le plein sens du mot, mais sans garantie. La société anonyme a fait briller, il y a trois quarts de siècle, une sorte de paradis; il en est résulté des maux que nul n'avait prévus. La pensée par concepts, séparée de l'expérience tâtonnante, se trompe à tous les coups. Il y a une métaphysique de l'économie, comme des passions, comme de la politique, comme de tout.

13 mai 1933.

575

Étant admis qu'il faut dire le vrai, il s'agit premièrement de saisir le vrai, de le chercher, de l'éprouver; car on est bien loin de l'avoir toujours pur, et jamais on ne l'a tout. La règle de ne rien cacher devant les juges est évidemment de police. Dans le fait, il s'agit seulement pour le témoin de parler sans retenue de choses qu'il sait mal; le juge se réserve d'en filtrer le vrai, s'il peut. Et sans doute le devoir du témoin est de s'ouvrir en toute simplicité, et selon ses premières impressions; par exemple une parole mal entendue, il faudrait l'imiter le mieux possible, sans s'occuper du sens; mais personne ne fait ainsi; le meilleur témoin est celui qui laisse couler ses confidences, mêlant le fait, l'opinion, le vraisemblable, le probable. Vouloir qu'il dise le vrai, c'est lui demander plus qu'il ne peut; car le vrai d'une action, en toute rigueur, et avec tous les tenants et rameaux, nul ne le sait jamais. Si l'on invoque ici l'amour du vrai tel qu'on le suppose dans le savant, on invoque mal. Un homme scrupuleux dira fort peu. Le devoir d'aider la justice parle assez fort; mais la crainte de nuire sans le vouloir et par abondance de paroles est un sentiment très honorable; et l'accusé est présumé innocent.

Il me semble que l'amour de la vérité doit toujours nous mettre en garde contre un certain genre de franchise qui est de premier mouvement. Il y a une forte raison de ne pas dire à un ami ce qu'on pense de lui dans le moment. Ce qu'on pense est-il vrai ? Est-il seulement vrai qu'on le pense ? Toute pensée veut examen. Qu'on l'ait vive, évidente, convaincante, ce n'est pas encore signe qu'on doit la dire, ni même qu'on puisse la dire. Aussi la franchise est presque toujours d'humeur, et bien rarement de réflexion. Il est proverbial que l'on regrette plutôt d'avoir parlé que de s'être tu. Toutes les grandes affaires veulent le secret. Un commerçant ne publie pas ses embarras; ce serait enlever tout remède. Par les mêmes causes il faut que la diplomatie soit secrète, car les peuples sauteraient à chaque mot. Déclame qui voudra; il est pourtant assez clair que l'état des conversations poli-

tiques est toujours bien loin d'exprimer la vérité d'une situation. Par exemple, la situation financière sur la planète n'est connue qu'imparfaitement des plus habiles; ils n'ont guère à cacher que des erreurs. Sans compter que tout change d'un jour à l'autre. Dans le fait on parle trop.

Les choses humaines ne sont ni simples ni faciles. Souvent ce qui est incertain devient vrai par cela seul qu'on le dit; ainsi une faillite; ainsi la guerre. Au rebours la paix sera si on l'annonce. Il faudrait donc parler plutôt selon le bien que selon le vrai. Cet acteur parla bien, qui, sur une odeur de roussi qui déjà répandait la panique, assura au public qu'il n'y avait point de danger. En était-il sûr ? Celui qui annonce la paix n'est jamais sûr qu'elle sera. Celui qui annonce la guerre, non plus. Il faut donc chercher le meilleur, c'est-à-dire parler et agir de façon que le meilleur soit le vrai. Mais où est la limite du mensonge pieux ?

Spinoza dit que, dans les entretiens, il faut parler sobrement de la faiblesse humaine et de l'esclavage humain, et au contraire amplement de la puissance humaine et de la liberté humaine. L'un est-il donc plus vrai que l'autre ? Non; mais il est meilleur que l'un soit vrai, et non pas l'autre. Prouvez à un ivrogne qu'il ne peut s'empêcher de boire; cela ne risque que trop d'être vrai. Prouvez-lui qu'il peut s'empêcher de boire. Cela ne risque que trop d'être faux. On peut même dire que le meilleur a toujours trop de chances de n'être pas vrai. Mais je vois ici cette différence que le vrai de la passion ou du crime n'a pas besoin de nous; il va de soi; au lieu que le vrai de l'honnête et du juste a grand besoin de nous et ne sera vrai que si nous voulons qu'il le soit. Ainsi de la guerre et de la paix. Le vrai de la guerre va de soi; il n'y a qu'à laisser aller; le vrai de la paix ne va pas de soi; il faut vouloir la paix. Et qui alors est dans le vrai ? Platon mettait le bien au-dessus du vrai, et je vois pourquoi. Mais le bien c'est le vrai bien; ainsi le vrai surnage toujours.

Il faudrait piocher hardiment et retourner le terrain trop foulé. Il n'y a rien de vrai dans les sciences si l'on nomme vrai ce qui est; car ce qui est change et se dérobe. Le vrai vrai, si l'on peut dire, est cette revision de nos idées, que nous faisons selon l'esprit, en combinant le simple avec le simple, comme on voit en arithmétique

et en géométrie, comme on pourrait voir même dans l'économique et la politique, si l'on s'appliquait plutôt à penser juste qu'à courir après l'événement. Mais là-dessus on ne croit guère Platon; on se moque des pures idées; on n'a pas égard à l'esprit; on donnerait tous les théorèmes du monde pour un petit fait. Telle est l'ivresse des techniciens, et encore orgueilleuse. Toutefois, celui qui tient un peu de la vérité vraie, celle qui ne sera pas fausse le lendemain, sait bien aussi qu'il doit l'enseigner toute pure, comme il l'a, et ne jamais mentir là-dessus ni aux enfants, ni aux hommes, ni à lui-même.

20 mai 1933.

576

J'ai peu réagi devant la crise hitlérienne[1]. Les choses éloignées ne me remuent guère. Il s'est trouvé des cœurs généreux pour m'accuser d'être insensible. Et assurément je ne suis pas de ceux qu'une injustice, en n'importe quel lieu du globe, met aussitôt en indignation. Au temps où on nous entretenait des massacres d'Arméniens, je n'éprouvais jamais, à l'égard des massacreurs, ce que Stendhal appelle la haine impuissante. Et peut-être dois-je dire que ce qui n'est pas à portée de ma main ne m'intéresse guère. C'est que je n'y puis rien. Alors, par nature, et aussi par raison, j'arrête le tumulte et le faux départ. C'est que je crains par-dessus tout la violence abstraite et sans objet. Tous les maux de la politique viennent de ce qu'on étrangle en pensée des gens qu'on ne connaît pas du tout. Depuis que je suis au monde, on m'a montré l'Allemagne comme un être allégorique, qui pensait ceci, qui voulait cela, qui menaçait, qui rusait, qui mentait, qui torturait, qui se gorgeait de bière et de refrains. Je n'ai rien cru de tout cela, et je souhaite que nos gouvernants se délivrent de ces fantômes. Au rebours, dans chaque Allemand que j'ai vu, j'ai promptement reconnu l'homme. Non pas tout bon; il n'est point d'homme tout bon; non pas transparent et explicable; car en tout homme il y a de l'opaque et de l'impénétrable; mais enfin suffisant pour un rapport de société; avec de

belles parties de musique, un éclair de sagesse, un fragment de connaissance ou de science, et toujours ce paquet de muscles qu'il faut manier avec précaution; car les folies de l'espèce sont les mêmes partout; cela j'en suis bien sûr.

Si nous n'y prenons garde, nous serons aussi stupides devant ce qu'on raconte, que quelques-uns sont devant les mœurs des sauvages. Ils citent d'étranges paroles et des pratiques éloignées des nôtres; et ils se plaisent à dire qu'il n'y a rien de commun entre eux et nous; cela dans le moment même où je me dis qu'ils sont comme nous. Pareillement, quand je lis les persécutions d'Allemagne, je ne peux pas oublier l'affaire Dreyfus et les charmants projets de nos fascistes de ce temps-là, qui n'avaient pas encore trouvé leur nom, ni le salut romain, ni l'huile de ricin, mais qui, à dix contre un, faisaient très bien la chasse à l'homme et la curée chaude. Je n'ai point dit alors qu'ils étaient des sauvages, et je ne l'ai même pas pensé. Mais je me suis mis en travers à chaque occasion, moi comme tant d'autres qui n'étaient pas méchants, et qui ne sont pas pour cela devenus méchants. Et c'est alors que j'ai connu que le peuple ouvrier n'était pas méchant; car on n'a pas vu de représailles; et, pour ne citer qu'un nom parmi ceux qui survivent, Barthou, qui a solennellement juré à la tribune qu'il avait les preuves de la culpabilité de Dreyfus, Barthou a pu aller et venir et même gouverner depuis, sans que personne l'ait même honoré de mépris. Et c'est très bien ainsi. Car ce paquet de muscles dont je parlais, qui fait actions et discours selon l'entraînement, il faut certes le surveiller toujours, et lui faire sentir l'obstacle quand c'est nécessaire; mais je trouve ridicule de le blâmer; c'est un compagnon difficile, et voilà tout ce qu'on en peut dire. Soutenir encore que l'homme qui a été méchant ou sot est désormais incapable d'intelligence, de culture, d'amitié, c'est beaucoup trop dire. Il faut vivre avec l'homme; il faut s'arranger de l'homme; et même il faudrait l'aimer, ce qui est l'aider à être homme. Cela n'empêche pas d'être vif contre tout attentat à l'homme, dès qu'on peut barrer le chemin.

Vous parlez d'esprits égarés. Mais la fameuse souscription à la gloire du faux Henry, c'était assez beau comme exemple des folies dont est capable l'esprit fanatique.

Ceux qui ont signé sur cette liste fameuse étaient pourtant des hommes comme nous. Ils criaient et ils croyaient; ils s'enivraient de l'absurde; ils jetaient l'absurde au visage de l'adversaire comme on jette un projectile. Cela pour rappeler, ce dont je suis sûr, que nos hitlériens étaient tout aussi extravagants que ceux d'en face; et aussi que nos hitlériens de maintenant ne seraient ni plus raisonnables ni plus doux, s'ils pouvaient. Il s'agit pourtant de vivre en paix avec eux, ce qui est très facile si on se garde d'une manière de craindre, et si l'on a égard à des morceaux de raison; car il y en a dans toute doctrine, et Hitler fait voir des parties de morale, dont nous pouvons faire notre profit. C'est là-dessus qu'il faut faire société, et il n'y a pas d'autre moyen. Car ne vouloir faire société qu'avec ceux qu'on approuve en tout, c'est chimérique, et c'est le fanatisme même. L'hitlérien repousse le Juif, et le met hors d'humanité; or beaucoup sont disposés à juger de même de l'hitlérien. Si les fautes de l'autre nous autorisent à en commettre de pareilles, d'aussi injustes, d'aussi folles, alors c'est la guerre. Et la guerre, comme on a vu, développe au-delà du concevable, les folies qui rendent la guerre éternelle. Ne pas entrer dans ce cercle. Car, que n'a-t-on pas lu pendant la guerre ? N'a-t-on pas juré de ne plus lire un livre allemand ? N'a-t-on pas distingué la science allemande de la française ? N'a-t-on pas dessiné un monstre imaginaire ? Et qui a pensé ainsi ? Qui a écrit ces choses ? Des hommes que nous prenons maintenant pour raisonnables, et qui le sont pour la plupart redevenus. Emportement contre emportement, cela fait deux fous.

25 juin 1933.

577

Toutes les grandes entreprises de transport travaillent à perte. Cela est remarquable, et cela n'a pas manqué d'être remarqué. L'analyse a conduit à découvrir deux causes en une de ce régime paradoxal. Les uns remontent jusqu'à ces entreprises que l'on nomme filiales, et qui fabriquent pour le transport soit des rails, soit des

machines, soit des véhicules. On pouvait deviner, et d'ailleurs on sait, que les directeurs et principaux bénéficiaires des filiales sont les mêmes qui dirigent et exploitent la Compagnie principale. On comprend aisément le jeu. Moi, qui fais marcher, supposons-le, soit les trains, soit les paquebots, moi qui règle le confort, la vitesse et les prix, je me ruine à bien servir le public, ainsi que je me plais à dire. Mais moi le même, qui vends à moi le matériel neuf, le luxe et la vitesse, et au prix fort, je m'enrichis de ces folles dépenses que je fais. Considérez comme exemple, seulement l'immense paquebot qui n'en est encore qu'à la quille, et qui coûtera un milliard à ce qu'on dit; ou bien la Grise, cette locomotive énorme, et ruineuse de toutes façons, sous laquelle les aiguilles se dérèglent, sous laquelle tremblent les ouvrages d'art, et qui d'ailleurs est un beau monstre. Le fait est que les citoyens admirent ces grandes choses, qu'ils paient finalement. Les détails vont du même train. Je vois bien que, sur la voie ferrée que je surveille sans le vouloir, on change les rails très souvent; sans doute le marchand de rails y trouve son compte.

Cette idée, qui est nouvelle, nous ouvre une sorte de coupe dans la masse des affaires, si naturellement impénétrable. On y voit à l'œuvre, et sous un aspect nouveau, cet appétit du gain si ingénieux, et qui fait tout marcher. Je me garde bien de blâmer cette industrie de l'industrie, si ingénieuse, et ingénieuse si naturellement, par l'occasion qui s'offre, par la complication même de l'immense appareil où tout se tient. On gagne comme on peut, non comme on voudrait. Je tiens compte aussi de l'ivresse d'inventer, qui est une poésie propre à celui qui fait les plans et qui les amène au bord de l'exécution. Le symbolique Palissy brûlait ses meubles. Ainsi d'autres poètes brûlent leurs propres paquebots, ou bien brûlent la route ferrée, ce qui, par les masses et les vitesses, est mieux qu'une métaphore; tout cela par le bonheur de faire grand et de faire merveilleux. Plus tard, et mieux assis dans quelque mariage du boulon avec le coussin, ils apprendront à gagner sur les folies de leurs gendres.

Cette idée court; laissons-la aller. Mais voici un autre aspect de la question. Le peuple des actionnaires est un bon peuple, mais mal défendu. Les dirigeants, je dis techniciens, en n'importe quelle affaire, sont non point

payeurs, mais payés, et très bien payés, par des raisons évidentes; et en effet ils travaillent. Mais ils s'établissent par cela même dans un régime d'existence où les besoins croissent plus vite que les ressources. D'où la recherche de ces profits sur les commandes mêmes, profits qui sont dans les mœurs, et sans doute y furent toujours. On comprend alors que le goût d'inventer et de changer, qui a tant de nobles raisons, en trouve aussi de moins belles. Et, quand l'affaire est soutenue par l'État, comme il arrive pour tous les équipements d'intérêt public, il se peut que l'affaire ruine les actionnaires sans ruiner le moins du monde les dirigeants, qui alors gagnent à perdre. Et ici encore il s'agit moins de blâmer que de régler. Mais comprendre est le premier moment. L'analyse des affaires, j'entends l'analyse publique, et pour ceux qui paient, est encore loin d'être faite.

Bien loin d'être faite. Car ces raisons que je viens de dire valent pour toutes les affaires. Et toutes ont grand besoin d'un véritable avare à leur tête, c'est-à-dire d'un homme qui n'aime point la dépense, ni le neuf, ni les dorures, ni les inventeurs. Mais quoi des transports ? Une erreur, je suppose, qui leur est propre, et qui consiste à vouloir aller vite. Que la vitesse ruine le concurrent et enivre l'usager, c'est ce qui est évident. Ce qui est moins aisément vu, c'est que la vitesse est par elle-même ruineuse, parce qu'elle exige des travaux, disons des journées de travail, qui croissent comme son carré; à vitesse double, travail quadruple. Et encore faut-il dire que ce rapport est théorique, et que, par les chocs, les frottements, les freins, l'usure de toutes les pièces, la vitesse coûte certainement bien plus cher que je ne dis. Or deux voyages dans le temps d'un, cela ne fait jamais que double résultat; et, tout compte fait, c'est le résultat qui paie le travail. L'avion est remarquable par ceci, que la vitesse est le moyen même du transport. Aussi est-il évident qu'ici le résultat ne paie pas le travail. Mais l'avion est admirable, et les foules ont le nez en l'air, et ne pensent guère à leurs poches, qui paient pourtant finalement cette vitesse ronflante. Et il n'est pas de voyageur qui ne soit fier d'arracher le ballast. Par quoi le précieux travail se dissipe pour une bonne part en chocs et frottements. Aller vite c'est souvent, comme on dit, brûler une ville pour cuire un œuf. Ce que je dis là, c'est le procès des machines,

chose peu agréable à suivre, et qui n'est point du tout dans le mouvement des esprits. N'a-t-on pas pour rien, disent-ils, l'énergie du charbon, du pétrole, des chutes d'eau ? Il est pourtant clair qu'on ne les a pas sans redoublement des machines et des heures de travail. Et qui regardera par là embrassera toute l'industrie, qui n'est que transport, ou changement de place, car nous ne savons faire que cela. Oh! le sage cric, qui ne va point vite! Et plus sage encore le bœuf!

25 juin 1933.

578

Les nouvellistes sont grossiers; ils n'ont que des métaphores de guerre. Nous avons maintenant un front or et une tranchée de la monnaie saine. Je lis que le ministre, secondé par ses valeureux alliés, a tenu bon sur une position difficile, et qu'un homme des bureaux a combattu désespérément dans une commission jusqu'à enlever un vote inespéré. Pauvreté du vocabulaire; mais j'y soupçonne quelque chose de plus. Il se peut que les négociateurs eux-mêmes aient considéré la Conférence comme un champ de bataille. Nous avons abondance de colonels amateurs, et ce sont les pires. Car, autant que j'ai vu, les vrais colonels sont très rusés quand il s'agit de discours, et savent très bien résister sans en avoir l'air; au lieu que nos amateurs prennent leur drapeau en main et grimpent sur la redoute, comme des modèles d'atelier. Ce n'est pas ainsi qu'on négocie, et je me demande si l'on sait encore négocier. J'ai observé des ventes de chevaux ou de vaches. Un homme fit six lieues pour venir proposer un rabais sur un prix; c'est qu'il ne voulait pas écrire une chose pareille. Dans les débats de ce genre, j'ai remarqué qu'on ne contredit guère; et souvent on noie l'antagonisme sous les approbations; on dit comme lui, on ne dit pas comme soi; la politesse est une sorte de brouillard que l'on jette. La finesse paysanne fatigue, et c'est justement ce qu'elle veut.

On dit que c'est mentir, et que les grands manieurs n'ont point le temps de mentir. « Soyez bref », dit l'écri-

teau; mais cela c'est pour l'autre et c'est un piège. Et je crois que ceux qui vont franchement et sans détours mentent plus que les autres; car ils font d'éclatantes conclusions qu'ils ne peuvent tenir. Les matières de finance, et généralement de politique, sont compliquées et mouvantes; il faut se mouvoir avec elles, et enfin consentir à s'instruire sur ses propres pensées. L'esprit naturellement dissimule, je dis même pour soi, parce qu'il espère quelque chose de mieux. Montaigne était un bon négociateur, et sans perfidie aucune, ainsi qu'il dit lui-même, sans se dissimuler à lui-même ses propres détours; il tourne, il cherche prise, il lâche prise; car, dit-il, rien n'est assuré et obstiné comme l'âne. Étant ainsi devant lui-même et n'ignorant jamais la force de l'autre parti, je suppose qu'il était ainsi et à découvert devant celui avec qui il menait négociation, et sans mentir.

Je ne sais pourquoi on a pris comme une sorte de vertu de choisir parti d'abord et de ne rien céder. Le doute, qui est l'or et le diamant de nos moindres pensées, a été déshonoré par un préjugé théologique, qui n'est même pas théologique, car il est théologique de douter sur Dieu, au lieu de prononcer que Dieu veut ceci ou cela, que Dieu est content ou non, et choses de ce genre, qui sont pure idolâtrie. L'idée de Dieu, de quelque façon qu'on l'entende, est toujours bien un rappel de modestie, et les jansénistes savaient dire que nul n'est jamais assuré de son propre salut; entendons comme certainement on peut l'entendre, que nul ne peut prendre la mesure de l'être, ni jamais être assuré d'une pensée suffisante. Suffisance est injurieux, et à bon droit. Mais ne voir que faiblesse dans la précaution de douter, c'est se tromper de tout. Force, au contraire, et invincible. Descartes osait dire que, pourvu de doute et retranché là, il ne craignait même pas que Dieu pût le tromper quand il voudrait; car, pensait-il, je puis toujours suspendre mon jugement. Cette belle manœuvre, plus admirable qu'aucune retraite de Turenne, a commandé toute l'incrédulité moderne, qui est fort pieuse, puisque c'est croire à l'esprit et se défier de la chose. Et Descartes a même su dire que bien certainement, quand il doutait ferme, Dieu était de son côté; et c'est par là que toute théologie, inévitable enfance de nos pensées, s'échappe en libre pensée; seulement, il fallait trouver le passage. J'ai bien peur que les théori-

ciens pour et contre l'étalon d'or ne soient des théologiens de la mauvaise sorte, et enfin des gens d'Église au pire sens de ce mot. Mais peut-être non; peut-être font-ils semblant d'être assurés, croyant vaincre par là. Mais vaincre quoi ? Ce n'est jamais l'adversaire qu'il faut vaincre, c'est la nature des choses qu'il faut vaincre, et d'abord connaître, ce qui ne peut se faire que par la plus vigoureuse incrédulité. Observer est certes le plus difficile de tout, et le plus rare, et c'est le dernier secret. Mais n'est-ce pas aussi se défier du croire jusqu'à ne jamais se rendre à l'envahissant spectacle, et se fier tout au plus à l'étoile qui passe de l'autre côté du fil tendu ? Piège tendu par l'incrédule.

5 août 1933.

579

L'administration vit de persuader. Persuader c'est arranger des signes de manière à effrayer ou rassurer, selon la fin qu'on se propose. Paix et guerre sont de persuasion. Tout travail divisé suppose persuasion. Toutefois l'exécutant ne tarde pas à rencontrer les limites du royaume de persuasion. Il les trouve au bout de l'outil. On ne persuade pas une locomotive, ni une barque, ni un fleuve. Mais on persuade un cheval, un chien, même un lion. Ulysse ne persuadait pas son arc; pourtant il l'aimait, et d'une certaine manière il le priait; c'est que l'usage de l'arc dépend beaucoup de confiance et de calme; il est donc utile de prier l'arc, comme de se prier soi-même[a]. En toute action il y a et il y eut toujours une partie de montage, de vérification, et en somme de fabrication, tout à fait cynique, que l'on devine au geste de l'ouvrier et même à son regard; mais les purifications et incantations ont toujours marché avant les travaux par la nécessité de préparer aussi l'homme, contre la peur, contre la colère, contre l'impatience. Les choses n'ont pas changé; et l'homme non plus n'a pas changé. Les passions font plus de morts que n'en font les négligences de mécanique. Le machiniste est entré, sans le savoir, dans une voie de secours, mal attachée; il avait passé le

plus difficile; c'est alors qu'il voit le danger; il freine brusquement et arrache la voie. L'homme est dangereux à lui-même.

Les limites de la persuasion sont cachées au creux de la main. Est-ce la barre qui résiste ou est-ce mon bras qui me résiste ? Est-ce l'arc ou la main qui n'obéit pas ? On comprend assez les précautions folles, par ceci que les passions ne sont pas prévisibles. La pire de toutes, qui est le désespoir assuré, nous prend au tournant. La seule idée d'une malédiction qu'on croit oubliée revient par un signe de hasard. Ainsi une superstition établie durera toujours; passer outre suppose un travail de plus, qui est travail contre soi. C'est pourquoi l'expérience même nous conseille de ne rien tenter dès que le moindre signe a fait trembler la persuasion. Par ces raisons le maître des signes n'a pas fini de gouverner.

Le remède se trouve dans les métiers où l'effet se voit tout de suite, et où la faute est petite et réparable. L'esclave fut toujours moins superstitieux que le maître. À force d'ennui et de fatigue, on arrive à une sorte d'indifférence, et on attrape un peu de raison. Les meilleurs conseillers en tout temps furent des hommes de peu, et l'entrepreneur ne cesse de vaincre l'administrateur. Parvenu, c'est ouvrier; mais dès que le parvenu est maître des signes, il y perd tout son jugement; il sera détrôné, car les choses règnent.

Je voudrais appeler prolétaire le roi des choses, et bourgeois le roi des signes. La combinaison du mécanicien n'est pas pour faire impression; le manteau de cour est seulement pour faire impression. Un veston est pour la commodité; l'habit fait signe. La cravate pour tenir chaud est prolétarienne; l'autre cravate est une politesse et un essai de persuader. Le refus de persuader, qui est sans doute tout l'esprit, se voit au costume. L'incrédulité aussi, qui est un commencement. Essayer de persuader un paysan qui a ses sabots dans le fumier, c'est folie; mais quand il est paré pour la messe, il y a un peu d'espoir; c'est cravate contre cravate. Toutefois le paysan n'est jamais tout à fait bourgeois ni tout à fait prolétaire. C'est qu'il persuade au moins son cheval; et le cheval n'est pas un très bon conseiller; il récompense un genre d'impatience, et une très brutale rhétorique. D'où est venu le mot chevalier, qui a plus d'un sens, mais qui au

fond n'en a qu'un. Audace, mépris, prompte colère, et encore un genre d'affection. Qui manie les chevaux est cheval pour d'autres. Je veux dire qu'on accepte aisément de supporter le pouvoir tel qu'on l'exerce soi-même. Comme on l'admire en soi, on l'admire encore dans le chef; le terrible adjudant n'est qu'un petit garçon devant le colonel. C'est ainsi que le caractère d'un chef d'industrie vous fait connaître quel genre de despote il souhaiterait. Au contraire l'homme libre est le même qui n'a point d'esclaves, qui ne veut point d'esclaves, sinon les choses mêmes, qui ne sentent rien. Le prolétaire[a] ne se laisse jamais gouverner comme il gouverne; la séparation de l'homme et de la chose se fait au bout de son outil. Ce qui, certes, ne donne pas toutes les perfections, mais toujours bien une, qui est de ne pas croire aisément les signes. Seulement il faut être bien habile et dans un métier nécessaire, pour être capable de mépriser les signes. Le manœuvre est moins prolétaire que le machiniste. Ces nuances dépendent aussi de l'homme. Tel commerçant travaille à vous procurer des choses rares, pures ou fraîches; il est prolétaire en cela; tel autre pense à vendre d'abord la chose difficile à vendre; persuasion aussitôt, et bourgeoisie. On parle de petits bourgeois, et j'entends bien; ce sont des pauvres qui vivent de persuader. Mais le grand prolétaire est aussi quelqu'un.

12 août 1933.

580

Je ne sais quel Allemand écrivait au temps de la guerre : « Il n'est pas vrai que l'homme aspire au bonheur; l'Anglais seul y aspire. » C'était bien injuste à l'égard des Anglais, qui se faisaient tuer tout aussi bien que d'autres, ce qui est une étrange manière d'aller au bonheur. Mais cette remarque d'un Allemand m'éclairait certaines pages de Heine que je viens de relire. Cet auteur nous mettait en garde contre le sérieux allemand, dont vous autres Français, disait-il, vous n'avez aucune idée. D'où il tire des prédictions remarquables concernant la véritable révolution allemande, plus terrible, annonce-t-il,

que les révolutions d'humeur et de colère que l'on a vues jusqu'ici. Bien peu de prédictions sont vérifiées, et celle-là n'est pas tout à fait comme il la voyait. Mais quelle est l'idée ? Peut-on tirer quelque lumière de l'idée ? Je crois qu'on le peut.

Le grand fait allemand c'est la philosophie de la nature, préparée par Kant, qui nous garde des abstractions, et réalisée par Hegel; et ce n'est autre chose, comme le perspicace Heine le voit bien, que le panthéisme de Spinoza mis en marche, et rapproché de la politique réelle. Hegel est si peu un jongleur d'abstractions qu'il commence par épuiser les jeux de l'idée pure dans sa *Logique,* ce qui, par le vide même de ces conceptions sans matière, le jette en pleine nature, où il commence à nager péniblement et audacieusement, cherchant l'esprit captif en tous les genres de bêtes; et cette sorte de poème avant l'homme n'est pas sans une grandeur sauvage. C'est un pullulement de plantes et d'animaux qui se cherchent, qui voudraient se délivrer, et ne savent que se multiplier, luttant contre la mort, sans progrès appréciable, et recommençant toujours. Image assez forte de tant d'hommes qui n'ont pas su faire mieux et qui comptent sur leurs enfants. Ce cercle de la vie infernale est bien celui du serpent qui se mord la queue. Dans le fait l'homme en est sorti. La conquête de l'humanité par l'homme éclate dans la suite des civilisations, des arts, des religions, des philosophies; et c'est la conquête de l'esprit, ou, pour dire plus fortement, le salut de l'esprit. Par les temples, par les œuvres, par les institutions et commémorations, la mort n'est plus alors que l'avènement de l'esprit. J'assemble d'abord les nuages, afin que l'on sente mieux cette mystique des mystiques, et comment elle peut remuer les foules. Car l'homme reste tranquille devant son auge, mécontent sans savoir pourquoi; il y reste, tant qu'il ignore ou qu'il oublie l'esprit, ce maître exigeant.

Maintenant, comment l'homme s'est-il sauvé ? Non pas par les ambitieux projets des réformateurs, car jamais une loi ne fut décrétée ni appliquée, je dis une vraie loi. Mais tout s'est fait au contraire, dans la société humaine, comme le crocodile fait et refait son enveloppe écailleuse; et l'homme a rompu l'enveloppe par des moyens très proches de sa propre vie, par le travail de la terre,

d'où est née la propriété et le droit arbitral; par le commerce de la petite ville, d'où s'est formé le droit bourgeois, qu'on n'avait pas encore nommé petit-bourgeois; et les constitutions politiques se produisirent par cette pensée du peuple, qui n'allait pas au-delà de la famille et du métier. Tels furent et tels seront toujours les régulateurs de la pensée, et telles sont la logique réelle et la dialectique vraie. Il n'y a de connaissance de soi, il n'y a même de conscience de soi, que sur un fond de travail, d'échange et de mœurs; car c'est de la vie que l'esprit doit naître et renaître; et toucher terre comme Antée. Les arts, les religions, la philosophie même périssent s'ils se séparent de l'instinct populaire d'où leur viennent toute force et toute lumière. Telle est cette morale terreuse, la seule qui ait remué le monde, la seule qui ait fait quelque chose.

Considérez maintenant, d'après ces vues héroïques, le monde des hommes, éclairé et instruit électriquement, servi par la machine, comme un enfant par la nourrice, jusqu'à ce point qu'il laisse la machine penser et vouloir pour lui, et ces arts mécaniques, et ce plaisir distribué au compteur, enfin toutes les merveilles que l'on dit américaines, et qui sont aussi bien allemandes, ou du moins qui l'étaient encore hier; et joignez-y cette guerre mécanique, qui ne peut être que d'honneur, et qui tue l'honneur. Vous apercevrez peut-être, en cette civilisation égarée dans un mauvais chemin, une erreur énorme, due à la fois à la recherche de l'utile, et à l'intelligence abstraite qui s'est mise à fabriquer du bonheur à prix fixe, au moindre prix. La conscience de cette méprise proprement diabolique devait s'éveiller dans le peuple qui avait fabriqué avec le plus de génie l'équipement industriel. Et d'après ces vues, quoique sommaires, vous comprendrez en son centre et en son âme, le sursaut allemand dont nous sommes à présent les témoins inquiets. L'esprit se retourne, comme le dormeur.

25 août 1933.

581

Platon voudrait que les philosophes gouvernent ; il entend par philosophe celui qui recherche le vrai en toutes choses et aime le vrai par-dessus tout. Mais aussi Platon n'est point démocrate du tout; il se moque des nobles charcutiers et bourreliers que le peuple porte aux affaires. Pour mon compte j'accepte le suffrage universel sans lui faire de querelle, je n'en attends point des merveilles; je sais que la démocratie tombera en démagogie; je n'attends point du tout que les philosophes soient rois par le consentement des citoyens. Et même je m'attends à quelque énergique réaction contre la prépondérance de ceux qu'on nomme les intellectuels, et qui sont comme la monnaie du philosophe véritable, lequel n'existe point. Pourquoi je m'y attends ? Non pas comme à un mal véritable, mais plutôt comme à un commencement de justice.

On discutait autrefois, entre socialistes et radicaux, la question de l'inégalité des salaires. C'est une belle question; c'est la vraie question; les chefs socialistes l'oublient trop. Et j'aime savoir qu'en Russie soviétique ceux qui ont l'honneur d'être du Parti ont aussi l'honneur de gagner leurs cinq cents roubles, qu'ils soient premier ministre ou charpentier. Réellement je n'ai jamais compris pourquoi les plus durs métiers qui sont aussi les plus nécessaires seraient plus mal payés que d'autres. Et au rebours je ne trouve pas juste qu'un professeur de Sorbonne, qui aime son métier et qui se plaît à son travail, et en même temps se cultive lui-même, ait encore en plus une sorte de luxe dont le balayeur est privé. C'est donner beaucoup à ceux qui ont déjà. Cette idée est utopique, comme la justice même; mais on est juste, autant que le permet cette existence compliquée, lorsque l'on suit l'idée au lieu de suivre le désir. Bon pour les chiens de suivre toujours le désir.

Par une même vue, je ne vois pas pourquoi celui qui conduit passablement ses pensées, ce qui lui donne déjà un grand avantage, aurait le privilège de conduire encore ses semblables. L'inégalité naturelle est inévitable,

il y a des grands et des petits, des gras et des maigres. La justice ne consiste certainement pas à confirmer les inégalités naturelles; et c'est une raison de ne pas mettre le plus savant à la haute place. Auguste Comte disait non sans raison que les philosophes sont plutôt naturellement des conseillers que des rois. Et si la République est gouvernée par un charcutier, comme au temps où Aristophane se moquait si bien de Cléon, ce n'est après tout que l'effet de la prépondérance des plus humbles besoins; et nous sommes tous soumis à la condition de manger. Et si la charcuterie bien administrée me permet de réfléchir bien tranquillement dans mon coin, et d'écrire pour ceux à qui il plaira de me lire, je tire mon chapeau au nourrisseur.

Voilà pour rafraîchir l'ambition. Mais j'ai d'autres raisons. La première et principale est que les intellectuels n'ont jamais montré, dans les affaires d'importance, plus de bon sens que les marchands et les ouvriers. Bien au contraire je les vois aigres et importants, et abondants en phrases homicides. Au reste les résultats sont assez éloquents. Le gouvernement par ceux qu'on appelait autrefois les bêtes à concours, qu'ils soient de Polytechnique, de Normale ou de la Conférence des avocats, a fait plus de victimes que l'ambition de Louis XIV. Et je crois que, même dans les affaires de banque et de commerce, les doctrinaires ont porté aussi une sorte de guerre trop bien administrée, guerre qui ne tue point, mais qui affame. Celui qui pense trop est redoutable. Un paysan ne pourrait pas gouverner plus mal. Et de toute façon c'est une erreur physiologique, il me semble, de vouloir un puissant cerveau à la tête de l'énorme société; si puissant qu'il soit, il sera toujours ridiculement petit; et je crains les secousses de l'idée, quand elles se communiquent à ce grand corps sous forme d'ordres de mobilisation, d'ordres d'inflation ou déflation, et choses de ce genre, qui deviennent explosives par la masse des exécutants. Au grand corps convient l'humble et courte sagesse. Je reviens, comme on voit, à ce petit radicalisme tant moqué. D'autres y reviennent présentement à ce que je crois, et même trop vite. Heureux nous autres, qui n'avons pas à y revenir; car nous y sommes.

2 septembre 1933.

582

L'inégalité des fortunes est aisément supportée; et j'ai connu peu d'hommes qui désirent sortir de leur condition; mais plutôt chacun fait volontiers ce qu'il sait faire; et tous les plaisirs sont de caste; une noce ou un bal le font voir. Au surplus il y a longtemps qu'un poète a dit que les plus hautes tours sont les plus menacées d'écroulement. Pendant les vingt ans où j'ai suivi les événements de ma petite ville, j'ai vu s'écrouler toutes les fortunes de banquiers et de marchands; on vendait aux enchères leurs meubles, leurs vins et leurs chevaux; chacun en rapportait quelque chose; chacun trouvait dans les ruines de l'ambitieuse tour une pierre pour sa maison. Quant à la redistribution des terres, qu'on dit souvent nécessaire, je vois qu'elle s'est faite déjà dans la partie de campagne que j'ai pu observer; elle s'est faite par l'ambition des gros propriétaires et par le travail des petits. On peut lire cette révolution permanente dans *Les Paysans,* de Balzac, œuvre qui n'a pas beaucoup vieilli. On veut me prouver justement le contraire; mais c'est toujours d'après des exemples que je ne connais pas; comment puis-je savoir si le célèbre parfumeur s'est ruiné lui-même ou s'il a seulement ruiné ses banquiers ? Je ne puis raisonner sur ce qu'on raconte. Et bref je soupçonne que l'Économique toute seule est juste, et que c'est la Politique qui n'est pas juste.

Tout pouvoir est politique. Un grand patron n'a pas de pouvoir; il négocie péniblement; ou bien alors c'est que la garde mobile travaille pour lui; la garde mobile, instrument politique. Qu'est-ce que peut un patron à côté d'un moutard qui est sous-lieutenant ? Vous pouvez vous moquer du patron; il vous en coûtera quelque chose, mais non pas tout de suite; et non pas sans remède. Essayez de vous moquer du petit sous-lieutenant, c'est la prison et la mort. Ici le comique ne joue plus du tout. Ce jeu des pouvoirs est étrange; c'est l'entre-deux qui a respect. Nul n'hésitera à parler librement à un ministre; au fond on ne dépend d'un ministre qu'autant qu'on espère de lui quelque injustice. Et nous savons très bien

que ce même ministre traite assez cavalièrement le colonel et même le général, lesquels sont assez courtisans. Et c'est pour cette raison que les ministres sont secrètement maudits par les pouvoirs moyens. Comment ? se dit le chef militaire, le ministre traite en compère et compagnon un homme qui est tout au plus sergent et dont je puis exiger un respect tremblant qui le rendra stupide! Il y a quelque chose ici qui ne va pas. Et en effet l'ordre nouveau est tout pénétré de la politesse égalitaire; le riche parle à son chauffeur comme à un homme. Mais des fragments de l'ancien pouvoir se tordent encore furieusement dans notre Yvetot, comme des tronçons de serpent qui voudraient se rejoindre. Le tyran est subalterne, mais reprend courage par une guerre, ou seulement par l'espoir d'une guerre. Étonnez-vous de folles opinions, qui vont à massacrer et à détruire; et attribuez-les aux marchands de canons, et à leurs actionnaires, si vous voulez. C'est se boucher les yeux. Un des plus minces courtiers, et qui saluait tout, sans d'ailleurs gagner beaucoup, s'est trouvé pendant la guerre commandant de place; c'est-à-dire despote oriental pour le détail; et le détail est ce qui compte; l'humiliation est un détail. Et vous vous étonnez que cet homme, reprenant ses catalogues et son carton à échantillons, regrette ce beau rêve qu'il a fait! Il ne le dit pas, il ne se le dit peut-être pas à lui-même; mais il aime plus qu'il ne voudrait cet ordre terrible. Que penser de ceux qui y exercent toute leur vie un pouvoir absolu ? Vous pouvez rire d'un simple adjudant; mais enfin s'il sort seulement de son bureau et s'il crie, la terreur passe.

Ce qu'on dit de la discipline dans les actions urgentes et difficiles est à côté de la question. Il n'y a point d'adjudant sur le bateau de sauvetage, ni dans le corps des pompiers, ni même dans la police d'ordre; on y raisonne, et le plus habile est écouté. Il y a autre chose dans le militaire et je crois que ce n'est que le pouvoir se gardant lui-même, et ne pensant rien d'autre. Un ordre absurde prouve alors le pouvoir, et le confirme; et les caprices du chef sont alors objet de religion pour les subalternes; ils s'en moquent à portes fermées, mais ils admirent. Cette mystique a une grande puissance sur les jeunes; elle se suffit à elle-même; elle se nourrit d'elle-même; elle produit de sa substance les plus folles opinions sur la nature

humaine, sur les races, sur les nations; et elle les vérifie par le fait du glaive, coupant de plus, et comme d'un revers, les têtes obstinées qui essaient de dire que cette vérification ne prouve rien. Essayez de déchiffrer, d'après cette clef, la célèbre doctrine ésotérique, qui est celle de tous les états-majors. Vous aurez des surprises.

9 septembre 1933.

583

Le matérialisme est la partie difficile de la sagesse comme Descartes l'a vu. On sait qu'il passait bien plus de temps à lire dans un corps de veau chez les bouchers qu'à méditer sur la métaphysique. C'est que la métaphysique est promptement comprise, si l'on s'y met; la métaphysique c'est ce que nous jurons de vouloir, comme liberté, égalité, fraternité; il n'y faut que du courage. Au lieu que la physique des passions est très rusée; et c'est par un mécanisme à soubresauts que nous arrivons à égorger nos frères au nom de la fraternité elle-même. Il faut voir clair dans cette boîte à surprises qu'est le cœur humain. Et la première chose à voir, c'est que le cœur humain est un cœur, c'est-à-dire un muscle irritable. Matérialisme. Les passionnés n'aiment pas le matérialisme; ils aiment mieux croire à leurs belles raisons.

Les Allemands réclament de petits avions, seulement défensifs; ils savent pourtant bien que c'est comme rien contre un vol de nuit. Et nous, nous formons des oiseaux plus puissants, d'après cette belle idée que la menace de vengeance empêchera l'attaque, alors que c'est justement le contraire. Et je citerai plus d'une fois encore ce mot d'un artilleur contre avions, qui, recevant l'avis que ses calculs de distance sont comme nuls par une faute énorme, s'écrie héroïquement : « Je tire quand même! » En quoi il n'était guère plus ridicule que ceux qui faisaient tant de bruit contre les Gothas. En plein jour ils ne touchaient pas mieux. Ce qui n'empêche pas qu'un enfant de la guerre, et qui l'a très bien vue de son village, me racontait ces temps-ci l'histoire ou plutôt la légende d'un capitaine fameux qui ne tirait jamais que trois coups contre

un avion : « Le premier coup était assez loin du but; le second était bien meilleur; au troisième coup l'avion tombait. » Sa main me montrait l'endroit même où ces choses merveilleuses se passèrent. Je sais que ce n'est pas vrai, mais je n'ai aucun moyen de le prouver. Du moins je sais pourquoi lui le croit vrai; c'est que cela lui plaît; c'est que le cœur est à l'aise quand on pense victoire et puissance, au lieu que penser défaite et impuissance c'est déjà mourir. Je dis mourir en ce sens que les passions tristes bouchent, pour dire bref, les conduits du foie et de la rate. Matérialisme. Et comment expliquerais-je autrement ces sauvages raisons, ces anthropophages raisons que je vois qu'on donne comme évidentes ? Si c'étaient vraiment des raisons, il faudrait désespérer de la raison.

Comment espérer raison ? Par la méthode matérialiste, qui se dit, dans une crise d'envie ou de déception : « Ce n'est que le foie. Il faut se coucher et boire de l'eau. » C'est ainsi que le médecin soigne la fièvre; et le médecin est matérialiste. Seulement aux yeux du véritable matérialiste, ce qui importe c'est de savoir que la fièvre n'est que fièvre, et que la passion n'est aussi que fièvre. Savoir est le maître mot. Et savoir ce n'est pas s'abandonner au foie et à la rate, bien au contraire; c'est gouverner ses pensées et d'abord croire qu'on peut les gouverner; ce qui est croire aussi qu'on peut gouverner ses passions et finalement, ce qui est moins difficile, que l'on peut gouverner l'événement. C'est la morale du vrai pilote. En sorte que le spiritualiste pieux affirme que l'idée mène le monde, et aussitôt croit tout ce qui lui vient à l'esprit, et ainsi est mené comme un enfant par le soleil, le vent et la pluie; au lieu que le matérialiste est le seul qui use comme il faut de son esprit, qui connaisse les pièges du monde où les esprits frivoles vont se prendre, et qui finalement avance le règne de l'esprit. Comme ce tournant est mal pris, à ce que je vois, par plus d'un penseur généreux, j'y mets un écriteau afin qu'il essaie son frein, le beau frein de l'esprit sur les pensées, le doute. Dors content, Voltaire, l'incrédulité n'est pas morte.

23 septembre 1933.

584

L'esprit de la terre est encore un genre de bête; il ne faut se livrer tout à fait à aucune bête. Gœthe est caverneux, fils de terre, non fils de mer. J'admire la perfide Albion, toujours digne de ce nom fameux. C'est qu'un esprit aérien habite ses brouillards; les jeux de l'esprit y sont seulement des jeux, qui ne troublent ni l'industrie, ni le commerce, ni le policeman. Ce n'est pas Albion qui concevra une industrie métaphysique, au fond diabolique, creuse et vide comme un système idéaliste. Je relis *Faust*. Le héros allemand s'envole dans les nuages. La Grèce du *Faust* c'est encore un nuage. Les vrais Grecs étaient des navigateurs, errants et paresseux par métier, pillards selon l'occasion. Il y a du cynique dans cette pensée-là. Le jeu des oppositions n'y est jamais tragique. Le même jeu est sérieux et même tragique dans Fichte. N'est-ce pas ce rêveur qui a inventé le socialisme intégral, dans l'*État commercial fermé* ?

Les Anglais n'eurent jamais la tête métaphysique. Leur idéalisme, quand ils vont par là, ne se noue pas; c'est que l'action est occupée ailleurs. La philosophie naturelle de l'Anglais, c'est l'empirisme. Il y a autant d'esprit dans l'empirisme que dans n'importe quel système; seulement l'esprit n'est pas dans le système; l'esprit s'en retire à mesure qu'il le fait. Telle est l'apparence du matérialisme, pour ceux qui cherchent l'esprit dans la montagne. Le matérialisme est le grand exorcisme; l'esprit n'y est plus du tout objet; l'esprit est seulement observateur et douteur, et libre chez soi. Les contraintes ne sont que de police. Personne n'adore la police, ni ne la prend pour raison substantielle; ce n'est qu'un balayage économique. On pend comme on balaie. La police est comme la matière, sans âme aucune; et gare à vous si vous marchez sur les pieds du policeman. Vainement vous essaierez de lui prouver que vous êtes de même opinion que lui; il n'a pas d'opinion, il a des pieds.

Dans les parties épaisses du continent, j'aperçois au contraire une police mystique, une police qui se croit et qui veut qu'on croie. L'esprit est terreux et même

rocheux; à chaque pensée c'est un tremblement. Heine avait bien raison de dire que la Révolution, dans ce peuple sérieux, serait quelque chose d'effrayant. Disons seulement que c'est une entreprise métaphysique. Quel est le propre de la métaphysique ? C'est de prononcer que l'œuvre de Raison, pourvu qu'elle soit cohérente en elle-même, sera chose aussi. C'est faire le plan d'un jardin avant d'avoir observé la terre, les plantes et le soleil. Certes il est très beau de décréter que le peuple sera agriculteur; mais ce n'est pas ainsi que les peuples sont agriculteurs, s'ils le sont. Ils le sont par l'empirisme de chacun. L'empirique législateur est lui-même une sorte de jardinier; il attend que la plante pousse pour la conduire; ainsi il ne change ce qui est, et encore très peu, qu'après avoir observé ce qui est. L'industrie allemande était métaphysique. L'agriculture allemande va-t-elle l'être ? Cette idée du gouvernement, qui est une idée magique à proprement parler, a fait des ravages partout.

Savoir ce qu'on veut et faire ce qu'on veut, cela se voit dans l'homme sage, qui gouverne son petit royaume. Ici est la vie intérieure, et les effets n'en vont pas plus loin que la main; telle est la mesure du royaume d'esprit. Vouloir gouverner l'État comme on gouverne son propre corps, c'est oublier que le tissu vivant est rompu d'un homme à l'autre; c'est se payer de métaphores. Parce que je persuade la main de l'autre, ce n'est toujours pas ma main. Il faut bien des travaux et bien des intérêts et bien des œuvres pour lier une main à une main. Bref l'État n'est pas un être mystique; le noyau en est de terre et de rocher. C'est dans la nuit de l'esprit que les rochers sautent au commandement. Par une rencontre qui n'est point de hasard, toute magie est noire; c'est dire que, par l'action qui veut être tout intérieure, et qui est par cela même tout extérieure, on n'évoque jamais que la nature inhumaine et l'aveugle force des quatre éléments. L'animal est soumis à ces choses; mais l'homme se meut par soi, et non par le voisin. Par le voisin il est poussé. Chose.

25 septembre 1933.

585

L'esprit n'est jamais bien vu. Par de petites raisons; l'esprit ne respecte rien; l'esprit se moque; on ne peut s'amuser de lui sans le craindre; on demande où il s'arrêtera, où il nous mènerait. C'est ainsi qu'après l'avoir jugé peu sérieux, on le juge bientôt trop sérieux. Sérieux, il l'est terriblement; ici se montrent les raisons qu'on ne dit pas. L'esprit est religieux; l'esprit est humain; l'esprit blâme, interdit, ordonne; et, parce qu'il ne force jamais, il ne se fait même pas de partisans en ceux qui aiment bien être poussés. La force, en tout cas, est contre l'esprit. Autrefois les saints prenaient le parti d'être méprisés et bousculés. Servir deux maîtres, on ne peut. Et l'esprit est une valeur au-dessus de César; César n'aime pas cela.

César n'aime pas non plus les sots. Qu'en ferait-il? Tout ce qui agit au monde suppose l'esprit. Les mécaniques sont filles d'esprit et veulent un pilote qui les surmonte. L'administration sans esprit descend à la stupidité mécanique. La banque, l'industrie, la guerre même culbutent, si quelque jugeur ne les mène; et le jugeur est mauvais citoyen, comme il est mauvais courtisan. César ne peut se contenter pourtant de plaire aux sots, ni de gouverner des sots. Lui aussi doit choisir; et lui ne peut choisir. D'où un renouveau de colère contre l'esprit. Au fond, c'est qu'on l'aime, et c'est qu'on se venge de n'en point être aimé comme on voudrait. Il y a toute la coquetterie du monde dans un ministre qui apprivoise l'esprit. Il le veut libre et le mener à la corde. Ce problème est dans les difficultés du pouvoir; il est peut-être la seule difficulté du pouvoir. C'est que dès qu'on est obéi, on est mal obéi; et, dès qu'on cherche un flatteur, on le trouve trop bête. Platon ne put vivre avec Denys le tyran, ni Voltaire avec Frédéric. On retrouvera partout cette contradiction; partout et à tous degrés; car le moindre tyran est tout à fait tyran, et le moindre esprit a beaucoup trop d'esprit.

On voit par de grands exemples ce que devient l'esprit serf, comment il pense par ordre, quel genre d'idées il produit, comment il raisonne, comment il prouve. Les

États où l'on veut mettre tout à neuf ont bien besoin de l'esprit, mais ne peuvent se fier à l'esprit. N'importe quel socialisme est une œuvre de l'esprit; n'importe quel socialisme tue l'esprit par le dogme. Les dernières venues des religions sont toutes d'esprit, et l'on ne s'en aperçoit guère; c'est que l'esprit n'est rien s'il n'est hérétique. Et l'industrie a depuis longtemps reconnu que les meilleurs ouvriers sont toujours les moins dociles. Toutes les politiques voudraient se passer de l'ajusteur, car il juge, et qui juge d'une chose juge de toutes; bien ou mal, ce n'est pas la question; si on veut l'esprit libre, il faut lui permettre de se tromper. Un dogme est bête, même vrai. C'est pourquoi le règne de l'esprit n'est pas arrivé.

« Pour décider, dit Comte, il faut de la force; la raison n'a jamais que de la lumière. » Il faudrait donc que la raison conseille, et seulement conseille. D'où cet auteur a rêvé une séparation du spirituel et du temporel, et cette idée est plus que jamais à considérer. Car il est hors de doute que tout va mal par la confusion. Les opinions de commande sont bêtes par l'accord. L'esprit enchaîné c'est le fanatisme; et je reconnais dans le fanatisme un étrange respect de l'esprit. On le fait dieu, et ce n'est plus l'esprit. C'est assurément par cette fureur d'esprit que l'on fait la guerre. On veut prouver, on veut être approuvé, on veut être aimé; on hait celui qui refuse. On cherche son semblable, on le décrète, on le manque; c'est ainsi que l'humanité mal comprise fait plus de maux que l'animalité.

Il faut donc défaire ce mauvais mélange. Que l'esprit reste libre et se passe de régner; qu'il éclaire seulement. On ne croit guère que la lumière suffise sur toutes choses; et pourtant il est de consentement que les choses qui vont mal sont secrètes, et vont mal parce qu'elles sont secrètes. Il n'y a peut-être pas un abus qui se fasse au plein jour. La justice des procès civils et criminels n'est autre chose qu'un plein jour. Les audiences se tiennent à porte ouverte, et il n'en faut pas plus. Seulement on dit très bien que la justice est boiteuse; elle vient trop tard. De la même manière l'opinion ne peut éclairer que l'action faite, et ne peut que punir, trop tard punir. Peut-être la condition de l'homme est-elle de devenir sage seulement par ses fautes, pourvu qu'il veuille bien les regarder.

Toujours est-il que vouloir un roi raisonnable c'est vouloir trop. Mille raisons aveuglent le pouvoir, sans compter l'urgence. Autant que le jugement public s'exerce librement, la politique est passable. Il se fait des condamnations, des exclusions, des pardons, des oublis, à la mesure de notre existence difficile. Le grand tribunal instruit lentement et s'instruit lentement. Trouvez mieux si vous pouvez. Mais éteindre l'esprit libre, comme si ce qui est caché cessait d'être, c'est une politique folle. Croyez-vous sérieusement que la banque sera plus honnête si elle est assurée du secret ? Ainsi de tout. Mais que l'esprit veille sur sa propre lumière; qu'il ne compte pas sur le banquier.

25 octobre 1933.

586

Au temps des Universités populaires, nous espérions que l'intelligence voudrait bien descendre des sommets. Avec nous autres, littérateurs, moralistes, philosophes, il n'y avait point de difficulté; chacun entretenait ses amis prolétaires de ce qu'il savait de plus beau; et j'ai connu un mécanicien qui raisonnait sur les passions à la manière de Descartes. Devant ces problèmes l'égalité se montre; on sait qu'Épictète esclave en a parlé aussi bien que Marc Aurèle empereur. Nous n'avions point à simplifier, à mutiler, à abaisser nos idées. Par exemple, la philosophie des *Misérables* n'est pas une philosophie au rabais; ce que j'y trouve de clair, d'obscur, de fraternel, de sublime, je puis le communiquer à tout homme, pourvu qu'il soit curieux de l'homme. Et qui ne l'est ? Nous sentîmes plus d'une fois que l'esprit humain n'est qu'un.

Pour les sciences, c'était une autre affaire. La mathématique communément rebutait. C'est peut-être qu'elle ne sait pas redescendre. L'astronomie n'intéressait guère, d'abord faute de notions géométriques, bien nettoyées, et aussi parce qu'il y faut un long temps d'observations; et c'est pourtant la première école de l'esprit. Nous eûmes heureusement des physiciens et des chimistes qui surent s'arrêter assez longtemps aux expériences les plus

simples, selon la robuste méthode de Faraday, de Tyndall, d'Huxley. J'ai moi-même refait les principales expériences concernant les courants continus; je me suis instruit et j'ai instruit les autres. C'était selon moi une physique toute vraie et toujours vraie, sans vaines subtilités. Qui a surmonté ces premières difficultés est physicien, comme Thalès était géomètre, assez pour faire un homme complet, quoiqu'il en sût moins qu'un bachelier d'aujourd'hui, mais il savait bien. Et moi-même je suis assuré que je gagne plus à savoir bien ce que Thalès savait qu'à m'étonner de Poincaré ou d'Einstein.

Que ces grands esprits s'envolent à perte de vue, je le veux bien. Toujours est-il qu'ils abandonnent la grande société des esprits. Ce que pourraient dire les illustres mathématiciens et les illustres physiciens d'aujourd'hui devant un auditoire d'ouvriers ou d'écoliers, ce serait de l'information, ce serait du roman; ils conteraient comme Schéhérazade, ils ne feraient pas comprendre ce qu'ils savent. Savoir qu'un autre sait, c'est comme lire le journal; ce n'est pas savoir de première main. Tout est ouï-dire, sauf pour deux ou trois. La science se sépare du troupeau; elle aide par ses inventions et par ses machines; elle n'aide point par ses notions. Ainsi la partie de mécanique et de physique qu'Archimède pouvait connaître semble comme néant pour un homme d'aujourd'hui; il veut en être aux plus récentes merveilles; il croit y être, il ne peut. Il croit savoir; il est tout au plus capable de raconter ce que savent Langevin, Perrin ou Curie. Et certes ces hommes sont presque toujours de bons frères; ils ne méprisent point; mais ce sont de grands frères qui nous traitent en enfants. Nous les croyons; et soit; mais nous ne savons toujours pas. L'élite est si loin de nous qu'elle ne peut même plus nous tendre la main. Ils sont à l'avant-garde; ils nous disent ce qu'ils voient. Nous nous consolons d'ignorer en nous disant que d'autres savent; cela ne fait pas une société d'esprits.

Quoi ? La fraternité réelle des esprits, le plus éminent aidant l'autre, a pourtant bien plus de prix qu'un progrès dont nous entendons seulement parler. L'humanité ne peut se faire si les plus forts laissent le gros du peloton. Non, ils ne devaient pas s'en aller; ils devaient revenir; ils devaient s'assurer qu'ils étaient suivis. Il est triste de penser que la plus haute raison se met hors de portée

de presque tous. On dit que c'est l'effet du progrès. Mais que les esprits moyens soient de plus en plus abandonnés, réduits à admirer, réduits à croire, est-ce un progrès ? J'y verrais plutôt un de ces effets de rebroussement que l'on remarque aussi en d'autres domaines, et qui viennent de ce que le haut ne communique plus avec le bas. Oui, bien moins qu'au temps de Socrate, l'homme simple peut espérer d'un grand génie quelque lumière sur ses propres problèmes et sur sa propre confusion et obscurité. C'est arracher le consentement; c'est penser tyranniquement. Au lieu que penser aristocratiquement, ce serait communiquer au commun des hommes la vertu de connaître qu'on a, et les y faire participer. Le meilleur serait le maître, mais dans le plus beau sens du mot. Le meilleur mènerait le peloton; il s'assurerait qu'on le suit; ce qu'il ne saurait pas enseigner à tous, il jugerait que ce n'est pas la peine de l'apprendre. Et alors on pourrait parler d'une société d'hommes. Je ne vois qu'Auguste Comte, parmi les rois de science, qui ait porté le regard vers cet avenir neuf. Les autres avancent tous seuls; et, tout seuls, que peuvent-ils ?

4 novembre 1933.

587

Cette élite qui aima Barrès, cette élite qui ne sut point combattre, et qui se contenta de mépriser, je croyais qu'elle avait à présent jeté tout son venin. Mais non. Elle revient comme du tombeau, parée de ses grâces homicides. Peut-être est-il impossible de se délivrer d'un genre d'erreur énorme et impudemment publié. D'où cet étrange concert qui se raccorde si bien aux divagations par lesquelles on pensait donner du courage à nos combattants. Cette puérile littérature fut une honte pour tous ceux qui tenaient un fusil. Mais combien en reste-t-il ?

Il n'y eut pas, qu'on le sache bien, un seul combattant qui eut l'idée de rabaisser l'ennemi. L'intelligence, le courage, la résignation, cela se sentait, si l'on peut dire, sur l'épée. Depuis des siècles la valeur militaire est la mesure de toute valeur; et cette échelle serait bonne pour

tout genre d'épreuve, et certainement pour évaluer aussi les vertus de paix, si elle ne mesurait aussi et inflexiblement les chances de mort violente, selon lesquelles toute vertu est aussitôt punie. En sorte qu'il n'y aurait eu aucune erreur, ni aucune difficulté, à tendre la main, et à rendre noblement justice à l'adversaire, si les morts avaient pu revenir. Mais hélas, ce qui est revenu, c'est l'infatigable et laide grimace du littérateur abrité. Cette espèce est donc immortelle ? Ou bien elle a fait des élèves à son image. Où ? Dans quel collège ? Car enfin, et quoique l'esprit du combattant se soit péniblement élevé jusqu'à tenir presque les commandes, on entend toujours la même chanson.

Il n'y avait rien d'obscur dans ce qui devait suivre une paix sauvage. Tout homme qui avait senti sur son arme la pression de l'autre peuple savait bien qu'on ne le tiendrait pas en esclavage et en humiliation. Tout homme de sens savait et disait qu'après le traité la paix véritable était à faire. Tous ceux qui mesurent la richesse au travail et la résistance au courage annonçaient que ces tributs indéfinis ne seraient point payés. Tous ceux qui regardaient aux causes attendaient quelque sursaut d'indignation contre un aveu imposé par la force. Cet esprit nouveau, tout à fait sans peur, se traduisit par d'illustres déclarations de paix, dont le fruit n'est pas tout perdu. Mais tout fut gâté aussi par une erreur de sentiment qu'on ne pouvait combattre, qui devait fournir elle-même ses preuves d'apparence, et d'après laquelle le peuple vaincu était par sa nature violent et fourbe. Ce genre de calomnie, qui servait d'arme dans nos querelles intérieures, a rendu l'histoire d'Allemagne, en ces dernières années, illisible pour presque tous, comme par un effet de brouillard que même les plus prudents n'arrivaient pas à percer tout à fait.

La misère, le chômage, l'enrôlement, la résurrection de l'ancienne Ligue de Vertu, l'inefficacité d'une démocratie mal enracinée, le sursaut du sérieux et de l'honneur dans une civilisation à surface frivole, tout cela était à prévoir, et s'expliquait bien aisément par les motifs les plus honorables. Mais tout fut lu à l'envers, par la force d'un préjugé que presque personne n'a chez nous, mais que de vieux comédiens exprimaient avec obstination, avec fureur, presque avec bonheur. Tout fut réputé per-

fide; et les effets naturels de la défaite et de la misère prirent des contours monstrueux. Vainement les clairvoyants faisaient remarquer que l'ancienne tyrannie des millitaires et des féodaux était bien loin de revenir; que la poussée populaire avait tous les caractères d'une révolution de l'ordre moral; et que même les excès, comme la persécution dont les Juifs étaient les victimes, indiquaient clairement la rupture avec l'ordre d'autrefois, où le redoutable système militaire s'accordait si bien avec un système ploutocratique non moins menaçant, non moins écrasant. Ce peuple se renouvelait donc par le malheur. Il fallait le prendre sincère, sérieux, enthousiaste, mystique, comme il fut toujours, et comprendre que même ses erreurs laissaient voir un visage nouveau, un essai étonnant, un autre ordre des valeurs, un reclassement, des idées neuves sur la propriété et sur le travail, tout cela mêlé, tout cela combattu par les anciens pouvoirs, peut-être vainement.

On pouvait espérer quelque chose de neuf; on l'a, en cette déclaration de paix, la plus éclatante qu'on ait jamais entendue[1]. Mais, que voyons-nous ? Cette pensée inédite est aussitôt réfutée, aussitôt rejetée comme une mystification énorme, d'après la vieille imagerie des collégiens qui suivaient Déroulède. Je sais que, par bonheur, nos hommes d'État d'aujourd'hui et de demain ont de meilleurs instruments intellectuels pour observer la nouvelle politique. Mais je déplore que tant d'amateurs, qui ne sont point sots, aient ramassé au bric-à-brac les vieilles lunettes, et s'en servent encore.

11 novembre 1933.

588

« Fils, dit le père, tu fais bien d'apprendre l'histoire, afin de ne pas être étranger à ce qu'on dit. Mais je veux que tu ne croies pas trop ce qu'on raconte des projets des rois et des querelles des peuples. Le peuple, c'est moi, ta mère, ta grand-mère, tes petits frères et tes petites sœurs, cette ferme où tout le monde travaille selon sa force; autour de nous il y a d'autres familles, d'autres maisons,

d'autres fermes, des villes, des fabriques. Travailler, échanger, soigner les vieux, élever les jeunes, c'est toute la vie de n'importe quel peuple. Cela tu le sais. Mais tu ne peux pas savoir encore pourquoi ceux qui parlent au nom des peuples parlent presque toujours mal. Ce sont des hommes riches et instruits; je ne les envie pas, et j'espère que tu ne les envieras pas non plus. Mais enfin il faut voir ce qui est. Ils vivent facilement, ils voyagent, ils font conversation avec leurs pareils. Ils sont trop loin des travaux; tout au plus ils les commandent; aucun d'eux ne les fait. Ce n'est pas du tout comme le maître maçon, le patron menuisier ou le fermier, qui travaillent autant et plus que ceux qu'ils emploient; ceux-là, ce qu'ils ordonnent, eux-mêmes aussi le font. Les hauts dirigeants ne font qu'ordonner. Cette facilité les rend souvent plus légers et plus frivoles que tu ne peux imaginer. Le plus fameux de nos hommes d'État était un joueur qui perdait en quelques nuits la valeur de vingt fermes comme celle-ci; c'est qu'il s'ennuyait. Selon mon opinion les politiques sont plus ou moins des joueurs. Il n'en peut être autrement. Cependant notre bien et notre vie dépendent d'eux. Quel remède ? Ne pas croire ce qu'ils disent; ne pas croire ce qu'on dit d'eux.

« Je ne sais si tu seras appelé au jeu de la guerre. J'espère que non. Mais si cela arrive, tu seras joueur aussi; tu te passionneras à ce jeu comme au jeu de barres, car tu n'es ni mou ni poltron. Cela peut durer toujours; et tous ces maux viennent de trop croire; absolument comme les procès viennent de trop croire les avoués et les avocats, qui en vivent. Les hommes d'État, qu'on les nomme rois, présidents ou ministres, sont nos avoués et nos avocats. Faire durer les querelles entre peuples, en inventer, s'allier à celui-ci pour gagner sur celui-là, c'est toute leur vie; et c'est nous qui payons. Il n'y a qu'à ne pas croire. Le fermier de l'Étang, que tu connais, a eu la bonne chance de trouver à ses débuts un sage avocat qui lui a dit : " Ne plaidez jamais; arrangez-vous; quand vous y perdriez quelque chose, sûrement vous perdrez moins qu'à plaider. " Nous n'avons eu qu'un homme d'État qui nous ait parlé ainsi; son portrait est là, au-dessus de la cheminée; il s'appelait Briand; nos paysans l'ont surnommé le Père de la Paix. Il est mort. Ne compte pas qu'il s'en trouvera un autre pour gâter ainsi son propre

métier. Donc méfie-toi de l'histoire; méfie-toi des historiens d'hier et d'aujourd'hui. Paysan ne croit guère; mais il croit encore bien trop.

« Il faut croire, mon fils, il faut croire à une autre histoire, que tu connais, qui est la vraie histoire. Celui qui a inventé la charrue a été utile à tous les hommes de toutes les nations; son nom est oublié; mais il y en a d'autres, dont tu sais mieux les noms que moi, qui ont passé leur vie à chercher, et souvent sans secours, des choses utiles à tout homme; l'un invente un métier à tisser, l'autre une moissonneuse, l'autre un engrais, l'autre un remède au choléra, à la peste, aux campagnols, aux maladies de la vigne; d'autres ont inventé quelque sagesse, quelque doctrine sur le monde ou sur l'homme. On honore ces grands hommes sur toute la terre; on leur dresse des statues, on conserve leurs écrits, on célèbre l'exemple qu'ils ont laissé. C'est ainsi qu'on fête et qu'on fêtera en tous pays Gœthe, Hugo, Shakespeare, Edison, Darwin, Pasteur, Einstein et bien d'autres généreux esprits. On te dit quelquefois que l'Humanité sera; mais bien mieux elle est; elle est formée de tous ces Grands Hommes et de la multitude de ceux qui les honorent. Les empires sont tombés, après bien des maux; mais les Bienfaiteurs restent. En vivant et en pensant d'après eux, tu ne risques rien. Tu as avec toi l'opinion des hommes de tous pays et de tous climats; tu es un homme, et non une bête méchante entre peur et colère. »

18 novembre 1933.

589

Jean-Jacques Rousseau dit, dans ses *Rêveries,* qu'il n'a jamais bien joui de la joie des autres quand il ne les voyait point joyeux. Les savoir joyeux c'était autre chose, et bien plus faible. « En sorte, conclut-il, que c'est plutôt par sensation que par sentiment que je prends part au bonheur de mes semblables. » Ici comme en toute question, l'auteur de l'*Émile* nous remet au point de naïveté et de racine. Je dirais plutôt émotion que sensation, mais il n'importe guère. Et la découverte qu'il faut toujours refaire, c'est que les émotions se communiquent directe-

ment par les signes, et non pas parce que nous comprenons les signes, mais simplement parce que nous les percevons. D'où je comprends que tout homme ait un grand pouvoir sur ses semblables, quand ce ne serait que de les faire grimacer selon lui. Tous les signes troublent; tous les mouvements troublent. Et souvent vous vous étonnez que l'autre soit en défense contre vos arguments, alors qu'il est en défense contre vos sourcils. Une affaire peut manquer par un rayon de soleil qui vous fait cligner; car, au lieu d'examiner l'affaire, l'autre se demande : « Pourquoi cligne-t-il ? » Et le pis est que, clignant lui-même, il a le sentiment d'un homme qui voit mal.

J'observais hier un chien qui me faisait des politesses; il marquait le contentement comme font tous les chiens; mais, à chaque geste de moi, les signes de la peur couraient depuis les oreilles tout le long de son dos, ce qui lui donnait aussitôt une allure de loup. Ce chien me parut mal élevé, et je ris aussitôt de ce jugement. Toutefois cette image m'est restée, et m'a éclairé certains mouvements humains, bien plus dissimulés, mais aussi bien plus sensibles à moi; car j'imite bien plus naturellement un homme qu'un chien. Les signes ondulant sur l'homme comme sur une peau de cheval, et même comme sur les blés au vent, ces signes traversent les pensées et les infléchissent; le chemin de penser devient soudainement difficile; je me trouve moins assuré de lui et de moi. On se demande souvent ce que c'est que ne pas plaire; souvent c'est inquiéter par des signes involontaires ou volontaires à demi. C'est pourquoi il n'est pas bon de faire de grands gestes, et surtout explosifs. Et telle est la première gymnastique, qui doit nous apprendre à tenir nos mains tranquilles; les jeux de mains ont donné un proverbe dont il faut suivre le sens. C'est une partie importante de l'art de l'acteur que de savoir préparer le geste, et de passer d'une attitude à l'autre, ou d'un côté de la scène à l'autre, par une sorte de danse; et cela est bon à voir et à admirer, car on l'imite.

Les gestes du visage, si l'on peut dire ainsi, sont plus malaisés à surveiller. Mais ils sont aussi l'objet d'une attention passionnée. C'est pourquoi il est de politesse de ne pas regarder fixement au visage. Mais il reste une grande ruse, et un regard de côté qui ne laisse rien perdre. D'où les négociations sont souvent empêchées; et j'ai

conseillé plus d'une fois, si l'on veut persuader quelqu'un, de regarder tout en parlant quelque spectacle qui retienne les deux, comme tableaux, chiens, ou chats. On gagne toujours à ne pas deviner des pensées qui ne sont pas des pensées. Nul ne peut[a] suivre avec attention les discours d'un homme qui a un tic; car on attend l'étrange grimace; on ne pense qu'à cela. Ce n'est que l'image grossie d'un homme qui, sans y penser, plisse le front, fait rouler ses yeux, mâche ses paroles, et rit aux anges sans qu'on puisse deviner pourquoi. Même les signes de bienveillance hors de propos détournent. La seule succession des signes selon un rythme trop rapide suffit pour occuper. On déchiffre comme on peut ces messages qui n'ont point de sens, et l'on se dit, souvent bien injustement : « Ses discours n'ont point de sens. »

Une bonne discipline est d'apprendre à bien lire à haute voix. On s'accoutume alors à ne rien précipiter et à rabattre les détails, surtout si l'on lit de beaux vers. Il y a de la cérémonie dans la lecture. Je me souviens d'un acteur un peu intempérant qui récitait un poème de Hugo en s'appuyant sur un piano; il remuait le piano; cela faisait rire. On peut faire rire; c'est un autre art; mais faire rire sans le vouloir est une faute de grande conséquence, comme de faire peur sans le vouloir. Si vous ne savez prendre un enfant sans le faire crier, c'est signe que vous avez, sans le vouloir, quelque son de voix mal tempéré, ou quelque regard terrible à votre insu. Il faut surveiller de près ce télégraphe qui marche sans votre permission. En supposant qu'un homme d'importance est aussi farouche qu'un enfant, on ne se trompe pas une fois sur dix, et l'erreur est sans suites fâcheuses; au lieu que l'autre erreur, d'attaquer l'homme comme un bastion, est toujours fort dangereuse. Sous le nom d'attaque je comprends aussi l'attention qui observe militairement; on y perd toujours plus qu'on n'y gagne; et le mieux serait d'arriver à ne pas voir celui à qui l'on parle. J'ai cru remarquer que les bons négociateurs s'asseoient plus volontiers à côté qu'en face. Et les interlocuteurs sont souvent plus à l'aise s'ils regardent ensemble les mêmes choses tout en devisant. Manière d'être discret. Traitez donc une affaire devant un tableau de maître, si vous pouvez.

Novembre 1933.

590

J'ai étudié la physique à ma manière; non pas toute, il s'en faut; mais les parties que je sais, je les sais bien. Chose digne de remarque, ce n'est pas tant l'expérience qui m'a instruit, proposition qui semblera absurde, et que je voudrais expliquer une fois de plus.

Il est bien entendu que c'est l'expérience qui pose la question. Je vois des hommes qui se servent de poulies, et les poulies composées, qui forment le moufle, produisent des effets étonnants. Si je n'ai pas une connaissance exacte de ces divers appareils, je n'y comprendrai jamais rien; il faut que j'observe, que je manie, que j'essaie, que je monte et démonte, sans quoi je ne saurais pas où je dois appliquer mon attention. Toutefois, quand je serais tout à fait familier avec ces machines à tirer et à lever, je ne sais encore rien. Et même, si j'y applique la célèbre méthode de mesure expérimentale, il me semble que je renonce à savoir. Par exemple dans le moufle vous levez une charge par un effet beaucoup moindre qu'avec la poulie fixe, mais aussi, pour lever d'un mètre, vous tirez bien plus d'un mètre de corde. Allez-vous mesurer ce bout de corde quand il est si facile de comprendre l'effet des enroulements combinés ? Mais, si facile que ce soit, on ne le comprendra pas bien si on ne commence par considérer une seule poulie mobile, qui porte la charge à son crochet, et que vous faites monter en tirant sur un des bouts d'une corde dont l'autre bout est fixe. La corde qui élève la charge se raccourcissant sur ses deux brins, il est clair qu'il faut tirer deux mètres de corde pour élever le fardeau d'un mètre. Et vouloir constater ici au lieu de comprendre, c'est ce que j'appelle tricher. Cela reviendrait à dire que le moufle a en effet ces paradoxales propriétés comme le papier a la propriété de brûler, et l'arsenic d'empoisonner. Cette science purement praticienne est déshonorante si l'on peut mieux. Les cas où l'on peut mieux conviennent pour former l'esprit, et d'abord pour l'éveiller à lui même.

Le moufle n'est pas encore tout expliqué; la poulie non plus. La roue a quelque chose d'obscur et de magique.

La poulie est une très bonne occasion de retrouver dans la roue le levier et la balance. Suspendre un bâton par le milieu, et élever la charge qui est à un bout en appuyant sur l'autre bout, c'est bien une poulie, mais poulie d'un petit moment. Soulever une charge qui est au milieu du bâton en élevant un des bouts, c'est bien poulie mobile et déjà moufle. Et parce que, dans ce dernier cas, la charge pèse sur les deux bouts, vous voilà sur le point de comprendre comment, en perdant sur le chemin à faire, vous gagnez sur l'effort. Et ce qui importe, dans les exemples de ce genre, c'est que l'on voit apparaître l'ordre et le prix de l'ordre. Démonter le complexe, trouver le simple, partir du simple, et reconstruire, c'est la méthode du vrai savoir.

À vrai dire, cette lente méthode, je ne sais à qui je pourrais bien la proposer. Le Supérieur la méprisera; le Secondaire me fera voir ces effrayants programmes et l'horloge impitoyable. Le Primaire se méfiera de mes raisonnements; mais enfin s'il s'en approche, s'il les essaie, s'il les invente à son tour, que pourrait-il objecter à une méthode lente, qui ne suppose rien, et qui ne laisse rien à croire ? Par cette condition excellente d'avoir à instruire des ignorants et des esprits dormants, on arrivera à enseigner très bien, et, je le parie, à s'instruire soi-même comme il faut. J'ai souvent pensé que les esprits ailés, qui vont toujours trop vite pour le commun, vont trop vite aussi pour eux-mêmes, et donnent trop à la fonction de croire. Il le faut bien, si l'on veut gagner sur le voisin. Mais je crois bien que l'élite galopante a perdu quelque chose en route, et tout simplement le savoir vrai, celui qui forme des esprits vigoureux et résistants. Comme nous vivons de pain et de vin, choses très anciennes, ainsi nous devons nourrir notre esprit de vérités tout à fait communes, non pas en vue d'étonner les autres, mais plutôt afin de nous mettre en garde contre tous les genres de charlatans, qui en effet ont plus de vitesse que de jugement. Et je soupçonne que la méthode primaire serait excellente pour tous, et même le sera, par son ambition propre, qui est de sauver aussi les esprits lents. Tous y gagneront. L'École unique signifie plus d'une chose.

16 décembre 1933.

591

L'inégalité qui résulte de la loterie est évidemment la plus étrangère à la justice, et c'est pourtant la mieux supportée. C'est peut-être que l'injustice ne s'y trouve pas non plus, car toutes les chances sont égales; et le public se plaît à suivre les démarches de cette Fortune, cette fois parfaitement aveugle. Tout est clair, tout est mécanique. Tout est poussé et secoué comme les choses poussent et secouent; rien n'est voulu, si ce n'est cette totale impuissance d'une volonté quelconque. L'homme est alors délivré de mérite ou de démérite, notions qui font fermenter une discussion sans fin. Ce qui rend insupportables les fortunes prétendues bien gagnées, c'est qu'on doute toujours du mérite. Et communément on appelle vol l'art de gagner sur les marchés. Par exemple les opérations d'un avare sont méprisées; on juge odieuses des pensées qui ont toutes pour objet de dépouiller le voisin; on y trouve une ruse continuée qui exclut l'amitié; on compose une fortune d'une masse d'infortunes; on compare la sortie des ateliers à la sortie d'un bal de riches; on se dit : « Ceci nourrit cela. » On s'irrite de voir que les travaux les plus nécessaires et les plus pénibles sont, très injustement, les plus mal payés. On dénonce cet autre travail, le mieux payé de tous, et qui consiste à exploiter le travail d'autrui. On essaie de concevoir un système de répartition qui égalise tout; ce système on le nomme socialisme, mais ce n'est qu'un système d'assurances mutuelles; et c'est tout le contraire de la loterie.

Par la loterie, on change l'égalité en inégalité. On fait une ou deux montagnes exprès dans une grande plaine. Tous contribuent à élever une fortune ou deux. Qui sera millionnaire ? Le hasard en décidera. C'est dire qu'on provoque un ou deux accidents, tout à fait indépendants des mérites, et qui feront un ou deux riches aux acclamations de tous. Par l'assurance, on fait exactement le contraire; on élimine l'accident; l'accident malheureux est supporté par tous quoiqu'il ne tombe que sur un. Ma maison brûle; c'est comme si toutes les

maisons brûlaient un peu. L'accident heureux profite à tous. Je m'enrichis. Aussitôt de mille manières on tire sur moi; on me charge des dépenses communes. Ou bien, plus simplement, il n'y a plus que la communauté qui puisse s'enrichir; tous les citoyens sont des fonctionnaires qui reçoivent un même traitement par tête, quel que soit leur travail. Ainsi ils n'ont plus rien à craindre ni à espérer, quant à la pauvreté ou à la richesse. Ces mots n'ont plus de sens. Chacun se trouve assuré contre la chance, bonne ou mauvaise. Ce système mérite bien d'être approuvé par la partie sage de chacun; mais il n'est pas aimé; il ne peut l'être.

Le système que l'on nomme capitaliste, grands patrons, grands conseils, coordination, et le reste, aurait dû amener à maturité un socialisme dont les prolétaires éminents n'auraient qu'à saisir les commandes; car rien n'est plus raisonnable que l'intérêt, et rien n'est plus prudent qu'un avare. En réalité cette admirable organisation est devenue folle par le jeu. Personne, ou presque, dans les grands patrons et dans les grands banquiers, n'a cherché la sécurité, l'adaptation aux besoins, l'assurance réelle. Tout au contraire ils ont changé cet immense magasin en un bureau de loterie. On finit maintenant par apercevoir que ce qui a démoli le capitalisme ce n'est pas un vice inhérent au système, mais seulement la fureur de jouer, l'emportement de risquer pour gagner une grosse partie, c'est-à-dire une méthode très peu raisonnable, et au surplus contraire aux lois et à la probité; mais tout le monde jouait, par un accord tacite. D'où les sociétés creuses, les valeurs gonflées, les richesses imaginaires, la production démesurée, enfin tout ce qu'il fallait pour transformer en une immense loterie le très sage mécanisme du commerce, de l'industrie et de la banque. Et c'est pourquoi l'état actuel ressemble si peu à ce qu'un socialiste pourrait souhaiter. Chacun sent que, chose étrange, il faudrait revenir à la propriété individuelle, mesurée à la dimension de l'homme, pour restaurer la production, l'échange, et même la monnaie. C'est que la fièvre du jeu saisit presque tous ceux qui ont l'occasion de jouer. Le jeu, quelle qu'en soit la nature, roulette, spéculation boursière, ou loterie, a toujours pour effet d'ôter de la richesse le poids réel, fait de travaux et de produits, et de la réduire à des signes de convention,

comme sont les jetons. Peut-être est-ce une loi de nature que des richesses ainsi gagnées représentent seulement un pouvoir de dépenser, qui se dissipe en s'exerçant; au lieu que la véritable idée d'une richesse est représentée par un champ défriché qui est un pouvoir de produire inépuisable; chose de tout temps respectée et désirée, non pas comme le moyen de vivre sans travailler, mais comme moyen de travail au contraire. Par ces rustiques conditions, l'échange garde tout son sens, car il pèse et frotte contre terre. Peut-être le gain à la loterie est-il l'impossible enrichissement, de même que le paiement sans contre-partie est l'impossible paiement. Mais les signes donnent de fortes et agréables illusions.

16 décembre 1933.

1934

592

On peut défaire n'importe quel bonheur par la mauvaise volonté. C'est ainsi qu'un préjugé défavorable, concernant un livre, un spectacle, une excursion, leur rendra difficile la tâche de nous plaire. L'ennui est une sorte de jugement d'avance, qui défie tous les amusements. Remarquez que les plaisirs n'ont guère de prise sur nous si nous ne nous disposons pas à les goûter. Même dans les plaisirs de la table, qui doivent peu à l'esprit, il faut pourtant apporter une attention bienveillante. Encore bien plus évidemment, quand il s'agit des plaisirs de l'esprit, il faut vouloir les conquérir, et il serait vain de les attendre. Nul ne dira au jeu d'échecs : « Amuse-moi. » C'est par une volonté suivie, exercée, entraînée, que l'on fera son plaisir. Même jouer aux cartes suppose la volonté de s'y plaire. En sorte qu'on pourrait dire que rien au monde ne plaît de soi. Il faut prendre beaucoup de peine pour se plaire à la géométrie, au dessin, à la musique. Et cette liaison de la peine au plaisir se voit bien clairement dans les jeux violents. Il est étrange que les coureurs, lutteurs et boxeurs trouvent du plaisir à toute cette peine qu'ils se donnent; et cela est pourtant hors de doute. Si l'on réfléchit assez sur ce paradoxe de l'homme, on ne se représentera nullement l'homme heureux comme celui à qui tous les bonheurs sont apportés; mais au contraire on le pensera debout, en action et en conquête, et faisant bonheur d'une puissance exercée. En ce sens, ceux qui traitent du bonheur n'ont pas tort de mépriser le plaisir, qui en effet bien promptement rassasie et

dégoûte, s'il n'est relevé par une vue supérieure de l'esprit. Je dis le même plaisir; et, par exemple un bon repas est beaucoup relevé par les joies de l'amitié. Cet exemple en fera comprendre d'autres, bien plus importants, mais qui ne se prêtent point à une analyse publique. Je conclus que les plaisirs ont grand besoin de bonheur.

Le bonheur en revanche semble n'avoir pas tant besoin de plaisirs, car il les fait et les compose de n'importe quels matériaux. Les collectionneurs, que chacun a occasion d'observer, peuvent donner là-dessus d'utiles leçons. Car c'est par la formation et l'orientation volontaire de leur jugement qu'ils arrivent à créer de nouvelles valeurs et à découvrir, si l'on peut dire, de nouvelles sources de bonheur. Et leur exemple prouve bien qu'il y a au monde et sous nos mains une foule d'objets qui nous donneraient du bonheur peut-être, si nous avions le courage de vouloir nos plaisirs, au lieu de seulement les désirer.

Ceux qui m'ont enseigné les notions d'optimisme et de pessimisme s'y sont très mal pris; il leur semblait qu'il fallait faire le compte des biens et des maux comme on pèse du sucre et de la cannelle. Un des traits de notre époque, si je la comprends bien, sera de passer un trait d'encre sur ce genre d'arithmétique. Il suffit de remarquer que le plus petit mal trouble le repos du Sybarite, que l'ennui peut gâter tous les biens, et que la simple possibilité du malheur pour l'instant suivant est une pensée torturante si on ne la surmonte. Il n'y a pas d'arithmétique ni de raison qui puissent nous guérir d'avoir peur en chemin de fer, ou de voir des microbes partout. Ainsi l'esprit fera notre malheur s'il s'abandonne; le mal de penser et de prévoir est sans remède, comme tant de mélancoliques l'ont dit et écrit, et le pessimisme est vrai de soi, même dans la bonne fortune. Ce genre de pensée est très tonique, comme sont les amers, et change complètement la question. Il s'agit de surmonter la crainte et l'inquiétude, de vouloir être tranquille et heureux dans le train qui roule, ou dans une maison qui, à la rigueur, peut s'écrouler; il s'agit de se défendre contre ses propres pensées, et notamment contre le pessimisme lui-même, qui compte parmi les pires maux. Descartes conseillait d'écarter les pensées tristes, attendu, disait-il, qu'elles sont mauvaises pour la santé, et contraires au succès de

toutes les affaires. Idée immense, et qui n'a pas été encore mesurée; car, par une sorte de préjugé littéraire, nous estimons trop les tristes. Cela revient à se prescrire à soi-même le sentiment de la sécurité, et l'humeur joyeuse. Et cette sagesse est pratiquée par une foule d'hommes qui ne réfléchissent guère; c'est la vie même qui les y porte. Le difficile, comme Montaigne l'a remarqué, c'est de ne pas s'attrister par la sagesse même; et le principal, sur ce sujet-ci, est de n'avoir point le préjugé du XIX^e^ siècle, qui fut un siècle triste, c'est à savoir que l'homme ne peut rien sur ses propres pensées. Il n'est que d'essayer pour être assuré du contraire; et, si l'on veut encore être soutenu de doctrine, on n'a qu'à se procurer les célèbres lettres de Descartes à la princesse Élisabeth, où l'on verra comment l'homme tire secours de sa propre volonté et de ses propres pensées. J'ai voulu seulement faire entendre, en ce peu de lignes, qu'il n'y a de bonheur possible pour personne sans le soutien du courage.

Janvier 1934.

593

Toute connaissance est d'expérience. Entendez que celui qui voudrait ne consulter que son esprit et fermer tous ses sens ne pourrait rien penser du tout; encore moins trouverait-il, dans cette méditation seulement intérieure, quelque vérité concernant le monde. Et même, à bien regarder, il n'apprendrait même pas à se connaître soi. On trouvera cette doctrine dans les œuvres de l'illustre Kant, qui sont à mes yeux un bréviaire de la philosophie des temps nouveaux. Certes depuis un siècle les penseurs de la Révolution, qui furent des penseurs pressés, ont tenté de se couper de la philosophie. C'est qu'ils craignaient les huées anticléricales; et ce genre d'acclamation n'est pas agréable en effet pour un ami de la justice. Disons aussi que le parti de gauche ne s'est pas fatigué à penser. J'estime que cela doit prendre fin. Toute grandeur d'enquête, de critique, de réflexion, doit revenir au peuple, à l'égalité, à la paix.

Pour commencer donc par le commencement, dans la

masse de nos connaissances, qui n'eſt autre que la masse de nos expériences, il faut pourtant diſtinguer celles qui se fondent sur la conſtatation selon les règles, c'eſt-à-dire avec mesures, répétitions, témoins, épreuves et contre-épreuves, et celles que l'on peut prouver ou démontrer à la manière du géomètre. Je prendrai même un cas plus simple que la géométrie, l'arithmétique, je dis celle des enfants, celle de tous, afin que la réflexion sur la preuve ne soit pas troublée par la difficulté même de la preuve. Si j'ai à savoir combien il y a de boules de pain dans un sac, je les compterai et les ferai compter encore par quelqu'un d'autre; je prendrai toutes précautions pour que la même boule ne soit pas comptée deux fois; je rangerai les boules selon certaines figures, afin de parvenir à une révision inſtantanée ou presque; et pour finir je dresserai acte de cette conſtatation, si la chose en vaut la peine. Voilà comment l'on conſtate; et assurément il faut se livrer alors à la chose, et se mettre en état seulement de la bien percevoir et de la bien retenir. La méthode de raisonner et deviner serait tout à fait ridicule. Y aller voir, c'eſt toute la précaution. Et cette méthode d'expérience, nous ne serons jamais assez persuadés qu'elle eſt la seule qui puisse nous donner des connaissances concernant le monde. Je vois tant de gens qui conjecturent d'après ce qu'ils désirent, ou qui croient le voisin, l'imprimé, et choses semblables.

Je suppose donc que j'aie compté les boules, et que j'en aie trouvé treize. Treize eſt un nombre remarqué et remarquable; il n'eſt divisible par aucun autre; et il se trouve placé à côté de douze, qui l'eſt au contraire par deux, trois, quatre et six. Il suffit d'ajouter un à douze pour changer un de ces individus en l'autre. Si je remonte de nombre en nombre jusqu'à un, et si je redescends, je parcours toujours une même suite; je rencontre toujours en même place les mêmes individus, comme quatre, cinq, neuf; j'arrive à les mieux reconnaître, et à les composer de toutes les façons. J'arrive à me prouver à moi-même, de la façon la plus satisfaisante, que deux et deux font quatre; et c'eſt bien quelque chose à prouver, car deux et deux ne sont point la définition de quatre; quatre c'eſt trois plus un. Or, en toutes ces connaissances, qui sont marquées d'évidence et de nécessité, je m'inſtruis bien par l'expérience; et toutefois je me sens garanti contre

toute expérience ultérieure. C'est ce qui me permettra de nommer logique réelle cette suite de connaissances.

Maintenant si vous haussez les épaules, si vous faites comparaître Poincaré et Langevin, et qui encore ? à seule fin de prouver que les droits de l'expérience sont au contraire toujours réservés, alors j'abats mon jeu, dussé-je faire grincer toutes sortes de dents. (Car les tyrans de liberté, je ne les aime point plus que les autres.) Et je dis que non; que la question de savoir si je trouverai toujours après douze son compagnon treize n'est pas une question qui dépende d'une expérience possible. Je dis que c'est réglé, et que, quand je sais bien une chose comme celle-là, je la sais pour toujours. Non; même d'Amérique on ne câblera point qu'on a trouvé par l'expérience un nombre entier entre douze et treize; et même de Russie soviétique on n'annoncera pas qu'en vertu de mesures plus exactes on a appris que deux et deux ne faisaient pas exactement quatre. Dès qu'un tel genre de connaissance est possible, il est d'honnêteté d'en faire l'inventaire, et cela mène loin.

Cela mène notamment à ceci, qu'il y a des règles de bien penser indépendantes de toute expérience, c'est-à-dire applicables à toute l'expérience possible. Et en effet ces remarques ramènent toute la philosophie, que la physique prétendait renvoyer aux musées ethnographiques. Et j'ajoute, toujours en suivant Kant, que la justice, alors, prend figure d'idée, ce qui dégoûte des empiriques arrangements, et, pour tout dire, de la force. Car la force est d'expérience; mais j'ose dire alors : « Qu'est-ce que cela prouve ? »

3 février 1934.

594

L'enragé mouvement contre la République n'a jamais cessé et ne cessera jamais. Cette maison de verre, où nous voulons faire vivre généraux, directeurs et ministres leur donne à tous une sorte de vertige, ou peut-être un affolement de pudeur, comme à des gens qui s'aperçoivent qu'ils sont nus. Les accusés, les accusateurs, et

jusqu'aux purs d'entre les purs, tous sont d'accord pour appeler un autre régime, qui mettra fin au scandale, en éteignant un peu cette lumière. Un pouvoir fort, cela signifie deux choses, un pouvoir qui châtie, et un pouvoir qui couvre. Je ne crois pas qu'il se trouve, dans ces amis du pouvoir fort, beaucoup de rusés coquins; un honnête homme peut s'effrayer à la fois d'avoir été dupe et d'être soupçonné; c'est une manière connue des voleurs de crier au voleur et d'accuser sur la moindre apparence. Les anciens pouvoirs excellaient dans l'art de projeter la lumière exactement où ils voulaient. Le coquin était pendu; mais les fils étaient coupés entre le coquin et les complices seulement imprudents. Du même coup les honnêtes gens étaient rassurés; je parle des pouvoirs petits et grands, qui craignent l'envie, la calomnie, la honte. Ces bons serviteurs, dont il y a toujours quantité, n'aiment point tant la liberté, qu'ils ont sacrifiée à l'amour de servir, que la sécurité de leur honneur. Ce grand cri de l'honnêteté timide se confond avec le cri des voleurs. Les voleurs sont très attentifs à faire durer cette confusion. Tout ce qui environne le pouvoir aime le secret.

Le citoyen, celui que je veux appeler le réclamant, n'aime pas le secret dans les affaires de l'État; mais il ne croit pas aisément qu'on lui montre jamais tout. Il a le sentiment que la lumière crue brouille tout et efface les différences du coupable à l'imprudent, de l'imprudent à l'insouciant. Quelquefois il soupçonne qu'il y a un excès de la République qui rend impossible toute République. Quand on voit les pouvoirs se sauver à toutes jambes à la seule vue de leurs propres ombres, on se sent pris de pitié pour nos maîtres infortunés. Il descend des pouvoirs une lamentation vers le peuple; et convenons que le peuple peut bien finir par se boucher les oreilles. Car la politique du citoyen est une précaution de défense, à laquelle il ne peut donner qu'une petite partie de son temps. Le jour où on lui remettra le soin d'enquêter et de juger, il saura ce que cela veut dire, et renoncera à cette liberté impossible qui réclame tout son temps et toutes ses pensées. Comme les ministres se démettent, ainsi quelque jour les citoyens se démettent. C'est dans ce court moment que le pouvoir absolu est aimé; dans la suite il se passe d'être aimé.

Comment donc vivre dans un régime du contrôle

sans effrayer les pouvoirs ? Telle est la question; car j'aperçois une panique des pouvoirs. Il faudrait là-haut des esprits forts qui marquent énergiquement la limite entre le délit prouvé et punissable et le simple soupçon. Les ennemis du régime sentent bien qu'il peut périr par un besoin inhumain de vertu; c'est pourquoi ils éclaboussent sans mesure. Contre quoi je dis qu'il faut des esprits forts, c'est-à-dire qui ne croient point, et qui n'aient pas non plus à décroire. Un esprit faible croit que les escrocs ont des visages d'escrocs et une réputation d'escrocs. Un esprit fort sait bien, au contraire, qu'on ne peut être escroc sans les manières, le visage et la réputation de l'honnête homme. Il ne faut point s'ébahir d'être trompé; il faut s'attendre à être trompé. Qui met la main sur son cœur et invoque l'intérêt général, je le soupçonne de penser à lui, à sa bourse, à son ambition, ou bien à ma bourse pour me la prendre. L'honnête homme n'est pas ainsi; il ne fait point son propre éloge. Un esprit fort ne se laissera jamais étonner par une ambassade de millions, ni par une ambassade de vertu; mais dans tous les cas il appliquera le principe de l'égalité, qui est le plus efficace dans les Républiques. Voir toujours l'homme nu, sans plaques ni cordons; accorder à tous, même aux riches, un capital égal de confiance et de défiance; ne pas même voir les apparences, et traiter exactement du même ton l'homme aux millions et le balayeur. Ce genre d'esprit est peut-être uniquement de chez nous, mais il est fort chez nous. Essayez de votre prestige sur un de nos paysans, vous reviendrez penaud. Il faut donc que nos gouvernants s'en tiennent à cet esprit de simplicité et de rusticité; il faut qu'ils ne s'en laissent pas dépouiller par l'habilleur, ni par l'habilleuse.

24 février 1934.

595

Ma grande objection à l'argent, c'est que l'argent est bête. Ne regardez point par là, ou bien vous perdrez l'esprit. La jeunesse, telle que je la vois et telle que je l'entends, a certainement juré de n'être pas bête; et sa-

chez bien que n'être pas bête est une affaire de volonté. Je ne sais qui a sur ce sujet brouillé les cartes, distinguant dans les hommes ceux qui sont doués et ceux qui ne le sont pas. Dans le fait il s'agit de choisir entre l'esprit et la puissance; et toute puissance ayant besoin d'argent, il s'agit de choisir entre l'esprit et l'argent. Un homme de coupons et d'affaires se condamne à n'avoir que des opinions sur lesquelles il gagne; c'est dire qu'il attelle son esprit à sa fortune. Honneur, au contraire, en tous pays, à n'importe quel artisan ou artiste ou jugeur qui jamais n'hésitera entre le profit d'argent et le travail bien fait. Il y a assez grand nombre de ceux-là pour que l'esprit de pauvreté soit enfin roi.

Un vieil ami à moi, qui m'a beaucoup appris, que j'ai admiré, que je n'ai pas imité, était royaliste, bonapartiste, boulangiste, selon l'occasion, me montrant toujours, au sommet des choses humaines, la frivolité, le luxe, le brillant, comme les seules choses qui méritent qu'on les loue et qu'on les serve. Il savait bien ce qu'il voulait, et il le disait; mais il avait eu aussi la précieuse chance de ne pas réussir, ce qui fit qu'il resta grand liseur et bon raisonneur. Depuis, dans nos générations et dans celles qui suivirent, j'en ai vu un bon nombre qui ont pris à un moment le chemin du foie gras et de la salle de bains; les uns volontairement, les autres par un hasard qu'ils n'ont pas repoussé. De toute façon je les ai vus décapités, parlant du ventre, et disant et écrivant alors ce qu'on pouvait attendre d'un ventre. Or, regardant ces vivantes terrines cachetées, et l'esprit qu'elles promènent dans le monde où l'on mange, je les ai trouvées trop punies. Aucun homme n'est heureux de soi que par pauvreté et liberté, qui vont ensemble. Et, parce que chacun souhaite que la politique autour de lui ressemble à sa propre et intime politique, l'homme libre ne jugera pas mal d'un ministère d'après une suffisante proportion d'étranges pardessus et de pantalons aux genoux gonflés. Cette négligence est déjà noblesse à nos yeux.

Cette sorte de jugement illumine en éclair la bataille qui se livre entre l'esprit et l'argent. Cette bataille est plus belle qu'on ne dit. Car il semble quelquefois que l'esprit soit tout simplement battu; mais c'est bien autre chose; l'esprit n'a jamais cessé d'assener son mépris

sur des sacs d'écus qui, au contraire, seraient volontiers polis et protecteurs des lettres. Et je n'ai point remarqué que l'argent demande jamais respect; bien plutôt il demande indulgence, et bien vainement. Si donc quelqu'un se sent gouverné par l'argent, qu'il ne cherche pas loin de lui-même; il remarquera que c'est lui qui, de ses propres mains, tient le bout de la chaîne; c'est qu'il aime l'argent. Alors, oui, tout est perdu pour la liberté, pour la justice, pour la paix; non pas que Monseigneur l'Argent soit plus qu'un autre injuste ou méchant; mais c'est que Monseigneur l'Argent est bête. Laissez-le faire, il se détrône lui-même.

Corrompre, ce n'est qu'enrichir. Aucune maladie, à mon sens, n'a été et n'est encore aussi grave, que cet enrichissement des serviteurs de l'État, qui a marché de pair avec la multiplication des ingénieurs de plus de cent mille. Cette simple invasion de prospérité a déporté le jugement humain de Solon à Crésus. Nous revenons de là. Et j'avoue que je ne crains pas de nous voir un peu nus. Toute pensée et toute justice vient de pauvreté générale, et non point de richesse générale. Et le premier article d'un socialisme quelconque devrait être : « Tout le monde pauvre », et non pas « Tout le monde riche », comme a fini par dire la Timbale de foie gras, toujours fidèle au socialisme autant qu'elle pouvait, et ce n'était guère.

1er mars 1934.

596

Inquiétude et obsession viennent d'avoir trop d'esprit; c'est le mal humain, même des sots. Il est clair que les animaux n'ont point cette manière de ruminer, qui consiste à penser qu'on pense, et à loucher, pour ainsi dire, en dedans. Au contraire l'homme ne peut s'empêcher de penser, et souvent pour son propre supplice. Un spectacle horrible il le revoit en souvenir; il le repasse en détail; il n'en oublie rien. Ou bien il suppose et imagine le pire, par une sorte de pressentiment qu'il veut croire. Ou bien il se répète quelque mot

qui l'a piqué au vif. Enfin il pense noir. Beaucoup auraient besoin d'un art d'oublier et d'une insouciance étudiée.

Mais l'attention, ainsi appliquée, semble aller contre sa fin. Comment bannir une pensée ? C'est toujours l'avoir. Et la faute commune c'est d'engager la lutte contre une pensée dont on veut se délivrer. On argumente contre soi; on se prouve qu'on ne devrait pas regarder par là; c'est y regarder. Toutes les passions y sont prises. Le théâtre et le roman offrent des exemples de cette délibération qui ne finit point, qui n'avance point. L'insomnie est un cas remarquable de cette pensée qui tourne en cercle. Quelquefois même un rêve désagréable revient dès que l'on s'endort. Le pire effet d'une pensée est de nous faire craindre le sommeil. Sans aller toujours aussi loin, l'humeur nous mène par les mêmes chemins.

Descartes est un des rares qui aient compris que les pensées tristes sont mauvaises pour la santé; c'est que cet homme profond ne voyait point de différence entre la tristesse dans l'âme, et un état où le corps défiant refuse tout échange et toute nourriture. Et comme d'autre côté il sait, par doctrine et expérience, diriger ses pensées, il conte, dans une lettre célèbre, que, par le soin qu'il a pris d'écarter toujours les pensées pénibles, il est arrivé jusqu'à n'avoir plus que des rêves raisonnables[a]. Cette sagesse est haute, belle, et rare. Et même si elle est hors de nos prises, encore vaut-il mieux la contempler comme un modèle, qu'au contraire admirer des hommes sombres et soucieux, qui ont fait malheur de tout. Je dirais en peu de mots, et contre de noirs doctrinaires, que la tristesse n'arrange rien et ne répare rien.

Mais, cela dit, je ne sais pas encore me délivrer d'une pensée. Puis-je penser comme je veux et ne pas penser comme je veux ? Cette question, qui passe pour métaphysique, est en réalité le problème intime de chacun. Car, par exemple, l'offensé voudrait bien pardonner, c'est-à-dire oublier; mais cela ne dépend pas de lui; il trouve même ridicule qu'on puisse croire que cela dépend de lui. Regardez bien; il est offensé et il se juge offensé en ce sens, précisément, qu'il ne peut s'empêcher de penser à l'offense. Quelqu'un lui a enfoncé cette épine; il ne peut ni ne veut oublier l'épine; il en essaie la pointe. Que ce soit ressentiment, remords, ou désespoir, le plus

clair du supplice est que l'on sait qu'on n'y peut rien, et que l'on est, comme on dit, damné à toujours. Dans les très subtiles pensées de n'importe qui, il y a toujours cette pensée supérieure, qui est la connaissance de soi, et qui condamne le soi-même à être toujours soit envieux, soit timide, soit ignorant, soit maladroit, et dans tous les cas malheureux. Cette pensée vient très tôt à l'enfant, et lui est quelquefois très pernicieuse; mais heureusement cet âge oublie sans peine par un simple changement de spectacle. L'homme sérieux, je dirai même vertueux, est celui qui est le plus redoutable à lui-même.

L'optimisme m'apparaît ici comme une règle supérieure. Car il faut vouloir que la vie soit bonne; et d'abord il faut vouloir qu'on puisse le vouloir. Sans ce décret préalable, le malheur va toujours de soi. Car on sait qu'il n'y a pas de situation qu'une inquiète pensée ne puisse gâter. Je veux appeler héroïque cette pensée cartésienne qui ne cesse de sous-entendre en chaque pensée que toute pensée est libre. Ce qu'il y a de beau dans Descartes, c'est qu'il se montre à nous comme un homme pareil aux autres, et occupé à lutter contre le malheur; seulement extrêmement rusé, et voyant de loin les conséquences d'un premier abandon. La folie, à proprement parler, est cet état de nos pensées où nous croyons que nous ne pouvons rien changer à nos pensées. Le moindre éclair de raison revient au contraire à chercher un meilleur arrangement de nos pensées, et d'abord à croire qu'un tel arrangement dépend de nous.

Dès qu'on a la foi, l'expérience répond. Un beau poème récité, lu, ou copié, changera aussitôt le paysage des pensées; oui; mais à condition qu'on se mette à réciter, à lire, à copier, avec assurance; car un tel remède ne vaut rien si l'on croit, en l'essayant, qu'il ne vaut rien. À d'autres esprits, une bonne page de Marc Aurèle ou de Spinoza donnera le même secours; à d'autres un simple problème. Mais attention; il ne faut pas retomber dans un problème forcé, c'est-à-dire qui s'impose; au contraire il faut se donner librement un problème, et l'expérience même de la liberté est ce qui importe ici. Les jeux de combinaisons, surtout les plus frivoles, sont sans doute un très bon remède pour ceux qui pensent noir; car un problème efface l'autre; et aucun problème n'intéresse qu'autant qu'on le veut bien. Le jeu de cartes

vaut beaucoup mieux que le jeu très sérieux des rois, dames et valets qui se joue et rejoue dans la tête ambitieuse.

Mars 1934.

597

La politique de l'avare est clairvoyante et prudente, seulement elle ne voit qu'une chose. La politique du glorieux est tout à fait aveugle; elle ne se connaît que dans la tempête de poitrine, dans l'action, dans les coups donnés et reçus. Or ce glorieux, que je veux bien appeler généreux, est dans tous les cas la dupe de l'avare, qui lui fabrique des armes et des souliers, qui l'envoie mourir, et gagne encore sur la sépulture. Mais du reste cet avare, si habile contre les entraînements du cœur, est crédule et enfant par d'autres côtés. Il jette si lourdement son argent sur les industries qui gagnent, qu'il les rend aussitôt mauvaises. Et comme il paye le moins possible pour la dépense commune, de toute façon il affame les métiers dont pourtant il s'engraisse. Ainsi la faim, qui est son dieu secret, devient son tyran. Et le spectateur peut nommer justice cette suite nécessaire qui soumet le guerrier à l'avare et l'avare à la foule misérable. Viennent ensuite le tyran et ses gardes qui remettent l'honneur à la mode. Ce cercle n'est pas plus humain que les voyages des fourmis, le nid des oiseaux, et choses de ce genre. L'homme, entraîné dans ces conséquences, ne sait pas ce qu'il fait ni où il va.

L'homme a pourtant une tête, et très bien faite. Le guerrier ajuste son arc et l'avare calcule les intérêts. Mais comme Platon l'a vu, cette pensée n'est toujours qu'instinct si elle sert les instincts. Et cette technique tant vantée, qui n'est que la fonction servile de la tête, ne peut assurer le règne de l'homme. Il faudrait de la liberté dans le haut, de la liberté dans cette partie qui juge, enfin un empire véritable de la tête sur la poitrine et sur le ventre. Tant que cette sagesse n'est pas dans un bon nombre de citoyens, elle ne peut être non plus dans la cité; c'est-à-dire qu'il n'y aura que force, et non pouvoir. Tout le monde convient que le pouvoir le plus juste, et même le

seul juste, est celui des meilleurs, ou aristocratie. Mais ce qui est le meilleur n'apparaît point aux aveugles, seulement poussés par colère ou par peur. D'où il faut conclure que le meilleur est de juger; ce n'est que par l'esprit que l'on peut faire la juste part au besoin, à la colère et à l'esprit.

Ce n'est toujours que rétablir l'ordre des valeurs. Et, dès qu'on y regarde, on comprend bien que la richesse n'est pas la première des valeurs, et que la justice des marchés, si estimée par l'avare, n'est pas véritablement la justice. Car l'homme y devient chose et marchandise, et rien n'empêche qu'un travailleur se vende pour la vie, comme il vendrait un cheval; c'est une affaire à débattre, comme toute affaire. Telle serait donc la cité des marchands; telle on la vit au temps des négriers, car la traite était une bonne affaire. Il y a donc quelque valeur au-dessus de l'économique; et nous voilà au pouvoir des glorieux, dont le règne est bruyant et court, par la prompte mort des plus dignes.

Le propre de l'état mercantile, c'est de faire oublier l'honneur, réduit alors à la richesse et au crédit. L'honneur des glorieux est tout autre; il consiste dans une sorte d'égalité qui s'établit entre les courageux, sans considération des biens qu'ils possèdent, ni même de leur force. Et cette religion du courage éveille par elle-même des sentiments sublimes et délicieux, et une chaude fraternité qui croit tout résoudre. Les homme y sont pris à chaque fois qu'un mouvement d'enthousiasme ou d'indignation les tire du sommeil mercantile où l'on compte seulement les profits et recettes. Alors s'établit le règne des braves, lesquels, en même temps qu'ils sont connus par l'opération de guerre, sont aussitôt et à coup sûr détruits, pendant que l'avare se garde et s'accroît. Les naïfs admireront toujours, après une guerre, le nombre de morts et l'énormité des fortunes. Cette admiration triste n'instruit pas.

Il faudrait comprendre; il faudrait juger de haut les vils ressorts de la richesse, et même cet honneur irritable, si dangereux pour lui-même. Si la politique n'est pas de jugement et de réflexion, elle est vaine. Et le but de toute instruction publique est de rendre à chacun son propre esprit et de l'exercer à son principal usage, qui est de n'avoir égard ni à l'argent, ni à la force, mais seulement au vrai et au juste. Mais voyez comme cette fin est oubliée.

On demande, non sans hauteur, à quoi peut servir l'esprit s'il ne fabrique, s'il ne vend, s'il n'invente des armes; et la technique s'insurge contre la sagesse, et la chasse de l'école. Il n'y a plus de juge, alors, ni de juges du juge, mais bien plutôt de furieux insectes merveilleusement doués pour percer les rochers et pour se percer les uns les autres, grâce à ces longues et souples et piquantes et coupantes antennes que l'on nomme calcul, mémoire et prévision.

5 mai 1934.

598

À ceux qui désirent et annoncent de grands changements, je voudrais dire qu'ils ne changeront pas la nature humaine, et que ce n'est pas nécessaire. Il y a une grande différence de ce temps-ci, quelque mal qu'on en dise, à cet autre temps, inoubliable, où la guerre fumait, flambait, saignait de la Somme aux Vosges. Aux plus forts et aux plus jeunes, en ce temps-là, la vie ne tenait guère. Or, ce n'était point un temps de barbarie et d'ignorance; les opinions, la culture, les passions, les mœurs, tout était comme maintenant; j'étais alors comme maintenant, et chacun des acteurs et des témoins qui survivent en a autant à dire. Les hommes n'étaient pas plus méchants ni même plus violents qu'ils ne sont. Qu'y avait-il donc ? Simplement nous étions mal partis, nous et nos ennemis, et nous ne savions plus comment revenir. La mécanique de la chose nous tenait; chacun faisait la guerre sans penser à rien qu'à la faire bien; tous ces scrupules de métier, qui sont beaux, faisaient un affreux massacre que personne n'approuvait. Cette énormité des maux humains, sans rien de monstrueux dans l'homme, et, bien mieux, par l'effet de ce qu'il y a de plus honorable dans l'homme, me donne espoir, je l'avoue. Car je me dis qu'il ne s'agit point de donner à l'homme quatre mains ou des yeux derrière la tête, ou un cerveau à cases plus nombreuses, mieux séparées et mieux coordonnées. Non. Non. Avec l'homme tel que nous le voyons, avec l'homme qui a fait la guerre, on peut vivre selon la paix. Je conclus qu'avec

l'homme aisément enivré de richesse, très respectueux devant les millions, très oublieux du dur travail dès qu'il ne le fait pas lui-même, on peut vivre selon la justice. J'admire comme chacun s'adapte au régime maigre; on crie encore, et c'est déjà fait; on veut croire que c'est impossible, alors que c'est très facile.

Nous avons vécu dans une sorte d'égarement. Tout commerce en quatre ans donnait une fortune, c'est-à-dire auto et château. Ces opinions folles, car ce régime était bien impossible, ces opinions réglaient les pensées de tous; au fond, elles n'étaient de personne. Personne ne croit que l'oisiveté et les rentes soient la même chose que le bonheur. Personne ne croit que la vie humaine, selon la raison, soit d'être allaité et servi comme sont les enfants. Chacun sait que la nature nous est sévère; récemment nous l'avons vue qui, après trois jours de soleil, nous couvrait de neige fondue. Le travail est notre état continuel, et cela ne changera jamais beaucoup; nous le savons. Il nous plaît quelquefois de l'oublier. La situation de l'homme moyen devient pénible quand la prodigalité est à la mode. D'où un certain nombre de sottises qu'il ne faut pas grossir. Non, le jugement humain n'est pas corrompu; non, les valeurs les plus précieuses, courage, savoir, patience, dignité, ne sont pas méprisées; non, il ne s'agit pas de remplacer une équipe de méchants par une équipe de bons. Vous rêvez. Ces bons et ces méchants sont des hommes qui se ressemblent beaucoup.

Je ferais bien deux paris. Le premier est que l'équipe des bons, si elle attrape le pouvoir, et sans contrôle, agira comme on a vu les tyrans agir en tous les temps. Le second pari, c'est qu'on pourrait continuer avec les mêmes, en choisissant encore les moins prudents et les plus compromis, et qu'ils seront suffisants, pourvu que le contrôle du peuple s'exerce sur toutes les affaires, sans résistance possible. Actuellement, la résistance au contrôle, qui est la politique de droite, est presque égale en force au parti réclamant. Supposons que le parti réclamant gagne cent voix dans chacune des Chambres, ce qui est un petit changement; aussitôt les abus sont dénoncés, les folles dépenses sont limitées, la paix est assurée, et le règne des financiers prend fin comme on éteint une bougie. Déjà par l'effet d'une pauvre petite commission d'enquête, on tremble de rendre service à un banquier.

Il ne faut qu'un petit mouvement de l'humeur électorale pour que le fameux Finaly ne puisse même pas faire nommer un facteur. Et ce qui est le plus beau dans l'homme, c'est que, ayant vécu ploutocratiquement, il se sente capable de dominer un tel régime, et joyeusement. Je plains les tyrans.

26 mai 1934.

599

Que ne dit-on pas du fascisme ? Même ses adversaires l'embellissent; on dirait quelquefois qu'ils l'envient. C'est que l'ambitieux ne peut se retenir d'admirer un pouvoir terrible et qui ne trouve point d'obstacles. Par exemple, le tyran ordonne que le prix de la vie diminue de moitié, et la prison pour celui qui prétend vendre soixante-dix francs un gigot et quarante francs un poulet. On applaudit. On voudrait soi-même avoir ce pouvoir quasi divin et l'exercer pour le bien du peuple, pour la justice et même pour la paix. « Car, en somme, se dit l'ambitieux, par quoi suis-je empêché de faire le bien ? Mais par la rumeur qui est folle; par les journaux qui impriment n'importe quoi; par les petits rivaux qui sont attentifs à me faire trébucher; par l'opinion qui est comme une houle, avançant, reculant, sans jamais rien faire; vraiment, la République parlementaire est impossible à remuer; au moindre effort, il s'élève des cris, et tous font écho avant de savoir de quoi il s'agit. C'était bien facile à prévoir. Cette permission de critique, ces hurlements poussés aussitôt, ces réclamations des corps, ces délégations menaçantes, tout cela s'oppose à tout et empêche tout. En vérité, le chef, en ces sociétés impossibles à remuer, quoique tout agitées, le chef est le plus dépendant des hommes et le plus impuissant des hommes. J'envie César. »

Nous y voilà. Le pouvoir fondé sur la plus brutale contrainte, c'est ce qu'on envie, c'est ce qu'on propose à l'admiration. Le pouvoir fondé sur le consentement ne peut guère; cela est vrai, et on devait le prévoir. Mais au contraire, le pouvoir fondé sur la torture immédiatement

appliquée peut tout. L'esprit le plus orgueilleux se trouve alors aussitôt humilié et aplati. La peur circule partout et donne envie d'admirer. L'homme est sans résistance contre l'esprit fasciste bien franchement orienté, qui ne menace même pas, qui rassemble une douzaine de sauvages brutes et les jette sur l'homme qui a osé parler ou écrire librement. Frapper, assommer, c'est encore peu; on sait qu'il y a des moyens plus délibérés d'humilier à jamais, et, de toute façon, de paralyser à jamais. Il est de convention dans une République de ne compter jamais sur ces moyens-là; ils n'en ont que plus de puissance. Ils accablent aussitôt, et puis ils suppriment l'obstacle, c'est-à-dire l'homme qui faisait centre de résistance. Et quoi de plus simple dès que les mœurs faiblissent ? Quoi de plus simple dès que l'on vient à la pensée de se protéger soi-même ? Puissance de persuasion effrayante de l'homme féroce, qui jamais n'hésite à punir, et qui toujours porte la punition à l'extrême sous l'empire d'une colère qui s'entretient et se fouette elle-même comme par une sinistre comédie. Pour mon compte, j'ai en horreur un visage qui, seulement par reflet, exprime la centième partie de cet esprit de commandement.

Or, du jour où ce pouvoir commence à frapper, il peut tout, comme les soldats l'ont tant de fois senti. Eh oui! Ils se disaient qu'il n'y avait pas d'autre moyen de vaincre; que cette sévérité était une arme comme la mitrailleuse ou la grenade, et qu'entrés dans la danse il y fallait vaincre. Et en effet ce pouvoir militaire a fait des miracles, jusqu'à se faire aimer. De même le pouvoir fasciste, qui n'est que le pouvoir militaire exercé en tout et sur tous, fera toujours des miracles, dont le plus étonnant (et le plus facile au fond) est de se faire acclamer; sans compter que tout ce qu'il décidera, il le fera, et peut-être le bien, peut-être la justice; car le tyran n'a pas de préjugé contre les résultats; il ne tient qu'aux moyens, et dès qu'on l'admire d'être juste par les moyens de l'extrême injustice, alors il se rengorge aussi de justice. Et les petits tyrans subalternes se rengorgent d'admiration; et les sots en restent bouche bée. D'où une ivresse de trahir, plus méprisable à mes yeux que l'ivresse du vin.

16 juin 1934.

600

Je compare l'esprit fasciste à ce que je veux nommer l'esprit prédicateur; c'est l'esprit tel qu'il se forme à parler et enseigner sans jamais être contredit. Je me souviens d'un avocat très habile, et ancien séminariste, qui, au temps où j'achevais mes études, me dit un soir, devant une tablée d'invités, et tout courant : « Dieu, c'est clair comme le jour; du moment que tout a une cause, Dieu existe. » Je n'eus seulement pas le temps de contredire, car il courait déjà à d'autres vérités non moins évidentes. Je n'avais pourtant qu'à développer l'idée contraire : « Du moment que tout à une cause, Dieu n'est pas. » Les deux raisonnements forment la thèse et l'antithèse d'une des célèbres antinomies de Kant. À bien peser de telles contradictions, sans aucun esprit de dispute, on avance un peu dans l'art de penser. Mais que voulez-vous faire devant des discoureurs qui ne savent rien ? On recule alors devant l'immensité de la tâche; ou bien on est dominé par la politesse, et l'on contredit sur un détail au lieu de renverser d'abord tout le pot, comme il faudrait. Bref, ces prêcheurs qui ont toujours raison ne rencontrent jamais le contradicteur véritable, celui qui veut seulement s'instruire ou instruire. C'est pourquoi ils prennent une objection comme un claquement de pupitre; contre quoi, ils trouvent naturel d'employer la force.

Il faudrait du temps et un grand espace libre pour discuter le mussolinisme et l'hitlérisme, car presque tout y est évident, de la même manière qu'il est évident qu'il faut faire un exemple et, au besoin, tirer au sort les victimes, si une compagnie a lâché pied. Les liens de parenté ont une puissance à laquelle il faut d'abord se rendre; et j'écoute les Chinois lorsqu'ils me font entendre que la première règle est de respecter le père, quand il serait criminel. Je me rends; mais tout n'est pas dit. D'autres règles, non moins évidentes, de probité, de fidélité, d'humanité, sont en opposition avec celle-là. On peut bien soutenir aussi que tous les biens des particuliers appartiennent en réalité à l'État; puisqu'on voit qu'il confisque ou achète de force ce qui est nécessaire à la commune

défense. Mais ces remarques faciles ne détruisent nullement le droit de propriété, et même ne le définissent nullement. J'irai bientôt, si je suis une telle idée, me heurter à une autre évidence.

Que conclure de cela ? On concluera selon l'idée que l'on se fait de l'esprit et de l'homme. Pour mon compte, je conclus que la pensée libre ne s'établira pas en peu de temps ni avec peu de travail, et qu'elle risque de découvrir un fanatisme nouveau après l'autre. Au temps de la guerre, il y avait des vérités premières, ou prétendues telles, que l'on ne pouvait pas discuter; ou bien il fallait de grands détours et de longues préparations. Dans le fait, on avait à peine le temps de s'injurier; tout finissait par des coups, par la prison, ou pire. Or, les vrais croyants qui ont gardé de ce temps tragique une chaleur d'esprit très réconfortante, voudraient encore penser, prêcher et discuter de même. C'est qu'ils ne savent point penser autrement, ni convertir autrement. Et c'est qu'ils aiment penser et qu'ils aiment convertir. Ils nous aiment. Cela dit tout. Cela explique cette bonhomie du chef tout-puissant qui nous dit ingénument et de tout son grand cœur : « J'aime la liberté; j'aime mes concitoyens comme des amis. Quelle liberté je leur laisserais, quelle affection je leur témoignerais s'ils pensaient bien! Je les supplie de penser bien! »

On se lasse, et on finit par avoir pitié; je compte aussi la peur, assez naturelle, et toujours embusquée derrière ces sentiments honorables. Toujours est-il que, si l'on résiste à la peur, on se trouve mal disposé dans ce mouvement hardi, pour défendre son esprit et ses raisons; on n'a guère que la ressource d'affirmer et d'insulter. D'où le théoricien fasciste conclut, toujours très évidemment, que l'intelligence séparée de l'action réelle n'est absolument qu'une sophistique, qui réfute tout ce qu'elle veut et qui désarme le bien; d'où l'on vient à proscrire absolument toutes les études réelles et tous les esprits cultivés. Et il reste alors de la politique serve, comme de la religion serve, un indigeste mélange de vérités éclatantes et d'erreurs énormes.

23 juin 1934.

601

La politique radicale est difficile à défendre; les jeunes trouvent que nos petits moyens sont bien ennuyeux. Ils ressemblent à ces héritiers qui jettent par terre la vieille usine et la remplacent par une cage de métal et de verre. Va pour l'usine; encore que l'avare, qui est ici l'homme compétent, se défie de ces changements et de ces nouveautés. Mais, pour la politique, je suis persuadé qu'elle n'a point de ressemblance à l'industrie, ni à aucune fabrication. Ce qui y importe, c'est la connaissance et la pratique des hommes. Ce qui y est principal, c'est l'art de persuader et de rallier les amis hésitants, et aussi l'art, qu'on avoue moins, de duper les ennemis en ne faisant jamais ce qu'ils attendent. De toute façon, c'est un jeu de finesse appliqué à des situations inextricables; car les partis se divisent, les hommes compliquent leurs positions et, bref, toute union semble à jamais impossible. L'Homme d'État, en de telles conditions, est celui qui manœuvre. C'est pourquoi j'ai souvent dit que l'Homme d'État, c'est n'importe qui, pourvu qu'il ait, avec de vifs sentiments d'amitié humaine, une grande expérience des ambitions, des infidélités et des trahisons.

Présentement, d'après ce que j'entends et d'après ce que je lis, on incline plutôt à confier la barre au pilote qui connaît la mer et les étoiles, c'est-à-dire qui connaît les choses dont il est question, récoltes, matières premières, fabrication, circulation, moyens de paiement, et choses de ce genre. De même on ne confiera l'organisation de l'armée qu'à des hommes formés par le métier; et cela semble évident. D'où l'idée d'un Parlement des métiers et d'un gouvernement d'ingénieurs. Or, cette politique de spécialistes, d'entrepreneurs et, comme on dit, de constructeurs ne m'inspire aucune confiance. Une fois de plus, je veux dire pourquoi.

On feint de croire, et on dit volontiers, que le malheur des temps vient de ce que les compétences sont écartées des affaires. Mais ceux qui parlent ainsi n'ont aucune expérience du gouvernement. Dans le fait, toute question de politique est premièrement étudiée par les hommes les

plus forts en la matière, et d'ailleurs préparés par une forte culture polytechnique. Les concours, qui sont sévères et sans tricheries, mettent à la disposition des ministres, bon an mal an, une centaine de spécialistes formés au travail, qui viennent grossir l'armée des directeurs et inspecteurs, et qui se forment, selon le cas, à l'étude des armements et ravitaillement, à la construction des ponts et routes, ou au calcul des annuités. Bien loin que ces hommes soient écartés du gouvernement, au contraire ils y font presque tout. Et ce qui leur manque, c'est le jugement politique.

Je considère un exemple connu. Il serait absurde de charger un amateur, un non initié, d'un nouveau groupement des forces militaires. Aussi ne le fait-on jamais. Mais il ne serait pas moins absurde de laisser à un conseil de militaires le soin de décider de la politique extérieure; car ici ces très savants spécialistes ont des œillères. Or, le mal c'est qu'un ministre, trop peu soutenu par ses amis, laisse souvent trop de poids aux bureaux, et gouverne selon l'opinion de ses subalternes; c'est un moyen pour lui de sauver son autorité; cette trahison s'observe souvent. Mais pourquoi? Parce que l'on penche toujours à confondre les exécutants, qui sont des subalternes, avec les chefs véritables. Nous vivons depuis plus d'un siècle, disons même depuis bien plus longtemps, sous le régime de l'usurpation des grands bureaucrates, lesquels font, selon le cas, armements, travaux publics, emprunts, impôts, selon leur science propre, et non pas selon une vue d'ensemble de la politique. La vue d'ensemble, cela concerne les représentants du peuple. Mais vous avez remarqué avec quel entrain et quelle audace les bureaux se moquent des députés; et c'est de cette source-là, regardez bien, que vient ce mouvement actuel, mais qui n'est pas le premier, contre l'incapacité et la corruption des parlementaires. Ce qui est en révolte contre la République, c'est le bureaucrate. Absolument comme si le capitaine du navire me disait à moi, propriétaire et passager : « Vous n'êtes pas compétent; donc, j'irai où je veux aller, et non où vous voulez que j'aille. »

30 juin 1934.

602

On voudrait écrire un traité *de la Violence,* qui ne serait ni un conseil de violence, ni une flatterie aux violents. Travail sans récompense. J'ai remarqué que les violents corrompent les pensées. J'ai remarqué aussi que tous les faibles et impotents veulent au moins former des pensées violentes. Je cherche un homme fort qui soit juste. Je l'ai quelquefois trouvé. Mais il perd patience à la fin. En sorte que nous sommes tous guerriers en imagination. Nous rêvons aisément que nous sommes les plus forts; c'est une pensée saine et agréable. Aussi nous forçons en pensée celui qui n'obéit pas à nos pensées. Vienne l'occasion; il n'y a rien de plus naturel que de tuer, dès que l'on est soutenu par un parti. J'ajoute que celui qui l'essaie une fois s'étonne de la facilité, des effets paisibles qui suivent, et, je crois bien, de l'absence des remords si redoutés de l'homme d'imagination. Il y eut de ces cruautés dans toute révolution, dans toute chouannerie, dans toute tyrannie. Les histoires de France, d'Allemagne, de Russie, d'Italie, d'Angleterre apportent toutes le même témoignage, et servent à comprendre ce qui arrive en d'autres peuples, où l'assassinat est le moyen ordinaire.

Là-dessus, je ne voudrais pas dire que l'homme est barbare et méchant; je dirais seulement qu'il est violent à l'occasion, et que les institutions politiques ont pour fin d'éviter l'occasion. Hitler n'étonne que ceux qui ne se connaissent pas eux-mêmes. Un général, venu pour persuader, répond à un opposant : « On vous collera au mur. » Il faudrait pourtant savoir ce que ces paroles annoncent. La guerre nous fournit cent exemples, et plus, de cette violence non délibérée, dont les auteurs, ceux qui survivent, sont connus, vont et viennent, sous la sauvegarde des pacifiques citoyens. Ces Messieurs des Croix-de-Feu sont très décidés de nous civiliser selon leur idée, par de tels moyens; ils le disent; ils s'exercent à le faire. Je crois qu'ils ne seraient pas moins prompts qu'Hitler, ni moins féroces, s'ils trouvaient l'occasion de vaincre. Mais eux ne doutent pas de leur bon droit; et Hitler ne doute pas non plus de son bon droit. Les uns et les autres croient qu'ils

ont raison, et que celui qui a raison a le devoir de forcer s'il peut forcer. Au fond, une gifle donnée à un enfant représente toute la brutalité et toute la sauvagerie possibles; mais on s'y laisse aller. Sauvagerie et brutalité ne sont point dans le passé, ni dans les forêts inextricables, ni dans les montagnes inabordables; elles sont dans nos muscles, si prompts à s'irriter et à se gonfler devant la moindre résistance. Pour mon compte, je me représente très bien mon marchand de beurre en Danton, mon cordonnier siégeant au tribunal révolutionnaire, et mon pâtissier dans la charrette. Semblable au pilote qui évite la vague et se relève à chaque fois, nous naviguons au plus près de ces redoutables passions, qui n'attendent que d'être justifiées par la raison pour faire les folles. Pour qui voit les choses ainsi, la paix est par elle-même justice et raison; elle passe avant tous les autres biens.

Vous pensez que je parle ainsi parce que j'ai peur. Tel est, en effet, l'argument qui allume les guerres; et il allume les guerres exactement parce que l'homme n'est pas un animal peureux. Et si je crains la violence, c'est exactement parce que je n'en ai pas peur, parce que je sens la colère bondir, parce que je sens la pitié ajournée, parce que je me vois le plus fort, et mes adversaires en petits morceaux. « Tout beau! », me dis-je à moi-même, comme on dit à son chien. Cette expression est bonne aussi pour l'homme, car la colère est bien laide.

Tous s'accordent là-dessus. Le bon accueil et la politesse sont estimés en tous pays. Mais ce qui est remarquable, c'est que la colère efface toutes ces pensées de civilisé. La forme humaine, qui est prompte et puissante, enferme une guerre toute prête; et celui qui la nommait fraîche et joyeuse n'exagérait rien. Le danger est de croire qu'il exagérait, ou bien que c'était un genre de brute indomptable. Tout homme est une brute indomptable dès qu'il entre en action contre l'homme. Cette chasse est sacrilège, on le sent bien; mais cela excite la fureur; cela même exige que l'on se monte à un certain niveau. C'est pourquoi il ne faut compter ni sur la peur, ni sur la sagesse, ni sur la pitié; mais plutôt, par des barrages d'institution, rendre l'occasion rare et presque impossible. C'est pourquoi la plus sauvage erreur de politique est de vouloir un peuple en défense et de lui mettre aux yeux la violence comme le plus grand de ses devoirs. L'effet iné-

vitable sera une ambition de violence partout, et une attente impatiente de la preuve à coups de hache. Qui n'a senti ce dangereux mouvement ? C'est toute la guerre. Et, au contraire, il faudrait que les punitions soient des violences de fait sans aucune violence de l'homme. En sorte que la guillotine représente un progrès sur la hache. Le coup de hache est plus près de l'assassinat.

14 juillet 1934.

603

Il ne faut point diminuer l'esprit fasciste. C'est un moment de l'homme pensant. J'y vois du généreux et du fraternel, mais naïf, par l'ignorance surtout de l'art d'instruire. Certainement le fasciste arrive à l'idée qu'un homme en vaut un autre; mais il bute là, et ne peut sortir de colère, lorsqu'il constate que ce qui est évident pour lui ne se montre pas de même à tous. Tel est l'effet de la pensée. La pensée suppose premièrement un accord des pensants, une approbation, une haute amitié; mais cette même pensée s'oppose à cette approbation et à cet accord par son jeu même, qui exige que chacun attaque de toute sa vigueur ce qu'il veut vérifier. Il en résulte que le fasciste, celui qui cherche l'union, qui l'espère, qui la veut volontaire, se trouve scandalisé par le projet même d'un doute, et vient à haïr de tout son amour celui qu'il imaginait déjà converti. Que ne va-t-il pas supposer pour expliquer un tel aveuglement ? Nécessairement ceux qui ne l'acclament pas au premier mot sont des méchants; il rêve de les punir; il rêve surtout, en les punissant, de leur faire confesser l'erreur où ils sont. On nomme fanatisme cette passion proprement intellectuelle, qui nous fait considérer le refus d'approbation comme la plus grande injure, et l'essai de discussion comme une lèse-majesté; et en effet c'est bien la majesté du penseur qui est en cause. Dès qu'il s'agit de doctrine et de preuves, c'est-à-dire de la prérogative d'esprit, les supplices arrivent promptement à la rescousse. Et pourquoi ? C'est que l'on considère le résistant comme porteur d'esprit, c'est-à-dire capable de comprendre et d'approuver; c'est qu'on se

croit assuré de le conquérir; et c'est que, ne le pouvant, on entre en fureur par le soupçon de deux évidences égales et opposées. D'où l'on cherche des raisons, chez l'autre, des raisons inférieures et animales; la race est une de ces raisons; et la haine d'une race pour une autre ne serait pas concevable sans la présupposition de l'esprit universel.

Sans cette présupposition, et seulement par un doute sur l'accord des pensées, on forcerait et tout serait dit; car la force n'a pas besoin d'argument. Et c'est ainsi que lion dévore chevreuil, et que chat dévore souris; c'est ainsi que l'homme tue et mange le bœuf. On peut supposer que les négriers, en leur temps, traitèrent l'autre race d'hommes comme une espèce animale quelconque. Mais le moment de la guerre véritable, qui est la guerre sainte, ne peut manquer de se produire par la reconnaissance, en l'ennemi, d'une âme pareille à la nôtre, ou qui devrait l'être; c'est-à-dire, si elle refuse de l'être, d'une âme coupable, déchue, et qu'il s'agit de sauver malgré elle. On voit par là que le fasciste est théologien. Le fasciste ne désire pas, dans le pouvoir, les richesses et les plaisirs, mais seulement une satisfaction d'esprit. Il prétend faire l'unanimité par la persuasion. Il sait qu'il a raison. Vous ne le trouvez jamais embarrassé là-dessus. C'est pourquoi, dans son état naïf, il ne daigne même pas vous dire ce qu'il ferait s'il pouvait. S'il pouvait, cela veut dire s'il avait l'assentiment unanime; et la seule difficulté à ses yeux, c'est qu'il ne l'a pas. Tel est le tyran moderne. Il aime tellement ses semblables qu'il les élève sans distinction au rang de juges; il se soumet à eux; il s'avance sans armure, tellement il est assuré de les convaincre. Tous ceux qui l'acclament sont ses égaux. En ce sens le fasciste est démagogue; c'est, des traits de son caractère, celui qui étonnerait, je suppose, quelque tyran antique ressuscité. Car les princes de la pure force ne s'occupaient guère de se faire aimer. Au lieu que les tyrans fascistes sont des courtisans de l'esprit. Ils se disent : « Tout ce qui pense doit m'approuver. »

C'est pourquoi ils se jettent dans les lieux communs; ils y nagent. Le bien public est ce qui les occupe. Les bonnes mœurs règlent toutes leurs pensées. Après qu'ils ont parlé toute la journée, leur réflexion du soir est celle-ci : « Il est impossible qu'un homme sincère trouve un mot

à reprendre dans ce que j'ai dit. Maintenant s'il n'est pas sincère, ce que je suppose dès qu'il n'acclame pas, tous les châtiments lui conviennent; rien n'est trop fort contre l'évidente mauvaise foi[1]. » D'où vient cette forme de torture que prennent tous les châtiments. C'est que le péché semble énorme, en proportion de la majesté même de la pensée. Telle est l'infatuation moderne, bien différente de la traditionnelle, en ce qu'elle est persuadée d'avoir raison et de produire d'irrésistibles preuves. Et cet état menace l'intérieur de tout homme instruit, dès qu'il n'est pas exercé à soutenir l'autre thèse, ce qui est se mettre de bonne foi en égalité avec les autres. Observez comment un homme devient fasciste, à mesure que la partie souple de sa pensée se change en coquillage.

25 juillet 1934.

604

Je ne sais comment le médecin vint à me dire que les hommes, à supposer qu'ils attrapent un état passable, ne manquent jamais de le troubler de nouveau par leurs folles imaginations. « Il est vrai, lui dis-je, qu'ils visent trop haut; et, si seulement ils n'ont ni faim, ni froid, je les vois disputer sur la vraie manière de nommer Dieu, et bientôt ils courent aux armes.

— Oui, répondit-il; ils commencent par l'extrême fin. Il serait simple, pourtant, de commencer par le premier besoin et le plus pressant; et ne rien chercher d'autre pour la société des hommes, tant que tous ne seraient pas assurés de manger. Car enfin, dès que ce besoin les mord, ils n'ont plus de pensée qui vaille attention. Certainement c'est peu d'avoir mangé; mais, si on méprise ce peu, toutes les choses qui y seraient supérieures tombent à rien.

— Regardez, lui dis-je, ce que la faim fait d'un homme, et même la seule peur d'avoir faim; toute sa pensée revient là; ce n'est plus un homme, c'est un animal. Le seul fait de chercher du travail, c'est-à-dire du pain, rabaisse l'ouvrier à un étrange niveau; il dépend de tout le monde; il prie; il méprise et se méprise. Et non pas peu à peu et à la longue, mais sur la minute même, dès que

l'importune pensée de la faim remplace toutes les autres. »

Il continuait : « Ainsi pressé, disait-il, et poursuivi par l'aboyeuse faim, l'ouvrier devient méchant; il retrouve des rancunes; il grossit les offenses. Et, au contraire, s'il est bien nourri, il voit les choses de plus haut; il gouverne ses pensées; il les brasse; il ne s'en laisse pas accabler. C'est un sage déjà. »

Je remarquai à ce propos comme nous plions aisément le raisonnement politique. Car, sur le chômeur, comparé à l'ouvrier, j'aurais voulu dire à peu près le contraire de ce qu'il me proposait; à savoir que l'ouvrier n'est résistant et fidèle à lui-même qu'autant qu'il a son pain assuré, et que la quête du travail le rend aussitôt faible, flatteur, obéissant, je dirais même jusqu'à l'enthousiasme, dont César sait bien faire son profit. Je gardai ces remarques pour moi, car ce médecin était riche, à n'en pas douter; et, quoiqu'il eût l'esprit vigoureux et même libre, néanmoins il ne pouvait se priver, quand il sentait quelque partie molle du raisonnement politique, de la plier selon sa caste. La raison offre heureusement des parties moins flexibles; et certes, ce n'est pas avec un cordage qu'on peut ramer.

« Eh bien, lui dis-je, toute l'affaire serait donc de découvrir et d'afficher sur les murs un ordre des besoins, qui serait par lui-même le plus beau programme de politique. Ayant donc mis au premier rang le besoin de manger, qui n'attend pas du tout, et qui même ne cesse pas de nous serrer davantage, je voudrais mettre au second rang la nécessité de nettoyer l'ordure, qui n'attend guère...

— Elle attend bien, dit-il, un petit peu; mais promptement arrivent toutes les pestes et infections. Ces maux-là je les connais; ils sont mon gibier; je les pourchasse; je les devine en leur commencement. Oui, tel est le deuxième besoin.

— Et, lui dis-je, quel besoin mettrons-nous en troisième ? S'abriter, se vêtir, s'armer ? »

Son œil brilla : « Si nous avons pourvu, dit-il, au premier et au second des besoins, il nous est permis d'hésiter et de choisir sur le troisième. La pensée se montre. Nous l'avons gagnée. Il faut la gagner par d'humbles soins.

— Très bien, lui-dis-je. Je vous fais maintenant roi demain; vous ou bien moi, il n'importe. Il est hors de

doute que le roi oubliera aussitôt ce qu'il savait si bien la veille.

— Hors de doute, cria-t-il. Et voilà l'homme.

— Oui, poursuivis-je, le jour même que je serais roi, je fonderais un ordre du Saint-Esprit, et l'on se battrait pour l'avoir; et l'on se battrait encore pour savoir s'il faudrait donner du Monseigneur à ceux qui l'auraient; mais d'abord on se battrait pour savoir si le cordon en serait bleu ou rouge. Tels sont les biens et les maux aux yeux du pouvoir. Fantômes insaisissables; mais les armées s'empoignent très bien. Nous sommes frivoles, et là-dessus peut-être incurables. »

Le fait est qu'en ces discours le médecin avait tout à fait oublié de me soigner; et moi j'avais oublié d'être malade. Nous en rîmes bien. Mais, dès qu'on pense, sans doute il faut du jeu.

28 juillet 1934.

605

Le ressort moral est moins dans l'usage de certaines règles que dans l'énergie même des résolutions. Tel homme de probité stricte se trouve sans ressource devant le malheur. Tel autre, avec moins de délicatesse, croit, lutte, persiste, et à la fin trouve l'occasion de repartir. La probité est-elle d'un plus grand prix que le courage ? Je ne sais. Il faudrait les deux. Mais si l'on me demande lequel j'enseignerais, je réponds que j'enseignerais le courage.

Il y a plusieurs parties dans le courage; et l'on peut les exercer toutes. La première consiste dans le départ prompt de l'action volontaire, même quand il s'agit d'obéir. Renouvier nommait procrastination la manie de remettre et d'attendre; ce mot ridicule peut attirer l'attention sur la chose désignée, qui ne l'est pas moins. Je considère, au contraire, comme de grande vertu, de vouloir librement, et à temps choisi, ce que l'on sera de toute façon forcé de faire. Presque toute notre vie est esclave, si nous attendons que la nécessité nous pique; toutefois les mêmes actions sont libres dès qu'on les veut, comme sortir du lit avant la dernière minute. On dira que le

résultat est toujours le même; mais l'attitude est bien différente selon que l'on garde ou non l'initiative. Et cela est surtout à remarquer dans l'enfant, qui n'est libre de presque rien, et qui peut se rendre libre de presque tout en devançant la contrainte. Le bon travailleur est en avance sur tout. D'après ce modèle d'écolier, bien connu des maîtres, on peut souvent refuser valeur à l'obéissance forcée, et exiger, chose étrange et neuve, que toutes les actions aient le mouvement de la libre invention, tout en se conformant à la règle. Et, selon mon opinion, on peut hâter l'âge où il est possible de dispenser l'enfant d'un devoir, pourvu qu'il ait pris librement, et sans humeur, la résolution de ne pas le faire. C'est combattre la traînante paresse, qui est notre pire ennemi.

Bien partir n'est pas le tout. Il faut en toutes les entreprises une obstination héroïque. Quand il s'agit d'apprendre le violon, l'équitation ou l'escrime, chacun comprend qu'il faut recommencer bien des fois, et ne jamais céder à la tentation de se croire mal doué, ce qui est un genre de modestie très perfide. Or le courage de ceux qui apprennent ces choses devrait faire rougir ceux qui manquent de patience dans l'apprentissage qu'ils ont choisi. Et ce qui importe, quand l'apprenti croit qu'il manque de bonheur ou d'adresse, c'est que le maître lui rappelle et lui prouve qu'il manque seulement de courage. Ce reproche pique comme il faut. L'éducation est ce précieux moment où la lutte contre l'obstacle extérieur peut toujours être changée en une lutte contre soi. Il est rare que l'homme cède à lui-même. C'est ainsi que je formerais l'enfant à chercher et à aimer la difficulté.

Par ce moyen je l'amènerais, je pense, à toujours espérer des choses. Car on n'espère jamais que de soi; et tout homme exercé doit savoir que les choses ne nous sont ni favorables ni hostiles. Au vrai il n'est pas de projet, si simple qu'il soit, auquel les choses cessent jamais de faire obstacle. Les choses sont des obstacles. C'est pourquoi l'homme qui a conquis le gouvernement de soi-même n'est jamais étonné d'un échec. Ce que d'autres appellent mauvaise chance lui paraît la règle. Par exemple il sait que la facilité des affaires est un état qui ne peut durer. On le dira pessimiste; mais, au vrai, c'est lui qui est l'optimiste. Car, dans les passages difficiles, il ne s'étonnera point des obstacles, et il redoublera de courage, sachant bien que

son courage dépend de lui seul. On conviendra qu'il est trop facile d'être optimiste quand tout va bien. C'est au contraire quand tout va mal que le lutteur se reconnaît et se rassemble; c'est alors qu'il a besoin de lui-même; et, par le bonheur de ses expériences, il sait que cette ressource est toujours la seule. Ainsi il ne cherche point si l'on peut être optimiste, mais il sait qu'il faut l'être; et que plus il est difficile de l'être, plus aussi il est nécessaire de l'être. Et telle est la partie la plus rare du courage. Les plus grands hommes sont sans doute ceux qui, quand tout va mal d'entrée, reconnaissent aussitôt l'ordinaire des choses et le vrai visage de la nature, et de cela même prennent courage au moment où l'homme naïf perdrait courage. Et ces invincibles sont les vrais optimistes.

Juillet 1934.

606

Nous en sommes toujours aux batailles parlementaires. Il s'agit de savoir qui gouvernera. On renverse une ou deux douzaines de ministres, et l'on croit avoir changé tout. Dans le vrai les affaires dépendent toujours premièrement de l'administration, laquelle ne change jamais. Les ministres, même anciens, même instruits des affaires, même rendus confiants par un long règne, ont encore bien du mal à donner seulement un petit coup de barre; car tout l'art des directeurs et autres est de dire oui et de ne rien faire. Que voulez-vous répondre à un homme breveté et expérimenté qui vous dit : « La question est à l'étude », ou bien : « Un supplément d'information est nécessaire. » Quelquefois le ministre se met en colère; alors l'insecte porte-plume tombe mort, imitant la feuille roulée ou le petit bout de bois. Que faire devant la parfaite inertie ? J'ai observé quelquefois ce jeu; j'ai vu que le ministre perdait toujours. C'est que le directeur se garde bien de rendre le tablier. Il ne pose jamais la question de confiance; cela lui semblerait ridicule, et, au fond, car il vous l'avouera, très peu respectueux. « J'ai pour principe d'exécuter les ordres. Mon travail est celui d'accorder les ordres reçus avec les règles d'administration : c'est

un travail de longueur, je l'avoue. L'administration est lourde par elle-même et lente par elle-même. Mais quant au blâme ou à la louange, ne me demandez ni l'un ni l'autre; je n'ai jamais fait de politique et n'en ferai jamais. » Ainsi parle l'inerte petit bout de bois. Et voilà ce qui rend toute action gouvernementale difficile et presque toujours vaine. Qui donc gouverne alors ? Principalement la coutume; aussi la paresse, cousine de coutume; et enfin, si l'on cherche bien, les intérêts de ces Grands Messieurs, de leurs familles et de leurs amis. L'administration est un grand corps, toujours s'attachant par quelque ventouse à la banque et à l'industrie. Quand vous essayez de changer ce qui ne va pas, vous croyez rencontrer le Parlement et les ministres; mais ce qui résiste en réalité c'est l'administration. Principe de stabilité ? Je veux bien. Mais si vous vous mettez en colère, vous paysan, ou vous commerçant, ne frappez pas à côté. Réglez votre tir.

Vous payez les journaux, vous éveillez et effrayez le Parlement; vous renversez le ministère. Mais regardez bien; cette catastrophe est un brevet de durée pour le grand administrateur, car le nouveau ministre aura besoin de lui, besoin de ses lumières, de son approbation, et même de ces discrets éloges qui courent si vite. Or cela se paie. L'administrateur est fort poli et très froid. On apprend beaucoup à observer ces faces de carême, qui n'expriment rien que le sérieux, le travail, et une monastique indifférence. Qu'est-ce que cela leur fait, qu'un homme nouveau, ou renouveau, vienne s'asseoir dans le fauteuil où l'on reste si peu ? Ce maître d'un jour, il s'agit de le former, ou de l'user, et en tout cas de lui apprendre qu'il ne peut pas grand-chose.

Regardez bien; écoutez d'où viennent les rumeurs qui circulent partout. Qui défait les ministres et finalement les ministères, sinon l'administration ? Car rien n'est plus aisé que de tendre un piège au naïf ministre et rien n'est plus aisé que de raconter qu'il ne sait rien et ne comprend rien. Ces choses sont bientôt crues. Un ministre n'a guère de défenseurs, il n'a guère que des envieux. Peut-être un bon chien de garde dans son cabinet; un de ces hommes dévoués jusqu'à la mort de l'ambition; mais cela est rare; les attachés sont bientôt d'accord avec les directeurs pour se moquer du patron. Or quelle est la

ressource d'un ministre qui prétend gouverner ? Ses collègues ? Le Parlement ? Mais qui donc encore a lancé cette idée que les parlementaires sont corrompus, ignorants, paresseux ? C'est toujours l'administration. Et là-dessus elle ne se cache même pas pour dire que tout irait bien sans l'ingérence des parlementaires, les recommandations, les jeux d'intérêts, l'absurde pression des électeurs. Ce développement est un des lieux communs de l'administration.

Je conclus, car je veux abréger, que ceux qui renversent un ministère fortifient par cela même l'administration, qui est l'intérimaire éternelle, et qui règne despotiquement par les affaires courantes. C'est alors, c'est dans ces périodes de transition et d'installation que les sacs de crédits sont percés par-dessous, que les postes inutiles sont créés, que les gros appointements sont surchargés d'indemnités, que l'on institue missions et missionnaires. Et l'on s'étonne après cela, qu'avec d'autres hommes on ait l'illusion d'avoir gardé les mêmes ! C'est qu'en effet on a gardé et confirmé les mêmes.

22 septembre 1934.

607

Louis XIV était bon juge, et même bon homme, si l'on savait l'aborder en sujet absolu, c'est-à-dire jurer d'avance par le discours et par l'attitude que la décision du roi serait en tout cas adorée. Saint-Simon, qui avait pris les mesures de cette grandeur jalouse, sut très bien plaider pour lui-même et se relever d'une profonde disgrâce; c'était un esprit fort; n'avait-il pas osé parier pour Eugène et Marlborough, et contre nos armées, que Lille serait prise ! Mais le roi pouvait tout comprendre, dès que son pouvoir n'était pas en question. De même il arrive qu'un colonel donne audience au simple troupier, et se montre cordial et même paternel, pourvu que le pauvre homme vienne à lui comme à l'oracle. Je me souviens d'un canonnier plein comme une outre, et qui vint tumultueusement demander au capitaine « si les choses se goupilleraient longtemps comme ça ». Il était

tombé dans un trou d'eau, et il n'était pas beau à voir. Mais dans le moment où la foudre allait tomber sur lui, je le sauvai par un mot de courtisan; je dis au redoutable capitaine : « Cet homme s'adresse à vous comme à Dieu. » Ce mot fit l'affaire, et je vois encore en souvenir le sourire du grand roi, qui est le même en tous les rois.

Ce genre de hauteur permet la simplicité. La timidité, comme j'ai bien remarqué, est souvent le mal commun au maître et à l'esclave. Mais quelle merveilleuse guérison pour les deux si le maître est assez sûr de rester en tout et toujours le maître et ainsi rassure, écoute, comprend ! Il y a un tel contraste entre ce que l'on a craint et ce que l'on trouve, qu'il naît alors une sorte d'amour bien délicieux au chef. Pour moi, qui ai toujours résisté au bonheur d'obéir, et qui, par une autre majesté, assez sauvage, ai toujours tenu mon tyran à distance, je me disais souvent, en considérant ces hommes naïfs et piétinés : « Ils seront dupes. Le pouvoir a trop d'avantages; il gagne par la mauvaise humeur et par la bonne. » On peut donc me montrer une colonne d'anciens combattants, avec le chef de guerre en tête; je ne m'étonne point; je comprends ce qu'ils aiment, ce qu'ils admirent, ce qu'ils veulent, ce qu'ils ne veulent pas. Que cette colonne s'allonge un peu, nous voilà revenus au pouvoir des militaires; l'ordre de guerre se reforme; la guerre est au bout, si préalablement la ruine des finances publiques n'empêche pas la guerre. Et qu'y voulez-vous faire ? Il y a une partie de l'homme qui s'adapte au tyran, et qui même y trouve son bonheur. Et, comme j'ai traversé les années de guerre sans trop d'humeur, ainsi je passerai les années de tyrannie militaire, puisqu'il plaît ainsi à mes amis et camarades inconnus. Ainsi je monologuais en dedans, pendant que le colonel s'offrait pour sauver le pays et nous tous[1].

Trop vite je me crois seul; bien trop vite. Derrière la petite colonne des vrais croyants se montre l'immense armée des incrédules. Avec retard, mais comment autrement ? Ces hommes sont occupés à tout autre chose qu'à célébrer leur propre gloire. Et ils voudraient bien surveiller les affaires publiques seulement du coin de l'œil. Mais cela n'est pas permis. Les audacieux et ambitieux emportent d'abord le consentement; c'est que l'amitié est bien forte; et en somme c'est la meilleure

partie de l'homme qui donnerait gagné aux injustes. Mais il faut que la résistance suive le consentement; il faut qu'on se reproche d'aimer et d'approuver, et quelquefois même d'être bon.

Ces mouvements d'abord secrets se rassemblent peu à peu comme un nuage, d'où sortiront quelquefois les éclairs et le tonnerre, au grand étonnement du colonel, qui croit ingénument qu'on l'adore. La politique, alors, étonne et scandalise, par un mépris des bienfaiteurs, par une ligne sévèrement tracée, qui exile tous les chefs, par un refus muet à ceux qui étaient si sûrs de l'acceptation. Ce moment de sursaut, qui sauve l'humanité, paraît d'abord impossible. On ne voit, on n'entend que colonels, et femmes de colonels, et enfants de colonels. Quel merveilleux accord! Les anciens combattants sauveront le pays. Qui oserait s'élever contre eux? Qui nierait leurs droits sacrés? Il n'y a donc plus, se dit le citoyen, qu'à rentrer chez soi, à se taire, à payer, et puis à se faire tuer, selon les amples et beaux desseins de la traditionnelle politique. Mais patience. Nous n'avions vu que l'ombre de l'armée. Voici un grand piétinement. Voici que s'avancent ceux qui ont obéi sans aimer et qui ont combattu sans croire. On les croyait tous tués. On se trompait. On pensait que les serments tant de fois faits, à soi-même et aux camarades, étaient depuis longtemps oubliés. On se trompait. Mais qu'avions-nous juré? De punir les tyrans qui nous comptaient si peu. De les punir dans le moment même où ils viendraient chercher leur récompense. De les punir, entendez bien, moins sévèrement qu'ils ne nous punissaient; non pas de mort, ni de prison; seulement de mépris parfait et de rire tranquille; oui de rire surtout, dès que le temps du rire permis serait revenu. Nous avions juré cela, et puis nous n'en parlions plus. Il y a tant d'autres choses à penser; et n'oublions pas qu'en paix comme en guerre c'est le même fantassin qui fait tout. Maintenant, Messieurs les chefs, si vous tenez absolument à réveiller les souvenirs de guerre, tant pis pour vous et gare à vous.

25 septembre 1934.

608

Lorsqu'on dit de quelqu'un qu'il est violent, on entend qu'il ne sait pas retenir ses actions; par exemple un coup de pied ou un coup de bâton. Si l'on dit qu'il est nerveux, on exprime, il me semble, qu'il ne sait pas retenir les signes. Et les signes sont de deux sortes; les uns sont des commencements d'action, comme grincer des dents, se mordre les lèvres, serrer les poings, frapper du pied; les autres sont les effets physiologiques d'une émotion, comme pâleur et rougeur, sueur, larmes, tremblements, et choses de ce genre. Le nerveux se distingue du violent en ce que, bien loin de nuire aux autres, au contraire, il se découvre à eux plus que de raison, et se fatigue, et s'agite lui-même jusqu'à se rendre inférieur lorsque le moment d'agir est venu. L'inquiétude, l'agitation, une sorte de peur sans motifs caractérisent le nerveux.

Le pouvoir d'inhibition est ce qui s'oppose le plus directement à ces manifestations intempérantes; et le principal de toute éducation consiste à fortifier ce pouvoir par l'exercice, car il est évident que celui qui ne peut retenir les signes est premièrement impoli, et surtout si les signes n'ont point de sens; il est impoli de faire voir qu'on se moque, mais il l'est encore bien plus de rire sans aucune intention. Faute d'une discipline extérieure, il faut donc absolument s'apprendre à soi-même à garder l'immobilité des traits et l'immobilité des mains, des bras et des jambes, comme l'apprennent les militaires, sans en penser long. J'ai de bonnes raisons de croire que cette méthode directe vaut bien mieux qu'un effort sur les pensées. Par exemple, il est plus facile de s'imposer l'immobilité, ce qui endort les pensées et conduit au sommeil, que de calmer d'abord les pensées piquantes qui nous importunent comme des mouches; car on peut dire que plus on pense aux pensées, plus on les agite. Au vrai, l'agitation n'est jamais dans les pensées, et se trouve toujours dans l'excitation nerveuse qui met en mouvement notre sang et nos gestes. Saigner vaut mieux que raisonner, et Stendhal dit très bien de son

héros Fabrice : « La quantité de sang qu'il avait perdue l'avait débarrassé de la partie romanesque de son caractère. » Seulement ce calmant affaiblit, comme aussi l'opium et il s'agit de se posséder sans se diminuer.

Il sera bon de s'accoutumer à cette idée même que je viens de dire, et que les passionnés ne veulent point croire, c'est à savoir que l'alarme nerveuse ne dépend point des raisons, mais, qu'au contraire, les raisons de s'agiter ne font effet que par l'importun et incessant mouvement des signes. Par exemple le candidat s'épouvante du nombre des choses qu'il ignore, et finit même par croire qu'il a tout oublié; pourtant je suis persuadé que le remède à cette alarme, à présent inutile et même nuisible, est de trouver un état équilibré du corps, soit dans l'action, soit dans le repos. Quelqu'un m'a fait remarquer, ce que tous auront occasion de vérifier avant huit jours, que si l'on se tient presque debout dans l'auto, comme si l'on se préparait à intervenir à chaque alerte, on se maintient dans une sorte de peur, qui vient de ce qu'on se prépare à agir sans d'ailleurs pouvoir agir. Maintenant, disposez-vous selon le repos, c'est-à-dire presque couché et tout à fait détendu, vous arriverez aussitôt à l'indifférence; et il est clair que, dès que l'agitation ne peut servir, l'indifférence est le mieux. Et voilà pourquoi la politesse, qui est presque toute une indifférence apprise, a tant d'importance pour le succès et le bonheur. Non seulement elle dispose à plaire aux autres, mais elle nous dispose nous-mêmes selon le repos.

Je croirais assez que l'extrême fatigue qui accable souvent dans les grandes affaires vient principalement d'un défaut d'éducation. Le naïf s'irrite en écoutant un ennuyeux; l'homme bien élevé n'écoute guère, et prend souvent occasion d'un discours confus pour prendre un peu de repos. Heureux donc les flegmatiques; mais je pense que l'on doit se faire flegmatique si on ne l'est pas. Et un bon moyen à cette fin est de se donner un modèle parmi les gens qui ne permettent jamais à aucune chose de les intéresser malgré eux. Cette espèce est celle du fat, être ridicule, quelquefois odieux, mais dont le sage peut encore tirer quelque leçon; car on remarquera bien vite que le fat a un immense avantage sur la plupart des hommes, et exerce sur eux une sorte de fascination, par ceci, qu'on ne sait jamais comment on pourrait

éveiller seulement son attention. Ce qui vous permettra d'emprunter par imitation un peu de fatuité légitime, c'est-à-dire un certain pouvoir de vous mettre au-dessus de la sensation présente. De cette façon, celui qui essaie de mettre vos pensées en désordre, par quelque nouvelle ou proposition tout à fait imprévue, sera bien surpris de voir que vous savez ajourner l'imprévu, et ne vous en émouvoir que lorsque vous vous le permettez. Rien n'est plus important dans les négociations, et tout est négociation.

Septembre 1934.

609

Une mère, qui venait d'avoir son fils tué aux armées, se plaignait à une amie, sur le thème qu'on devine : « Assez de morts; assez de sang! » Cela se passait sur un banc du Luxembourg, et à portée d'une large paire d'oreilles. D'où cette pauvre femme eut trois mois de prison. C'était au temps où Clemenceau poussait aux dernières conséquences le système de la nation armée. Certes, il serait ridicule, quand on n'hésite pas devant vingt-cinq mille morts, de se laisser piquer et exaspérer par quelque opinion moucheronne. Tout est aux ordres du chef, corps et pensées. Tel est le système de guerre. Tel est aussi le système d'attente de guerre. Et, comme on peut toujours attendre la guerre, et qu'en cela même consiste la fonction du chef de guerre, on comprend que l'opinion secrète, et quelquefois déclarée, d'un chef de guerre, soit qu'il est bon de dicter au peuple ce qu'il doit penser et ce qu'il doit dire. Autant donc que la fonction de guerre l'emporte sur les autres soucis, il n'y a plus de libre examen. Donc liberté de la presse, droit de réunion, publicité des actes et des comptes, discussion au grand jour, tout cela est comme nul devant l'esprit colonel.

Cette puissante aimantation attire vers un centre unique tous les corps hésitants et légers, et encore plus les pensées qui sont comme des fumées au vent. Aussi voit-on beaucoup d'hommes d'État tourner comme des chapeaux de cheminées, et s'émouvoir à des morceaux de

doctrine; ce qui fait un mélange de force armée et de droits de l'homme, très instable et fort bavard. On peut nommer système Poincaré cet amour restant du droit, contrarié aussitôt par les actes. Un des thèmes favoris est alors que les citoyens meurent pour la liberté. On peut donc ajourner la liberté; on n'oserait pas la nier. On espère alors dans la raison; on en appelle à la bonne foi des citoyens; on leur parle; on leur donne la preuve; on s'étonne qu'ils ne l'avalent point; on recommence. C'est pourquoi je disais que ce système est bavard. Ici toutes les questions sont posées de biais; toutes les discussions sont un peu à côté. Par exemple on essaie d'empêcher que les instituteurs s'écartent de la doctrine officielle; au fond c'est qu'on voudrait conseiller de même, et toujours sous la menace de forcer, tous les citoyens sans exception. Mais, en cette fausse position, le pouvoir civil va rarement jusqu'à l'idée. Il n'y a guère de civils qui avouent que le suffrage universel et secret est une hérésie énorme; plus d'un pousse cette pensée devant lui, sans la reconnaître. Cette pensée explique la peur radicale.

Le système opposé traduit les vœux du peuple, et même des gouvernants, et même des militaires; car nul n'avoue que l'épreuve de guerre doive durer toujours. Le système de la force ne se donne jamais que comme une nécessité dont il est vain de se plaindre, mais qui n'est ni juste ni belle. Et, au contraire, la revendication du droit est un sursaut de liberté, une audace admirable, un héroïsme à proprement parler. Il s'agit de savoir si l'homme fera son destin, ou subira un destin étranger. Dès qu'on y pense, si peu que ce soit, on aperçoit que la révolte c'est proprement l'homme. Tel est le premier éclair de la pensée; tel est le dernier. La pensée elle-même est une révolte. Jamais la nécessité n'obtiendra grâce; jamais le tyran n'obtiendra grâce; jamais ce à quoi l'on est forcé n'effacera ce que l'on voudrait. Ainsi ce parti a pour lui ce qu'il reste d'âme dans l'autre. Aussi vous voyez que l'autre fait le fou, soutient et prouve n'importe quoi; et je vois là une certaine profondeur. Car, dès que ce parti en vient à un ordre de raison, c'est vers nous qu'il glisse.

Ainsi, les bouillonnantes cervelles étant si confusément partagées que tous sont médusés par la force une fois par jour, mais tous séduits un peu par l'ordre juste, je com-

prends assez les piétinements du juste milieu, misérablement partagé entre deux évidences. Or c'est là, dans cette région de la raison effarouchée, qu'il faut agir, qu'il faut reprendre, qu'il faut partager et composer, qu'il faut rassurer, qu'il faut raisonner. Certes, de loin, avant l'armistice, et encore entre les dents du monstre, on se promettait mieux. Mais que faire devant le naïf semblable, sinon commencer et recommencer par l' *a b c ;* enfin l'aider à surmonter en lui-même l'animal ombrageux, qui croit ce qu'il espère, oui, mais qui croit encore plus ce qu'il craint ?

17 novembre 1934.

610

Le fascisme, c'est l'ordre militaire prolongé dans la paix. C'est la célèbre formation par quatre, que les chefs de section regrettaient de voir se perdre, en même temps que ce qu'ils nommaient le dévouement, l'esprit de discipline, le respect. Et je comprends cette tendresse martiale du chef. Lui qui a connu les délices du pouvoir absolu; lui qui a entrevu cette vérité que le pouvoir, s'il ne cède jamais, finit par être aimé; lui qui a découvert de son poste une nature humaine oubliée, celle qui demande à obéir et qui se réjouit d'être piétinée; l'homme qui a fait cette expérience ne peut se consoler d'en voir la fin. Comment ? Les drapeaux, les défilés, l'ordre, le pas emboîtant le pas, la force de tous retentissant en chacun, tout cela a pu nous faire supporter les massacres de la guerre! Quel bonheur alors dans la paix! Quel bonheur de se ranger, de défiler, d'obéir! Sans compter que cette armée, si elle compte seulement le tiers des hommes valides, sera maîtresse de tout, comme autrefois les bandes de Wallenstein, de Turenne, de Condé. Ainsi qui veut jouer au soldat, il est roi et il fait un roi. Et quant à ceux qui mettent leur bonheur dans l'arrière-boutique, ce sont des êtres sans honneur, sur lesquels on peut marcher. Quels rêves de théâtre! Et le plus fort, c'est qu'on les voit réalisés ici ou là. Napoléon devait périr parce qu'il usait sa garde dans la guerre extérieure; s'il avait su ne

faire la guerre qu'à son propre peuple, son pouvoir aurait duré autant que lui-même.

Observez les avantages d'un pouvoir fort. Ils sont éclatants et aveuglants. Sous le second Empire, le budget était une petite brochure que l'on parcourait en quelques minutes et que l'on votait allégrement. L'équilibre allait de soi. C'est très imprudent de dire au peuple que les finances publiques sont en déficit. Il craint tout, alors, et l'opposition ne manque pas de lui remettre sous les yeux, chaque matin, tous les maux auxquels il doit s'attendre quand il manque trois ou quatre milliards au chapitre des recettes. Ces chiffres abrutissent le citoyen. Or, un pouvoir fort trouve toujours un habile financier qui invente d'imaginaires ressources, et comme il n'est pas permis de dire qu'elles sont imaginaires, le pouvoir fort, sans avoir une situation de caisse pire que le pouvoir faible, bénéficie, en plus, de la confiance du public. Remarquez que le plaisir de penser librement n'est pas tout pur. Celui qui examine tout et qui cherche en tout la vérité arrive à penser noir, et enfin s'en fatigue. Ce qui fait une silencieuse paix, pourvu que le chef, qui joue sans cesse de la banqueroute et de la guerre, n'oublie pas que sa raison d'être est d'éviter l'une et l'autre. En ce sens, je crois qu'on peut vivre en paix avec le fasciste d'à côté, vu que, malgré l'apparence, il est assez occupé à faire la guerre à ses propres sujets.

On sait que, quant aux maux humains, la peur est elle-même un mal, et souvent le seul mal. La résistance au fascisme suppose donc un vigoureux optimisme et un refus de panique. C'est pourquoi j'ai considéré avec inquiétude certains de nos amis qui, de semaine en semaine, annoncent toujours la catastrophe intérieure. Ils disent que c'est le moyen de l'éviter; mais non; il en est du fascisme comme de la guerre; ce n'est pas un bon moyen de l'éviter que de s'exciter à le craindre; car la conversion vient vite, alors, par abandon de soi et trahison de soi. Il faut donc que l'homme libre se méfie de loin, mais sans crainte, et traite tous les retours offensifs des colonels comme il a traité la fameuse loi Boncour, qui nous mobilisait tous. Disons que du jour où le citoyen non militaire doit l'obéissance militaire, le fascisme est établi.

Pensons le plus près possible de la situation réelle. Il ne s'agit nullement d'antimilitarisme, ni d'objection de cons-

cience. Posons ce trop lourd sac, afin de garder nos mouvements libres. Simplement nous luttons contre l'oppression. Nous montrons du doigt un abus évident, qui est de vivre indéfiniment dans l'état de siège pour faire plaisir à des colonels sans emplois. Nous voulons distinguer entre la paix et la guerre, entre le soldat et le citoyen. Nous laissons de côté la métaphysique politique, si décevante; car il n'y a pas un système de justice qui nous promette d'abolir la guerre ni l'armée. Ces questions réservées ou ajournées, la lutte n'est plus dans les nuages; chacun défend son pavé.

8 décembre 1934.

611

La pensée est libre ou elle n'est pas. Ce n'est pas penser que croire et répéter. Il faut tout examiner, et, dans d'heureux moments ne tenir à rien. Représentez-vous un arbitre qui entend les plaidoiries; il est tout à fait en défiance à l'égard de ses propres opinions. Cette liberté prépare le jugement. J'imagine que Briand ne croyait rien; je veux dire qu'il avait effacé les empreintes et cicatrices qui font qu'à point nommé, on pousse toujours le même cri, comme font les coucous d'horloge; aussi ce n'était pas par mécanisme d'horloge qu'il croyait à la paix; il y croyait parce qu'il le voulait. Le vrai nom de cette croyance volontaire, c'est la foi. Quand l'esprit est ainsi aéré et disponible, ne croyez pas qu'il se pliera à tout; c'est justement le contraire et l'expérience fait voir que les esprits non contraints ne cèdent jamais. Les autres, les obstinés, les fanatiques, que je voudrais nommer esprits marqués, cèdent toujours; ils cèdent, diraije, inébranlablement. Aussi les entendez-vous crier à tous les carrefours.

La pensée libre a certainement ses réserves, ses secrets, ses refuges. En la comparant aux martyrs du cirque, je dirais que la pensée libre ne souhaite nullement d'être livrée aux bêtes. Pourquoi ? C'est qu'elle veut gagner, et gagner en cette vie; gagner, c'est-à-dire empêcher que les fous gouvernent. Quand on comprend les avantages

d'un esprit buté, qui ne doute jamais, qui va comme un projectile, on ne dira pas que l'ambition de servir la pensée libre soit une petite ambition. Si donc je tends toutes mes forces en cette direction, cela ne m'empêche pas de voir les obstacles, les esprits raidis par la peur ou par la surprise, quelques-uns, peut-être, incurables, tous voulant des précautions, des travaux d'approche, des signes d'amitié; c'est ainsi qu'on parle aux chevaux avant de les toucher. Il s'agit d'hommes, dira-t-on, à qui je dois respect, franchise, vérité. Bon, mais c'est justement parce que j'espère beaucoup d'eux que je dois d'abord être prudent et clément, de façon à ne pas les irriter. Le penseur irrité, c'est presque tout le mal.

Un des préjugés les plus forts que je remarque en ce temps-ci, et qui vient des martyrs et persécutés, c'est de considérer comme un devoir de jeter ses dernières et ses plus chères pensées comme on jette les dés, c'est-à-dire loyalement en échange des pensées d'un policier, d'un ivrogne, d'un aboyeur, d'un pédant. C'est un jeu de dupes. À quoi pouvait croire un Platon, un Socrate, c'est ce qu'on n'a jamais su, si ce n'est qu'ils comptaient absolument sur la liberté de penser et sur la raison commune, et c'est ce que l'on sent dans leurs discours. Mais, pour le reste, Socrate examinait tout, jamais ne forçait, et jamais ne se laissait forcer. Aussi les jeunes lui disaient : « Socrate, tu as certainement une autre idée que tu ne nous dis point. » Socrate, cependant, était toujours prêt à s'en aller, sans conclure. Était-ce refus d'instruire ? Lisez *La République* et vous le saurez.

Vous le saurez, mais non pas sans une extrême attention. C'est que jamais la pensée de Socrate ne vous est jetée toute. Il sait que l'esprit est ombrageux; son art est d'abord de le tourner, comme Alexandre tournait son cheval, de façon qu'il ne voie aucune ombre effrayante. Et comment ? En partant toujours de la pensée la plus ordinaire, la plus rebattue, de façon à ne pas faire peur. C'est ainsi qu'il gagnait sur l'adversaire. Par exemple, il n'allait pas soutenir que Jupiter n'existait pas; mais il refusait, et sans effaroucher, de supposer en Jupiter des pensées ou des sentiments indignes d'un homme, ce qui l'amenait à discuter sur ce que Dieu devait penser. Voyez là-dessus l'*Euthyphron* de Platon. À ce travail de finesse, il gagna de ne boire la ciguë qu'à soixante-quinze ans; c'est

gagner. S'il avait rué d'abord à travers les institutions et les statues des dieux, il était hors de jeu à vingt ans. Je viens aux applications. Je trouve imprudent et même injuste de renoncer à persuader un gendarme, un préfet, ou un ministre, et de lui jeter, comme on jette des pierres, des opinions qu'il n'est pas préparé à comprendre. Je le dis très sérieusement, ce ministre, je dois l'honorer du nom d'homme, et l'instruire selon la politesse, c'est-à-dire en partant de son opinion, non de la mienne. Cette règle est de charité, et non point de prudence.

22 décembre 1934.

612

Il y a une mystique républicaine. Je veux dire que ni la raison ni l'expérience ne peuvent justifier assez une entreprise si neuve, fondée sur l'égalité, qui n'est pas, et démentie avec fureur par les empereurs de force, d'argent, de persuasion, qui ne manquent jamais. J'ai grandi au milieu des sarcasmes qui tombaient comme grêle sur le prétendu maître de l'heure; c'était un loqueteux à moitié idiot, et électeur pour sa part. D'ailleurs il s'en vantait, et, les jours de vote, il se posait en juge. Sur quoi tous les gens de bon sens, marchands de foin, éleveurs de chevaux, avocats, seigneurs de village martelaient avec toute raison la République que je concevais en idée. Dans la suite ils furent très étonnés de n'avoir point gagné sur le boursier. « Qu'est-ce qu'un boursier, semblaient-ils dire, sinon un enfant du peuple que nous élevons, que nous tirons à nous, pour rafraîchir un peu notre recueil de maximes politiques ? » Mais ils avaient mal placé leur argent.

Encore maintenant, et déjà en ce temps-là, quand j'entendais venir les arguments, je me rassemblais en quelque sorte, non pas en vue d'y répondre premièrement, mais plutôt en vue de résister. C'est que je savais que cet ordre humain, idéal et modèle, devait absolument être voulu contre vent et marée, contre rumeur et huée, contre expérience et science. Et le fait est que si l'on n'a point juré contre tout cela, on verra bientôt que le chemin de trahir

est facile et fleuri. Et j'avoue que j'ai une tendresse pour Herriot, qui toujours revient de notre côté, contre les tentations de tout genre, parmi lesquelles celles qui parlent à l'intelligence ne sont pas les moins dangereuses. Dirait-on pas un vieux moine qui sévèrement ramène l'élégant abbé ? L'un ravive sa foi dans la solitude; l'autre la risque dans les jardins d'Armide. Bref, nous ressemblons à des religieux, qui ont plutôt des faiblesses que des doutes. Tous deux plus ou moins jésuites de cette foi, en ce sens que nous voudrions trouver quelque arrangement qui émousse un peu les pointes de cette farouche République. Mais on trouverait, sans chercher beaucoup, des jansénistes de l'égalité, incorruptibles, purs, pauvres, ignorés. Ils sont le meilleur de notre armée. Et qu'ils se disent communistes, socialistes, ou comme ils voudront, je reconnais en eux la foi de mon enfance. Mais quelle foi ?

Foi en l'homme. Et je défie qu'on mène une vie d'homme sans cette foi-là. Car, même tyran, il faut encore se fier. Napoléon ne mena ses conquêtes miraculeuses que par une estime de l'homme, qui devrait nous faire honte. Car il proposait l'impossible, et comme récompense la mort. Mais d'égal à égal, toujours; il jouait ce jeu intrépidement. Aussi fut-il nommé : « Napoléon, père du peuple et du soldat. » Le peuple et le soldat ne demandent que respect; il est vrai que c'est beaucoup. Et le paradoxe de la guerre, c'est que le soldat ignoré peut toujours forcer le respect par un courage qui ne cille point. C'est la seule vertu, comme dit Stendhal, dont il n'y ait pas d'hypocrisie. Je ferais seulement à Napoléon le reproche que lui firent tous ces braves, c'est qu'il les oublia au couronnement. Il ne crut point que le plus beau courage fût capable de porter la paix.

La même injure à l'homme est débitée maintenant par une tourbe d'empereurs sans foi. À ceux qui portent tous les fardeaux et tous les travaux, ils ne reconnaissent que la vertu d'obéir. Ils font appel à l'héroïsme, oui; mais ils repoussent l'égalité, d'après quelques misérables diplômes qu'ils ont, d'après quelques pauvres pratiques de commandement. Pédants et insolents, voilà comme je les vois. Mais un instant, mon cher Égalité, tu n'as pas le droit de les mépriser; tu dois chercher l'homme en eux, même sous leurs pauvres discours. Tu dois espérer qu'en

suivant leurs pensées d'aventure, ils vont découvrir la perspective humaine, c'est-à-dire l'immense armée des héros. Et alors, contre toute l'inégalité et contre leur propre règne, ils trembleront de prendre parti. Encore un petit pas, encore quelque expérience des faiblesses, des fautes, des omissions, des précipitations, et ils auront retrouvé la pure foi en l'homme; ils en jureront; ils seront les chefs de ceux qui ne veulent plus de chefs.

29 décembre 1934.

1935

613

Les enfants s'en vont à l'école chargés de l'ambition de leurs parents. Cela est plus lourd que leur sac. Il est sûr que l'enfant est toujours pris au-dessus de lui-même, et que cela le fatigue souvent. Il faut pourtant bien que l'éducation commence par là. Comment l'enfant arriverait-il à parler et à entendre si on l'en croyait incapable ? Mais, bien loin de là, on s'accorde à le considérer comme un merveilleux génie qui ne peut rien produire d'indifférent. Par ce grand crédit qu'on lui ouvre, on arrive à le comprendre avant qu'il sache ce qu'il dit. Cette générosité, qui est comme rituelle, est propre aux femmes; l'homme ne croit point tant au génie de l'espèce; et toujours il écoutera avec défiance les inventions du petit bonhomme. Toutefois il aimerait croire, et la mère l'y entraîne. Je vois cette différence entre mère et père, que la mère se contente du commun langage et des politesses, en quoi elle a peut-être raison, car c'est le grand pas, et tel est le grand chemin de penser; au lieu que le père se forme une idée du savoir qui est plus sérieuse et même un peu triste, d'après ses propres déceptions.

La mère enseigne au commencement ce qui s'apprend sans peine; et ce sont les belles-lettres. Le père voudrait enseigner ce qui est science ou métier, et qui veut de l'application, mais il n'y arrive point; comme si le savoir ne pouvait passer du père au fils, mais seulement la routine. Les raisons en sont dans l'ambition même du père, qui demande trop, qui voudrait que son fils parte d'où il se trouve lui-même, et qui donne enfin à toutes les démar-

ches de l'esprit un air de piété. Ce respect remplace l'examen même; aussi l'enfant n'arrive, au mieux, qu'à imiter. Au père et au fils, dans ce vain effort pour faire à eux deux l'école idéale, il leur manque un tour d'indifférence et une sorte d'impartialité. Ils s'aiment trop, ils sont trop pressés, ils sont trop aisément offensés, l'enfant par une sévérité qui ne le quitte jamais des yeux, le père par une frivolité qu'il grossit, qu'il ne sait point estimer. Finalement l'enfant dit oui avant d'avoir compris; la connaissance n'est plus qu'un moyen; on n'a le choix qu'entre respecter et mépriser ; or l'un et l'autre sentiment sont profondément étrangers à l'examen direct; l'esprit ne se forme pas ainsi. Dans le fait la tentative si naturelle de l'instruction du fils par le père ne réussit jamais. L'école se trouve donc ouverte par la nature même.

Ici, à l'école, se trouve la patience; ici se trouve l'indifférence, le choix possible, même dans les affections, et enfin ce qu'il faut appeler le travail distrait, à la place de l'attention forcenée, qui bouche l'esprit. Ici l'enfant ne jouit plus de cette pesante faveur qui l'oblige à se devancer lui-même. Par l'oubli de la précipitation, le temps devient immense; l'esprit est au large. L'école, c'est le moment du loisir, et c'est la certitude de tirer de soi tout le possible sans avoir à s'en soucier. Au fond la difficulté de s'instruire seul est la même que celle d'instruire son propre fils; on guette alors les résultats, on espère trop, on se désespère, on abandonne, on pense mal de soi et de l'homme. L'erreur est de sommer son propre esprit, de le mettre en demeure. Il n'existe pas un esprit qui comprenne au moment où il s'y efforce.

Tout ce sérieux, tout ce tragique même, est heureusement dissous à l'école. Le pouvoir n'y est point soupçonné; s'il exige le silence, ce n'est que comme une condition physique. Le sublime du sentiment n'est plus nécessaire; il apparaît que le métier d'enseigner suffit à tout; le métier est aimé, et l'enfant est délivré d'être aimé; telle est cette prison; et en effet elle n'est pas aimée; mais on s'y plaît. L'esprit y trouve son air respirable. Il n'y a point d'âge ni d'état dans la suite où l'on connaisse ainsi l'esprit tout nu, et exactement les aptitudes de chacun; cela est détaché des passions. Le premier est premier tout clairement, comme il le serait par élection. Chacun

se juge donc et se sent jugé; mais sans douleur, parce que l'ambition est restée à la porte. Pour la première fois l'homme s'intéresse à l'enfant comme le soleil éclaire toutes les choses. Il n'y a point de faveur, ni aucun moyen de plaire, ni aucune flatterie concevable. Cet effet d'égale lumière, et de tranquille lumière, est propre à l'école; il ne se retrouve nulle part ailleurs. Cet effet est miraculeux. Ce n'est que l'apparition soudaine de l'égalité et de la justice. C'est de là qu'il vient que les amitiés de l'école sont les seules qui prennent l'homme comme il faut. Avez-vous remarqué qu'un élève médiocre, quand il en retrouve un bon, est plutôt honoré qu'humilié ? C'est qu'avec le souvenir de l'école revit un temps où la justice n'était jamais tachée d'un soupçon, où le médiocre couronnait lui-même le supérieur, sans embarras et sans trace d'envie. On n'envie que la faveur; on n'envie que l'injustice dont on n'a pas profité. Telle est donc l'épreuve redoutable qu'affronte le petit homme chargé d'honneur et de faveur, choses qu'il sait inutiles devant Minos.

2 février 1935.

614

L'ami du peuple me dit : « Comment peut-on espérer d'instruire jamais le peuple, quand on voit les plus savants se rassembler en un petit peloton et disparaître à nos yeux comme dans un nuage ? Nous-mêmes, qui voulons instruire le peuple, nous n'espérons presque plus savoir assez pour nous-mêmes. Einstein n'est nouveau, n'est vieilli, n'est remplacé, si tout cela est ou fut vrai, qu'aux regards de quelques douzaines de génies; et je crois même que les plus profondes recherches sur l'espace sont accessibles peut-être à trois hommes sur la planète. Ainsi le peuple est laissé loin derrière, séparé des vrais savants par une montagne de connaissances aujourd'hui sans valeur. Le peuple profitera, oui, comme tous, d'immenses découvertes faites ou à faire, mais sans espoir d'y jamais rien comprendre. Il aura puissance, il n'aura point sagesse. Mais n'en sommes-nous pas là ? »

Ce genre de visionnaire, qui veut que nous en sachions plus que Thalès et Platon, m'est insupportable, et je lui répondis assez vivement. « Je ne crois point du tout, lui dis-je, que ce nouveau savoir, si difficile, soit tout or. La méthode algébrique, qui consiste à penser par abrégés, m'a l'air d'une technique fort subtile dans laquelle l'esprit se perd lui-même, comme dans toute technique. Aussi s'étonne-t-il de ses pensées. Ce n'est point savoir. Plus d'un se montre assez incertain devant ses propres rêveries mécaniques. Bref le culte que nous rendons au pur mathématicien est une idolâtrie qu'il faudra surmonter. Et, en attendant, nous pouvons toujours apprendre aux gamins la preuve par neuf, car elle est bonne. »

Ce discours est imprudent. Je prétends juger, et le premier sot, seulement pourvu de mémoire, me citera la cent-unième formule, celle que je ne connais pas. C'est pourquoi je fais retraite sur un terrain plus solide. Je me dis d'abord que si la pression atmosphérique, la presse hydraulique, la décomposition de l'eau, nous proposent des connaissances encore grossières et approchées, on en peut dire autant des protons, ions et autres inventions, qui sont certainement très simplifiées encore et même grossières, comparées à la variété et à la richesse de la nature. Cela me fait penser que la partie de la science, qui est de santé pour l'esprit, ne dépend point tant d'un avancement tel ou tel vers une perfection inaccessible, que d'une manière en soi correcte d'avancer. En quoi consiste cette méthode, qui serait aussi bonne dans la preuve par neuf ou dans l'étude du baromètre que dans les quatre ou vingt-quatre dimensions ou dans l'étude des bombardements corpusculaires ? J'y vois deux choses à considérer, dont la première est un raisonnement bien conduit, comme on voit en géométrie; dont l'autre, qui dépend de celle-là, est une manière d'observer et d'expérimenter d'après un préjugé géométrique et mécanique. Les deux ensemble sont contre tout miracle extérieur, comme multiplication des pains ou changement de l'eau en vin, qui sont à vrai dire des symboles, ou si vous voulez des contes pleins de sens, mais privés de sens pour l'incorruptible physicien, qui prétend retrouver dans le résultat les mêmes quantités que dans le premier équipement de l'expérience et qui toujours guettera la fuite ou la tricherie, comme nous faisons tous devant les jeux

d'adresse. Flammarion observait un thaumaturge qui faisait pleuvoir des fleurs; il pesait les fleurs; il pesait le faiseur de miracles avant et après; et ainsi il avançait en sagesse.

Or, pour donner cet invincible préjugé, toute la géométrie d'Euclide est bonne, et toute la physique de Tyndall, si efficace, et pour toujours, dans les célèbres et immortelles conférences sur la chaleur et sur la lumière. Ces précieuses connaissances sont à portée du peuple; il n'a qu'à allonger la main. Manière de dire, car en réalité le Tyndall d'aujourd'hui lui ferait connaître des résultats merveilleux, sans pouvoir lui en expliquer les ressorts; d'où il suivrait qu'un ouvrier, maniant son poste de radio, aurait toute la connaissance qu'il peut espérer. Et en effet, ce n'est guère. Mais le pont aux ânes des géomètres les attend, avec toute la pure science qu'il enferme, et que nul ne songe seulement à réfuter. Aussi les jeux des courants inducteurs et induits, physique simplifiée certes, mais physique acquise et physique admirable, qui fera de l'homme de bon sens un vrai physicien, juge des dieux. Savoir a fait l'inégalité, et voudrait encore la faire. Mais savoir, autrement pris, fera l'égalité.

23 février 1935.

615

Il n'y a point d'esprits faux. Tous visent juste; tous sont justes. Farrère est juste. Hugo[1] doit être tout condamné par un parti, tout sauvé par l'autre. Hugo est un de ces hommes qui font le partage. On voudrait distinguer, on ne peut. Mais honorons mieux l'espèce humaine; c'est qu'on ne veut pas distinguer. On ne le veut pas; c'est que chacun discerne merveilleusement les présuppositions et les suites. Si l'on est tyran principal ou tyran subalterne, on sait le prix qu'il faut y mettre. On sait ce qu'il faut nier, et même ce qu'il faut ignorer. Hugo en est un grand exemple. Toute parcelle de tyran sait qu'il faut exiler Hugo, l'exiler de ses pensées. On ne peut composer avec ce terrible poète. Aussi, en cette année de célébration, il n'arrivera pas une fois qu'un fasciste

reconnaisse une belle strophe dans toute l'œuvre; il n'arrivera pas une fois qu'un ami de l'égalité se moque de quelques vers faibles; il l'essaiera, il s'en repentira. Belle occasion de trahir, donc, ou de s'apercevoir qu'on allait trahir.

Pourquoi donc ? C'est aveuglant, et chacun le sent au premier murmure de cette sorte de tonnerre. Ce qui retentit dans ces strophes, c'est une sorte de jugement dernier. Même quand il célèbre Napoléon, il le dépose devant Dieu. Et que signifie le dieu de Hugo, sinon les valeurs supérieures devant lesquelles les grands de ce monde sont comme rien ? Ce son lui est naturel; on l'entend partout; à la fin de cette longue vie, ce son remplit tout l'espace. Le poète n'a cessé de se confirmer; il n'a cessé de rejeter cette justice nuancée qui est l'injustice. Vous l'entendrez dans *Les Châtiments;* vous voulez dire qu'il règle un compte personnel. Mais non; dans la suite, sur les rois, sur les puissants, sur les riches, sur les prélats, il est pire, je veux dire meilleur. Qu'a-t-il appris ? C'est que tout pouvoir descend; c'est qu'il n'y a point de tyran modéré; c'est que l'infatuation s'aveugle elle-même; c'est que le despotisme accomplit la gravitation qui lui est propre. C'est pourquoi le poète demande pitié pour les rois. Peut-on mieux mordre ? Pour mon compte, j'honorerais mieux les rois et Satan lui-même, en les soupçonnant de très bien savoir ce qu'ils font. Mais ce n'est que nuance ou idée à suivre; cela ne change pas le parti.

Contre tout le respect, pour tout le respect. Contre le faux respect, pour le vrai respect. Ce bûcheron frappe fort, et frappe juste. Il l'a lui-même dit et redit, la justice n'a pas besoin de subtilité, c'est l'injustice qui en a besoin. Aussi ne cesse-t-il de faire résonner ses grands axiomes; que la force n'est pas raison; que la force n'est même pas courage, puisqu'elle se vante de vaincre à deux contre un. Quelle leçon pour nous, quand nous voyons que ceux qui frappent fort, sans pitié, sans pardon, finissent toujours par être loués ! Tout le monde y vient; je veux dire que le petit ambitieux guette l'occasion de louer la brute; et quant aux autres, souvent ils laissent faire. Mais Hugo a parlé et parle encore dans son énorme porte-voix, toujours déposant solennellement les rois, les prêtres, les riches. Là-dessus, si vous craignez

de vous laisser prendre par l'éloquence, lisez seulement *Les Misérables ;* tout y est dit de l'égalité, et dans la prose la plus simple et la plus nue. Alors il faut choisir.

Tel est le thème politique du poète, du romancier, de l'orateur. Vraie grandeur; la séparation marquée à la hache; et c'est ce qui lui a valu d'échouer complètement et presque ridiculement devant les assemblées politiques. Ce n'est pas aux importants qu'il faut raconter que toute puissance est méprisable. Bref, quand je repasse mon Hugo, quand je navigue sur cette grande mer, qu'elle soit calme ou agitée, j'aperçois que tout ce qu'a dit Hugo, et avec ce volume de voix qu'on lui connaît, c'est exactement ce que tout prince défendra de dire, dès qu'il osera selon sa pensée; tout prince, entendez tout pape, tout prêtre, tout préfet, tout Caïphe, tout Ponce Pilate. Si donc on fait voter sur Hugo, tout est clair, tout est réglé d'avance. Je sais que tout habit doré et tout porte-épée votera contre; et ce brillant cortège de belles apparences ne se console pas d'être hué. Il le fut pourtant et il le sera. Et encore une fois le neutre n'existe pas dès que les choses sont hardiment criées, dès que le poète parle. Quelquefois, la jeunesse semble espérer que ces grands partis seront rompus et qu'il se fera un mélange onctueux de oui et de non et de possible, de liberté et de pouvoir fort, de justice et d'arbitraire. Or ce jeu de finesse fut toujours et sera toujours le jeu très rusé du prince. Aussi l'Âne du poète, en ses merveilleuses déclamations, nous met en garde contre les gros livres. Et il est vrai que les effrayantes rangées de livres sont comme les armées du pouvoir. Oui, tous, plus ou moins, nous avons besoin d'être réveillés, rappelés, sommés, simplifiés. Devant la misère de Citroën[1], comparée à celle d'un de ses ouvriers, c'est le plus prompt et le plus sommaire jugement qui est le meilleur.

2 mars 1935.

616

Je pense souvent que la lutte anticléricale a mal visé. On a réfuté des légendes et des contes, au lieu de les prendre comme des images populaires pleines de sens.

Par exemple la Vierge Mère, on s'en moque, au lieu de chercher l'idée qui se cache dans le mythe. Et le péché originel, on prouve que c'est injuste, au lieu de rechercher exactement ce que c'est, ce qui éclairerait la réelle condition humaine. Suivant ce même mouvement, qu'on n'essaie guère, je m'efforçais à trouver ce qu'il y a d'humain dans la messe, et j'y découvrais l'idée nouvelle qui nous tient tous, c'est qu'il y a autre chose qui compte pour l'homme que force et richesse. Et il est beau de voir que forts et riches baissent ici le nez. Je suis persuadé qu'on peut former cette idée loin de toute messe, et pour ma part je me passe de messe. Mais il faut comprendre aussi que le sens caché d'une telle cérémonie et de tant d'autres mythes tels que Noël et Pâques, suffit encore à faire sentir énergiquement un ordre de vérités qui est, à proprement parler, révolutionnaire; et c'est là, selon mon opinion, que s'attache la croyance de tant d'esprits qui sont plutôt rêveurs que raisonneurs. Par exemple ils aiment penser que le triomphe des brutaux et des escompteurs n'aura qu'un temps. Et s'ils se résignent à n'espérer point la révolution pour cette vie, toujours est-il qu'ils l'espèrent, qu'ils la jugent de plus haute valeur que ce désordre-ci; et tel est le vrai et grand principe qu'ils méditent et retournent de toute façon dans leurs prières. Et ce n'est pas peu si ceux qui prient prient pour que le juste arrive un jour à régner.

Idolâtres dans le plein sens ceux qui, au contraire, demandent à leurs dieux le succès de quelque tromperie, ou de quelque violence. Socrate jugeait déjà que ces demandes-là sont des injures aux dieux. La révolution chrétienne a jeté cette idée dans notre Occident. C'est encore idolâtrie autant que l'image et la parole sont reçues sans examen. En réalité, il n'y manque que l'examen. Une cérémonie comme la messe n'est pas vraie en soi; mais elle n'est pas fausse non plus. Un dogme comme celui de l'immortalité de l'âme n'est pas vrai non plus; cependant on peut l'entendre. Soit par la cérémonie, soit par le dogme, on peut s'élever jusqu'à l'idée d'une valeur au-dessus de ce monde, valeur trop ignorée, trop oubliée, et que les saints rappelaient en leurs flamboyantes prédications. Le prix, le haut prix de l'âme, c'est le prix même de la justice, de l'égalité, de la paix. Par le souci de réfuter qui n'intéresse que quelques

disputeurs, nous laissons tomber comme des erreurs nos propres idées, nos plus précieuses idées, sans les reconnaître. Combat dans la nuit ou dans la poussière, après quoi il reste une défiance chez les uns et chez les autres; ils ont le sentiment quelquefois d'avoir percé leurs meilleurs amis.

De telles discussions devraient consister, au contraire, en un pieux travail d'interprétation, dont le premier volume des *Misérables* donne l'idée, et même l'impose; personne n'y résiste. Eh bien donc, il faut prendre la religion comme une imagerie pleine de sens, et la justifier à ceux qui la pratiquent. Mais attention ici. Il ne s'agit pas de prouver par raisonnements subtils que l'image est toute vraie. L'enfer est un beau mythe; seulement l'enfer comme lieu du monde et jardin réel des supplices est un simple rêve; et je pense que personne n'y croit réellement. Toutefois, en réfutant sans nuances, vous soufflez sur le fanatisme, et le fanatisme se plaira à nous étonner. Vous rejetez en bloc, et lui accepte en bloc. C'est guerre. La paix veut plus de précautions, et toujours la pensée de l'adversaire prise d'abord comme vraie, et développée en sa vérité. Quant à l'erreur, ce n'est rien.

Telle sera la réconciliation, redoutée de toutes les puissances. Alors il faut laisser aller le prêtre et le moine, et la propagande, et la persécution, et les bûchers pour l'incrédule? Mais non. Point du tout. Puisqu'il apparaît que toute religion rassemble des intérêts, des forces, des colères; puisque la pensée y est déshonorée par la contrainte, puisque la mystique s'y transforme en politique jusqu'à ce point que les prétendus disciples du Christ célèbrent la guerre et l'injustice, il fallait aller droit contre ces abus, comme on l'a fait; mais en sauvant l'idée, et c'est ce qu'on n'a pas fait. D'où il est resté, dans les amis de la libre pensée, une défiance assez remarquable à l'égard de la liberté et de la pensée même, et une disposition à tout réduire au principe des brutaux, l'intérêt, le profit, la sûreté; ces idées sont des faux dieux. Et au contraire les idées proprement mystiques de foi, de liberté, d'égalité, de justice sont nos vrais dieux, ce que le crucifié représente en image. Et, encore une fois, ne pas discuter si le crucifié est mort à tel jour; cela n'importe nullement. Mais ce qui importe c'est de ne rien perdre des paroles belles et neuves que la tradition lui prête; et

j'ajoute encore à cette piété, si naturelle en tout homme, une interprétation, favorable par préjugé, de ces beaux contes où l'on voit que les superbes sont humiliés, tandis que travail et pauvreté sont comme des gloires. Évidemment beauté ne fait pas preuve, et il ne s'agit pas de consentir à tout ce qui plaît. Mais beauté souvent aide à trouver preuve. Et par cette méthode de charité, car c'est le mot, vous rassemblez tous les ennemis de l'injustice, si habilement divisés jusqu'à ce jour.

30 mars 1935.

617

Chaque métier a ses routines. J'ai vu travailler un architecte, et sans doute j'étais disposé à croire qu'il avait des routines pour tout; or il n'en était rien. On lui imposait presque toujours quelque terrain de forme étrange, triangle, trapèze, ou pis, où il avait à faire tenir des appartements commodes et de belle apparence; il en perdait quelquefois le sommeil et souvent, pour résoudre une misérable difficulté de détail, il devait tout changer. Revenir ainsi aux commencements et tout défaire, c'est sans doute la difficulté principale. Nos propres conceptions nous bouchent la vue; nos propres réalisations encombrent le terrain.

Les routes de montagne ne sont que des sentiers élargis. Les voitures suivent l'ancien passage des cavaliers et des piétons; on descend, on remonte, on tourne. Tout est routine ici. Mais vienne un conducteur de travaux qui ait le génie de son métier, il dessinera et exécutera une route régulièrement montante, à pente douce et, par surcroît, belle. Celui-là a su effacer devant ses yeux les précédentes tentatives, il s'est attaqué à la nature toute seule, comme l'architecte s'attaquait à la forme du terrain imposé, seul obstacle réel.

On pourrait dire que créer, au sens réel, au sens industriel du mot, c'est s'adapter directement à la nature des choses, sans tenir compte des solutions de coutume. Voici encore un exemple tiré du problème de la circulation urbaine. Celui qui reçoit d'un prédécesseur la fonction d'administrer un grand carrefour a devant lui des

refuges déjà placés, des voitures qui tournent autour, des points critiques où les accrochages se produisent le plus souvent. Or, ce qui est de la nature des choses, c'est seulement le nombre et la direction des voitures, et puis la forme du carrefour. Les refuges, au contraire, sont d'institution, et peut-être aussi les points d'accrochage. Notre homme, s'il a le génie de son métier, voit le courant naturel et, s'il le peut, les remous naturels. Par exemple, c'est une idée géniale de mettre les refuges justement aux points d'accrochage. Mais nos praticiens ont bien d'autres inventions. L'agent aux voitures, quand il démêle un embarras, invente ou bien quelquefois il suit la routine et invoque le règlement. Mais le règlement n'a pas tout prévu.

La force d'imitation s'exerce constamment; chacun copie ce qui a réussi au voisin. Mon concurrent creuse un passage sous la rue; il faut que j'en creuse un aussi; c'est presque une affaire d'honneur. Un certain genre de publicité, par exemple les figures animées, est adopté par tous. Et, dans ce cas, on comprend très bien que l'imitation ne sert point, car ce n'est pas se faire remarquer que de faire à point nommé les signes que tous font. Si l'on regardait bien, on verrait que la plupart des affaires sont surchargées de frais d'imitation. La publicité routinière va contre sa propre fin. Il faudrait au contraire, inventer toujours, ce qui, encore une fois, est s'adapter aux conditions réelles et non pas aux conditions imposées par la routine.

On creuse des fossés devant votre étalage; il se fait un grand frottement de piétons; ces conditions imprévues vous font rentrer dans votre coquille, comme l'escargot. Mais j'ai remarqué que le génie du commerce profite d'une telle situation pour s'étaler au contraire dans la rue et redoubler l'encombrement; c'est que l'encombrement est bon pour la vente. Il formule ici une règle qui, certainement, n'est point vraie; dans chaque cas il faut inventer. C'est ainsi que, le long de la rivière, il y a des pêcheurs qui connaissent les bons coins et y vont toujours, au lieu que ceux qui ont du génie changent leurs embuscades selon le temps, selon la saison et selon la crue. La chasse aussi fait voir l'invention à côté de la misérable routine, qui est celle du chien. Quand un chien a levé un lièvre dans un certain buisson, il y va toujours voir.

Le principal est donc de se détourner d'imiter les autres et de s'imiter soi-même. C'est revenir au problème réel. Quel est le but de la publicité ? Quel est le but de l'étalage ? Comment arrêter l'acheteur ? Comment l'étonner ? Comment l'intéresser ? Je vois beaucoup d'invention sur le trottoir, et beaucoup de routine à l'intérieur. C'est qu'à l'intérieur le marchand considère l'ordre, la propreté et enfin tout ce qui lui plaît à lui et lui rend son travail facile. Au trottoir est la lutte, la pêche, la chasse, l'invention à chaque instant. Seulement, admirez comme l'invention devient routine. Je suppose que pour vendre des cravates de plume, on mette en montre des petits oisons à peine sortis de l'œuf. On s'écrasera pour les voir. Mais, le lendemain, il y en aura partout. Tout se transforme bureaucratiquement; telle est la mort du commerce.

Mars 1935.

618

Lorsque le jeune Victor Hugo suivit le cours de philosophie de M. Maugras, on admira une attention sans défaillance, mais dont on ne sut pas tout de suite la cause. La cause c'était que l'écolier se donnait pour règle, tout en écrivant ce qu'il entendait, de commencer par la même lettre toutes les lignes de la page. Vous l'imaginez, attentif à son problème, tantôt resserrant l'expression, tantôt la dilatant, de façon à amener juste à point l'*a* ou le *d*; et d'ailleurs le temps de la délibération manquait, car le professeur parlait toujours et la plume allait toujours. Ce genre de travail plaît par une facilité qu'il révèle et bientôt développe. L'écolier arrivait sans doute à juger d'un coup d'œil d'abord la masse des mots qui s'offrait; il apprenait à gouverner ce chaos, qui fait d'abord le désespoir de celui qui parle comme de celui qui écrit; c'est qu'ils ne savent pas choisir, c'est qu'ils oublient d'instant en instant, et restent soumis à l'absurde hasard. Contre quoi le jeune Hugo avait cette règle arbitraire de l'*a* ou du *d*, de l'*s* ou de l'*o*, règle impossible à oublier, et qui agissait comme un aimant sur certains mots. Comment il apprit à ruser, à varier, à construire, défaire et refaire, comment il décou-

vrit que cette nécessité le rendait ingénieux, hardi, quelquefois neuf et brillant, c'est ce que le biographe ne nous dit pas; mais on peut le deviner.

C'était déjà d'un poète de se donner une règle arbitraire et toute formelle, et de se plaire à y rester fidèle, enfin de subordonner le sens à la mécanique des mots. Car, dans l'opération opposée, de choisir les mots, l'ordre et les constructions d'après le sens, tout l'imprévu est massacré et il n'y a rien à sauver. Toutefois ce n'est guère que dans la géométrie que l'on dit ainsi seulement ce que l'on dit. Au lieu que le propre du poète est de faire surgir, soit par le mètre, soit par la rime, un mot inattendu et dont il faudra s'arranger; ce qui à la fois remue un grand nombre de mots et réveille l'entendement, bien en peine de ces hardiesses, pour ne pas dire témérités; et ces témérités, quand elles détourneraient le sens, sont du moins des fruits de nature, et très exactement des témoins de ce que peut le langage quand on le remue jusqu'au fond. Il suffit de réfléchir un moment pour comprendre que c'est par ce mouvement et remous des mots qu'on écrit même en prose; car celui qui écrit une lettre, doit tirer parti de ce qui lui vient. Seulement le poète a le choix encore plus difficile, et s'en trouve bien.

Il s'en trouve bien, pourvu qu'il ose compter sur le hasard et compter sur la règle, et enfin se fier au langage, jusqu'à penser non seulement qu'il trouvera aussi bien par la règle, mais encore qu'il trouvera mieux. Telle est la foi du poète, c'est-à-dire son génie. Mais si, au contraire, il suit la règle péniblement par des allongements et des remplissages, de façon à délayer le sens et à l'affaiblir, alors le poète est un méchant poète. La faiblesse des vers de Voltaire, de Chateaubriand, de Fontanes et de tant d'autres vient de ce que le sens souffre de la règle.

Il me plaît de penser que le poète adolescent fut en état de vérifier tous ces effets, ces longueurs, ces platitudes, ces périphrases, quand il s'exerçait à commencer toutes ses lignes par la même lettre. Car, sans doute, il ne développa alors que des finesses visibles d'une lieue, et enfin les roueries du métier; du moins il put les mépriser. Certes il y a trace et plus que trace de la mécanique à rimer dans ses vers de jeunesse; mais je comprends qu'il devait rire quand il retrouvait les procédés de son premier jeu. Toujours est-il que, quand il se trouva en

présence de Chateaubriand, qui lui lisait son *Moïse*, notre jeune poète parvint tout juste à admirer un seul vers, encore à demi plat. Et pourtant le grand homme lui avait dit : « Le véritable écrivain, c'est le poète. Moi aussi j'ai fait des vers, et je me repens de n'avoir pas continué. Mes vers valaient mieux que ma prose. » En ce peu de mots sont rassemblées des erreurs évidentes et étonnantes, qui doivent à jamais épouvanter ceux qui écrivent en vers. Mais quelquefois ceux qui ont fait des vers réguliers me font penser à un naïf que j'ai connu, qui, quand il sut la marche des pièces aux échecs, crut qu'il savait le jeu.

Certes le génie de l'homme exerce sa liberté à partir de la règle; mais il ne pense jamais qu'il suffise de suivre la règle. C'est ainsi que le poète, de succès en succès, doit arriver à compter sur le miracle, à l'attendre, à le provoquer, par un jeu continuel où le rythme et la rime ne cessent de produire un sens. D'où deux défauts opposés entre lesquels se tient le sublime. Trop d'enfance dans les poésies légères, où les rimes galopent. Un ton didactique au contraire dans les pièces où la doctrine ne se laisse pas déformer, par exemple dans l'Évangile de la Passion mis en vers. Dans ce dernier cas, il est trop peu laissé aux mots; dans l'autre cas, on se fie trop aux mots. Mais des milliers de fois notre poète s'est fié aux mots comme il fallait, et a fait des miracles, et des suites de miracles, pour le désespoir et l'espoir des apprentis.

1er avril 1935.

619

Les recruteurs d'autrefois étaient des marchands d'esclaves. Voltaire nous conte dans *Candide* l'aventure d'un de ces grands imbéciles qui se vendaient pour un bon déjeuner et une petite masse de monnaie, avec la promesse d'une solde et d'un uniforme. En réalité ces hommes vigoureux, à l'âge où l'on s'ennuie, avaient envie de gloire, et de voir du pays; sans compter que souvent ils étaient bien pauvres et mangeaient trop pour des pauvres. Je crois pourtant que les motifs de gloire

étaient les plus forts, comme ils sont encore aujourd'hui. Il faut jeter un regard sur les affiches qui sont à la porte des gendarmeries. On y voit dessinée toute la partie de l'existence militaire qui peut plaire à un garçon qui par lui-même n'est rien. On imagine d'après cela les recrues de l'ancien temps. On en trouvait autant qu'on voulait, si l'on avait seulement provision d'argent. Quelquefois, un parti en vendait à un autre. L'armée de Turenne était faite ainsi, et c'était une bonne armée.

Ici, je veux réfléchir un moment; car il est remarquable que nul ne pense à rien. L'armée nous paraît un corps de nature, et profondément étranger à la vie civile. Nous ne jugeons point l'armée. Or, la vieille armée à laquelle je veux penser était faite de révoltés, en ce sens qu'il n'y avait pas un soldat qui ne fût promptement désespéré, et qui ne méditât de s'enfuir. Mais les recruteurs, très habiles techniciens en cela, avaient l'œil sur ces poulains encore mal dressés; et l'on achevait le dressage comme on fait pour les animaux, par un système de rigueur sans aucune faiblesse. On poursuivait le déserteur; on le retrouvait, on le ficelait, on le passait aux baguettes; on le tuait plutôt que de céder. C'était une dépense à laquelle on se résignait. Ainsi tout espoir était effacé; et cependant la vigoureuse jeunesse se faisait des joies, jusqu'à trouver du plaisir dans les travaux où l'homme devient habile, comme de nettoyer l'arme, de bien tirer, d'être un habile dompteur de chevaux. Les aînés achevaient le dressage des jeunes; car, ayant traversé les mêmes expériences, ils se consolaient du métier par le métier même, et vivaient de l'honneur et de l'esprit de corps. C'était beaucoup d'être par eux redressé, rudement consolé, sacré enfin et adopté. Ainsi se formèrent de tout temps les vieilles troupes et l'esprit militaire. Appuyés sur un parfait mépris du civil et des lois civiles, ces soldats avaient pour bonheur d'être redoutables et de passer à la fin pour invincibles. Et il leur restait encore la ressource d'adorer leur général.

Par cette formation la guerre s'est trouvée définie. Des armées petites et bien entraînées, des soldats promptement irrités devant la résistance, et n'épargnant alors rien; car l'expérience montrait que celui qui ne fait pas voir de crainte prend par cela seul un ascendant sur l'adversaire. Ainsi était la Vieille Garde, quand elle daignait combattre;

ou plutôt c'est une légende; mais la légende agissait; la légende poussait les bonnets à poils. D'où les théoriciens de la guerre ont tiré une doctrine raisonnable de l'audace déraisonnable. Rien n'est impossible pour celui qui ose. Marchez aux fusils, les fusils trembleront et tireront trop haut. Essayez une attaque absurde, c'est justement le moyen de faire qu'elle n'est plus absurde. C'est pourquoi il faut dépenser l'homme au moment décisif, sans pitié, sans faiblesse, afin de faire peur. Toutefois ces grands moments étaient rares; les guerres usaient presque tout le temps en manœuvres, fourrages, pillages, quartiers d'hiver.

Depuis que les peuples entiers font la guerre, qu'a-t-on vu ? Toujours l'ancien sergent; toujours le recruteur et les maximes du recruteur. Et ces braves volontaires, car ils sont volontaires, sont traités exactement comme des esclaves achetés. Le pire est que le général les a pour rien, et, en réalité, puise dans un réservoir d'hommes dont il ne trouve pas le fond. D'où ce prodigieux pouvoir dont Napoléon eut le premier l'idée. Mais, depuis, tous les peuples et tous les chefs en ont eu l'idée; et, non contents des hommes, ils ont recruté en chaque pays l'esprit public, de façon que les volontaires se sentent forcés d'être volontaires. Quand cet entraînement a produit tous ses effets, comme il arrive en trois ou quatre peuples, alors on assiste à une dépense d'hommes véritablement folle, suite des principes enseignés à l'École militaire, et qui sont eux-mêmes pris aux anciens chefs de bandes et à la pratique des anciens recruteurs. Ainsi l'honnête citoyen, et réellement pacifique, se trouve pris dans une institution absolument sauvage, et, parce qu'il ne sait pas la comprendre, ne sait pas non plus s'en garder, la discuter, la limiter. Il la subit comme la mort elle-même. Par cette tyrannie absolue des hommes de guerre, tous les projets de justice, d'amitié, d'humanité sont annulés aussitôt. Et notre civilisation consiste surtout en ceci que nous pleurons de bon cœur sur toutes ces pensées perdues.

20 avril 1935.

620

Je pense qu'on lit et qu'on récite encore *Les Djinns*[1], ce jeu de virtuose. Pour moi je considère ce poème comme une des merveilles du monde. C'est qu'aussi il me fut connu par un excellent lecteur, homme redoutable, homme de grammaire et d'humeur, qui donnait à copier un verbe grec pour une faute, mais qui, l'instant d'après, nous lisait des vers pour son plaisir et en musicien. C'est de cette bouche, dessinée comme celle d'un masque antique, que sortit un matin, sans avertissement préalable, cet étrange soupir sur la mer : « *Mur, ville — Et port — Asile — De mort — Mer grise — Où brise — La brise — Tout dort.* » Nous reçûmes ces mots, et avec les mots les images; mais en même temps nous entendions courir un autre message, fait de bruits, d'échos et de nombres, qui se poursuivaient et se recouvraient comme des vagues; et d'abord ce ne furent que des touches de silence selon une loi. À ce présage, dressés comme des animaux, nous sûmes que de ce silence quelque chose allait grandir, car les vagues s'allongeaient, et les rimes bientôt sonnaient et tonnaient. Cette alarme croissante suffisait; le vol des Djinns, la maison fermée, l'homme dans la cave n'y ajoutaient guère. Bien plutôt ces notions, qui nous portaient dans un autre monde, tempéraient cette alarme sans objet et si proche. C'est ainsi que nous recevions avec une avide curiosité les vagues successives de la peur, jusqu'à la plus haute vague. Et de là, par un présage inverse et réglé à notre mesure, tout s'éloignait et s'amincissait jusqu'à nous laisser l'oreille vide, l'oreille écoutant ce vide même : « *On doute — La nuit — J'écoute, — Tout fuit — Tout passe. — L'espace — Efface — Le bruit.* » Réellement nous n'entendions plus rien; nous lisions sur les lèvres du récitant, comme font les sourds. En même temps la loi de décroissance nous apaisait. Cette magie m'est restée présente.

De quoi est-il donc question ? Je me moque des Djinns et de cet Orient littéraire; je n'y crois pas. Mais à mes propres mouvements il faut que je croie; il faut que je m'intéresse à la loi même de mes émotions; je résonne

comme une harpe. L'éveil de la peur, la vague de peur, la transe, ce sont des choses que je connais. Ce murmure du corps, qui grandit selon le corps pour décroître selon la loi de fatigue, c'est la peur essentielle, qui n'est que peur de la peur. Et c'est parce que premièrement j'ai peur que j'imagine alors des objets effrayants. Rien ne m'effraie tant que je n'ai pas peur. Aussi ce virtuose, qui se donne la loi de la rime triple et du mètre croissant puis décroissant, ne m'en touche pas moins en mon centre; et ce qu'il montre de savoir-faire est pour me tenir dans l'attention heureuse et sur le bord de l'émotion. C'est ainsi que l'on se connaît soi-même au miroir du poète.

Nous sommes conduits directement par les signes. Si nous voyons que tous fuient d'un certain côté, nous fuyons aussi. Les signes nous disposent d'abord; ils agissent par le contact avant d'agir par le sens. Ou, pour parler autrement, l'attention s'élève de l'émotion. Le langage a donc deux faces. Par un côté il est toujours cri; il nous réveille, il nous dispose, il nous fait trembler, courir, sauter par une mimique violente. L'inquiétude de l'homme nous est aussitôt communiquée. D'autre part le mot nous donne une notion; il nous dit pillage, incendie, inondation, tigre, serpent. Or, par notre vie bavarde, nous usons les piquants des mots, nous neutralisons le langage, nous ne voulons plus en entendre cette chanson qui ne fait qu'exprimer l'homme à l'homme. C'est pourquoi le commun discours est ennuyeux; il répète cent fois ce que tout le monde sait, comme s'il cherchait vainement l'ancienne éloquence. C'est ainsi que l'on pourrait me donner d'affreux détails sur les Djinns, mais sans arriver à faire sonner la harpe sensible. Et au contraire la musique, sans pouvoir décrire, produit aisément cet effet de résonance qui éveille toutes nos passions.

Le vrai poète se reconnaît à ceci qu'il nous attaque directement par les sons, mais en se servant des mots ordinaires. Et le plus puissant effet d'un poème résulte, comme on peut le remarquer, de ce que des mots très ordinaires participent à une marche des sons qui leur donne une valeur de présage. Ce n'est que retrouver l'ancien langage, et l'ordre véritable qui nous conduit de l'émotion à la connaissance. C'est pourquoi un poème comme celui que je citais, et qui n'est presque qu'artifice, par cela même plonge profondément dans la nature

humaine, et la réveille toute. On a remarqué que la poésie se contente d'idées tout à fait communes; et il n'en est pas moins vrai que le poète nous apprend à penser. Car ce qui n'est pas commun, c'est qu'une idée tout à fait commune se trouve annoncée par une émotion digne d'elle. Ordinairement nous remuons les mots sans faire aucun bruit qui nous réveille. Au lieu que le poète nous éveille avant l'idée, et comme il convient, par le continuel prélude qui est la loi de son art. Et le poème des *Djinns* est un pur prélude sur nos cordes.

1er mai 1935.

621

Il n'est pas facile de chasser de son esprit une déception, une humiliation, une inquiétude, un remords. Ces visiteurs ne sortent que pour rentrer aussitôt; et vous pouvez remarquer qu'ils ne nous instruisent pas et qu'ils ne nous donnent aucun espoir; ils répètent toujours la même chose. Leurs discours ressemblent à la mouche bourdonnante qui vient et revient se heurter à la vitre. Peut-être faut-il dire que ce que je pense malgré moi n'avance jamais à rien. L'intelligence dépendrait surtout de la volonté. Mais je n'espère pas éclairer directement cette idée, toujours réfutée depuis le temps où Descartes la proposait.

C'est déjà un grand art que de renvoyer les soucis au lendemain. Car il le faut, et d'urgence. Celui qui se laisse obséder arrive fatigué à l'heure de l'action. Aussi l'on voit souvent que les hommes d'entreprise se reposent aux jeux de hasard. C'est se donner d'instant en instant des affaires auxquelles on ne peut pas ne pas penser, et du reste promptement dénouées. Une mécanique en efface une autre. Et toutefois, dans le jeu, on reste libre de risquer ou non, ce qui fait contraste avec les soucis ordinaires. L'inconvénient de ce stupéfiant, comme des autres, est qu'il faut augmenter la dose pour obtenir l'effet désiré. Mais le pire, à ce que je crois, c'est qu'on fuit alors devant ses pensées, ce qui leur donne puissance.

Il faut donc s'exercer directement à penser comme l'on

veut, à quoi l'on veut, quand on veut, en effaçant les pensées de traverse. C'est la même chose que de se mettre au travail sans se laisser détourner; mais le travail a la puissante ressource de certains objets, une lettre, un compte, un plan. Au lieu que l'action que je vise maintenant s'exerce dans le vide de la pensée. On ne sait à quoi se prendre. Communément, quand nous avons quelque souci bourdonnant, nous ne savons qu'y penser pour n'y pas penser. Toutes les passions se roulent ainsi sur quelque épine, avec l'espoir de l'user. Il faudrait pouvoir éteindre les pensées importunes comme on éteint la lampe. C'est dormir à volonté, et c'est la grande force. Je crois que ce n'est pas impossible. Il s'agit de rompre cette pensée, de refuser de la former; et si l'instant d'après on est revenu à la pensée douloureuse, il faut recommencer l'exorcisme; il faut refuser encore de penser; ceux qui essaieront plusieurs fois seront surpris par réflexion d'avoir réussi.

Toutefois la principale condition du succès, comme en toutes les actions, c'est de croire qu'on peut. Le problème du fatalisme occupe toutes nos avenues. Il n'est presque point d'homme qui ne pense dix fois par jour à un destin plus fort que lui. Et le plus proche fatalisme est celui qui nous livre sans défense à nos propres pensées. Toute arme est bonne. Mais ici je conseille premièrement la preuve par le fait. Il s'agit de s'habituer à penser volontairement. Tel est, je pense, le principal usage des mathématiques contemplatives, celles qui remontent à la preuve au lieu d'appliquer aveuglément la règle. Il est clair que, si je repasse en mon esprit le calcul d'un logarithme, ou bien les circonstances du binôme, je ne découvre rien de neuf et en ce sens je ne fais rien d'utile. Seulement j'ai remarqué que ces révisions, assez difficiles à suivre quand on ne s'aide pas de la plume, rétablissent aussitôt la santé de l'esprit, en faisant constater que l'on peut choisir ses pensées, et même s'intéresser volontairement aux plus ennuyeuses.

J'insiste sur cet usage de la preuve. Par exemple, quand vous multipliez $a - b$ par $c - d$, vous appliquez la règle que moins par moins donne plus; et vous avez raison, cette règle ne fait point doute. Si maintenant vous voulez reprendre votre esprit en main, il est bon au contraire que vous examiniez pourquoi ac est un résultat par excès;

pourquoi il en faudra retrancher *a d* et *c b ;* mais aussi en quoi ce retranchement est excessif, et qu'il faudra ajouter *d b,* qui a été retranché en trop. Cet exemple m'a servi et me sert encore; mais n'importe quelle preuve est bonne à revoir; non que ce soit une revue de vérités; c'est bien plutôt une revue et un essai de notre pouvoir.

Après que vous aurez fait cette épreuve contre la superstition fataliste, alors vous oserez refuser audience à une pensée, comme on refuse audience à quelqu'un. Il vous semblera que c'est plus difficile que de fermer votre porte, car votre pensée est en vous et elle y est toute entrée. Toutefois je découvre encore une superstition dans ces métaphores; car une pensée ne vit point sans vous; et d'une vie à elle propre; c'est vous qui la formez; si vous refusez de la former elle se dissout, ou, mieux, elle reste dissoute dans le chaos élémentaire. De la même manière un rayon de lune sur un rideau ne fait point un fantôme; c'est vous qui inventez et qui supposez; vous n'êtes point trompé; vous vous trompez. Seulement il faut encore de la réflexion et surtout de la résolution pour être assuré que nos pensées, comme nos spectres, sont notre œuvre.

Mai 1935.

622

L'amour tyrannise plus que la haine. Car la haine vous veut petit; la haine vous refuse l'existence; aussi la haine permet tout ce qui diminue, ignorance, frivolité, paresse. L'envie loue les fautes; l'envie célèbre une manière de vivre qui est sans effort, et dans laquelle nous tombons par notre propre poids. La haine est misanthropique; elle répand la tristesse sur tous et sur elle-même; elle défait et se défait. Au fond, elle ne croit pas plus en elle-même qu'en n'importe quoi. Aussi n'a-t-elle rien fait jamais, que par l'exemple, par l'entraînement, par user le temps et les courages.

L'amour veut sauver ce qu'il aime; il le veut grand; il ne lui pardonne aucune vanité ni petitesse. Un père ne comprend pas que son fils soit enfant. Oublieux et négli-

gent, le père le fut, et se le pardonne; mais il délègue à son fils de s'élever plus haut; non pas de recommencer son père, mais de le continuer, chose qui n'est point selon la nature; car il faut que chacun soit enfant d'abord, et dissipe des richesses. Toutefois pour comprendre cela même il faut une certaine indifférence. Celui qui aime ne pardonne guère. C'est pourquoi l'on voit que les enfants s'enfuient vers ceux de leur âge, et refusent de faire société avec leurs parents. C'est dire qu'ils ne se confient pas à eux ni ne se confessent, étant assurés de n'en être pas compris. Ce qui n'empêche pas un amour profond et à toute épreuve, mais qui ne se marque que dans les petites choses. En revanche j'ai entendu quelquefois des invectives, dès que le père se mêle d'enseigner ce qu'il sait. C'est qu'il place toutes ses espérances et toutes ses ambitions sur ce fils encore bien léger et frivole; et le garçon, de son côté, ne peut pas s'habituer à être aimé de cette rude manière, qui demande toujours trop. Ce rôle de dur compagnon convient plutôt au maître d'école, qui connaît le métier et qui n'attend point tant, et qui du reste est payé, succès ou non.

Tous les amours s'irritent de se voir mal compris. On connaît les querelles d'amoureux. La moindre faute de l'autre est une injure pour celui qui aime. Non pas qu'il se trouve lésé comme serait un propriétaire; ce n'est pas si simple. Non. L'amoureux se trouve lésé en son amour même, qui est menacé et diminué par l'indignité de l'autre. Cette déception ne manque guère de suivre un trop beau départ. Et l'on comprend que l'autre craigne d'être aimé ainsi de trop haut; et, comme il veut avertir, et se donner seulement pour ce qu'il croit être, cela est pris pour insulte calculée, et d'ailleurs parfaitement incompréhensible. Les colères font feu à chaque fois contre cet obstacle. Ces guerres de deux modesties peuvent aller fort loin.

Au fond, la haine n'est guère active; et souvent elle conclut une sorte d'amitié louche, pourvu qu'on se laisse démolir pièce à pièce. C'est pourquoi la doctrine misanthropique se répand si fort dans les sociétés d'habitude; c'est que chacun y joue au-dessous de soi, et renchérit sur de pauvres maximes, par exemple que tous sont avares, envieux, poltrons. Le célèbre La Rochefoucauld, qui fut un partisan très brave, descendit pourtant

jusque-là sans s'en apercevoir. Il n'aperçut pas qu'une profession de soi bien plate était une sorte de flatterie attendue. On dirait que ces faux modestes connaissent très bien la source des querelles non pardonnées, et qu'ils s'enseignent les uns aux autres un mépris poli. Un poète, par exemple, se diminue et se moque de lui-même, comme j'ai vu, et se trouve bien fâché d'être cru. Admirez cette égalité abaissante, qui n'est pas l'égalité du tout. Au contraire l'égalité généreuse demande trop, et risque d'offenser en réveillant la partie sublime. Mon égal je le cherche au-dessus de lui et de moi; et moi-même aussi je me cherche là. Moi-même aussi; car si je loue le poète comme je dois, en visant le plus haut de lui, il faut que je me hausse pour cet éloge. En un sens celui qui loue se loue, et c'est par là que la misanthropie dont je parlais est un fruit de la politesse. Tout éloge généreux et bien placé fait l'effet d'un coup de canon dans ce monde si délicat et si éloigné de prétendre. Et ce qu'il y a de naturel dans l'envie vient peut-être de ne vouloir rien prendre au sérieux. Si on n'évite pas la louange par une manière élégante de détourner le propos, on paiera la louange très cher. C'est qu'elle finira mal, par le souci de revenir au ton convenable et aux bonnes manières. Comprenez-vous l'avantage de ne donner que du médiocre à louer ? Et cela non point par de petites causes et un retour à soi, mais par le jeu même des conversations, qui ne sont pas montées pour dire le vrai de l'homme. Car vingt fois j'ai remarqué que l'homme aime à admirer l'homme; mais il est vrai aussi de dire que l'admirateur prend une sorte de droit sur l'admiré, ce qui est indiscret, et même cruel si l'admiré décline. On n'a jamais essayé le haut et le généreux dans les sociétés; encore moins dans les sociétés de sociétés, toujours gérées selon une médiocrité qui n'est de personne[a].

Sans doute, il y a dans les propos de société quelque chose d'inévitablement trompeur qui adoucit les contacts, et qui ramène les sentiments à des abstractions élégantes et faibles. Il n'y a d'amitié que dans la solitude; il n'est pas bon que le moraliste improvise dans l'expérience même; cela fausse la société, et fait comprendre l'extrême faiblesse des mémoires de société. Qu'il est difficile, dit le moraliste, d'être content de quelqu'un! Mais il faut ajouter que la société ne nous demande jamais de dire si nous

sommes contents ou non. La misanthropie serait donc un produit de salon, et par délicatesse.

8 juin 1935.

623

On gagnerait du temps et on apaiserait bien des querelles si, sous le nom d'histoire, on enseignait la Chronologie prouvée. Seulement, ce tableau des siècles qui nous sont connus, l'élève devrait le savoir comme il sait l'alphabet. Cela n'est pas difficile dès qu'on s'y met. On ne s'y met point, parce qu'on se propose quelque chose de bien plus beau, qui est de former l'esprit; en réalité on prêche; on fait croire aux auditeurs ce qu'on croit soi-même. On raisonne sur les grandes affaires; or, quand on en aurait soi-même quelque idée, il est trop tôt de parler d'hommes d'État à des enfants qui n'ont aucune expérience là-dessus. On éveille alors des passions sans objet. Et au contraire la Chronologie prouvée forme un objet résistant et incontestable. Et combien j'ai fait de raisonnements ridicules, combien en avez-vous fait, faute de savoir la Chronologie ! Il s'agit donc d'apprendre, et ce n'est pas difficile, dès que le jugement ne s'exerce pas à côté de la question. Et le jugement devrait s'appliquer alors à bien apprendre, à remarquer les fautes, à prendre note des confusions, des hésitations; à régler les révisions, lesquelles viennent à bout de tout, et très vite. Le professeur d'histoire ressemblerait alors au professeur d'escrime, de boxe, de piano ou de dessin; il marquerait les fautes, et ferait plus d'attention aux caprices de la mémoire qu'aux projets de Richelieu. L'enfant prendrait confiance, d'après des progrès indiscutables. Car il n'y a rien de plus simple que de se délivrer d'une certaine faute; il suffit d'y penser une minute tous les matins; en trois jours la question est réglée. Malheureusement, je ne remarque point que l'on cherche à instruire; on veut plutôt intéresser et persuader.

Pourquoi un historien ? Il n'est pas besoin d'être historien de métier pour répondre à cette question : « Quel âge avait Voltaire quand Rousseau publia l'*Émile ?* »

Ces comparaisons purement biographiques sont ce qui donne des idées. Et ce genre de connaissances est à la portée de chacun. Mon livre en main je suis répétiteur pour l'histoire des règnes, des ministres et des maréchaux, sans avoir jamais fouillé les archives. Ainsi le professeur de belles-lettres sera un suffisant professeur d'histoire en dix minutes par jour. D'autant que lui-même raisonne en historien quelquefois. Qui enseigne l'histoire littéraire peut enseigner aussi bien l'histoire politique; surtout s'il sait distinguer les raisonnements historiques, que tout le monde peut contester, des simples successions historiques, que personne ne peut contester. Le livre d'histoire serait alors un recueil de vérités comme est maintenant l'atlas ou le dictionnaire. Au reste la littérature a autant besoin que l'histoire d'être purifiée. Qu'y a-t-il d'incontestable en Corneille et Racine ? Les biographies et les textes, choses qu'on peut réciter et que la fantaisie ne peut déformer. Quant aux brillants commentaires ils donnent la plus étrange idée de l'esprit, instrument faussaire aux yeux de beaucoup. Les gens instruits à mélanger habilement le contesté et l'incontesté sont disposés à penser qu'on peut prouver n'importe quoi. Et cette idée malsaine s'est emparée même d'une partie des sciences où la dispute règne. Contre quoi réagissent utilement l'arithmétique et la géométrie, qui donnent l'idée de preuves universellement valables. Mais aussi je n'ai nullement besoin d'un virtuose pour enseigner l'idée de pont aux ânes. Je suis même persuadé que celui qui enseigne ces fameux théorèmes sans les savoir de haut les découvre à chaque fois qu'il en donne la preuve, et retrouve ainsi le ravissement de Thalès et d'Archimède. Ainsi l'enfant commencerait par savoir les faits et pouvoir les raisonnements, au lieu d'être invité à brouiller tout d'après d'émouvantes déclarations sur Jeanne d'Arc ou sur Jean Huss.

Mais quoi ? direz vous, sera-t-il donc étranger à ce raisonnement mitoyen qui est d'usage au prétoire, à la chaire, au marché, dans les querelles ? Il séchera donc entre un dictionnaire et une géométrie ? Mais point du tout. Dès qu'il lit et apprend les grands auteurs, il apprend en même temps l'art de persuader et l'art d'émouvoir. Mais ici encore je crains les commentaires. Je cherche l'incontestable, même dans le contestable; et les génies,

poètes, orateurs ou pamphlétaires, sont des faits humains incontestables. Je veux qu'on les lise; je veux qu'on les sache et qu'on les récite; cela même c'est les comprendre, et je tiens beaucoup à ce qu'on les comprenne comme ils sont. Si le maître y substitue ses propres élévations ou vociférations, alors je n'ai plus de garanties. Il y a bien cent lycées et deux cents collèges; nous n'avons pas trois cents génies; ou, pour mieux dire, il n'y a point de génies parmi les hommes vivants; même s'ils n'étaient pas contestés, ils seraient encore variables d'un jour à l'autre, enroués, indignés, sophistes dans l'improvisation; je ne me fierais pas à Corneille pour commenter Corneille. Donc la connaissance seulement des œuvres classiques; et c'est encore beaucoup, c'est peut-être tout que de savoir ce qu'il y a dans les grands livres. Je suis bien assuré que le jugement, qui en effet n'est pas seulement géomètre, et qui prononce dans les choses mêlées et urgentes, ne peut absolument se former que par la société des grands hommes. Instruire, c'est faire la présentation.

Où je vais ? À l'idée trop oubliée du professeur unique, que j'aimerais nommer répétiteur, et qui, au cours d'une année, mènerait sa petite armée de disciples à travers grammaire, géométrie, poètes, prosateurs, le tout approprié à l'âge.

Et, bien loin de mépriser nos agrégés, qui sont des spécialistes, c'est à eux au contraire que je confierais l'enseignement total; car je suis assuré qu'un homme qui a appris très bien une chose, que ce soit latin, anglais, géométrie ou physiologie, est capable d'enseigner tout à des gamins de huit à seize ans. Après cela viendra le choix, les cours, les recherches; chacun apprendra son métier; mais auparavant et quel que soit le métier, chacun saura le principal de l'homme, l'incontestable de l'homme, et, pour bien dire, le monumental de l'esprit.

15 juin 1935.

624

Aux peintres italiens[1] l'homme ne regarde point l'homme; il n'en a pas le temps; il adhère tout aux murs qui lui tendent une image de lui-même, plus vraie que lui.

Après que l'on a tant dit et pensé que l'apparence trompe et que l'homme se cache sous sa propre surface comme sous un masque, il arrive, par une réunion de chefs-d'œuvre, que l'apparence reprend son rang, retrace et rassemble, en sa bordure de lumière, tout ce qu'on peut savoir de l'homme, le chemin de la profondeur se trouvant barré, et à jamais, par le génie qui s'est borné à voir, sans du tout deviner. L'ombre des complots est alors dévorée par cette surface de couleur qui sacrifie le relief et la courbure au prix incomparable de la lumière. D'où les tendres mères, les bambins, les Vénus; mais en cette lumière dorée tout est égal, et la belle peinture refait le beau, même en partant du beau. C'est pourquoi on y trouve aussi d'autres êtres, fils adoptifs du soleil; des princes tels quels, et des princesses de précieux cuir, et des sujets, et des sbires, chacun avec le grain d'importance et le grain d'impudence qui le garde vivant; et ce grain resplendit; les subalternes vêtus aussi de reflets comme sont les épées et les haches. Telles sont les grâces de la lumière dorée.

À partir des génies solaires, et par un bleuissement de l'air, une sorte de nuit de plein jour enveloppe les œuvres lunaires, où l'on voit les mêmes princes, la même politesse des sujets, les mêmes formes divines de mères et d'enfants; seulement le pouvoir de deviner s'exerce alors sur l'ombre, qui n'est rien. On croit moins alors au naturel, car l'heure est moins belle. Et quand on revient des lunaires aux solaires, souvent on reconnaît le vulgaire, le vil, le méchant, le vain; car le peintre ne flatte personne. La malice de l'ombre est bien peu de chose devant la malice en pleine lumière et toute étalée, sans piège, sans rien de caché; impénétrable. C'est ainsi que le paradis, le purgatoire et l'enfer paraissent ensemble, dans ce jugement dernier, ensemble en chaque molécule de lumière, comme ils sont en effet. D'où une ressemblance qui saisit quelquefois entre les cercles mobiles des visiteurs, qui avancent et reculent comme l'eau, et les cercles immobiles des visités. Les vivants entrent parfois dans la lumière du peintre, faisant éclater et périr dans le même instant d'autres chefs-d'œuvre, d'autres princes et d'autres princesses, qui sont n'importe qui. Le misanthrope doit courir là et s'y guérir, par cette teinte du bonheur qui égalise, et par cet autre jugement dernier

qui mêle les bons et les méchants. La peinture pardonne tout parce qu'elle a tout dit.

Ce qu'on paye en entrant ne compte guère devant ces immenses trésors. En sortant on paie un peu plus cher. Le dernier buste, celui qui vous regarde sortir, c'est le tyran lui-même. Ce marbre est fort, et sans aucun mensonge; mais sans la moindre lumière de paradis. C'est plus que force, c'est fureur peut-être jouée, à coup sûr méditée. Il est écrit là que la force ne suffit pas encore à gouverner, et qu'il faut faire peur, de façon à enlever toute espérance. Toutes les parties du Prince, éparses derrière vous, divisées, compensées, toutes vous ont poursuivi et se rassemblent là pour un adieu amer et sans grâce. Que me font toutes ces ravissantes images s'il leur faut un roi ? J'aurais presque dit : « Non, pas à ce prix. Emportez tout. »

Je n'ai point le choix. Nul n'a le choix des hommes avec qui il doit vivre. Nul n'a le choix que de lui-même à lui-même, et encore serré de près par sa propre forme, par tout ce qu'il y trouve, dont il ne peut rien jeter. Savoir maintenant si cette terrible face n'est pas la tienne; tout au moins une minute de la tienne. Je suppose que tu n'aurais pas ce tremblement devant cet autre miroir, si tu ne t'y reconnaissais. Faire peur est notre étude; et j'ai remarqué que l'âme des preuves est de faire taire, en ôtant à la fois le loisir et le courage. Communément cette menace est courte et recouverte aussitôt de douceur. Il est facile de faire la paix entre les images; nous éprouvons qu'il est plus difficile de la faire entre les hommes, et que l'absolue fureur ferait gagner bien du temps.

Savoir. Tout essai de violence réussit; mais je comprends bien pourquoi. J'ai vu cent fois qu'une face méchante gouverne les frivoles, quand ce ne serait que par la constance. Car il est trop triste de haïr, et l'on prend vite le parti d'aimer. Sans compter que la contrainte a des avantages sans mesure sur la persuasion, car la persuasion invite à être mécontent; au lieu que la menace invite à être content; et même à se hâter d'être content. Et la peur d'être lâche, car tout finit par là, fait qu'on ne s'engage point dans la résistance. Il est plus agréable d'admirer; et il est bien facile d'admirer quand les bannis sont loin, quand les prisons sont bien entourées, quand les maux sont profondément cachés, quand

l'obéissance produit sa moisson de vertus. Il n'est pas de prince qui fasse tout le mal possible. Aussi l'acclamation ne prouve rien; et les querelles de la liberté ne prouvent rien non plus. Il y a risque que l'unanime louange soit un effrayant signe, et que l'ordre n'exprime que le désespoir. Finalement je veux choisir d'après la lumière, et non d'après l'ombre; j'en crois la joie et la liberté que les génies nous annoncent, et que le tyran lui-même nous envoie en ambassade. Et dans le moment qu'il nous dit : « Vous qui sortez d'ici laissez toute espérance », je serre contre moi, j'emporte et je garde une merveilleuse espérance.

13 juillet 1935.

625

Au sujet de l'ennui je veux répéter quelque chose dont je suis bien sûr, c'est qu'il n'y a guère que le sublime qui puisse nous aider dans l'ordinaire de la vie. Que l'homme privé de sublime s'ennuie, et qu'ainsi l'ennui soit une maladie noble, voilà qui est aussi positif à mes yeux que la nécessité de gagner son pain. Maintenant comment gagner son sublime quotidien ? Et qu'est-ce enfin que le sublime ?

Le sublime est un genre de grandeur qui mesure toute grandeur. Par exemple une grande tempête, qui devrait nous effrayer, et qui peut nous emporter, devient objet de contemplation; nous la regardons passer comme un spectacle. Ce moment, si court qu'il soit, nous enlève, et nous donne le sentiment du sublime, qui est tellement au-dessus de l'agréable ou du désagréable. Ce n'est pas vanité, ce n'est pas non plus orgueil. Simplement nous prenons de la hauteur, et nous considérons nos propres risques comme étant déjà arrivés, déjà dépassés. C'est ainsi qu'au théâtre nous sommes intéressés d'une manière presque surhumaine à une grande pompe de malheurs. Seulement il faut se livrer au poète. Si l'on se refuse, on le dit alors ennuyeux, et c'est vrai qu'il l'est. Une très profonde justice veut qu'on puisse se moquer de tout, et même du sublime, si on le veut; car le sublime est le

sentiment d'une liberté supérieure, et il va de soi que nul ne peut être libre par force. C'est pourquoi l'ennui dépend de nous. Il n'y a que la place d'un imperceptible décret entre l'admiration et le néant d'intérêt. Par exemple il y a bien une musique qui nous prend, comme on dit, et qui nous fait ronronner comme des chats. Mais ce n'est point la très belle. La très belle est ennuyeuse si on choisit qu'elle le soit. En cela elle ressemble à la plus belle poésie, et à toutes les belles choses, et j'y comprends aussi les belles actions.

Il y a quelque chose de sublime dans la position de tout homme, car il se trouve dans ce monde qui ne lui promet rien et qui le menace de toutes parts. Mais cette vue n'empêche point le goût de l'aventure et la curiosité de ce qui arrivera au tournant. Or, comme chacun a une couleur d'yeux et un balancement de navire qui lui est propre, nous devinons que chacun a une vue de l'univers, des projets, des départs, et enfin une philosophie supérieure. C'est ce qui éblouit dans le mouvement des hommes, mais à la condition qu'on veuille le voir. Et je pense quelquefois que la charité consiste moins à vouloir du bien aux hommes qu'à les trouver magnifiques tous, et à ne point se rassasier de les voir. Je conviens que l'amère philosophie de l'Ecclésiaste vient faucher toutes ces moissons; car tout est vain, dit-elle, et tout est en vain. Toutefois j'ai connu des hommes qui savaient bien développer cette terrible idée, et frapper la terre, et mesurer leur propre petite durée, mais qui n'apercevaient que mieux la beauté fugitive des moments humains, et en quelque façon l'héroïsme de tous les hommes et de toutes les femmes. Car, « qu'est-ce que cela fait ? » tel est leur mot à tous. Une sorte de chant, qui raconte des choses tristes, suffit pour les consoler. Mais il faut, comme le soldat, remonter son sac, et parler, comme faisait Ulysse, à son propre cœur. « Courage, ô mon cœur », disait-il.

Bref, il faut prendre intérêt à la vie humaine et à la nature, de façon à dire comme Montaigne en une sorte de prière : « Tout beau, il a fait tout beau. » Je suppose que le principal de l'affaire n'est pas de croire en Dieu, mais de croire à la beauté de toutes les heures, Dieu ou non. À quoi nous forment les conteurs, les poètes, les peintres, les musiciens, qui sont nos enchanteurs. C'est ainsi qu'un peintre nous fait voir beauté dans un buisson,

un fossé, un tournant de route, et le ciel au-dessus. Et la musique sait très bien élever le chagrin au niveau de la joie, de façon qu'il soit tellement beau de vivre dès qu'on a le loisir de regarder et de rêver. Je ne dirai donc pas seulement que ce sont les génies enchanteurs qui nous délivrent de l'ennui; je dirai qu'ils nous font nous-mêmes poètes et peintres, de façon que tout spectacle ensuite nous paie de notre peine. Et, quoique je ne méprise pas Dumas, ni Stevenson, je recommanderai plutôt les grands et difficiles, comme Hugo, Tolstoï, Stendhal, sans oublier Balzac, le plus généreux peut-être contre l'ennui; car c'est celui qui réveillera le mieux en chacun de nous l'éternel conteur d'histoires, et le poète enivré de son grand sujet, le monde, l'homme, tout.

Juillet 1935.

626

Par une rencontre, par un jeu du soleil, je reconnus en un groupe de baigneurs, sur des marches, les couleurs de Michel-Ange. Occasion de regarder une assez bonne image de la *Sainte Famille,* qui fut, à mon goût, la reine de l'art italien au Petit Palais. Occasion aussi de penser à toutes ces merveilles qui maintenant s'en retournent. À considérer la politique seulement, l'humanité se perd elle-même. Mais là du moins elle s'est retrouvée. Quel contraste entre les méchantes pensées que nous voudrions avoir, et les véritables! Poésie et peinture nous rendront l'homme; et il n'y a point d'autre chemin.

Comme nous repassions toutes ces grandeurs, cette unité de l'homme, cette amitié de l'homme, choses menacées, choses à sauver, d'autres images parurent sur la table, et principalement *La Vierge à la chaise,* de Raphaël, qui ranima une vieille et belle dispute. Et lui disait que ce qu'il remarquait dans cette dernière œuvre, c'est que l'œil trouvait un égal plaisir en toutes ses parties sans préférence, comme en ce montant de chaise, en ce fichu. Ce bonheur répandu effaçait l'homme en un sens, mais célébrait le peintre, de façon que le pur peintre devait ici se perdre en contemplation, et sans aucune idée. Cela

moi aussi je pouvais le comprendre, et refuser le sens en me livrant à la beauté pure. Toutefois l'autre Dieu, plus près du tonnerre, ne le permit pas.

En pensant à l'autre *Famille,* je me souvins que la couleur n'y était pas moins belle, mais qu'ici elle allait de soi, comme chose nullement présentée ou offerte. Ce n'était plus que vrai. On remontait aux visages, on était retenu par l'attention maternelle, autant de force que de grâce, et surhumaine en vérité. De ce redoublement de vrai, on se trouvait porté à l'immense espace derrière, vide de choses, et à cette frise de formes nues. Un peuple donc au large, et faisant cercle de loin à la cellule mère de tous les peuples. Certes c'était un rappel de notre condition nue; comme tous ces nus qui font ornement dans la Sixtine. Mais ici le centre régnait plus impérieusement. C'était comme une réflexion peinte, et un rappel à l'ordre de toutes nos pensées. Quoi que puissent inventer toutes ces forces mâles, la vigilance maternelle n'en est pas moins la vigilance même. Et malheur à qui déchire l'homme contre l'homme!

Revenant alors à la couleur, autant qu'on le pouvait faire par le souvenir, nous pensions qu'elle était surmontée, qu'elle était servante, éclairant autre chose qu'elle, et trouvant enfin son être d'apparence. C'est ainsi que pressés par ce puissant génie, nous étions invités à chercher, comme Platon dit, une autre beauté dans la beauté. Et nous disions encore que cette recherche a passé de mode, et que c'est de là que viennent presque tous nos maux. Car il faut alors que nous suivions la règle du bon plaisir, qui est une règle cruelle et inhumaine. Chacun imposerait donc sa fureur d'aimer et son caprice comme règle. Chacun oublierait la maison commune à laquelle l'architecte pense toujours, et le ciel commun, ce grand toit, et la raison commune en ses rapports et en ses équilibres. En sorte qu'on risquait de perdre la peinture elle-même dans la pure ivresse du peintre, la poésie dans le pur chant, et le chant lui-même dans le pur plaisir, très impur, alors, et tyran des tyrans. Pourquoi refuser cette invitation à penser qui vient des arts ? Les premiers et vifs plaisirs sont comme des marches. Qui refuserait ce mouvement et ce vrai commencement qui seul nous assure de tout notre être ? On a quelquefois aperçu ce que serait le plaisir sans la pensée; on n'a pas assez consi-

déré ce que serait la pensée sans le plaisir. Notre colère vient sans doute d'être coupés en penseurs, architectes, peintres, musiciens, chacun jouant le maître après un temps d'apprenti. Ces techniques ne font pas l'homme, elles le défont, et non pas en métaphore. Les métiers sont beaux, mais gare aux métiers!

Revenant à la *Vierge* de Raphaël, nous trouvions qu'elle ne disait rien d'autre, et qu'elle n'avait jamais dit rien d'autre. Son éclat seulement se redoublait, et sans fin suffisait. Ce n'est pas la faute de la jeunesse si elle suffit, et si elle coupe toute pensée qui n'est point de sa chère substance. Alors que l'autre génie nous enlevait vers le ciel des dieux, ces hommes sublimes et forts, celui-là nous retient à la substance humaine, et presque nous en entoure; et la seule pensée qui nous occupe alors, c'est que nous nous devons compte de ce culte absolu de l'homme, dont nous éprouvons la puissance. Il faut que la grâce règne sur la force. Ces deux enfants et cette mère rêveuse nous feraient oublier l'athlète, le dangereux athlète, juste et injuste souvent d'un même geste. De toute façon, et à rapprocher ces deux œuvres souveraines, on reconnaît que la religion de l'Homme-Dieu est maintenant toute terrestre, et que l'homme a assez à vaincre en sa forme même et par sa perfection même. Ce que Michel-Ange ne cesse de nous redire par l'image du muscle aveugle, si naturellement tendu contre lui-même. Aussi, sous la main de cet homme sévère, et voyant devant nous l'autre image, celle du bonheur enfant, nous formions des résolutions viriles.

1er septembre 1935.

627

Auguste Comte est un des rares qui aient compris la commémoration, que du reste tous pratiquent sans aucune faute. Et la première remarque à retenir là-dessus est que les animaux n'ont point le culte des morts; d'où le philosophe osait conclure qu'il n'y a point de sociétés animales. C'est le propre de l'espèce humaine d'élever des monuments qui ne servent à rien qu'à barrer

les rues. Les morts encombrent les vivants. Si la piété s'exerce comme elle doit, bientôt tout sera aux morts, toutes les dalles seront sacrées; tous les pas de l'homme seront arrêtés par une génuflexion, par une prière. Prière, c'est méditation sur une tombe. Mais que dire alors, et que penser ? L'homme conserve ses morts et en même temps les repousse. L'idée seule de revenants fait dresser les cheveux. Faut-il donc tuer les morts encore et encore ?

Nullement. Au contraire, il faut les délivrer. Car ils sont d'abord en situation de nous déplaire. Ils nous parlent de nos faiblesses; ils en sont l'image émouvante; on leur en ferait presque reproche, comme on ferait presque reproche à l'aïeul de n'être plus bon à rien et d'avoir besoin de tous. Ces pensées sont laides et impies. Tant qu'on ne s'en est pas délivré, les morts reviennent en effet, sous des apparences terribles. Chacun sent bien qu'il faut abolir ces pensées-là. Ce n'est pas oublier les morts, c'est au contraire les rétablir dans leur être véritable, entendez dans leur plus beau moment. C'est ce que j'appelle prier pour les morts, et nul ne l'entend autrement.

Comme il est évident qu'on ne va point laisser la dépouille mortelle aux chiens et aux loups, ce qui conduit à faire une sépulture monumentale, de même on ne va point laisser les souvenirs dans l'état où les met l'imagination effrayée, sorte de chienne. Au contraire, on s'appliquera de toute piété à rassembler les membres épars, à laver et effacer les traces de la maladie et même de l'âge; car on doit aux morts d'être content de penser à eux. D'où il vient un moment où les morts cessent d'être morts; entendez qu'ils occupent notre souvenir non point par leur faiblesse, mais par leur force, ce qui veut dire par leur beauté, ce qui veut dire par leur vertu. De ce moment là, les morts ne peuvent plus mourir.

Ce beau travail d'esprit est court ou long selon l'importance. Les petits morts parlent encore quelque temps au fils et au petit-fils. Les grands morts ne cessent de parler à tous. Pour les petits comme pour les grands, une légende se fait, non point arbitraire et fausse, mais plus vraie que l'histoire. Et en effet on sait trop qu'ils furent diminués souvent et enfin supprimés par les incidents. Mais pourquoi penser à cela ? Ce n'est point leur être. Leur être est tout de puissance; c'est pourquoi nous les

évoquons tels qu'ils auraient été s'ils avaient toujours vaincu l'incident. La piété filiale ici ne ruse jamais. Elle va droit à la statue, qui en effet n'est que force et beauté; si elle n'est force et beauté, elle est impie. De même le grand homme n'est plus que grand. Toutes ses fautes sont enlevées de lui, et il est vrai qu'elles ne sont point lui. Cette métaphysique est obscure; mais l'amour y trouve passage. L'amour veut admirer et trouve à admirer. Telle est la commémoration.

Il en résulte que nos modèles valent mieux que nous; ils valent même mieux morts qu'ils ne valurent vivants. Quand le juge est mort, rien ne peut le tromper ni le corrompre; à travers lui, nous contemplons la justice. Et à travers Alexandre et César, nous contemplons un pur courage qu'ils n'eurent jamais. Si l'on se représente l'humanité comme une procession d'illustres morts, il faut dire que l'humanité vaut mieux que l'homme; et c'est la même chose que de dire que les statues sont plus belles que l'homme, et les poèmes aussi. Il n'y a donc qu'à penser aux morts et avec les morts pour penser plus haut que soi. L'admiration ne cesse ainsi de nous hausser. Corneille a haussé Polyeucte et nous haussons Corneille. On dira que cela ne nous fera pas chercher le martyre. Mais si! Mais si! La prétendue religion n'est qu'une figure de la vraie religion, qui est culte des morts; et nous gardons de Corneille et de son Polyeucte le vrai mouvement du martyre, qui est de mépriser force, menace et tyrannie. Et encore une fois, nos modèles sont imaginaires; mais si nous ne nous formions pas de tels modèles, nous oublierions de marcher debout; nous ne saurions plus donner le coup de pied à l'idole, chose à toute minute nécessaire. Ce que Comte exprime en disant que les morts gouvernent les vivants. Ce sont des pensées pour l'automne, où la rêverie revient si naturellement en arrière, vers le bel été, si vite passé. En hiver, le pas sonnera plus sec; l'avenir sera en vue sur la terre nettoyée.

2 novembre 1935.

628

On a souvent remarqué que la première règle d'écrire est d'user de la langue commune en la prenant telle qu'elle est; cela suppose que cette langue est un merveilleux instrument quant aux sons, quant aux métaphores, et même quant aux articulations du raisonnement. Au reste pourquoi les récits des veillées seraient-ils au-dessous de la musique populaire, qui partout est le modèle des musiciens ? Comme un violon commence à parler dès qu'on le remue n'importe comment, ainsi résonne le langage dès qu'on y touche; mais il n'y a sans doute que le poète qui fasse assez attention à ce murmure des mots. L'entretien étant parti sur cet inépuisable sujet, nous allâmes jusqu'à tirer de notre langue nos pensées mêmes, par une exploration verticale.

L'un rappela ce que dit Comte du mot peuple, qui, que nous le voulions ou non, désigne indifféremment ou bien l'ensemble des citoyens, ou bien ceux qui travaillent des bras, des jambes et des reins. Il faut donc que l'écrivain dise, même s'il ne le pense pas, que l'élite ne compte guère; car le langage le dit; au reste, comme je le rappelais plus haut, le langage le prouve. Ainsi deux fois nous ramenions au jour les titres éminents du citoyen inconnu; occasion de rire un peu de ceux qui se choisissent eux-mêmes comme chefs.

« Toutefois, dit un autre, le mot monde semble dire un peu le contraire; car ce même mot qui enferme le ciel de Jupiter, les étoiles et les nébuleuses, désigne aussi très naturellement le petit nombre de ceux qui se croient élus. » Il se fit un petit silence. Nul de nous ne craignait de s'être avancé trop, mais chacun regardait curieusement ce que cet autre coup de sonde nous rapportait.

« Le monde, dit le premier, n'est point l'homme, il est même l'antagoniste de l'homme, la chose inerte, terrible par la masse, la chose mécanique, qu'on ne peut persuader, et dont il faut se garder.

— C'est beaucoup, dis-je; c'est trop; c'est trop beau. Le monde serait donc aussi cette partie inhumaine des

hommes, qui parle et agit comme les machines. Et cette partie serait sourde à l'homme comme sont les choses. Il en tomberait des calamités, comme du ciel, et de légères, folles et funestes décisions, comme celles dont on accusait autrefois les dieux. Jupiter qui verse sans faire attention les biens et les maux avec sa grande cuiller, Jupiter, ce serait l'homme du monde qui parle politique ? Non, c'est trop beau.

— Il s'agit, dit l'autre, de savoir si c'est vrai, et si les opinions du monde sont comme des orages qui couchent les moissons. Regardons au moins cette idée. L'homme qui pioche sous une voûte de sable sait bien qu'il n'a pas de pitié à attendre de cette matière suspendue. Vingt fois il se garde; une fois il se fie. Celui qui échappe à l'éboulement se console en se disant qu'il n'en pouvait être autrement. Au reste, il n'en lutte pas moins, et tout de suite, et allégrement, pour sauver ses camarades. La règle est qu'il faut résister, quand même on devrait succomber à la fin. Ce regard sur le monde n'est point tendre. Or, je me demande ce que peut penser un homme qui gagne sa vie à grande fatigue de ces projets, de ces pronostics, de ces orages d'opinion qui se forment dans le monde aux mains blanches, qui en effet ne craint rien, ne sent rien, n'éprouve rien de ce qu'il décrète, et qui lance des malheurs du haut de son Olympe. On voudrait en rire; car enfin il est bien facile d'interrompre un peu les travaux de sable, et de mettre quelques étais pour empêcher que l'Olympe ne tombe sur le peuple. Mais quoi ? Si prudent qu'on soit, on se laissera prendre quelque jour; car la rumeur du monde est capricieuse autant qu'obstinée; une nouvelle paix, tout d'un coup criée, nous porte à une nouvelle guerre. C'est une mécanique, c'est une mode, c'est une folie d'ennui. C'est le monde aveugle et sourd; il n'a que la face humaine. Le travailleur a cette menace sur le dos, en plus de toutes les autres. Et cette partie des hommes, qui se nomme l'élite, se nomme aussi le monde. On sait que tout ami de l'homme qui y met seulement le doigt est perdu pour l'homme, et prend rang parmi les forces sauvages. Je vois tout cela. Mais puis-je y croire ?

— On est libre, lui dis-je, de ne pas croire le langage, ce qui est mal écrire. Il est pourtant remarquable qu'au temps où la sagesse parlait le langage de la religion, le

monde était l'idole creuse, l'ensemble des brillantes promesses pour lesquelles on perdait son âme. Cette expression est pleine de sens; écoutez comme elle résonne! On n'a jamais dit, ni écrit, ni pensé qu'à rester peuple on perd son âme. »

Un jeune intervint : « On ne m'avait pas dit qu'à prétendre commander on perd le nom d'homme. C'est mon capitaine qui me l'a dit. J'étais au nombre de ses hommes. Je n'étais qu'un homme. Un homme! Est-il quelque chose plus méprisée qu'un homme, plus injuriée, plus oubliée, plus aisément dépensée qu'un homme ? Mais pourtant le mot sonne bien; c'est un grade sur tous les grades. Suis-je digne d'être un homme ? En tout cas je choisis d'être homme. » Il se fit un grand silence. Le langage bourdonnait comme une ruche.

1er décembre 1935.

629

Je relisais dans Saint-Simon l'histoire de Law, ce fameux Écossais qui, sous la régence, fit éclater les merveilles du crédit. C'était une idée neuve, de mettre en circulation des papiers garantis par de l'or ou de saines entreprises. On sait qu'une légère marge est permise, c'est-à-dire qu'on peut étendre l'émission de papier au-delà du gage, tant que la confiance règne. Il s'agit donc de tendre la corde, sans jamais la rompre. Alors entrent en scène les millions imaginaires; la dépense va; les échanges sont multipliés; la prospérité élève l'enthousiasme; d'où résulte une aisance réelle des particuliers et une admirable facilité des finances publiques, qui peuvent alors traîner négligemment leurs dettes. Seulement il faut un pilote attentif aux signes et qui tienne le frein; moyennant quoi ce système peut durer toujours. Law était de première force, et d'ailleurs honnête; mais il ne resta pas maître de sa grande machine. Le Régent se montra incroyablement prodigue de grâces qu'on n'avait pas la peine de demander. Ce fut un pillage et une ivresse. Il fallut multiplier les millions imaginaires. On oublia les gages réels; on joua, c'est-à-dire que l'on

passa le papier au voisin après avoir gagné autant qu'on osait. Tout s'effondra par une panique bien naturelle.

Saint-Simon explique cette ruine par la nature du gouvernement despotique, qui était alors celui de la France. Il croit qu'en Angleterre, où les dépenses publiques étaient mieux contrôlées, le système de Law n'aurait eu que de bons effets. Tout le monde est d'accord sur le risque et sur le remède. Et cependant qu'avons-nous fait depuis, sinon recommencer l'aventure de Law? On juge présentement des hommes qui ont joué sur la confiance, et qui ont perdu. On découvre d'autres escroqueries. Les misanthropes gémissent, au lieu de réfléchir sur les pouvoirs de l'illusion. Peut-être n'est-il pas possible de rester sage, dès que l'on entrevoit seulement les possibilités du crédit. Car les millions imaginaires sont très réels par leur effet, tant que l'on a la foi. Et alors n'est-il pas absurde de vivre selon l'avarice, et de payer misérablement les postiers, les instituteurs et les scribes, alors qu'en leur versant quelques millions imaginaires, on multiplie les besoins, les achats, la production, les salaires et les profits? On sait bien qu'il y a une limite à cette prodigalité; mais on ne sait pas où elle se trouve. Personne ne le voit. Je demande pourquoi.

Mais aussitôt je me réponds à moi-même. On ne voit pas la limite, parce que la limite dépend du crédit lui-même. J'ai connu en Bretagne un temps où un paysan qui recevait un billet de cent francs allait aussitôt le changer en or. Il est clair que si tout le monde se défiait du papier, il y aurait un terrible resserrement de toutes les affaires, et qu'on ne pourrait rien entreprendre de ce qui, pour un sûr profit, veut une longue attente. Il est connu aussi que, dès que les signes monétaires se multiplient, le jeu s'y met. Cette passion a des ressorts étonnants; elle enivre; elle communique une frivolité incroyable, dont profitent d'abord les très sages fournisseurs. Mais quand M. Dimanche lui-même se met à jouer, c'est alors que les choses se gâtent. À quel moment précisément elles se gâtent, et quand il faut commencer à appuyer sur le frein, c'est ce que personne ne peut savoir; car l'ivresse du jeu et le bonheur de croire ne sont point des choses mesurables. Et quant à la moralité, elle n'est point du tout efficace ici; car le grand Illusionniste joue le rôle d'un bienfaiteur; il répare l'injustice,

il récompense le génie méconnu, il construit des hôpitaux, rend heureux tous ses amis, il réjouit les écrivains, les peintres, les sculpteurs, les architectes. Je ne crois pas qu'il ait jamais des remords. Les hasards du jeu sont pardonnés, car nul n'en est cause; et les hommes admettent aisément d'espérer beaucoup, même avec grand risque.

Le remède n'est pas dans la raison, ici mal instruite et naturellement faible. Qui ne voudrait de belles écoles, des villes étalées au soleil parmi les jardins, des bibliothèques, des musées, des instituts ? Non, le remède se trouve dans l'avare, qui, lui, court changer son billet pour de l'or; qui, lui, ne trouve jamais la monnaie assez lourde; qui s'en charge et qui en sent le poids. L'avare qui n'a confiance dans rien ni dans personne, qui trouve toujours que chacun a trop et dépense trop, qui est fier de son pain bis, de ses noix et de ses pruneaux. Tout le monde a connu de ces avares qui annonçaient de loin la culbute des prodigues, et ne se trompaient guère. Peut-être suffirait-il de deux ou trois avares au gouvernement pour réduire enfin les dépenses militaires, qui sont le type de la prodigalité. La prudence n'y fait guère, puisqu'elle joue alors contre elle-même. Au lieu que l'obstination d'un vieil avare retarderait tout; l'avion vieillirait avant d'être construit; nous aurions la paix. Mais peut-être que la paix est pauvre et ennuyeuse. Et sommes-nous tant sûrs de l'aimer ? J'entends, vous voulez prodigalité et sûreté, les deux ensemble. Et s'il fallait choisir ?

28 décembre 1935.

1936

630

Quand on dit que c'est nouvel an, on veut dire que le soleil se retrouve dans les étoiles en même position qu'il était au dernier nouvel an. Cette relation du soleil aux étoiles n'est pas observable directement, puisque l'éclat du soleil éteint les étoiles. Mais chacun peut remarquer que les étoiles du soir changent pendant tout le cours de l'année, et reviennent les mêmes, et se montreront ensuite dans le même ordre. Ce retour fait bien voir que l'année n'est pas une convention. Les saisons aussi mesurent l'année; mais comme elles sont variables, on s'y tromperait. Au lieu de faire attention au vent, à la pluie, à la neige, il vaut mieux observer la descente et la montée du soleil, qui, au milieu du jour, entre maintenant par les fenêtres jusqu'au fond de la maison, au lieu que dans six mois il éclairera tout juste une étroite bande du tapis près de la fenêtre. Les moines, autrefois, marquaient dans un couloir, à partir d'une fenêtre bien au midi, les ombres portées par le soleil; cela faisait un cadran solaire des saisons. Quand l'ombre touchait à son extrême longueur, on pouvait dire que c'était la fin des jours courts; et de même pour l'été, par l'ombre la plus courte. Et je crois qu'un enfant ne saura jamais bien ces choses s'il ne marque lui-même la marche des ombres avec les jours.

L'année est donc un cours des choses qui commence et qui finit. Quand le commencement ? Ici une sorte de convention, mais qui est pourtant raisonnable. Car le recommencement est plutôt à la fin des jours courts, qui sont comme le soir de l'année. Les astronomes, eux,

préfèrent l'équinoxe, qui se trouve, pour le printemps, vers le 21 mars, pour la raison que l'équinoxe est plus aisé à mesurer exactement que le solstice, où, comme le nom l'indique, le soleil hésite. Mais le sentiment se règle sur des changements plus touchants. Dès qu'il est connu que les jours ne diminuent plus, cela est une bonne nouvelle que l'on se dit les uns aux autres. Je plains l'autre hémisphère, qui a reçu de nous notre calendrier et nos fêtes, car ils commencent l'année au solstice d'été, c'est-à-dire à la fin des jours longs. C'est commencer un peu tristement. Ils devraient avoir leur 1er janvier à notre Saint-Jean. J'attends quelque protestation de l'hémisphère austral. Ce ne serait pas la première réforme du calendrier, ni la dernière. Toutefois remarquez comme nos absurdes noms de mois tiennent bien. Qui se souvient des beaux mois de la première République ? Mais peut-être tous s'en souviennent. Quel poème alors que l'année, avec vendémiaire, nivôse, germinal, thermidor ! Quelle effrayante puissance que cette Restauration, au reste commencée par l'Empire, et qui a effacé de tels signes !

Les signes ne changent rien. Commencez l'année à l'hiver ou au printemps, nommez les mois comme il vous plaira, le même temps nous voiture tous. Les gens de l'autre hémisphère sont en été en même temps que nous sommes en hiver. À chacun de nos jours ils vieillissent d'un jour. Et même les Martiens s'il y en a, qui n'ont point la même année que nous, même les Martiens à chacun de nos jours ont vieilli d'un jour. Tout l'Univers a vieilli d'un jour. On demande comment je le sais; mais je le sais comme tous le savent; on ne peut penser autrement. Le disciple d'Einstein se moque de moi; car lui prétend penser autrement. Il croit que le temps change d'une région à l'autre; il croit qu'on vieillit plus vite ici que là. Je sais qu'il le dit; j'admets qu'il le croie; mais qu'il le pense, c'est là que je doute.

Wells, dans sa *Machine à parcourir le temps*[1], a proposé un paradoxe qu'il faut surmonter. Il dit que c'est faute d'un moyen de transport que l'on ne peut s'en aller vers les temps futurs. Il suppose ce wagon inventé, ce wagon qui s'en va dans le temps, et c'est très amusant; c'est un beau conte. Toutefois si je dis comme son héros que je m'en vais tout seul voir un peu la semaine prochaine, je

le dis, mais je ne puis le penser. Car mettons que je sois à la semaine prochaine, je dis la vraie semaine prochaine, il est certain que cette semaine prochaine enferme une position du soleil et des planètes, un état du monde et des hommes, et enfin, pour tout dire, la présence de tous les êtres, y compris les hommes, arrivés eux aussi à cette semaine prochaine; sans quoi ce ne serait pas la semaine prochaine. Ainsi ce n'est pas la peine de construire un wagon particulier pour arriver où tous vont, et en même temps que tous y arrivent. Par ce biais, on comprend un peu qu'il n'y a qu'un temps, et qu'on ne parcourt point le temps comme on parcourt une certaine longueur d'espace. Et c'est le chemin pour surmonter les sophismes d'Einstein. Aussi voilà ce que c'est que vouloir penser seul. Il n'y a point de pensée hors du bon sens, pas plus qu'il n'y a de train express dans le temps. Non pas, mais tous ensemble. Et puissions-nous faire, sans nous dévorer les uns les autres, ce nouveau voyage de janvier à janvier.

1er janvier 1936.

631

De temps en temps, quelque compte rendu nous rappelle que les physiciens s'agitent comme de petites folles. Ce sont des corpuscules nouveaux, ou des paradoxes déjà vieux comme les espaces contournés et tordus, les temps multiples et qui luttent de vitesse entre eux, et choses de ce genre, qui font la moderne scolastique. Je suppose que tous ces honnêtes chercheurs sont victimes des congrès où en effet on n'échange que des rumeurs, et où l'on a juste un quart d'heure pour étonner l'auditoire. Le plaisant est que nos philosophes officiels reçoivent tous ces envois de Sirius comme des articles de foi. Ce n'est pas d'hier que les philosophes sont à genoux devant les savants, et que les savants balancent joyeusement les philosophes. Mais je retrouve courage auprès de mon philosophe à lunettes, qui n'est ni officiel, ni connu, et qui ne pense qu'à savoir à peu près ce qu'il dit; ambition mal comprise.

« Les hommes se trompent, m'a-t-il dit, de deux manières. Tantôt, faute d'avoir bien lu le profond David Hume, ils prennent pour nécessaire ce qu'ils ont toujours vu, et pour impossible ce que personne n'a jamais vu. Lorsque Darwin dit que tous les chats tricolores sont des chattes, il ne veut point dire, et il ne peut pas vouloir dire qu'on ne trouvera jamais un chat tricolore, et encore moins qu'il est impossible qu'il y en ait. Cela revient toujours à l'anecdote que cite Hume sur le roi de Siam, qui se disait absolument assuré que l'eau ne pourrait jamais porter un éléphant. Il se peut que nos physiciens soient plus inclinés que d'autres à se tromper de cette manière-là. C'est qu'ils sont mathématiciens, c'est-à-dire qu'ils donnent à ce qu'ils constatent une forme mathématique. Et ils ont raison, car la mathématique est un beau langage, et même le seul qui traduise l'expérience sans ambiguïté; comme on voit bien pour une comète; si l'on me dit qu'elle est au bas du ciel et vers le sud-ouest, ce n'est qu'un récit comme tous les récits; j'attends l'ascension droite et la déclinaison, qui sont des mesures angulaires rapportées au pôle et à l'équateur. C'est ainsi qu'au lieu d'un fait on me donne une formule, et je ne m'en plains pas. Mais si cette formule a des conséquences que l'on me donne pour lois de la nature, alors je me plains. Et c'est certainement par cette confusion si aisément faite entre le raisonnement et la constatation, que l'on voit naître tant de corpuscules que nul n'a jamais vus. Ce qui est vrai, c'est que tout est plus simple si on les suppose. Or le monde corpusculaire est tout supposé. Et les paradoxes sur l'espace et le temps sont aussi tout supposés. C'est ce qu'on ne dit point. Ils sont tous rois de Siam. »

Le philosophe à lunettes s'arrêta un peu. Il aime enseigner, et il n'a guère d'autre auditeur que moi. Je me tus très respectueusement pendant qu'il rassemblait d'autres raisons. « Les hommes se trompent aussi en sens inverse, reprit-il; car ils ont souvent cette idée que l'expérience seule décide, et que nous ne pouvons rien dire du tout sur le possible et l'impossible en consultant seulement nos idées. Cette erreur-là vient de ce qu'ils n'ont pas bien lu Kant, ni bien compris que l'espace et le temps sont des formes, et non pas des faits. Car, par exemple, je sais qu'on ne constatera jamais un espace fini; cela

n'a point de sens, et il ne s'agit ici que de savoir ce qu'on dit. Je sais aussi qu'on ne constatera jamais deux temps simultanés, ni deux temps dont l'un irait plus vite que l'autre. Il n'y a qu'un temps; et dans le moment où nous disons qu'il y en a deux en même temps, nous affirmons encore qu'il n'y a qu'un temps. Vous demanderez, mon cher, si le monde est ainsi ou si ce sont pas plutôt nos lunettes qui sont ainsi; nos lunettes, je veux dire notre esprit comme il est fait. Or cette demande n'a pas plus de sens que si vous demandiez si les étoiles se laisseront compter par notre arithmétique; car nos nombres ne sont nullement dans les étoiles; et deux étoiles ne font même pas deux; c'est nous qui comptons deux. C'est ainsi, comme je dis souvent, qu'on ne découvrira jamais un nouveau nombre premier entre treize et dix-sept. Les nébuleuses ni les corpuscules imperceptibles n'y peuvent rien. De même les projectiles ne changeront pas notre méthode de compter et comparer les vitesses par rapport à un seul temps; et nulle vitesse de lumière ne fera que le temps ait une vitesse, car cela n'a pas plus de sens que de dire qu'un temps viendra peut-être où le nombre treize sera divisible par deux. Ces remarques sont seulement pour rappeler à nos penseurs pressés qu'il existe une Logique transcendantale. Mais les penseurs pressés n'écoutent point ce que je dis. Ils résument le Congrès d'hier et préparent le Congrès de demain. Et, comme ils disent, ils ne voudraient pas se séparer avant de s'être mis d'accord sur quelques nouveautés étourdissantes. Ce sont des thèmes pour parler en mangeant. Comme il y a un thème éthiopien et un thème italien, pourquoi n'y aurait-il pas un thème sur l'Espace-ressort, sorte d'élastique qui nous renverra tous nos événements tels quels dans un petit million d'années-lumière? Mais puisque maintenant les plats et les fourchettes sont à la cuisine, essayons d'être des hommes. » Ainsi parla le philosophe à lunettes.

14 février 1936.

632

Le droit est ce qui est reconnu comme droit. Reconnu, c'est-à-dire approuvé ou prononcé par un pouvoir arbitral, et toutes portes ouvertes. Faute de quoi il n'y a jamais qu'un état de fait, devant lequel le droit reste suspendu. Posséder une montre, l'avoir dans sa poche, y trouver l'heure, ce n'est qu'un état de fait. Avoir droit de propriété sur la montre, c'est tout à fait autre chose; revendiquer ce droit c'est s'adresser à l'arbitre dans un débat public; c'est plaider et tenter de persuader. Le fait que le voleur possède la montre ne décide nullement de la propriété. Pareillement pour une maison. L'occuper, faire acte de possesseur, ce n'est nullement fonder un droit. On sait qu'il y a présomption de droit si j'occupe trente ans sans opposition; mais cela même doit être décidé par arbitre et publiquement. Tant que le droit n'est pas dit de cette manière solennelle et impartiale, il n'y a jamais que possession, c'est-à-dire simple fait.

Exposer ces notions c'est rappeler le sens des mots; avoir ces notions présentes, c'est simplement savoir ce qu'on dit. Cela est bien ancien, et de sens commun. Nul ne plaidera jamais qu'il est propriétaire d'une montre attendu qu'il l'a prise à quelqu'un de plus faible. Ce qui est nouveau, c'est que les hommes essaient présentement de transférer la notion de droit dans une société des nations. Ici encore il faudra un tribunal arbitral et une opinion publique. Le tribunal seul est capable de transformer le fait en droit; il réalise cette transformation par un jugement public, et il n'y a point d'autre moyen. Mais aussi ce moyen étant mis en œuvre, il ne manque plus rien au droit. Le droit est dit, le droit est reconnu. Si le fait ne s'y conforme pas, le fait n'a aucun pouvoir de droit. C'est encore le tribunal arbitral qui jugera si un fait de cinquante ou cent ans d'âge sera transformé en droit et proclamé tel. Le bon sens a ici une maxime, qui dit que nul n'est juge en sa propre cause.

Beaucoup estiment que le tribunal arbitral doit être en outre muni de pouvoir d'exécution, et, comme on dit,

de gendarmes. Mais un tel pouvoir n'est point dans la notion de droit. Quand un tribunal arbitral, soit le juge civil, avec tous les recours, a prononcé, le droit est dit et reconnu. Il n'y manque rien. Il se peut qu'on ne puisse point transformer le droit en fait, par exemple si le débiteur est mort sans laisser un sou. Mais le tribunal n'en a pas moins dit le droit. Et la chose due ou volée, si jamais on la retrouve, on saura à qui elle appartient en droit même si ce légitime propriétaire, étant mort lui aussi, ne peut être mis en possession. Au reste il suffit qu'un voleur coure pour garder en sa possession la chose volée; elle n'en est pas moins dite volée; et on peut avertir par mille moyens ceux qui seraient tentés de l'acheter, que celui qui la possède n'a pas le droit de la vendre. Ainsi le droit peut n'être jamais réalisé dans le fait sans cesser d'être un droit.

Aussi appelle-t-on droit, dans tous les pays, un système de formes et de précautions, à la fois d'usage et de bon sens, selon lesquelles un droit doit être dit et proclamé si l'on veut qu'il ait valeur de droit. Le fait peut être hors de l'action des pouvoirs, par exemple une fortune au fond de la mer; cela n'empêche pas qu'on puisse dire, selon les formes du droit, à qui elle appartient légitimement.

Le conflit se trouve donc entre ceux qui souhaitent un règne du droit entre les nations, et ceux qui repoussent le droit et prétendent se borner au fait. La vieille et agréable coutume de juger en sa propre cause n'est pas encore oubliée des souverains. Aussi les voit-on naïvement tantôt se rallier au tribunal, s'il leur donne raison, tantôt récuser le tribunal, s'ils le soupçonnent seulement de pouvoir leur donner tort. C'est tantôt choisir le droit et la vie selon le droit, tantôt refuser tout droit et revenir à l'exercice de la force nue. Il est seulement plus difficile qu'autrefois de déguiser la force en droit. Pourquoi ? Parce que le tribunal arbitral existe.

Là-dessus on dit : « Oui, des représentants de petites nations, cela ne compte pas. » De tels juges n'en sont que plus évidemment impartiaux.

Ce qui brouille les notions, c'est qu'on aperçoit que de tels juges n'ont point de force, et qu'on essaie de les mépriser. Mais dire le droit cela ne suppose pas qu'on ait la force de réaliser le droit. Cet autre problème est

réservé, et peut-être vaut-il mieux qu'il le soit. On comprendra mieux que l'essentielle fonction du juge est de dire le droit. « Et qu'en résultera-t-il ? » demandez-vous. Simplement que l'on saura s'il faut dire droit ou fait, et que chacun saura redresser ses propres discours, s'il le veut. Cela revient à dire que le tribunal des nations n'a qu'un pouvoir moral. Et ceux qui disent que c'est peu ne connaissent pas l'homme. Car les usurpateurs ne cessent jamais de plaider et d'argumenter. Je cherche seulement à rédiger un article de dictionnaire qui permette de décrire correctement les conflits actuels. D'abord savoir ce qu'on dit.

28 mars 1936.

633

Je suis loin de mépriser les célèbres *tests,* qui font savoir en quelques minutes si un homme est adroit ou convulsif, méthodique ou emporté, attentif ou rêveur, oublieux ou de mémoire sûre. C'est aussi simple que de s'assurer qu'il voit bien les couleurs. Mais tout n'est pas dit par cette redoutable manière de juger. J'ai connu un homme qui était un excellent téléphoniste avec une oreille presque nulle sur deux. On sait que Démosthène bredouillait naturellement, ce qui ne l'a pas empêché de gouverner sa voix. Il se peut que les obstacles de nature fortifient la volonté, au lieu qu'on voit souvent que les dons les plus heureux sont annulés par la paresse ou l'insouciance. En sorte que le travail de juger ne sera jamais mécanique, et, au reste, ne doit point l'être. Et je tiens, comme principe des principes, qu'il faut ouvrir un large crédit et chercher le bien, c'est-à-dire présupposer le bien. Celui qui espère beaucoup de l'homme est le mieux servi.

Si je me demande pourquoi, j'aperçois aussitôt le point sensible de l'homme. Car il est vrai que l'opinion injuste ou soupçonneuse le rend lui-même injuste et soupçonneux. Comme il est évident pour les enfants. Il y a une manière d'interroger qui tue la réponse. S'il est clair que le maître n'attend rien de bon, l'enfant se laisse tomber

au niveau le plus bas. Au contraire, attendre une bonne réponse, et l'espérer de tout son cœur, c'est la vraie manière d'aider. Je comprends que l'employeur ne peut montrer la longue patience de l'éducateur. Il n'en a pas le temps. Mais il est pourtant éducateur d'une certaine manière; et il ne doit jamais rompre l'homme sous le prétexte de le former. Au contraire il doit lui donner courage, et confiance en lui-même. Les meilleurs sont souvent timides, et anéantis par là; et cela tient souvent à une mauvaise manière de régner. Un maître impatient allonge pour le serviteur le temps d'apprendre. Si vous pouvez lui donner quinze jours pour regarder, écouter, imiter, retenir, alors en huit jours il sera prêt.

Je prendrai comme exemple l'apprentissage de l'alphabet Morse, au sifflet. C'est difficile; et, si l'apprenti est bousculé d'abord, c'est impossible. Mais si vous allez doucement pour commencer, et si vous savez faire la révision des fautes, le moment d'aller vite viendra bien plus tôt que vous n'avez cru. C'est toujours faire confiance à la nature humaine; et l'on aperçoit qu'ici comme partout la misanthropie est l'obstacle principal. Mais, ce qui me paraît surtout à remarquer, c'est que cette maladie de misanthropie se gagne; dans tous les services on la voit descendre en cascades et tout gâter. Votre subordonné prend, lui aussi, le regard triste et qui n'attend rien de bon. Au fond le plus infime des serviteurs est encore maître de quelque chose et de quelqu'un; par exemple le garçon de courses doit savoir demander un renseignement, ce qui est se faire servir; et comme il est gouverné il gouverne; or gouverner misanthropiquement c'est, en bas comme en haut, le moyen de ne pas réussir. D'où une règle de pratique, qui est de ne pas prendre bonne opinion de ceux qui pensent noir et se plaignent des hommes. À tous les degrés, celui qui accuse ceux qu'il a à diriger s'accuse lui-même.

Plus j'y pense, plus je me persuade que le plus grand défaut des hommes, et presque le seul, c'est de soupçonner d'avance ceux qu'ils emploient; ce pessimisme corrompt toutes les affaires, et corrompt les hommes. Au lieu que le préjugé contraire, qu'on l'applique à soi ou aux autres, c'est tout un, fait vertu de presque tout. Quoi que ce soit qui manque, attention, mémoire, invention, c'est toujours le courage qui manque. C'est un avan-

tage d'être grand, mais il y a d'autres avantages à être petit; on est moins lourd, on marche mieux, on se gare plus lestement. De même on peut tirer bon parti de tout. Et pour reprendre l'exemple auquel je pensais, la plus mauvaise mémoire deviendra infaillible si l'on passe cinq minutes chaque matin à repasser ce qu'on doit savoir, numéros de téléphone et de compte postal, adresses, noms d'hommes, plan de Paris, géographie de l'Afrique française, et choses semblables. Seulement il faut croire qu'on le peut; il faut espérer de soi. Celui qui espère de soi espérera de vous; voilà l'homme utile. Il faut bien faire attention à ceci, qu'un des pièges du sérieux c'est qu'il se change aisément en tristesse. En celui qui critique quelque chose ou quelqu'un, même raisonnablement, écoutez s'il n'y a pas une pointe d'aigreur; car ce signe est le pire.

Mars 1936.

634

Être prêt à se défendre, sans jamais menacer; refuser le bonheur de délirer et d'acclamer; et, comme Montaigne, debout sur son seuil et la porte ouverte, regarder passer les pillards de tous les partis, se tenir, pour ainsi parler, les mains dans ses poches, négligent, accueillant, au milieu de sauvages barbouillés de sang et ivres de danses guerrières, avouez que c'est un beau pari à tenir, soit pour un homme, soit pour un pays. Ce modèle de l'avenir, cet homme vraiment homme, se dessine dans les deux puissantes républiques, avec ou sans roi, qui terminent la dentelure d'Europe. L'autre type d'homme, qui serre les poings et grince des dents, est bien ancien; il nous arrive du fond du continent, toujours pareil à ce qu'il fut; ce sont bien toujours les barbares; les avions et autres mécaniques n'y changent que peu de chose. Et représentez-vous un millier de parachutistes qui se laissent tomber du ciel la bouche ouverte et criant (car cela est recommandé pour garder le souffle); est-ce que cela ne ressemble pas bien aux stupides paris de Pierre Besoukov, dans Tolstoï ? Est-ce un idéal d'homme ? Ne

discutons pas là-dessus. Nous avons un autre modèle, non moins capable d'effets violents, mais qui les subordonne, et qui rougirait de faire la bête.

Voilà donc la vraie situation. Chacun regarde l'adversaire comme un miroir sans y trouver son image. Les deux s'indignent, et à partir de là n'ont plus qu'à se manger. Toutefois je vois une différence entre les deux hommes. Le barbare s'étonne de ne pas se faire craindre. Le barbare se dit qu'il est incroyable qu'un homme ait peur à ce point-là. Peur au point de ne pas s'armer ? Justement. Maintenant si on tombe sans précaution sur le paisible paysan de chez nous, ou bien sur le garçon des Comtés, on a une surprise d'abord, et une indignation, et puis une humiliation. Car, ces hommes n'ont point l'air si contents de tuer; ils ne vénèrent pas l'art de tuer comme le premier des arts; mais enfin ils savent très bien tuer. Ainsi les convulsionnaires furent battus par les flegmatiques; ils ne s'en consoleront pas. Certes personne des flegmatiques ne les méprise; on le leur a dit cent fois. Mais ils veulent plus. Vainqueurs ou vaincus ils veulent être admirés et presque adorés comme le plus haut type de l'homme, celui qui n'a pas peur ni de son sang, ni de celui d'autrui. Ici le partenaire est un peu froid; il n'aime pas ces façons de buveurs de sang. Au fond le partenaire se croit supérieur; on le voit bien. Il est machiniste quand il le faut, mais il l'est sans bonheur. On comprend que le progrès à ses yeux n'est pas dans la plus grande usine, ni dans rien de colossal, mais à l'intérieur de l'homme, en contemplation, en sagesse, en politesse. L'humiliation est mordante et flagellante, par le regard seul; l'animal va bondir.

Voilà un côté de la guerre. Mais, vue par l'homme libre, la guerre est tout autre. Plus l'ennemi se montre différent, plus il le voit semblable; plus il juge facile de l'imiter, et même de l'égaler. Car qui n'a connu ces colères homicides qui s'élèvent si naturellement de l'homme, et par des causes si naturelles ? Mais il n'en fait pas ornement. Ce qui lui est le plus en horreur c'est de faire le fou. Toutefois il n'est pas étranger à ceux d'en face; il les comprend. Il comprend aussi, comme on dit entre frères, que le plus sage doit céder. Céder sans imiter, sans copier. Céder en restant inexpugnable. Et c'est ainsi que France et Angleterre, toutes deux cantonnées, et selon

leurs différences, dans leurs petits carrés et cantons, ont juré, c'est bien clair, de ne pas changer leur modèle d'homme pour si peu. Ce n'est même pas la moitié du globe qui revient à la danse du scalp; et c'est une mode qui passera, se disent ces hommes tranquilles.

J'ai connu Lucien Herr; ce fut un des hommes du parti socialiste. N'était-il point communiste ? Les systèmes lui étaient connus et familiers. Est-ce à dire qu'il rêvait de mettre les tables et les chaises pieds en l'air ? Je l'ai entendu qui disait : « Nous sommes campés sur un fragile îlot de civilisation, au milieu d'un océan de barbarie. Il s'agit de sauver cette mince surface. » C'est un mot auquel j'ai pensé souvent. Herr était une sorte de colosse à moitié Allemand, assez vif, et souvent brutal. Il connaissait la barbarie; il vivait avec elle; elle portait toutes ses pensées; mais elle ne les gouvernait pas. Et qui ne connaît la barbarie en l'intime de lui-même ? Et cette paix de chacun avec son propre barbare est à reconquérir tous les matins. Ceux qui croient que cette paix vaut bien un peu de patience, ont mesuré aussi les difficultés de la paix avec le voisin. Ils ne les jugent pas au-dessus de leur courage ni au-dessus de leur industrie.

4 avril 1936.

635

Lorsque des électeurs ont choisi leurs représentants, à n'importe quelle fin, association ou république, les représentants forment un bureau et le bureau gouverne. Si dans la suite on n'est pas content du bureau, on le change; un nouveau bureau gouverne, peut-être avec d'autres idées, mais qui sont toujours des idées de bureau. On s'aperçoit qu'au lieu de changer de chevaux, il vaudrait mieux conduire ceux qu'on a. C'est une très vieille histoire. On glisse aisément à la solution qui consiste à laisser faire les compétences (puisque les compétences ne relèvent que d'elles-mêmes), et à les acclamer, ce qui est plus agréable que de critiquer. C'est ainsi qu'une entreprise qui commençait démocratiquement, finit tyranniquement. On peut bien soutenir que tous les pouvoirs sont,

à l'origine, fondés démocratiquement, mais que cela n'avance guère.

La vraie démocratie est en train de se montrer, en d'assez rares pays, dont nous sommes, remarquables par un pullulement de mauvaises têtes. Et comment se montre-t-elle ? Non pas par des partis une fois comptés, ni par des élus une fois élus, mais par des réactions continuelles de l'opinion publique agissant directement sur les élus. Notre système à nous, c'est l'arrondissement, système qui a ses défauts, mais qui est le seul qui laisse les électeurs pendus aux basques de l'élu. Dès lors l'élu peut bien s'inscrire à un parti, se couvrir du parti, invoquer le suffrage (non universel) des hommes d'État éminents qui l'ont élevé à la dignité de rapporteur ou de vice-président; cela ne lui laisse pas la liberté de faire de la grande politique. L'électeur tire sur la corde, et le ramène à considérer l'opinion réelle de ceux qui travaillent et qui paient, sans compter le risque d'être glorieusement tués. Voilà pourquoi, dans les incidents, on entend gronder d'abord le tonnerre des hommes d'Etat, et puis, après que l'arrondissement a tiré l'homme d'État par la manche, on entend des paroles de bon sens. Ces remarques ne critiquent personne, car il n'y a sans doute point d'homme qui ne s'enivre à faire le Napoléon, si on le lui permet.

Voilà ce que peut être la politique, c'est-à-dire non pas brillante, mais raisonnable, dès qu'on a le courage de croire que le peuple a droit et moyen de se faire entendre, même en dehors de l'isoloir. Quant aux moyens, on les cherche, on les essaie. La presse, comme on sait, n'a pas donné toute sûreté. Les journaux sont faits par des journalistes, et les journalistes vendent du papier. Ce n'est pas aux lecteurs de la *Lumière* qu'il faut expliquer comment les journalistes gouvernent de leur place, et selon les vues des grands distributeurs de publicité. On peut remarquer que les tempêtes de cette fausse opinion ne troublent plus beaucoup la réelle opinion. Quant aux députés et ministres, ils y mordront toujours trop. Toute l'affaire est de tenir le député au bout du fil, de façon à le ramener promptement à regarder ce qu'il connaît bien, qui est sa circonscription. On attend que des comités de citoyens s'organisent; et il est vrai que les comités d'ambitieux et de pasteurs de peuples ont

pour fins principales de décourager les citoyens qui ont la prétention de juger la grande politique.

Ce sera l'hiver de notre politique. Enfin les gouvernants seront jugés par des hommes qui ne désireront nullement les remplacer. La grande fonction du peuple sera de répondre et d'interroger. Et comme au fond, il n'y a qu'une grande question, préalable à toutes, celle de la paix et de la guerre, il y aura un rappel continu à la paix, et une continuelle interpellation sur le pouvoir abusif des militaires, des diplomates et des marchands d'armes. Et les ministres qui voudraient rendre leur tablier seront priés de le garder, et de faire la cuisine un peu plus au goût du peuple, un peu moins à leur propre goût. Cette politique où il n'arrivera rien sera bien fâcheuse pour les journaux à manchettes, et peut-être pour les plus remuants de nos amis, qui attendent des miracles, je suppose. Or, les miracles, selon mon opinion, se nomment armements et guerres. Les gouvernants les plus évidemment doués d'un génie supérieur n'en ont jamais fait d'autres. Et plaise aux petits dieux du foyer qu'ils n'en fassent point du tout. Il faudra, je pense, arriver à cette idée que la politique n'est nullement un sport, mais plutôt une défense silencieuse et obstinée. Le Palais-Bourbon, rempli de citoyens attentifs et défiants, ne sera plus ce brillant théâtre où la réplique arrive comme une flèche. Ce plaisir nous coûte trop cher. Comme je disais, ce sera l'hiver.

Mais c'est le printemps! Nos troupes sont en marche, et vont culbuter l'un sur l'autre l'émigré, le prêtre et le banquier. Tout cela sans morts. J'ai déjà eu plusieurs fois le plaisir de voir fuir la noire troupe; je ne me le refuserai pas cette fois-ci. Je veux dire seulement que cette victoire sera le commencement et non la fin, de la lutte pour la liberté et la paix.

18 avril 1936.

636

Henri Heine, dans son livre *De l'Allemagne*, a merveilleusement prédit l'actuelle révolution allemande. J'essaie de deviner comment il s'y est pris. D'abord bon Allemand

lui-même, et disposé par éducation, par nourriture, par culture, à s'encapuchonner d'une rêverie métaphysique grande comme le monde. De plus, poète, ce qui veut dire accoutumé à former par sentiment ses meilleures idées; ainsi il n'était pas disposé à argumenter contre les trois dieux, Fichte, Schelling, Hegel, mais plutôt il essayait de s'accorder à eux et de sentir comme eux. C'est ainsi qu'il a fini par s'asseoir dans leur nuage, et participer, par leur intercession, à l'esprit du peuple allemand. Ce fantôme n'était encore que métaphysique. Mais enfin on pouvait prévoir qu'il prendrait corps. Le poète imita ce mouvement du dedans au dehors, apercevant soudain un fanatisme inouï, intimement fait d'esprit et de nature, et une religion au service de la race, du sang et des humeurs. C'est pourquoi il disait que nos révolutions étaient aimables et frivoles à côté de ce que serait la réelle révolution allemande. Bref il pariait sur le développement interne de l'esprit du peuple allemand; et en somme il a gagné. Cette belle réussite doit nous aider à comprendre deux ou trois choses.

D'abord un dogmatisme qui n'est pas dans nos manières. C'est que nous observons et doutons beaucoup; au lieu que l'esprit du peuple allemand commence par fermer les yeux et s'envelopper de sombres plis, comme un théologien; et convenons qu'ainsi plongé dans sa propre unité sans parties, il découvre les puissants ressorts sans lesquels aucun peuple ne vivrait. De là, quand il ressort au jour, une sonorité d'éloquence que nous sentons très bien, mais qui aussi semble hors de lieu, sans égard aucun pour les autres, ni pour les préparations des autres, où les politesses sont presque tout. C'est alors que l'on voit bien que la profondeur est par elle-même peu polie. Aussi comment décrire l'extrême surprise de nos milords et gentlemen ?

Il faut bien que j'imite Heine comme je pourrai, quand ce ne serait que pour ramener la bonne humeur en moi-même et en ceux qui voudront bien me lire. Représentez-vous donc l'Anglais (et pourquoi pas le Français ?) qui a juré de réfléchir un quart d'heure par semaine, et encore après cela de se reposer le dimanche, représentez-vous cet homme correct et froid recevant au visage un grand sermon métaphysique. Oui, lui qui a juré de ne jamais penser à l'esprit de son propre peuple, sinon quand on ne

peut plus faire autrement, mais au contraire d'être le flegmatique homme de loi de son peuple, discutant avec d'autres avoués et d'autres notaires, sans se passionner, sans se jeter, le voilà, cet homme aimable, accablé de raisons profondes et de décrets absolus; c'est vraiment et sans métaphore le dieu allemand qui parle; et l'on n'a point coutume de recevoir des dieux à la table verte. Hommes! Seulement hommes! Telle est notre modeste position.

Or, il y a longtemps que les dieux ont montré le bon et le mauvais de leur manière. Ce qu'ils disent est toujours vrai; mais il y manque la politesse humaine. C'est pourquoi il y eut tant de guerres de religion; et peut-être même n'y eut-il au monde que des guerres de religion. Il faut convenir que l'esprit est un instrument difficile à manier. Le fanatisme, caractère inévitable de tout ce qui est inspiré, a pour premier effet de fermer devant lui toutes les portes d'esprit. Quel malheur que Socrate n'ait pas été mieux écouté quand il donnait la règle et l'exemple d'une discussion digne de l'homme, baisser le ton quand on a raison, refuser la bonne prise, rendre la liberté à l'autre qui se sentait pris, la rendre à soi-même, et finir par des contes de bonnes femmes où l'on s'attache à rendre aérien et incertain ce qui ne fait pas de doute!

Il ne faut pas moins de précaution devant le farouche semblable, qui jamais peut-être ne fait un saut aussi violent que lorsqu'il s'aperçoit qu'il est d'accord avec l'adversaire. Et c'est par ces précautions que les discussions durent plus longtemps que la guerre de Troie. Cette heureuse durée des thèses et antithèses, et des brillantes et courtoises plaidoiries, c'est ce qu'on nomme la paix. La paix n'est point l'accord, c'est l'ajournement de l'accord, et le repos des hommes d'État entre samedi et lundi. Car enfin le temps passe, les peuples produisent, construisent, échangent; la vie va de soi, et n'a nullement besoin d'accords absolus. Tel est l'esprit humaniste, tel qu'il s'est fait en ces longues nuits de lectures, en ces longs jours d'indifférence polie. Il s'agit de savoir si cet esprit se détruira lui-même par la puissance de suggestion de l'autre esprit, qui est l'esprit des peuples. Faut-il grimacer devant le redoutable miroir ?

On a toujours grand-peine à ne pas s'irriter devant

l'irritable, à ne pas élever le ton devant celui qui crie. Le fanatisme nourrit le fanatisme, et voilà une humanité folle. Humaine, mais folle. Honorable, respectable, quoiqu'insupportable. Et qu'il est facile d'oublier le respect qu'on lui doit, ce respect qui fait que l'on se porte au secours de l'adversaire, et qu'on essaie de donner une forme aimable à ses revendications! En revanche, si l'on se place où il faut pour comprendre et même prévoir les sursauts du moine encapuchonné, c'est alors le plus beau des arts que celui de faire et de maintenir la paix et la bonne grâce avec ceux qui se soucient le moins de l'une et de l'autre. Car c'est le vrai problème. Et c'est le même que de faire tenir ensemble l'esprit universel, toujours vacillant, et le terrible et remuant esprit des peuples.

25 avril 1936.

637

Un des moyens de dominer une tâche qui pourrait être écrasante, c'est d'ajourner, c'est-à-dire de ne penser qu'à une chose à la fois et de ne penser à chaque chose qu'au moment qu'on a fixé pour s'en occuper. C'est dire qu'il faut avoir un emploi du temps et ne jamais s'en écarter. Mais cette règle est une des épreuves les plus sévères de la volonté. Car à peine un emploi du temps est-il fixé que tous les hasards du monde, choses et gens, semblent s'entendre pour le démolir. Cette apparence de questions urgentes qui montent de tous côtés à l'assaut de l'esprit, il faut la vaincre, en se fixant une heure et un temps pour les choses imprévues. Cela revient à ne pas se laisser mettre en pièces par les sollicitations. Seulement alors, il faut savoir ne pas penser à ce qui veut nous importuner. De la même manière qu'il est sage d'appeler au téléphone et de ne pas se laisser appeler, de même il faut suivre son ordre du temps, et ignorer les gens pressés.

Le travail est ce qui chasse toutes ces mouches. Aussi ne faut-il jamais penser sans travailler. D'où une autre règle, que j'ai souvent signalée, c'est qu'il faut tendre à réduire à zéro la mise en train. Ce qui retarde la mise en train, c'est souvent un souci de l'ordre matériel et du

rangement préalable. Or, il n'y a rien de préalable à la mise en train. Les soucis que l'on veut se donner, et qu'on semble chercher dans des papiers vingt fois remués, ce sont des prétextes de ce qu'on peut appeler la paresse occupée. Au lieu qu'à sauter au milieu du travail qu'on s'est fixé pour une heure fixée, on trouve aussitôt une admirable vacance de l'esprit, une disponibilité pleine d'avenir et un total oubli des choses petites et secondaires. Et tel est le bonheur de celui qui travaille en sous-ordre, comme Berthier sous Napoléon. Les travaux urgents ne cessant de se succéder, on est toujours tout entier à un seul problème, transporter par exemple une division d'ici à là, rédiger tous les ordres, sans rien oublier. Devant ces précieuses tâches, on n'a point le temps de se soucier; il faut résoudre et encore résoudre. Mais si l'on est maître, on n'a plus cette ressource de recevoir des ordres et de les traduire selon la technique de la chose; il faut alors se donner des ordres à soi-même. Et toutefois c'est encore une faute que de vouloir tout faire; il faut avoir choisi un Berthier, qui peut être un simple cycliste. Le maréchal Pétain disait que s'il avait à diriger une affaire, n'importe laquelle, un journal ou une épicerie, il commencerait par choisir un état-major. Il faut reconnaître que les militaires savent commander, et choisir les hommes; cela vient du pouvoir absolu qu'ils exercent, et de l'abondance aussi des ressources; car de même qu'ils ont six chevaux où deux suffiraient, ils ont toujours trois hommes pour un. Aussi je ne crois pas qu'on puisse égaler les militaires; toutefois on peut leur prendre quelques bonnes règles. Le maréchal Joffre reçut un matin un nouveau chef de service des opérations extérieures, qui commença par chercher un petit moment Monastir sur la carte; c'en fut assez, il ne voulut plus le voir.

Il faut donc savoir aussi être tyran. Mais je crois que le pouvoir balaie les hommes insuffisants par la force même d'un travail bien réglé. Les scrupules viennent toujours de pensées non prévues qu'on laisse entrer. Et la sévérité consiste à ne jamais examiner, faute de temps pour examiner. En présence d'une merveilleuse machine qui exprime si bien une inflexible volonté, l'homme qui ne peut suivre l'allure disparaît et renonce de lui-même. Et c'est un immense avantage du travail réglé, que l'on

communique, sans même y penser, une impulsion irrésistible à tous les exécutants. Il faut se dire que l'homme dont on sait à une minute près ce qu'il demandera et quand, même s'il s'agit de sa toilette, sera toujours merveilleusement servi.

Je ne dois pas oublier la méthode anglaise du repos total; cet art de ne pas travailler fait partie du travail; il y a une heure à partir de laquelle on refuse de réfléchir. Et cela conduit à l'art de dormir, qui est le principal de l'art de travailler. Le mot célèbre d'un ancien : « À demain les affaires sérieuses! » a bien plus de profondeur qu'on ne croirait. Hors de l'emploi du temps il n'y a plus d'affaires. Et c'est le plus difficile de tout de clore l'audience à ses propres pensées. Il s'agit de refuser de penser à ce qui obsède, même si l'on ne pense à rien d'autre. Ce travail d'effacer en soi-même une pensée semble d'abord décevant; mais il réussit pourvu que l'on s'obstine, et c'est une sorte de sport très plaisant que de dire non aux soucis. Le principal en tous ces exercices de force, c'est de croire à sa propre volonté. Regardez bien, c'est la foi elle-même.

Mai 1936.

638

Il n'est pas difficile d'avoir une idée. Le difficile, c'est de les avoir toutes. Et le plus difficile, c'est de les mélanger, fil et trame, comme Platon l'enseigne, pour en faire quelque chose qui soit presque réel. Par exemple, la politique ne consiste jamais à choisir une idée politique, mais bien plutôt à tisser ensemble toutes les idées politiques, si on peut, selon la juste proportion. Tel choisit la monarchie, et l'avale d'un coup, comme font les saumons, ces gros imprudents. Après cela, ils espèrent qu'ils feront quelque chose à l'image de cette idée. Et en attendant, ils prouvent et reprouvent que la monarchie est vraie, que la monarchie est le salut; et qui en doute? Vit-on jamais deux pilotes tirer sur la roue, l'un d'un côté, l'autre de l'autre? Partout où il se fait une œuvre quelconque, vous entendrez dire que c'est l'œuvre d'un seul. Et c'est vrai. Seulement, cette grande idée, réduite à

elle-même, n'accroche rien et ne fait rien. Par cette puissance rétractile des idées non cousues, il n'y a qu'un monarque, qui est supposé faire tout et régler tout, ce qui est exactement le contraire de ce que nous venons de dire. Ainsi l'idée non cousue s'échappe comme un petit ballon. Ce qui a fait dire bien injustement que les idéalistes sont les plus inutiles des hommes et les plus creux. Ayons au moins deux idées.

Je propose de coudre aristocratie à monarchie. Aristocratie multiplie les rois, car, quelle que soit l'œuvre, il faut un homme, le plus parfait en son genre et pour ce genre d'œuvre. Michel-Ange est un roi, qui écarte et nie tous les rois. Par cette répulsion et par cette attraction, l'étoffe politique prend de la consistance. Toutefois, je défie qu'on puisse faire durer une aristocratie de monarques sans y coudre encore l'étoffe des travaux nécessaires et de ceux qui les font. Travaux non pas éternels, mais passagers et toujours recommencés. Platon se plaît à dire que la démocratie est le règne des besoins; il repousse du pied cette idée inconsistante. Inconsistante seule; mais cousons toujours! Voici enfin que notre système prend racine. Voici qu'il s'attache au sol, et même qu'il le fait, car un sol est fait, sans quoi ni rois, ni aristocrates, ni même démocrates ne peuvent s'y asseoir. Et la démocratie, ainsi attachée au pouvoir d'un seul, qui est inévitable en toute action, à la fois le prépare et le retient ferme, lui qui veut toujours s'envoler. On n'a point le temps de rire, quand les porteurs et nourriciers du génie humain menacent de ne plus travailler. D'où je voudrais conclure que la démocratie est la forme juste d'un État. Mais non! Elle n'est point juste toute seule. Aucune forme n'est juste toute seule. Et la justice est un beau et solide tissu de toutes les choses que j'ai dites. Platon m'a bien fait comprendre que justice est proportion, quoiqu'il ne l'ait guère expliqué, laissant comme toujours le travail inachevé et brouillant les fils. Il dit seulement, en parlant de l'homme, que l'homme juste est autre chose qu'une tête juste. Ce que j'entends ainsi, à savoir qu'un homme juste doit avoir égard en lui-même au dessous et au milieu. Autrement, avouez que la justice n'est pas difficile; mais aussi la pure justice, à peine conçue, s'envole aussitôt dans le grand tunnel bleu de ce printemps sicilien. Je vous dis qu'il faut coudre et encore coudre, et

je comprends à peu près sur cet exemple comment Platon entend qu'il faut faire participer les idées les unes aux autres. Je dis à peu près, car Platon s'est bien gardé de tout dire et, pour mon compte, je ne vois pas encore bien si notre vaisseau sera solide, même cousu de trois idées...

On ne peut pas inventer les idées. Il faut les chercher où elles sont, chez Platon, Aristote, Descartes, Comte ou gens comme cela. Or, je trouve que j'ai oublié bien des idées de Platon, à considérer seulement *La République*. J'en vois qui font gerbe par une affinité naturelle : ploutocratie, oligarchie, tyrannie et, prise dans tout cela, celle qui est leur âme, la timocratie. Ici est le gouvernement de l'honneur, qui est toujours colère. Ici est le contraire de la justice, qui fixera la justice. La plus noble des passions, l'honneur, qui est plus ou moins substance de toutes, ne peut rester non plus dans son ciel. Dès que son être est en question, elle descend fort brutalement jusqu'à la colère animale. Que l'on soit monarchiste, aristocrate ou démocrate, le bel honneur nous joue toujours les mêmes tours. Il devient tyran, afin d'exécuter, féroce, afin d'exécuter. Et peut-être que voici justement le lien, plus fort à mesure qu'on veut s'en délivrer, le lien entre toutes ces belles choses, qui se veulent découdre. Pour parler plus clairement, ce que je veux dire c'est qu'il n'y a point d'exécution de quoi que ce soit sans une petite violence, petite et arbitraire, qui annonce qu'elle ne cédera devant rien. Cette tyrannie infinitésimale est le soutien de l'ordre, car cette tyrannie est pressée et impitoyable. Elle n'attend jamais, elle ne ménage personne. Ainsi tous les tyrans d'honneur, parfois bruyants et ennuyeux, forment un quatrième élément, qui, je le vois bien, va empêcher notre république de retourner au ciel des idées. Salut donc à vous tous, monarques, prolétaires, tyrans, artistes, frères difficiles, mais dont il faut que je m'arrange!

C'est à peu près ainsi que je conduisais mon rêve sicilien, supposant que l'ombre de Platon était venue me parler dans mon demi-sommeil. J'ai pensé que beaucoup s'en instruiraient comme moi par une sorte de catastrophe en l'édifice de leurs idées claires. Aussi pardonnez-moi si l'idée même que j'expose ici n'est pas claire. Elle ne peut pas l'être.

1er juin 1936.

639

Il y a un violent contraste entre le paysan qui arrondit son domaine et le maître d'une grande entreprise qui participe de haut à des industries, à des banques, et qui touche en jetons de présence, pour une seule année, de quoi payer les terres de dix paysans. Quel rapport entre l'ouvrier qui s'ennuie et s'épuise dans une sorte de grande caserne, et le maître lointain qui n'a jamais touché un marteau ? Ce sont deux espèces d'hommes, ennemis déjà par le costume; et il y a plus d'une ressemblance entre le pouvoir industriel et le militaire, qui tous deux agissent par sous-officiers. Le contremaître connaît la peine des hommes; mais il n'est point libre de ralentir le rythme inhumain; il est lui-même tenu par d'autres, ingénieurs ou chefs de service, qui ne sont encore que les délégués du pouvoir. Et, comme le général en chef fait avancer le fantassin qui ne le connaît que de nom, ainsi un pouvoir encore plus caché, fait d'un conseil de grands usuriers, donne ou retire le travail, embauche ou débauche, réduit les salaires, et jette des chômeurs au désespoir d'après des combinaisons et des projets qui sont profondément secrets. La propriété individuelle couvre tant bien que mal des institutions si profondément différentes. Ceux qui spéculent abstraitement d'après de telles notions ne peuvent que se tromper. Il y a deux types de propriétés et deux capitalismes.

Au temps des foins ou de la moisson, vous ne distinguez pas le maître et l'ouvrier; ils sont maigres l'un et l'autre, et recuits de soleil; d'un même mouvement ils précipitent le travail, si la pluie menace; à bien regarder, le maître est celui qui se donne le plus de mal, et c'est par là qu'il pousse les autres. Hors des menaces du ciel, le travail se fait selon un rythme balancé qui convient au corps humain; au reste tout est tempéré par le cheval et le bœuf, qu'il faut ménager; tout est tempéré par la terre; car, quelque culture que l'on entreprenne, il faut attendre; l'impatience humaine ne peut avancer l'époque de la moisson. Les longues nuits de l'hiver invitent au repos, ou bien à cette demi-paresse de la veillée. D'où se forme

l'esprit paysan, toujours adhérent à la nature, sans être jamais entraîné par des combinaisons abstraites. Le champ qu'il désire, il le voit chaque jour; il y voit des travaux; cette richesse nouvelle sera une occasion de se fatiguer davantage. L'oisif n'est jamais celui qu'on envie; et l'ouvrier agricole, qui rêve d'avoir son champ à lui, ne cesse de voir son modèle, les pieds dans le fumier comme lui-même. Ici l'égalité est présente et sensible. Et l'inégalité n'irait pas loin si le prêteur, l'avide prêteur, ne venait troubler l'ordre des travaux.

On conçoit une politique qui définirait la propriété légitime, ou tout au moins favorisée, qui la définirait par cette condition que le maître soit vêtu comme l'ouvrier et fasse le même travail que l'ouvrier. L'artisan de village, menuisier, charpentier ou forgeron, est formé sur le modèle paysan, étant lui-même à demi paysan. Il faut attendre, pour avoir une porte, que le menuisier ait fait sa moisson. Tout villageois, maître ou ouvrier, possède un petit commencement de jardin, de basse-cour, de clapier. Nul ne se sépare tout à fait de l'antique travail qui nourrit l'homme. Les villes sont faites de villages. Les peintres, les maçons, les ébénistes sont tous vêtus de même, et le patron est debout le premier. La fortune est liée au travail; on le voit; l'exemple est devant les yeux. Ainsi est fait le monde des hommes pour le principal. Et le législateur devrait travailler d'après nature, ayant toujours sous les yeux cette éternelle structure, toujours paysanne au fond. La partie d'usines et de logements ouvriers est au contraire monstrueuse, comme l'est aussi la partie orgueilleuse et fortifiée où se loge le rentier.

On ne changera jamais l'ordre des besoins. On a longtemps vécu sans autos et sans phonos; on n'a jamais vécu sans pain, sans volaille, sans troupeaux. Le grand désordre humain, si l'on y pense bien, c'est l'immense entreprise qui rassemble premièrement des signes monétaires, et de là se porte à ce qui est nouveau, à ce qui donnera pour un temps court des profits démesurés, comme on a vu pour les cycles au commencement, ou pour le cinéma, ou pour la radio. On comprend que ce genre d'industrie attire d'abord les ouvriers et transforme même les fils de paysans en ouvriers. Tout cela est téméraire et hors nature. On peut prévoir que par la production folle, la concurrence, et la saturation du marché, on verra les

habiles s'en retirer, la petite épargne ruinée et le paysan transformé en chômeur. Toute politique raisonnable serait donc rustique. Il me semble que cette idée circule dans le monde entier.

25 juillet 1936.

640

La vertu, comme dit Aristote, est toujours un milieu entre deux extrêmes. C'est ainsi que la civilisation vraisemblablement trouve son équilibre entre deux extrêmes, qui sont maintenant réels et présents sur la grande table de jeu. D'un côté la tyrannie, qui est inhumaine non seulement par les supplices, mais par un usage très sauvage de la raison et de la vertu. On est effrayé des vérités que peut dire un tyran, et de l'usage qu'il en fait. Par exemple il loue la famille et les beaux enfants autour du foyer; mais on sait pourquoi; c'est là qu'il fait pousser les cadavres qui marquent le chemin de toutes ses entreprises. Et pareillement l'égalité et la justice qu'il veut entre ses sujets, ce n'est qu'esclavage commun et commune misère, et le même refus à tous de tous leurs droits. Ainsi la raison est continuellement tordue en raison d'État, l'enthousiasme en colère, la joie de vivre en ivresse de violence. Et comme il n'est point laissé d'espoir, comme les dissidents sont aussitôt enlevés et assommés, il se fait un consentement insondable et une rageuse acclamation. Cela ne peut finir; cela va aux derniers excès, aux dernières contorsions; au sang et au massacre comme on voyait dans l'ancien Mexique. Cette ivresse est comme l'ivresse du vin; on en fait une vie, un jugement, presque un bonheur. Voilà l'un des extrêmes. Et, à bien écouter, dans le moindre discours d'un de nos fascistes cette ivresse est déjà toute.

Voici l'autre extrême. C'est l'extrême du droit, qui veut en tous les mêmes droits, le même travail, le même repos. C'est une usine des droits absolus. Et l'idée vient de l'usine même, qui, par son volant principal, impose à tous l'uniformité mécanique. Ces grandes et abstraites organisations se règlent par bureaux. L'intelligence n'y est qu'un plat métier. Tout va par un conseil de spécia-

listes; ce n'est point un homme qui règne, c'est le savoir; à cela près qu'il faut une redoutable police, si l'on veut que l'homme obéisse au savoir. Car l'homme est naturellement poète, chanteur, danseur, et on ne sait quoi encore, sans compter le dangereux rire, et le temps perdu, ce dieu de l'homme, ce dieu des dieux. C'est pourquoi la rationalisation est odieuse, mais il la faut pourtant dans l'immense usine des usines. C'est ainsi que la ruche humaine produit sans fin, comme le tyran conquiert sans fin; on peut préférer la ruche; mais ce n'est pourtant qu'une perfection désespérée, et une négation de la tyrannie, qui ressemble à la tyrannie; car n'importe qui y sera le contremaître tout-puissant, celui qui pointe et punit; en haut comme partout le métier porte l'homme.

Devant ces déserts d'homme, on envie une paysanne qui chante à son enfant au bord du fossé; on envie les fêtes, aussi variées que les saisons et les lieux. On envie la patriarcale existence, où le pouvoir se divise selon les âges, où les travaux vont du même pas que le bœuf, où le blé pousse et mûrit selon sa loi, en sorte que le métier n'entraîne jamais l'homme selon sa propre impatience. Ici la nature tempère les travaux; les nuits, courtes ou longues, mesurent le repos; la veillée d'hiver et les feux de la Saint-Jean d'été raniment la rêverie. On peut rire de ce tableau idyllique; car les diables ne sont pas loin; il y a souvent de la brutalité dans le pouvoir du père; et l'imitation de l'animal a de troubles conséquences. Mais le village et son conseil des anciens, la petite ville où sont les gendarmes, et la capitale de la région où sont les gardes mobiles et les juges, tout cela, pourvu que l'ouvrier reste artisan, et que tous, même l'usurier, touchent assez à l'agriculture, mère des hommes, tout cela peut faire une paix des champs et une justice des villes, l'une et l'autre à la mesure de l'homme. Et c'est là, je pense, que le législateur doit regarder; car le droit est né des bornes agricoles et du mur mitoyen. Et c'est le juge de paix qui sait changer les lois, car il les applique. Je suppose que c'est, au fond, ce que la province veut dire quand elle vote contre la caserne et l'usine, deux institutions si évidemment plus fortes que l'homme. Et de qui donc l'homme est-il esclave, si ce n'est de l'homme ?

1er août 1936.

641

Mon ami le communiste ne cesse pas de me larder, comme un homme d'épée qu'il est : « Faudra-t-il que l'évolution vous écrase avant de vous persuader ? Que diable, soyez de votre temps. Ce n'est pas parce que nous avons au pouvoir un gouvernement petit-bourgeois que vous refuserez de percevoir les irrésistibles forces qui l'ont poussé. Que signifient ces usines et ces magasins occupés par les travailleurs, sinon que cette forme d'industrie et de vente centralisées ne peut plus dépendre de quelques milliardaires cachés; que le moment est venu pour les esclaves de reprendre en main ces instruments de despotisme, et de les manœuvrer eux-mêmes pour le bien-être de tous. Il faut céder à cette transformation universelle, qui, de l'excès même du capitalisme, fait sortir le socialisme organisé. Et n'avez-vous pas honte d'invoquer les poules et les lapins, quand les pylônes d'électricité annoncent bien clairement l'usine agricole, les rendements merveilleux, l'excédent de luxe et de loisir qui va servir à tous et transformer l'homme ?

— Doucement, lui dis-je. Laissez-moi interpréter les choses à ma mode. Je conviens avec vous de ceci, que la grande usine et le grand magasin sont des monstres sans nom et sans visage, où le travail est inhumain, et pour des profits démesurés dont nous n'avons que faire. Et la révolte des esclaves signifie, à mes yeux, que le système de la société anonyme doit disparaître. Cet immense commerce, cette publicité sans pudeur, cette production intempérante ne me paraîtraient pas plus raisonnables, quand la République se substituerait aux quelques banquiers qui donnent maintenant l'impulsion à ces métiers fous. Et je vais vous dire ce qui m'inquiète, en ce système où l'État fait tout le commerce; c'est que l'État aura trop d'argent, et fera des sottises comme tous ceux qui ont trop d'argent. Le pouvoir n'est pas bon; je hais les pouvoirs; je soupçonne naturellement ceux qui exercent le pouvoir. Je veux la République émiettée en cantons et en communes. Je veux une monnaie de plomb. Je trouve tout à fait injuste que le riche puisse s'envoler avec

ses milliards. J'estime, pour parler autrement, que ces milliards rendus indépendants du travail qui les a produits, sont une plaie et comme une saignée de nos échanges. Et comment voulez-vous que les échanges tournent, et ferment leur cercle bienfaisant, si les trois quarts au moins des valeurs échangeables manquent à l'appel ? Donc au diable le carnet de chèques, au diable les tantièmes, au diable les jetons de Suez, armes des tyrans. Au diable, pour tout dire, ces bienfaiteurs et organisateurs qui ont le pouvoir de nous rendre heureux à leur mode! Oui je me mets en révolte, et c'est très sérieux.

— Je reconnais, dit-il, l'anarchiste, l'éternel ennemi de l'ordre; et je vous dis encore une fois que la Révolution se fera par l'ordre et non autrement; par la discipline, et non autrement; par l'empire des savants et techniciens, et non autrement.

— Voilà bien, lui dis-je en m'échauffant, les bêtises de Sorbonne. Je voudrais que l'on me cite un cas où l'entreprise ne périt point par son étendue même. Ces énormes administrations, bureaucratiquement gouvernées, sont le désordre même. Et quant à l'ordre, vous le trouverez si vous le cherchez où il est, loin des absurdes villes. L'un laboure, l'autre élève le bétail ou la volaille; l'autre construit, charpente, forge, menuise; les échanges forment un cercle promptement fermé; les pères de famille gouvernent; le vagabond est suspect; mais aussi il n'y a point de pauvres, et le four banal a du pain pour tout le monde. Lisez là-dessus Giono; entendez le fantassin indigné et l'heureux paysan, car c'est le même homme. Considérez les fumées et les maisons bien tassées qui ont la couleur de la terre; l'ordre est là; il renaît tous les matins. Il s'agit seulement de ne le point troubler. Et par quoi est-il troublé, sinon par votre impalpable monnaie et par vos riches sans métier ? Et sachez bien que le prétendu anarchiste a des textes de loi en réserve, que les soviets locaux (que nous appelons conseils municipaux) approuveraient à l'unanimité. Par exemple qu'il est interdit à un homme de diriger une entreprise qu'il ne peut surveiller par lui-même. Ou encore qu'il n'est permis d'employer des salariés qu'à celui qui fait le même travail qu'eux. Que les fonctions de police et d'instruction ne recevront jamais par tête d'homme que le salaire moyen du travailleur. Que la publicité est absolument

interdite sur le territoire de la République, mesure qui assainira la presse. Et autres projets de loi auxquels je ne tiens pas plus qu'à ceux-là; car je ne suis point législateur et je veux seulement vous montrer que l'intelligence s'évade très bien de vos dilemmes et de vos thèses sorbonniques. Retenez seulement que la campagne serait riche sans la dette publique et la guerre, fruits naturels de la tyrannie exercée par la société sur l'individu. »

29 août 1936.

642

Les répétitions et échos ne cessent de menacer le malheureux écrivain. Si j'écris de guerre, j'ajouterai qu'un tel ne s'en soucie guère; et naguère va se glisser dans la phrase suivante. C'est comme les *mais*[1] ; il y en a un de bon sur quatre, les autres ne sont que des échos dont on cherche vainement le sens. Sur quoi l'écrivain s'irrite; quoi de plus naturel pourtant que de répéter le même mot ou le même cri ? Cette résonance est propre au langage, et vient d'un certain pli des organes parleurs. Quand je viens d'imaginer telle suite de sons articulés (ce qui est les prononcer tout bas), le pli n'est pas tout de suite défait; c'est comme le sourire à un ami, il en reste encore assez pour l'indifférent. Ainsi nous rimons sans le vouloir; telle est la sotte nature; et c'est d'elle pourtant qu'il faut que le langage prenne ce reste d'alarme nécessaire pour intéresser. Il faut donc que je surveille cette sottise et que je limite les dégâts. Mais comment faire si en même temps je m'intéresse à mes passions ? Je porte un explosif. D'où cette peur de ce qui va suivre, qui fait le supplice du timide.

C'est une raison pour qu'on s'irrite aisément de parler ou d'écrire. Serait-il vrai de dire que la méchanceté est naturelle dans le langage spontané ? On n'ose aller jusque-là. Toutefois il y a bien des exemples d'écrits mécontents et misanthropes, qui au fond ne sont que grossiers, comme ceux qui jurent pour se donner du courage. Et de là vient qu'on dit un méchant écrivain; ce double sens est admirable. La voix qui s'élève fait peur à tous, et

d'abord à celui qui parle. C'est qu'on n'est pas maître de ce qu'on va dire, attendu qu'on ne sait même pas ce qu'on va dire, dès que l'on pense en parlant. Telle est l'impolitesse pure; et au contraire la politesse consiste à ne pas surprendre, donc à réciter ce que tout le monde dit. Je suppose que les propos plats d'un courtisan sont moins des signes de sottise que des préparations très rusées. Il faut, se dit-il, que j'accoutume les autres à ma voix, et que je m'y accoutume moi-même. Là-dessus je conclus une fois de plus qu'il faut se méfier des sots, car il n'y a point de sots.

Où vais-je ? À ceci que le langage porte naturellement autour de lui une étrange fumée de discorde. Les fous menacent, et la raison de la menace c'est qu'ils parlent sans précaution. La contre-épreuve de cette idée est que le silence calme les passions, et le bréviaire encore mieux, qui est une parole absolument réglée par le livre. Le récit a presque les mêmes vertus parce que l'événement même est sa règle, et que l'homme n'y met rien de soi. Et ce qui est le plus aimé, c'est un récit connu, qui ne prend à la gorge qu'au moment prévu et désiré. Le conteur a découvert le noble usage des mots.

La poésie est le plus ancien récit, et je croirais bien que c'est la poésie qui nous a d'abord consolés du langage. Le temps du discours y est tracé d'avance et divisé d'avance; les mots sont comptés. Ce beau langage ne remord pas. Aussi l'a-t-on bien nommé le langage des dieux. L'homme qui récite des vers prend le ton de Dieu, qui est le ton impassible. Et comment non, puisque l'avenir est réglé, déjà passé ? Cela est arrivé, dit l'homme divin, mais c'est fini. Ou plutôt c'est le mouvement du poème qui dit cela. D'où j'ai compris que l'expression poésie dramatique fait pléonasme; le tragique ne peut être dit qu'en vers. Écoutez comme les vers mettent l'égalité entre toutes choses; grande ou petite, la chose ne compte pas ses pieds, elle est dans le cortège, et le cortège n'attend personne. C'est pourquoi l'antithèse brille si naturellement dans le poème; c'est que les deux termes deviennent équivalents par l'impartiale mesure. Alors le langage est du parti de l'homme, et non pas parmi ses ennemis. D'où la sérénité du récitant. Toutefois cela même lui permet d'oser, pourvu que la majesté du vers ne soit pas offensée. On descend aux enfers, on

ose tout dire, car une grande paix est comme étendue d'avance. Tout est d'avance passé et dépassé. Le miracle de la poésie c'est l'avenir passé, la seule chose contre quoi nul dieu ne peut rien. Tel est le modèle du langage. Mais je veux dire, en revenant à mon commencement, que les poètes qui riment se ramènent encore plus près de la sotte nature, puisqu'ils reprennent jusqu'au balbutiement, dont ils font une règle; c'est jouer avec ses propres diables, et faire danser l'animal. Victoire étonnante sur soi; invasion de nature, cet absurde écho de la rime; mais nature aux ordres, et vivifiant la raison. Cette épaisseur de matière dans les vers rimés ne peut être égalée. Voilà comment je comprends que les vers réguliers sont les plus beaux, et que, parmi les vers réguliers, les vers rimés sont les plus beaux, s'ils sont beaux.

1er septembre 1936.

643

Depuis les plus fameux discours de Briand, je n'ai rien lu dans les documents publics qui vaille, à beaucoup près, la noble réponse de Léon Blum à Maurice Thorez. Ce dernier, s'offensant d'une conversation et d'un déjeuner avec le chef de l'économie allemande, nous a rappelé le dangereux Poincaré, toujours prompt à envoyer les autres à la mort et à la gloire. En revanche admirez, dans la réponse de Léon Blum, le ton et la manière qui sauveront, je l'espère bien, des millions de vies. L'homme qui écrit ainsi, l'homme qui pense ainsi est au-dessus des passions et au-dessus d'un genre d'applaudissement. Il a pesé les hommes et la situation, il ne promet rien et gouverne au plus près. Il ne médite point sur ce qui arrivera dans dix ans; non, mais il reconnaît devant lui son chemin d'homme, et il le suit. Encore demain, encore après-demain : ce que je crains seulement de cette sagesse un peu hautaine, c'est qu'elle nous laisse là à la première intrigue.

Que le peuple veille!

Il me plaît d'examiner, puisque je passe maintenant de la confiance jurée à la confiance heureuse, comment ce

rare politique a mûri. Le trait le plus marquant, et qui résulte d'une longue opposition sans espérance, c'est l'absence totale d'ambition. Mais une certaine culture, presque inconnue dans le monde politique, a soutenu ici l'expérience. Au temps où nous lisions Barrès, il fut de ceux qui jugèrent que ce style et cet homme ensemble représentaient tout le mal possible. Blum fut stendhalien; cette contre-épreuve signifie quelque chose, car on ne peut aimer à la fois *Colette Baudoche* et *Le Rouge et le Noir*. Deux politiques, deux styles, l'hypocrisie et son contraire, il faut choisir, et il faut choisir au son. Le goût, surtout au jeune âge, est plus sûr que la raison. Barrès s'est ouvertement moqué du peuple et s'est moqué de ses propres opinions, ce qui est pire. N'empêche qu'il a régné sur la Chambre par une élégance affichée; et les députés n'avaient pas lu *Le Jardin de Bérénice*. Les destins, les gloires, les hontes de l'homme, tout cela éclate dans les livres; ailleurs, ce n'est que poussière et bruit, comme dans les mêlées de *L'Iliade;* et encore est-ce *L'Iliade* qui nous éclaire cette confusion des dieux et des hommes.

Le massif Jaurès, qui savait aussi les grands livres, fut un bon maître par le sens rustique qu'il avait du grand et du petit. Cet homme riait toujours à quelque beau poème; tel était son mépris. Blum grandit sous ce murmure; il se fit un souffle alexandrin; cette majesté est un bon guide dans les incertitudes. On a dit que l'affaire Dreyfus fut l'épreuve magistrale, qui de bon goût fit vertu. Mais quelles extravagances aussi du jugement, quelles folies honorées, quelles fuites du bon sens, et à jamais! Jaurès fut le guide en cet enfer; et l'invisible guide, c'était le poète.

Une autre grande ombre, un autre guide, ce fut Lucien Herr, le fameux bibliothécaire de l'École normale, socialiste né, et ayant compris toutes choses au monde. Nul ne fut moins enchaîné à la doctrine; nul ne sut mieux prendre un grand parti dans les petites occasions. Non moins prompt et non moins sûr que Jaurès à juger les hommes, à prévoir les trahisons et les arrangements, il disait que la civilisation est campée sur une mince surface au-dessus de l'abîme humain, et qu'il fallait voler au secours, d'abord et toujours, par grands moyens et par petits moyens. On cite de lui ce jugement, prononcé dès les premiers jours de la mobilisation : « Quatre ans

de guerre, trente ans de misère. » Il dit à Millerand, président de la République, en une circonstance mémorable : « Je ne serre point la main aux renégats. » Ce Lucien Herr fut un maître exigeant, méprisant, clairvoyant, redouté. C'est là que Blum apprit la ligne droite des pensées, et l'art d'y rapporter toutes les actions.

Au reste, la politique l'ennuya toujours un peu, mais c'est une de ses maximes, je suppose, qu'il faut faire ce qu'on fait. Certes il ne prévoyait pas que le plus redoutable des métiers le prendrait tout. Quel regard à ses livres ! Et quelle promesse d'y revenir ! Pour moi, je reconnais, en cette tête émergeante, l'esprit innombrable qui, chez nous, juge dans le silence, et dont on nous dit toujours : « Ce n'est rien. La France est autre, et nos Messieurs de l'Académie le savent bien. » C'est faux; et cette France qui lit et réfléchit, et regarde au loin, et ne croit rien, celui qui voudra l'attacher y perdra son licou.

Nulle peur, assez de colère, beaucoup de mépris, et un livre sous le bras, tel est l'homme de la paix. Nous en avons bien un petit million.

5 septembre 1936.

644

Qui sait ce que veulent les Polonais ? Que craignent-ils ? Qu'espèrent-ils ? Avec nous ou avec l'Allemagne ? L'homme le plus perspicace se trompe là-dessus dix fois par jour. Or, de ces hésitations, je veux faire constance et durée. Quoi de plus constant que cette pesanteur qui ne cesse d'appuyer une poutre contre l'autre ? Je lui confie ma maison et mon repos. Parce que les Polonais ne savent pas de quel côté ils vont tomber, je sais très bien où ils tomberont. Je n'ai qu'à voir ces paysans qui vont au marché en poussant leur vache. La vie continue. Mariage et naissance vont toujours leur train. Qu'il y ait de l'incertitude dans les grandes affaires, cela ne nuit pas aux petites. Et toutes les fois que le gouvernement ne sait plus que faire, cela me décide à gruger mes pommes et à labourer mon champ. Je crains les grandes

entreprises, bien heureux si elles se trouvent contrariées; elles font toit au-dessus de nos têtes; et sous cet angle nous pouvons méditer et former notre avenir. Je souhaite, pour tout dire, que les grandes forces se contrarient; c'est ce que je nomme la paix.

De grandes nations entretiennent leurs citoyens dans une continuelle alarme. On devine où ils vont se jeter. Cela serait dangereux si la grande nation était seule contre d'autres paisibles, mais il n'en est rien. Toutes les nations sont de grandes nations, qui aboient en tirant sur la chaîne. On sait ce qu'elles veulent; elles le disent; elles le crient. Cependant rien ne bouge. C'est qu'il n'y a pas un mouvement de l'une d'elles qui ne gêne sa voisine. Évidemment, il est avantageux de tenir les clefs de la mer intérieure; mais il faudrait les tenir seul; si nous sommes tous à les tenir, alors le cuirassé observe le cuirassé, et la felouque passe avec son heureux chargement d'oranges et de pastèques. Ces craintes, ces armements, ces soupçons, cela fait une sorte de pont qui laisse passer les pacifiques marchands.

Il est clair que l'Europe centrale est à prendre. Ces petits pays ne cherchent qu'à vendre et qu'à acheter. Ils n'ont point de grandes ambitions; ils essayent de vivre et de gagner un jour après l'autre. Belle occasion pour les grands politiques de leur donner l'ambition et les beaux projets; mais voyez comme l'intrigue vient buter contre l'intrigue. C'est à qui les servira; c'est à qui les persuadera. Eux écoutent des deux côtés, et ils ont bien raison. Cependant, les deux jaloux se font les gros yeux en essayant de sourire. Ils n'ont point de projets, si ce n'est de contrarier l'autre. Où est le mal ? Les deux poutres butent l'une contre l'autre; voilà encore un abri pour les pasteurs ou pour les marchands. Cela tiendra-t-il ? Je sais seulement que plus on appuiera et plus l'abri tiendra. J'aime tant la paix que j'en jouis tout de suite. Je la prends comme elle est, au lieu de la fabriquer comme je la voudrais. La force des désirs, la constance dans les projets, la permanence des intérêts, voilà mon abri; voilà la paix d'aujourd'hui et de demain. Qu'il n'arrive rien, voilà mon souhait. Aussi je ne toucherais pas à une seule pièce de l'édifice, quand je le pourrais. Au reste, je ne le puis point; voilà encore un avantage dont je rends grâce aux dieux.

On me tire à droite, on me tire à gauche; on me

montre un ennemi qui fait l'ami, et là un ami qui fait l'ennemi. Attendez! Laissez-moi revêtir le masque de l'indifférence. Je n'y ai aucun mal; je suis réellement indifférent; je concède aux uns que je ne veux pas suivre les autres; tous sont mécontents, et voilà ce qui me rend content. Si je plaisais aux uns, je serais donc en guerre avec les autres ? Au lieu que je reste immobile, comme le dieu Terme. On se moque; mais je suis le droit par la constance, et le bienfaiteur, par ne rien penser du tout. Cependant les troupeaux paissent et s'accroissent; les marchands me font leurs offres; un peuple heureux essaye de vivre; il connaît son bien; il le poursuit. Il n'a pas besoin qu'on lui montre le but et les moyens; il y va tout droit. L'ordre s'établit et se conserve sous le désordre; l'ordre est précisément la seule chose que le gouvernement n'ait pas à vouloir. L'ordre c'est la moisson, c'est le regain de l'herbe, c'est la procession de Mesdames les vaches; c'est le commerce du lait et du beurre; c'est la forge et l'établi; c'est l'école aussi, et la marmaille en sarrau noir, et c'est M. le notaire qui dresse état de toutes ces choses en double expédition. L'ordre est beau, et le gouvernement est perturbateur, par sa folie de projets. Voilà ce que je pense, moi, le bon roi d'Yvetot. Et voici mes plans, c'est que je n'ai point de plans. J'installe ma paix d'un jour comme une tente à toujours. Et je trinque à vos santés.

26 septembre 1936.

645

J'aime le communiste; il est dévoué, juste et raisonnable. Il me rappelle le sorbonnard d'il y a trente ans, qui fondait la Coopérative du logement et du ménage, afin de s'épargner l'odeur de cuisine. Cette espèce d'homme a soif de perfection. Pour mon compte, je souhaiterais plutôt que l'odeur de cuisine fût agréable. Aussi je ne rêve jamais d'un grand fourneau commun pour les sept étages, ni de trente poulets dans trente plats, et circulant comme le gaz et l'eau. Si nous avons une cuisine puante et inhumaine, c'est une faute contre la cuisine

plutôt que contre l'homme. Et le remède n'est point de sacrifier dix minutes sur douze heures à la cuisine, ce qui fait un être humain sur cent altéré de fumée et de friture; mais bien plutôt il faut souhaiter une cuisine aimable, et chacun y occupant assez de temps pour apprendre à aimer la condition humaine comme elle est. C'était le roi ou le fils de roi, aux temps homériques, qui immolait la victime, la découpait, embrochait et salait les morceaux; et tout cela ensemble, Jupiter, sacrifice, et rôti de bœuf, faisait un art de manger. Un art!

« Cela, dit le communiste, c'est l'horrible passé. L'art n'a rien de commun avec les nécessités animales. L'art est une évasion.

— Un congé payé, lui dis-je. Et je vois bien que vos laides et ennuyeuses usines, et vos gigantesques maisons de vente, où l'on s'use les jambes, les yeux et la cervelle, rendent nécessaires ces sortes de croisières où l'on voyage comme dans un rêve, sans avoir à se soucier d'autre chose que du beau qui se présente. (Et vous avez dix minutes pour le regarder, ce qui, d'après le laboratoire de psychologie, suffit amplement au citoyen moyen.) Cela est louable, mais pourquoi n'essayez-vous pas de couper la grande usine en mille ateliers ? Quelle est la fin des travaux abstraits et ennuyeux, et mesurés à la seconde, sinon d'augmenter les profits du maître invisible ? Or vous supprimez ce maître invisible; supprimez aussi l'usine, le grand magasin, la vacherie motorisée, toutes ces grandes machines qui tuent l'homme. Et on verra peut-être alors que les congés payés n'étaient qu'une corvée de plus, supportable seulement parce que les patrons en devenaient jaunes de bile. S'il n'y a plus de patrons, où est le plaisir ?

— Vous vous moquez, dit le communiste, et c'est bien votre manière. Toutefois vous ne pourrez tenir contre une publicité bien organisée. Le laboratoire de psychologie a établi qu'au rythme de quinze images par heure un préjugé ne dure pas plus de deux mois. C'est pourquoi je me donne la peine de vous répéter ce que vous savez bien, mais que vous ne croyez pas encore. Le profit des patrons, en effet énorme et scandaleux, nous le transformons en loisirs pour tous. Et qu'importe que je passe deux heures par jour à m'occuper de choses matérielles, qui sont viles et ennuyeuses ? Il me reste

quatorze heures pour me cultiver, pour faire ce que je voudrai, pour découvrir mon génie, pour créer de la beauté et d'abord de la liberté. Le bagne sera court.

— C'est bien ce que je craignais, lui répondis-je. Courte cuisine, et court repas, c'est tout ce que mérite une telle cuisine. Et après cela nous bâillerons aux espaces vides, cherchant le beau et le vrai. Je ne sais que dire du vrai, si ce n'est le vrai d'un travail. Mais pour le beau, je sais qu'il ne fut jamais inventé hors du travail, et que le métier et la matière y font plus que ce que le laboratoire de psychologie nomme jeu et inspiration. L'architecture ne fut jamais un jeu; et l'inspiration vint au maçon, non à l'architecte. Suivez les règles du métier, et les maisons seront bien percées; au contraire les pensées d'architecte feront des murs mal percés; on ne voit que cela. Regardez par la fenêtre, mon cher communiste; prenez cette minute sur ce congé payé; vous verrez dix villas toutes manquées, qui portent la marque de l'architecte, et une maison de pêcheur qui n'est point manquée et qui est belle. L'art des jardins se soutient par l'exigence des plantes, qui veulent toutes leur part de terre, d'eau et de soleil; telle est la vraie peinture; et vous comprenez bien que cette haie verte n'a pas été peinte en un jour; au lieu que l'autre peinture est aisément folle, et ne revivra, comme la sculpture, qu'en se collant strictement au métier d'architecte. Supposons un génie dramatique; je lui souhaite d'être régisseur de la scène plutôt que spectateur. Et je vois que les métiers font merveille, depuis le tailleur de médailles jusqu'au costumier. Heureux l'homme s'il trouve du plaisir à son métier; plus heureux, s'il y trouve des pensées. L'oisiveté est folle et stérile, qu'elle soit de quinze jours ou de toute l'année. Je rêve d'un peuple d'artisans heureux, qui prennent vacances toutes les cinq minutes, pour suivre de l'œil quelque oiseau, ou pour remarquer le trou de la belette. Vous haussez les épaules. Et moi, pour le temps où ces épaules seront libres de fardeau, je vous annonce l'ennui socialiste. »

1er octobre 1936.

646

« Est-ce que vous ne trouvez pas que c'est le plus beau spectacle du monde que ce Roi des Rois (quelle rencontre de noms !) qui n'a plus de lieu au monde, ni aucune garde de force, et qui trouve refuge dans le sanctuaire des lois non écrites[1] ? Croyez-vous que le sanctuaire de Delphes, en son temps, ait jamais fait parler les dieux aussi souverainement, aussi dignement ? Il se trouve donc que notre siècle incrédule a bâti le temple du droit ? N'admirez-vous point cette puissance sans puissance, à laquelle vient se heurter la force peut-être la plus cynique qui fut jamais ? Qui pouvait s'attendre à cette résurrection de l'esprit ? Il est donc vrai que la force ne termine point tout ? Il est donc vrai que la brutalité de l'empoigne n'est pas la mesure du droit ? Il est donc vrai que le droit a quelque part sa mesure ? Mais où ? et quelle mesure ? Enfin répondez quelque chose, et rendez compte de ce miracle.

— Je ne crois point aux miracles, dit le vieux diplomate. Je pèse les faits. L'opinion est un fait. Nous nous y heurtons, comme à un mur. Remarquez l'autorité de la thèse cynique. Nous sommes tous plus ou moins formés à l'école du Grand Frédéric, qui poussait d'abord ses troupes si bien rangées, et qui faisait avancer ensuite ses juristes, chargés d'accorder le droit avec la force. Et ces maximes furent appliquées avec bonne humeur, je dirais même avec jovialité, de façon qu'à seulement les mettre en doute on passait pour un nigaud. Les nigauds ont leur tour. Il faut que ce raisonnement des despotes manque par quelque côté. Il faut que l'opinion soit bien obstinée. Quels frais de publicité n'a-t-on pas faits ! Quels abois dans la presse payée ! Enfin, disait-on, voilà un souverain ! César est revenu. César n'a pas peur des mots. Il rédige d'immenses affiches en toutes couleurs, où se trouve paraphrasé le discours du loup à l'agneau. C'est à peine si l'on entend les faibles réponses de l'innocent. Il s'en faut de bien peu que l'on prenne pour droit la force non douteuse. Toutefois, ce pas presque invisible, on ne l'a pas franchi. Toute la colère s'y met, toute la menace pos-

sible, l'insulte même, et toutefois rien n'avance. L'agresseur en est toujours au même point, de demander une investiture dont il proclame qu'il n'a nul besoin. Que venez-vous faire ici ? Telle est la question. Mais lui veut plaider et gagner. Je ne crois pas qu'on ait jamais affirmé d'une manière plus éclatante que l'opinion est reine du monde.

— Le fait est, reprit l'autre, que le tribunal des nations ne peut reculer, tant sa position est forte. Un empire qui a mille ans d'âge, on dira que c'est une très vieille injustice. Mais la longue sagesse des juges en décide autrement. Ils ne sont point dans l'abstrait ; ils ne cherchent pas dans le ciel des idées quelque séparation entre le juste et l'injuste. Non. Ils se tiennent dans les faits. La coutume leur paraît digne de considération ; ils sont disposés à prendre la paix comme un témoin suffisant du droit. Où il n'y a point de violence, c'est le consentement qui donne la règle. Et la règle des règles est donc que la violence doit s'excuser elle-même d'avoir changé ce qui était. Cette position est inviolable ; car personne n'aura l'idée de soutenir que le droit se reconnaît à la violence même. Il faut d'autres titres, ou, plus simplement, il faut des titres. C'est sur cet étroit terrain que la raison est campée. Qui l'en délogera ? En vérité, il est beau de voir la fureur du lion se dépenser dans le vide et s'efforcer de garder ce que personne ne lui dispute. « Ce que j'ai, je veux l'avoir », tel est le dernier cri du tyran. Et la réponse est que l'on n'a pas à lui donner ce dont il s'est moqué lui-même. Que peut demander à l'arbitre celui qui refuse l'arbitre ? Ils ne sont pas du même monde, et l'arbitre tourne la tête.

— Je conviens, dit le diplomate, que ce refus est une grande chose, et vraiment digne de ce que les papes avaient rêvé. Et quel besoin d'un pape ? La force de l'arbitre est tout entière en ceci, qu'il ne peut être autre que ce qu'on veut qu'il soit. Aussi voyez comment le roi des rois n'eut qu'à paraître, et appuyé, si l'on peut dire, sur toute sa faiblesse. C'était dans le moment même où toute la violence et toute la menace soufflaient partout sur la terre. Chacun était prêt à jurer qu'il ne connaissait pas cet homme-là. Et pourtant toutes les intrigues vinrent périr devant l'énoncé même : " De quoi s'agit-il ? Que veut cet homme fort ? Que veut cet homme faible et abandonné ? " Tout fut réglé d'un regard. Il y a des

situations qui sont plus fortes que les hommes, et des pièces qui élèvent les acteurs. »

3 octobre 1936.

647

Nos oreilles ont fini par entendre une leçon qui ne sera pas perdue; c'est la leçon des milliards. Je ne sais pas quelles réflexions elle inspirera à ceux qui élèvent des poulets; toujours est-il qu'on y pensera. Soyez-en sûrs. Cet éclair qui a brillé sur nos têtes a illuminé, dans un court instant, trop de choses, pour qu'on puisse jamais oublier cette éblouissante vision. Le saint des saints a livré son secret. La pensée suivra comme elle pourra. Mais ne croyez pas qu'elle oublie jamais ces unités glorieuses et écrasantes. Qu'est-ce donc alors qu'un poulet? Qu'est-ce que cet atome de valeur? Et qu'est-ce qu'un homme? Qu'est-ce que le travail d'un homme? Qu'est-ce qu'une journée d'homme? Une question n'attend pas l'autre. Un jour nouveau a éclairé les marchés, les merveilleux marchés où l'on vend du travail d'homme. Car que vendrait-on d'autre? Un poulet, un bœuf, un cochon, c'est travail d'homme. Le blé est travail d'homme. La toile est travail d'homme. Tous ces hommes qui ont conduit leur vache à la foire, avec l'idée de gagner peut-être cent francs sur le marché, ces hommes-là ont le droit de savoir ce qu'on appelle un milliard, et si ce milliard est bien fait de francs, de véritables francs, de ceux qu'on gagne en travaillant.

Pour moi, j'aurais caché dans les profondeurs cette étrange chimie qui, d'une substance d'hommes, d'une fatigue d'hommes, d'une usure d'hommes, finit par faire un léger papier d'un milliard, soyeux et maniable, et que l'on lance sur une table de jeu. Vous dites que c'est un million, et non un milliard, que le fameux Citroën perdait à Deauville. Ma foi, je n'y fais pas de différence. Million ou milliard, c'est tellement loin d'un poulet, d'un œuf, d'un bœuf, de toutes nos valeurs réelles, que je crois rêver devant le spectacle d'un homme qui tient dans sa main tous les trésors de cent marchés : n'est-ce pas

comme s'il se jouait de tant de soins, de tant d'heures attentives, de tant de soucis, et de tant d'hommes poudreux le long des routes ? N'est-ce pas comme s'il disait : « Tous ces hommes, tous ces travaux, tous ces trésors de patience et de prudence, j'en fais ce que je veux, je les échange, je les risque. Et qu'en pourrais-je faire ? Mettez-vous à ma place ? Je ne puis même pas dépenser ce million. La terre labourée m'arrête, la vache se tourne et montre ses cornes; toute la masse des richesses s'oppose à mon geste. Je porte un million; cela pèse; cela frotte. Mais j'ai changé les lois naturelles; je suis dieu; je lance un million comme une boulette de papier qui rebondit. J'en amuse mon chat. Sautez, les bœufs et les vaches ! Sautez, laboureurs ! Sautez, pêcheurs, vous qui, après une nuit glacée, rapportez peut-être trente francs de profit ! Sautez tous les travaux ! Sautez toutes les machines ! Et sautez aussi toutes les pensées. Car je vous défie bien de penser ce million selon l'arithmétique des francs et des centimes. Donc j'ai perdu un million. Un autre homme l'a gagné. Calculez après cela, mes petits amis, le prix de revient d'un chapeau ou d'un parapluie. Alors oui on calcule à un centime près. C'est le moment de l'avarice. Mais ensuite on calcule à un million près, et il arrive que l'on se trompe d'un million. Quelle importance cela peut-il avoir quand un soudain éclair fait voir la table de jeu, et le million passant d'une main à l'autre. L'heure de travail ne pèse pas lourd. Et voilà ce que j'en fais, moi. »

Ces histoires frappent dur. Le fait est que les mauvais journaux ne se lassent pas de les raconter. Le paysan les épelle, l'ouvrier y retrouve sa propre aventure. Quoi ? Il est donc vrai que dix-huit milliards sont payés chaque année en jetons de présence ? Il est donc vrai que l'industrie des prêteurs a prélevé ce léger profit. Sur quoi ? Aux dépens de quoi ? Sur le travail; aux dépens du travail; on n'en peut point douter. Là-bas au village, le travail traîne péniblement le profit. Mais aussi, le soleil luit pour tous, et le plaisir de bavarder et de raconter, et le temps d'une bouteille. Nul voleur ne pourrait enlever seulement une journée de travail sur toutes ces heures prudemment mesurées. Mais au contraire le travail d'usine, on comprend bien ce que c'est. On comprend ce que c'est que la machine, et la chaîne, et les secondes avidement

comptées. Car l'ouvrier a gagné bientôt sa subsistance; et c'est ce que prouve l'existence au village; mais l'ouvrier n'a pas encore gagné les dix-huit milliards de Messieurs les prêteurs. Presque toutes leurs journées s'y emploient; c'est à cette fin que les machines ronflent, et que l'homme court avec la machine. Ainsi s'égrènent les comptes de l'homme. C'est donc pour cela qu'on a inventé cette folle manière de produire et cette vitesse exténuante. L'usine fabrique des produits, oui; mais l'usine fabrique surtout des profits; l'usine égrène les milliards à distribuer; l'usine presse les hommes, et tire d'eux cette monstrueuse puissance, qui n'a point de sens, ni de mesure, qui ne correspond ni aux besoins, ni aux désirs, ni même aux ambitions, si ce n'est qu'un fou, d'une main distraite, jette la peine des hommes sur le tapis. Certes, c'est une chose qu'il valait mieux ne pas dire, mais enfin, elle est dite.

10 octobre 1936.

648

À l'Université populaire de Montmartre, le camarade qui avait charge de penser se nommait Tortelier. Il avait au front les bosses de l'orgueil. Qui lui avait délégué le pouvoir de nous juger indignes? Je ne sais; mais ce pouvoir ne lui fut jamais contesté. Il en usait selon la plus noble amitié. Il restait ordinairement debout, comme quelqu'un qui s'en va, comme quelqu'un qui méprise, et qui a trop à dire. Je l'ai toujours considéré comme un archange qui avait pour mission de dénoncer toutes les trahisons. Et qu'étions-nous donc, rhéteurs de ce temps-là, sinon d'honorables traîtres qui cherchaient quelque arrangement entre l'état de fonctionnaire et la pensée libre? Mais lui nous saisissait la main, avec les trente deniers dedans. « Vous l'avez donc cru, camarades, ou plutôt vous vouliez le croire, qu'il y a des bons pouvoirs et des mauvais? Que la police, par ses tristes moyens, peut quelquefois aller à bonne fin? et que le tyran ne pense pas toujours à assurer et à étendre son pouvoir? Et moi, je vous dis, au contraire, que la moindre par-

celle de pouvoir corrompt tout l'homme, et que les puissants sont jugés à jamais. Entendez bien qu'ils ont raison à jamais, montrant autant d'aveux et autant de faux témoins que besoin est. N'ont-ils pas une armée ? Et à quoi sert donc une armée ? Apprenez à ne pas juger à deux fois. Si vous ne comprenez pas, d'une seule vue, ce que je vous dis maintenant, vous ne comprendrez jamais rien de rien. »

Ce sont des fumées; j'ose dire de nobles fumées. L'homme pensait, c'est-à-dire qu'il faisait comme à la hache une entaille pour marquer le vrai. D'un côté le pouvoir et tous les avantages, de l'autre le pur jugement. Cette méthode n'est point méprisable; elle vise justement où nous manquons. Au lieu de retracer les vieilles règles, tant de fois piétinées, elle marque le dangereux passage où nous commençons à plaire aux pouvoirs. Autrement nous ne nous tromperions guère; et il n'y a peut-être point d'erreur au monde qui ne consiste à passer sans s'en apercevoir cette limite de douane. Craignons donc de penser avec le Prince, telle est la suprême règle des pensées. Impures, voilà ce qu'elles sont, et à cause de cela, fausses. Sans oser croire que ce soit si simple, j'ai trouvé quelquefois que c'était simple en effet. Il n'y a qu'à refuser au pouvoir toute entrée dans nos pensées. Ainsi se tenait l'archange, debout et l'épée à la main, sur la frontière même, et observant tous nos mouvements. Nous étions jeunes, et nous avions quelques bijoux faux à passer en contrebande, comme le droit, la loi, la discipline, la raison elle-même. Mais nous n'osions point. C'est un bel âge que celui de la pudeur.

D'où s'élèvent tous ces souvenirs ? C'est que la pensée a des aventures. Nous autres, qui avons juré de penser droit, il nous arrive d'avoir à juger les trônes et les dominations. Ce n'est pas qu'ils le demandent; mais plutôt ce sont leurs ennemis qui sont las d'être leurs ennemis. Bref, je ne sais qui m'a posé sur les genoux le grand dossier, le grand procès, et enfin la mise en accusation d'une puissance, la plus jalouse, la plus secrète, la plus rusée, la plus féconde peut-être qui soit. Il s'agit de ces Messieurs des Soviets. Excusez du peu! Les voilà donc sur la sellette. Accusé, levez-vous! Donnez vos preuves et toutes les lumières possibles sur ce massacre des Seize, dont vous nous répondez. Et dites-nous d'abord s'il fut, car

nous ne savons même pas cela. Mais qui donc tient ces assises ? Celui qui veut. Où cela ? Dans les nuages, au ciel, hors de tout lieu. Tout sera dit, nous le jurons, quand ce ne serait que pour la gloire de dire. Cette confrérie des Invisibles n'est pas sans majesté. Je n'en ris point. Elle me rappelle l'engagement que j'ai pris de ne rien respecter au monde que mon frère l'homme libre; me voilà donc sommé d'être juge des juges. Il faut payer maintenant en pensées libres. C'est alors que ressuscitent de mes souvenirs les hommes au noble front. Ils furent mes vrais juges, je m'en aperçois bien à présent. Ils s'avisaient quelquefois de me mépriser. Au nom de qui ? Au nom de moi-même. Ce sont les plus beaux moments. Eh bien, mes précieux amis, qu'allez-vous dire ? Je vous fais juges des juges.

C'est ainsi qu'un pauvre diable d'anarchiste fut mon maître, et l'est encore. J'entends déjà sa réponse et son fier refus. Mais j'en voudrais aussi imiter le ton. Surtout avoir au cou le foulard mal roulé, comme une corde de pendu; et avec cela répandre l'inexprimable mépris. Je vous jugerai, dirait l'homme, d'après votre propre idée. N'êtes-vous pas de tous les pouvoirs les mieux gardés ? N'êtes-vous pas de ceux que sauve le moindre doute ? N'êtes-vous pas toujours sur le point d'avoir raison ? N'êtes-vous pas sur le seuil de la justice et de la paix ? N'est-ce pas cette fois pour demain ? Mais aussi c'est bien pour cela que toute pensée qui ne me sépare point solennellement de vous, je la refuse. Je n'écouterai seulement pas vos avocats, qui sont les mieux payés du monde. Je ne donnerai pas un regard à vos faits qui ne sont point des faits, ni à vos doctrines qui n'essaient même pas d'être vraies, ni à vos circonstances atténuantes, qui sont sans doute les plus belles que l'on ait vues. Ni à vos ruses, ni à vos franchises. C'est déjà trahir que de vous entendre.

17 octobre 1936.

649.

L'honneur ouvrier, si jaloux de majesté humaine, a une contre-partie dans le devoir. Toutefois, ce dernier mot est

moins noble que l'autre, et je ne l'écris qu'avec précaution. C'est que l'esprit militaire, qui est partout dans l'industrie, entend très mal le devoir. Pour comprendre tout à fait la fausse noblesse qui se montre ici, il faut lire la plus belle étude peut-être de Pierre Hamp (dans *Il faut que vous naissiez*...), qui a pour objet les choses et les hommes d'une gare de triage. C'est là qu'on surprendra, et que l'on voudra admirer, l'esprit d'organisation et de commandement qui, ayant étudié les problèmes sur plans et horaires, ne cesse de demander l'obéissance pure et simple; et ce genre de devoir serait irrespirable pour le subalterne. Seulement les choses ne se passent pas ainsi s'il y a des retards et des encombrements; sur quoi les hommes (les hommes!) bondissent, et les meilleurs ouvriers de la chose, quand le train arrivant a seulement montré ses étiquettes, savent déjà comment il faudra le disloquer, de façon à regagner une minute ou deux. Ici périt la discipline extérieure. Ici se montre une autre discipline, et l'honneur joue à plein, l'honneur sans récompense, on voudrait dire l'honneur sans honneur. Car ces éclairs du génie inventeur semblent tout naturels aux compagnons. Quant au pouvoir, il ignore cette vertu libre, ce devoir envers soi, il ne s'y fie jamais. L'idée vertébrale des ingénieurs, en ce temps-ci, est qu'on peut dépasser de bien loin la bonne volonté par une surveillance chronométrique organisée, compte tenu de la respiration, de la détente des muscles, de l'attitude, enfin de tout. L'ouvrier voudrait repousser cet esclavage. Et, en effet, quelque chose périt dans cette obéissance, c'est l'âme, c'est le devoir envers soi.

Tout le commandement d'un côté, toute l'obéissance de l'autre, ce n'est pas égalité. L'honneur de l'ouvrier y périt; l'honneur du maître aussi, car il n'est pas compris et ne veut pas l'être; il n'est pas reconnu comme homme, de même qu'il ne reconnaît pas son semblable dans l'ouvrier. De là des mœurs sauvages, et une guerre toujours en perspective. C'est à la guerre, et dans les rangs de la troupe, que l'on découvre cette haine à l'égard des chefs, chose violente et à peine supportable, à quoi on n'aime pas à penser dans la suite. Le fait est que la contrainte la plus brutale se jette d'abord sur l'homme, même avant de savoir ce qu'il va faire et ce qu'il peut faire, et la mauvaise volonté est d'abord supposée. C'est pourquoi un

genre de moquerie et de mépris accueille toujours le zèle : « Ne vous vantez pas de votre bonne volonté. Elle est à moi et c'est moi qui en dispose. » Cette remarque, qui s'exprime quelquefois dans un regard, est ce qui jette l'homme tout à plat. Dans cet état de défaite, il n'est capable de rien de bon. Cela m'éclaire l'industrie; et je me moque du rendement obtenu par une infatigable contrainte, quand je pense au rendement caractéristique des actions libres.

Le sauvetage, tel qu'il se pratique sur toutes les côtes, est un parfait exemple d'action libre, de devoir, d'honneur. Ici, nul n'est forcé. Le seul geste de la mauvaise volonté ferait qu'on se trouverait remplacé aussitôt dans la glorieuse équipe. Gloire intérieure, ce qui fait que l'éloge extérieur est toujours ridicule. Mais vous voyez pourtant qu'il n'y a rien de plus décoré qu'un sauveteur. Cela fait l'éloge de ceux qui décorent, car ils admirent et ils envient cette vertu libre, sur laquelle ils n'ont pas de prise. Et les autres, les décorés, sont fort polis, mais un peu étrangers à la chose. Disposés, je le comprends, à accepter beaucoup de sous-préfets, de préfets, d'amiraux, et de ministres, par le sentiment qu'ils ont de leur pure liberté. Nous sommes ici dans le domaine de la grâce, et il n'est point d'homme que la grâce ne touche, la grâce toujours sans contrainte aucune, ce que le mot gratuit exprime encore mieux; mais convenons que c'est à nous de savoir ce que nous disons. Les mêmes moments et les mêmes héros dans la mine (voyez encore là-dessus Pierre Hamp), lorsqu'il s'agit de sauver les hommes. Alors, par la violence même de la situation, l'action qui importe, celle qui dépasse l'ordinaire et même l'extraordinaire, cette action est libre et reconnue telle. Les chefs sont élevés alors au rang des hommes. Ici se trouve l'égalité, ici l'honneur, ici le devoir. C'est de là qu'il faut les transporter à d'autres cas, car nous avons grand besoin de ce sublime pour notre ordinaire. La vie humaine est trop amère si partout elle nie l'homme. C'est pourquoi les discours des chefs font horreur; le devoir est souillé de contrainte; c'est comme si on levait le fouet en attendant l'action volontaire.

Les enfants là-dessus devraient nous instruire, car d'eux-mêmes ils seront raisonnables et avec bonheur; mais il faut d'abord qu'ils jouissent de leur droit de ne

pas l'être. Et dans la pratique du gouvernement des enfants, cela se traduit par des engagements tacites continuellement renouvelés. Les enfants ne se laissent pas tromper par un système, quel qu'il soit, de liberté dirigée. Il leur faut un vrai recul et comme une profonde respiration de liberté. Pour bien jouer cette partie, et toute partie humaine, il faut seulement penser les notions droites, ce qui est repousser du pied une métaphysique d'actionnaire ou de général. On ne doit rien aux autres; on ne doit qu'à soi-même. Tel est tout honneur, même l'honneur d'aimer.

24 octobre 1936.

650

Le faune barbouillé de mûres[1] s'amuse à faire galoper un peu les vaches. Encore mieux galopent les nymphes porteuses de lait, qui sautent le ruisseau de pierre en pierre; car il n'est pas bon d'être regardé à travers les ronces; et voici que fume le toit, et la paix d'automne. Voici que les vaches reviennent, en bon ordre et procession. On va compter maintenant le prix de la génisse, et le pâturage que l'on veut vendre, et la laine qu'il faut acheter, et l'impôt que, bien sûr, on ne veut pas payer. Tout ce précieux ordre ira au marché demain. On verra des poulains mal bridés, des carrioles grinçantes, et déjà de vieilles autos rouillées, des bicyclettes à secousses, et toujours la procession des vaches, qui rappellent à tous les lois non écrites. Vous aurez là vingt mille marchands et acheteurs, tous occupés de gagner sur le voisin; et les yeux gais sous les coiffes, et le métrage des toiles et cravates. Cela est aussi sérieux que l'enfant qui revient de classe, chargé de son sac, et sautant à clochepied. Il n'y a rien qui manque dans ce mouvement de peuple, pas même la coiffe de la cathédrale, éternelle pardessus les temps. Quoi encore ? Des guérisseurs, des prophètes, des marchands d'herbe et de sympathie. Tout ce qui ferme le cercle humain, le cours des âges et des travaux. Les troupeaux rêvent sur la grand-place comme au pâturage. Chacun a sa place, sa fonction et son gain.

Le mendiant promet de paradis ce qu'il veut. Les banques sont ouvertes et Crédit fait deux ou trois cents francs d'affaires. Les promesses circulent vite; chacun les passe au voisin; tout sera réglé ce soir en honnête monnaie. C'est ainsi que les travaux et les échanges se suffisent à eux-mêmes. La ville prélève un juste droit de deux centimes, prix des poteaux, des chaînes, et des tentes. Autant de semaines, autant de marchés. À chaque fois se boucle la ronde des marchandises, et des écus. Un mariage danse parmi la foule; une ruée d'enfants se bousculent, sans aucun souci de ce qu'ils feront demain, car tout est tracé. Les chants s'élèvent, et l'étrange saveur du retour. Faune dort sur ses sabots fendus; chien aboie à la lune.

« Quatorze milliards, se dit la bonne femme. Qu'est-ce que c'est bien que quatorze milliards ? Qu'est-ce qu'un milliard ! C'est mille millions. Combien de vaches pour un million ? Combien d'heures de faux ou de charrue ? Quand chacun dans cette foule donnerait cent francs, oui cent francs pour respirer, nous n'aurions pas un milliard en dix ans. Que de journées vaines, que de choses récoltées et fabriquées et tout cela brûlé comme des fanes de pommes de terre. Et seulement pour n'avoir pas de mauvais rêves ! » Ainsi pense la bonne femme, qui vient de faire l'énorme dépense d'une sucette de dix sous. Et c'est pourtant vrai qu'il y a des hommes qui gagnent leur vie à empoisonner la vie des autres. Il y a nécessité d'assurer l'ordre. Songez donc que ces petites rondes que vous faites ce n'est point l'ordre. Si vous ne payez pas les gardiens, ils vous empêcheront de dormir; ils feront tourner dans votre tête toutes les pièces de cuivre et toutes les bêtes à cornes, sans compter la mare aux lavandières et les rayons de lune. Vous sauterez de frayeur à entendre les gardiens, les pauvres gardiens qui diront : « Nous autres gardiens nous ne sommes plus rien. Monsieur l'amiral attend son mois, et les retraités vont demander leur pain de porte en porte. Tout cela parce que vous ne voulez point payer le prix de la paix. La paix c'est le marché, c'est le juste prix, c'est le sommeil sans rêves. Et le prix de la paix c'est quatorze milliards tout rabattu. Pas un sou de moins ! À moins, nous ne pouvons pas. Et je vous avertis que nous laissons tomber toute la paix sur votre dos. Gare dessous ! »

Mais voyons : Tout va. Où est le défaut ? Où est la

fissure ? Où est ce grand manque que vous dites ? Partout où il faut un notaire, il s'en trouve un; le petit clerc rêve à ses manches de lustrine. La vache reviendra en chaussures et en suif. Chacun aura son profit certain. Que vous faut-il encore ? — Quatorze milliards ! — Attendez ! Pour combien d'années ? — Pour tout de suite. Pour hier. Car tout cela est déjà dépensé et usé. Jugez des gardiens et de ce beau travail qu'ils vous font ! C'est aussi une prétention incroyable de vouloir vivre sans gardiens. Vous vous mettez vingt mille en tas, et vous croyez que la preuve est faite, et que l'ordre humain n'a pas besoin de nous. Or en une minute vous saurez ce que nous pouvons faire. En incendies, vapeurs et explosions, nous ferons courir ces solennelles vaches, et toute la ville sentira le cuir brûlé, vous pouvez en être sûrs ! et vous courrez après vos cochons, je vous l'annonce. Et vous chercherez dans les cendres le produit de vos maigres journées. Dérisoires journées, si vous comptez bien. Triste métier que d'accumuler sou sur sou. Triste métier que de conduire trente vaches ! Il nous en faut cinq cents. Et ainsi de tout; car, comme vous savez, les hommes sont méchants et fous; cette dangereuse espèce tonne sur terre et sur mer; et le tonnerre coûte gros. Quatorze milliards. Vous ne saviez pas que vos misérables fourmilières valaient tant d'argent.

1er novembre 1936.

Notes et variantes

LISTE DES RECUEILS DE « PROPOS »

1908. LES CENT UN PROPOS D'ALAIN, Rouen-Paris.

Un Avant-Propos daté du 30 novembre 1907, et signé « Alain-(É. Chartier) », s'ajoute à ce choix de 101 *Propos* non titrés ni datés. Pas de nom d'éditeur. L'achevé d'imprimer indique que le volume a été tiré à 150 exemplaires pour *La Dépêche de Rouen et de Normandie*. Voir ci-après aux années 1910, 1911, 1914 et 1928.

1910. LES CENT UN PROPOS D'ALAIN *(2e série)*, Paris, Cornély.

Ce tirage (à 1 000 exemplaires ?) semble avoir suivi une édition à 100 exemplaires faite dès 1909 (?) pour *La Dépêche de Rouen et de Normandie*. Ce nouveau choix de 101 *Propos* non titrés ni datés est précédé d'un Avant-Propos daté du 26 octobre 1909 et signé cette fois « Alain » : Le nom d'É. Chartier désormais n'apparaîtra plus dans les *Propos*. Voir ci-avant à l'année 1908 et ci-après aux années 1911, 1914 et 1928.

1911. LES CENT UN PROPOS D'ALAIN *(3e série)*, Rouen-Paris.

Un Avant-Propos daté du 25 novembre 1910 précède un choix de 101 *Propos* non titrés ni datés. Pas de nom d'éditeur. Tirage à 200 exemplaires pour *La Dépêche de Rouen et de Normandie*. Voir ci-avant aux années 1908 et 1910 et ci-après aux années 1914 et 1928.

1914. LES CENT UN PROPOS D'ALAIN *(4e série)*, Rouen-Paris.

Un Avant-Propos daté du 27 mai 1914 précède ce choix de *Propos* non titrés ni datés. Pas de nom d'éditeur. Tiré pour *La Dépêche de Rouen et de Normandie*, à 200 exemplaires semble-t-il. Voir ci-avant aux années 1908, 1910 et 1911 et ci-après à l'année 1928.

1915. VINGT ET UN PROPOS D'ALAIN, *Méditations pour les non-combattants (1re série)*.

Pas de nom d'éditeur ni de lieu d'édition. Réunissant

des *Propos* antérieurs, cette brochure sortit des presses en septembre ou octobre 1915, sans avoir été soumise au visa de la censure. Elle aurait été tirée à 2 000 ou 3 000 exemplaires. Selon Mme Jeanne Alexandre, elle n'a pas été saisie par la police, comme le dit la bibliographie Dewit. Malgré la mention « 1re série » figurant au titre, il n'y eut pas d'autre série. Le catalogue d'une vente à l'hôtel Drouot du 6 février 1968 fait état (nº 4) d'une 2e série; la courtoisie de la librairie Giraud-Badin nous a permis d'examiner l'exemplaire visé : il est en réalité strictement identique à la 1re série, à ceci près que la couverture en diffère légèrement (elle ne porte pas d'indication de série) et, d'autre part, qu'aucune signature d'imprimeur ne figure au bas de la dernière page.

1920. Les Propos d'Alain. Paris. La Nouvelle Revue Française, 2 vol.

177 *Propos* dans le tome I et 178 dans le tome II, que complètent, sous le numéro 179, quelques lignes extraites de l'introduction des *Quatre-vingt-un chapitres sur l'esprit et les passions (Éléments de philosophie)*. Non titrés ni datés, ils sont tous antérieurs à la guerre. Ils sont classés non par ordre chronologique, mais par thèmes. Choix, classement et avertissement sont dus à Michel Arnaud (Marcel Drouin), dont le nom n'apparaît nulle part. Voir ci-après, aux années 1952, 1955, 1957, 1959 et 1960, les cinq tomes des *Propos d'un Normand*.

1923. Propos sur l'esthétique. Paris, Stock, coll. « Les Contemporains ».

35 *Propos* titrés, non datés et disposés dans un ordre non chronologique; ils sont précédés d'une notice anonyme sur l'auteur. La réédition réalisée en 1949 aux Presses universitaires de France est identique, à ceci près que la notice n'y figure plus et y est remplacée par une Note de l'éditeur.

Ce recueil est tout à fait différent des *Préliminaires à l'esthétique* de 1939.

1924. Propos sur le christianisme. Paris, Rieder, coll. « Christianisme ».

51 *Propos* titrés, non datés et disposés dans un ordre non chronologique; ils sont précédés d'un avertissement intitulé « Au lecteur » et daté de février 1924. Ce recueil n'a pas été réédité; 43 des 51 *Propos* qui le composent (mais non pas l'avertissement) sont repris dans les *Propos sur la religion*. Voir ci-après à l'année 1938.

1925. ÉLÉMENTS D'UNE DOCTRINE RADICALE. Paris, La Nouvelle Revue Française, coll. « Les Documents bleus ».

165 *Propos* titrés, datés et classés dans un ordre méthodique; ils sont précédés d'un Avertissement de Jeanne et Michel Alexandre, daté d'avril 1925. Ce recueil ne doit plus être réédité; une partie des *Propos* qui le composent sont repris dans le recueil *Politique*. Voir ci-après à l'année 1952.

1925. JEANNE D'ARC, *sept Propos d'Alain*. Nîmes, Jo Fabre.

Ces *Propos*, non titrés, sont datés et disposés selon l'ordre chronologique. Le tirage de la plaquette a été limité à 273 exemplaires numérotés.

1925. PROPOS SUR LE BONHEUR. Nîmes, Jo Fabre, coll. « Cahiers du Capricorne ».

60 *Propos* titrés et non datés. Tirage limité à 560 exemplaires numérotés. Une nouvelle édition très augmentée a été publiée en 1928. Voir ci-après à cette date.

1926. LE CITOYEN CONTRE LES POUVOIRS. Paris, Kra.

80 *Propos* titrés, non datés et classés par thèmes; ils sont précédés d'une Introduction de Jean Prévost, auteur du choix. Ce recueil ne doit plus être réédité; une partie des *Propos* qui le composent sont repris dans le recueil *Politique*. Voir ci-après à l'année 1952.

1926. SENTIMENTS, PASSIONS ET SIGNES. Paris, Marcelle Lesage.

60 *Propos* titrés et non datés; ils sont précédés d'un Avant-Propos daté du 16 mai 1926, et reproduit sous la forme d'un fac-similé du manuscrit. Tirage limité à 800 exemplaires numérotés. Une nouvelle édition modifiée et très augmentée a été publiée en 1935. Voir ci-après à cette date.

1927. ESQUISSES DE L'HOMME. Paris, Pelletan, Helleu et Sergent.

66 *Propos* titrés et non datés; ils sont précédés d'un Avant-Propos non daté. Ornements gravés sur bois par Alfred Latour. Tirage limité à 1 250 exemplaires numérotés. Une nouvelle édition profondément modifiée et très augmentée a été publiée en 1938. Voir ci-après à cette date.

1928. LES CENT UN PROPOS D'ALAIN *(5e série)*. Paris, Marcelle Lesage.

Tirage limité à 1 050 exemplaires numérotés. Un Avant-Propos daté du 8 juillet 1928 s'ajoute à un choix de 101 *Propos* non titrés ni datés. Voir ci-avant aux années 1908, 1910, 1911 et 1914.

1928. PROPOS SUR LE BONHEUR. Paris, Gallimard.

93 *Propos* titrés, datés et disposés dans un ordre non chronologique. Cette édition reprend tous les *Propos* de celle de 1925 et en ajoute 33 autres. Voir ci-avant à cette date.

1932. PROPOS SUR L'ÉDUCATION. Paris, Rieder, coll. « Europe ».

87 *Propos* non datés ni titrés. Dans les rééditions récentes on n'en compte plus que 86 : l'ancien numéro LXXXVI a disparu, et l'ancien numéro LXXXVII porte maintenant le numéro LXXXVI. (Cette modification pourrait être due à des raisons d'opportunité technique concernant la fabrication matérielle du livre.)

1933. PROPOS DE LITTÉRATURE. Paris, Hartmann.

84 textes, dont 81 *Propos* et 3 études plus longues (sur Gœthe, Tolstoï et Romain Rolland) numérotées à la suite des *Propos,* dont aucune indication particulière ne les distingue. Aucun de ces textes n'est titré ni daté. La couverture et la page de titre portent le millésime 1934; mais l'achevé d'imprimer est du 23 décembre 1933 (et il existe une dédicace à Mme Morre-Lambelin datée du 1er janvier 1934). Une réédition de club accompagnée de compléments importants a paru en 1954. Voir ci-après à cette date. (Éditeur actuel : Flammarion.)

1934. PROPOS DE POLITIQUE. Paris, Rieder, coll. « Europe ».

84 *Propos* non titrés ni datés. Ce recueil ne doit plus être réédité; une partie des *Propos* qui le composent sont repris dans le recueil *Politique.* Voir ci-après à l'année 1952.

1934. PROPOS D'ÉCONOMIQUE. Paris, Gallimard, coll. « Les Essais ».

90 *Propos* non titrés ni datés; à la fin du volume, une table chronologique en donne les dates et montre que la disposition suit l'ordre de celles-ci. Les 90 *Propos* sont précédés d'un Avant-Propos daté du 21 juin 1934. Le copyright et le dépôt légal datent également de 1934. Toutefois nous avons entre les mains un exemplaire hors commerce sur pur fil dont l'achevé d'imprimer est du 16 mai 1935. L'*Essai de bibliographie* de Suzanne Dewit retient la date de 1934; la Biobibliographie de l'*Annuaire* de l'Association des Amis d'Alain retient celle de 1935.

1935. SENTIMENTS, PASSIONS ET SIGNES. Paris, Gallimard.

82 *Propos* titrés et non datés. Cette édition reprend en général les *Propos* de celle de 1926; elle en supprime 5

et en ajoute 22. Elle reproduit aussi, typographiquement et non plus en fac-similé, le même Avant-Propos. Voir ci-avant à l'année 1926.

1937. LES SAISONS DE L'ESPRIT. Paris, Gallimard.

91 *Propos* titrés, datés et disposés dans un ordre non chronologique; ils sont précédés d'un Avant-Propos daté du 16 octobre 1935.

1938. ESQUISSES DE L'HOMME. Paris, Gallimard.

95 *Propos* titrés, datés et disposés dans un ordre non chronologique qui ne suit pas celui de l'édition de 1927. La couverture porte la mention « Édition revue et augmentée » qui ne figure pas sur la page de titre. Le volume reprend seulement 42 *Propos* de l'édition de 1927; il en supprime 24 et en ajoute 53. L'Avant-Propos, qui vient en sus des 95 textes, reproduit (à quelques minimes détails près) celui de 1927; toutefois il est ici suivi d'une date : mai 1927. Voir ci-avant à l'année 1927.

1938. PROPOS SUR LA RELIGION. Paris, Rieder.

87 *Propos* titrés, datés et disposés selon l'ordre chronologique; ils sont précédés d'un Avant-Propos daté de juin 1938. Ce recueil reprend la plus grande partie des *Propos sur le christianisme*. Voir ci-avant à l'année 1924.

1939. MINERVE OU DE LA SAGESSE. Paris, Hartmann.

89 *Propos*, titrés et non datés; ils sont précédés d'un Avant-Propos daté du 6 novembre 1938. Une réédition de club a apporté à ce recueil des compléments. Voir ci-après à l'année 1956. (Éditeur actuel : Flammarion.)

1939. PRÉLIMINAIRES À L'ESTHÉTIQUE. Paris, Gallimard.

101 *Propos* titrés, datés et disposés selon l'ordre chronologique; ils sont précédés d'un Avant-Propos daté d'avril 1939. Selon un Répertoire détaillé des *Propos* de *La Dépêche de Rouen* établi par Mme Morre-Lambelin, le titre primitivement prévu pour le volume était *Propos sur les beaux-arts*. Ce recueil est tout à fait différent des *Propos sur l'esthétique* de 1923.

1939. *Suite à Mars, I :* CONVULSIONS DE LA FORCE. Paris, Gallimard.

186 *Propos* titrés, datés et disposés selon l'ordre chronologique; ils sont précédés d'un Avant-Propos daté du 31 décembre 1938.

1939. *Suite à Mars, II :* ÉCHEC DE LA FORCE. Paris, Gallimard.

150 *Propos* titrés, datés et disposés dans un ordre

chronologique faisant suite à celui de *Convulsions de la force*. Sous le numéro CLI, ces *Propos* sont suivis d'un long texte intitulé « Vingt ans après ou Mars refroidi ».

1942. VIGILES DE L'ESPRIT. Paris, Gallimard.

100 *Propos* titrés, datés et disposés selon l'ordre chronologique. En Avant-Propos est repris un discours prononcé à la distribution des prix du lycée Condorcet en juillet 1904, et qui porte cette date; sous le titre « Les Marchands de sommeil », ce discours avait été publié en 1919 en une plaquette tirée à 535 exemplaires numérotés. — Le titre *Vigiles de l'esprit* a remplacé le titre *Suite à Minerve* qui était primitivement prévu pour le même recueil et qui est annoncé dans l'Avertissement au lecteur (10 mars 1940) d'*Éléments de philosophie*.

1952. POLITIQUE. Paris, Presses universitaires de France.

132 *Propos* datés, titrés et présentés dans un ordre à la fois méthodique et chronologique; ils sont accompagnés d'un message « Au peuple allemand » écrit par Alain en 1916, et précédés d'une Note de l'éditeur de Michel Alexandre. Paru après la mort d'Alain, ce recueil avait été préparé de son vivant et approuvé par lui. Il remplace dans son œuvre trois recueils antérieurs qui ne doivent plus être réédités, *Éléments d'une doctrine radicale*, *Le Citoyen contre les pouvoirs* et *Propos de politique*. Voir ci-avant aux années 1925, 1926 et 1934 respectivement.

1952. PROPOS D'UN NORMAND, 1906-1914, t. I. Paris, Gallimard.

177 *Propos*, datés, non titrés. Ils sont précédés d'une Note de l'éditeur signée M. A. (Michel Alexandre); d'une partie de l'Avertissement des *Propos d'Alain* de 1920, cette fois sous la signature de Michel Arnaud (pseudonyme de Marcel Drouin); enfin des deux Avant-Propos écrits par Alain pour les deux premières séries des *Cent un Propos*. Voir ci-avant aux années 1908, 1909 et 1920. Ce volume reproduit le t. I de 1920, sauf 10 *Propos* supprimés et remplacés par 10 autres. La Note de l'éditeur annonce que le t. II de 1920 sera non pas reproduit tel quel, mais remplacé par plusieurs autres volumes réunissant des textes plus nombreux et classés désormais selon l'ordre chronologique; voir ci-après aux années 1955, 1957, 1959 et 1960. Le titre *Propos d'un Normand* est celui de la rubrique sous laquelle Alain écrivait de 1906 à 1914 dans *La Dépêche de Rouen*.

1954. PROPOS DE LITTÉRATURE. Paris, Club du meilleur livre, coll. « Essais ».

Tirage limité à 4 500 exemplaires numérotés. Au texte de 1933 a été ajouté, en tête, un long essai d'Alain sur Valéry intitulé « Hommage à la poésie ». En fin de volume, un ensemble documentaire réunit divers fac-similés, une étude de S. de Sacy, un relevé de variantes et une note sur la chronologie des textes originaux.

1955. PROPOS D'UN NORMAND, 1906-1914, t. II. Paris, Gallimard.

175 *Propos* non titrés; ils sont datés, disposés selon l'ordre chronologique (années 1906, 1907 et 1908) et précédés d'une courte Note de l'éditeur. Ces textes et ceux des trois tomes suivants ont été choisis dans la collection de *La Dépêche de Rouen* par Mlle Antoinette Drevet, dont le nom ne figure nulle part dans l'édition. Voir ci-avant à l'année 1952 et ci-après aux années 1957, 1959 et 1960.

1956. MINERVE OU DE LA SAGESSE. Paris, Club du meilleur livre, coll. « Essais ».

Tirage limité à 5 500 exemplaires. Cette réédition reproduit les 89 *Propos* de l'édition de 1939, en y ajoutant le fac-similé du manuscrit de l'Avant-Propos, une note documentaire non signée, le texte presque intégral d'une dédicace à Mme Morre-Lambelin (avec fac-similé de l'autographe), enfin un relevé de variantes.

1956. PROPOS. Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade ».

730 *Propos,* titrés, datés et disposés selon l'ordre chronologique. Préface d'André Maurois. Ce choix, qui couvre les années 1906-1936, est dû à M. Maurice Savin, qui l'a complété, notamment, par un Avertissement et par des « Éléments pour une biographie et une bibliographie d'Alain ».

1957. PROPOS D'UN NORMAND, 1906-1914, t. III. Paris, Gallimard.

149 *Propos* non titrés; ils sont datés, disposés selon l'ordre chronologique (années 1909, 1910 et 1911) et précédés d'un Avertissement signé A. D. En tête du volume est reproduit, en outre, l'Avant-Propos écrit par Alain pour la troisième série des *Cent un Propos.* Bien que le copyright, l'achevé d'imprimer et le dépôt légal soient de 1956, le volume semble n'avoir été mis en vente qu'au début de 1957. Voir ci-avant aux années 1911, 1952 et 1955, et ci-après aux années 1959 et 1960.

1959. PROPOS D'UN NORMAND, 1906-1914, t. IV. Paris, Gallimard.

151 *Propos* non titrés; ils sont datés et disposés selon l'ordre chronologique (années 1911 et 1912). En tête du volume est reproduit l'Avant-Propos écrit par Alain pour la quatrième série des *Cent un Propos*. Voir ci-avant aux années 1914, 1952, 1955 et 1957, et ci-après à l'année 1960.

1960. PROPOS D'UN NORMAND, 1906-1914, t. V. Paris, Gallimard.

151 *Propos* non titrés; ils sont datés et disposés selon l'ordre chronologique (années 1913 et 1914). En tête est placé en outre un Avant-Propos daté du 10 août 1913, et qui semble être un *Propos* choisi par l'éditeur pour servir d'introduction au recueil. Voir ci-avant aux années 1952, 1955, 1957 et 1959.

1961. PROPOS SUR DES PHILOSOPHES. Paris, Presses universitaires de France.

107 *Propos,* non titrés ni datés; ils sont classés dans un ordre thématique et méthodique. Précédés d'un Avertissement non signé, ils sont suivis d'une table qui en donne les dates. Entrepris par Michel Alexandre du vivant d'Alain, ce recueil, après la mort de l'un et de l'autre, fut repris et achevé, selon l'Avertissement, par d'« anciens élèves d'Alain » qui ne sont pas autrement désignés.

NOTES ET VARIANTES

PREMIÈRE PARTIE

1906-1914

1906

Page 3.

1

Première publication : La Dépêche de Rouen et de Normandie, vendredi 16 février 1906.

Recueil : Fac-similé parmi des annexes documentaires, *Propos de littérature,* édition du Club du meilleur livre.

1. Ce texte est le premier des *Propos d'un Normand* publiés dans le quotidien de Rouen. Nous tenons à le reproduire, ainsi que quelques-uns des suivants, pour permettre au lecteur de mesurer, par comparaison, avec quelle rapidité l'écrivain s'est adapté à une technique pour lui toute nouvelle, après les tâtonnements du début. Le lecteur pourra mesurer aussi l'allongement progressif des *Propos* de 1906 à 1936 et, en même temps, les limites de cet allongement.

Page 4.

2

Première publication : La Dépêche de Rouen et de Normandie, dimanche 18 février 1906.

Recueil : Fac-similé parmi des annexes documentaires, *Propos de littérature,* édition du Club du meilleur livre.

1. On remarquera que ce *Propos* a paru un dimanche : le repos hebdomadaire n'existait pas alors dans la presse. L'auteur des *Propos* quotidiens se soumettait à la loi commune, sans relâche. Voir notre introduction, p. XXII.

Dorénavant, dans nos indications de dates, nous cesserons de préciser le jour de la semaine; et, dans le même esprit de simplification, nous abrégerons le titre du journal.

3

Première publication : Dépêche de Rouen, 20 février 1906.
Recueil : Fac-similé parmi des annexes documentaires, *Propos de littérature,* édition du Club du meilleur livre.

Page 5.

4

Première publication : Dépêche de Rouen, 24 février 1906.
Recueil : Fac-similé parmi des annexes documentaires, *Propos de littérature,* édition du Club du meilleur livre.

Page 6.

5

Première publication : Dépêche de Rouen, 15 mars 1906.
Recueils : Les Cent un Propos d'Alain, première série; *Les Propos d'Alain,* t. II; *Propos d'un Normand,* t. II.

Page 7.

1. Jusqu'à la fin des *Propos,* comme on le verra maintes fois dans la suite du présent recueil, Alain restera fidèle à cette doctrine économique. Elle a surpris; elle surprend aujourd'hui plus encore; et néanmoins elle fait partie intégrante d'une géographie spirituelle dont nous sommes encore loin d'avoir élucidé tous les secrets.

6

Première publication : Dépêche de Rouen, 10 avril 1906.
Recueils : Les Cent un Propos d'Alain, première série; *Propos d'un Normand,* t. II.

Page 8.

7

Première publication : Dépêche de Rouen, 13 avril 1906.
Recueils : Les Cent un Propos d'Alain, première série; *Propos d'un Normand,* t. II.

1. L'éruption du Vésuve de 1906 fut assez violente pour modifier l'aspect du cratère et réduire l'altitude du volcan.

Page 9.

1. Sotteville-lès-Rouen : chef-lieu de canton dans la banlieue sud-est de Rouen, sur la rive gauche de la Seine.

8

Première publication : Dépêche de Rouen, 22 avril 1906.
Recueils : Les Cent un Propos d'Alain, première série; *Les Propos d'Alain,* t. I; *Propos d'un Normand,* t. I.

Page 10.

1. Dans tous les *Propos* antérieurs à la guerre de 14, Alain, pacifiste et antimilitariste comme il sera toujours, montre sensiblement moins de véhémence qu'il ne fera après la terrible expérience, dont personne en 1906 ne pouvait prévoir toute l'horreur. D'autre part, la condition des ouvriers d'usine se trouvait alors beaucoup plus inhumaine qu'elle est devenue depuis; nombre de *Propos* laissent entrevoir ce qu'elle était, et à quel point elle justifiait les luttes politiques et sociales, peu à peu efficaces, auxquelles Alain participait.

Page 11.

9

Première publication : Dépêche de Rouen, 14 mai 1906.
Recueil : Éléments d'une doctrine radicale : « Le Radicalisme existe ».

Page 12.

1. Dans la suite du présent recueil on verra ces idées amplement développées et approfondies. Nous reproduisons ce *Propos* pour montrer la continuité d'une pensée politique dont les grandes orientations étaient déjà fixées.

10

Première publication : Dépêche de Rouen, 8 juin 1906.
Recueils : Les Cent un Propos d'Alain, première série; *Les Propos d'Alain,* t. II; *Propos d'un Normand,* t. II.

2. Pierre Corneille naquit à Rouen le 6 juin 1606; ce *Propos* pour son tricentenaire était aussi actuel dans l'espace que dans le temps.

Page 13.

11

Première publication : Dépêche de Rouen, 21 juin 1906.
Recueils : Les Cent un Propos d'Alain, première série; *Propos d'un Normand,* t. II.

Page 14.

12

Première publication : Dépêche de Rouen, 27 juillet 1906.
Recueils : Les Cent un Propos d'Alain, première série; *Les Propos d'Alain,* t. II; *Propos d'un Normand,* t. II.

1. Une tradition orale, qui peut n'être pas sans fondement, rapporte qu'Édouard Herriot (1872-1957), condisciple d'Alain à l'École normale et son compagnon dans la lutte politique, lui offrit la croix de la Légion d'honneur vers 1924, à l'époque du Cartel des gauches; Alain lui aurait répondu : « Tu peux te la f... au c... ».

Page 15.

13

Première publication : Dépêche de Rouen, 12 août 1906.
Recueils : Les Cent un Propos d'Alain, première série; *Propos d'un Normand,* t. II.

Page 16.

14

Première publication : Dépêche de Rouen, 18 août 1906.
Recueil : Les Cent un Propos d'Alain, première série.

Page 18.

15

Première publication : Dépêche de Rouen, 5 septembre 1906.
Recueil : Propos d'un Normand, t. II.

1. L'espéranto, conçu comme une langue internationale destinée à abattre les particularismes linguistiques nationaux faisant obstacle à la libre communication dans l'humanité, a été lancé par un médecin russe, Lazare Zamenhof, exactement le 26 juillet 1887. Cette initiative suscita d'abord beaucoup de curiosité et un vif intérêt (le premier congrès espérantiste annuel se tint en 1905); puis l'engouement tomba, si raisonnable fût-il, — peut-être à cause de la prononciation, dont l'unification ne put pas se faire, ce qui ruina l'efficacité d'un grand effort enthousiaste; le conflit mondial de 1914-1918 et le réveil des nationalismes ne manquèrent pas de décourager celui-ci.

Page 19.

16

Première publication : Dépêche de Rouen, 5 novembre 1906.
Recueils : Les Cent un Propos d'Alain, première série; *Propos d'un Normand,* t. II.

Page 20.

17

Première publication : Dépêche de Rouen, 1er décembre 1906. *Recueil : Propos d'un Normand,* t. II.

Page 22.

18

Première publication : Dépêche de Rouen, 29 décembre 1906. *Recueils : Les Cent un Propos d'Alain,* première série; *Propos d'un Normand,* t. II.

1907

Page 24.

19

Première publication : Dépêche de Rouen, 16 mars 1907. *Recueils : Les Cent un Propos d'Alain,* première série; *Propos d'un Normand,* t. II.

1. Dans une lettre à Descartes du 18 septembre 1637, Huygens faisait allusion à l'habitude qu'ont les graveurs de « jeter la vue sur quelque chose verte pour se délasser les yeux ». De Descartes lui-même, dans *L'Homme :* « De ce que j'ai expliqué des autres sens, il vous est facile à entendre que la lumière trop forte doit offenser les yeux, et que la modérée les doit récréer; et qu'entre les couleurs, la verte, qui consiste en l'action la plus modérée (qu'on peut nommer par analogie la proportion d'un à deux), est comme l'octave entre les consonances de la musique, ou le pain entre les viandes que l'on mange, c'est-à-dire celle qui est la plus universellement agréable; et enfin, que toutes ces diverses couleurs de la mode, qui récréent souvent beaucoup plus que le vert, sont comme les accords et les passages d'un air nouveau, touché par quelque excellent joueur de luth, ou les ragoûts d'un bon cuisinier, qui chatouillent bien davantage le sens, et lui font sentir d'abord plus de plaisir, mais aussi qui le lassent beaucoup plus tôt que ne font les objets simples et ordinaires. »

2. Il semble qu'Alain veuille désigner le physiologiste René Quinton (1867-1925), son contemporain, auquel il s'intéressait, et dont l'ouvrage *L'Eau de mer, milieu organique,* avait paru en 1904. Une telle rencontre entre les observations

de Descartes et les vues de Quinton était bien de nature à exciter l'attention et l'imagination de l'auteur des *Propos.*

Page 25.

20

Première publication : Dépêche de Rouen, 5 avril 1907.
Recueils : Les Cent un Propos d'Alain, première série; *Propos d'un Normand,* t. II.

Page 26.

21

Première publication : Dépêche de Rouen, 6 avril 1907.
Recueil : Les Cent un Propos d'Alain, première série.

1. Voir la note 1 de la p. 7 : les mêmes remarques s'appliquent ici.

Page 27.

22

Première publication : Dépêche de Rouen, 19 mai 1907.
Recueils : Les Cent un Propos d'Alain, première série; *Propos d'un Normand,* t. II.

Page 28.

23

Première publication : Dépêche de Rouen, 1er juillet 1907.
Recueils : Les Cent un Propos d'Alain, première série; *Les Propos d'Alain,* t. II; *Propos d'un Normand,* t. II.

Page 30.

24

Première publication : Dépêche de Rouen, 5 juillet 1907.
Recueil : Les Cent un Propos d'Alain, première série.

1. On rapprochera ce *Propos* du *Propos* 153 du 26 avril 1911 (p. 213). Nous imaginons aisément ce qu'il peut y avoir en l'un et l'autre de réflexion sur soi. Alain n'avait pas alors et il n'eut point d'enfant; professeur, il engendra, comme il dit, à sa manière; écrivain, il ressemblera plus tard à l'artiste dont il parle. Mais il s'est toujours refusé, du moins jusqu'à *Histoire de mes pensées* (1936) et à *Souvenirs de guerre* (1937), aux confidences d'ordre privé. Il s'en explique sommairement dans les

premières lignes d'*Histoire de mes pensées* (quitte d'ailleurs à se confier dans ce livre un peu plus qu'il n'annonce); et, plus elliptiquement mais plus vigoureusement, dans *Portraits de famille* (chapitre « Jules Lagneau ») : « La position de l'homme est difficile; c'est qu'il est la partie qui a pour devoir d'égaler le tout. Ce qui me détourne d'écrire ces *Souvenirs,* c'est qu'ils ne sont qu'un continuel repentir. Le difficile est de conserver l'imperfection inhérente à soi sans faire de tache à Dieu : c'est de garder ce qu'il faut d'histoire dans l'existence divine. » Alain avait horreur des critiques qui prétendent expliquer les œuvres par la vie privée des auteurs. Cela dit, il faut reconnaître que les *Propos* eux-mêmes font maintes fois état des souvenirs de l'expérience personnelle (voir les articles « Alain » dans l'index du présent volume).

Page 31.

25

Première publication : Dépêche de Rouen, 26 juillet 1907.
Recueil : Les Cent un Propos d'Alain, première série.

1. L'institution vaticane de l'*Index,* qui a été supprimée depuis peu, remontait, sous diverses formes, à plusieurs siècles. Montaigne raconte dans son *Journal de voyage* comment il en reçut, à Rome, de paternelles admonestations. Balzac fut mis à l'*Index,* non pas pour ses penchants indubitables à certains aspects mystiques de l'hérésie et à certain anticléricalisme, mais pour ses romans d'amour, *fabulae omnes amatoriae,* ce qui condamnait implicitement et par détour tout l'ensemble de son œuvre. Statutairement, la proscription des ouvrages consacrés à l'érotisme ou contraires aux bonnes mœurs comptait parmi les missions de l'*Index ;* mais l'Église était plus attentive à ce qui menaçait la doctrine (c'est ainsi qu'elle s'en prenait encore en 1949 aux inspirations marxistes).

Page 32.

26

Première publication : Dépêche de Rouen, 24 août 1907.
Recueil : Propos d'un Normand, t. II.

1. D'année en année on verra les *Propos* refléter les voyages qu'Alain faisait en été pendant les vacances scolaires. Le thème de la mer reviendra de plus en plus souvent dans son œuvre, — non seulement dans les *Propos,* mais aussi dans *Les Idées et les Ages* (1927), dans *Entretiens au bord de la mer* (1931), etc.; ce qui donne une résonance particulière aux confidences du dernier alinéa de ce *Propos*-ci.

Page 33.

27

Première publication : Dépêche de Rouen, 20 septembre 1907.
Recueils : Les Cent un Propos d'Alain, première série; *Propos d'un Normand,* t. II.

Page 35.

1. La loi de séparation de l'Église et de l'État, mettant fin au régime concordataire de 1801, date du 9 décembre 1905.

28

Première publication : Dépêche de Rouen, 1er octobre 1907.
Recueil : Les Cent un Propos d'Alain, première série.

Page 36.

29

Première publication : Dépêche de Rouen, 8 octobre 1907.
Recueils : Les Cent un Propos d'Alain, première série; *Les Propos d'Alain,* t. I; *Propos d'un Normand,* t. I.

Page 37.

30

Première publication : Dépêche de Rouen, 12 octobre 1907.
Recueils : Les Cent un Propos d'Alain, première série; *Propos d'un Normand,* t. II.

Page 38.

31

Première publication : Dépêche de Rouen, 15 octobre 1907.
Recueil : Propos d'un Normand, t. II.

Page 39.

32

Première publication : Dépêche de Rouen, 1er novembre 1907.
Recueil : Propos d'un Normand, t. II.

1. Le texte exact de ce vers de Racine est : « Un songe (me devrais-je inquiéter d'un songe ?)... » (*Athalie,* acte II, sc. v.)

Page 40.

33

Première publication : Dépêche de Rouen, 28 novembre 1907.
Recueil : Propos d'un Normand, t. II.

Page 42.

34

Première publication : Dépêche de Rouen, 30 novembre 1907.
Recueils : Les Cent un Propos d'Alain, deuxième série; *Propos d'un Normand,* t. II.

Page 43.

35

Première publication : Dépêche de Rouen, 3 décembre 1907.
Recueil : Propos d'un Normand, t. II.

Page 44.

36

Première publication : Dépêche de Rouen, 5 décembre 1907.
Recueils : Les Cent un Propos d'Alain, première série; *Les Propos d'Alain,* t. I; *Propos d'un Normand,* t. I.

1908

Page 46.

37

Première publication : Dépêche de Rouen, 4 janvier 1908.
Recueils : Les Cent un Propos d'Alain, deuxième série; *Les Propos d'Alain,* t. II; *Propos d'un Normand,* t. II.

Page 47.

38

Première publication : Dépêche de Rouen, 8 janvier 1908.
Recueil : Propos d'un Normand, t. II.

Page 48.

39

Première publication : Dépêche de Rouen, 9 janvier 1908.
Recueils : Les Cent un Propos d'Alain, deuxième série; *Propos d'un Normand,* t. II.

Page 50.

40

Première publication : Dépêche de Rouen, 11 janvier 1908.
Recueil : Les Cent un Propos d'Alain, deuxième série.

Page 51.

41

Première publication : Dépêche de Rouen, 16 janvier 1908.
Recueils : Les Cent un Propos d'Alain, deuxième série; *Les Propos d'Alain,* t. II; *Propos d'un Normand,* t. II.

Page 52.

42

Première publication : Dépêche de Rouen, 3 février 1908.
Recueils : Les Cent un Propos d'Alain, deuxième série; *Propos d'un Normand,* t. II.

Page 53.

43

Première publication : Dépêche de Rouen, 19 février 1908.
Recueils : Les Cent un Propos d'Alain, deuxième série; *Les Propos d'Alain,* t. I; *Propos d'un Normand,* t. I.

1. L'abbé Alfred Loisy (1857-1940), professeur à l'Institut catholique de Paris, philologue et historien, s'efforça de dissocier la recherche critique d'une part, les dogmes et la Révélation d'autre part. Condamné par Rome en 1903, excommunié en 1908, il quitta l'Église et fut nommé en 1909 professeur d'histoire des religions au Collège de France.

Page 55.

44

Première publication : Dépêche de Rouen, 26 février 1908.
Recueils : Les Cent un Propos d'Alain, deuxième série; *Les Propos d'Alain,* t. I.

1. On remarquera que ce *Propos*, qui figurait dans le tome I des *Propos d'Alain*, fait partie du petit nombre de ceux de ce recueil qui n'ont pas été repris dans le tome I des *Propos d'un Normand*.

Page 56.

45

Première publication : Dépêche de Rouen, 28 février 1908.
Recueils : Les Cent un Propos d'Alain, deuxième série; *Les Propos d'Alain*, t. I; *Propos d'un Normand*, t. I.

Page 57.

46

Première publication : Dépêche de Rouen, 1er mars 1908.
Recueils : Les Cent un Propos d'Alain, deuxième série; *Propos d'un Normand*, t. II; *Propos sur des Philosophes*.

Page 58.

47

Première publication : Dépêche de Rouen, 9 mars 1908.
Recueils : Les Cent un Propos d'Alain, deuxième série; *Propos d'un Normand*, t. II.

Page 60.

1. La Fontaine, « Le Chien et le Loup », *Fables*, I, 5 : « Attaché ! dit le loup : vous ne courez donc pas / Où vous voulez ? »

48

Première publication : Dépêche de Rouen, 10 mars 1908.
Recueil : Les Cent un Propos d'Alain, deuxième série.

Page 61.

49

Première publication : Dépêche de Rouen, 23 mars 1908.
Recueil : Propos d'un Normand, t. II.

Page 63.

50

Première publication : Dépêche de Rouen, 6 avril 1908.
Recueil : Les Cent un Propos d'Alain, deuxième série.

Page 64.

51

Première publication : Dépêche de Rouen, 11 avril 1908.
Recueil : Les Cent un Propos d'Alain, deuxième série.

Page 65.

52

Première publication : Dépêche de Rouen, 19 avril 1908.
Recueils : Les Cent un Propos d'Alain, deuxième série; *Propos d'un Normand,* t. II.

1. Auteur dramatique fécond, Eugène Brieux fit jouer en 1908 *Simone.*

Page 67.

53

Première publication : Dépêche de Rouen, 24 avril 1908.
Recueils : Les Cent un Propos d'Alain, deuxième série; *Les Propos d'Alain,* t. I; *Propos d'un Normand,* t. I.

Page 68.

54

Première publication : Dépêche de Rouen, 26 avril 1908.
Recueils : Les Cent un Propos d'Alain, deuxième série; *Propos d'un Normand,* t. II.

Page 70.

55

Première publication : Dépêche de Rouen, 25 mai 1908.
Recueils : Les Cent un Propos d'Alain, deuxième série; *Propos d'un Normand,* t. II.

Page 71.

56

Première publication : Dépêche de Rouen, 27 mai 1908.
Recueils : Les Cent un Propos d'Alain, deuxième série; *Propos d'un Normand,* t. II.

Page 72.

1. Pangloss est dans le *Candide* de Voltaire le personnage représentant l'optimisme systématique.

57

Première publication : Dépêche de Rouen, 31 mai 1908.
Recueils : Les Cent un Propos d'Alain, deuxième série; *Les Propos d'Alain,* t. II; *Propos d'un Normand,* t. II.

2. Dans le *Tiers livre.*

Page 74.

58

Première publication : Dépêche de Rouen, 1er juin 1908.
Recueils : Les Cent un Propos d'Alain, deuxième série; *Les Propos d'Alain,* t. II; *Propos d'un Normand,* t. II.

Page 75.

1. Reprochera-t-on au présent recueil de n'être pas conforme à ces conditions ? Voir notre Avertissement, pp. L-LI.

59

Première publication : Dépêche de Rouen, 10 juin 1908.
Recueil : Propos d'un Normand, t. II.

Page 76.

60

Première publication : Dépêche de Rouen, 14 juin 1908.
Recueils : Vingt et un propos d'Alain ; Propos d'un Normand, t. II.

Page 77.

1. Dans les *Vingt et un Propos d'Alain,* ce *Propos* est daté par erreur du 12 février 1907.

61

Première publication : Dépêche de Rouen, 2 juillet 1908.
Recueils : Les Cent un Propos d'Alain, deuxième série; *Propos sur le Bonheur* (1928), « Vitesse »; *Propos d'un Normand,* t. II.

2. Très jeune, Alain était déjà attiré par le spectacle des locomotives et des trains. Voir, par exemple, le *Propos* du 16 juillet 1908 (n° 63, p. 80). Voir aussi, dans *Portraits de famille* (1961), le chapitre « Le grand-père Chartier » : « Les locomotives eurent toujours mon attention et mon admiration. [...] Les locomotives étaient de grandes bêtes de machines à quatre roues motrices assez hautes. Je les vis peu à peu se transformer; et, comme je dessinais toujours, j'arrivai à

six roues motrices et à une longue et haute chaudière, surmontée d'une petite cheminée. Enfin je dessinai d'avance le monstre d'aujourd'hui; voilà encore une de mes inventions trouvées aussi par d'autres. Je ne comprends pas comment je n'ai rien tiré de cet esprit d'invention qui me possédait. Je connaissais très bien les mécaniques. Encore aujourd'hui une locomotive est jugée au passage. Je méprise celles qui ont des roues basses et celles qui cachent sous la chaudière le mécanisme des tiroirs. J'aime que l'effort du piston me soit perceptible ainsi que l'accrochage de la roue motrice sur le rail. Nourri à part moi de ces idées, je ne désirai point être ingénieur. Mais en voyage je ne cessai jamais d'inspecter les signaux, les aiguillages, les vitesses, les rampes, les courbes et tout cela. » (Pp. 52 et 53-54.)

Page 79.

62

Première publication : Dépêche de Rouen, 6 juillet 1908.
Recueil : Les Cent un Propos d'Alain, deuxième série.

1. Ce *Propos* permettra au lecteur de mesurer l'évolution des idées d'Alain sur la poésie en général et sur les règles et contraintes poétiques en particulier. On remarquera qu'il ne considère jamais que les formes traditionnelles, en vers réguliers. (Voir l'index, en fin de volume, à l'article « Poésie ».)

Page 80.

63

Première publication : Dépêche de Rouen, 16 juillet 1908.
Recueils : Les Cent un Propos d'Alain, deuxième série; *Les Propos d'Alain,* t. I; *Propos d'un Normand,* t. I.

1. Voir le *Propos* 61 du 2 juillet 1908 (p. 77) et la note 2 de cette page.

Page 82.

64

Première publication : Dépêche de Rouen, 22 juillet 1908.
Recueils : Les Cent un Propos d'Alain, deuxième série; *Les Propos d'Alain,* t. II; *Propos d'un Normand,* t. II.

Page 83.

65

Première publication : Dépêche de Rouen, 23 juillet 1908.
Recueils : Les Cent un Propos d'Alain, deuxième série; *Les Propos d'Alain,* t. I; *Propos d'un Normand,* t. I.

Page 85.

66

Première publication : Dépêche de Rouen, 30 juillet 1908.
Recueils : Les Cent un Propos d'Alain, deuxième série; *Les Propos d'Alain,* t. I; *Propos d'un Normand,* t. I.

Page 86.

67

Première publication : Dépêche de Rouen, 2 août 1908.
Recueils : Les Cent un Propos d'Alain, deuxième série; *Propos d'un Normand,* t. II.

Page 87.

1. À Rouen.
2. L'édition de Balzac dont parle Alain semble bien être celle dite « du Centenaire » (Balzac était né en 1799), publiée par Calmann-Lévy. Elle était bien telle qu'il la décrit, composée en caractères usés, imprimée sur mauvais papier et présentée sous une couverture d'un rouge orangé; mais chaque volume offrait beaucoup de texte en petit format et était vendu soixante centimes.

68

Première publication : Dépêche de Rouen, 5 août 1908.
Recueils : Les Cent un Propos d'Alain, deuxième série; *Propos d'un Normand,* t. II.

Page 89.

69

Première publication : Dépêche de Rouen, 20 août 1908.
Recueils : Les Cent un Propos d'Alain, deuxième série; *Jeanne d'Arc; Propos d'un Normand,* t. II.

1. La *Vie de Jeanne d'Arc* d'Anatole France date de 1908.

Page 91.

70

Première publication : Dépêche de Rouen, 21 août 1908.
Recueils : Les Cent un Propos d'Alain, deuxième série; *Les Propos d'Alain,* t. I; *Propos d'un Normand,* t. I.

Page 92.

71

Première publication : Dépêche de Rouen, 22 août 1908.
Recueils : Les Cent un Propos d'Alain, deuxième série; *Propos d'un Normand,* t. II.

Page 94.

72

Première publication : Dépêche de Rouen, 24 août 1908.
Recueils : Les Cent un Propos d'Alain, deuxième série; *Les Propos d'Alain,* t. II; *Propos d'un Normand,* t. II.

Page 95.

73

Première publication : Dépêche de Rouen, 3 septembre 1908.
Recueils : Les Cent un Propos d'Alain, deuxième série; *Propos d'un Normand,* t. II.

Page 96.

74

Première publication : Dépêche de Rouen, 5 septembre 1908.
Recueils : Les Cent un Propos d'Alain, deuxième série; *Propos d'un Normand,* t. II.

Page 98.

75

Première publication : Dépêche de Rouen, 11 septembre 1908.
Recueils : Les Cent un Propos d'Alain, deuxième série; *Les Propos d'Alain,* t. I; *Propos d'un Normand,* t. I.

Page 99.

76

Première publication : Dépêche de Rouen, 16 septembre 1908.
Recueils : Les Cent un Propos d'Alain, deuxième série; *Propos d'un Normand,* t II.

Page 100.

77

Première publication : Dépêche de Rouen, 17 septembre 1908.
Recueils : Les Cent un Propos d'Alain, deuxième série; *Propos d'un Normand,* t. II.

Page 101.

78

Première publication : Dépêche de Rouen, 28 septembre 1908.
Recueils : Les Cent un Propos d'Alain, deuxième série; *Les Propos d'Alain,* t. I; *Propos d'un Normand,* t. I.

Page 102.

1. Icarie est une île de la mer Égée près de laquelle la légende grecque situait la chute d'Icare. Étienne Cabet (1788-1856), ancien carbonaro, publia en 1842 *Voyage en Icarie,* roman où, d'après l'*Utopie* de Thomas Morus, il faisait le tableau d'une société communiste idéale; en application de ses principes, il fonda aux États-Unis des colonies icariennes dont il subsista quelque chose jusqu'à la fin du siècle. Son rêve inspira longtemps celui des socialistes utopiques; mais lui-même était conscient d'un échec déjà acquis lorsqu'il mourut.

Page 103.

79

Première publication : Dépêche de Rouen, 8 octobre 1908.
Recueils : Les Cent un Propos d'Alain, deuxième série; *Les Propos d'Alain,* t. I; *Propos d'un Normand,* t. I.

Page 104.

80

Première publication : Dépêche de Rouen, 13 octobre 1908.
Recueil : Les Cent un Propos d'Alain, troisième série.

Page 106.

81

Première publication : Dépêche de Rouen, 23 octobre 1908.
Recueil : Propos d'un Normand, t. II.

Page 107.

82

Première publication : Dépêche de Rouen, 9 novembre 1908.
Recueils : Les Cent un Propos d'Alain, troisième série; *Les Propos d'Alain,* t. II.

1. Fils d'un vétérinaire du Perche « qui fut célèbre dans le pays par sa parfaite connaissance du cheval », Alain s'intéressa aux chevaux dès son enfance. « Le propre du Perche

c'est le cheval gris-bleu à la croupe monumentale, à la crinière frisée. Cette race vient, dit-on, d'un croisement d'Arabes qui ont donné la race de Caen, dite demi-sang. Le percheron fut un produit de hasard du coursier d'Arabie; j'ai dit ailleurs que la race ne se conserve que dans des prairies hautes et sèches; sans quoi le pied s'échauffe et la croupe se déforme. Je dois ces notions à mon père qui était un fameux connaisseur de chevaux. Bien malade déjà, il visitait les bêtes, dans la rue, assis sur un fauteuil. Rien ne lui échappait des jambes d'un cheval; il annonçait les boiteries futures. Le père Touchet, illustre maquignon, avait la prétention de ne payer chaque visite que deux francs. Cinq francs était un prix modeste. Mais la grande raison du père Touchet de ne pas payer cher, était l'habileté même, quasi infaillible, du praticien. "Argent trop vite gagné", ainsi pensait-il. Il n'en était pas moins le plus fidèle client et le plus confiant. Quand son poulain avait subi la visite de mon père, il le vendait à toute garantie et aurait plaidé devant toutes les juridictions. Quand son cheval était condamné par le médecin, à la fluxion périodique des yeux ou bien à une boiterie intermittente, source de procès, il n'était pas content et gémissait sur ses deux francs. Mon père faisait son métier comme s'il n'avait existé que des bêtes. » (Les deux citations qui précèdent sont tirées de *Portraits de famille,* la première des « Notes autobiographiques de 1946 », p. 180, et la seconde du chapitre « Le Maine », pp. 67-68.)

Page 108.

83

Première publication : Dépêche de Rouen, 10 novembre 1908.
Recueils : Les Cent un Propos d'Alain, troisième série; *Les Propos d'Alain,* t. II; *Propos d'un Normand,* t. II.

Page 110.

84

Première publication : Dépêche de Rouen, 13 décembre 1908.
Recueils : Les Cent un Propos d'Alain, troisième série; *Les Propos d'Alain,* t. I; *Propos d'un Normand,* t. I.

Page 111.

85

Première publication : Dépêche de Rouen, 18 décembre 1908.
Recueils : Les Propos d'Alain, t. II; *Propos d'un Normand,* t. II.

Page 113.

86

Première publication : Dépêche de Rouen, 20 décembre 1908.
Recueils : Les Propos d'Alain, t. II; *Propos d'un Normand,* t. II.

Page 114.

87

Première publication : Dépêche de Rouen, 26 décembre 1908.
Recueils : Les Cent un Propos d'Alain, troisième série; *Les Propos d'Alain,* t. II; *Propos d'un Normand,* t. II.

1909

Page 116.

88

Première publication : Dépêche de Rouen, 11 janvier 1909.
Recueils : Les Cent un Propos d'Alain, troisième série; *Les Propos d'Alain,* t. I; *Propos d'un Normand,* t. I.

Page 117.

1. *Sutor, ne supra crepidam,* « Cordonnier, pas au-dessus de la chaussure! » Voici comment Pline l'Ancien rapporte l'anecdote, relative au peintre Apelle, qui serait à l'origine de ce proverbe latin : « Quand il avait fini un tableau, il l'exposait sous un avant-toit à la vue des passants, et, caché derrière, il écoutait quels défauts on y remarquerait. On dit qu'un jour il fut repris par un cordonnier, pour avoir mis à une chaussure une attache de moins qu'il ne fallait. Le lendemain, cet ouvrier, fier du succès de sa critique, censurait quelque chose de la jambe. Apelle, indigné, se montra, lui enjoignant de ne pas juger au-dessus de la chaussure. » (*Histoire naturelle,* liv. XXXV, traduction Guéroult.)

89

Première publication : Dépêche de Rouen, 16 janvier 1909.
Recueils : Les Propos d'Alain, t. II; *Propos d'un Normand,* t. III.

Page 119.

90

Première publication : Dépêche de Rouen, 18 janvier 1909.
Recueil : Propos d'un Normand, t. III.

1. Dans la troisième partie de *L'Éthique,* scolie de la proposition 13 et définition 6 (*Œuvres complètes,* Bibl. de la Pléiade, pp. 426 et 472).

Page 120.

1. Voir le livre 12 des *Confessions* et la cinquième promenade des *Rêveries du promeneur solitaire.* (*Œuvres complètes,* Bibl. de la Pléiade, t. II, pp. 636 et suiv., 1040 et suiv.).

91

Première publication : Dépêche de Rouen, 5 février 1909.
Recueil : Préliminaires à l'esthétique, « Concours de violons ».

Page 122.

92

Première publication : Dépêche de Rouen, 25 février 1909.
Recueils : Les Propos d'Alain, t. II; *Propos d'un Normand,* t. III.

Page 123.

93

Première publication : Dépêche de Rouen, 1er mars 1909.
Recueils : Les Propos d'Alain, t. I; *Propos d'un Normand,* t. I.

Page 125.

94

Première publication : Dépêche de Rouen, 7 mars 1909.
Recueils : Les Propos d'Alain, t. II; *Propos d'un Normand,* t. III.

Page 126.

95

Première publication : Dépêche de Rouen, 2 avril 1909.
Recueils : Les Cent un Propos d'Alain, troisième série; *Propos d'un Normand,* t. III.

Page 127.

96

Première publication : Dépêche de Rouen, 8 mai 1909.
Recueils : Les Cent un Propos d'Alain, troisième série; *Propos d'un Normand,* t. III.

Page 129.

1. Ces dernières lignes traduisent très exactement l'attitude d'Alain comme professeur. De ces lignes on rapprochera une dédicace de 1936 à André Buffard, sur un exemplaire des *Propos sur l'éducation :* « Ne pas retoucher. Ne pas toucher. Ne pas observer. Ne pas aider. Ne pas juger. Être Dieu. Voilà quelques-unes des difficultés de notre beau métier. » (Dédicace publiée en 1968 dans le numéro 3 de la revue *Pavide.*)

97

Première publication : Dépêche de Rouen, 22 juin 1909.
Recueil : Propos d'un Normand, t. III.

Page 130.

1. Voir le *Propos* 82 du 9 novembre 1908 (p. 107) et la note 1 de cette page.

98

Première publication : Dépêche de Rouen, 25 juin 1909.
Recueils : Les Cent un Propos d'Alain, troisième série; *Propos sur le bonheur* (1928), « Dans la grande prairie ».

Page 131.

1. Le mythe d'Er, dit à tort l'Arminien (voir nos documents, p. LXXI), se trouve dans la *République* de Platon, liv. X. (Bibl. de la Pléiade, *Œuvres complètes,* t. I, p. 1231 sq.).

Page 132.

99

Première publication : Dépêche de Rouen, 6 juillet 1909.
Recueil : Les Propos d'Alain, t. II.

Page 134.

100

Première publication : Dépêche de Rouen, 14 juillet 1909.
Recueil : Préliminaires à l'esthétique, « Dessins d'enfants ».

Page 135.

101

Première publication : Dépêche de Rouen, 28 juillet 1909.
Recueils : Les Cent un Propos d'Alain, troisième série; *Les Propos d'Alain,* t. I; *Propos d'un Normand,* t. I.

Page 137.

102

Première publication : Dépêche de Rouen, 30 juillet 1909.
Recueils : Les Propos d'Alain, t. II; *Éléments d'une doctrine radicale,* « Méphistophélès ».

Page 138.

103

Première publication : Dépêche de Rouen, 1er août 1909.
Recueil : Éléments d'une doctrine radicale, « Nouveaux démocrates ».

Page 139.

104

Première publication : Dépêche de Rouen, 31 août 1909.
Recueils : Les Propos d'Alain, t. I; *Propos d'un Normand,* t. I.

Page 141.

105

Première publication : Dépêche de Rouen, 11 septembre 1909.
Recueils : Les Cent un Propos d'Alain, troisième série; *Les Propos d'Alain,* t. II; *Propos d'un Normand,* t. III.

Page 142.

106

Première publication : Dépêche de Rouen, 14 septembre 1909.
Recueils : Les Cent un Propos d'Alain, troisième série; *Propos d'un Normand,* t. III.

Page 144.

107

Première publication : Dépêche de Rouen, 21 septembre 1909.
Recueil : Propos d'un Normand, t. III.

Page 145.

108

Première publication : Dépêche de Rouen, 9 octobre 1909.
Recueils : Les Propos d'Alain, t. II; *Propos sur le bonheur* (1928), « Hygiène de l'esprit ».

Page 146.

109

Première publication : Dépêche de Rouen, 18 octobre 1909.
Recueil : Les Cent un Propos d'Alain, troisième série.

Page 148.

110

Première publication : Dépêche de Rouen, 23 octobre 1909.
Recueils : Propos sur le bonheur (1925 et 1928), « Connais-toi ».

Page 149.

111

Première publication : Dépêche de Rouen, 29 octobre 1909.
Recueils : Les Propos d'Alain, t. I; *Propos d'un Normand,* t. I.

Page 151.

112

Première publication : Dépêche de Rouen, 5 novembre 1909.
Recueil : Les Propos d'Alain, t. II.

Page 152.

113

Première publication : Dépêche de Rouen, 10 décembre 1909.
Recueil : Les Cent un Propos d'Alain, troisième série.

Page 154.

114

Première publication : Dépêche de Rouen, 17 décembre 1909.
Recueils : Les Propos d'Alain, t. I; *Propos d'un Normand,* t. I.

1. Le mouvement sillonniste représente un des aspects et un des moments du courant démocrate chrétien qui se forma

en France dès le règne de Louis-Philippe et reçut une impulsion nouvelle de l'encyclique *Rerum novarum* du pape Léon XIII sur la condition ouvrière. *Le Sillon* était le titre d'une revue fondée en 1894 par Paul Renaudin et reprise en 1902 par Marc Sangnier qui en accentua le caractète politique et social. Le mouvement devint alors une sorte de radicalisme ou même de socialisme catholique et ne tarda pas à inquiéter grandement les milieux conservateurs du patronat et du clergé : le pape Pie X le condamna en 1910, lui reprochant de se soustraire à l'autorité et à la doctrine de l'Église; Marc Sangnier, croyant convaincu, se soumit. Alain s'intéressa au Sillon dans la mesure où il voyait l'opinion catholique se dissocier des puissances réactionnaires traditionnelles; il se défiait aussi de ses aspects confessionnels.

Page 155.

115

Première publication : Dépêche de Rouen, 24 décembre 1909.
Recueils : Les Cent un Propos d'Alain, troisième série; *Les Propos d'Alain,* t. I; *Propos d'un Normand,* t. I.

1910

Page 157.

116

Première publication : Dépêche de Rouen, 1er janvier 1910.
Recueils : Les Cent un Propos d'Alain, troisième série; *Les Propos d'Alain,* t. I; *Propos d'un Normand,* t. I.

Page 158.

117

Première publication : Dépêche de Rouen, 2 janvier 1910.
Recueils : Les Cent un Propos d'Alain, troisième série; *Propos sur le bonheur* (1925 et 1928), « Bonne année ».

Page 160.

118

Première publication : Dépêche de Rouen, 6 janvier 1910.
Recueils : Les Propos d'Alain, t. I; *Éléments d'une doctrine radicale,* « Tous contre les pouvoirs »; *Politique ; Propos d'un Normand,* t. I.

Page 161.

119

Première publication : Dépêche de Rouen, 3 février 1910.
Recueils : Les Cent un Propos d'Alain, troisième série; *Les Propos d'Alain,* t. I; *Propos d'un Normand,* t. I.

Page 163.

120

Première publication : Dépêche de Rouen, 17 février 1910.
Recueils : Les Propos d'Alain, t. I; *Propos d'un Normand,* t. I.

1. Sur les chevaux voir le *Propos* 82 du 9 novembre 1908 (p. 107) et la note 1 de cette page.

Page 164.

1. Les « romans de jeunesse » de Balzac, signés de pseudonymes, écrits souvent en collaboration, composés à des fins purement lucratives, et auxquels lui-même n'attachait aucune importance, avaient été réédités, semble-t-il, dans lac ollection dite du Centenaire dont fait état la note 2 de la p. 87. *Jean-Louis ou la fille trouvée :* première publication en mars 1822 sous les signatures Viellerglé et lord R'hoone; *Le Centenaire ou les deux Beringheld :* première publication en novembre 1822 sous la signature Horace de Saint-Aubin.

2. La première représentation de *Chantecler,* quatre actes en vers d'Edmond Rostand, date de 1910.

121

Première publication : Dépêche de Rouen, 21 février 1910.
Recueils : Les Cent un Propos d'Alain, quatrième série; *Les Propos d'Alain,* t. I; *Propos sur le bonheur* (1928), « Hommes d'action »; *Propos d'un Normand,* t. I.

Page 166.

122

Première publication : Dépêche de Rouen, 3 mars 1910.
Recueils : Les Cent un Propos d'Alain, quatrième série : *Les Propos d'Alain,* t. II; *Propos d'un Normand,* t. III.

1. Ce *Propos* paraît revenir, après deux semaines, sur *Chantecler* (cf. *Propos* 120, p. 164, n. 2).

Page 167.

123

Première publication : Dépêche de Rouen, 4 mars 1910.
Recueils : Les Cent un Propos d'Alain, quatrième série; *Propos d'un Normand,* t. III.

Page 169.

124

Première publication : Dépêche de Rouen, 5 avril 1910.
Recueils : Les Propos d'Alain, t. II; *Propos d'un Normand,* t. III.

Page 170.

125

Première publication : Dépêche de Rouen, 16 avril 1910.
Recueil : Propos d'un Normand, t. III.

Page 171.

1. Sur le mouvement sillonniste, voir le *Propos* 114 du 17 décembre 1909 (p. 154) et la note 1 de cette page.

126

Première publication : Dépêche de Rouen, 9 mai 1910.
Recueils : Les Cent un Propos d'Alain, quatrième série; *Jeanne d'Arc ; Propos d'un Normand,* t. III.

2. Ce *Propos* semble, à l'occasion de la fête de Jeanne d'Arc, se rapporter au *Mystère de la charité de Jeanne d'Arc,* de 1910. Le « drame en trois pièces » *Jeanne d'Arc* datait de 1897; *La Tapisserie de sainte Geneviève et de Jeanne d'Arc* ne devait paraître qu'en 1912.

Page 173.

127

Première publication : Dépêche de Rouen, 16 mai 1910.
Recueils : Les Cent un Propos d'Alain, quatrième série; *Les Propos d'Alain,* t. II; *Éléments d'une doctrine radicale,* « Le peuple des morts »; *Propos d'un Normand,* t. III.

Page 174.

128

Première publication : Dépêche de Rouen, 20 juin 1910.
Recueil : Propos d'un Normand, t. III.

Page 176.

129

Première publication : Dépêche de Rouen, 29 juin 1910.
Recueil : Les Cent un Propos d'Alain, quatrième série.

Page 177.

130

Première publication : Dépêche de Rouen, 1er juillet 1910.
Recueils : Les Cent un Propos d'Alain, quatrième série; *Propos d'un Normand,* t. III.

Page 178.

131

Première publication : Dépêche de Rouen, 12 juillet 1910.
Recueils : Éléments d'une doctrine radicale, « Le troisième pouvoir »; *Politique ; Propos d'un Normand,* t. III.

Page 180.

132

Première publication : Dépêche de Rouen, 18 juillet 1910.
Recueils : Les Cent un Propos d'Alain, cinquième série; *Préliminaires à l'esthétique,* « Vraie et fausse culture ».

1. En 1935 Alain devait publier aux Laboratoires Martinet *En lisant Balzac,* ouvrage repris en 1937 chez Gallimard sous le titre *Avec Balzac.*

Page 182.

133

Première publication : Dépêche de Rouen, 31 juillet 1910.
Recueils : Éléments d'une doctrine radicale, « Les passions »; *Politique.*

Page 183

134

Première publication : Dépêche de Rouen, 2 août 1910.
Recueil : Éléments d'une doctrine radicale, «Jaurès naïf ».

Page 185.

135

Première publication : Dépêche de Rouen, 10 août 1910.
Recueils : Les Cent un Propos d'Alain, quatrième série; *Propos d'un Normand,* t. III.

Page 186.

136

Première publication : Dépêche de Rouen, 4 septembre 1910.
Recueils : Les Cent un Propos d'Alain, quatrième série; *Les Propos d'Alain,* t. II; *Propos d'un Normand,* t. III.

Page 188.

137

Première publication : Dépêche de Rouen, 9 septembre 1910.
Recueils : Les Cent un Propos d'Alain, quatrième série; *Les Propos d'Alain,* t. II; *Propos d'un Normand,* t. III.

Page 190.

138

Première publication : Dépêche de Rouen, 27 novembre 1910.
Recueils : Les Propos d'Alain, t. II; *Propos d'un Normand,* t. III.

Page 191.

139

Première publication : Dépêche de Rouen, 6 décembre 1910.
Recueils : Les Propos d'Alain, t. II; *Propos d'un Normand,* t. III.

Page 192.

140

Première publication : Dépêche de Rouen, 22 décembre 1910.
Recueils : Les Cent un Propos d'Alain, quatrième série; *Propos d'un Normand,* t. III.

Page 194.

141

Première publication : Dépêche de Rouen, 29 décembre 1910.
Recueils : Les Cent un Propos d'Alain, quatrième série; *Propos d'un Normand,* t. III.

1911

Page 196.

142

Première publication : Dépêche de Rouen, 1er janvier 1911.
Recueils : Les Cent un Propos d'Alain, quatrième série; *Propos d'un Normand,* t. III.

Page 197.

143

Première publication : Dépêche de Rouen, 8 janvier 1911.
Recueil : Propos d'un Normand, t. III.

Page 199.

144

Première publication : Dépêche de Rouen, 20 janvier 1911.
Recueils : Les Cent un Propos d'Alain, quatrième série; *Les Propos d'Alain,* t. II; *Propos d'un Normand,* t. III.

Page 200.

145

Première Publication : Dépêche de Rouen, 27 janvier 1911.
Recueil : Propos sur la religion, « Deux faces de la religion ».

Page 202.

146

Première publication : Dépêche de Rouen, 29 janvier 1911.
Recueils : Les Cent un Propos d'Alain, quatrième série; *Propos d'un Normand,* t. III.

Page 204.

147

Première publication : Dépêche de Rouen, 8 février 1911.
Recueils : Les Cent un Propos d'Alain, quatrième série; *Vingt et un propos d'Alain; Propos d'un Normand,* t. III.

Page 205.

148

Première publication : Dépêche de Rouen, 2 mars 1911.
Recueils : Vingt et un propos d'Alain; Propos d'Alain, t. I; *Propos d'un Normand,* t. I.

Page 206.

1. Voir sur ce thème le *Propos* 252 du 3 août 1914 (p. 363).

Page 207.

149

Première publication : Dépêche de Rouen, 7 mars 1911.
Recueil : Éléments d'une doctrine radicale, « La chute à droite ».

1. Émile Combes (1835-1921), ancien séminariste, docteur en théologie, rompit avec l'Église et se tourna vers la médecine. Sénateur radical en 1885, ministre de l'Instruction publique dix ans plus tard, il devint président du conseil en 1902 après des élections très favorables aux radicaux. Sa politique résolument anticléricale, approuvée ou combattue de part et d'autre avec une égale passion, finit par aboutir en 1905 à la loi de séparation de l'Église et de l'État. Il avait démissionné quelques mois auparavant, à la suite de l' « affaire des fiches », celles-ci étant établies sur les cadres de l'armée pour en contrôler la fidélité à la démocratie. « L'œuvre de son gouvernement a marqué de façon durable les structures politiques et sociales du régime républicain en France, difficilement dissociable après lui de la notion de laïcité de l'État. » (P.-L. Letonturier.)

Page 208.

150

Première publication : Dépêche de Rouen, 12 mars 1911.
Recueils : Les Propos d'Alain, t. I; *Propos d'un Normand,* t. I.

Page 210.

151

Première publication : Dépêche de Rouen, 3 avril 1911.
Recueils : Les Cent un Propos d'Alain, quatrième série; *Propos sur le bonheur* (1925 et 1928), « Agir ».

Page 211.

152

Première publication : Dépêche de Rouen, 17 avril 1911.
Recueils : Les Cent un Propos d'Alain, quatrième série; *Les Propos d'Alain,* t. I; *Éléments d'une doctrine radicale,* « L'individu et la société »; *Politique ; Propos d'un Normand,* t. I.

Page 213.

153

Première publication : Dépêche de Rouen, 26 avril 1911.
Recueil : Les Cent un Propos d'Alain, quatrième série.

1. Voir le *Propos* 24 du 5 juillet 1907 (p. 30) et la note 1 de cette page.

Page 214.

154

Première publication : Dépêche de Rouen, 2 mai 1911.
Recueil : Éléments d'une doctrine radicale, « Érudition ».

Page 216.

155

Première publication : Dépêche de Rouen, 5 mai 1911.
Recueils : Les Propos d'Alain, t. II; *Propos sur l'éducation.*

Page 217.

1. Un peu avant 1930, Alain passait pour avoir en projet un ouvrage qu'il eût intitulé *Le Clou et la Vis, structure de l'entendement.* Il semble que ce projet soit devenu *Entretiens au bord de la mer,* publié en 1931, avec le sous-titre *Recherche de l'entendement.* Le *Mercure de France* a donné de lui en 1961 un inédit sur *Les Outils,* conçu dans le même esprit que le *Traité de la mécanique* de Descartes.

Page 218.

156

Première publication : Dépêche de Rouen, 8 mai 1911.
Recueil : Les Propos d'Alain, t. II.

Page 219.

157

Première publication : Dépêche de Rouen, 28 mai 1911.
Recueils : Les Cent un Propos d'Alain, quatrième série; *Les Propos d'Alain,* t. II; *Propos d'un Normand,* t. IV.

Page 220.

158

Première publication : Dépêche de Rouen, 13 juin 1911.
Recueil : Propos d'un Normand, t. IV.

Page 222.

159

Première publication : Dépêche de Rouen, 14 juin 1911.
Recueils : Les Cent un Propos d'Alain, quatrième série; *Préliminaires à l'esthétique,* « Bijoux et armures ».

Page 224.

160

Première publication : Dépêche de Rouen, 13 août 1911.
Recueils : Les Cent un Propos d'Alain, quatrième série; *Propos d'un Normand,* t. IV.

Page 225.

161

Première publication : Dépêche de Rouen, 21 août 1911.
Recueils : Les Propos d'Alain, t. I ; *Propos d'un Normand,* t. I.

Page 226.

162

Première publication : Dépêche de Rouen, 2 septembre 1911.
Recueils : Les Cent un Propos d'Alain, quatrième série; *Les Propos d'Alain,* t. I; *Propos d'un Normand,* t. I.

Page 228.

163

Première publication : Dépêche de Rouen, 5 septembre 1911.
Recueils : Les Propos d'Alain, t. II; *Propos d'un Normand,* t. IV.

Page 229.

164

Première publication : Dépêche de Rouen, 9 septembre 1911.
Recueil : Éléments d'une doctrine radicale, « Ploutocratie ».

Page 230.

1. On observera plus d'une fois dans la suite de ce recueil l'importance politique qu'attachait Alain au scrutin d'arrondissement opposé à la représentation proportionnelle. Simplifions très grossièrement. Dans le premier cas, l'électeur choisit un candidat qu'il peut connaître personnellement, le vote s'exerçant dans une circonscription d'étendue et de population réduites. Dans le second cas, l'élection présente un caractère plus abstrait : on vote pour une idée, pour un parti, — et l'électeur ignore le plus souvent quelles personnalités en fin de compte bénéficieront de sa voix. Or Alain ne demandait pas à l'électeur d'exprimer une opinion sur les grands problèmes politiques nationaux, dont les significations réelles et profondes lui échappent souvent; il attendait de lui qu'il traduise par son vote, c'est-à-dire par la personne que désigne ce vote, ses propres besoins, ses propres aspirations, ses propres intérêts, — l'ajustage et la compensation devant ensuite s'effectuer à un échelon supérieur, sur le plan parlementaire. Alain attachait une importance extrême à une « démocratie de la base », chaque électeur exprimant l'opinion

qu'il forme à partir de sa nature et de sa condition, où se trouve le point de départ de toute pensée vivante et vraie : on voit ici comment les discussions sur le système électoral se rattachaient pour lui directement à un élément essentiel de sa philosophie.

165

Première publication : Dépêche de Rouen, 10 septembre 1911.
Recueil : Propos d'un Normand, t. IV.

Page 231.

1. Anatole France avait publié *Le Mannequin d'osier* en 1897 ; c'était le deuxième ouvrage de sa suite romanesque intitulée *Histoire contemporaine,* après *L'Orme du mail* (1897 également) et avant *L'Anneau d'améthyste* (1899) et *Monsieur Bergeret à Paris* (1901).

2. *Le Loup et l'Agneau :* fable 10 du livre I de La Fontaine.

Page 232.

166

Première publication : Dépêche de Rouen, 28 septembre 1911.
Recueils : Les Cent un Propos d'Alain, quatrième série ; *Propos d'un Normand,* t. IV.

Page 233.

167

Première publication : Dépêche de Rouen, 13 octobre 1911.
Recueils : Les Cent un Propos d'Alain, quatrième série ; *Préliminaires à l'esthétique,* « Sur le roman ».

1. Ainsi on parlait déjà en 1911 de la décadence de l'art du roman, et des moyens d'y remédier ; et Alain annonçait déjà, à lointaine échéance, certaines recherches de nos romanciers contemporains. N'insistons pas là-dessus. Rappelons seulement, sur l'art de rédiger les faits divers et l'expérience personnelle qu'en avait faite Alain à Lorient, quelques confidences d'*Histoire de mes pensées* reproduites parmi nos documents, pp. LXIII-LXIV.

Page 235.

168

Première publication : Dépêche de Rouen, 14 octobre 1911.
Recueils : Les Cent un Propos d'Alain, quatrième série ; *Propos d'un Normand,* t. IV.

Page 236.

169

Première publication : Dépêche de Rouen, 7 novembre 1911.
Recueils : Les Cent un Propos d'Alain, quatrième série; *Les Propos d'Alain,* t. II; *Propos d'un Normand,* t. IV.

Page 237.

170

Première publication : Dépêche de Rouen, 7 décembre 1911.
Recueils : Les Cent un Propos d'Alain, cinquième série; *Propos d'un Normand,* t. IV.

Page 239.

171

Première publication : Dépêche de Rouen, 8 décembre 1911.
Recueils : Les Cent un Propos d'Alain, quatrième série; *Propos d'un Normand,* t. IV.

Page 240.

172

Première publication : Dépêche de Rouen, 20 décembre 1911.
Recueil : Propos d'un Normand, t. IV.

1. Voici un des rares *Propos* qui soient de confidence. Alain fait sans doute allusion à ses articles de *La Dépêche de Lorient,* et aux attaques dont il fut l'objet dans la presse catholique à propos de ce qu'il y écrivit, en parfait hérétique, sur le diable. Peut-être aussi les *Propos d'un Normand,* dans *La Dépêche de Rouen,* avaient-ils déjà été attaqués par Bernanos, qui avait débuté dans le journalisme en 1909 et allait devenir en 1913 directeur du journal monarchiste *L'Avant-garde de Normandie.* Ce *Propos*-ci serait donc une manière de lui répondre en refusant de répondre.

1912

Page 242.

173

Première publication : Dépêche de Rouen, 3 janvier 1912.
Recueil : Propos d'un Normand, t. IV.

Page 243.

1. « Radical, c'est-à-dire démocrate et égalitaire », « Républicain radicalement » : Alain dans ce *Propos* définit ou plutôt décrit son propre radicalisme, et laisse entrevoir dans quelle mesure il se rapproche et en même temps reste distinct du radicalisme officiellement constitué en parti. C'est à ce dernier radicalisme que les adversaires d'Alain ont pris plaisir à opposer les *Éléments d'une doctrine radicale.*

174

Première publication : Dépêche de Rouen, 8 janvier 1912.
Recueil : Préliminaires à l'esthétique, « Contre la curiosité historienne ».

Page 245.

175

Première publication : Dépêche de Rouen, 24 février 1912.
Recueil : Les Propos d'Alain, t. I.

1. Ce *Propos* est l'un de ceux du tome I des *Propos d'Alain* (1920) qui n'ont pas été repris en 1952 dans le tome I des *Propos d'un Normand.*

Page 246.

176

Première publication : Dépêche de Rouen, 2 mars 1912.
Recueils : Éléments d'une doctrine radicale, « La phalange »; *Propos d'un Normand,* t. IV.

Page 248.

177

Première publication : Dépêche de Rouen, 12 avril 1912.
Recueil : Préliminaires à l'esthétique, « La tradition dans les arts ».

Page 249.

178

Première publication : Dépêche de Rouen, 15 avril 1912.
Recueils : Les Cent un Propos d'Alain, cinquième série; *Propos d'un Normand,* t. IV.

Page 251.

179

Première publication : Dépêche de Rouen, 3 mai 1912.
Recueils : Vingt et un Propos d'Alain ; Propos d'un Normand, t. IV.

1. Le transatlantique anglais *Titanic,* remarquable pour l'époque par ses dimensions et par son luxe, heurta un iceberg, dans les parages de Terre-Neuve, durant la nuit du 14 au 15 avril 1912, et fit naufrage. On compta plus de 1 500 disparus. C'était son premier voyage.

Page 252.

180

Première publication : Dépêche de Rouen, 25 mai 1912.
Recueil : Propos d'un Normand, t. IV.

1. Jean-Jacques Rousseau est né le 28 juin 1712.

Page 254.

181

Première publication : Dépêche de Rouen, 17 juin 1912.
Recueil : Jeanne d'Arc.

Page 255.

182

Première publication : Dépêche de Rouen, 21 juin 1912.
Recueils : Les Propos d'Alain, t. I; *Propos d'un Normand,* t. I.

Page 257.

183

Première publication : Dépêche de Rouen, 25 juin 1912.
Recueils. Propos de littérature; Propos d'un Normand, t. IV.

1. À l'occasion du deuxième centenaire de sa naissance. Voir le *Propos* 180 du 25 mai 1912 (p. 252) et la note 1 de cette page.

Page 258.

184

Première publication : Dépêche de Rouen, 4 juillet 1912.
Recueils : Éléments d'une doctrine radicale, « Vertus du peuple »; *Politique ; Propos d'un Normand,* t. IV.

Page 260.

185

Première publication : Dépêche de Rouen, 12 juillet 1912.
Recueil : Propos d'un Normand, t. IV.

Page 261.

186

Première publication : Dépêche de Rouen, 20 juillet 1912.
Recueils : Propos d'un Normand, t. IV; *Propos sur des philosophes.*

1. En dehors de ses travaux purement scientifiques, Henri Poincaré (1854-1912) publia dans une collection à couverture rouge, intitulée « Bibliothèque de philosophie scientifique » et destinée à des lecteurs moins spécialisés, plusieurs ouvrages comme *La Science et l'hypothèse* (1902), *La Valeur de la science* (1906), *Science et méthode* (1909).

Page 262.

187

Première publication : Dépêche de Rouen, 30 juillet 1912.
Recueil : Les Propos d'Alain, t. I.

1. Ce *Propos* est l'un de ceux du tome I des *Propos d'Alain* (1920) qui n'ont pas été repris en 1952 dans le tome I des *Propos d'un Normand.*

Page 263.

1. *Le Lion devenu vieux :* fable 14 du livre III de La Fontaine.

Page 264.

188

Première publication : Dépêche de Rouen, 7 août 1912.
Recueils : Les Propos d'Alain, t. II; *Propos d'un Normand,* t. IV.

Page 265.

189

Première publication : Dépêche de Rouen, 4 septembre 1912.
Recueils : Éléments d'une doctrine radicale, « Le devoir d'obéissance »; *Politique ; Propos d'un Normand,* t. IV.

Page 267.

190

Première publication : Dépêche de Rouen, 13 septembre 1912.
Recueils : Vingt et un propos d'Alain ; Les Propos d'Alain, t. II; *Propos d'un Normand,* t. IV.

Page 268.

191

Première publication : Dépêche de Rouen, 8 octobre 1912.
Recueils : Les Propos d'Alain, t. II; *Propos d'un Normand,* t. IV.

Page 270.

192

Première publication : Dépêche de Rouen, 12 octobre 1912.
Recueil : Vingt et un propos d'Alain.

Page 271.

193

Première publication : Dépêche de Rouen, 27 octobre 1912.
Recueils : Éléments d'une doctrine radicale, « Compétences »; *Propos d'un Normand,* t. IV.

Page 273.

194

Première publication : Dépêche de Rouen, 7 novembre 1912.
Recueils : Les Propos d'Alain, t. II; *Propos d'un Normand,* t. IV.

1. Au sujet du scrutin d'arrondissement, voir le *Propos* 164 du 9 septembre 1911 (p. 230) et la note 1 de cette page.

2. Sur le Perche et ses élevages, voir le *Propos* 82 du 9 novembre 1908 (p. 107) et la note 1 de cette page.

Page 274.

195

Première publication : Dépêche de Rouen, 13 novembre 1912.
Recueils : Les Propos d'Alain, t. II; *Propos d'un Normand,* t. IV.

Page 276.

196

Première publication : Dépêche de Rouen, 16 novembre 1912. *Recueils : Éléments d'une doctrine radicale,* « Le pouvoir spirituel »; *Propos d'un Normand,* t. IV.

Page 278.

197

Première publication : Dépêche de Rouen, 18 novembre 1912. *Recueil : Propos d'un Normand,* t. IV.

Page 279.

198

Première publication : Dépêche de Rouen, 2 décembre 1912. *Recueil : Les Propos d'Alain,* t. II.

Page 281.

199

Première publication : Dépêche de Rouen, 11 décembre 1912. *Recueils : Sentiments, passions et signes* (1926 et 1935), « Sentiments réels ».

Page 282.

200

Première publication : Dépêche de Rouen, 14 décembre 1912. *Recueils : Les Propos d'Alain,* t. II; *Propos sur le bonheur* (1925 et 1928), « Le couple ».

1. Romain Rolland venait d'achever en 1912 la publication de *Jean-Christophe,* entreprise en 1904; les dix volumes avaient paru dans les *Cahiers de la Quinzaine* de Péguy, suivant l'ordre que voici : *L'Aube* et *Le Matin,* février 1904; *L'Adolescent,* janvier 1905; *La Révolte,* novembre-décembre 1906; *La Foire sur la place,* mars 1908; *Antoinette,* mars 1908; *Dans la maison,* février 1909; *Les Amies,* janvier-février 1911; *Le Buisson ardent,* octobre-novembre 1911; *La Nouvelle Journée,* octobre 1912. Alain eut toujours pour Romain Rolland estime et considération; sous le titre *Salut et fraternité,* leur correspondance a été publiée en 1969 par les soins de M. Henri Petit (*Cahiers Romain Rolland,* nº 18).

Page 284.

201

Première publication : Dépêche de Rouen, 18 décembre 1912.
Recueils : Éléments d'une doctrine radicale, « Léviathan »; *Politique ; Propos d'un Normand,* t. IV.

Page 285.

1. Le *Léviathan* de Hobbes, essai politique sur l'État, était un traité de matérialisme et de despotisme.

1913

Page 286.

202

Première publication : Dépêche de Rouen, 10 janvier 1913.
Recueil : Propos d'un Normand, t. V.

Page 287.

203

Première publication : Dépêche de Rouen, 23 janvier 1913.
Recueils : Les Propos d'Alain, t. I; *Propos d'un Normand,* t. I.

Page 289.

204

Première publication : Dépêche de Rouen, 7 février 1913.
Recueil : Les Propos d'Alain, t. II.

Page 290.

205

Première publication : Dépêche de Rouen, 9 février 1913.
Recueil : Éléments d'une doctrine radicale, « Le succès ne prouve rien ».

Page 291.

206

Première publication : Dépêche de Rouen, 11 mars 1913.
Recueil : Propos sur la religion, « La vraie foi ».

Page 293.

207

Première publication : Dépêche de Rouen, 18 mars 1913.
Recueils : Les Cent un Propos d'Alain, cinquième série ; *Propos d'un Normand,* t. V.

Page 294.

208

Première publication : Dépêche de Rouen, 19 mars 1913.
Recueils : Les Propos d'Alain, t. I ; *Propos d'un Normand,* t. I.

Page 296.

209

Première publication : Dépêche de Rouen, 7 avril 1913.
Recueil : Éléments d'une doctrine radicale, « Adieu à la gloire ».

Page 297.

210

Première publication : Dépêche de Rouen, 30 avril 1913.
Recueils : Éléments d'une doctrine radicale, « L'âge » ; *Propos d'un Normand,* t. V.

Page 299.

211

Première publication : Dépêche de Rouen, 4 mai 1913.
Recueils : Jeanne d'Arc ; Propos d'un Normand, t. V.

Page 300.

212

Première publication : Dépêche de Rouen, 23 mai 1913.
Recueil : Les Propos d'Alain, t. II.

Page 302.

213

Première publication : Dépêche de Rouen, 27 mai 1913.
Recueils : Les Propos d'Alain, t. II ; *Propos d'un Normand,* t. V.

Page 304.

214

Première publication : Dépêche de Rouen, 31 mai 1913.
Recueils : Les Propos d'Alain, t. II; *Propos d'un Normand,* t. V.

Page 305.

215

Première publication : Dépêche de Rouen, 2 juin 1913.
Recueils : Les Propos d'Alain, t. I; *Éléments d'une doctrine radicale,* « Les deux pouvoirs »; *Politique ; Propos d'un Normand,* t. I.

Page 307.

216

Première publication : Dépêche de Rouen, 10 juin 1913.
Recueils : Les Propos d'Alain, t. II; *Propos d'un Normand,* t. V.

Page 308.

217

Première publication : Dépêche de Rouen, 15 juin 1913.
Recueils : Le Citoyen contre les pouvoirs, « Abandon à la guerre »; *Politique ; Propos d'un Normand,* t. V.

1. Ici apparaît (du moins dans le présent recueil) l'analyse d'Alain ou l'adhésion d'Alain à une analyse faisant de la politique française d'alliances une provocation à la guerre. Les *Propos* rappelleront inlassablement cette analyse jusqu'à la guerre et après elle.

Page 310.

218

Première publication : Dépêche de Rouen, 6 juillet 1913.
Recueils : Le Citoyen contre les pouvoirs, « Déclaration de paix »; *Politique.*

1. En 1906, la conférence internationale d'Algésiras avait reconnu à la France des intérêts spéciaux au Maroc. Cette situation aboutit à une prépondérance de fait, qui en 1911 détermina l'Allemagne à envoyer une canonnière à Agadir. L'incident provoqua une extrême tension diplomatique, à la suite de laquelle, moyennant une compensation au Congo, l'Allemagne ne s'opposa pas à un protectorat français sur le Maroc; ce protectorat fut établi en 1912.

Page 311.

219

Première publication : Dépêche de Rouen, 22 juillet 1913.
Recueils : Les Propos d'Alain, t. II; *Propos sur le christianisme,* « Pour le matérialisme »; *Propos sur la religion,* « L'idée matérialiste »; *Propos sur des philosophes.*

Page 313.

a. *Dépêche de Rouen, Les Propos d'Alain, Propos sur le christianisme, Propos sur des philosophes. Fin du Propos :* les forces morales.
Le recueil Propos sur des Philosophes, *paru dix ans après la mort d'Alain, semble avoir été constitué soit à partir des* Propos sur le christianisme, *soit plutôt d'après la collection originale des* Propos. *Quoi qu'il en soit, il nous paraît peu probable que l'omission du dernier alinéa dans les* Propos sur des philosophes *réponde à une volonté explicite et tardive d'Alain.*
Le texte que nous reproduisons est donc celui des Propos sur la religion, *c'est-à-dire la dernière version publiée du vivant et sous le contrôle de l'auteur.*

220

Première publication : Dépêche de Rouen, 25 juillet 1913.
Recueil : Les Propos d'Alain, t. II.

Page 315.

221

Première publication : Dépêche de Rouen, 31 juillet 1913.
Recueils : Les Cent un Propos d'Alain, cinquième série; *Propos d'un Normand,* t. V.

1. Sur Romain Rolland et *Jean-Christophe,* voir le *Propos* 200 du 14 décembre 1912 (p. 282) et la note 1 de cette page.

Page 316.

222

Première publication : Dépêche de Rouen, 10 août 1913.
Recueil : Propos d'un Normand, t. V (Avant-Propos).

Page 318.

223

Première publication : Dépêche de Rouen, 12 août 1913.
Recueils : Vingt et un Propos d'Alain ; Propos d'un Normand, t. V.

Page 319.

1. Un an plus tard, et malgré son âge, Alain devait s'engager pour la durée de la guerre.

224

Première publication : Dépêche de Rouen, 16 août 1913.
Recueil : Propos sur l'éducation.

Page 321.

225

Première publication : Dépêche de Rouen, 24 août 1913.
Recueils : Les Propos d'Alain, t. II; *Propos d'un Normand,* t. V.

Page 322.

226

Première publication : Dépêche de Rouen, 25 août 1913.
Recueils : Propos sur le bonheur (1925 et 1928), « L'âme prophétique ».

Page 324.

227

Première publication : Dépêche de Rouen, 19 septembre 1913.
Recueils : Les Propos d'Alain, t. II; *Propos d'un Normand,* t. V.

Page 325.

228

Première publication : Dépêche de Rouen, 21 septembre 1913.
Recueils : Les Propos d'Alain, t. I; *Propos d'un Normand,* t. I.

Page 327.

229

Première publication : Dépêche de Rouen, 25 septembre 1913.
Recueil : Les Propos d'Alain, t. II.

Page 328.

230

Première publication : Dépêche de Rouen, 14 octobre 1913.
Recueils : Les Propos d'Alain, t. II; *Propos sur le bonheur* (1925 et 1928), « La paix du ménage ».

1. Jules Renard (1864-1910) avait publié *Poil de Carotte* en 1894.

Page 330.

231

Première publication : Dépêche de Rouen, 25 octobre 1913.
Recueils : Les Propos d'Alain, t. I; *Propos d'un Normand,* t. I; *Propos sur des philosophes.*

Page 331.

232

Première publication : Dépêche de Rouen, 4 novembre 1913.
Recueil : Propos d'un Normand, t. V.

Page 332.

1. Il s'agit apparemment de son récit « Toomai des Éléphants », dans *Le Livre de la jungle.*

1914

Page 333.

233

Première publication : Dépêche de Rouen, 4 janvier 1914.
Recueil : Propos d'un Normand, t. V.

Page 334.

234

Première publication : Dépêche de Rouen, 5 janvier 1914.
Recueils : Éléments d'une doctrine radicale, « Nul n'est digne du droit »; *Politique.*

Page 336.

235

Première publication : Dépêche de Rouen, 8 janvier 1914.
Recueil : Propos sur l'éducation.

Page 338.

236

Première publication : Dépêche de Rouen, 9 janvier 1914.
Recueils : Les Propos d'Alain, t. II; *Propos d'un Normand,* t. V.

Page 340.

237

Première publication : Dépêche de Rouen, 23 janvier 1914.
Recueil : Propos d'un Normand, t. V.

1. Le président de la Ligue des droits de l'homme était alors Francis Dehaut de Pressensé (1853-1914). Son père était un pasteur protestant et un homme politique. Lui-même, d'abord diplomate puis collaborateur du *Temps* pendant vingt ans, prit parti pour Dreyfus, fut député socialiste de 1902 à 1910, et milita activement pour la liberté de conscience.

Page 341.

238

Première publication : Dépêche de Rouen, 28 janvier 1914.
Recueil : Propos sur la religion, « Du fatalisme ».

Page 342.

1. Sur Pressensé, voir le Propos 237 du 23 janvier 1914 (p. 340) et la note 1 de cette page.

Page 343.

239

Première publication : Dépêche de Rouen, 18 février 1914.
Recueil : Propos d'un Normand, t. V.

Page 344.

240

Première publication : Dépêche de Rouen, 12 mars 1914.
Recueil : Éléments d'une doctrine radicale, « Ruse des pouvoirs ».

1. Dû à la collaboration d'Émile Erckmann (1822-1899) et d'Alexandre Chatrian (1826-1890), cet ouvrage a été publié en 1868-1870.

Page 346.

241

Première publication : Dépêche de Rouen, 18 mars 1914.
Recueil : Propos d'un Normand, t. V.

Page 347.

242

Première publication : Dépêche de Rouen, 30 mars 1914.
Recueil : Préliminaires à l'esthétique, « De la prose ».

Page 349.

243

Première publication : Dépêche de Rouen, 26 mai 1914.
Recueils : Jeanne d'Arc ; Propos d'un Normand, t. V.

Page 351.

244

Première publication : Dépêche de Rouen, 1er juin 1914.
Recueils : Le Citoyen contre les pouvoirs, « L'alliance russe »; *Propos d'un Normand,* t. V; *Politique.*

Page 352.

245

Première publication : Dépêche de Rouen, 3 juin 1914.
Recueil : Éléments d'une doctrine radicale, « Les pouvoirs se reconstituent ».

Page 354.

246

Première publication : Dépêche de Rouen, 14 juin 1914.
Recueil : Propos d'un Normand, t. V.

Page 355.

247

Première publication : Dépêche de Rouen, 19 juin 1914.
Recueil : Éléments d'une doctrine radicale, « La tyrannie du nombre ».

Page 357.

248

Première publication : Dépêche de Rouen, 15 juillet 1914.
Recueil : Les Propos d'Alain, t. II.

Page 358.

249

Première publication : Dépêche de Rouen, 18 juillet 1914.
Recueils : Les Cent un Propos d'Alain, cinquième série ; *Propos de littérature.*

1. La pièce de Claudel fut publiée dans *La Nouvelle Revue Française* en décembre 1910, janvier 1911 et février 1911, puis en librairie durant l'année 1911 (nous ignorons si Alain lisait déjà la revue, alors toute jeune). Elle fut créée à Londres en 1913, puis représentée à Paris au théâtre de l'Œuvre en 1914. Vraisemblablement ce *Propos* a été écrit à l'occasion de la représentation parisienne, mais d'après l'édition de librairie.

Page 360.

250

Recueil : Le Citoyen contre les pouvoirs, « Dans l'engrenage ».

Page 361.

1. Par exception, nous datons ce *Propos* du jour où il fut écrit. Destiné à *La Dépêche de Rouen* du 1er août, date où il était déjà dépassé par la marche accélérée des événements, il n'y parut pas ; la première publication semble être celle du recueil de 1924.

251

Première publication : Dépêche de Rouen, 30 juillet 1914.
Recueil : Vingt et un propos d'Alain.

Page 363.

1. De la note précédente on doit conclure que le *Propos* 251 a été, en réalité, écrit avant le *Propos* 250.

252

Première publication : Dépêche de Rouen, 3 août 1914.
Recueils : Vingt et un Propos d'Alain ; Le Citoyen contre les pouvoirs, « Le massacre des meilleurs » ; *Politique.*

Page 364.

1. Il semble que ce *Propos*, dont l'entre-deux-guerres devait confirmer tragiquement la justesse, ait été écrit dès le 31 juillet 1914. La guerre était déjà déclarée lorsqu'il parut.

253

Première publication : Dépêche de Rouen, 27 août 1914.
Recueils : Vingt et un Propos d'Alain; Le Citoyen contre les pouvoirs, « Après le départ ».

Page 365.

1. Ce *Propos* semble avoir été écrit entre le moment où Alain signa son engagement et celui où il partit pour rejoindre Joigny où l'autorité militaire l'avait affecté. Voir notre notice chronologique, p. LVII.

SECONDE PARTIE

1921-1936

1921

Page 369.

254

Première publication : Libres propos, 9 avril 1921.

1. Ce texte est le deuxième de la série des *Libres propos*. Le premier (« Ce qui me détermina à préférer pendant trois ans de guerre l'esclavage militaire à l'esclavage civil... ») a déjà été reproduit dans le recueil de 1956 de la Pléiade (p. 185), sous le titre « L'esclavage militaire » ; il y porte la date du 27 mars 1921, qui paraît être celle de la rédaction, celle de la première publication étant le 9 avril.

Henri Ghéon (1875-1944), l'un des fondateurs de *La Nouvelle Revue Française* et du théâtre du Vieux-Colombier, fit représenter *Le Pauvre sous l'escalier* en 1921.

Page 371.

255

Première publication : Libres propos, 9 avril 1921.
Recueil : Préliminaires à l'esthétique, « La musique comme pensée ».

Page 372.

a. *Libres propos. Fin du Propos :* je le compris.

1. Dans *Préliminaires à l'esthétique,* le *Propos* porte la date du 29 mars 1921, qui est apparemment celle de la rédaction. Il est le troisième de la série des *Libres Propos.* Nous cesserons dorénavant de signaler de tels décalages, pour ne retenir que la date de la première publication.

256

Première publication : Libres propos, 9 avril 1921.

Page 373.

257

Première publication : Libres propos, 16 avril 1921.
Recueil : Le Citoyen contre les pouvoirs, « Comment toutes opinions sont bonnes ».

Page 375.

258

Première publication : Libres propos, 16 avril 1921.
Recueil : Le Citoyen contre les pouvoirs, « L'État ne peut rien contre l'économique ».

Page 376.

259

Première publication : Libres propos, 23 avril 1921.
Recueil : Préliminaires à l'esthétique, « L'imprimé ».

Page 377.

a. *Libres propos. Fin du Propos :* il apprend la prudence.

Cette occasion m'étant offerte de nouveau par les soins de l'amitié, on comprend que je ne l'aie pas refusée, non point en vue de régler les pensées d'autrui, mais plutôt en vue de discipliner les miennes propres.

Or, qui voudra s'essayer et s'éprouver de même, il le peut. Le travail attire le travail. Ce n'est pas sans réflexion que la Couverture de ces *Libres propos* a été livrée aussi aux impri-

meurs. Quel genre d'accueil elle réserve aux faits, aux documents, aux idées, aux jugements, quelle liberté et variété, c'est ce que l'expérience montrera. Je ne me soumettrais pas à un programme, ni à une doctrine; peut-être mes lecteurs penseront-ils que la liberté en acte vaut mieux que toutes les promesses, mais ce sera mieux encore s'ils ont le sentiment que toutes les pensées humaines s'accordent par le dessous, bien avant qu'on en puisse faire un système logique. Par ces vues, et par notre patience à attendre, qui est sans limites, nos feuilles de Couverture peuvent s'étendre, et dépasser l'œuvre qu'elles entourent. En attendant, l'œuvre tiendra, autant que l'obstination humaine a de ressources. Comme, dans un atelier vaste et d'abord presque vide, le sculpteur n'attend pas les autres et travaille d'abord. Non pas pour tracer comme des modèles à ceux qui viendront; car rien n'est modèle. La Foi seule est modèle.

Presque toujours, dans ses corrections, Alain ajoute, et ne retranche pas. Le cas qui se présente ici est contraire. C'est que les Préliminaires à l'esthétique *ont paru en 1939, dix-huit ans après la fondation des* Libres propos : *une telle déclaration de principe, qui s'expliquait en tête du troisième numéro de la revue nouvelle (23 avril 1921), n'avait alors plus de raison d'être.*

« On aurait pu s'attendre à quelque présentation de la petite revue, principes et programme. Sur ce point encore manquement aux usages. La Charte des Libres propos *n'en sera pas moins écrite, mais pour contrarier l'impatience et les passions du lecteur, les articles en seront dispersés dans les premiers numéros, et finalement elle continuera à se chercher dans le « Journal d'Alain » tout entier. Rien ne signale ces articles au-dehors, ils restent pris dans le texte d'un* Propos, *lui-même perdu parmi les autres. » (Jeanne Michel-Alexandre,* Esquisse d'une histoire des Libres propos, *bulletin n° 25 de l'Association des Amis d'Alain, décembre 1967.)*

Le premier de ces textes se trouve dans le recueil de 1956 de la Pléiade (voir plus haut la note correspondant au Propos *254 du 9 avril 1921, p. 369, « J'ai lu* Le Pauvre sous l'escalier ») : *« ... Revenant sans transition dans les régions où la censure était supportée, je ne sus point m'y faire ; et encore aujourd'hui, l'ombre seulement de la censure me jetterait en des pensées de combat, ce qui est esclavage encore. Voilà pourquoi je m'établis, moi et mes propos quotidiens, en cette solitude. » Deuxième texte : la version primitive du présent* Propos. *Troisième texte : le* Propos *261 du 30 avril 1921, « Séverine propose la grève aux armées », qu'on lira ci-après (p. 379).*

260

Première publication : Libres propos, 23 avril 1921.

Recueils : Propos sur le christianisme, « Des métaphores »; *Propos sur la religion,* « Des métaphores ».

Page 379.

a. *Libres propos. Propos sur le christianisme. Fin du Propos:* vieillesse de l'esprit.

1. Dans *Propos sur la religion,* le texte porte la date du 13 avril, qui paraît être celle de la rédaction.

261

Première publication : Libres propos, 30 avril 1921.
Recueil : Convulsions de la force, « La ruse nécessaire ».

2. Séverine (1855-1929), ancienne collaboratrice de Jules Vallès, ardente et généreuse, écrivait alors dans *L'Humanité,* dont elle allait se séparer en 1922.

Page 380.

a. *Libres propos :* guerre et de paix, attend encore la bonne volonté des éditeurs; et il se peut que quelque subtil ressort de l'Art Politique ou de l'Art Militaire agisse aussi par là. Mais vainement, si j'en crois les signes récents; vainement de toute façon, puisqu'ici je reprendrai les mêmes idées

1. Romain Rolland avait publié *Liluli* en 1919.
2. Il semble qu'Alain ait écrit *Mars ou la guerre jugée,* première version, du 14 janvier au 17 avril 1916. Repris en mai-novembre 1919 puis en juillet 1920, l'ouvrage parut en 1921, profondément modifié, chez Gallimard. Il comptait alors 92 chapitres; il en compte 113 dans la réédition de 1936, par addition de quelques *Propos* y devenant chapitres.

Page 381.

262

Première publication : Libres propos, 7 mai 1921.
Recueils : Éléments d'une doctrine radicale, « Jeanne d'Arc »; *Jeanne d'Arc.*

Page 383.

263

Première publication : Libres propos, 14 mai 1921.
Recueil : Propos sur l'éducation.

Page 385.

264

Première publication : Libres propos, 21 mai 1921.
Recueils : Sentiments, passions et signes (1926), « Individus »; *Propos sur l'éducation ; Propos sur des philosophes.*

a. *Libres propos, Sentiments, passions et signes, Propos sur des philosophes :* par la vertu du voisin. Je voudrais bien

b. *Libres propos, Sentiments, passions et signes, Propos sur des philosophes :* contre le désespoir. En n'importe quel corps humain

Page 386.

a. *Libres propos, Sentiments, passions et signes, Propos sur des philosophes :* Spinoza, rude maître d'école, dit que l'homme ne peut rien faire de la perfection d'un cheval; entendez que nul être

265

Première publication : Libres propos, 28 mai 1921.
Recueils : Propos sur la religion, « Hegel et Comte »; *Propos sur des philosophes.*

Page 388.

266

Première publication : Libres propos, 4 juin 1921.
Recueils : Les Cent un Propos d'Alain, cinquième série; *Vigiles de l'esprit,* « La ruse de l'homme ».

Page 390.

267

Première publication : Libres propos, 4 juin 1921.
Recueils : Mars ou la guerre jugée (1936), « L'Intérêt »; *Propos sur des philosophes.*

Page 392.

268

Première publication : Libres propos, 11 juin 1921.
Recueils : Propos sur le christianisme, « Dante et Virgile »; *Propos de littérature ; Propos sur l'esthétique,* « Dante et Virgile ».

1. On célébrait alors le sixième centenaire de la mort de Dante, survenue à Ravenne en 1321.

Page 393.

1. Alain traduit le vers 883 du livre VI de *L'Énéide : « Tu Marcellus eris. Manibus date lilia plenis... »*

Page 394.

269

Première publication : Libres propos, 18 juin 1921.
Recueil : Propos sur l'éducation.

a. *Les premiers mots,* J'entendais dire, *ne figurent ni dans le texte des* Libres propos *ni dans celui de la première édition (1932) des* Propos sur l'éducation.

Page 396.

270

Première publication : Libres propos, 25 juin 1921.
Recueil : Politique.

Page 397.

1. Lucien Herr (1864-1926). Celui-ci était depuis 1888 et resta jusqu'à sa mort bibliothécaire de l'École normale, où Alain, son cadet de quatre ans, entra lui-même comme élève en 1889. Les rapports des deux hommes n'avaient pas toujours été faciles : « Herr et moi nous devions nous comprendre. Mais point du tout. Il y eut entre nous un malentendu terrible; ce fut le choc peut-être de deux combattants sans modération. Nos réciproques invectives étaient des plus blessantes. Je l'accusais de savoir tant de langues, et d'avoir lu tant de livres, et d'écraser l'intelligence par tous les canons de l'érudition. Il me traitait d'ignorant, de paresseux, de frivole, destiné, pensait-il, aux petits théâtres et à la *Vie Parisienne.* Il avait raison de m'avertir; bien longtemps après il m'honora et très franchement, comme il faisait tout. J'ai souvent admiré comme il jugeait bien les hommes et les choses. L'imperturbable courage qu'il montrait contre toutes les puissances est resté un modèle pour moi comme pour tant d'autres. J'ai vu quelquefois ses limites. La partie de l'esprit qui invente était en lui timide et irritée. » (*Histoire de mes pensées,* chapitre « L'École », Bibl. de la Pléiade, *Les Arts et les Dieux,* p. 27.) Voir plus loin à l'index l'article « Herr ».

Page 398.

271

Première publication : Libres propos, 2 juillet 1921.
Recueils : Les Cent un Propos d'Alain, cinquième série; *Propos sur l'éducation.*

Page 400.

272

Première publication : Libres propos, 2 juillet 1921.
Recueil : Le citoyen contre les pouvoirs, « Prolétaire et bourgeois. »

Page 401.

273

Première publication : Libres propos, 9 juillet 1921.
Recueils : Sentiments, passions et signes (1926 et 1935), « Le bègue ».

Page 403.

274

Première publication : Libres propos, 9 juillet 1921.
Recueils : Esquisses de l'homme (1927), « Insomnie »; *Minerve,* « Insomnie ».

Page 405.

275

Première publication : Libres propos, 16 juillet 1921.
Recueils : Le Citoyen contre les pouvoirs, « Le chef tue pour être obéi »; *Convulsions de la force,* « Exécutions ».

Page 407.

276

Première publication : Libres propos, 23 juillet 1921.
Recueil : Éléments d'une doctrine radicale, « Défiance ».

Page 409.

277

Première publication : Libres propos, 30 juillet 1921.
Recueils : Sentiments, passions et signes (1926 et 1935), « Le spectateur ».

Page 411.

278

Première publication : Libres propos, 13 août 1921.
Recueil : Vigiles de l'esprit, « Lire ».

Page 412.

279

Première publication : Libres propos, 20 août 1921.
Recueils : Sentiments, passions et signes (1926 et 1935), « Du sublime ».

Page 414.

280

Première publication : Libres propos, 20 août 1921.
Recueil : Vigiles de l'esprit, « L'éloquence et l'enseignement ».

Page 416.

281

Première publication : Libres propos, 27 août 1921.
Recueils : Propos sur le christianisme, « Encore Pascal »; *Propos de littérature ; Propos sur des philosophes.*

Page 417.

282

Première publication : Libres propos, 3 septembre 1921.

Page 419.

283

Première publication : Libres propos, 3 septembre 1921.
Recueil : Les Cent un Propos d'Alain, cinquième série.

Page 421.

284

Première publication : Libres propos, 3 septembre 1921.
Recueils : Propos sur le christianisme, « L'universel »; *Propos sur la religion,* « L'esprit universel ».

Page 422.

1. Sur le « petit collège de curés » où Alain fit ses premières études, on trouvera quelques indications dans *Portraits de famille* (notamment au chapitre « Papa Paul », éd. cit., p. 19 et S).

Page 423.

a. *Libres Propos, Propos sur le christianisme :* aux arts et aux sciences. D'où il ne faut

285

Première publication : Libres propos, 17 septembre 1921.
Recueil : Propos sur l'éducation.

Page 425.

a. *Libres propos. Fin du Propos :* cher Pédagogue.
Oh le bon bouillon de chez Alcan et de chez Delaplane, que voilà maintenant répandu par terre.
Alcan et Delaplane étaient des éditeurs de livres d'enseignement.

286

Première publication : Libres propos, 24 septembre 1921.
Recueils : Propos sur l'esthétique, « Des mots »; *Préliminaires à l'esthétique,* « Des mots »; *Propos sur des philosophes.*

Page 426.

a. *Libres propos, Propos sur l'esthétique, Propos sur des philosophes :* une leçon de politique. Heureux qui sait
Propos sur des philosophes *reproduit la version primitive, mais le recueil publié dix ans après la mort d'Alain semble avoir été établi à partir des* Libres propos *et non pas d'après le dernier texte revu par l'auteur. Voir ci-dessus le commentaire de la variante de la p. 313.*

Page 427.

287

Première publication : Libres propos, 8 octobre 1921.
Recueil : Les Cent un Propos d'Alain, cinquième série.

a. *Libres propos :* des armes que des outils. Un enfant se sert
b. *Libres propos :* de force; mais encore sait-il
c. *Libres propos :* vous l'enfoncerez, mais en tournant
d. *Libres propos :* la bûche. Ce qui est bon

Page 428.

a. *Libres propos :* d'user votre force, mais c'est de délier
b. *Libres propos :* sans retenue. Il faut tenir
c. *Libres propos :* le guerrier, j'entends celui
d. *Libres propos :* une gaucherie policée. Cette mauvaise humeur
e. *Libres propos :* adorer la fureur. C'est pourquoi

288

Première publication : Libres propos, 22 octobre 1921.
Recueil : Propos sur l'éducation.

Page 430.

289

Première publication : Libres propos, 22 octobre 1921.
Recueil : Vigiles de l'esprit, « Le matérialisme ».

Page 432.

290

Première publication : Libres propos, 22 octobre 1921.
Recueil : Vigiles de l'esprit, « Connaissance du monde ».

Page 433.

291

Première publication : Libres propos, 29 octobre 1921.
Recueil : Propos d'économique.

Page 435.

292

Première publication : Libres propos, 29 octobre 1921.
Recueil : Convulsions de la force, « Pudeur virile ».

Page 436.

293

Première publication : Libres propos, 5 novembre 1921.
Recueil : Propos sur la religion, « Le ciel des dieux ».

a. *Libres propos :* communs et raisonnables.
Mais la folle espérance

Page 437.

a. *Libres propos :* ce n'est pas peu dire.
Où donc l'ordre
b. *Libres propos. Fin du Propos :* physique, raison. Les dieux sont là-haut.

Page 438.

294

Première publication : Libres propos, 12 novembre 1921.
Recueils : Propos sur l'esthétique, « Tombeaux »; *Propos sur le christianisme,* « Prométhée »; *Propos sur la religion,* « Le secret des dieux ».

Page 439.

a. *Libres propos, Propos sur l'esthétique, Propos sur le christianisme :* purifier les miracles, en les ramenant

b. *Libres propos, Propos sur l'esthétique, Propos sur le christianisme :* ce nouvel objet devait être soumis

c. *Libres propos, Propos sur l'esthétique, Propos sur le christianisme :* dans le corps humain. Prométhée

295

Première publication : Libres propos, 12 novembre 1921.

Recueils : Les Cent un Propos d'Alain, cinquième série; *Propos sur l'éducation.*

Page 440.

a. *Libres propos, Cent un Propos. Fin du Propos :* moment de la prose.

D'après cette idée, on devinera dans les enfants des différences d'esprit et des variétés d'aptitudes, suivant qu'ils se plieront sans peine aux règles orthographiques, ou qu'ils y seront rebelles. Sans doute arrivera-t-on à mieux vaincre les résistances, si l'on en comprend les causes. L'habitude d'épeler et l'abus de la lecture à haute voix peuvent nuire à l'orthographe, malgré l'apparence; et l'on inventera utilement des exercices de lecture muette. Ceux qui ont l'esprit lent ânonnent toute leur vie; mais il y a une habitude d'ânonner qui rend l'esprit lent.

« Je vous y prends, me dit le philosophe; vous voilà psychologue. » Nullement psychologue. Si l'idée que j'exprime maintenant a quelque valeur, remarquez que l'observation des enfants ne pouvait m'y conduire; il fallait considérer l'espèce, ainsi que la formation du langage, pour définir seulement le problème orthographique. L'homme a d'abord écrit son geste; les anciennes lettres ressemblaient à des choses ou à des actions. Le cri l'emporta sur le geste, par mille causes bien aisées à comprendre; ainsi l'on en vint à écrire la parole; c'était le triomphe de la politique sur la physique. Lire, c'était crier comme l'auteur. Si le progrès nous conduit au phonographe, comme quelques-uns ont dit, alors que chacun représente les sons par voyelles et consonnes; que chacun écrive comme il voudrait crier. Si au contraire l'homme cultivé lit sans crier ni marmotter, si l'humanité apprend peu à peu à penser sans crier, si l'objet, et non pas le cri, doit finalement régler nos pensées, alors l'orthographe est quelque chose.

Page 442.

296

Première publication : Libres propos, 19 novembre 1921.

Recueils : Le Citoyen contre les pouvoirs, « Civilisations et climats »; *Vigiles de l'esprit,* « Saisons de la grande histoire ».

1. Voir le *Propos* 298 du 10 décembre 1921 (p. 445), sur le même thème.

Page 443.

1. « Rome n'est plus dans Rome, elle est toute où je suis. » Corneille, *Sertorius,* acte III, scène 1.

297

Première publication : Libres propos, 19 novembre 1921.

Page 444.

1. Voir le *Propos* 284 du 3 septembre 1921 (p. 421) et la note 1 de la p. 422.

Page 445.

298

Première publication : Libres propos, 10 décembre 1921.
Recueil : Vigiles de l'esprit, « La grande histoire ».

1. Voir le *Propos* 296 du 19 novembre 1921 (p. 442).

Page 447.

299

Première publication : Libres propos, 24 décembre 1921.
Recueils : Sentiments, passions et signes (1926 et 1935), « La science des signes ».

a. *Libres propos :* à reprendre ni à réparer. Si ridicule
b. *Libres propos :* par le moindre signe. C'est pourquoi

Page 448.

a. *Libres propos :* je ne crois point. Le premier mouvement
b. *Libres propos :* politesse en tout pays. Et l'on pourrait
c. *Fin du* Propos *dans* Libres propos : une sorte de politesse.

300

Première publication : Libres propos, 31 décembre 1921.
Recueils : Les Cent un Propos d'Alain, cinquième série ; *Propos de littérature.*

1. Ce *Propos* a été écrit manifestement à l'occasion du centenaire de la naissance de Flaubert (12 décembre 1821).

1922

Page 451.

301

Première publication : Libres propos, 7 janvier 1922.
Recueils : Propos sur le christianisme, « Noël »; *Propos sur la religion,* « La fête de l'enfant ».

Page 452.

a. *Libres propos, Propos sur le christianisme :* méditations politiques.
La mère nous renvoie à l'enfant; tant d'œuvres ici s'accordent qu'il n'y a point de doute sur l'idée universelle en notre Occident. Que les vieillards
b. *Libres propos, Propos sur le christianisme. Fin du Propos :* méridiennes, déjà passée.

Page 453.

302

Première publication : Libres propos, 7 janvier 1922.
Recueils : Sentiments, passions et signes (1926 et 1935), « Danses ».

a. *Libres propos :* une traîtresse. » Si pourtant il exerçait ses muscles

Page 454.

a. *Libres propos :* danser l'image de l'autre. Et je vois naître

303

Première publication : Libres propos, 14 janvier 1922.
Recueils : Les Cent un Propos d'Alain, cinquième série; *Vigiles de l'esprit,* « Le premier janvier ».

1. Ce *Propos* paraît avoir été écrit le 1er janvier précisément. Ce détail a une signification au-delà de l'anecdote : Alain a toujours été attentif à la condition de la terre dans l'univers, qui commande celle de l'homme sur la terre, et aux fêtes, rites et coutumes par lesquels l'humanité a marqué la conscience qu'elle en prenait. Aussi n'avons-nous pas hésité à laisser figurer dans le présent recueil un grand nombre de *Propos* sur Noël, sur Pâques, etc. : la répétition même des thèmes

suffit déjà à montrer la place qu'ils tenaient dans la pensée d'Alain.

Page 456.

304

Première publication : Libres propos, 21 janvier 1922.
Recueils : Les Cent un Propos d'Alain, cinquième série; *Propos de littérature.*

1. *Propos* écrit pour le troisième centenaire de la naissance de Molière (1622).

Page 457.

305

Première publication : Libres propos, 4 février 1922.
Recueil : Préliminaires à l'esthétique, « Le philtre et l'amour ».

Page 458.

a. *Libres propos :* c'est elle aussi qui aime. Tel est le fil d'or

Page 459.

306

Première publication : Libres propos, 4 février 1922.
Recueils : Propos sur l'esthétique, « Du style »; *Propos de littérature.*

Page 460.

307

Première publication : Libres propos, 11 février 1922.
Recueils : Propos sur l'esthétique, « Le Pape »; *Préliminaires à l'esthétique,* « Le Pape ».

1. Élu pape en 1914, Benoît XV est mort en 1922. Publié le 11 février, ce *Propos* avait été écrit le 29 janvier. Voir plus loin le *Propos* 312 du 4 mars (p. 468) et la note 1 (p. 469).

Page 462.

a. *Libres propos :* sa propre cause. » *[p. 461, l. 38]* Celui qui relira

308

Première publication : Libres propos, 11 février 1922.
Recueil : Préliminaires à l'esthétique, « La grande comédie ».

1. Belge né à Paris en 1886, Fernand Crommelynck avait donné au théâtre de l'Œuvre, en 1920, *Le Cocu magnifique,* comédie en trois actes.

Page 463.

309

Première publication : Libres propos, 11 février 1922.
Recueil : Vigiles de l'esprit, « Les surprises du calcul ».

Page 465.

310

Première publication : Libres propos, 25 février 1922.
Recueil : Propos sur l'éducation.

Page 466.

311

Première publication : Libres propos, 25 février 1922.
Recueil : Minerve, « Premier état de toute connaissance ».

Page 467.

a. *Libres propos :* cela ne doit pas m'étonner. Aussi ne vais-je

Page 468.

a. *Libres propos :* fantastiques opinions. » *[p. 467, l. 40]* L'erreur

312

Première publication : Libres propos, 4 mars 1922.
Recueils : Propos sur l'esthétique, « Cérémonies »; *Propos de littérature.*

Page 469.

1. Voir le *Propos* 307 du 11 février 1922 (p. 460) et la note 1 de cette page. Succédant à Benoît XV, Pie XI avait été élu pape le 6 février 1922; il devait mourir en 1939. Le présent *Propos* semble avoir été écrit le 19 février.

Page 470.

313

Première publication : Libres propos, 4 mars 1922.
Recueils : Propos sur l'esthétique, « Visages »; *Préliminaires à l'esthétique,* « Visages ».

a. *Libres propos, Propos sur l'esthétique :* caché et comme réservé. Le prix d'un sourire

Page 471.

a. *Libres propos, Propos sur l'esthétique :* d'un sentiment profond.

Cela est senti

b. *Libres propos, Propos sur l'esthétique. Fin du Propos :* semble distrait.

Page 472.

314

Première publication : Libres propos, 11 mars 1922.

Recueil : Propos sur la religion, « Puissance des signes ».

Page 473.

a. *Libres propos :* puissions constater. De là il reste

b. *Libres propos :* bien fondés. Et il reste

315

Première publication : Libres propos, 25 mars 1922.

Recueils : Les Cent un Propos d'Alain, cinquième série; *Vigiles de l'esprit,* « Après la mort ».

Page 474.

1. Le récit de Montaigne se trouve dans le Livre II des *Essais,* chap. VI, « De l'exercitation ».

Page 475.

316

Première publication : Libres propos, 1er avril 1922.

Recueil : Propos sur la religion, « Idées théologiques ».

Page 476.

a. *Libres propos. Fin du Propos :* lecture peut-être; car il faut savoir ses lettres. Mais qui pense aux lettres ?

Page 477.

317

Première publication : Libres propos, 1er avril 1922.

Recueils : Minerve, « L'infaillible conscience »; *Propos sur des philosophes.*

Page 478.

a. *Libres propos, Propos sur des philosophes. Fin du Propos :* moi je n'en ignore rien.

Propos sur des Philosophes *ne reproduit pas le texte de* Minerve. *Voir à ce sujet l'annotation du* Propos *219 du 22 juillet 1913 (var. a de la p. 313).*

318

Première publication : Libres propos, 15 avril 1922.
Recueil : Le Citoyen contre les pouvoirs, « Les Berthelot ».

Page 480.

1. Il faut rappeler ici un passage d'*Histoire de mes pensées,* chapitre « Les Propos » : « [...] à la fin de la guerre, le journal *L'Œuvre* me demanda une collaboration quotidienne, celle-là bien payée; mais au premier article je remarquai une coupure qui n'était pas du hasard; ils ne nièrent point, et je m'enfuis en refusant de discuter. Je ne conseille pas d'imiter cette sauvagerie qui refuse le mors. Je note seulement qu'encore aujourd'hui je ferais de même. » (*Les Arts et les Dieux,* Bibl. de la Pléiade, p. 69.)

Selon la bibliographie Dewit — établie souvent, par nécessité, sur des documents de seconde main et non sur les pièces originales —, cet unique *Propos* de *L'Œuvre* aurait paru le 10 janvier 1919 et aurait concerné les Berthelot. Il semble bien que la date soit erronée; aussi ne saurions-nous dire si ce *Propos*-ci (318) est une reproduction du premier, soit textuelle soit aménagée, ou s'il reprend le thème à nouveau.

Le chimiste Marcelin Berthelot (1827-1907) avait mené dans l'enseignement et dans la politique une action républicaine. Ses fils Daniel, Philippe et René se distinguèrent dans la pharmacie physico-chimique, dans la diplomatie et dans la philosophie. Le deuxième, Philippe, attaché à Briand et adversaire de Poincaré, devait exercer, comme secrétaire général des Affaires étrangères de 1924 à 1932, une influence profonde sur la politique extérieure de la France. Le roman de Giraudoux, *Bella,* où sous des noms fictifs est mise en scène l'opposition Berthelot-Poincaré, date seulement de 1926.

319

Première publication : Libres propos, 29 avril 1922.
Recueils : Propos sur l'esthétique, « Pâques »; *Propos sur le christianisme,* « Résurrection »; *Propos sur la religion,* « Résurrection ».

Page 482.

a. *Libres propos, Propos sur l'esthétique, Propos sur le christianisme. Fin du propos :* abstractions de cérémonie.

320

Première publication : Libres propos, 29 avril 1922.
Recueil : Les Cent un Propos d'Alain, cinquième série.

Page 483.

a. *Libres propos.* la difficile garde.
Ce qui est propre
b. *Libres propos :* reviennent en l'esprit, et ce grand ciel

Page 484.

321

Première publication : Libres propos, 27 mai 1922.

Page 485.

322

Première publication : Libres propos, 8 juillet 1922.
Recueil : Vigiles de l'esprit, « Choisir son opinion ».

1. Helléniste sous son nom d'état civil, homme politique sous le nom de Bracke, Desrousseaux (1861-1955) milita dès 1889 dans le parti socialiste dont il devint l'une des têtes. Il fut député de Paris de 1912 à 1924, puis de Lille de 1928 à 1940. Il était fils d'un modeste ouvrier tisserand de Lille (1820-1892), auteur de chansons populaires dont la plus célèbre demeure *Le P'tit Quinquin.*

Page 486.

1. Sur Pressensé, voir le *Propos* 237 du 23 janvier 1914 (p. 340) et la note 1 de cette page.

Page 487.

323

Première publication : Libres propos, 8 juillet 1922.
Recueils : Éléments d'une doctrine radicale, « Les pouvoirs s'étendent »; *Politique.*

Page 489.

324

Première publication : Libres propos, 8 juillet 1922.
Recueil : Propos sur l'éducation.

Page 490.

325

Première publication : Libres propos, 8 juillet 1922.
Recueils : Sentiments, passions et signes (1926 et 1935), « Pudeur ».

a. *Libres propos :* est extérieure et étrangère. Si quelqu'un me fait rire

Page 491.

a. *Libres propos :* c'est une sorte de massage, par surprise
b. *Libres propos :* Et tout homme veut garder ce privilège
c. *Libres propos :* de suspect et même d'ennemi; c'est pourquoi le serment

Page 492.

326

Première publication : Libres propos, 22 juillet 1922.
Recueil : Les Cent un Propos d'Alain, cinquième série.

a. *Libres propos :* cachée et profonde. Le bon sens vous indique que si l'idée est cachée et profonde, vous ne la saisirez que par des travaux

Page 493.

a. *Libres propos :* sur des ruines. Platon
b. *Libres propos :* pensée errante. S'il faut choisir

Page 494.

a. *Libres propos :* d'abord éteindre. *[p. 493, l. 43].* Les Humanités.

327

Première publication : Libres propos, 22 juillet 1922.
Recueil : Propos de littérature.

Page 496.

328

Première publication : Libres propos, 22 juillet 1922.
Recueils : Les Cent un Propos d'Alain, cinquième série; *Vigiles de l'esprit,* « L'âme du fanatisme ».

a. *Libres propos :* l'a bientôt reconnu. Alliés; *Cent un Propos :* grande déception. L'esprit veut accord, et fait désaccord. Alliés.
b. *Libres propos :* ne pardonne point. Songez
c. *Libres propos :* contradicteur; ce n'est

Page 497.

a. *Libres propos :* délié. Je ne vois

329

Première publication : Libres propos, 19 août 1922.

Page 498.

1. Sur les éleveurs de chevaux du Perche, voir le *Propos* 82 du 9 novembre 1908 (p. 107) et la note 1 de cette page.

Page 499.

330

Première publication : Libres propos, 19 août 1922.

Page 501.

331

Première publication : Libres propos, 2 septembre 1922.
Recueils : Propos sur l'esthétique, « Le romanesque »; *Propos de littérature.*

Page 502.

a. *Libres propos, Propos sur l'esthétique :* Nous mimons l'acteur en lisant, et non le spectateur; ou, ce qui revient au même, nous mimons d'après la forme

Page 503.

332

Première publication : Libres propos, 2 septembre 1922.
Recueils : Propos sur le christianisme, « Descartes »; *Propos sur la religion,* « L'odyssée de l'esprit ».

a. *Libres propos, Propos sur le christianisme :* aux bêtes.
Auguste Comte

Page 504.

a. *Libres propos, Propos sur le christianisme :* salut que de l'homme. La tâche

b. *Libres propos, Propos sur le christianisme :* c'est donc l'histoire qui est l'Odyssée

c. *Libres propos, Propos sur le christianisme :* athée au fond. En passant

Page 505.

333

Première publication : Libres propos, 16 septembre 1922.

Page 506.

334

Première publication : Libres propos, 16 septembre 1922.

Page 508.

335

Première publication : Libres propos, 30 septembre 1922.
Recueils : Les Cent un Propos d'Alain, cinquième série; *Propos sur la religion,* « La fatalité moderne ».

Page 510.

a. *Libres propos, Cent un Propos. Fin du Propos :* l'œil en dira.

Page 511.

336

Première publication : Libres propos, 30 septembre 1922.
Recueils : Propos sur le christianisme, « Idolâtrie »; *Propos sur la religion,* « Idolâtrie ».

Page 512.

a. *Libres propos, Propos sur le christianisme :* grande et lourde. Il n'y a pourtant point plus

Page 513.

a. *Libres propos, Propos sur le christianisme :* petit enfant *[p. 512, l. 36]*. Et pourquoi

337

Première publication : Libres propos, 30 septembre 1922.
Recueil : Éléments d'une doctrine radicale, « De l'autorité ».

Page 514.

1. Waldeck-Rousseau (1846-1904) avait été dans les premières années du siècle, comme président du conseil, l'un des

agents les plus efficaces de la défense républicaine et laïque. Sur Combes, voir la note 1 de la page 207 (*Propos* 149).

Page 515.

338

Première publication : Libres propos, 14 octobre 1922.
Recueils : Propos sur l'esthétique, « Dessiner »; *Préliminaires à l'esthétique,* « L'art du dessin ».

Page 517.

339

Première publication : Libres propos, 14 octobre 1922.
Recueil : Préliminaires à l'esthétique, « Jeux de théâtre ».

Page 518.

340

Première publication : Libres propos, 28 octobre 1922.
Recueil : Les Cent un Propos d'Alain, cinquième série.

Page 520.

341

Première publication : Libres propos, 11 novembre 1922.
Recueils : Propos sur le christianisme, « Prophéties »; *Propos sur la religion,* « Prophéties ».

Page 522.

a. *Libres propos, Propos sur le christianisme :* comme une couronne. Les dieux

342

Première publication : Libres propos, 25 novembre 1922.
Recueil : Propos sur l'éducation.

Page 523.

343

Première publication : Libres propos, 25 novembre 1922.
Recueil : Minerve, « Indigestion de preuves ».

Page 525.

a. *Libres propos. Fin du Propos :* ne résout rien.

344

Première publication : Libres propos, 25 novembre 1922.
Recueil : Convulsions de la force, « Le courage, la peur et les braves ».

Page 526.

345

Première publication : Libres propos, 9 décembre 1922.
Recueils : Propos sur l'esthétique, « Faux dieux »; *Propos de littérature.*

Page 527.

1. Né en 1871, Marcel Proust était mort le 18 novembre 1922. Les trois derniers titres de la *Recherche du temps perdu* parurent après sa mort : *La Prisonnière* dès 1923, *Albertine disparue* en 1925, *Le Temps retrouvé* en 1927.

Page 528.

346

Première publication : Libres propos, 9 décembre 1922.
Recueil : Propos sur l'éducation.

Page 529.

347

Première publication : Libres propos, 9 décembre 1922.
Recueils : Sentiments, passions et signes (1926), « Colères »; *Sentiments, passions et signes* (1935), « Colère ».

Page 530.

a. *Libres propos :* changent en raisons. Au contraire

Page 531.

a. *Libres propos :* niveau de l'estomac. *[p. 530, l. 38]* Un colonial

1923

Page 532.

348

Première publication : Libres propos, 6 janvier 1923.
Recueils : Esquisses de l'homme (1927 et 1938), « Lamarck et Darwin ».

Page 533.

a. *Libres propos :* merveilles de l'instinct. Darwin

Page 534.

a. *Libres propos, Esquisses de l'homme* (1927). *Fin du Propos :* aimer ce qu'il veut.

349

Première publication : Libres propos, 20 janvier 1923.
Recueils : Éléments d'une doctrine radicale, « Maîtres et esclaves »; *Convulsions de la force,* « Servitude militaire ».

Page 535.

350

Première publication : Libres propos, 20 janvier 1923.
Recueils : Propos sur le christianisme, « Des apparences »; *Propos sur la religion,* « Des apparences ».

Page 537.

a. *Libres propos, Propos sur le christianisme :* menaçantes apparences. Marc-Aurèle

351

Première publication : Libres propos, 3 février 1923.
Recueils : Éléments d'une doctrine radicale, « La politique du citoyen »; *Politique* (introduction).

Page 538.

a. *Libres propos, Éléments d'une doctrine radicale :* mon goût. Par exemple lorsque le sénateur Ribot, grand prêtre de l'importance, vint offrir un ministère neuf à une Chambre neuve, je connus un bon moment après beaucoup d'autres. Il est vrai

Cette allusion à un incident de la vie parlementaire était évidemment devenue inintelligible aux lecteurs de Politique *(1952). D'où cette suppression, apparemment approuvée par Alain, au moins en son principe, puisque le recueil, publié après sa mort, avait été préparé ou entrepris de son vivant. Les points de suspension qui remplacent la phrase coupée signalent le scrupule de son éditeur posthume : Alain n'en faisait jamais usage, économe comme il était des commodités de typographie et de ponctuation ; il professait que l'expression juste se suffit à elle-même, et que de telles commodités dénoncent les écrivains malhabiles. Il lui arrivait cependant d'employer les lettres majuscules d'une manière intensive, et quelquefois déconcertante.*

Page 539.

352

Première publication : Libres propos, 3 février 1923.
Recueils : Les Cent un Propos d'Alain, cinquième série; *Vigiles de l'esprit,* « Épictète et César »; *Propos sur des philosophes.*

Page 540.

a. *Libres propos, Propos sur des Philosophes :* te nuire. Qui que tu sois
Propos sur des Philosophes, *répétons-le, a été établi à partir des* Libres propos et *non pas en suivant la dernière version revue par l'auteur en son vivant.*

353

Première publication : Libres propos, 3 février 1923.
Recueils : Propos sur l'esthétique, « Idoles »; *Propos sur le christianisme,* « Idoles »; *Les Saisons de l'esprit,* « Idoles ».

b. *Libres propos, Propos sur l'esthétique, Propos sur le christianisme :* signifie sans fin. Les arceaux

Page 541.

a. *Libres propos, Propos sur l'esthétique, Propos sur le christianisme :* plus forts que lui. Cette immobile
b. *Libres propos, Propos sur l'esthétique, Propos sur le christianisme :* d'avance devinées. Alors la pensée

Page 542.

354

Première publication : Libres propos, 17 février 1923.
Recueils : Propos sur l'esthétique, « Signes »; *Propos de littérature.*

Page 544.

355

Première publication : Libres propos, 17 février 1923.
Recueil : Minerve, « Les grands sorciers ».

Page 545.

356

Première publication : Libres propos, 3 mars 1923.
Recueil : Propos sur l'éducation.

Page 547.

357

Première publication : Libres propos, 3 mars 1923.
Recueils : Propos sur l'esthétique, « De la métaphore »; *Préliminaires à l'esthétique,* « De la métaphore ».

a. *Libres propos, Propos sur l'esthétique :* métaphoriquement. Les vrais proverbes

Page 548.

a. *Libres propos, Propos sur l'esthétique :* délivrer l'âme; ainsi la métaphore renaît

Page 549.

358

Première publication : Libres propos, 17 mars 1923.
Recueils : Propos sur l'esthétique, « Profil grec »; *Préliminaires à l'esthétique,* « Profil grec »; *Propos sur des philosophes.*

Page 550.

a. *Libres propos, Propos sur l'esthétique, Propos sur des philosophes :* leçons muettes.
Je le veux bien
b. *Libres propos, Propos sur l'esthétique, Propos sur des philosophes :* maîtresse de mouvement. D'où paraîtra

Page 551.

359

Première publication : Libres propos, 17 mars 1923.
Recueil : Convulsions de la force, « La grande amitié ».

Page 552.

360

Première publication : Libres propos, 17 mars 1923.
Recueils : Propos sur l'esthétique, « Le corps humain »; *Esquisses de l'homme* (1927), « Dieux olympiens »; *Préliminaires à l'esthétique,* « Dieux olympiens ».

Page 553.

a. *Libres propos, Propos sur l'esthétique :* secret des athlètes. Au lieu donc

Page 554.

361

Première publication : Libres propos, 31 mars 1923.
Recueils : Sentiments, passions et signes (1926 et 1935), « Jalousie ».

a. *Libres propos :* dans le fond, l'amoureux

Page 555.

a. *Libres propos :* par ma faute. » Il arrive
b. *Libres propos :* l'être qu'on aime ? La jalousie

362

Première publication : Libres propos, 19 mai 1923.
Recueils : Propos sur la religion, « L'imitation des morts »; *Propos sur des philosophes.*

Page 557.

a. *Libres propos, Propos sur des philosophes :* laissant le cadavre. Et j'en suis encore
b. *Libres propos, Propos sur des philosophes :* croie aux idées. Les vieux

363

Première publication : Libres propos, 16 juin 1923.
Recueils : Sentiments, passions et signes (1926 et 1935), « Le doute ».

Page 559.

364

Première publication : Libres propos, 30 juin 1923.
Recueils : Les Cent un Propos d'Alain, cinquième série; *Propos sur des philosophes.*

a. *Libres propos, Propos sur des philosophes :* et à la suite. Le pédant

Page 560.

1. Les « trognes armées » de Pascal : on sait que, selon les savants déchiffreurs de manuscrits difficiles, il aurait peut-être fallu lire, dans l'original, « troupes armées ».

Page 561.

365

Première publication : Libres propos, 30 juin 1923.
Recueil : Vigiles de l'esprit, « L'inconscient ».

Page 562.

366

Première publication : Libres propos, 14 juillet 1923.
Recueils : Propos sur le christianisme, « Pascal »; *Propos de littérature ; Propos sur des philosophes.*

Page 564.

367

Première publication : Libres propos, 28 juillet 1923.
Recueils : Éléments d'une doctrine radicale, « Paroles pour le 14 Juillet »; *Convulsions de la force,* « Saturnales ».

Page 566.

368

Première publication : Libres propos, 28 juillet 1923.
Recueils : Propos sur le christianisme, « Le temple »; *Propos sur la religion,* « Le temple ».

Page 567.

a. *Libres propos, Propos sur le christianisme. Fin du Propos :* on n'y peut rester.

Page 568.

369

Première publication : Libres propos, 28 juillet 1923.

Page 569.

370

Première publication : Libres propos, 11 août 1923.

Page 571.

371

Première publication : Libres propos, 11 août 1923.

Page 572.

372

Première publication : Libres propos, 11 août 1923.

Page 574.

373

Première publication : Libres propos, 25 août 1923.
Recueil : Convulsions de la force, « La censure parle ».

Page 576.

374

Première publication : Libres propos, 25 août 1923.
Recueils : Les Cent un Propos d'Alain, cinquième série; *Préliminaires à l'esthétique,* « Le métier et l'art ».

1. Sur plusieurs thèmes de ce *Propos,* voir notre introduction, p. XXIV et suiv., et nos documents, p. LXVII. Voir aussi *Portraits de famille,* chapitre « Musique » (éd. cit., p. 107 et suiv.).

Page 577.

375

Première publication : Libres propos, 8 septembre 1923.
Recueil : Convulsions de la force, « D'Annunzio, gloire de l'homme ».

1. Le somptueux, sensuel et tumultueux Gabriele d'Annunzio (1863-1938) avait publié en 1921 *Notturno,* bientôt traduit en France sous le titre *Nocturne.* C'était un récit, un ensemble de souvenirs, une méditation concernant plusieurs mois d'une cécité consécutive à un accident d'avion (un des yeux devait être sauvé).

Page 579.

376

Première publication : Libres propos, 8 septembre 1923.
Recueils : Esquisses de l'homme (1927), « Métaphores »; *Propos de littérature.*

a. *Libres propos :* genres de fantastique. Au contraire

Page 580.

a. *Libres propos :* comme elle pourra. Ici
b. *Libres propos :* mouvement de l'humeur. Ici périt

Page 581.

377

Première publication : Libres propos, 22 septembre 1923.
Recueil : Propos sur des philosophes.

Page 582.

378

Première publication : Libres propos, 6 octobre 1923.
Recueil : Le citoyen contre les pouvoirs, « Valeur de l'or ».

Page 584.

379

Première publication : Libres propos, 20 octobre 1923.
Recueils : Sentiments, passions et signes (1926 et 1935), « Dessin ».

Page 585.

1. Jules Lagneau, certainement.

Page 586.

380

Première publication : Libres propos, 3 novembre 1923.
Recueils : Les Cent un Propos d'Alain, cinquième série; *Propos de littérature.*

a. *Libres propos :* est politique. Stendhal n'est

b. *Libres propos :* citoyen. Il se moque

c. *Libres propos :* infini de pensées. Notre auteur

1. Balzac a comparé *La Chartreuse* au *Prince* dans un long article intitulé « Études sur M. Beyle » qui, en fait, concernait exclusivement *La Chartreuse,* et qu'il publia le 25 septembre 1840 dans la *Revue parisienne.*

Page 587.

a. *Libres propos :* son contenu. Stendhal cite

b. *Libres propos :* bat du tambour.
Stendhal ne fait

Page 588.

381

Première publication : Libres propos, 3 novembre 1923.
Recueils : Sentiments, passions et signes (1926 et 1935), « La Sibylle ».

a. *Libres propos :* entrailles des victimes. Tout cela

Page 590.

382

Première publication : Libres propos, 3 novembre 1923.
Recueil : Vigiles de l'esprit, « La machine à explorer le temps ».

Page 591.

383

Première publication : Libres propos, 17 novembre 1923.
Recueil : Éléments d'une doctrine radicale, « La force ».

Page 593.

384

Première publication : Libres propos, 15 décembre 1923.
Recueil : Éléments d'une doctrine radicale, « Ne point croire ».

Page 595.

385

Première publication : Libres propos, 29 décembre 1923.
Recueils : Propos sur le christianisme, « Des signes »; *Propos sur la religion,* « Mythologie universelle ».

Page 596.

a. *Libres propos, Propos sur le christianisme. Fin du Propos :* plus près des dieux.

1. Valéry, *Charmes,* « Le Cimetière marin » (*Œuvres,* t. I, Bibl. de la Pléiade, p. 147).

Page 597.

386

Première publication : Libres propos, 29 décembre 1923.
Recueils : Sentiments, passions et signes (1926 et 1935), « Contrastes ».

Page 598.

a. *Libres propos :* dans les marchés. César Birotteau
b. *Libres propos :* tromper ses amis. Dans les contes

1924

Page 599.

387

Première publication : Libres propos, 12 janvier 1924.

Page 600.

388

Première publication : Libres propos, 12 janvier 1924.
Recueils : Propos sur le christianisme, « L'esprit chrétien »; *Propos sur la religion,* « L'esprit chrétien ».

Page 602.

a. *Libres propos :* gouverne absolument. Seulement

389

Première publication : Libres propos, 26 janvier 1924.
Recueil : Convulsions de la force, « L'homme au-dessus de lui-même ».

1. Voir le *Propos* 375 du 8 septembre 1923, p. 577, et la note 1 de cette page.
2. Ancien zeppelin allemand, livré à la France en 1919, rebaptisé en souvenir de la bataille d'octobre-novembre 1914, perdu en Méditerranée au cours d'une tempête en décembre 1923.

Page 603.

1. Publié le 26 janvier 1924, ce *Propos* semble avoir été écrit dès le 7 janvier.

Page 604.

390

Première publication : Libres propos, 26 janvier 1924.
Recueil : Mars ou la guerre jugée (1936), « Discours du trône ».

Page 605.

391

Première publication : Libres propos, 26 janvier 1924.
Recueils : Les Cent un Propos d'Alain, cinquième série; *Préliminaires à l'esthétique,* « Ambition de l'artiste ».

Page 607.

a. *Libres propos, Cent un Propos. Fin du Propos :* si je suis ambitieux.

392

Première publication : Libres propos, 9 février 1924.
Recueils : Propos sur le christianisme, « Du peuple juif »; *Propos sur la religion,* « Du peuple juif ».

Page 609.

393

Première publication : Libres propos, 23 février 1924.
Recueil : Convulsions de la force, « L'ambition va à la guerre ».

Page 610.

394

Première publication : Libres propos, 23 février 1924.
Recueils : Esquisses de l'homme (1927), « De la poésie »; *Préliminaires à l'esthétique,* « De la poésie ».

Page 611.

a. *Libres propos, Esquisses de l'homme :* c'est le trait. Cet art

b. *Esquisses de l'homme :* qui ne choisit point. Cette retenue et cette sobriété de la prose, la poésie en conserve quelque chose. Pensez à quelques beaux vers; vous y trouverez l'énonciation stricte, et rien de plus. Mais ce qui fait miracle, c'est que cette expression, si près de la chose, s'accorde avec la loi du nombre, qui lui semble absolument étrangère. C'est ainsi que tous les événements de l'univers, quels qu'ils soient, sont soumis au même temps. Ainsi la poésie garde de la musique ce pouvoir de rassembler; mais le sentiment et la chose sont pris ensemble dans cette loi inflexible. Sur le rythme

Il nous paraît singulier que cette importante addition n'ait pas été conservée dans Préliminaires à l'esthétique. *Nous sommes porté à supposer que ce dernier recueil a pu être constitué à l'aide de la collection des* Libres propos : *la version d'*Esquisses de l'homme *aurait été simplement oubliée à ce moment. Toutefois l'hypothèse ne nous semble pas assez fondée pour nous autoriser à réintroduire ces lignes dans le texte.*

c. *Libres propos, Esquisses de l'homme :* L'existence apparaît. Poésie

Page 612.

395

Première publication : Libres propos, 8 mars 1924.
Recueil : Vigiles de l'esprit, « Deux genres de merveilleux ».

Page 614.

396

Première publication : Libres propos, 8 mars 1924.
Recueils : Les Cent un Propos d'Alain, cinquième série; *Propos de littérature.*

Page 615.

397

Première publication : Libres propos, 22 mars 1924.
Recueils : Esquisses de l'homme (1927), « Contemplation »; *Propos sur la religion,* « Contemplation ».

Page 616.

a. *Libres propos :* pas tout prendre. Marc Aurèle
b. *Libres propos :* liens de nature. S'il est

Page 617.

398

Première publication : Libres propos, 22 mars 1924.
Recueils : Sentiments, passions et signes (1926), « Gœthe »; *Propos de littérature ; Propos sur des philosophes.*

Page 619.

399

Première publication : Libres propos, 22 mars 1924.
Recueil : Propos de littérature.

Page 620.

400

Première publication : Libres propos, 22 mars 1924.
Recueils : Sentiments, passions et signes (1926 et 1935), « Vénus marine ».

Page 622.

401

Première publication : Libres propos, 5 avril 1924.
Recueil : Les Cent un Propos d'Alain, cinquième série.

a. *Libres propos :* jamais d'autre. Aussi Prométhée

Page 623.

a. *Libres propos :* mais à servir. » Il y eut

Page 624.

402

Première publication : Libres propos, 5 avril 1924.
Recueils : Sentiments, passions et signes (1926 et 1935), « Les surprises des passions ».

Page 625.

a. *Libres propos :* mauvaise humeur.
Bref, l'homme

403

Première publication : Libres propos, 15 mai 1924.
Recueils : Les Cent un Propos d'Alain, cinquième série; *Vigiles de l'esprit,* « Noël et Pâques ».

Page 627.

a. *Libres propos :* être ignorée. Une telle faute

404

Première publication : Libres propos, 15 mai 1924.
Recueils : Les Cent un Propos d'Alain, cinquième série; *Propos de littérature.*

Page 629.

405

Première publication : Libres propos, 15 juin 1924.
Recueil : Éléments d'une doctrine radicale, « Savoir et vouloir ».

1. Les élections législatives du 11 mai 1924 avaient donné la majorité absolue à la gauche et à l'extrême gauche; en juin Édouard Herriot avait été nommé président du conseil.
Dans les *Libres propos,* dès le 15 mai, Michel Alexandre

avait célébré avec enthousiasme la victoire du Bloc des Gauches et les significations qu'elle prenait aux yeux des amis politiques d'Alain. Mais celui-ci ne tarda guère à mettre ses amis en garde, selon sa constante doctrine contre l'enivrement, l'entraînement, l'asservissement du pouvoir.

Voici le texte de Michel Alexandre, écrit dans la fièvre et la joie, au lendemain même du scrutin, pour être inséré en dernière minute dans le numéro des *Libres propos* déjà prêt pour le tirage : « Onze Mai, fête de Jeanne d'Arc vraiment fêtée cette fois par ce peuple, son seul ami. Acte silencieux, si bref, si complet, si parfait; encore incroyable pour nous, tant le corps hésite à suivre l'esprit dans cette vertigineuse délivrance. Et pourtant à travers les rues, que de visages déjà détendus, déridés et riant au soleil de printemps... Oui, c'est bien l'évasion; dix ans après la grande chute, dix ans après Jaurès abattu sur la terre, et ces plaines de cadavres au loin autour de lui. Évasion, réveil; après dix ans de pesante servitude et de sottise couronnée; et, d'un seul coup, tous les faiseurs d'ombre, moines, généraux, académiciens, rentrant enfin sous les pavés, non sans grimaces et gestes menaçants (ainsi cette brusque rechute du franc, comme pour semer l'inquiétude). Nous qui jusqu'au dernier jour doutions et redoutions, humilions-nous, hommes de peu de foi. Piétinés nos lieux-communs sur « l'atonie des masses ». Plus de 80 % de votants; listes concurrentes, étiquettes menteuses, appels à la violence, tous les pièges magistralement éventés; et surtout, par-dessus les hommes de gauche, trop timides sur l'essentiel, cette puissante pesée vers l'extrême-gauche socialiste, c'est-à-dire vers les seuls qui publiquement, mais sans violence, ont flétri la Ruhr et réclamé la Réconciliation... »

Page 630.

406

Première publication : Libres propos, 15 juin 1924.
Recueil : Politique.

Page 632.

407

Première publication : Libres propos, 15 juin 1924.
Recueils : Les Cent un Propos d'Alain, cinquième série; *Propos de littérature.*

Page 633.

a. *Libres propos :* en elle-même idée. Il n'y a

Page 634.

a. *Libres propos. Fin du Propos :* matière seconde.

408

Première publication : Libres propos, 15 juillet 1924.
Recueils : Sentiments, passions et signes (1926 et 1935), « Le ventre ».

Page 636.

409

Première publication : Libres propos, 15 juillet 1924.

Page 637.

410

Première publication : Libres propos, 15 août 1924.
Recueil : Propos sur l'éducation.

Page 639.

411

Première publication : Libres propos, 15 août 1924.
Recueil : Convulsions de la force, « Passions qui vont en guerre ».

1. Le marquis Henri de Sévigné, né en 1624, avait épousé en 1644 celle qui devait devenir la fameuse épistolière; leur union fut malheureuse. Il fut tué en duel par le chevalier d'Albret en 1651.

Page 640.

412

Première publication : Libres propos, 15 août 1924.
Recueil : Convulsions de la force, « La victoire du droit ».

Page 642.

413

Première publication : Libres propos, 15 août 1924.
Recueil : Propos sur l'éducation.

Page 643.

a. *Libres propos. Fin du Propos :* croit savoir, chose trop rare. Ce que je connais de mieux marche encore sur le creux; je devine en leur regard le parent pauvre qu'ils ne montrent

point, enfin des sottises arquées vaille que vaille, et en quelque sorte des voûtes naturelles qu'ils laissent prudemment comme elles sont. Misanthropie est jugement sur soi.

Page 644.

414

Première publication : Libres propos, 15 septembre 1924.
Recueil : Convulsions de la force, « L'homme dans la guerre ».

Page 646.

415

Première publication : Libres propos, 15 septembre 1924.
Recueil : Éléments d'une doctrine radicale, « Le radicalisme s'organise ».

Page 647.

416

Première publication : Libres propos, 15 septembre 1924.
Recueils : Les Cent un Propos d'Alain, cinquième série; *Vigiles de l'esprit,* « Saint Christophe »; *Propos sur des philosophes.*

Page 649.

417

Première publication : Libres propos, 15 octobre 1924.
Recueils : Esquisses de l'homme (1927), « Le temps »; *Propos de littérature.*

Page 650.

a. *Libres propos :* le temps n'est point mouvement. Le temps

Page 651.

a. *Libres propos :* le présent et l'avenir *[p. 650, l. 41].* Cette ville

418

Première publication : Libres propos, 15 octobre 1924.
Recueil : Minerve, « Un genre de paix ».

Page 653.

419

Première publication : Libres propos, 15 octobre 1924.

Page 654.

420

Première publication : Libres propos, 15 octobre 1924.
Recueil : Propos sur l'éducation.

Page 656.

421

Première publication : Libres propos, 15 octobre 1924.

1. Alain a repris et développé ces souvenirs et ces confidences dans les chapitres « Politique » et « Les Propos » d'*Histoire de mes pensées.* Voir nos documents, p. LXIII et suiv.

Sur ce *Propos* se termine la contribution d'Alain au numéro du 15 octobre 1924 des *Libres propos,* ce numéro étant lui-même le dernier de la première série d'une publication dès lors suspendue. « Essentiellement hérétiques », précise une note de Jeanne et Michel Alexandre (faisant allusion aux élections de 1924) « ces cahiers peuvent bien s'interrompre, maintenant que le sens commun ne fait plus scandale, et que la Tyrannie d'opinion, née de la guerre et grosse de guerre, semble être, pour un temps, brisée. »

Jusqu'à la réapparition des *Libres propos* en 1927, la rédaction des *Propos* s'espace et s'amenuise : ils paraissent à raison de trois par mois, dans *L'Émancipation* (de Nîmes). Jusqu'à l'époque de cette reprise, nous limiterons notre choix à un petit nombre de textes, tirés de recueils ultérieurs.

Page 658.

422

Première publication : L'Émancipation, décembre 1924.
Recueil : Préliminaires à l'esthétique, « L'orateur ».

Page 659.

423

Première publication : L'Émancipation, décembre 1924.
Recueils : Propos sur l'éducation ; Propos sur des philosophes.

1925

Page 662.

424

Première publication : L'Émancipation, janvier 1925.
Recueil : Propos d'économique.

Page 664.

425

Première publication : L'Émancipation, mars 1925.
Recueil : Préliminaires à l'esthétique, « L'ornement et la matière ».

Page 666.

426

Première publication : L'Émancipation, juin 1925.
Recueil : Convulsions de la force, « Le droit et la force ».

Page 668.

427

Première publication : L'Émancipation, octobre 1925.
Recueil : Propos de littérature.

Page 669.

428

Première publication : L'Émancipation, décembre 1925.
Recueils : Esquisses de l'homme (1927), « Préjugé, substance de l'homme »; *Propos sur des philosophes.*

1926

Page 672.

429

Première publication : L'Émancipation, mai 1926.
Recueils : Esquisses de l'homme (1927), « Religions naturelles »; *Propos sur la religion,* « Religions naturelles ».

Page 674.

430

Première publication : L'Émancipation, août 1926.
Recueils : Esquisses de l'homme (1927), « Œuvres »; *Préliminaires à l'esthétique,* « Œuvres ».

Page 676.

431

Première publication : L'Émancipation, septembre 1926.
Recueil : Vigiles de l'esprit, « Crédules et incrédules ».

Page 678.

432

Première publication : L'Émancipation, décembre 1926.
Recueil : Préliminaires à l'esthétique, « Réveillon ».

1927

Page 680.

433

Première publication : Libres propos, 20 mars 1927.
Recueil : Propos d'économique.

1. Les *Libres Propos* reparurent, mensuellement, à partir du 20 mars 1927, et réunirent des *Propos* inédits à des textes reproduits d'après d'autres publications. De cette nouvelle série le premier *Propos* a été repris dans le premier recueil de *Propos* publié dans la Bibliothèque de la Pléiade, sous le titre « Descartes et Spinoza » (p. 697-698). Celui-ci est le deuxième.

Page 682.

434

Première publication : Libres propos, 20 avril 1927.

Page 683.

435

Première publication : Libres propos, 20 mai 1927.
Recueil : Convulsions de la force, « Prolétaires et militaires ».

a. *Le texte de* Convulsions de la force *est :* Le progrès cahincaha. *Nous rétablissons le mot* va, *qui figure dans la version des* Libres propos, *laquelle nous semble meilleure. Comme il n'existe aucune autre différence entre les deux versions, nous supposons que l'omission du verbe dans la seconde résulte d'une simple faute typographique et non d'une correction délibérée.*

Page 685.

436

Première publication : La Lumière, 28 mai 1927.
Recueil : Convulsions de la force, « Valeur ».

Page 686.

1. Le 8 mai, Nungesser et Coli, partant de France, avaient tenté la traversée aérienne de l'Atlantique d'est en ouest. Une fausse nouvelle annonçant leur succès souleva en France un enthousiasme délirant; en fait, ils étaient perdus corps et biens. Quelques jours plus tard, les 20-21 mai, Charles Lindbergh, volant seul, réussit la même traversée en sens inverse, avec l'aide que lui apportait l'orientation ouest-est.

Page 687.

437

Première publication : Nouvelle Revue Française, 1er juillet 1927.
Recueil : Propos de littérature.

Page 689.

438

Première publication : La Lumière, 9 juillet 1927.
Recueil : Propos de politique.

Page 690.

439

Première publication : Libres propos, 20 juillet 1927.
Recueil : Propos sur la religion, « L'esprit laïque ».

Page 692.

440

Première publication : La Lumière, 6 août 1927.
Recueil : Minerve, « Police et morale ».

Page 694.

a. *Libres propos :* autres accessoires. Ce qui

441

Première publication : La Lumière, 13 août 1927.
Recueil : Minerve, « Idées et choses ».

Page 696.

442

Première publication : Libres propos, 20 août 1927.

Page 698.

443

Première publication : Libres propos, 20 août 1927.
Recueil : Sentiments, passions et signes, « L'esprit du couple ».

1. C'est précisément en 1927 que, sur le même thème, Alain publia aux éditions de l'Artisan du Livre *Les Sentiments familiaux,* plaquette à tirage limité. (Le texte en fut ensuite incorporé au volume *Idées,* sous le titre « Essai d'une sociologie de la famille ».)

Page 700.

a. *Libres propos. Fin du propos :* l'ennemi extérieur.

444

Première publication : Nouvelle Revue Française, 1er septembre 1927.
Recueil : Propos de littérature.

Page 702.

445

Première publication : La Lumière, 3 septembre 1927.
Recueil : Vigiles de l'esprit, « Libre pensée ».

Page 704.

446

Première publication : La Lumière, 10 septembre 1927.
Recueil : Convulsions de la force, « L'astrologue de Tibère ».

Page 706.

447

Première publication : Libres propos, 20 septembre 1927.
Recueils : Propos sur l'éducation ; Propos sur des philosophes.

Page 707.

a. *Libres propos, Propos sur des philosophes :* allant toujours devant. J'arriverais

b. *Propos sur l'éducation :* dépend de biologie. D'où je passerais

Nous savons qu'Alain, presque toujours, lorsqu'il corrige, ajoute mais ne retranche pas. On peut donc supposer que les mots supprimés dans Propos sur l'éducation *sont le fait d'une erreur typographique : elle s'expliquerait par la répétition du mot « comme », une inattention de l'opérateur sautant du premier au second ; ce type de faute est commun en typographie et en dactylographie. Mais nous n'osons pas trancher dans le sens de cette hypothèse vraisemblable.*

Page 708.

448

Première publication : La Lumière, 24 septembre 1927.
Recueil : Propos sur l'éducation.

Page 710.

449

Première publication : La Psychologie et la Vie, septembre 1927.
Recueil : Minerve, « L'art de persuader ».

Page 712.

450

Première publication : Libres propos, 20 octobre 1927.

Page 713.

1. Julien Benda (1867-1956) venait de publier *La Trahison des clercs* en 1927.

Page 714.

451

Première publication : Libres propos, 20 novembre 1927.
Recueil : Propos sur l'éducation.

Page 715.

452

Première publication : Libres propos, 20 novembre 1927.
Recueil : Propos sur l'éducation.

Page 717.

453

Première publication : Libres propos, 20 novembre 1927.

Page 719.

454

Première publication : La Lumière, 3 décembre 1927.
Recueil : Convulsions de la force, « À la turque ».

Page 721.

455

Première publication : Libres propos, 20 décembre 1927.
Recueil : Propos sur l'éducation.

Page 723.

456

Première publication : Libres propos, 20 décembre 1927.
Recueil : Politique.

Page 725.

457

Première publication : Libres propos, 20 décembre 1927.
Recueil : Minerve, « La fureur de penser ».

Page 727.

458

Première publication : La Lumière, 31 décembre 1927.
Recueil : Minerve, « La vraie attention ».

1928

Page 729.

459

Première publication : Libres propos, 20 janvier 1928.
Recueil : Sentiments, passions et signes, « L'homme-Dieu ».

Page 731.

460

Première publication : Libres propos, 20 janvier 1928.
Recueils : Propos sur l'éducation ; Propos sur des philosophes.

Page 733.

1. *Exegi monumentum aere perennius,* « J'ai achevé un monument plus durable que l'airain ». Ce vers est le début de l'*Ode* xxx d'Horace, dernière du livre III et dernier, court poème célébrant l'ouvrage lui-même. Alain cite rarement Horace; mais il aimait le grain dur et serré de sa poésie. Il avait songé un moment à inscrire des épigraphes d'Horace en tête de deux chapitres des *Idées et les Âges* (voir l'introduction de l'édition du Club du meilleur livre, 1961).

a. *Libres propos, Propos sur des philosophes :* l'objet de nos pensées. Cette société

461

Première publication : La Lumière, 21 janvier 1928.
Recueil : Minerve, « Découvrir l'être de chacun ».

Page 734.

a. *La Lumière :* jamais assez lui-même. *[p. 733, l. 21]* Et, comme c'est

Page 735.

462

Première publication : La Psychologie et la Vie, janvier 1928.
Recueil : Minerve, « Ne pas choisir ».

Page 737.

463

Première publication : La Lumière, 18 février 1928.
Recueil : Minerve, « Penser offense ».

Page 738.

464

Première publication : Nouvelle Revue Française, 1er mars 1928.
Recueil : Minerve, « La prière ».

Page 740.

465

Première publication : La Lumière, 3 mars 1928.
Recueils : Minerve, « Deux religions »; *Propos sur des philosophes.*

Page 742.

466

Première publication : Libres propos, 20 mars 1928.
Recueil : Les Saisons de l'esprit, « Portraits ».

Page 744.

467

Première publication : La Psychologie et la Vie, mars 1928.
Recueil : Propos sur l'éducation.

a. *La Psychologie et la Vie :* ses propres enfants. J'en ai vu l'exemple en un bon violoniste, qui se donna de la colère et du souci, bien inutilement, jusqu'au jour où il prit le parti de confier son fils à un maître indifférent et payé. J'ai remarqué aussi qu'une grand-mère fort instruite n'arriva jamais

Page 746.

468

Première publication : La Lumière, 7 avril 1928.
Recueil : Convulsions de la force, « Matériel humain ».

Page 748.

469

Première publication : Libres propos, 20 avril 1928.
Recueil : Convulsions de la force, « Le châtiment ».

Page 749.

470

Première publication : Libres propos, 20 avril 1928.
Recueil : Sentiments, passions et signes, « Le théâtre ».

Page 751.

471

Première publication : Nouvelle Revue Française, 1er mai 1928.

Page 753.

472

Première publication : La Lumière, 26 mai 1928.
Recueils : Propos de politique ; Politique.

Page 755.

473

Première publication : Libres propos, 20 juin 1928.
Recueil : Propos de politique.

Page 756.

474

Première publication : La Lumière, 23 juin 1928.

Page 758.

475

Première publication : Nouvelle Revue Française, 1er août 1928.
Recueil : Propos de littérature.

1. Paul Valéry, *La Jeune Parque,* v. 214 (*Œuvres,* Bibl. de la Pléiade, t. I, p. 102). Le commentaire d'Alain au poème de Valéry ne devait paraître qu'en 1936.

Page 760.

476

Première publication : Libres propos, 20 septembre 1928.
Recueil : Les Saisons de l'esprit, « La messe bretonne ».

Page 762.

477

Première publication : La Lumière, 13 octobre 1928.
Recueil : Politique.

Page 763.

478

Première publication : La Psychologie et la Vie, novembre 1928.
Recueil : Sentiments, passions et signes, « Pensée masculine et pensée féminine ».

Page 765.

a. *La Psychologie et la Vie :* volonté intrépide *[p. 764, l. 39].* Au reste

Page 766.

479

Première publication : Libres propos, 20 décembre 1928.
Recueil : Propos de littérature.

Page 767.

480

Première publication : Libres propos, 20 décembre 1928.
Recueil : Esquisses de l'homme, « Petits maux ».

Page 769.

a. *Libres propos :* cuisante jalousie *[p. 768, l. 37]*. Et même chacun sait bien que le mépris

1929

Page 770.

481

Première publication : La Lumière, 12 janvier 1929.

Page 772.

482

Première publication : Libres propos, 20 février 1929.
Recueil : Préliminaires à l'esthétique, « Le cheval ailé ».

Page 773.

483

Première publication : La Lumière, 23 février 1929.

Page 775.

484

Première publication : La Lumière, 2 mars 1929.

Page 777.

485

Première publication : Libres propos, 20 mars 1929.
Recueil : Propos de littérature.

Page 779.

486

Première publication : La Lumière, 23 mars 1929.
Recueil : Échec de la force, « Police n'est pas guerre ».

Page 781.

487

Première publication : La Psychologie et la Vie, mars 1929.
Recueil : Esquisses de l'homme, « L'humeur dans nos pensées ».

a. *La Psychologie et la Vie :* damnation volontaire. Tel a

Page 782.

a. *La Psychologie et la Vie :* surmonter l'humeur. L'homme

Page 783.

488

Première publication : La Lumière, 25 mai 1929.
Recueil : Propos de politique.

Page 784.

489

Première publication : La Lumière, 15 juin 1929.

Page 786.

490

Première publication : Libres propos, 20 juin 1929.
Recueils : Vigiles de l'esprit, « Philosophie de l'histoire »; *Propos sur des philosophes.*

Page 788.

491

Première publication : Libres propos, 20 juin 1929.
Recueil : Sentiments, passions et signes, « Charité ».

Page 790.

492

Première publication : La Lumière, 29 juin 1929.
Recueil : Propos sur des philosophes.

Page 791.

493

Première publication : Nouvelle Revue Française, 1er août 1929.
Recueil : Propos de littérature.

Page 793.

494

Première publication : Libres propos, 20 août 1929.
Recueil : Sentiments, passions et signes, « Les yeux fermés ».

Page 795.

495

Première publication : La Lumière, 24 août 1929.
Recueil : Esquisses de l'homme, « L'école ».

Page 797.

a. *La Lumière. Fin du Propos :* enlèvent l'amertume.

496

Première publication : Nouvelle Revue Française, 1er octobre 1929.

1. Due à Auguste Monod, la traduction de *La Carrière de Beauchamp* de George Meredith (1828-1909) avait paru aux éditions Gallimard en 1928, l'original datant de 1875.

Page 799.

497

Première publication : Libres propos, 20 octobre 1929.
Recueil : Minerve, « La générosité ».

Page 801.

498

Première publication : Libres propos, 20 novembre 1929.
Recueils : Sentiments, passions et signes, « De l'amour et de l'ambition »; *Propos sur des philosophes.*

a. *Libres propos, Propos sur des philosophes :* tragiques aventures. L'amour, fils, comme il dit, de pauvreté et de richesse, se trouve

1930

Page 804.

499

Première publication : La Lumière, 4 janvier 1930.

Page 805.

1. La grande crise économique des années 1929 et suivantes commença le 24 octobre 1929 par un krach sans précédent à la Bourse de New York.

Page 806.

500

Première publication : L'École libératrice, 4 janvier 1930.
Recueil : Propos sur l'éducation.

Page 808.

501

Première publication : La Lumière, 11 janvier 1930.
Recueil : Propos de politique.

Page 810.

502

Première publication : La Lumière, 22 février 1930.
Recueil : Esquisses de l'homme, « Psychologues ».

a. *La Lumière :* J'étais amené ces jours à penser de nouveau aux Soviets

La suppression de quelques mots s'explique par le fait qu'il n'y a pas dans le recueil Esquisses de l'homme *d'autres* Propos *sur la Russie soviétique* (*le* Propos *501 du 11 janvier 1930 qu'on vient de lire n'ayant été repris que dans* Propos de politique).

Page 811.

a. *La Lumière. Fin du Propos :* n'en croyez que lui-même.

Page 812.

503

Première publication : La Lumière, 8 mars 1930.
Recueil : Les Saisons de l'esprit, « Carnaval ».

Page 814.

504

Première publication : La Psychologie et la Vie, mars 1930.
Recueil : Minerve, « La chance ».

Page 816.

505

Première publication : La Lumière, 10 mai 1930.
Recueil : Échec de la force, « Le fort et le faible des pouvoirs ».

Page 818.

506

Première publication : La Lumière, 17 mai 1930.
Recueils : Propos de politique ; Politique.

Page 819.

507

Première publication : L'École libératrice, 24 mai 1930.
Recueils : Propos sur l'éducation ; Propos sur des philosophes.

Page 822.

508

Première publication : Libres propos, mai 1930.
Recueil : Minerve, « La critique ».

Page 824.

509

Première publication : La Lumière, 14 juin 1930.
Recueils : Propos de politique ; Politique.

1. Mussolini.

Page 826.

510

Première publication : La Lumière, 21 juin 1930.
Recueil : Propos de politique.

Page 827.

511

Première publication : La Lumière, 5 juillet 1930.
Recueil : Propos sur la religion, « Le nouveau dieu ».

1. C'est évidemment à l'esprit du fascisme que, sans le nommer, fait allusion ce *Propos.*

Page 829.

512

Première publication : Nouvelle Revue Française, 1er août 1930.
Recueil : Propos d'économique.

Page 831.

513

Première publication : Nouvelle Revue Française, 1er septembre 1930.
Recueil : Propos de littérature.

Page 833.

514

Première publication : La Lumière, 4 octobre 1930.
Recueil : Échec de la force, « Le jeu de la force ».

Page 835.

515

Première publication : La Lumière, 1er novembre 1930.

Page 837.

516

Première publication : La Lumière, 22 novembre 1930.
Recueil : Minerve, « Pièges de la morale ».

a. *La Lumière :* chercher des raisons d'être mécontent quand on se sent tourner à l'aigre, à chercher des raisons d'être content.

Cette version résulte manifestement d'une faute typographique provoquée par la répétition de certains mots.

Page 839.

517

Première publication : Libres propos, novembre 1930.
Recueil : Échec de la force, « L'esprit de parti ».

Page 840.

518

Première publication : La Lumière, 6 décembre 1930.
Recueil : Propos sur la religion, « Les castes ».

Page 841.

a. *La Lumière :* barge de blé qui penchait. « Tu n'as pas aimé ton père; tu l'as jugé », tel était le texte biblique, accompagné de coups de fourche. Ce genre

Page 842.

519

Première publication : La Lumière, 20 décembre 1930.
Recueil : Échec de la force, « La vertu de courage ».

1931

Page 845.

520

Première publication : Nouvelle Revue Française, 1er janvier 1931.
Recueils : Vigiles de l'esprit, « Les abstractions »; *Propos sur des philosophes.*

Page 847.

521

Première publication : La Lumière, 24 janvier 1931.
Recueil : Mars ou la guerre jugée (1936), « Le Chef ».

Page 849.

522

Première publication : Libres propos, janvier 1931.
Recueil : Sentiments, passions et signes, « Profondeurs vides ».

Page 850.

a. *Libres propos :* complaisance à eux-mêmes.
L'autre parti

Page 851.

523

Première publication : La Lumière, 7 mars 1931.
Recueil : Échec de la force, « Le penseur à l'académie ».

1. C'est le 22 janvier que Valéry reçut Pétain à l'Académie française et prononça à cette occasion le discours auquel Alain fait allusion ici.

Page 853.

524

Première publication : Libres propos, avril 1931.
Recueil : Propos de politique.

Page 855.

525

Première publication : La Lumière, 6 juin 1931.
Recueil : Propos sur l'éducation.

1. Ce *Propos* figurait dans la première édition des *Propos sur l'éducation ;* il y était le quatre-vingt-sixième et avant-dernier. Il a disparu de l'édition actuelle, ainsi réduite à 86 textes au lieu de 87 (peut-être pour une raison technique, comme nécessité ou opportunité de mise en page).

Page 857.

526

Première publication : Nouvelle Revue Française, 1er juillet 1931.
Recueil : Propos de politique.

Page 859.

527

Première publication : L'École libératrice, 18 juillet 1931.

Page 861.

528

Première publication : La Lumière, 8 août 1931.
Recueil : Propos sur l'éducation.

Page 863.

529

Première publication : Libres propos, août 1931.
Recueil : Propos d'économique.

Page 865.

530

Première publication : La Lumière, 29 août 1931.
Recueil : Minerve, « L'attention intempérante ».

Page 867.

531

Première publication : Libres propos, septembre 1931.
Recueil : Propos sur l'éducation.

Page 869.

532

Première publication : La Lumière, 10 octobre 1931.
Recueil : Propos de politique.

Page 871.

533

Première publication : Libres propos, octobre 1931.
Recueil : Propos sur l'éducation.

Page 872.

1. Le livre de Pierre Hamp, *Mes métiers,* avait paru en 1929.

Page 873.

534

Première publication : La Lumière, 7 novembre 1931.
Recueil : Minerve, « La morale contre les faits ».

Page 875.

535

Première publication : Libres propos, novembre 1931.
Recueil : Propos d'économique.

Page 877.

536

Première publication : La Lumière, 21 novembre 1931.
Recueil : Propos de politique.

Page 879.

537

Première publication : La Psychologie et la Vie, novembre 1931.
Recueil : Minerve, « L'autorité de l'irrévocable ».

Page 880.

a. *La Psychologie et la Vie :* d'une chance à l'autre.
Or l'autorité

Page 881.

538

Première publication : Libres propos, décembre 1931.
Recueil : Vigiles de l'esprit, « L'amitié selon l'esprit ».

1. Sur Lucien Herr, voir le *Propos* 270 (p. 396) et la note 1 de la p. 397.

Page 882.

a. *Vigiles de l'esprit :* Je faisais grande opinion à ses jugements, et fort peu à ses opinions.
Cette version est visiblement erronée, la faute s'expliquant par une sorte de contagion du mot « opinions » qui figure à la ligne suivante.

1932

Page 884.

539

Première publication : La Lumière, 23 janvier 1932.
Recueil : Propos de politique.

Page 886.

540

Première publication : Libres propos, janvier 1932.
Recueils : Les Saisons de l'esprit, « L'histoire du monde »; *Propos sur des philosophes.*

Page 887.

a. *Libres propos, Propos sur des philosophes :* mêlées de terre.
Ainsi, dans

Page 888.

a. *Libres propos, Propos sur des philosophes :* tout sauver par ce refus.
Qu'arrive-t-il ? C'est que le prolétaire

Dans l'addition de Vigiles de l'esprit, *on remarquera la date de 1937, qui est celle de la révision et non de la première rédaction. Le recueil allait paraître effectivement en 1937. Mais l'avant-propos est daté du 16 octobre 1935 ; on doit donc supposer que les additions datent elles-mêmes de la correction des épreuves, et non de la préparation du recueil.*

Page 889.

541

Première publication : Nouvelle Revue Française, 1er février 1932.
Recueils : Propos d'économique ; Propos sur des philosophes.

a. *Nouvelle Revue Française, Propos sur des philosophes :* développe le respect. D'après cela on peut dire que le tissage mécanique a déchiré les respects. Ces exemples

Page 891.

542

Première publication : Libres propos, février 1932.
Recueils : Vigiles de l'esprit, « L'éternel Aristote »; *Propos sur des philosophes.*

Page 893.

543

Première publication : L'Étudiant socialiste, février 1932.
Recueils : Propos de politique ; Politique.

Page 895.

544

Première publication : La Lumière, 5 mars 1932.

1. Ferdinand Buisson venait de mourir le 16 février. Né en 1841, il avait été l'un des fondateurs de l'enseignement primaire laïque. Ce spécialiste de l'instruction publique contribua à la création de la Ligue des droits de l'homme. Député radical de 1902 à 1924, il avait reçu en 1927 le prix Nobel de la paix.

Page 897.

545

Première publication : La Lumière, 19 mars 1932.

1. Briand était mort le 7 mars; on lui fit le 12 des funérailles nationales. Ce *Propos*-ci, paru le 19 dans *La Lumière,* fut repris à la fin du mois dans le numéro des *Libres propos* daté de mars 1932. Le même numéro contenait — mais dans sa

seconde partie, composée en petits caractères et rédigée librement par des collaborateurs bénévoles — un article fort véhément de Simone Weil contre Briand. Dans le numéro suivant (avril), la « chronologie politique » de la même seconde partie rendait compte des obsèques en quelques mots mordants : « Eau bénite de l'archevêque de Paris; discours de Tardieu; défilé militaire; manifestation pacifiste. »

Page 899.

546

Première publication : Libres propos, mars 1932.
Recueil : Propos de littérature.

Page 901.

547

Première publication : La Lumière, 2 avril 1932.
Recueil : Préliminaires à l'esthétique, « Le commun langage ».

Page 903.

548

Première publication : La Lumière, 9 avril 1932.
Recueil : Propos d'économique.

Page 905.

549

Première publication : Libres propos, mai 1932.
Recueil : Propos sur la religion, « L'esprit libre ».

Page 907.

a. *Libres propos :* dressée contre lui. Et c'est le sort d'un homme riche de n'accorder valeur qu'à ce qu'il ne peut pas acheter. D'où il résulte que l'inimitié déclarée recouvre souvent une amitié cachée. Ainsi la plus profonde malice sera sauvée, si Dieu est libre. Et si Dieu n'est pas libre, il n'y a pas de Dieu. Tels sont les jeux profondément cachés de la théologie intime, qui n'est après tout que la rumination de l'indomptable esprit. Ce paradoxe

550

Première publication : Libres propos, mai 1932.
Recueil : Propos d'économique.

Page 909.

551

Première publication : Libres propos, juin 1932.
Recueil : Minerve, « C'est toi qui l'as voulu ».

Page 911.

a. *Libres propos :* s'était donnée. Admire
b. *Libres propos. Fin du Propos :* sera bien plus belle. »

Page 912.

552

Première publication : Libres propos, juillet 1932.
Recueil : Échec de la force, « Une autre guerre ».

Page 914.

553

Première publication : La Lumière, 13 août 1932.

Page 916.

554

Première publication : La Lumière, 20 août 1932.
Recueil : Propos de politique.

Page 918.

555

Première publication : Libres propos, août 1932.
Recueil : Minerve, « Pour l'amitié ».

Page 919.

556

Première publication : La Lumière, 10 septembre 1932.
Recueil : Échec de la force, « Le dangereux progrès mécanique ».

Page 921.

557

Première publication : La Lumière, 24 septembre 1932.
Recueil : Propos de Politique.

Page 923.

558

Première publication : Libres propos, 25 septembre 1932.
Recueil : Minerve, « L'idée et le fait ».

Page 925.

559

Première publication : Libres propos, 25 septembre 1932.
Recueil : Minerve, « Connais-toi ».

Page 927.

560

Première publication : La Psychologie et la Vie, septembre 1932.
Recueil : Minerve, « Optimisme ».

Page 929.

a. *La Psychologie et la Vie :* immense et neuve *[p. 928, l. 32] ;* mais je considère l'exemple le plus proche; si je crois

561

Première publication : La Lumière, 1er octobre 1932.
Recueil : Esquisses de l'homme, « Prolétaires et bourgeois ».

Page 931.

562

Première publication : La Lumière, 5 novembre 1932.
Recueil : Propos de politique.

Page 933.

563

Première publication : Libres propos, 25 novembre 1932.
Recueil : Préliminaires à l'esthétique, « La devise du poète ».

Page 935.

564

Première publication : Libres propos, 25 décembre 1932.
Recueil : Les Saisons de l'esprit, « Le monde fidèle et pur ».

Page 936.

a. *Libres propos :* l'apparence est toute vraie. Notre étonnement nous fait croire que la lune paraît plus grosse à l'hori-

zon; notre étonnement, mais non point les humeurs de notre corps; la lune ne paraît pas plus grosse à l'horizon; elle apparaît la même sur les fils du réticule, la même en son apparence; et cet exemple irritant doit être pris comme modèle privilégié de l'imagination, si redoutable et si redoutée. Les bâtons

b. *Libres propos :* point changée. Le travail

Page 937.

565

Première publication : La Psychologie et la Vie, décembre 1932.
Recueil : Minerve, « Discipliner l'imagination ».

Page 938.

a. *La Psychologie et la Vie :* encore moins en son médecin. Cette fière

Page 939.

a. *La Psychologie et la Vie :* rêves agréables.

1933

Page 941.

566

Première publication : La Psychologie et la Vie, janvier 1933.

1. L'année qui s'ouvrait en janvier 1933 est celle où Alain, entré dans l'enseignement en 1892, allait prendre sa retraite, à l'âge de soixante-cinq ans. Sa dernière classe devait avoir lieu, à Henri-IV, le 3 juillet (voir notre notice chronologique p. LVIII). Le récit en a été fait par J.-H. Sainmont dans le numéro d'hommage de *La Nouvelle Revue Française,* septembre 1952. On ne peut se défendre de songer à cette circonstance en lisant, par exemple, la phrase : « La maladie et l'âge sont des limites mouvantes que l'on fait reculer par la joyeuse résolution. »

Page 943.

567

Première publication : Nouvelle Revue Française, 1er février 1933.
Recueil : Minerve, « Les humanités, régulatrices des pensées ».

Page 945.

568

Première publication : Libres propos, 25 février 1933.
Recueil : Les Saisons de l'esprit, « Voyages dans le temps ».

Page 948.

569

Première publication : Libres propos, 25 février 1933.
Recueil : Propos d'économique.

Page 950.

570

Première publication : Libres propos, 25 mars 1933.
Recueil : Mars ou la guerre jugée (1936), « Le Trou ».

Page 952.

571

Première publication : La Psychologie et la Vie, mars 1933.
Recueil : Les Saisons de l'esprit, « Le seigneur esprit ».

Page 954.

572

Première publication : La Lumière, 8 avril 1933.
Recueil : Propos de politique.

Page 956.

573

Première publication : La Lumière, 29 avril 1933.
Recueil : Vigiles de l'esprit, « La technique à son rang ».

Page 959.

574

Première publication : La Lumière, 13 mai 1933.
Recueil : Propos d'économique.

Page 961.

575

Première publication : La Lumière, 20 mai 1933.
Recueil : Minerve, « L'amour de la vérité ».

Page 963.

576

Première publication : Libres propos, 25 juin 1933.

1. Depuis le début de 1933 le régime nazi exerçait en Allemagne sa rigueur fanatique. Alain et les *Libres propos,* se souvenant des campagnes d'opinion qui avaient précédé et suivi 14-18, se refusaient à jeter anathème et malédiction, par principe, sur une partie de l'humanité; au demeurant ils avaient trop vigoureusement combattu en France, dans les années d'après guerre, une politique de vengeance et de militarisme pour ne pas voir dans l'essor du nazisme une revanche de l'humiliation. Cela dit, il faut reconnaître que ce *Propos* (et d'autres composés dans le même esprit), ainsi que les commentaires et polémiques des *Libres propos,* nous mettent dans la gêne. Ne pas oublier cependant que nous avons aujourd'hui la commodité d'en juger après l'expérience; et en 1933 la volonté nazie de violence, de domination et de guerre était redoutable mais non pensable pour qui avait juré de faire confiance à l'homme. Quoi qu'il en soit, nous avons estimé qu'il serait indécent de prétendre masquer et censurer cet aspect de la pensée d'Alain; au lecteur de faire effort pour comprendre en quoi et par quel biais il peut encore être dit vrai. La suite même des *Propos* qu'on lira plus loin corrigera ce qui dans ces remarques doit être corrigé.

Page 965.

577

Première publication : Libres propos, 25 juin 1933.
Recueil : Propos d'économique.

Page 968.

578

Première publication : La Lumière, 5 août 1933.

Page 970.

579

Première publication : La Lumière, 12 août 1933.
Recueil : Sentiments, passions et signes, « Le royaume des signes ».

a. *La Lumière :* et de calme; il est donc utile de se prier soi-même.

Page 972.

a. *La Lumière :* cheval pour d'autres. Le prolétaire

580

Première publication : Libres propos, 25 août 1933.
Recueil : Propos sur des philosophes.

Page 975.

581

Première publication : La Lumière, 2 septembre 1933.
Recueil : Propos de politique.

Page 977.

582

Première publication : La Lumière, 9 septembre 1933.
Recueil : Politique.

Page 979.

583

Première publication : La Lumière, 23 septembre 1933.
Recueil : Minerve, « Vertu du matérialisme ».

Page 981.

584

Première publication : Libres propos, 25 septembre 1933.
Recueil : Propos de politique.

Page 983.

585

Première publication : Libres propos, 25 octobre 1933.
Recueils : Propos de politique; Politique.

Page 985.

586

Première publication : L'École libératrice, 4 novembre 1933.
Recueil : Vigiles de l'esprit, « L'Élite pensante ».

Page 987.

587

Première publication : La Lumière, 11 novembre 1933.

Page 989.

1. Le discours de Hitler comportant une solennelle déclaration de paix avait été prononcé le 14 octobre (*Libres propos*, 25 octobre 1933). Cependant se poursuivaient les entreprises nazies.

588

Première publication : La Lumière, 18 novembre 1933.
Recueil : Échec de la force, « L'humanité ».

Page 991.

589

Première publication : La Psychologie et la Vie, novembre 1933.
Recueil : Sentiments, passions et signes, « Puissance des signes ».

Page 993.

a. *La Psychologie et la Vie :* malaisés à surveiller *[p. 992, l. 40]*. Nul ne peut

Page 994.

590

Première publication : L'École libératrice, 16 décembre 1933.

Page 996.

591

Première publication : La Lumière, 16 décembre 1933.
Recueil : Propos d'économique.

1934

Page 999.

592

Première publication : La Psychologie et la Vie, janvier 1934.
Recueil : Minerve, « Le courage et le bonheur ».

Page 1001.

593

Première publication : L'École libératrice, 3 février 1934.

Page 1003.

594

Première publication : La Lumière, 24 février 1934.

Page 1005.

595

Première publication : Nouvelle Revue Française, 1er mars 1934.
Recueil : Propos d'économique.

Page 1007.

596

Première publication : La Psychologie et la Vie, mars 1934.
Recueil : Minerve, « L'optimisme comme règle ».

Page 1008.

a. *La Psychologie et la Vie :* rêves agréables.
Nous avons déjà rencontré la même correction dans le Propos *565 de décembre 1932 (cf. var. a de la page 939).*

Page 1010.

597

Première publication : L'École libératrice, 5 mai 1934.
Recueil : Politique.

Page 1012.

598

Première publication : La Lumière, 26 mai 1934.

Page 1014.

599

Première publication : La Lumière, 16 juin 1934.

Page 1016.

600

Première publication : La Lumière, 23 juin 1934.

Page 1018.

601

Première publication : L'École libératrice, 30 juin 1934.

Page 1020.

602

Première publication : La Lumière, 14 juillet 1934.
Recueil : Échec de la force, « La violence ».

Page 1022.

603

Première publication : Libres propos, 25 juillet 1934.

Page 1024.

1. Dans le texte des *Libres propos,* les guillemets sont fermés trois lignes plus haut, après «... j'ai dit. » Il nous a paru que le sens appelait une rectification.

604

Première publication : La Lumière, 28 juillet 1934.

Page 1026.

605

Première publication : La Psychologie et la Vie, juillet 1934.
Recueil : Minerve, « Le courage ».

Page 1028.

606

Première publication : La Lumière, 22 septembre 1934.

Page 1030.

607

Première publication : Libres propos, 25 septembre 1934.

Page 1031.

1. Ce propos fait allusion au colonel de La Rocque et au mouvement Croix de Feu qui, sous des titres divers, réussit, paraît-il, à la veille de la guerre, à rassembler près de deux millions d'adhérents. Ce mouvement et celui des ligues qui lui étaient plus ou moins alliées constituaient le fascisme français. La réaction de refus et de résistance qu'appelait Alain aboutit au Front populaire de 1936. Le colonel de La Rocque avait un programme surtout négatif : contre le parlementarisme, contre

les partis. C'est lui qui créa la formule Travail-Famille-Patrie. Hitler comptait beaucoup sur son action pour créer dans l'opinion française un sentiment de complicité à l'égard du nazisme. La Rocque lui-même ne se laissa pas séduire comme firent d'autres; et finalement il fut déporté et en mourut. En luttant contre les Ligues, Alain entendait combattre la contagion proprement nationale du fascisme italien et du nazisme allemand et leurs entreprises souterraines. Les *Propos* politiques vont se multiplier les années suivantes.

Page 1033.

608

Première publication : La Psychologie et la Vie, septembre 1934.
Recueil : Minerve, « La fatuité raisonnable ».

Page 1035.

609

Première publication : L'École libératrice, 17 novembre 1934.
Recueil : Échec de la force, « Le système de la force ».

Page 1037.

610

Première publication : La Lumière, 8 décembre 1934.

Page 1039.

611

Première publication : La Lumière, 22 décembre 1934.
Recueil : Minerve, « L' ombrageux esprit ».

Page 1041.

612

Première publication : La Lumière, 29 décembre 1934.

1935

Page 1044.

613

Première publication : L'École libératrice, 2 février 1935.

Page 1046.

614

Première publication : La Lumière, 23 février 1935.

Page 1048.

615

Première publication : La Lumière, 2 mars 1935.
Recueil : Préliminaires à l'esthétique, « La politique de Hugo ».

1. L'année 1935 est celle où on célébrait le cinquantième anniversaire de la mort de Hugo.

Page 1050.

1. André Citroën avait déposé son bilan en 1934; il allait mourir en 1935.

616

Première publication : La Lumière, 30 mars 1935.
Recueil : Propos sur la religion, « Sauver l'âme ».

Page 1053.

617

Première publication : La Psychologie et la Vie, mars 1935.

Page 1055.

618

Première publication : Nouvelle Revue Française, 1er avril 1935.
Recueil : Préliminaires à l'esthétique, « Le Jeu du poète ».

Page 1057.

619

Première publication : La Lumière, 20 avril 1935.
Recueil : Échec de la force, « L'éternel recruteur ».

Page 1060.

620

Première publication : Nouvelle Revue Française, 1er mai 1935.
Recueil : Préliminaires à l'esthétique, « Les Djinns ».

1. Sur les sentiments que soulevait en Alain, dès sa jeunesse, le poème des *Orientales,* voir *Portraits de famille,* chapitres « Papa Paul » et « Musique » (éd. cit., pp. 24-25 et 116).

Page 1062.

621

Première publication : La Psychologie et la Vie, mai 1935.
Recueil : Minerve, « Être maître de ses pensées ».

Page 1064.

622

Première publication : L'École libératrice, 8 juin 1935.
Recueil : Minerve, « L'amour exigeant ».

Page 1066.

a. *L'École libératrice. Fin du Propos :* n'est de personne.

Page 1067.

623

Première publication : L'École libératrice, 15 juin 1935.

Page 1069.

624

Première publication : L'École libératrice, 13 juillet 1935.
Recueil : Les Saisons de l'esprit, « Adieu à l'art italien ».

1. En 1935 eut lieu à Paris une belle exposition de *l'Art italien de Cimabue à Tiepolo,* au Petit Palais.

Page 1072.

625

Première publication : La Psychologie et la Vie, juillet 1935.
Recueil : Préliminaires à l'esthétique, « Le sublime quotidien ».

Page 1074.

626

Première publication : Nouvelle Revue Française, 1er septembre 1935.
Recueil : Les Saisons de l'esprit, « L'homme devant son image ».

Page 1076.

627

Première publication : La Lumière, 2 novembre 1935.
Recueils : Propos sur la religion, « Commémoration »; *Propos sur des philosophes.*

Page 1079.

628

Première publication : Nouvelle Revue Française, 1er décembre 1935.
Recueil : Préliminaires à l'esthétique, « Les leçons du langage ».

Page 1081.

629

Première publication : La Lumière, 28 décembre 1935.

1936

Page 1084.

630

Première publication : Nouvelle Revue Française, 1er janvier 1936.

Page 1085.

1. H. G. Wells avait publié *The Time machine* en 1895. La traduction française de ce roman, due à Henry-D. Davray, est intitulée en réalité *La Machine à explorer le temps* (1899). Alain a cité le titre exact dans le *Propos* 382 du 3 novembre 1923 (p. 590).

Page 1086.

631

Première publication : Vendredi, 14 février 1936.

Page 1089.

632

Première publication : La Lumière, 28 mars 1936.
Recueil : Minerve, « Le fait et le droit ».

Page 1091.

633

Première publication : La Psychologie et la Vie, mars 1936.
Recueil : Esquisses de l'homme, « La confiance et la foi ».

Page 1093.

634

Première publication : La Lumière, 4 avril 1936.
Recueil : Échec de la force, « La paix difficile ».

Page 1095.

635

Première publication : La Lumière, 18 avril 1936.

Page 1097.

636

Première publication : La Lumière, 25 avril 1936.

Page 1100.

637

Première publication : La Psychologie et la Vie, mai 1936.
Recueil : Minerve, « L'art de travailler ».

Page 1102.

638

Première publication : Nouvelle Revue Française, 1er juin 1936.

Page 1105.

639

Première publication : La Lumière, 25 juillet 1936.
Recueil : Esquisses de l'homme : « La structure paysanne ».

Page 1107.

640

Première publication : La Lumière, 1er août 1936.

Page 1109.

641

Première publication : La Lumière, 29 août 1936.

Page 1111.

642

Première publication : Nouvelle Revue Française, 1er septembre 1936.

Recueil : Préliminaires à l'esthétique, « La nymphe Écho ».

1. Cette remarque est d'expérience. Un très grand nombre des différences qu'on peut relever en comparant la version primitive et la version définitive des *Propos* témoignent d'une chasse aux *mais* méthodique. Tantôt le mot est remplacé par *toutefois* ou *néanmoins,* tantôt il est supprimé : on peut dire que dans l'écriture spontanée d'Alain il représentait une sorte de reprise de respiration. Dans nos variantes nous n'avons relevé aucune de ces corrections de détail, pourtant nombreuses; nous n'avons signalé que les modifications de texte étendues.

Page 1113.

643

Première publication : La Lumière, 5 septembre 1936.

Page 1115.

644

Première publication : La Lumière, 26 septembre 1936.

Recueil : Échec de la force, « Paix d'un jour, à toujours ».

Page 1117.

645

Première publication : Nouvelle Revue Française, 1er octobre 1936.

Page 1120.

646

Première publication : La Lumière, 3 octobre 1936.

1. Haïlé Sélassié, « roi des rois », après la conquête de l'Éthiopie par l'Italie fasciste, avait dû fuir et se réfugier à Djibouti (mai 1936) puis en Grande-Bretagne.

Page 1122.

647

Première publication : La Lumière, 10 octobre 1936.

Page 1124.

648

Première publication : La Lumière, 17 octobre 1936.

Page 1126.

649

Première publication : La Lumière, 24 octobre 1936.

Page 1129.

650

Première publication : Nouvelle Revue Française, 1er novembre 1936.

1. Ce *Propos* semble être le dernier qu'ait écrit Alain. Depuis quelques mois il donnait à la presse (notamment à l'hebdomadaire *Marianne*) non plus des *Propos* mais des articles, plus étroitement branchés sur l'actualité politique. Désormais il s'exprimera par ces articles et par une action politique de plus en plus attentive. Et il s'exprimera d'autre part dans un *Journal* où il gardera avec soi pensant un contact comparable à celui que lui avaient assuré si longtemps les *Propos* et surtout, auparavant, les *Cahiers de Lorient*. Ce *Journal* n'est encore connu que par des extraits publiés ici ou là.

Index

A[1]

Académie : 127, 137, 209, 211, 327, 355, 364, 523.
Académisme : 214, 233, 240, 248, 249, 393.
Acceptation : 145.
ACHILLE : 137.
Action : 121, 151, 160, 433, 445, 537, 543.
Action française : 327.
Administration : 143, 606.
Admiration : 279.
Affaires : 164, 529.
Agadir : 218.
Ajourner : 637.
ALAIN : 260.
ALAIN écrivain : 373.
ALAIN journaliste : 167, 172, 259 (var.), 261, 351, 374, 421.
ALAIN (souvenirs, confidences) : 24, 26, 63, 153, 172, 194, 261, 284, 297, 374, 421, 456, 488, 489, 525-527, 538, 612, 620.
ALCESTE (*Le Misanthrope*) : 37.
Alcool : 128.
ALEXANDRE : 82, 406, 523, 543, 627.
ALEXIS (saint) : 254.
Algérie : 234.
Allemagne : 217, 218.
Allemands : 580, 584, 636.
Alliances : 244, 250.
Altruisme : 199.
Ambition : 47, 236, 393.
Amiens : 85.
Amitié : 555.
Amour : 157, 199, 254, 305, 308, 325, 361, 402, 498, 502, 622.
Anarchie : 29, 31, 445.
Anarchisme : 641, 648.
Anglais : 584, 636.
Animal-machine : 23, 213, 228, 332, 432.
Anna Karénine [Tolstoï] : 78, 120, 200, 496.
ANNUNZIO (G. D'). Voir D'ANNUNZIO.
Anticipation : 80, 556.
Anticléricalisme : 142.
Apocalypse (l') : 376.
Apparences : 175, 350.
ARCHIMÈDE : 11, 82, 155, 289, 410, 573, 623.
Architecture : 105, 482.
ARISTOPHANE : 581.
ARISTOTE : 257, 416, 420, 542, 638.
Arithmétique : 310.
Armée : 64, 414, 435, 438, 619.
Armures : 159.

1. Les chiffres renvoient aux numéros des *Propos*. Les noms de titres sont composés en *italiques* et les noms de personnes ou de personnages en PETITES CAPITALES.

Artisans : 91, 645.
Artistes : 282.
Assomptions : 482.
Assurances : 4, 591.
Astrologie : 446.
Astronautique : 556.
Astronomie : 18, 28, 115, 123, 141, 150, 265, 290, 293, 296, 298, 303, 310, 319, 333, 429, 432, 446, 558, 630.
Athalie [Racine] : 32.
Attention : 101, 458, 530.
Attila : 283.
Automne : 169.
Autorité : 537.
Avare (L') [Molière] : 177, 236, 560.
Avarice : 106, 236, 597, 629.
Aviation : 483.
Avril : 59.

B

Bach : 430, 475.
Bacon : 492, 507.
Bal : 51.
Balkans : 218, 644.
Balzac : 49, 67, 94, 106, 120, 132, 168, 184, 199, 200, 208, 235, 236, 248, 293, 306, 313, 354, 359, 362, 369, 377, 380, 386, 391, 399, 430, 474, 498, 553, 555, 582, 625.
Barnabé Rudge [Dickens] : 510.
Barrès : 49, 144, 145, 198, 203, 209, 587, 643.
Barthou : 576.
Bayle : 154.
Beau : 72.
Beauté : 100, 105.
Beccaria : 469.
Beethoven (L. Van) : 235, 255, 357, 416, 430.
Bégaiement : 273.
Bellicisme : 217.
Benda (Julien) : 450.
Bentham (Jérémie) : 231, 469.
Berkeley (George) : 513.
Bernard (Claude) : 233.
Berthelot (Marcelin) : 318.
Berthier (L.-A.) : 637.
Besoins : 512, 550, 604.
Bible (la) : 350, 392, 407, 410.
Bijoux : 159.
Blâme : 241.
Blum (Léon) : 643.
Boîte à musique : 84.
Bonaparte (Napoléon) : 521.
Bonheur : 504, 566, 592.
Bonheur d'expression : 306.
Bonne humeur : 117.
Bossuet : 340, 370, 376, 396, 563.
Bourgeois : 202, 216, 272, 355, 433, 438, 481, 557, 561, 579.
Bourges : 85.
Bourgogne : 79, 81.
Boursiers : 413, 471.
Bouvard et Pécuchet [Flaubert] : 67, 170, 263, 300.
Bracke. Voir Desrousseaux.
Bretagne : 476, 525.
Bréviaire : 307, 325.
Briand (Aristide) : 545, 588, 643.
Bridoye [Rabelais] : 57.
Britannicus [Racine] : 167.
Brunetière (Ferdinand) : 49.
Buffon (G.-L.) : 101.
Buisson (Ferdinand) : 544.
Bureau des longitudes (Annuaire du) : 2, 296, 298.
Bureaucratie : 196, 601, 606.

C

Cabet (Étienne) : 78.
Cadeaux : 117.
Caillaux (Joseph) : 536.
Calliclès [Platon] : 472.
Candide [Voltaire] : 560, 619.
Capitalisme : 149, 550, 591, 641.

Carnaval : 503.
Carrière de Beauchamp (La) [G. Meredith] : 496.
Cartes postales : 73.
Castes : 518.
Cathédrales : 85.
Catholicisme : 94, 206, 284, 397.
Catholiques : 370.
Cendrillon [Ch. Perrault] : 260.
Censure : 373.
Centenaire (le) : 120.
Cérémonie : 38, 42, 136, 162.
CÉSAR : 352, 450, 515, 521, 523, 585, 599, 627.
César Birotteau [Balzac] : 386, 553.
C.G.T. : 75.
Chance : 282, 504.
Chantecler [Edm. Rostand] : 120, 122.
Chapelle : 476.
Charité : 3, 6, 16, 491, 611.
Chartreuse de Parme (La) [Stendhal] : 136, 235, 312, 313, 331, 347, 380, 397, 439, 608.
Chasse : 293.
Chat : 130, 228.
CHATEAUBRIAND : 284, 306, 316, 319, 340, 362, 546, 618.
Château des cœurs (Le) [G. Flaubert] : 300.
Châtiment : 434, 469.
Châtiments (Les) [V. Hugo] : 248.
Chemin de fer : 61, 63, 138.
Cheval ailé : 482.
Chevaux : 82, 97, 120.
Chien de garde : 13.
Chien et le Loup (Le) [La Fontaine] : 47.
Chimie : 293, 318.
Choisir : 462, 551.
CHOPIN (Fr.) : 391, 430.
Christianisme : 332, 388, 392, 616.
CHRISTOPHE (saint) : 416.
Chronologie : 623.
CICÉRON : 561, 565.
Cid (Le) [P. Corneille] : 10, 177.
Cimetière marin (Le) [P. Valéry] : 385.
Cinéma : 470.
Cinna [P. Corneille] : 559.
Citadins : 71.
Cités : 166.
Citoyens : 323, 594.
CITROËN (André) : 615, 647.
Civilisation : 94, 296, 298.
CLAUDEL (Paul) : 248, 249, 307.
CLEMENCEAU (Georges) : 134, 609.
Cocu magnifique (Le) [F. Crommelynck] : 308.
Cœur : 286.
Colère : 273, 347, 402, 572.
Colette Baudoche [M. Barrès] : 643.
COLI (François) : 436.
COLOMB (Christophe) : 389.
COMBES (Émile) : 149, 337, 536.
Comédie : 304, 308.
Commémoration : 362, 460, 515, 567, 627.
Commerce : 424.
Communisme : 185, 641, 645.
Comparaison : 376.
Compétence : 193.
Comprendre : 590.
Comptes : 309.
COMTE (Auguste) : 193, 196, 198, 199, 204, 215, 265, 270, 276, 284, 286, 288, 332, 353, 362, 377, 388, 423, 426, 428, 443, 447, 460, 502, 507, 515, 518, 540, 547, 567, 585, 586, 627, 628, 638.
Comtesse de Rudolstadt (La) [G. Sand] : 404.
CONDÉ : 60, 521, 610.
Confessions (Les) [J.-J. Rousseau] : 317, 331.

Confiance : 110, 461, 491, 633.
Confucius : 310.
Connaissance : 614.
Conscience : 317.
Constellations : 115.
Constitution : 524.
Consuelo [G. Sand] : 327, 404.
Contes : 260, 305.
Contraintes : 229.
Contrat social (Le) [J.-J. Rousseau] : 137.
Contrôle : 193, 212.
Conversation : 174, 449.
Copernic (Nicolas) : 155, 265, 294, 350.
Copier : 177, 263, 271, 325, 356.
Coq : 122.
Coquetterie : 313, 325.
Corneille (Pierre) : 10, 177, 235, 296, 559, 623, 627.
Correcteur : 373.
Corruption : 205, 212.
Costume : 42, 276.
Coty (René) : 526.
Couleur : 19.
Couple : 200.
Courage : 46, 179, 292, 390, 411, 436, 519, 592, 597, 605.
Cours de philosophie positive [A. Comte] : 447.
Cours de politique positive [A. Comte] : 199, 447.
Courtisans : 227, 232.
Cousin Pons (Le) [Balzac] : 199, 474, 555.
Coutume : 321.
Crédit : 629.
Crime et Châtiment [Dostoïevski] : 469.
Crise : 529.
Crise économique : 499.
Critiques : 172, 508.
Crocodile : 372, 580.
Croire : 459.
Croix de Feu : 607.
Crommelynck (Fernand) : 308.
Cromwell (Olivier) : 208.
Cubisme : 191.
Cuisine : 645.
Culte : 312, 319.
Culte des morts : 362.
Culture : 58, 132, 156, 158, 165, 176, 269, 312, 319, 346, 460, 547.
Curé de village (Le) [Balzac] : 313.
Curie (Pierre) : 12, 586.
Cuvier (G.) : 99.

D

D'Annunzio (G.) : 375, 389.
Danses : 302, 385, 470.
Dante Alighieri : 83, 268, 567.
Darwin (Charles) : 97 99, 195, 348, 588.
David : 350.
Debout : 162.
Décimer : 135.
Décorations : 12.
Défauts : 386.
Défense : 634.
Défilés militaires : 190.
Défricher : 226.
De l'Allemagne [Heine] : 636.
De l'amour [Stendhal] : 325.
Delille (abbé) : 437.
Délire : 246.
Delphes (sibylle de) : 110.
Démocratie : 131, 133, 156, 201, 371, 635.
Démographie : 112.
Denys le Tyran : 585.
Dépêche de Lorient (La) : 421.
Dépêche de Rouen (La) : 421.
Déroulède (Paul) : 292, 514, 587.
Descartes (René) : 11, 58, 82, 99, 101, 123, 158, 219, 228, 238, 246, 278, 294, 302,

322, 326, 332, 334, 336, 343, 344, 381, 392, 396, 400, 410, 413, 416, 481, 487, 492, 501, 522, 537, 543, 549, 560, 565, 567, 568, 578, 583, 592, 596, 638.
Déserteurs : 275.
Désir : 49, 51, 52, 157.
DES LUPEAULX [Balzac] : 94.
Despotisme : 351.
DESROUSSEAUX (pseud. Bracke) : 322.
Dessin : 338, 379, 466.
Dessins d'enfants : 100, 111, 214, 269.
Destin : 110.
Dialectique : 550.
Dialogue platonicien : 409.
DICKENS : 510, 566, 572.
Dictateur : 509.
Dictée : 295.
Dictons : 59.
DIDEROT : 137.
Dieu : 206, 336, 549.
Dieux grecs : 358.
DIOGÈNE : 151, 520.
Discours de la méthode [Descartes] : 537.
Discours sur l'histoire universelle [Bossuet] : 563.
Distribution des prix : 187.
Divination : 238.
Divine comédie (La) [Dante] : 268.
Dixmude : 389.
Djinns (Les) [V. Hugo] : 620.
Dodone : 522.
Dormir : 274.
DOSTOÏEVSKI : 469.
Doute : 246, 363.
Douter : 239, 384, 448, 465, 508, 578.
DREYFUS : 163, 184, 201, 412, 438, 532, 539, 576, 643.
Droit : 234, 237, 321, 372, 412, 426, 632.
Droite : 233.
Droits des femmes : 139.
Droits de l'Homme (Ligue des) : 237, 442.
Duel : 411.
DUHAMEL (Georges) : 550.
DUMAS (Alexandre) : 625.
DURKHEIM (Émile) : 507.

E

École : 495.
Économie : 5, 21, 30, 39, 64, 258, 267, 291, 330, 378, 424, 481, 512, 524, 529, 539, 541, 548, 550, 556, 569, 574, 577, 591, 595, 597, 601, 617, 639-641.
Écrire : 156, 306.
Écriture : 379.
Écroulement : 161.
EDISON (Thomas) : 588.
Éducation : 50, 101, 264, 269, 448, 452, 500, 533, 613.
Éducation sentimentale (L') [G. Flaubert] : 67.
Égalité : 14, 188.
Église : 140, 144.
Égoïsme : 199.
EINSTEIN (Albert) : 350, 586, 588, 614, 630.
Élections : 127, 164, 488.
Éléphants : 232.
Élite : 187, 211, 240, 628.
Éloquence : 242, 280, 422.
Émile [J.-J. Rousseau] : 180, 183, 385, 623.
Émotion : 255, 427.
Émotions collectives : 190.
Empirisme : 99, 584.
Emportement : 487.
Encerclement : 217, 218.
Énéide (L') [Virgile] : 268.
Enfance : 301, 452, 464, 489, 561, 571.
Enfant : 116.
Enfer : 83, 525.
Ennui : 128, 479, 625.
Enseignement : 95, 96, 107,

113, 187, 256, 280, 288, 297, 310, 410, 447, 450, 467, 613, 623.
Entendement : 490, 565.
Envie : 282.
Épictète : 352, 359, 474, 586.
Épicure : 219.
Épiphanie : 571.
Épreuves d'imprimerie : 278.
Équilibre : 161.
Erckmann-Chatrian : 240.
Er : 98, 551.
Erreur : 278, 311.
Erreur raisonnable : 11, 17, 74.
Érudition : 154.
Eschyle : 238, 401.
Esclavage : 232, 359, 435, 535.
Esclave : 416.
Esclave [Michel-Ange] : 482.
Escrime : 37, 363.
Ésope : 297, 413, 460.
Espérance : 153, 301.
Espéranto : 15.
Esprit : 304, 551, 571, 585, 595.
Essence : 558.
Esthétique : 159, 169, 175, 177, 191, 214, 229, 353, 354, 357, 379, 391, 393, 394, 425, 427, 428, 430, 441, 444, 460, 466, 470, 482, 493, 513, 547, 563, 624-626, 642, 645.
État commercial fermé (L') [Fichte] : 584.
Éthiopie : 646.
Étudiants socialistes révolutionnaires : 173.
Euclide : 257.
Eugénie Grandet [Balzac] : 236.
Eupalinos [P. Valéry] : 368, 407.
Euthyphron [Platon] : 92, 611.
Évangile : 94, 145.
Examens scolaires : 408.
Exécution capitale : 315.
Existence : 198, 558.
Expérience : 233, 285, 590, 593, 631.

F

Fabre (J.-H.) : 348.
Faits : 233, 632.
Faits divers : 167.
Famille : 230, 467, 495, 571, 613, 622.
Fanatisme : 328, 457, 463, 465, 473, 507, 511.
Faraday : 586.
Fascination : 458.
Fascisme : 343, 473, 509, 511, 532, 550, 576, 599, 600, 602, 603, 607, 609, 610, 646.
Fatalisme : 147, 238, 400, 621.
Fatalité : 335.
Fatuité : 608.
Faune : 650.
Faust [Gœthe] : 584.
Femmes : 96, 139, 200.
Femmes nues : 66.
Fénelon : 396, 563.
Fêtes : 204, 503.
Fétichisme : 204.
Fichte : 248, 327, 584.
Fidélité : 176, 444.
Fils de Dieu : 43.
Flammarion : 614.
Flaubert (Gustave) : 67, 135, 170, 263, 300, 306.
Fleuves : 77.
Florian : 235.
Foi : 181, 198, 203, 465, 612.
Folie : 108, 363, 493, 508, 513, 522.
Fontanes (Louis de) : 546.
Force : 215, 266, 401, 412, 426, 510, 514, 603, 609.
Forêt : 340.
Fourmis : 336.
Fourmi-lion : 213.
France (Anatole) : 12, 69, 165.

Franchise : 197, 575.
Franc-maçonnerie : 327.
François d'Assise (saint) : 534.
Franklin (Benjamin) : 499.
Frazer (James George) : 314, 319.
Frédéric II : 498, 585.
Fusiller : 275.

G

Galilée : 123, 350, 520.
Galland (Antoine) : 396.
Gandhi : 550.
Gargouilles : 358.
Générosité : 497, 498, 596.
Géographie : 282.
Géologie : 27.
Géométrie : 11, 310.
Ghéon (Henri) : 254.
Giono (Jean) : 641.
Girouettes : 176.
Gobseck [Balzac] : 236, 359.
Gœthe : 102, 210, 248, 324, 326, 327, 398, 404, 475, 484, 496, 527, 546, 584, 588.
Gorgias [Platon] : 434.
Gorki : 283.
Gouvernement de soi : 388.
Gouverner : 205, 526.
Goya : 2.
Grandet [Balzac] : 106.
Grec : 324, 567.
Grimm (W.) : 137.
Guerre : 8, 10, 60, 121, 147, 148, 151, 171, 179, 192, 217, 218, 223, 244, 250-253, 262, 267, 275-277, 279, 348, 367, 383, 390, 393, 405, 411, 468, 517, 519, 521, 532, 552, 598, 644.
Guerre (souvenirs de) : 255, 275, 341.
Guerre des mondes (La) [Wells] : 178.
Guerre et la Paix (La) [Tolstoï] : 78, 147, 327, 331, 496, 634.
Gui : 204.
Guillaume le Taciturne : 563.
Guillotin : 315.
Guynemer : 436.
Gymnastique : 346, 358, 360.

H

Haïlé Sélassié : 646.
Haine : 623.
Hamlet [Shakespeare] : 136, 177, 260, 354, 394, 442.
Hamp (Pierre) : 321, 424, 533, 649.
Hasard : 53, 225, 320.
Haydn : 391.
Hegel : 221, 224, 265, 319, 326, 353, 358, 388, 434, 469, 475, 490, 520, 538, 540-542, 580.
Heine (Henri) : 484, 580, 636.
Helmholz : 99, 453.
Hercule : 66, 151, 192, 207, 211, 243.
Hérédité : 195, 345.
Héritiers : 471.
Hérodote : 55, 381.
Héroïsme : 126, 389.
Héros : 179, 375.
Herr (Lucien) : 270, 538, 634.
Herriot (Édouard) : 248, 526, 557, 612.
Hipparque : 507.
Histoire : 22, 43, 55, 58, 174, 265, 427, 490, 520, 540-542, 588, 623.
Histoire d'un paysan [Erckmann-Chatrian] : 240.
Hitler : 576, 587, 602, 636.
Hitlérisme : 562.
Hobbes : 201, 383.
Homère : 207, 268, 269, 276,

311, 356, 357, 381, 406, 441, 459, 460, 474, 491, 515, 567, 643.
Hommes : 200, 628.
Honneur : 649.
Honorine [Balzac] : 498.
HORACE : 420, 460, 479, 567.
HUGO (Victor) : 120, 122, 142, 168, 235, 248, 359, 380, 407, 437, 440, 469, 474, 496, 527, 534, 537, 586, 588, 615, 618, 620, 625.
Humanisme : 397.
Humanité : 182, 269, 326, 332, 420, 423, 460, 491, 507, 567, 586.
HUME (David) : 631.
Humiliation : 480.
Huss (Jean) : 623.
HUXLEY (Aldous) : 586.
Hygiène de l'esprit : 108.
Hypocrisie : 197, 227.

I

Icarie : 78.
Idéal : 558.
Idéalisme : 99, 289.
Idées : 233, 316, 638.
Idoles : 353.
Il faut que vous naissiez [P. Hamp] : 649.
Iliade (L') [Homère] : 311, 328, 354, 474, 491, 643.
Illusions perdues [Balzac] : 555.
Imagination : 38, 260, 274, 315, 339, 408, 494, 564, 565, 604, 621.
Imbécillité : 567.
Imitation de Jésus-Christ (L') : 353.
Immortalité : 24, 35, 93.
Importants : 421.
Imprimé : 259.
Incantation : 579.
Inconnaissable : 144.
Inconscient : 101, 345, 365, 522.
Incrédulité : 431.
Index (L') : 25.
Individus : 29, 86, 152, 346.
Inhumanité : 138.
Injustice : 440.
Insolence : 299.
Insomnie : 246, 274.
Instinct : 348.
Instituteurs : 527.
Instruction : 413.
Intelligence : 225, 487.
Intérêt : 497.
Internationale (L') : 190.
Internat scolaire : 1.
Intrigue : 557.
Invention : 617.
Investir : 574.
Irrésolution : 537.
Itinéraire de Paris à Jérusalem [Chateaubriand] : 306.
Ivresse collective : 44.

J

Jacobinisme : 208, 245.
Jalousie : 52, 308, 361, 480, 498.
Jansénisme : 578, 612.
Jansénistes : 238, 366, 439, 465.
Jardinage : 45.
Jardin de Bérénice (Le) [Barrès] : 643.
Jardins d'enfants : 235.
JAURÈS : 134, 322, 329, 422, 539, 643.
Jean-Christophe [Romain Rolland] : 200, 221, 328.
Jean-Louis [Balzac] : 120.
JEANNE D'ARC : 69, 126, 181, 211, 243, 262, 436, 505, 623.
Jeanne d'Arc [Péguy] : 126.
JÉRÉMIE : 161.
Jésuites : 238, 281, 439, 465.
JÉSUS-CHRIST : 43, 87, 460.
Jeu : 550, 591.
Jeune Parque (La) [P. Valéry] : 475.

Jeunesse : 125, 173, 203, 448.
Jeux : 224, 225.
Joconde (La) [Léonard de Vinci] : 100.
JOFFRE : 406.
Joie : 90.
Jour des morts : 627.
Judaïsme : 392, 410.
Juger : 261, 352, 648.
Julie ou la Nouvelle Héloïse [J.-J. Rousseau] : 137, 180, 183, 331.
Jurer : 257, 405.
Jurisprudence : 524.
Justice : 102, 109, 127, 136, 144, 146, 151, 178, 188, 198, 203, 277, 418, 440, 442, 558, 598, 609, 615.
Justice (Charité et) : 3, 6, 16.

K

KANT : 58, 99, 137, 198, 206, 398, 434, 580, 593, 600, 631.
KIPLING : 232, 292, 400, 572.

L

Labours : 178.
LA BRUYÈRE : 205.
Lac (Le) [Lamartine] : 376, 417.
LA FONTAINE : 47, 165, 235.
Laïcisme : 439.
Laïcité : 525, 527.
LALANDE : 298.
LAMARCK : 97, 99, 348.
LAMARTINE : 376, 417.
Langage : 15, 33, 286, 288, 334, 419, 485, 493, 504, 547, 620, 628, 642.
LANGEVIN : 586, 593.
LAPLACE : 99.
LA ROCHEFOUCAULD : 205, 622.
LA ROCQUE (colonel de) : 607.
LAS CASES : 212.
Latin : 165, 280, 324, 567.
LAW : 481,629.
Leçons de choses : 310.
Lecture : 132, 168, 531.
Légendes : 505.
LEIBNIZ : 15, 186.
LÉNINE : 532, 543, 550.
LÉPINE : 486.
LESSING : 327.
Lettres à Élisabeth [Descartes] : 565, 592.
LÉVIATHAN : 409, 442, 492, 506.
Léviathan [Hobbes] : 201.
Liberté : 151, 450, 549, 552, 611.
Liberté d'expression : 114.
Libre pensée : 445.
Libres propos [Alain] : 259.
Liluli [Romain Rolland] : 261, 442.
Lire : 278, 295, 420, 423, 451, 455.
LISZT : 391.
Littérature : 174, 513.
Livre : 263.
Livre de la Jungle (Le) [R. Kipling] : 232.
LOCKE : 285, 533.
Locomotive : 63.
Logique [Aristote] : 542.
Logique [Hegel] : 542, 580.
Loi : 188, 524.
LOISY (abbé) : 43.
LOMBROSO : 345.
Loterie : 591.
LOUIS XIV : 276, 418, 581, 607.
Loup et l'Agneau (Le) [La Fontaine] : 165.
LUCRÈCE : 219, 441, 492.
Lune : 166.
Luxe : 5, 80, 106.
LYCURGUE : 524.
LYELL : 397.
Lys dans la vallée (Le) [Balzac] : 235, 354, 369, 399, 553.

M

Macbeth [Shakespeare] : 153.
MACHIAVEL : 135, 380, 562.
Machine : 63, 330.
Machine à explorer le temps (La) [Wells] : 382, 630.
Madame Bovary [Flaubert] : 300.
Magie : 314, 355, 424.
Maisons : 105.
Maisons closes : 41.
MAISTRE (Joseph de) : 501.
Majorités : 247.
MALET (général) : 549.
MALLARMÉ : 407.
MALTHUS : 79.
Mannequin d'osier (Le) [A. France] : 165.
MARC AURÈLE : 148, 207, 211, 284, 350, 352, 364, 397, 398, 553, 586, 596.
Marée : 453.
Mariage : 230, 502.
Marins : 395, 496.
Maroc : 426.
MARSAY (de) [Balzac] : 94.
Mars ou la guerre jugée [Alain] : 261.
Martyrs (Les) [Chateaubriand] : 306, 546.
MARX (Karl) : 272.
Marxisme : 490, 492, 520, 538, 541, 542.
Massacres : 252.
Matérialisme : 219, 289, 490, 492, 583.
Mathématiques : 186.
Matière : 425.
Matin : 122.
MAUROIS (André) : 509.
Maximes : 271.
MAXWELL : 419.
Mécanique : 441.
Mécanisme : 213, 228, 522.
Médecin de campagne (Le) [Balzac] : 184.
Médecine : 565.
Méditations [Descartes] : 336.
Mémoire : 34, 487.
Mémoires [S. Mill] : 231.
Mémoires [Tolstoï] : 306.
Mémoires de deux jeunes mariées [Balzac] : 200.
Mémorial de Sainte-Hélène [Las Cases] : 212.
Mensonge : 33.
MÉPHISTOPHÉLÈS : 102.
Mer : 19, 26, 453.
MEREDITH (George) : 496.
Merveilleux : 69.
Mésange : 334.
Mes métiers [P. Hamp] : 533.
Messe : 476.
Métaphores : 357, 376, 427.
Métaphysique : 584.
Météorologie : 22, 59, 71, 446, 483.
Métiers : 88, 95, 97, 113, 397, 518, 541, 645.
MICHEL-ANGE : 235, 379, 425, 430, 475, 482, 626, 638.
MICHELET : 419.
Migrations : 283.
Militarisme : 208.
MILL (Stuart) : 231.
Mille et Une Nuits (Les) : 396, 586.
MILLERAND : 539.
Milliards : 647, 650.
Ministre : 40, 149.
Minorités : 247.
Miracle : 7, 28.
Misanthrope (Le) [Molière] : 37, 39, 361, 480.
Misanthropie : 129.
Misérables (Les) [V. Hugo] : 142, 359, 440, 469, 474, 496, 534, 537, 586, 615.
Mobilisation : 251, 253.
Mœurs : 316.
MOLIÈRE : 37, 39, 177, 229, 236, 304, 361, 380, 396, 480, 503, 560.
Monadologie [Leibniz] : 15.

Monarchie : 131.
Monarchisme : 240.
Monde : 628.
Monde (Le) [Descartes] : 123.
Monsieur de Pourceaugnac [Molière] : 503.
MONTAIGNE : 132, 224, 269, 315, 343, 413, 420, 449, 488, 508, 533, 567, 578, 625, 636.
MONTESQUIEU : 394, 524, 546, 563.
Monuments : 368, 428.
Morale : 54, 92, 96, 179, 271, 418, 440, 474, 476, 516, 519, 534, 559, 622.
Mort : 93, 127, 182, 221, 315.
MOZART : 391.
Musique : 104, 124, 191, 273, 346, 360, 391, 394, 404, 430.
Musique (souvenirs) : 374.
MUSSET (Alfred de) : 362.
MUSSOLINI : 509, 646.
Mythes : 385, 616.
Mythologie : 294.

N

Naïveté : 134.
NAPOLÉON : 184, 205, 208, 212, 242, 331, 333, 364, 461, 488, 513-515, 521, 524, 543, 549, 610, 612, 619, 637.
Nationalisme : 383.
Nature : 103, 124, 166, 176, 258, 264, 441.
Nature (philosophie de la) : 580.
Navigation : 333.
Nazisme : 572, 576, 580, 584, 587, 600, 602, 636.
Nécessité : 53, 71, 144, 198, 321, 414.
Négocier : 578.
NÉRON : 104.
NEWTON : 101, 186, 294, 419, 542.
Niaiserie : 170.
Nocturnes [D'Annunzio] : 389.
Noël : 18, 87, 141, 301, 385, 403, 432, 459.
Nouvel An : 630.
Nouvelle Héloïse (Julie ou la) : Voir *Julie ou la Nouvelle Héloïse.*
NUNGESSER : 436.

O

Obéir : 261, 281, 384.
Obéissance : 189.
Océan : 401.
Odyssée (L') [Homère] : 332, 335.
Œil : 484.
Œuvres : 67.
Oiseaux : 130, 340, 432.
Oligarchie : 131, 245.
Opinion : 40, 103, 163, 164, 202, 257, 272, 438, 463, 488.
Opinion (persuader) : 355.
Optimisme : 560, 592, 596.
Optimiste : 56.
Or : 378, 629.
Ordre : 29, 31, 69, 102, 486.
Orme : 456.
Ornement : 425.
ORPHÉE : 104.
Orthographe : 295.
Otage (L') [P. Claudel] : 249, 307.
Othello [Shakespeare] : 260.
Outils : 266, 287, 330, 569, 590.
Ouvriers : 30, 75, 216.

P

Pacifisme : 171, 223.
PAINLEVÉ : 134.
Paix : 367, 405, 634.
Panama : 194.
PANGLOSS (le docteur) [Voltaire] : 56, 560.

Papauté : 307, 312.
Pape (Le) [J. de Maistre] : 501.
Papier-monnaie : 629.
Pâques : 18, 20, 141, 301, 319, 403, 429.
Paradis : 83.
PARMÉNIDE : 520.
PARNY : 546.
Parure : 484.
PASCAL : 136, 219, 248, 281, 364, 366, 376, 410, 413, 418, 428, 439, 465.
Passions : 49, 402, 463, 480, 510, 522.
Passions de l'âme (Les) [Descartes] : Voir *Traité des passions.*
PASTEUR : 588.
Patriotisme : 471.
Pauvre sous l'escalier (Le) [H. Ghéon] : 254.
Paysans : 71, 216, 291, 395, 496, 579, 639-641, 644, 650.
Paysans (Les) [Balzac] : 236, 582.
Pédagogie : 17, 34, 45, 63, 82, 107, 111, 150, 155, 224, 235, 241, 263, 269, 271, 278, 285, 295, 310, 342, 356, 419, 451, 452, 455, 467, 487, 495, 500, 520, 531, 533, 573, 633.
Pédantisme : 449.
PÉGUY (Charles) : 126, 301.
Peine : 151.
Peinture : 175, 368.
Peinture italienne : 624, 626.
PELLETAN (Camille) : 536.
Pensée : 160, 215, 433, 596, 611.
Pensée et structure : 36.
Pensée féminine : 116, 128, 377, 443, 478, 553, 613.
Pensée masculine : 116, 128, 377, 443, 478, 553, 613.
Pensée militaire : 521, 570.
Pensée orientale : 400.
Pensées (Les) [Pascal] : 281.
Penser : 334, 363, 365, 366, 372, 448, 457, 477, 522, 527, 593, 621, 648.
Penseur (Le) [Rodin] : 109.
Perche : 194, 456.
PÉRICLÈS : 406.
PERRAULT : 260.
PERRIN : 586.
Persuader (opinion) : 355, 449, 481, 489.
Persuasion : 579.
Pessimisme : 560, 592.
PÉTAIN : 334, 523, 637.
Peuple : 184, 628.
Peur : 70, 344, 347, 360, 402, 411, 480, 517, 519.
Pharaon : 535.
PHILINTE *(Le Misanthrope)* : 39.
Philosophie : 631.
Philtre : 305.
Physique : 631.
Piété : 182.
PILATE (Ponce) : 92, 450, 505.
Pitié : 119, 147, 328.
Plaisir : 592.
Planètes : 150.
PLATON : 58, 92, 98, 168, 268, 302, 324, 325, 343, 404, 409, 420, 434, 441, 469, 472, 491, 498, 534, 542, 544, 551, 557, 569, 575, 581, 611, 614, 638. Voir *Sac de peau.*
Poésie : 44, 62, 242, 312, 376, 385, 394, 398, 437, 444, 485, 493, 546, 563, 618, 620, 642.
Poil de carotte [J. Renard] : 230.
POINCARÉ (Henri) : 186, 493, 586, 593.
POINCARÉ (Raymond) : 609, 643.
Poissons : 19.
Police : 89, 121, 440, 486, 510, 582.
Politesse : 47, 68, 197, 299, 313, 314, 347, 438, 449, 458, 608.

Politique : 40, 48, 131, 133, 164, 184, 193, 194, 201, 245, 258, 322, 323, 329, 351, 352, 371, 384, 387, 409, 456, 472, 496, 539, 569, 581, 588, 594, 595, 597, 598, 601, 638.
Pologne : 644.
Pompiers : 129, 486.
Pornographie : 25.
Portraits : 175, 466.
Port-Royal : 396.
Pouvoirs : 118, 149, 209, 212, 245, 323, 337, 351, 352, 383, 405, 406, 418, 450, 456, 472, 505, 543, 557, 569, 594, 648.
Pouvoir féminin : 65.
Pouvoir masculin : 65.
Pouvoir militaire : 349, 454, 483, 486, 523, 532, 582, 599, 607, 649.
Pouvoir politique : 582.
Pouvoir spirituel : 196, 215, 270, 327.
Pratique : 160.
PRESSENSÉ (Francis de) : 237, 238, 322.
Preuves : 343, 449, 593.
Prier : 464.
Printemps : 153.
Probabilité : 564.
Procès : 57.
Production : 424.
Progrès : 56, 195, 266.
Prolétaires : 202, 272, 433, 435, 438, 481, 561, 579.
Prométhée [Eschyle] : 401.
Prophéties : 341.
Prophétisme : 226.
Propos d'Alain : 114, 222, 259, 374, 421.
Propriété : 639.
Prose : 242, 394, 546.
PROTAGORAS [Platon] : 465.
PROUDHON : 154, 185, 240, 272, 286, 547.
PROUST : 345, 399, 427.
Provinciales (Les) [Pascal] : 281, 439.
Psychologie : 197, 203, 228, 288, 502, 559.
PTOLÉMÉE : 265, 507.
Publicité : 424, 617.
Pudeur : 325.
Puissance : 130, 236, 336, 416, 418.
Purgatoire : 83.
PYTHAGORE : 155, 161.
Pythie : 493, 522.

Q

Quatorze Juillet : 367.
QUINTON : 19 (note).

R

RABELAIS : 57, 567.
RACINE : 74, 167, 235, 623.
Radicalement : 210.
Radicalisme : 9, 102, 103, 152, 173, 176, 185, 209, 248, 323, 383, 415, 433, 472, 536, 539, 544, 554, 581, 601.
RANCÉ (abbé de) : 370.
RAPHAËL : 235, 626.
Rationalisation : 640.
Rayon terrestre : 309.
Recherche de l'absolu (La) [Balzac] : 293.
Recruteurs : 619.
Recueillement : 174.
Réel : 558.
Refus : 367, 607, 612, 636.
Religion : 18, 20, 44, 64, 83, 140, 142, 144, 145, 162, 181, 204, 206, 238, 260, 268, 284, 294, 319, 335, 336, 350, 353, 385, 388, 392, 397, 403, 418, 428, 429, 431, 432, 438, 465, 511, 518, 616.
Relire : 307, 312, 325.
REMBRANDT : 379, 381.
RENAN : 43, 203, 266, 364.
RENARD (Jules) : 230.
RENOUVIER : 246, 363, 605.

Répétiteurs : 1.
Représentation proportionnelle : 164, 387.
République : 612.
République (La) [Platon] : 569, 611, 638.
Résistance : 189, 276, 352, 471, 472, 552.
Résister : 607.
Respect : 68, 549.
Résurrection [Tolstoï] : 78.
Retraites ouvrières : 3.
RETZ (cardinal de) : 414.
Rêve : 32, 108, 228, 311, 513, 522.
Réveil : 399.
Rêveries du promeneur solitaire (Les) [J.-J. Rousseau] : 589.
Révolte : 145.
Révolution : 133.
RICHELIEU : 623.
Richesse : 481, 499, 595.
Rire : 304, 308.
Rites : 162, 518.
RODIN : 109, 124, 422, 494.
ROLLAND (Romain) : 200, 221, 248, 261, 266, 442, 401.
Romans : 167, 331, 369, 374, 399, 427, 479.
ROSTAND (Edmond) : 120.
Rouen : 67, 85.
Rouge et le Noir (Le) [Stendhal] : 173, 227, 242, 380, 479, 555, 643.
ROUSSEAU (J.-J.) : 90, 92, 132, 137, 142, 154, 166, 168, 180, 183, 317, 331, 385, 550, 589, 623.
Routes : 283.
Routine : 617.
Ruisseaux : 77.
Ruminer : 526.
Russie : 244.

S

Sac de peau [Platon] : 25, 66, 267, 476, 480.
Sagesse : 416, 516, 519.
SAINTE-BEUVE : 362.
SAINT-SIMON : 370, 397, 419, 420, 553, 629.
Saisons : 115, 153, 169, 220, 296, 298, 301, 303, 319, 340, 385, 403, 429, 432, 446, 630.
Salaires : 75, 581.
Salammbô [Flaubert] : 135, 170, 300, 306.
Salut : 448.
Salut individuel : 388.
Sambre-et-Meuse : 191.
SAMSON : 192.
SAND (George) : 327, 404.
Saturnales : 367.
Savoir : 88, 95, 97, 113, 158, 614.
SCHELLING : 332.
Science : 155.
Scrutin d'arrondissement : 164, 194, 387, 415.
Sculpture : 482.
Sentiment : 255.
Séparation (loi de) : 27.
Serment : 230, 322, 359.
Sertorius [Corneille] : 296.
Servitude et grandeur militaires [A. de Vigny] : 351.
SÉVERINE : 261.
SÉVIGNÉ (Mme de) : 411, 419.
SHAKESPEARE : 100, 177, 229, 249, 254, 260, 279, 324, 354, 394, 420, 442, 503, 567, 588.
SHELLEY : 407.
Sibylle : 381.
Sibylle de Delphes : 110.
SIEGFRIED : 124.
Signes : 299, 302, 313, 314, 324, 350, 353, 354, 357, 485, 579, 589, 608.
SIGURD : 124.
Sillon (Le) : 114, 125.
SISYPHE : 38.
Socialisme : 11, 99, 134, 149, 185, 322, 433, 532, 536, 539, 550, 581, 591.

Société : 29, 84, 86, 140, 152, 495.
Sociologie : 23, 112, 152, 288, 428, 447, 452, 460, 492, 507, 511, 518, 540.
SOCRATE : 29, 46, 92, 110, 148, 192, 211, 284, 412, 413, 434, 457, 460, 465, 493, 542, 611.
Soleil : 141.
SOLON : 234, 537.
Sommeil : 35, 64, 93.
Somme théologique [saint Thomas d'Aquin] : 416.
Songes : 226.
Sorbonagre : 132, 168, 257, 326.
Sorbonne : 68, 154, 155, 165.
Sorciers : 355.
Sotteville-lès-Rouen : 7.
Souffrance : 60.
Souvenirs [Tolstoï] : 331.
Spécialistes : 196.
Spectacles naturels : 72, 73.
SPINOZA : 58, 90, 142, 168, 170, 219, 228, 264, 346, 502, 575, 580, 596.
Spirituel : 483.
Stalky and Co. [Kipling] : 292.
Statue : 67.
STENDHAL : 92, 120, 136, 168, 173, 174, 227, 235, 242, 272, 306, 312, 313, 325, 331, 336, 344, 347, 362, 380, 391, 397, 417, 420, 439, 479, 508, 510, 543, 546, 555, 563, 565, 608, 612, 625, 643.
STERNE : 65.
STEVENSON : 518, 625.
Stoïciens : 221, 307.
STRADIVARIUS : 177.
Structure et pensée : 36.
Style : 306, 356, 396.
Sublime : 279, 625.
Suffrage universel : 118, 337, 415, 635.
Symboles : 376.
Symbolisme : 327.
Sympathie : 325.

T

TACITE : 135, 324, 420, 565, 567.
TAINE : 203.
TALLEYRAND : 134, 212, 439.
Taureaux : 76.
Technicien : 138, 196.
Technique : 143.
Télémaque [Fénelon] : 396, 563.
Témoignage : 575.
Tempête (La) [Shakespeare] : 354.
Temples : 294.
Temporel : 483.
Temps : 382, 417, 568, 630.
Temps (Le) [journal] : 526, 536.
Tests : 633.
THALÈS : 155, 297, 406, 410, 493, 507, 586, 614, 623.
Théâtre : 277, 470.
Théologie : 316, 336.
Théorie : 160.
THOMAS d'AQUIN (saint) : 416.
THOREZ (Maurice) : 643.
Timidité : 360.
Titanic : 179, 564.
Tolérance : 328.
TOLSTOÏ : 78, 92, 120, 147, 168, 170, 200, 283, 306, 327, 331, 369, 476, 496, 566, 625, 634.
Tombeaux : 294.
Torture : 135.
Toussaint : 515.
Traductions : 407.
Traduire : 326, 420.
Trahir : 209.
Trahison des clercs (La) [J. Benda] : 450.

Trailles (de) [Balzac] : 94.
Traité des passions [Descartes] : 537.
Transformisme : 99.
Trappe : 370, 397.
Travail : 21, 39, 75, 80, 106, 202, 272, 330, 481, 489, 499, 512, 548, 550, 557, 566, 577, 637, 647.
Travailleurs : 569.
Travaux : 588.
Tristan et Yseult : 305.
Tristesse : 91.
Trotsky : 532, 543, 550.
Troupe (homme de) : 349.
Tumulte : 360, 381, 510, 511.
Turenne : 414, 515, 521, 539, 610.
Tyndall : 586, 614.
Tyran : 416, 509.
Tyrannie : 163, 215, 247, 435, 488, 543, 549, 599, 600, 615, 640.

U

Ulysse : 137, 520, 536.
Universités populaires : 351, 525, 586.
U.R.S.S. : 501, 502, 532, 648.
Utilité : 231.
Utopie : 11, 501.

V

Valéry (Paul) : 368, 385, 407, 437, 475, 523, 563.
Vauvenargues : 148, 262.
Vendôme : 414.
Vent : 220.
Ventre : 408.
Vénus de Milo : 100.
Ver à soie : 36.
Vérité : 127, 575.
Vertige : 223.
Vertus : 92, 386.
Vésuve : 7.
Victoire de Samothrace : 482.
Vie de Jeanne d'Arc : 69.
Vieillesse : 125.
Vieillissement : 210.
Vieux-Colombier : 254.
Vigne : 79, 81.
Vigny (Alfred de) : 235, 351, 376.
Vin : 81.
Vinci (Léonard de) : 235.
Violence : 178, 255, 287, 401, 602.
Viollet-le-Duc : 85.
Violons : 91, 177.
Virgile : 268, 269, 297, 324.
Visages : 313, 358.
Visions : 69.
Vitesse : 61, 577.
Volonté : 198, 203.
Voltaire : 56, 154, 221, 306, 380, 392, 394, 396, 498, 546, 560, 585, 619, 623.
Vouloir : 462.
Voyage en Icarie [É. Cabet] : 78.
Voyages : 26.

W

Wagner : 255, 430.
Waldeck-Rousseau : 337.
Wallenstein : 523, 532, 610.
Wells (H. G.) : 178, 382, 630.
Wilhelm Meister [Gœthe] : 327, 404, 496.
Wilson : 514.

X

Xerxès : 435, 483.

Z

Zénon : 520.
Zola (Émile) : 49, 369.

Tables

TABLE DES INCIPIT

A

	PROPOS	PAGE
Abbé (l') Loisy, qui n'est presque plus abbé, . .	*43*	53
Acceptation, ce n'est toujours que la moitié . .	*145*	200
À ceux qui désirent et annoncent	*598*	1012
Action (l') discipline la pensée, ...	*377*	581
Administration (l'), par sa nature, ...	*143*	197
Administration (l') vit de persuader.	579	970
« Agis avec les autres comme tu voudrais . . .	*54*	68
Agriculture (l') est une action que l'homme . .	*395*	612
Aider les pauvres, soigner les malades, ...	*491*	788
À la bataille de la Marne, on bouchait	*570*	950
« Allons voir l'avenir, me dit le magicien. . . .	*568*	945
À l'Université populaire de Montmartre, . . .	*648*	1124
Ami (l') du peuple me dit : « Comment peut-on .	*614*	1046
Amitié (l') est une heureuse et libre	*555*	918
Amour (l') tyrannise plus que la haine.	*622*	1064
Anarchiste (l') a raison en un sens.	*29*	36
Anciennes (les) armées fondaient la puissance, .	*552*	912
Animaux (les), autant que l'on peut deviner, .	*402*	624
Annuité (l'), l'escompte, la surface d'un champ,	*478*	763
Apprenez-vous l'espéranto ?	*15*	18
Après toute défaite il y a un Déroulède	*514*	833
Art (l') de faire attention, qui est le grand art, .	*530*	865
Art (l') de persuader ne repose pas premièrement	*449*	710
Artiste (l') me dit : « Je comprends	*24*	30
Astronomiquement, il vaudrait mieux	*303*	454
Au-dessus des sillons bruns, ...	*178*	249
Au fond du petit café, ...	*8*	9
Auguste Comte entendait la République . . .	*215*	305
Auguste Comte est un des rares qui	*627*	1076
Auguste Comte fut formé d'abord	*423*	659
Auguste Comte, qui a écrit sur le langage . . .	*286*	425
Au sujet de ces exhibitions	*66*	85

	PROPOS	PAGE
Au sujet de la bonté et de	*185*	260
Au sujet de l'ennui je veux répéter	*625*	1072
Au sujet des réceptions officielles,	*38*	47
Au sujet d'un de mes romans	*227*	324
Autant qu'un député juge	*387*	599
Au temps des Universités populaires, nous	*586*	985
Au temps d'Homère, on racontait	*459*	729
Au temps où je suivais quelquefois les procès	*474*	756
Au temps où l'on m'enseignait	*338*	515
Automne, c'est la couleur et	*169*	236
Autre (l') dimanche, comme j'allais mettre	*488*	783
Autre (l') jour, j'ai délivré	*77*	100
Aux peintres italiens l'homme ne regarde	*624*	1069
Avec les premiers froids reviennent	*16*	19

B

Ballon (le) est tombé dans le jardin	*561*	929
Beaucoup d'enfants sont en lutte	*295*	439
Beaucoup de radicaux, de ceux	*92*	122
Beaucoup se plaignent d'avoir mal choisi.	*462*	735
Belles (les) œuvres sont des signes;	*354*	542
Bouvard et Pécuchet, livre cruel	*170*	237

C

Carrière (la) de Beauchamp sera.	*496*	797
Castor parlait sur les machines.	*548*	903
Ce juillet ressemble à un juin	*220*	313
Celui qui n'aime pas l'argent	*557*	921
Celui qui ne pratique pas le grec	*567*	943
Ce n'est pas la première fois, c'est bien	*245*	352
Ce n'est pas peu de chose qu'être spectateur.	*277*	409
Ce que j'ai lu de la *Vie de Lucien Herr*	*538*	881
Ce qui fait le roman et ce qui le tient	*331*	501
Ce qui me paraît le plus clair dans	*184*	258
Ce qui me paraît le plus important	*3*	4
Ce qui me plaît dans Jaurès,	*134*	183
Ce qui nous intéresse dans ces querelles	*154*	214
Ces drapeaux pour Jeanne d'Arc	*126*	171
Ces fêtes en l'honneur de	*97*	129

	PROPOS	PAGE
Ces fusillades de Vingré,	*434*	682
Ces paysans de la campagne napolitaine,	*7*	8
C'est le temps du souvenir	*515*	835
C'est très sage, ce qui a été écrit par Brieux	*52*	65
C'est une vieille thèse, fortement soutenue,	*497*	799
Ce terrain était clos depuis des années,	*340*	518
Cet étourdi de Sévigné, dont le nom	*411*	639
Cette élite qui aima Barrès,	*587*	987
Cette race du grand chimiste	*318*	478
Ceux de l'Orne je les connais bien.	*456*	723
Ceux qui croient que les hommes cuisent	*347*	529
Ceux qui montrent sur la scène	*51*	64
Ceux qui savent exécuter décident mal,	*256*	372
Ceux qui voudront réfléchir sur la nature	*382*	590
Ce vieux mythe de Noël nous	*87*	114
Chacun a remarqué que la lumière	*484*	775
Chambre (la) s'est récemment déclarée	*1*	3
Chaque métier a ses routines.	*617*	1053
Chateaubriand, au sujet du XVIII^e^	*316*	475
Chevaux (les) sont naturellement à peu près	*82*	107
Choix (le) de Descartes doit être	*332*	503
Ciel (le) est d'un bleu plus pâle,	*28*	35
Cocu (le) magnifique appartient certainement	*308*	462
Colère (la) de l'homme est prompte	*572*	954
Combien d'amis m'ont dit,	*9*	11
Comme j'admirais la force pesante des vaches,	*526*	857
Comme j'avais revu, après	*109*	146
Comme je lisais le troisième volume	*539*	884
Comme je lisais l'*Histoire d'un paysan,*	*240*	344
Comme j'entendais que l'on parlait de ce prix	*62*	79
Comme je parlais, devant un Sorbonagre,	*132*	180
Comme je pensais à ces flèches d'esprit,	*401*	622
Comme je pensais au scrutin	*194*	273
Commémoration (la), en ces temps-ci,	*268*	392
Comme nous marchions paisiblement	*130*	177
Comme nous parlions d'anarchistes,	*31*	38
Comme nous parlions de ce canon	*70*	91
Comme on demandait un jour	*101*	135
Commun (le) langage offre des nuances	*504*	814
Congrès (le) des Religions a flétri le matérialisme.	*219*	311
Congrès (le) radical jette un beau défi.	*536*	877
Considérant les hommes, ce qu'ils recherchent,	*279*	412
« Contre les peines morales, le vin de Champagne. »	*565*	937
Courtisan, c'est tyran.	*232*	331
Culture et culte sont des mots de	*312*	468
Cuvier se moquait des théories	*99*	132

D

	PROPOS	PAGE
D'Annunzio conte, dans ses *Nocturnes,*	*389*	602
D'Annunzio, dans sa nuit	*375*	577
Dans cette nouvelle organisation	*297*	443
Dans le genre immense de ceux	*513*	831
Dans les disputes sur l'inconscient, ...	*522*	849
Dans l'histoire on trouve décrit	*265*	386
Dans toutes les anciennes civilisations, ...	*314*	472
Dans un régime de lecture, ...	*360*	552
Défense (la) est chose excusable, ...	*534*	873
Demandez quelle rue vous devez prendre, . . .	*457*	725
De nouveau on parle de	*148*	205
Depuis des siècles de siècles l'homme se trompe.	*564*	935
Depuis les cloches de Pâques, nous	*429*	672
Depuis les plus fameux discours de Briand, . .	*643*	1113
Des chefs temporels, on en trouve autant . . .	*523*	851
Des compagnies américaines sont venues. . . .	*4*	5
Des enfants nés et élevés en bourgeoisie. . . .	*533*	871
Des gens jouaient aux *Lettres,*	*224*	319
Des mots bien clairs, et par convention	*485*	777
Despotisme (le) se nourrit de	*160*	224
Dès que l'on s'entretient sur les beaux-arts . . .	*177*	248
Destin (le) des anciens	*335*	508
De temps en temps, quelque compte rendu . .	*631*	1086
Deux hommes s'échauffaient à parler	*127*	173
Deux lieutenants, à Fleury, ...	*521*	847
Dimanche (le) est le jour où le laboureur . . .	*291*	433
Dire qu'un cheval a des ailes, ...	*482*	772
Discours de l'instituteur : « Mes chers	*384*	593
Discours du trône, hermines, pourpres, ...	*42*	52
XIX^e^ (le) siècle a vu deux	*540*	886
Docteur (le) Guillotin disait de sa machine . . .	*315*	473
Donner un bon repas à un homme	*199*	281
D'où vient cette mode, si ancienne, ...	*159*	222
Drames (les) d'amour ne sont pas les drames . .	*361*	554
Droit (le) est ce qui est reconnu comme droit. .	*632*	1089

E

École (l') est une grande famille;	*495*	795
École (l') est universelle parce que le savoir . .	*527*	859
Écriture (l'), de même que le dessin, ...	*379*	584

	PROPOS	PAGE
En aucun temps je ne me fiai	*341*	520
« En avril, ne te découvre pas	*59*	75
En ces premiers jours d'août.	*373*	574
En cette fin d'août l'automne règne	*446*	704
Encore une fois, dans cette alerte,	*251*	361
Enfants (les) s'en vont à l'école	*613*	1044
Enragé (l') mouvement contre la République	*594*	1003
Enseignement (l') doit être résolument	*410*	637
Enseignement (l') moral repose sur le culte	*179*	251
Enseignement (l') primaire manque d'air;	*419*	653
« Enseigner la morale, dit le jeune professeur,	*271*	398
Entretiens (les) *d'Épictète* et.	*352*	539
Esprit (l') chrétien n'est pas encore	*388*	600
Esprit (l') dans la chose, voilà le dieu.	*353*	540
Esprit (l') de la terre est encore	*584*	981
Esprit (l') des fêtes publiques consiste.	*503*	812
Esprit (l') laïque n'est pas la même chose	*439*	690
Esprit (l') masculin n'est que la moitié	*443*	698
Esprit (l') n'est jamais bien vu.	*585*	983
« Est-ce que vous ne trouvez pas que c'est.	*646*	1120
Étant admis qu'il faut dire le vrai,	*575*	961
« Être jeune, pour nous, c'est avoir	*173*	242
« Être ou ne pas être », l'anglais le dit	*394*	610
Être prêt à se défendre,	*634*	1093
« Être radical quand on est vieux,	*102*	137
Europe (l') manque de radicaux.	*554*	916
« Expliquez-moi, dit le collégien,	*408*	634
Exposition (l') des Arts décoratifs sera	*425*	664

F

Fascisme (le), c'est l'ordre militaire	*610*	1037
Fatalisme (le) oriental ne peut même pas	*400*	620
Faune (le) barbouillé de mûres	*650*	1129
Ferdinand Buisson représente à mes yeux	*544*	895
Fête (la) de Noël est astronomique	*141*	194
Fidélité (la) est la loi du poète.	*444*	700
« Fils, dit le père, tu fais bien d'apprendre.	*588*	989
Fond (le) de la Religion n'est peut-être	*44*	55
Fou (le) ne doute jamais.	*363*	557
Fureur (la) est le premier effet d'une pensée.	*463*	737

G

	PROPOS	PAGE
Gens (les) qui s'ennuient sont terribles.	*556*	919
Géomètre (le) a donné du pied.	*298*	445
George Sand est immortelle par *Consuelo,* . . .	*404*	627
Gouverner, c'est faire œuvre de police;	*48*	60
Grande (la) révolte de ces temps-ci	*349*	534
Grand (le) maître de l'Université	*187*	262
Grands (les) acteurs font peu de gestes, ...	*470*	749
Grecs (les) composaient et conciliaient, ...	*392*	607
Guerre (la) était finie à peine	*255*	371
« Guerre pour le droit », manière de dire . . .	*412*	640

H

Hamp nous propose une idée neuve	*424*	662
Hasard (le) a fait que j'ai regardé	*2*	4
« Hélas, pourquoi ces choses	*320*	482
Helléniste (l') Desrousseaux, qui signe Bracke, .	*322*	485
Henri Heine, dans son livre *De l'Allemagne,* . .	*636*	1097
« Hé quoi! disait Bedreddin, ...	*396*	614
Hérédité (l') est une doctrine qui a fondu. . . .	*345*	526
Herriot demandait l'autre jour	*248*	357
Hier quelqu'un disait qu'il ne pouvait	*228*	325
Histoire (l') de Jeanne d'Arc est	*211*	299
Histoire (l') des grands musiciens	*104*	139
Historiens (les) sont admirables.	*55*	70
Homme (l') est un vrai diable.	*549*	905
Hommes (les) n'ont rien formé	*207*	293
Hommes (les) ont fait superstition de tout; . .	*293*	436
Honneur (l') ouvrier, si jaloux de majesté . . .	*649*	1126
Humanités (les) tiennent en des livres	*420*	654

I

Il arrive encore assez souvent	*163*	228
Il est agréable de penser que	*304*	456
Il est assez ordinaire que l'on attribue, ...	*195*	274

	PROPOS	PAGE
Il est bien aisé de laisser Dieu	*418*	651
Il est bien facile de rendre justice	*206*	291
Il est difficile de savoir ce que	*118*	160
Il est plus vite fait de changer les hommes	*346*	528
« Il est remarquable, dit l'un des mécréants,	*431*	676
Il existe des Ligues pour	*86*	113
Il faut être déjà avancé dans l'astronomie	*319*	480
Il faut que l'esprit scientifique pénètre	*155*	216
Il faut rendre hommage à l'illustre	*186*	261
Il faut savoir un métier ;	*88*	116
Il faut se priver du plaisir	*241*	346
Illustre (l') Kant, dont les pédants	*137*	188
Il m'a plu hier de faire rugir	*371*	571
Il me paraît naturel que l'homme de la rue	*562*	931
Il me semble que je comprends assez bien,	*369*	568
Il me semble que je comprends bien	*69*	89
Il m'est arrivé de répondre à quelque enquête	*528*	861
Il ne faut point diminuer l'esprit fasciste.	*603*	1022
Il n'est pas difficile d'avoir une idée.	*638*	1102
Il n'est pas facile de chasser de son esprit	*621*	1062
Il n'y a pas longtemps que l'on	*529*	863
Il n'y a point d'esprits faux.	*615*	1048
Il n'y a présentement qu'une occasion	*218*	310
Il n'y a qu'une méthode pour inventer,	*356*	545
Ils en sont tous à nous parler	*80*	104
Il sera à propos, ces temps-ci, d'écrire	*380*	586
Ils ont fait récemment, à Paris,	*91*	120
Ils veulent un enseignement pratique.	*113*	152
Il vous est arrivé plus d'une fois,	*274*	403
Il y a à dire au sujet de	*49*	61
Il y a des gens, à ce qu'on assure	*30*	37
Il y a deux ans à peine on allait encore	*512*	829
Il y a deux genres de sévérité	*440*	692
Il y a encore des socialistes qui promettent	*532*	869
Il y a encore une erreur que je veux	*156*	218
Il y a eu une promotion de ministres.	*40*	50
Il y a la foi de Jeanne d'Arc,	*181*	254
Il y a l'essence; il y a l'existence;	*558*	923
Il y a toujours eu deux religions,	*465*	740
Il y a un argument contre la Démocratie	*193*	271
Il y a une anecdote qui est	*14*	16
Il y a une connaissance des hommes	*461*	733
Il y a une mystique républicaine.	*612*	1041
Il y a une puissance de lire,	*168*	235
Il y a un genre d'expression	*313*	470
Il y a un paradoxe dans le marxisme,	*492*	790
Il y a un Pouvoir spirituel.	*270*	396

	PROPOS	PAGE
Il y a un spectacle qui me remue	*129*	176
Il y a un violent contraste entre le paysan . . .	*639*	1105
Imaginez une leçon modèle	*573*	956
Imitation (l') des morts est une grande	*362*	555
Impôts (les) somptuaires, ...	*106*	142
Imprimé (l') est l'instrument moderne	*259*	376
Inconnaissable (l'), dit Barrès.	*144*	199
Individualisme (l'), qui est le fond du	*152*	211
Industriel (l') me dit : « Je viens	*75*	98
Inégalité (l') des fortunes est aisément	*582*	977
Inégalité (l') qui résulte de la loterie	*591*	996
Inquiétude et obsession viennent d'avoir . . .	*596*	1007
Instituteur (l') feuilletait un manuel	*447*	706
Instituteur (l') me demanda : « Qu'est-ce enfin .	*507*	819
Instituteur (l'), qui était un homme d'expérience,	*451*	714

J

J'admire comme les religions	*20*	25
J'admire l'épopée napoléonienne.	*208*	294
J'ai assez loué l'Avare, ...	*236*	338
J'ai bien lu six ou sept fois	*249*	358
J'ai connu une femme riche de	*339*	517
J'ai connu un policier admirable, ...	*89*	117
J'ai connu un sot pédagogue, ...	*107*	144
J'ai conté, et je conterai encore plus d'une fois, .	*436*	685
J'ai étudié la physique à ma manière;	*590*	994
J'ai lu dans Tacite deux choses	*135*	185
J'ai lu *Le Pauvre sous l'escalier,*	*254*	369
J'ai lu une bonne page	*124*	169
J'aime cette idée de Comte	*428*	669
J'aime le communiste;	*645*	1117
J'ai observé le trou du Fourmi-lion.	*213*	302
J'ai peu réagi devant la crise hitlérienne. . . .	*576*	963
J'ai quelquefois parlé assez durement	*242*	347
J'ai remarqué plus d'une fois	*175*	245
J'ai rencontré un de nos moralistes	*96*	127
J'ai rencontré un vigneron	*81*	106
J'ai souvent eu occasion, en lisant	*305*	457
J'ai vu de joyeux athlètes qui	*569*	948
J'ai vu hier une collection	*214*	304
J'ai vu une des nouvelles locomotives	*61*	77
Jamais je ne dirai que le redoutable	*509*	824
Jaurès fut éminemment le politique, ...	*329*	497

	PROPOS	PAGE
Jaurès n'était, il me semble, nullement	*422*	658
Jean-Jacques Rousseau dit, dans ses *Rêveries*,	*589*	991
Je compare l'esprit fasciste à ce que	*600*	1016
Je comprends que l'on conserve	*140*	192
Je connais un certain nombre	*131*	178
Je connais un homme encore jeune,	*12*	14
Je connais un homme très savant,	*280*	414
Je crois réellement que le pacifisme	*171*	239
Je demande grâce pour une idée fausse.	*330*	499
Je lisais, ces jours, un article sur le mensonge,	*33*	40
Je lisais hier un article sur une espèce	*108*	145
Je lisais hier dans une de ces annonces.	*110*	148
Je lisais hier un raisonnement	*197*	278
Je lis que Gœthe était franc-maçon,	*327*	494
Je me refuse à haïr tout un peuple.	*253*	364
Je me souviens d'un commandant	*537*	879
Je me suis souvent demandé	*85*	111
Je mets Tolstoï très haut;	*78*	101
Je n'ai jamais conseillé à personne	*257*	373
Je n'aime pas les politiciens	*176*	246
Je n'ai pas beaucoup confiance	*235*	336
Je n'ai point pavoisé pour Jeanne	*243*	349
Je n'approuve point ceux qui veulent	*260*	377
Je ne connais qu'un poison du travail,	*566*	941
Je ne sais comment le médecin	*604*	1024
Je ne sais point trouver en Flaubert	*300*	448
Je ne sais quel Allemand écrivait	*580*	972
Je ne sais quel Sage de la Grèce	*188*	264
Je ne sais si la pitié est	*119*	161
Je ne vois rien dans Platon qui ne suffise;	*498*	801
J'entendais dire : « Tout notre avenir dépend	*269*	394
Je pensais récemment à ces cinq braves.	*344*	525
Je pense qu'on lit et qu'on récite	*620*	1060
Je pense souvent que la lutte	*616*	1050
Je reçois des cartes postales	*73*	95
Je relisais dans Saint-Simon l'histoire	*629*	1081
Je relisais hier le dernier volume	*221*	315
Je remarque dans tous les arts.	*430*	674
Je renouais connaissance ces jours-ci	*231*	330
Je respecte la méthode expérimentale,	*233*	333
Je reviens à ce terrible *Poil de Carotte*	*230*	328
Je revois par le souvenir	*525*	855
Je suis loin de mépriser les célèbres *tests*,	*633*	1091
« Je suis philanthrope, et	*6*	7
Je suppose que Jean Valjean,	*469*	748
Je suppose que je sois roi de France	*390*	604
J'étais amené à penser aux Soviets,	*502*	810

	PROPOS	PAGE
Jeu (le) d'échecs n'a point changé;	*41*	51
Jeune (le) Victor ayant montré	*263*	383
Je vois dans les *Mémoires* de Tolstoï	*306*	459
Je vois que l'on célèbre saint Thomas d'Aquin..	*416*	647
Je vois qu'on juge mal du pape défunt.	*307*	460
Je vois trois classes chez nous, ...	*216*	307
Je voyais ces jours-ci de ces socialistes	*133*	182
J'imagine un petit nombre	*5*	6
Journée (la) de travail est la véritable unité . .	*481*	770

K

Kant fut assurément une des plus	*398*	617

L

Lénine et Trotsky, en leur beau temps, ...	*550*	907
Léviathan est étrangement bâti.	*506*	818
Liberté (la) ne vaut rien pour un artiste.	*229*	327
Libre (la) pensée mène fort loin;	*445*	702
Ligue (la) des Droits de l'Homme représente . .	*442*	696
Lisons Corneille, c'est le moment.	*10*	12
Longtemps j'estimai le grec par-dessus tout, . .	*324*	489
Lorsque des électeurs ont choisi	*635*	1095
Lorsque Hegel s'en allait faire son cours, . . .	*520*	845
Lorsque je suis témoin d'un événement rare . .	*427*	668
Lorsque le commandement découvre, ...	*472*	753
Lorsque le jeune Victor Hugo	*618*	1055
Lorsque l'énoncé d'un problème	*399*	619
Lorsque les riches délibèrent	*95*	126
Lorsque le ver à soie, ...	*36*	44
Lorsque l'homme de troupe tremble	*458*	727
Lorsque quelqu'un dit, après tant d'autres, . . .	*500*	806
Lorsqu'on dit de quelqu'un qu'il est violent, . .	*608*	1033
Lorsqu'un profane pense à des livres	*25*	31
Louis XIV était bon juge, ...	*607*	1030
Lutte (la) politique sera entre le peuple	*164*	229

M

	PROPOS	PAGE
Ma grande objection à l'argent, c'est	*595*	1005
Mai nous arrive,	*153*	213
Maître (le) du navire dirige la noire étrave	*494*	793
Manger pour voler, voler	*334*	506
Massacre (le) des meilleurs;	*252*	363
Matérialisme (le) est la partie difficile	*583*	979
Mécanique (la) ennuie. On n'aime point	*441*	694
Métaphore (la) est plus ancienne	*357*	547
Métaphore (la) est proprement religieuse.	*376*	579
Méthode (la) des migrations	*283*	419
Méthode (la) des sorciers c'est de nommer	*355*	544
Mon ami le communiste ne cesse pas	*641*	1109
Mon esprit, tu fais le radical;	*409*	636
Mon jeune ami le Sillonniste	*114*	154
Monsieur Toto est bachelier;	*68*	87
Monstres (les) des gargouilles	*358*	549
Morale (la) plaît d'abord comme chose tempérée	*516*	837
« Morts (les) gouvernent les vivants. »	*182*	255
Mouvements (les) du temporel et du spirituel,	*483*	773

N

N'a pas peur qui veut.	*517*	839
« Napoléon avait été sur le point	*212*	300
Nationaliste (le) est, autant que j'ai pu	*383*	591
« Ne faites donc pas de politique; réservez	*351*	537
Noël à date fixe, et Pâques au contraire	*403*	625
Noël est la fête de l'espérance,	*301*	451
Noël n'est pas un soir ni une fin.	*385*	595
Noiraud est un bon chien,	*13*	15
« Non, je ne plaiderai pas.	*372*	572
Nos hommes vont évoluer.	*405*	629
Nos oreilles ont fini par entendre	*647*	1122
N'oublions pas que les fascistes sont	*473*	755
Nous avons un socialisme très élégant,	*433*	680
Nous considérons comme supérieurs	*34*	42
Nous disons : « paresseux, menteur,	*359*	551
Nous en sommes toujours aux batailles	*606*	1028
Nous n'avons aucune connaissance	*93*	123

	PROPOS	PAGE
Nous n'avons point de pouvoir	*326*	492
Nous n'avons point deux régimes	*480*	767
Nous nous faisons une trop haute idée	*205*	290
Nous remarquâmes, un jour, près du cantonnement,	*275*	405
Nous suivions une route étroite,	*27*	33
Nous voilà dans la première lune	*166*	232
Nouvelle (la) Héloïse est un des plus	*183*	257
Nouvellistes (les) sont grossiers;	*578*	968
Nulle puissance ne peut obtenir que les fromagers	*258*	375

O

Occasion (l') est belle pour	*23*	28
Ombre (l') de Platon m'a parlé	*551*	909
On a célébré la police.	*486*	779
On a souvent remarqué que la première règle	*628*	1079
On brûle Jeanne d'Arc à peu près	*262*	381
On dit assez, en ce temps,	*203*	287
On dit communément que les maisons	*105*	141
On dit que les nouvelles générations	*448*	708
On dit souvent que les chemins de fer	*72*	94
On dit souvent que les mouvements	*223*	318
On dit souvent qu'il n'est point juste	*247*	355
On entend d'étranges choses dans les trains.	*289*	430
On feint de croire que la multitude	*337*	513
On finira par comprendre ce que c'est que la Foi,	*198*	279
On gagnerait du temps et on apaiserait	*623*	1067
On lit souvent dans les journaux	*157*	219
On m'a rapporté un discours de fasciste,	*343*	523
On me demande quelquefois : « Comment comprenez-vous	*310*	465
On me disait hier : « Pensez-vous au	*180*	252
On n'apercevra jamais la couture	*541*	889
On n'arrive jamais à trouver des degrés	*487*	781
On ne lit plus les *Provinciales*, mais	*281*	416
On peut appeler humanisme ce catholicisme	*397*	615
On peut défaire n'importe quel bonheur	*592*	999
On pourrait imaginer une entrevue	*546*	899
On raconte de Liszt et de Chopin	*391*	605
On sait que les vignes de Bourgogne	*79*	103
On se demande quelquefois ce qu'étaient	*454*	719
On se hâte toujours de décider	*264*	385

	PROPOS	PAGE
On se moque des cubistes	*191*	268
On s'étonne quelquefois de voir	*309*	463
On va bien loin pour voir	*26*	32
On va élever encore une statue	*67*	86
On voit maintenant Vénus le soir	*150*	208
On voudrait écrire un traité *de la Violence,*	*602*	1020
Opinion (l') réelle est fort mal connue	*438*	689
Optimiste (l') dit : « Pendant que	*56*	71
Oui, sans doute, il faut prier;	*464*	738

P

Parce que la peur est la plus commune	*519*	842
Par le chemin creux, aux marches de schiste,	*476*	760
Parlement (le) n'ose pas formuler	*217*	308
Parmi des centaines de devises	*563*	933
Parmi les idées d'Auguste Comte,	*196*	276
Paroles pour la fête du 14 juillet	*367*	564
Par une rencontre, par un jeu du soleil,	*626*	1074
Pascal plaît à presque tous,	*366*	562
Passions (les) sont comme la peste et le typhus	*510*	826
Pèlerin (le) de la Paix,	*545*	897
Pensée (la) est libre ou elle n'est pas	*611*	1039
Penser est pénible; à peine s'y est-on mis	*560*	927
Personne n'est digne du droit	*234*	334
Philinte entre dans son cabinet de travail,	*39*	48
Philosophie (la) de l'entendement est	*490*	786
Pitié (la) est du corps,	*328*	496
Platon a des contes de nourrice,	*98*	130
Platon voudrait que les philosophes	*581*	975
Plupart (la) des enfants	*111*	149
Plus (le) clair de l'esprit démocratique,	*201*	284
« Plus facile la nuit »,	*333*	505
Plus j'y songe, et plus j'admire	*57*	72
Poésie (la) sans poésie, comme est	*437*	687
Politesse (la) fait partie de	*37*	46
Politesse (la) n'affaiblit point l'homme	*299*	447
Politique (la) de l'avare est clairvoyante	*597*	1010
Politique (la) des catholiques	*370*	569
Politique (la) radicale est difficile à défendre;	*601*	1018
Pompiers (les) sont hardis;	*468*	746
Pour clore ces escarmouches politiques,	*421*	656
Pourquoi chercher du neuf?	*417*	649
« Pourquoi n'adhérez-vous pas à un parti	*543*	893

	PROPOS	PAGE
Pourquoi n'essaierait-on pas de	*323*	487
Président (le) de la Ligue des Droits	*237*	340
Problème (le) de la lecture courante	*531*	867
Progrès (le) va cahin-caha.	*435*	683
Prolétaire (le) ne comprend pas aisément . . .	*272*	400
Psychologie et Sociologie s'abattent	*288*	428
Pudeur (la) est la parure du héros.	*292*	435
Pudeur (la) est une précaution contre	*325*	490
Puisque l'impatience est tout le mal	*302*	453

Q

Qu'allez-vous chercher au cimetière ?	*83*	108
Quand Auguste Comte a donné comme un axiome	*426*	666
Quand je lis Homère, je fais société	*460*	731
Quand le Parti radical sera réorganisé	*209*	296
Quand le promeneur a dépassé	*76*	99
Quand les gelées ont fait tomber	*204*	289
Quand on dit que c'est nouvel an, ...	*630*	1084
Quand on dit qu'une industrie	*138*	190
Quand on me dit que les intérêts	*267*	390
Quand une industrie s'étend	*574*	959
Quand un Hindou se marque	*350*	535
Quand un jardinier veut faire	*45*	56
« Que ferai-je, disait quelqu'un	*172*	240
Que la femme pense plus que l'homme, ...	*553*	914
Quelle ambiguïté dans tous les discours	*250*	360
« Quelle chose étrange qu'un rêve », ...	*311*	466
Quelle que soit la Constitution, ...	*276*	407
Que l'on maudisse la Russie des Soviets, . . .	*501*	808
Quelquefois, après une décision	*246*	354
Quelquefois l'on s'arrête pour observer	*336*	511
Quelqu'un disait : « J'ai remarqué, comme je .	*466*	742
Quelqu'un me conseillait d'écrire un roman. . .	*374*	576
Quelqu'un me disait hier que le roman	*167*	233
Quelqu'un vantait le courage	*46*	57
Que ne dit-on pas du fascisme ?	*599*	1014
Que nous pensions tous que nous sommes . . .	*35*	43
Qu'est-ce au juste que l'Intelligence ?	*225*	321
Qu'est-ce que la civilisation ?	*94*	125
Qu'est-ce qu'un inconscient ?	*365*	561
Que toute connaissance vienne de l'expérience,	*285*	423
Que veut la jeunesse maintenant	*125*	170

	PROPOS	PAGE
Qui sait ce que veulent les Polonais ?	*644*	1115
Qu'on suppose Aristote revivant	*542*	891
Qu'un homme se sent petit dans une maison . .	*65*	83

R

Radicalisme (le) s'étend, se fortifie	*415*	646
Rationalisation (la) vient trop tard, ...	*535*	875
Recruteurs (les) d'autrefois étaient des marchands	*619*	1057
Régime (le) des castes est théocratique.	*518*	840
Religions (les) anciennes sont toutes	*238*	341
Renan a mal parlé de Marc Aurèle, ...	*364*	559
Répétitions (les) et échos	*642*	1111
Résistance et obéissance, ...	*189*	265
Ressort (le) moral est moins dans l'usage . . .	*605*	1026
Richesse (la) n'obéit pas au législateur.	*499*	804
Rien n'est plus dangereux qu'une idée, ...	*511*	827
Romain Rolland, dans son beau livre, ...	*200*	282
Rousseau disait que la conscience.	*317*	477
Route (la) en lacets qui monte.	*266*	388

S

Sagesse (la) vulgaire, qui simplifie tout, ...	*386*	597
Savant (le) me dit : « Je viens de lire	*120*	163
Savoir en qui se trouve l'amour	*471*	751
Savoir lire, ce n'est pas seulement	*455*	721
Scène (la) se passe à l'école	*17*	20
Science (la) dompte la nature	*21*	26
« Seigneur, que votre volonté soit faite	*571*	952
Séverine propose la grève aux armées.	*261*	379
Sibylle (la) se donnait à elle-même	*381*	588
Si j'avais à prononcer sur la Culture	*158*	220
Si le soir, en rentrant chez vous	*115*	155
Si les pédagogues ne sont pas détournés . . .	*342*	522
Si l'on discute longtemps	*142*	196
Si l'on fait claquer le fouet	*244*	351
Si l'on manie les mots sans prudence, ...	*493*	791
Si l'on veut corriger passablement	*278*	411
Si quelqu'un s'exerce à traduire	*407*	632

	PROPOS	PAGE
Si un homme souffre, là, devant vous;	*60*	76
Socialistes (les), quand ils répètent	*149*	207
Sociologue (le) me dit : « On serait	*64*	82
Sociologues (les) étudient les mœurs	*452*	715
Socrate remarquait déjà qu'un père, ...	*467*	744
Sorbonne (la) se défend;	*165*	230
« Soyez bons pour les animaux »;	*146*	202
Stendhal, dans *La Chartreuse*	*136*	186
Stendhal écrit que la belle Mathilde.	*479*	766
Sur la religion des Hindous, ...	*475*	758
Suzette est belle comme un ange, ...	*116*	157

T

Tolstoï, dans *La Guerre et la Paix,* exprime . .	*147*	204
Toujours le droit a suivi la coutume;	*321*	484
Tous ces cadeaux, en temps d'étrennes, ...	*117*	158
Tous ces coureurs se donnent	*151*	210
Tous les petits garçons regardent	*63*	80
Tous les vivants ont d'abord	*19*	24
Tout ambitieux va à la guerre	*393*	609
Tout art tombe bientôt dans	*100*	134
Tout échange d'un produit	*378*	582
Toute connaissance est d'expérience.	*593*	1001
Toute enfance se développe sous les signes . .	*489*	784
Toutes les fois qu'il se produit	*22*	27
Toutes les grandes entreprises de transport . .	*577*	965
Toutes les légendes sont vraies.	*505*	816
Tout est trompeur dans le mouvement	*453*	717
Tout est vrai dans un fou;	*508*	822
Tout le monde sait qu'au	*123*	167
Tout pouvoir est triste.	*406*	630
« Tout s'écroule, dit l'un;	*161*	225
« Troupeau (le) des hommes mécaniques . . .	*477*	762

U

Un ami inconnu m'a écrit : « Ces Propos . . .	*222*	316
Un auteur n'est point tenu	*174*	243
Un bègue c'est un homme qui va	*273*	401
Un caractère d'homme est formé	*202*	286

	PROPOS	PAGE
Un coq de basse-cour, c'est	*122*	166
Un cou large et blanc,	*128*	174
Un des effets de la culture est	*547*	901
Un des moyens de dominer une tâche	*637*	1100
Une cheminée est ébranlée	*53*	67
Une constitution politique, de quelque nom	*524*	853
Une dame de la ville se plaignait	*71*	92
Une des idées de l'*Eupalinos* est	*368*	566
Une éclipse de soleil ne nous apprend	*290*	432
Une falaise calcaire, habillée	*139*	191
Une mère, qui venait d'avoir son fils	*609*	1035
Une messe de minuit, le 25	*18*	22
Une tombe, une grossière image,	*294*	438
Un étudiant en Sorbonne	*58*	74
Une vieille dame, qui a passé sa vie	*50*	63
Un gros navire, fort par	*239*	343
Un homme cultivé ressemble	*84*	110
Un homme fort savant, d'esprit	*192*	270
Un homme qui a passé la cinquantaine	*210*	297
Un jeune auteur, dont les premiers essais	*47*	58
Un journaliste rapportait ces jours-ci	*296*	442
Un juge imperturbable et retiré	*282*	417
Un petit bonhomme qui fait voir	*413*	642
Un peu de catholicisme ne nuit pas.	*284*	421
Un philosophe assez obscur a voulu	*226*	322
Un préfet de police est,	*121*	164
Un régiment passe, avec clairons	*190*	267
« Un rêve! Me devrais-je inquiéter	*32*	39
Uns (les) pensent selon Lamarck	*348*	532
Un très bon esprit, et grand observateur,	*559*	925
Utopie (l'), c'est proprement	*11*	13

V

Vendôme avait une vue prompte	*414*	644
Vertu (la), comme dit Aristote,	*640*	1107
Vie (la) est un travail qu'il faut	*162*	226
Vieux (le) critique alluma une cigarette	*74*	96
Vieux (le) radical me dit : « Je n'estime pas	*103*	138
« Vive la liberté, dit l'étudiant.	*450*	712
Voici la Noël. L'hiver des choses	*432*	678
Voici le vrai temps pour lire	*90*	119
Voici une constatation qui a souvent	*112*	151
Vous pouvez appuyer le tranchant	*287*	427

TABLE CHRONOLOGIQUE

PREMIÈRE PARTIE

1906-1914

1906

1. La Chambre s'est récemment déclarée [16 février] 3
2. Le hasard a fait que j'ai regardé [18 février] . . . 4
3. Ce qui me paraît le plus important [20 février] . . 4
4. Des compagnies américaines sont venues [24 février] 5
5. J'imagine un petit nombre [15 mars] 6
6. « Je suis philanthrope, et [10 avril] 7
7. Ces paysans de la campagne napolitaine [13 avril] 8
8. Au fond du petit café, [22 avril] 9
9. Combien d'amis m'ont dit, [14 mai] 11
10. Lisons Corneille, c'est le moment. [8 juin] . . 12
11. L'Utopie, c'est proprement [21 juin] 13
12. Je connais un homme encore jeune [27 juillet] . . 14
13. Noiraud est un bon chien, [12 août] 15
14. Il y a une anecdote qui est [18 août] 16
15. Apprenez-vous l'espéranto ? [5 septembre] . . . 18
16. Avec les premiers froids reviennent [5 novembre] 19
17. La scène se passe à l'école [1er décembre] 20
18. Une messe de minuit, le 25 [29 décembre] . . 22

1907

19. Tous les vivants ont d'abord [16 mars] 24
20. J'admire comme les religions [5 avril] 25
21. La science dompte la nature [6 avril] 26
22. Toutes les fois qu'il se produit [19 mai] . . . 27
23. L'occasion est belle pour [1er juillet] 28
24. L'artiste me dit : « Je comprends [5 juillet] . . . 30
25. Lorsqu'un profane pense à des livres [26 juillet] . 31
26. On va bien loin pour voir [24 août] 32
27. Nous suivions une route étroite [20 septembre] . 33

28. Le ciel est d'un bleu plus pâle, [1er octobre]. . . 35
29. L'anarchiste a raison en un sens [8 octobre]. . . 36
30. Il y a des gens, à ce qu'on assure, [12 octobre] . . 37
31. Comme nous parlions d'anarchistes, [15 octobre] 38
32. « Un rêve! Me devrais-je inquiéter [1er novembre] 39
33. Je lisais, ces jours, un article sur le mensonge, [28 novembre] 40
34. Nous considérons comme supérieurs [30 novembre]. 42
35. Que nous pensions tous que nous sommes [3 décembre]. 43
36. Lorsque le ver à soie, [5 décembre]. 44

1908

37. La politesse fait partie de [4 janvier] 46
38. Au sujet des réceptions officielles, [8 janvier] . . 47
39. Philinte entre dans son cabinet de travail, [9 janvier]. 48
40 Il y a eu une promotion de ministres. [11 janvier] 50
41. Le jeu d'échecs n'a point changé; [16 janvier] 51
42. Discours du trône, hermines, pourpres, [3 février] 52
43. L'abbé Loisy, qui n'est presque plus abbé, [19 février]. 53
44. Le fond de la religion n'est peut-être [26 février] . 55
45. Quand un jardinier veut faire [28 février] . . 56
46. Quelqu'un vantait le courage [1er mars] . . . 57
47. Un jeune auteur, dont les premiers essais [9 mars] 58
48. Gouverner, c'est faire œuvre de police; [10 mars] 60
49. Il y a à dire au sujet de [23 mars] 61
50. Une vieille dame, qui a passé sa vie [6 avril]. . . 63
51. Ceux qui montrent sur la scène [11 avril]. . . . 64
52. C'est très sage, ce qui a été écrit par Brieux [19 avril] 65
53. Une cheminée est ébranlée [24 avril]. 67
54. « Agis avec les autres comme tu voudrais [26 avril] 68
55. Les historiens sont admirables. [25 mai] . . . 70
56. L'optimiste dit : « Pendant que [27 mai]. . . 71
57. Plus j'y songe, et plus j'admire [31 mai]. . . 72
58. Un étudiant en Sorbonne [1er juin] 74
59. « En avril, ne te découvre pas [10 juin] . . 75
60. Si un homme souffre, là, devant vous; [14 juin] . 76
61. J'ai vu une des nouvelles locomotives [2 juillet]. 77
62. Comme j'entendais que l'on parlait de ce prix [6 juillet] 79
63. Tous les petits garçons regardent [16 juillet]. . . 80
64. Le sociologue me dit : « On serait [22 juillet]. . 82

65. Qu'un homme se sent petit dans une maison [23 juillet] 83
66. Au sujet de ces exhibitions [30 juillet] 85
67. On va élever encore une statue [2 août] . . . 86
68. Monsieur Toto est bachelier; [5 août] 87
69. Il me semble que je comprends bien [20 août] . . 89
70. Comme nous parlions de ce canon [21 août] . 91
71. Un dame de la ville se plaignait [22 août] 92
72. On dit souvent que les chemins de fer [24 août] . 94
73. Je reçois des cartes postales [3 septembre] . . 95
74. Le vieux critique alluma une cigarette [5 septembre] 96
75. L'industriel me dit : « Je viens [11 septembre] . . 98
76. Quand le promeneur a dépassé [16 septembre] . . 99
77. L'autre jour, j'ai délivré [17 septembre] 100
78. Je mets Tolstoï très haut; [28 septembre] . . . 101
79. On sait que les vignes de Bourgogne [8 octobre] . 103
80. Ils en sont tous à nous parler [13 octobre] 104
81. J'ai rencontré un vigneron [23 octobre] . . . 106
82. Les chevaux sont naturellement à peu près [9 novembre] 107
83. Qu'allez-vous chercher au cimetière ? [10 novembre] 108
84. Un homme cultivé ressemble [13 décembre] . 110
85. Je me suis souvent demandé [18 décembre] . 111
86. Il existe des Ligues pour [20 décembre] . . . 113
87. Ce vieux mythe de Noël nous [26 décembre] . 114

1909

88. Il faut savoir un métier; [11 janvier] 116
89. J'ai connu un policier admirable, [16 janvier] . 117
90. Voici le vrai temps pour lire [18 janvier] . . 119
91. Ils ont fait récemment, à Paris, [5 février] . . 120
92. Beaucoup de radicaux, de ceux [25 février] . . 122
93. Nous n'avons aucune connaissance [1er mars] 123
94. Qu'est-ce que la civilisation ? [7 mars] 125
95. Lorsque des riches délibèrent [2 avril] 126
96. J'ai rencontré un de nos moralistes [8 mai] . . . 127
97. Ces fêtes en l'honneur de [22 juin] 129
98. Platon a des contes de nourrice, [25 juin] . . 130
99. Cuvier se moquait des théories [6 juillet] . . . 132
100. Tout art tombe bientôt dans [14 juillet] . . . 134
101. Comme on demandait un jour [28 juillet] . . 135
102. « Être radical quand on est vieux, [30 juillet] . . 137
103. Le vieux radical me dit : « Je n'estime pas [1er août] 138
104. L'histoire des grands musiciens [31 août] 139

105. On dit communément que les maisons [11 septembre]. 141
106. Les impôts somptuaires, [14 septembre] . . . 142
107. J'ai connu un sot pédagogue, [21 septembre] 144
108. Je lisais hier un article sur une espèce [9 octobre]. 145
109. Comme j'avais revu, après [18 octobre] . . . 146
110. Je lisais hier dans une de ces annonces [23 octobre]. 148
111. La plupart des enfants [29 octobre] 149
112. Voici une constatation qui a souvent [5 novembre] 151
113. Ils veulent un enseignement pratique. [10 décembre] 152
114. Mon jeune ami le Sillonniste [17 décembre] . 154
115. Si le soir, en rentrant chez vous [24 décembre]. . 155

1910

116. Suzette est belle comme un ange, [1er janvier]. . 157
117. Tous ces cadeaux, en temps d'étrennes, [2 janvier] 158
118. Il est difficile de savoir ce que [6 janvier] 160
119. Je ne sais si la pitié est [3 février] 161
120. Le Savant me dit : « Je viens de lire [17 février] . 163
121. Un préfet de police est, [21 février] 164
122. Un coq de basse-cour, c'est [3 mars]. 166
123. Tout le monde sait qu'au [4 mars] 167
124. J'ai lu une bonne page [5 avril]. 169
125. Que veut la jeunesse maintenant [16 avril]. . 170
126. Ces drapeaux pour Jeanne d'Arc [9 mai]. . . 171
127. Deux hommes s'échauffaient à parler [16 mai]. . 173
128. Un cou large et blanc, [20 juin]. 174
129. Il y a un spectacle qui me remue [29 juin]. . 176
130. Comme nous marchions paisiblement [1er juillet]. 177
131. Je connais un certain nombre [12 juillet]. . . 178
132. Comme je parlais, devant un Sorbonagre, [18 juillet] 180
133. Je voyais ces jours-ci de ces socialistes [31 juillet]. 182
134. Ce qui me plaît dans Jaurès, [2 août]. 183
135. J'ai lu dans Tacite deux choses [10 août]. . . . 185
136. Stendhal, dans *La Chartreuse* [4 septembre]. . 186
137. L'illustre Kant, dont les pédants [9 septembre] . 188
138. Quand on dit qu'une industrie [27 novembre]. . 190
139. Une falaise calcaire, habillée [6 décembre] . . 191
140. Je comprends que l'on conserve [22 décembre] . 192
141. La fête de Noël est astronomique. [29 décembre]. 194

1911

142. Si l'on discute longtemps [1er janvier]. . . . 196
143. L'administration, par sa nature, [8 janvier] . . 197
144. L'Inconnaissable, dit Barrès. [20 janvier] . . . 199
145. Acceptation, ce n'est toujours que la moitié [27 janvier] 200
146. « Soyez bons pour les animaux »; [29 janvier] 202
147. Tolstoï, dans *La Guerre et la Paix,* exprime [8 février]. 204
148. De nouveau on parle de [2 mars]. 205
149. Les socialistes, quand ils répètent [7 mars] . . . 207
150. On voit maintenant Vénus le soir [12 mars] . 208
151. Tous ces coureurs se donnent [3 avril]. . . . 210
152. L'individualisme, qui est le fond du [17 avril] . . 211
153. Mai nous arrive, [26 avril] 213
154. Ce qui nous intéresse dans ces querelles [2 mai] . 214
155. Il faut que l'esprit scientifique pénètre [5 mai]. . 216
156. Il y a encore une erreur que je veux [8 mai]. . . 218
157. On lit souvent dans les journaux [28 mai] . . 219
158. Si j'avais à prononcer sur la Culture [13 juin] . . 220
159. D'où vient cette mode, si ancienne, [14 juin] . . 222
160. Le despotisme se nourrit de [13 août] 224
161. « Tout s'écroule, dit l'un; [21 août]. 225
162. La vie est un travail qu'il faut [2 septembre]. 226
163. Il arrive encore assez souvent [5 septembre]. . . 228
164. La lutte politique sera entre le peuple [9 septembre] 229
165. La Sorbonne se défend; [10 septembre] . . . 230
166. Nous voilà dans la première lune [28 septembre]. 232
167. Quelqu'un me disait hier que le roman [13 octobre] 233
168. Il y a une puissance de lire, [14 octobre]. . . 235
169. Automne, c'est la couleur et [7 novembre]. . 236
170. *Bouvard et Pécuchet,* livre cruel. [7 décembre] . 237
171. Je crois réellement que le pacifisme [8 décembre]. 239
172. « Que ferai-je, disait quelqu'un [20 décembre] . 240

1912

173. « Être jeune, pour nous, c'est avoir [3 janvier]. . 242
174. Un auteur n'est point tenu [8 janvier] 243
175. J'ai remarqué plus d'une fois [24 février]. . . 245
176. Je n'aime pas les politiciens [2 mars] 246
177. Dès que l'on s'entretient sur les beaux-arts [12 avril] 248

178. Au-dessus des sillons bruns, [15 avril]. . . . 249
179. L'enseignement moral repose sur le culte [3 mai]. 251
180. On me disait hier : « Pensez-vous au [25 mai] . . 252
181. Il y a la foi de Jeanne d'Arc, [17 juin]. 254
182. « Les morts gouvernent les vivants. » [21 juin] . 255
183. *La Nouvelle Héloïse* est un des plus [25 juin] . 257
184. Ce qui me paraît le plus clair dans [4 juillet]. . . 258
185. Au sujet de la bonté et de [12 juillet]. 260
186. Il faut rendre hommage à l'illustre [20 juillet] 261
187. Le grand maître de l'Université [30 juillet]. . 262
188. Je ne sais quel Sage de la Grèce [7 août] . . 264
189. Résistance et obéissance, [4 septembre]. . . . 265
190. Un régiment passe, avec clairons [13 septembre]. 267
191. On se moque des cubistes. [8 octobre] 268
192. Un homme fort savant, d'esprit [12 octobre] . . 270
193. Il y a un argument contre la Démocratie [27 octobre]. 271
194. Comme je pensais au scrutin [7 novembre]. . 273
195. Il est assez ordinaire que l'on attribue, [13 novembre]. 274
196. Parmi les idées d'Auguste Comte, [16 novembre]. 276
197. Je lisais hier un raisonnement [18 novembre] 278
198. On finira par comprendre ce que c'est que la Foi [2 décembre]. 279
199. Donner un bon repas à un homme [11 décembre] 281
200. Romain Rolland, dans son beau livre, [14 décembre]. 282
201. Le plus clair de l'esprit démocratique, [18 décembre]. 284

1913

202. Un caractère d'homme est formé [10 janvier] . 286
203. On dit assez, en ce temps, [23 janvier] . . . 287
204. Quand les gelées ont fait tomber [7 février]. . . 289
205. Nous nous faisons une trop haute idée [9 février] 290
206. Il est bien facile de rendre justice [11 mars] . . . 291
207. Les hommes n'ont rien formé [18 mars]. . . 293
208. J'admire l'épopée napoléonienne. [19 mars] . . . 294
209. Quand le Parti radical sera réorganisé [7 avril]. . 296
210. Un homme qui a passé la cinquantaine [30 avril]. 297
211. L'histoire de Jeanne d'Arc est [4 mai] 299
212. « Napoléon avait été sur le point [23 mai] . . 300
213. J'ai observé le trou du Fourmi-lion. [27 mai] . . 302
214. J'ai vu hier une collection [31 mai] 304
215. Auguste Comte entendait la République [2 juin]. 305
216. Je vois trois classes chez nous, [10 juin] 307

217. Le Parlement n'ose pas formuler [15 juin] . . 308
218. Il n'y a présentement qu'une occasion [6 juillet] 310
219. Le Congrès des Religions a flétri le matérialisme. [22 juillet] 311
220. Ce juillet ressemble à un juin [25 juillet] . . . 313
221. Je relisais hier le dernier volume [31 juillet] . . . 315
222. Un ami inconnu m'a écrit : « Ces Propos [10 août] 316
223. On dit souvent que les mouvements [12 août] . . 318
224. Des gens jouaient aux *Lettres,* [16 août] . . . 319
225. Qu'est-ce au juste que l'Intelligence ? [24 août] . 321
226. Un philosophe assez obscur a voulu [25 août] . . 322
227. Au sujet d'un de mes romans [19 septembre] 324
228. Hier quelqu'un disait qu'il ne pouvait [21 septembre] 325
229. La liberté ne vaut rien pour un artiste [25 septembre] 327
230. Je reviens à ce terrible *Poil de Carotte* [14 octobre] 328
231. Je renouais connaissance ces jours-ci [25 octobre] 330
232. Courtisan, c'est tyran. [4 novembre] 331

1914

233. Je respecte la méthode expérimentale, [4 janvier] . 333
234. Personne n'est digne du droit. [5 janvier] 334
235. Je n'ai pas beaucoup confiance [8 janvier] . . 336
236. J'ai assez loué l'Avare, [9 janvier] 338
237. Le Président de la Ligue des Droits [23 janvier] 340
238. Les religions anciennes sont toutes [28 janvier] . 341
239. Un gros navire, fort par [18 février] 343
240. Comme je lisais l'*Histoire d'un paysan,* [12 mars] . . 344
241. Il faut se priver du plaisir [18 mars] 346
242. J'ai quelquefois parlé assez durement [30 mars] . 347
243. Je n'ai point pavoisé pour Jeanne d'Arc [26 mai] . 349
244. Si l'on fait claquer le fouet [1er juin] 351
245. Ce n'est pas la première fois, c'est bien [3 juin] . 352
246. Quelquefois, après une décision [14 juin] . . . 354
247. On dit souvent qu'il n'est point juste [19 juin] . . 355
248. Herriot demandait l'autre jour [15 juillet] . . . 357
249. J'ai bien lu six ou sept fois [18 juillet] . . . 358
250. Quelle ambiguïté dans tous les discours [28 juillet] 360
251. Encore une fois, dans cette alerte, [30 juillet] 361
252. Le massacre des meilleurs; [3 août] 363
253. Je me refuse à haïr tout un peuple. [27 août] . . 364

SECONDE PARTIE

1921-1936

1921

254. J'ai lu *Le Pauvre sous l'escalier,* [9 avril] 369
255. La guerre était finie à peine [9 avril] 371
256. Ceux qui savent exécuter décident mal, [9 avril] . 372
257. Je n'ai jamais conseillé à personne [16 avril] . . . 373
258. Nulle puissance ne peut obtenir que les fromagers [16 avril] 375
259. L'imprimé est l'instrument moderne [23 avril] 376
260. Je n'approuve point ceux qui veulent [23 avril] . 377
261. Séverine propose la grève aux armées. [30 avril] . 379
262. On brûle Jeanne d'Arc à peu près [7 mai] . . 381
263. Le jeune Victor ayant montré [14 mai] 383
264. On se hâte toujours de décider [21 mai] . . . 385
265. Dans l'histoire on trouve décrit [28 mai] . . . 386
266. La route en lacets qui monte. [4 juin] 388
267. Quand on me dit que les intérêts [4 juin] . . 390
268. La commémoration, en ces temps-ci, [11 juin] 392
269. J'entendais dire : « Tout notre avenir dépend [18 juin] 394
270. Il y a un Pouvoir spirituel [25 juin] 396
271. « Enseigner la morale, dit le jeune professeur, [2 juillet] 398
272. Le prolétaire ne comprend pas aisément [2 juillet] 400
273. Un bègue c'est un homme qui va [9 juillet] . 401
274. Il vous est arrivé plus d'une fois, [9 juillet] . . . 403
275. Nous remarquâmes, un jour, près du cantonnement, [16 juillet] 405
276. Quelle que soit la Constitution, [23 juillet] . . 407
277. Ce n'est pas peu de chose qu'être spectateur. [30 juillet] 409
278. Si l'on veut corriger passablement [13 août] . . . 411
279. Considérant les hommes, ce qu'ils recherchent, [20 août] 412
280. Je connais un homme très savant, [20 août] . 414
281. On ne lit plus les *Provinciales,* mais [27 août] . . . 416
282. Un juge imperturbable et retiré [3 septembre] . . 417
283. La méthode des migrations [3 septembre] . . 419
284. Un peu de catholicisme ne nuit pas. [3 septembre] . 421
285. Que toute connaissance vienne de l'expérience, [17 septembre] 423

286. Auguſte Comte, qui a écrit sur le langage [24 septembre]. 425
287. Vous pouvez appuyer le tranchant [8 octobre] . 427
288. Psychologie et Sociologie s'abattent [22 octobre] 428
289. On entend d'étranges choses dans les trains. [22 octobre]. 430
290. Une éclipse de soleil ne nous apprend [22 octobre] 432
291. Le dimanche eſt le jour où le laboureur [29 octobre]. 433
292. La pudeur eſt la parure du héros. [29 octobre] 435
293. Les hommes ont fait superſtition de tout ; [5 novembre]. 436
294. Une tombe, une grossière image, [12 novembre]. 438
295. Beaucoup d'enfants sont en lutte [12 novembre]. 439
296. Un journaliſte rapportait ces jours-ci [19 novembre]. 442
297. Dans cette nouvelle organisation [19 novembre]. 443
298. Le géomètre a donné du pied [10 décembre] 445
299. La politesse n'affaiblit point l'homme [24 décembre]. 447
300. Je ne sais point trouver en Flaubert [31 décembre] 448

1922

301. Noël eſt la fête de l'espérance, [7 janvier] . . 451
302. Puisque l'impatience eſt tout le mal [7 janvier]. . 453
303. Aſtronomiquement, il vaudrait mieux [14 janvier] 454
304. Il eſt agréable de penser que [21 janvier]. . . 456
305. J'ai souvent eu occasion, en lisant [4 février] 457
306. Je vois dans les *Mémoires* de Tolſtoï [4 février]. . 459
307. Je vois qu'on juge mal du pape défunt, [11 février] 460
308. *Le Cocu magnifique* appartient certainement [11 février]. 462
309. On s'étonne quelquefois de voir [11 février] . 463
310. On me demande quelquefois : « Comment comprenez-vous [25 février]. 465
311. « Quelle chose étrange qu'un rêve », [25 février] . 466
312. Culture et culte sont des mots de [4 mars]. . . . 468
313. Il y a un genre d'expression [4 mars] 470
314. Dans toutes les anciennes civilisations, [11 mars] 472
315. Le docteur Guillotin disait de sa machine [25 mars] 473
316. Chateaubriand, au sujet du XVIII^e [1^er avril] . 475
317. Rousseau disait que la conscience [1^er avril] . . 477
318. Cette race du grand chimiſte [15 avril]. . . . 478
319. Il faut être déjà avancé dans l'aſtronomie [29 avril] 480
320. « Hélas ! pourquoi ces choses [29 avril] . . . 482

321. Toujours le droit a suivi la coutume; [27 mai]. . 484
322. L'helléniste Desrousseaux, qui signe Bracke, [8 juillet] 485
323. Pourquoi n'essaierait-on pas de [8 juillet]. . . 487
324. Longtemps j'estimai le grec par-dessus tout, [8 juillet] 489
325. La pudeur est une précaution contre [8 juillet]. . 490
326. Nous n'avons point de pouvoir [22 juillet]. . 492
327. Je lis que Gœthe était franc-maçon, [22 juillet]. . 494
328. La pitié est du corps, [22 juillet] 496
329. Jaurès fut éminemment le politique, [19 août]. 497
330. Je demande grâce pour une idée fausse. [19 août] 499
331. Ce qui fait le roman et ce qui le tient [2 septembre] 501
332. Le choix de Descartes doit être [2 septembre] 503
333. « Plus facile la nuit », [16 septembre]. . . . 505
334. Manger pour voler, voler [16 septembre]. . . 506
335. Le destin des anciens [30 septembre] 508
336. Quelquefois l'on s'arrête pour observer [30 septembre] 511
337. On feint de croire que la multitude [30 septembre] 513
338. Au temps où l'on m'enseignait [14 octobre] . 515
339. J'ai connu une femme riche de [14 octobre] . 517
340. Ce terrain était clos depuis des années, [28 octobre]. 518
341. En aucun temps je ne me fiai [11 novembre] 520
342. Si les pédagogues ne sont pas détournés [25 novembre]. 522
343. On m'a rapporté un discours de fasciste, [25 novembre]. 523
344. Je pensais récemment à ces cinq braves [25 novembre]. 525
345. L'hérédité est une doctrine qui a fondu. [9 décembre]. 526
346. Il est plus vite fait de changer les hommes [9 décembre]. 528
347. Ceux qui croient que les hommes cuisent [9 décembre]. 529

1923

348. Les uns pensent selon Lamarck [6 janvier]. . 532
349. La grande révolte de ces temps-ci [20 janvier]. . 534
350. Quand un Hindou se marque [20 janvier] . . 535
351. « Ne faites donc pas de politique; réservez [3 février]. 537
352. Les *Entretiens d'Épictète* et [3 février]. 539

353. L'esprit dans la chose, voilà le dieu. [3 février]. . 540
354. Les belles œuvres sont des signes; [17 février]. . 542
355. La méthode des sorciers c'est de nommer [17 février]. 544
356. Il n'y a qu'une méthode pour inventer, [3 mars] . 545
357. La métaphore est plus ancienne [3 mars]. . . 547
358. Les monstres des gargouilles [17 mars]. . . . 549
359. Nous disons : « paresseux, menteur, [17 mars]. . 551
360. Dans un régime de lecture, [17 mars] 552
361. Les drames d'amour ne sont pas les drames [31 mars] 554
362. L'imitation des morts est une grande [19 mai]. . 555
363. Le fou ne doute jamais. [16 juin]. 557
364. Renan a mal parlé de Marc Aurèle, [30 juin] . . 559
365. Qu'est-ce qu'un inconscient ? [30 juin] 561
366. Pascal plaît à presque tous, [14 juillet]. . . . 562
367. Paroles pour la fête du 14 Juillet. [28 juillet] . . 564
368. Une des idées de l'*Eupalinos* est [28 juillet] . . 566
369. Il me semble que je comprends assez bien, [28 juillet]. 568
370. La politique des catholiques [11 août] 569
371. Il m'a plu hier de faire rugir [11 août] . . . 571
372. « Non, je ne plaiderai pas. [11 août]. 572
373. En ces premiers jours d'août [25 août]. . . . 574
374. Quelqu'un me conseillait d'écrire un roman. [25 août] 576
375. D'Annunzio, dans sa nuit [8 septembre] . . . 577
376. La métaphore est proprement religieuse. [8 septembre] 579
377. L'action discipline la pensée, [22 septembre] . 581
378. Tout échange d'un produit [6 octobre]. . . . 582
379. L'écriture, de même que le dessin, [20 octobre] . 584
380. Il sera à propos, ces temps-ci, d'écrire [3 novembre]. 586
381. La Sibylle se donnait à elle-même [3 novembre]. 588
382. Ceux qui voudront réfléchir sur la nature [3 novembre]. 590
383. Le nationaliste est, autant que j'ai pu [17 novembre]. 591
384. Discours de l'instituteur. « Mes chers [15 décembre]. 593
385. Noël n'est pas un soir ni une fin. [29 décembre]. . 595
386. La sagesse vulgaire, qui simplifie tout, [29 décembre]. 597

1924

387. Autant qu'un député juge [12 janvier]. . . . 599
388. L'esprit chrétien n'est pas encore [12 janvier] . . 600
389. D'Annunzio conte, dans ses *Nocturnes,* [26 janvier] 602
390. Je suppose que je sois roi de France [26 janvier] . 604
391. On raconte de Liszt et de Chopin [26 janvier] . . 605
392. Les Grecs composaient et conciliaient, [9 février] 607
393. Tout ambitieux va à la guerre [23 février] . . 609
394. « Être ou ne pas être », l'anglais le dit [23 février] 610
395. L'agriculture est une action que l'homme [8 mars] 612
396. « Hé quoi! disait Bedreddin, [8 mars] 614
397. On peut appeler humanisme ce catholicisme [22 mars] 615
398. Kant fut assurément une des plus [22 mars]. . . 617
399. Lorsque l'énoncé d'un problème [22 mars]. . 619
400. Le fatalisme oriental ne peut même pas [22 mars] 620
401. Comme je pensais à ces flèches d'esprit, [5 avril]. 622
402. Les animaux, autant que l'on peut deviner, [5 avril] 624
403. Noël à date fixe, et Pâques au contraire [15 mai]. 625
404. George Sand est immortelle par *Consuelo,* [15 mai] 627
405. Nos hommes vont évoluer. [15 juin]. 629
406. Tout pouvoir est triste. [15 juin]. 630
407. Si quelqu'un s'exerce à traduire [15 juin] 632
408. « Expliquez-moi, dit le collégien, [15 juillet]. . 634
409. « Mon esprit, tu fais le radical; [15 juillet]. . 636
410. L'enseignement doit être résolument [15 août] 637
411. Cet étourdi de Sévigné, dont le nom [15 août]. . 639
412. « Guerre pour le droit », manière de dire [15 août] 640
413. Un petit bonhomme qui fait voir [15 août]. . 642
414. Vendôme avait une vue prompte [15 septembre]. 644
415. Le Radicalisme s'étend, se fortifie [15 septembre] 646
416. Je vois que l'on célèbre saint Thomas d'Aquin. [15 septembre]. 647
417. Pourquoi chercher du neuf? [15 octobre] . . 649
418. Il est bien aisé de laisser Dieu [15 octobre]. . . 651
419. L'enseignement primaire manque d'air; [15 octobre]. 653
420. Les Humanités tiennent en des livres [15 octobre] 654
421. Pour clore ces escarmouches politiques, [15 octobre]. 656
422. Jaurès n'était, il me semble, nullement [3 décembre]. 658
423. Auguste Comte fut formé d'abord [décembre]. . 659

1925

424. Hamp nous propose une idée neuve [janvier]. . 662
425. L'Exposition des Arts décoratifs sera [mars]. . . 664
426. Quand Auguste Comte a donné comme un axiome [juin] 666
427. Lorsque je suis témoin d'un événement rare [octobre] 668
428. J'aime cette idée de Comte [décembre]. 669

1926

429. Depuis les cloches de Pâques, nous [mai] 672
430. Je remarque dans tous les arts [août] 674
431. « Il est remarquable, dit l'un des mécréants, [septembre] 676
432. Voici la Noël. L'hiver des choses [décembre] . . 678

1927

433. Nous avons un socialisme très élégant, [20 mars] 680
434. Ces fusillades de Vingré, [20 avril] 682
435. Le progrès va cahin-caha. [20 mai] 683
436. J'ai conté, et je conterai encore plus d'une fois, [28 mai]. 685
437. La poésie sans poésie, comme est [1er juillet] . . 687
438. L'opinion réelle est fort mal connue [9 juillet]. . 689
439. L'esprit laïque n'est pas la même chose [20 juillet]. 690
440. Il y a deux genres de sévérité [6 août] 692
441. La mécanique ennuie. On n'aime point [13 août] 694
442. La Ligue des Droits de l'Homme représente [20 août] 696
443. L'esprit masculin n'est que la moitié [20 août]. . 698
444. La fidélité est la loi du poète. [1er septembre]. . . 700
445. La libre pensée mène fort loin; [3 septembre] 702
446. En cette fin d'août l'automne règne [10 septembre] 704
447. L'instituteur feuilletait un manuel [20 septembre] 706
448. On dit que les nouvelles générations [24 septembre] 708
449. L'art de persuader ne repose pas premièrement [septembre] 710
450. « Vive la liberté, dit l'étudiant. [20 octobre]. . . 712

451. L'instituteur, qui était un homme d'expérience, [20 novembre] 714
452. Les sociologues étudient les mœurs [20 novembre] 715
453. Tout est trompeur dans le mouvement [20 novembre] 717
454. On se demande quelquefois ce qu'étaient [3 décembre] 719
455. Savoir lire, ce n'est pas seulement [20 décembre] . 721
456. Ceux de l'Orne je les connais bien. [20 décembre] 723
457. Demandez quelle rue vous devez prendre, [20 décembre] 725
458. Lorsque l'homme de troupe tremble [31 décembre] 727

1928

459. Au temps d'Homère, on racontait [20 janvier] . . 729
460. Quand je lis Homère, je fais société [20 janvier] . 731
461. Il y a une connaissance des hommes [21 janvier] . 733
462. Beaucoup se plaignent d'avoir mal choisi. [janvier] 735
463. La fureur est le premier effet d'une pensée. [18 février] 737
464. Oui, sans doute, il faut prier ; [1er mars] 738
465. Il y a toujours eu deux religions, [3 mars] 740
466. Quelqu'un disait : « J'ai remarqué, comme je [20 mars] 742
467. Socrate remarquait déjà qu'un père, [mars] . . . 744
468. Les pompiers sont hardis; [7 avril] 746
469. Je suppose que Jean Valjean, [20 avril] . . . 748
470. Les grands acteurs font peu de gestes, [20 avril] . 749
471. Savoir en qui se trouve l'amour [1er mai] 751
472. Lorsque le commandement découvre, [26 mai] . 753
473. N'oublions pas que les fascistes sont [20 juin] . . 755
474. Au temps où je suivais quelquefois les procès [23 juin] 756
475. Sur la religion des Hindous, [1er août] . . . 758
476. Par le chemin creux, aux marches de schiste, [20 septembre] 760
477. « Le troupeau des hommes mécaniques [13 octobre] 762
478. L'annuité, l'escompte, la surface d'un champ, [novembre] 763
479. Stendhal écrit que la belle Mathilde [20 décembre] 766
480. Nous n'avons point deux régimes [20 décembre] . 767

1929

481. La journée de travail est la véritable unité [12 janvier] 770
482. Dire qu'un cheval a des ailes, [20 février] 772
483. Les mouvements du temporel et du spirituel, [23 février] 773
484. Chacun a remarqué que la lumière [2 mars] . . . 775
485. Des mots bien clairs, et par convention [20 mars] 777
486. On a célébré la police. [23 mars] 779
487. On n'arrive jamais à trouver des degrés [mars] . 781
488. L'autre dimanche, comme j'allais mettre [25 mai] 783
489. Toute enfance se développe sous les signes [15 juin] 784
490. La philosophie de l'entendement est [20 juin] . . 786
491. Aider les pauvres, soigner les malades, [20 juin] . 788
492. Il y a un paradoxe dans le marxisme, [29 juin] . . 790
493. Si l'on manie les mots sans prudence, [1er août] . 791
494. Le maître du navire dirige la noire étrave [20 août] 793
495. L'école est une grande famille; [24 août] . . . 795
496. *La Carrière de Beauchamp* sera [1er octobre] 797
497. C'est une vieille thèse, fortement soutenue, [20 octobre] 799
498. Je ne vois rien dans Platon qui ne suffise; [20 novembre] 801

1930

499. La richesse n'obéit pas au législateur. [4 janvier] . 804
500. Lorsque quelqu'un dit, après tant d'autres, [4 janvier] 806
501. Que l'on maudisse la Russie des Soviets, [11 janvier] 808
502. J'étais amené à penser aux Soviets, [22 février] . . 810
503. L'esprit des fêtes publiques consiste [8 mars] . . . 812
504. Le commun langage offre des nuances [mars] . . 814
505. Toutes les légendes sont vraies. [10 mai] 816
506. Léviathan est étrangement bâti. [17 mai] . . . 818
507. L'instituteur me demanda : « Qu'est-ce enfin [24 mai] 819
508. Tout est vrai dans un fou; [mai] 822
509. Jamais je ne dirai que le redoutable [14 juin] . . . 824
510. Les passions sont comme la peste et le typhus. [21 juin] 826

511. Rien n'est plus dangereux qu'une idée, [5 juillet]. 827
512. Il y a deux ans à peine on allait encore [1er août]. 829
513. Dans le genre immense de ceux [1er septembre] . 831
514. Après toute défaite il y a un Déroulède. [4 octobre] 833
515. C'est le temps du souvenir [1er novembre]. . 835
516. La morale plaît d'abord comme chose tempérée [22 novembre]. 837
517. N'a pas peur qui veut. [novembre]. 839
518. Le régime des castes est théocratique. [6 décembre]. 840
519. Parce que la peur est la plus commune [20 décembre]. 842

1931

520. Lorsque Hegel s'en allait faire son cours, [1er janvier]. 845
521. Deux lieutenants, à Fleury, [24 janvier]. 847
522. Dans les disputes sur l'inconscient, [janvier]. . . 849
523. Des chefs temporels, on en trouve autant [7 mars] 851
524. Une constitution politique, de quelque nom [avril]. 853
525. Je revois par le souvenir [6 juin] 855
526. Comme j'admirais la force pesante des vaches, [1er juillet] 857
527. L'école est universelle parce que le savoir [18 juillet]. 859
528. Il m'est arrivé de répondre à quelque enquête [8 août]. 861
529. Il n'y a pas longtemps que l'on [août] 863
530. L'art de faire attention, qui est le grand art, [29 août] 865
531. Le problème de la lecture courante [septembre] . 867
532. Il y a encore des socialistes qui promettent [10 octobre]. 869
533. Des enfants nés et élevés en bourgeoisie [octobre] 871
534. La défense est chose excusable, [7 novembre]. 873
535. La rationalisation vient trop tard, [novembre] . . 875
536. Le congrès radical jette un beau défi. [21 novembre]. 877
537. Je me souviens d'un commandant [novembre]. . 879
538. Ce que j'ai lu de la *Vie de Lucien Herr* [décembre]. 881

1932

539. Comme je lisais le troisième volume [23 janvier]. 884
540. Le XIXe siècle a vu deux [janvier] 886
541. On n'apercevra jamais la couture [1er février]. . 889
542. Qu'on suppose Aristote revivant [février]. . . 891
543. « Pourquoi n'adhérez-vous pas à un parti [février]. 893
544. Ferdinand Buisson représente à mes yeux [5 mars]. 895
545. Le Pèlerin de la Paix, [19 mars]. 897
546. On pourrait imaginer une entrevue [mars] . . . 899
547. Un des effets de la culture est [2 avril] 901
548. Castor parlait sur les machines. [9 avril]. 903
549. L'homme est un vrai diable. [mai]. 905
550. Lénine et Trotsky, en leur beau temps, [mai] . . 907
551. L'ombre de Platon m'a parlé [juin] 909
552. Les anciennes armées fondaient la puissance, [juillet] 912
553. Que la femme pense plus que l'homme, [13 août] 914
554. L'Europe manque de radicaux. [20 août]. . . . 916
555. L'amitié est une heureuse et libre [août] . . . 918
556. Les gens qui s'ennuient sont terribles. [10 septembre] 919
557. Celui qui n'aime pas l'argent [24 septembre] . . 921
558. Il y a l'essence; il y a l'existence; [25 septembre]. 923
559. Un très bon esprit, et grand observateur, [25 septembre] 925
560. Penser est pénible; à peine s'y est-on mis [septembre] 927
561. Le ballon est tombé dans le jardin [1er octobre] . 929
562. Il me paraît naturel que l'homme de la rue [5 novembre]. 931
563. Parmi des centaines de devises [25 novembre] . . 933
564. Depuis des siècles de siècles l'homme se trompe. [25 décembre] 935
565. « Contre les peines morales, le vin de Champagne. » [décembre] 937

1933

566. Je ne connais qu'un poison du travail, [janvier] . 941
567. Celui qui ne pratique pas le grec [1er février] . . 943
568. « Allons voir l'avenir, me dit le magicien. [25 février]. 945
569. J'ai vu de joyeux athlètes qui [25 février]. . . . 948
570. A la bataille de la Marne, on bouchait [25 mars]. 950

571. « Seigneur, que votre volonté soit faite [mars] . . 952
572. La colère de l'homme est prompte [8 avril] . 954
573. Imaginez une leçon modèle [29 avril] 956
574. Quand une industrie s'étend [13 mai] 959
575. Étant admis qu'il faut dire le vrai, [20 mai] . . . 961
576. J'ai peu réagi devant la crise hitlérienne. [25 juin] 963
577. Toutes les grandes entreprises de transport [25 juin] 965
578. Les nouvellistes sont grossiers; [5 août] . . . 968
579. L'administration vit de persuader. [12 août] . . 970
580. Je ne sais quel Allemand écrivait [25 août] . 972
581. Platon voudrait que les philosophes [2 septembre] 975
582. L'inégalité des fortunes est aisément [9 septembre] 977
583. Le matérialisme est la partie difficile [23 septembre] 979
584. L'esprit de la terre est encore [25 septembre] 981
585. L'esprit n'est jamais bien vu. [25 octobre] . . 983
586. Au temps des Universités populaires, nous [4 novembre] 985
587. Cette élite qui aima Barrès, [11 novembre] . . 987
588. « Fils, dit le père, tu fais bien d'apprendre [18 novembre] 989
589. Jean-Jacques Rousseau dit, dans ses *Rêveries,* [novembre] 991
590. J'ai étudié la physique à ma manière; [16 décembre] 994
591. L'inégalité qui résulte de la loterie [16 décembre] 996

1934

592. On peut défaire n'importe quel bonheur [janvier] 999
593. Toute connaissance est d'expérience. [3 février] . 1001
594. L'enragé mouvement contre la République [24 février] 1003
595. Ma grande objection à l'argent, c'est [1er mars] . 1005
596. Inquiétude et obsession viennent d'avoir [mars] . 1007
597. La politique de l'avare est clairvoyante [5 mai] . . 1010
598. À ceux qui désirent et annoncent [26 mai] . . 1012
599. Que ne dit-on pas du fascisme ? [16 juin] 1014
600. Je compare l'esprit fasciste à ce que [23 juin] . . 1016
601. La politique radicale est difficile à défendre; [30 juin] 1018
602. On voudrait écrire un traité *de la Violence,* [14 juillet] 1020
603. Il ne faut point diminuer l'esprit fasciste. [25 juillet] 1022

604. Je ne sais comment le médecin [28 juillet] 1024
605. Le ressort moral est moins dans l'usage [juillet] . 1026
606. Nous en sommes toujours aux batailles [22 septembre] 1028
607. Louis XIV était bon juge, [25 septembre] 1030
608. Lorsqu'on dit de quelqu'un qu'il est violent, [septembre] 1033
609. Une mère, qui venait d'avoir son fils [17 novembre] 1035
610. Le fascisme, c'est l'ordre militaire [8 décembre] . 1037
611. La pensée est libre ou elle n'est pas. [22 décembre] 1039
612. Il y a une mystique républicaine. [29 décembre] . 1041

1935

613. Les enfants s'en vont à l'école [2 février] . . 1044
614. L'ami du peuple me dit : « Comment peut-on [23 février] 1046
615. Il n'y a point d'esprits faux [2 mars] 1048
616. Je pense souvent que la lutte [30 mars] . . . 1050
617. Chaque métier a ses routines. [mars] 1053
618. Lorsque le jeune Victor Hugo [1er avril] . . . 1055
619. Les recruteurs d'autrefois étaient des marchands [20 avril] 1057
620. Je pense qu'on lit et qu'on récite [1er mai] . . . 1060
621. Il n'est pas facile de chasser de son esprit [mai] . . 1062
622. L'amour tyrannise plus que la haine. [8 juin] . . . 1064
623. On gagnerait du temps et on apaiserait [15 juin] . 1067
624. Aux peintres italiens l'homme ne regarde [13 juillet] 1069
625. Au sujet de l'ennui je veux répéter [juillet] . . . 1072
626. Par une rencontre, par un jeu du soleil, [1er septembre] 1074
627. Auguste Comte est un des rares qui [2 novembre] 1076
628. On a souvent remarqué que la première règle [1er décembre] 1079
629. Je relisais dans Saint-Simon l'histoire [28 décembre] 1081

1936

630. Quand on dit que c'est nouvel an, [1er janvier] . . 1084
631. De temps en temps, quelque compte rendu [14 février] 1086
632. Le droit est ce qui est reconnu comme droit. [28 mars] 1089

633. Je suis loin de mépriser les célèbres *tests,* [mars]. 1091
634. Être prêt à se défendre, [4 avril] 1093
635. Lorsque des électeurs ont choïsi [18 avril]. . . . 1095
636. Henri Heine, dans son livre *De l'Allemagne,* [25 avril] 1097
637. Un des moyens de dominer une tâche [mai]. . . 1100
638. Il n'est pas difficile d'avoir une idée. [1er juin] . . 1102
639. Il y a un violent contraste entre le paysan [25 juillet]. 1105
640. La vertu, comme dit Aristote, [1er août]. . . 1107
641. Mon ami le communiste ne cesse pas [29 août]. . 1109
642. Les répétitions et échos [1er septembre] . . . 1111
643. Depuis les plus fameux discours de Briand, [5 septembre]. 1113
644. Qui sait ce que veulent les Polonais ? [26 septembre] 1115
645. J'aime le communiste; [1er octobre] 1117
646. « Est-ce que vous ne trouvez pas que c'est [3 octobre]. 1120
647. Nos oreilles ont fini par entendre [10 octobre] . . 1122
648. À l'Université populaire de Montmartre, [17 octobre]. 1124
649. L'honneur ouvrier, si jaloux de majesté [24 octobre]. 1126
650. Le faune barbouillé de mûres [1er novembre] 1129

TABLE GÉNÉRALE

Introduction IX
Avertissement XLIX
Notice chronologique LIII
Documents LXIII

PREMIÈRE PARTIE (1906-1914)

1906 3
1907 24
1908 46
1909 116
1910 157
1911 196
1912 242
1913 286
1914 333

SECONDE PARTIE (1921-1936)

1921 369
1922 451
1923 532
1924 599
1925 662
1926 672
1927 680
1928 729
1929 770
1930 804
1931 845
1932 884
1933 941
1934 999
1935 1044
1936 1084

Notes et variantes

Liste des recueils de « Propos » 1135
Notes et variantes :
Première partie (1906-1914) 1143
Seconde partie (1921-1936) 1191

Index 1267

Tables :
Table des incipit 1287
Table chronologique 1305

Ce volume,
portant le numéro deux cent dix-sept
de la « Bibliothèque de la Pléiade »
publiée aux Éditions Gallimard,
a été achevé d'imprimer
sur bible des Papeteries Braunstein
le 4 septembre 1990,
sur les presses
de Mame Imprimeurs
à Tours,
et relié en pleine peau,
dorée à l'or fin 23 carats,
par Babouot à Lagny.

ISBN : 2-07-010004-9.
N° d'édition : 49760. Dépôt légal : septembre 1990.
Premier dépôt légal : 1970.
Imprimé en France.